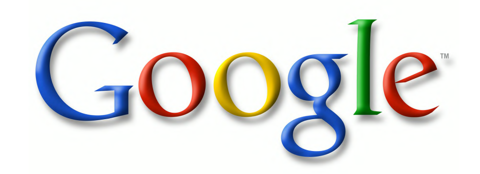
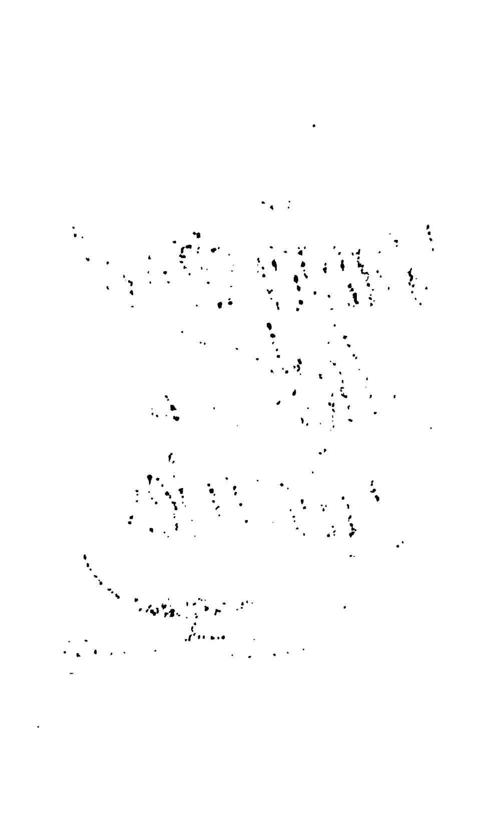




L'HUMANITÉ NOUVELLE

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sciences et Arts

IIe ANNÉE — TOME I

(Volume II)

PARIS
BUREAUX
5, impasse de Béarn

BRUXELLES
BUREAUX
62, rue Montagne de la Cour.

1898

2e ANNÉE VII JANVIER 1898

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

PRIX DU NUMÉRO

France et Belgique **1 fr. 25**

Etranger......... **1 fr. 50**

BUREAUX

Paris

LIBRAIRIE DE L'ART SOCIAL
5, impasse de Béarn

Librairie C. Reinwald
SCHLEICHER Frères, éditeurs
15, rue des Sts-Pères.

Bruxelles
Librairie Spineux
62, Rue Montagne de la Cour

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement en un volume de 128 pages

Directeur: A. Hamon — Administrateur: Gabriel De La Salle

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, s'adresser à Paris, 5, Impasse de Béarn.

Secrétariat pour la Belgique: Paul Deutscher, 54, Chaussée d'Alsemberg, Bruxelles.

Secrétariat pour l'Italie: Dr Mario Pilo, à Belluno.

Secrétariat pour le Portugal: Christiano do Carvalho, 164, rua da Boanista, Porto.

ABONNEMENTS:

	Un an	Six mois
France et Belgique	12 francs	7 francs
Etranger (Union postale) . . .	15 francs	8 francs

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociales, physique, chimique, naturelles, de philosophie, d'histoire, de critiques sociale, politique, littéraire, artistique, musicale, des nouvelles, des vers, des contes, dûs aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a régulièrement une chronique littéraire, une revue des revues de toutes langues, une revue des livres, une vie littéraire, une vie sociale et politique. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique et artistique de tous les pays.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

Grant Allen; Edmond Bailly; J. Baissac; A.-D. Bancel; Maurice Barrès; L. Bazalgette; I. Bloch; J. Borchardt; J.-L. Breton; C. Brunellière; E. Carpenter; M. Charnay; A. Chirac; Judith Cladel; N. Colajanni; Vte de Colleville; C. Cornelissen; Victor Dave; Armand Dayot; A. Debski; G. De Greef; Léon Delbos; Pierre Delsol; Célestin Demblon; H. Denis; Agathon De Potter; Désiré Descamps; L. Descaves; Jules Destrée; Ch. Détré; P. Deutscher; P. Dorado; Dr Durand de Gros; G. Eekhoud; Havelock Ellis; Emilio; E. Ferri; H. Fèvre; André Fontainas; P. Fort; H. Galiment; G. Geffro[illegible] Grave; Ladislas Gumplowicz; Guy-Valvor; L. [illegible] A.-F. Hérold; Paul-Armand Hirsch; Mme J. Hudry [illegible] rold; Walter Jourde; G. Khnopff; M. Kovalewsky [illegible] P. Lavroff; G. Lejeal; C. Lemonnier; Hipp. Lenc[illegible] haes Lima; A.-N. Loock; A. Loria; Marcel Lug[illegible] Ch. Malato; Tom Mann; Roland de Marès; R. M[illegible]; S. Merlino; J. Mesnil; Tyge Moeller; Monseur; Amy-C. Morant; Eug. Morel; Charles Morice; Louis Mullem; Nadar; Domela Nieuwenhuis; Nikitine; J. Novicow; E. Nys; F. et M. Pelloutier; J. Perry; Edmond Picard; M. Pilo; Henri Place; Yvanhoe Rambosson; Elie et Elisée Reclus; L. Remy; L. Retté; J.-M. Robertson; E. de Roberty; Clémence Royer; A. Ruijters; A. Savine; Savioz; Dr E. Segard; L. de Seilhac; Bernard Shaw; G. Sorel; Sorgue; Robert de Souza; C.-N. Starcke; L. Stein; S. R. Steinmetz; Marie Stromberg; Eug. Thébault; Léon Tolstoï; H. Vandeputte; H. Vandevelde; E. Vandervelde; Van Kol (Rienzi); E. Verhaeren; P. Verheyden; E. Vinck; A. Russel Wallace; I. Will; L. Winiarski; Fritz de Zepelin, etc.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. Les manuscrits non insérés sont rendus.

ÉTAPES VERS LA LIBERTÉ

Depuis cent ans que la Révolution française avec les mots « Liberté, Egalité, Fraternité » a posé le problème, la possibilité d'une solution semble seulement aujourd'hui s'entrevoir. Les changements actuels de la société renferment un élément curieux et nouveau. La science politique et sociale est assez approfondie aujourd'hui pour, sinon absolument prédire, du moins jusqu'à un certain point pressentir l'avenir. Il ne s'agit plus pour nous de crier le chemin et d'en suivre aveuglément un autre, dans l'impuissance et les tâtonnements. La société d'aujourd'hui se voit elle-même renaitre. Nous assistons et nous aidons déjà en fait à l'élaboration des communautés libres de l'avenir.

Malgré bien des opinions diverses, dont Bernard Saw a fait ressortir la variété, (1) tous les socialistes, — tous ceux du moins qui ont réfléchi à la question — me semblent avoir formé une même conception des étapes par lesquelles la société moderne passe et doit passer. Tous sont d'avis que nous approchons d'une ère de collectivisme, pendant laquelle la vie industrielle sera en grande partie administrée ou réglementée par les gouvernements; tous encore sont d'avis qu'au delà de cette étape s'en trouve une autre, non gouvernementale (ou anarchiste), où tombera toute réglementation autoritaire, l'administration devenant affaire de coutume ou d'initiative spontanée. Seulement, les avis diffèrent du tout au tout par l'importance relative attachée à ces diverses étapes. « Nous devrons sans doute, dit Kropotkine, passer par le collectivisme, mais l'anarchisme est notre but. L'autre n'est qu'une

(1) Voir Forecasts of the Coming Century.

désagréable nécessité; hâtons-nous d'en finir, passons y pour ainsi dire en nous tenant le nez. »

« Sans doute, camarades, la société aboutira un jour au libre communisme, dit Hyndman, mais c'est loin de nous! le collectivisme, la nationalisation du sol et de tous instruments de production, voilà ce qui importe immédiatement — concentrons tous nos efforts sur ce point. » « On parle du sol et des instruments de production, dit Sidney Webb. C'est beaucoup — commençons par organiser un service des eaux pour Londres. » Sur trois voyageurs de Manchester à Paris, l'un, au départ, ne pensera qu'à l'arrivée et aux jours agréables qu'il passera à Paris; l'autre arrange son voyage jusqu'à Douvres, et ne songera à la traversée que quand il aura vu la mer; le troisième se contente de prendre un indicateur et d'y chercher le premier train pour Londres. Et l'on se demande encore qui arrivera à Paris le premier. La marche que suivent Anarchistes, Social-Démocrates, Labour Party, Fabiens, Trades Unions, est la même, mais chacun fixe le regard sur un point différent de la route, et lord Salisbury même, qui ne perd jamais une occasion de faire voir (et il s'y connait) la corruption et l'imbécilité des gouvernements, pourrait — s'il était d'accord avec lui-même, ce qu'il n'est naturellement pas — emboiter le pas.

Je me propose ici de montrer qu'il est très possible d'arriver à cette dernière étape du voyage et qu'elle n'est même pas aussi éloignée de nous qu'on veut bien le dire; d'indiquer encore par quelles transitions nous y mènera la route où dès maintenant je pense que nous sommes engagés.

La principale objection faite à l'idée d'une société libre sans gouvernement est non pas qu'une telle société ne serait pas désirable — l'on est à peu près d'accord au contraire qu'elle le serait — mais qu'elle serait impraticable. C'est une objection tirée de l'expérience de notre société actuelle. C'est d'une concurrence mortelle pour vivre que naissent aujourd'hui la force prédominante de vie et le désir de produire. On en conclut qu'une société sans gouvernement se dissoudrait en un chaos dont la rapine des uns et la paresse des autres seraient les éléments. (1)

Il peut paraître dur de le dire, mais c'est d'abord et surtout la peur qui anime la vie extérieure de notre société. Depuis le misérable esclave à gages qui, levé avant l'aube, accourt à son atelier par les rues sordides au son lugubre du « bourdon », (2)

(1) Notons, toutefois, pour être impartial, que ce sont surtout ceux qui vivent de leurs rentes en une décorative paresse qui voient cette difficulté.

(2) Sifflet appelant les ouvriers d'usine au travail.

et là se livre durant des neuf, dix, des douze heures pour un salaire famélique à un travail monotone qui ne peut lui procurer ni plaisir ni intérêt; qui, rentré chez lui, trouve ses enfants couchés et se couche à son tour, las et harassé, pour dès l'aube du lendemain reprendre encore le cycle morne de sa vie; depuis celui-ci, qui ne mène une telle existence, monotone, inhumaine, dépourvue de dignité et de réalité, qu'aiguillonné par la peur de la faim, jusqu'au brasseur d'affaires qui est riche par la spéculation et les tortueux hasards du marché et qui redoute d'autres hasards qui peuvent le ruiner; qui sait que plus on possède, plus il y a de moyens de perdre ce qu'on a et que le souci et l'anxiété se trouvent d'autant augmentés; qui sans cesse pour assurer sa position doit, ou croit devoir s'abaisser à mille vilenies; — sur la masse des hommes plane le démon aux ailes crépusculaires. Tout le ressort de leur vie n'est que fiévreuse angoisse. La joie naturelle, la gaieté primesautière n'y trouvent plus de place. Parcourez nos grandes villes, vous n'entendrez nulle part chanter, si ce n'est pour récolter des sous; le laboureur ne sifflè plus aux champs ; dans presque toute usine (c'est un fait avéré) l'ouvrier qui chanterait à son travail serait congédié. Nous sommes des naufragés escaladant une falaise. En bas la mer furieuse. Chacun s'accroche des pieds et des mains là où il peut, et si au milieu de la panique générale l'on fait rouler le voisin, c'est tant pis.

Ce n'est pas là un état de choses normal. En admettant que la concurrence jusqu'à un certain point doive toujours exister, l'on ne trouverait pas d'exemple dans l'histoire, sauf à de rares moments de crise, d'une aussi profonde et aussi générale anxiété. Les races sauvages, que nous serions en droit de regarder comme dépourvues presque de tout, ne connaissent pas une telle domination de la peur. Je voudrais que pour un instant l'on imaginât que ce fardeau de la peur qui pèse sur le cœur de tout un peuple a disparu, et que l'on se figurât cet état de choses nouveau.

Quelque génie bienfaisant, un chancelier de l'Echiquier surhumain, nous a assurés à tous non pas des pensions de retraite pour notre vieillesse, mais, sans aller plus loin, strictement de quoi vivre notre vie entière. Désormais personne ne connaîtra l'angoissante préoccupation de son avenir matériel ou de celui des siens. Qu'en résultera-t-il pour notre manière de vivre ?

Peut-être, comme on le soutient souvent, les neuf dixièmes de la population s'écrieraient-ils, « Plus de travail, ne faisons

plus rien jamais. » Nous ressemblerions à ce joueur d'orgue de barbarie qui ayant hérité prit une hache et réduisit en pièces son instrument, s'écriant « Ah ! tu ne joueras plus ce satané air d'Alabama Coon ! » et nous en aurions tellement assez de nos besognes actuelles que nous n'aurions qu'une pensée, celle d'en être débarrassés pour toujours. En quoi nous n'aurions guère tort. Le travail des hommes s'accompagne pour la grande majorité d'entre eux aujourd'hui de conditions si misérables et si dégradantes, que ce qu'ils auraient alors de meilleur et de plus viril à faire serait de refuser de jamais plus s'en occuper.

Supposons donc, puisque au moins la vie nous est assurée et que nous ne craignons plus de mourir de faim, que tous nous prenions de bonnes et longues vacances et considérions comme un devoir de ne plus rien faire. Supposons que nous tournions nos pouces pendant deux, trois, six mois. A la longue, cependant, n'est-il pas probable que les neuf dixièmes de la population se trouveraient être affreusement las de la paresse et que d'eux-mêmes ils se mettraient à faire quelque chose ? à façonner des choses utiles ou belles, pour eux-mêmes ou pour leur famille ou pour leurs voisins, peut-être même pour la société en général; de sorte qu'à la fin on produirait librement et spontanément, que dans la suite on ferait naturellement des échanges libres et spontanés — et que naitrait une société se subvenant à elle-même, fondée non sur la peur et sur l'angoisse de chacun, mais sur la plénitude de vie et d'énergie commune à tous.

L'exemple des classes aisées aujourd'hui démontre manifestement que l'homme exempt de soucis se met spontanément au travail. Pourvus non pas seulement de ce qui n'est que nécessaire à la vie mais de tout, les riches cependant cherchent avec une énergie extraordinairement fiévreuse à s'occuper. Depuis une dizaine ou deux d'années, ils se sont lassés de considérer les parties de campagne comme le but de la vie, et actuellement l'on est débordé de sociétés philanthropiques, de ligues, d'organisations de charité, de missions chargées d'apprendre l'art aux pauvres, de « croisades de vigilance, » et d'autres formes analogues d'activité, qui toutes ne sont que l'expression des énergies humaines naturelles et que des tentatives faites par elles pour se créer des débouchés par le travail social. Il est d'ailleurs très regrettable que l'instruction très imparfaite de la classe aisée limite forcément ses conceptions et la mesure de travail utile qu'elle peut donner. C'est là

toutefois un défaut que le temps peut modifier, mais il importe seulement ici de montrer que les riches, pourtant à bien des points de vue mal préparés par leur éducation et leur milieu pour une telle vie sociale, s'y consacrent cependant spontanément, et d'en conclure qu'il n'y a aucune exagération à croire que l'homme de condition moyenne, entouré de tant de besoins non satisfaits, n'en agirait pas autrement.

Que ceux qui en doutent considèrent les milliers d'hommes dans nos villes d'aujourd'hui qui donneraient tout au monde pour une terre où ils travailleraient plutôt par amour d'une telle vie qu'avec l'espérance d'y faire fortune, dont c'est le plaisir de cultiver à leurs moments perdus quelque minuscule jardin; les milliers d'hommes, encore, qui, leur travail journalier terminé, se mettent aussitôt à quelque autre travail de leur choix, font de l'ébénisterie, sculptent le bois, fabriquent des ornements de fer; en somme les milliers de jardiniers, d'ébénistes, d'ouvriers en fer forgé *naturels* qui existent de par le monde. Libres, ces hommes choisiraient chacun le travail auquel aujourd'hui il trouve son plaisir.

Il semble donc au moins concevable que sans le fouet de la contrainte et l'asservissement de l'autorité, un peuple se mette spontanément à l'œuvre pour produire tout ce à quoi il tient. Il ne s'ensuit évidemment pas de là qu'on aboutirait ainsi à un état d'ordre et d'harmonie parfait. Mais quelques considérations que je présenterai ici sont de nature à autoriser cette façon de voir.

En premier lieu, chacun serait guidé dans le choix de son occupation par ses goûts et ses talents propres, ou du moins le serait dans une mesure beaucoup plus large qu'il ne l'est aujourd'hui, et en somme aurait plus de chances qu'actuellement d'obtenir le travail auquel il s'adapterait le mieux. De cela seul résulterait pour la société un grand accroissement de vitalité et de production effective. D'un autre côté, la grande variété des goûts et des talents des hommes aurait pour effet une variété correspondante des produits de leur travail spontané.

En second lieu, le travail accompli serait utile. Aucun homme, de son plein gré, ne se mettrait à creuser un trou dans la terre pour le combler aussitôt, tandis que certainement une grande quantité du travail accompli aujourd'hui n'est pas plus utile que ne le serait une telle besogne. Qu'un homme soit ébéniste et fasse une armoire, pour lui-même ou pour un voisin, il la fera avec des tiroirs qui s'ouvrent et se ferment, tan-

dis que les neuf dixièmes de celles qu'on fabrique d'après les principes du commercialisme ont des tiroirs qui ne s'ouvrent ni ne se ferment. On les fabrique non pas pour qu'elles soient utiles, mais pour qu'elles aient l'air d'être utiles, et au fond on les fait pour les vendre — les vendre et pour retirer un profit de la vente.

Elles satisfont mieux à ces conditions en étant inutiles, tout en ayant l'air d'être utiles, puisque l'acheteur doit renouveler son achat et augmenter le bénéfice du fabricant et du marchand. La perte qui résulte à la communauté de cet état de choses est énorme, mais elle importe peu, tant qu'elle profite à la classe intéressée.

Dans une société libre l'ouvrage ne se ferait qu'en tant qu'il serait utile. Il serait en somme difficile de donner aucune autre raison pour travailler du tout. Par utile, j'entends aussi ce qui est beau, puisqu'il serait déraisonnable de séparer ce qui satisfait l'un des besoins de l'homme comme le besoin d'art de ce qui en satisfait un autre, la faim par exemple. L'idée du travail implique celle d'un besoin que le produit de ce travail doit satisfaire. Il se trouve, assez étrangement, que dans le commerce il en va tout autrement. Le travail y est entrepris pour que le produit se vende et rapporte un bénéfice, et c'est tout ce qu'on lui demande. Que ce produit soit bon ou mauvais cela est indifférent, pourvu que cette seule condition soit satisfaite. L'esprit même de la vie et de l'industrie dans cette autre société serait donc tellement différent que toute comparaison est presque impossible. Il est cependant facile de voir que si la quantité de produits devra être moindre, ainsi que (ce qui est à espérer) la somme d'heures de travail pour chacun, toutefois, comme ces produits seront sincères et vrais, la valeur du travail pour une année par exemple sera beaucoup plus grande qu'elle ne l'est dans notre système commercial actuel.

En troisième lieu,cet état de choses aurait pour effet,comme l'a montré William Morris, de changer le caractère même de ce que nous appelons le travail, et de ce qui deviendrait un plaisir, l'un sans doute des plus grands de la vie. Il serait difficile d'en dire autant maintenant. Le nombre de ceux qui trouvent du plaisir réel et de la satisfaction dans leur travail quotidien, quel est-il ? Ne les compterait-on pas, par ville, sur les doigts ? Mais quel est donc le bien d'une vie si ce qui en est et doit toujours en être l'élément fondamental est une chose haïssable ? La seule économie est celle qui fait une joie du tra-

vail quotidien. Cela seul sauve dans la vie. Et un tel travail doit produire de belles choses, l'horrible distinction entre le beau et l'utile disparait, toute chose produite étant œuvre d'art. L'art coexiste avec la vie.

La société actuelle est fondée sur un système de propriété individuelle d'après lequel, presque nécessairement, l'homme avide et dur possède le plus et exploite avec l'appui des lois et de l'état celui qui possède peu. Ce système a pour résultat une lutte continue et meurtrière pour la possession, dans laquelle le seul mobile qui pousse à l'action est la peur. Nous tâchons au contraire de concevoir une société dans laquelle la propriété individuelle n'aurait le soutien d'aucune autorité, d'aucun pouvoir, mais, en tant que propriété individuelle, n'existerait qu'en vertu d'un accord parfaitement spontané ; dans laquelle le motif ne serait ni la peur ni l'appât du gain, mais la communauté de vie et l'intérêt de vivre, — enfin où chacun ferait son œuvre parce qu'il l'aime, parce qu'il sent qu'il en est capable et qu'elle sera utile à lui-même ou à un autre.

Utopie, — conception simpliste et naïve, que de vouloir que le travailleur aime son travail et désire ce qu'il produit. Rêve enchanteur, mais impraticable et impossible.

Est-il réellement impossible ? Depuis Salomon jusqu'au Docteur Watts, on nous a donné la fourmi et l'abeille en exemple, et voici que l'une et l'autre se trouvent convaincues de l'utopisme le moins pratique. Leur conduite, la mort que chacune d'elles affronterait à n'importe quel moment pour la défense de sa tribu, est absurde. L'ignorance et l'illogisme de l'abeille vont jusqu'à lui faire déposer le miel qu'elle produit dans les cellules communes à toutes, sans qu'elle puisse le distinguer de celui des autres, au lieu de le garder dans quelque cellule qui serait à elle seule. Le jour où ses compagnes s'enrichiront du produit de son travail et la laisseront mourir de faim, elle n'aura que ce que mérite son imprévoyance.

D'ailleurs, le corps humain, merveilleux abrégé et miroir du monde, n'est-ce pas la pire des utopies ? Les milliers de cellules, ses membres, ses organes forment une unité de vie. Un corps sain est la société la plus parfaite qu'on puisse concevoir. Chaque membre, chaque cellule y accomplit son œuvre et (c'est la loi utopiste) de l'avoir accomplie suffit pour que le flot de sang parvienne à tous les éléments, et que tous soient nourris chacun selon son œuvre. Il est concevable qu'une telle loi puisse être celle d'une société saine, et qu'il suffise à l'in-

dividu de servir la communauté, quelque humblement qu'elle la serve, pour qu'elle pourvoie à ses besoins. On peut supposer qu'une telle communauté ne le laisserait pas plus mourir de faim, qu'un homme ne songerait à laisser dépérir les doigts de sa main. Il est possible, encore, de supposer que les hommes cesseraient de s'inquiéter d'une « récompense » pour leur travail et songeraient d'abord à leur œuvre même et à la joie qu'ils trouveraient, sûrs d'en être récompensés.

L'instinct, d'ailleurs, chez l'homme de faire ce qu'il a clairement à faire, ce dont le besoin existe et ce qu'il se sent capable de faire, est naturellement très fort. Les enfants, ces êtres primitifs, s'enorgueillissent d'êtres utiles, et il est possible qu'au lieu de continuer de les exhorter à « arriver », à gagner beaucoup d'argent, à vaincre leurs semblables dans la lutte pour la vie et à se servir d'autrui pour se créer une position qui leur permettra de ne plus rien faire, nous apprenions à leur enseigner qu'ils appartiennent à une société qui, ayant le respect de soi-même, pourvoira à leurs besoins mais s'attendra à ce qu'en échange ils aient à cœur de la servir de quelque façon que ce soit. Ce sont là des idées accessibles aux petits enfants, et ce n'est peut-être pas trop de croire qu'une société d'hommes et de femmes adultes puisse arriver à les mettre en pratique.

Mais il est superflu de discuter la possibilité d'une telle société, puisqu'il en existe actuellement plusieurs exemples. Herman Melville, dans cet ouvrage charmant, *Typee*, a décrit les habitants des îles Marquesas dans l'Océan Pacifique, parmi lesquels il séjourna quelque temps en 1846. « Pendant mon séjour au milieu des Typees, il n'y eut aucun jugement de droit public. Il ne me parut pas qu'il existât chez eux des tribunaux. Il n'y avait aucune police municipale chargée d'arrêter vagabonds et malfaiteurs. En un mot, les Typees ne cherchèrent jamais dans les lois une sauvegarde pour le bien-être et la conservation de leur société, ce qui est l'objet de la législation éclairée dans les sociétés civilisées. » Cependant le livre n'est qu'un long éloge, d'une ferveur presque romanesque, de toute la vie sociale des Typees. D'ailleurs le récit est à n'en pas douter exact, comme tout ce qu'a écrit l'auteur sur les indigènes des îles du Pacifique, et a été corroboré souvent vers la même époque par le témoignage d'autres voyageurs. Les Typees vivaient sous le régime d'un communisme libre et amical. Lorsqu'on faisait une bonne pêche, les pêcheurs ne s'appropriaient pas tout le butin mais le partageaient dans la

tribu, ne gardant chacun que sa part. Si une famille voulait une nouvelle cabane, tous venaient aider à la construction. L'auteur rapporte qu'ainsi il vit un jour « une centaine au moins d'indigènes apporter des matériaux à l'endroit où devait se construire la cabane, les uns portant des bambous pour construire les murs, d'autres de légères cannes d'hibiscus, couvertes de feuilles de palmetto, pour le toit. Tous firent leur part du travail, et grâce à un labeur commun et facile l'ouvrage fut achevé avant le soir. »

De même le régime communiste existe dans un grand nombre de tribus sauvages, presque partout d'ailleurs où l'influence d'une civilisation particulièrement commerciale ne s'est pas fait sentir. Sans aller bien loin, l'on trouve des exemples de sociétés communistes par exemple dans l'île de St-Kilda aux Hébrides, où l'on partage la pêche et où l'on s'entr'aide à bâtir des maisons encore aujourd'hui, (1) comme chez les Typees décrits par Melville. Des coutumes semblables se retrouvent encore chez tous ceux qui vivent à la lisière de notre civilisation, populations des bois, colonies fermières éloignées des centres, tous gens joyeux et qui fêtent la moisson et pendent la crémaillère. Il est raisonnable de se demander, non pas si une telle coutume sociale est possible, mais si elle n'est pas en fin de compte la seule possible. Assurément il est aussi absurde d'appeler sociétés les hordes qui aujourd'hui luttent pour seulement vivre et auxquelles un code pénal violent et barbare impose des conditions de vie qui favorisent la lutte, que de dire que les malheureux enfermés dans le Trou noir de Calcutta formaient une société. Quiconque descend en lui-même voit que seule pourrait satisfaire sa vraie nature une société dans laquelle il serait parfaitement libre et cependant lié à chacun par la confiance la plus profonde ; et comprend encore qu'il ne peut être parfaitement libre de faire ce qu'il veut qu'à condition de se fier et de s'intéresser à son prochain autant qu'à lui-même. Puisque ces conditions, en elles-mêmes parfaitement simples, ont été remplies par d'innombrables tribus d'animaux et d'hommes primitifs, il n'est pas impossible que l'homme y satisfasse. Si, d'autre part, la complexité plus grande des sociétés modernes est telle que l'homme moderne, que ses systèmes d'enseignement et des siècles d'éducation ont dû armer pour de plus ardus problèmes que n'en

(1) Poverty and the State, H.V. Mills, Ch. XI.

peut résoudre le sauvage, renonce à résoudre celui-ci, il n'a qu'à retourner à la sauvagerie.

Mais envisageons les choses au point de vue pratique.

Il ne peut être, je crois, réellement question de discuter la possibilité d'une société de libre communisme. Ce qui doit nous préoccuper, ce sont les étapes que nous devrons parcourir pour aboutir à la liberté.

Nous avons supposé tout un peuple, sitôt délivré du poids de la peur et de l'angoisse qu'il portait avec lui, partant pour un tel voyage. Mais la lente et longue marche de l'évolution ne permet aucun miracle, aucun changement subit, et il est évident que l'on ne doit pas s'attendre à ce que quelque immédiate métamorphose du monde amène la société communiste. Lorsque les peuples ont appris la leçon du commercialisme et de la concurrence aussi profondément que ceux d'aujourd'hui ont appris celle du chacun pour soi, il leur faut le temps de l'oublier. Le sentiment de la vie commune, depuis si longtemps étouffé et réprimé, croîtra et s'élargira de nouveau mais lentement. Il faut donc avouer qu'afin de laisser à de nouvelles idées et à de nouvelles habitudes de vie le temps de se développer, il faudra passer par l'étape intermédiaire du collectivisme. Des formules telles que « la nationalisation du sol et de tous les instruments de production », bien que vagues et en vérité impossibles à appliquer rigoureusement, serviront de noyaux d'où se développera ce sentiment. Leur application partielle exercera l'homme à l'effort du travail commun et à l'idée de l'œuvre commune. (1)

Il est possible, tout en ne se fondant que sur des formes d'activité sociale que nous avons déjà vues à l'œuvre, de se représenter la période de transition qui nous amènera au libre communisme.

En premier lieu, l'accroissement énorme et continu du nombre des sans-travail, caractéristique de l'époque due au monopole de la terre et des instruments mécaniques de production accaparés par une petite minorité, forcera bientôt la main (comme le font prévoir A. R. Wallace et Russell Smart) (2) aux

(1) Quand on pense quel résidu, quelle lie terribles seront léguées à l'avenir par notre société commerciale actuelle, — les hommes et femmes désespérés et impuissants, ivrognes ou incapables, qui errent dans Londres et les districts des campagnes, d'asile (workhouse) en asile, ou, tout aussi bien, la masse également incapable et plus futile des fainéants haut placés, — l'on se demande si quelque organisation industrielle assez systématique ne s'imposera pas à la société future pour supporter de telles charges.

(2) Cf. Forecats of the coming century.

gouvernements en les obligeant à de grandes entreprises industrielles et à la socialisation (jusqu'à un certain point) du sol et de l'outillage mécanique. D'autre part, la puissance croissante des « trusts » dans lesquels fusionnent les compagnies, aura pour résultat de faire voir la nécessité de plus en plus évidente qu'il y aura à transférer le pouvoir industriel aux mains de l'autorité publique et d'ailleurs facilitera cette opération.

D'un autre côté, les Trades Unions et les sociétés coopératives, grâce au rapide développement de leurs industries de production et de répartition et à l'accroissement des échanges, comme le fait voir Tom Mann (1), peut-être aussi par la création d'un système monétaire qui leur serait propre, travailleront aux mêmes fins. Elles créeront une société dans laquelle une énorme quantité de richesses sera produite et s'échangera au profit de la majorité non de la minorité, sorte de collectivisme *volontaire* correspondant au collectivisme officiel de l'Etat.

Avec le développement de ce double collectivisme, le métier d'exploiteur deviendra de moins en moins lucratif. L'accroissement des emplois et l'assurance plus grande d'obtenir des salaires suffisants, joints à une diminution extraordinaire du prix de la production (grâce au perfectionnement des machines, etc.) qui du reste se fait déjà sentir, produiront un bien-être général, ou du moins l'absence de pauvreté. La peur mesquine, hantise des neuf dixièmes de la population aujourd'hui, la peur de n'avoir de la vie même pas une part de mendiant, disparaîtra ou s'éloignera, et avec elle le cauchemar de la concurrence et de la lutte désespérée des hommes entre eux. Le sens même de la propriété s'affaiblira. A l'heure qu'il est, la propriété est une barrière de fer contre laquelle s'écrasent les hommes, mais qu'ils gardent de peur de tomber dans l'abîme. Demain, lorsque l'abîme de la misère ne les menacera plus, la ligne de démarcation entre les hommes aura plus de souplesse et d'élasticité. (2)

(1) Cf. Forecats of the coming century.

(2) Cet effet s'observe du reste déjà. Il y a quelque quarante ans, le petit nombre s'habillait de drap, les masses étaient vêtues de futaine. Aujourd'hui que la soie se fabrique avec de la pulpe de bois et que tout le monde s'habille à la mode, il n'y a plus de distinction à porter de beaux habits. Il en est, ou en sera, de même des livres, des voyages et de cent autres choses. A quoi servira d'être millionnaire le jour où avec 3 livres sterling par semaine on pourra faire presque autant d'effet, qu'avec des millions ?

C'est cet accroissement du bien-être général dû au développement du collectivisme dans un avenir prochain, qui transformera, je le crois, la société. Lorsque disparaîtront la peur et l'anxiété qui rongent les cœurs, et que l'étau qui enserre nos vies se sera relâché, la société retrouvera sa forme normale qui est celle de l'assistance mutuelle. L'on se réveillera, étonné de voir que désormais on peut être homme. (1)

La disparition de l'argent, en tant qu'il rapporte des intérêts et sert à exploiter, lèvera le poids énorme et monstrueux qui nous pèse, — « les affaires », éternel labeur de Sisyphe : les marchés et les débouchés qu'il faut se créer, les concurrents qu'il s'agit d'anéantir, la réclame, la horde d'employés, de banquiers et de courtiers, les livres de comptes et les vérifications de comptes, toute cette charge qui nous accable croulera. Délivré de tout ce qui l'épuise si inutilement, le corps politique redeviendra sain, comme un homme guéri d'un mal, et retrouvera des forces inattendues.

Cependant, les grandes associations industrielles, gouvernementales ou volontaires, auront enseigné aux hommes le sentiment de la Vie Commune et l'habitude d'agir en commun pour de communes fins, de penser en commun à de communs intérêts, — et le reste s'ensuivra naturellement. Il n'y a pas à craindre que l'organisation par l'Etat dégénère comme on l'a souvent prédit, et que l'on réglemente notre art et nos plaisirs. Il faut au contraire espérer que son rôle sera de former le centre d'immenses mouvements de socialisme volontaire, et d'imprimer, comme peut le faire l'Etat, une direction très précise à l'opinion publique dans ce sens.

Il est possible que tout ceci ait l'air d'un mélange bien étrange d'Anarchisme et de Socialisme d'Etat. Mais il faut se rappeler qu'il n'y a pas la moindre chance qu'aucun « idéal » social pur et simple soit jamais réalisé. Au surplus, tout idéal a son inconvénient, et celui de l'un ne s'adapte guère à celui d'un autre. Tout en reconnaissant donc que la société actuelle s'achemine évidemment vers le communisme, il nous est permis d'espérer et de croire que sa forme ultérieure ne réalisera

(1) Cependant, il importe d'envisager le danger grave que pourra présenter le développement de la richesse individuelle, telle que celle de nos millionnaires modernes. Du moment que tout homme, pourvu qu'il soit doué d'un peu de basse habileté, et qu'il ait de la vanité et de l'ambition, a de grandes chances d'acquérir une énorme fortune, la société a à redouter d'être un jour régie par la pire canaille dont l'histoire offre l'exemple. Il ne faudra rien moins qu'une transformation complète de notre système monétaire pour détourner ce péril.

exactement l'idéal d'aucun parti du travail, mais sera assez large pour embrasser une immense variété d'institutions et de coutumes ainsi qu'une grande survivance de formes sociales actuelles. (1)

Le salariat, par exemple, n'est guère l'idéal du parti le plus avancé, mais il est probable cependant qu'il subsistera longtemps. Du reste il n'est pas impossible qu'un système large de salaires établi (comme celui de Carruther, dans le dernier chapitre de son Commercial and Communal Economy) sur des bases essentiellement démocratiques, « donne plus de liberté qu'un régime anarchiste sans réglementation d'après lequel chacun prendrait selon ses besoins », — tout simplement parce que dans le premier cas un ouvrier pourrait travailler deux heures par jour et vivre avec le salaire de ces deux heures, et un autre travailler huit heures et vivre du salaire correspondant, et que l'un et l'autre aurait la liberté morale entière de vivre ainsi, tandis que dans le second, sans salariat, le premier des ouvriers craindrait (quel que fût son désir de travailler moins) de faire tort à la communauté, et que celle-ci aurait la même pensée, s'il ne travaillait pas ses huit heures comme l'autre.

Le point le plus important, toutefois, en tout ceci, est que bien que le système de représentation des valeurs par l'argent puisse persister sous forme de salaires, d'achat, de vente, encore assez longtemps, il perdra inévitablement sa rigidité de fer et avec la modification des habitudes et des conditions de vie, s'assouplira au point de pouvoir céder aisément tout en demeurant l'indice d'une coutume sociale, chaque fois qu'il en sera besoin. La propriété privée sera dépourvue du caractère de virulence qui lui appartient actuellement et ne subsistera plus que comme usage et commodité, toute affaire d'argent devenant peu à peu avec le temps une simple formalité, ainsi qu'il en est aujourd'hui entre amis.

En fin de compte, la coutume seule restera. La disparition du sentiment de propriété équivaudra à la disparition de cette force brutale qu'est la Loi, due presque uniquement à la propriété.

Accoutumés aux activités variées d'un organisme industriel

(1) Notons également que le Socialisme et l'Anarchisme diffèrent moins par la forme de l'organisation sociale à laquelle ils croient que par le degré relatif d'importance qu'ils attachent à ce que cette organisation soit volontaire et non forcée.

complexe, les peuples continueront, bien que libérés de la contrainte imposée par le besoin ou par l'autorité, par habitude, à s'y conformer et à les approuver en somme.

La coutume restera — se modifiant lentement. Et les batailles de l'avenir seront individualistes, non point contre les forces armées des gouvernements, mais contre la routine et l'inertie insensible des masses.

Edward CARPENTER.

(Traduit de l'anglais par Laurence JERROLD).

LA PETITE MÈRE SOURDE

Qui, doucement, ouvre la porte?
Qui se glisse dans la maison?
C'est le fils qui est de retour
Chez la petite mère sourde.

Il entre !... Elle ne l'entend pas :
Auprès de l'âtre elle file ;
Alors il s'approche, la saluant,
Et lui dit : « Mère ! »

Et comme il parle, elle lève les yeux
Et — prodige admirable ! —
Elle n'est pas sourde au tendre mot :
Elle l'entend du regard !

Elle lui tend les bras
Et lui s'y blottit :
Alors la petite mère sourde
Entendit les battements de son cœur.

Et lorsque enfin elle est assise à côté de son fils,
Si bienheureuse, transfigurée,
Je gagerais que la petite mère sourde
Entend chanter les angelets.

FRIEDRICH HALM.

(Poésie traduite de l'allemand par PAUL-ARMAND HIRSCH).

SOIR DE SÉPARATION

Le bonheur a des ailes rapides !
Elle fit signe de la main,
Et là-bas, derrière la colline,
Disparut sa voiture de voyage.

Ainsi, dans la rosée du soir, se brisa
Le lien qui nous unissait :
Les champs et les prairies
Ont pleuré devant notre douleur.

Tous les sapins
Et toutes leurs pommes furent mouillés,
Et des rameaux,
Les gouttes ruisselèrent sur l'herbe.

Les cygnes blancs s'envolèrent
Du lac verdoyant,
Et de leur plumage mille larmes
S'épandirent en neige fine.

JULIUS VON DER TRAUN.

(Poésie traduite de l'allemand par Paul-Armand Hirsch).

ÉTUDES SUR L'ÉVOLUTION DES RELIGIONS

LA FAIM DES OMBRES

LEUR RAVITAILLEMENT

Les Esprits doivent ou devraient avoir la nature de l'esprit, semble-t-il à nos Occidentaux.

Or, qu'est-ce que l'esprit? C'est une substance simple et intelligente, une substance à laquelle il ne suffit pas d'être immatérielle, et qui se présente comme l'antithèse de la matière, et jusqu'à un certain point comme son ennemie. Telle est la doctrine régnante, héritage de la doctrine scolastique, laquelle façonna pendant de longs siècles les cerveaux de l'Occident, et même les façonne encore. L'Esprit, nous enseigne-t-on, est la négation de la Matière, laquelle Matière est la négation de l'Esprit. Les deux substances se trouvent réunies dans notre corps, réunies ou juxtaposées. Nul système intelligible ne parvint encore à jeter un pont entre l'une et l'autre incompatibilités; entre le monde de l'Esprit et le monde de la Matière. A l'image de Dieu, l'Esprit incréé, seraient les hommes, ou esprits créés; Dieu serait la Volonté suprême, l'Intelligence pure, et les hommes seraient aperceptions et sentiments, volitions et désirs.

Il ne s'agit point ici de discuter le bien ou le mal fondé de l'assertion — il nous suffit de constater qu'elle fait autorité, qu'elle nous fut enseignée comme définitive. Plusieurs d'entre nous l'acceptèrent comme vraie. Véritable ou non, elle a façonné les intelligences, leur donnant le pli. Ce dogme qui régna pendant de longs âges, et qui chez les peuplades incultes règne encore, devient inintelligible. On ne comprend plus que notre esprit possède une existence séparée du corps; on comprend encore moins qu'il faille à l'esprit manger et boire. Plus d'un homme intelligent, même instruit, — surtout

s'il est instruit, — est capable de prendre pour une plaisanterie de goût douteux, l'affirmation que les esprits peuvent avoir faim, qu'ils peuvent avoir soif, manger et boire à l'excès, se donner ivresse ou indigestion.

Pourtant cette doctrine fut le principe des superstitions ataviques, le pivot des religions primitives. Elle fut le résultat de méditations prolongées ; on peut la taxer de folie, mais non point d'ineptie.

*
* *

Voici le raisonnement que nos ancêtres mirent sans doute en avant :

Que l'âme soit immortelle, personne n'en doute. Chacun voit, chacun sent l'Ombre aller et venir parmi nous. Sur ce point, l'assentiment est unanime. Ne discutons pas l'évidence.

Second point. Puisque l'Ombre est toujours vivante, il faut la nourrir. La vie est une flamme qu'il faut entretenir.

En effet la vie est un mouvement incessant. Il n'y a pas de mouvement sans friction, et pas de friction sans déperdition de substance. Cette déperdition doit être réparée pour que la vie puisse continuer. Tous les actes physiologiques, parmi lesquels la pensée, sont autant d'efforts qui coûtent quelque chose à l'organisme, peu ou beaucoup. En ses multiples formes la matière ne cesse de se dépenser, et, dans les formes animales, se dépense plus rapidement qu'ailleurs. Plus la vie est ardente, plus vite elle s'use ; mieux brûle la flamme, plus promptement disparaît le bois. Les êtres se consumeraient, se réduiraient à rien, si la nourriture ne reconstituait au fur et à mesure la matière entamée, incessamment réduite. L'être qui jamais ne diminuerait serait immortel — mais de quelle immortalité ! La vie se porte au dehors. Elle lutte et travaille. Pour qu'elle se prolonge, il lui faut se refaire par la nutrition, se reconstituer par la matière venue du dehors, par un apport d'aliments qu'elle décompose à son profit. La matière organisée ne fait guère autre chose que se déperdre, se reconstituer et se déperdre à nouveau. Pour quantité d'individus, l'existence ne va pas au-delà du manger pour vivre et du vivre pour manger.

La Nature donne le spectacle d'êtres qui dévorent et s'entre-dévorent. Ils y vont chacun à sa manière : humant, suçant, lappant, grugeant, grignottant, avalant, ruminant, digérant. Cela dure ou non. A son tour le mangeur est happé, déchiré, broyé, dégusté, travaillé par divers acides,

fluidifié, absorbé ; il passe de combinaison en combinaison, de dent en estomac, d'estomac en dent nouvelle. Le monde mange le monde. Mangeur émérite, l'homme est un Grandgousier, bien qu'il n'ait pas la forte gueule de la baleine ou de l'hippopotame. Mettant son intelligence éprouvée au service de son insatiable appétit, il mange tous les autres. Comme lui, ses dieux ont formidable appétit: il les gorgea de sang, n'y épargna pas sa propre chair.

Ainsi la Mort, pour les Ombres, ne supprima point la nécessité de vaquer aux besoins d'un estomac exigeant. Encore le manger et le boire, encore l'asservissement aux ignobles nécessités de la réfection ! Toujours tuer pour manger et manger pour tuer — n'en finira-t-on pas avec cette odieuse ritournelle? — « Puisque l'âme est faite de lumière et de chaleur, d'intelligence et de passion, pourquoi la sustenter autrement que par les rayons du soleil ? » pensèrent des poètes. Fallait-il, faudra-t-il toujours se nourrir par les substances solides extraites des animaux et des végétaux? Combien souvent des utopistes, prophètes incompris, rêvèrent de donner à notre organisme le moyen de prendre directement à l'atmosphère les quotités d'oxygène et d'hydrogène, d'azote et de carbone que consomme l'organisme sous les espèces élaborées, soit par les végétaux, soit par les animaux?

Mais pareilles conceptions sont le fait de chimistes, tels que Berthelot, et non point des Primitifs qui étaient persuadés que la vie ultra-terrestre continue en ses grandes lignes la vie terrestre — sauf la différence, que le corps dématérialisé n'a plus même poids et même consistance. Sans doute, le buffle ne raisonne que médiocrement le comment et le pourquoi : il broute parce qu'il a faim, il broute parce que cela lui est agréable, il broute de son mieux. Que deviennent ses camarades qu'il vit emmener et qui n'ont point reparu? S'il se figure quelque chose à leur endroit, c'est qu'ils broutent en d'autres prairies. Semblablement, le Primitif s'imaginait que ceux qu'il voyait tomber pour ne plus se relever avaient été chasser ailleurs. Quand on ne faisait guère autre chose que manger pour vivre et vivre pour manger, la notion de la vie se confondait avec celle de la manducation. Les bienlotis allaient à des festins perpétuels — au Banquet d'Abraham, au dîner de l'Eternel Gamache, au pays de Cocagne. Là sourdent fontaines de vin, de nectar, de soma, d'hydromel, jaillissant à gros bouillons. — On s'en donne à cœur joie sur un sanglier dont les morceaux repoussent à même, on s'atta-

ble devant une baleine-montagne, où baffraient Béhémoth et Léviathan. Rien que d'y penser l'eau en venait à la bouche. Mais pour les ennemis, pour les rivaux détestés, il y aurait les supplices de la faim, les affres de la soif, la sempiternelle misère.

Les dogmes des Paradis et des Enfers prirent leur point de départ dans les imaginations de terribles famines et de mirobolantes ripailles. Pour le moment il nous suffira de savoir que tant subtile soit-elle, la matière animique s'use par le mouvement, et même par le repos. Ne récupérant pas ses pertes, elle ne peut que s'affaiblir, s'amincir, s'atténuer, se dissiper dans l'atmosphère avec le vent qu'elle a pour substance. N'être plus vu, disparaître, — pour un Esprit, c'est « la mort seconde. »

* * *

Innombrables sont les témoignages affirmant que les Ombres ne peuvent se passer de nourriture et qu'il est pieux de pourvoir à leur subsistance. Nous pourrions apporter les témoignages on ne peut plus catégoriques des docteurs chrétiens. Mais ils ne disaient pas si bien que les Ostiaks, Syrgènes et autres Bouriates, chez lesquels Castren entendit formuler l'axiome :

« Nos idoles perdraient leur vertu, si nous cessions de leur sacrifier. »

On ne pouvait mieux dire. Les Dieux ne conservent leur divinité que si on leur donne à manger..... D'autres que les Ostiaks auraient conclu : « Les Dieux n'ont d'autre existence que celle dont nous les gratifions bénévolement. Donc, supprimons-les une fois pour toutes. »

Quoiqu'il en soit, la formule est précieuse, elle résume toutes les religions, ouvre la clé de leurs mystères.

* * *

La seule odeur d'aliments n'eût-elle pas dû suffire à nourrir des Ombres ? Leur fallait-il chose plus substantielle que des parfums ? Les aures et les souffles ne doivent pas être exigeants. On eût pu croire qu'un gâteau feuilleté, les arômes du Falerne, quelques gouttes de vin muscat devraient rassasier toute une nation, un peuple entier de sprites, à matérialité délicate et légère.

Ovide, en effet, le poète des *Fastes*, dit en termes exprès : « Les divinités du Styx ne sont pas avides. Aux riches pré-

sents, les Mânes préfèrent un pieux amour. Que leur faut-il après tout ? Quelques miettes trempées dans du vin, avec des grains de sel. Ajoutez-y des violettes. Les Morts n'en demandent pas davantage. »

— Ainsi il en coûte moins de nourrir une Ombre qu'un rouge-gorge ou qu'un chardonneret ?

— Ovide n'était pas sincère. Il développait un thème que lui avait suggéré Mécène, lequel faisait sa cour à l'empereur Auguste. Auguste savait ou avait su, — tout comme Napoléon Ier — ce qu'il faut penser de la religion ; Lucrèce l'avait assez dit. Mais il voulait que la restauration du culte fût la grande idée de son règne, parce qu'il faut une religion pour le peuple. Parce que tel était l'ordre du Maître, Ovide chanta les Fastes calendaires et pontificaux, mais il s'en souciait autant que des calendes grecques. Sous l'enthousiasme de commande, on sent l'indifférence et la mécompréhension intime du sujet. Chanter Lesbie, Délie, Cynthie, à la bonne heure ! Mais au poète de la cour, au grand meneur de la jeunesse dorée, l'Empereur et Grand Pontife avait intimé l'ordre de remettre en honneur le culte domestique trop négligé. Il fallait s'exécuter. Il fallait faire passer les Lares pour modestes, gracieux et charmants. L'impératrice n'eût guère complimenté le poète s'il eût dit les exigences des antiques divinités, dit les faims cruelles, le féroce appétit de la démonaille, conté les banquets où les dieux sabins et latins se gorgeaient de chair humaine. Livie désirait qu'on représentât les Lares comme des êtres inoffensifs, gentils tout plein. Les siens, ceux des Jules, oisifs et aristocratiques, étaient confortablement logés. Leur estomac, délabré par de multiples ripailles, ne vivait plus que de régime. Ces Mânes dont l'auteur de l'*Art d'Aimer* vantait la sobriété délicate, pensaient qu'on peut se passer de pain quand on a de la brioche.

Mais dans le peuple, chacun savait que les Ombres sont d'une insatiable faim, que semblables à des mouches elles sont toujours prêtes à se jeter sur les terrines de lait, sur les flaques de sang. Ce qu'elles préfèrent, c'est le sang, le sang rouge et chaud, le sang élixir de chair, essence de vie, extrait de force et d'intelligence. Et nul sang n'est doux et sucré, n'est exquis autant que celui de l'homme. Les Dieux n'en eurent jamais assez. Ils en étaient ivres, qu'ils en redemandaient encore et encore, jamais n'en assouvissaient la soif.

A défaut de sang humain, les Ombres lappaient le sang des taureaux, chevaux et moutons, des poulets et pigeons. La plus

grosse carcasse leur plaisait le mieux. De loin, les Ombres flairaient le sang, elles y couraient, se jetaient dessus avec frénésie.

Quand Ulysse visita le Hadès, il creusa une fosse, y égorgea des brebis. Tout autour les âmes s'assemblèrent, immense et frémissant amas. Et dans leur multitude, Antikleia, la propre mère du héros, ne vit son fils, ne le reconnut, qu'après avoir bu quelques gouttes du merveilleux liquide, le sang chaud, qui lui rendit la parole, le sentiment et la volonté.

Quand même une seule Ombre ne demanderait pas grosse nourriture, des Ombres innombrables ne laisseront pas de manger beaucoup. — Y a-t-il maladministration dans l'autre monde, comme en celui-ci, où les gaspillages des uns font l'indigence des autres ? — Toujours est-il que partout l'on entend dire : Les Ombres ont froid. Les Ombres ont faim. Les Ombres mendient.

Même les âmes chrétiennes ont faim. En ce cas elles sont bien déchues du christianisme de l'église de Jérusalem, dans laquelle les biens étaient en commun, les repas aussi. Ainsi la veuve d'Oberlin, le vénérable pasteur du Ban de la Roche, se plaignait au médium qui l'intervistait : — « Ma misère, ma terrible misère, c'est la faim ! Je ne puis avoir ma suffisance. »

Mais brisons là-dessus. Il y aurait inconvénient à discuter le spiritisme moderne. Tenons-nous en aux dires anciens et surtout aux racontars des Primitifs.

*
* *

Les Quichuas offraient à leurs divinités des feuilles de coca. Mieux instruits aujourd'hui, ils les apportent sur l'autel de la Sainte-Vierge, et les curés se chargent de les transmettre. Dans la Nouvelle-Guinée, les esprits se repaissent de sagou — de sucre dans Aïtou-Katou. En mainte île de l'Océanie on leur abattait des têtes de cocotier, on leur saignait des mayorés ou arbres à pain.

Pareillement, les nègres de Haïti se privent de mameys et de guabayas, fruits délicats, pour que les âmes aillent les picorer dans l'obscurité.

A défaut d'autres ressources, les Ombres vivent d'industrie, honnête ou malhonnête. Ils grapillent graines, baies et drupes, sucent les exsudations du cocotier et du raphia. Par leurs déprédations, ils font la rouille et la nielle, le phylloxéra, les maladies de la vigne et des pommes de terre. En Australie, les boulyas se tiennent le jour dans les feuillages et les troncs

moussus, dans les abris des rochers; la nuit venue ils essaiment dans la brousse en si grand nombre, que l'air s'emplit d'un vague brouhaha de mâchoires rongeantes; ils s'attaquent aux vers et insectes, aux rats, lézards et grenouilles, aux larves de fourmis. — Qu'on a donc de mal à gagner sa pauvre vie en ce monde et dans l'autre!

Au dire des Innoïts, lès démons iraient à la chasse, dépouilleraient de leur butin les renards qui vont aux poissons échoués sur la plage. En pays chauds, ils s'incarnent en taons avides, tracassiers et obstinés, en hippobosques suceuses qui boivent à même l'artère, se laissent écraser plutôt que lâcher prise. Dans l'Evangile, leur chef porte le nom de BéelZébub; à la suite de Lucifer, il tient rang de prince.

En son tableau du Hadès, le peintre grec Polygnote montrait le démon Eurynome dépeçant des cadavres, le figurait en énorme mouche à viande avec des ailes noir-bleu. Ce fut une heureuse indication pour les metteurs en œuvre de l'*Orphée aux Enfers*. Ils firent de Jupiter un bourdon zonzonnant autour d'Eurydice.

Dans l'Argentine circule une légende, d'après laquelle, au matin, les âmes se métamorphoseraient en moucherolles, mais le soir, reprendraient forme humaine. — Les bhoutas de l'Indo-Chine se repaissent de viandes putréfiées, d'ordures et détritus, même de fiente et d'excréments. — Nécessité n'a pas de loi.

En Chine, les Koueg s'ébattent ès-lieux infects, sur les eaux croupissantes, se repaissent de carnes puantes, et si possible de cadavres humains dont ils revêtiront l'apparence.

Les Maoris de la Nouvelle-Zélande croyaient que la nourriture préférée des revenants fût la gadoue. Au matelot naufragé Jackson, qu'ils supposaient arriver de l'autre monde, ces grands innocents offrirent le contenu d'un vase de nuit.

Au dire des Orientaux, les djinns exploitent les latrines, en si grand nombre, qu'il ne faut entrer en ces lieux qu'en s'annonçant: « Avec votre aimable permission, bienheureux Invisibles! »

Quand le ghoul tient une proie, il en dévore, tout d'abord, les intestins, et s'il s'agit d'un homme, il attend, par friandise, que les vers rongeurs aient multiplié et engraissé. Du moins, c'est ce que prétend Ibn Wabschiach, en son *Agriculture Nabathéenne*.

Les Ogres et autres cannibales sont alliés aux dévoreurs de cadavres. Ils pullulent dans les contes et légendes. Déjà Hé-

siode mentionnait les Kèrés qui accouraient sur les champs de bataille pour se gorger du sang des blessés. Les Limousins disent que leur chatelaine de Gimel, — une Dame-Blanche, — a le corps blanc comme neige, et transparent au point qu'on voit, à travers sa gorge, couler le vin et aussi le sang, car la délicate personne affriande les enfants.

Le plus redouté parmi les démons groënlandais, porte le nom : d'Erloer Sortok, ou le Détripailleur.

Finir ainsi! Etre rongé par l'infecte vermine; devenir mouche charognarde; quelle honte et quelle désolation! La dernière prière du Non-Non d'Australie à ses proches était de lui donner la « sépulture honorable » de leur corps, de vouloir bien le manger eux-mêmes. Les parents et amis y mettaient dévouement et bonne volonté.

Ça et là on entend parler d'Esprits brigands qui infesteraient les routes menant à l'autre monde, exerceraient l'industrie des grands chemins. N'ayant rien à se mettre sous la dent, ils détrousseraient les caravanes des morts, les dépouilleraient des provisions qu'elles apportent. Aussi les Kourdes Douchiks, pillards eux-mêmes, munissent le défunt d'un bissac suffisamment pourvu et d'un bâton noueux, lui disent : — « Partage avec les voyageurs honnêtes. Quant aux autres, défends-toi! »

*
* *

Qu'à des Esprits errants il faille de la nourriture, que des fantômes toujours en mouvement soient obligés de se réconforter en absorbant quelque gaz subtil, quelque parfum délicat, cela peut faire le sujet de discussions intéressantes dans un salon moderne entre théosophes et néo-bouddhistes. Mais que penser des Aquapins, des paysans serbes ou bavarois, des sauvages malais, quand ils prétendent que les Eléments étant des êtres vivants eux aussi, il faut donner à manger au Vent, il faut offrir à la Flamme des rafraîchissements ?

Au feu pétillant et jetant étincelles, les nègres congolais du Père Cavazzi parlaient comme à créature vivante, l'applaudissaient, le félicitaient, le sollicitaient, le remerciaient, lui jetaient de la farine.

Castren raconte que, chez les Kaïbals, il eut le spectacle de l'hôtesse faisant ses révérences au feu de sa yourte et lui donnant quelques morceaux de lard. La bonne femme ne manquait pas d'offrir quelques bouchées au Dieu du Soleil levant.

Des Tartares régalent leurs lacs et rivières. Ils ont l'extrême générosité d'éparpiller dans le feu quelques brindilles de leur tabac, de leur précieux tabac : — « C'est pour toi. Fais-toi de l'agrément ! Nous ne t'oublions pas, ne nous oublie pas ! »

Les Afari de l'Afrique Occidentale sacrifiaient des vaches à la montagne de Yahva. Tous les douze mois les Javanais fêtent le volcan Tengger, versent du riz dans le cratère toujours en éruption. A celui de Bronok, ils apportent cocos, mangos, ananas et bananes, des gâteaux, de friands poulets à peine éclos.

Les Diri du Nicaraguais immolaient des filles à Nesaya, la Dame du Volcan, vieille et ridée, à longues dents crochues. — « Pélé, notre ancienne déesse, expliquait-on à Jules Rémy, Pélé a maigri, maigri... Depuis qu'on est chrétien, elle n'a plus rien à se mettre sous la dent, ni mayoré, ni porc, ni personne. Elle fait mal à voir ! »

Des volcans, passons au feu du ciel. Quand il tonne, les Igorrotes savent que cela veut dire : « Cabouniang a faim ». Ils vont lui offrir un porc en belle cérémonie.

Si la foudre tue homme ou animal, disent les Cafres, c'est qu'on l'a négligée et qu'il lui a falllu pourvoir elle-même à son repas.

Le Lette qui entend gronder le tonnerre va chercher une couënne, la brandit, la montre au ciel. — « Perkoun, bon Perkoun, te voilà du lard, du bon lard ! Mais sois gentil, hé ! ne nous fais pas de mal ! »

Un cacique péruvien, celui de Tumbez, s'imaginait que les Castillans logeaient la foudre dans leur mousquet. Il versa de la chicha dans le canon, caressait le fusil, pensait l'amadouer : — « Ne nous foudroie plus ! »

Les Annamites servent un banquet annuel à leurs deux grands-pères, le génie du Feu et le génie de l'Eau.

Afin que les fleuves et les rivières, que les lacs et les étangs ne fassent pas de victimes et ne pourvoient pas eux-mêmes à leur subsistance, il est ou il était convenu, en tous pays, qu'il faut leur sacrifier. Pour le moment, il suffira de mentionner les Tchouktchis. Aux Esprits qui foisonnent ès-caps et rochers de la Mer Blanche, ils apportent de la bouillie, afin qu'ils veuillent bien la partager avec tels amis ou camarades qui se perdirent dans les eaux.

Sur la Mer Rouge, Burckhardt vit les matelots arabes jeter quelque farine par dessus bord... — « Que faites-vous là ? » — « Nous donnons à manger aux Esprits des tempêtes ! »

Quand le vent menace de faire verser les blés, les paysans de Carinthie vont à l'arbre qui ombrage la maison, y attachent de la viande, peu ou prou : — « L'ami, assez ragé comme ça, mange, et tiens-toi tranquille ! »

Nachtigal vit des Baghirmis prodiguer les offrandes à un gros poteau, lequel avait l'honneur de figurer le grand Baghirmi, leur patron.

Nous apprenons par Siculus Flaccus qu'on oignait d'huile les bornes, figuration des Ancêtres, qu'on leur mettait des guirlandes, qu'on leur attachait des voiles flottants. Numa Pompilius leur faisait servir de la bouillie, des gâteaux, les premiers fruits. Sans préjudice d'un agneau qu'on égorgeait de temps à autre.

Naguère, les paysans de Norvège conservaient précieusement des cailloux ronds. Chaque jeudi, ils leur donnaient un air de feu, les enduisaient de beurre, les aspergeaient de bière, puis les déposaient sur un lit de paille, respectueusement.

Que penser encore de la farine offerte à la Lune, des bouillies au Soleil, des seaux de lait qu'on leur jette à la figure, du sang dont on prétend asperger Sirius, les Pleïades et autres constellations ?

Abrégeons. Mais disons encore que les Brahmanes sont tenus chaque jour de faire offrandes et prières au Dieu du Feu, le glorieux Agni, au Dieu Lunaire, à la Déesse du Jour, à celle du Ciel, à celle de la Terre, aux Vents, aux divinités des Eaux, à celles des grands Arbres, à tous Esprits qui marchent dans la lumière dans l'obscurité.

A tous et toutes, il faut boire et manger, il faut l'indispensable ration de louange et de flatterie.

Elie RECLUS.

J'AIME

FRAGMENTS

Je t'aimerai — Je te dirai des mots, si agréables et si vrais que ton âme, défaillante de joie inattendue, s'appuiera sur la mienne.

Ce seront des soirs bleus, des nuits ventilées et de beaux matins, ce seront des sensualités et d'intimes douceurs; ce sera ton sein, ce seront mes yeux, ce seront nos mains, — et toutes les tendresses du monde convergeant vers ta vie...

***

Regardez cela...

(Oh ! que je suis heureux !)

Entre les hêtres aux troncs violets, et aux feuilles si sombres qu'elles en sont presque noires, s'étale un doux pays de verdures et de moissons, de ciel et de bois, tout entier bleui, délicieusement, et exquis et gothique...

— Ecoutez les cloches !

(Oh! que je suis heureux).

Les cloches des saluts — minables et charmantes ! — tintent partout dans la campagne... Mais moi je m'en vais vers le coucher du soleil...

Oh ! songez qu'il fait bon et que je me promène ! J'ai la chair heureuse, oh, que je suis heureux ! — Qu'écrirais-je ! Je n'en ai pas besoin. Je possède le bonheur entier. Je suis impuissant à le dire !

— Regardez encore... C'est le ciel ! O mers du ciel ! mers du ciel! je voguerais sur vous... grâce à de célestes bateaux, grâce à de clairs bateaux ailés, de neigeuses caravelles...

Et ce serait vers ce petit sourcil de nuage d'or, qui est aussi de la nacre et de la soie...

— Eh! écoutez encore... Deux amoureux rient des paroles dans la lueur de ce réverbère solitaire!... — Et que le ciel est donc plus beau que jadis! qu'il fait bon! que l'air est tendre! — Les villas bêtes ont l'air de castels... Moi je vais, je vais... Il n'y a pas de raison pour que je m'arrête... Je savoure l'amour, je suis bon, et tout est parfait puisque j'aime!

Voici des poules... O petites poules, vos crêtes sont des bonnets phrygiens! — Je ris. Je vibre. Je suis neuf. J'aime, vous dis-je...

Tressaillant d'allégresse comme je le suis, que voulez-vous que je vous raconte? Je suis incapable d'écrire... J'aime!

* * *

Je t'aimerai...

La nuit est si affectueusement étoilée, que l'on voudrait éternellement y errer. Je t'avais bien dit qu'elle était belle! — Je t'ai dit que le matin lui aussi, était beau. — Vois! Il est en or, en grâce et en fraicheur. — Quant au midi, il bout, admirable de force. — Je t'ai dit que le soir était beau et bleu... Le voici. Il nous câline... Il nous aime bien... C'est un limpide repos. — O, parmi les herbages, luisante et balancée, la lune-fleur!...

Qu'importent les saisons! Nous ne verrons de la neige que sa blancheur; nous n'entendrons de la pluie que ses ravissantes et fines petites pleureries...; nous ne saurons du soleil que sa magnificence et ses fruits... Le monde sera rempli de bonheur et de beauté à cause de notre amour!

Mais écoute! approche-toi..., que je te parle bas...

* * *

— Anna, la belle servante aux rouges joues, allez-donc voir, par dessus la haie, si mes deux amis n'arrivent pas!

Les arbres flambent de couleurs passionnées. L'air est bien bon. Les gorges des oiseaux sont pleines de sources claires! — Anna, la belle servante aux rouges joues, allez donc voir, par dessus la haie, si mes deux amis n'arrivent pas...

Moi je ne peux pas me lever de la pelouse.. Mon intimité avec les marguerites, comment voulez-vous que je la rompe? Et les pissenlits sont de si beaux soleils! — Comment briser le lyrique colloque, que j'ai avec la vie sur ma chère pelouse?... Mais vous, Anna, la belle servante aux rouges joues, allez donc voir, par dessus la haie, si mes deux amis n'arrivent pas.

Albert aura mis son chapeau de paille, son costume gris

pâle, ses souliers jaunes. Il se sera fait provincial jeunement, comme pour un dimanche. — André sera sans doute en noir correct comme toujours, mais à son cou bouffera une molle chemise de soie de chine. Ils auront des fleurs à la boutonnière... — O Anna, la belle servante aux rouges joues, allez donc voir, par dessus la haie, si mes deux amis n'arrivent pas !

Ma pipe fume suavement. J'entends s'évertuer les clameurs des coqs. Et les marguerites sont bien petites filles, et c'est un lilial concile à mon entour... Il pleut de la douceur ! Le soleil me vêt ! Je suis le bienheureux seigneur de ce domaine! Ah ! Anna ! Anna ! la belle servante aux rouges joues, allez donc voir par dessus la haie, si mes deux amis n'arrivent pas...

Mais regardez bien tout au loin, très soigneusement ! Il me semble qu'il y a quelqu'un d'autre, qui à travers les villages et les prairies, s'avance vers ici, s'avance vers mon cœur !

Anna, la belle servante aux rouges joues ! regardez par dessus la haie...

*
* *

Avec chacun de vos gestes de grâce, avec chacune de vos paroles de bonté, avec chacun de vos regards de beauté, j'ai composé mon bouquet de bonheur et d'amour. Et un long temps, silencieusement seul, j'en ai savouré les couleurs, la jeunesse fraîche et tendre, l'éclatante nouveauté ! Longtemps, je me suis grisé de ses divins parfums !

Je vous regardais vivre sans que vous le sussiez. Le son de votre lumineuse voix voilée arrêtait le souffle dans ma gorge, si bien que je croyais en défaillir. Lorsque vous passiez devant moi je baissais les yeux, ne pouvant soutenir l'éclat, l'émotion de votre surhumaine présence ! — Je me sentais faible comme une petite tige d'herbe ; et les rues, les chambres, les parcs publics étaient emplis de vous... Vous étiez la seule raison d'être de la vie !

J'ai vécu durant cette période ainsi qu'à l'ordinaire. Mais un émerveillement perpétuel, inconnu, s'était établi entre les choses quotidiennes et moi que l'amour envahissait.

Oh ! c'était vous que louangeaient toutes les musiques ; vous encore dont parlaient tous les poètes. Lorsque des vers jaillirent de mon cœur, ils parlèrent de vous naturellement.

Vous cependant vous ne saviez rien de tout cela !

Et à chaque fois que je vous ai vue, à chaque fois que j'ai

pensé à vous, une joie nouvelle a ajouté une fleur nouvelle à mon bouquet de bonheur et d'amour. Et celui-ci est trop lourd, maintenant, pour moi seul... Ah! donc, de grâce, que vos mains veuillent enfin aider les miennes à le porter, et que vous aussi, vous soyez grisée de ses divins parfums.

Mais j'ai peur de vous dire que je vous aime!

*
* *

Le jardin enneigé de lune me fit penser à vous, je ne sais pourquoi. — Peut-être était-ce parce qu'il était beau!

J'y descendis. Je m'y promenais. Et je fumais... Je vous ai dit que je songeais à vous.

Dans l'air suave, blanchâtre et reposé, toutes les petites branches étaient immobiles. Je m'arrêtai devant la grande pelouse, au milieu de laquelle les deux arbustes fruitiers avaient l'air songeur. Je regardai l'infini très pur de mon ciel de printemps. Et vaguement, je me rappelais les atmosphères de pierres précieuses liquéfiées, qui sont dans les tableaux de Claude Gellée et de Turner. — Mais je songeais surtout à vous, qui allez peut-être remplir de bonheur ma vie....

Sur la route, une charrette passa, qui agita longuement le grelottement de ses sonnailles... Je m'en allais par les allées... Je regardais au-dessus de moi, et au-dessus des mille ramures aériennes, le semis des timides et fines étoiles.

Oh!... de la tendresse me pénétrait, d'une façon vraiment exaltante! de la tendresse venue vers moi du ciel léger, de la lune peut-être, de vous sans doute... Il me semblait marcher environné de fées, qui toutes eussent eu votre visage...

Et j'avais le cœur bondissant d'un triomphateur! Mes sens accalmis jouissaient de la fraîcheur... La beauté de ce soir irretrouvable s'embellissait encore de celle de ma pensée d'amour en allée vers vous.

Et cependant, en apparence, il n'y a rien de changé dans mon existence, — sinon que vous m'avez donné tantôt ce regard et ce sourire..., et que j'ai cru deviner en vous des sentiments bien chers..., et que des espoirs, et que des bontés, à cause de cela, tressaillent et s'épanouissent en moi!

*
* *

Mon petit frère que j'aime tant, assis en face de moi dans le rayon de la lampe, les yeux étincelants du plaisir de griffonner des lignes et des têtes bizarres, et des arbustes sembla-

bles à de petits squelettes..., s'est soudain avisé de me portraiturer.

Il m'a donc dit de demeurer tranquille, sans bouger. Heureux de le savoir heureux j'ai obéi, et j'ai lu immobile et docile.

Il m'a fait de longs petits yeux doux, tout bonté et tout contemplation, un vilain nez (c'est ainsi qu'il en est en réalité...). une joue droite belle, une joue gauche laide (c'est ainsi encore), et une calotte de cheveux plats et négligés.

Quoique ce fut très juste, je n'en ai pas été satisfait. Peu importe le dehors ! c'est le dedans qu'il faut exprimer !

Je le lui ai dit, il m'a boudé, il s'est écrié sur un ton important : que puisque je m'y connaissais si bien, je n'avais qu'à faire mon portrait moi-même...

O argument de femme ! argument d'enfant ! Vous savez bien qu'ils n'en démordent pas !

— Comme je ne dessine pas, je me suis déclaré battu, et il a ricané et c'était adorable... J'étais content de son plaisir...

Mais à moi-même, tout en songeottant, je me racontais, en guise de réponse, les images que voici :

« Mon cœur, mon cher cœur et mon cerveau sont certes les plus beaux ornements de ma personne...

Or on m'avait arraché le cœur de la poitrine (je ne sais pas qui. Je crois que c'est tout, qui est coupable de cela...) Et dans la pelouse verte et vermeille, qui est devant la maison, on l'avait planté, mon cœur, mon cher cœur...

Ses veines s'étaient unies à la terre maternelle ainsi que des racines.

Mon cerveau, lui, s'était envolé ! Il voguait dans l'air azuré, là-haut, très haut... Et il s'y sentait mieux chez lui...

Mais voilà que mon Dieu-le-Père-d'amour a envoyé des pensées-anges, pour quérir mon cœur et mon cerveau.

Mon cerveau ils l'ont transporté dans la tête d'une jeune fille. Et je pense en elle, dès lors, par elle... Toute ma pensée est selon la sienne.

Ils ont arraché ensuite mon cœur, de la pelouse verte et vermeille, et c'est dans la poitrine de cette jeune fille qu'ils l'ont transporté. Mon cœur maintenant est contre le sien. Tous deux battent du même rythme.

Et elle comme moi est pleine d'émois et de tendresse... »

Ces choses à mon petit frère je ne les ai pas dites. Il m'eut trouvé drôle ! Mais je le regardais avec un air vainqueur, tout en songeant que j'étais heureux, joliment heureux !

*
* *

Suzanne ! tout mon bonheur sera de vivre à côté de toi.

Heureux de te sourire en même temps qu'au matin. Heureux de te regarder tandis que tu t'habilles. Heureux de boire mon lait et de manger mon pain en face de toi faisant de même !

Avant d'attaquer mon travail, je t'embrasserai sur tes lèvres, puis dans la nuque et sur les paupières, et puis sur les lèvres encore.

Et peiner et lutter me seront des choses douces, te sachant là, proche de moi, aimante! — Tout sera beau et bon à cause de notre amour.

Nous dînerons ensemble à midi; je vanterai le repas pour te plaire; nous parlerons de diverses choses; nous nous tairons sans gêne. — Et tandis que tu lis devant la fenêtre, voici que je me repose et fume en te contemplant.

Je me remettrai au travail après cela, naturellement. Au crépuscule, nous causerons en attendant le dernier repas.

Te vois-tu? Tu allumes la lampe... Je prends un livre de poèmes et aux passages élus, je t'en lis... Oh ! j'espère que tu ne riras pas de mes exaltations !

— Lorsque nous serons las, nous irons nous coucher...

(La nuit est belle derrière la fenêtre, la maison calme. Toutes les portes sont bien fermées...)

Je t'étreindrai alors! — Tu as un corps charmant! — Nous nous possèderons! Je tâcherai que tu saches la beauté de la volupté et l'ardente pureté d'âme que donnent les sens joyeux...

Ainsi passeront nos journées.

Oh ! je le sais bien, ce n'est pas là toute la vie. Douleurs où l'on se serre davantage l'un contre l'autre, inattendues joies, promenades, musiques, très peu d'amis, de fantaisistes voyages, peut-être des enfants... Nous saurons supporter cela. Il n'en faut pas même parler !

L'amour est la seule beauté ! L'amour est le seul bonheur, l'amour sera toute notre vie.

— Ainsi nous existerons côte à côte, dans la simplicité de notre joie.

*
* *

Oui je vous ai beaucoup aimée, ce soir, en me promenant par mes chemins !

Je songeais à votre bonté, à votre pureté et à votre grâce, les trois qualités qui sont belles en vous.

Vers votre nom s'exhalaient de ma vie des phrases, vénératives et tendres, comme ces buées qu'exhale la terre vers la nue.

La nuit était parée d'inespérables constellations. Pourtant je vous pensais plus aimable qu'elle, et c'est un tort! car la nature est plus belle que la femme, sinon meilleure.

Oh! je me rappelle la ruche fragile, qui ornait votre cou, ce beau matin du mois d'avril.

Je me rappelle ce sourire de votre regard, qui éclaira soudain la plus noire de mes soirées.

Je me rappelle surtout votre voix voilée, et claire et qui chantait innocemment, que j'entendais à votre insu.

Ces souvenirs sont les bonheurs les plus poignants de ma pensée.

— Ici, de petites haleines voyagent dans l'air léger.

Des marguerites, parmi l'herbe confuse, sont éclatantes de blancheur. J'écoute pleurnicher les grillons...

Oh!... mon cœur d'amour, mon cœur passionné, mon vieux libertaire vous l'avez soumis... La joie tout entière de mon existence repose désormais dans vos mains délicates. Ne la brisez pas, je vous en supplie!

Mais je songe en montant coucher, que ces paroles elles-mêmes que j'ai écrites ici dessus — quelques sincères et diaphanes qu'elles soient — sont encore trop grossières...

Elles m'attristent autant qu'elles m'exaltent.

Elles ne parviennent pas à bien dire que je vous aime.

Pour exprimer l'amour, en effet, seule convient l'ingénuité de la bouche et des mains.

*
* *

Le calme et ma peine. La studieuse torpeur de cette chambre et derrière les vitres, la face d'or de l'estival printemps qui me sourit... Elle ne sait pas que je l'aime. Je l'aime. Je songe à elle! on dit que l'amour est le suprême bonheur. Je le crois aussi; — c'est ma seule foi! — et cependant je suis très malheureux!

Je me souviens des matinées de jadis. Les fruits étincelaient et les oiseaux causaient entre eux. Des goutelettes de soleil tremblaient paisiblement sur les feuilles très claires. Et mon cœur agité galopait à travers un éternel été! — Divine vie, vous étiez en moi et tout entière! J'étais incendié de la joie de ma gloire!... Je courais néanmoins demander aux échos, où était ce cœur que j'allais aimer, où étaient ces yeux, cette bou-

che, ce corps? Où cette femme de ma félicité... Tout se taisait? — Oh! et maintenant j'aime... Je songe à elle. Et on dit que l'amour est le suprême bonheur. Mais moi j'en suis très malheureux!

Oh! si vous saviez ce que j'ai de souffrances! J'ai beau songer que tout cela changera, j'ai beau penser à sa chère beauté, j'ai beau me rappeler toutes les grâces de vie qu'auparavant j'ai savourées.., Je n'en peux plus! Cela n'est rien! Je ne suis pas content! — Je l'aime! et elle ne sait pas que je l'aime! Et pas moyen de le lui dire. Et pas moyen de la gagner! — Nous ne vivons jamais cinq minutes ensemble... — Ah! ne pas voir d'issue! Etre si seul! — Et l'on dit que l'amour... Je suis vraiment trop malheureux!

Je voudrais m'en aller aux champs. Je voudrais m'assoupir dans le repos. Vivre parmi des êtres inconscients, sous la chaleur, la blancheur des matins, la suavité scintillante des nuits. Et pouvoir pleurer et oublier, pour ne plus souffrir! Car j'ai peur de la souffrance plus que de la mort. Je n'aime que le bonheur! Je veux bien l'amour: c'est ma seule joie... Mais je ne veux plus, oh! je ne veux plus être malheureux!

Et c'est le soleil derrière ma fenêtre! et elle, à dix pas de moi, vivant simplement, avec des sourires, dans une atmosphère blanche de sérénité!

Je souffre...

*
* *

Car elle sait bien que si je voulais — si elle voulait! — les mots les plus exquis fleuriraient à nos lèvres, doux comme des silences et qu'il y aurait entre nous, plus savoureux que tous ceux chuchotés jusqu'ici, des aveux, sans en avoir l'air, dits à demi voix... dans des soirs de neige et de velours, ah! dans des matins de nacre et d'or et de satin clair...

Je lui donnerais les noms de toutes les bien-aimées:

— Pétra, ah! Pétra, lui dirais-je.

Et elle me répondrait: Tristan.

— Albine! crierais-je à travers les jardins.

— Natacha! Natacha! petit bijou! jeune fille: (car celle-là est au-dessus de toutes) sangloterais-je sur son sein...

— O ma petite Elsa, c'est vous qui vîntes vers Lohengrin!

— Et en vous je devinais la joliesse fraîche de ma Nana, les pauvres bontés de ma Jeanne, la sensualité mutine de ma Bebelle.

Mais vous êtes si pure! oh! vous êtes plus belle!..

Vous êtes Suzanne! et c'est mieux qu'elles toutes...
Suzanne... Suzanne...
Je me pâme à prononcer son nom!...

— Et je rêve d'une sâoulerie où insultant tous mes amis, je leur dirais mes désespoirs. Oh! oh!... mes solitudes, autrefois. Pas de lèvres pour ma bouche, pas de regards pour les miens, aucun cœur digne!

Et maintenant l'avoir trouvée! et être forcé de demeurer devant elle, sans pouvoir m'emparer de son cœur d'amour... Oh! songer qu'il se pourrait qu'elle ne m'aimât pas!

Et voici Schumann: *Variations*.

Lorsqu'on n'a pas d'amour, donc pas de cœur, les musiques les plus belles n'ont aucun sens; elle ne sont plus qu'une bercerie de nos douleurs... Mais j'aime, et les musiques sont merveilleuses et en harmonie avec cette nuit d'une sérénité cristaline... Et elles aggravent, elles magnifient ma tristesse...

Suzanne! O Suzanne! votre cœur battant contre le mien!...

*
* *

Devant ma charmante maison, le soir au jardin, s'est endormi baigné de rosée et ceinturé de brumes blanches.

Mes sens, mon cœur et mon cher génie, s'assoient dans la gloriette de roses.

C'est pour songer à vous, Suzanne, avec cette fois bien de la peine!

Votre chaste bouche, vos yeux et vos cheveux foncés, votre corps mince d'une toute pureté, que je voudrais les avoir à moi!

O beauté triste de mon pauvre amour! Jamais de pareilles simples magnificences ne l'ont empli. Et néanmoins, il pleure vers vous, très pitoyable, parce que désormais vous êtes son seul bonheur...

Sous le ciel épais c'est la terre fraîche. La colline là-bas, velouteusement se couvre de buée. Elle semble crêtée de cris de grillons. Et les petites voix, lumineuses, des oiseaux, parlottent parmi les branches.

Les cerisiers sont enjoaillés de cerises, les roses comme de voluptueux visages, exhalent vers moi leurs âmes embaumées...

Ces fleurs vont se faner loin de votre odorat, ces fruits seul je les savourerai!...

Oh! confie-moi tes mains et ta bouche et ta joie. Je n'ai plus de rêve qu'en toi!

— Le froid me saisit et je vais rentrer... Devant les autres, je ne pourrai plus comme ici songer... Que cette maison n'est elle la *nôtre !*

Ce serait une inespérable félicité, que de me mettre à table avec toi, devant les viandes, le pain et les gâteaux et ton visage bien aimé!

J'ai soif de toi! je t'assure que je n'en peux plus! je te veux. Je t'aime désespérément... Et voici voleter les étoiles légères...

Mais je me rappelle certaines promesses, que me donnèrent tes émois devant moi, et j'en ai l'âme aussitôt rafraîchie de paix, d'oubli et de tendresse.

Je suis à nouveau heureux sans regret, de la beauté odorante des fleurs, du bavardage des oiseaux et de la saveur, suprême et sucrée, des fruits mûrs.

*
* *

Et pure et claire comme ces roses roses, la nuit angélique descendit sur les choses.

Mon âme habitait mes regards, ma bouche goûtait les baisers des fraîcheurs ailées.

Devant l'horizon succulent, je demeurais debout, immobile, pour qu'avec calme pût m'envahir ce charme...

— O ma chère lune, pensais-je, grave et sereine et toute en miel, n'allez-vous apparaître au-dessus de mes pensées?

Je voudrais croire en Dieu tout puissant, afin de pouvoir le prier, qu'il fasse s'en aller plus vite ce nuage qui vous cache...

— O chantez, mes feuillages chanteurs! Je ne suis heureux que lorsque vos musiques frissonnent autour des paroles de mon cœur. Je ne suis heureux que lorsque vos paroles frissonnent autour des musiques de mon cœur.

— « O ma chère lune, recommençais-je... » Mais elle était là.

— Et c'est vers vous, Suzanne! que voyage toute mon extase... Il me paraît que vous êtes à mon côté, sous ce ciel candide. Je parle donc avec crainte et ferveur comme si vous étiez là.

Je vous aime et je vous aimerai en tous les endroits de ma vie.

La nuit angélique est descendue sur les choses, pure et claire comme ces roses roses!...

HENRI VAN DE PUTTE.

TRADE-UNIONISME, MUTUALISME, NÉO-COOPÉRATISME[1]

(ESSAI DE CONCILIATION)

(SUITE ET FIN)

VI

Nous pensons l'avoir suffisamment établi, Merlino n'a aucunement concilié le Socialisme autoritaire et le Socialisme libertaire ; car le moyen choisi par lui — le moyen politique — est la cause primordiale des divergences entre ces deux systèmes. Eh bien, il nous faut rechercher la façon d'unir *quand même*, non seulement ces deux parties, mais encore toutes celles dont se compose le Prolétariat.

Nous avons pu constater dans le développement historique, la faillite de tous les mouvements religieux et celle de tous les mouvements politiques. L'entente, *désirable et nécessaire*, de toutes les fractions du monde ouvrier n'est-elle pas réalisable, *dès maintenant*, sur le terrain économique ? N'y a-t-il pas là un champ d'action vaste et fertile ?

Merlino dit (2), avec raison, que « le socialisme actuel veut être pratique, positif — pas du tout sectaire — humain ». N'est-il pas pratique, positif et humain, de prendre en mains *soi-même*, de surveiller *soi-même*, ses intérêts économiques immédiats ? — Cela est indubitable et Merlino n'y contredira sûrement pas. Quels sont les moyens à choisir ?

Déjà nous avons montré les tendances sociologiques nouvelles ; esquissé un nouveau plan d'action. Nous pensons pouvoir, dès maintenant, le réaliser, non pas intégralement mais en partie, sans bouleverser *apparemment* la Société, en nous inspirant du programme donné plus haut et en conciliant, sur ce point, *toutes les écoles sociales actuelles*.

Le projet peut paraître audacieux à certains ; révolutionnaire, aux uns ; réactionnaire, aux autres ; mais tel qu'il est et puisqu'il est, il mérite d'être examiné — *soutenu ou combattu*.

(1) Voir *Humanité Nouvelle* p. 701, n° 6, vol. 1; 1897.

(2) *Revue Socialiste* de juin 1897, p. 726.

Il s'agit, comme nous l'avons déjà développé dans l'*Ouvrier des Deux-Mondes* (1) de transformer et de fortifier les associations syndicales par certaines mesures mutualistes ; d'accroître la force de ces Trade-Unions mutualisées par les coopératives de Consommation, afin de faire réaliser partiellement par les intéressés *eux-mêmes*, d'abord, la conquête de l'industrie commerciale ; puis, de l'industrie manufacturière et enfin, de l'industrie agricole.

Merlino appelle un Socialisme qui ne soit pas du tout sectaire. Cela est très difficile à réaliser. Ce ne sont pas les prolétaires — pas même les propriétaires — qui ont créé les conditions économiques actuelles. Nos désirs ne peuvent supprimer dans la Société la présence de deux classes à intérêts opposés : les possesseurs et les non-possesseurs.

Nos désirs non plus ne peuvent supprimer les causes du mal social, *subi* par les riches comme par les pauvres, puisque les riches (même les plus riches) ne le sont jamais assez. Mais comme toute solution est dans l'action et surtout dans dans l'action économique, en l'espèce, l'action crée le conflit et le conflit n'est pas sans léser certains intérêts immédiats.

L'important est pour nous de ne pas léser les intérêts de ceux que nous voulons unir ; mais, au contraire, de les sauvegarder.

Nous n'avons pas à démontrer ici tous les avantages de l'action syndicale proprement dite ; nos lecteurs sont assez persuadés de leur efficacité pour que nous n'ayons pas à insister là-dessus. L'essentiel est d'agir d'une façon pratique, positive ; de diriger l'action, non pas selon notre désir, selon nos vues particulières, mais selon les directions de l'expérience. Pour cela, le mieux est encore, afin d'éviter les déboires, de se reporter aux exemples constants, faciles à contrôler, à vérifier.

Donc, si nous examinons le Trade-Unionisme en Angleterre,nous voyons qu'il s'est le plus développé (toutes conditions étant égales d'ailleurs) là où les principes de la mutualité ont été appliqués. Cela étant, il nous paraît très logique de conseiller ce système aux intéressés, non dans ce qu'il peut avoir de particulier, d'exceptionnel, mais dans ce qui peut être facilement réalisé par le plus grand nombre — qui l'est déjà en certains points du globe.

Naturellement, une telle tactique ne peut être appliquée d'une façon uniforme; mais nous la pensons applicable dans le plus grand nombre des cas, et avec de légères variantes. Ainsi, par exemple, en Angleterre, nous le pouvons constater, certaines Trade-Unions demandent à chaque nouvel adhérent 10 à 20 francs comme droit d'entrée, et de plus, 1 fr. 50 comme cotisation *hebdomadaire*. Tous ces droits élevés permettent aux syndiqués anglais de recevoir de nombreux secours en cas de perte d'outils, de chômage, de renvoi, de grève, d'accident, de vieillesse, etc., etc. Il résulte de l'ensemble de ces institutions que, si certaines Trade-Unions anglaises ont une grande force de cohésion, elles acquièrent ainsi une grande lourdeur et ne rendent pas *tous* les services qu'elles rendraient dans les conflits entre le Capital et le Travail, si elles avaient une allure moins pesante. Pour parer à ces inconvénients, le mieux est donc de ne

(1) Nos de juin et de juillet 1897 : QUESTIONS DE TACTIQUE. — Article reproduit par le *Travailleur Syndiqué*, de Montpellier; par le *Volné Listy*, de Pragues ; par le *Bulletin officiel de la Bourse du Travail*, de Nîmes ; par la *Tribune Libre*, de Charleroi (Etats-Unis).

garder du mutualisme que ce qui fortifie le Trade-Unionisme — sans le paralyser. Ce seront, s'il nous est permis de les appeler ainsi, les secours mutuels *immédiats*, absolument nécessaires à la vie quotidienne des syndiqués.

Au surplus nos désirs importent peu et les nécessités sont plus fortes qu'eux. En Angleterre, malgré les décisions récentes (satisfaisantes pour les révolutionnaires) des congrès trade-unionistes, certains membres influents du *Labour Independant Party* voulurent se priver de toute ingérence mutualiste dans leurs syndicats et, *devant la nécessité économique du moment, poussés par leurs partisans eux-mêmes*, ils furent obligés de se rallier à cette tactique. En ce même pays, beaucoup d'institutions syndicales sont mortes pour avoir négligé de tels moyens d'action.

En Belgique, en Allemagne, le Trade-Unionisme acquiert le plus grand développement là où il s'adjoint les formes mutualistes — même et surtout les plus élémentaires.

En France, les congrès ouvriers passés, ayant condamné d'une façon trop irréfléchie le mutualisme, le mouvement syndical (dans l'ensemble de l'institution) n'a pas toute l'envergure désirable. Néanmoins, nous pourrions citer certaines Bourses du Travail où l'on ne mesure pas la valeur des décisions congressistes à leur vieillesse — comme pour le vin, — et où l'on entre résolument dans la voie mutualiste.

Dans ces organismes, les syndicats ordinaires sont à l'état de squelettes alors que les autres (syndicats mutualisés) jouissent d'une cohésion et d'une vitalité extraordinaires.

Voilà donc des exemples typiques, utilisables pour des observateurs impartiaux.

Une question précise se pose. Doit-on, oui ou non, quand on est socialiste, pousser les masses, mêmes inconscientes, vers le Trade-Unionisme ? La réponse n'est pas douteuse pous nous; elle ne peut être qu'affirmative. Dans ces conditions, nous devons rechercher les moyens d'augmenter la force de ce système. L'expérience nous prouve la valeur de certains, il n'y a donc pas à hésiter dans leur emploi.

Nous trouvons funeste, pour les socialistes, la tactique consistant à combattre *systématiquement* tous les inconscients qui ne pensent pas comme nous. Il serait préférable, selon nous, de prendre leur intérêt, — tout en prenant le nôtre.

Le mutualisme fortifie un de nos moyens éventuels d'action ; au lieu de le négliger, utilisons-le; au lieu de l'utiliser exclusivement pour nous, ouvrons-le largement à nos frères de labeur moins clairvoyants que nous, et par le contact, même momentané, avec eux, nous arriverons à les émanciper — car la tendance de l'Humanité est de plus en plus vers son émancipation intégrale.

Au surplus, si nous ne voulons pas employer ces moyens-là, l'Etat et les capitalistes ne manqueront pas de s'en servir; et, nous le pensons sincèrement, ces institutions seraient mieux en nos mains qu'en celles-là.

Ayant à comparer la situation respective des syndicats ouvriers anglais et français, M. Paul Leroy-Beaulieu conclut dans *la Question ouvrière au XIXe siècle*, (p. 160), que la force des Trade-Unions anglaises provient de ce qu'elles sont des Sociétés de secours mutuels en même temps que des machines de

[illegible] Pour lui, en France, l'obstacle à la vitalité des syndi-[illegible] que les sociétés de secours mutuels existant partout, sont [illegible] des municipalités, tantôt des chefs d'industrie.
[illegible] ce sens, puisqu'il en est temps encore et d'arracher les [illegible] néfaste de l'Etat et du Capital.
[illegible] unionistes français, les cotisations syndicales propre-[illegible] avec une certaine difficulté. Il est, par conséquent, très [illegible] les augmenter en vue des institutions de mutualité.
[illegible] versements mensuels dans les sociétés de secours mutuels [illegible] les secours *immédiats*, étant, en France, de 1 franc à [illegible] nécessaire de ne pas dépasser ces chiffres. Mais comme cela [illegible] de dépenses pour les syndiqués; il faut, *sans charges* [illegible] le déficit causé par la cotisation syndicale, augmentée de la [illegible] indiquée.

[illegible] posé consiste donc en ceci : « *Avec le même salaire, vivre* [illegible] *au moins aussi bien qu'auparavant, tout en dépensant* [illegible] *à économiser.* »

[illegible] un économiste très distingué et par-dessus tout moraliste à [illegible], nous aurions vite trouvé la solution. Nous préconiserions [illegible] l'économie, etc., etc., — toutes les belles excitations qui s'agitent où [illegible] les cerveaux bien pensants. Mais, comme nous avons peu de con-[illegible] la morale lorsqu'elle s'adresse exclusivement à des besoins, nous épar-[illegible] ces complications stériles et au lieu de préconiser des moyens méta-physiques ou illusoires, nous nous inspirerons des idées plus haut émises et nous recommanderons les ASSOCIATIONS COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION.

VII

Nous connaissons ces associations. Ce sont des magasins de vente, dans lesquels les acheteurs sont eux-mêmes leurs propres vendeurs. Par elles, les consommateurs éliminent les intermédiaires et réalisent les bénéfices de ces derniers.

Leur organisation est fort simple. Un certain nombre de consommateurs se réunissent; ils prennent chacun une action de 50 francs au moins (sur laquelle 5 francs seulement sont d'abord versés) et cela fait, ils s'entendent de façon à *acheter* à *leur* magasin les objets ou les vivres qu'ils se procuraient auparavant chez les commerçants du voisinage.

Le meilleur système de vente est celui de la vente *au comptant* et aux prix des autres débitants. A la fin de l'exercice, les comptes respectifs des membres sont arrêtés et les bénéfices réalisés sont partagés entre eux au prorata des achats effectués pendant l'exercice écoulé.

Supposons par exemple (le bénéfice annuel, *ou ristourne*, étant de 10 0/0) un consommateur qui a acheté pour 600 francs de produits, on lui remet 60 francs; s'il a acheté pour 400 francs, on lui remet 40 francs. On peut donc affirmer que, dans ce cas, *plus le consommateur a acheté*, *plus il a économisé*. Et il a économisé dans les conditions exposées plus haut, c'est-à-dire *avec le même salaire et sans privations*. Donc l'association coopérative de consommation est le moyen *sûr*, *pratique et immédiat* pour payer *sans aucun sacrifice nouveau*, les cotisations du syndicat et de la société de secours mutuels.

En Angleterre, la terre classique du néo-coopératisme, la moyenne des bonis actuels par coopérateur est de 100 francs. Or, l'action mutualiste que nous préconisons absorberait une quinzaine de francs par an. La différence entre la recette et la dépense est donc grande et l'excédent pourrait être utilisé conformément aux désirs de chaque sociétaire.

Il est un argument qu'on retrouve constamment sur la bouche de certains théoriciens socialistes : c'est que l'ouvrier ne peut jamais réaliser la somme nécessaire à son entrée dans une coopérative, même de consommation. Ce qui est très remarquable, c'est l'incroyable facilité avec laquelle cette assertion s'est accréditée, — même dans les milieux ouvriers les plus éclairés — tellement l'Humanité renferme des trésors de crédulité ! Il est temps de faire justice de cette erreur. Ce ne sera pas difficile, si nous voulons nous reporter à l'état financier des Trade-Unions anglaises et aussi à celui de certains syndicats français mutualisés. (L'un d'eux possède 7,000 francs pour 80 membres et comme ceux-ci méprisent les associations de consommation, ils confient aux capitalistes le soin de gérer leurs fonds, c'est-à-dire de « faire des affaires » contre eux !)

Donc, une Trade-Union engagée dans la voie que nous préconisons peut, *facilement et sous peu*, disposer du capital initial de départ pour la création d'une association coopérative de consommation.

D'autre part, examinons rapidement le mouvement coopératif anglais à son origine et actuellement.

Le néo-coopératisme a pris naissance lors de la création de la *Société des équitables pionniers de Rochdale*, près Manchester. C'était en 1844; les ouvriers tisserands de Rochdale s'étaient mis en grève, mais sans succès. Découragés, ils s'engagent dans la voie coopérative. Pauvres, au lieu de verser tout d'un coup la première mise de fonds, ils versent *chacun* seulement 0 fr. 20 par semaine et finalement organisent leur *store* (magasin).

En 1844 ils étaient 28 qui bénéficièrent de 550 francs; en 1891, ils étaient 11,647 pour 1,300,000 francs de bénéfices nets.

Le programme Rochdalien est caractérisé surtout par cette particularité qu'une fraction des bénéfices n'est pas distribuée aux membres, mais va au capital collectif de main-morte laïque, formant la réserve de *tous* les coopérateurs.

En Angleterre, les sociétés coopératives sont fédérées pour l'achat en gros de leurs produits, serrés dans d'immenses magasins, ou Whobsale, remarquablement organisés. Avec l'aide du capital collectif de réserve, ces magasins s'adjoignent des usines, des manufactures, des fermes pour produire à très bon compte les objets de première nécessité. Certains de ces magasins, comme celui de Manchester, ont jusqu'à sept navires à vapeur pour aller chercher dans les pays de production directe, le blé, la viande, le café, le beurre, le lait, le thé, etc., etc.

Si les coopératives anglaises étaient encore mieux fédérées qu'elles ne le sont les résultats obtenus seraient très remarquables; néanmoins, ils valent qu'on s'y arrête; puisque en 1896, il y avait en Angleterre, 1,492.371 familles associées (soit 1/6 de la population anglaise), ayant obtenu, *en cette seule année*, 158,437,500 francs *de bénéfices nets*. Cette année-là le capital collectif de réserve s'élevait à 265,808,750 francs. Ce capital s'accroît chaque jour au détriment des parasites : capitalistes et intermédiaires, et c'est de là déjà la réalisation d'une part de communisme dans notre belle société. C'est tout au moins la dé-

[illegible] ou d'une partie de la propriété individuelle. En effet, si nous considérons les milieux où les coopératives sont très développées, et si nous nous demandons à qui appartiennent les magasins de vente, de production, les fermes, les navires et tout le matériel des sociétés, nous voyons que cela est *à tout le monde et à personne*. Le propriétaire a le droit d'user et d'abuser de son capital; le coopérateur, d'une *simple partie de l'intérêt et du bénéfice.*

Le Capital est privé personnel ; dans les coopératives, il est commun.

La plupart des théoriciens socialistes veulent communiser la propriété individuelle, les uns, par l'Etat ; les autres, par la Révolution. Nous pensons être plus pratiques en commençant à pousser, dès maintenant et dans la mesure du possible la Société vers le communisme libertaire par l'Association libre.

Pour beaucoup de théoriciens encore, l'idéal de la tactique révolutionnaire est de demander *beaucoup* pour obtenir *peu*, lors de la prochaine révolution. Nous pensons qu'il vaut mieux ne rien demander au Capital, *mais lui prendre dès maintenant quelque chose* ; l'affaiblir; développer notre énergie dans les voies favorables à notre but ; accroître incessamment nos forces matérielles et morales par l'action et la propagande ; soutenir toutes les entreprises prolétariennes ayant pour moteur, l'initiative individuelle; pour moyen, la lutte des classes ; pour but, la liberté de l'individu.

En coopérant, les hommes ont des intérêts semblables et cela les pousse à s'entr'aider et à s'aimer. *Tous pour un : Chacun pour tous*, voilà la devise qu'appliquent chaque jour, ou plutôt que veulent appliquer chaque jour les coopérateurs ; puisque, au lieu de rejeter les adhésions et de conserver jalousement les privilèges que leur accorde le capital de réserve, ils s'efforcent d'accroître le nombre de leurs adhérents, en s'inspirant exclusivement de la liberté — bien différente de celle des économistes prétendus libéraux.

L'association coopérative supprime les intermédiaires (dont Fourier a, le premier, démontré toute l'inutilité). Ils ne produisent rien, vivent au détriment du producteur d'abord et du consommateur ensuite. De plus, ils sont si nombreux qu'ils en arrivent à ne pouvoir satisfaire leurs appétits.

On peut juger de leur inutilité en consultant les quelques chiffres suivants:

En Algérie ou en Espagne, les oranges valent 25 francs le mille ; les marchands les revendent 200 francs, soit huit fois le prix d'achat.

L'Italie produit du vin valant sur place 6 fr. 50 l'hectolitre ; le commerce en gros l'achète à 48 francs et le revend à 70 ou 80 francs, soit quinze fois le prix d'achat.

Une bouteille de vin du Languedoc, vendue par le propriétaire 0 fr. 15 ou 0 fr. 20 aux intermédiaires revient à un franc au consommateur parisien.

Il en est de même dans toutes les branches de la production. Sous l'action du commerce et des intermédiaires, notre système de distribution est le système du gaspillage le plus dévergondé, Les pertes des consommateurs sont absorbées par les droits de douane, du fisc, les frais onéreux et superflus de transport, les commissionnaires, les intermédiaires et les capitalistes.

Les propriétaires producteurs sont volés comme les consommateurs, puisqu'ils sont eux aussi victimes de l'Etat, de leurs fournisseurs et puisqu'ils ont, de plus, à se nourrir et à payer leurs employés. Mais comme tout le parasitisme qui écrase la Société est nécessité par la volonté formelle des propriétaires, de conserver leurs abusifs privilèges ; comme l'Etat n'est que le corollaire de la

Propriété privée, et serait inutile dans une société où la Propriété serait « commune à tous », les propriétaires sont principalement responsables de tout le désordre et de tous les crimes engendrés par le système économique actuel. Aussi notre devoir et notre intérêt sont-ils de supprimer la Propriété privée et l'Etat.

La Révolution Sociale seule nous débarrassera de ces deux maux. Mais, dès maintenant, et pour notre avantage immédiat, nous devons travailler à éliminer le plus grand nombre possible d'intermédiaires, car ce sont des propriétaires (qui ne restent petits que parce qu'ils ne peuvent devenir grands) à qui leur « prolétarisation » fera goûter toutes les « joies du salariat ».

Il y a, en France, 4,500,000 intermédiaires. Les boutiquiers et les intermédiaires renchérissent de 35 p. 0/0 en moyenne le coût de la vie. Les 38,000,000 de Français dépensant environ 30 milliards par an,la suppression de ces parasites ferait bénéficier les consommateurs d'environ 10 milliards par an ; soit 3 fois le montant de l'impôt. Mais, comme tous les agents de la distribution ne peuvent disparaître sans la compromettre, l'économie réalisée par la suppression des rouages inutiles peut être évaluée à 2 fois et demie le montant de l'impôt.

La classe des consommateurs (composée d'ouvriers en majeure partie) peut gagner tout cela en créant des coopératives de consommation. Et, si les âmes sensibles s'apitoyent sur le sort des « pauvres intermédiaires » nous leur ferons comprendre que, si elles n'éliminent pas elles-mêmes ces derniers, le Capital se chargera de l'opération

En définitive, — puisque nous parlons du sentimentalisme — si la reconnaissance pouvait naître dans l'esprit des boutiquiers, et en général, des marchands, ces gens-là devraient nous remercier, puisque nous leur aurions fourni l'occasion de se dévouer au profit de la collectivité. Malheureusement, il n'en paraît pas devoir être ainsi : puisque ces parasites se font, partout où ils le peuvent, les auxiliaires du Capital et de l'Etat.

Lors de la grève de 1893, les mineurs grévistes de la vallée de l'Ebbvv, près de Cardiff, avaient à lutter contre les patrons et contre les non-grévistes. A un certain moment, leurs ressources étant épuisées, ils s'inspirèrent de la meilleure des tactiques (en période révolutionnaire) — qui consiste à prendre des subsistances *là où il y en a*. Dans ce but, ils se dirigèrent vers certaines villes du pays de Galles. Alors, nous dit M. P. de Rousiers, (1) des milices bourgeoises s'organisèrent. « Bouchers, épiciers, boulangers, montés sur les chevaux qui servaient d'ordinaire à leurs transports professionnels, poussaient des reconnaissances, signalaient l'ennemi... »

Que cet exemple ouvre les yeux aux révolutionnaires plaçant leur confiance sur les petits propriétaires — même tout petits. Et combien de cas semblables ne pourrions-nous pas citer ! Par conséquent, *il est de notre devoir* d'éliminer les intermédiaires ou tout au moins de réduire leur nombre ; afin que, devenus salariés, ils aient les mêmes intérêts, donc la même conduite, que les prolétaires.

La coopération comporte encore d'autres avantages. Les associations de consommation font « mieux vivre » puisqu'elles s'approvisionnent aux meilleures

(1) *La Question ouvrière en Angleterre*, p. 268.

sources. Exemple : la « Moissonneuse » de Paris, à qui les propriétaires du Languedoc vendent directement leur vin par 30,000 hectolitres. — Leurs employés n'ont pas intérêt à frauder et ne fraudent pas. Chez les débitants, au contraire, les falsifications sont normales; un gros volume ne suffirait pas à les signaler. Ce sont, pour en citer seulement quelques-unes :

« Le vin à la fucshine, à la rose trémière, etc., etc.;

« Le café de pois-chiches ou à l'argile moulée ;

« Le chocolat à la brique, sans cacao ;

« Le pain au plâtre, à l'alun, à la chaux, ne contenant pas le quart des éléments nutritifs nécessaires ;

« Le lait à l'amidon ou sans crème, remplacée par de la cervelle de cheval ;

« L'absinthe au sulfate de cuivre et au sous-acétate de plomb. »

La coopération fait disparaître la fraude, « car elle n'est pas une forme commerciale ». Elle fait disparaître aussi un des moyens d'exploitation de l'employé par son patron — *le Truck System* (1) — que toutes les lois de protection ouvrière n'ont encore pu déraciner.

La coopération gagne les femmes aux questions sociales. Les féministes parlent toujours des droits des femmes, tout en faisant fort peu pour elles. Déléguons-les (en attendant l'avènement du communisme qui les libèrera) à l'administration des magasins coopératifs et nous aurons ainsi ébauché l'égalité économique des sexes, déjà réalisée dans les syndicats.

Dans les coopératives anglaises et belges, on prélève une partie du gain pour l'instruction. Après la nourriture du corps, vient celle de l'esprit. Plus instruits, nous serons plus sociables et nous serons mieux armés pour soutenir nos revendications. Il vaut mieux, en tout cas, étudier que s'empoisonner par l'absorption de sales boissons.

Nous avons été sollicités tout récemment pour aider économiquement à l'établissement d'écoles libertaires. Leur création répond à des besoins parfaitement caractérisés.

Nous connaissons les résultats des démarches tentées. Néanmoins, la bonne volonté ne manque pas parmi nous. Comparons notre demi-échec avec les dotations de 1 million et demi, versées annuellement par les coopérateurs anglais à leurs écoles, et méditons !...

Les associations coopératives tendent à l'abolition des conflits personnels, nationaux et internationaux. Elles sont toutes libre-échangistes et ont intérêt à se fédérer dans chaque nation d'abord et dans toutes les autres ensuite. L'alliance coopérative internationale marque une excellente tendance, puisqu'elle est opposée aux conflits engendrés souvent par les gouvernants, dans des buts de conquête ou de rapine.

Les associations coopératives peuvent offrir un asile aux victimes des colères patronales. En Belgique, elles procurent des emplois aux propagandistes renvoyés par les patrons. En ce pays, grâce aux ressources coopératives, et malgré les faibles salaires des ouvriers, le parti socialiste a quatre journaux quotidiens et une douzaine d'hebdomadaires et si on ne gaspillait pas beaucoup de ressources à la propagande électorale — cause de basses et révoltantes conces-

(1) *Système des Economats patronaux.*

sions à l'esprit bourgeois — la propagande théorique, pure, aurait, en Belgique, un remarquable développement.

Nous savons par quels artifices vit, en France, la presse social-démocratique quotidienne et nous pensons que l'action coopérative *seule* pourra donner aux partis socialistes avancés, les organes quotidiens — vraiment libres — auxquels ils ont le droit de prétendre.

VIII

En certains milieux socialistes, on a reproché à la Coopération d'être un obstacle à l'expansion des idées révolutionnaires.

Si l'on a voulu désigner la *Participation aux bénéfices, les Coopératives de crédit et de production* (dont nous pensons avoir montré les défauts et les vices dans le *Coopératisme devant les Ecoles sociales*) les reproches sont justifiés. Mais ils sont au moins très risqués, si l'on a eu en vue le *néo-coopératisme,* ainsi appelé parce qu'il prend, ou peut prendre sa base d'action dans le peuple *tout entier.*

Merlino, dans sa *Conferenza proibita* (p. 7), parlant des organisations ouvrières et des coopératives qui, en prospérant, dégénèrent et deviennent conservatrices, dit « ainsi les partis socialistes parlementaires s'agrandissant et s'approchant du gouvernement, cessent graduellement d'être socialistes ». Le reproche peut être, est sûrement mérité par les partis socialistes parlementaires — *et dès lors, nous ne voyons pas pourquoi Merlino nous engage à les soutenir;* mais lorsqu'il parle ainsi des Trade-Unions et des Coopératives de consommation, nous protestons énergiquement contre ces accusations *sans fondement.*

Merlino devrait le savoir, les organisations coopératives anglaises ont songé, à l'origine, à assurer « le pain et le beurre » à leurs membres ; à leur obtenir des avantages précieux, mais dans un but *purement égoïste.* Cela ne les a pas empêchées, — parties de ce point de vue peu recommandable — de s'émanciper peu à peu au point d'émettre tout récemment, un vœu tendant à la nationalisation du sol et à la socialisation des instruments de production et, plus récemment encore, d'admettre dans leurs meetings, comme orateurs, des communistes-libertaires avérés, que la Social-Démocratie veut chasser des congrès socialistes. C'est là une façon tout au moins extraordinaire de « cesser d'être socialiste. »

En France, les syndicats sont les foyers de la plus vive agitation révolutionnaire.

Quant aux Coopératives de consommation, il y en a de socialistes et d'antisocialistes. Pour les révolutionnaires comme pour les réactionnaires, la coopération ne peut être *raisonnablement* envisagée que comme *moyen* et non comme *but.* La coopération vaut ce que valent les coopérateurs ; elle se prête à l'expansion de toutes les thèses politiques, religieuses ou philosophiques.

Des catholiques réunis en coopération, auront des bénéfices et pourront les utiliser pour la propagande cléricale : impression de la *Bible,* de placards ou de journaux « bien pensants. »

Des socialistes coopérateurs pourront les employer à répandre la *Peste Religieuse,* le *Capital,* la *Conquête du Pain* ou d'autres écrits « subversifs. »

Un homme d'esprit vantant un jour les Syndicats et démontrant la nécessité de leur création, disait que le temps viendrait où les non-syndiqués feraient partie du « Syndicat des non-syndiqués » ; on peut en dire presque autant des Coopératives de Consommation, puisqu'un journal, *Le Trimard*, (organe des revendications des « Sans-Travail », orné d'un supplément, d'ailleurs très mal composé, *contre* les coopératives), a été imprimé (1) en partie avec la souscription... d'un coopérateur !!!

On a encore reproché aux coopératives d'exciter l'intérêt individuel et de transformer les ouvriers en capitalistes. Nous allons montrer toute l'inanité de ce raisonnement. Supposons un coopérateur, possesseur d'une action de 50 fr. Dans le cas où les statuts accordent un intérêt au capital (*il y a des coopératives où on n'en accorde pas*), cette action rapporte 2 fr. 50 par an. — 20 centimes par mois !

Concédons à notre coopérateur, 10 actions ; il recevra comme intérêt 25 fr. par an. — 2 francs par mois, 7 centimes par jour ! — Mais 10 actions à 50 fr. représentent 500 francs d'épargne et les plus acharnés anti-trade-unionistes en sont encore *à la loi d'airain des salaires*, — cette terrible épée en fer-blanc de de Ricardo et de Lassalle.

C'est en Angleterre que sévissent le plus les coopérateurs-capitalistes, et,dans ce pays, 2 *pour 100* de ces exploiteurs (!) paient l'impôt sur le revenu, c'est-à-dire que 98 pour 100 des coopérateurs anglais — la presque totalité — ont un revenu annuel inférieur à 3,750 francs ; et, comme nous l'avons vu, ce revenu ne peut provenir de leur capital coopératif.

La paresse humaine cherche toujours des arguments pour se légitimer. Une institution peut nous aider ; nous la dédaignons par indolence et nous pensons nous excuser en jouant aux puritains. Il faut nettement se prononcer, les socialistes révolutionnaires ont-ils leurs opinions *parce que* pauvres en général ou bien *quoique* pauvres et le fait de se procurer un meilleur salaire — grâce à une Trade-Union, ou 100 francs par an — grâce à une Coopérative — suffirait-il pour les précipiter dans la Bourgeoisie ?

« Est bourgeois quiconque pense bassement » a dit Flaubert. Un pauvre peut être très bourgeois ; un riche ne l'être pas du tout. Et si 100 francs par an (et même plus) pouvaient faire dévier les socialistes révolutionnaires de leurs opinions, la Bourgeoisie serait bien stupide de ne pas les corrompre. Tout compte fait, cela lui reviendrait meilleur marché que l'ensemble de ses systèmes de police et d'inquisition. Or, ces gens-là n'hésitent jamais devant une bonne affaire et cela n'est pas venu à leur idée... pour cause.

Toutefois, si certains théoriciens persistent à nous vanter la misère comme le meilleur excitant des révoltes *conscientes*, nous nous contenterons de les renvoyer aux travailleurs javanais ou nègres (dont le salaire est souvent de 20 centimes par jour) et, devant ces exemples, nous nous permettrons d'émettre quelques doutes sur la valeur de leur thèse.

On a encore objecté (car il faut, quand on veut être puritain, trouver *quand même* des arguments) que les néo-coopérateurs sont des politiciens. Cela est vrai pour la Belgique. Toutefois, si les chefs socialistes belges voulaient être

(1) Voir *N° du 15 Mai 1897*, 4e page.

sincères, ils reconnaîtraient que le parlementarisme n'a donné et ne donnera aucun résultat. Ils l'ont si bien compris que, en attendant la socialisation des moyens de production et de consommation par les pouvoirs publics, pour obtenir cette socialisation partielle, ils ont dû demander à leurs électeurs de l'accomplir *eux-mêmes* par la Coopération. Si les chefs socialistes belges voulaient encore être sincères, ils démissionneraient, ils se consacreraient à l'organisation *économique* des prolétaires et verseraient à la propagande théorique les ressources perdues dans la propagande électorale. Beaucoup de politiciens reconnaissent d'ailleurs la stérilité de l'action politique, si elle n'est subordonnée à l'action économique — gênée par l'action politique, (nuisible dès lors).

D'après un jeune et brillant collectiviste de nos amis : « Tant qu'à la base de l'action politique il n'y aura pas les larges et souveraines assises de l'action syndicale, rien ne sera fait au point de vue révolutionnaire et ce sera le triomphe du socialisme « *petit-bourgeois* ». Toutes réserves émises sur l'efficacité de l'action politique, nous ne saurions mieux constater l'inutilité ou le mal du programme social-démocratique — *conservateur de la « Petite-Bourgeoisie »*.

Autrefois, Merlino a combattu la Petite-Bourgeoisie ; néanmoins, dans sa *Conferenza proibita*, p. 5, il dit que « le Socialisme vrai..... comprend tout le mouvement économique ouvrier de résistance, de coopération et aussi *le mouvement progressif des classes moyennes* ». Au cours de cette étude, nous avons démontré la nuisance des classes moyennes pour les classes ouvrières productrices. Merlino les veut soutenir et, *logiquement*, il s'engage dans le parlementarisme.

Les coopérateurs socialistes belges reviendront de leur emballement politique. En Angleterre, en Allemagne, en France (1), les néo-coopérateurs se tiennent loin des politiciens ; car, voulant faire œuvre économique (avant tout), ils ont soin de n'adhérer — en tant que coopérateurs — à aucune doctrine politique ou religieuse (2)

On a aussi objecté que la coopération est protégée par les gouvernements. Distinguons. Les gouvernements, même les plus réactionnaires, voient *maintenant*, de très bon œil le coopératisme *conservateur*.

En Italie, en Saxe, en Allemagne, les gouvernements soutiennent toutes les formes coopératives conservatrices — que nous combattons dans notre livre. En revanche, en Italie, en Espagne surtout, l'Etat voit de mauvais œil le néo-coopératisme que nous vantons. — En Allemagne, en Russie, les associations coopératives de consommation sont quotidiennement persécutées. — En France, la réaction contre elles s'accentue de jour en jour et lorsque disparaîtra la tolérance qu'on a pour elles, libres, loin de la tutelle de l'Etat, elles se développeront de plus en plus.

En Angleterre, les socialistes chrétiens ont dû intervenir — il y a quelques dizaines d'années — pour qu'elles fussent soumises *au régime du droit com-*

(1) « On constate généralement chez nous trois causes principales de démoralisation : l'égoïsme de la plupart des privilégiés, l'ignorance des masses et l'influence néfaste des politiciens. » De Boyve, directeur de l'*Émancipation* (15 juillet 1896).

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, nous apprenons l'apparition, en Angleterre, de légères tendances politiciennes chez certains coopérateurs.
Cela coûtera un peu plus de bonne propagande à nos camarades anglais !

mun. En ce pays, l'Etat s'immisce rarement dans les affaires privées; mais, dans la guerre anti-coopérative, il est *avantageusement* remplacé par les patrons.

Dans l'*Almanach de la Coopération française pour 1897*, nous trouvons (1) un document suggestif, que nous nous reprocherions de ne pas insérer ici. C'est un extrait du *Cooperative Nevvs* (2) — reproduction de l'affiche apposée le 11 juillet 1896 dans une fabrique d'Edimbourg :

AVIS

« Toutes les personnes employées dans la maison qui sont directement ou « indirectement affiliées à une société coopérative, devront cesser d'en faire « partie avant le 18 courant, si elles tiennent à conserver leur emploi ; dans le « cas contraire, le présent avis leur tiendra lieu de congédiement ».

Nous livrons cet avis à la méditation des socialistes, des coopérateurs et *surtout* des patrons — dans le cas où ils voudraient amener un « accident » dans la machine sociale. (3)

En Belgique, les patrons ne font pas eux-mêmes toute la besogne, l'Etat s'en charge. Celui-ci a d'abord cherché à écraser d'impôts les coopératives de consommation, sans les pouvoir réduire à composition. Finalement, comme elles ruinaient le petit commerce, l'Etat a voulu agir plus énergiquement. A Gand surtout (4) les plaintes des marchands étaient très vives. Après enquête, les mesures les plus diverses, les plus grotesques ont été proposées ; mais elles n'ont pu aboutir devant la cohésion — même involontaire — des coopérateurs. Car, pour détruire les coopératives socialistes, le gouvernement belge devrait dissoudre aussi les coopératives catholiques ou conservatrices — *Bœrenbonden* ou cercles de paysans pour l'achat en commun de semences et d'instruments aratoires, pour l'institution de laiteries.

On comprend toute la perplexité du gouvernement belge ; mais c'est à lui de déclarer la guerre, s'il veut avoir contre lui, TOUS les coopérateurs, *sans distinction d'écoles*.

Si le gouvernement belge provoque cette révolte, il démontrera que devant les nécessités économiques, les divisions politiques, religieuses ou philosophiques s'effacent et que le Néo-Coopératisme est capable *d'unir tous les prolétaires*. Un gouvernement en veine de réactionnarisme peut, de nos jours, dissoudre, sans crainte de révolte sérieuse, les organisations politiques les plus fortes en

(1) P. 53

(2) N° du 18 juillet 1896.

(3) En France, un *Congrès des Syndicats départementaux du commerce* avait adopté une motion tendant à « ne faire travailler que ceux qui n'emploient pas de coopérateurs ».

Les commerçants de Sens (Yonne), gênés par la prospérité de la Société coopérative « l'*Econome* », partirent en guerre contre elle, le 2 mars 1896, en faisant renvoyer les ouvriers coopérateurs par leurs patrons. Ils ne réussirent qu'à porter, de 700 à 1050 (en 6 mois), le nombre des coopérateurs sénonais — représentant environ, avec leurs familles le 1/3 de la population. A la prochaine reprise des hostilités, ce sera mieux sans doute ! ..

(4) V. *Journal des Débats* (Edition rose) du 18 avril 1897.

apparence (comme les autocrates allemands l'ont fait pour les associations social-démocrátiques allemandes), parce que la politique et la religion ne font pas vivre les masses, mais les chefs religieux et politiques *seuls*. — Mais *tous* les gouvernements se briseront *toujours* devant les appétits personnels orientés vers un meilleur Devenir économique — car, *alors*, chaque individu sera un révolté, puisque chacun sera *brutalement* lésé dans sa vie propre.

Nous venons de jeter un rapide coup d'œil sur les résultats obtenus par le Néo-Coopératisme international; nous pouvons constater surtout ceux des socialistes belges *depuis 12 ans seulement* et nous demandons à tous les socialistes révolutionnaires de bonne foi, s'ils espèrent, par tout autre moyen, arriver à créer plus tôt le conflit *efficace*, d'où sortira la Société future.

Nous l'avons dit ailleurs et nous le répétons, le Néo-Coopératisme doit être l'école de la liberté. Il doit et il peut grouper les prolétaires de toutes les écoles.

Dans les Trade-Unions, on ne s'enquiert pas des doctrines intimes des syndiqués; il doit en être de même dans les coopératives. Chacun doit disposer à son gré des bénéfices annuels et les affecter à la propagande qu'il veut soutenir.

Ayant examiné la Société dans ses œuvres vives, nous avons conclu à sa transformation radicale. Nous avons compris la nécessité de la Révolution sociale. Nous devons réfuter toutes les objections à nos opinions. Nous avons de nombreux adversaires; par la libre discussion et même par leurs attaques loyales — préférables au silence mortel et stagnant actuel — nous pensons les amener à notre point de vue.

L'action parlementaire asservit, dégrade les électeurs et les élus.

L'action économique — sous les aspects du Trade-Unionisme, du Mutualisme et du Néo-Coopératisme combinés — augmente le bien-être des prolétaires et prépare l'avènement de la Société de Paix, d'Amour et d'Harmonie.

Les réactionnaires doivent nous suivre par intérêt; les révolutionnaires, par intérêt et par devoir.

Il y a dans l'œuvre économique proposée, une action puissante de relèvement social. C'est à cette œuvre que nous convions toutes les bonnes volontés, toutes les énergies.

A.-D. Bancel.

NIELS LYHNE[1]

Soudainement, au début du printemps, Gerda tomba malade ; il n'y avait pas d'espoir de guérison.

Un matin, très tôt — c'était le dernier — Niels veillait à son chevet. Le soleil levant projetait de rouges rayons sur les stores blancs, tandis que la lumière pâle du matin, qui pénétrait par l'interstice des rideaux, était encore bleue et produisait des ombres de cette teinte entre les plis blancs du lit et sous les minces et pâles mains de Gerda, jointes devant elle sur les draps. Son bonnet avait glissé et elle était couchée avec la tête fortement rejetée en arrière ; elle avait beaucoup changé et ses traits, affinés par la maladie, lui donnaient un air de distinction étrange. Elle remua les lèvres, comme avec un désir de les rafraîchir, et Niels fit mine de prendre le verre contenant la potion rouge sombre ; mais elle eut un signe de tête négatif. Tout à coup elle se tourna vers lui et regarda, avec un effort visible, son visage troublé. Plus elle considérait la détresse profonde que les yeux de Niels révélaient et leur complète désespérance, plus ses inquiets soupçons se confirmaient en certitude terrible.

Elle essaya de se soulever, mais en vain.

Niels se pencha sur elle, vivement ; elle retint sa main.

« Est-ce la mort ? » — elle demanda, en baissant sa voix déjà tellement faible, comme si elle eût craint de prononcer tout haut le mot effrayant.

Il se contenta de la regarder sans répondre et poussa un long soupir d'angoisse.

Gerda étreignit sa main, toute sa terreur se rejetant vers lui.

« Je n'ose pas ! » dit-elle.

Il se laissa glisser sur les genoux à côté du lit et passa son bras sous l'oreiller, la retenant ainsi presque tout contre sa

(1) Extrait de l'avant-dernier chapitre XIII du roman *Niels Lyhne*.

poitrine. Il pouvait à peine voir, aveuglé qu'il était par les larmes, dont la descente, l'une après l'autre, tombait le long de ses joues. Il souleva sa main, avec un coin du drap, jusqu'à ses yeux; et alors il recouvra la parole: « Dis-moi tout, ma petite: que rien ne te trouble. Est-ce le pasteur? » Il ne pouvait croire que ce fût cela, et il y avait une intonation de doute dans sa voix.

Elle ne fit aucune réponse, mais, fermant les yeux, elle écarta quelque peu la tête en arrière comme pour rester plus seule avec ses pensées.

Il y eut un silence. Un merle chanta en dessous des fenêtres, une note longue et douce: un autre chanta, puis un troisième; et ce fut une succession de notes flûtées qui pénétrèrent dans le silence de la chambre,

Elle releva la tête « Si tu venais aussi », dit-elle, s'appuyant plus lourdement sur l'oreiller qu'il soutenait. C'était une caresse, et il le sentit... « Si tu m'accompagnais ! Mais seule ! » Elle attira doucement sa main, et puis l'abandonna: « Je n'ose pas. »

Une expression de terreur apparut dans ses yeux: « Il faut aller le chercher, Niels ; je n'ose pas aller toute seule là-haut comme cela. Vois-tu, nous n'avions songé que je mourrais la première; c'est toujours toi qui montrais le chemin. Je sais bien... mais si nous nous étions trompés! tu sais que c'est possible, n'est-ce pas? tu ne penses pas, mais c'est très étrange, si *tout le monde* s'était trompé, et si toutes les grandes églises ne signifiaient rien... et quand les gens sont enterrés, les cloches... J'ai toujours pensé que les cloches... » Elle resta silencieuse un moment, comme si elles allaient sonner, comme si elle les écoutait.

« Non, il n'est pas possible, Níels, que la mort soit la fin de tout, tu n'as pas cette impression parce que tu es fort, parce que tu es en bonne santé; tu crois qu'étant si faibles et que parce que tout passe, la mort nous détruit en entier. Mais il ne s'agit que de l'extérieur; au dedans de nous il demeure autant d'âme qu'il y en eut jamais, oui, Niels, j'ai tout cela en moi, le même monde infini, plus calme seulement, plus solitaire, tel que semblent être les choses lorsque l'on ferme les yeux. C'est comme une lumière, Niels, qu'on éloigne, qui part dans l'obscurité, qui va dans le noir de l'ombre; elle apparaît de plus en plus faible, et plus faible encore, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus visible... mais là-haut, tout au loin, cela brille, c'est lumineux comme auparavant... tout au loin... Je m'étais toujours dit que je serais devenue une vieille, vieille femme et que je demeurerais ici avec vous tous; et maintenant il faut que je me sépare de vous, on va m'emporter hors de la maison et je devrai partir toute seule. Je crains que ce ne soit

Dieu qui règne là où je m'en vais, Niels, et qu'il ne se soucie fort peu de toutes nos habiletés d'ici; il veut le sien et rien d'autre, et cela me semble si loin de moi, maintenant, tout ce qui est sien. Je n'ai pas été mauvaise, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas *cela*... Va chercher le pasteur, Niels, je voudrais tant le voir ! »

Niels se leva et tout de suite s'en alla chez le pasteur ; il était heureux de penser que tout cela ne fût pas arrivé au dernier moment.

Le pasteur vint et resta seul avec Gerda.

C'était un bel homme, d'âge moyen, avec des traits fins et réguliers, et de grands yeux bruns. Il connaissait naturellement la situation de Niels et de Gerda vis-à-vis de l'Eglise et parfois les paroles de fanatique hostilité prononcées par la mourante étaient arrivées jusqu'à lui. Il ne la traita point, cependant, comme l'on traite un païen ou un renégat; il comprenait parfaitement que c'était par amour qu'elle s'était écartée de la bonne voie et il appréciait la disposition d'âme dans laquelle elle se trouvait, à présent que cet amour allait finir, et qui lui faisait désirer, avec le tremblement de la crainte, une réconciliation vers le Dieu d'autrefois. C'est pourquoi dans son entretien il chercha uniquement à réveiller ses souvenirs endormis et il lui lut les psaumes et les passages des Evangiles qu'il s'imaginait être restés le plus profondément gravés dans sa mémoire.

Il raisonnait juste.

Avec quelle familière solennité résonnaient ces paroles, telles les cloches de Noël ! Comme elle s'évoquait immédiatement, cette contrée où l'esprit se sent bien lui-même, la contrée où rêva Joseph, où David chanta, où se dresse l'échelle qui mène de la terre aux cieux ! Elle est là, avec ses figuiers et ses mûriers ; le Jourdain scintille comme de l'argent parmi la brume matinale ; Jérusalem apparait triste et rouge dans la lumière du soleil couchant, tandis que Bethléem se drape de gloire nocturne, avec de grandes étoiles dans le bleu profond du firmament.

Avec quelle rapidité la foi de son enfance refleurissait. Elle était, de nouveau, la petite fille qui s'en allait à l'église aux côtés de sa mère, s'asseyait près d'elle, avait froid, et se demandait pourquoi il y avait tant de pécheurs. Mais elle grandissait aux paroles sublimes du Sermon sur la Montagne et, comme la pécheresse mourante gisait là, tandis que le pasteur parlait des saints sacrements du baptême et de l'eucharistie. Alors l'esprit de vérité prit possession de son cœur ; ce fut l'agenouillement devant Dieu, le Juge tout puissant, les larmes amères de la contrition en la présence du Seigneur qui souffrit la trahison, l'insulte et la torture, puis l'humble, quoique

présomptueux, désir de partager à nouveau le pain et le vin avec le mystère de la Divinité.

Le pasteur s'en alla; dans le courant de la matinée il revint et l'administra.

Ses forces rapidement tombaient, avec de vacillants réveils; et pourtant, à la brume, lorsque Niels la prit dans ses bras pour la dernière fois, avec l'idée de lui dire adieu avant que les ombres de la mort fussent trop proches, elle était encore en pleine conscience. Mais l'amour qui avait été la plus grande joie de sa vie s'était éteint dans ses yeux; elle n'était plus à lui; elle devenait une créature ailée, dont le vol désirait s'essorer vers Dieu.

Aux environs de minuit elle mourut.

J.-P. JACOBSEN.

(Traduit du danois par GEO-KHNOPFF).

L'ERRANT DES CHEMINS MAUDITS

A Jean Richepin.

Par les sentiers et par les routes,
C'est l'Errant des chemins maudits,
Mais fier et libre des vieux doutes,
Et chantant les nouveaux bardits :

« Vous tous, les humbles, les victimes,
Debout ! debout, et suivez-moi !
Assez de hontes et de crimes :
Tuez cette catin, la Loi !

Assez de luxe et de richesses !
Debout ! debout ! sus aux cités !
Dans vos colères vengeresses,
Tuez, pillez et dévastez !

Assez de dieux et de mensonges !
Ouvrez enfin vos yeux au jour
Et chassez bien loin les vieux songes :
La haine passe avant l'amour.

Femmes, debout ! sortez du temple !
Ce n'est pas l'heure de prier :
Le morne Christ qui vous contemple
Est impuissant à vous sauver !

Et maintenant, assez de vie !
Allez ! jetez votre brandon,
Et que claque au ciel l'incendie
Comme un drapeau de possession !

Assez d'amour, assez de vie !
Enfin ! enfin voici l'instant
Qui délivre et qui purifie
Et rend à l'éternel néant.

Mais lorsque l'œuvre sera faite,
Vous qui restez, ne vivez pas :
Surtout après pareille fête,
Rien n'est meilleur que le trépas.

Pourquoi toujours souffrir et vivre ?
Vous êtes vengés, c'est assez !
Cette aurore qui vous enivre,
C'est le beau jour des trépassés !

Mourez aussi, mourez, mes frères,
Que le Néant soit seul vainqueur,
Car là cessent joie et misères,
Car là cessent heur et malheur ! »

Par les sentiers et par les routes
Ainsi chante le vieux maudit ;
Mais nul ne l'écoute, et les doutes
Font toujours l'éternelle nuit.

RAYMOND DARSILES.

PATRIE ET MILITARISME (1)

(SUITE)

III

> « Satan, qui est le roi des oppresseurs des nations, leur suggéra, pour affermir leur tyrannie, une ruse infernale. Il leur dit : Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque famille les jeunes gens les plus robustes et donnez-leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils combattront pour vous contre leurs pères et leurs frères ; car je leur persuaderai que c'est une action glorieuse. Je leur ferai deux idoles qui s'appelleront Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéissance passive. Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront à cette loi aveuglément, parce que je séduirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre. »
>
> L'abbé de La Mennais (*Paroles d'un Croyant.*)

Un moment vint où le zèle patriotique de Jacques Bonhomme, attendant en vain son milliard de biens nationaux, se refroidit...

Après un songe heureux, souvent on ne caresse
Qu'une triste réalité.

Alors le Directoire, issu d'une violation de la Constitution, violation opérée à l'aide de plusieurs coups d'Etat dirigés contre le peuple de plus en plus trompé, se rappela que la monnaie de la gloire n'avait pas eu longtemps cours parmi les soldats romains ne travaillant plus pour eux-mêmes, et engagea les généraux à promettre mieux que jamais la fortune à leurs troupes. (2)

« Il est impossible, répond Hoche aux directeurs, de faire

(1) Voir l'*Humanité Nouvelle*, n° 6, p. 641.

(2) Le Directoire fut installé le 28 octobre 1795, c'est-à-dire vingt-deux jours après les massacres de vendémiaire (5 octobre 1795). Il fut composé ainsi : le comte de Barras, l'ex-oratorien La Reveillère de Lépeaux, l'ex-avocat Rewbell, le chevalier de St-Louis Lazare Carnot et l'officier du génie Letourneur.

espérer à mes hommes une fortune brillante ; ils ne peuvent tout au plus se charger que de beaucoup d'or. Chacun sait ce qu'ont produit dans notre pays les viols, les pillages et les assassinats ; que sera-ce donc sur une terre étrangère. (1)

Sur la terre étrangère, Lazare Carnot veut qu'on assure aux guerriers, comme aux beaux jours du brigandage romain ou franc, « la possession du butin qu'ils feront et qu'on leur en accorde la jouissance tranquille. » (2)

En Italie et ailleurs, on avait entretenu et l'on entretenait le « patriotisme » des « soldats nus, mal nourris, à qui l'on devait beaucoup et à qui l'on ne pouvait rien donner » (3), à l'aide d'un pillage n'enrichissant pas que des Masséna, des Lannes, des Augereau, des Murat, des Berthier ou des Buonaparte, puisqu'on a la preuve que certains membres du Directoire eux-mêmes, si pas tous, s'enrichissaient par la guerre. (4)

Pour entrainer ses soldats en Egypte, où son ambition effrénée n'accordera à leur aveugle dévouement que l'honneur peu coûteux d'être contemplés par quarante siècles, Buonaparte, qui fait déjà une rente de 40.000 francs à sa femme (5) s'écrie : « Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura de quoi acheter six arpents de terre ! » (6)

C'était le vieux procédé de Carnot, du colonel Bouchotte et de Barras en 1793 ; en effet, on lit dans le *Moniteur* du 28 décembre une lettre des commissaires Salicetti, Fréron, Ricord, Robertspiers jeune et Barras, écrite du quartier général de Toulon et adressée au Comité de Salut Public :

« Nous avons fait proclamer dans toute la ville que le butin de tous les rebelles était la propriété de l'armée triomphante...

(1) *Vie de Lazare Hoche*, correspondance secrète au Directoire, vol. II, p. 351.

(2) *Projet relatif à une descente en Angleterre*, par Carnot, 1796.

(3) *Ordre du jour* de Buonaparte à l'armée d'Italie, 1796.

(4) Nous ne saurions trop recommander ici la lecture des *Mémoires de l'adjudant-général Landrieux*, publiés par A. Savine. Il y a là des documents précis qui montrent de quelle nature est, en réalité, le « patriotisme » de ceux qui commandent ou gouvernent : l'argent, voilà le fin mot de tout, et avec de l'argent les plus abominables coquins ont des historiens qui les font passer pour « grands hommes » aux yeux de la postérité.

(5) « Ces quarante mille francs, dit Fouché, ne lui suffisaient pas. » (*Mém.*, 1re partie, p. 124). Qu'on ne se demande pas sur quels appointements le général de Buonaparte pouvait bien prélever pareille somme : il revenait d'Italie où ses lieutenants étaient devenus millionnaires.

(6) *Proclamation à l'armée*, 19 mai 1798. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, vol. 1, p. 225, rappelle cette agréable plaisanterie.

et nous avons promis en *sus* un million à l'armée... Cette proclamation a produit le plus heureux effet. » (1)

Mais les volontaires, malgré tout cela, n'accouraient plus en foule sous le drapeau tricolore; on en avait assez de voir que, les parts étant inégales, les chefs seuls s'enrichissaient.

Décidément réduit aux abois, le Directoire, qui avait besoin d'hommes, se souvint du grand expédient patriotique imaginé quelques années auparavant par le dernier ministère girondin, et le décret du 17 février 1793, le décret du fameux milliard pour les soldats, sortit des poussiéreux cartons où il moisissait.

Un général alors sans emploi à l'armée, amoureux du panache et des jouissances qu'il procure, était là, prêt à entreprendre toute besogne malpropre, à la condition qu'on lui tînt compte de son zèle à la remplir sans dégoût.

Ce personnage avait su s'entourer d'une certaine popularité; le Directoire ne pouvait donc manquer de lui confier ses soucis et le soin de les faire disparaître en amadouant le patriotisme rétif de Jacques Bonhomme.

Comptant sur une récompense qui lui vint en effet, Jourdan, le futur comte de l'Empire — car il faut bien appeler les fourbes par leur nom — commença par décrier les volontaires.

Or, en 1792, Victor de Broglie disait d'eux: « Ils servent avec zèle, s'exercent avec assiduité et supportent courageusement les privations que l'incivisme de quelques municipalités et le défaut de fournitures leur imposent dans plusieurs endroits. »

Vers la même époque, le général de Montesquiou-Fezensac écrivait au ministre de la guerre Servan de Gerbey: « Il n'y a ici de fort bien que quelques bataillons de volontaires; je voudrais de tout mon cœur que vous m'en envoyassiez beaucoup... Ils sont en général plus instruits, plus sages, plus disciplinés et plus lestes que les régiments. »

Plus tard, voici ce que Soult écrivit: « Dans tous les rangs on montrait le même zèle, le même empressement à aller au-delà du devoir: si l'un se distinguait, l'autre cherchait à le surpasser par son courage, ses talents. »

Enfin Jean-Bon-Saint-André, que Sainte-Beuve a appelé le second de Carnot, avait dit des volontaires: « J'ai vu les

(1) Décidément, la Commune de 1871 n'a pas su s'arranger ni tirer profit des exemples donnés par les illustres meneurs de la première Révolution.

gardes-nationaux et je l'atteste parce que je l'ai vu, chacun de ces volontaires est un héros. »

Jourdan mentait donc, ou s'il ne mentit pas quand il décria les volontaires, c'est que, sûrement, se sentant indignement joués, les citoyens avaient fini par préférer l'atelier et la charrue à la fortune des chefs, des généraux et des gouvernants.

Très habile et connaissant fort bien le motif des récalcitrances patriotiques, le futur comte de l'Empire fit un magnifique discours sur le fameux milliard de biens nationaux pour les soldats, et les Conseils, par acclamations, votèrent d'emblée, le 5 janvier 1798, une loi accordant 1.500 fr. de rente à tous anciens défenseurs de la « patrie ».

— Quinze cents francs de rente aux anciens troupiers !... Soyons soldats tout de suite !... Vive le métier militaire !... Vive Jourdan !... Vive le Directoire !...

A ce cri des bonnes dupes gauloises, le gouvernement, appuyé par son général à tout faire, riposte bientôt, le 5 septembre de la même année, par une autre loi : celle de la conscription, c'est-à-dire de l'*enrôlement forcé*.

Il va être maintenant du « devoir » de ce qu'on appelle toujours la France, de consacrer un certain nombre d'hommes de vingt à vingt-cinq ans à la défense de la « patrie » ; le sang de ces hommes ne sera plus indemnisé par des primes comme au temps du service volontaire ; ceux que le sort désignera seront tenus de prendre les armes ; toutefois, il sera loisible à tout conscrit ayant de l'argent de se faire remplacer à l'armée par quelque meurt-de-faim de la « tourbe impure ».

La Royauté la plus despotique de France, aux époques les plus dangereuses de son histoire, n'avait jamais osé pratiquer ouvertement ce moyen.

Elle savait bien, comme le sait encore la monarchie anglaise, comme le sait aussi la demi-démocratie américaine et comme le savent également ceux qui détiennent l'Algérie, qu'un peuple conquis et dépouillé ne doit aucun service à qui l'opprime et que c'est aux gens qui ont les privilèges, la fortune et le sol, à supporter les charges et les devoirs d'une défense territoriale. (1)

(1) La conscription n'existe pas chez les vaincus encore énergiques de l'Algérie En Angleterre et en Amérique les charges militaires sont supportées par l'impôt proportionnel sur les revenus supérieurs à 2.500 francs par an, et cet impôt *seul* rétribue les devoirs que contracte le volontariat. Le principe est simple : celui qui possède ne voulant pas défendre lui-même « son bien » ni la

il n'y a rien, d a
droits ; ce p t d'a
un Mandem pe-le-Be.,
nt du servi pour la camp
qui ont m *ores en meubles*
bles. (1)
s brigar ques vainqueurs avaie
ye dans des Gaulois vaincus,
sans e qu'on remarquait à Athène
ité absolue, les maîtres se résolv
l, n'ayant rien en propre, ne leur
la monarchie franque avait recruté s
vaincus plus misérables, mais e
lement elle les puniss
s encore elle les faisait
er pour elle en Allemag

quefois, manquant de troup
, ou comme sous Louis X
sitions et obligé la milice, in
ne, pour combattre la féodali
voie du sort, à l'armée dite rég
cyclopédique, ne prévoyant guè
avait dit son fait à ce systèm
ait les droits de l'humanité et l
devenaient alors une injustice r

et n'avaient pas le
is nouvelles, *ce*
la nation : i
quer ce prin
cent de
lib

« patrie », paye et entretient l'homme qui s'offre
ement que le soldat anglais, qui passe volontaireme
t qui, bien vêtu, bien nourri, reçoit une paye quotidien
le même service que le soldat français, n'est punissab
sciplinaire de 56 jours de prison quand il déserte, *c'est-à-di*
strait aux obligations qu'il a contractées contre espèces.
du système anglais, l'intéressante brochure : « *L'Armée anglai*
eorganisation, entretiens faits à la réunion des officiers le 7 janvi
et au Cercle militaire de Versailles, les 22 et 23 mai 1873 », par M. Mand
Grancey, capitaine de cavalerie, attaché militaire à Londres.)

(1) Il fallait donc, en 1302, avoir une propriété de la valeur de 300 livres po
être soldat. Les *Lois anciennes* d'Isambert qui citent ce mandement royal
disent pas s'il s'agissait de livres tournois ou de livres parisis. La livre tourno
avait alors une valeur de 82 fr. 50 et la livre parisis une valeur de 110 fr. de notr
monnaie actuelle. *Il fallait donc avoir moins de 33.000 fr. ou de 24.750 f*
en propriétés pour être exempt du service militaire lors de la campagne d
Flandre ; en un mot, ceux qui étaient le plus tenus de défendre la « patrie
étaient ceux-là mêmes qui avaient les plus gros « patrimoines ».

vouloir, sous prétexte de protéger la « patrie », instituer l'enrôlement forcé que les encyclopédistes, ces pères de la Révolution, ont considéré comme une révoltante injustice?

Après la fameuse *Déclaration des Droits*, les défenseurs de la Royauté chancelante avaient compris qu'elle ne pourrait avoir raison du peuple mis en ébullition qu'en disposant de troupes nouvelles et surtout inconscientes.

L'inconscience est le défaut de la jeunesse, la raison est le privilège de l'homme mûr, et, apparemment, il y avait trop d'hommes mûrs dans l'armée royale, puisque, tandis que les chefs raisonnaient au profit de l'oppresseur, la plupart des régiments raisonnaient au profit de l'opprimé.

Alors, le ministre de la guerre comte de Latour-du-Pin-Paulin — soutenu par le capitaine Lacuée de Cessac, le colonel chevalier Servan de Gerbey et le général marquis de Bouthillier (1) — avait eu une idée géniale: la conscription, laquelle ne devait fournir à l'Etat — le remplacement bourgeois devant exister comme au temps de la milice (2) — que des adolescents sortis du peuple, ignorants, la tête farcie de préjugés, préparés à la sujétion par la discipline paternelle, plus faciles à mâter que de vieux gardes-françaises, et auxquels, par conséquent, il serait aisé, au moyen de grands mots bien incompréhensibles rappelant le latin des curés dans les églises, d'apprendre à n'être plus ni citoyens, ni fils, ni époux, ni pères.

A la vérité, cette idée géniale était d'un étranger maréchal de France, le comte de Saxe, qui l'avait exposée dans ses *Rêveries*, et sous les ordres duquel Latour-du-Pin avait servi ; mais Louis XV n'avait pas osé la mettre en pratique, dans la crainte, peut-être, qu'on ne lui rappelât qu'une *Ordonnance royale* du 8 février 1692 interdisait la « révoltante injustice » de l'enrôlement forcé.

Le comte de Mirabeau, déjà payé pour savoir que, sans l'obéissance passive du soldat, le pouvoir royal ne parviendrait pas à se maintenir, se garda de prendre la parole en cette occasion et de dire encore, comme dans ses *Lettres de cachet*, que quiconque n'a rien en propre ne doit rien à la « pa-

(1) Ancien député de la noblesse aux Etats-Généraux, ce général déserta en 1791 et combattit sa « patrie » de 1792 à 1801. On a revu ce marquis transfuge lieutenant-général français sous la Restauration.

(2) Un *Réglement royal* de septembre 1709 porte que « les recrues de la milice se rachètent à raison de 75 livres par homme ».

Là où il n'y a rien, disait alors la sagesse populaire, le roi perd ses droits; ce principe était d'ailleurs trouvé si juste, qu'il y a un Mandement de Philippe-le-Bel, daté du 12 juin 1302, exemptant du service militaire pour la campagne de Flandre « *ceux qui ont moins de 100 livres en meubles et 200 livres en immeubles.* (1)

Si les brigands germaniques vainqueurs avaient un jour employé dans leurs armées des Gaulois vaincus, ce n'avait pas été sans cette prudence qu'on remarquait à Athènes ou à Rome quand, par nécessité absolue, les maîtres se résolvaient à armer les esclaves qui, n'ayant rien en propre, ne leur devaient rien; plus tard, la monarchie franque avait recruté ses volontaires parmi les vaincus les plus misérables, mais elle était si peu sûre d'eux, que non seulement elle les punissait de mort à la moindre incartade, mais encore elle les faisait encadrer de brutes qu'on allait racoler pour elle en Allemagne, en Irlande et en Suisse.

Cette monarchie avait bien quelquefois, manquant de troupes, comme sous Charles VI en 1382, ou comme sous Louis XIV en 1688, eu recours à des réquisitions et obligé la milice, instituée uniquement, dans l'origine, pour combattre la féodalité, à fournir des recrues, par la voie du sort, à l'armée dite régulière; mais la philosophie encyclopédique, ne prévoyant guère le décret du 23 août 1793, avait dit son fait à ce système: « Une telle pratique blessait les droits de l'humanité et les peines contre la désertion devenaient alors une injustice révoltant la nature. »

totalité des biens formant la « patrie », paye et entretient l'homme qui s'offre à les défendre. Notons également que le soldat anglais, qui passe volontairement un marché avec l'État et qui, bien vêtu, bien nourri, reçoit une paye quotidienne de 1 fr. 25 *pour faire le même service que le soldat français*, n'est punissable que d'une peine disciplinaire de 56 jours de prison quand il déserte, *c'est-à-dire quand il se soustrait aux obligations qu'il a contractées contre espèces.* — (Lire, au sujet du système anglais, l'intéressante brochure : « *L'Armée anglaise avant sa réorganisation*, entretiens faits à la réunion des officiers le 7 janvier 1873 et au Cercle militaire de Versailles, les 22 et 23 mai 1873 », par M. Mandat de Grancey, capitaine de cavalerie, attaché militaire à Londres.)

(1) Il fallait donc, en 1302, avoir une propriété de la valeur de 300 livres pour être soldat. Les *Lois anciennes* d'Isambert qui citent ce mandement royal ne disent pas s'il s'agissait de livres tournois ou de livres parisis. La livre tournois avait alors une valeur de 82 fr. 50 et la livre parisis une valeur de 110 fr. de notre monnaie actuelle. *Il fallait donc avoir moins de 33.000 fr. ou de 24.750 fr. en propriétés pour être exempt du service militaire lors de la campagne de Flandre*; en un mot, ceux qui étaient le plus tenus de défendre la « patrie » étaient ceux-là mêmes qui avaient les plus gros « patrimoines ».

La Royauté absolue ou la noblesse féodale se faisant aider par des stipendiaires imbéciles pour garder toutes choses arrachées à un peuple ou pour faire des conquêtes au profit de ceux qui payaient, c'était à peu près logique; obligeant ces stipendiaires, au moyen de tribunaux spéciaux, à respecter leur marché de sang comme on oblige un domestique, dans la société actuelle, à respecter les obligations qu'il contracte contre espèces, cela pouvait encore se comprendre...

Mais le Directoire décrétant l'enrôlement forcé pour assurer la défense de ces mêmes choses passées aux mains du bourgeois-gentilhomme et du gentilhomme-bourgeois; obligeant le soldat *involontaire* aux mêmes « devoirs » que le *volontaire* dont on achetait les services; conservant, pour punir la désobéissance ou l'infidélité d'*esclaves gratuits*, des conseils de guerre établis seulement pour faire respecter par des *esclaves achetés* le contrat que la monarchie passait avec eux; — tout cela fut une monstruosité: d'abord parce que « l'Etat qui *usurpe* cet usage sans en payer le prix se joue des plus saints devoirs » (1), ensuite parce qu'il est hors nature d'exiger aucun service de quiconque n'a pas donné son consentement, enfin parce que l'homme ou le peuple dont on a volé ou dont on recèle le patrimoine n'a pas à défendre — même sous le nom de « patrie » — ce qui est possédé par les voleurs, les recéleurs ou leurs héritiers.

Cela fut aussi un abus de pouvoir, parce que les Conseils qui votèrent la loi inique de la conscription n'existaient que par un coup d'Etat dirigé contre le corps électoral, lequel, depuis la violation de la Constitution de 1793, n'était composé, comme on le sait, que d'électeurs dont les contributions équivalaient à 150 journées de travail.

Cependant, qu'on admette que ces Conseils eussent été légalement constitués; qu'est-ce que cela prouverait?

Est-ce que des hommes, des électeurs, qui ne peuvent individuellement porter atteinte à la liberté d'autrui ont le pouvoir de céder ou communiquer à des députés des droits que personne ne peut avoir en particulier?

(1) *Essai sur la Science des finances*, par Gandillot, docteur en droit, 1840.

trie » ; mais il se promit bien, si la loi ne passait pas, de réclamer, quand le moment serait venu, le licenciement de l'armée gagnée au peuple (1).

Ce fut son frère, le colonel vicomte de Mirabeau, celui-là même qui avait épousé une ancienne maîtresse du maréchal de Saxe et de Marmontel, qui se chargea de donner la clef du système proposé, tout en ayant l'air de le combattre :

« L'armée est sans discipline, s'écria-t-il (2) ; la subordination est perdue ; le péril est pressant ; rendez aux chefs leur autorité et le danger disparaîtra (3). Je demande un décret à cet égard (4) ».

Le croira-t-on ? L'Assemblée constituante, le 16 décembre 1789, rejeta le projet du ministre de la guerre comme « *attaquant dans leurs principes la liberté et l'égalité des droits* ».

Evidemment, l'égalité des droits et des conditions n'existant pas, l'égalité des devoirs, sans être l'œuvre de la violence, ne saurait exister.

Chacun est maître de sa personne, propriétaire de son existence.

Quel droit invoquer, puisqu'il n'y a pas de droit contre le droit, comme disait Bossuet, pour toucher à cette propriété-là plutôt qu'à toute autre ?

« Il est des propriétés, a écrit le marquis de Mirabeau, que nous tenons de la nature ; celle de notre personne, par exemple... Notre personne est à nous *et tout attentat contre cette propriété est un sacrilège... La domination qui violente la propriété personnelle est tyrannique* (5) ».

(1) C'est en août 1790 que Mirabeau eut l'audace de faire cette proposition, et c'est grâce au Dr Marat, ancien médecin des gardes du comte d'Artois, qu'elle fut rejetée. Marat avait écrit que si la loi passait il faudrait élever 600 potences, y pendre les votants et le comte de Mirabeau tout le premier.

(2) Celle qui s'était jointe au peuple pour s'emparer de la Bastille.

(3) Celui de la classe gouvernante et du roi.

(4) Le vrai décret attendu était celui de la conscription qui aurait renouvelé les hommes... Le vicomte de Mirabeau, colonel d'un régiment à Perpignan, a donné un exemple de la discipline qu'il recommandait. Il tenta en 1791 de faire déserter son régiment, déserta lui-même et leva à l'étranger un corps de troupes pour combattre sa « patrie ». Un décret du 2 janvier 1792, sous le ministère de la guerre du général comte de Narbonne, déclara le comte de Mirabeau, ce grand ami de la subordination des petits, « traitre et conspirateur ». Il mourut en Suisse vers la fin de 1792.

(5) Introduction sur les Etats-Généraux (*L'Ami des hommes*, par le marquis de Mirabeau, vol, IV, p. 33 et 57, édition de 1759). Remarquons que le fils de Louis XV a appelé cet ouvrage « *Le bréviaire des honnêtes gens* ».

La femme a une propriété qu'on est convenu d'appeler son honneur ; quand on y touche sans son consentement, cela s'appelle viol et cela se punit. Est-ce que l'existence de l'homme ne vaut pas la vertu de la femme ?

Et la propriété des biens, qui ne s'est bâtie que sur le crime, l'usurpation ou le recel, est-elle donc aussi plus inviolable que la propriété du corps ?

Quoi de plus absurde que de donner le nom de voleur à un homme qui s'empare de votre argent etd'appeler gouvernants des hommes qui viendront vous enlever votre fils, votre personne ou votre liberté ?

Un individu, le couteau à la main, vous demande la bourse ; vous l'appelez malfaiteur et la loi vous autorise à le tuer comme un chien. Un gendarme, le sabre au côté, et au nom d'une loi que vous n'avez pas consentie, d'une loi qui porte atteinte au premier des droits naturels, viendra vous demander la vie, et c'est vous qui serez le malfaiteur si vous refusez de vous soumettre !... La légitime défense n'est-elle donc pas toujours un droit sacré ?

Si l'on veut que l'homme soit moins maître de son corps que de sa bourse, que l'homme soit la propriété de tous les hommes réunis en société, il faut que cette société soit propriétaire de tout ce que renferme la « patrie », c'est-à-dire que tous les biens soient propriété commune, que l'enfant soit élevé à la charge de l'Etat et que l'Etat assure le pain quotidien à chacun de ses associés.

Rien de cela n'existant, chacun reste propriétaire de soi-même ; et alors c'est violer cette propriété, c'est violer la liberté d'un homme ou d'un peuple ne possédant rien, c'est faire œuvre tyrannique, c'est se mettre en état de guerre contre cet homme ou ce peuple, que d'en disposer sans sa volonté comme le planteur disposait jadis du nègre, et que de l'obliger à risquer sa vie, sans compensation, pour défendre la classe qui possède.

On nous accordera bien ici que quelques sous par jour sont une compensation ridicule ; la salive et l'encre, qu'on répand si aisément pour la « patrie », s'accommoderaient mal de ce tarif du sang.

Il est vrai que, comme au temps des soldats romains de la décadence, on était décidé à ajouter à la solde beaucoup de cette gloire qui rend si fiers, paraît-il, les vieux parents sans pain ; mais, selon le mot du général comte de Ségur, qu'est-ce

que la gloire d'un tirailleur qui périt sans témoins et dont le nom tombe aussitôt dans l'oubli ? (1)

— C'est, a répondu Renan, le foin dont on nourrit la bête humaine.

Auparavant, Diogène, non sans raison, avait assuré que la gloire, qui ne tenterait guère ceux qui commandent si elle n'était accompagnée de beaux écus sonnants, n'était que l'appât de la sottise.

Bref, le décret suivant fut voté :

« Les troupes françaises, de quelque arme qu'elles soient, autres que les gardes et milices nationales, seront recrutées par des engagements volontaires. »

C'était maintenir le *statu quo*.

En effet, pour les troupes réglées, les engagements avaient toujours existé ; quant aux milices bourgeoises dites nationales, leur recrutement s'était toujours opéré à peu près au moyen du tirage au sort (2).

Devant ce décret, le pouvoir royal, que commençaient à méconnaître les gardes et milices bourgeoises, était resté faible ; si, au contraire, l'idée du comte de Latour-du-Pin avait prévalu, la nouvelle armée — de l'aveu même d'un autre ministre de la guerre, le général comte de Narbonne, qui tenta également une réorganisation militaire — eût été pour Louis XVI « un appui libérateur, un refuge d'où il aurait soutenu la majorité saine (?) de l'Assemblée et intimidé les clubs comme l'essaya et le voulut M. de La Fayette, mais trop tard et trop isolément (3). »

Quand le Directoire, se trouvant à son tour dans une position critique, eut besoin d'un « appui libérateur » et voulut se maintenir en se rendant redoutable, il reprit le projet inique de Louis XVI, et ce que les Constituants de 1789 avaient repoussé comme *favorisant le despotisme* fut regardé comme une sauvegarde de la liberté — la leur évidemment, rien que la leur — par les valets issus des coups d'Etat de fructidor et de floréal.

— « Le jour où, s'était écrié un de ces incroyables, le jour

(1) Fils d'un ambassadeur et petit-fils d'un ministre de la guerre sous Louis XVI, le général de Ségur fut attaché à la personne de Buonaparte pendant la campagne de Russie.

(2) Mais qu'on n'oublie pas que les bourgeois des milices avaient leurs propriétés à défendre.

(3) *Mémoires*. Narbonne était un bâtard de Louis XV ; c'est pour cela qu'il était comte, général et riche.

où vous aurez décrété que la levée en masse de la jeunesse est en France une institution permanente, vous aurez décrété la République *impérissable !* » (1)

Disons-le bien haut, c'est sur une loi entachée de nullité et précédée de fausses promesses, sur l'abus d'un pouvoir usurpé, sur un insidieux prétexte, que reposa le nouveau système militaire à l'aide duquel il fut si facile à certains hommes de maîtriser le peuple affaibli, tout en se procurant un renom, des richesses et des titres qui lui coûtèrent si cher et lui profitèrent si peu (2).

En perfectionnant l'armée selon le principe despotique de la Prusse et selon les vœux d'une Monarchie qui, pour se rendre « impérissable » en 1789, avait tenté de s'en faire un « appui libérateur », l'usurpation de fructidor et de floréal n'eut qu'un but : contenir les citoyens en employant à cet effet des jeunes gens incapables de ressembler jamais à ces vieux soldats à l'indocilité desquels, neuf années auparavant, la bourgeoisie avait dû son émancipation.

Dans tout cela, Jourdan, en qui le peuple avait confiance, ne fut qu'un miroir à alouettes ; mettez à sa place le comte de Latour-du-Pin-Paulin, remplacez le Directoire par Louis XVI, et vous connaîtrez d'autant mieux le secret de la conscription que le Lacuée qui, en décembre 1789, demandait ce système pour sauver le roi, se trouvait en 1798, aux côtés du futur maréchal de l'Empire et du futur pair de la Restauration, en attendant d'être lui-même comte de Cessac et ministre de l'homme du dix-huit Brumaire (3).

(A finir) Ch. DÉTRÉ.

(1) Séance du 19 août 1798. Discours de Porte, député de la Haute-Garonne. Porte était gascon.

(2) En 14 ans, la gloire dont Buonaparte a nourri la bête humaine française a coûté 5,300,000 hommes et 14 milliards en argent. En 10 ans d'Empire, d'après une statistique établie sur les données du comte d'Hargenvilliers, directeur de la conscription, 1,750,000 conscrits seraient morts sur les champs de bataille. Mais on a eu la consolation de voir les Buonaparte et leurs *lieutenants civils ou militaires vivre dans des palais et brasser des millions que leur postérité n'a pas encore mangés.*

(3) Il nous semble utile de faire observer ici que Lacuée, ami intime de Carnot, s'était compromis dans les intrigues qui aboutirent au 18 fructidor. Vu d'un très mauvais œil par le nouveau Directoire, Lacuée ne pouvait moins faire que d'aider Jourdan à l'affût d'un commandement. Dans les lettres du royaliste Mallet-Dupan, saisies à Trieste dans le portefeuille du comte d'Entraigues, Lacuée est désigné comme « *un intrigant sur lequel les ennemis déclarés ou secrets de la République pouvaient compter* ».

RÉNÉGATS

Un prêtre écrivain de qui je n'ai pu jusqu'ici étudier l'œuvre littéraire, mais que j'estime pour sa révolte, vient de rompre publiquement avec l'Eglise. J'ai lu avec une émotion profonde et toute sympathique la belle lettre où il signifie cette rupture au cardinal-archevêque. Malheureusement la joie que me causa par elle-même cette démarche vigoureuse se troublait, à y longuement songer, d'une espèce d'angoisse lourde et triste, comme nous en éprouvons, quand par un après-midi menaçant d'orage, nous regardons des voyageurs partir. Cette inquiétude ne se rapporte nullement à la personne de M. Victor Charbonnel, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Je la ressentirais pour tout autre qui se serait mis dans son cas, et je ne fais qu'un souhait : c'est que M. Charbonnel la dissipe, en ce qui le concerne, par la force et la beauté de la vie nouvelle dont sa lettre au cardinal-archevêque marque si courageusement le début.

Je suis donc inquiet pour le prêtre que je vois, même dans une superbe revendication de liberté et de vie, dire un adieu amer et irrévocable à son église. Je crains pour lui. J'ai peur qu'il ne soit pas assez fort pour légitimer sa hardiesse ; que, depuis trop longtemps accoutumé à l'ombre glacée des chapelles, il ne sache plus se tenir debout sous les durs rayons du jour. Il me semble que sur son départ veillent des génies de vengeance. J'ai le pressentiment d'une existence exilée.

Depuis sa première adolescence, il subissait une éducation merveilleusement combinée pour effacer en l'homme la qualité individuelle, tout ce qui ferait de lui un être saillant et vivant. Car, si c'est le rêve de l'Eglise que tous les hommes deviennent un jour anonymes et pareils sous son autorité, il y aurait pour

elle péril vital à ce que ses ministres, les exécuteurs de sa pensée, cessassent un seul moment de l'être. Quand donc elle a marqué un enfant pour le sacerdoce — et elle marquerait volontiers tous ceux qui lui sont commis, —l'Eglise le surveille et l'épie, avec une méthode et une persévérance qu'on ne comprend point sans les avoir vues à l'œuvre, afin d'étouffer en lui tout abandon à ce qu'il pourrait ressentir, dans l'esprit ou dans le cœur, de spontané et de fort, et même de l'en faire rougir. Car le spontané, c'est le mal, parce que c'est le différent et le rebelle. Après dix ou quinze années de cette culture, il est rare qu'elle ne soit pas arrivée à son but, qu'elle n'aît pas l'outil qu'elle voulait. Le lévite, les joues fraîches encore de jeunesse, a l'âme suffisamment dévirilisée et flétrie. Il n'est plus un homme distinct, mais une simple figure dans la pâle multitude des gens d'église. Ni l'intelligence ni l'instinct ne vivent plus en lui d'une vie assez accusée pour qu'on ait dans l'ordinaire à en redouter quelque éclat. Contre ces deux forces dangereuses l'Eglise a des armes. Pour toute question que l'esprit pose elle tient des mots tout prêts ; elle l'enveloppe dans un filet d'abstractions où s'endort bientôt toute capacité d'intuition personnelle, et qu'il ne saurait rompre sans une extraordinaire vigueur native. Et quant à ces mouvements profonds de l'instinct et du cœur par où s'annonce bien plus communément encore chez une âme jeune l'éternel amour de la vie, si elle ne parvient pas à les détruire, du moins y jette-t-elle, par la terreur du péché et les hideuses images de la souillure, assez de trouble, de honte et d'alarmes, pour en chasser à jamais toute franchise et toute joie. Elle empoisonne de scrupule et d'angoisse toute sensibilité naturelle : ainsi elle s'assujettit ceux des siens qui n'ont pas voulu complètement mourir de la mort intérieure, en leur faisant un supplice de vivre. Ces nobles et doux avertissements de la vie qui, compris par l'intelligence dans toute la profondeur et l'étendue de leur signification, révèlent à l'homme la sublimité de sa mission naturelle, ne sont plus pour le prêtre qu'un triste cauchemar.

De ces deux sortes de servitude que je n'ai pu que trop brièvement décrire et qui au fond n'en font qu'une — car l'homme est un — la première ne pouvait avoir de prise durable sur une intelligence aussi vive et aussi informée que M. Charbonnel. Il y a longtemps qu'il n'est plus prêtre par la foi dogmatique. L'est-il encore par la sensibilité ?

« Servir l'Eglise, a-t-il écrit, ce n'est plus servir Dieu. »

Belle et forte parole où il résume les motifs de sa révolte. Ainsi, M. Charbonnel veut continuer de servir Dieu. Il ne rejette pas sa qualité de prêtre, il l'entend dans un sens nouveau. Il ne croit plus que cette qualité soit conférée par quelques gouttes d'huile. Mais il pense sans doute qu'une conscience avide du bien universel est le seul titre de sacerdoce que les hommes puissent comprendre et reconnaître, en égaux d'ailleurs et sans avoir à s'incliner.

Je me demande donc ce que nous pouvons attendre, non de M. Charbonnel personnellement — ce serait presque une grossièreté ! — mais en général d'un prêtre réfractaire qui ne déserte l'asile de mort où trop longtemps il erra, que pour exercer à l'air libre sa mission de guide spirituel et d'éducateur. En cette affaire, je me moque tout à fait d'un changement de formules. Je réclame un changement dans l'homme et le veux voir de mes yeux. Si vous ne nous apportez qu'une théologie édulcorée en symbolisme, un mysticisme modernisé, un protestantisme attendri de sensualité catholique — vous pourrez faire avec tout cela de jolis livres et vous ne manquerez pas de têtes faibles autour de vous pour composer une petite chapelle. Mais alors notre temps n'a aucun besoin de vous. La question est celle-ci : en abandonnant le catholicisme, avez-vous eu la force de vous porter au point de vue exactement contraire ? Croyez-vous que l'action éducatrice consiste, non pas à énerver les énergies naturelles, mais bien à leur donner conscience d'elles-mêmes, non pas à réprimer la vie, mais à la mettre en liberté ? Croyez-vous que le bonheur est de ce monde et signifie précisément force et surabondance de vie intérieure ? Mais cela on ne le croit pas, à vrai dire : on l'éprouve. L'éprouvez-vous ? Etes-vous heureux ? Certes, c'est l'amour de la vie qui depuis longtemps vous travaillait et vous a enfin poussé hors du temple. Et, si noblement que vous l'ayez exprimé, j'aurais voulu des expressions encore plus criantes, plus dépouillées des retenues d'hier. Mais cet amour survit-il en vous assez fort, assez entier, assez jeune pour s'exhaler de lui-même en action bienfaisante et faire lever les germes de bonheur épars chez les autres hommes ? Ne l'a-t-on pas à jamais diminué, énervé ? Si vous nourrissez l'angoisse et la méfiance, vous les propagerez aussi. Si, pour atténuer l'éclat de votre affranchissement intellectuel, vous vous faisiez plus prêtre par le sentiment, par une espèce de contraction craintive et dédaigneuse, nous n'aurions rien gagné à votre révolte. Elle porterait sur l'apparence, non sur

le fond. Restez-vous prêtre ? Ce caractère, mystiquement ineffaçable selon la doctrine de l'Eglise, ne l'est-il pas réellement selon la nature, trop blessée peut-être par certains attentats pour les réparer ? Cette nature et cette humanité auxquelles la plus meurtrière des disciplines s'est ingéniée à vous rendre sourd et aveugle, vous captivent-elles encore par mille regards, vous parlent-elles par mille voix ? Ou leur opposez-vous, peut-être, un visage soupçonneux et en serez-vous toujours à frotter vos yeux inquiets ? Avez-vous de pleines pensées sans réserve, ou seulement des demi-pensées, soucieuses de vous-même, du paraître, soucieuses d'hier et de demain ?

Au fond je suis, en ceci, d'accord avec l'Eglise. Elle aussi se moque de la négation doctrinale, tant qu'elle émane de volontés trop brisées, d'âmes trop dégoûtées pour entreprendre sur de nouveaux frais l'œuvre de vivre. Mais elle a peur des volontés : et c'est pourquoi elle les atrophie de bonne heure. J'ai lu dans le *Figaro* que le cardinal-archevêque avait accueilli « avec plus de pitié que de colère » l'exode de M. Charbonnel. Vraisemblablement ce ne sont là que des paroles, une attitude. Mais malheur à vous, M. Charbonnel, si vous n'inspiriez pas de colère et de haine à l'Eglise. Je voudrais connaître le sentiment des plus fins parmi vos confrères. Ils ne s'y trompent pas! si vraiment ils éprouvent pour vous cette commisération dédaigneuse et méchante dont se targuerait, au dire du *Figaro* le cardinal-archevêque, c'est qu'ils vous connaissent prêtre encore et malgré tout, c'est qu'ils vous savent sans joie, c'est qu'ils vous voient traîner, sous la violence hautaine et tranquille du style et des actes extérieurs, une âme mendiante et misérable. Oh ! comme je désire qu'il en soit autrement ! Et n'en doutez pas, en dépit des craintes que je me devais d'exprimer dans toute leur force, j'en ai pour vous et pour nous la ferme et amicale espérance.

PIERRE LASSERRE.

NATURALISME ET NATURISME

Emile Zola devant l'Esprit nouveau

I

La situation d'Emile Zola vis-à-vis de la jeunesse littéraire française vient de changer brusquement.

Un groupe de très jeunes écrivains, qui se sont rapidement groupés autour de l'étendard du « naturisme » fièrement porté par les chefs du mouvement, vient de manifester son culte enthousiaste pour le romancier fameux que la génération néo-idéaliste n'a cessé d'accabler de son indifférence et de son mépris. Cette situation nouvelle, quelque éphémère et superficielle qu'elle puisse être, étant donnée la succession rapide des écoles et des théories, mérite bien qu'on s'y arrête pour l'envisager, d'autant plus qu'elle nous fournira l'occasion d'un jugement d'ensemble, à un point de vue nouveau, sur l'œuvre et les idées conductrices du maître de Médan.

Les « naturistes » placent Zola plus haut que ne l'osèrent jamais ses disciples les plus directs et les plus enthousiastes. Ecoutez M. Saint-Georges de Bouhélier parler du « sublime grand homme », qu'il considère comme notre écrivain national : « Son œuvre est égale au monde même. Il expose de poudroyantes fresques où toute l'humanité palpite, chante, se répand... Cet homme a conçu une cosmogonie... *La Terre*, puissante fresque énorme, qui semble un pan de paysage arraché du monde par un jeune géant !.... Le colossal travail d'Emile Zola, son œuvre éternelle comme les plantes, comme la terre

qu'il chante, cette extraordinaire clarté répandue par lui sur le ciel, sur la nature et sur l'homme !... Ses ouvrages dans lesquels tressaille la terre tout entière... » (1) On peut voir par ces quelques phrases, choisies çà et là, que l'enthousiasme naturiste ne ménage pas son admiration au maître naturaliste; il est juste d'ajouter que M. de Bouhélier lui nie la « notion du divin. » Et cette remarque est importante à noter, car nous verrons de quelle façon elle peut être rapprochée de celle que nous formulerons nous-même plus loin.

Zola eut jusqu'ici la fortune regrettable d'être bassement et grossièrement bafoué par les uns, hyperboliquement grandi par les autres, en somme presque jamais compris dans sa véritable essence. Son œuvre et son rôle valent cependant la peine d'un regard sérieux et d'un clair jugement, car ils sont synonymes de force et de vie. L'insulte ne me satisfait pas plus que l'hyperbole, et je ne vois pas que l'on ait une fois essayé de déterminer son rôle exact, son œuvre et sa pensée, en toute sincérité et en toute justice, sans emphase comme sans mauvaise foi. Ce simple hommage de la vérité à un labeur considérable, à une œuvre de haute importance, n'a jamais été offert, et il serait temps de le tenter. Après l'injure et après l'encens, il y a place encore pour la justice et pour un simple regard d'humanité vers l'un de ceux qui auront déterminé l'orientation du futur.

Je demande, à cet effet, que l'on oublie toutes les opinions, toutes les injures, tous les éloges conventionnels, toutes les hypocrisies, la foule des banalités écrites ou proférées autour de cet homme, pour ne se souvenir que de son œuvre, et de ses idées, de ce qu'il a dit et pensé véritablement. L'effort est moins aisé que l'on ne pourrait croire, car son nom nous arive chargé des mille défroques de la sottise, de la flatterie et de l'erreur. Cherchons à restituer son véritable sens et son authentique saveur.

Si les « naturistes » tentent de réhabiliter Zola, c'est qu'ils estiment apparemment son œuvre encore incomprise et méjugée, et peut-être n'ont-ils pas tort. Profitons de cette remise en question de l'œuvre toujours vivante pour en tirer quelques jugements personnels, à la lumière de l'esprit nouveau.

(1) Saint-Georges de Bouhélier : *L'Hiver en méditation.* L'ouvrage est dédié à Emile Zola.

II

La chose importante, à mon avis, pour débrouiller la pensée profonde et la signification intime d'un homme aussi considérable et aussi chargé de commentaires, c'est de remonter jusqu'à la source même de cette pensée, jusqu'au point précis d'où a jailli son épanouissement, à la racine même de l'être entier.

La recherche sera d'ailleurs aisée, car l'auteur a pris soin de nous détailler longuement et scrupuleusement la genèse de son œuvre.

Il n'a jamais caché de quelle extraction était sa pensée et nous a même fourni mille et une raisons pour justifier et commenter son choix, raisons je ne dirais pas superflues puisqu'elles éclairent les nombreuses ramifications de son idée première, mais nullement exigibles, puisqu'il était libre, après tout, de choisir la base de son édifice.

Il n'y a sur ce point nulle équivoque possible : Zola appuie son œuvre et sa réforme sur la science expérimentable, et, en particulier, sur le livre fameux de Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

Nous avons, il est vrai, cette affirmation : « J'ai appelé naturalisme, dit-il, le large mouvement analytique et expérimental qui est parti du dix-huitième siècle et qui s'élargit si magnifiquement dans le nôtre. » (1) Mais, malgré cette déclaration, il est indéniable que le naturalisme a eu pour principe déterminant les axiomes émis par la physiologie vers le milieu de ce siècle, et spécialement par Claude Bernard.

Ce dernier avait dit :

« Je me propose d'établir que la science des phénomènes de la vie ne peut avoir d'autres bases que la science des phénomènes des corps bruts, et qu'il n'y a, sous ce rapport, aucune différence entre les principes des sciences biologiques et ceux des sciences physico-chimiques.... Dans l'expérimentation sur les corps bruts, il n'y a à tenir compte que d'un seul milieu, c'est le milieu cosmique extérieur ; tandis que, chez les êtres vivants élevés, il y a au moins deux milieux à considérer : le milieu extérieur ou extra-organique, et le milieu inté-

(1) E Zola. *Le Roman Expérimental.*

rieur ou intra-organique. *La complexité due à l'existence d'un milieu organique intérieur est la seule raison* des grandes difficultés que nous rencontrons dans la détermination expérimentale des phénomènes de la vie et dans l'application des moyens capables de la modifier.

« ... Si les phénomènes vitaux ont une complexité et une apparente différence de ceux des corps bruts, ils n'offrent cette différence qu'en vertu des conditions déterminées ou déterminables qui leur sont propres (1). »

Paroles que Zola commente et résume très clairement de la manière suivante :

« ... La spontanéité des corps vivants ne s'oppose pas à l'emploi de l'expérimentation. La différence vient uniquement de ce que un corps brut se trouve dans le milieu extérieur et commun, tandis que les éléments des organismes supérieurs baignent dans un milieu intérieur et perfectionné, mais doué de propriétés physico-chimiques constantes, comme le milieu extérieur. Dès lors il y a un déterminisme absolu dans les conditions d'existence des phénomènes naturels, aussi bien pour les corps vivants que pour les corps bruts. Il appelle « déterminisme » la cause qui détermine l'apparition des phénomènes. Cette cause prochaine, comme il la nomme, n'est rien autre chose que la condition physique et matérielle de l'existence ou de la manifestation des phénomènes.... *Les corps vivants... sont tour à tour ramenés et réduits au mécanisme général de la matière.* »

Nous pouvons saisir par ces quelques phrases du savant, éclairées par le commentaire de l'homme de lettres, la pensée même de Claude Bernard. Sans chercher à la caractériser pour le moment, nous allons voir comment Zola, faisant siennes les idées du physiologiste, les revendique pour lui-même et pour son art, se les assimile intégralement et déclare considérer cette conception de la vie et de l'homme comme celle qu'il adopte dans son œuvre. La méthode expérimentale et la conception qu'elle comporte, sont pour lui aussi justement applicables au romancier qu'au médecin.

« Quand on aura prouvé, dit-il, que le corps de l'homme est une machine, dont on pourra un jour démonter et remonter les rouages au gré de l'expérimentateur, il faudra bien passer aux actes passionnels et intellectuels de l'homme... On a la chi-

(1) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, passim.

mie et la physique expérimentales, on aura la physiologie expérimentale; plus tard encore on aura le roman expérimental... Nous devons opérer sur les caractères, sur les passions, sur les faits humains et sociaux, comme le chimiste et le physicien opèrent sur les corps bruts, comme le physiologiste opère sur les corps vivants. *Le déterminisme domine tout.* C'est l'investigation scientifique, c'est le raisonnement expérimental qui combat une à une les hypothèses des idéalistes, et qui remplace les romans de pure imagination par les romans d'observation et d'expérimentation... C'est là ce qui constitue le roman expérimental : posséder le mécanisme des phénomènes chez l'homme, montrer les rouages des manifestations intellectuelles et sensuelles telles que la physiologie nous les expliquera, sous les influences de l'hérédité et des circonstances ambiantes, puis montrer l'homme vivant dans le milieu social qu'il a produit lui-même, qu'il modifie tous les jours, et au sein duquel il éprouve à son tour une transformation continue. Ainsi donc, nous nous appuyons sur la physiologie, nous prenons l'homme isolé des mains du physiologiste, pour continuer la solution du problème et résoudre scientifiquement la question de savoir comment se comportent les hommes, dès qu'ils sont en société... En somme, tout se résume dans ce grand fait : la méthode expérimentale, aussi bien dans les lettres que dans les sciences, est en train de déterminer les phénomènes naturels, individuels et sociaux, dont la métaphysique n'avait donné jusqu'ici que des explications irrationnelles et surnaturelles (1). »

En résumé, de même que, suivant Claude Bernard, la « méthode appliquée dans l'étude des corps bruts, dans la chimie et dans la physique, doit l'être également dans l'étude des corps vivants, en physiologie et en médecine », de même, suivant Zola, la méthode expérimentale qui conduit à la connaissance de la vie physique, « doit conduire aussi à la connaissance de la vie passionnelle et intellectuelle. » « Ce n'est qu'une question de degrés dans la même voie, ajoute le romancier, de la chimie à la physiologie, puis de la physiologie à l'anthropologie et à la sociologie. Le roman expérimental est au bout. »

L'affirmation est nette. Nous savons donc sans nulle équivoque d'où procède le naturalisme et nous pourrons, cette base une fois reconnue, en découvrir plus tard la pensée profonde. La méthode de cette littérature est donc calquée sur la mé-

(1) Emile Zola, *Le Roman expérimental*, passim.

thode de cette science. Non seulement la littérature naturaliste sera déterminée par la science, mais elle n'en est que le prolongement, elle s'identifie à elle ; elle est de la science elle-même, si j'en crois cette phrase : « Nous continuons, je le répète, la besogne du physiologiste et du médecin, qui ont continué celle du physicien et du chimiste.... *Dès lors nous entrons dans la science.* » Et cela, à mesure que l'idéal qui « nous vient de nos premières ignorances » recule et décroit.

En un mot l'identification du point de vue scientifique de Claude Bernard et du point de vue littéraire de Zola est absolue.

Or quelle est, en somme, la conception scientifique de Claude Bernard, la conception dont sa doctrine de l'expérimentation n'est que l'écorce ? Les quelques lignes citées plus haut nous permettent de la déterminer. Le phénomène vital se résout pour lui dans la matière. Point n'est besoin de supposer des éléments spirituels dont notre progressive pénétration de la matière restreint chaque jour le rôle. La vie intra-organique n'est comme la vie extra-organique, qu'un ensemble, quoique plus complexe, de réactions physico-chimiques. En d'autres termes, la vie spirituelle se résout dans la vie matérielle. Ou bien encore, l' « âme » n'est que de la matière infiniment différenciée. C'est en somme la thèse du matérialisme pur et il serait oiseux d'en répéter ici les axiomes, d'ailleurs si populaires. Nous nous bornons à dire que la méthode expérimentale de Claude Bernard est basée sur une conception strictement matérialiste de l'être vivant.

Si nous passons du savant à l'homme de lettre, de l'auteur de l'*Introduction* à l'auteur des *Rougon-Macquart*, l'analogie de principe est aussi frappante que l'analogie de méthode. Zola en adoptant la doctrine expérimentale de Claude Bernard et en l'appliquant au roman, adopte par cela même le point de départ du physiologiste. Il ne peut lui emprunter sa méthode sans lui emprunter sa conception. Et pour ne nous laisser aucun doute sur cette complète identification, il nous l'affirme et nous la répète en toute droiture et en toute énergie.

La méthode littéraire de Zola, aussi bien que la méthode scientifique de Claude Bernard se déduit d'une conception purement matérialiste de la vie et du monde.

Zola est tout entier dans le matérialisme comme toute la force du matérialisme est en lui.

Voilà ce qu'il importait de fixer au début ; car toute son œuvre, toute sa pensée reposent sur cette base. Et c'est, éclairés

par cette vérité, que nous pourrons pénétrer dans les constructions massives qu'il édifia, pour en découvrir la signification. Il faut remonter jusqu'aux genèses pour saisir le sens total des épanouissements.

Il n'est même pas inutile de constater que le radicalisme matérialiste de Zola dépasse de beaucoup celui de Claude Bernard qui, en écrivant cette phrase, faisait prévoir la contre-partie de sa doctrine scientifique : « Pour les lettres et les arts, écrit-il, *la personnalité domine tout*. Il s'agit là d'une création spontanée de l'esprit et cela n'a plus rien de commun avec la constatation des phénomènes naturels, dans lesquels notre esprit ne doit rien créer. » Phrase que Zola repousse avec énergie et avec raison, puisqu'elle serait la négation de sa méthode expérimentale appliquée à la littérature. Il n'accepte des idées du savant que cette méthode expérimentale et la conception de la matière et de la vie qu'elle comporte. Il récuse tout autre point de départ que celui du matérialisme pur.

Si l'on se reporte à l'époque où Zola entreprit simultanément la campagne naturaliste et son œuvre, c'est-à-dire vers 1865 — année de la *Confession de Claude* et de la polémique inaugurée au *Salut public* de Lyon — la grandeur de son œuvre ne peut manquer d'apparaître au spectateur qui la considère par delà les trente-deux années révolues.

L'idéal pour une œuvre littéraire à cette époque — idéal dont une bonne partie de notre littérature contemporaine conserve respectueusement la tradition — c'est de renfermer le plus possible de convention et de romanesque, de joliesse et de douceur, de doux parfums et d'élégantes sucreries. Le chef-d'œuvre doit énumérer le décor obligatoire des petits ruisseaux et des petits oiseaux, des fleurs en satin et des délicieuses mièvreries, des soleils immuables et des clairs de lune mélancoliques où s'élève un chant de guitare qui fait fondre le cœur d'émotion. Au milieu de cette nature touchante et pleine de chastes ivresses, les jeunes vierges se dessèchent d'un amour aussi foudroyant que mal récompensé, tandis que des brigands les enlèvent à l'amour de la famille ou que des adolescents transportés des plus pures intentions les arrachent à une mort certaine. La nature n'apparait qu'ornée d'un vernis odorant, l'univers matériel et corporel n'est toléré qu'à la condition d'y montrer un visage convenablement rasé. Le sentimentalisme coule à pleins bords, comme l'huile sous la pierre qui écrase l'olive ; et l'on boit le nectar de la divinité

dans une coupe de pierreries. L'eau de rose enivre chastement les sens. On nomme les choses et les êtres par des vocables artistement choisis, et l'art consiste spécialement dans la façon d'approprier les plus rudes créatures au bon ton de la société. La plus touchante émotion inonde les âmes pour les purifier, et les prépare ainsi à goûter les joies du céleste séjour.

C'était en un mot le beau temps de la littérature spiritualiste.

Le rôle capital, énorme, de Zola consiste essentiellement dans son anti-spiritualisme. Sa gloire véritable est là, et son éternel honneur. C'est par sa lutte acharnée, héroïque, permanente contre le spiritualisme officiel et l'art qui l'illustrait, que nous lui devons la plus chaude sympathie. J'y vois sa raison d'être et le sens profond de son œuvre.

A cet art anti-réel, anti-esthétique, anti-humain, anti-vivant, il oppose, d'un brutal effort, le torrent houleux des matérialités. Devant cet aliment de boudoir et de pensionnat, cette spiritualisation de bas étage, il ne dissimule pas sa haine et son mépris. Et il lui substitue sa rude clameur de revendication en faveur de la terre et de la matière, des sauvages ivresses de la chair, des saines émanations de la vie. Le flot de sa virilité submerge toutes ces petitesses. Le rappel à l'ordre de la réalité vient de lui.

Le spiritualisme et ses innombrables disciples tiennent ce langage : « Vous nous affirmez que le monde n'est pas tout entier dans nos insipides fadaises, que le monde est plus rude et plus varié. Nous le savons ou le pressentons. Mais nous sommes avant tout respectueux de la « morale » et du bon ton. Jamais nous n'emploierons notre talent à l'expression réelle de la vie. Ce qu'il faut aux hommes, c'est le mensonge et l'éternelle illusion, c'est la flatterie. » Toute l'œuvre de Zola est la négation de ce langage. Son âpre restitution des choses, au mépris de toutes les traditions, fait saillir les reliefs aigus, évoque les couleurs brutales, l'odeur des sèves originelles. L'énergie, le corps, la motte de terre, le sexe, la matière sous toutes ses formes, l'homme primitif, les animaux reprennent vie sous son regard obstiné. De l'être morne, spiritualisé jusqu'à l'anémie, angélisé jusqu'à la presque totale neutralisation sensuelle par l'art du romancier en vogue, il fait jaillir, au libre contact de sa personnalité, l'animal humain dans sa fauve luxuriance ; de l'ensemble du monde pudiquement dissimulé sous un triple voile de convention, d'hypocrisie et d'ignorance,

il fait renaître un univers aux forces libres et farouches. L'homme, sanctifié par le spiritualisme, tendait la main à ses frères les anges, se croyant si près d'eux que le monde animal, le monde végétal n'étaient plus rien dans son esprit qu'un décor gracieux planté par le divin régisseur des forces cosmiques. Le corps n'avait de raison d'être que dompté par l'âme; la chair aux libres sensations n'était que la prison d'une étincelle divine, en perpétuelle mélancolie de son exil terrestre. Le monde enfin n'avait de valeur qu'en tant que chef-d'œuvre de la divinité, sorti de sa main et entretenu par elle.

Dans l'univers ainsi conçu, il y avait d'une part les choses nobles, les fleurs, les pierres précieuses, les clairs de lune, l'âme de l'homme, le désintéressement, la virginité, le sacrifique, c'est-à-dire les choses spirituelles, et les choses basses, la motte de terre, les animaux, l'herbe sauvage, le corps de l'homme, la sensualité, la jouissance, l'instinct, c'est-à-dire les choses matérielles. Décrire et glorifier le monde « matériel » est une preuve de bassesse. En un mot, il y a « l'âme », dont il faut partout exulter le rayonnement, et il y a le « corps », dont il ne faut tenir compte que s'il est transfiguré par l' « âme »: il y a les choses nobles et les choses ignobles.

C'est contre ce principe de la plus inconcevable folie que Zola s'insurge violemment. *Pour lui rien n'est vil ni bas dans la nature et dans l'homme* Il considère toutes choses du même œil impartialement humain. Les êtres et les choses, objets de mépris ou d'indifférence reprennent en lui leur saveur originelle ; ce qui semblait banal apparait dans tout l'éclat de la force. Le spiritualisme pâlit auprès de la réalité, car l'indigence de vérité et de beauté ne dépendait pas du spectacle, mais du spectateur.

Il reprend par le bas cette immense investigation de la nature et de la vie qu'est au fond toute science, tout art, toute littérature. La pensée spiritualiste dans toutes ses branches n'accorde sa hautaine attention qu'aux sommets de la créature, qu'aux seules floraisons de l'être humain. Les racines semblent indignes de son attention et dépendent de la catégorie des choses basses. Zola concentre tous ses regards sur les racines, sur les instincts et les origines, c'est-à-dire sur la base organique de l'être vivant. Il en pénètre les forces latentes et les fauves énergies, aliment et sève de la vie générale. Il se détourne des fades sublimités, des héroïsmes de mauvais aloi pour scruter l'humble et grande réalité. Une grande part de sa

force est là : il déchire le voile qui couvrait de prétendues ignominies et il nous découvre la richesse infinie des organes « inférieurs ».

Il ordonne et pratique le « retour à la nature », — l'expression est de lui — revendication que sous un sens plus actuel encore, nous entendons formuler de nos jours, et dont le sociologue Edward Carpenter s'est fait l'interprète le plus pénétrant et le plus puissant. Il retrouve la pulsation de la nature à travers la vie de l'homme et la vie des choses.

Il relie cette nature à l'homme en une communion frémissante; ce lien, voilà sa grande force. Il conçoit une vie générale. L'animal humain n'apparait pas pour lui l'acteur isolé dans un site conventionnel. La terre et l'homme se communiquent la même chaude parole, échangent les mêmes fluides, participent au même souffle. Le divorce cesse pour lui. Il écrit ces nobles paroles dont, à présent surtout, nous pouvons évaluer la portée : « Nous avons fait à la nature, au vaste monde, une place tout aussi large qu'à l'homme. Nous n'admettons pas que l'homme seul existe et que seul il importe, persuadés au contraire qu'il est un simple résultat, et que, pour avoir le drame humain réel et complet, il faut le demander à tout ce qui est. » (1) Il possède le sens profond des organismes, d'où son art de rendre les mille frémissements de la foule.

Nul rôle plus noble, plus fécond. C'est le chaud contact avec la réalité, c'est la vie faisant irruption de ses mille souffles, dans un domaine privé d'atmosphère, l'instinct puissant de la terre dominant les fadaises sentimentales et l'édifice des fausses moralités. A une littérature de mort succède une pensée de vie.

Il est fort compréhensible que la franchise de Zola ait rencontré, dès la première heure, un acharnement et une férocité d'insultes, dont la bassesse émanait de ce « groupe de puritains jésuites, boutonnés dans leur redingote, ayant peur des mots, tremblant devant la vie, voulant réduire le vaste mouvement de l'enquête moderne au train étroit de lectures morales et patriotiques » (2).

La rage soulevée venait confirmer ce fait, que Zola avait touché juste en attaquant le vieux principe spiritualiste et dualiste. C'est en cela qu'il appartient au mouvement profond

(1) E. Zola. *Le Roman expérimental.*
(2) E. Zola, *La République et la Littérature.*

d'émancipation de la pensée moderne vis-à-vis de la philosophie traditionnelle directement issue du christianisme, et c'est par là que son rôle fut énorme. Il a battu en brèche, sans relâche, avec une énergie extraordinaire, dans sa critique et dans son œuvre, le vieux spiritualisme; il s'est insurgé contre le dualisme chrétien de l'âme et du corps, il a brutalement revendiqué la vie de la terre et de la matière, réentendu la nature et l'instinct. Voilà ce qu'il est impossible de lui contester, et ce qui suffit à légitimer sa gloire.

Une pensée vivante en perpétuelle action contre la tradition mensongère, tel est le spectacle passionnant qu'il nous présente.

(A suivre). Léon BAZALGETTE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Jeunes Revues.

Elles dorment sous les galeries de l'Odéon, tristes vierges que nulle main ne pollue. C'est que leur insignifiance est trop connue. Elles ne contiennent, au déballage, que de mauvais vers, des proses ridicules et parfois les manifestes de quelques attardés persistant à jouer encore aux chefs d'écoles.

C'était bon, cela, il y a cinq ou six ans. Alors, on s'injuriait en style fleuri, d'un café à l'autre. On avait l'air de vouloir tout sabrer, la syntaxe, les mœurs et le gouvernement. On baudelairisait jusqu'à la gastrite et Mallarmé, en ce temps-là, donnait de fortes migraines à certains garçons qui sont aujourd'hui juges de paix en province. On hurlait des vers à la barbe des sales bourgeois qui consentaient pourtant, longanimes, à payer les bocks que buvait M. Moréas. C'était la bonne époque, on découvrait une profonde analogie entre telle façon de placer une virgule et telle opinion politique. Les symbolistes étaient réactionnaires; les décadents étaient anarchistes; les parnassiens existaient encore, à l'état de sous-préfets ou de députés radicaux. M. Péladan passait pour avoir toute l'étoffe d'un grand homme. M. Barrès disait : « Après moi, s'il vous plaît ! » M. Mendès disait : « Décidément, j'en suis un autre ! » Les jeunes gens qui arrivaient de leur village pour fréquenter les écoles, s'initiaient à l'élégance saganesque en grisant Paul Verlaine chez tous les troquets de la rue Saint-Jacques. C'était vraiment exquis ! sans compter que l'on avait une floraison de jeunes maîtres dont le public achetait les revues mensuelles, dans le but louable de se tenir au courant des nouveautés du roman, de la poésie et du paradoxe.

Maintenant, rien ne va plus. Les anciens bacheliers en délire, pleins de latin et du sot orgueil de soutenir une polémique contre M. Anatole Baju, sont devenus de braves garçons, suffisamment corrects et trop neutres. Leur idéal n'est plus de faire hurler le bourgeois, mais d'obtenir l'insertion d'une nouvelle dans le *Supplément du Petit Journal*. Ah ! quelle chute ! Aucun d'eux n'existe plus. Le feu s'est éteint sur tous les autels. Et les jeunes maîtres, rentrés dans le rang, se révèlent sans idées, sans style, sans personnalité. On les avait pris pour des révolutionnaires, et ce sont des jocrisses.

C'est pourquoi les aspirants littérateurs se montrent prudents, cette année. Ils ne laissent plus guère pousser leurs cheveux ; ils ne perdent pas leur temps à réformer la langue. Des revues paraissent encore, il est vrai. Mais elles sont bien sages, si sages qu'on les devine résignées à n'être lues par personne. Elles sont rédigées par des gars malins, qui comptent là-dessus pour pénétrer dans le

journalisme. Ils vivent au sommet avec la secrète espérance d'arriver un jour à faire du reportage. Le sonnet est mauvais. Parbleu !

Et voilà. C'est à faire regretter les solennels Zoulous qui, il y a cinq ou six ans, se ridiculisèrent avec un si bel entrain. Ils ne croyaient pas non plus à l'art, certes. Ils nourrissaient secrètement aussi l'espoir de lâcher un jour la lyre pour le fait-divers. Mais, au moins, ils avaient de l'aplomb, de la vanité, une ardeur de lutte vraiment méritoire. Ils ne manquèrent que de talent. Tandis que les jeunes gens d'aujourd'hui m'ont l'air de manquer de virilité, par surcroît. Heureusement que la jeunesse, la vraie, n'est pas tout entière dans les cafés du boulevard Saint-Michel, ou autour des jupes facilement dénouées des filles qui inspirent les poètes et les psychologues du *Mercure de France*.

Si jamais un bon tremblement social met à leur place les fils de sénateurs, les neveux de députés et les filleuls de ministres ; si on est jamais débarrassé de la séquelle haïssable des jeunes bourgeois aspirant à la gloire littéraire, alors vous en verrez refleurir, des jeunes revues, qui seront vraiment des revues de bataille et non comme en ce moment, des façons de cartes de visite ! Seulement, voilà : à quand le cataclysme ?

THÉATRES.

Je ne vous demande pas ce que vous pensez de M. Edmond Tarbé. (Est-ce bien Edmond ?) Je suis sûr que vous n'en pensez rien. Vous l'avez déjà oublié. Vous avez, du reste, fort bien fait. Cette façon de mariste, suranné, pédant et partial, onctueux et rosse, théologal, gouvernemental et assommant n'a point, sans doute, été exécuté sans phrases, mais il n'en est pas moins mort et enterré.

Seulement, que pensez-vous de M. de Curel ? Sa pièce a eu un certain succès. Les critiques patentés, ceux-là dont le jugement est infaillible et fait monter le tirage des quotidiens, s'accordent à lui trouver de bons tailleurs, ainsi qu'un bottier peu banal. Ils ajoutent, d'ailleurs, que M. de Curel a du style, des idées, le sens scénique. Ils en font un novateur. « As-tu vu comme il a dit son fait au socialisme ? » Et puis quelle psychologie magistrale, hein ? Ce socialiste chrétien, ce prédicant orthodoxe qui se convertit tout à coup aux théories capitalistes, est-ce assez ça ?

Oui, c'est tout à fait ça. Mais que pensez-vous de M. de Curel ?

Et croyez-vous que les directeurs de théâtre vont enfin réveiller leur public ! Il semble un peu endormi, ce bon public — ou plutôt, il est rudement blasé. Il va encore aux Français, par un reste de snobisme qui ne le retiendra pas longtemps, car les Français ne sont que le plus ennuyeux des endroits de plaisir. Les premières de l'Opéra sont aussi suffisamment courues. Et puis c'est tout ! Les spectateurs se fichent pas mal des pièces à thèses, des matinées de l'Odéon, de M. Claretie, du répertoire de M. Becque, des ennuis conjugaux de M. Porel, et même de M. Sardou. Ils demandent seulement à voir des cuisses, des fesses, des seins. Ils demandent qu'on les chatouille ; qu'on les fasse rire ; qu'on les excite. Ils demandent la permission de boire et de fumer. Ils finiront par réclamer, derrière la scène, un foyer tout spécial, où l'on pourra dire deux mots à l'étoile du jour. N'est-ce pas M. Chauvin qui demandait pour le peuple des places gratuites dans les théâtres ? Le naïf député ! Le peuple ne s'amuserait pas plus que les gens du monde dans ce qu'on est convenu d'appeler les vrais théâtres. Des places gratuites aux Folies-Bergères, à la bonne heure ! mais pour aller voir *Tristan de Léonnois*, non, ce n'est pas la peine ! Le peuple préfère le café-concert ou le piano fêlé du claque.

Et au fait, il a peut-être raison ? Auteurs, acteurs, musiciens, ne lui servent

qu'une infâme cuisine, sans goût et si lourde ! Ils sont cinq ou six dans Paris à faire des pièces pour tous les théâtres. Ils rabotent ça vivement avec une adresse extraordinaire. On se demande comment ils peuvent être si féconds. Parbleu! ils se recopient. C'est toujours la même pièce mise à une sauce différente. C'est toujours du Sardou ou de l'Hermant, pour les gens qui ont du linge ; du Gavault et Cottens pour les gens qui aiment la plaisanterie assez fine ; et du Curel, de temps en temps, pour avoir l'air de varier. Tout cela est inoffensif, mais ennuyeux. Le public sait très bien qu'il a déjà vu cent fois la pièce nouvelle annoncée à grand fracas. Il va de temps à autre au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal : il faut bien passer sa soirée quelque part, n'est-il pas vrai ? Mais il y va sans entrain, pour la forme et pour la frime. Il attend. Il attend sûrement une œuvre vigoureuse et vengeresse, l'œuvre qui sera pour tous les frelons sociaux ce que les *Corbeaux* de Becque sont pour les hommes d'affaires. *Les Frelons* ? Mais c'est un titre et, à tout hasard, je le réserve — s'il n'a pas été pris déjà par Népomucène Lemercier ou Ponsard !

Livres et Journaux.

Le mois dernier, je vous promettais la suite d'un entretien sur les journaux, et spécialement sur le *Figaro*. Mais je me laisserais aller à parler de l'affaire Dreyfus et vous devez en être vraiment fatigués. Puis, que vous dire, à propos du *Figaro*, que vous ne sachiez ?

Je tiens à faire remarquer simplement une chose attristante : c'est que les journaux réactionnaires ou opportunistes seuls *ont de l'argent*. En dehors des fonds secrets et des bénéfices réalisés sur les affaires de publicité, ces feuilles peuvent compter, en cas de besoin, sur les personnalités les plus riches des partis qu'elles servent — personnalités fort nombreuses et dont l'aide n'est pas platonique. Nous devrions bien imiter cette solidarité des dirigeants. Nous n'aurions qu'à vouloir pour posséder des organes aussi puissants et plus intéressants que les journaux capitalistes. La *Petite République*, par exemple, est autrement vivante et tout aussi littéraire que le *Gaulois*, le *Temps* et le *Figaro*. Mais le juif catholique Meyer, mais le panamiste Hébrard, mais l'illettré de Rodays sont des hommes d'affaires qui considèrent un journal comme une affaire. Une clientèle se trouve pour leur donner sa confiance et des fonds. Les fonds fructifient ; les journaux prennent une importance et une extension énormes, parce que, sous une étiquette de littérature ou de politique, ils ne servent que des intérêts.

Nous pourrions démolir cette presse faisandée. Nous pourrions revenir à la tradition du journal indépendant et propre. Il suffirait pour cela que la classe travailleuse comprît tout ce qu'elle pourrait obtenir avec une presse ainsi organisée et donnât son obole. Les millions de la haute banque ne sauraient lutter longtemps avec avantage contre la souscription minime des prolétaires. Mais il faudrait une entente, de l'enthousiasme, de la persévérance. Est-ce que nous ne verrons pas cela ? Les plus ardents, les plus fiers, les plus probes se heurteront-ils toujours aux sales dessous de l'administration des journaux ? Ne pourra-t-on jamais, dans un quotidien à grand tirage, dire ce qu'on pense de tel ou tel, des grands magasins, des sociétés de crédit, parce que ces personnages, ces magasins, ces sociétés font faire de la publicité ou souscrivent des actions ? Ah ! quelle honte !

Ce rêve d'un journal *indépendant*, Paschal Grousset a tenté de le réaliser : on sait ce qu'a vécu la *Bouche de fer*. Et plus récemment, je voyais Pelloutier le reprendre : qu'est devenu son séduisant projet ? Pourquoi un honnête homme ne serait-il pas un habile homme, assez adroit, assez chanceux pour faire triom-

pher un journal propre, d'autant plus lu qu'il dévoilerait plus d'infamies à ce public, plus naïf qu'on ne suppose !

Mais où cet homme rare prendrait-il ses collaborateurs ? Nous sommes tous des lâches qui souffrons les corrections et les retouches des préposés aux secrétariats, qui écrivons un article quelconque dans un sens quelconque, sans vergogne, sans dignité et sans talent ! Et nous disons : « Il faut bien vivre... »

La bonne plaisanterie ! Vivre ? Putains dérisoires que nous sommes, nous nous prostituons à des gens qui ne nous paient pas. C'est eux qu'on décore et c'est nous qu'on méprise.

Nous n'avons pas le droit de nous en plaindre.

EUGÈNE THEBAULT.

LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE

ESPAGNE

L'histoire de l'Espagne s'est partagée jusqu'a notre temps entre le sabre et la soutane. A l'aide de la décadence évidente du peuple, la tradition semble se renouer. Mais cette résurrection du passé s'aggrave de la dégénérescence des mœurs guerrières et de la déviation de la foi religieuse. Au lieu d'un peuple conquérant, nous semblons un peuple prêt à se laisser conquérir. Au lieu de la foi et du fanatisme de nos aïeux, on se targue aujourd'hui d'une cynique hypocrisie qui permet de bien vivre par la transaction des instincts matériels avec les courants nouveaux du cléricalisme récalcitrant.

Cette situation, créée par la montée croissante des éléments de réaction a eu son moment aigu sous la domination des conservateurs. Leur conduite, leurs pratiques gouvernementales, leurs excès, leurs persécutions, sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en parler dans cet article.

A cette heure la presse démocratique fait le procès de la politique de despotisme sans frein à laquelle présidait Canovas. Depuis la fameuse lettre de Martinez Campos qui n'est ni un grand politique, ni un soldat fameux et moins encore un homme de talent, mais dont la sincérité est si grande qu'il y en a peu d'exemples dans la politique espagnole, la situation a changé du tout au tout. Cette lettre, contre laquelle on a plus déclamé que contre le pistolet d'Angiolillo, fut la claironnée que lança sur la réaction tout le peuple espagnol. Canovas, qualifié d'orgueilleux et de despote, d'arbitraire et de funeste par son propre allié, le défenseur constant des institutions monarchiques, quand ses amis et ses partisans faisaient des efforts inouis pour le présenter comme un héros qui tombe vaillamment sous le fer homicide de l'adverseire, fut réduit devant le pays aux justes proportions de ce qu'il avait toujours été : un tyranneau juché sur un piédestal de carton qu'un coup de pied opportun avait fait rouler sur le sol.

Et avec Canovas, qu'on élevait à l'immortalité parce qu'il tombait en jetant un cri qu'il ne jeta point, en depit de l'imagination de M. Millevoye dont l'article « Vive l'Espagne » fut accueilli chez nous par des grands éclats de rire, la réaction reçut un coup terrible qui fut le commencement de sa déroute.

Le gouvernement intérimaire présidé par Azcarraga dura ce que dure la villégiature pour les gens de Madrid. Les vents d'automne mirent fin à sa domination et maintenant le parti du cruel persécuteur des révolutionnaires espagnols, battu, taillé en pièces, cherche un autre tyranneau pour le guider de nouveau dans les chemins du pouvoir.

Un général jésuite, associé à un général que toute la presse étrangère appelle assassin, ont eu beau prétendre s'imposer au pays et aux institutions qu'ils soutenaient, la presse libérale, la presse à grand public, et parmi elle des journaux comme *El Imparcial*, *El Heraldo de Madrid*, *El Liberal*, l'a dit clairement : le chef de l'Etat a chassé du pouvoir les conservateurs sous l'impulsion sans doute de la clameur générale qui s'élevait contre eux.

« Les conservateurs sont enfin tombés, dit à ce sujet *El Nuevo Regimen*. Ce n'est pas le ministère, c'est la régente qui a provoqué la crise. » Pour quelles causes? *El Imparcial* les a mises dans la bouche d'un haut personnage et nous n'avons pas vu cette version catégoriquement démentie.

« La Reine Régente ne pouvait approuver qu'on maintînt en prison les anarchistes acquittés par le conseil suprême de guerre et de marine. Elle avait entendu parler avec horreur des tourments de Montjuich et n'avait pu obtenir qu'on ouvrît à ce sujet l'enquête qui convenait et qu'on châtiât ceux qui les avaient infligés.

« La Régente ne pouvait approuver non plus qu'on fît à Cuba une guerre de destruction et d'extermination et qu'on se désintéressât d'aussi lamentable façon des malheureux soldats qui reviennent de l'île hors de combat par l'effet des maladies ou par celui des blessures.

« La Régente ne pouvait pas davantage permettre qu'on continuât plus longtemps à faire régner l'immoralité dans la gestion des affaires publiques. Elle avait demandé qu'on y remédiât et l'on n'avait rien fait. »

Et comme elle n'avait rien obtenu, dans un pays qui est régi par le système parlementaire, dans un pays qui supporte avec indifférence de pareilles vexations, il fallut que le souverain lui-même mît fin à la réaction, plus intelligent de ses propres intérêts sans doute que ses conseillers mêmes.

Rien n'a plus influé sur la crise que le problème colonial.

La veille encore, les insurgés cubains prenaient plusieurs villes; des centaines de soldats espagnols débarquaient des transatlantiques, mourants ou mortellement atteints, nus, affamés; des nouvelles alarmantes arrivaient des Philippines. Tout annonçait une aggravation continue de ces deux guerres et une persistance qui touchait à l'entêtement dans l'emploi de procédés sauvages, féroces, qui nous déshonoraient devant le reste du monde. La menace de la perte prochaine de nos deux colonies n'arrêta pas les conservateurs. A la dernière heure ils voulurent s'imposer audacieusement. Les manifestations de la Havane, produit des habitudes d'intrigues de nos politiciens, jointes aux télégrammes du général Weyler qui faisait ressortir la nécessité de son maintien dans l'île, prouvent que le fauve refuse de lâcher sa proie, qu'il n'est pas encore gorgé de sang, de mort et de carnage.

Résistance inutile. La monarchie effrayée par la révolution a transigé et Sagasta obligé de jouer le libéral, avec une énergie à laquelle nous sommes accoutumés, a destitué Weyler et destituera Primo de Rivera ; il se propose de mettre en liberté les prisonniers de Barcelone et modifiera enfin les conditions politiques du pays autant que son éclecticisme proverbial le lui permettra.

L'opinion publique est maintenant en réaction et se déchaîne en formidables accusations contre le gouvernement déchu. Sans respect pour la mémoire d'un mort, elle ne se contente pas de maudire son œuvre misérable, elle le maudit lui-même. Elle n'est pas satisfaite de la tolérance habituelle du gouvernement de Sagasta, elle veut revenir sans restrictions aucunes à la vie de la légalité.

La presse, je l'ai dit, révèle les hontes du régime conservateur. « Trois fois, dit un journal aussi sérieux que le *Heraldo de Madrid* (9 octobre), trois fois, M. Canovas fut sur le point de relever le général Weyler de son commandement et jamais il ne l'osa. La première ce fut en septembre 1896, la seconde à la fin

de l'année, un peu avant que l'irritation causée par le désordre de tous les services auxiliaires de la guerre n'éclatât dans la presse ; la troisième en mai ou juin derniers quand on offrit au général Blanco la succession du marquis de Ténérife d'une façon si positive que ce général prépara son départ et engagea à faire leurs préparatifs les autres chefs de l'armée qui devaient l'accompagner. »

« Pourquoi M. Canovas ne releva-t-il pas Weyler ?

« La fiction ministérielle d'alors consistait à affirmer que le chef du gouvernement et le chef de l'armée de Cuba étaient parfaitement identifiés ; mais nous nous soucions peu des fictions et nous ne les supportons que tant qu'il y aurait grave inconvénient pour l'intérêt public à les détruire. Il n'y en a pas aujourd'hui à ce que la vérité soit connue.

« Nous avons ouï dire — aussi bien du vivant de l'illustre homme d'état que depuis sa mort — à des conservateurs qui connaissaient bien la pensée de M. Canovas et qui, plus d'une fois, parlèrent intimement avec lui de la question du général Weyler que M. Canovas ne le relevait pas de son commandement parce qu'il avait en lui un collaborateur résolu sur le terrain de la conservation du pouvoir et qu'il était sûr que son rappel entraînerait une perturbation immédiate de l'ordre public à Cuba où, à bref délai, un mouvement républicain dans la Péninsule. »

Ainsi l'homme qui paraissait ne se plier à aucune considération conservait par force son commandement à un général séditieux et sacrifiait le pays sur l'autel de ses ambitions.

Ces éclaircissements de la presse bourgeoise expliquent la situation très grave à laquelle une politique insouciante a conduit la valeur espagnole.

Peut-on attendre quelque chose d'une nouvelle situation politique ?

Au point de vue du problème colonial, les libéraux feront quelque chose, sous la contrainte des circonstances critiques dans lesquelles se joue la possession de Cuba et des Philippines, de Cuba surtout. Le mot *autonomie* a résonné comme un gage de paix, mais l'éclectisme de Sagasta et de son parti n'a pas encore permis à ce mot de se traduire en faits. Les conférences du sénateur cubain Giberga et d'autres personnages avec les ministres, prouvèrent qu'il s'agit d'un arrangement et non d'une franche concession de droits. Celle-ci sera d'autant plus étendue que le péril de perdre l'île sera plus grand.

Au point de vue de la politique intérieure, les libéraux navigueront entre deux eaux. La loi d'exception contre les anarchistes est partout en vigueur. En Espagne on ne pense pas à rapatrier les exilés, pas même à tolérer leur retour. Récemment on en a arrêté un à Sabadell qui avait osé pénétrer en Espagne. Quant aux autres prisonniers de Barcelone on ne se décide à les mettre en liberté qu'avec de grandes réserves. On mettra l'examen de leurs cas à la junte des autorités conformément à la loi d'exception et contrairement à tout principe d'équité. L'état de siège n'a pas été non plus levé à Barcelone. Sagasta, on le voit, n'est qu'un triste continuateur de Canovas.

Une politique vraiment libérale, après une réaction aussi violente, aurait dû commencer par ouvrir les frontières aux exilés et les portes des prisons aux détenus politiques.

Elle aurait dû commencer par suspendre les effets des lois d'exception et replacer Barcelone sous le régime de la Constitution. Sagasta, manquant d'esprit démocratique pour combattre la réaction dans ses derniers retranchements, n'a rien fait de tout cela. Il ne faut pas compter sur nos vieux politiciens pour rompre avec les vieilles traditions.

Les républicains mêmes tremblent à la pensée de l'avenir révolutionnaire. A l'exception de *El nuevo Regimen* que dirige un esprit juste et nourri de science Francisco Pi y Margall, presque tous les journaux du parti en ont eu vite assez de combattre pour les droits de la justice foulée aux pieds à Barcelone, à Cuba et aux Philippines.

Purement attentifs aux querelles de parti, ils oublient les grandes iniquités de la politique, sans doute parce qu'ils n'en ont pas été les victimes propitiatoires et ceux qui endurent la misère sur la terre d'exil ou la privation de la liberté en Espagne, ceux que tous les jours on arrête comme suspects, les meilleurs des fils du peuple qui reviennent à demi morts des abattoirs coloniaux, les penseurs que le jésuitisme implacable persécute, crient chaque jour justice, tandis que les républicains étrangers aux maux d'autrui s'affermissent dans le vieil esprit de gouvernementalisme auquel les conduit la crainte inspirée par les actes violents des terroristes.

Par contre, le parti carliste, qui grossit de plus en plus, se prépare à se jeter dans l'arène. Il a des dépôts d'armes dans le nord de l'Espagne et partout il enrôle des soldats qui combattront demain pour sa cause.

En dépit du changement de politique, la situation est on ne peut plus critique et rien ne permet de formuler sur l'avenir des calculs de probabilité.

La vie est devenue impossible en Espagne, surtout pour le penseur.

L'émigration croît d'une façon alarmante. Il s'éloigne chaque semaine de nos côtes, des transatlantiques français, anglais, allemands et espagnols chargés d'émigrants, paysans et jeunes gens qui fuient le service militaire ou les persécutions politiques.

Depuis que dans les préfectures on a dressé des listes capricieuses de suspects, que la correspondance est violée, que livres, journaux, brochures, sont interceptés à la poste, faits avoués sans ambages par la presse, depuis que tout le monde craint le danger d'être soumis à la justice des conseils de guerre, nul ne se considère plus comme en sûreté. Nombre de nos amis se sont dispersés en Europe et en Amérique pour trouver dans les différents pays où ils se sont réfugiés de nouvelles persécutions, comme Prat que la police a arrêté à Buenos-Ayres et dépouillé des livres qu'il emportait, *Le Socialisme et le Congrès de Londres*, de Hamon, et *la Barbarie gùbernamental en Espana* que Prat avait écrit en collaboration avec un de ses coreligionnaires. Un autre de mes amis de La Corogne a été emprisonné pendant trois mois en Portugal et la police a saisi un millier d'exemplaires de *La Barbarie*.

D'ailleurs l'opinion, saturée d'erreurs et de préjugés, facilite la besogne réactionnaire par sa prostration morale et son indifférence. Il n'y a plus d'idées nobles. On ne se préoccupe que d'intérêts matériels et l'on assiste impassible au renversement de toutes les conquêtes de la démocratie et à la démoralisation de la vie nationale. C'est une de ces périodes de décomposition qui sont les précurseurs des grands bouleversements sociaux.

L'agiotage règne en maître dans les hautes sphères. Les deux guerres sont une bonne affaire pour les accapareurs de la Banque d'Espagne, de la Transatlantique et des monopoles de la vente des tabacs, des allumettes, des explosifs, etc. Des flots d'or sont extraits du taudis du miséreux et roulent par millions dans l'alcove des rois de l'agiotage et de l'usure.

L'émigration est aussi une affaire. Une nuée d'agents parcourt les campagnes, tentant nos pauvres villageois qui cèdent forcément à de trompeuses promesses. Ils engagent leurs biens et on les embarque clandestinement comme de véritables esclaves. De la sorte, le retour des propriétaires est impossible et leurs propriétés

passent aux mains d'agents d'affaires. de sociétés d'émigrations et de mouchards qui s'enrichissent rapidement.

Tout est inutile, aucune mesure gouvernementale n'y peut rien. Les ogres de la politique et les ogres du capital continuent à amasser leurs richesses parmi les dépouilles de la misère : ces fauves emplissent leurs cages.

L'indifférence, l'anihilement, l'inaction se propagent comme une peste contagieuse. La faim conquiert chaque jour de nouveaux domaines et la dépopulation augmente en même temps qu'une irritation sourde croît comme la vague d'une tempête. Je le répète, c'est la décomposition qui présage les grandes commotions sociales. Son terme fatal sera une révolution sanglante, peut-être cruelle, aux représailles terribles, comme celles d'un peuple élevé par des inquisiteurs dans la torture et les supplices : mais ce sera une révolution qui nous conservera à la vie large du droit, de la dignité et de la patrie.

Tout est pourri ; le fer et le feu sont nécessaires pour tout purifier.

R. MELLA.

RUSSIE

Comment, sous quel aspect se présente pour la Russie l'année écoulée ? Qu'a-t-elle apporté à la vie sociale russe ? Une réponse complète à ces questions serait difficile et exigerait des développements très détaillés ; aussi devons-nous nous borner à envisager certains côtés seulement, à rendre compte de certaines catégories de phénomènes de préférence aux autres.

D'abord pour l'immense majorité de la population russe — pour toute la population rurale notamment — l'année 1897 laissera après elle un triste souvenir. La récolte, en effet, a été très mauvaise dans 17 provinces, celles-là justement qui sont les provinces les plus fertiles, celles de la « terre noire » — et le pays tout entier est menacé d'une famine analogue à celle qui a eu lieu en 1891 et dont les résultats se font encore sentir. La mauvaise récolte de l'année 1897 n'a pas empêché, d'ailleurs, le chiffre de l'exportation des blés russes de dépasser celui de l'année précédente.

Il est vrai que cette fois la région éprouvée est moins considérable et le prix du pain n'a pas atteint un niveau aussi élevé qu'il y a 6 ans ; mais, en revanche, le désastre trouve un terrain tout préparé au sein d'une population non encore remise de la famine précédente, n'ayant par conséquent pas les forces nécessaires pour lutter. Dès le début de l'automne, les paysans ont commencé à vendre à des prix dérisoires leur bétail, et il est difficile de prévoir à quelles ressources ils s'adresseront durant le long hiver qu'ils ont encore devant eux, et quelle sera dans ces conditions la récolte de l'année 1898, pour laquelle on semble craindre en Russie davantage encore. Les organes officiels, comme le « Messager des Finances » se consolent, il est vrai, par l'idée qu'à peu d'exceptions près « presque toutes les provinces pourront subvenir à leurs besoins par des moyens locaux, sans demander des subsides au gouvernement » — demandes qui, d'ailleurs, sont le plus souvent inefficaces, car sur la somme primitivement indiquée, (et déjà bornée au strict nécessaire) une petite partie seulement est généralement accordée. D'autre part, depuis plusieurs mois déjà, le gouvernement a réuni des commissions spéciales, chargées d'examiner les mesures à prendre pour soulager les misères qu'il est facile de prévoir ; mais on a déjà vu en 1891 combien cette intervention était peu efficace.

D'ailleurs, l'administration des provinces ne semble tenir aucun compte de la situation économique actuelle des campagnes : ainsi, par exemple, le gouverneur de la province de Viatka a adressé, au moment même où toute l'étendue du désastre était apprise par la Russie, une circulaire aux fonctionnaires de police des

différents districts, leur prescrivant de veiller à la rentrée exacte des impôts et d'exercer des mesures de rigueur contre ceux des fonctionnaires locaux qui se seraient rendus coupables de négligence à cet égard. Il n'y aurait rien d'étonnant, dans ces conditions, si la conduite des organes du gouvernement provoquait des protestations parmi les paysans et si, durant cet hiver, nous voyions se reproduire les mêmes faits que ceux qu'on a vus en 1891, lorsque les paysans ont tenté dans plusieurs endroits, par des manifestations plus ou moins violentes, d'empêcher le transport du blé.

La situation économique n'est d'ailleurs pas la seule cause qui sert en Russie à éveiller l'esprit d'opposition parmi les masses de la population rurale — ces masses qu'on a l'habitude de se représenter comme complètement résignées et adorant le tzar et l'église orthodoxe. Les persécutions du gouvernement à l'égard des dissidents des différentes sectes — dont le nombre augmente sans cesse — y contribuent pour beaucoup. Il est impossible de s'étendre ici sur le rôle que les sectes religieuses jouent dans la vie russe et sur les causes qui font que c'est surtout dans cette direction que s'exerce la pensée critique du paysan lorsqu'il commence à réfléchir ; nous nous bornerons à constater que les sectes, surtout celles qui, comme les doukhobortzi, les stundistes, les moloxaus etc., sont peu mystiques et sont caractérisées surtout par la négation de toute contrainte et de tout devoir d'obéissance envers les autorités, font beaucoup de progrès et que ces progrès ont été officiellement reconnus par le congrès du clergé russe tenu à Kazan il y a quelque temps. Les résolutions prises à ce congrès sont intéressantes à plus d'un égard ; elles nous montrent surtout par quelles mesures le clergé russe cherche à reconquérir son autorité auprès de la population. En voici quelques-unes : 1° exprimer au St-Synode un vœux tendant à faire reconnaître les disciples de Tolstoï comme formant une secte « particulièrement dangereuse » et à leur faire appliquer les mesures autorisées par la loi à l'égard de cette catégories de sectes ; 2° demander qu'on reconnaisse l'utilité d'interdire aux dissidents de fonder des écoles et qu'on ferme celles qui existent ; 3° présenter au gouvernement un vœu tendant à faire rayer dans le texte de la loi qui interdit la propagande publique des sectes, le mot *publique* et à leur défendre toute propagande en général. En plus de ces vœux, l'archevêque de Kazan a exprimé l'opinion qu'il serait très utile de pouvoir confisquer les biens des sectaires. Une autre mesure encore a été mise en discussion : celle de solliciter du gouvernement l'autorisation d'enlever leurs enfants aux dissidents pour les élever dans des écoles dirigées par le clergé orthodoxe. Cette proposition a été rejetée — non, comme on pourrait le croire, en raison de son caractère trop brutal, mais parce que sa réalisation entraînerait « trop de frais et trop de travail pour les prêtres. »

Ce dernier projet a produit une impression très vive en Russie. La presse la plus réactionnaire même n'osait prendre la défense du clergé et se bornait à constater le fait même d'une pareille proposition. Une lettre de Tolstoï, publiée par plusieurs journaux russes, mit fin à cette discussion : dans cette lettre Tolstoï exprimait sont étonnement de voir la presse soutenir une polémique si vive sur la question de savoir si une proposition barbare a, ou n'a pas été émise au congrès du clergé, tandis que la mesure en question est depuis longtemps mise en pratique. Il racontait que des dissidents sont venus le trouver à deux reprises, depuis plusieurs mois ; qu'ils ont demandé son concours pour leurs démarches en vue de faire restituer aux parents les enfants qui leur avaient été enlevés par les autorités — démarches restées vaines jusqu'à présent. Ainsi le vœu tant discuté du clergé se trouve déjà réalisé dans certaines parties de la Russie... Il serait impossible de parler ici de toutes les mesures, plus ou moins autorisées par la loi, que le gouvernement prend contre les sectes ; il suffira de rappeler le sort des doukhobortzi, dont plus de 400 familles ont été envoyées dans divers villages du Cau-

case où actuellement elles meurent littéralement de faim, et 300 personnes — mises en prison ou aux bataillons disciplinaires (pour le refus de porter les armes). Sous l'influence de ces mesures l'inimitié des dissidents envers le gouvernement ne peut manquer de s'accroître ; en même temps se développe de plus en plus — sous une forme ou sous une autre — l'esprit d'opposition dans la population rurale.

Si des campagnes nous nous tournons vers les villes, nous constaterons le même phénomène. Là les ouvriers des fabriques et usines ne cessent de s'agiter et nous voyons des grèves éclater de plus en plus souvent (il ne faut pas oublier qu'en Russie toute grève, étant défendue par la loi, est par là-même un fait révolutionnaire de résistance aux autorités). En vain le ministre envoie circulaire sur circulaire en vue de préserver les fabriques contre les grèves, de bien persuader à tous que les relations les plus patriarcales règnent entre les patrons et les ouvriers russes, de rendre l'accès des fabriques difficiles aux « fauteurs de désordre », en vain s'efforce-t-on de défendre à la presse toute publication relative aux questions ouvrières (circulaire du 4 janvier 1897) etc. Le gouvernement lui-même commence à se rendre compte de l'importance de ce mouvement, auquel jusqu'à présent il n'a pas été habitué : la nouvelle législation ouvrière fixant la journée du travail à 11 heures 1/2, marque visiblement de la part du gouvernement un effort à adoucir les rapports trop tendus, à faire quelques concessions en vue de tranquilliser les esprits. Cette législation laisse, il est vrai, un vaste champ à l'interprétation arbitraire, surtout en ce qui concerne le « travail supplémentaire », mais elle n'en montre pas moins un calcul plus ou moins habile de la part du gouvernement. Pour l'année 1897 en particulier, les grèves les plus importantes ont eu lieu à St-Pétersbourg, en janvier (18.000 grévistes) et à Moscou, durant presque toute l'année. A signaler aussi, sur plusieurs points, des grèves d'ouvriers de chemins de fer (Brest, chemin de fer Moscou-Koursk, etc.) Les régions les plus intéressantes au point de vue du mouvement ouvrier sont : St-Pétersbourg et Moscou, avec les villes voisines, la région de l'ouest (Lithuanie) où l'on trouve surtout des ouvriers israélites, et la Pologne.

L'esprit d'opposition s'est manifesté très énergiquement durant cette année en Russie parmi la jeunesse des universités. A deux reprises des manifestations importantes d'étudiants ont eu lieu, s'étendant, comme cela se passe généralement en Russie, à plusieurs universités. Dès le commencement de l'année scolaire 1896-97 on a vu à Moscou ce qu'on appelle en Russie les « troubles universitaires ». Les étudiants, se groupant autour de leur organisation centrale, le « Conseil de l'Union » des 45 zemliatchestva (groupes d'originaires d'une même province) de Moscou, réclamaient une série de réformes universitaires qui donneraient un peu plus de liberté et de dignité à l'enseignement supérieur et à la vie des étudiants ; en même temps ils disaient ouvertement que cette lutte scolaire n'est à leurs yeux que les préludes d'une lutte plus sérieuse contre le régime social tout entier de la Russie qu'ils auront à soutenir plus tard. Les « troubles » de Moscou ont eu leur répercussion dans toutes les autres villes universitaires et même jusqu'en dehors de la Russie : les manifestants ont reçu, en effet, un certain nombre d'expressions de sympathies et de solidarité, de leurs camarades des autres pays. En face de ce mouvement le gouvernement sentit le besoin de s'expliquer devant l'opinion (chose jusque-là inconnue en Russie) et publia un document, dans lequel il retraçait l'histoire des groupements d'étudiants, racontait leur organisation, la marche qu'ils ont suivie pour devenir de simples sociétés de secours mutuel qu'ils étaient auparavant, des groupes à tendances plus ou moins révolutionnaires etc., faisant ainsi en faveur de ce mouvement une propagande qui, pour être involontaire, n'en était pas moins efficace.

Au printemps, d'autres manifestations, à caractère plus franchement révolu-

tionnaire, ont eu lieu de nouveau dans presque toutes les villes universitaires de l'empire. Un fait qui a produit en Russie une impression profonde en a été la cause. Le 12 (24) février s'est suicidée à la forteresse de St-Pierre et Paul, en renversant sur elle une lampe allumée, l'étudiante des cours supérieurs des femmes à St-Pétersbourg, Marie Vetroff, arrêtée deux mois auparavant comme faisant partie d'un groupe révolutionnaire qui s'occupait de l'organisation d'une imprimerie clandestine. Les circonstances de ce suicide ont, à juste titre, paru bien mystérieuses : pendant 15 jours la mort de Vetroff a été cachée à l'amie qui venait à la prison lui apporter des livres et de l'argent; personne ne pouvait ainsi assister à ses derniers moments (elle a souffert pendant assez longtemps); le lieu-même où elle a été enterrée est resté inconnu. Quelle a été d'ailleurs, la cause du suicide de cette jeune fille, si forte et si énergique au dire de tous ses camarades? Les bruits ont couru à St-Pétersbourg de violences commises sur elle, et une émotion facile à comprendre a rapidement gagné le milieu des étudiants.

Le 4 mars, une foule de plus de 5,000 personnes, composée surtout de la jeunesse des différentes facultés et écoles supérieures, avec quelques professeurs, s'est réunie à la cathédrale de Kazan, à St-Pétersbourg, demandant au prêtre de dire la messe des morts à l'occasion du suicide de cette nouvelle victime du gouvernement. Sur le refus du prêtre, la foule sortit sur la place et l'immense procession, entonnant un chant funèbre et portant des couronnes se mit en marche, entourée par la police et les gendarmes à cheval qui se sont empressés d'accourir, par la principale rue de St-Pétersbourg, provoquant la curiosité générale... On expliquait aux curieux les causes de la manifestation. Le lendemain elles étaient connues par la ville entière, et au bout de quelques jours des manifestations plus ou moins importantes se sont produites parmi les éudiants des autres villes.

Des manifestes lithographiés ont contribué à faire connaître la raison de ces événements, et le « Conseil de l'Union: de Moscou — l'organisation la plus puissante parmi les étudiants — a déclaré dans un manifeste adhérer au mouvement et considérer la mort tragique de Vetroff « comme une nouvelle preuve du sort qui attend en Russie les personnes que le gouvernement considère comme dangereuses pour son arbitraire ». Cas manifestations se sont terminées comme d'habitude, par un grand nombre d'arrestations.

Pour compléter cette revue des mouvements d'opposition en 1897, il serait peut-être intéressant de donner la liste des publications périodiques révolutionnaires qui ont commencé pendant l'année écoulée leur publication. En Russie même nous trouvons : « La feuille volante de St-Pétersbourg », « En Avant », journal ouvrier de Kiev, le « Journal Ouvrier », et deux organes en jargon israëlite, « Arbeiterstimure » et « Der Judische Arbeiter ». A l'étranger : le « Contemporain » (à tendances libérales), le « Narodovoletz » (partisan de la « Narodnaïa Volia) », à tendances franchement terroristes. En plus, nous trouvons trois nouveaux périodiques polonais.

J. M. — eff.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Livre d'Images par Gustave Kahn. — *Les Cantilènes* par Jean Moréas. — *Le Livre des Odes* par Maurice de Faramond. — *Le Petit Paroissien* par Richard Ledent. — *Le Bouclier d'Arès* par Sébastien Charles Leconte. — *Rosemonde* par Madeleine Lépine. — *Le Vieux Roi* par Remy de Gourmont. *La Chose Filiale* par André Veidaux. — *Brand* par Henrik Ibsen.

A tout seigneur tout honneur. M. Gustave Kahn fut, en effet, un de ces seigneurs qui, aux temps héroïques du décadentisme, partirent « en douce croisade » à la conquête du Parnasse semé de fleurs artificielles afin d'y cultiver des roses pleines de grâce — et des chardons.

Le coup de gong chinois d'Adoré Floupette avait rassemblé de belliqueux jeunes gens; et parmi les plates-bandes de M. Sully-Prudhomme, parmi les massifs bien taillés de M. de Hérédia, parmi les petits sentiers épilés de M. François, ils se ruèrent pleins d'audace, dans l'éblouissement de leurs mascarades. On rit beaucoup sur leur passage, on ricana même; mais le jour où les brunetières prirent la peine de leur jeter des cailloux, on s'aperçut qu'une réelle beauté se celait parfois sous les hardes multicolores.

En effet, ce mouvement littéraire, qui dans le début parut une gageure d'esthètes promis aux douches de Ville-Evrard, excita ses adeptes à une débauche inouïe de talent. Ce fut grotesque et subtil, souvent. Dans les organes ésotériques, des vers d'une troublante exquisité retenaient l'esprit du liseur, égayé deux secondes auparavant par une poésie de Mitrophane Crapoussin ou une divagation signée général Boulanger. La place nous manque pour pouvoir citer le fameux Sonnet de ce dernier, sonnet dont la singulière richesse des rimes est restée dans la mémoire de tous ceux qui butinèrent des vocables baroques en les encyclopédies pour la satisfaction de M. Anatole Baju.

M. Gustave Kahn fut un des premiers parmi les chanteurs nouveaux; il excella à faire d'heureux mariages de sonorités, à caresser nos sens de musiques suggestives, comme cette « Nuit sur la Lande » des *Palais Nomades* qui fut un peu son « Vase brisé » et d'autres pièces dont le titre s'est effacé de notre mémoire, mais dont certains vers reviennent parfois aux heures mélancolieuses:

> Je rêvais d'une terre comme maternelle
> Avec des siestes d'ombre et des frolis d'ailes
> Et des allées de rêves blancs.

Il nous promenait dans des paysages inordinaires, plantés d'arbres calamistrés comme pour l'éternel passage d'un tzar, avec des tendresses lunaires, des femmes languides, des éplorances de violes et des navrances de fontaine, tout ce délicieux parler duveté qui fut un des principaux attraits de cette nouvelle

éclosion littéraire. Lorsque nous reçumes le *Livre d'Images* (1), le récent ouvrage de M. Gustave Kahn, une appréhension nous vint en l'ouvrant. Le charme de jadis allait-il persister parmi les nouveaux poèmes? En réalité le charme est autre. La métrique n'est pas changée. L'auteur pense toujours « qu'un vers doit être le fragment le plus court possible figurant un arrêt de voix et un arrêt de sens » comme il eut la bonté de l'expliquer au critique de la *Revue des Deux-Mondes*, lors de son intéressante campagne à l'*Indépendante* en 1888 pour la défense des idées nouvelles. Mais le vers, cette fois, est moins flou, plus nettement descriptif, jamais obscur. Et ce sont bien des images qui, au cours des pages splendissent devant nos yeux, plus belles que toutes illustrations de dessinateurs : images d'île de France avec Barbe-Bleuet, des mendigots et Cydalise ; images du Rhin où s'étalent des beuveries ; images de Provence où rient la mer d'azur et la blancheur de voiles ; images d'Orient où chatoient les fruits des jardins enchantés et le collier de la reine Margiane, et enfin les Mosellanes pleines de chansons rythmées par le violoneux de Lorraine. C'est à cette partie du livre que nous empruntons ces deux strophes de la pièce des *Haleurs* :

Descendez lentement la tranquille rivière
Barques lourdes, dont un peu de fumée
S'évade vers un ciel immobile et piqué
De courtes nuées blanches au long des quais de pierre !
Le soir le quai vous prête ses solides amarres
Et l'auberge est prête, où silencieux, en cercle
Dans la salle étroite et haute comme un hangar
Les hommes museront près des pintes à couvercles
. . . .
Du même pas sourd, longez la rivière,
Toute sa berge en sable mou jusqu'au grand fleuve,
Et là vous reprendrez aux routes, longeant le fleuve
Votre ahan, mélancolique et régulier.
Les villages suivent les villages ; la branche de houx
Aux mêmes maisons blanches de partout
Vous dira le repos ; la même cruche de cuivre
En d'autres mains de cuir et d'argile ivre
Vous versera l'oubli du travail journalier.
. . . .

Cet exemple — trop court à notre gré — donne bien le ton du nouveau livre de M. Gustave Kahn, livre sur le fond duquel de virulentes critiques pourraient être permises, mais dont, juge seulement soucieux de l'intention de l'auteur, nous ne pouvons que dire et l'excellence et toute la grâce.

Et voici M. Jean Moréas qui nous remémore aussi les joueurs de citole et les jongleries des poètes subtils. Plus encore que M. Kahn, car son livre n'est qu'une réédition des *Cantilènes* (2) de ces cantilènes si bien nommées qui, avec maints passages des *Syrtes*, gémirent si dolemment en nos âmes neuves :

Pleurer un peu, si je pouvais pleurer un peu.
Pleurer comme l'orphelin et comme la veuve,
Et comme le pécheur naïf implorant Dieu.
Simple qu'il soit mon cœur, simplement qu'il s'émeuve.

(1) Société du Mercure de France 3 fr. 50.
(2) Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte, 3 fr. 50.

Sur ma guirlande fanée et ma robe neuve
Tissée au ciel avec du blanc, avec du bleu,
Sur ma guirlande fanée emportée au fleuve,
Pleurer un peu, pouvoir pleurer serait mon vœu.
. . . .

M. Moréas eut cette originalité d'avoir laissé à son vers une forme classique et d'avoir su le frapper avec une extrême virtuosité pour en tirer des cadences charmantes.

Nous savons fort bien qu'il inventa peu de chose parmi les sujets de ses pièces, et qu'il sut habilement plagier des prédécesseurs moins mémorables, mais en relisant son livre nous sommes sans volonté pour en blâmer les défauts, reconquis par la science des rythmes comme par l'enchantement d'une voix jadis aimée. Nous revoyons la cavalcade des fols esthètes sous la lueur des lanternes japonaises, et nous entendons encore le grelottement des grelots qui scandaient par obéissance la parole du maître :

De la musique avant toute chose !

M. Maurice de Faramond ne fut pas un des combattants pour l'exaltation du symbole, mais son *Livre des Odes* (1) n'eut pas été déplacé il y a dix ans à la vitrine du bibliopole Vanier. Certains endroits font songer aux *Amours Jaunes* de Tristan Corbière, ce génial incohérent. Des vers d'un burlesque achevé comme ceux-ci :

Car il me sied d'avoir les cheveux amers...
Et je l'ai terrassé d'un coup de gauche à droite...
Voici mon corps, chef-d'œuvre de ma mère
Au point que j'ai su le garder...

font sourire à côté de certains vers d'une délicate perfection :

Je n'ai pas entrepris d'étendre sur leurs ombres
Les quatorze filles cyrénéennes sombres...

Voici le puits
Où tu buvais ton visage...
Voici le cœur de la fleur
Où ta bouche blonde est posée
Comme une sœur de la même couleur
Cueille un peu de mon cœur à la fleur de ma joue.

Parmi les pièces songent et bavardent des dieux d'Egypte et de légendaires personnages, mais ils nous apparaissent déformés en des gestes, grandioses et naïfs à la fois, qui donnent l'impression de ces rois des très vieux jeux de cartes portant leur arme de façon puérile. Le début de certaines poésies (*Les filles d'Alyatte — Enée, prince Troyen* par exemple) semble du J. du Bellay revu par M. Moréas, non pas le délicieux auteur des *Cantilènes*, mais le caporal de l'école romane. Elles ont d'ailleurs un adorable attrait d'archaïsme — attrait qui s'affirme mieux encore dans *Bibylis* :

Ta maison de brique, au miroir des eaux,
Comme elle était rose dans les roseaux !
Et que tes nuits, Bibylis, étaient calmes
En ta maison au bord du fleuve sous les palmes,

(1) P. V. Stock, Galerie du Théâtre-Français. — 3 fr. 50.

Et que la Déesse Mylitta
Avait mis de sagesse au sein qui t'allaita !
Oh ! que fut douce ton enfance au cours du fleuve !
Chaque jour était comme une corbeille neuve
Où tu prenais un fruit plus doux.

. . . .

On dirait la traduction d'un latin amoureux des beautés rustiques et très raffiné — un « naturiste » de Rome, et la comparaison se trouve justifiée plus encore par les paroles de *l'Habitant des Iles* :

Ma maison est comme un visage avec des yeux,
L'aurore est sur le seuil assise à t'y sourire,
Entre au-dedans de ma maison et sois joyeux,
Etranger, si Neptune a brisé ton navire.

. . . .

M. Richard Ledent, vient de réunir des poésies sous un titre bien original *Le Petit Paroissien où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour* (1). Les Belges nous semblent avoir la spécialité de ces annonces suggestives ; quelques-uns dépensent même tant de talent pour leur élaboration que la marchandise trop peu soignée, se trouve être sans valeur. C'est le cas du jeune poète qui nous occupe. Des vers que leur irrégularité ne parvient pas à rendre originaux coulent comme un vin âpre dans lequel on aurait mis trop de sucre. Quelques strophes sont buvables :

N'es-tu pas la prière enroulée sur ma vie,
Comme la feuille très fidèle au bâton voyageur,
La parole qui promet des édens de douceur
Où tremblent des appels de brebis endormies ?...

Nous pourrions également citer la pièce « Puisque la vie est mensonge » et le fragment qui commence par ce vers :

Les sirènes murmuraient en caressant la neige.

Nous ne le voulons pas, par sympathie pour l'auteur, car les amateurs ayant lu les seules choses bonnes de son œuvre, n'auraient plus la tentation d'enrichir son éditeur.

Combien différent est M. Sébastien Charles Leconte — un nom que la mémoire de nos liseurs peut conserver, car celui qui le porte ira très haut. Le *Bouclier d'Arès* (2) est un merveilleux ouvrage. Certes, l'influence de Leconte de Lisle et de Mikhaël y est indéniable, mais on peut dire à la décharge et à l'honneur de l'auteur que ses vers peuvent soutenir la comparaison avec les poèmes de ses modèles. Un terme impropre s'y rencontre :

Et les vers de la tombe, attachés à son flanc,
Tenaces fossoyeurs, *de leur dent carnassière*
Ont dénudé l'horreur de son squelette blanc.

J'ai tenu à citer cette imperfection parce qu'elle est la seule ; et les serviteurs les plus révolutionnaires du vers libre pourraient pardonner à ce poète régulier dont le rythme d'une ampleur magnifique ne s'essoufle jamais au pourchas de la rime. M. Leconte a frappé dans un durable bronze de glorieuses inscrip-

(1) L. Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles, — 3 fr.
(2) Société du Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain. — 5 fr.

tions antiques : les massacres, la parole des prophètes et les actes prodigieux des empereurs. Des tableaux à la Rochegrosse s'évoquent : des Babylones qui vont mourir et sur les ruines desquelles fulgurent, symboles des vices dominateurs, des femmes tâchées de sang aux hanches éblouissantes. Avec un tel « Bouclier » M. Leconte peut parer les sottes attaques de ses détracteurs ; ils n'empêcheront pas sa marche certaine vers la gloire.

Un drame en vers me fournit une transition pour parler de pièces de théâtre. Ce drame titré *Rosemonde* (1) est de Mme Madeleine Lépine qui n'est pas à son premier péché et qui a déjà ressuscité sans pitié des héros lointains pour leur faire réciter des maximes de confiserie :

Rosemonde, il est vain d'insulter le plus fort,
C'est chercher son malheur que défier le sort.

Les personnages sont : Rosemonde, Alboin, Helmichis, Longin, Wildimir, Rotharic, Gunther, Phéruse et Plectrude... ouf ! Pendant toute la durée de la pièce ces messieurs et ces dames, dont on ne peut prononcer les noms qu'avec des cailloux dans la bouche, se conduisent plutôt comme des malappris. Plectrude peut-être ne mérite pas ce blâme, mais c'est une petite suivante sans importance, plutôt roupie. Au premier acte on banquète — un banquet où on ne fait pas de discours (ces mœurs sont bien antiques !) mais où on chante :

Ici, n'avons-nous pas un de ces fils de Rome
Qui font comme un ruisseau couler la voix de l'homme ?

demande un des convives. A la fin le roi Alboin (brigand !) veut faire boire du vin à sa femme dans le crâne de son propre père ! La fille de Cunimond (un nom un peu plus clair) séduit Helmichis, un des officiers de son mari qui ne demande qu'à jouer *Ruy Blas*, et le pousse à commettre un assassinat. Cet Helmichis décoche à la reine des compliments lourds comme des poutres (un officier, ça n'est pas étonnant !)

Femme, à quoi comparer la beauté de tes yeux ?
Leur couleur fait rêver de flots *séditieux*...

Il s'enflamme peu à peu :

Ton sourire, parfois *amer* et *glacial*
Fit bondir mon désir jusques au lit royal.

Si le sourire de la fille à Cunimond avait été très sucré et bien chaud, on rougit de penser jusqu'où aurait bondi le désir d'Helmichis. Le meurtre ne profite pas à ce jeune échauffé ; sa maîtresse, réfugiée avec lui à Ravenne, fait de l'œil à l'exargue Longin. Il s'emporte, la menace, devine le cocuage avant la lettre, la supplie même :

Vois ces larmes de fiel qui mouillent ma paupière !

La reine reste inébranlable. Alorsss qu'arrive-t-il ? En une scène d'un pathétique qui rappelle les beaux jours de *Robert Macaire*, ils s'empoisonnent sans le vouloir — et le drame se clot par ce distique que gémit Rosemonde expirante qui, ne voulant toujours pas, « étend le bras pour repousser un être invisible ».

Il vient ! comme un lion, de sa caverne, il sort ;
Il vient !... et sous le joug me remet, l'homme fort !...

Brrrr... Nous terminerons ce jugement en citant ce court passage du début. C'est Alboin qui s'écrie avec raison :

(1) Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénegaud. — 2 fr.

Devant celui qui vainc la fille du vaincu
Doit cacher....

Que doit-elle cacher, la fille du vaincu? Mais la rime hautement morale qui t'est venue à l'esprit, ô perspicace lecteur ! ne la gaspille point pour cet endroit où l'auteur n'a pas voulu la mettre, mais garde la en ta mémoire pour en qualifier tout le volume.

Le *Vieux Roi* (1) publié en une très belle plaquette sur papier d'alfa, donne bien en sa briéveté la synthèse du talent précieux de M. Remy de Gourmont. Des phrases mélodieusement agencées, des clartés comme d'eau claire à travers l'œuvre, et des choses perverses. C'est exquis et grotesque, invraisemblable et touchant. Le vieux roi Gildas est une figure étrange qui impressionne :

« Je suis le roi, je suis tout, toute la patrie, la forêt, la rivière, le château, la ville, la tour, les hommes, les femmes et les enfants. Je suis tout et je ne suis rien : un vieux mot, un vieux roi, une torche qui va mourir. Ils ne veulent plus comprendre que les mots sont des coffrets pleins de gemmes, de médailles, de colliers... Ils verront, quand les coffrets seront brisés, quels trésors les hommes avaient cachés là, sous les syllabes sculptées par les siècles... Ils verront quand la cité éclatera sous leurs poings, et la patrie sous leurs talons... ils verront, quand le fil d'une hache ou la pointe d'une épée auront assassiné le vieux roi... Ils verront tout ce qu'il y avait dans son cœur, tous les sourires, tous les désirs, tous les plaisirs, toutes les larmes d'un peuple. Il en sortira du sang et de l'eau, du vin et du lait... »

Les scènes finales semblent écrites pour un jeu de marionnettes ; mais même et surtout avec ses défauts, cette piécette est d'une bien captieuse originalité.

La grande sympathie que nous avons pour M. Veidaux va peut-être nous empêcher de dire tout ce que nous pensons de son drame, *La Chose Filiale* (2). Pourtant nous croyons qu'il serait utile de prévenir cet écrivain de son inaptitude à propager la beauté de ses idées dans le genre qu'il a choisi.

En effet la thèse défendue par M. Veidaux est aussi admirable que sa pièce est ridicule. Le personnage qui incarne la Révolte, et que l'auteur a choisi pour la diffusion des saines maximes, débite des tirades de réunion publique, tellement filandreuses et redondantes qu'elles dégoûteraient de la vérité. De temps en temps on trouve bien quelque pensée nettement exprimée comme celle-ci : « On ne demande aux religions que la sanction de la domination pour les forts, et l'enseignement de la résignation pour les faibles », mais elle se trouve gâtée par le voisinage de phrases telles :

« Ma Clémence, ils voudraient nous dissoudre par le poison de l'insinuation.

Le même jeune homme lance des apostrophes bien amusantes au père de la jeune fille qu'il aime :

« Sois maudit, profane de l'amour !... Résister à l'épanouissement de deux êtres qui s'adorent... homme de marbre...

« Divine canaille ! Pontife de l'hypocrisie...

à quoi le père Gerlaine réplique par cette tragique insulte :

« Voleur de baisers » (! !)

Quant à la jeune Clémence, elle lâche des paroles ailées de cette envergure :

— Je me sens veule comme une épave errante et ivre » (! ! !)

Ce drame a été écrit il y a sept ans, nous apprend M. Veidaux dans sa pré-

(1) Société du Mercure de France, 2 fr.

(2) Bibliothèque artistique et littéraire, 3 fr. 50.

face. Ces sept ans de portefeuille ne l'ont pas rendu meilleur, et il est regrettable que des corrections n'aient pas été faites. Il eut été facile par exemple de n'y pas laisser des indications de gestes comme celles-ci : *Octave se rebiffant.* — *Octave soupire. Gateau sonde sa sœur.* — *Il s'enfuit en rageant.* Quant au dénouement du drame précipité par la jeune fille qui fait semblant d'écraser les violettes des champs en collaboration avec son amant de cœur, pour forcer le consentement de son père n'ayant plus qu'à donner sa main à celui qui a déjà le reste, ce dévouement est d'un excessif mauvais goût, quoiqu'en dise l'auteur plaidant en tête du livre les circonstances atténuantes. La préface seule est bien. D'ailleurs M. Veidaux a quelque compétence reconnue en matière de sociologie ; on connait de lui de virulents articles où il se montre un des lutteurs les mieux armés pour le bon combat contre les iniquités sociales. Qu'il reprenne sa plume de critique sans vouloir faire œuvre de dramaturge, car il est à craindre que ses pièces, sans être aussi détestables que ses vers, ne constituent au point de vue de l'extension des idées qu'un inutile travail — constatation toujours cruelle pour un homme qui s'honore d'être un penseur.

Nous aurions voulu consacrer un article tout entier à Ibsen, expliquer en quoi le symbolisme bien scandinave de son théâtre en amoindrit considérablement la portée pour les races latines ; mais tant de livres sont là, qui réclament leur tour... *Brand* (1) que vient de traduire avec tant de bonheur M. le comte Prozor est un puissant drame, dont l'idée demeure obscure parfois, mais où Ibsen continuant sa divine mission de « mettre le feu aux âmes » montre les cimes de beauté et d'indépendance auxquelles il faut atteindre. Et nous ne pouvons que dire notre profond respect pour ce maître, vieillard aujourd'hui, que les ans n'ont point découragé malgré l'adresse des Puissants et la formidable imbécillité des multitudes.

Albert LANTOINE.

(1) Librairie économique Perrin, 3 fr. 50.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Tristan de Leonnois*, drame en trois actes et en vers, de M. Armand Silvestre. — THÉATRE ANTOINE : *Blanchette*, pièce en trois actes, de M. Brieux. — *Le Repas du Lion*, pièce en quatre actes de M. François de Curel. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Jean-Gabriel Borkman*, pièce en cinq actes, d'Henrik Ibsen.

S'il fallait faire ici une étude approfondie de toutes les pièces qui ont été présentées au public depuis le début de la saison théâtrale actuelle, les quelque cent vingt pages de cette revue n'y suffiraient pas. On se trouve matériellement contraint d'opérer un tri, et même un tri sévère dans la formidable brassée des œuvres nouvelles. Est-il besoin de dire que sont élaguées par avance de ce rapide aperçu toutes les fumisteries libidineuses qui ne touchent au théâtre que par l'exhibition ?

Les pièces dont nous nous proposons de rendre compte ne seront pas toujours, on s'en doute, celles qui auront eu le plus de succès. Si fréquente est la chute du véritable mérite — et si fréquente aussi, par antithèse, la mise au pinacle de la médiocrité — que nous avons dès longtemps résolu d'adopter un tout autre critérium pour fixer nos préférences. L'effort vers la perfection de la forme, l'intensité d'émotion des drames représentés, la noblesse de la pensée maîtresse qui les inspire, la logique des caractères qui s'y heurtent, la portée des discussions suscitées, telles seront les bases de notre choix.

Il est des œuvres toutefois qui peuvent emprunter leur intérêt à d'autres causes que la subtilité des analyses sentimentales ou la force des idées, et que l'on ne saurait passer sous silence. L'exemple en est dans ce *Tristan de Leonnois* que M. Armand Silvestre vient de faire jouer à la Comédie-Française ; ces trois actes, où la verve poétique de l'auteur a pu se donner libre cours sur un thème merveilleux, ne sont peut-être, ne sont sûrement qu'un hommage à la pureté de la forme. Mais j'estime que la forme a son prix. Certains la dédaignent — hélas ! — et je crois qu'ils ont tort ; la belle forme est un adjuvant si puissant de la belle idée ! N'est-ce pas grâce à l'une, bien souvent, que l'autre parvient à franchir la redoutable barrière du parti-pris et à pénétrer les cerveaux rebelles ? La forme est à l'idée ce que la parure est à la femme, elle a le don de voiler ses défauts ou de rehausser sa splendeur. Elle constitue enfin, et ceci seul suffit pour la faire aimer, un des éléments les plus attrayants de l'esthétique littéraire.

Nul n'a plus aimé la forme, au cours de sa carrière d'écrivain, que M. Armand Silvestre. Il a écrit des poèmes d'une intense couleur, d'une limpidité de gemme ; et si l'on peut regretter qu'il ait souvent galvaudé en de triviales et vulgaires farces son talent délicat, on doit reconnaître néanmoins qu'il a toujours

su conserver par le souci de son style une certaine dignité. La légende adorable de Tristan et Yseult, toute frissonnante d'amour et de rêve, devait fournir à son inspiration de poète un heureux canevas. Il a suivi pas à pas, à travers le drame de leur existence, les héros de ce conte tour à tour tragique et touchant. Son imagination a respecté jusqu'aux moindres détails de la tradition. Il s'est borné à couler le récit dans le moule du classique alexandrin.

J'ai peine à le dire, mais M. Armand Silvestre — qui en *Griselidis* et *Iseyl*, ne nous a donné jusqu'à présent que des pièces pâles et monotones, — n'a pas cette fois, mieux réussi. Les deux grands ennemis de ce poète sont sans nul doute sa répugnance à l'effort et sa facilité trop abondante de la rime. Çà et là, les passages vraiment beaux abondent ; mais ils soulignent la faiblesse déconcertante de certains vers, dignes du mirliton. Vraiment nous sourions quand — à côté d'une puissante invocation à la mer — on nous parle inopinément des « chevaux noirs de la tempête ; » et nous sommes stupéfaits, si non indignés, quand, après une scène qui touche au sublime, nous entendons Tristan s'écrier avec âme, comme un tenorino d'opérette.

L'amour, c'est le soleil ! L'amour, c'est le printemps !

Je pourrais citer dix vers, ou vingt, ou cent de cet acabit. Mais je me garderai de le faire. Il me plaît davantage d'insister sur les beaux côtés de cette pièce qu'avec un peu plus de soins l'auteur eût pu mener à la perfection — construction scénique exceptée.

Il y a dans *Tristan de Leonnois* trois ou quatre scènes admirables : celles qui s'étaient sur l'amour. Les sentiments et les désirs charnels y sont exaltés avec un bonheur et une audace inouïs. Ce ne sont point des baisers symboliques, des baisers de rêve qu'échangent Tristan et Yseult, mais des baisers d'amants, profonds et longs et qui éveillent des frissons dans les lombes. Et quelle grandeur mystérieuse ont leurs étreintes désespérées — dans le crime, sur le seuil de l'inconnu, de la mort où ils entrent les yeux dans les yeux, au comble même de leur extase.

M. Albert Lambert est très beau dans le rôle de *Tristan* ; il a du feu, de la jeunesse, l'emportement valeureux qui convient à son personnage. Mais Mme Bartet est divine. C'est la plus exquise des amoureuses, la plus immatérielle des vierges ; et sa voix — ah ! la voix d'or pur et sonore — sa voix est une musique lointaine où se traduisent les modulations les plus secrètes de notre cœur. Ce serait une joie d'être critique, rien que pour pouvoir lui adresser un tel hommage d'admiration.

*
* *

Au Théâtre-Antoine, qui à peine venu à la vie est déja brillant et prospère, nous avons eu une reprise intéressante : *Blanchette* de M. Brieux, et *Boubouroche* de M. Georges Courteline. Il ne convient pas de donner ici l'analyse de ces deux pièces qui eurent jadis, au défunt et glorieux Théâtre-Libre, un si retentissant succès. Pourtant une modification importante apportée à *Blanchette* mérite d'être commentée.

La primitive conception de cette pièce, était, réduite à son squelette, la suivante : une jeune fille, née de paysans modestes, et pourvue à grands frais par leur orgueil d'une instruction complète, se trouve tout à coup esseulée et « déracinée » pour employer une expression à la mode quand, ses études terminées, elle réintègre la maison paternelle ; mille petits détails de ménage, les plats soucis de la vie d'intérieur, la mettent en révolte ouverte contre son père ; une scène terrible a lieu et elle s'enfuit ; puis, victime d'une éducation mal dirigée

elle est jetée par la logique d'une cruelle organisation sociale, dans la basse galanterie d'où elle ne sortira plus.

Je sais que cette fin brutale a toujours fait hurler le bon bourgeois, qui n'aime qu'à moitié la cravache. Pourtant elle avait le double mérite d'être d'un réalisme on ne peut plus fidèle et de marquer du doigt, d'une pression peut-être un peu douloureuse, un vice odieux de nos mœurs. M. Brieux a cru devoir en faire le sacrifice. Pour complaire à l'esprit réactionnaire et à M. Sarcey, il a coupé la conclusion de son œuvre, qui en était la virilité. Et il a remplacé son troisième acte courageux de jadis par un délayage de pâte de guimauve au milieu duquel la jeune fille parvient à retrouver les bras de son père.

Bien qu'il ait été fait, depuis le Théâtre-Libre, chevalier de la Légion d'Honneur, je suis persuadé que M. Brieux — dont j'admire d'ailleurs le talent — a obéi surtout, en retournant complètement sa pièce, aux objurgations de sa conscience. Il ne voit plus aujourd'hui comme avant. Voilà tout. Mais c'est d'autant plus regrettable et je n'ai pas de scrupule à m'abstenir de l'en féliciter.

Puisque nous sommes au Théâtre-Antoine, restons-y ; et parlons un peu de ces soirées d'Avant-Garde, auxquelles se retrouvent les vieux habitués du tréteau nomade de jadis.

La première nous présentait une pièce de M. Fabre, le *Bien d'autrui* et un acte en vers de MM. Louis Marsolleau et Byl, *Hors des lois*. Le succès a été très grand pour tous, pour Antoine et pour les auteurs, et le spectacle sera joué régulièrement dans un temps prochain. C'est tout ce que j'en sais, — et encore est-ce par ouï-dire — car je n'ai pu y assister. J'en remets donc le compte rendu à cette imminente reprise.

Quant au *Repas du Lion*, dont l'autorité déjà solide de son auteur faisait un gros événement artistique, il faut avouer qu'il nous apporte une déception profonde. Aucune morale ne s'en dégage nettement et l'on ne sent pas très bien ce que M. de Curel a voulu démontrer par sa pièce. Est-il anarchiste, ou socialiste chrétien, ou simplement mystique ? On ne sait trop. Toutefois il faut reconnaître que son talent — car il en a beaucoup, et du meilleur — a des aspirations bizarres, et d'étranges inégalités. On croirait que M. de Curel se préoccupe avant tout de faire du théâtre « qui n'en soit pas. » Ce n'est certes point moi qui lui en ferai un reproche. J'ai eu à maintes reprises l'occasion d'exprimer mon horreur des conventions et j'approuve pleinement ceux qui essaient de les démolir. Je reconnais toutefois que la scène n'est point une chaire et que, si l'on ne veut parler dans le désert, il importe grandement de parler avec logique et clarté. Or ces deux qualités font absolument défaut au *Repas du Lion*. Le personnage principal, Jean de Sancy, fait entre le troisième et le quatrième acte une volte face que l'on ne comprend pas... D'ailleurs, jugez.

Le premier acte nous présente ce Jean de Sancy à l'époque où il est encore tout jeune. Faible, volontaire et mystique, il est dès l'adolescence marqué pour la névrose. Il a appris avec douleur que son père s'associait avec un gros industriel, M. Boussard, pour exploiter des gisements de minerai qu'on vient de découvrir dans ses terres. Et il a l'horreur des usines qui vont enfumer le pays, des machines qui vont troubler le silence de ses bois, et en un mot, de tout le progrès, qui est l'ennemi du rêve.

Sur ces entrefaites on apprend qu'une main audacieuse a levé dans la nuit la vanne qui retenait les eaux de la rivière ; la mine est inondée, et d'énormes travaux de réparation sont nécessaires. Quel est le coupable ? Tout le monde l'ignore, sauf un ancien garde de M. de Sancy, devenu ouvrier à la mine, qui a relevé auprès de la vanne la trace des pas de Jean. Dévoué corps et âme à son maître, le brave homme n'ébruite pas sa découverte : il ne la confie qu'à son

frère, le curé de la commune, qui a lui aussi la plus grande affection pour Jean.

Malheureusement l'acte inconsidéré de l'enfant doit avoir des conséquences terribles. Un homme était au fond, la nuit de l'inondation : va-t-on le retrouver vivant ?

Jean traverse alors des angoisses horribles. Peut-il se faire qu'il soit véritablement un criminel, qu'il ait tué ? Devra-t-il porter toute sa vie le remords de cet assassinat involontaire ? Sa sœur Louise de Sancy, fiancée à M. Boussard, cherche en vain à consoler le jeune homme. Celui-ci attend avec une anxiété cruelle le résultat des fouilles pratiquées par l'usinier lui-même à la tête de ses ouvriers. Elles aboutissent bientôt à la découverte d'un cadavre, que l'on apporte sur un brancard dans le bureau de la mine. Devant l'œuvre abominable de son inconscience, Jean sanglote éperdûment. Puis il fait un serment solennel. « Des hommes meurent pour nous, s'écrie-t-il, je jure de me dévouer à eux. » Et il s'enfuit, sans même accepter la dernière consolation du prêtre, dépositaire de son secret.

Ces deux premiers actes sont d'une facture excessivement habile et dénotent un tempérament dramatique achevé. Ils ont été accueillis avec enthousiasme. Mais la suite a été un effondrement.

M. Boussard et sa femme — Louise de Sancy — sont veuus à Paris assister à une conférence de Jean, qui est devenu un des orateurs les plus écoutés des cercles catholiques. L'industriel et l'homme politique ont une longue conversation — où les images abondent, quelquefois légèrement teintées d'emphase — sur leurs situations respectives. La nécessité du patronat, défendue et justifiée par Boussard, est battue en brèche par Jean qui parle de révolution et de justice... Cette énorme scène occupe presqu'entièrement le troisième acte. A côté cependant se place un épisode touchant. Jean qui a recueilli et élevé la fille du mineur mort par sa faute, et qui sent qn'elle incline à l'aimer, veut couper dans sa racine ce sentiment qu'il juge monstrueux. Il lui avoue le secret de la mort de son père. « Mon père ne m'a donné que la vie, réplique-t-elle, il ne me caressait jamais, il me battait souvent. Quelle reconnaissance pourrais-je avoir envers lui ?... Tandis qu'envers vous... »

L'aveu est sur le bord de ses lèvres, mais il n'en sort pas. Jean devient dur, et la jeune fille, la mort dans l'âme, se résigne à le quitter.

Cependant la conversation qu'il a eue avec son beau-frère a complétement modifié les opinions — vraiment bien peu solides — de Jean. Sollicité par les ouvriers de Sancy, il vient faire une conférence dans son pays natal, et au lieu de se poser en défenseur des exploités, comme il le faisait jadis, il prononce une apologie vibrante du patronat, de l'activité individuelle qui fait vivre autour de soi des milliers d'autres activités — du lion qui fait largesse des reliefs de son repas aux chacals lâchés et avides. Là-dessus les ouvriers stupéfaits se sauvent, crient et gesticulent, annoucent qu'ils vont se mettre en grève. Et cinq minutes après l'on apprend que M. Boussard vient d'être abattu d'un coup de fusil.

Pourquoi ce revirement dans l'esprit de Jean ? Pourquoi ce coup de fusil ? Il est impossible, je l'ai déjà dit, de le comprendre. Aussi ai-je la conviction que la force de pensée et le talent littéraire que M. de Curel a prodigués dans le *Repas du Lion*, n'auront jamais la même action sur le public que, par exemple, les *Fossiles* ou *l'Envers d'une Sainte*. Il y a une brisure profonde dans la logique de sa nouvelle pièce. Mais nous en aurons d'autres, heureusement ; et nous aurons la joie, je n'en doute pas, d'assister un jour au triomphe d'un des auteurs contemporains les plus puissants.

L'interprétation a été bonne en général et quoique M. de Max soit toujours bien manièré et grimaçant, il s'est acquitté avec talent de l'écrasante besogne

qui lui incombait dans le personnage de Jean. M. Dumény, sec et tranchant, représente un M. Boussard bien nature, un gros industriel positif et pondéré; quant à Antoine qui a compris comme il convenait le personnage onctueux et tranquille du prêtre, il est toujours le merveilleux artiste que l'on sait. A mentionner également MM. Gémier, parfait dans son rôle d'ouvrier discoureur, et M. Arquillière, garde-chasse bon enfant. Du côté féminin, citons Mlle Mellot (Mariette Fridy) qui a beaucoup de naturel et de grâce.

*
* *

Le *Théâtre de l'Œuvre* a donné le mois dernier une représentation d'un beau drame d'Ibsen, *Jean Gabriel Borkman*, avec conférence préalable de M Laurent Tailhade. L'original polémiste a trouvé là une excellente occasion de manifester une fois de plus sa croyance profonde à la beauté et à la force de l'art C'est en des termes d'une parfaite justesse et d'une hautaine élégance qu'il a présenté au public l'œuvre du grand dramaturge scandinave. Peut-être pousse-t-il un peu loin la recherche de l'expression, la coquetterie de l'épithète. Mais il a admirablement fait ressortir la moralité de la pièce d'Ibsen, il l'a analysée avec finesse, soulignant toutes ses beautés, commentant — et enjolivant parfois — la pensée du maître. Ses appréciations sur le génie d'Ibsen, et ses attaques rudes contre le bourgeoisisme, lui ont attiré les ovations d'une jennesse littéraire qui ne demandait qu'à l'applaudir.

Quant à la pièce, qu'en dirai-je ? Vais-je me risquer à en donner brièvement, l'argument ? L'action proprement dite importe si peu dans les pièces d'Ibsen qu'on pourrait fort bien supprimer les noms des personnages et ne retenir que les sentiments qu'ils symbolisent. Jean Gabriel Borkman, dans le drame qui porte ce nom, c'est la vieillesse orgueilleuse et délaissée, l'ambition désordonnée qui marche sur son propre cœur et qui se brise; sa femme Gunhild, c'est l'égoïsme mondain, l'imbécillité bourgeoise qui descendrait jusqu'au crime pour satisfaire ses préjugés ; sa belle sœur Ella Rentheim est l'amour méprisé, doux et indulgent jusqu'à la tombe ; son fils Erhardt Borkman figure la jeunesse ardente, avide de plaisir, impatiente de vivre ; et le vieux poète Wilhem Foldal est la poésie même qui ne se nourrit que de rèves et qui ne veut pas voir les réalités.

Qu'importe-t-il maintenant de savoir que Jean Gabriel est un financier ruiné. condamné jadis à la prison par les tribunaux, condamné aujourd'hui à une solitude perpétuelle par l'implacable férocité de sa femme Gunhild qui ne lui pardonne pas la souillure de son nom ; qu'importe-t-il d'apprendre que Ella Rentheim, sœur de Gunhild fut dédaignée dans sa jeunesse par Jean Gabriel, et qu'elle a élevé le petit Erhardt, reportant sur l'enfant l'amour autrefois voué au père, et qu'elle s'effraie en songeant à la tâche de réhabilitation pour laquelle Gunhild prépare son rejeton au lieu de se préoccuper de le faire heureux ; et qu'importent encore les amertumes de Jean Gabriel contemplant l'abandon de tout ce qui l'entoure, répondant aux humbles et caressantes inquiétudes de son vieil ami Foldal par une odieuse brutalité !

Ce n'est point dans les relations de ces personnages, mais dans les conflits intimes de leurs âmes que réside le véritable drame. Et rien n'est plus tragique en effet que la scène finale du cinquième acte où le vieil homme vaincu, tout à coup repris par son rève de grandeur, perçoit à travers une sorte de folie l'œuvre qu'il eût dû réaliser, compte les vaisseaux qu'il eût lancés sur les mers, suppute les trésors qu'il eût arrachés aux entrailles de la terre. La mort le touche alors, dans l'apothéose de ses illusions. Et comme dit Laurent Tailhade, il expire en héros, « les pieds dans la neige » et le front dans l'amour, emportant le pardon d'Ella Rentheim qui l'a toujours aimé. Les deux sœurs ennemies, Ella et Gunhild, se

réconcilient sur son cadavre, tandis que le fils Erhardt s'en va au loin, au loin, fuyant la maison paternelle où l'on étouffe et où l'on meurt de ne pas aimer.

Dans cette pièce, comme dans toutes celles qu'a écrites Ibsen, on retrouve la même inflexible logique des caractères, la même élévation d'idées, la même puissance dramatique qui consiste à faire du tragique avec rien.

Au premier acte par exemple, quand Gunhild raconte sa vie à Ella, et qu'on entend au dessus des deux femmes les pas du « loup qui rôde » enfermé dans sa cage depuis huit ans ; et plus loin, quand retentissent sur le piano de l'isolé les accords de la *Danse Macabre,* on est pris à la gorge par une violente émotion que le génie de l'auteur seul peut faire naître. D'ailleurs, d'un bout à l'autre, et en tenant compte de la différence de « facture » qui résulte essentiellement à la différence des mœurs, on peut considérer comme admirable cette pièce qu'il faut féliciter le *Théâtre de l'Œuvre* d'avoir osé monter.

L'interprétation a laissé quelque peu à désirer du côté féminin. Mlle Marguerite Maupas (Ella Rentheim) a certainement des qualités dramatiques, mais elle semble les diriger mal. Quant à Mlle Brindeau (Gunhild Borkman) on ne peut que lui souhaiter un autre rôle. Celui-ci ne lui convenait pas du tout. Mlle Hedvige Moore (Frida Foldal) a trouvé le moyen de faire remarquer son ingénuité dans un personnage très effacé ; espérons qu'elle aura mieux plus tard.

La grande figure de Jean-Gabriel Borkman a été esquissée avec assez de tact par M. Lugné Poë. On pourrait toutefois reprocher à cet artiste une trop grande sécheresse dans la diction et au cinquième acte une agitation et des rires de démence qui n'ont jamais été dans la pensée d'Ibsen. Disons tout simplement en ce qui concerne M Henri Burgnet (Wilhem Foldal) qu'il a donné à cette physionomie son véritable caractère et qu'il a traduit le rôle avec une habileté consommée.

HIPPOLYTE LENCOU.

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Essai de notation sociologique, par J. NOVIKOW (*Neuland*, octobre-novembre). — L'A. part de cette donnée psychologique que notre cerveau retient bien plus facilement les images que les idées. Comme sociologue, il voudrait que la sociologie se préoccupât un peu plus des images et peut-être un peu moins des idées. Quand un sociologue a écrit un gros livre sur n'importe quel sujet, il demande à ses lecteurs un travail considérable et presque toujours inutile puisqu'arrivé à la fin on ne se souvient plus du commencement. Or les organes sociaux ne sont ni plus nombreux ni plus compliqués que les organes biologiques, bien au contraire. D'où vient donc l'obscurité qui enveloppe encore toutes les recherches sociologiques. De l'avis de M. N., cela tient à l'oubli où l'on a tenu jusqu'à présent les méthodes graphiques. Il faudrait, au lieu des mots, employer des signes qui permettraient d'atteindre toute la précision désirable. Ces signes donneraient en outre à la sociologie ces caractères d'universalité et de généralité qui rendent une science possible. Il serait donc avantageux de procéder dans les sciences sociales comme en mathématiques ou encore comme en chimie. M. N. offre à la critique des lecteurs un projet de notation sociologique. C'est l'organisation politique de la France qu'il a réduite en diagramme. Ce n'est là qu'un premier essai, d'autres viendront ensuite. M. N. nous promet de les améliorer par d'ingénieuses modifications. Au lieu de représenter les hommes par de petits carrés tout simples, on indiquera beaucoup de choses en variant un peu le signe. Un profil humain tourné à gauche désignera un illettré, une roue dentée un industriel et un bonnet de docteur un homme instruit, etc. Grâce à des modifications de ce genre et en joignant au diagramme fondamental des tableaux spéciaux, on arrivera à rendre plus facile et attrayante la sévère sociologie.

Le mouvement corporatif en Allemagne en 1896, par C. LEGIEN. (*Neue Zeit*, n° 2). — L'A. nous présente dans son étude une série de renseignements statistiques assez complets sur le mouvement syndical-allemand. Ils sont d'autant plus intéressants que l'année dernière marque un accroissement considérable dans la force de ce mouvement. Jamais une pareille élévation ne s'était produite, sauf peut-être en 1889-90, à l'époque de la renaissance du mouvement ouvrier. En 1896, il y avait en Allemagne 51 organisations centrales (fédérations) comptant 329.230 membres dont 15.265 femmes, les organisations locales (syndicats locaux) comprenaient environ 5.858 membres, ce qui donne au total 335.088 membres. Ce chiffre marque une augmentation de 70.055, c'est-à-dire 27 0/0 sur celui de 1895.

Tandis que sur 5.029.228 travailleurs de profession du sexe masculin, 313.965 étaient organisés, soit 6,24 0/0; sur 1.041.578 ouvrières, il n'y en avait que 15.265, soit 1,46 appartenant à un syndicat. — Dans 40 métiers, il y a eu 483 grèves,

128.808 personnes y ont pris part, elles ont duré 1.923 semaines et ont coûté 3.042.950 marks ; sur ces 460 grèves, 232 ont été heureuses, soit 50,5 0/0; 122, soit 26,5 0/0, n'ont obtenu qu'un succès relatif; et 106, soit 23 0/0, ont été malheureuses. Les subsides ont été fournis à raison de 882.149 marks par les syndicats, 84.648 marks ont été versés par l'étranger et le reste a été obtenu par des cotisations volontaires ou des souscriptions. A la fin de 1896, 46 syndicats possédaient ensemble 2.323.677. — Les rentrées annuelles s'élevaient pour 46 corporations à 3.616.444. Les différences entre les cotisations des syndicats sont très considérables ; ainsi un mineur ne paie que 30 pf. par mois, tandis qu'un imprimeur verse 1 mark 10 pf. par semaine. Neuf syndicats ont des cotisations hebdomadaires de 20 pf.; 28 au-dessous de 20 pf. (25 centimes); 7 de 20 à 30 pf. et 6 de plus de 30 pf. L'auteur termine en espérant que l'année 1897 donnera encore une notable élévation du nombre des syndiqués allemands.

Moralistes socialistes, par H. Thurow (*Die Zeit*, octobre). — Il est utile, prétend l'A., de ne pas s'en tenir à une propagande purement scientifique et, comme il le dit, matérialiste. Dans les pays de langue allemande, on paraît croire qu'il est nécessaire que le socialisme repousse tous les arguments qui n'ont pas une allure strictement impassible. Il faut laisser ces « blagues bourgeoises » à la boîte aux ordures où Marx et Engels ont eu la gloire de les rejeter. Pourtant on ne peut s'empêcher, dit l'A., de remarquer que même dans l' « Internationale » où l'influence de Marx et Engels fut assez importante pourtant, d'autres tendances se firent jour jusque dans les considérants des statuts de l'association. Dans les pays romans où, d'ailleurs, l'interprétation marxiste de l'histoire a toujours eu des adhérents clairsemés, l'importance du sentiment n'a jamais été complètement dépréciée malgré tout le mal qu'a pu se donner la remuante fraction marxiste. M. T. passe ensuite en revue les « intégralistes » français. Il cite des fragments du suisse Robert Seidel, des belges de Paepe, Hector Denis, Destrée, Vandervelde, etc. Il aurait pu citer encore avec fruit d'autres passages, d'autres auteurs, dont les œuvres sont au moins aussi importantes; il aurait pu également se montrer un peu plus décidé dans le maniement de concepts comme idéalisme, matérialisme et autres. C'est d'ailleurs un article qui marque une tendance intéressante de certains socialistes allemands.

De degré en degré. Etude des classes bourgeoises en Pologne, par Rosa Luxemburg (*Neue Zeit*, année XVI, n° 6). — L'A. prend texte de la visite faite par le tzar à Varsovie, en septembre, pour étudier l'attitude de la bourgeoisie polonaise plus nationaliste et essayer de déterminer les nouvelles circonstances où va se trouver le mouvement ouvrier polonais par suite de cette attitude. Les classes dirigeantes ont, au nom de la Pologne tout entière, fait acte de soumission entre les mains du despote russe. Pour la raison suivante : Il fallait obtenir à tout prix un certain nombre de prérogatives nationales pour la Pologne, et d'un autre côté il était important de sauver la civilisation polonaise ; soumettons-nous avec résignation et l'on nous accordera des concessions nationales, et l'asservissement politique évitera la mort de la civilisation polonaise. La chose, dit l'A., n'est pas d'un petit intérêt. L'absolutisme russe, que l'on pouvait considérer en Pologne comme un phénomène fortuit, devient désormais effectivement polonais puisque toutes les classes dirigeantes quittent leur attitude négative et protestataire. Désormais la sociale-démocratie polonaise doit « comprendre la nécessité pour le prolétariat polonais de combattre côte à côte avec le prolétariat russe pour renverser l'absolutisme commun et pour obtenir pour tout l'empire des libertés constitutionnelles »; de plus les meilleurs éléments de la petite bourgeoisie et de la classe instruite abandonneront les anciennes survivances et se consacreront à la défense du prolétariat.. — La rédaction de la revue fait précéder l'article de Mlle L. d'une petite note où elle déclare qu'elle n'a pas tout à fait le même point de vue que l'auteur.

Lettre de Karl Marx encore tout jeune (il avait alors à peu près 18 ans) publiée par Mme Eleanor Marx Aveling dans la *Neue Zeit* (n° 1). Elle fournit des renseignements curieux pour la biographie de ce socialiste. — Une autre lettre

de Karl Marx, *La Faiblesse de l'Autriche*, publiée le 7 mai 1855 dans la *Tribune* de New-York, est reproduite dans *Die Zeit*. Elle est empruntée à *The Eastern question* par Karl Marx (Londres, Swan Sonnenschein et Cº) recueil des correspondances sur la guerre de Crimée, adressées par Marx au journal américain.

LÉON REMY.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La Famine en Russie (*Free-Russia*, octobre). — D'après Félix Volkhovsky, les paysans russes sont actuellement menacés d'une famine pire que celle de 1891-92. Dans 17 provinces, situées pour la plupart sur les rives du Don, du Volga, du Kama et de l'Oka, les blés d'hiver et de printemps n'ont presque rien donné, — de 40 à 55 0/0 moins que la moyenne pour les premiers, qui dans ces provinces occupent une superficie de 27 millions d'acres, et constituent les 2/5 des blés d'hiver de toute la Russie. Sur ces 17 provinces, 14 avaient déjà subi la famine de 1891-92, de sorte que les paysans y sont encore fortement endettés. Il faut noter aussi que la récolte a justement été la plus mauvaise là où le sol est ordinairement le plus fertile. Enfin le foin a manqué également, ce qui oblige les paysans à vendre leurs bestiaux à perte. D'autre part la sécheresse de l'automne dernier a empêché les semailles d'hiver presqu'entièrement sur une étendue beaucoup plus grande que celle des provinces mentionnées jusqu'au milieu de septembre, époque où commencent les gelées. Pour parer à la famine qui les menace, les paysans n'ont qu'une ressource, les réserves de blé des communes. Mais sur les 17 provinces menacées, une seulement possède les 3/4 de la réserve normale, et d'un autre côté ces réserves constituent le bien inaliénable de chaque commune. De même les « fonds d'alimentation publique » employés par les Zemstvos à l'achat de grain se ressentent encore de la dernière famine. D'ailleurs même les communes qui ont de quoi l'acheter trouveront-elles assez de grain pour subvenir à leurs besoins, étant donné que le froment manque partout? Cependant le gouvernement continue à faire preuve d'optimisme, et déclare que les paysans pourront s'en tirer sans secours jusqu'à l'année prochaine. En attendant, les assemblées provinciales pétitionnent afin d'obtenir la remise de certains impôts. Mais un seul gouverneur, celui de la province de Tambov a recommandé l'indulgence à ses percepteurs envers les paysans. Le gouvernement n'a remis aucun impôt, et se contente de réunir des comités spéciaux, comme ceux de 1891-92, formés par les zemstvos, la bureaucratie locale et les maréchaux de noblesse. Les zemstvos, seules assemblées vraiment compétentes, se trouvent ainsi, dit M. F. V., réduits à jouer un rôle secondaire, ainsi que cela est arrivé en 1891-92.

La loi sur les logements ouvriers de 1890, par EDWARD BOWMAKER. (*New Century Review*, novembre).— M. E. B. discute les résultats de la loi votée par le Parlement en 1890 autorisant les municipalités soit à fermer, soit à démolir, et à rebâtir toute habitation reconnue insalubre. Ces résultats ont souvent été fâcheux. Dans les cas où il y a eu expropriation, celle-ci est devenue une source de bénéfices pour les propriétaires. D'autre part les « logements modèles » bâtis sur l'emplacement des habitations démolies ne répondent guère à ce qu'on attendait de la nouvelle loi. Ainsi, sur un terrain exproprié dernièrement par le Conseil du comté de Londres, les nouveaux logements ne peuvent abriter que 4,700 locataires; comme leur nombre dans les anciens logements était de 5,700, 1,000 pauvres sont allés grossir la population d'autres « slums » déjà pullulants. En réalité, même, la plupart des locataires des maisons expropriées cherchent un abri dans quelque logement semblable, les maisons bâties par la municipalité étant de loyers considérables accessibles seulement aux ouvriers aisés. La loi de 1890 fournit aux pauvres des logements salubres. Encore faut-il qu'ils aient de quoi en payer le loyer.

Etude historique curieuse de J. G. Swift Macneill, membre du parlement, dans la *New Century Review* (nov.) sur *Leonard Mc Nally*, avocat irlandais, (1752-1820) qui pendant environ trente ans, de 1794 ou de 1792 jusqu'à sa mort, fut ouvertement l'ami et le défenseur de tous ses compatriotes révolutionnaires (les membres de la Society of the United Irishmen par exemple) et secrètement et avec système les trahit au profit du gouvernement anglais, sans que jamais son infamie fut soupçonnée par les malheureux qu'il trompait et auprès desquels, au contraire, il jouit toujours d'une estime très grande et d'une confiance complète. Pendant trente ans, par conséquent, la magistrature anglaise a joué la comédie de juger les révolutionnaires irlandais tout en les sachant trahis par leur avocat même en qui ils avaient une foi absolue. — Dans *To Morrow* (novembre) M. Edgar Jepson analyse avec justesse *la potion littéraire* que l'Anglais s'administre, sous forme de magazines illustrés ou de romans de Marie Corelli et de Hall Caine, pour s'éviter de trop penser. Il est dommage que l'article débute par un solécisme digne de Mlle Corelli elle-même. — De M. William Platt (même revue) des aperçus intéressants sur *la Religion d'aujourd'hui*. — *Harpers Magazine* publie (juillet, août, octobre, novembre) une série utile, *Un siècle de physique, de chimie, de biologie*, par le Dr H. S. Williams, très étudiée et très judicieuse, avec d'excellents portraits. — « L'étude de caractère » dans la *Review of Reviews* du 15 octobre est consacrée à *Richard Croker*, le « boss » de Tammany Hall, dont le candidat, Judge Van Wick, vient d'être élu maire de « New-York agrandi. » Etrange figure que ce chef tout puissant du parti « démocrate » à New-York, qui très franchement déclare que la politique est un trafic et qui ne s'excuse pas mais se justifie. — M. R. P. Jacobus discute dans le *Chap-Book* (15 octobre) le *Roman philosophique* que seuls représentent en France, pour lui, MM. Anatole France, J. K. Huysmans et Maurice Barrès. Pour ce qui est des romanciers anglais, il ne parle que de Walter Pater et omet George Meredith, Thomas Hardy, qui ont pourtant plus réellement peut-être que Pater vu la vie sous l'aspect de la philosophie.— Dans *Poet-Lore* (juillet, août, septembre) beaux vers de *Blits Carman*, Above the Gaspereau, et des chants et des contes populaires de la Grèce moderne très intéressants.— La *New Review* continue la série des admirables portraits — un peu à la Vallotton, pourtant originaux — de *W. Nicholson*, avec ceux de Cecil Rhodes et de Rudyard Kipling (nov., oct.) — Dans *The Humanitarian* (nov.) M. W. G. Thistle s'efforce de démontrer que les faits de l'expérience sont contraires à la théorie de l'hérédité de Weismann.

L. JERROLD.

REVUES BELGES ET HOLLANDAISES

L'influence de l'hypothèse de l'évolution sur l'éducation par H. BOSMA (*Vragen van den Dag* n° 10, 1897). — Cette étude aurait dû prendre le titre : de l'influence de la théorie de l'évolution sur les sciences en général. Elle n'a pas un but défini, comme semble le lui donner son auteur, mais est consacrée à l'analyse des diverses méthodes qui ont été employées jusqu'ici par les scientistes pour l'élaboration de leurs travaux et surtout à faire ressortir les avantages obtenus par l'emploi de la méthode évolutionniste. Cette méthode a fait faire à la science des progrès considérables, en lui ouvrant des horizons nouveaux. Elle est appliquée aujourd'hui à toutes les branches du savoir humain et chacune des sciences a accomplir depuis son introduction, des progrès vraiment considérables. Bien plus, à chaque instant, l'immensité et la profondeur des découvertes nouvelles s'étend grâce à son emploi qui a rendu cette méthode si féconde pour l'humanité.

Les branches de notre enseignement primaire par C. OTTER (*Vragen van den Dag* n° 9, 1897). — L'enseignement est le reflet d'un état social et évolue avec celui-ci. Actuellement l'éducation se fait à la fois par la famille, la Société et l'Etat. La famille est représentée par les parents, les frères et sœurs ; et

l'exemple et la conduite de ceux-ci exerce, inévitablement, une influence sur le cerveau de l'enfant. La Société a, à son service, des moralistes et des religieux et l'Etat exerce une pression continue par ses lois, ses règlements, sa justice, qui ne restent pas sans effet au point de vue éducatif. Ce n'est donc pas l'instituteur seul qui exerce son influence. Son enseignement se borne à être personnel ou à aider au développement de celui reçu. La famille doit prendre soin de l'éducation physique et morale et préparer l'enfant à recevoir l'enseignement primaire. L'école primaire lui donnera une éducation rationnelle, en lui apprenant à lire, écrire, calculer, la grammaire, ainsi que les branches du savoir humain qui peuvent exercer quelque influence sur son cerveau, tel que le travail manuel, l'histoire, la géographie. On ne devra pas attacher une trop grande importance à l'enseignement des langues, car elles sont enseignées au détriment d'autres branches et n'ont dans la pratique qu'une valeur relative.

Le projet de loi sur les unions professionnelles par E. Vandervelde (*Avenir Social* octobre 1897). — Depuis 8 ans environ, le gouvernement belge avait déposé un projet de loi, accordant la personnification civile aux associations professionnelles. Ce sont les points essentiels de ce projet que l'A. examine. D'abord l'art. 310 du Code pénal qui frappe de peines extrêmement sévères les atteintes portées à la liberté du travail par les ouvriers, sans punir réciproquement les patrons qui commettent les mêmes délits. Cet article est inutile puisque les règlements de police sont d'une rigueur déjà plus que suffisante. Puis vient le droit pour les associations professionnelles de faire le commerce, c'est-à-dire le droit de vendre des objets fabriqués, tels que produits de laiterie, distillerie, sucrerie, etc., que le projet du gouvernement tolère, mais que celui de la Section centrale soumet à tant de formalités, qu'il devient impossible aux syndicats de s'adapter au nouveau régime. Le 3e point examiné est celui de la reconnaissance légale des associations à fins multiples. Si le projet réactionnaire devait triompher, les unions qui se livrent déjà à des occupations multiples et ont créé des ateliers se rattachant directement à l'organisation du syndicat, très souvent fournisseur des fonds nécessaires pour leur fonctionnement, seraient dissoutes par la loi. Un des points intéressants de ce projet est la constitution du patrimoine collectif, car aujourd'hui, les sociétés coopératives ou autres, sous peine de nullité, sont créées pour partager des dividendes entre leurs membres. Dorénavant si le projet du gouvernement devait être adopté, celles-ci pourraient constituer un avoir collectif indivisible. Au lieu de favoriser quelques individualités, on favorisera le groupe, la collectivité de tous les travailleurs.

Tycho Brahe par R. E. De Haan. (*Tydspiegel* n° 7, 8, 1897). — A côté de Copernic, Galilée, Kepler, Newton, il faut placer Tycho Brahe, leur précurseur à tous. C'est à cette figure presque inconnue que l'auteur consacre plus de 100 pages, dans lesquelles il retrace la vie et les travaux astronomiques et météorologiques du savant danois qui vécut au XVIe siècle. L'A., décrit avec beaucoup de talent, l'ardeur au travail et le stoïcisme montré par ce vaillant de la science.

Paul Deutscher.

REVUES ESPAGNOLES

La Ensenanza primaria en Espana, par le prof. Manuel B. Cossio, (*Boletin de la Institucion libre de Ensenanza*, octobre 1897). — Ce travail, absolument neuf en Espagne, semble annoncer une étude complète de la matière. Les chapitres publiés donnent la bibliographie et l'historique de la question dans un résumé très nourri de faits et de considérations.

El Anarquismo, su filiacion, sus causas, su desenvolvimiento y sus doctrinas, par Manuel Gil Maestre (*Revista contemporanea*, 15 nov. 1897). — Ce travail qui emprunte beaucoup à l'article de notre collaborateur Ricardo Mella, est le début d'une série d'études que l'*Humanité nouvelle* appréciera dans leur ensemble.

La futura revolucion espanola, par Zacos Mallada, (id. id.). — Pour l'auteur de cet article l'Espagne est placée dans cette alternative, — ou de faire une immédiate révolution économico-administrative ou de subir une révolution violente qui mettra toutes les institutions en danger.

Albert Savine.

REVUES FRANÇAISES

La Responsabilité, par A. Hamon (*Archives d'anthropologie criminelle*, 15 novembre 1897). — Cet article résume trois des leçons professées à Bruxelles dans le cours signalé dans l'article de notre collaborateur M. Edmond Picard (nov. déc. 1897). M. H. étudie l'évolution de la responsabilité, rappelle qu'on l'a étendue aux animaux, qu'on l'a voulue et qu'on la veut encore collective. A ce sujet il rapproche le mot du grand Carnot : parmi les aristocrates il n'y a pas d'innocents, d'un mot analogue d'Emile Henry, sur les bourgeois. Il s'occupe ensuite de la lutte des médecins et des légistes pour fixer la limite du champ de la responsabilité, les magistrats étant toujours prêts à se croire le don de science infuse. Il cite les plaisantes lamentations du président Fabreguettes sur la nécessité où sont les juges d'étudier ce que n'ont pas étudié les étudiants. Il termine par l'examen des tentatives faites par MM. Dubuisson et Tarde, pour concilier la responsabilité avec la théorie moderne sur la non-existence du libre arbitre.

Lettres à Montalembert, par Lamennais (*Revue de Paris*, 1er novembre 1897) — Les scrupules religieux avaient empêché jusqu'ici la publication de cette correspondance dans laquelle Lamennais épanche ses colères contre le Pape, et ses dévoltes dans le sein de son élève et ami. Toute cette correspondance est pleine e détails curieux sur la fin du mouvement de l'*avenir* et la dispersion des intimes de la Chenaie.

L'aïeule du féminisme, par le Dr A. de Neuville (*Revue des Revues*, 1er Novembre). — Les lecteurs de Shelley connaissent tous Mary Wollstonecraft Godwin, mère de la femme du poète, mais ce qu'ils ne connaissent pas en détail, c'est ce que raconte l'auteur de cet aïeule, la vie de lutte, pour l'émancipation de la femme que mena Mary Wollstonecraft.

La Géométrie au XIe siècle, par Paul Tannery (*Revue générale internationale*, septembre 1897) L'A. démontre qu'au XIe siècle on ignorait la géométrie au point de définir un angle intérieur un angle aigu. — *L'Impératrice Eugénie et la guerre de 1870-1871*, par N. Baragnon (*Revue Blanche*, 15 nov. 1897) article qui établit que l'impératrice fit supprimer par le colonel Stoffel la dépêche par laquelle Bazaine avisait Mac-Mahon de la nécessité où il s'était trouvé de prendre position près de Metz. — *Autour du monde millionnaire américain*, par F. E. Johanet (*Correspondant*, 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre), articles très laudatifs sur les millionnaires américains ; leur documentation est précieuse. — *La liberté de la presse sous le directoire*, par Arthur Desjardins (*Correspondant*, 25 nov. 1897) travail documenté sur la question de la presse du 9 thermidor au consulat. — *Ce qui fit la grandeur du Portugal*, par G. d'Azambuja (*La science sociale*, octobre 1897). Le centenaire de Vasco de Gama a servi de prétexte à cette étude, qui est un exposé très complet du rôle colonisateur du Portugal. — *Ma Retraite du pouvoir*, par le duc de Richelieu, (*Revue de Paris*, 15 octobre et 1er novembre 1897), fragment des mémoires du célèbre ministre de Louis XVIII.

A. Savine.

REVUES ITALIENNES

Classicisme ou science? par LUIGI NATOLI (*Pensiero italiano*, septembre). — On a fondé, il y a quelques mois, en Italie, une société pour la renaissance et la diffusion des études classiques en décadence. Pour ses fondateurs, les besoins de l'esprit contemporain sont les mêmes qu'il y a un demi-siècle. Mais la science, en ces derniers 50 ans, a progressé prodigieusement; elle a transformé en doctrines positives et expérimentales presque toutes les connaissances métaphysiques et poétiques de nos ancêtres. En ces conditions, l'école classique ne peut plus être qu'un organisme atrophié et régressif, voué à une inévitable involution et à une dissolution fatale. Ses discussions, qu'elle suscite à la Chambre et au Sénat toutes les années, demeurent et demeuront stériles. Il n'est point question d'augmenter ou de diminuer les heures du latin ou du grec : il s'agit de se décider ou non, à rompre enfin avec la tradition momifiée, et à ouvrir à l'école la grande route du progrès. Ce n'est pas dans le passé, mais dans l'avenir, qu'il faut chercher l'oxygène spirituel de l'école : car c'est dans l'avenir, non dans le passé, que nos enfants vont vivre et travailler et lutter. Pour former la culture et le caractère de l'homme nouveau, ce n'est pas à ce monde classique si plein de saletés psychopathiques et de crimes sanglants qu'il faut avoir recours ; ce n'est pas avec *Tytire tu patulae* que les sciences médicales ont découvert la pathologie microorganique; le tunnel de Fréjus n'a pas été fait avec l'*Arma virumque cano*. Nourrissez donc les intelligences de faits et de choses, non de mots et de formules ; créez des hommes, non des phonographes inconscients ; donnez à l'école des notions sur la vie physique, psychique et sociale de l'homme contemporain, qui soient, pour l'avenir de l'élève, un capital productif, non un voyant et inutile habillement de parade sans aucun but sérieusement pratique.

La morale à l'école et la question sociale, par ANJELO SICCHIROLLO (*Pensiero italiano*, septembre). — L'A. ramène justement la question scolaire à la question sociale : on demande en vain à l'école une éducation que toute la vie extérieure à l'école entrave et empêche. On ne peut pas prétendre que le maître possède le secret d'arracher à l'élève tous les mauvais instincts hérités de sa famille, tous les sentiments égoïstes, toutes les idées fausses qu'il absorbe dans le milieu où il vit. C'est donc à la réforme de la société que tient fatalement la réforme de l'école. Tant que durera l'énorme inégalité des conditions économiques entre les membres d'une même société, avec toutes ses funestes conséquences politiques, philosophiques, littéraires, artistiques, religieuses, l'école ne donnera que des fruits âpres et amers. L'éducation est subordonnée aux exigences de l'estomac; la *malesuada fames* rend l'organisme impénétrable à toute pédagogie. Misère et inéducabilité seront toujours synonymes. Si l'on pouvait supprimer la dénutrition chronique de la grande majorité de la population, l'on assisterait à une aussi soudaine modification, à un merveilleux perfectionnement des écoliers, non pas seulement dans leur physique, mais aussi bien dans leur moralité et dans leur intelligence : car c'est à cause de la misère, que sens et sentiments, raison et idéalité des neuf dixièmes de la population sont corrompus, par contre coup de la dégénérescence somatique. Alcoolisme et prostitution, crime et folie, circulent dès la naissance dans le sang de beaucoup de nos élèves, dans lesquels il est par conséquent impossible de susciter les hautes idéalités prêchées par les pédagogues et les législateurs bureaucrates. *Nemo dat quod non habet.*

Ugo Rabbeno, par C. A. CONIGLIANI (*Riforma sociale*, 15 septembre). — Par la mort du jeune professeur de l'Université de Modène, la Science économique italienne vient de perdre un de ses étudiants les plus distingués, et en même temps un de ses pionniers les plus avancés. Né à Reggio-Emilia en 1863, Ugo Rabbeno publiait dès 1883, comme thèse de doctorat, son *Evoluzione del lavoro*, où il cherchait déjà dans le travail animal et humain préhistorique, les origines des formes actuelles et de l'économie sociale des peuples civilisés. Ensuite, il fut un ardent apôtre de la coopération, qu'il alla étudier à l'étranger, et sur

laquelle il publia trois gros volumes, *La coopérazione in Inghilterra*, (1885), *La cooperazione in Italia* (1887) et *La Societa coopérative de produzione* (1889), qui avec une foule d'articles, d'opuscules, de conférences, de collaborations, d'organisations pratiques, de congrès, lui firent en peu de temps une large renommée en Italie et à l'étranger, en le signalant comme un véritable et profond spécialiste dans la matière. Mais lorsque, dans le champ des coopérateurs eut lieu la divergence entre ceux qui concevaient la coopération comme quelque chose de déjà parfait et définitif, et en même temps de borné et inoffensif, et ceux qui, au contraire, ne la comprenaient que comme un commencement et un fragment d'une réforme radicale de la société, c'est parmi ces derniers qu'il se rangea sans hésiter. C'est ainsi qu'il devint socialiste, peu à peu, par une lente et profonde évolution scientifique de son esprit éclairé. Il devint un partisan courageux et avoué des critiques marxistes contre le régime capitaliste, bien qu'en faisant ses plus amples réserves sur les vagues idéaux des collectivistes. Avec son enthousiasme inné il porta ses études dans le champ théorique de la sociologie économique, où son ami Achille Loria avait déjà par ses ingénieuses théories de matérialisme historique cueilli une belle moisson de célébrité. Mais Ugo Rabbeno donna à ses recherches une empreinte fortement personnelle : au lieu de suivre M. Loria dans la conception des lois générales, il se tint aux recherches spéciales, aux reconstructions partielles des faits, en portant toute la force de son travail sur l'évolution économique des pays nouveaux, l'Amérique du Nord, le Brésil, l'Australie. De là un nouvel ouvrage très important, *Il protezionismo americano* (1893), qui fut traduit en anglais (London, Macmillan, 1895), et qui le porta à la chaire de l'Université de Modène, où il arrivait après neuf ans d'enseignement secondaire à Bari, à Pérouse et à Bologne. Là il commença ses cours par un discours sur *La crise actuelle de la science économique*. C'était un cri, presque rude, de bataille contre les doctrines orthodoxes. Il déclarait carrément que tout l'actuel édifice de la science économique est en train de s'écrouler : ce qui fut un grave scandale pour les vieux soutiens de notre enseignement supérieur ! Ugo Rabbeno travaillait depuis trois ans au second livre de cette nouvelle série, *La législation foncière dans les pays nouveaux* ; il en avait recueilli et élaboré tous les éléments, apprêté le plan en toutes ses parties, écrit même plus de moitié des chapitres, lorsque la mort le saisit, après une cruelle maladie de deux semaines, au milieu du travail et de la force, de la jeunesse et du bonheur ! Simple et sincère, enthousiaste et fier, bon et dévoué, noble esprit, conscience incorruptible, talent solide de travailleur indépendant, tel était le jeune économiste dont il ne nous reste que le souvenir cher et douloureux.

La guerre au crime, par M. Beltrani Scalia, sénateur et conseiller d'Etat (*Rivista di discipline carcerarie*, octobre). Important article sur la gravité des conditions de la criminalité en Italie, sur la nécessité de réformes dans la police, surtout pour ce qui tient à l'unité de direction et d'action, la connaissance des forces contraires et des moyens de défense sociale, la limitation de pouvoirs et d'action. — *Christianisme, socialisme catholique et socialisme démocratique*, par Luigi Negro (*Critica sociale*, 16 octobre). L'A. cite un chef du parti catholique qui dit : « La faim n'est ni catholique ni protestante ; quiconque, de quelque confession religieuse ou philosophique qu'il soit, qu'il appartienne à l'école de Lassalle ou croie à l'évangile du Christ, doit être bienvenu s'il concourt à la résolution de la question sociale » L'A. arrive à cette conclusion sur laquelle la rédaction de la *Critica* fait justement toutes ses réserves : qu'on peut, s'il le faut, s'allier à de semblables croyants et peut-être même marcher ensemble contre l'ennemi commun. — *La deuxième exposition internationale d'art à Venise*, par Mario Pilo (*Pensiero Italiano*, septembre). Premier article, sur les Espagnols, les Français et les Italiens. — *Les congrès et l'organisation des catholiques en Italie*, par le marquis Filippo Crispolti (*Nuova Antologia*, 16 octobre). Article de l'un des gros bonnets du cléricalisme militant ; il ne manque pas de renseignements intéressants et de considérations subtiles, même d'idées très justes sur la psychologie sociale contemporaine. — *La politique étrangère de l'Italie et l'alliance franco-russe*, par

Alfredo Frassati, (même revue, même numéro). L'A. cite les fières lettres de notre ministre (1886). De Robilant, à l'ambassadeur à Berlin, de Launay, sur le renouvellement de la Triple-Alliance : lettres qui suscitèrent tant de bruit dans la presse politique italienne, allemande et autrichienne ; et avec la conclusion qu'une alliance nouvelle entre l'Italie et l'Angleterre seules serait bien plus naturelle et profitable pour nous et pour la paix européenne. — *Le sens dramatique dans les dessins des enfants* par Mlle Paola Lombroso, (*Emporium*, août) 32 illustrations, très caractéristiques et instructives pour l'étude de l'art rudimentaire. — *L'art japonais à l'exposition de Venise* par Vittorio Pica (*La Vita italiana*, 4 septembre). — *Les peines et leur efficacité* par Adolfo Zerboglio (*La Scuola positiva*, septembre), étude pour démontrer que les peines ne sont pas absolument inutiles. Mais leur efficacité est immensément inférieure à celle que l'on croit.

Mario Pilo.

REVUES RUSSES

Esquisses économiques, par N. Karycheff (*Russkoié Bogatstvo*, octobre). — L'A. étudie la durée de la journée du travail dans les différentes régions industrielles de la Russie. En juin 1897, une loi a été promulguée relativement à la durée du travail. Le maximum de la journée de travail est fixée à 11 h. 1/2 au courant de la semaine et à 10 h. la veille du dimanche et des jours fériés, soit 67 h. 1/2 par semaine pour le travail de jour et à 10 h. par nuit, soit à 60 h. par semaine, pour le travail de nuit. M. K. puise ses documents dans la publication du ministère des finances : *La durée de la journée du travail et les salaires des ouvriers dans vingt gouvernements les plus industriels de la Russie* (Pétersb. 1896) rédigée sur les rapports des inspecteurs des fabriques. Déjà avant la loi dans tout le midi de la Russie, dans les gouvernements de Kieff et de Varsovie, en Volhynie, en Podolie et en Livonie les 4/5 des fabriques occupaient leurs ouvriers moins de 12 h. par jour. Dans la moitié des fabriques du gouvernement de Piotrkov (Pologne), et dans la plupart des fabriques d'Esthonie on travaillait de 12 à 13 heures par jour. Ce n'est que dans la région centrale et en partie dans le nord et le nord-ouest (gouvernements de Wilna et de Kovno) que l'on pratiquait encore de plus longues journées. Dans le gouvernement de Kovno, notamment dans deux genres d'industries, le personnel était occupé de 11 à 18 heures par jour. Les longues journées étaient aussi adoptées dans quelques-unes des fabriques du gouvernement de Pétersbourg. L'A. constate qu'avec la réduction des heures du travail, et même dans celles des fabriques qui ont adopté les trois-huit, la *productivité* du travail n'a pas diminué.

Nos écoles élémentaires d'agriculture et leurs problèmes, par M. Zoubriloff (*Russkoié Bogatstvo*, octobre. — Cet enseignement est récent en Russie. La première école de ce type doit son origine à l'initiative privée et fut organisée en 1875, dans une grande propriété appartenant à M. Rebinder, en vue des besoins pratiques pour sa culture. Depuis 1880 l'enseignement populaire agricole commence à se propager et à se généraliser. En effet, après la publication du *programme normal des écoles élémentaires agricoles*, élaboré par le ministère (et présentant beaucoup d'analogie avec celui de l'école de M. Rebinder), l'Etat, les ministères de l'agriculture et de l'enseignement public, les zemstvos, les sociétés d'agriculture et nombre de particuliers s'empressèrent d'ouvrir des écoles destinées à répandre au milieu des peuples les connaissances d'agriculture. Actuellement, il existe 48 écoles élémentaires agricoles, sans compter celles qui se sont spécialisées dans une seule branche de culture, comme l'horticulture par exemple. Au cours des premières dix années, 17 furent inaugurées et 31 dans la période de 1889-1896. M. Z. a fait une enquête sur la situation des ex-élèves de ces écoles et il relève ce fait que le plus grand nombre d'entre eux sont entrés au service des particuliers possédant de grandes propriétés. Il conclut que les zemstvos devraient faire des efforts pour attacher ces jeunes gens à

leur service, soit en les employant directement dans l'agriculture (champs d'essai) soit en leur réservant dans les mairies des communes, les fonctions de secrétaires, ce qui, en les mettant en contact permanent avec les cultivateurs dans les campagnes, permettrait d'exploiter utilement au profit de la population rurale leurs connaissances spéciales.

Parmi les forçats, ce monde des réprouvés, par L. MELCHINE, (*Russkoié Bogatstvo*, octobre). — Le narrateur de cette triste odyssée présente un épisode de sa vie aux travaux forcés parmi les condamnés de droit commun. Il y a deux ans, il avait publié sous le même titre et dans la même revue un long récit des péripéties par lesquelles il avait passé depuis sa condamnation. Cette œuvre, qui révèle chez son auteur un talent littéraire peut, à plusieurs points de vue, être comparée avec *La Maison des Morts*, de Dostoievski. Elle a éveillé un très grand intérêt dans le public russe. L'A. reprend le récit de sa vie au milieu des forçats et de son travail dans les mines. Il n'est plus si isolé qu'auparavant, car deux de ses amis, condamnés comme lui-même aux travaux forcés, sont venus l'y rejoindre. Observateur très fin, il étudie l'état psychique de ce monde des réprouvés. Il esquisse les types les plus saillants de ces compagnons malgré lui ; notamment ceux des vagabonds qui, pour la plupart, condamnés pour assassinat, se sont plusieurs fois évadés de la prison. Ils présentent un intérêt particulier par leur énergie, leur audace et leur amour de la liberté. Ces qualités et leurs antécédents leur permettent d'exercer une autorité morale indiscutable sur toute la prison. Il rapporte aussi les impressions d'un de ses amis nouvellement arrivé, qui estime le régime de la prison détestable, mais en revanche, trouve tous ses compagnons de chambre tout à fait charmants. Il voit dans ces criminels des hommes comme les autres et reconnaît chez eux les mêmes traits sympathiques qui, en général, caractérisent le peuple russe. Il affirme que la théorie de Lombroso est fausse, toute de mauvaise foi. D'autre part, l'A. constate chez ces criminels illettrés un désir ardent de s'instruire, une véritable passion pour l'étude, ce qui lui suggéra l'idée de leur faire des cours. Cependant son auditoire se désintéressa entièrement de sa propagande d'idées communistes et se refusa absolument de les mettre en pratique. Les trois amis recevaient de leurs parents des petites sommes d'argent. Ils les donnèrent pour l'amélioration de la marmite de la prison et l'achat de tabac qu'ils distribuèrent à tous les détenus par l'intermédiaire des starostes dans chaque salle (élus des prisonniers qui les représentent dans leurs relations avec l'administration de la prison et s'occupent du ménage commun dans leurs salles respectives). Cette impulsion généreuse les laissa tout à fait indifférents. L'impression pénible, que laisse ce récit, est parfois effacée par quelque anecdote qui fait sourire le lecteur. Très caractéristique est celle du manifeste de l'amnistie qui fut solennellement proclamée par les autorités de la prison en faisant miroiter devant ces hommes enchaînés la liberté à laquelle ils aspirent tant et en éveillant dans leurs cœurs un espoir qui les anima pendant plusieurs années, espoir qu'ils virent déçu.

Marie STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES ALLEMANDS

Utopie und Experiment, Studien und Berichte von Dr GIOVANNI ROSSI, avec articles de Turati, L. Molinari, J. Most, Kropotkine, Grave, Malatesta, etc., réunis et traduits par ALFRED SANFTLEBEN. — Vol. in-18 de VIII, 324 p. — 4 fr. — Sanftleben, éditeur. — Zurich, 1897. — Ce livre est la traduction de tout ce que Sanftleben a pu recueillir des écrits, articles, lettres, journal, etc., du docteur G. Rossi, ainsi que des différentes notes que la presse avancée a consacrées à ses tentatives de colonies d'éducation et de propagande. Il contient en outre quelques notes biographiques du frère de Rossi. La première partie du volume est consacrée à la reproduction de « une commune socialiste » utopie du Dr G. Rossi, sorte de brochure sous forme de roman que l'auteur publia en 1876, dans la bibliothèque populaire de Bignami. Elle eut un grand succès à l'époque de sa publication et on peut y retrouver en germes la plupart des idées que l'auteur a toujours défendues par la suite. Dans la deuxième partie nous avons tout ce qui a rapport au premier essai expérimental du docteur Rossi; il le tenta à Cittadella (province de Cremone). L'éditeur publie le « statut organique de la coopérative agricole de Cittadella », adoptée par l'assemblée générale du 11 novembre 1887, un extrait du cahier des procès-verbaux, le bilan de la colonie pendant les années 1887-1888 et 1888-1889. La troisième partie a trait à la colonie « Cecilia » près de Palmeria (Parana, Brésil). C'est sans aucun doute, la partie la plus intéressante. Les lettres des colons et du docteur Rossi nous renseignent sur les causes du peu de réussite de la colonie; les illusions singulières de ceux qui partirent, les difficultés de toutes sortes que créèrent les conditions de climat et les questions d'argent. Enfin « le Parana au XXe siècle » forme la quatrième partie du livre. L'éditeur ne cache pas ses sympathies pour les tentatives du docteur Rossi. Malgré tout le feu et toute l'éloquence de ce dernier, nous ne pouvons nous associer à sa pratique et nous croyons comme Kropotkine qu'il est toujours pénible « de voir des camarades se soustraire momentanément à la propagande et cesser de travailler à la libération définitive, pour se consacrer à des essais souvent infructueux qui peuvent conduire à une désillusion assurée ». Nous pensons que la besogne utile ne manque pas et que c'est vraiment trop s'engager pour une propagande aussi incertaine.

Léon REMY.

LIVRES ANGLAIS

Forecast of the coming century, recueil édité par EDWARD CARPENTER; vol. in-18, 192 pages, prix 3 fr. 15. Manchester, 1897. — The Labour Press, éditeur. — L'avenir est escompté diversement et à divers points de vue dans ce volume, intéressant par la largeur de son plan d'ensemble. Il est l'œuvre de dix écrivains qui y ont exprimé chacun leurs idées et leur idéal en toute liberté, y ont vu ou rêvé l'avenir chacun d'après sa vision personnelle, d'après son propre

rêve. Alfred Russel Wallace, Tom Mann, H. Russell Smart voient directement et ont le rêve pratique. Le premier étudie la question de la « Réoccupation de la terre, » en ce qui concerne en particulier l'Angleterre, où la terre est occupée par un plus petit nombre de possesseurs peut-être qu'en aucun autre pays. La nouveauté de l'article, encore est-elle relative, consiste à formuler un projet de formation de vastes colonies communistes et coopératives en Angleterre, ayant par exemple l'étendue des comtés actuels.

Tom Mann traite du « Trade-Unionisme et de la Coopération » (c'est-à-dire, des sociétés coopératives de production et de consommation) sans que le lien entre les deux sujets apparaisse bien clairement. H. Russel Smart formule un « Programme pour un parlement socialiste. » Ce serait à peu près celui de l'I. L. P. Il comprendrait trois premières mesures, un bill du droit au travail, un second assurant une pension de retraite à tout travailleur, un troisième pourvoyant à la subsistance et à l'éducation des enfants. M. Smart étudie habilement et utilement surtout le côté pratique de ces réformes immédiates.

William Morris et H. S. Salt décrivent ce que seront l'art et les lettres à l'avènement du socialisme, mais à des points de vue curieusement différents. La plus forte conviction de Morris fut toujours que l'art et la vie sociale devaient être unis indissolublement. C'est leur divorce aujourd'hui qui a fait notre piètre art, incohérent de plus en plus, quelque ingénieux et intéressant qu'il soit, lors même qu'il réalise la beauté ; et c'est aussi en partie ce divorce, Morris le croyait, qui a produit notre vie sociale, plus incohérente encore. Morris voulait l'art social, de même que pour lui le socialisme devait être une réalisation d'art. A l'encontre de ce que dit Morris une fois de plus dans l'article : « L'idéal socialiste en art, » H. S. Salt, parlant du « Socialisme et de la littérature, » voit dans le socialisme un mouvement pratique dont l'art bénéficiera, mais indirectement, sans le moins du monde s'identifier avec lui. Lorsque le salaire du travail manuel suffira aux besoins, l'artiste d'abord connaîtra le loisir qui lui est nécessaire ; en second lieu, ceux qui, écrivant aujourd'hui pour gagner leur vie, écrivent mal, n'écriront plus, ce dont le monde se réjouira autant qu'eux-mêmes. L'artiste, alors, d'après M. Salt, ne le sera qu'occasionnellement, toute forme d'art étant un luxe. Ce semble du moins l'opinion tacite de M. Salt pour qui n'existe pas, en tout cas, le lien que voyait Morris entre l'art et la vie sociale. Les essais de Mmes Enid Stacy et Margaret Mc Millan traitent de « Un siècle d'émancipation féminine » et des « Moyens et des fins dans l'éducation. » Il faut retenir dans le premier la distinction qui y est reconnue entre le « féminisme » qui s'appuie sur des arguments dont les partisans de l'état social actuel pourraient tirer profit, et celui qui s'identifie avec d'autres réformes plus larges. Du reste Mme Stacy prévoit que le parti des « droits de la femme » s'élargira de plus en plus dans l'avenir. Mme Mc Millan étudie d'une façon intéressante ce que doit être la vie physique raisonnée pour l'enfant, au double point de vue de l'exercice et du repos, et en outre demande pour l'enfant, au point de vue moral, le respect de son individualité.

« Tous les hommes sont nés naturellement libres et inégaux, » affirme Grant Allen au début de son essai, « L'inégalité naturelle », qui est une réfutation du lieu commun connu d'après lequel le Socialisme « nivellerait » le monde.

George Bernard Shaw apporte une pointe d'ironie et un élément nécessaire de sagesse et de réalité avec son article « Les illusions du Socialisme. »

« Etapes vers la liberté, » d'Edward Carpenter, termine ce volume. La traduction française de cette étude figure dans ce numéro même.

Liza of Lambeth, par WILLIAM SOMERSET MAUGHAM, 1 vol. in-18 de 242 p., cartonné, 4 fr. 35.— T. FISHER UNWIN, éditeur.— Londres, 1897.— Nouveau venu, si je ne me trompe, parmi les romanciers anglais contemporains, M. W. S. M, débute par une œuvre réellement forte. L'idée de *Liza of Lambeth* est inspirée peut-être des romans de M. Arthur Morrison qui a exprimé, avec un réalisme intense et chaleureux, la vie des pauvres à Londres, mais l'œuvre reste personnelle. Elle garde aussi une unité intérieure, bien que la préoccupation d'étudier un monde spécial, souvent funeste à l'harmonie d'une œuvre littéraire,

y soit manifeste. C'est un drame court qui se déroule rapidement et avec simplicité. L'action n'y emprunte pas son intérêt à je ne sais quelle vague couleur locale, mais au dessin sobre et sûr d'un petit nombre de caractères qui se détachent, — bien que dans la réalité ils soient liés à lui par chaque fibre d'eux-mêmes, — de l'ensemble d'un monde plein de vie et de passion, de drôlerie et de brutalité, bon pourtant, tout sordide qu'il soit, — la population de Vere Street, dans Westminster Bridge Road, Lambeth, au sud de la Tamise. L'orgueil de Vere Street est Liza, délicieuse figure, d'une tendresse charmante, et courageuse, sous des dehors vulgaires. C'est elle qui, de tout Vere Street, porte les chapeaux à plume les plus extravagants, c'est elle que le dimanche tous les garçons veulent pour compagne aux parties de plaisir. Le doux et humble Tom triomphe, mais son triomphe est de peu de durée. De passions trop profondes pour aimer ce timide, elle s'éprend de Jim Blakeston qui, un jour que tous les jeunes gens de la rue la poursuivaient, l'avait saisie dans ses bras et embrassée. Jim est marié, et ils s'aiment furtivement. Ce sont de longues promenades, le long de la rivière par les soirées brumeuses, les heures passées dans les parcs humides, les soirs au théâtre où Liza se passionne au spectacle de quelque mélodrame puéril. L'idylle, racontée avec une rare justesse, est une des meilleures pages du livre. Mais la femme de Jim s'est aperçue de ce roman d'amour et il n'y a pas de plus farouches défenseurs de la vertu conjugale que les miséreux de Londres. Elle guette Liza pour lui faire un mauvais parti; à la première rencontre opportune le combat a lieu — combat en règle avec juges et témoins pour chaque combattante et reprises réglementaires. Liza, qui est enceinte, rentre vaincue, brisée, et meurt le lendemain. Jim qui s'est vengé en tuant à moitié sa femme, vient pleurer au chevet de la morte, ainsi que Tom qui malgré tout voulait l'épouser. Dans *Liza of Lambeth*, il faut, je crois, savoir gré à M. M. moins de la peinture vivante et vraie qu'il a donné du monde de Vere Street et où il a mis de l'humour et beaucoup de simplicité, que de la chaleur et de l'amour dont il a su pénétrer son récit. Laurence JERROLD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Agriculture* by P. Kropotkine, brochure in-8 de 20 pages, traduction anglaise d'un fragment de la *Conquête du Pain*, publiée dans la série « Liberty Press », 0 fr. 20; Londres 1897. — *The gods and the people* by Voltairine de Cleyre, brochure in-8 de 8 pages; poème de propagande écrit par une américaine ardente protagoniste de l'anarchie; publiée dans la série « Liberty Press »; 0 fr. 10; Londres 1897. — *Speech* by Pete curran; brochure in-18 de 16 pages, discours prononcé par le socialiste Pete Curran, membre de l'I. L. P., comme candidat au parlement anglais à Barnsley; brochure de propagande éditée par The Labour Press; 0 fr. 10, Manchester 1897. — *Farthest North*, par le Docteur Nansen, édition en 20 fascicules; prix du fascicule, 0,60 centimes; fascicule I 48 pages; George Newnes, Londres, éditeur; Excellente édition populaire du récit de voyage du D[r] Nansen, impression et papier très bons, illustrations bonnes, photogravures ainsi qu'une reproduction en chromo-lithographie assez réussie d'une aquarelle de l'auteur. — *Mademoiselle Bayard sans peur et sans reproche* par John Aubley, 1 vol cartonné 3 fr. 10. The Roxburghe Press, Londres 1897; Roman où se devine une bonne intention, faiblement mise en œuvre. La lutte dans l'âme de l'héroïne entre son art auquel elle s'est donnée et un amour qui grandit et s'empare d'elle aurait pu être intéressante, mais M. A. n'a mis au service de cette idée qu'une invention niaise et qu'un style plat. — *I; I were God* par Richard. Le Gallienne; 1 fr. 25, 64 pages; James Bowden éditeur, Londres, 1897; Richard Le Gallienne fut bon poète et a écrit quelques essais charmants. Mais la simplicité de son style qui en faisait le charme a perdu peu à peu toute vigueur, et la délicatesse de sa pensée est devenue de la faiblesse. « Si j'étais Dieu » est un dialogue entre une femme dont la douleur a affermi la foi en Dieu et un homme qui ayant souffert ne croit plus. La croyante triomphe, mais sa victoire est par trop naïvement facile. Le sceptique de M. Le Gallienne souffre de ne pas croire et reste naturellement désarmé devant un amour pour Dieu que rien n'ébranle. Il faudrait pour logiquement opposer les deux points de vue, mettre aux prises deux âmes d'égale fermeté, deux caractères de trempe égale.

LIVRES FRANÇAIS

Comment l'Etat enseigne la morale, par le GROUPE DES ETUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES. — Vol. in-18 de 174 pages; fr. 1,50. Librairie de l'Art Social, Paris, 1897. — Critique est notre étude, rien que critique, annoncent les A. en leur introduction. Critique, en effet, et de plus excellente, vigoureuse critique, d'autant meilleure que l'on n'impose pas de conclusions, on se borne à constater l'évolution qui se produit en faveur du socialisme révolutionnaire international.

Les conclusions doivent se dégager seules et venir naturellement, sans effort, à la pensée du lecteur; mais il nous semble que les A. ont trop compté là-dessus. Ils ont pensé qu'il était inutile de critiquer certaines des théories des moralistes bourgeois et que, en les exposant simplement, hors de leur cadre, elles frapperaient, par leur ineptie, tous les lecteurs.

Nous est avis que le groupe des E. S. R. I. aurait pu développer plus longuement certains côtés de sa critique; telle la première partie du livre (enseignement secondaire). Nous savons que les arguments employés par les bourgeois pour la défense de leurs théories, ne reposent sur aucune base solide et qu'ils tombent d'eux-mêmes.... pour celui qui approfondit; il en est d'autres malheureusement qui ont peur de conclure, et c'est pour ceux-là qu'un plus grand développement critique s'imposait.

Toutefois, nous pensons que cette étude sera d'une grande utilité; d'autre part l'idée pourra être reprise et, partant, le sujet développé plus longuement.

Il faut reconnaître que certains chapitres du livre sont excellents. Signalons, entre autres, « La morale appliquée » et, en ce chapitre, la critique de la propriété. Ici se placent quelques extraits du *Cours élémentaire de morale* de M. Boirac; ils suffisent pour montrer la naïveté de nos moralistes officiels. M. Boirac ne croit-il pas que « dans toutes les sociétés civilisées, chacun est libre de choisir le genre de travail vers lequel il se sent porté par ses aptitudes et ses goûts »!! Comme le disent les A. du livre, ces gens vivent dans un monde d'ombres et sont toujours à cent lieues de la réalité.

Toutes les naïvetés de ces moralistes officiels ont été recueillies avec soin par le groupe des E. S. R. I.; d'autres aux conséquences plus graves n'ont pas été oubliées: Nous voulons parler « des beaux sentiments qu'inspire l'amour de la patrie ». Après la lecture de ce chapitre, il est une constatation triste à faire, c'est que nous n'apparaissons guère supérieurs aux indigènes de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée; les beaux sentiments qu'inspire l'amour de la patrie ne sont pas beaucoup plus élevés que ceux inspirés au sauvage par les duretés de son existence. Mais enfin! s'annonce une nouvelle Ethique que pressentent les auteurs du livre, l'Ethique dernière dont Guyau a tracé le plan et qui sera « sans obligation ni sanction » ou qui ne sera pas. A l'élaboration de cette nouvelle Ethique que l'on ne peut encore formuler distinctement collaborent les plus grands savants et penseurs de notre époque, et ce nous est joie de constater avec les E. S. R. I. le progrès réel qu'elle a fait en notre siècle. G. GRESSENT.

La Revue scientifique et industrielle de l'année, par J.-L. BRETON. — Année 1897. — 1er volume. — In-4 de 640 pages, 790 figures, 4 planches hors texte. Paris, aux bureaux de la *Revue scientifique et industrielle*. — Voici un gros volume de science, mais une œuvre non indigeste, au contraire très claire et très intéressante. L'A. a divisé son premier volume en cinq parties: Les Rayons X, — L'Acétylène, — La Chronophotographie, — Les machines motrices, — La Traction mécanique.

Tout d'abord ce sont les fameux Rayons X, dont la découverte sera l'éternel honneur du professeur Rœntgen. M. B., qui se propose de faire non pas un catalogue, mais une œuvre de science vulgarisatrice, met le lecteur au courant de la question, il décrit les phénomènes produits par la décharge des courants à haute tension dans les tubes de Geissler et de Crœkes; il expose l'hypothèse du bombardement moléculaire, etc. Enfin, grâce au hasard d'une expérience et à la

perspicacité de M. Rœntgen, les rayons cathodiques laissent échapper une partie de leur secret, et alors les expériences se succèdent, leurs propriétés se révèlent, les hypothèses naissent sur leur mystérieuse nature ; puis les applications se multiplient ; l'impression des plaques sensibles s'accompagne bientôt de la Fluoroscopie et de leur emploi en thérapeutique. Les constructeurs se creusent la tête à leur tour, les ampoules succèdent aux ampoules et ce n'est pas une mince besogne que d'entreprendre la description et la critique de tant d'appareils ; pourtant l'auteur y parvient et sans redites ni monotonie, fait défiler sous nos yeux les tubes à vide les plus importants. Les illustrations reproduisent les meilleurs clichés obtenus. M. B. nous indique les sources d'énergie électrique qui peuvent être utilisées pour la production des rayons de Rœntgen, et les machines à faire le vide qui peuvent servir à la confection des ampoules.

Après un historique sur l'acétylène, M. B. nous décrit les différents appareils inventés pour sa production au moyen du carbure et de l'eau, puis les lampes portatives et les gazogènes et gazomètres. Il parle ensuite de l'acétylène comprimé et nous montre que les dangers qu'il offre, quoique réels, ne sont ni plus grands ni plus nombreux que ceux que présente le gaz de ville comprimé. L'acétylène est actuellement employé surtout comme éclairage. Mais « il se pourrait que dans peu de temps l'éclairage ne fût plus qu'une application accessoire et relativement peu importante de l'acétylène... » et il nous laisse entrevoir d'autres applications dans l'avenir : production de forces motrices, fabrication de la glace, obtention de hautes températures, machines motrices, etc.

Comme les Rayons X, la Chronophotographie est une nouveauté ; mais à y regarder de près, c'est en somme du vieux neuf. L'A. en fait un intéressant historique, décrivant les appareils anciens et nouveaux et les machines-outils créés par divers inventeurs pour permettre la chronophotographie telle qu'elle est actuellement. Avec les machines motrices, M. J.-L. B. entreprend une partie des plus longues de son œuvre et aussi une des plus ingrates. Moteurs à vent, à eau, à vapeur, à air chaud et à air comprimé, à explosion défilent sous les yeux du lecteur. (Les moteurs électriques ont été laissés pour un second volume). Depuis plusieurs années le problème économique de la production à bon marché devenant de plus en plus aigu, on cherche à utiliser le plus possible les forces naturelles, aussi les moteurs à vent et les turbines ont fait de grands progrès ; de même, grâce aux nouveaux besoins créés par les automobiles, les moteurs à explosion ont été étudiés de plus près et perfectionnés. L'auteur dissèque et analyse devant nous toutes ces machines, et son étude, pour être vulgarisatrice, n'en est pas moins d'une grande valeur technique.

La partie qui concerne la traction mécanique est encore plus développée que la précédente ; elle est faite également de descriptions de machines, de calculs et de critiques. De nombreuses figures et schémas d'une clarté remarquable aident à l'intelligence des descriptions. A signaler surtout dans ce travail remarquable ce que dit l'A. des locomotives électriques, des chemins de fer de montagne, des tramways électriques (que l'on regrette de ne pas voir plus nombreux à Paris où les moyens de transports sont bien en retard, non-seulement sur l'étranger, mais même sur d'autres villes de France, par exemple Rouen), des automobiles de tout genre et enfin une remarquable interprétation des expériences si intéressantes de M. Bazin sur les bateaux (bateau-rouleur).

En résumé le livre de M. B. est une œuvre remarquable qui se recommande surtout à l'attention de ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie sans pouvoir consulter les revues et les ouvrages spéciaux, faute de temps ou faute d'une instruction spéciale suffisante. GUSTAVE CHARLIER.

Précis de logique évolutionniste. L'entendement dans ses rapports avec le langage par PAUL REGNAUD. 1 vol. in-18. F. Alcan éditeur. Paris, 1897 — *Comment naissent les mythes* par P. REGNAUD. 1 vol. in-18. F. Alcan. éditeur. Paris, 1898. — M. R, professeur de sanscrit à la faculté des lettres de Lyon, consacre un talent et une érudition hors ligne à développer les idées émises par Bergaigne sur l'interprétation védique : il est parvenu à donner des hymnes un sens très raisonnable en partant de cette notion que les mots

doivent être pris dans un sens primitif et que les chantres décrivaient le sacrifice du feu en termes hyperboliques. Ces idées n'étant pas, pour le moment à la mode, on tient soigneusement éloigné de Paris ce savant qui ne se contente pas d'annoncer les formules reçues: dans la courageuse préface du volume consacré aux mythes, M. R. proteste contre l'ostracisme dont il a été victime; tout le monde conviendra qu'il n'a pas exagéré en disant que « l'excessive rigueur en a rendu la justice suspecte. » Si M. R. n'admet pas le système de Max Müller pour la traduction des Védas, il suit le grand orientaliste dans son interprétation des mythes. Cette interprétation n'est plus à la mode; mais *science* et *mode* sont choses fort distinctes : aujourd'hui tout le monde est passionné pour la psychologie ; mais la psychologie est une science qui aurait encore à faire ses preuves. Les psychologues sourient quand on leur parle des maladies du langage ; l'expression est incorrecte, mais la notion est très claire. Est-ce qu'il n'est pas démontré que les anciennes querelles des théologiens chrétiens ont été souvent fondées sur des interprétations de la Bible exactement semblables à celles que l'école de Max Müller élève dans l'histoire des mythes? Il me paraît incontestable que toute l'interprétation du quatrième évangile est un contresens perpétuel. A l'heure actuelle, combien de textes de Marx, écrits dans une langue personnelle à l'auteur, n'ont pas donné lieu à des dogmes étranges?

Sans doute ces considérations n'expliquent point pourquoi un système a été adopté au lieu d'un autre ; mais pour donner une pareille explication, il faudrait pouvoir formuler les règles de cette *logique de l'imagination* dont parle Vico et que la science moderne ignore. L'exemple de l'archéologie rendra ceci encore plus clair : il semble certain que beaucoup de formes sont sorties du contresens, ont été inspirées par des dessins inexacts ou fantaisistes, ou encore mal compris; — il y a soixante ans, on voulait donner la psychologie de l'évolution artistique ; on cherchait les motifs qui avaient *dû* diriger les constructeurs gothiques ; tout ce fatras psychologique est abandonné par les archéologues sérieux. La composition poétique se fait, d'ailleurs, comme la composition architecturale (laissant de côté les grands génies), c'est-à-dire par le rappel de formes consacrées, que l'on réunit sans tenir compte de leur histoire, de leur origine, de leur distinction primitive.

Dans une étude que j'ai publiée sur Vico (*Devenir social*, décembre 1896), j'ai été amené à examiner, à la suite du grand philosophe italien, les origines du langage. Le langage me semble avoir eu besoin de se fixer (pour devenir une langue savante) au moyen de rythme et avoir eu pour origine des chants accompagnés de danses ; les fragments ont pu facilement se séparer les uns des autres, vivre comme des formes d'architecture et propres à entrer dans de nouvelles combinaisons, indépendantes du sens primitif.

Il me paraît, encore, certain que le chanteur primitif n'avait qu'une idée confuse de ce que nous appelons une *perception*, qu'il ne se mettait pas en dehors du monde, qu'il ne décrivait pas au sens moderne du mot, mais qu'il s'identifiait comme acteur avec les scènes chantées : comme l'a vu Vico, il faisait tous les objets de lui-même. Il était donc évident que des erreurs sans nombre devaient surgir le jour où l'esprit réfléchi viendrait à vouloir raisonner sur ces documents: c'est ainsi que les bruits de la flamme ont pu être souvent confondus avec les prières du sacrificateur.

Je crois que M. R. aurait pu, dans sa logique évolutionniste, tenir un plus grand compte des principes que Vico a posés et qui constituent, encore aujourd'hui, tout ce que l'on sait de meilleur sur la psychologie. Il va sans dire que les méthodes de M. R. ne peuvent être suivies que tout autant qu'on a des documents liturgiques ou du moins qu'on peut assimiler une civilisation à celle de l'Inde védique. Il serait imprudent de vouloir ramener toute explication des mythes à la théorie qu'il expose ; mais pour la Grèce, l'assimilation est fort vraisemblable et c'est la Grèce qui nous intéresse le plus.

Observons, en terminant, que les folcloristes oublient, trop souvent, que deux formes très voisines, obtenues par des évolutions régressives, par simplifications (et c'est la majorité des formes mythologiques) peuvent se ressembler beaucoup, alors qu'elles ont des origines très différentes. C'est une raison impor-

tante pour rejeter toute analogie qui n'est pas fondée sur l'existence de dérivations formelles susceptibles d'être démontrées: les rapports philologiques devraient donc tenir une grande place dans la mythologie, alors même qu'on regretterait les conceptions de M. R. G. SOREL.

Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch par CHARLES DE UJFALVY. Vol. in-8 de xv-488 p., avec une carte. Paris 1896. G. Masson, éditeur. — M. de Ujfalvy est un anthropologiste distingué et un voyageur célèbre. Son livre est essentiellement technique et d'une lecture plutôt aride bien que fort intéressante pour l'étudiant. Dans cet ouvrage, il y a à proprement parler quatre parties. Une introduction de 70 pages consacrée à des considérations générales sur l'Asie centrale au point de vue géographique, historique, ethnologique, ethnogénique et biologique. La première partie traite des Aryens au nord de l'Hindou-Kouch, la seconde des Aryens au sud de la même région. L'A. est plutôt sobre d'anecdotes de voyages, mais cette partie, résumé de relations de voyages divers à des époques variées, est intéressante et moins aride que la troisième partie qui est le résumé anthropologique de tout ce qui précède. Trois appendices, deux tables terminent ce beau volume. L'A. adopte les théories de M. de Lapouge sur les races préhistoriques humaines. Comme lui il est partisan de l'inégalité parmi les hommes et croit à la nécessité d'une aristocratie dirigeante. Selon M. de U. les brachycéphales, vaincus par les dolichocéphales reprennent peu à peu le dessus parce que, mieux adaptés au milieu biologique, ils absorbent les dolicho, grands, blonds. L'A. note que le terme Aryen est de pure convention et ne répond point à une réalité. Les peuples éraniens au nord et les tribus hindoues au sud du Caucase indien diffèrent absolument comme type et descendent, sans aucun doute, de deux races différentes. Anthropologiste évolutionniste, M. de U. considère l'homme et les civilisations comme en grande partie résultant de la nature du sol et du climat. L'ouvrage est semé de fines remarques, de suggestives considérations sur les relations des conditions cosmiques avec les individus, sur l'influence des races, etc. Aussi ce livre est précieux pour le sociologue qui recherche les causes des phénomènes sociaux. Certains détails de mœurs des peuplades de l'Hindou-Kouch sont curieux et révèlent une moralité assez haute, une grande solidarité et un infini désir d'égalité.

L'évolution de l'esclavage dans les diverses races humaines par CH. LETOURNEAU. Vol. in-8 de XXI, 538 pages, 9 fr. Vigot frères, éditeurs, Paris, 1897. — Ce tome XVII de la Bibliothèque Anthropologique tient dignement sa place à côté de ses devanciers du professeur Letourneau, notre savant collaborateur. L'A. a employé le même plan que dans tous ses autres ouvrages sur l'évolution de l'humanité. Il étudie son sujet de bas en haut. Il l'examine d'abord parmi les animaux non humains, ensuite il prend les hommes aux plus bas échelons de la civilisation et progressivement s'élève jusqu'aux européens civilisés. Le professeur L. s'arrête dans cet examen au moyen-âge et ce n'est que dans des aperçus qu'il montre le salariat sortant du servage et marchant à sa disparition, nécessairement.

L'évolution de l'esclavage contient 20 chapitres qui sont : l'esclavage dans le règne animal, les origines de l'esclavage en Mélanésie, de l'esclavage en Afrique, la servitude dans les petites monarchies africaines, l'esclavage indigène en Amérique, au Mexique, au Pérou, en Polynésie, chez les Mongoloïdes d'Asie, chez les Mongols, en Egypte, chez les Sémites, dans l'Inde et la Perse, en Grèce, à Rome, chez les européens barbares, chez les Germains et au moyen-âge. L'évolution de l'esclavage se confond avec l'évolution du travail, aussi le dernier chapitre est-il consacré par l'A., à une vue sur le passé, le présent et l'avenir du travail. L'esclavage est général dans l'humanité soit qu'il se montre nettement, soit qu'on le rencontre sous une forme larvée comme le salariat actuel. Il ressort de la marche de l'humanité que le travail manuel fut imposé à une classe d'individus par une autre classe qui considérait ce travail comme dégradant. Au cours des âges, cette situation se modifia peu à peu. Le servage, le colonat puis enfin, le salariat lui succédèrent. L'A. écrit à ce sujet : « Il est extrêmement intéres-

sant de voir, en suivant l'évolution sociale, pourquoi et comment se produisit cette lente métamorphose et après avoir assisté à ce grand spectacle sociologique, on se demande nécessairement si le mouvement est terminé, si, dans de futures sociétés, plus intelligentes, meilleures et en même temps mieux outillées que les nôtres, le salariat lui-même, cette survivance atténuée de l'esclavage primitif, ne doit pas disparaître à son tour. » L'A conclut à cette disparition et au travail exécuté librement par des hommes égaux, sans exploiteurs. Nous aurions aimé à citer ces belles pages, mais l'espace nous est compté. La conclusion est donc socialiste et elle dérive nécessairement, logiquement de l'étude scientifique suivie par l'auteur. L'œuvre du Dr L. se lit avec facilité, sans fatigue bien que la masse de faits cités provoque une impression de longue répétition. Elle est indispensable à tout étudiant des sciences sociales et nous ne saurions trop recommander de la lire.

Pierre le Grand par K. Waliszewski. Vol. in-8 de viii, 633 pages avec un portrait en héliogravure. 8 fr. Plon éditeur. Paris, 1897. — Cette monographie du plus grand artisan de la Russie contemporaine fait honneur à son auteur. Elle est absolument remarquable par la largeur de vues, par l'impartialité, par l'esprit critique, fin et délié, par la documentation de M. W.

Trois parties : L'Education ; L'Homme ; L'Œuvre. Chaque partie est divisée en livres et chaque livre en chapitres. L'A. avant de donner le portrait de son héros a compris qu'il fallait nous initier au milieu. Dans tout le cours de son ouvrage d'ailleurs M. W. décrit autant l'environnement que Pierre lui-même. Il cherche avec succès à montrer au lecteur l'influence des ambiances sur l'homme génial et déséquilibré que fut Pierre. Par des aperçus pleins d'ingéniosité et très probants, il explique le révolutionnaire Pierre. Il fait voir, sans qu'on puisse le contester car il apporte les preuves à l'appui, que Pierre ne jaillit pas, plante monstrueuse, unique au milieu d'une population asiatique, mais qu'il fut précédé, entouré de révolutionnaires et d'occidentaux. Pierre fut le produit fatal du milieu où son éducation se fit Il réussit parce qu'il fut appuyé par une minorité, parce qu'il ne heurta pas l'unanimité de ses compatriotes. M. W. expose fort bien cela et il apporte ainsi une pierre à l'édifice historique conçu avec l'esprit scientifique. L'histoire ne se fait pas par les seuls grands hommes, elle se fait aussi par les foules, les masses. Dans *Pierre le Grand* nous en avons des preuves multiples, et pourtant Pierre fut un génie, en possession d'une puissance despotique.

A maintes reprises l'A. fait voir que la violence, les persécutions n'ont pas le résultat espéré par ceux qui les employaient. Dans la Russie contemporaine en maints traits de mœurs, en maints événements on retrouve le même caractère qu'aux événements passés au xviiie siècle et on voit combien le résultat des violences de Pierre et de ses compagnons est peu adéquat aux efforts dépensés. Il ne faut pas violenter les tendances et les caractères ni d'un individu ni d'un peuple. Des flots de sang coulent, des milliers d'êtres sont tués et dans les générations suivantes on retrouve ces mêmes tendances, ces mêmes caractères, à peine modifiés non pas tant par la violence que par le progrès général des idées.

Au point de vue de la philosophie de l'histoire, *Pierre le Grand* est une excellente contribution. L'action des facteurs divers dans la genèse des événements est mise en lumière avec sagacité. Si l'on considère l'ouvrage au point de vue psychologique, on constate que l'A. a fait une merveilleuse étude de l'état psychique de son héros Il ne semble avoir négligé aucun détail. Pierre ressort de cette étude impartiale et précise comme un déséquilibré de génie, un névrosé dont l'insensibilité et la sexualité — non la sensualité — étaient grandes. Ce fut un criminel politique de large envergure. Le meurtre de son fils, l'extermination des *Strellsy*, etc., etc., en sont des preuves. Ce livre est un document précieux pour les disciples de Moreau de Tours et de Lombroso qui soutiennent que le génie est une forme de psychose dégénérative.

M. W. a écrit son livre en un style simple, clair, lucide ; aussi on lit avec facilité. L'intérêt est plus grand que dans maints romans. Car il s'agit de choses vécues. Imprimé avec le plus grand soin comme tous les livres sortant de la

maison Plon, il manque à *Pierre le Grand* une ou plusieurs cartes où l'on put suivre ses guerres, puis un index alphabétique des matières.

Mon vieux Paris, par EDOUARD DRUMONT. 2 vol. in-18 de XIX 384 et XI, 435 pages. Illustration de Gaston Coindre. 3 fr. 50 le volume. E. Flammarion éditeur Paris 1897. — Ouvrage attrayant d'une lecture aisée et plein de renseignements curieux sur le Paris ancien avec les mœurs, les coutumes de ses habitants.

L'A. consacre les pages du 1er volume aux Expositions universelles d'autrefois, à Ange Pitou, à un financier Sardini, à quelques promenades dans Paris. Aussi quelques notes intéressantes sur les corporations d'arts et métiers. Dans le 2e volume, trois parties ; les deux dernières sont relatives à la construction du premier hôtel de ville, au budget d'autrefois, aux musées des archives, au Jardin des plantes, etc. La première partie traite des assemblées législatives, des Tuileries, des Invalides, etc. L'ouvrage de M. D. est plein d'érudition, de détails curieux, qui le rendent précieux pour le public s'intéressant aux vieilles choses.

A HAMON.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Mon voyage de noces en Italie*, par Mme G. Duhamel, vol. in-18 de XVI, 270 pages ; guide fastidieux et incomplet ; journal de voyage d'une bonne bourgeoise ; accompagné de l'*Evolution de l'amour*, par A. Vaccaro, suite de pensées plus ou moins inédites et scientifiques sur l'amour comparé dans la nature (3 fr. 50) ; Société libre d'éditions des gens de lettres, Paris 1898. — *L'industrie de la couture et de la confection à Paris*, par L. de Seilhac, vol. in-18 de 111 pages ; étude consciencieuse de la triste situation des ouvrières en couture et des mauvaises conditions du travail dans les ateliers ; Firmin Didot, éditeur, Paris 1898. — *Les nouvelles formules du Matérialisme*, par Antoine Cros, vol. grand in-8e de 321 pages ; l'A., dans son étude consciencieuse, tente d'exposer et de refuter le matérialisme de la science contemporaine. Il y a 9 chapitres et un appendice. Le tout est d'une lecture excessivement aride, étant très obscure, avec une terminologie métaphysique. L'A. conclut que le matérialisme, moniste ou non, est une métaphysique insoutenable et en formelle contradiction avec les données les mieux démontrées des sciences actuelles. La démonstration n'est pas convaincante. G. Carré et C. Naud, éditeurs, Paris 1897. — *Synthèse psychologique*, par H. Feuillet-Streiff; brochure grand in-8 de 52 pages ; série d'axiomes et d'assertions sans démonstration, sans clarté, d'une rare aridité d'exposition ; on lit, on relit, on médite et on... ne comprend pas ; Société d'éditions scientifiques, Paris 1897. — *Lettre à M. Léon Tolstoï* par Juan Enrique Lagarrigue ; brochure in-18 de 38 pages ; propagande de la religion de l'Humanité ou du positivisme d'A. Comte ; Santiago du Chili 1897. — *Almanach socialiste illustré* pour 1898 ; excellente brochure de propagande ; in-18, 122 pages, nombreux portraits et dessins, texte de nombreux socialistes connus ; c'est la 4e année de cet almanach publié sous la direction de Maurice Charnay. Librairie socialiste, Paris 1897. — *La grande grève des docks*, par John Burns et Pierre Kropotkine, brochure in-18 de 42 pages ; reproduction d'un article paru en 1889 dans la *Société Nouvelle* et d'articles de la *Révolte* à la même époque ; très bon opuscule pour la propagande socialiste anarchiste ; on voit l'utilité pour les socialistes de soutenir les grèves, d'organiser les syndicats ; Bibliothèque des Temps Nouveaux, Bruxelles 1897. — *Le Congrès de l'Humanité* de M. Amo ; volume in-18 de 378 pages composé d'articles groupés et annotés par M. Marius Decrespe. Ouvrage inspiré par de bons sentiments ; malheureusement cela ne le rend pas d'une agréable lecture ; le but de M. Amo est d'organiser en 1900 un Congrès de l'humanité pour répandre le sentiment d'altruisme, de solidarité ; 3 fr. 50; Chamuel éditeur ; Paris 1897. — *Archéologie Abécédaire d'architecture ancienne* par le vicomte de Colleville, volume in-8 de 244-XVIII pages ; 3 fr. ; résumé succinct d'ouvrages d'archéologie, sorte de lexique des termes d'architecture. L'A. espère que ce livre sera utile aux gens de science ; il sera plutôt utile au grand public ; Bibliothèque de l'Association, Paris 1898. — *Un pascalien : Ernest Hello* par Mithouard ; Parallèle entre Pascal et Hello ; les rapprochements sont surtout marquants au point de vue de la psychologie, du style et du caractère ; brochure in-8e; 16 pages. Spectateur catholique, Bruxelles 1897.

On peut dire qu'aucun dictionnaire n'avait eu encore le don de la vulgarisation intéressante et claire comme le *Nouveau Larousse illustré*. Même des articles exclusivement scientifiques, comme les mots *Axe, Axonométrique, Azobenzol, Azoïque, Azote, Azoteux, Azotique*, dans le dernier fascicule paru, sont rédigés de façon si précise et si nette, et si judicieusement illustrés de figures explicatives, que les moins initiés à la chimie et à la géométrie les comprennent sans fatigue et les lisent avec plaisir. Citons aussi, dans un autre ordre d'idées, dans cet excellent fascicule, les mots *Avocat, Avoué, Avortement*, une curieuse monographie d'*Avignon*, et un article gracieusement illustré sur le mois d'*Avril* où l'on trouve, après les renseignements encyclopédiques et une liste amusante de proverbes, de précieuses indications relatives à la culture et au jardinage (*le fascicule 50 centimes, chez tous les libraires*).

LIVRES ITALIENS

La *delinquenza settaria*, par SCIPIO SIGHELE. (3 fr.). Milan, 1897. Treves, éditeur. — L'auteur distingue dans le 1er chapitre deux catégories de criminels : les ataviques ou violents, et les évolutifs ou rusants; il étudie dans le 2me la psychologie de la secte et les altérations de personnalité que chaque affilié y subit, sous l'action énergique du caractère dominant des meneurs; le 3me chapitre constate l'antinomie qui existe entre la morale sectaire et la morale privée, et conduit à la conclusion éminemment individualiste, que la morale s'affaiblit à mesure que la vie sociale s'élargit, tandis qu'elle se renforce d'autant, à mesure que l'association s'intensifie. Le 4me chapitre s'occupe de la fonction sociale du crime politique et de l'activité sectaire, qui implique le désir inquiet du mieux, et l'altruisme profond, capable des sacrifices les plus héroïques pour l'avantage de tous.

Shakespeare et la Science moderne, par GIUSEPPE ZIINO. 200 pages, Messina, 1897. D'Amico, éditeur. — Étude médico psychologique sur les caractères du génie du grand dramaturge anglais, sur ses concepts de l'âme humaine et de la morale, sur ses types de criminels, de fous et de bouffons : selon l'A., Shakespeare n'est point un névropathe ni un déséquilibré ; sa morale est subordonnée à un relativisme de la volonté qui prélude aux théories modernes; et ses personnages représentent toute l'échelle de la délinquance et de la dégénérescence que les écoles modernes ont établie, entrevue confusément mais avec un relief tout à fait génial, qui les voue très justement à l'immortalité.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Saggi critici della litteratura inglese*, par Enrico Nencioni, où l'on parle avec un goût et une pénétration rares de Browning, de Carlyle, de Shelley, de Tennyson, de Swinburne, de Rossetti, etc., en un mot des plus célèbres écrivains de langue anglaise de ce siècle ; Florence, Lemonnier, éditeur. — *L'art moderne à Venise*, brochure d'Ugo Ojetti sur l'exposition de 1897, rédigée avec beaucoup de verve et de courage, pour défendre et exalter l'art psychologique et idéaliste, même lorsque la technique en est insuffisante ou forcenée. — *A Gabriele d'Annunzio legislatore*, par Antonio della Porta, petit poème à l'occasion de l'élection comme député de ce romancier. Società Dante Alighieri, éditrice à Rome. — *La mente di Francesco Guicciardini*, par Enrico Zanoni, étude sur notre grand penseur et homme d'état de la Renaissance; faite particulièrement sur les œuvres politiques et historiques; sa physionomie intellectuelle et morale en ressort bien vive et évidente, autoritaire et froide, subtile et profonde, forte et droite, sceptique et sincère ; Florence, Barbèra éditeur. — *Bellezza e difetti del corpo umano*, par Ernst Brücke, traduction fidèle et élégante par le Dr Perrod, splendide édition illustrée, Bocca Frères, éditeurs à Turin. — *Poemetti*, par Giovanni Pascoli, le poète de *Myricae*, qui nous apparaît en ces nouvelles pièces lyriques moins désolé, moins sceptique, plus indulgent, plus serein : Florence, Paggi éditeur. — *Il diritto penale nell' Hamasen, ed il Fethà Neghest* par le lieutenant Gennaro De Stefano, ci-devant officier instructeur au tribunal militaire de Massaouah; intéressante étude de droit.

pénal comparé chez un peuple barbare, où règne l'arbitraire presque sans bornes, si ce n'est le code coutumier et la loi écrite sous le nom de Fethâ Neghest ou Jugement des Rois, qui remonte à 325 ans après J.-C. et qui n'est observé que dans les cas les plus graves : Florence, Bemporad éditeur. — *Criminali degenerati dell Inferno Dantesco* par Alfred Niceforo : six études sur Paul et Françoise (le couple adultère), Philippe Argenti (le colérique), Vanni Fucci (le voleur), les dix diables (le type satanique), Nicolas III (le simoniaque) et maître Adam (le faussaire) : Turin, Bocca frères éditeurs. — *La puberta studiata nell' uomo e nella donna, in rapporto al l'antropologia, alla psichiatria, ed alla sociologia*, par le docteur Antonio Marro, dont on connaît la grande compétence en tout ce qui concerne la psychophysiologie et la psychopathologie humaine : Bocca frères, édit^rs, Turin.—*Nel campo dell' arte*, par Enrico Panzacchi (Bologna, Zanichelli, 1897, 326 pages) : essais critiques sur le Corrège, la peinture historique, les académies, la littérature et l'art en Italie, le crucifix dans l'art, le Guerchin (à propos de son centenaire), et autres arguments d'esthétique appliquée. — *Fisiologia dell' uomo sulle Alpi*, par Angelo Mosso, (Milan, Trèves, 1897, 374 pages); études faites à 4560 mètres par l'illustre savant de Turin, sur la force musculaire, la respiration, la circulation, la nutrition, la thermogenèse, le mal de montagne, et qui aboutissent à des découvertes tout à fait nouvelles et de grande importance pour la science et la pratique de la vie en montagne. — *Storia delle belle arti in Italia*, 1er volume, sur la peinture, par Luigi Locati, Turin, Librairie éditrice salésienne, 388 grandes pages, bonne et diligente compilation, riche de notices sur la vie et les œuvres de nos grands artistes, dès l'origine jusqu'à nos jours.

MARIO PILO.

Administrateur-Gérant : GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

Pour paraître dans les prochains numéros

Religion et Morale, par Léon TOLSTOÏ; *Le Mouvement socialiste en Belgique*, par EMILIO; *Pierre Leroux*, par H. DENIS; *Les Arméniens*, par CHAHEN GARO; *La Guerre*, par F. PELLOUTIER; *Le Musée social*, par Mme RENAUD; *Les dessous de la Propagande chrétienne au premier siècle*, par A. CHIRAC; *L'Anarchisme et le Mouvement social en Australie*, par J.-A. ANDREWS; *La Situation actuelle économique de l'Europe*, par A. CHIRAC; *Celse et Jésus*, par A.-A. LEJEAL; *Mémoires d'un porteur de torches*, par ROLAND DE MARÈS; *Les Pêcheurs*, par DE SEILHAC; *L'Avenir socialiste du Syndicat*, par G. SOREL; *Aperçus sur la philosophie de l'amour*, par Robert PICARD; *Un siècle de Révolutions*, par Léon DELBOS; *Bases d'une morale anarchiste*, par DYER D. LUM; *Criminel-né*, conte par SORGUE; *L'évolution du Socialisme*, par AMY-C. MORANT; *Objectifs révolutionnaires*, par GABRIEL DE LA SALLE; *Récits de ma grand' mère*, par André PETCHERSKY; *Les doctrines anarchistes et leur rapport avec le Communisme*, par I. BLOCH; *Le Mouvement anarchiste en Grande-Bretagne*, par J. PERRY; *Le Trade Unionisme et la Coopération*, par TOM MANN; *L'Inégalité naturelle*, par GRANT ALLEN; *Le Mouvement coopératif en France*, par A.-D. BANCEL; *La Volonté de la Matière*, par Hippolyte LENCOU; *Soixante ans de Libre-Pensée en Angleterre*, par J.-M. WHEELER; *La Valeur de la Vie*, par le Dr E. SEGARD; *La réoccupation de la Terre*, par Alfred Russel WALLACE; *Au nom de la loi*, par MACHTÈTE; *Surtravail et Profit*, par WALTER JOURDE; *Lettres inédites*, de COLINS; *La Genèse du Socialiste Anarchiste*, par A. HAMON; *Bon Dieu des Gaulx*, par J. DESTRÉE; *Le Socialisme en Pologne*, par ELEHARD ESSE; *La Maison dans les Bois*, par A. RUIJTERS; *La Femme au XXe siècle*, par ELISABETH RENAUD; *Les Légendes Russes*, par N. NIKITINE; *Le Paganisme juif*, par A. F.; *Les Origines de la civilisation égyptienne*, par H. GALIMENT; *Comprendre et agir*, par P. LAVROFF; *Maguelone détruite*, par XAVIER DE RICARD, etc., etc.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

L'HUMANITÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

		UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
Abonnements :	France et Belgique......	**12 fr.**	**7 fr.**	**1 fr. 25**
	Etranger (Union postale).	**15 fr.**	**8 fr.**	**1 fr. 50**

Les abonnements partent de Janvier et de Juillet.

FRANCE

Alger	Ruff.
Dijon	Rey.
Lille	Talandier.
Lyon	Monnot et Blanc.
Marseille	Aubertin.
Montpellier	Eliot. Kiosque du *Petit Marseillais.*
Nantes	Vier. Velopé. P. Duchesne fils.
Narbonne	Borda, Kiosque de la Mairie.
Nice	J. Castellani.
Nîmes	Thibaud. Lavagne-Peyrot. Debroas-Duplan.
Roanne	Rimand.
Saint-Denis	Fouché.
Saint-Etienne	Peyronnet.
Toulon	H. Gallien.

BELGIQUE

Concessionnaire général : Librairie Etrangère, Spineux et Cie
86, rue Montagne-de-la-Cour, **Bruxelles**

Anvers	O. Forst. Librairie Néerlandaise
Bruxelles	Spineux et Cie. Office de Publicité. Castaigne. Ramlot. Rozez.
Gand	Hoste. Vuylsteke. Verhemielé.
Liège	J. Billens. Ed. Gnusé. Henry et Cie.
Mons	Leich.
Namur	Roman.
Tournai	Vasseur. Delmée.
Verviers	Gilon.

ÉTRANGER

Baltimore	Witte.
Berlin	Fisher, verlag.
Boston	Koehler.
Bucarest	Sotschek et Cie.
Budapest	Kilian.
Buenos-Ayres	Libreria Sociologica. Librairie Française. Libreria Jacobsen.
Cambridge	Deighton Bell et Cie.
Chicago	Brentano.
Constantinople	Otto Keil.
Florence	Bocca fratelli.
Genève	Stapelmohr.
La Haye	Belinfante.
Le Caire	Diemer.
Leyde	Brille.
Leipzig	Brockhaus.
Lisbonne	M. Rodi. Ferin et Cie.
Londres	David Nutt. E. Pelletier. Sampson Low, Marston et Cie.
Madrid	Fuentes y Capdeville
Mexico	E. Ruhland.
Milan	Fratelli Trèves, libr. Int.
New-York	Steiger et Cie.
Oxford	Parker et Co.
Porto	Centro de Publicaçoes.
Philadelphie	Blakiston.
Prague	Grosman a Svoboda. Topic.
Rome	Loescher.
Rotterdam	Kramers.
Routschouk	Goulapeieff.
Santiago	Ivens.
Stockholm	Samson et Wallin.
Sydney	Hoyer.
Turin	C. Clausen.
Vienne	Brockhaus.
Zurich	Meyer et Zeller. Sanftleben, verlag.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Léon Carpentier.

2e Année VIII Février 1898

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

PARIS

Rédaction : 5, Impasse de Béarn

Administration : Librairie de l'Art Social, 5, impasse de Béarn

Librairie C. Reinwald

Schleicher frères, Editeurs

15, rue des Saints-Péres

BRUXELLES

1, rue de Lausanne

Librairie Spineux

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique...... 1 fr. 25

Étranger................ 1 fr. 50

PAGES DE SOCIOLOGIE

PRÉHISTORIQUE

On se laisse aller facilement à répéter comme des vérités acquises les hypothèses commodes et plausibles qui dispensent de réfléchir. En vertu de cette routine, on nous dit que l'humanité a passé successivement par des états de civilisation bien distincts ayant pour caractéristique le mode de conquérir la nourriture. Les temps primitifs pour tous les hommes auraient été ceux pendant lesquels ils sustentaient leur vie par la cueillette, la chasse et la pêche. Puis serait venue la période de la vie pastorale, et l'agriculture à son tour aurait suivi les âges de l'existence nomade à la garde des troupeaux. Condorcet, énumérant les « dix périodes » qu'il distingue dans l'histoire de l'humanité, désigne expressément la « formation des peuples pasteurs » et « le passage à l'état agricole, » comme les deux premières étapes du grand voyage de progrès accompli jusqu'à nous (1). Mais l'étude détaillée de la Terre nous prouve que cette succession prétendue des états est une pure conception de l'esprit en désaccord avec les faits. La différence dans les moyens de conquérir la nourriture eut partout pour cause déterminante la différence même de l'ambiance naturelle. L'homme de la forêt giboyeuse, le riverain du fleuve et de la mer riches en poissons, l'habitant des steppes infinies parsemées de troupeaux, le montagnard enfermé dans un étroit vallon, devaient avoir des genres de vie différents, de par les conditions dominatrices du milieu.

Sans mentionner les mœurs particulières provenant chez telle ou telle tribu, carnivore ou frugivore, des traditions et de

(1) *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain.*

l'atavisme hérités de l'animalité antérieure, on peut dire d'une manière générale que l'état, sinon universel, du moins normal fut celui de la cueillette, comprise dans son sens le plus vaste, c'est-à-dire l'utilisation de tout ce que le chercheur famélique trouvait à sa convenance. La faim rend omnivore : l'individu perdu dans la forêt se laisse aller à prendre pour aliments toute espèce de vermine et de débris ; il mangera de l'herbe et des vers, il goûtera avec plus ou moins de répugnance ou d'avidité aux baies, aux champignons, en risquant même de s'empoisonner. Et ce que l'individu se trouve obligé de faire, même de nos jours, des tribus entières, même des nations ont dû le pratiquer également, soit d'une manière permanente, avant l'aménagement de la terre à leurs besoins, soit pour une saison ou durant toute une période de famine (1).

Or, durant ce premier état de la cueillette, l'homme dut chercher surtout, en même temps que les petits animaux faciles à saisir, les grains, les fruits, les bulbes et les racines, faisant ainsi connaissance avec les premiers éléments qui devaient l'aider un jour à découvrir l'agriculture. Il voyait les semences germer en plantes nouvelles, il cueillait les rejetons qui naissaient à la base d'une tige vieillie, et tel tubercule qu'il trouvait dans le sol avait déjà dressé sa plumule et soulevé la terre au-dessus d'elle (2). L'agriculture était, pour ainsi dire, en état de préfloraison dans son esprit : il ne lui manquait pour agir que la patience, la longue prévision, l'alliance avec le temps.

L'état nomade, que l'on place d'ordinaire à une étape de civilisation antérieure dans le temps à l'agriculture, semble au contraire demander une préparation plus longue. L'exemple du Nouveau Monde dans toute son étendue, de l'archipel Arctique aux îles qui pointent vers l'Antarctique, témoigne d'une manière éclatante que l'agriculture n'eut pas besoin pour naître de succéder à l'état pastoral, puisqu'elle était pratiquée par des peuplades ou nations vivant en diverses parties du double continent, tandis que nulle part on n'y rencontrait de bergers nomades. Les Incas, il est vrai, possédaient un animal domestique, le llama, mais ils l'employaient uniquement pour le transport des marchandises, et la masse de la nation n'en restait pas moins strictement sédentaire et agricole : nul ne pouvait quitter son champ sans un ordre des maîtres. En Amérique,

(1) Link, *Urwelt und Alterthum.*
(2) Ed. Hahn, *Demeter und Baubo*, p. 5.

aucun homme de génie n'avait encore découvert l'art de dresser les animaux femelles à fournir un lait abondant en dehors de la période d'allaitement, et même dans l'Ancien Monde, il existe plusieurs nations qui ont horreur du lait. Les Chinois et les Japonais, qui ont pourtant reçu de l'Occident tant de connaissances diverses, et leur civilisation même (1), n'ont jamais appris à se nourrir du lait de la vache domestique. Il est probable d'ailleurs que cette conquête de l'humanité demande beaucoup d'efforts et de temps, car les bêtes n'ont de lait que pour leur progéniture ; il tarit quand elles en sont privées. Hahn émet l'hypothèse que le premier emploi du lait fut d'en faire hommage aux dieux (2) ; peut-être fut-il d'abord versé en libation aux génisses brûlées sur les autels.

Le développement de l'industrie humaine ne s'est donc pas accompli suivant l'ordre que l'on avait imaginé jadis, mais il a dû se modifier diversement d'après la nature du milieu. Prenons pour exemple quelques-unes des populations de l'Ancien Monde. Les tribus de nains qui, dans l'Afrique centrale, vivent à l'ombre des forêts sans bornes pouvaient-elles avoir d'autre industrie dominante que celle de la cueillette et de la chasse rudimentaire, à moins que les populations voisines, leurs supérieures en force physique, ne leur permissent un peu d'agriculture et de commerce. De même les Nouer, cantonnés dans les marécages et sur les îles flottantes du Bahr el-Djebel et du Bahr el-Zeraf, ne sont-ils pas condamnés au travail exclusif de la pêche des graines et du poisson tant qu'ils resteront privés de toutes communications faciles avec les terres asséchées du continent. Dans une partie du monde bien éloignée du bassin nilotique, les insulaires des Lofoten n'étaient-ils pas également voués par le destin à la capture du poisson de mer, avant que le va-et-vient des bateaux à vapeur eût rattaché ce littoral au reste de l'Europe? Ailleurs, quand des agriculteurs eurent déjà domestiqué des animaux et appris à utiliser le lait des femelles, la nature même assigna l'état pastoral aux habitants de vastes contrées, devenues inhabitables aux chasseurs à cause de la rareté du gibier ou non utilisables pour les laboureurs par suite de l'insuffisance des pluies : ces terres ne se prêtent qu'au parcours des bestiaux qui, après avoir brouté l'herbe d'un district, se transportent rapidement vers d'autres parties de la steppe où ils trouveront des pâtu-

(1) Terrien de la Couperie, *Chinese and Babylonian Record.*
(2) Ed. Hahn, *ouvrage cité, pp. 23 et suiv.*

rages arrosés par des sources jaillissantes. L'homme qui s'est instruit dans l'art de faire paître les bêtes autour de sa demeure et qui en attend soit leur aide dans le travail, soit leur lait, soit même leur chair, et les protège en conséquence contre les bêtes féroces, peut hardiment quitter la région des forêts ou les bords de la mer et des fleuves, pour suivre ces animaux apprivoisés dans les prairies sans bornes. Des terrains d'un autre caractère, ici des espaces de sable, d'argiles, de roches ou de cailloux, plus loin des plateaux neigeux ou des cols de montagnes forment des zones médiaires entre des pays de productions différentes et par conséquent sont interdites par la nature aux laboureurs et aux bergers ; elles ne peuvent être utilisées que par des porteurs trafiquants, soit isolés, soit marchant en groupes ou bien accompagnés par des bêtes sommières.

En toute région naturelle les contrastes du sol, de la végétation, des produits, se complètent par un autre contraste, celui des populations et de leur industrie. L'ambiance explique l'origine de ces différences entre les hommes ; elle explique aussi pourquoi la même forme de civilisation peut se maintenir de siècle en siècle indépendamment des progrès qui modifient plus ou moins rapidement les nations agricoles, nées dans les régions où des conditions favorables ont permis la domestication et l'élève des plantes nourricières. De tout temps la plage maritime et la rive fluviale, la forêt et la steppe, le désert et l'oasis, le plateau raboteux et la montagne eurent des habitants assouplis à l'industrie qu'imposait le milieu. Ce qui frappe surtout dans la diversité des moyens employés par l'homme pour la conquête de la nourriture, c'est que les civilisations particulières corrélatives à ces moyens se juxtaposent dans l'espace beaucoup plus qu'elles ne se succèdent dans le temps.

Il arrive même qu'en un pays où s'entremêlent deux régions naturelles, le désert et les campagnes plus ou moins arrosées, la population appartient simultanément à deux états : chaque individu, à la fois agriculteur et pâtre, acquiert une sagacité remarquable, une singulière acuité des sens et un rare esprit de prévision en vertu de sa double industrie. L'époque des labours est-elle arrivée, il monte à chameau emportant sa légère charrue et son sac de semences, à la recherche d'une terre féconde et suffisamment humide pour qu'il n'ait pas à craindre l'effet des sécheresses prolongées. La végétation spontanée du sol, l'aspect du terrain, quelques traits de charrue

lui indiquent les endroits favorables : il y jette son grain, et si l'espace utilisé n'est pas suffisant, il va plus loin à la découverte d'un autre champ pour l'année. Pour le passage des troupeaux, il lui faut aussi connaître le pays sur une très grande étendue, des milliers et des milliers de kilomètres carrés. Il doit savoir par tradition ou par étude personnelle pendant combien de semaines ou de mois, il pourra rester sur le pâtis, s'il existe fontaine ou ruisseau dans le voisinage, et quelles tribus, pacifiques ou guerrières, il rencontrera dans son parcours (1).

Les modifications politiques et sociales dues à l'ensemble du progrès humain ont aussi pour résultat de changer les frontières entre les états de civilisation : suivant les vicissitudes des conflits et les invasions des peuples on voit, comme dans l'Amérique du Nord et dans la Mongolie méridionale, des agriculteurs envahir les contrées des peuples chasseurs ou bergers et les annexer au domaine de la charrue ; d'autres fois, au contraire, il se fait un retour offensif des nomades qui, reconquérant le sol sur les résidents, laissent l'herbe et la brousse reprendre possession des champs cultivés et, complètement impuissants à conquérir leur pain par les semailles, doivent se nourrir de gibier ou de la chair des bêtes qu'ils poussent devant eux à travers les guérets en friche : c'est là un recul de civilisation dont l'antique Chaldée est un exemple. Dans le Nouveau Monde, la transition ne peut se faire que de l'état des primitifs, s'occupant de chasse ou de pêche, et celui des civilisés, agriculteurs et industriels : le double continent n'ayant point de peuples pasteurs.

D'ailleurs, aucun état de civilisation n'est absolument un, parce que la nature elle-même est diverse et que les évolutions de l'histoire s'accomplissent partout d'une manière différente. Il n'est guère de société d'agriculteurs dans laquelle ne soient aussi des chasseurs et des pêcheurs. On y voit également des pasteurs de bétail. Suivant les milieux secondaires de chaque pays, les populations se répartissent en sociétés partielles: l'ensemble de l'humanité se résume dans chacun dè ses groupes. On peut même dire que chaque famille offre dans une certaine mesure ce raccourci du genre humain, car les divers travaux, depuis ceux qui se pratiquent dans la hutte d'un sauvage, — telle la préparation d'un mets traditionnel — jusqu'aux plus raffinés, comme la lecture et l'écriture, c'est-à-dire la com-

(1) *La Tunisie* (publication officielle, tome I pp. 58 et 59.)

munion des pensées à distance, s'accomplissent sous un même toit. Toute étude de la civilisation représente une infinité de survivances, datant chacune de périodes historiques différentes, mais s'unissant en un organisme harmonique, grâce à la vie qui incorpore les traditions de toute origine et de tout âge en une seule conception générale. Les forces nécessaires à la production du renouveau dans l'homme et dans la société sont toujours dues à une impulsion venue du dehors. Parfois l'impulsion provenant de la nature inorganique est brutale, impérieuse, sans appel. Une explosion volcanique, un débordement fluvial, une invasion de la mer, les ravages d'un cyclone ont maintes fois forcé les habitants de tel ou tel pays à quitter la terre natale pour fuir vers des contrées hospitalières. Dans ce cas, le changement de milieu amène forcément les changements d'idées, une autre conception de la nature ambiante, une autre façon de s'accommoder aux circonstances, différentes des premières. Il se peut donc, malgré la catastrophe et tous les malheurs qui en sont la conséquence, que l'événement soit pour les populations frappées une cause puissante de progrès. Sans doute les individus ont souffert, ils ont peut-être perdu le produit de leur travail et leurs approvisionnements ; mais que sont de pareilles pertes en comparaison des acquisitions intellectuelles que donne l'adaptation à un nouveau milieu? Parfois, il est vrai, le désastre entraîne autre chose que des ruines matérielles; des peuplades ont été décimées ou même complètement exterminées par ces catastrophes de la nature, et dans ce cas, il faut que la tribu frappée se reconstitue à grand'peine et reprenne péniblement la lutte pour l'existence, lutte dans laquelle il est d'ailleurs possible que le groupe d'hommes menacés succombe définitivement. Dans l'éternel effort de l'homme vers la vie et le bien-être, il se trouve quelquefois le plus faible et régresse alors vers la sauvagerie primitive; d'autres fois il triomphe des obstacles et progresse d'autant vers un état supérieur.

Aux causes extérieures de changement provenant de la nature inanimée s'ajoutent, chez les groupes humains, celles qui proviennent de l'invention d'autres hommes ou êtres vivants. La plus puissante de ces causes est l'imitation. C'est ainsi que le monde des animaux est devenu l'éducateur de l'humanité : il offre des exemples pour tous les actes de la vie. En premier lieu, la science par excellence, celle qui consiste à chercher et à trouver la nourriture, n'est-elle pas admirablement enseignée à l'homme par ses frères aînés, vertébrés et inverté-

brés ? Sur la plage les crabes et autres crustacés montrent les endroits du sable et de la vase où se cachent tels ou tels « fruits de mer » ; chaque animal allant à la cueillette, à la fouille des racines, au viandis, à la pêche, fut soigneusement observé par le famélique, et celui-ci essaya tour à tour les nourritures diverses, baies et fruits, feuilles et racines, bestioles et bêtes qu'il voyait servir d'aliment à d'autres animaux. Bien plus, l'homme a pu demander à ses éducateurs l'art d'emmagasiner ses vivres pour les temps de disette : ce sont les fourmis, les abeilles, les gerboises, les écureuils et chiens des prairies qui lui ont appris à se construire des silos pour y placer l'excédent de nourriture recueilli dans les saisons d'abondance. Enfin, que de moyens thérapeutiques, feuilles, bois ou racines, le malade ou le blessé a-t-il vu d'abord employer par des bêtes !

Peut-être même est-ce également à l'exemple des animaux que l'homme dut en mainte contrée ses débuts en agriculture. C'est ainsi que, d'après le naturaliste Mac Gee, le travail de la terre en vue d'une récolte annuelle aurait eu son premier stade en plein désert, notamment dans le pays des Indiens Papagos, partie de l'Arizona voisine du golfe de Californie. Ici les indigènes ont sous les yeux le travail des fourmis « laboureuses », dont les colonies, parsemant la plaine par dizaines de millions, ont mis en production le quart, sinon le tiers de toute la Papagueria. Chaque colonie a son champ de céréales bien entretenu et son aire à battre le grain d'une propreté parfaite. L'éveil bien naturel de l'amour-propre à la seule vue de ces prodiges, devait nécessairement entraîner le Peau-Rouge à imiter l'œuvre de la fourmi : chaque année, il visite les régions du sud pour en rapporter des graines de maïs, des pépins de citrouille, des haricots, qu'à son retour, au commencement de la saison des pluies, il jette dans les terres arrosées et dans le sol des ravins humides. Cette pratique d'agriculture date probablement des âges les plus antiques et paraît même avoir été dans ce pays la principale cause de l'organisation des Papagos en tribu (1).

Si l'homme doit infiniment à son éducateur, l'animal, pour la recherche et la conservation de la nourriture, c'est à lui aussi qu'il doit très souvent l'art de choisir une demeure ou de se faire un abri. Mainte caverne lui serait restée inconnue s'il n'avait vu la chauve-souris tournoyer autour de la fissure

(1) Mac Gee, *The American Anthropologist*, X, 1895.

du roc, au fond de laquelle s'ouvre la porte secrète des galeries souterraines. Mainte bonne idée lui fut donnée également par l'oiseau constructeur de nids, si habile à entretresser fibres, laines et crins, même à coudre les feuilles. Le monde des insectes put enseigner mainte industrie, telle l'araignée qui sait tisser entre deux rameaux de si merveilleux filets, à la fois souples, élastiques et fermes. Dans la forêt l'homme suit les chemins que lui ont tracés le sanglier, le tapir ou l'éléphant; en observant les traces du lion, il sait de quel côté il trouvera la fontaine dans le désert, et le vol des oiseaux, cinglant haut dans le ciel, lui indique où se trouve la brèche la plus facile pour la traversée de la montagne, où surgira pour lui, dans la rondeur de la mer, l'île inaperçue du rivage.

Ce n'est pas tout: souvent l'exemple de l'animal servit à l'homme pour qu'il trouvât l'art de fuir ou de se déguiser au moment du danger; d'autres exemples, à supposer qu'ils lui fussent nécessaires, ont pu lui enseigner à « faire le mort », c'est-à-dire à se tenir coi pour ne pas attirer l'orage sur sa tête. Les hommes peuvent aussi tirer avantage, pour l'éducation des enfants, de l'art avec lequel les oiseaux savent apporter la becquée, mesurer la nourriture et le temps du vol, et lâcher les oisillons dans l'espace, désormais maîtres de leur destinée. Enfin, l'homme a reçu aussi de l'oiseau cette chose inestimable, le sens de la beauté, et plus encore celui de la création poétique. Aurait-il pu oublier l'alouette qui s'élance droit dans le ciel en poussant ses appels de joie, ou bien le rossignol qui, pendant les nuits d'amour, emplit le bois sonore de ses modulations ardentes ou mélancoliques? D'ailleurs, l'influence exercée par les animaux sur l'homme est mise en parfaite évidence par l'orgueil que certaines tribus mettent à se dire les descendantes de telle ou telle bête des champs ou des forêts, et par les déguisements qu'ils se donnent pour ressembler à leurs prétendus ancêtres.

Le domaine de l'imitation embrasse le monde de l'homme aussi bien que celui des animaux. Il suffit qu'une peuplade soit en contact avec une autre peuplade pour que le besoin d'imitation de tel ou tel caractère se fasse aussitôt sentir. Dans un même groupe ethnique, l'individu qui se distingue des autres par quelque trait frappant ou par quelque travail personnel devient aussi un objet d'imitation pour ses camarades, et du coup, le centre de gravité intellectuelle et morale de toute la société doit se déplacer d'autant. D'ordinaire l'imitation se fait d'une manière inconsciente, comme par une sorte de con-

tagion, mais elle n'en est pas moins réelle et l'imitateur ne s'en trouve pas moins modifié dans tout son être. Les imitations conscientes ont une part moins importante dans la vie, mais encore très considérable, puisque l'homme peut être entraîné à imiter d'autres hommes par toutes les facultés de son être, soit par sympathie quand il s'agit d'un ami, soit par obéissance à l'égard d'un maître, ou par fantaisie, par amour de la mode ou par le désir et la compréhension raisonnée du mieux. (1)

La plupart, sinon toutes les fonctions d'ordre intellectuel, le langage, la lecture, l'écriture, le calcul, la pratique des arts et des sciences supposent la préexistence et la culture de l'aptitude à l'imitation : sans le talent d'imiter, il n'y aurait point de vie sociale ni de vie professionnelle. La littérature primitive n'a-t-elle pas commencé surtout par la danse, c'est-à-dire par des pantomimes et par la musique ? (2) Et la première forme de la justice, c'est-à-dire le talion : « Œil pour œil, dent pour dent ! » n'est-elle pas imitation pure ? Tout le code des lois ne fut jadis autre chose que la coutume : on était convenu tacitement de répéter sans cesse, sous la forme antique, ce qui avait été fait depuis un temps immémorial. La règle des convenances sociales est de rendre visite pour visite, repas pour repas, présent pour présent, et la morale même est née dans son essence de l'idée du devoir, du paiement, de la restitution d'un service à l'homme, à un groupe collectif, à l'humanité. (3)

L'imitation se confond en beaucoup de circonstances avec l'aide mutuelle, ou plus brièvement l'entr'aide, qui fut dans le passé, qui est encore de nos jours et qui sera dans tous les temps le principal agent du progrès de l'homme. Lorsque dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, Darwin, Wallace et leurs émules eurent si admirablement exposé le système de l'évolution organique par l'adaptation des êtres à leur milieu, une foule de disciples n'envisagèrent que le côté de la question développé par Darwin avec le plus de détails et se laissèrent séduire par une hypothèse simpliste, ne voyant dans le drame infini du monde vivant que la « lutte pour l'existence. » Cependant l'illustre auteur d'*Origin of Species* et de *Descent of Man* avait aussi parlé de l' « accord pour l'existence »; il avait célébré « les communautés qui, grâce à l'union du plus grand

(1) G. Tarde, *les Lois de l'Imitation.*
(2) Letourneau, *passim.*
(3) Guibert, *Société d'Anthropologie de Paris*; séance du 18 IV 1893.

nombre de membres étroitement associés, prospèrent le mieux et mènent à bien la plus riche progéniture. » (1)

Mais que de prétendus « darwinistes » voulurent ignorer complètement tous les faits d'entr'aide et se prirent à vociférer avec une sorte de rage, comme si la vue du sang les excitait au meurtre : « Le monde animal est une arène de gladiateur;... toute créature est dressée pour le combat (2). » Et sous le couvert de la science, combien de violents et de cruels se trouvèrent du coup justifiés dans leurs arts d'appropriation égoïste et de conquête brutale; tout joyeux d'être parmi les forts, que de fois n'ont-ils pas poussé le cri de guerre contre les faibles : « Malheur aux vaincus ! »

Sans doute, le monde présente à l'infini des scènes de lutte et de carnage parmi tous les êtres qui vivent sur le globe, depuis les graines en conflit pour la conquête d'une motte de terre et les œufs de poissons se disputant la mer, jusqu'aux armées en bataille s'exterminant avec fureur par l'acier, les balles et les obus. Mais les tableaux opposés sont bien autrement nombreux, car sans l'entr'aide la vie même serait impossible. Puisque les plantes, les animaux, les hommes ont réussi à se développer en tribus, en peuples immenses et que chaque être en particulier parcourt un espace de vie durant des jours, des mois ou des années, c'est que les éléments d'accord l'ont emporté sur les éléments de lutte. Ce simple « bon jour » ou « bon matin », que dans tous les pays du monde on échange sous les formes les plus diverses, indique un certain accord entre les hommes, provenant d'un sentiment au moins rudimentaire de bonne volonté à l'égard les uns des autres (3). Un proverbe arabe l'exprime de la manière la plus noble : « Un figuier regardant un figuier apprend à porter des fruits. » Il est vrai qu'un autre dicton limite cette bonne volonté aux membres d'une même tribu ou d'une même nation : « Ne regarde pas le dattier, dit l'Arabe, ne le regarde pas, car il ne parle pas à l'étranger. »

Les exemples d'aide mutuelle parmi les animaux, cités dans les ouvrages des naturalistes, sont innombrables et il n'en est pas un seul qu'on ne puisse retrouver sous des formes peu différentes parmi des hommes (4). Les fourmis et les abeilles

(1) *Descent of Man*, 2e édit. p. 163.

(2) Huxley, *Struggle for Existence, and its bearing upon than.*

(3) Patrick Geddes, *Evergreen*, p. 30.

(4) Pierre Kropotkin. *Mutual Aid Amony the Animals*, Nineteenth Century, sept. dec. 1890.

fournissent à cet égard des faits d'une telle éloquence qu'il faut s'étonner de l'oubli momentané dans lequel les ont laissées les protagonistes d'une lutte constante et sans merci entre tous les êtres combattant pour l'existence. Sans doute des guerres se produisent entre telle et telle espèce de fourmis ; elles aussi ont des conquérants, des propriétaires d'esclaves; mais il faut constater également qu'elles s'entr'aident au point de se nourrir mutuellement en cas de nécessité, de s'adonner ensemble à des travaux agricoles et même industriels, tels que la culture de certains champignons et la transformation chimique des grains, enfin de se sacrifier les unes pour les autres avec un dévouement absolu. Des colonies de fourmis comprenant des centaines ou même des millions de fourmillières habitées par des espèces alliées, n'offrent que des scènes de bonne intelligence et de paix cordiale (1). A la vue de toutes ces merveilles mentales, on est tenté de répéter les paroles de Darwin que « la cervelle de la fourmi est peut-être un prodige supérieur à la cervelle de l'homme. »

Et parmi les oiseaux, parmi les quadrupèdes et les bimanes, que d'exemples touchants de la solidarité qui unit certaines espèces ! La confiance mutuelle entre individus de la grande famille est telle que nul d'entre eux ne manque de courage : les plus petits oiseaux engagent le combat avec un rapace ; on a vu le hochequeue braver des buses et des éperviers. Les corneilles s'acharnent après un aigle par simple amusement. Dans les terres argileuses qui dominent le fleuve Colorado, dans le Grand Ouest américain, des colonies d'hirondelles s'établissent tranquillement au-dessous d'une aiguille où perche le faucon. Certaines espèces n'ont pour ainsi dire d'autres ennemis que l'homme, et dans les conditions ordinaires vivent en paix avec tout l'univers, protégées par leur parfaite union : tels sont les « républicains » du Cap et les perruches et perroquets des forêts américaines. Chez ces animaux, la solidarité va jusqu'à la bonté et au dévouement, comme l'homme pourrait les concevoir et comme il les pratique rarement. Ainsi quand un chasseur, tirant par désœuvrement sur un vol de grues, blesse un de ces animaux qui, ne volant plus que d'une aile, risque de tomber à pic, aussitôt la bande angulaire se reforme et deux compagnons, de droite et de gauche, soutiennent de leur vol le vol fatigué de l'ami. Même de petits oiseaux joignent des migrateurs pour les accompagner par

(1) Forel, Bates, Romanes, etc.

dessus la Méditerranée : on a vu des alouettes s'abattre ainsi du ciel avec des bandes de grues, après avoir traversé la mer (1) et qu'elles aient été aidées ou non, il est certain qu'elles doivent au moins avoir été accueillies avec bonté pour le grand voyage. Combien donc contraire à toute vérité est l'assertion des pessimistes qui parlent du monde animal comme s'il consistait en carnivores se déchirant à coups de griffes et de serres et buvant le sang de leurs victimes (2). La meilleure preuve que la lutte pour la vie n'est pas la loi par excellence et que l'accord l'emporte de beaucoup dans l'histoire du développement des êtres nous est donnée par ce fait que les espèces les plus heureuses dans leur destinée ne sont pas les mieux outillées pour le vol et le meurtre, mais au contraire celles qui, avec des armes peu perfectionnées, s'entr'aident avec le plus d'empressement : ce sont non les plus féroces, mais les plus aimantes.

On peut en dire autant pour les primitifs ou « sauvages » parmi les hommes, car les témoignages de la pré-histoire, de même que l'étude des populations contemporaines nous montrent un très grand nombre de tribus vivant en paix et même dans l'harmonie d'une possession commune de la terre et d'un travail commun : les exemples de peuplades guerrières outillées seulement pour le combat et vivant exclusivement de déprédation sont assez rares, quoique souvent cités. Il est de morale constante parmi les contribules que l'individu doit, si la disette se fait sentir, se mettre à la ration pour que les provisions puissent durer plus longtemps. Souvent les grands se privent pour les petits, loin d'abuser de leur force. (3) Le fait capital de l'histoire primitive, telle qu'elle se présente à nous dans presque tous les pays du monde, est que la *gens*, la tribu, la collectivité est considérée comme l'être par excellence, à laquelle chaque individu doit son travail et le sacrifice entier de sa personne. L'entr'aide est si parfaite qu'en mainte circonstance elle cherche à se produire même par delà la mort : ainsi, dans les Nouvelles-Hébrides, quand un enfant mourait, la mère ou la tante se tuait volontiers pour aller soigner l'enfant dans l'autre monde (4).

Même le meurtre ou plutôt la mort volontaire des vieillards qui se pratique en divers pays, — ainsi chez les Batta de Su-

(1) L. Buxbaum. *Der Zoologische Garten*, 1886, p. 133.
(2) Pierre Kropotkin, *Nineteenth Century*, nov. 1890, p. 702.
(3) *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1888.
(4) Gill, dans Waitz et Gerland, *Anthropologie*, p. 641.

matra, chez les Tchouktches de la Sibérie polaire, — est un fait qu'il conviendrait de citer beaucoup plutôt comme un exemple d'entr'aide qu'en témoignage de la barbarie des populations où s'accomplissent de pareils événements. Dans une communauté où tous vivent pour tous, où la prospérité du groupe entier est la sollicitude d'un chacun, et où la difficulté de vivre est quelquefois si grande par suite du manque de nourriture ou de l'excès du froid, le vieillard qui se rappelle sa vie passée dans l'effort de la lutte commune et qui se sent désormais impuissant à la continuer, doit se sentir affreusement angoissé : la vie lui pèse bien autrement qu'au vieillard des nations civilisées, qui par la vie morale et les relations de société continue d'être utile à tous. « Manger le pain des autres » alors qu'on en sent si bien l'indispensable nécessité pour les collaborateurs les plus actifs de la commune, finit par devenir un véritable supplice, et c'est en grâce que les gens d'âge, devenus inutiles, en scandale et en horreur à eux-mêmes, demandent aux leurs de les aider à partir pour le pays de l'éternel repos ou d'une nouvelle vie éternellement jeune. Les familles modernes sont-elles vraiment meilleures pour les parents âgés, lorsque ceux-ci, souffrant de maladies atroces, demandent avec larmes qu'on leur épargne le supplice continu ou les douleurs fulgurantes, et que cependant, sous prétexte d'amour filial ou conjugal, on les laisse lamentablement gémir pendant des semaines, des mois ou des années ?

La forme communautaire de la propriété, qui prévalut dans presque tous les pays du monde et qui se maintient çà et là, même dans les contrées les plus complètement accaparées par des propriétaires individuels, permet de constater combien l'entr'aide fut la règle par excellence chez les peuples agricoles arrivés à un degré de civilisation déjà très avancé. Là aussi le souci d'un chacun dut être la prospérité de tous, ainsi qu'en témoignent les mots mêmes qui servent à désigner la collectivité des villageois associés. Ce sont les « universités » des Basques, les « mir » russes ou petits « univers », les zadroughi ou « amitiés » des Serbes, les bratskiya ou « fraternités » des Bouriates. Le terme de « commune » que l'usage du latin et des langues qui en sont dérivées a généralisé dans le monde, s'applique à tous les hommes « qui prennent part aux charges », c'est-à-dire à tous ceux qui s'entr'aident. Et de la commune naît la communion, c'est à dire le partage du festin et l'échange des pensées intimes. Car « l'homme ne vit pas de pain seulement » et l'entr'aide n'a cessé de se produire par la commu-

nication des idées, l'enseignement, la propagande. Il n'est pas un homme, pas même un égoïste, qui ne s'évertue à faire pénétrer sa façon de concevoir les choses dans l'intelligence d'autrui. Car plus la société progresse et plus l'individu isolé apprend, même inconsciemment, à voir des semblables dans ceux qui l'entourent. La vie, qui fut simplement végétative chez les types inférieurs de l'animalité, de même que pour les hommes vivant dans la brutalité première, prend un caractère tout autre et bien plus ample chez ceux dont l'intelligence et le cœur se sont agrandis. Ayant acquis la conscience de vivre, ils ajoutent un nouveau but au but premier, qui se bornait à l'entretien de la propre existence; le cercle infiniment développé embrasse désormais l'existence de l'humanité entière (1).

Mais, il y a des retours, et terribles parfois, dans la marche du progrès humain. L'entr'aide, qui a tant fait pour développer d'homme à homme et de peuple à peuple tous les éléments d'amélioration mentale et morale, fait très souvent place à l'entre-lutte, au féroce déchainement des haines et des vengeances. Or, par un singulier renversement des choses, c'est ce choc brutal entre les hommes, c'est la « guerre mauvaise » comme l'appelle Homère, que nombre d'écrivains affectent de célébrer ou même glorifient en toute sincérité comme la plus grande éducatrice de l'humanité. C'est là une survivance de l'ancienne croyance à la vertu du sacrifice, causée par la terreur de l'inconnu, par la crainte des esprits méchants qui volent dans l'air, des mânes inassouvis qui veulent renaître à la vie en faisant mourir les vivants. « Sache qu'il faut du sang pour faire vivre le monde et les dieux, du sang pour maintenir la création entière et perpétuer l'espèce. » N'était le sang répandu, ni peuples, ni nations, ni royaumes ne conserveraient l'existence. « Ton sang versé, ô médiateur, étanchera la soif de la terre, qui s'animera d'une vigueur nouvelle ! » Ainsi chantaient les Khond de l'Inde Centrale en égorgeant une victime de propitiation pour s'en partager la chair et en féconder leurs champs, en sanctifier leurs foyers. (2) Nulle cité, nulle muraille ne fut fondée jadis, chez certains peuples, sans que la première pierre fît jaillir le sang d'une victime. D'après la légende, un pilier de fer, dit Radjahdhava, indiquant le centre des villes qui se succédèrent à l'endroit où s'élève maintenant la cité de Delhi, baigne toujours dans le sang: il fut planté

(1) Auguste Comte, *Philosophie Positive*, 1869, p. 494.
(2) Elie Reclus, *Les Primitifs*, p. 374.

au lieu même où l'innombrable armée des hommes-serpents, c'est-à-dire des indigènes, fut enfouie dans le sol à la gloire de Youdichtira, le fils de Pandou.

Il est certain que les guerres, phénomène historique très complexe, peuvent avoir été, en vertu de leur complexité même, l'occasion de progrès, malgré la destruction, les ravages, les maux de toute nature qu'elles ont causés directement. Ainsi tel conflit entre tribus ou nations a été précédé de voyages d'exploration qui fournirent de précieux renseignements sur des contrées peu connues, puis, après la lutte, il eut pour conclusion des traités d'alliance et des relations fréquentes de commerce et d'amitié. Ces relations ont été certainement des plus heureuses, puisqu'elles ont élargi l'horizon de peuples qui s'ignoraient autrefois, accru leur avoir, développé leurs connaissances; mais loin d'être le résultat de la guerre, elles proviennent, au contraire, du mouvement qui s'est produit en sens inverse, et si les massacres n'avaient pas eu lieu, si les alliances avaient devancé l'effusion du sang, on n'eût eu à les acheter par aucun sacrifice. Seulement le peuple n'a plus souvenir des faits pacifiques, des événements qui n'ont provoqué la terreur ni le désespoir : il ne se rappelle que les « années terribles » et rapporte à ces dates fatales les résultats de toute nature, mauvais ou bons, qu'il faudrait distinguer nettement les uns des autres et répartir diversement suivant les causes qui les ont déterminées. Qu'on ne se berce donc point d'illusions : la haine naît de la guerre et l'engendre ; l'amour entre les hommes a pour cause l'harmonie des efforts. C'est encore à l'entr'aide qu'il faut rapporter les conséquences heureuses qui peuvent dériver de l'entre-lutte.

ELISÉE RECLUS.

VILLES

Villes, je vous aime à l'égal d'êtres bien chers,
je vous aime du fort et véhément amour
de l'homme très jeune encore
pour une maîtresse plus mûre et plus savante que lui
dans l'art de la vie,
dans la vie du cœur,
dans le mystère de la chair.
Vous êtes mes divines conseillères.
Vous ouvrez mes yeux à la beauté du monde.
Vous versez à grands flots vos splendeurs fécondes
sur les prairies avides de mon âme,
et puissantes comme la passion,
vous révélez à l'humble femme
sa tâche d'artiste, ses devoirs d'amante.
Aimées, précieuses, mon émotion vous a sacrées
au temple du souvenir ;
mon égoïsme aussi vous distingue
entre vos sœurs innombrables
et met, tel qu'au front des saintes,
un halo de clarté,
de douces constellations par vos cieux lointains.
Car je fus en vous et vous êtes en moi !
Je vis des soirs de terrible beauté
et d'adorables matins
où le soleil versait sur nous tout le sang de son cœur,
toutes les caresses de ses mains d'or.
Je ne savais vraiment, dans l'exaltation
de ma trop lourde félicité,
si j'étais l'être obscur, si j'étais la cité.

Depuis vous déroulez sans cesse à mes yeux
le rythme de votre terrestre symphonie :
chœur formidable de couleurs et de formes,
cris de la lumière, orages des acteurs,
vacarme affolant d'agitation humaine,
silences énormes,
incandescence d'action et de mouvement,
solitude, abandon et mort ;
je les revois, je les entends, je les dévore ;
ils revivent, ô Mémoire !
dès que je colle ma bouche à ton sein de déesse
pour y boire
l'harmonie, la joie, l'ivresse,
le philtre évocatoire.

Lors, nous voici,
toi, courtisane sordide et magnifique
revêtue d'oripeaux éclatants,
tu offres à travers les flots qu'empestent tes ordures
ta mamelle impudique
aux coureurs d'aventures
qui reviennent d'Orient,
et, souveraine, tu rayonnes quand les puissants navires
pénètrent lentement
au profond de ton corps
entre les grands bras que tu leur tends !

Tu les ouvris pour moi et je m'en échappai
vers de blanches étrangères,
vers l'accueil morne et hostile
de leurs maisons aveugles,
de leurs terrasses muettes
parfois revêtues de la grâce mobile
d'une femme que cachent ses voiles,
ou du jet
d'un minaret
dardé vers l'infini.
Et sur la mer grouillante d'affolants prestiges
que la lumière des astres sablait d'étoiles
dansantes au fond de notre vertige,
nous voguions vers d'antiques forteresses
qui dressaient au rivage barbaresque
les silhouettes de nos contes d'enfant

et les illustrations de l'Histoire despotique,
lourde habitante de nos cerveaux.

Pour vous, sveltes septentrionales
je rêve à la limpidité de votre sourire,
à l'éclat de vos soirs
blonds et roses comme nos fruits d'août
qui ne peuvent naître sous vos nues boréales.

Ah! la fraicheur pastorale
des villages
ceinturés d'arbres
et d'herbages
et pleins de la rude senteur des étables,
de grands doux regards d'animaux,
de pelages fauves,
de toisons grises,
de chemises bises,
de rusés visages!
Me suis-je baignée en cette source d'idylles
lorsque, sentant tressaillir en mon être
l'âme terrienne de mes ancêtres,
j'ai humé l'âpre arôme du sillon
d'où la Terre béante offrait son cœur fumant
au Soleil!

Mais toi, je te retrouve,
toi que j'adore et que je hais,
sinistre et splendide métropole,
parée telle qu'une charmeuse de serpent de ton fleuve
et couverte d'or et de plaies.
Tu es belle de tout le passé
de ton peuple héroïque.
Tu es belle de toute la pensée
des génies qui, d'être en tes murs,
furent plus sublimes encore!
Tu es belle de tous les martyres
qui cent fois vidèrent tes veines
de leur sève humaine.
Tes quais, tes ponts, tes arcs de triomphe
tremblent encore du passage des gloires,
et, qui n'a point vu les cieux de tes soirs
précipiter leurs lueurs incendiaires
sur les vitraux de tes palais

où semblent alors flamber des orgies,
des fêtes meurtrières
et des luxures inégalées
de prince monomane ;
qui n'a point vu ta pathétique cathédrale
marcher droit sur l'avenir à pleines voiles,
et laisser dans son sillage
le tumulte effrayant des siècles éteints,
ne comprendra jamais le verbe de la pierre,
n'éprouvera jamais l'amour tendre et hautain
de la créature pour ce qu'elle a créé.
Mais tu es infâme aussi,
et souvent je rentre pâle et lamentable
d'avoir déambulé
entre tes rues abominables,
entre tes maisons
qui suintent malheur et poison ;
oui, d'avoir roulé par ces égoûts
de la misère,
par ces puants tombeaux
que les pauvres ont bâtis de leurs mains
pour y traîner leurs jours flétris
sans même la paix du cimetière !
Oh ! qui n'a point vu la face louche
de tes prisons
où se perpétuent tant de vieilles agonies
tout près du luxe et des repus ;
qui n'a point frémi devant tes bouges
et tes horribles cabarets rouges
trempés de vin et de sanie ;
qui n'a point usé ses pieds
dans la graisse de tes pavés
et ravalé des nausées
à la voix grasse de tes voyous ;
qui ne s'est pas saoûlé
de la peste de tes ruisseaux,
du chant de tes ivrognesses,
faces rongées de vice et de faim,
ne connaîtra jamais la rage des choses
acharnées sur les maudits
pour les forcer dans leur géhenne,
et ne mâchera jamais,
jamais

le pain de la haine
et de la vengeance !

C'est pourquoi je te veux à la fois
resplendissante-unique,
ô reine d'immortalité !
et mutilée, ravagée, abolie,
ô geôlière d'humanité !

Villes, c'est ainsi que votre chaîne
enlace mon cœur
de poignantes réalités
dont j'aime à sentir les larmes,
parfois, jusqu'à la douleur.
Et c'est alors que je vous revois, chacune
en votre intégrité,
posées aux replis du globe
où je vous ai trouvées.
Mais si mon âme
s'enorgueillit de vous comprendre,
une soudaine flamme
éclaire ma vanité,
et de la profondeur de mon humilité
je ne vous aperçois plus qu'en tâches infimes
marbrant le pelage de la terre ;
dans le mouvement de cette meule,
le concert
de vos aspects solitaires
s'endort ;
l'auréole même que ma présence
alluma pour moi seule,
au milieu de vos horizons,
s'éteint.
Pourtant, heureuse et fière d'en sentir le rythme,
je sais que la même Harmonie nous emporte,
vous et moi,
En l'irrésistible course des univers
et du Destin.

DINA C. P. MEDDOR.

LA LUTTE DES MÉCANICIENS ANGLAIS

ET SES RÉSULTATS PROBABLES

La lutte sérieuse et prolongée dans laquelle les mécaniciens anglais se trouvent engagés depuis six mois, est pleine d'intérêt pour tous ceux qui étudient le développement industriel du siècle et l'attitude des travailleurs envers les capitalistes.

Il est non seulement intéressant que ce soit en Angleterre que se trouve le terrain de la lutte, mais surtout que le parti des ouvriers soit représenté et soutenu par la « *Amalgamated Society of Engineers* », une organisation reconnue par tous les Trade-unionistes pour être, dans la Grande-Bretagne tout entière, une des plus puissantes, des plus riches et des plus capables sous tous les rapports, l'égale peut-être de toute organisation ouvrière, quelle qu'elle soit.

Ceux qui ont émis l'opinion que, dans ces dernières années du XIX[e] siècle, le régime du Trade-Unionisme est à l'épreuve, trouveront au cours de cette lutte une abondance de matériaux qui leur fourniront les bases de nombreux raisonnements dont ils pourront tirer des conclusions pour leur gouverne dans ce pays comme dans d'autres.

Je crois devoir dire que, quoique membre de la A. S. E. depuis dix-huit ans et intimement mêlé à ses affaires, je n'écris pas officiellement et mes observations ne doivent être regardées que comme celles d'un Trade-unioniste ordinaire et d'un citoyen de la Grande-Bretagne ; en écrivant sur la lutte qui sévit aujourd'hui, mon but est de faire ressortir la position du Trade-unionisme en Angleterre, surtout en ce qui concerne les « Amalgamated Engineers », de montrer les événements qui ont amené la dispute et d'indiquer les résultats probables, premièrement pour la A. S. E., deuxièmement pour le Trade-

unionisme en général et troisièmement pour le mouvement ouvrier tout entier dans ce pays.

L'Angleterre a probablement fait une expérience à la fois plus étendue et plus intense du Trade-Unionisme que tout autre pays, une notable partie de sa population s'y trouve engagée, elle a été le terrain de luttes nombreuses entre les ouvriers et les patrons et il est incontestable qu'en Angleterre l'unionisme a sensiblement élevé le niveau du bien-être général, comme résultat de ses nombreuses batailles, de sorte que tout en ne comptant même aujourd'hui qu'un million sept cent cinquante mille hommes (1,750,000), il est arrivé à réduire les heures de travail et à augmenter les salaires de la majorité des ouvriers du pays, dont la plupart sont restés étrangers à toute organisation.

Les Trade-unions ne furent pas créées pour changer la base industrielle du pays, elles ne se proposaient pas de détruire le système du capitalisme concurrencier, elles ne cherchèrent au début qu'à obtenir ce qui est nécessaire au maintien d'une santé normale, sans un travail excessif, puis peu à peu à se placer sur un pied assez ferme pour obtenir une part plus grande des fruits de leur labeur, et enfin de fonder des caisses provenant de leurs économies, grâce auxquelles elles pourraient soulager ceux d'entre leurs membres atteints par le chômage, la maladie, la vieillesse, les accidents, etc.

A plusieurs reprises il se fit des efforts pour réunir toutes les Trade-unions en une fédération gigantesque ; en 1833 notamment, beaucoup d'unions se fédérèrent en « Grande Trade-union nationale consolidée », mais cette alliance ne dura pas.

En 1846, et de même en 1865, de nouvelles tentatives échouèrent également, la tâche était trop lourde, mais dès lors apparurent les *Trade-Councils,* grâce auxquels les Unions de chaque ville purent agir de concert pour divers buts d'utilité commune, mais rarement d'un caractère agressif.

Les ouvriers des filatures de coton montrèrent de bonne heure une initiative et une aptitude au combat qui les mirent à même d'améliorer leur sort de plusieurs manières. Les mineurs, les mécaniciens, les typographes et d'autres suivirent leur exemple.

La société actuelle des « *Amalgamated Engineers* » fut composée, comme l'indique son nom, de plusieurs petites sociétés dont l'une datait de 1826 ; la fusion s'opéra en 1851.

Il y a, en dehors de la A. S. E,, plusieurs sociétés composées exclusivement de mécaniciens ; parmi celles-ci l'on dis-

tingue les « *Steam Engine makers* » (fabricants de machines à vapeur), les « *United Pattern makers* » (mouleurs réunis), les « *United Machine workers* », les « *Tool makers* » (fabricants d'outils), les « *Coppersmiths* » (ouvriers en cuivre) et d'autres encore ; mais la A. S. E. enrôle volontiers tout ouvrier compétent, à quelque branche qu'il appartienne dans ces métiers analogues.

Jusqu'en 1872 les heures de travail dans le métier de mécanicien étaient de 10 par jour, soit 60 par semaine. En 1872, à la suite d'une lutte prolongée et rigoureuse comme la présente, elles furent réduites à 9 par jour, soit 54 par semaine, elles sont restées à ce chiffre pendant 25 ans, sauf dans certaines localités où une réduction d'une heure le samedi fut obtenue il y a dix ans, permettant aux ouvriers de ces contrées de cesser le travail le samedi à midi, au lieu d'une heure, ce qui leur permet d'avoir une bonne demi-journée de sport ou de récréation le samedi, en plus du repos du dimanche.

Les ouvriers de Londres, toutefois, ne voulant point demander cette faible réduction d'une heure par semaine, se mirent sérieusement à discuter le projet d'une nouvelle réduction d'une heure par jour. Ils prirent part régulièrement à la fête du 1er Mai, envoyèrent des délégués aux conférences et déclarèrent le moment venu pour la journée de huit heures à l'étranger.

Les chefs de l'Union obtinrent, il y a quelques années, un scrutin de vote pour s'assurer de l'opinion de tous les membres sur la question des huit heures ; ce scrutin donna non seulement une majorité pour les huit heures, mais une déclaration demandant d'obtenir cette réduction par la voie législative, si possible. Cette demande fut basée sur trois considérants : 1° pour procurer des emplois à une partie des sans-travail ; 2° pour obtenir une plus grande part dans le produit du travail ; 3° pour obtenir de plus amples loisirs pour le développement de l'esprit et du corps.

Le mouvement qui se produit aujourd'hui prit naissance il y a un an, lorsque des membres de la A. S. E. de Londres obtinrent de leurs branches l'autorisation de s'adresser aux membres d'autres syndicats pour les engager à se joindre à cette demande. Leur concours fut obtenu et des négociations entamées avec les patrons, d'où il résulta que la plupart des patrons de Londres accordèrent la journée de huit heures sans réduction de salaire.

Il y eut toutefois quelques maisons importantes qui refusèrent et qui se mirent sur le champ à combattre activement

les ouvriers par l'entremise de la « *Employers association.* »

Jusqu'à ce moment les ouvriers mécaniciens de province n'avaient pas sérieusement pris le parti de réclamer quoique ce soit, mais un bon nombre de patrons de province prévoyant que le succès des ouvriers à Londres amènerait infailliblement des réclamations semblables chez eux, firent des démarches pour fédérer ensemble les diverses associations de patrons, dans le but non seulement de déjouer la demande des ouvriers de Londres, mais encore, comme ce fut prouvé dans la suite, pour prendre de leur côté des mesures réactionnaires et renforcer vigoureusement ces mesures par une attaque simultanée dirigée contre la A. S. E. sur tous les points du pays.

Leur plan de campagne était de congédier 25 pour cent des ouvriers membres de la A. S. E. dans toutes les maisons de la fédération patronale et de faire ensuite des triages semblables jusqu'à ce que tous les ouvriers syndiqués fussent sur le pavé. Aussitôt les premiers 25 pour cent congédiés, le syndicat répondit en retirant de suite les 75 pour cent restant chez tous les patrons fédérés et donnant à tous ces ouvriers, comme de droit, leur allocation hebdomadaire de grève.

C'est ainsi que la guerre fut non seulement déclarée, mais entra de suite en état de campagne acharnée sur toute la ligne.

Les patrons, là-dessus, étendirent le « lock-out » de leur mieux en envoyant des émissaires aux maisons qui n'avaient pas encore adhéré à la fédération; ils en enrolèrent un bon nombre par de simples raisonnements, mais d'autres ne cédèrent que devant les menaces des grandes maisons de qui elles dépendaient souvent pour leur travail, menaces de « boycott » irrésistibles et grâce auxquelles le nombre d'ouvriers dont le chômage était forcé, tant par la grève que par le « lock-out », finit par atteindre le chiffre de 90.000.

Les patrons avaient espéré qu'ils pourraient retenir à leur service les ouvriers non syndiqués, et cela surtout dans le centre important de Leeds où l'on savait qu'il y avait un grand nombre d'ouvriers indépendants, mais les syndicats avaient, depuis nombre d'années, organisé une campagne de propagande dont le fruit jusqu'alors avait paru bien maigre, mais qui à ce moment obtint un succès éclatant. Les non syndiqués, pénétrés de l'idée solidaire, s'unirent à la grève et s'y maintinrent comme les autres.

Dans ce district de Leeds il y avait en tout, au début de la dispute, 7.000 mécaniciens environ, y compris les jeunes gens, dont la moitié étaient non syndiqués, mais tous répondirent à

l'appel syndical et sortirent ensemble, et, aujourd'hui le 13 décembre 1897, ils sont encore en grève.

Non seulement ces hommes se sont montrés loyaux pendant une lutte de 23 semaines, mais chaque semaine, en touchant leur allocation du syndicat, ils ont régulièrement versé la cotisation fixée pour soutenir les ouvriers de peine (unskilled labourers). Il n'est pas douteux que ces hommes pour la plupart deviendront membres du syndicat aussitôt après la reprise du travail.

J'ai dit que 90,000 en tout se trouvent sans travail par suite de cette dispute, mais sur ce nombre il n'y en a que 30,000 qui font partie de la A. S. E., le plus grand nombre comprend les membres des syndicats alliés, les non-syndiqués avec ou sans métier (skilled and unskilled), mais la A. S. E. s'est néanmoins chargée depuis le commencement d'un versement hebdomadaire de £ 26,000, (650,000 francs), pour les supporter tous.

Les patrons étaient sans doute renseignés sur le bilan financier des syndicats avant d'entrer en campagne et ils déclarèrent ouvertement au début que la lutte ne pourrait pas durer trois mois, les ressources syndicales devant être épuisées dans ce délai.

Les patrons avaient-ils fait erreur en calculant leurs moyens de forcer un *lock-out* général de toute la A. S. E., ou n'avaient-ils pas compté avec la puissance et la bonne volonté des membres restant au travail pour se cotiser suffisamment? Je n'en sais rien : toujours est-il que nous approchons de la fin du sixième mois et que les ressources des ouvriers ne sont pas encore épuisées ; peu à peu les cotisations ont été augmentées, tellement, qu'à l'heure qu'il est, et depuis un mois, les cotisations et les contributions payées par chaque membre qui travaille au syndicat, s'élèvent à quatre shillings et six pence (environ 5 fr. 50) par semaine, ce qui rapporte au syndicat en chiffres ronds £ 12,000 (300,000 fr.) par semaine.

Outre ce total, il provient des autres syndicats et du public un versement hebdomadaire de £ 7,000 (175,000 fr.) soit un revenu total de £ 19,000 (475,000 fr.) en moyenne. Pour amener ce total au montant nécessaire pour les débours de chaque semaine, il faut prendre sur les réserves du syndicat £ 7,000. (175,000 fr.) chaque semaine, quoique bien entendu il y a des semaines où les contributions du public s'élèvent à des sommes assez fortes pour diminuer de beaucoup la somme à fournir par le syndicat. Pour ce qui concerne la prolongation de la lutte au point de vue financier, il est évident que si les secours exté-

rieurs n'augmentent pas, elle ne peut continuer sur le pied actuel des secours aux sans-travail qu'aussi longtemps que la réserve syndincale ne sera pas épuisée par la saignée hebdomadaire de £ 7,000.

Si l'on nous demande si ceux qui jusqu'ici ont fourni les £ 19,000 chaque semaine sont disposés à continuer ces versements, nous pouvons répondre que les syndiqués qui travaillent encore, ont déjà volontairement donné l'assurance en plusieurs localités qu'ils consentiraient à se cotiser même plus fortement; et sans nul doute, si le conseil du syndicat met au vote la question d'augmenter la cotisation de six pence (60 c.) par semaine, une majorité écrasante sera acquise à la proposition. Ces six pence rapporteraient £ 1,500 (37,500 fr.), or, les ouvriers des filatures ayant réglé leur différend avec leurs patrons, on peut compter de ce côté sur un secours sérieux, tandis que, d'autre part, les *Boiler makers*, (chaudronniers) qui jusqu'à présent s'étaient abstenus, commencent aussi à souscrire; de même certains syndicats qui jusqu'à présent n'avaient alloué que des subsides irréguliers, commencent à cotiser systématiquement leurs adhérents.

Les patrons, par contre, ont déclaré leur intention de porter le *lock-out* sur de nouveaux points et donneront peut-être les congés la semaine prochaine, ceci surtout pour feindre d'être encore forts et résolus, mais il est peu probable qu'ils réussissent à désœuvrer plus de 2,000 hommes de plus, ce qui n'aurait pas d'effet sérieux sur la situation.

La réclamation des syndiqués de Londres ne comportait, comme je l'ai dit, que la journée de huit heures, et à plusieurs reprises le président du *Board of Trade* s'efforça d'amener une conférence entre les représentants des deux partis, ce ne fut que l'attitude des patrons qui refusèrent même de discuter la réclamation des ouvriers, qui rendit impossible toute conférence jusqu'à la vingtième semaine de la lutte; ce fut alors que les patrons déclarèrent donner leur consentement à une conférence où seraient discutées certaines questions, énumérées plus bas, *mais d'où serait exclue la question des 8 heures !*

Les représentants ouvriers exigèrent à la conférence un président du dehors, c'est-à-dire un individu impartial qui pût être accepté des deux côtés, mais les patrons refusèrent fermement d'admettre un président en dehors de leurs propres membres et maintinrent leur proposition que chaque côté délibérât séparément, ayant chacun un président et s'envoyant de l'un à l'autre leurs questions et leurs réponses; cet avis prévalut.

Ensuite, au début de la conférence, les patrons soulevèrent beaucoup des points contentieux, dont le premier était : « Que toute condition de travail existant déjà dans un des ateliers fédérés serait adoptée au gré des patrons dans tous les ateliers fédérés. » La discussion de ce seul point occupa trois jours, les représentants des ouvriers s'efforçant de modifier ce principe, mais avec peu de succès ; comme les patrons s'obstinèrent à leur point de vue et refusèrent de laisser entrevoir leurs propositions ultérieures ou d'indiquer l'emploi qu'ils entendaient faire de cette condition, à moins qu'elle ne fût préalablement acceptée, les représentants ouvriers se décidèrent à l'accepter provisoirement pour voir la direction des propositions ultérieures des patrons : l'acceptation des ouvriers fut donc formulée comme suit : « Sans préjudice au droit de discuter les détails et sous réserve du vote des membres sur la question tout entière, nous acceptons le memorandum qui nous est soumis par la fédération patronale. »

Les jours suivants furent employés à la discussion des propositions suivantes, émises par les patrons :

« Consentement des syndiqués à travailler avec les non-syndiqués. »

« Droit des patrons de faire travailler à la pièce à leur discrétion. »

« Quarante heures supplémentaires et payées, peuvent être imposées en quatre semaines au gré des patrons, et (dans certains cas indiqués) heures supplémentaires sans limites. »

« Les patrons pourront fixer les taux de salaire selon la valeur de chaque ouvrier ».

« Les syndicats ne pourront pas limiter le nombre des apprentis. »

« Les patrons demandent le droit de dresser des ouvriers (non syndiqués) à l'emploi des outils mécaniques (machines) et de leur appliquer les tarifs qui leur sembleront bons. »

Quant à la journée de huit heures, les patrons se contentèrent de remettre un memorandum certifiant que les ateliers de mécaniciens ne pourraient exister s'ils étaient grévés d'un coût de production augmenté d'une telle réduction d'heures.

Toutes ces pièces furent rédigées en questionnaire et distribuées aux ouvriers syndiqués et non-syndiqués, et la rentrée du questionnaire rempli fut fixée par le syndicat pour aujourd'hui, le 13 décembre. Demain les membres de la conférence doivent de nouveau se réunir et les représentants des ouvriers

présenteront aux patrons la réponse faite aux questions ainsi posées.

Il est acquis que les propositions des patrons ont été presque unanimement repoussées par les ouvriers dont l'indignation à de telles propositions est si intense, qu'ils préféreront continuer la lutte même avec des subsides réduits que de songer un instant à s'y soumettre.

A moins donc que la conférence de demain ne montre les patrons plus conciliants, elle n'aboutira à rien.

Pendant ces derniers jours, le secrétaire de la fédération patronale a fait publier dans les journaux les propositions émises, accompagnées de notes explicatives qui développent les intentions des patrons; ces notes sont certes d'un ton plus respectueux et plus conciliant que tout ce qui jusqu'ici a émané de chez eux; si nous avons là un symptôme d'un désir de leur part d'une discussion sincère, la fin de la lutte peut arriver avec la fin de l'année.

Mais que la lutte se termine bientôt ou qu'elle traîne des mois encore, l'on peut voir l'effet qu'elle aura sur le mouvement Trade-Unioniste; elle a été spécialement instructive sous plusieurs rapports : d'abord par suite de la critique à laquelle a été soumise la conduite du vieux type de Trade-Union pendant ces dernières années, grâce à la marche du socialisme; ensuite à cause du nombre d'hommes et des ressources financières du syndicat engagé, et enfin à cause du mouvement en faveur d'une Fédération nationale des corps de métiers.

Aucun syndicat n'a subi plus profondément l'influence du mouvement avancé que celui des *Amalgamated Engineers* dont une grande partie appuie d'une façon intelligente la nécessité de l'action politique d'une manière indépendante des capitalistes, ainsi qu'ils l'ont prouvé dans cette lutte de Trade-Unions.

Les collectivistes se sont trouvés être parmi les combattants les plus résolus dans la lutte actuelle, et ils s'efforcent naturellement de convertir leurs collègues au collectivisme; ils ont du reste de bonnes raisons à donner, puisque la lutte a coûté déjà £ 26,000 (650,000 fr.) par semaine pendant 23 semaines, et qu'une faible partie de cette somme gigantesque dépensée en action politique indépendante par les ouvriers aurait amené des résultats bien autrement importants.

En outre, bien peu de syndicats jouissent d'une force financière proportionnelle à celles des mécaniciens; ils ne pourraient donc pas seuls offrir une pareille résistance, d'où il résulte

qu'une fédération de Trade-Unions est reconnue urgente et deviendra sous peu un fait accompli, fait qui ne tardera pas ensuite à attirer l'attention à la question d'une fédération internationale.

Comme on le sait, une fédération internationale des ouvriers de transport est déjà formée; elle s'étend peu à peu dans les divers pays d'Europe, d'Amérique et d'Australie.

Les filateurs aussi ont une fédération internationale et il n'est pas douteux que leur force ne soit utilisée politiquement aussi bien que dans les voies syndicales ordinaires.

De grands changements sont indubitablement sur le point de se réaliser en Grande-Bretagne, les Trade-Unions sont dans une période de transition, les ouvriers en général sont si sérieusement émus par les raisonnements socialistes, que les Tories et les Libéraux perdent bien des adhérents remuants et actifs.

Les Trade-Unions seront certainement plus socialistes qu'auparavant, grâce surtout à cette lutte opiniâtre des mécaniciens, ce qui amènera un devoir croissant de se lier plus étroitement aux ouvriers du continent.

Chaque lutte de ce genre tendra à pousser le mouvement vers le socialisme bien plus puissamment que la propagande des syndicats et des sociétés socialistes.

Il découlera donc de cette lutte du bien et non du mal, les seuls qui y perdront seront les capitalistes; les travailleurs au contraire seront amenés à une union plus intime, leurs programmes deviendront plus conformes les uns aux autres, et un nivellement plus élevé en résultera au grand avantage du progrès général de l'humanité entière.

TOM MANN.

(Traduit de l'anglais par James Leakey).

LA VOLONTÉ DE LA MATIÈRE

N'espère pas que, lèvres closes,
Dans la mort jamais tu reposes.
Au milieu des métamorphoses
Immortellement tu vivras.

(Jean Richepin — Les Blasphèmes.)

L'audience était commencée depuis longtemps déjà. L'accusé était toujours immobile, plongé en lui-même, indifférent à toutes les choses extérieures.

Flottant dans une redingote noire trop ample, le corps ployé en casse-noisettes, il ne vivait plus que par ses yeux gris, où passaient parfois des flammes froides. Le jour pâle et cru qui glissait à travers la largeur de la salle par les hautes baies sans rideaux révélait avec netteté, sur sa face carrée et plate, des rides d'un dessin étrange. La vieillesse avait malicieusement stygmatisé ce savant positiviste, fanatique d'exactitude et de matérialité, en constellant son visage de figures géométriques. Triangles sur son front large et têtu, dénudé jusqu'à l'occiput par une calvitie de vieil ivoire; triangles sur ses joues blêmes, creusées en ravin profond entre ses pommettes et sa mâchoire de félin; triangles aux coins de ses lèvres minces, bossuées par la présence obstinée des canines qui avaient survécu à toutes ses autres dents...

De temps à autre, sa main noueuse et décharnée remontait en tremblant jusqu'à ses tempes, y caressait machinalement les dernières boucles de cheveux blancs. L'expulsion bruyante de deux assistants en dispute ne lui fit pas lever le front. Il paraissait hors du monde. Au banc de la défense, en contre-bas devant lui, une jeune femme, dont la robe noire se perdait parmi les toges des avocats, enveloppait le vieillard de la caresse de ses yeux agrandis où brûlait la clarté d'une extase quasi-religieuse.

*
* *

Le président, magistrat rompu aux roueries professionnelles, avait su s'éviter le ridicule de demander son état-civil à ce savant connu de l'univers entier et dont la biographie avait été tirée à des millions d'exemplaires.

Il avait expédié la chose à l'amiable, ronronnant entre ses dents les phrases obligatoires : « Vous vous appelez Mortier (Hyacinthe-Louis-Jules)... Vous êtes né à Saint-Girons (Ariège) le 23 septembre 1827. Vous êtes célibataire... Vous avez entendu la lecture de l'acte d'accusation?... »

Mortier ne répondit pas, resta inerte. Pendant que le public, haletant, s'efforçait à déduire de son abattement des conclusions psychologiques, le croyait médusé par quelque horrible vision — en tête-à-tête peut-être avec le fantôme de sa victime, vieille bonne dévouée qu'il avait gorgée d'arsenic — le vieux savant roulait des pensées infinies, bâtissait dans sa cervelle des mondes... Il voyait, grâce à sa Découverte, une humanité nouvelle surgir dans l'Espace, reine de l'univers, mais reine cette fois vraiment par la puissance absolue et immortelle, et non plus reine-esclave comme aujourd'hui, à la merci de l'aveugle force des éléments... Plus de catastrophes désormais, plus de souffrances, plus de misère!... On pourrait résoudre les nuages, calmer les fureurs de la mer, remonter le cours des torrents... La Nature était subjuguée à jamais. La Pensée avait vaincu la Matière...

Une voix brutale sabra son rêve :

— Enfin répondrez-vous, Mortier! s'écriait le président agacé. Vous entendez ce que dit Monsieur l'expert? Il affirme que toutes les analyses ont révélé des traces d'arsenic dans les entrailles de Marie Chuquet...

Le casse-noisettes se déploya enfin, prêt à saisir et à broyer. Le vieillard se leva, grand, sec, droit, tout à coup énergique. Il toisa en largeur la foule sans souffle, abaissa son regard sur la jeune femme aux grands yeux qui tressaillit, parut ignorer l'expert transi, et les jurés qui, appuyés sur le coude, le regardaient un peu inquiets. Puis, ayant respiré fortement, il dit d'une voix nette, décidée à la bataille.

— Monsieur l'expert ne se trompe pas. Marie Chuquet est bien morte empoisonnée par l'arsenic. *Mais ce n'était pas de l'arsenic que je lui avais donné. C'était de la farine, de la simple farine ordinaire...*

La foule eut un long murmure. Indignation ou stupéfaction. Les jurés, fatigués, changèrent de coude, se calèrent dans une

nouvelle pose d'attention, cependant que les juges intéressés par l'imprévu de cette défense, dressaient au-dessus du comptoir solennel leur torse drapé de rouge. Deux avocats s'entre regardaient d'un air entendu, presque admiratif, tendaient leur col maigre vers l'accusé... Aux pieds de celui-ci, les deux grands yeux adorateurs rayonnaient toujours, brisant sous leur éclat le profil enfantin de la jeune femme.

*
* *

Mais l'expert, un peu gêné d'abord par l'autorité scientifique de Mortier, reprit vite le sentiment de son infaillibilité judiciaire.

— J'affirme... commença-t-il solennellement...

Le vieux docteur poursuivit sans l'entendre :

— Pour comprendre clairement ce que je viens de dire, il faut que vous sachiez comment les choses se sont passées... Il faut que je vous livre mon secret... S'il m'eût été donné de le mûrir par l'étude, la réflexion, les observations et les expériences, j'eusse peut-être doté l'humanité d'une découverte libératrice. Vous m'obligez à lui jeter l'énoncé d'un problème encore irrésolu... Qu'il en soit fait selon votre volonté. Ce que je cherche à sauver en cette heure douloureuse, ce n'est point ma tête blanchie, ni mon honneur d'homme de science, deux choses qui me préoccupent fort peu... C'est mon Idée — l'Idée qui ne doit pas mourir...

Il parlait avec amertume, d'une voix très sèche et sifflante, scandant parfois ses mots d'un geste bref, comme aussitôt regretté. Le triangle de son front s'était creusé jusqu'à former entre ses côtés une petite pyramide blême. Il continua dans le lourd silence.

— Quand Marie Chuquet est morte empoisonnée, je poursuivais depuis plus de quinze ans mes études sur la suggestion criminelle. J'avais déjà obtenu des résultats ; mais ils ne comptaient pas pour les incrédules... ou les envieux. Je savais que l'admiration dont il était de bon ton de m'entourer dans un certain monde n'était que superficielle et que, mon dos tourné, une pitié feinte faisait hausser les épaules. Cette hypocrisie stupide m'irritait jusqu'à la folie. J'étais certain de tenir la vérité ; je *voulais* qu'on la vît, dussé-je l'imposer aux imbéciles... Pourtant j'hésitais devant le sacrifice d'un individu. Si grand qu'ait toujours été mon mépris pour la vie humaine, intéressante seulement par ses manifestations collectives à travers l'espace et le temps, j'étais troublé surtout par le *choix* de ma

victime... Pourquoi telle existence et non pas telle autre ?... Qui donc m'érigeait juge?... Où prenais-je le droit de me substituer au destin?... Ma foi dans la victoire pour le bien commun, fut impuissante à rassurer le trouble de ma conscience. Je n'ai jamais reconnu qu'un homme, ou qu'une collectivité d'hommes, pour quelque motif que ce fût, pût avoir droit de vie et de mort sur un autre homme. J'abandonnai donc l'idée du *crime vrai* qui aurait dû se traduire par la mort d'une créature... »

Le vieux professeur avait retrouvé sa chaire.Sa parole était maintenant naturelle et facile, très froide. Il était redevenu le maître, uniquement préoccupé d'éclairer les cerveaux. Et un frisson de mystère courait sur les têtes anxieuses de l'auditoire. Une nervosité s'emparait de tous, comprimait les poitrines, séchait les gorges. Les petites toux de femmes se faisaient plus fréquentes, marquaient le crescendo de l'émotion générale.

Mortier conta alors comment il avait été amené tout naturellement à chercher une autre preuve que le crime vrai. L'unique moyen de démontrer indiscutablement aux yeux de tous la réalité du crime suggestionnel était de provoquer dans l'esprit de tous la *certitude de la sincérité inconsciente du sujet*. Afin d'être plus armé, il voulut d'abord être sûr lui-même. Il se procura de la farine ordinaire, en mit quelques pincées dans une fiole bouchée à l'émeri, qu'il plaça bien en évidence sur une table où son sujet favori, Jeanne F... jeune couturière de dix-neuf ans, avait coutume, pendant qu'il était occupé, de lire les romans de son journal. A sa première visite, l'enfant ne manqua pas de remarquer la fiole. Mortier joua l'ignorance, s'accusa d'étourderie « laisser ainsi de l'arsenic à la portée de tous ! » et enferma bien ostensiblement le poison supposé dans un tiroir de son secrétaire. Dans le sommeil hypnotique, il renouvela l'expérience, feignit même de vouloir obliger l'enfant à avaler une pincée de poudre, ce qui la terrifia si profondément qu'un instant elle fut en danger...

Il ne restait plus qu'à tenter la démonstration décisive.

A ce moment, il y eut une sorte de frémissement dans la foule. On bougeait, on reprenait haleine. On sentait le récit du drame proche et qu'il faudrait de l'énergie pour le supporter.

— D'après les faits acquis jusqu'à présent, poursuivit le docteur, l'expérience ne pouvait offrir de danger que si le sujet lui-même avait absorbé le soi-disant arsenic. Pour la personne qui lui serait désignée comme victime, elle devait être

absolument inoffensive et je l'aurais tentée sur moi-même sans la moindre inquiétude aussi bien que sur Marie Chuquet. Celle-ci était sous ma main ; je crus inutile de chercher ailleurs.

« Un matin, il pleuvait très fort quand Jeanne F... voulut partir. Je l'engageai à rester, elle déjeûnerait avec moi, attendrait une accalmie pour s'en aller. Elle accepta. Le moment me parut propice. Au milieu du déjeûner, je passai à la cuisine, toute voisine de la salle à manger, et après m'être assuré que ma bonne avait versé un peu de vin dans son verre, je l'envoyai acheter chez le libraire un journal que je ne recevais pas d'habitude. Rentré dans la salle à manger, j'endormis rapidement mon sujet d'une imposition de la main. Je lui dis d'une voix rude que je voulais me débarrasser de Marie Chuquet, qu'elle devait m'aider.

« — Vous savez où est l'arsenic, ajoutai-je. Allez le chercher, voici la clef. »

« Elle obéit sans trop de répugnance, revint avec la fiole à la main. Je pris une légère pincée de farine, que je plaçai sur un papier blanc dont je m'étais prémuni.

« — Prenez cet *arsenic*, ordonnai-je. Allez jeter cet *arsenic* dans le verre de Marie et revenez. »

« J'insistais beaucoup sur le mot *arsenic*, voulant marteler la conviction dans le cerveau de Jeanne, m'efforçant de l'établir en mon propre cerveau, afin d'éviter toute indiscrétion involontaire de ma part en ce moment d'étroite communion de nos pensées. Pour la première fois — et je le constatai avec plaisir — elle se révolta furieusement contre ma volonté. La lutte morale dura un gros moment. Puis, comme j'entendais au rez-de-chaussée le pas de Marie Chuquet qui rentrait, je dis à Jeanne ce simple mot « obéissez ! » d'un ton si terrible que sa dernière résistance tomba... Quand ma bonne m'apporta mon journal, la jeune fille était à sa place, un peu étonnée, un peu étourdie, mais insconsciente de tout.

« Pour moi, vous le comprenez, j'étais radieux. Nulle preuve ne pouvait être à mes yeux plus formelle de la vérité de ma théorie. Le subterfuge que j'avais employé pour faire croire à mon sujet, en état de veille, que ma farine était de l'arsenic ; la répugnance dudit sujet à exécuter dans le sommeil hypnotique mes ordres supposés homicides, c'était là plus qu'il n'en fallait pour rendre inébranlable ma conviction déjà profonde de la puissance illimitée d'une volonté humaine sur une autre volonté humaine plus faible.

« Le déjeuner se prolongea durant une partie de l'après-

midi. Dans le ravissement que me procurait la réussite complète de mon expérience, je me plaisais à écouter le babil gracieux de la petite Jeanne F... qui est vraiment une charmante enfant. Elle ne partit que lorsque la pluie eut complètement cessé, vers deux heures et demie, et je l'accompagnai moi-même jusqu'à la porte.

« En remontant, comme je traversais la salle à manger, j'y trouvai Marie occupée à desservir la table. Je remarquai son visage excessivement pâle, ses traits complètement décomposés.

« — Vous n'avez pas bonne mine, Marie, lui dis-je. Etes-vous malade ?

« — Ah ! Monsieur, me répondit-elle. Je ne sais pas ce que j'ai, mais ça ne va pas du tout. Je me sens toute drôle...

« — D'où souffrez-vous ?

« — De partout. De l'estomac surtout. Il me semble que je vais *tomber faible*.

« En disant ces mots, épuisée, elle s'affalait sur une chaise. Je ne m'expliquais pas du tout cette attaque soudaine. Marie Chuquet, bien qu'âgée de soixante ans, était encore d'une très forte santé, et sa robuste structure de paysanne équilibrée défiait toutes nos névroses. Je m'approchais pour l'examiner soigneusement quand elle fut secouée d'un hoquet formidable qui parut amener ses entrailles dans le fond de sa gorge. En même temps s'échappait de sa bouche un liquide brunâtre, marbré de stries sanguinolentes. Ce symptôme décisif emplit mon cerveau d'une lueur fulgurante « L'arsenic ! pensai-je ». Et c'était l'arsenic, en effet.

« Je transportai Marie Chuquet sur mon lit. Elle poussait des hurlements de douleur, demandait « A boire ! à boire ! à boire ! » d'un cri continu. Je n'avais malheureusement aucun médicament sous la main, personne à ma disposition qui pût aller chez le pharmacien, et je ne voulais pas m'éloigner de ma bonne. J'essayai de provoquer des vomissements avec de l'eau tiède mélangée d'huile, mais l'effet fut presque nul. Puis la dose absorbée était vraiment trop forte. Tous les soins eussent été vains. Marie Chuquet expira sous mes yeux après deux heures d'atroces souffrances. *La farine que Jeanne F... quelques heures auparavant avait jetée dans son verre, était devenue de l'arsenic, et l'avait empoisonnée.* »

L'anxiété était si profonde dans la salle que personne n'osa manifester ses sentiments, pas plus les magistrats que le public. Le silence ne fut rompu que par de larges soupirs d'an-

goisse. La jeune femme aux grands yeux, perdue au milieu des toges, aux pieds de l'accusé, pleurait maintenant à chaudes larmes; en face on percevait les sanglots secs d'une spectatrice nerveuse, irréguliers comme un tic tac d'horloge démolie. La fantasmagorie lugubre du récit avait dépouillé les avocats de leur masque d'indifférence professionnelle; ils écoutaient, fascinés. Et tous les regards s'accrochaient à la figure puissante et sauvage de Mortier, dont le crâne poli, tourmenté de bosses, réflétait par moments le jour blanc.

*
* *

Le vieillard continuait:

— Après avoir fermé les yeux de ma pauvre vieille servante, je rentrai dans mon cabinet, m'y enfermai et me livrai à des réflexions immenses.

« Je sentais que je pénétrais dans un monde nouveau, défendu jusqu'ici à l'investigation humaine. J'avais retrouvé le principe du véritable Miracle, la transformation de la matière sous le seul effort de la volonté. Cette découverte m'ouvrait d'ailleurs une échappée sur l'inconnu, car elle m'apprenait le secret de la vie, de l'intelligence *universelles*...

« Oui, fit-il en apercevant le geste d'impatience d'un juré, j'avais prévu qu'on me traiterait de fou lorsque je conterais ces choses,et c'est pourquoi j'avais toujours obstinément refusé de m'expliquer... Chaque fois que l'homme se trouve en face du mystère, son orgueil crie à la démence... C'est la revanche du vaincu... »

Il dit cela d'un ton pensif, en laissant retomber sa lourde tête. Puis il reprit avec vivacité, enflammé d'une soudaine colère:

— Et cependant tout ce qui nous entoure, n'est-ce pas de la vie? Quelle folie étrange, quelle étroite vanité vous pousse donc à ne voir la Pensée que dans le règne naturel dont vous êtes issus? Nierez-vous l'existence active des végétaux? Ils naissent, grandissent et meurent comme vous, enfantés par la terre, retournant à la terre... Nierez-vous leur intelligence? Expliquez-moi alors les fleurs qui s'ouvrent ou se ferment au soleil ou à la nuit; le lierre qui, conscient de sa faiblesse, sait s'approcher de son soutien, ou le saule amoureux d'humidité qui baigne dans le ruisseau sa longue chevelure. Les végétaux ont un jugement, rudimentaire peut-être, mais suffisant pour engendrer en eux des désirs, des douleurs et des joies; et si l'on ne fait pas de la simple et vide rhétorique en disant que

la fleur desséchée se réjouit des quelques gouttes d'eau qui viennent abreuver son calice, pourquoi n'oserait-on pas affirmer, par suite, que le chêne souffre et gémit quand la hache s'enfonce dans la blessure de son flanc?

« Qui me dit, après tout, que le bois que je touche (il frappa un coup sec sur la barre) n'est pas le cadavre d'un individu qui a pensé, et au sein duquel des milliers d'autres individus attendent qu'un génie vienne les découvrir et les rejette au monde!... »

Les assistants commençaient à sentir leur cerveau tourner devant ces raisonnements vertigineux, insoupçonnés de la plupart, et qui ouvraient sous chacun de leurs pas des catacombes. La terreur de l'inconnu s'appesantissait peu à peu sur les épaules des assistants.

— Et la Matière? s'écria Mortier dans un élan de conviction enthousiaste qui mit une grandeur farouche sur sa face de carnassier. Comment nier qu'elle vive et qu'elle palpite puisque, si nous repoussons la fable de la création divine, nous sommes obligés de convenir que c'est elle qui nous a créés tous. Qui saura jamais les millions et les millions d'années qu'elle a peiné, cette sublime Matière, pour produire et bâtir la première cellule animée, pour faire jaillir d'elle-même la première étincelle de vie! Percevez-vous cet effort silencieux et obscur du Chaos, tendu pendant des milliers de siècles, et qui aboutit enfin à cètte chose incommensurable, au *mouvement* d'un atome, à la *Vie* de la monère initiale d'où sortira, dans la suite des âges, la *Vie* de tout l'univers! Comment la Matière eût-elle pu faire la Vie si elle ne l'eût portée latente en elle?... Et vous voudriez que dans une période quelconque de temps, cette force indéfinie, innombrable, se fût perdue, résolue, anéantie? Allons donc! La vie est dans tout, partout, au fond de tout!... L'air que vous respirez, le rayon qui vous éclaire, le sol que vous foulez, l'harmonie qui vous caresse, tout cela vit, tout cela sent, tout cela *pense*! La cause? L'Origine et la Destinée commune de tout... L'Eternité de tout à travers des transformations successives!...

Il prit un temps, puis continua d'un ton plus calme:

— Le principe de la Vie universelle établi, il est facile d'expliquer comment la farine qui a empoisonné Marie Chuquet s'était au préalable transformée en arsenic. C'est que ma volonté avait inconsciemment influencé et asservi les mille volontés ignorées et lointaines qui se cachaient en elle. C'est que ces volontés avaient agi à leur tour, sur la matière qu'elles

commandaient, et avec assez de puissance pour la transformer, pour la métamorphoser brusquement...

L'exagération de la thèse produisit un effet immédiat. Des gestes firent comprendre à Mortier qu'on le tenait décidément pour tout à fait fou... Il ne s'en étonna point, s'efforça seulement d'élucider encore sa thèse.

— Vous m'accorderez cependant bien, fit-il en s'adressant aux jurés avec vivacité, que l'existence de certaines créatures n'est faite que de la mort des autres. Tout ce qui meurt rentre dans la terre, s'y désagrège et y puise sous une nouvelle forme une nouvelle vie. Or, si notre pensée suit la même loi que notre corps, si à chaque atome de matière visible et palpable qui renaît, s'attache une parcelle de matière impondérée, d'intelligence — et je soutiens que cela est — on est bien obligé de reconnaître qu'il y a de l'intelligence et de la volonté dans tout. Pour moi, la pensée peut se morceler, se répandre, se combiner ; je n'admets pas qu'elle puisse mourir. Chaque individu né de notre dépouille emporte un peu de notre *moi* moral, prolonge notre course à travers l'universelle vie ; et le lambeau de pensée que ce nouvel être nous prit lui indique le chemin de ce que nous aimâmes, de ce que nous voulûmes devenir, de ce pourquoi il devra à son tour mourir... Oui, ceux-là ont peut-être pressenti la vérité qui ont dit que les plus belles fleurs exhalaient en guise de parfum l'âme embaumée des jeunes filles...

*
* *

Emporté dans un tourbillon d'exaltation frénétique, inconscient de l'heure et du lieu, le vieux docteur poursuivait avec son éloquence imagée la défense du rêve où l'avait entraîné son âme de poète troublée par l'immensité de la science. Il ne discutait plus le principe de la « Volonté de la matière », qui lui apparaissait démontré, certain, archi-évident. Mais il insistait sur son grand-œuvre, à lui, alchimiste favorisé des temps modernes, qui, après avoir découvert cette volonté, avait su l'asservir. Et il disait l'avenir : les éléments domestiqués, la nature à genoux devant l'homme, l'univers refondu entièrement par son Idée. Il décrivait avec une emphase d'amoureux, les yeux levés vers le jour, les bras grands ouverts, les magnificences de ce monde futur, dont il ouvrait les portes à l'humanité. Il y voyait les souffrances abolies, les guerres inutiles, tous les êtres vivant unis dans le bonheur, les animaux affranchis comme les hommes, la Vie, la Sainte Vie prolongée

au delà des limites connues, toutes les misères d'autrefois effacées comme un cauchemar de quelques siècles...

Mais comme il était à court de souffle, tout vibrant, un regard autour de lui le ramena aux réalités... Il aperçut un dessinateur, posté tout en haut de la tribune des jurés supplémentaires qui essayait, en quelques traits rapides, de fixer sa chevauchée d'illuminé. Des lorgnettes braquées sur sa personne le dévisageaient sans vergogne; quelques jurés, même, ne daignaient plus l'écouter, chuchotaient entre eux... Toutes les têtes levaient vers lui des yeux effarés, élargis d'un étonnement stupide... Pas un regard où il pût lire qu'il était compris.

Alors il eut un grand désespoir.

Toute cette foule se nivelait à la même mesure de bassesse et de platitude; juges, journalistes, avocats, médecins, jurés, toute cette tourbe humaine roulait dans un flot puant, au même abîme de sottise et d'infamie.

Dans son impuissance douloureuse, Mortier rêvait de trépaner chaque crâne, et d'enfoncer de son doigt sec, dans chaque cerveau, l'Idée.

Il dut renoncer à convaincre par la parole. Mais il n'osa pas se résigner à la pitié de la foule sans tenter l'effort suprême. Il s'adressa brusquement aux juges.

— Messieurs, dit-il, je vous demande de m'autoriser à faire ici, publiquement, une expérience décisive... Mon sujet est présent.

Tous les regards se portèrent vers la personne que la longue main de Mortier indiquait. C'était la jeune femme aux yeux mouillés, dont les avocats s'éloignèrent aussitôt comme s'ils venaient de lui découvrir la peste.

Cependant la Trinité rouge rentrait en elle-même et se consultait solennellement. Les usages s'opposaient certes à un acte aussi insolite, qui frisait la représentation et pouvait compromettre le décorum de la Justice; mais, tout compte fait, la personnalité de Mortier étant considérable, on lui accorda la faveur qu'il sollicitait.

L'expression d'anxiété de sa face ravagée fit alors place à un sourire de joie nerveuse. Il appela d'un signe la jeune femme, la fit approcher jusqu'à lui, la jeta dans le sommeil hypnotique d'une brève imposition de la main... Il agissait dans une hâte fébrile, comme pressé d'en finir, et d'ailleurs avec une parfaite assurance. Sur sa demande, un avocat lui remit une feuille de papier. Il la plia plusieurs fois en longueur et en éventail,

de manière qu'une de ses extrémités formât une pointe, telles les flèches primitives que fabriquent les écoliers. Toute la salle s'intéressait au moindre de ses gestes, sans pressentir encore son but. Et, sous l'attente de la révélation, la frayeur qui planait dans l'air se faisait plus lourde. Enfin Mortier saisit le poignet de son sujet, glissa la feuille de papier entre ses doigts raidis, et dit fortement :

— Prenez ce *couteau*... Vous m'entendez bien, ce *couteau*. (Et il serrait les dents comme s'il eût voulu mordre les syllabes), et allez le planter de toute votre force dans la table que vous voyez là-bas... Allez,! obéissez...

La jeune femme se dirigea automatiquement vers la table des pièces à conviction que le bras immense du professeur désignait encore à son coup. Son regard était devenu subitement terne et sec, très fixe aussi. Mortier, cramponné à la barre, la couvait d'un œil implacable et dominateur.

Comme un huissier frôlait Jeanne F... pendant qu'elle marchait, le docteur entra dans une grande colère.

— Gare au *couteau !* cria t-il furieux. Vous ne voyez donc pas le *couteau* !

Et l'incertitude était si grande que personne n'eut l'esprit assez fort pour sourire.

Enfin, impassible et raide, la jeune femme arriva devant la table désignée. On ne respirait plus. Son bras tendu se leva lentement, sans hésitation, puis s'abattit d'une pièce, comme sous l'effet d'un déclic, tandis que Mortier, fou de passion, poussait un « han! » formidable.

Aussitôt une rumeur confuse courut, que le président ne put contenir de ses injonctions ni de ses menaces. Chacun voulait voir si l'expérience avait réussi, si la feuille de papier s'était réellement plantée comme une lame.

Mais l'agitation frénétique du vieux savant criait plus haut que le fait lui-même, le naufrage de tous ses espoirs. La feuille froissée, cassée, déchiquetée, gisait à terre, symbole lamentable du grand rêve écroulé. Et Mortier se répandait en imprécations contre Jeanne.

— C'est donc toi qui m'as trompé, gueuse ! hurlait-il. C'est toi qui as tué Marie Chuquet ! Oui, oui, je vous la dénonce, répétait-il en se tournant vers les juges, c'est cette misérable qui l'a empoisonnée !...

Il fallut l'arracher de la barre, où il s'accrochait de tout son corps maigre, tendant vers le public sa mâchoire de bête fauve,

le provoquant de ses yeux injectés et de ses cris, prêt à livrer bataille à la terre entière...

. . . .

Le procès fut interrompu, à la demande même du ministère public. Et quelques mois après, le docteur Mortier, soumis à une commission d'aliénistes, était interné dans une maison de santé.

... Mais la mort de Marie Chuquet resta toujours mystérieuse.

Hippolyte Lencou.

CELSE ET JÉSUS

A notre avis, c'est un pur jeu d'érudition stérile, que de discuter de l'authenticité des Evangiles. A première vue, ces écrits se révèlent comme des éditions diverses, par suite non spontanées mais étudiées et calculées, d'une même légende, éditions qui ont été mises au jour soit successivement, soit simultanément, dans le but très apparent de répondre à des objections dogmatiques et historiques. Il est donc inutile de vouloir tirer uniquement de tels matériaux une biographie sérieuse de Jésus. Quelle que soit leur diversité, tous les écrits évangéliques visent en effet à un même résultat : faire apparaître un Dieu sous l'homme qu'était Jésus. Ils ne peuvent donc recéler qu'une très petite parcelle de vérité, et il est impossible de la dégager du merveilleux massif qui l'enrobe, si on ne prend comme termes de comparaison, et comme une sorte d'étalon, des documents conçus dans un tout autre sens.

Or, pour la biographie de Jésus, il existe au moins un document de cette nature. Les érudits le connaissent; mais les plus indépendants, hypnotisés par la figure du Christ divin dont on a bercé leur enfance, l'ont dédaigné jusqu'à l'oublier. Il s'agit du fragment du *Discours véritable* de Celse, qui parle de Jésus trop brièvement, par malheur, et qui nous a été conservé par Origène.

Ce fragment jouit, nous le savons, d'une détestable réputation. C'est un pamphlet, dit-on; mais par qui a-t-il été ainsi dénommé ? Par les adversaires de Celse, c'est-à-dire par les chrétiens, naturellement portés à la partialité. Pour nous, ce « Discours véritable » nous paraît plutôt un réquisitoire qu'un pamphlet, et un réquisitoire peut être véridique et équitable; cela s'est vu. Sans doute, il est difficile d'admettre l'absolue impartialité de Celse, et nous sommes tout prêt à accorder qu'il est passionné, haineux probablement, plein de préventions, comme on l'est toujours lorsqu'on défend une thèse. Mais en réalité, considérée en dehors de son auteur, la biographie de Jésus qu'il nous donne est si logique dans tout son contexte,

les faits qu'il avance dérivent si naturellement les uns des autres, la conclusion enfin de ces quelques lignes ressort avec si peu d'effort de ce qui précède, qu'on y trouve « à priori » comme une garantie de véracité. D'ailleurs, sommes-nous bien assurés de l'impartialité d'Origène? Est-il sûr qu'il n'ait pas cédé au désir fort humain de noircir son adversaire? qu'il ait fidèlement rapporté le texte qu'il avait à combattre? Qu'il n'ait pas essayé au moins de jeter d'avance du discrédit sur les arguments de son contradicteur en les présentant sous leur aspect le plus odieux, de manière à leur donner les allures de la calomnie? Mais il est un fait indéniable, c'est que les assertions de Celse trouvent un écho, fort perceptible pour qui veut entendre, dans la légende évangélique, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Ce n'est pas que nous voulions dire qu'aucune des versions évangéliques reproduise nettement les assertions du philosophe. On ne peut l'espérer, mais les faits avancés par lui y ont une répercussion, ou si mieux on aime, un commencement de preuve par écrit, qui les rend au moins probables.

C'est ce que nous allons nous efforcer de démontrer.

Jésus, d'après le texte de Celse, avait pour mère une femme de la campagne qui gagnait sa vie en filant. Surprise en adultère avec un soldat grec nommé Panthéra, elle fut chassée par Joseph son époux, qui était charpentier de profession. Errant çà et là, elle mit au monde Jésus en secret. Plus tard, contraint par la misère, Jésus s'expatria et se rendit en Egypte, où il travailla pour vivre. Puis ayant appris les sciences magiques, si en honneur chez les Egyptiens, il revint dans sa patrie, et tout gonflé des merveilleux effets qu'il savait produire, il se fit proclamer Dieu.

En un premier point Celse est d'accord avec la légende évangélique; c'est la position sociale de Joseph, l'époux de Marie; tous deux en font un charpentier. Comme il est plus fréquent de voir des charpentiers épouser des fileuses que des rois épouser des bergères, il est permis de conclure de l'un à l'autre, et d'admettre sans invraisemblance que Celse dit la vérité, lorsqu'il avance que l'épouse de Joseph était une paysanne et une fileuse.

Marie, d'après Celse, fut surprise en adultère avec un soldat nommé Panthéra. Le fait ne trouve pas assurément de confirmation directe dans la légende, mais dans celle-ci Joseph témoigne d'une telle inquiétude sur son honneur conjugal, qu'il faut bien admettre qu'elle a sa cause dans une circonstance de

la plus haute gravité. Or, voilà comment Matthieu — le seul qui en parle — conte l'aventure.

« La naissance de Jésus, dit Matthieu, arriva ainsi. Sa mère Marie, étant mariée (ou fiancée; *mèsteutheisès* offre les deux sens en grec) avec Joseph, avant qu'ils n'allassent ensemble, il la trouva enceinte du Saint-Esprit. Alors Joseph, *son époux*, étant un homme juste, ne *voulant pas la diffamer, résolut de la quitter secrètement*. Mais comme il y songeait, voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour femme, car ce qui est dans son sein vient du Saint-Esprit... » Les apocryphes sont plus explicites encore. Dans l'un Joseph s'écrie avec désespoir: « l'histoire d'Adam s'est-elle reproduite pour moi ? car à l'heure de sa gloire, le serpent entra et il trouva Ève seule et il l'a trompée, et vraiment il m'en est arrivé de même. » Dans les autres ses plaintes sont bien plus bruyantes encore.

Evangiles canoniques ou apocryphes — de valeur sensiblement égale selon nous, — montrent chez Joseph des soucis conjugaux très vifs. Ces soucis se supposent logiquement dans le récit de Celse, et on conviendra qu'ils s'expliquent plus naturellement chez lui que dans la version de Matthieu. Mais ne suivons pas Celse aveuglément; admettons qu'en cet endroit il ait forcé la note, et qu'il ait méconnu le sens véritable des incidents de la vie de Marie. D'un côté, la légende en effet permet d'admettre que Marie n'était pas la femme de Joseph mais seulement sa fiancée, lorsque sa grossesse fut reconnue; ce qui écarterait l'accusation d'adultère. D'un autre côté certains apocryphes laisseraient soupçonner que Marie, au lieu de s'être donnée volontairement à Panthéra aurait été violée par lui. Partant de ces deux points, il est admissible que Joseph « ait cédé d'abord au premier mouvement et ait chassé Marie; qu'ensuite, reconnaissant l'innocence de sa fiancée, « homme juste » il se soit montré généreux et qu'il l'ait épousée lorsqu'elle fut accouchée de Jésus. Nous serons, semble-t-il, alors bien près de la vérité, et la légende ne ferait aucun obstacle à cette interprétation; car comme le dit Matthieu, « Joseph n'avait pas connu Marie quand elle enfanta son fils premier né », et il est certain qu'il eut depuis d'elle plusieurs enfants.

Si cette manière de voir est exacte, Jésus serait un simple enfant naturel, victime comme tant d'autres, des préjugés sociaux, et de ceux-là, on en connaît plus d'un qui a fait bonne figure dans le monde.

Bien mieux, si on consulte certains des apocryphes, il sem-

ble que Marie et Jésus aient eu à souffrir surtout de préjugés religieux. D'après ces récits en effet, Marie aurait été dès l'enfance consacrée au service de Dieu et serait restée dans le temple jusqu'à 14 ou 15 ans. Admettons que, dans ces conditions, elle ait contracté une union, même parfaitement légitime et légale, avec un soldat grec, et voyez quel tolle elle a pu soulever dans la communauté juive. C'était l'abomination de la désolation, de la fornication, un véritable adultère qui méritait tous les supplices. La communauté rejette Marie de son sein, Panthéra en « gloriosus miles, » ennuyé de tout ce bruit, laisse Marie à son triste sort et la quitte. Séparée de lui, elle épouse Joseph. C'est dans l'intervalle de l'une à l'autre union, que se justifie cet autre propos de Celse : « errante ça et là, Marie mit au monde Jésus en secret. »

Le récit de Luc, le seul canonique qui en parle, laisse cette impression que le domicile de Marie manquait de fixité, puisqu'au milieu d'une ville, il l'a fait accoucher dans une étable étrangère. On objectera que cette circonstance s'explique dans son récit, et que si l'accouchement a eu lieu dans une étable, c'est qu'il s'est produit au cours d'un voyage de Nazareth en Galilée à Bethléem en Judée, voyage motivé par le dénombrement de la population ordonné par l'empereur Auguste. Mais une raison sérieuse s'oppose à ce qu'on accepte cette assertion de Luc ; il est constant que, pendant le règne d'Hérode, sous lequel se place d'après les évangiles la naissance de Jésus, Auguste n'a pu ordonner de procéder à un dénombrement de la population de la Judée, attendu qu'elle n'était rattachée à Rome par aucun lien administratif. Il n'a pu y faire procéder en réalité qu'après que la Judée a été déclarée province romaine, c'est-à-dire, après la déposition d'Archelaüs, fils d'Hérode, qui avait succédé à son père et qui régna dix ans encore après lui. En second lieu à qui fera-t-on croire que, dans un état aussi peu organisé matériellement que la Judée sous les Hérode, on ait pu exiger des habitants qu'ils quittassent leur ville de résidence pour aller à leur ville de naissance se faire immatriculer au dénombrement ? Que les femmes — même enceintes — aient été forcées de faire des étapes comme celle de Nazareth à Bethléem, pour remplir une simple formalité ? Il est clair que Luc, en le rattachant à des faits appartenant à l'histoire, a voulu enlever ce que l'accouchement de Marie dans une étable étrangère présentait d'irrégulier au point de vue ordinaire. Mais on voit qu'il a ajusté les choses assez mal. Pour trouver un peu de logique, force est de revenir à l'ex-

plication de Celse ; Marie était errante lorsqu'elle mit Jésus au monde. La même impression résulte du reste des autres documents qu'on possède sur la question. Justin et Origène, qui se servaient d'Evangiles aujourd'hui disparus, font naître Jésus dans une grotte, certains apocryphes dans une caverne ou dans un sépulcre. Partout l'idée dominante est la même : vie errante où les hasards de la route jouent le rôle principal, et c'est celle qu'a exprimée clairement Celse.

Nous éloignant également de la légende et du récit de Celse, nous pouvons donc tenir pour certain qu'une irrégularité quelconque viciait, au point de vue social, la naissance de Jésus, et qu'elle entraîna pour lui des conséquences pénibles. Celse est peut-être excusable de n'avoir pu comprendre ce qui n'était qu'une chinoiserie de culte, et d'avoir donné pour cause au malheureux sort de Jésus, l'adultère de Marie.

« Plus tard, continue Celse, contraint par la misère, Jésus s'expatria et se rendit en Egypte où il travailla pour vivre. »

Un voyage en Egypte se rencontre aussi dans la légende, mais il n'est rapporté que par un seul canonique, Matthieu, qui le fait en ces termes : « Après que les Mages furent partis, dit-il, un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère et t'enfuis en Egypte et te tiens là jusqu'à ce que je te le dise, car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir. Joseph donc étant réveillé, prit de nuit le petit enfant et sa mère et se retira en Egypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode. C'est ainsi que s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par un prophète : J'ai appelé mon Fils hors d'Egypte.

« Alors Hérode voyant que les mages s'étaient moqués de lui fut fort en colère ; et ayant envoyé ses gens, il mit à mort tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tout son territoire, depuis ceux de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était exactement informé des mages...

« Mais après qu'Hérode fut mort, l'ange du seigneur apparut à Joseph en songe en Egypte, et lui dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère et retourne au pays d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie du petit enfant sont morts.

« Joseph donc s'étant levé prit le petit enfant et sa mère, et s'en vint au pays d'Israël. Mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée en la place d'Hérode, son père, il craignait d'y aller, et ayant été averti divinement en songe, il se retira dans les quartiers de Galilée, et il alla demeurer dans une ville appelée Nazareth. »

On pourrait tirer avantage du personnage ridicule que Mathieu fait jouer au Dieu tout-puissant qui ne peut soustraire son fils unique à la mort dont le menace un simple mortel, que par une fuite qui n'a rien d'héroïque ni de divin ; mais il a reconnu lui-même ce que cette idée avait de choquant et a esssayé de la pallier en donnant pour cause déterminante à cette fuite l'accomplissement d'une prophétie formulée en ces termes : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte. » Or c'est là précisément un des endroits où se trahit le peu de sincérité du rédacteur de l'Evangile. Il invente en réalité cette prétendue prophétie ; les quelques mots qu'il en cite isolément, ont un tout autre sens, lorsqu'on les lit dans le corps du morceau. Cette élucubration, qui nous est parvenue sous le nom d'Osée, est en effet ainsi conçue : « Le roi d'Israël passe comme une matinée. J'ai aimé Israël lorsqu'il n'était qu'un enfant, et *j'ai appelé mon fils d'Egypte.* Plus on l'a appelé et plus il s'est éloigné ; il a immolé à Baal, il a sacrifié aux idoles... » Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre qu'il ne s'agit pas là de Jésus, mais bien d'Israël, fréquemment nommé dans la Bible le premier né de Dieu, de sa délivrance de la servitude d'Egypte et de son ingratitude envers Jéhovah, dont il reconnaît mal les bienfaits en portant son culte à Baal et à d'autres idoles. En se plaçant même au point de vue de Matthieu, il n'y a pas l'ombre d'une prophétie dans ce morceau, qui ne rappelle que des événements dès longtemps accomplis, et ne dispose en rien de l'avenir. Ce voyage, cette fuite, n'ont donc pu être suscités par Dieu, pour qu'une prophétie reçoive son accomplissement. Il ne subsiste d'autre motif à cette fuite que le désir qu'on prête à Dieu de soustraire son fils à ce qu'on a appelé le *Massacre des Innocents.* Or ce motif n'est pas mieux établi que l'autre, car l'historien Flavius Josèphe, qui traite Hérode en ennemi, et raconte par le menu tous les crimes qu'il peut lui attribuer, ne dit pas un mot du prétendu massacre, qui valait bien la peine pourtant d'être signalé.

Il n'est pas douteux cependant que le voyage d'Egypte n'ait eu une grande importance dans la vie de Jésus et ne tint une grande place dans les préoccupations des premiers chrétiens, car deux ou trois des Apocryphes lui sont entièrement consacrés. Il faut admettre encore qu'il cachait quelque chose de fâcheux pour la mémoire de Jésus, puisque Matthieu et les Apocryphes prennent une peine énorme pour en dissimuler la cause déterminante, et que l'Evangile de Luc, qui semble avoir reçu la mission d'atténuer les choses compromettantes, n'en

souffle mot, bien qu'il parle comme Matthieu de la naissance et de l'enfance de Jésus.

Il ne sera pas hors de propos de faire remarquer la bizarrerie de ce voyage d'une centaine de lieues, dans un pays aride sinon désert, accompli sans préparatifs aucuns, sans moyens de transport, pas même l'âne légendaire qui paraît dans tous les tableaux. Dans Matthieu c'est une simple promenade: Joseph prend son enfant et sa femme et s'en va comme s'il s'agissait d'aller au Bois de Boulogne.

Au milieu de ces obscurités calculées, la déclaration si logique, si lumineuse de Celse s'impose. Il reste avéré que Jésus se rendit en Egypte. Dans quel but y est-il allé? Qu'y fit-il? Combien de temps y reste-t-il? Certainement la légende ne donne aucune réponse directe à cet égard; mais elle y répond par omission, comme disent les scolastiques. En effet ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que Matthieu et Luc, si verbeux lorsqu'il s'agit de l'enfance de Jésus, ne disent mot de son adolescence; chez eux, Jésus apparaît tout à coup à l'âge d'homme. Toute la période intermédiaire est par eux réduite à ces quelques mots: « Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

La légende ne s'oppose donc pas à ce qu'on introduise dans son récit le voyage et le séjour en Egypte indiqué par Celse; ils viennent au contraire combler dans la biographie de Jésus, une lacune importante.

Que Jésus en Egypte ait travaillé pour vivre en même temps qu'il étudiait, la chose n'a rien que de très vraisemblable. De nos jours encore, en Orient, où tout semble immuable, beaucoup d'étudiants près des mosquées du Caire et d'autres lieux, mènent à la fois de front des études fort absorbantes sinon fort profondes et un travail manuel qui les fait vivre.

A l'époque où se placent les événements qui nous occupent, c'est-à-dire dans les premières années de notre ère, le centre intellectuel de l'Egypte était à Alexandrie. Là, parmi beaucoup d'autres, florissait l'Ecole judéo-grecque, qui avait pour chef l'illustre philosophe Philon, lequel vivait probablement encore lors de l'arrivée de Jésus, et dont la biographie manque d'ailleurs de dates. Grec par son père Panthéra, Juif par sa mère Marie, Jésus était prédestiné à s'attacher à cette école qui synthétisait les conceptions religieuses de ses deux générateurs. C'est donc à cette école qu'il s'attacha, selon nous, et comme nous allons le montrer. Que Celse ait désigné sous le nom de sciences magiques cette théologie abstruse de Philon; surtout,

s'il ne la connaissait que par le côté extérieur, par les rites, il est certainement fort excusable. Mais il est incontestable qu'au moins un Evangile canonique, et certainement le plus important au point de vue doctrinal, celui de Jean, expose dès ses premières lignes la doctrine entière de Philon. Il est non moins certain que dans toute une partie de sa vie, Jésus, se montra dans sa conduite disciple fidèle du philosophe alexandrin; sa vie n'est que la mise en action de ses doctrines.

Nous n'avons pas la prétention de donner dans un simple article tout le système de Philon. Nous voulons nous arrêter seulement sur deux ou trois points principaux qui suffiront à la démonstration de notre thèse.

Le Dieu de Philon est conçu dans l'esprit de Pythagore et de Platon. Il est le centre de toutes les idées à l'imitation desquelles ont été formés tous les êtres. La matière existe en lui. C'est ainsi que Philon a pu dire : « Dieu est un, Dieu est tout. » Mais entre lui et l'Univers qu'il a créé, Philon place un être intellectuel, le *logos*. Ce terme grec ne signifie pas seulement *parole*, *Verbe*, mais encore *intelligence* et *raison*. Pour le philosophe, cet être est une véritable émanation de Dieu; c'est la première et la plus haute manifestation de sa puissance suprême; il est l'archétype primordial, source des types spéciaux et idées qui ont servi de modèles aux êtres sensibles. De là les expressions par lesquelles il le désigne : fils premier né de Dieu, image et reflet de l'Etre suprême, Dieu second, créateur de l'Univers, l'Ange absolu, l'Archange. Dieu retiré au fond des profondeurs insondables de l'infini reste immobile; le Verbe est son activité; c'est par lui qu'il se manifeste; c'est le rapport qui l'unit à la créature. Le logos philonien produit à son tour l'Univers, au sein duquel se manifestent les *Puissances*, qui, procédant par un obscurcissement graduel de la lumière divine, sont, la lumière et la vie de l'Univers; — Les Anges procèdent de la même source.

Cette doctrine, sa phraséologie même, nous la retrouvons dans l'Evangile de Jean, simplifiée, il est vrai, comme il convient à un enseignement populaire. « Au commencement dit Jean, le logos existait, le logos existait en Dieu, et le logos était Dieu. Tout a été fait par le logos; rien de ce qui existe n'a été fait en dehors de lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Placé entre le Créateur et la créature, le logos devient le Médiateur suprême, le *Mésités*, dont Philon définit ainsi le rôle : « C'est le Médiateur suppliant de l'être périssable qui aspire à des destinées immortelles;

c'est l'intermédiaire entre l'être suprême et ses sujets ; il n'est pas comme Dieu sans principe ; il n'a pas comme nous de génération. »

Ce mot *Mésités* mérite que nous nous y arrêtions et demande une très courte dissertation philologique. Le nom donné en grec par Philon au Logos, en tant que trait d'union entre Dieu et le monde, est Mésités, le Médiateur. Si nous recherchons l'étymologie de ce mot, nous trouvons qu'il dérive du grec *Mésos* ou *Messos*, suivant les dialectes, qui a le sens de : milieu, mitoyen, intermédiaire.

En présence de cette étymologie et de l'idée qu'elle contient n'est-on pas autorisé à donner la même à Mesités et à *Messias* le Messie ? un des surnoms divins, donnés à Jésus. Tout semble indiquer qu'il faut s'adresser à cette étymologie grecque plutôt qu'à l'hébreu ou araméen *Mashiahk*, où l'on cherche ordinairement la racine du mot Messie. Le Logos chrétien comme le Logos philonien est un Mésités, un intermédiaire, un Médiateur. Saint-Paul dit quelque part, il n'y a qu'un seul Dieu, et un seul médiateur (Mésités) de Dieu et des hommes. Tout serait donc dans Philon ; le nom aussi bien que le personnage, seule l'incarnation manque, ce sont les chrétiens qui vont la réaliser.

Le Christ chrétien n'est-il pas défini tout entier par Philon, lorsqu'il dit du Logos : « Il n'est pas comme Dieu sans principe, il n'a pas comme nous de génération » ? N'est-ce pas cette idée abstraite qu'on a voulu faire passer dans les faits et qui a donné lieu à cet étrange récit de la nativité du Christ qui naît de l'Union de Marie et de Dieu « qui le couvre de son ombre » ?

Peut-on s'étonner, après ce que nous venons de dire, que l'Evêque de Césarée, Eusèbe, l'historien officiel de l'Eglise primitive, et St-Jérôme aient écrit en toutes lettres que Philon était un chrétien et en aient fait un ami et un disciple de St-Pierre ! Peu probable n'est-ce pas ; mais comme l'a très bien dit Ernest Havet, Philon est le premier père de l'Eglise ; c'est lui qui a fourni la doctrine du christianisme ; les autres en ont fourni les obscurités merveilleuses.

Nous pourrions dire dès maintenant que la doctrine de Philon se retrouve tout entière dans la légende dont le héros est Jésus ; et nous appuyer sur ce fait considérable pour affirmer que Jésus est un disciple immédiat de Philon, et que Celse est pleinement justifié lorsqu'il le fait aller étudier en Egypte. D'autres faits vont faire mieux ressortir encore combien Jésus est apparenté à Philon.

Les théories de la grâce et de la reversibilité qui se traduisent dans le christianisme par le dogme de la rédemption, et dans la légende par la scène la plus dramatique, le supplice de Jésus au Golgotha, sont en toutes lettres dans l'œuvre du philosophe alexandrin. « Se regarder soi-même, dit-il, comme l'auteur d'une bonne action, c'est se rendre coupable d'orgueil et d'impiété; c'est se mettre à la place de Dieu, qui seul a déposé dans nos âmes la semence du bien et seul a la vertu de la féconder. La grâce est cette vierge céleste qui sert de médiatrice entre Dieu qui offre et l'âme qui reçoit. » Mais cette vierge céleste n'agit pas toujours directement; parfois elle emprunte, elle aussi, un intermédiaire, elle se personnifie, s'incarne dans un homme, un juste. « Ce juste devient alors la victime expiatrice du méchant; c'est à cause des justes que Dieu verse sur les méchants ses inépuisables trésors. »

Dans toute la première partie de ce qu'on a appelé sa vie publique, c'est-à-dire pendant sa prédication en Galilée, Jésus a lui-même défini son rôle. « Je suis venu, a-t-il dit, non pour être servi mais pour servir et donner ma vie pour la rançon de plusieurs. » Ce que Jésus présente comme le but de sa mission sur la terre est celui que devait s'attribuer tout philonien ardent; c'est l'idéal du juste de Philon se vouant volontairement à être la victime expiatrice du méchant. Victime volontaire, Jésus s'offre à la colère de Jéhovah pour que sur lui elle se détourne de quelques-uns. Jésus n'a jamais dit de tous.

Pendant toute cette période, la légende constate que Jésus défend à tout le monde de dire qu'il est le Christ, c'est-à-dire un être divin; il le défend à ses disciples, aux malades qu'il guérit, aux démons qu'il chasse par sa puissance. Il l'affirme, il est venu pour répandre la bonne parole, et il doit donner sa vie comme conclusion à ses discours, parce qu'il l'offre comme pour la rédemption de plusieurs.

Jésus fait de la doctrine de Philon la règle de sa conduite; il la suit jusqu'à sa mort. Oserait-on soutenir qu'il ne connaissait pas cette doctrine, qu'il ne l'a pas étudiée? Qui lui a communiqué cet enthousiasme, sinon le Maître, Philon!

Jésus a donc bien fait le voyage d'Egypte dans les conditions indiquées par Celse; Celse n'est pas un calomniateur, il a dit la vérité. Quant à son assertion, Jésus se fit proclamer Dieu, elle ne fait qu'enregistrer le résultat d'une évolution dont il n'a pu saisir le processus. Il n'a pas compris, ou du moins les quelques lignes rapportées par Origène ne permettent pas de croire qu'il ait compris comment l'enthousiasme des disciples

ont fait d'abord de Jésus un être complet, l'idéal de l'humanité, l'homme absolu, « le Fils de l'Homme »; comment, ensuite, par une pente toute naturelle, son souvenir dans l'esprit du peuple se rattacha à la grande image populaire et nationale du Libérateur promis à Israël; comment enfin les Alexandrins, devenant prépondérants dans le Christianisme naissant avec St-Paul, Jésus fut identifié avec le Logos philonien, et par suite devint Dieu. L'erreur de Celse se justifie facilement et n'infirme en rien son allégation; si Jésus ne se fit pas proclamer Dieu, il fut fait Dieu par ses disciples, la première heure passée et alors qu'il était à l'état de souvenir.

De la légende évangélique commentée par Celse résulte pour nous un Jésus naturel et humain. Né dans des circonstances malheureuses, il est obligé de s'expatrier et va en Egypte. Là il rencontre une source d'instruction où il s'abreuve abondamment et où il boit à longs traits l'idée du dévouement aux autres, l'idée de la fraternité humaine, qu'il vient répandre ensuite sur la terre où il a lui-même souffert. Ce n'est pas d'un Dieu, mais c'est certainement d'un grand homme.

Cette manière de comprendre Jésus et les origines du christianisme explique la fusion intime de l'élément grec et de l'élément hébreu dans la doctrine nouvelle, elle explique encore la rapide pénétration du christianisme dans les populations grecques, car comme l'a remarqué l'un des premiers pères de l'Eglise, Justin: « On vit plus de chrétiens sortir de la gentilité que de la Judée et de la Samarie et on les trouva chrétiens plus ardents et plus sincères ». En l'adoptant on se rendra mieux compte comment dans le bouillonnement de la première heure, certains disciples restèrent plus attachés les uns au Mosaïsme, les autres à Philon ou aux diverses doctrines auxquelles il avait demandé lui-même une partie des siennes, ce qui donna naissance à ces innombrables hérésies qui surgirent autour du christianisme naissant.

Pour en revenir à notre point de départ, il semble bien que la biographie de Jésus, telle que Celse l'a donnée, commentée au moyen de la légende évangélique et de Philon, peut seule mener à la vérité, et on est amené à se demander si ce ne serait pas là le vrai motif qui l'a fait négliger par les milliers d'écrivains qui se sont occupés du sujet.

GUSTAVE LEJEAL.

SURTRAVAIL & PROFIT

Au sein de l'universel alphonsisme développé par le régime capitaliste, la question du travail devait, évidemment, être l'objet d'une des plus ignobles, des plus perfides fictions à l'aide desquelles, de nos jours, les privilégiés tiennent les peuples asservis.

Dans l'antiquité, l'esclave, complètement assimilé à la bête de somme, n'avait aucun droit au fruit de son labeur. Le maître l'entretenait tant bien que mal; puis, finalement, le jetait en pâture aux murènes, et tout était dit. C'était odieux, mais franc. — Au moyen âge, le serf, taillable et corvéable à merci, par la façon même dont s'effectuait le travail, pouvait discerner nettement le temps pendant lequel il travaillait pour le seigneur de celui qu'il consacrait à la satisfaction de ses propres besoins. C'était un régime inique, mais dépouillé de tout artifice. — Le capitalisme moderne, fils de l'hypocrisie cléricale et grand géniteur de tartufes, ne pouvait s'accommoder de tant de loyauté dans la scélératesse; et il inventa le salaire, qu'il présente comme la rémunération directe et adéquate du travail accompli, ne laissant ainsi place à aucune distinction, à aucun départ entre le travail payé et celui qui ne l'est pas.

Mais, comme le cléricalisme bourgeois n'est que le geste de la foi exécuté pour la galerie par des gens qui dès longtemps ont cessé de croire, ainsi la conception bourgeoise de la justice trouve son expression dans l'ensemble des mythes destinés à maintenir au fond de l'inconscience ceux qu'il s'agit de détrousser. Et ce fut un chef-d'œuvre incomparable de convaincre le producteur qu'en touchant son salaire, il recevait la rétribution intégrale de son effort musculaire ou cérébral. De cette façon, en effet, il semble d'une part que le travail soit

rémunéré à son entière valeur; et, de l'autre, que le capital fructifie *par sa propre vertu*.

Or c'est là une des innombrables « vérités d'apparence » dont il faudra déblayer le terrain de la discussion lorsque, de bonne foi, on voudra préparer l'avènement de l'*humanité nouvelle*; l'ancienne n'ayant fait, jusqu'ici, qu'évoluer dans le faux. La vérité vraie est que le salaire implique toujours une certaine quantité de surtravail, c'est-à-dire de *travail non payé*; et que ce surtravail, s'il prolonge jusque dans notre prétendue civilisation l'ère de l'esclavage, de l'exploitation de l'homme par l'homme, constitue pour le capitaliste la source unique du profit. Telle est la thèse que je désire brièvement exposer.

Et d'abord, nous admettrons comme principe que la substance de toute valeur, c'est le travail humain. Sauf l'air et la lumière, il n'est rien, dans la nature, que l'homme n'ait dû transformer pour l'approprier à ses besoins. Produit lui-même d'une longue et laborieuse évolution historique au sein des énergies mondiales déchaînées, il lui a fallu élever jusqu'à lui la matière brute. Sans doute, il n'y a pas deux chimies, il n'y en a qu'une: la physiologie ayant démontré que la chimie vitale et celle des corps minéraux sont assujetties aux mêmes lois; que partout, chez les corps vivants comme chez les autres, les phénomènes, quels qu'ils soient, ne sont et ne peuvent être engendrés que par des processus physico-chimiques. Il n'en est pas moins vrai que, grâce à l'extrême complexité où se trouvent groupés les quatorze éléments dont est constitué son moi physiologique, l'homme est un être à part, très au-dessus des autres organismes, où les mêmes éléments entrent soit en partie, soit en totalité. Pas une once de matière, dès lors, qui ait pour l'homme une valeur en dehors du travail par lui en elle accumulé. Des végétaux, des fruits dont il fait sa nourriture, les animaux de nos basses-cours eux-mêmes ne voudraient pas, s'ils les trouvaient à l'état primitif où ils se sont offerts à nos ancêtres préhistoriques. C'est par une savante et méthodique sélection que l'horticulture et la zootechnie ont transformé d'insignifiantes graminées, les volatiles et les quadrupèdes primordiaux, en savoureux produits de consommation. Quant aux bêtes sauvages et aux grands carnassiers, la difficulté qu'il y a à les capturer constitue pour l'homme, lorsqu'il y est parvenu, le titre de la plus légitime des propriétés. « Puisqu'il est certain que nos facultés physiques et morales sont notre seule richesse originaire; que l'emploi de ces facultés, le travail quelconque, est notre seul trésor primitif, et que c'est toujours

de cet emploi que naissent toutes les choses que nous appelons des biens,... il est certain, de même, que tous ces biens ne font que représenter le travail qui leur a donné naissance, et que, s'ils ont une valeur, ou même deux distinctes, ils ne peuvent tirer ces valeurs que de celle du travail dont ils émanent. » (Destutt de Tracy, *Eléments d'idéologie.*)

Mais ce sont là des preuves que les dialecticiens appellent *intrinsèques*; ce qui caractérise invinciblement la vérité, c'est qu'elle se démontre également par les preuves dites *extrinsèques*. Or le travail humain est si bien la source unique de toute valeur, qu'un objet par lui-même dépourvu de toute utilité devient précieux du moment et par cela seul qu'en lui se trouve cristallisée une somme donnée de ce travail. Ainsi du diamant, par exemple : si, au lieu d'aller le chercher à des profondeurs énormes au sein de la gangue formatrice où il gît, on le trouvait à même le sol, son prix tomberait immédiatement au niveau de celui du caillou. C'est seulement parce qu'il représente une quantité de travail humain qu'il est porteur de valeur.

Toutefois, qui dit « valeur » ne dit pas nécessairement « profit ». Le chercheur de diamants qui revendrait une escarboucle exactement le prix que lui a coûté son extraction aurait bien créé une « valeur » sociale, il n'aurait pas, personnellement, réalisé le plus petit « profit ». Par contre, le voyageur qui, de chez les Iroquois, rapporterait une pierre précieuse échangée contre un couteau de chasse, aurait créé pour son pays une « valeur » égale à la différence qui, en terre civilisée, existe entre le prix d'un couteau de chasse et celui de ladite pierre précieuse. Mais, d'une façon générale, le profit reste lié, inéluctablement, à l'esclavage, ou, si mieux on aime, et de nos jours comme du temps d'Aristote, à l'exploitation de l'homme par l'homme. Et cela est tellement vrai que l'esclave de fer *lui-même*, la machine, est incapable de produire la moindre plus-value. Rien, du reste, comme on va le voir, n'est plus facile à démontrer.

... On appelle « prix social », à un moment donné de la civilisation, le prix moyen normalement exigible, à ce moment, par le producteur pour livrer un objet d'utilité admis comme type. D'autre part, ce qui détermine ce prix moyen, c'est évidemment celui des substances nécessaires à la conservation quotidienne de la force de travail, à sa reproduction familiale, à son éducation technique. Il en résulte que le « prix social » est toujours le plus bas possible. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les conditions de la concurrence. Celle-ci

est, de tout temps, à tel point exacerbée que, pour survivre et se perpétuer, le travailleur, renonçant à tout superflu, doit se contenter du strict et indispensable nécessaire. S'il existait, dans son périmètre, un ouvrier ayant moins de besoins que lui, sachant se contenter d'une plus maigre pitance, ce dernier aurait la préférence de l'employeur ; et si, au lieu d'un ouvrier, il s'en trouvait des milliers ou des millions dans le même cas, immédiatement le prix social fléchirait au prorata du minimum d'aliments dont puisse s'accommoder créature humaine.

C'est ainsi que les ouvriers italiens qui, vivant d'une assiettée de macaroni, ont envahi nos chantiers après avoir chassé devant eux les Français, s'en verront bientôt expulsés à leur tour par les jaunes Chinois, dont le sybaritisme ne s'élève guère au delà d'une poignée de riz.

On le voit donc : le « prix social » de la main-d'œuvre est invariablement déterminé par le minimum de subsistance indispensable aux plus spartiates parmi les travailleurs. Et, je le répète, ce fut un chef-d'œuvre de conditionner la valeur du travail par celle des subsistances nécessaires à l'entretien strict et à la reproduction du prolétaire : on achetait ainsi la force entière incluse en son organisme, en paraissant n'acheter que sa fonction, on lui faisait accroire que, pour l'acquisition des choses indispensables à son existence quotidienne, douze heures de travail par jour étaient nécessaires, tandis que, en réalité, suffiraient six heures environ d'un travail équitablement rétribué. Et admirez, ici, la profondeur de l'hypocrisie capitaliste. Dans le système esclavagiste, la partie même de la journée où l'esclave ne fait que remplacer la valeur de sa subsistance, où il travaille donc, en fait, pour lui-même, ne semble être que du travail pour son propriétaire. Tout son travail revêt ainsi l'apparence de *travail non payé*. Eh bien, c'est le contraire dans le régime capitaliste : chez lui, même le surtravail revêt l'apparence de *travail payé*.

Il en résulte que le travail ne saurait jamais être pour les ouvriers matière au plus humble profit. Seules pourraient devenir sources de plus-value, pour le plus favorisé d'entre eux, la découverte et l'application *par lui faites personnellement* d'un moyen de produire les objets à un taux encore inférieur. En effet, demeurant le même le prix social, résultant des conditions ambiantes, il est clair que l'individu qui produirait à meilleur marché réaliserait un bénéfice constitué par l'écart entre ce prix et celui, plus réduit, auquel il serait lui-même

arrivé. Ce qui enrichit l'individu, c'est la différence entre le prix social et le taux de revient particulier.

Or ce *desideratum*, la machine seule est susceptible de l'atteindre. Dans la période de 1860 à 1872, en Amérique, il fallait 10 heures à un ouvrier menuisier pour faire la table dite *writing-table* qui lui était payée 20 francs. Le prix social, pour la confection de ce meuble, s'établissait dès lors ainsi : bois, 8 fr. ; travail, 12 fr., total : 20 fr. C'est alors qu'un ingénieur, Himlow, inventa une machine pouvant faire 100 tables en 10 heures, soit 10 tables par heure, soit 1 table en 6 minutes. En moins de deux années, Himlow, exploitant seul son invention, ruina les petits fabricants, sans que, toutefois, le prix de la table eût diminué d'un centime. Mais, un jour, il vendit son brevet à un constructeur, et, dix-huit mois plus tard, il n'était pas, en Amérique, un atelier de menuiserie se respectant qui n'eût sa machine Himlow.

Du coup, voilà le « temps social » nécessaire pour faire la table passé de 10 heures à 6 minutes et, parallèlement, le « prix social » tombé au plus bas possible, jusqu'à ce qu'une invention nouvelle le fasse encore descendre. Et cela est tellement certain que, pour lutter avec la machine, le travailleur des bras devra céder au même prix qu'elle ses produits, qui lui coûtent cependant beaucoup plus de temps. Si, d'une façon générale, les objets faits à la main emportent une majoration, c'est qu'ils sont meilleurs ; à qualité égale, le consommateur ne leur ferait pas la moindre grâce. Mais, qu'il soit déterminé par la machine ou par la main-d'œuvre, ce que nous avons dit plus haut du « prix social » lorsqu'il s'agissait de l'ouvrier, ne cesse pas de l'être quand il s'agit de l'industriel : à savoir, qu'*en aucun cas* il n'est générateur de profit. Désormais, en effet, l'industriel qui acquerra la machine Himlow ne pourra l'obtenir qu'à son « prix social. » Il aura ainsi acheté, emmagasinée en elle sous forme d'extraction des métaux, de transformation de ceux-ci en organes, de main-d'œuvre, enfin, une somme précise de travail; mais de travail d'ores et déjà partout socialement tarifé, socialement vendu, socialement payé et incapable d'engendrer la moindre plus-value.

Aussi bien la machine, en fonctionnant à son tour, ne fera-t-elle que restituer aux éléments soumis à son action ce qu'elle a reçu elle-même : comme l'éponge, et cela se conçoit, elle ne saurait rendre que ce qu'elle a auparavant absorbé. « Une machine à filer, dit K. Marx, a-t-elle duré dix ans, pendant son fonctionnement de dix ans, sa valeur totale s'est incor-

porée aux produits de dix ans. Si l'on admet que l'utilité d'une machine se maintient seulement six jours dans le travail mis en train, elle perd chaque jour en moyenne un sixième de sa valeur d'usage et transmet, par conséquent, un sixième de sa valeur d'échange au produit quotidien. On voit ici qu'un moyen de production ne transmet jamais au produit plus de valeur qu'il n'en perd lui-même par son dépérissement dans le cours du travail. S'il n'avait aucune valeur à perdre, c'est-à-dire s'il n'était pas lui-même un produit du travail humain, il ne pourrait transférer au produit aucune valeur. Il servirait à former des objets usuels, sans former des valeurs. »

Remarquez qu'à moins d'admettre le miracle, c'est-à-dire la machine incorporant aux marchandises par elle travaillées plus de valeur qu'elle n'en aurait reçu elle-même, il ne reste qu'à s'incliner devant ces déductions. La thèse contraire, d'ailleurs, ne saurait faire la joie que de ceux qui ignorent que tout, dans ce monde, est soumis aux lois de l'universel déterminisme ; que, si genèse et surrection spontanées ont bien pu charmer et charment encore l'imagination des métaphysiciens, elles ont de moins en moins cours en physiologie et dans les sciences économiques.

Ainsi donc, et du premier pas, nous nous trouvons en présence de deux choses parfaitement établies : la première, qu'en achetant la machine, l'industriel n'a pas réalisé un centime de bénéfice, puisqu'il l'a payée à son prix social ; la seconde, que la machine en marche convertira simplement en travail statique le travail dynamique en elle accumulé. Il est évident, d'autre part, que les matières premières que doit élaborer la machine, également payées à leur prix social par le fabricant, ne sauraient, non plus, être pour lui une occasion de gain. — Voilà, par conséquent, un homme qui, à quelque moment de son existence que nous l'observions, invariablement nous apparaît échangeant son numéraire contre des produits « sociaux », sans en tirer l'ombre d'un avantage. Et cependant, un jour viendra où nous apprendrons, sans trop de surprise quant à nous, toutefois, qu'à force de ne rien gagner — et peut-être même de perdre — ce même homme a réalisé une fortune colossale.

Tâchons, ici, pour les âmes simples, de tirer le fin du fin : chaque pas fait dans la lumière est un pas vers la justice.

Par le vol ou autrement (le mode ne fait rien à la chose, car le résultat sera le même), devenu possesseur d'une pièce de 5 francs, j'achète, avec elle, le cuir nécessaire à la confection

d'une paire de bottes, pour laquelle j'ai acquéreur. Malheureusement, je ne sais pas faire les bottes. Je vais trouver un ouvrier cordonnier qui, lui, sait faire les bottes, mais qui n'avait pas la pièce de 5 francs exigée par le marchand pour délivrer le cuir. Mon homme accepte ma proposition. Il est juste (du moins nous tombons d'accord sur ce principe) que, moi qui lui fournis le moyen de manger en travaillant, j'aie le droit de manger en le regardant travailler. Il faut à mon compagnon trois journées pour s'acquitter de sa tâche. Or, l'entretien d'un homme (nourriture, loyer et habillement compris) est de 5 francs par jour; soit, pour nous deux, en trois jours: 30 francs, exactement la somme qui me sera versée par mon client, outre, bien entendu, celle de 5 francs pour la valeur du cuir. En conséquence, je remets 15 francs à mon compagnon, j'en garde 15, et nous voilà quittes...; quittes, à la mode capitaliste.

Mais, ici, je n'ai employé qu'un ouvrier, ne pouvant mettre à sa disposition qu'un tranchet et un marteau. Une machine — appelons-la « couseuse » pour la circonstance — même achetée à crédit, me permettrait d'employer vingt ouvriers. Et si le surtravail, c'est-à-dire le « travail non payé » d'un seul a pu me nourrir, le surtravail de vingt ouvriers me fera riche. Sans doute, tout ne sera pas bénéfice; mais il n'en est pas moins démontré que, en grand comme en petit, le vrai, l'unique générateur du profit, c'est le « surtravail ». Conclusion: la machine n'est que le prétexte — le « détour », dirait le philosophe allemand Nietzsche — imaginé par le capital pour extraire au producteur du travail qui ne lui sera pas payé.

Mais, si cette proposition, pour tout esprit que n'enchaînent pas des considérations étrangères à la recherche de la vérité, est d'une limpidité qui passe l'évidence, elle dérange légèrement la conception des économistes, cerveaux estropiés, pour ne pas dire malfaiteurs et sycophantes aux gages de toutes les oppressions. A leurs yeux, la valeur des choses n'a rien à faire avec le travail; elle est un simple présent fait à leurs détenteurs par la nature.

Voilà, ressuscités, l'Absolu, l' « Etre en soi », le Mystère, l'Inconnaissable, contre lesquels jamais, d'après eux, ne sauraient prévaloir les efforts de la science. « Calomniez, dit Basile, calomniez, il en restera toujours quelque chose »... parmi les imbéciles, dont, ajoute l'Écriture, « le nombre est infini ». Pour ce genre de cancres (je parle des économistes), l'opération du Saint-Esprit, la *proles sine matre creata* du poète, le capital fructifiant par sa propre vertu, l'argent se repro-

duisant par génération spontanée, toutes ces billevesées et toutes ces niaiseries ont une séduction particulière.

D'après une pareille théorie, la valeur d'un objet quelconque est proportionnelle au « service rendu à l'acquéreur ». « Retenez-vous de rire, mes amis », dirait Horace. A ce compte, avant de délivrer un pain, le boulanger devrait s'informer soigneusement du nombre d'heures qui s'est écoulé depuis le dernier repas fait par son client, et lui vendre d'autant plus cher qu'il aurait plus faim. Qui pourrait contester, en effet, que le service par lui rendu, en l'occurrence, serait beaucoup plus grand s'il s'adressait à un famélique qu'à un homme sortant de faire un bon festin? Tout cela croule sous le ridicule, évidemment. Et dire que c'est seulement par des sophismes de cette envergure que l'on peut refuser au travail d'être la source unique du profit! Et dire que c'est, hypnotisé par d'aussi ineptes paradoxes, que le travailleur fut seul à porter de tout temps, douloureuse et hurlante cariatide, le poids entier de la civilisation!

Encore, si telle était l'inexorable condition du progrès; si la misère des producteurs était la rançon obligée de la prospérité publique, il faudrait énergiquement blâmer l'écrivain qui, par de telles divulgations, s'efforcerait d'ameuter contre un mal nécessaire les victimes que réclame, éternel Moloch, l'intérêt supérieur de la collectivité. Mais la vérité est exactement à l'antipode de cette proposition. En régime capitaliste, les conditions économiques de la production exigent que, chaque jour, soient jetés à la rue le plus grand nombre possible de travailleurs. (Entre parenthèses, avec de tels principes, le jour où la machine serait en mesure de remplacer la main de l'homme dans toutes les branches de l'industrie, il ne resterait plus qu'à égorger les ouvriers). En attendant cet heureux événement, c'est grâce à la présence, sur le marché du travail, d'une masse de bras qui chôment et qui sont prêts à se vendre à n'importe quel prix, que le capital peut dicter des conditions draconiennes à ceux qu'il emploie et réaliser des bénéfices auxquels, sans cela, il ne pourrait prétendre. Dès lors, pour maintenir à sa disposition cette surabondance de bras — cette armée des sans-travail — on peut s'attendre à ce que le capital mette en œuvre tous les moyens, surtout les moins loyaux ; par exemple, la grève patronale. Mais, du fait, et c'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue, la fortune publique se trouvera diminuée *en proportion directe du nombre des non-valeurs ainsi créées par lui*... Que l'on suppose, au contraire, une

nation, universelle propriétaire des moyens de production : elle comprendra, évidemment, qu'il y a pour elle tout avantage à donner le plus grand essor possible à toutes les forces vives qu'elle recèle en son sein; et, au lieu de faire des désœuvrés, elle contraindra au travail les parasites eux-mêmes. Et voilà, du coup, la suprématie économique assurée à la nation qui aura inauguré chez elle un pareil régime : les scandaleuses fortunes des exploiteurs actuels en seront peut-être réduites, mais le patrimoine national atteindra rapidement son apogée.

Or qui ignore que la prospérité générale est, à les entendre du moins, le plus cher désir des capitalistes ? C'est ainsi, d'ailleurs, que, toujours, l'égoïsme individuel s'efforça de prendre la figure de l'intérêt collectif, pour donner le change aux naïfs. Les autres — ceux qui ne sont pas naïfs — savent que, sous cette phraséologie, se cachent seulement des appétits, et les plus bas de tous. Malheureusement, tandis que les prolétaires conscients sont une poignée, les inconscients sont légion ; et la lumière ne saurait parvenir jusqu'à eux que de deux rayons convergents : l'expropriation et l'instruction.

En effet, si éclairé, si épris de justice, si noble dans ses sentiments que vous supposiez un homme, vous ne sauriez, à part de rares exceptions, attendre de lui qu'il sacrifie son intérêt propre à celui, supérieur, de la collectivité. C'est en vain, dis-je, que l'on tâcherait de convaincre de la nécessité d'une transformation sociale ceux qui, par leur situation actuelle, n'ont pas encore perdu tout espoir dans les remèdes fallacieux offerts à leurs maux par d'habiles politiciens. Donc, nécessité de l'expropriation.

Mais l'expropriation engendre la misère ; et de sa nature, la misère est déprimante, mangeuse d'hommes, émasculatrice de volontés, faiseuse d'esclaves. « La misère, dit F. Pyat, n'aiguise pas le génie, elle l'use. » Et voilà pourquoi les libres esprits qui luttent, à cette heure, pour la classe laborieuse tâchent de soustraire la plus grande part possible du patrimoine commun à la rapacité de ses exploiteurs. Toutefois, leurs efforts ne sauraient avoir qu'un résultat : atténuer en quelque mesure les souffrances qu'entraîne l'enfantement des masses à un ordre de choses nouveau. Quant à elle, poursuivant, malgré tout, son œuvre, la machine rejettera de plus en plus dans le prolétariat ceux qui n'ont que leurs bras pour vivre. Et c'est ici qu'apparaît, à son tour, l'indispensabilité de l'instruction. Car, à quelque profondeur que le prolétaire ait roulé dans la géhenne de la misère, s'il n'est qu'un ignorant, il

se fera l'un des plus fermes soutiens d'un ordre social qu'il aurait tout intérêt à renverser; et elle-même, l'arme de libération par excellence, le bulletin de vote, ne sera dans sa main que le moyen le plus sûr d'aggraver sur ses propres épaules le joug du capital. « Tant que les foules, dit M. A. Laisant, s'imaginent avoir dans les mains la souveraineté sans en posséder seulement l'apparence, ce seront simplement des troupeaux bons à conduire à l'abattoir, et qui continueront de s'y rendre, en poussant des cris d'allégresse. Le suffrage universel, CONVENABLEMENT MANIÉ, est le plus admirable frein contre toute marche en avant de toute transformation sociale. » Telle est l'opinion qu'auront du suffrage universel nos excellents panamistes et autres chevaliers du péculat, aussi longtemps que l'inconscience du travailleur leur permettra de *manier convenablement*, pour le convertir en instrument d'oppression, ce qui devrait être celui de l'universel affranchissement.

Et voilà pourquoi il importe à un si haut point que la diffusion des lumières dans les masses suive leur prolétarisation, ou plutôt la précède.

Or l'expropriation totale du travailleur, c'est, avons-nous dit, la machine qui s'en chargera ; la machine qui, après avoir arraché à l'ouvrier des villes son marteau et sa scie, est en train d'arracher à celui des champs sa faucille et sa bêche, rendant ainsi inévitable la concentration terrienne à l'instar de la concentration industrielle, déjà réalisée.

Quant à son instruction, ceux-là doivent y travailler de toutes leurs forces, qui ont à cœur la réalisation d'une « humanité nouvelle ». A eux de répéter aux masses qu'il dépend d'elles, entièrement, exclusivement, de créer le seul régime capable de mettre l'outillage, la machine, au point du progrès, et d'épargner en même temps aux producteurs les souffrances inséparables, jusqu'ici, de toute transformation économique. Alors, il y aura une richesse sociale inconnue de nos devanciers et de nous-mêmes, mais il n'y aura plus ni profit, ni, par conséquent, surtravail individuel.

J. WALTER-JOURDE.

MÉMOIRES D'UN PORTEUR DE TORCHE

FRAGMENTS

J'ai connu un apôtre qui parcourait les villes et les campagnes en prêchant la bonne parole. J'ignore d'où il venait et j'ignore où il allait. Il y a des apôtres qui viennent d'ailleurs, qui vont ailleurs et qui ne voient jamais germer le blé qu'ils ont semé.

Cet apôtre donc parcourait les villes et les campagnes. Il rassemblait les gens et leur parlait. Il ne parlait même pas bien, car sa voix était âpre et il ne savait pas l'art d'arranger les mots et de charmer par l'harmonie des phrases. Il avait aussi l'air de croire ce qu'il disait.

Il prétendait enseigner des vérités. C'est possible ; mais le public se demandait où il avait bien pu chercher ces vérités que tout le monde ignorait excepté lui.

Plus tard j'ai appris que la foule l'avait assommé quelque part sur un grand chemin. Sur le corps il avait juste autant de blessures saignantes qu'il avait enseigné de vérités.

Il y a des apôtres qui finissent mal.

J'ai connu un autre apôtre. Celui-là je sais d'où il venait. Son père était usurier dans ma ville natale. Je sais aussi où il voulait aller : dans ce grand cimetière où il y avait si peu de morts et qu'on appelle le Panthéon.

Cet apôtre-là parlait bien. On le disait du moins. Il préparait ses discours, classait ses documents et son débit était d'une élégance parfaite. Le public l'écoutait avec plaisir parce que les vérités qu'il enseignait étaient agréables et ne contrecarraient pas trop les vices des foules.

Il est mort très gras, dans un palais, et on lui a fait de magnifiques funérailles.

J'ai su plus tard qu'il était si gras parce qu'il avait sucé le sang des blessures de l'autre apôtre, de celui qui avait mal fini.

Qui ne connait, au Boulevard, cette devanture toute printanière, d'un blanc immaculé coupé de tortueux filets d'or et que, du dehors, le simple passant doit supposer être la boutique joliette de quelque marchande à la mode? Détrompez-vous passant bonasse! Cette boutique adorable qui ne s'ouvre qu'à minuit, dont les lustres ne s'allument que lorsque Paris s'éteint et où, toute la nuit durant,on voit entrer de pâles noctambules et de graves seigneurs, cette boutique dis-je, est celle de Jarsac, le plus ingénieux des industriels parisiens, Jarsac, le marchand de gloire!

Jarsac a du génie. Mieux. Il possède au plus haut degré le flair du vice et l'art de l'exploiter. Se trouvant sur le pavé de Paris, à vingt ans, pauvre, mais ne doutant de rien, « ça lui était venu une nuit » comme dirait le trouvère de Daudet.

D'abord il vendit de la gloire en petits sachets de trois sous sur un coin de trottoir. Ce n'était que de la petite gloire, de la gloire pour forains, pour chanteurs de cours et pour conseillers municipaux. Puis, le commerce prospérant, il ouvrit boutique et put ainsi vendre les mêmes sachets à dix francs, vingt francs, cent francs, faisant croire que c'était de la gloire supérieure, de la gloire pour artistes et pour députés.

Jarsac devint une puissance parisienne. De la gloire qui ne sortait pas de chez lui était de la mauvaise gloire. La sienne seule jouissait de la faveur publique. Ses airs mystérieux en imposèrent aux Parisiens. Pensez donc! une boutique n'ouvrant qu'à minuit, pouvait-elle vendre de la gloire qui ne fût pas excellente?

Et les artistes célèbres, les écrivains en vue, les chroniqueurs à tapage, les députés à discours sensationnels, Tout-Paris vivant, luttant, triomphant se précipitait chez Jarsac, se disputait ses miraculeux sachets.

Un jour, quelques jeunes gens sans sou ni maille ayant entendu parler du merveilleux marchand, lui rendirent visite et lui demandèrent un peu de gloire de criminel, car, disaient-ils, ils n'avaient goût ni pour la politique ni pour les arts.

Jarsac ouvrit des yeux étonnés. De la gloire de criminel? Jamais il n'avait entendu parler de cela!

— Je ne tiens pas cet article, répondit-il, adressez-vous ailleurs.

Mais comme les jeunes gens insistaient, il réfléchit que précisément quelques-uns de ses derniers sachets, de gloire politique n'avaient pas opéré, que le bruit s'en était répandu, qu'il ferait peut-être bien de mettre en vente un article absolument nouveau dont l'étrangeté ne pouvait qu'enthousiasmer les Parisiens.

Il s'enferma dans son laboratoire et quelques instants après il remit aux jeunes gens des sachets de gloire de criminel, en leur enseignant la manière de s'en servir.

Le lendemain, parcourant les journaux, il vit que sa nouvelle poudre faisait merveille : plusieurs célébrités étaient tombées sous le couteau de jeunes hommes dont on publiait les portraits, dont on clamait les noms sur le Boulevard, qui, enfin, eurent une renommée subite et inouïe.

Au juge, ils déclarèrent qu'ils avaient acheté de la gloire de criminel à Jarsac. La réputation de celui-ci fut à son comble. Le monde entier reconnut sa puissance ; il devint un être fabuleux, presque un dieu.

Mais une nuit, un des jeunes gens à qui il avait vendu de la gloire infâme, pénétra dans sa boutique et le tua d'un coup de couteau dans la gorge...

Dans son laboratoire, on trouva un peu de poudre d'or et un gobelet de sang humain.

Depuis des temps et des temps, depuis toujours il vivait-là dans ce paysage merveilleux. Il n'avait jamais vu d'hommes, il n'avait jamais connu ni ville, ni village, ni bourg. Il habitait les bois, il courait les plaines, nu, beau, radieux, s'émerveillant devant toute la splendeur de vivre, d'être, de voir, d'entendre. Il ne savait ni la haine, ni l'amour, ni le mal, ni le bien. Il allait d'arbre en arbre, de buisson en buisson, se nourrissant de fruits et buvant l'eau des ruisseaux. Il ignorait la magie des mots, mais il sifflait ainsi et tel oiseau au sifflement pareil venait se poser sur son épaule. L'homme et l'oiseau causaient longuement.

Il s'en allait vers n'importe où, ignorant des lieux et des temps, se couchant quand le sommeil appesantissait ses paupières, ou encore errant par les plaines sans sillons, par les forêts sans sentiers en soufflant d'étranges harmonies dans une flûte de jonc.

Un jour, sous un chêne énorme, l'adolescent vit une chose étrange qui frissonnait. Il marcha vers le chêne et voici : un être était accroupi contre l'arbre. Se souvenant du mirage des ruisseaux où mainte et mainte fois il s'était contemplé, l'adolescent vit que l'être était un homme comme lui, un homme vieux infiniment, un homme à longue barbe blanche, au crâne chauve, aux yeux ternes, morts. Les mains du vieillard étaient décharnés et ses pieds saignaient.

Longtemps l'adolescent contempla le vieil homme n'osant ni un cri ni un geste. Le vieillard contemplait l'adolescent et ses lèvres s'amincissaient en un sourire triste. L'adolescent voulut caresser le vieillard comme il caressait les bêtes et les plantes, mais se tournant à demi, le vieillard leva lentement le bras et indiqua de la main l'espace immense vers la plaine...

L'adolescent, silencieusement, marcha vers l'horizon, vers le Levant déjà sombre, car c'était un soir triste qui tombait et le couchant était rouge de toutes les vieilles douleurs.

Il marcha toute la nuit, traversa des forêts et des plaines. Comme l'aurore rosait les cieux, il se trouva au pied d'une montagne.

Près de là, une jeune fille faisait paitre des brebis. Elle était couverte d'une large peau de mouton et elle chantait en cheminant doucement derrière son troupeau.

L'adolescent s'approcha de la jeune fille. Elle était douce et belle, et, s'étant assise dans l'herbe, elle invita du geste l'adolescent à prendre place près d'elle.

Elle était douce et belle en vérité et toute la journée durant l'adolescent caressa l'or pâle de ses cheveux, la candeur de son front, ses mains blanches et fines comme des lys. Et ce fut une chose charmante : des gestes ingénus, des caresses tendres, toutes les langueurs et toute la joie.

Au soir la jeune fille emmena l'adolescent dans sa hutte où, sur une couche de roses et d'herbes folles, elle lui révéla le mystère d'amour. Il sentit son âme s'épanouir comme une fleur s'épanouit au matin pour aspirer toute la vie et toute la clarté.

Comme, à l'aurore, il sortait de la hutte pour respirer à pleins poumons l'air de la plaine, il vit le même vieil homme de la forêt assis au pied de la montagne, sa vieille tête riant de toutes ses rides un rire triste. Du même geste lent, le vieillard indiqua la montagne en murmurant :

— Vers la Vie...

Et machinalement l'adolescent se mit à gravir la montagne. C'était un chemin bordé de fleurs précieuses, mais l'adoles-

cent n'y prit pas garde. Il songeait à la jeune fille sitôt délaissée, au pur baiser d'amour, à la folle étreinte des bras, aux caresses des lèvres. Une angoisse étrange lui serrait la gorge, des larmes mouillaient ses joues, des sanglots soulevaient sa poitrine.

Il voulait retourner sur ses pas, mais il avançait toujours, malgré lui, comme si une force mystérieuse s'opposait à son retour.

Le chemin, maintenant, devenait moins beau. Les fleurs semblaient ternes, l'herbe était rousse et l'adolescent buttait ça et là contre des pierres. Après de longues heures de marche, il arriva à un village, un petit village propret, coquet; des maisonnettes blanches, des gens allant, venant, chantant à pleine voix de bonnes chansons.

Quand ils aperçurent l'étranger, ils s'en vinrent vers lui. L'adolescent raconta son histoire. Il venait de la plaine et il marchait vers le haut de la montagne. Les bonnes âmes s'intéressèrent à lui, lui conseillèrent de demeurer parmi elles.

Il vécut alors toute une vie qu'il ne comprenait pas. On lui disait que pour vivre, pour subsister, il fallait travailler de l'aurore au couchant, et l'adolescent mangea son pain à la sueur de son front. On lui apprit encore à craindre Dieu, maître tout puissant, clément certes, mais se vengeant des méchants. Et l'adolescent sut que tel geste était le Bien et que tel autre geste était le Mal. Des vieillards, enfin, lui enseignèrent la vie, lui inculquèrent les « éternelles vérités », quelques faux principes aussi, comme le respect et l'obéissance, quelques paroles encore par lesquelles on effraye les enfants et on dompte les hommes.

L'adolescent s'aperçut bientôt que les hommes autour de lui n'étaient pas absolument aussi heureux que voulait bien le faire croire le vieillard. Il en voyait qui souffraient de maux étranges; il en voyait dont une nuit de tempête détruisait tout le labeur; ceux-là pourtant vivaient selon les principes et ne craignaient rien. Il en voyait d'autres refuser de leur superflu à ceux qui n'avaient rien et jamais la colère divine ne s'acharnait sur ces mauvais riches.

Et une tristesse s'empara de l'adolescent. Il regretta sa vie de la plaine, sa vie libre, errante, folle...

Comme il songeait ainsi au passé, il rencontra pour la troisième fois le vieil homme de la forêt qui lui indiqua le haut de la montagne en murmurant :

— Vers la Vie.

L'adolescent se remit en route. Le chemin était sauvage et nu et des ronces ensanglantèrent ses pieds. Péniblement il gravissait la montagne et, comme le soir tombait, il arriva aux portes d'une ville formidable.

Une foule grouillante encombrait les rues. L'adolescent erra longtemps, s'arrêtant aux étalages, regardant passer toute cette vie fiévreuse, toute cette vie qu'il sentait mauvaise.

La faim lui tenaillant les entrailles, il s'approcha d'un étalage où se dressait un monceau de fruits. Mais comme il étendait la main pour en prendre un, des hommes armés l'empoignèrent, le bousculèrent, l'entraînèrent au milieu des rires et des injures de la foule.

On l'enferma dans une cellule où il resta bien des jours et bien des nuits. Puis, un matin, on vint le chercher, on le conduisit devant des hommes qui se disaient des juges. L'adolescent raconta son histoire, simplement, mais les juges refusèrent de le croire. Ils parlèrent longtemps de la Loi, du Devoir, de la Contrainte, de la Propriété. Le mot Honneur revenait fréquemment dans leurs discours. On le libéra enfin en lui recommandant de travailler.

Il chercha du travail. Quelqu'un qui ne travaillait pas l'engagea pour transporter de lourdes pierres qui devaient servir à la construction d'une prison. Le soir, l'adolescent put acheter un peu de pain, mais il pensait : l'homme qui me paie vit de mon travail à moi. Alors il chercha du travail ailleurs, mais il vit partout ceux qui ne travaillaient pas jouir de la vie, tandis que ceux qui travaillaient végétaient dans la plus ignoble misère.

Et l'esprit de la Révolte vint en lui, car il eut vite fait de vivre toutes les misères, toutes les hontes, toutes les injustices. « Tu ne tueras pas » disait la loi : autour de lui il ne voyait que crimes. « Tu ne voleras pas » disait la loi : autour de lui il ne voyait que rapines. « Tu ne mentiras pas » disait la loi : autour de lui il ne voyait que des pauvres écrasés par des tours de mensonges.

Une nuit, comme il errait par la ville maudite, il rencontra pour la quatrième fois le vieil homme de la forêt qui lui indiqua, dominant la ville, la cime de la montagne. Cette cime était toute rouge et jetait dans l'ombre de sinistres lueurs.

Et l'adolescent marcha vers la cime.

La route était semée d'éclats de verre et de charognes, mais le sommet de la montagne brillait comme une large couronne de sang, comme un large soleil d'été.

Quand l'adolescent atteignit le haut de la montagne, il vit un grand trou d'où montait une clameur désespérée. Comme il se penchait pour mieux entendre, il tomba dans l'abîme.

C'était, tout au fond, un grouillement de misérables hurlant, blasphémant, crachant toute leur haine en mille injures. C'était l'armée des vaincus, des inconsolés ; tous ceux que la vie mauvaise, la vie criminelle avait implacablement meurtris.

Et l'adolescent fut pris d'une pitié immense....

— O frères ! dit-il, je fus jadis heureux dans la plaine qui est au pied de cette montagne. J'y vécus des jours sans soucis. Je n'y connus ni loi ni maitre et j'ignorais le mal... Creusons cette montagne jusqu'à la plaine et nous pourrons enfin vivre de la seule vie.

Alors les misérables s'acharnèrent sur la montagne. Leurs doigts se déchiraient au roc. Ils s'efforçaient surhumainement.

Et voici tout à coup que la montagne céda. Les vaincus surgirent dans la plaine, dans la plaine heureuse et comme ils levaient les yeux pour contempler une dernière fois la ville maudite, tout là-haut, ils la virent qui s'écroulait formidablement avec ses dômes, ses palais et toutes ses monstruosités.

Et c'était un matin clair d'avril où les fleurs s'épanouissaient....

ROLAND DE MARÈS.

BARBEROUSSE

Le vieux Barberousse,
L'empereur Frédéric,
Dans le souterrain du château
Il se maintient, ensorcelé.

Il n'est pas mort :
Il vit là, encore à présent ;
Dans le château, secrètement,
Il s'est endormi.

Avec lui il a emporté
La gloire de l'Empire
Et ne reviendra, avec elle,
Qu'à son heure.

Le siège où s'assied l'empereur
Est d'ivoire,
La table où s'appuie son chef
Est de marbre.

Sa barbe n'est pas de lin,
Mais de flammes de feu ;
Elle a crû à travers la table
Sur laquelle repose son menton.

Comme s'il rêvait il cligne des yeux,
S'efforçant de les entr'ouvrir,
Et presque aussitôt
Il fait signe à un valet.

Tout somnolent, il dit au valet:
« Nain, va devant le château
Et regarde si les corbeaux
Volent autour de la montagne.

« Et si les vieux corbeaux
Volent toujours,
Il faudra que je dorme encore,
Ensorcelé, pendant cent ans. »

FRIEDRICH RUECKERT.

(Poésie traduite de l'allemand par Paul-Armand HIRSCH).

PATRIE ET MILITARISME (1)

(SUITE)

V

« Il faut que l'organisation militaire ne puisse jamais fournir à des moyens d'oppression. »

Général baron DE MENOU, novembre 1789.

« Les troupes réglées ont été et seront toujours le fléau de la liberté. »

Essai sur le despotisme, par le comte de Mirabeau, 1774.

« Les troupes réglées ont été créées en apparence pour contenir l'étranger, en réalité pour opprimer l'habitant. »

J.-J. ROUSSEAU.

« L'Armée, *devenue complice de la tyrannie*, avait rompu avec la France *et n'eût vu que de la révolte dans le cri de sa délivrance.* »

Mém. de Mme de Rémusat, dame dite d'honneur de l'impératrice Joséphine, vol. 1, p. 384.

Les volontaires raisonnant les ordres des La Fayette, des Dumouriez, des de Wimpffen et autres généraux traîtres, ont fait place à des conscrits inconscients, grisés par les victoires de leurs devanciers et laissant à leurs chefs le soin de réfléchir politiquement pour eux.

Envisageons le résultat.

L'armée, conduite par un général aussi heureux que coquin et manœuvrant avec des capitaux de la Banque Collot, détruit un an plus tard, au 18 brumaire (2) cette fameuse République décrétée « impérissable » par les innovateurs de l'enrôlement

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, vol. I, p. 641, vol. II, p. 56, nos 6, 7, décembre 1897, janvier 1898.

(2) 10 novembre 1799.

forcé du Directoire; et le Consulat, qu'avaient engendré les roués que Buonaparte appelait des « rois à terme », engendrera bientôt l'Empire.

Les révolutions, avait dit ce général, sont un bon temps pour les militaires qui ont du courage et de l'esprit.

Ainsi se trouvèrent justifiées les craintes du marquis de Saint-Fargeau qui, en 1790, s'était écrié devant l'Assemblée: « Que n'auriez-vous pas à redouter de celui qui pourrait mettre sur pied de nombreuses troupes pour les diriger d'abord vers l'ennemi, mais qui, les ramenant victorieuses, pourrait s'en servir pour porter les coups les plus funestes à la liberté publique! » (1)

En attendant que des titres de noblesse vinssent flatter la vanité de M. Jourdain qui les foulait hypocritement aux pieds en juin 1790, le clergé, avec ses Gobel « mentant pour leur ventre » et vendant des messes sous tous les régimes conservateurs, est revenu, reconstitué par Buonaparte désireux d'avoir l'espionnage religieux à son service; la magistrature, nommée par le pouvoir qui la récompense, est perfectionnée; la centralisation gouvernementale est fortifiée; autant sinon plus que sous l'ancien régime, les troupes dictent les lois du despotisme et sont employées comme moyen de compression intérieure.

La ploutocratie bourgeoise et orléaniste avait compris que, pour le salut de ce qu'elle possédait ou recélait, elle ne devait pas subvertir les institutions sur lesquelles, pendant des siècles, avaient reposé l'aisance, les loisirs et l'autorité des brigands germaniques installés dans les Gaules.

« Quand on a le pouvoir, a cyniquement déclaré Fouché, toute l'habileté consiste à maintenir le régime conservateur. J'énonçai, en homme capable, cette vérité triviale regardée jusqu'alors comme un secret d'Etat... On sentit mes raisons... L'intrigue fit beaucoup, *le mouvement salutaire fit le reste...* N'eût-il pas été absurde de la part des hommes de la Révolution (sous-entendu les dupeurs du peuple), *de tout compromettre pour défendre les principes, tandis que nous n'avions plus qu'à jouir de la réalité?* Buonaparte était le seul homme alors en position de nous maintenir dans *nos biens*, dans *nos dignités*, dans *nos emplois*. » (2)

(1) Discours sur le *Droit de paix ou de guerre*, Le Peletier de St-Fargeau, séance du 19 mai 1790.

(2) Mémoires de Fouché, duc d'Otrante, 1re partie, p. 52 et 349. Edition de 1824, Bruxelles.

Pour conserver ce qu'ils avaient acquis par violence, les brigands germaniques, à la noble postérité desquels Nabulione de Buonaparte donnait lui-même le nom de *brigands à parchemins* (1), avaient au moins eu la pudeur, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'offrir des primes aux vaincus ou de recruter à l'étranger afin de disposer de chiens de garde.

En contraignant les serfs, c'est-à-dire les prolétaires qui les ont remplacés, à défendre sans compensation comme sans intérêt pour eux ses biens, ses dignités et ses emplois, la ploutocratie bourgeoise ou orléaniste recéleuse a foulé sous ses pieds le droit et la justice; en estimant moins le soldat qu'elle eut et à pour rien que le cheval de guerre qui coûte, en cotant à plus vil prix la chair plébéïenne que la viande de boucherie, elle a fait voir aussi qu'elle avait plus d'effronterie et de cynisme que le brigandage franc, vieille noblesse et royauté réunies.

Ah! il y avait de rusés compères parmi les « grands patriotes » qui forcèrent les volés à aller se faire casser la tête pour la conservation de la « patrie » des recéleurs! Les stratagèmes qu'ils employèrent méritent de sortir de l'ombre et ce sera un enseignement pour les dupes.

On a vu dans le chapitre précédent comment, pour soustraire au roi l'« appui libérateur » qu'espérait son ministre de la guerre, l'Assemblée de 1789 s'était empressée de rejeter le système de l'enrôlement forcé, système que, neuf ans après, le Directoire mettait illégalement en pratique pour se rendre « impérissable ».

A présent, on va voir comment, au début de la Révolution, la bourgeoisie, maîtresse des gardes dites nationales, opéra pour avoir tout-à-fait la force armée dans la main.

Cela fut simple: sur la proposition du fr.·. général baron de Menou, ancien député de la noblesse, flanqué du maréchal-de-camp vicomte de Noailles, beau-frère du marquis de La Fayette, et du colonel Ch. de Lameth, lui-même neveu du duc de Broglie, l'Assemblée constituante, dans laquelle ne figurait pas un homme du peuple, mais où dominait la postérité des ignobles agioteurs bourgeois et orléanistes de la Régence, supprima, le 1er février 1790, la vénalité des charges militaires.

Pour être un vulgaire sous-lieutenant, il avait fallu jusqu'alors, aux termes du Règlement royal du 22 mai 1781, renouvelé de

(1) Lettre de Buonaparte à M. Naudin, commissaire des guerres, 22 juillet 1792 (Buchez et Roux, *Hist. parlement.*, t. XVII, p. 57).

Règlements royaux antérieurs, faire preuve de quatre générations de noblesse (1).

— C'est une monstruosité ! criait le Tiers-Etat, c'est une atteinte portée à l'égalité des droits !

Certes, la bourgeoisie, qui voulait être l'égale de la noblesse, avait raison à son point de vue ; mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que, sous prétexte d'égalité, elle ne poursuivait que l'élimination des officiers de l'ancien régime, élimination qu'elle obtint quelque temps après grâce à l'émigration, à la désertion, au licenciement ou à l'élection des chefs par les troupes ; ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle cherchait à se réserver les grades pour être mieux maitresse de la situation ; ce qu'elle ne disait pas non plus et ce que l'orléanisme noble eut bien soin de ne pas crier sur les toits, c'est que *l'achat des grades était une économie pour l'Etat, que les personnages qui les achetaient n'avaient droit à aucune pension de retraite, que leur solde ne représentait guère que le 4 0/0 d'intérêts du capital d'acquisition et que la famille de l'officier mort dans l'exercice d'un grade acheté ne recevait aucune indemnité.*

Or, examinez ceci :

Le noble, avant d'acheter un grade, avait dû aller dans de bonnes écoles — par exemple celles où se formaient les vicomte de Turenne, les prince de Condé, les marquis de Vauban, les marquis de La Fayette, les Nabulione de Buonoparte, etc. — et, par conséquent, payer pour s'instruire ; c'était double dépense... pour l'aspirant officier.

Grâce aux malins de l'orléanisme financier et à ces petits-maitres de la bourgeoisie avare et rusée qui enviaient d'être à leur tour des hommes de qualité, on n'acheta donc plus que des brevets d'instruction, les seuls indispensables pour faire des César et des Alexandre !

C'est ici que l'on voit bien que les principes égalitaires invoqués en 1790 pour supprimer la vénalité des charges militaires ne furent qu'une duperie nouvelle.

Pour acheter des brevets d'instruction, il fallut et faut encore de l'argent, il fallut et faut encore aller frapper à la porte des fabriques de bacheliers, lycées et collèges, ou des écoles spéciales dont l'entrée est interdite à la misère du peuple travailleur.

Il ne fallut pas alors et il ne faut pas davantage aujourd'hui,

(1) Il y avait des exceptions, surtout dans l'artillerie et le génie : Lazare Carnot en est un exemple, Bouchotte en est un autre, etc.

ce qui marque bien que les moyens de parvenir n'étaient et ne sont pas égaux entre le riche et le pauvre, entre la bourgeoisie et le peuple, s'adresser aux écoles communales plus ou moins gratuites et dont les maitres n'ont jamais enseigné tout juste que ce qu'on leur permet d'enseigner, c'est-à-dire ce qui est nécessaire aux soldats et caporaux de savoir pour être capables d'épeler, dans leur livret individuel, les menaces du code militaire ; l'ignorance et la crainte, voilà les deux pivots de la religion patriotique qu'on a toujours enseignée gratuitement à la plébe (1).

Un grand poète a dit tout haut ce que les gouvernants ont éternellement pensé tout bas :

Moins un peuple est instruit plus on peut l'égarer,
La sottise et la peur font les sujets dociles,
Et l'on n'est absolu que sur les imbéciles (2).

C'est bien ce qui paraissait indigner le plus Michel de Saint-Fargeau qui, avant d'être vrai ou faux républicain, avait été Président au Parlement de Paris :

« L'éducation nationale sera égale pour tous, disait-il ; tous recevront même nourriture, mêmes vêtements, même instruction, mêmes soins » (3).

Les idées de ce savant, sincère ou non, pas plus que celles du marquis de Condorcet, un autre savant qui réclama l'égalité sociale par l'égalité dans l'instruction, ne devaient trouver grâce devant l'égoïsme des spéculateurs de la Révolution, lesquels ne recherchaient qu'une chose : la substitution des privilèges de l'argent à ceux de race (4).

Pour succéder à la noblesse dans l'armée, il fallait monopo-

(1) On objectera que, de nos jours, il y a des écoles de sous-officiers où l'on enseigne les connaissances exigées de l'officier. Outre que cette objection ne change rien à la question traitée dans ce livre, il est aisé d'y répondre. Les sous-officiers qui vont à ces écoles sont le plus souvent des ratés des écoles spéciales, et, dans tous les cas, ils n'ont pas acquis sans argent l'instruction moyenne qu'ils possédaient avant leur arrivée au régiment, où le soldat n'apprend rien sinon l'art de balayer, de marcher au pas, d'astiquer son fusil et de le manier.

(2) Pidansat de Mairobert, le porte-plume du duc de Chartres en 1777-78, attribue ces vers à Voltaire, franc-maçon en 1778. Or, à cette époque, le duc de Chartres, futur Philippe-Egalité, était déjà Grand-Maitre du Grand-Orient de France. Les vers que nous citons appartiennent à un poème intitulé : *Aux détracteurs de la Philosophie.*

(3) *Plan d'éducation nationale.* par Le Peletier de St-Fargeau. St-Fargeau fut assassiné le 20 janvier 1793 et la vérité sur ce meurtre n'a jamais été dite.

(4) Le projet de St-Fargeau, présenté à la Convention par le chevalier de Robertspiers le 13 juillet 1793, fut mis en discussion le 30 *et rejeté le 3 août suivant.*

liser l'instruction — la ploutocratie la monopolisa et devint ainsi, comme l'avait été la noblesse, un corps à part dans l'Etat; l'illustre M. Jourdain, conseillé par son cher ami le comte Dorante. ne voulait absolument servir que dans les capitaines, les commandants, les colonels, les généraux!

Il ne voulait servir que dans l'autorité et ce qui le prouve d'une façon décisive, c'est qu'il eut bien soin, dans la loi relative à la conscription, de se ménager une porte de sortie par laquelle, jusqu'en 1872, purent s'échapper les jeunes dandis trop ignares ou les poltrons disposant du capital nécessaire à l'achat d'un remplaçant (1).

VI

« Un esclave ne doit rien, parce qu'il n'a rien en propre... Où la patrie n'est rien, on ne lui doit rien, parce que les devoirs sont réciproques ».
Les *Lettres de cachet*, par le comte de Mirabeau.

La suppression en 1790 du règlement royal du 22 mai 1781, avait donc mis le commandement de l'armée entre les mains de la ploutocratie; la loi du 19 août 1798 lui livra, pour en faire des soldats, une jeunesse inconsciente de ses droits et habituée, dès l'enfance, à vénérer ou envier ces galons, ces soutaches, ces broderies qui, en Amérique, ne sont considérés avec raison que comme les attributs de la valetaille, et qui, dans la France même, ont donné prétexte à cet adage, si faux quand il s'agit de certaines livrées : habit-doré, ventre de son.

Mais, répétons-le, une injustice révoltante, greffée sur l'illégalité d'un pouvoir criminel, fut le point de départ du recrutement forcé, système que, dans son propre intérêt, le despotisme continental s'empressa d'imiter et qu'un monarchiste,

(1) 1872 est la date de la Loi militaire établissant le service forcé universel, abolissant le remplacement, mais instituant le volontariat d'un an. Que le service militaire soit obligatoire pour ceux qui possèdent, cela les regarde; mais qu'il soit forcé pour ceux qui n'ont rien à défendre, cela est une iniquité. Le volontariat a été, sous un nouveau prétexte d'égalité, supprimé à son tour. La vérité, c'est qu'il y a toujours autant de jeunes bourgeois qui ne font qu'un an de service — mais cette fois sans payer; nouvelle mesure d'économie pour la ploutocratie. On remarquera que la suppression du volontariat a coïncidé avec le développement des écoles spéciales de sous-officiers et la multiplicité des dispenses pour toutes sortes d'étudiants.

le vicomte de Bonald, appelait en 1818 la « traite des blancs « (1).

Alexis de Tocqueville, qui trouvait cependant ce système « contraire à l'esprit de liberté », disait un jour : « Sans la conscription, comment soutenir une guerre continentale ? »

Question ridicule sous la plume d'un tel homme ; l'histoire n'était-elle pas là pour lui répondre que la conscription n'existait pas du temps des Romains, du temps des guerriers Francs, du temps des Croisades, du temps de Louis XIV, du temps révolutionnaire de la conquête de la Belgique, de la Hollande, d'une partie de l'Allemagne et de l'Italie ?

Mais, dira-t-on, il fallait bien, en 1798, défendre la « patrie » en danger.

A cette époque, la « patrie » était-elle donc plus en danger qu'elle ne l'avait été durant la période écoulée depuis 1792 ? Les Conseils eux-mêmes, Marie-Joseph de Chénier en tête, ont répondu négativement à cette question, malgré le zèle de Jourdan et les désirs intéressés du Directoire (2).

Et puis de quelle « patrie » peut-il être question ?

De celle composant les biens et l'autorité de la noblesse, du clergé et de la Royauté, ou de celle composant les *emplois*, les *dignités* et les *biens* dans lesquels Fouché et ses pareils voulaient que la ploutocratie bourgeoise ou orléaniste fût maintenue ?

De 1792 à 1795 et peut-être jusqu'à la mort de Babeuf, le peuple crut toujours combattre, et son superbe élan l'a prouvé, pour la vraie liberté, pour son indépendance absolue, pour l'égalité de bien-être, pour la restitution de tout ce que lui avaient volé les Romains d'abord et les brigands germaniques ensuite.

Eh bien, où est-il question de ces choses et où est-il parlé de la « patrie », dans les mémoires des auteurs des coups d'Etat qui ont abouti au Directoire, au Consulat et à l'Empire ?

Fouché, le modèle de la bande, Fouché, l'ancien oratorien défroqué et le vieil ami de Carnot, l'a avoué : on ne se disputait, entre gouvernants de même classe, que « secrétariats-généraux, portefeuilles, commissariats, légations, ambassades, agences secrètes, commandements divisionnaires » ; c'était à

(1) L'article 12 de la Charte de 1814 porte *abolition de la conscription*. Violant sa Charte, Louis XVIII porta les troupes de ligne en temps de paix à 150.000 hommes dont 110 000 recrutés par engagements volontaires et 40 000 *par la conscription*. A la longue, on devait revenir tout doucement au système bourgeois du Directoire et rendre ce système encore plus inique.

(2) Voir le *Moniteur* du 15 septembre 1799.

qui ferait cuire la « pomme de discorde » et se réserverait une « poire pour la soif ».

Et ces gouvernants-là, le futur duc d'Otrante les appelait « les patriotes ». (1)

Mais, par exemple, Mme de Staël, la chaude amie de La Fayette, du comte de Narbonne et en général de la bande orléaniste, a bien voulu confesser à son tour qu'alors que ces « grands patriotes » se partageaient ou se disputaient la fortune, les faveurs, les cuisiniers et les places, « *tout faisait croire aux gens de la classe ouvrière que le joug de la disparité des fortunes allait enfin cesser de peser sur eux* » et que « *cet espoir doublait les forces que la nature leur avait données.* (2)

Pauvres naïfs ! Aucun besoin de conscription en ce temps-là; le bruit du tambour, la *Marseillaise*, les promesses dorées de l' « ordre nouveau », les menaces de Coblentz, l'idée entretenue d'une amélioration de leur sort, tout cela suffisait pour les ébranler en masse, et, volontaires, liés seulement pour une campagne comme les anciens Romains, ils couraient bravement, follement, se faire tuer au nord, à l'est, à l'ouest, au midi, faisant ainsi place nette aux ignobles oiseaux de proie de l'intérieur.

Et en 1789, s'agissait-il de « patrie » en danger, quand le ministre de la guerre de Louis XVI proposait lui-même la loi sur la conscription ? Il s'agissait bonnement d'armer le pouvoir contre les milices bourgeoises et contre le peuple qu'on armait en sourdine.

La vérité est là : la Révolution ayant été détournée de son cours, le peuple, en 1798, constatait enfin qu'il ne gagnait rien à se faire tuer aux frontières et faisait mine, au milieu d'une certaine effervescence, de vouloir laisser à la ploutocratie bourgeoise et orléaniste le soin périlleux de défendre elle-même ce qu'elle prétendait garder pour elle seule...

Que faire ? D'un moment à l'autre, l'émigration pouvait reprendre *ses* biens, *ses* dignités, *ses* places... Après les coups d'Etat de Fructidor et de Floréal, une demi-douzaine de meneurs, qui avaient acheté la plupart des généraux en vue, faussé ou cassé les élections, composé eux-mêmes les Conseils, firent un nouvel épouvantail de l'étranger, secouèrent le hochet du fameux milliard de 1793, promirent par une loi 1.500 fr. de rente aux défenseurs de la « patrie », c'est-à-dire de la soupe

(1) *Mém.*, p. 53, 1re part.
(2) *Consid. sur la Révol.*, t. II, p. 113.

orléano-bourgeoise, et ordonnèrent le vote de l'enrôlement forcé.

Cela, on ne pourra jamais le crier trop haut, ni le répéter trop souvent.

Or, quel profit le peuple a-t-il retiré de toutes les opérations révolutionnaires ou patriotiques de la ploutocratie meneuse?

Nous le demandons sincèrement: exploité par les Romains, les brigands germaniques ou la bourgeoisie rêvant les grandeurs, le sort du peuple, comme celui de la bête de somme changeant de maitre, n'est-il pas resté le même?

Quel ennemi peut lui imposer une condition plus dure que celle à laquelle il est actuellement soumis? Sous quel régime politique, sous quel pouvoir étranger — à part *peut-être* celui de la Russie ou de la Turquie — ne trouvera-t-il pas un sort pareil?

— Mais le peuple est libre en France, aujourd'hui!

Libre?... Oui, ailleurs aussi, nous le savons: l'avarice a donné la liberté aux esclaves, c'est-à-dire que le maître est dispensé maintenant de les élever quand ils sont jeunes et de les entretenir jusqu'à leur mort quand ils sont vieux.

L'esclavage coûtait trop cher, la domesticité libre est moins onéreuse; plus rusée et plus positive que la vieille noblesse propriétaire de serfs, la ploutocratie bourgeoise et orléaniste, qui apprit à calculer au bon temps des grandes canailleries de la Régence, ne dépense que lorsque « ça rapporte », et l'affranchi, moins heureux que le chien, est libre de mourir de faim quand il ne « rapporte » pas suffisamment ou ne peut plus « rapporter » assez à son maître.

« Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, a dit Alexis de Tocqueville, c'est dans l'intérêt des blancs qu'on a détruit l'esclavage en Amérique » (1); ce ne fut pas dans l'intérêt des serfs — les prolétaires d'aujourd'hui — ce fut dans l'intérêt des maîtres qu'on a détruit le servage dans ce qu'on nomme la France.

Quels imbéciles! les vieux seigneurs de l' « ordre ancien » qui n'entrevoyaient pas les beaux côtés pratiques de cette liberté-là, et qui commettaient la grossière sottise de nourrir les serfs trop jeunes ou trop vieux comme on nourrit les poulains par intérêt, et par une hypocrite commisération les carcans hors de service.

(1) *La Démocratie en Amérique*, t. II, p. 355.

(2) Proclamation du Président.

— Mais le peuple peut arriver à tout ! Il est électeur et il est éligible !

Electeur ? il le fut à partir du 2 décembre 1851, il le fut au plébiscite qui nomma Louis de Buonaparte président de la République pour dix ans ; il le fut au plébiscite de 1852 qui reconnut cet aventurier pour empereur; il le fut au plébiscite du 8 mai 1870 !... Le peuple, trompé à l'école par qui tient le pouvoir, hypnotisé par l'instituteur gouvernemental et le curé fonctionnaire, soumis par ignorance à ceux qui le dominent par l'argent, discerne ses intérêts comme l'aveugle juge des couleurs, et cette circonstance fait du droit de vote un droit que le chevalier de Lamartine lui-même considérait comme absolument stérile (1).

Eligible ?... Combien coûte donc une élection ?

Le peuple peut arriver à tout ?... Veut-on par là prétendre que, dépossédé, sans argent, vivant au jour la journée, instruit pour ne faire que des soldats ou des caporaux, il peut arriver à toutes les charges, tous les emplois, tous les grades ?

Trochu, qui ne riait pas souvent, devenait lui-même d'une gaîté folle — comme on le voit dans son *Armée française en 1867* — quand il rappelait seulement cette bonne farce que « tout soldat français porte au fond de sa giberne un bâton de maréchal de France ».

Le peuple peut arriver à toutes les charges, tous les emplois, tous les grades : quel sophisme !

D'abord, cela revient à dire à des millions d'individus volés : Soyez tranquilles, nous vous avons réservé sept ou huit cent mille places de valets ; ensuite, on se garde bien d'ajouter que ces sept ou huit cent mille places de valets, places qui sont la plupart du temps le partage de petites dynasties, ne s'accordent qu'aux fils de ceux qui ont accaparé le monopole de l'instruction ou qui jouissent de l'influence inhérente à l'autorité.

— Mais chacun peut s'enrichir !...

(1) « Les prolétaires, classe nombreuse inaperçue dans les gouvernements théocratiques, despotiques et aristocratiques, où ils vivent à l'abri d'une des puissances qui possèdent le sol et ont leur garantie d'existence (!!??) au moins dans le patronage ; classe qui, *aujourd'hui, livrée à elle-même par la suppression de ses patrons et par l'individualisme, est dans une situation pire qu'elle n'a jamais été, a reconquis des droits* STÉRILES, sans avoir le nécessaire, et remuera la Société jusqu'à ce que le socialisme ait succédé à *l'odieux individualisme* » (*Voyage en Orient*).

Précisément, Bernardin de St-Pierre, qui fut membre de l'Académie française en 1798, a répondu à cela dans ses *Etudes de la Nature* : « Je voudrais bien savoir s'il y a quelque moyen honnête de faire fortune pour un homme sans argent dans un pays où tout est vénal » ?

Le peuple, qu'on commence à trahir, pour conserver l'équilibre social qui existait sous l'ancien régime, dans les écoles où l'on enseigne gratuitement les quatre règles et le respect de tout ce qui porte un titre, n'arrive à rien, n'est pas son propre maître, et il en sera toujours ainsi tant que l'idée ne lui viendra pas d'imiter un peu la bourgeoisie du siècle dernier.

Enfin, ce ne sont pas des places qui sont dues au peuple aux yeux duquel on les fait miroiter comme le pêcheur au falot fait miroiter sa lumière pour éblouir et attirer le poisson ; ce sont ses biens volés à main armée par les brigands sortis des forêts de Franconie, sa liberté qu'on ne lui a pas rendue puisqu'il est sous un nouveau joug, sa terre que détient la postérité d'une bande de voleurs ou de recéleurs et qui doit être travaillée en commun.

— Vous êtes perdus, s'écriait Rousseau, si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne !

Certes, lorsque César avait pénétré dans les Gaules, il y avait trouvé des riches et des pauvres, des fripons en petit nombre et un grand nombre de dupes ; mais qui ne sait que la communauté du travail et des biens y existait encore sur certains points et que la ruse et la force seules la détruisirent tout à fait. (1)

Résumons-nous : Tant que cette terre sera la propriété d'un petit nombre, tant que les fruits du travail de tous seront seulement le partage de quelques-uns, la devise républicaine, si sonore et si belle, ne sera qu'un attrape-nigauds, et le serf affranchi ne fera que l'œuvre d'une dupe quand il défendra militairement, comme au temps des mœurs de l' « ordre ancien », et sous le nom de ses foyers, les foyers, la fortune, les loisirs, les dignités et l'autorité de ses maîtres.

(1) « On doit la première idée des propriétés foncières, assure l'abbé de Mably, à la paresse de quelques frelons qui voulaient vivre aux dépens des autres, sans peine, et à qui l'on n'avait pas eu l'art de faire aimer le travail ». *Œuvres complètes*. Lyon, 1792, XI p. 18). — Un savant contemporain, Emile de Laveleye, a d'ailleurs victorieusement prouvé que la propriété individuelle est un fait récent et que la propriété collective est un fait primordial (*De la propriété et de ses formes primitives*).

La communauté des biens et des profits n'existant pas, leur défense ne peut, ne doit pas être commune.

Et qu'on ne nous parle pas ici de l'intérêt de l'Etat, de l'intérêt public; ces grands mots, qui existaient déjà dans la langue des « brigands à parchemins » sont parfaitement synonymes de l'intérêt particulier de ceux qui possèdent, gouvernent, grugent, s'engraissent et veulent conserver.

Qu'on ne nous parle pas non plus de l'intérêt de la « patrie ». Dans son avertissement de l'*Esprit des Lois*, le président baron de Montesquieu, si vanté dans les salons de M. Jourdain et du comte Dorante, définit l'amour de la « patrie » l'amour de l'égalité; or, si l'égalité existe aujourd'hui à peu près entre ceux qui ont la fortune, elle n'existe pas du tout entre ceux-là et le peuple infortuné.

Qu'entendent-ils donc par ce mot de « patrie », tous les meneurs du patriotisme?

Pour Charles IX, la patrie c'est de l'argent qu'un pape lui a promis sur les biens du clergé à condition d'exterminer tous les huguenots français; pour Louis XIV chassant de France ou faisant dragonner les protestants français, la patrie c'est le despotisme catholique; pour l'orléanisme et la bourgeoisie de la Régence, c'est la finance et l'agiotage; pour Louis XV chassant les jésuites français de France, la patrie c'est la volonté d'une sale courtisane faisant le jeu de la bourgeoisie et de l'orléanisme; pour les « émigrés », la patrie c'est leurs titres, leur dignités, leurs emplois, leur fortune et le roi qui les leur rendra; pour le futur Louis XVIII, le futur Charles X ou le futur Louis-Philippe, c'est « les droits de leur famille »; pour les Murat, les Augereau, les Bernadotte, les Ney et autres « grand généraux » à la Masséna, c'est le profit sur la solde, le tripotage avec les fournisseurs, le pillage et l'argent (1); pour le corse Nabulione de Buonaparte, ce n'est pas l'indépendance de son pays natal, c'est encore de l'argent, une liste civile, puis « vive l'Empereur »; pour le général Donnadieu n'avançant pas assez vite sous le consulat (2), la patrie est là où

(1) « Toutes les dilapidations, ce sont les généraux qui les ont commises et en ont profité. Ils ont pillé les pays conquis, fait le profit sur la solde et partagé le profit des compagnies de fournisseurs » (Thiers, *Hist. de la Révol., du Consulat et de l'Empire*). — Cela concorde parfaitement avec les écrits laissés par ces grands patriotes et aussi avec l'excellent travail de M. Léonce Grasilier sur les *Mémoires* du général Andrieux publiés par A. Savine.

(2) Etant chef d'escadron sous le Consulat, Donnadieu, acheté par le comte de Provence, complota, de complicité avec le colonel Fournier Salovèse, l'assassinat de Buonaparte.

se trouve le roi qui promet des grades (1) ; pour les généraux Bernadotte et Murat, qui changèrent de patrie comme Turenne, Henri IV, Menou et Bernadotte lui-même ont changé de religion par intérêt — la patrie c'est le lieu où l'on est appelé à régner sur les millions d'un pays ; pour le général Foy, c'est le sol — qui oblige des hommes n'en ayant pas une miette à changer de livrée et d'obéissance aussi souvent que les possesseurs de ce sol changent de pouvoir (2) ; pour Louis de Buonaparte, c'est de l'argent qu'on lui a donné afin qu'il envoie des troupes à Rome ; pour la bande impérialiste du second Empire — et le comte de Kératry, l'avocat Jules Favre et autres républicains l'ont assez crié — c'est de l'argent que le banquier Jecker a promis ou donné à un frère bâtard de l'empereur pour avoir un corps français au Mexique, c'est de l'argent que quelques forbans de commerce, poussés par des évêques missionnaires, ont donné ou promis pour se faire aider militairement en Cochinchine ; pour le Napoléon III du plébiscite et de la guerre de 1870, la patrie c'est le fricot dynastique de son fils ; pour la bourgeoisie républicaine, les légitimistes ou les orléanistes du Quatre-Septembre, c'est d'abord la queue de la poêle gouvernementale et ensuite la satisfaction d'augmenter son bien-être personnel en prenant part au budget de l'État et en supplantant la ploutocratie impérialiste dans la triture des affaires d'argent ; plus tard, la patrie c'est encore de l'argent d'une demi-douzaine de marchands de Saïgon rêvant de bons comptoirs au Tonkin, c'est de l'argent de trois maisons de commerce établies au Dahomey !...

Pour ceux qui, francs-maçons ou jésuites, bourgeois ou nobles, possèdent, gouvernent, commandent ou veulent commander en conservant les institutions actuelles, la patrie c'est leur intérêt particulier, l'intérêt de leur classe ou de leur caste, leurs biens, leurs dignités, leurs emplois, la pièce de cent sous de Mercadet ; aussi s'explique-t-on qu'un général Savary, en 1814, au lieu de courir sus contre l'étranger envahisseur, ait pu s'écrier : « Je crains plus les Cosaques de nos faubourgs que les Cosaques du Don », et qu'après la reddition de Paris en 1871, un général Ducrot ait osé dire devant l'Assemblée de

(1) Séance du 19 mars 1821. Donnadieu, chassé de l'armée pour lâcheté sous la République, avait trouvé le moyen de devenir général.

(2) Saint-Just a dit : « La patrie n'est point le sol, elle est la communauté des affections » (*Œuvres* 1834). Or, la communauté des affections ne peut guère s'obtenir que par la communauté du bien-être, l'égalité des conditions.

Bordeaux : « Si j'ai battu en retraite à Champigny, c'est que je craignais un mouvement démagogique dans Paris et que je voulais le réprimer ».

Quand la « patrie » des dirigeants n'est qu'une horrible mixture d'égoïsme, de calcul et de friponnerie, il ne faut pas toujours s'attendre à trouver l'amour de cette sorte de patrie dans le cœur de l'homme sans patrimoine.

Si cet homme a la clairvoyance et le bon sens de l'âne de la fable, il finira tôt ou tard par se tenir un langage dans le genre de celui-ci :

« Je suis employé, ouvrier, pêcheur, laboureur, et je sers un maître ; que ce maître soit Jacques aujourd'hui ou Philippe demain, je reste exploité au même titre que le Gaulois en présence du Romain et du Franc.

« Mon maître, qui pourrait être Romain, a des propriétés acquises d'une façon ou d'une autre et continue à s'enrichir par mon travail ; quelqu'un, qui pourrait être Franc, veut le réduire à la faillite ou l'assommer pour se mettre à sa place : ce n'est pas mon affaire, c'est à mon maître à défendre en personne ce fameux droit de m'exploiter qu'un autre exploiteur, qui m'emploiera, veut lui ravir.

« Les biens de mon maître, ses revenus, son autorité, son individu, sont menacés par la Royauté, la République, les puissances étrangères : cela ne me regarde pas, *qu'il se batte et me laisse paître !* sous n'importe quel régime, sous n'importe quel Etat, on ne me fera pas porter double bât et je ne serai ni plus heureux ni plus malheureux que si j'étais exploité sous un pouvoir Belge, Italien, Autrichien, Allemand, Anglais ou autre.

« Egoïste ! me dira-t-on... Egoïste ?... Parce que je ne veux pas partager les dangers de mon maître ?... Dites donc, est-ce qu'il partage son bien-être avec moi, lui ? Est-ce que ce n'est pas mon maître qui, n'admettant la solidarité que lorsqu'elle lui profite, me donne l'exemple de l'égoïsme ?

« N'ayant rien qui m'appartienne — et c'est l'opinion de Marmontel, c'est l'opinion du « grand » Mirabeau des *Lettres de cachet* — je ne dois rien, je n'ai rien à défendre ; je suis dans la situation de l'« émigré » qui, sous la Révolution, et au commencement de ce siècle, ne voulait pas défendre ce dont on l'avait dépouillé ; je suis également dans la situation de l'employé, de l'ouvrier, du pêcheur, du laboureur étranger qu'on exploite à mes côtés, dans mon propre pays et qui n'est pas astreint à le servir militairement.

« Quand donc on me force, moi travailleur sans patrimoine, moi qui n'ai pas une parcelle de la « terre des pères », à protéger militairement des biens ou des pendules ne m'appartenant pas ; des industries où je végète et qui, sous n'importe quels maîtres, auront toujours besoin de mes bras ; un commerce n'intéressant qu'un parasite qui dupe le producteur et l'acheteur, un commerce qui, au dire même de La Bruyère, étale tous les matins pour tromper son monde et ferme le soir après avoir trompé tout le jour ; quand on me force à contribuer à la défense de la propriété et du capital sans en jouir, à partager les dangers d'une classe dont je ne partage pas le bien-être ; je dis qu'on m'opprime, et je ne défends pas autre chose, sous le nom abstrait de « patrie », que le seul intérêt de ceux qui possèdent et m'exploitent.

« La ploutocratie tricolore, d'aussi mauvaise foi que le brigandage à parchemins et à drapeau blanc, aura beau, de concert avec le prêtre qu'elle a maintenant pour complice, me prêcher que sa force acquise et conservée par ruse est un droit et que mon obéissance est un devoir, il n'en sera pas moins vrai que mon obéissance est une faiblesse, une chose absurde, et son droit une violence, une abominable iniquité ! »

Langage de fou, d'énergumène ?

Non pas ! langage des principes de 89, de ces « immortels principes » qui sont toujours dans la bouche de M. Jourdain et de son vieil ami le comte Dorante quand, montés sur les tréteaux de la politique, enflant leur voix, faisant des yeux ronds et prenant leurs auditeurs pour des compères ou des imbéciles, ils vantent les bienfaits de leur philosophie républicaine à faux nez.

En effet, lorsqu'on avait voulu, cinq mois après la prise de la Bastille, instituer la conscription, un homme considérable, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, qui avait déchiré ses titres de noblesse, qui avait été président de l'Assemblée à la fin de juillet, qui était un des révolutionnaires les plus en vue, avait prononcé ces mots :

« NUL NE DOIT EXPOSER SES JOURS NI POUR UN PRÊTRE, NI POUR UN MAGISTRAT, NI POUR UN PÈRE DE FAMILLE A LA FLEUR DE SON AGE, NI POUR L'HOMME DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE, NI POUR UN HOMME ENFIN EN ÉTAT DE SE DÉFENDRE LUI-MÊME (1) ! »

Pour cet homme, la patrie n'était que le total des proprié-

(1) Séance du 15 décembre 1789 (*Moniteur*).

tés et des industries — comme du temps de Philippe-le-Bel — et ceux-là seuls devaient être soldats qui avaient des biens à défendre.

Et on l'avait acclamé frénétiquement!

Et l'odieuse loi du service forcé, loi qu'on appela « un monument de servitude et d'immoralité » avait été repoussée à la presque unanimité des membres, sinon sans arrière-pensée, au moins avec l'apparence d'une sincère et légitime horreur.

CH. DÉTRÉ.

NATURALISME ET NATURISME[1]

Emile Zola devant l'Esprit nouveau

III

La fortune, bien que courte et relative, du naturalisme devait fatalement amener une vive réaction des éléments négligés, méprisés ou niés par lui. Il avait exalté la vie du corps et de la matière, à l'encontre du spiritualisme confiné dans sa conception dualiste; voici que l'idéalisme vient à son tour revendiquer la vie de l'âme et de l'esprit, et remettre en honneur tout ce que Zola avait dédaigné ou combattu. La réaction idéaliste et mystique est d'autant plus violente que le naturalisme avait été plus farouche dans ses haines et plus implacable dans son principe.

Une lutte acharnée commence — qui dure encore — entre mystiques et naturalistes. L'indifférence apparente de Zola, à l'égard de ses nouveaux adversaires, ne fait que redoubler la haine de ceux-ci, qui lui refusent tout sens esthétique et ne voient en lui qu'un grossier manœuvre littéraire. Cette orgie matérielle et sensuelle leur paraît une impuissance de rendre la vie de l'âme. Leurs yeux sont « accoutumés à ne voir que l'invisible », suivant l'expression de Villiers de l'Isle Adam. Ils n'ont soif que d'émotions pures dans l'univers; et dans l'homme, ils sacrifient hardiment le corps aux facultés supérieures. Autant Zola avait aimé la vie, autant ils la bafouent, ne-

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, vol. II., p. n° 7, janvier 1898.

voyant en elle qu'une broyeuse d'idéal. Aux libres et violents instincts, aux farouches sexualités ils opposent le rêve, la virginité, l'amour cérébral, la spiritualisation de la chair.

C'est la revanche violente du rêve sur la réalité. La génération nouvelle, anti-réaliste, prend position dans sa tour d'ivoire à l'exact opposé du matérialisme littéraire, qui se maintient au contraire parmi les rudesses de la vie brutale.

Toute l'importance de cette poussée mystique gît dans le fait de sa réaction. Elle manque de vie intrinsèque. Un vague instinct de vie spirituelle semble l'animer parfois, mais les plus graves questions demeurent en dehors de son domaine. Elle a pour point de départ la banqueroute de l'existence et la faiblesse de vivre. C'est une littérature d'impuissance et d'abandon, que la nature néglige, plus encore qu'elle n'est négligée par elle.

Malgré sa placidité, Zola laissa parfois éclater sa haine de l'idéalisme nouveau, allant même jusqu'à l'injustice que celui-ci pratiqua envers lui. « Littérature d'embaumement, dit-il... — art réactionnaire d'aristocratie et de révélation... Je comprends, ajoute-t-il, que vous ne vouliez pas être confondus avec un homme qui aime les halles, les gares, les grandes villes modernes, les foules qui les peuplent, la vie qui s'y décuple, dans l'évolution des sociétés actuelles. J'ai la faiblesse de n'être pas pour les cités de brume et de songe, les peuples de fantôme errant par les brouillards, tout ce que le vent de l'imagination apporte et emporte. Je trouve nos démocraties d'un intérêt poignant, travaillées par le terrible problème de la loi du travail, si débordantes de souffrance et de courage, de pitié et de charité humaines, qu'un grand artiste ne saurait, à les peindre, épuiser son cerveau ni son cœur. Oui, le petit peuple de la rue, le peuple de l'usine et de la ferme, le bourgeois qui lutte pour garder le pouvoir, le salarié qui exige un partage plus équitable des bénéfices, toute l'humanité contemporaine en transformation, c'est-là le champ qui suffit à mon effort. *Jamais temps n'a été plus grand, plus passionnant*, plus gros de futurs prodiges, et qui ne voit pas cela est aveugle, et qui vit par mépris dans le passé ou dans le rêve n'est qu'un enfantin joueur de flûte... » (1)

Ce sont là évidemment les paroles de la force, des mots irréfutables et sans réponse. La génération mystique, en se tenant à l'écart du monde moderne, s'est barrée par cela même

(1) E. Zola. *Nouvelle Campagne* (1896).

l'avenir. Comme je l'ai dit, sa valeur est toute de réaction. A part les progrès considérables qu'elle a fait accomplir au langage et la mise en honneur par elle de penseurs et d'artistes réels, la vie intrinsèque de ce groupe éphémère, est plus que médiocre.

Au début de sa carrière, dans une chaude *Lettre à la jeunesse*, écrite au lendemain de la première représentation de *Ruy-Blas* à la Comédie-Française et de la réception de Renan à l'Académie, Zola engageait ardemment cette jeunesse à se détourner de l'idéalisme et de la rhétorique.

Après l'éphémère fortune du naturalisme, une autre jeunesse, se libérant des tutelles et des méthodes, a manifesté son goût profond pour le rêve et son dégoût non moins profond de la vie. Elle a nettement préféré aux documents humains l'idéal détaché de tout organisme ; elle a tenté de rompre ses liens avec le monde, attirée par les sommets spirituels. La vie de l'instinct et du désir, la vie des organismes et de la chair, les tragiques conflits de la force, elle s'en est détournée avec hauteur, pour s'ensevelir dans la pourpre sombre de sa tristesse. Et Zola, qui n'en poursuit pas moins gravement son œuvre, est une deuxième fois accablé d'injures et de moqueries par le groupe idéaliste et symboliste, comme il l'avait été par les écrivains « moraux » au début de sa carrière.

Mais à considérer le fond du débat, cela est de peu d'importance.

Quelque chose de mille fois plus grave pour le naturalisme s'accomplissait lentement, en dehors des querelles bruyantes entre partisans du rêve et partisans de l'action.

Ce fait de la plus grave importance, c'est que *la conception première et foncière du naturalisme, c'est-à-dire le matérialisme pur, se transformait graduellement.*

Une évolution de fond, scientifique et philosophique, élargissait la conception générale de l'être et du monde. La biologie modifiait, en l'approfondissant, la physiologie.

Le point vital de notre étude est dans ce fait. C'est en l'analysant de près, que nous pourrons tout à l'heure, après avoir constaté l'importance considérable du rôle de Zola, porter un jugement d'ensemble sur son œuvre et sur la pensée profonde qui l'anima. C'est en vue de cette analyse que nous avons dû fixer rigoureusement son point de départ scientifique.

Abordons ce fait décisif.

Depuis Claude Bernard, une série de découvertes a peu à

peu transformé la conception scientifique du monde. Se basant sur les nouvelles opinions de la science la plus avancée, en chimie et en biologie, la pensée générale se trouve actuellement à la veille d'une nouvelle synthèse, déjà ébauchée dans quelques esprits, et qui établira, sans nul doute, que la théorie si brillamment illustrée par Zola, c'est-à-dire le matérialisme scientifique, *est actuellement dépassée.* Il s'agit donc de voir si cet élargissement considérable, auquel la science est parvenue, de l'idée génératrice du naturalisme, ne porte pas, dès lors, quelque atteinte à la valeur intrinsèque de son œuvre.

Nous serons donc amenés, par cette analyse, à établir une distinction entre *l'importance temporaire du rôle de Zola* et *la valeur permanente* de son *œuvre.*

Précisons. J'ai dit que la conception de l'être vivant s'était largement modifiée dans la seconde partie de ce siècle. Voici très succinctement dans quel sens s'est opérée cette transformation.

La « matière », plus intimement scrutée, a prouvé qu'elle contenait de la vie spirituelle; la cellule révèle un instinct, une tendance, un désir, d'où une finalité, c'est-à-dire une virtualité d'intelligence. C'est la conception ébauchée par le monadisme de Leibnitz. La « matière » n'est plus telle que se la représente l'idée populaire, un bloc inerte ou un pur mécanisme. La « matière » contient de l' « âme », à l'état rudimentaire et chaotique.

Parallèlement à cette étude de la matière, l'étude des phénomènes psychologiques est venue peu à peu ruiner l'antique opinion d'une « âme », totalement indépendante du corps et de principe opposé. L'étude de la vie spirituelle dans toutes ses manifestations a démontré au contraire qu'elle est intimement liée à la vie matérielle, qu'il n'y a non seulement aucun antagonisme entre l' « esprit » et la « matière », mais qu'ils tirent leur origine du même principe de vie.

Parvenus à ce point d'analyse précise et de pénétration réciproque, les deux principes ne pouvaient manquer de s'identifier, et c'est ce qu'a tenté une théorie récente, dite du *monisme*, parce qu'elle substitue aux deux éléments, en apparence antagonistes, un élément unique, constitutif de l'être et du monde, et qu'elle rend désormais impropres, dans le langage précis, les appellations « âme » et « corps », « esprit » et « matière ».

Cette philosophie nouvelle est illustrée par des savants tels que le naturaliste d'Iéna, Ernest Haeckel, auquel nous emprun-

tons ces lignes: « Notre conception du Monisme ou philosophie de l'unité est claire et sans équivoque. Pour lui un esprit vivant immatériel est aussi inconcevable qu'une matière sans esprit et sans vie. *Dans chaque atome les deux sont inséparablement unis.* L'idée de dualisme — (ou de pluralisme dans d'autres systèmes anti-monistes) — sépare l'esprit et la force de la matière, comme deux substances essentiellement différentes, mais que l'une des deux puisse exister sans l'autre et se laisser constater, on n'en apporte aucune preuve expérimentale (1) » C'est ce que Giordano Bruno exprimait en ces termes: « Un esprit se trouve dans toutes les choses, et il n'y a pas de corps si petit qui ne contienne en soi une parcelle de la substance divine, par laquelle il est animé. » Et Gœthe lui-même: « L'essence éternelle se meut sans cesse en toutes choses (2) ».

La conception moniste, esquissée par quelques intuitifs de génie et actuellement approfondie par des savants de large envergure, est l'une de celles qui nous permettent le plus d'espoir pour une interprétation nouvelle, à la fois plus large et plus réelle de la vie.

Pour les esprits de bonne foi, au courant des derniers travaux de la biologie, il est incontestable que la théorie du matérialisme pur ne peut plus être soutenue. La synthèse moniste, en dépassant la synthèse matérialiste, a contraint cette dernière théorie à se transformer ou à s'immobiliser dans sa conception simpliste.

En même temps que par une analyse plus scrupuleuse, suivie d'une synthèse plus large, de la matière et de la vie, la science et la philosophie s'acheminaient du matérialisme au monisme, en littérature et en art, le naturalisme rude et succinct du début s'élargissait jusqu'à une conception voisine du *panthéisme.*

Nous serions entraînés hors des limites de cette étude si nous voulions noter ici les phases de cette évolution. Qu'il nous suffise de citer, en art, la glorieuse école « impressioniste » française, les Claude Monet, les Sisley, les Renoir et les Pissarro, succédant au réalisme quelque peu étroit de la première heure. Le « réalisme » approximant peu à peu la *réalité,* s'identifie graduellement avec le monde.

Nous avons dû résumer en quelques lignes très imparfaites la transformation la plus profonde peut-être, de la pensée mo-

(1) Ernest Haeckel, *Le Monisme.* Trad. Vacher de Lapouge.
(2) Gœthe, Poésies: *Dieu et le monde.*

derne. Il nous aura suffi de montrer que la doctrine scientifique et philosophique à laquelle Zola s'est pleinement rattaché au début, est actuellement dépassée par une synthèse nouvelle, indéniablement plus large et plus profonde, de la nature et de la vie, et que lui-même, demeurant étroitement fidèle à sa pensée première et s'immobilisant au milieu des idées en marche, se présente à nous maintenant comme l'un des héroïques et derniers fidèles d'une foi morte ou du moins en pleine décadence, la foi matérialiste.

Que, d'une part, cette constatation n'attente en rien à la grandeur, à la puissante beauté de son rôle comme représentant de la vie en face du spiritualisme pourri et de l'idéalisme enfantin, nul n'en doutera, s'il est sincère et de jugement sain; mais que d'autre part, ce strict attachement à une doctrine qui nous paraît singulièrement insuffisante, aride et succincte, malgré l'enthousiasme qui cherchait à l'imposer, ne porte pas atteinte à l'intégrale portée de son œuvre à travers l'avenir, il est au moins téméraire de l'affirmer.

Après avoir déterminé le rôle grandiose du théoricien vis-à-vis de son époque, nous voici donc amenés, pour compléter notre étude, à scruter la valeur réelle et profonde de l'œuvre du romancier vis-à-vis de l'esprit nouveau.

(Pour finir) LÉON BAZALGETTE.

LES DEUX BUDGETS

Chaque année la discussion du budget se poursuit au milieu de l'indifférence générale. C'est toujours le même défilé fastidieux de chiffres entremêlés d'amendements saugrenus ou banals. On ne découvre sur aucun banc de la Chambre nulle idée neuve, pas le moindre aperçu vraiment original qui éveille l'attention publique et la jette hors des sentiers battus. Et cependant que de matières à réflexions prime-sautières si l'on compare un budget bourgeois à ce que serait un budget socialiste.

Sous la domination de la richesse comme sous la domination du travail, c'est évidemment l'impôt qui alimente le budget. Mais dans le premier cas, l'impôt avancé par les capitalistes est récupéré sur le travail du pauvre, c'est-à-dire sur son salaire dont la plus grande partie est employée à acquitter les taxes mises sur la consommation. Dans le second cas : du moment que chaque travailleur perçoit l'intégralité du produit de son travail, parce qu'il dispose de la matière à façonner, l'impôt quel qu'il soit est nécessairement rejeté sur la richesse. Actuellement l'impôt s'ajoute à la facture, comme disait Franklin, et se solde finalement par le consommateur. En régime socialiste, l'impôt viendrait s'ajouter à la rémunération du travail et se solderait finalement sur la richesse. Actuellement, c'est toujours le nécessaire qui est frappé. Dans l'avenir, seul, le superflu sera atteint.

Sous les deux régimes, les dépenses publiques augmentent comme le développement des besoins. De là des budgets de dépense de plus en plus chargés. Mais avec le règne des ploutocrates, on se trouve enfermé dans un cercle vicieux qui se rétrécit sans cesse et d'où il est impossible de sortir autrement que par la banqueroute. En effet, la richesse des uns étant faite de la pauvreté des autres — l'économie politique le reconnait — il en résulte que la puissance contributive de la nation diminue parallèlement à la concentration des richesses : la moyenne agriculture, la moyenne industrie, le moyen commerce deviennent la petite agriculture, la petite industrie, le petit commerce ; la richesse de la masse travailleuse s'abaisse peu à peu ; l'impossibilité d'avancer l'impôt s'accroît en même temps que grandissent les charges publiques. C'est alors que l'Etat se jette dans les emprunts à jet continu, et cela dure jusqu'au jour de la culbute.

Tout le mécanisme des finances bourgeoises pivote sur l'emprunt.

L'Etat paye des sommes énormes, et la perception de l'impôt ne commence que vers la fin de mars. De sorte qu'il a déjà déboursé des centaines de millions avant d'avoir reçu le quart de ce qu'il a à toucher dans le courant de l'année, et c'est ce qu'on appelle les *avances du trésor*. Cette différence constitue la *dette flottante*. Elle se compose aussi des effets à payer émis par le trésor et des fonds

versés en compte par ses correspondants. C'est ainsi que le caissier-payeur central du trésor tire des traites sur lui-même. Il en tire sur les trésoriers-payeurs généraux des départements, qui eux-mêmes tirent sur le trésor. Il résulte de tout cela un mouvement de fonds qui peut être évalué à 18 milliards.

C'est à l'aide de la dette flottante que manœuvre la haute banque pour opérer la hausse ou la baisse.

La transformation des bons du Trésor pour la consolidation de la dette flottante, des fonds des caisses d'épargne, etc., en rentes sur l'Etat, a jeté sur le marché une grande quantité d'effets publics. Moi, banquier, j'ai vendu et je veux faire la baisse ; la fin du mois arrivée, vous particulier, qui avez acheté, vous croyez opérer la liquidation de vos opérations en payant les *différences* suivant l'usage ; votre agent de change vous dit : *on me livre la rente* — celle que vous avez achetée — ; comme vous ne possédez pas la somme suffisante pour solder le capital, vous répondez à votre agent de change : *vendez ma rente, et procurez-vous de l'argent, je supporterai la différence.* Mais comme vous n'êtes pas le seul dans cette situation, il en résulte que des ventes forcées sont faites en même temps, et que la marchandise *rente*, étant beaucoup offerte, baisse, en vertu de la loi de l'offre et de la demande. Il va de soi que l'opération à la *hausse* est la contre-partie.

Il est facile de montrer que tous ces tripotages disparaîtraient avec un budget socialiste.

D'après les dernières statistiques fournies par le Ministre des finances, la fortune totale de la France s'élève à 220 milliards, dont 141 milliards pour la fortune immobilière et 179 milliards pour la fortune mobilière.

Les 141 milliards de la fortune immobilière sont représentés, jusqu'à concurrence de 91 milliards et demi, par les propriétés non bâties et, jusqu'à concurrence de 49 milliards et demi, par les propriétés bâties.

Les 179 milliards et demi constituant la richesse mobilière sont représentés par un grand nombre de titres ou de valeurs dont voici les principaux types : Il y a 24 milliards de rentes françaises, 20 milliards de valeurs étrangères, 20 milliards d'actions et obligations de chemins de fer, 5 milliards d'actions de la banque de France, etc., etc.

Je ne discute pas ces chiffres, je les prends tels quels.

Supposons maintenant toute la richesse immobilière transformée en un vaste fief ; le domaine éminent étant aux mains de l'Etat et tous les citoyens sans l'ombre d'une exception, ayant part à la jouissance du sol.

La nationalisation de la propriété immobilière implique, évidemment, la nationalisation de la rente du sol, comme disent les Anglais. La terre rapporte peu, mais la propriété bâtie rapporte beaucoup. En estimant à 6 milliards le revenu de 141 milliards, je suis bien en deça de la vérité. Ajoutons 2 milliards pour l'intérêt de la plus grande partie des 179 milliards de richesses mobilières entrée à la propriété collective par l'abolition de l'héritage en ligne collatérale *ab-intestat*. Cela fait un budget de recettes de 8 milliards, alors que vos budgets actuels, qui n'atteignent pas quatre milliards, se soldent en déficit.

Avec de pareilles ressources — et je répète que je suis bien en deça de la vérité — plus d'emprunts d'Etat, plus de dette publique, plus de marché des fonds publics ; la bourse est définitivement fermée et avec elle disparaît le monde des tripoteurs. La haute banque atteinte dans ses œuvres vives amène son pavillon.

Je veux encore attirer l'attention sur un point. Sous le régime bourgeois, les dépenses budgétaires se font au seul profit des forts. L'économiste Sismondi le reconnaît en ces termes : « La plus grande partie des frais de l'établissement social est destiné à défendre les riches contre les pauvres, parce que, si on les

laissait à leurs forces respectives, les premiers ne tarderaient pas à être dépouillés. »

Voilà, par exemple, le ministère de la guerre, c'est celui qui coûte le plus.

L'armée est instituée pour défendre la France à l'extérieur et maintenir l'ordre à l'intérieur. Mais les prolétaires qui composent la très grande partie de cette armée ne possèdent rien. C'est donc le bien des riches qu'ils défendent. Quant au maintien de l'ordre à l'intérieur, cela se traduit pour tout homme capable de lier deux idées : maintien de l'esclavage du travail sous la domination du capital.

Sous la souveraineté de la raison, tout le monde à intérêt à la conservation de l'ordre, parce que personne n'en est victime, et chacun, sans l'ombre d'une exception profite des dépenses budgétaires ; officiers et soldats défendent *leur patrie*, et non le fief d'une bande de financiers cosmopolites.

FRÉDÉRIC BORDE.

LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE

FRANCE

La famille et les amis du capitaine Dreyfus continuent à mener une active campagne pour obtenir et la révision du procès et sa mise en liberté. Aussi l'affaire Dreyfus est-elle le grand événement du mois. Elle fait le sujet de toutes les conversations, au salon, au café, au cabaret, dans la rue. Les journaux y consacrent des colonnes entières. Ils sont divisés en deux camps, les uns pour le capitaine, les autres contre. Ceux-ci plus nombreux que ceux-là. Les plus ardents adversaires du déporté de l'Ile du Diable sont *La Libre Parole*, l'*Intransigeant*, l'*Echo de Paris*, l'*Eclair*, le *Jour*, puis le *Petit Journal* dont le directeur M. Marinoni offre l'hospitalité dans sa splendide villa de Beaulieu à M. Méline, président du conseil des ministres. Pour le capitaine, tiennent le *Figaro*, l'*Aurore*, la *Fronde*, le *Siècle*, les *Droits de l'Homme* qui se créèrent spécialement pour combattre les « aboyeurs » de la presse, c'est-à-dire Henri Rochefort, Alphonse Humbert, Edouard Drumont. La *Fronde* vient elle aussi de se créer le 8 décembre. Journal féministe, il est aussi féminin, c'est-à-dire qu'il est rédigé, composé, imprimé par des femmes et rien que par des femmes. Quant au *Figaro*, d'abord organe officiel du « syndicat » Dreyfus, il cesse bientôt de l'être, car son attitude mécontentait ses lecteurs et, en foule, paraît-il, survenaient les désabonnements. Quoiqu'il en soit, le directeur, M. F. de Rodays, y perd sa situation. Il se retire laissant sa place à M. Perivier pendant que le royaliste M. Cornély abandonne le *Gaulois* — au grand déplaisir de son directeur M. Arthur Meyer — pour remplir, au *Figaro*, les fonctions de directeur politique. L'affaire Dreyfus sert ainsi indirectement les royalistes qui s'agitent fort bien vainement. Le conseiller du Roy, M. Dufeuille, partisan des alliances avec les modérés se retire. Les jeunes « œillets blancs » l'emportent. Intransigeants, ils veulent s'afficher royalistes dans la lutte électorale prochaine. Maints députés actuels, des royalistes, presque des ralliés à la République, resteraient sur le carreau. La phalange des fidèles serait diminuée, certes. Mais combien forte ! La *Gazette de France* deviendrait l'organe officiel du parti : Tout pour le Roy, qui vit tranquillement en Angleterre, s'adonnant aux plaisirs mondains et se souciant peu de venir à la tête de sa jeune phalange conquérir le trône de ses pères. Et en cela, il a bien raison le Duc d'Orléans, car on ne se soucie guère de lui en France. Ces incidents passent inaperçus du grand public. On est tout à l'affaire Dreyfus.

Il y a le « syndicat » Dreyfusien pour subvenir aux dépenses que nécessite la campagne ; il y a le « syndicat » Estherazien pour faire face aux frais de la

lutte. Les antisémites, avec leur organe la *Libre Parole*, sont dans la joie. Le « traitre » est juif et ce sont des coreligionnaires qui mènent le combat pour sa mise en liberté. Beau sujet de chroniques, de notes, d'entrefilets plus ou moins acerbes ! Edouard Drumont et ses collaborateurs n'y faillent point. D'ailleurs les motifs abondent. Les histoires succèdent aux histoires les plus étranges. Un jour M. Joseph Reinach, député, oublie dans un train sa serviette-portefeuille. Les employés de chemins de fer l'ouvrent et y trouvent, narrent les gazettes, des pièces qui « ne laisseraient aucun doute sur la véracité de l'existence d'un véritable complot financier dans le but de sortir Dreyfus de l'Ile du Diable ». M. Reinach dément et le public reste dans l'indécision, comme au sujet de la lettre que Mme Lucie Dreyfus, femme du condamné, aurait écrite au Pape.

Les étudiants manifestent dans les rues. Ils conspuent le sénateur Scheurer-Kestner qui a pris la défense du « traitre ». Pauvre sénateur ! Mme Juliette Adam le montre avec sa femme en compagnie des alsaciens renégats à Strasbourg, cultivant l'amitié des fonctionnaires allemands. Il est vrai qu'il y avait intérêt, car il possède à Thann d'importantes usines, dont le directeur est son neveu, ancien élève de l'école polytechnique de Paris. Au dire de M. Drumont, M. Scheurer-Kestner aurait contraint ce neveu à se faire naturaliser allemand pour prendre la direction de ces usines. Pauvre sénateur ! Il avait dit au Sénat, lors d'une interpellation : « Je ne suis pour rien dans la publication du *Figaro*. Je n'ai fait aucune communication à ce journal ». Et M. de Rodays, quittant le *Figaro*, déclare : « Je réussis à obtenir que M. Scheurer nous entr'ouvrit son dossier. Je n'ai reçu d'information que de son côté. » Donc ou M. de Rodays ou M. Scheurer ment, constate avec toute évidence M. Alphonse Humbert dans l'*Eclair*. Mais le *Temps* publie une interview de M. Scheurer et la question en reçoit un peu de lumière. Ce n'est pas au *Figaro* qu'il a entr'ouvert ses dossiers, mais à des amis et ce sont ces amis qui ont contribué directement à la campagne du *Figaro*. L'*Eclair* estime que le sénateur Scheurer a une étrange façon de dire la vérité. Le ton des polémiques s'élève. On se traite de coquin, de canaille, et autres aménités de même nature. Dreyfusiens et Esterhaziens rivalisent. L'*Aurore* fait toute une campagne d'insinuations malveillantes contre M. André Vervoort, directeur du *Jour*, organe esterhazien et ne manque aucune occasion de dauber sur M. H. Rochefort. On sait que l'*Aurore* est dirigée par M. Vaughan l'ancien administrateur de l'*Intransigeant* et compte plusieurs rédacteurs qui quittèrent ce journal en même temps. Des inimities personnelles activent donc la lutte et la rendent plus âpre. De vieux articles sont exhumés et montrent que M. Vervoort fut à un moment partisan de Dreyfus. *Les Droits de l'Homme* que dirige M. Henri Deloncle empoignent l'ancien communard, l'ex-forçat Alphonse Humbert, le défenseur actuel des conseils de guerre et lui remémorent sa condamnation au bagne par ces mêmes conseils de guerre et lui remettent sous les yeux un article du *Père Duchesne* de 1871 contre ces mêmes conseils de guerre.

Le spectateur ne s'ennuie point, d'ailleurs, à suivre la lutte des deux partis bourgeois. En effet, comme l'écrit M. E. Vaillant dans la *Petite République*, le parti juif et le parti clérical se livrent bataille et bataille violente pour la plus grande joie des socialistes de toute école. Les bourgeois sont en train de démolir l'armée, leur dernière arme parce que représentante de la Force. Et Forain le montre en un lumineux dessin du *Figaro* : un anarchiste remet à sa femme un paquet de dynamite pour le jeter à l'eau, les bourgeois faisant la besogne.

Ils ne manquent point à cette besogne, car les histoires les plus étranges, les plus saugrenues circulent. Un jour l'*Intransigeant* annonce que le dossier Dreyfus contient deux parties : le dossier A communiqué à la défense lors du

procès, le dossier B renfermant des pièces secrètes dont 8 lettres dérobées à l'empereur d'Allemagne lui-même.

Et l'on se dit que l'*Intransigeant* est renseigné par les bureaux de la guerre. On s'émeut, aussi le gouvernement fait-il transmettre par l'*Agence Havas* le communiqué suivant : « Le gouvernement se préoccupe de la campagne d'inventions et de récits imaginaires poursuivie systématiquement par certains journaux. Il est résolu de prendre, avec le concours du Parlement, les mesures nécessaires pour y mettre ordre ». L'allusion à une nouvelle loi restrictive de la presse est nette. Aussi les journaux s'effraient. D'avance ils protestent et avec M. Sembat ils le font à si haute voix que la résolution gouvernementale avorte. Les histoires abracadabrantes continuent à circuler. Une demi-mondaine, Mme de Jouffroy d'Abbans, l'ancienne maîtresse d'un roi, narre à tous les reporters que la fameuse dame voilée qui remit à M. le commandant Esterhazy une pièce prouvant la culpabilité de Dreyfus, qui enfin lui dévoila tout le complot contre lui, est une très haute et très puissante dame. Elle la désignait si clairement que tout le monde comprit qu'il s'agissait de Mme Casimir-Perier. D'aucuns prétendaient qu'il s'agissait de Mme de Boisdeffre. Le voile n'est pas officiellement soulevé. On ignore qui est cette mystérieuse dame dont maintes personnes s'obstinent, peut-être avec raison, à nier l'existence.

L'affaire Dreyfus-Esterhazy s'obscurcit encore. Le commandant Esterhazy est l'objet de poursuites, car M. Mathieu Dreyfus, frère du capitaine Dreyfus, l'a accusé d'être l'auteur du bordereau. M. Esterhazy à son tour a accusé le lieutenant-colonel Picquart d'être l'auteur de tout le complot contre lui. A son tour le colonel a déposé une plainte contre l'auteur inconnu de certaines dépêches à lui adressées en Tunisie.

Le tout se complique par l'intervention d'un nouveau Picard, M. Lemercier-Picard, que l'*Intransigeant* lance dans la circulation. Il s'agirait de faux papiers que ce policier Lemercier-Picard a livré au syndicat pour en user contre Esterhazy. Mais M. Rochefort a empêché cela en dévoilant le complot par anticipation.

M. Joseph Reinach proteste. Il a parfaitement vu que les pièces et entre autres une lettre signée Otto, étaient fausses et il a refusé toute entente avec le mouchard Lemercier-Picard. M. Rochefort maintient ses dires et fustige M. Reinach qui le poursuit en police correctionnelle. Ce pendant, l'*Aurore* s'évertue en vain à demander des poursuites contre le mouchard Lemercier qui, d'après M. Rochefort, aurait reçu 10,000 francs pour sa besogne de faussaire. Cette feuille réclame en vain aussi l'interrogatoire de M. Rochefort par le commandant Ravary, qui instruit sur le commandant Esterhazy. Et M. Rochefort de dire qu'on ne l'interrogera pas, qu'on ne poursuivra pas M. Lemercier, car le gouvernement ne veut pas se mettre à dos les Dreyfusiens. Qu'est-ce que ce M. Lemercier-Picard ? Un policier, c'est certain. Mais de qui est-il l'agent ? On ne le sait, encore que dans une interview le député-colonel Sever déclare avoir vu à plusieurs reprises ce M. Lemercier et lui avoir dit : « Vous êtes militaire, mon garçon, vous avez obéi à des ordres, il n'y a rien à dire ». Est-il donc un agent du ministère de la guerre ? Un journal fort bien en cour de ce ministère, l'*Eclair*, le nie. Cela ne prouve rien et en fait le public ignore si M. Lemercier-Picard est agent des Dreyfusiens ou des Esterhaziens.

A cet imbroglio s'ajoute l'histoire d'un coiffeur qui aurait entendu M. Esterhazy menacer divers personnages. L'*Aurore* publie une interview de ce coiffeur qui ne fut pas interrogé dans l'instruction ouverte. Les partisans de Dreyfus livrent à la publicité de bien jolies lettres du commandant Esterhazy. Dans l'une d'elles, on lit : « Je la hais — il s'agit d'une maîtresse — et donnerais tout au

monde pour être aujourd'hui à Sfax et l'y faire venir ; un de mes spahis, avec un fusil qui partirait comme par hasard, la guérirait à tout jamais ». L'officier Esterhazy ne récuse point cette lettre ; il prétend seulement qu'une autre lettre était falsifiée, lettre où il souhaitait voir Paris livré au pillage de 100,000 soldats ivres, où il émettait le désir d'être à la tête de « uhlans ». La presse Dreyfusienne fulmine contre le commandant Esterhazy à cause de ces sentiments *sauvages*. Elle a bien tort, car ils sont tout à fait dans l'esprit militaire. Le commandant Esterhazy est un excellent officier, *The right man in the right place*, comme disent les Anglais. La lettre au spahi assassin en est une preuve indéniable que confirment les excellentes notes à lui décernées par ses supérieurs, notes que publient en bonne place les journaux esterhaziens.

Et malgré ces accusations mutuelles d'officiers supérieurs, malgré cette lumineuse lettre, certains parlent toujours de l'honneur de l'armée. Ils en ont plein la bouche ; ils en parsèment leurs articles. Ils espèrent sans doute qu'ils le créeront en l'affirmant, ce fameux honneur ! Et pourtant, en quel état le met l'affaire Dreyfus-Esterhazy. Comme l'écrit M. Jaurès, il révèle espionnage contre espionnage, achat de consciences, vols de documents, antagonisme des officiers entre eux, etc., etc.

Cela est patent, éclatant et cela n'empêche point un député, M. de Beauregard, de parler dans une proposition de loi « du dépôt inviolable de nos gloires nationales, l'honneur de l'armée. » Ah ! il est beau cet honneur à en juger par l'affaire Dreyfus-Esterhazy et par d'autres qui surviennent ou sont connues en ces temps. Ainsi à Madagascar la conquête a coûté un mort sur trois hommes, quatre mille morts sur 12.000 soldats ! Et cela à cause de l'incurie des bureaux de la guerre. Ainsi à Lyon, un journaliste M. Quay-Cendre est attaqué *par derrière* par le commandant Schmidt et quelques officiers subalternes. Ils sont acquittés par le conseil de guerre. Ainsi à Arles, conte l'*Aurore*, un sergent fait cracher au visage d'un soldat pour lui apprendre sa droite et sa gauche. Ainsi le commandant Miszkowsky surprend un sergent-major qui volait. Il veut le faire punir et aboutit à être mis à la retraite, car un colonel et deux généraux protègent le voleur. Parlons-en de l'honneur des militaires professionnels contre le panache desquels s'élève Mme Pognon dans la *Fronde*. Au meurtrier elle préfère l'altruiste. Et les militaires sont des meurtriers et « lorsqu'ils font de nombreuses victimes, leurs meurtres les couvrent de gloire. » Toute autre est l'opinion de M. Cornély. Pour lui l'armée est une école de discipline. L'officier complète l'instituteur et de jeunes gens turbulents fait des électeurs assagis ; école du crime serait beaucoup plus juste, M. Cornély, et aussi école de débauche, d'alcoolisme.

Mais l'agitation Dreyfusienne et Esterhazienne ne cesse. Les étudiants ou soi-disant tels manifestent contre Dreyfus et c'est motif à M. Zola d'écrire une longue lettre aux étudiants. Elle est plutôt froidement accueillie et bientôt M. Zola la fait suivre d'une lettre à tous les français, lettre publiée en brochure à 0 fr. 10. D'ailleurs, de nombreuses personnalités reçoivent à domicile des brochures, des feuilles où l'on voit juxtaposés le bordereau et des lettres Esterhazy. Comparez les écritures et vous verrez leur identité, lit-on au bas du placard. C'est d'ailleurs l'opinion de M. Gabriel Monod. Ce n'est pas l'opinion d'autres qui prétendent à l'impossibilité de juger une écriture sur de tels clichés. Le *Siècle* publie l'acte d'accusation du capitaine Dreyfus et M. Bernard Lazare le reprend en une brochure pour le discuter. Son titre est *Comment on condamne un innocent*. C'est la quatrième brochure de cet auteur sur l'affaire Dreyfus. La discussion de l'acte d'accusation n'est pas convaincante et laisse à désirer. Les opinions se divisent à l'égard de cet acte. Les uns le trouvent froid, modéré, clair, absolument probant contre Dreyfus ; les autres sont d'une opinion diamétralement

opposée. D'après cet acte, l'accusation entière repose sur le bordereau. Les bruits les plus divers circulent. Selon l'*Echo de Paris*, un des gros bailleurs de fonds du Syndicat Dreyfus aurait dit : « Ou Dreyfus en liberté ou la guerre. » Le commandant Esterhazy serait un espion, un des chefs de l'espionnage même et il aurait fabriqué le bordereau pour permettre la condamnation du capitaine Dreyfus convaincu d'autre part de trahison. Les journaux racontent qu'à l'Ile du Diable une grille est installée autour du lieu où est le capitaine Dreyfus. La *Libre Parole* reproduit le fac-simile d'une carte postale allemande avec le portrait de Dreyfus. L'*Aurore* et particulièrement M. Clémenceau, qui quasi chaque jour revient sur l'affaire Esterhazy, montre le parti pris en sa faveur, de l'instruction ouverte contre le commandant Esterhazy. Il n'est ni arrêté ni perquisitionné. Les témoins contre lui sont bousculés quelque peu par le général de Pellieux, par le commandant Ravary, les enquêteurs. Maintes personnes ne sont pas interrogées et auraient dû l'être. Tout fait présager ou un non-lieu ou un acquittement lors du jugement. Aussi M. le sénateur Trarieux écrit-il au général Billot, ministre de la guerre, pour réclamer un supplément d'instruction, une expertise d'écriture du bordereau et des lettres Esterhazy. M. Mathieu Dreyfus dépose une plainte contre le commandant Esterhazy au sujet de lettres de menaces qu'il lui attribue. Une instruction est ouverte par le juge Bertulus contre M. Mathieu Dreyfus et son frère au sujet d'une tentative de corruption du colonel Sendherr lors de l'instruction du procès Dreyfus. Il paraîtrait que M. Dreyfus aurait dit : « Nous donnerions bien 300 000 fr. pour que cette affaire soit arrangée. » Si ce propos est exact, il ne prouve pas du tout qu'il y ait eu tentative de corruption. Au dire de l'*Echo de Paris*, de l'*Eclair*, de l'*Intransigeant*, cette tentative de corruption serait indiquée dans un rapport du colonel Sendherr, qui en aurait de plus entretenu les siens et des amis. L'*Eclair* affirme en outre que le capitaine Dreyfus a avoué avoir livré des pièces. L'aveu figure dans un rapport du capitaine Lebrun-Renaud. M. Bernard Lazare oppose un démenti formel à cette assertion que maintient l'*Eclair*.

M. Esterhazy comparait devant le conseil de guerre avec huis-clos partiel, *partial*, écrit la *Petite République*. Nous y reviendrons le mois prochain. Mais de toute cette agitation pour ou contre Dreyfus et Esterhazy aucune vérité ne se dégage. Il s'ensuit seulement un mouvement antisémite accentué. Quoi qu'on fasse d'ailleurs, la vérité ne peut être *actuellement* connue dans les affaires Dreyfus-Esterhazy. Les parties en cause ont un intérêt direct à des affirmations contradictoires que matériellement rien ne peut affirmer ou infirmer. Les deux partis en présence, les juifs et l'état-major, disposent de trop de moyens d'altérer la vérité pour qu'on puisse la connaître maintenant Toutes les pièces peuvent avoir été fabriquées après coup. Les rapports peuvent avoir été faits pour les besoins de la cause. Dreyfus peut être innocent, bouc émissaire, chargé des péchés d'officiers supérieurs, personnages importants. Il peut être coupable. Nous n'en savons rien et nul du public n'en sait quelque chose. Riche, bien apparenté, ancien polytechnicien, tout plaidait pour lui, certes, et rendait difficile l'accusation, la poursuite, la condamnation. Mais l'arrestation connue, sa qualité de juif, sa richesse même rendaient aussi très difficile tout non-lieu, tout acquittement. Le commandant Walsin-Esterhazy n'a point été défendu avec tant d'acharnement par amour de la justice. Les bureaux de la guerre le soutinrent envers et contre tous. Est-ce parce que espion, et par suite possédant d'importants secrets ? Est-ce parce qu'il fallait à tout prix couvrir le conseil de guerre de 1894. On ne sait. Peut-être ces deux causes.

Que l'officier Dreyfus soit coupable ou innocent, que l'officier Esterhazy soit coupable ou innocent, nul, dans le public, ne peut le dire et le prouver. D'ailleurs peu importe. L'intéressant en cette agitation si vive et encore en pleine effer-

vescence au moment où nous écrivons, est que les professionnels militaires s'y montrent sous leur vrai jour, tels que M. Hamon les avait montrés dans sa *Psychologie du militaire professionnel.*

La campagne pour le capitaine Dreyfus fait du tort au scandale du Panama, et pourtant celui-ci est fort suggestif pour l'observateur. La commission parlementaire d'enquête ouit le rapport de M. Gustave Rouanet, rapport dont *la Libre-Parole* et la *Petite République* publient des fragments. Très instructif ce rapport, car on y voit exposé le fonctionnement social contemporain. Des personnes sont nommées à de hautes fonctions sur la recommandation de hauts financiers. Et ces hauts fonctionnaires discutent ensuite, au nom du gouvernement, des affaires qui intéressent les financiers protecteurs ! Impossible de le nier. Dans le rapport Rouanet figurent des lettres du financier Jacques de Reinach, des divers fonctionnaires qui ne laissent aucun doute à cet égard. « J'estime, écrit M. J. de Reinach à M. Colson, que vous pourriez déposer votre rapport portant approbation de la convention en insérant toutefois... » Les financiers sont les maîtres de l'administration, du gouvernement. Une fois de plus, la constatation est utile.

M. Viviani rapporte.— Et il ressort de son rapport que M. Quesnay de Beaurepaire, procureur général et maintenant président à la cour de cassation a voulu étouffer le Panama. Toujours le haut fonctionnaire serviteur du haut financier ! M. Quesnay démissionne, mais le ministre refuse la démission, voulant avoir le résultat d'une enquête à ce sujet. Des hauts fonctionnaires sont nommés pour enquêter sur ce haut magistrat. Tout se passe en famille.

Se déroule en même temps le procès de quelques parlementaires, MM. Henri Maret, Laisant, Boyer, Planteau, Gaillard, Rigaud et de M. Arton, le corrupteur du parlement. Tout cela aboutit à un acquittement pour tous les accusés et à une remise du procès pour M. A. Naquet qui s'était réfugié à Londres. Cet acquittement général, qu'avait précédé l'abandon de l'accusation par le ministère public, ne prouve point l'innocence des accusés comme l'écrivit M. A. Goullé dans l'*Aurore*. Tout le monde avait voulu épargner certaines personnalités qui ne furent pas poursuivies, comme M. Rouvier par exemple. Tous les accusés niaient. Aucune preuve autre que les déclarations de M. Arton n'était apportée contre eux. Il est vrai que cette preuve avait une certaine valeur par le fait même de l'aveu d'un député, M. Richard accusé lui aussi. Il s'était suicidé en juillet 1897. Dans l'acte d'accusation, on lit que M. Burdeau qui fut président de la Chambre, que M. Barbe qui fut ministre, etc., avaient touché qui 30,000 fr., qui 50.000, etc. Tout le monde approuve l'acquittement et personne ne croit à l'innocence. Ainsi dans un salon, une personne très mêlée au monde politique, contait : « Arton après avoir versé la somme rondelette à M. X..., m'en prévint. Je rencontrai ce même jour cet X... et je lui dis : « Eh bien ! vous en faites de belle ! — Dame, me répondit-il, ça n'arrive pas tous les jours. »

Les acquittés sont interviewés. Ils sont furieux, surtout M. Henry Maret qui promet à ses collègues quelques volées de bois verts dans un livre prochain. Allons ! ça va très bien pour les révolutionnaires. Les bourgeois continuent à se déconsidérer les uns les autres. Les prolétaires continuent eux à propagander pour le socialisme, celui-ci remporte quelque succès, dans des élections partielles de conseillers municipaux, suite des multiples conférences qui se font un peu partout à Caen, Angers, Calais, le Midi, etc. A Grenoble se tient le congrès de la Fédération socialiste de l'Isère, affiliée au Parti Ouvrier français, se fonde le journal le *Droit du Peuple*. A Paris, le *Libertaire* est poursuivi et l'un des gérants M. G. Etiévant est condamné à la relégation par application de la loi de 1894 dite scélérate. *Les Temps nouveaux* observent justement que c'est la première fois que l'on condamne à la relégation pour délit de presse. La presse

quotidienne si bruyante dans l'affaire Dreyfus garde le silence, à l'exception d'une ou deux feuilles qui en parlent une ou deux fois. Il est vrai que M. Étiévant est pauvre et anarchiste. Le déni de justice *certain* est donc beaucoup moins intéressant que le *problématique* déni de justice du riche capitaine Dreyfus.

Avec surprise, on apprend que le gouvernement a gracié M. Cyvoct qui expiait à la Nouvelle Calédonie le crime d'avoir été gérant en 1883 d'un journal anarchiste. On se perd en conjectures sur le motif de cette grâce qui ne peut être due à l'amour de la justice. Une chose est certaine, c'est que M. Henri Leyret a publié dans le *Journal*, dans l'*Aurore* divers articles sur Cyvoct et qu'il a provoqué la petite campagne qui aboutit à la grâce. Ce fut pour M. le sénateur Ranc, qui s'était entremis en faveur du condamné, motif à féliciter M. Félix Faure. M. Leyret se réjouit de son succès et recommence pour d'autres innocents anarchistes. Point d'échos dans la presse, l'affaire Dreyfus a besoin de tous les journaux et occupe tous les esprits.

Pourtant la vie n'est pas interrompue. Les riches dansent, cotillonnent, se vêtent de soie et se parent de bijoux. L'un surtout fait fureur chez les mondaines. C'est la minuscule tortue des Indes. On dissimule sa carapace sous un réseau d'or fleuri de gemmes. La bête retenue par une chaînette, vague sur les corsages. A l'autre extrémité sociale, les pauvres souffrent. Sans logis, sans pain, ils errent. Sous les ponts ils couchent. On les arrête. Une mère et sa fille, Mme Martin; une jeune mère, L. Lamy se suicident par misère.

Les riches chassent en des propriétés gardées où précieusement se conserve le gibier. Il fait grand dégât chez les riverains et de là des procès où comme d'habitude le pauvre a toujours tort. Une loi a été proposée pour modifier cet état de choses. Le Sénat va la discuter. Changera-t-elle ce qui est? Il est permis d'en douter à en juger par ce qui se passe pour la loi sur l'Instruction judiciaire. Les juges, de toutes manières, s'opposent à la mise en pratique de cette loi ordonnant une quasi publicité de l'instruction. Ainsi, à Lille, un juge trompe la maîtresse d'un accusé, lui affirmant faussement qu'il avait avoué, lui montrant à elle qui ne sait pas lire, des pièces quelconques comme contenant l'aveu de son amant, lui soutenant que son amant la trompait avec sa propre fille. Et tout cela était faux! (*Réveil du Nord*, 24 décembre).

Magistrature et police cherchent à maintenir leurs privilèges, sinon même à les augmenter. Les crimes du dégénéré Vacher sont prétexte à réclamer l'augmentation de la police des campagnes. Des gendarmes alors qu'il faudrait des médecins! Des menottes alors qu'il faudrait du pain! Car M. de Marcère émet le souhait de voir arrêter tous les vagabonds!

Pendant que la presse conte avec force détails l'ouverture des cercueils de Voltaire et de Rousseau, pour vérifier la présence des corps, elle reste silencieuse ou à peu près sur des phénomènes économiques autrement intéressants: la création d'un syndicat agricole à Gennevilliers (Seine), de « l'Union ouvrière coopérative » des tueurs de porcs pour fournir aux coopératives de consommation. Les tueurs ont été boycottés par les patrons; les coopératives répondent par le refus de se fournir chez les patrons boycotteurs. On parle d'une coopérative de charcuterie. Une cordonnerie ouvrière va se fonder. Elle sera sur les mêmes principes que la verrerie ouvrière qui a à surmonter de nombreuses difficultés, ce qui oblige à une ligue de défense avec cotisation de 5 centimes par mois et par membre du groupe adhérent. Les tisseurs se proposent de fonder une Fédération française des tisseurs pour élever les salaires. La moyenne est assez basse: Rouen 2 fr., travail 10 heures; Reims 1 fr. 50 à 2 fr. 50; Cholet 1 fr. 25 à 1 fr. 50.

Et pour finir encore un scandale: le procès des fausses palmes académiques.

Il en ressort que pour être décoré on n'exigeait ni casier judiciaire ni même état civil. « On ne refusait aucune nomination, dit l'un des accusés, ancien employé du ministère. Un jour le chef du cabinet nous dit: Avez-vous encore des nominations à faire? C'est la dernière heure! » Maintes personnes achetèrent leurs palmes et parmi elles deux huissiers! A la suite de ce procès, un vieux professeur se suicide: « Après nombre de difficultés, écrivit-il dans une lettre, je suis parvenu à obtenir les palmes... Hélas! Je m'aperçois aujourd'hui que la décoration que je porte n'a aucune valeur. Je me suicide, ne voulant pas continuer à vivre dans un siècle pourri. »

SPECTATOR.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Expressions d'hommes si différents pourtant, si ennemis, si passionnés autour de leur être, les Livres qui naissent au même jour, sont semblables à ces enfants mis au monde eux aussi en des pays différents sous la course diurne du même soleil. Il y aura sur leur destinée une face identique, ils garderont dans leurs hostilités même cette singulière et profonde fraternité du temps. Les Livres qui ont paru dans ce doux été posthume, au milieu de la grâce malade d'un faux printemps, ne méritent point seulement d'être signalés en leurs anecdotiques intrigues, en leur stylique supériorité. Nous n'avons plus à faire de la littérature. Mais ils sont précieux en ce qu'ils nous révèlent qu'elles ont été les visions ou les sentiments de quelques âmes réputées perspicaces.

Et n'est-ce pas le délicieux essentiel de nos relations humaines, et leur sublime tolérance, que de pouvoir dire en souriant à son ami ou à son ennemi : — « Je ne crois pas aux mots que vous me dites, mais je goûte passionnément votre qualité d'âme. »

N'est-ce pas le tournant général des idées philosophiques présentes ? Ne s'est-on pas trop attardé à considérer les façades des constitutions politiques et la théorie des systèmes ? N'a-t-on pas suffisamment détaillé la symétrie de leurs corniches et l'alignement militaire de leurs raisons ? Ne découvre-t-on pas que la maison est habitée par des êtres humains et non par des fantoches, qu'elle est faite pour leurs délicieuses passions bizarres et leurs héroïques folies. Ne crie-t-on pas : A bas les casernements ?

Oui, la Société doit être humaine, ses institutions faites pour tous les vivants, ou pour tous les souffrants, et, comme elle, sans cure des symétries ou des règles, l'Art et les Livres doivent exprimer cette forte exaspérante et chère sensibilité. Ce n'est désormais plus leur mérite extérieur, la symétrie de leurs corniches, l'alignement militaire de leurs syllogismes, la façade de leur maison, c'est l'intérieur du logis, l'âme qui le fait vivre et son parfum, les enchantements et les tristesses qui nous heurtent dans un désordre naïf, c'est-à-dire notre sensibilité. Autrefois on se connaissait suivant certaines formules, aujourd'hui l'âme va vers l'âme, nue, seule, mystique, en pleine liberté.

Seules, les vieilles sociétés traditionnelles avec leur bagage millénaire de formules jettent sur ces sentiments qui crient et chantent comme des oiseaux au matin, les oripeaux demi-flétris de leurs roueries littéraires. C'est pourquoi, au sein de la France intellectuelle on assiste à une invasion germano-scandinave. Ces poètes connaissent plus directement l'âme humaine. Ils ne la carnavalisent plus d'atours antiques comme le classicisme français. Ils la font voir animée, nue, émouvante et moderne.

Aussi faut-il parler tout d'abord de *Marie* (1). Oh! pour ceux qui ont pris l'habitude de vivre dans les vieilles constructions, ce livre sera sans doute immoral. Et pourtant sa pureté de sentiment est si parfaite! C'est une simple histoire humaine, la vôtre ou la mienne, mais ornée de ses intimes réalités sentimentales, de celles qui n'apparaissent pas aux âmes grossières. Il a aimé une jeune fille, Marie, et comme il s'était fixé comme règle de ne laisser jamais sa personnalité s'absorber il l'a, au bout des premières fatigues de l'habitude, rejetée dans l'inconnu d'où elle avait un jour surgi. Mais cette tentative d'avortement reste vaine. L'amour qui auparavant et pour d'autres femmes était demeuré embryon d'extases premières, fleurit dans la solitude de la séparation même. Et c'est le retour, à la première occasion, le hasard béni par la volonté trop fière ou trop faible pour le chercher, et la gestation passionnelle qui, à travers les révoltes d'une raison adverse et perverse, se poursuit victorieusement. Il n'y a point d'intrigue mais seulement une suite de petits spectacles, facettes infiniment nombreuses, débris kaléidoscopiques de la vie, et par dessus ces petites choses ordinaires leur parfum, surtout, subtil, sentimental, dont la grâce aisée ne dépend point d'un procédé littéraire, qui n'a rien du patchouli ou de l'opoponax boulevardier, mais qui embaume des senteurs robustes, la lavande et le thym de la pleine nature.

Deux passages :

« Ce fut tout angoissé de méfiance que je regardai pour la première fois se déshabiller Marie. Aussi bien je connais quantité de femmes même parmi les plus belles qui n'ôtent jamais que peut-être si elles se savent seules, bien seules, leurs bas. Elles sont comme les paons et les sirènes qui, pudiquement, cachent leurs extrémités inférieures.

Lorsque Marie n'eut plus que ses bas blancs, elle s'assit au bord du lit, me tendit ses pieds et me dit !

— « Ote-moi mes bas ! »

C'est alors que je vis qu'elle était sans tare. C'est alors qu'assis devant elle je baisai un pied plus beau, mieux fait et plus gracieux que jamais poète n'en a prêté à sa belle... »

Déjà l'âme incertaine et sceptique du donjuanesque jouisseur moderne s'étonne de ne point retrouver les ridicules accoutumés de ses sexuelles satisfactions. Il s'émeut et se rédime peu à peu jusqu'à la pleine réhabilitation de l'amour.

Chapitre XII : Tout habillée ou presque déshabillée ou demi-nue ou tout à fait nue Marie est toujours ravissante.

Ce n'est pas cependant de quoi me la faire préférer à toutes les autres femmes, entre lesquelles il en est certainement quelques-unes, aussi belles. Qu'est-ce donc qui me la fait préférer à toutes les autres? C'est un secret. C'est ce mystère par lequel Dieu a créé ma Marie spécialement pour moi, selon mon goût, comme je la voulais. Marie le sait bien. Observez-la en la compagnie d'autres femmes. Quelle agitation! Comme elle se sent mal à l'aise! Elle oublie sa correction; ses façons sont excessives, tantôt elle est gaie et tantôt tout-à-fait silencieuse et distraite. On dirait un oiseau changé de cage.

Au contraire, elle n'a pas plutôt passé mon seuil qu'elle retrouve l'aisance et le naturel. Elle ne bat plus de l'aile. Son bec ne retombe plus sur sa gorge. Elle se retrouve à sa place accoutumée et devient elle-même. Librement vous la verriez s'abandonner à la joie ou au chagrin. Il n'y a plus rien ici pour la distraire des sentiments où elle s'abandonne librement. Du premier jour elle a compris que j'étais celui à qui elle appartenait. Depuis elle n'en a jamais douté un seul instant.

C'est cette certitude absolue d'être à moi, l'aveu sincère qu'elle en a fait, l'impossibilité d'admettre autre chose qui ont resseré toujours davantage les liens qui attachent mon cœur à Marie et n'ont fait à mesure que de leur donner plus de force.

Il est des femmes qui croient encore, pour gagner plus sûrement les hommes, au jeu

(1) *Marie*, par Peter Nansen, roman traduit du danois par Gaudara de Vinci, dessins de Pierre Bonnard. Paris, édition de la Revue Blanche, 1, rue Laffitte, grand in-18° 243 pages.

fade de la coquetterie. Elles affectent de les attirer et puis de les repousser. Vrais papillons dont l'envol s'affole loin à droite, aussitôt à gauche. Partout ne voient que bras prêts à les recevoir, n'hésitent qu'au choix de ceux où elles vont se laisser choir. Simagrées dont Marie a toujours bien su se garder. Miroir à alouettes où ce ne sont que les sots qui se laissent prendre.

Marie m'aimait — rien de plus. Elle m'appartenait précisément de la façon et autant que je voulais.

Un jour vint où je la voulus toute entière, jour de bonheur pour tous deux. »

Quel charme profondément humain dans cet égoïsme de mâle naïf et quelle caresse d'émotion vraie ! Aucun des livres qui viennent de paraître n'est aussi exquisement naturel. Ceux-là que nous examinerons tout à l'heure, *Les Déracinés* de Maurice Barrès, *Le Mannequin d'osier* d'Anatole France, *Les Lettres de Malaisie* de Paul Adam, *La Canne de Jaspe* de Henri de Réguier sont des constructions logiquement échafaudées par des intellectuels prisonniers de leur supériorité d'esprit. L'énergie, le caractère, la vie de leurs œuvres en souffre étrangement.

Mais un autre livre, très savoureux, est sorti de cette excellente collection de la Revue Blanche. Ce sont des *pages posthumes* de Stendhal (1). Qu'il apparait avec netteté, dans son dur égoïsme d'enfant gâté par les vanités de la vie et la facilité des passions ! C'est tout autre chose qu'un « vieux beau apoplectique. » Dans ces œuvres posthumes tout à la grâce des notations irréfléchies, tout à l'abandon de soi-même, on le voit si bien. Contemporain d'Alfred de Musset et de tous les romantiques français, on n'a jamais compris autour de lui l'Amour que comme une vignette de la vie qui grouille, triste, grise, noire, sous ses lointains rayons. Cet amour moderne profanateur, dilettante, léger, comme un Cupidon du XVIII° siècle, il l'a reproduit mais en gravant des joies et des souffrances dans sa couche légère de mondanité. Le Monde conventionnel, mensonger forum des vanités, a pour caractères principaux de haïr les sentiments et d'admirer les idées et d'un autre côté de préférer les attitudes aux actes. Stendhal était un homme du monde. Il tient à avoir un système comme il tient à la correction de son habit. Il se pique d'une apparence irréprochable même dans les énormités qu'il dira. Ce flegme de correction extérieure est bien moderne. Mais ce qui sauve cet homme c'est la tourmente interne de ses sentiments et sa faculté d'apercevoir aisement sous la mondanité des paroles et sous l'attitude choisie, le monde sentimental d'autrui, l'âme nue et vraie, Sphinge différant de l'aspect sensoriel de celui qui la porte, et dont il saisit, en un éclair, le regard terrible ou doux. N'était-il pas reçu, à son époque, de ne montrer qu'un Napoléon de lithographie, petit fétiche d'enthousiasme militaire ? C'était la conception mondaine qui ne voit que des attitudes. Ou bien c'était Napoléon, organisateur de la France impériale, élément central et clef de voûte d'un système politique et c'était encore la conception mondaine qui saisit plus aisément les idées. Le Napoléon de Stendhal n'est point celui-là. Son regard sûr a percé les oripeaux de théâtre et les mensonges diplomatiques. Il l'a vu, en sa réalité mystique, avec son âme carnassière et inflexible, avec sa fureur passionnée d'Italien, comme il a vu et groupé dans la *Chartreuse de Parme*, autour de cette ville de Milan encore si française pourtant, toutes ces ardeurs italiennes ignorantes de la Société polie et promptes à mettre à nu leurs spontanéités.

Les premières lignes du livre font en même temps de la Société française un portrait qui a peu changé.

(1) *Napoléon. De l'Italie. Voyage à Brunswick. Les pensées. De l'Angleterre Commentaire sur Molière*, œuvres posthumes de Stendhal, notes et introduction par Jean de Mitty. Paris. Édition de la Revue Blanche, 1, rue Laffitte, 1898, grand in-18° 260 p.

« En 1785 il y avait *Société* c'est-à-dire que des êtres indifférents les uns aux autres, réunis dans un salon, parvenaient à se procurer, sinon des jouissances fort vives, au moins des plaisirs fort délicats et sans cesse renaissants.

Le plaisir de la Société devint même si nécessaire qu'il parvint à étouffer les jouissances qui tiennent à la nature intime de l'homme et à l'existence des grandes passions et des hautes vertus.

Tout ce qui est fort et sublime ne se trouve plus dans les cœurs français. L'amour seul fait quelques exceptions. »

Il oppose à cette Société la rude figure du Capitaine qui disait de Crétet son meilleur ministre de l'Intérieur, dont on lui annonçait la mort prochaine : « *Rien de plus juste. Un homme que je fais ministre ne doit plus pouvoir pisser au bout de quatre ans, C'est un honneur et une fortune éternelle pour sa famille !...* » En fermant ce livre j'ai revu Irving sur la scène du Lyceum, dans *Madame sans Gène*, avec sa démarche saccadée d'ataxique, ses yeux inquiets et dévorants, son horrible grognement de fauve en chasse et j'ai frissonné profondément.

Il y a encore les *Lettres de Malaisie* (1) description d'une cité fouriériste.

L'*Utopie !* voilà une forme littéraire jeune et inattendue ! Après les dissections naturalistes et le pénible grincement de leur pessimisme, n'est-elle pas l'expression même du mouvement contemporain dans lequel la joie et la confiance envers la Nature refleurissent ? N'est-elle pas fleur mystique ? Ne prétend-elle point saisir la *réalité morale* des choses, ce qu'*elles doivent être* dans son fouillis de phénomènes qui se bousculent hors du passé ? Mais hélas ! le livre de Paul Adam n'a point cette magnifique allure. Il y a peut-être en lui une grande ingéniosité de détails, mais l'âme, ce qui fait la beauté de « *Marie* », les effleure à peine. Il s'agit dans cette affabulation, d'un diplomate espagnol à l'excursion dans les profondeurs de Bornéo où son gouvernement suppose que les insurgés des Philippines ont quelque allié secret. En effet, un groupe de socialistes, sous la conduite de Jérôme le Fondateur y est venu installer une cité prodigieusement prospère. Nulle part de tels perfectionnements, matériels ! Nulle part une plus juste réglementation, une plus naturelle distribution des aptitudes et des penchants ! Le diplomate espagnol capturé par les citoyens, circulant à travers leur vie, envoie à un ami d'Europe sous forme de lettres le récit de ses observations.

Si le fond même des théories sociales du livre, dans lesquelles il n'est possible qu'à un naïf de voir le Socialisme contemporain est d'un simplisme qui mérite peu de discussion et si les anecdotes sont tout au plus d'un julevernisme bien écrit, la tendance générale du livre intéresse. La magnifique idée de Fourier, qu'il est des lois suivant lesquelles on peut, en bon jardinier cueillir les hommes ainsi que des fleurs, la *Viriculture*, s'y déploie à l'aise, mais ce qui charme surtout, c'est que tout en y reconnaissant une surhumaine vigueur, le développement de ces lois atteste les défauts logiques de leur caractère systématique. Oui, est-on tenté de se dire avec le diplomate espagnol, voilà une vision bien ordonnée, mais quelle symétrie insupportable ! Cela, le socialisme ! M. Paul Adam l'aura voulu décrire pour la Revue des Deux mondes ! Pareil doctrinarisme rigoriste, tout en formules, n'a rien à voir avec les tumultueux et superbes soubresauts du mouvement ouvrier. Sa réalité mystique et morale de souffrance humaine, son désir de rénovation et d'originalité, sa folie d'héroïsme et de patient travail, voilà le socialisme ! Tout le reste est mesquin échafaudage scolastique ! Et ce que je trouve profondément socialiste dans ce livre, c'est précisément ce qui semble en être la critique. Là, la réalité morale de l'âme humaine se dénude. Oh ! Si passionnément !

(1) *Lettres de Malaisie*, roman par PAUL ADAM, Paris. Edition de la Revue Blanche, 1, rue Laffitte, 1898 gr. in-18° 239 pages.

« Le diplomate espagnol, guidé par deux compagnes, Pythie et Thia, a visité les sections diverses de l'Etat et au danger que court sa civilisation à lui devant une société si forte, si disciplinée, si ennemie de tout ce qui lui est cher : — la fantaisie de soi-même, la liberté, — il est pris d'un ardent patriotisme, il espionne les secrets des grandes nefs aériennes porteuses de torpilles qui seront lancées un jour sur l'Europe arriérée :

« Des indigènes m'épient, dit-il dans la dernière lettre....... Pythie blâme mon imprudence. Elle croit que les gens de la Dictature me laissent ainsi manœuvrer afin de me convaincre tout à coup de trahison...

... L'émotion du soir met les lèvres de Pythie sur mes lèvres. Tout son corps tremble contre ma poitrine... « — tu vas mourir, dit-elle, je sens que tu vas mourir... et je commence à te chérir pour ta faiblesse touchante. Tu vois. Je n'ai plus de bonté à l'égard de ceux qui ne sont pas les grâces de ton âme... Moi, je ne comprenais que la fusion de l'individu dans le corps social et sa contribution à l'âme universelle où il se perd. Je ne comprenais que cela et je me donnais à tous les désirs de procréation, à la vie de tous, à l'instinct total des hommes. Je visais l'orgueil de respirer par toutes bouches et de penser avec tous les cerveaux. Tu es venu avec tes idées de jadis ; avec les folies de l'autre temps ; avec la jactance puérile du jeune sauvage qui aime à se dire incomparable. Tu rassemblais tout en toi. Je dispersais moi en tout. Et nous voici ce soir, émus d'une palpitation pareille, sans que j'aie rien renié de ma foi, sans que tu aies rien nié de la mienne. Pourtant je sais que tu vas trahir mon idée. Ma volonté n'a point la force de te vaincre et je laisserai ton caprice détruire l'œuvre admirable... afin de te complaire ; et je souhaite que tu trompes la vigilance des espions pour retirer aux peuples la chance, ici concertée de leur affranchissement. Comme tu m'as changée toi... toi !... toi qui me fais l'ennemie de mes espoirs, de mes croyances, de tout ce qui constituait mon être... Et je ne devine point la cause de ce changement. Tu es là ; je n'existe plus qu'en toi... Oh ! tes lèvres et la force de tes yeux !... »

Si les *Lettres de Malaisie* expriment bien les défauts de tout Doctrinarisme social, *Le Mannequin d'osier*, les *Déracinés* et *La Canne de Jaspe*, sont précisément de belles œuvres rongées de « Doctrinarisme intellectuel. » Ce sont de belles pommes véreuses. Oh ! Henri de Regnier cotoie étroitement le sentier mystique, mais il ne daigne pas y jouer, y jouer en pleine liberté. Il en saisit le parfum étrange et doux. On le voit se retourner avec terreur environné d'ombres, mais l'avare ne veut rien leur abandonner des trésors de son intelligence. L'âme décorative des choses lui murmure des phrases somptueuses. Répond-il ? L'Univers autour de lui s'agite donc en vain, symbolique et singulier ! Oui, il tourne autour d'une âme de pierre, dont le masque immobile ne cesse point comme la vasque d'une fontaine, de chuchoter le monotone jet d'eau de ses phrases de cristal. Des phrases, hélas, rien que des phrases !

De même que parfois une émotion profonde anime cette symétrie de grands jardins noirs et de beaux étangs où se promène ta froide intelligence, De Regnier, « parcourant le Labyrinthe, fréquentant le bosquet et lisant le livre page à page comme si du bout de ta haute canne de Jaspe, Promeneur solitaire, tu retournais sur le sable sec de l'allée, un scarabée, un caillou ou des feuilles mortes, » de même une réalité vivante parfois crispe, illumine ou terrifie le sourire ironiquement immuable d'Anatole France. On voit passer dans l'intellectualité glacée d'une observation perpétuelle des hommes et des choses chez France comme chez De Regnier, tout à coup, quelque galopade bestiale de Faune. C'était Chouette dans le *Lys rouge*, c'est le chemineau Pied d'Alouette et la bonne Euphémie dans le *Mannequin d'osier*.

Le personnage principal, M. Bergeret, sorte (1) de philosophe menu et douce-

(1) Le *Mannequin d'Osier*, par Anatole France. Paris Calmann Lévy, éditeur, rue Auber, 3, 1897, in-18°, 350 pages.

ment acariâtre, est un professeur honni et détesté de toute la petite ville parce qu'il est à la fois humble et paradoxal. Sa femme le trompe avec M. Roux son meilleur élève. M. Bergeret, dès le début du livre les surprends mais sa finesse dégénérée, placide et peu sanguine ne se venge point par un éclat mais par la sourde hostilité d'une rancune tenace qui atteint, blesse, ravage profondément Mme Bergeret et amène à la fin, leur séparation.

C'est un prétexte à conversations sur les problèmes généraux du moment et tous les personnages, le chemineau et la servante exceptés, ne sont que de précieux petits fantoches dont on entend grincer les articulations et dont les paroles et les gestes n'ont qu'une grâce de mécanique. Cependant, comme pour les *Lettres de Malaisie*, il y a dans cet artificialisme général qui n'est pas seulement montré dans les âmes mais surtout dans le fonctionnement départemental des institutions publiques, une sourde tristesse de déchéance. On sent que dans cette France officielle, autrefois si généreuse et si grande, il n'y a plus que des rouages sans âme. C'est ce que le commandeur Aspertini dit précisément à M. Bergeret (1) en quelques paroles qui ne sont pas gracieuses comme les autres mais fortes :

« Si votre âme ne fait plus frissonner l'âme des nations, si votre voix ne fait plus battre le cœur de toute l'humanité, c'est que vous ne voulez plus être les apôtres de la justice et de la fraternité, c'est que vous ne prononcez plus les saintes paroles qui consolent et qui fortifient ; c'est que la France n'est plus l'amie du genre humain, la concitoyenne des peuples, c'est qu'elle n'ouvre plus les mains pour répandre ces semences de liberté qu'elle jetait jadis par le monde avec une telle abondance et d'un geste si souverain que longtemps toute belle idée humaine parut française ; c'est qu'elle n'est plus la France des philosophes et de la Révolution et qu'il n'y a plus dans les greniers voisins du Panthéon et du Luxembourg de jeunes maîtres, écrivant, la nuit, sur une table de bois blanc, ces pages qui font tressaillir les peuples et pâlir les tyrans. Ne vous plaignez donc pas d'avoir perdu la gloire que redoute votre prudence.

Cette décadence morale de la France publique qui a un tel retentissement, par toutes les corruptions intimes révélées tout à coup sous forme de scandales, affaires du Boulangisme, du Panama, affaire Dreyfus, a fait naître un livre qui se prétend explicatif de cette dissolution générale : *les Déracinés* (2).

C'est l'histoire d'un groupe de collégiens qui ont quitté le lycée de Nancy pour entrer dans le Maelstrom de Paris et servir le mouvement d'organisation nationale de l'époque gambettiste. Pendant leur dernière année de rhétorique ils ont eu comme professeur un certain Bouteillier dont les lignes suivantes définissent, sur un talent réel, le doctrinaire aspect, la domination prétentieuse, l'aspect souverainement moderne et déplaisant de sous-instituteur couronné :

« M. Bouteiller sait qu'un individu n'a pas de droits contre la Société et il connaît ce qui convient le mieux à la Société. En conséquence il lui appartient de la servir en l'administrant comme à ce troupeau d'enfants de la servir en se pliant à une sage administration. Il ressemble en plusieurs points essentiels bien qu'il s'en distingue par ailleurs, fortement — à M. Burdeau. M. Burdeau a écrit : « Nous n'avons le droit de distraire du service de l'Etat aucune fraction de notre fortune, aucun effort de notre bras, aucune pensée de notre intelligence, aucune goutte de notre sang, aucun battement de notre cœur. »

Sa netteté d'idées et leur défroque républicaine les a séduits et a contenté leur soif de sentiment. Les voilà à Paris, avec Bouteillier que Gambetta a rappelé près de lui, les voilà lancés dans ce monde totalement artificiel, à la suite de cette éducation fausse et privés de toute communication avec le terreau natal

(1) P. 35.

(2) *Les Déracinés. Roman de l'Energie nationale*, par Maurice Barrès, Paris. Charpentier, in-18°, 491 pages.

dont ils sont la floraison pourtant et dont tous leurs actes vont s'appliquer à renier l'originalité, voilà les *Déracinés !*

Ils vont vivre dans ce carrefour où s'entassent tant de traditions différentes et pour y vivre en société, selon la tradition de Paris, avec le cosmopolitisme croissant, cela ne sera possible qu'à condition qu'ils adorent exclusivement *les dieux de Société*, qu'ils rentrent en eux-mêmes leur sentiment et leur passé original pour ne plus apprécier que l'artificielle fabrication d'ingéniosités intellectuelles ou d'attitudes cabotines. Aucune tradition ethnique ne peut tenir dans une pareille fournaise. Comme dans la liquéfaction des gaz elles se transforment en un corps nouveau, en *intellectualités de Société.*

Il semble que l'auteur ait assez bien entrevu cette loi. Les différents tempéraments qui se partagent ce groupe *s'ingéniosent* chacun selon sa nature. Stenel, forte organisation équilibrée et solitaire, goûte la joie et la sensualité de Madame Asturé Aravian, l'Arménienne, et la fraîche ardeur de Thérèse Alison. Il est fait pour agir, mais une tristesse intellectuelle embrume de son réseau de brouillard tous ses actes mélancoliquement. Il sent que ce sentiment ne pousse plus dans la terre forte de son existence antérieure et héréditaire. Gallant de St-Phlin, jeune seigneur catholique, est resté lié au contraire au domaine lorrain et sa figure fine et réactionnaire séduit par sa morale innée. Les figures inférieures, Renaudin, le reporter, Racadot et Mouchefrin, les déclassés qui finissent par assassiner Madame Aravian et dont les courses à la fortune forment l'intrigue du livre, s'ingéniosent selon leurs ignobles natures. Rœmerspacher, le plus net des intellectuels, donne au livre sa signification avec son autorité incontestable et ses défauts. De même que c'est au petit vieillard à lunettes, Monsieur Taine, qu'il rapporte, dans son honnêteté de carabin croyant, la foi systématique de ses observations, de même c'est à cette philosophie sociale que le livre se rattache. Si je ne craignais qu'on y voie le dénigrement d'une œuvre si estimable, je dirais que c'est le devoir d'un disciple de M. Taine. La visite de M. Taine à Rœmerspacher en est en effet le sommet. La visite de ces jeunes gens au tombeau de Napoléon, qui veut être plus grande, n'a plus la même pénétration.

« Les idées sont abstraites, dit M. Taine à Rœmerspacher ; on ne s'y élève que par un effort : quelque belles qu'elles soient, elles ne suffisent pas au cœur. Ce sera une chose admirable si grâce à ces compatriotes, vous pouvez introduire dans votre vie la notion de sociabilité. »

Oui, M. Barrès, les idées abstraites fut-ce les vôtres, pénétrantes comme des lames, ne suffisent pas au cœur, mais elles ne se complètent que par lui, et non par d'autres notions, fût-ce la notion de sociabilité. Dans les *Déracinés*, comme dans Taine tout entier, il règne la froideur convenue d'un intellectuel supérieur mais homme de société. Il manque à ce fier doctrinarisme qui a quelque chose de scolastique, un remuement intime dont la douceur dépasse toutes les ingéniosités. Assez d'êtres pensants, un peu d'êtres aimants, assez de démonstrations écrites, et, de grâce, *quelque sensation* DE LA VIE.

LÉON HENNEBICQ.

CORRESPONDANCE

AMOUR LIBRE

(A propos d'un avis émis par un critique de *l'Humanité Nouvelle*)

Ferri disait dernièrement que l'humanité deviendrait meilleure quand les hommes auraient la sécurité du pain de l'estomac et celle du *pain de l'esprit*, deux joies nécessaires.

Ne croyez-vous pas qu'il faudrait, pour être bon, avoir aussi la sécurité du pain du cœur ?

Partout on parle d'amour libre. Dans *l'Humanité Nouvelle* qui veut vraiment aider à l'accouchement d'une nouvelle humanité, je vois dans le n° d'Octobre ces mots : la femme a droit à l'amour libre comme l'homme.

Mais qu'est-ce que l'amour libre, le pain libre, la pensée libre ? N'est-ce pas un leurre et un trompe-l'oreille, que ce mot de liberté ainsi employé ? N'est-ce pas bien plutôt le *pain assuré, l'amour assuré,* l'activité et l'originalité de la pensée *assurées* qu'il nous faut, afin que nul ne tremble plus, que les ouvriers ne soient plus forcés de s'humilier ou de s'emporter en des explosions de colère individuelle ou collective, afin que les penseurs osent dire en leur belle simplicité les choses qu'ils entortillent de précautions et de rhétorique maintenant, afin que les femmes ne soient plus forcées de mentir et de ruser et que tous les hommes aient la force d'être ce qu'ils sont ? Quand les ouvriers demandent le travail assuré, cela veut-il dire qu'ils veulent passer, sauter d'un travail à un autre suivant une fantaisie ? cela ne veut-il pas dire qu'ils veulent seulement avoir la possibilité de suivre leur propre instinct d'activité, leur instinct personnel, profond, organique ; et que en échange de ce choix qu'on leur laisse, ils essaieront de le découvrir clairement d'abord, de le suivre courageusement ensuite ? Ainsi me paraît-il, en est-il de l'amour. On confond libre amour et libre choix. Là est l'erreur de notre société jetée hors de ses vieux gonds par une accélération inattendue de mouvement : si elle est si indulgente à ceux qui changent facilement d'amour c'est qu'elle connaît son impuissance à favoriser et à éclairer nos choix. Et il faut que le choix soit non seulement libre, mais que, de plus, on ait donné à toute créature humaine la possibilité de connaître ses sympathies et ses antipathies, ses richesses et ses insuffisances, choses si claires, si indubitables dans l'enfance, si embrouillées plus tard quand la nature primitive n'a pas eu la force de résister aux faussetés de certaines « civilisations ».

Mais qui nous dira la folie, la sottise, la stupidité des êtres sans entrailles et sans cœur qui prêchent l'amour fantaisie, l'amour libre, sans examiner si au fond de l'homme l'instinct sexuel n'est pas lié à l'instinct affectif, si ces deux choses ne sont pas, de leur nature, inséparables et si ceux qui se donnent, qui donnent leur corps ne font pas, ce faisant, le grand contrat de la Nature unissant deux existences, deux âmes, deux esprits, deux cœurs ? — contrat toujours méconnu, traité, en notre dégoûtante vie oisive de bourgeois, comme la nourriture était traitée par les Romains de la décadence, qui voulaient goûter mais non digérer, avoir le plaisir et vômir le reste. On vômit tout le reste pour l'amour. — Toute une classe d'hommes et de femmes arrange la vie de façon à contrecarrer la nature qui unit l'homme et la femme pour la reproduction, pour leur perfectionnement physique et intégral, pour l'exaltation en eux de la vie. Aussi l'homme reste brutal, égoïste, il lui faut du génie pour rester sincère et sortir des idées étroites, la femme est agitée, sentimentale, névrosée, elle se débat en des actualités impuissan-

tes et contradictoires. La nature se venge en leur ôtant à tous deux la compréhension de la beauté de la vie et toutes les ingéniosités de la bonté, ces facteurs de progrès et de renouvellement. Aucune œuvre forte ne peut sortir d'eux. Enfants, travail, pensée sont engendrés dans la fièvre et l'insécurité, l'agitation, la joie momentanée et superficielle. Comment ces choses seraient-elles fortes ?

Je ne sais si la science parle bien haut à ce sujet. Je ne puis apporter que mon instinct féminin, mais je voudrais en faire sentir toute l'énergie et crier de toutes mes forces la nécessité de l'unité d'amour, la fatalité naturelle qui ainsi l'ordonna, le malheur qu'entraîne pour l'homme comme pour la femme, la polygamie de nos villes, la laideur des angoisses et des ruses féminines, fussent-elles brodées de douceur et de patience, et toutes les rapetissantes précautions qui enlèvent à l'animal humain son allure franche et spontanée.

La seule liberté possible c'est celle de l'être qui est lancé avec une force assez grande dans le courant simple et profond de sa propre destinée pour résister aux courants étrangers à sa race, à son tempérament et les écarter de lui sans effort d'examen ou de raisonnement, par le seul pouvoir de son élan.

Ah ! la joie d'être pleinement homme quand on est homme et non fractionnairement ennuque, d'être ferblantier ou artiste, ou frère prêcheur, ou femme, ou berger, quand on est né tel ! La belle joie d'être ce qu'on est sans entraves ! dût-on pour cela travailler, laborer, avancer petitement toute une vie ; — voilà la liberté ; c'est de l'obéissance à la réalité de ce qu'on est, de l'abandon à l'impulsion de ce grand fleuve qui nous porte aussi loin que chacun de nous peut aller. Et le plus franc, le plus fier, le plus LIBRE de tous les amours, n'est pas l'amour changeant, c'est l'amour unique ; celui-là seul peut réaliser une destinée, un ensemble, une véritable et féconde harmonie. Celui-là seul a cet arrière-goût de travail que nous voulons sentir en tout ce que nous faisons pour nous en glorifier et avoir la jouissance consciente de toute notre force.

Celui-là seul peut ajouter à l'intimité initiale, la révélation progressive, sans borne, d'une intimité qui nous fait lentement pénétrer les secrets enfouis des générations passées, de la race, et les inexprimées et prophétiques sensations qui dorment au fond de nous et dont nous restons encore ignorants après tant de siècles de pensée et d'expériences vitales trop fragmentées.

MARIE MALL.

LA CONCEPTION DU SOCIALISME

M. A.-D. Bancel, dont je ne conteste pas le remarquable talent littéraire, ne me semble pas avoir toujours bien compris ma pensée.

Ainsi, il me reproche d'avoir dit que les socialistes démocrates n'ont pas assez étudié le côté politique de la question sociale, et pour me prouver que je me suis trompé, il rappelle que les socialistes démocrates ne se sont mêlés que trop d'élections et de politique. Mais autre chose est se mêler de politique, autre chose connaître les lois politiques — lesquelles sont d'ailleurs aussi intéressantes à connaître que les lois économiques. Or, les socialistes en général ne se sont occupés que du problème économique : les socialistes démocrates en particulier ont toujours soutenu que la question économique était tout, où du moins fondamendale. C'est faute d'avoir approfondi la question politique qu'ils se prononcent indistinctement pour et contre le gouvernement direct, pour et contre le *référendum*, pour et contre le mandat impératif, etc.

*
* *

Puisque M. Bancel a voulu faire ma psychologie, en décrivant l'évolution de ma pensée depuis la publication de ma brochure « Nécessité et bases d'une entente » — il aurait pu rappeler aussi mon article dans la *Société Nouvelle, L'individualisme dans l'anarchisme* — qui marque également une étape dans le chemin que j'ai parcouru en venant de la conception utopique et métaphysique du socialisme à celle que je crois en être la conception positive. S'il y avait songé, il se serait peut-être aperçu que ce n'est pas, comme il le croit, un changement de tactique qui a amené chez moi le changement (si changement il y a) de théories mais justement l'inverse.

Quoi qu'il en soit, la question est de savoir s'il faut se faire une idée concrète de la nouvelle organisation sociale, ou se contenter d'énoncer des principes abstraits, tels que

la solidarité, la liberté de l'individu, l'harmonie des intérêts — et laisser aux événements, si je peux ainsi m'exprimer, le soin d'en tirer telle organisation sociale que possible. Je suis convaincu que les dits principes doivent prendre des formes concrètes, s'incarner en des institutions, en des organisations, se traduire par des pactes, des coutumes, des règles convenues — et je crois que nous avons le devoir de préciser, afin que les gens qui en haine du gouvernement et des injustices de l'organisation présente accourent dans nos rangs, ne soient pas embarrassés le jour où ils devront réaliser notre programme et ne restent pas déçus.

M. Bancel est d'un autre avis.

« Comment fonctionnera une société communiste-libertaire ? *Voilà ce que nous ne pouvons déclarer* » — écrit-il.

Donc, vous préconisez une société, dont vous ne pouvez pas même imaginer à peu près le fonctionnement. C'est comme les gens qui affirment l'existence d'un être (Dieu) qu'ils se déclarent incapables de concevoir.

— ... « Néanmoins, *dans le cas où le bon fonctionnement dépendrait d'un communiste sincère...* »

C'est une hypothèse, que personne ne voudra admettre comme possible, pas même M. Bancel, car je ne lui fais pas l'injure de croire qu'il préconise une *monarchie communiste*.

— ... « le premier travail serait, il nous semble, d'*assurer ou de faire assurer* (qui le ferait ? par qui le ferait-on ?) à chaque individu un certain minimum de bien-être » ...

Un *certain minimum* ! l'imprécision *voulue* de cette expression est fort suggestive. Ce « certain minimum » personne ne saurait le fixer, ni quantitativement, ni qualitativement, il pourrait n'être pas le même pour tous. Et comment le rendre obligatoire ? comment l'assurer à tous les individus ? par une loi peut-être ? ou par une inspiration du Seigneur ?

— ... « Et cela étant, on connaîtra la somme des besoins de la société » ...

Pardon, on connaîtra le minimum, pas plus. Et pour le reste qu'est-ce qu'on va faire ?

— ... « Cela établi, si les hommes trouvaient préférable ce régime à celui qu'ils auraient abandonné » ...

M. Bancel ajoute entre parenthèse qu'ils le trouveraient vraisemblablement. Admettons-le. Mais, tous ? et si quelques-uns imaginaient un système qu'ils croiraient meilleur ? Qui décidera ? Pourra-t-on réaliser le communisme amorphe sans l'unanimité des membres de la communauté ? Et peut-on raisonnablement s'attendre à l'unanimité, voire dans une petite communauté (pas trop petite d'ailleurs, car elle doit suffire à elle-même) ? Et lors même qu'on sera d'accord sur la bonté du régime communiste, sera-t-on unanimement d'accord aussi sur la bonté des mesures pratiques prises pour les différentes affaires ?

— ... « Ils n'auraient qu'à donner à la Collectivité le temps de travail suffisant pour le maintien de ce nouveau régime économique ». Mais justement ils peuvent ne pas se trouver d'accord sur le temps de travail nécessaire. Encore le temps ce n'est pas tout : il est aussi question de qualité de travail, d'intensité d'effort, etc. Est-ce que chaque individu donnera justement ce travail, dont la société a besoin ?

Je ne veux pas poursuivre cette réfutation par trop facile. Voici un raisonnement de M. Bancel, c'est ce que dans les écoles on appellerait un *sorite* :

« Que l'homme *vive*, et il sera bon, et s'il est bon, il sera moral, et s'il est moral, il sera sociable, et s'il est sociable, il se passera de l'autorité qui le corrompait »...

Et lorsqu'il se sera passé de l'autorité, que fera-t-il ? Comment vaquera-t-il à ses différentes affaires ? comment s'arrangeront les millions d'habitants d'un pays pour la production, pour la distribution des produits, pour la construction des maisons, etc, etc., enfin pour vivre ensemble et pourvoir à leurs besoins ?

M. Bancel ne veut pas nous le dire. Il se contente de s'écrier : « nous nous moquons des majorités ».

Est-ce là toute la solution du problème ?

SAVERIO MERLINO.

Rouca, via Beljiana, 7, 20 décembre 1897.

REVUE DES REVUES

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La République des enfants. — M. Commons étudie dans l'*American Journal of Sociology* une expérience assez curieuse faite aux Etats-Unis, celle de la République des Enfants, fondée par M. W. R George en 1890. Pendant quatre ans il ne fit qu'emmener de 200 à 250 enfants à la campagne durant les mois d'été. Une colonie se fonda ainsi qui se renouvelait tous les ans. En 1894 M. George eut l'idée de faire travailler les enfants, auxquels il donnait un salaire en nature. C'est l'année suivante que naquit la « république ». Jusque là, le fondateur de la colonie l'avait régie lui-même, faisant respecter, à l'aide de punitions, ce qu'il regardait comme une nécessaire discipline. Il employait même le fouet, et en était venu à s'offrir lui-même au fouet. En guise de châtiment il contraignait le coupable de le lui administrer. Ce procédé, paraît-il, réussit assez bien. Cependant, l'année suivante, M. George confia l'administration de sa colonie d'enfants aux enfants eux-mêmes. Il commença par se nommer lui-même Président de sa république, et confia les diverses charges administratives à des hommes salariés. Mais bientôt il s'aperçut que les enfants eux-mêmes sauraient remplir ces charges beaucoup plus sagement que des adultes et en 1896 elles furent toutes confiées à des membres de la colonie. En 1897, il alla plus loin, et ce fut un des enfants qui fut élu Président de la République. Actuellement l'absolu self-government est le régime de la République des enfants, située près de Freeville, où se trouvent des propriétés de M. George. Ce régime est basé sur celui des Etats-Unis, le président est nommé pour un an, des sénateurs pour deux semaines, des députés pour une semaine, et les fonctionnaires pour un temps indéfini, mais ils sont révocables. Au point de vue économique, la république de M. George est moins libre. M. George restre propriétaire du sol et seul capitaliste. C'est après avoir essayé d'un régime plus libéral, dit-il, que M. George a fini par adopter ce système, afin d'empêcher l'agiotage et la spéculation, dont l'instinct s'était déjà fait jour, et grâce auxquels quelques-uns des enfants avaient pu centraliser tout le capital (représenté par du numéraire d'étain) de la communauté. Actuellement le monopole de toutes les industries de la communauté (et elles sont très nombreuses et productives) appartient à M. George qui les afferme. Les citoyens de la jeune république sont donc tous ses salariés. En retour c'est lui qui paie les trois quarts des impôts. Cependant M. George se propose de rétablir l'année prochaine un régime économique plus libéral. L'expérience faite par M. George serait intéressante à étudier de près, au point de vue de l'énergie individuelle et de l'initiative organisatrice dont ont fait preuve ces enfants américains, qui ont tout l'air de savoir se gouverner tout en se conformant aux mêmes principes de gouvernement, infiniment mieux que beaucoup de sociétés adultes. Ce que, au contraire, il ya de pénible dans le récit de M. Commons, c'est que cette jeune république semble trop fidèlement faite à l'image d'autres républiques d'hommes et qu'elle en reproduit les tares. M. George avait cependant là une magnifique

occasion d'essayer quelque chose de plus neuf et d'employer l'étonnante intelligence pratique de sa jeune communauté à autre chose qu'à reproduire la société adulte d'aujourd'hui, fût-ce en mieux. J'ajoute qu'actuellement, la république compte un grand nombre de citoyens permanents en dehors de ceux qui viennent chaque été augmenter la communauté, pour s'en retourner à la ville (la république est située aux environs de New-York) au commencement de l'hiver.

Individualisme et socialisme. — Un judicieux article clot le débat engagé depuis quelque temps entre Grant Allen et le Dr Auberon Herbert dans l'*Humanitarian*. M. Herbert est individualiste, et se croit par ce fait adversaire à outrance du socialisme. Or Grant Allen se plaît à lui faire voir que le seul individualiste logique est le socialiste. Les arguments apportés par M. H. à la défense de la société actuelle sont justement ceux qui servent à M. G. A. à l'attaquer. C'est la tyrannie, la petitesse et l'artificialité d'un régime socialiste que redoute le Dr H. Mais M. G. A. est l'adversaire précisément de tout gouvernement par une majorité, que ce soit celle des morts ou des vivants, qu'elle soit démocratique ou doctrinaire. Il demande « la libre association des hommes libres afin de repousser tout attentat à cette égale liberté... Pas de gouvernement, mais une coopération volontaire de tous les travailleurs. » Le socialisme ne demande aucun amoindrissement de l'initiative humaine, pas plus qu'il ne prétend entraver la concurrence naturelle ou qu'il ne croit pouvoir s'affranchir des lois naturelles de l'évolution. L'article de M. G. A. devra démontrer au Dr H. que l'idéal socialiste est loin d'être la diminution de l'individu.

Dans *The Artist,* étude sur le Pré-Raphaelisme, qui vaut surtout par un grand nombre d'illustrations : La Ghirlandata, Proserpine, Lilith, La Bella Malo et des études de Rossetti ; des reproductions aussi de Millais. Une étude également sur l'œuvre décorative de Patten Wilson avec de bonnes illustrations. Dans *To-Morrow,* R.-F. Backwell appuie sur le principe du Weissmannisme une série de paradoxes sur l'éducation dont il proclame l'inutilité et même le danger, puisqu'un « humanitarisme mal compris » tend à faire survivre des types fâcheux que l'on croit à tort avoir améliorés et qui, si l'on avait laissé faire la nature, auraient disparu. M. Backwell a au moins le mérite d'avoir poussé le Weissmanisme jusqu'à ses dernières conséquences.

LAURENCE JERROLD.

REVUES FRANÇAISES

L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits, référendum (*Mercure de France*, décembre 1897). — C'est à l'occasion d'un article publié dans le *Journal* par M. François Coppée et d'une tentative infructueuse d'appel au patriotisme des porte-monnaies français en faveur de l'Alsace-Lorraine que le *Mercure* a institué ce curieux référendum où 136 questionnés ont donné leur avis sur la question actuelle d'Alsace-Lorraine. Le résultat de l'enquête du *Mercure* est celui que faisait prévoir le fiasco de la souscription du journal. Comme très certainement le questionnaire a été envoyé surtout à la jeunesse qui n'a pas connu 1870 par expérience personnelle et qui n'a nul désir de goûter les charmes combinés ou réciproquement tirés de la mélinite, de la crésilite, de la roburite, de la schnébélite et autres délicieux explosifs, français, allemands, russes etc., elle a répondu à peu près unanimement que l'apaisement était fait, que la guerre de 1870-1871 n'était plus pour elle qu'un événement historique, dut la bouillante ardeur de M. Saint-Saëns s'en indigner. Il est à peu près seul, ce musicien, à se déclarer prêt à prendre les armes pour aller reconquérir les provinces perdues, car les Alsaciens-Lorrains qui, paraît-il, ne détiennent plus le record du patriotisme que lorsqu'il s'agit d'innocenter l'ex-capitaine Dreyfus, se contentent d'exprimer leur amour pour la France et leur douleur de la séparation. Il y a enfin dans l'enquête tout un groupe de réponses oiseuses, ce sont celles des poseurs et des fantaisistes, ou bien celle des gens qui, comme M. Léon Sey, n'ont vu là qu'une occasion de

dire des choses qu'il voudrait désagréable à M. Coppée, façon habituelle de témoigner sa reconnaissance des services rendus. Au fond il y a quelque chose d'enfantin, et de fâcheux dans ces enquêtes au point de vue des résultats généraux, quelque intéressante que soit l'expression individuelle des opinions.

Sur les Galères du Roi par ERNEST LAVISSE (*Revue de Paris* 15 nov. 1897). — Sauf une étude sur la marine des galères, un peu spéciale en conséquence, on n'avait encore rien écrit sur les galères de Louis XIV et de Louis XV. M. Lavisse vient de suppléer à cette lacune dans un article plein d'anecdotes curieuses et significatives. Les matériaux qu'il a employés sont cependant connus, mais en dehors des érudits on ne lit pas ces gros recueils documentaires. C'est, cependant, dans la correspondance de Colbert et des intendants seulement que l'on trouve les détails de la réorganisation de ces galères, qui faisaient une si grande consommation d'hommes que le ministère en vint à souhaiter que l'on convertit *même* la peine de mort en celle des galères. Les magistrats eurent aussi à cœur que le roi de remplir ces galères de forçats ; le parlement de Toulouse qui ne fournissait pas une chaîne suffisante à son gré, déclara qu'il avait confusion de si mal servir le Roi en cette partie et l'intendant du Portin renchérit sur cet aveu en déplorant que l'on ne fut pas bien secondé des juges. En fait, on envoyait aux galères les mendiants valides, qui feignaient une infirmité ou portaient un bâton ferré, les cabaretiers qui logeaient plus d'une nuit des inconnus sans les déclarer à l'autorité, les bohêmes, les vagabonds, les fainéants. « Leur physionomie est de galère », disait-on pour faire taire les quelques scrupules qui pouvaient hanter l'âme des intendants. J'ai oublié dans l'énumération les faux-saulniers, les déserteurs et enfin les prisonniers. En 1687 il y avait 600 huguenots sur les galères. Cela paraissait alors tout naturel et l'intendant, désireux de les bien nourrir et bien vêtir, très scrupuleux de ne rien détourner ou laisser dépenser qui diminuât la vie et le pain quotidien des forçats, n'imaginait pas qu'ils pouvaient être bien à plaindre et même qu'il y eut injustice à la disproportion de tel châtiment au crime plus ou moins réel qu'on imputait aux malheureux qui servaient le roi. M. Lavisse s'est arrêté à la disparition des galères : il y aurait lieu de continuer son travail jusqu'à la suppression de la chaîne et l'on verrait peut-être avec curiosité les hommes de Thermidor employer leurs premiers soins à vider les prisons en organisant une grande chaîne de plus de cinq cents forçats. (Archives nationales. A F. II. 60).

La guerre industrielle en Angleterre, par SIDNEY WEBB (*Revue de Paris*, 15 décembre 1897). — L'historien du Trade-unionisme raconte dans cette brève étude la grande grève des mécaniciens de Londres qui, déclarée le 5 juillet contre 5 maisons, s'étendait il y a quelques semaines à plus de 100.000 travailleurs et à toute la fédération patronale, d'Aberdeen à Plymouth, malgré le refus de certaines maisons considérables de rompre avec les Trade-unions. M. Webb, qui est un fabien distingué, n'approuve pas aveuglément les prétentions des trade-unionistes mécaniciens en qui il reconnaît le type du vieil unionisme resté fidèle aux idées corporatives et aux privilèges des métiers, mais il constate en même temps que l'existence de certaines exigences ouvrières, le manque absolu de dignité des patrons prétendant imposer un effort plus considérable sans augmenter le salaire et diminuer les heures de travail. Le leader des patrons dans cette affaire est le colonel Dyer de la maison Armstrong.

Les trois éléments de la société anglaise, par EDMOND DEMOLINS (*La Science sociale*, décembre 1897), préface de l'édition anglaise du livre à succès de M. D. — *Une expérience de lecture à travers les corps opaques* par le professeur GRASSET (*Annales des Sciences psychiques*, nov.-déc. 1897). Ce mémoire a été analysé dans la plupart des journaux sous l'indication : Expérience Ferroul-Grasset. — *La littérature brésilienne : le roman*, par LÉOPOLDO DE FREITAS (*Revue des Revues*, 1 déc. 1897). étude rapide et trop superficielle sur les romans d'Almicar, Tavora, Azevedo, Machado et Amis, Coelho Neto et le vicomte de Tannay (Silvio Dinarte). — *Le mouvement littéraire russe*, par le comte STANISLAS RZEWUSKI (*Revue des Revues*). M. R. étudie spécialement ici le

roman historique de Merejkovsky, *le Renégat* (Julien l'apostat), *Ploskogovié*, le roman de mœurs contemporaines de Gourevitch et enfin le récit de mœurs populaires de Tchekov, *Les Moujicks*. — *Numéro exceptionnel consacré à J. Baric* (*La Plume*, déc. 1897). — *Tradition et vivacité militaires* par le colonel DE VILLEBOIS-MAREUIL (*Le Correspondant*, 10 déc. 1897) Cette étude, écrite dans un sens très patriote et très conservateur, contient nombre de renseignements intéressants sur la carrière militaire et ses milieux nourrisseurs.

Albert SAVINE.

REVUES ITALIENNES

La science et la vie au XIXe siècle, par ENRICO FERRI (*Critica sociale*, 1er et 15 novembre 1897) : Discours de réouverture de l'Université Nouvelle de Bruxelles. — *Psychologie sociale et conditions économiques*, par G. SALVIOLI (*Rivista popolare di politica*, 30 novembre et 15 decembre 1897) : discussion approfondie et réfutation partielle des idées de Guglielmo Ferrero et de Gustave Le Bon, sur l'influence de la race dans les tendances des peuples à l'individualisme ou au socialisme d'Etat. — *L'esthétique naturaliste française : J.-M. Guyau*, par MARIO PILO (*Vita Italiana*, 16 novembre 1897) : comparaison critique des idées de G. sur le beau et sur l'art avec la théorie personnelle de l'auteur. — *La notion du crime selon les principes de l'école positive* (*Archivio di psichiatria e d'antropologia criminale*, vol. XVIII page IV, par F. PUGLIA : article important, où le crime est défini au point de vue scientifique comme une manifestation libre et spontanée de l'activité psychique, qui produit une perturbation dans les conditions essentielles de la vie sociale ; et au point de vue législatif comme la violation d'une règle établie par l'Etat, sous menace pénale ou répressive. — *Les conquêtes récentes de la psychiatrie* (en français), par CÉSARE LOMBROSO (même revue, fasc. V, VI) : on y justifie l'intromission de cette science dans la critique et dans l'art, dans la psychologie individuelle et sociale, dans la jurisprudence et dans la sociologie, dans la morale et dans l'ethnologie. — *La caravane de la mort*, par le capitaine ARNOLDO NICOLETTI ATTIMARI (*Nuova Antologia*, 16 décembre 1897) : terrible épisode, éloquemment évoqué de la retraite désastreuse d'une colonne italienne après la journée fatale d'Abba Garina.

MARIO PILO.

REVUES RUSSES

Souvenirs de prison, par A. K., (*Istoritcheski Wiestnik*, janvier, février, mars et avril 1897). — Les faits racontés dans ces souvenirs, dont l'A. est déjà mort, se rapportent à une vingtaine d'années déjà. Ces *Souvenirs* ont tout l'intérêt d'actualité de la vie russe, attendu que les choses n'ont pas changé depuis. L'A., un journaliste, condamné à la déportation en Sibérie, commence par la description de son séjour dans une prison de Moscou, destinée à recevoir tous les exilés en attendant la déportation en Sibérie. Il dépeint les usages et les mœurs dans cette *université de Boutyrki*, d'après le nom du quartier dans lequel elle se trouve, comme l'appellent ses hôtes passagers, parmi lesquels on trouve des types très intéressants. Des meneurs se distinguent par leur énergie et leur pouvoir et aussi des vagabonds qui, dans toutes les prisons, sont entourés d'une auréole de grandeur et jouissent auprès de leurs compagnons d'une estime illimitée. Ensuite c'est le voyage, la marche à pied sous l'escorte des soldats, marche pénible et meurtrière, pendant laquelle succombent les enfants et les femmes coupables d'avoir voulu suivre leurs maris en exil et payant de leur vie leur dévouement aux leurs. Embarqués sur un bateau, remorqués par un vapeur, les détenus s'y trouvent plus malheureux encore, car l'air et même la place leur manquent absolument et on s'entasse comme on peut dans la cale. Les malades sont nombreux et on abandonne les enfants morts dans les villages riverains en laissant à leurs habitants le soin de les enterrer. Pendant le trajet en voiture, sur les *troïkis*, en prévision d'évasion possible, les prisonniers sont rivés dix à dix à une chaîne commune. Ils ne peuvent faire usage que d'un seul bras ; ils ne peuvent se livrer à aucun mouvement indépendant de leurs compagnons. L'A. appelle ce voyage pour l'exil sa *via dolorosa*. Et au milieu de toutes ces souf-

frances auxquelles sont astreints ces détenus *criminels*, plus ou moins coupables et ces détenus *volontaires* — leurs familles qui les accompagnent — par l'application absurde du régime observé dans la prison et surtout pendant le transport, régime qui, semble-t-il, devrait assimiler toutes les inégalités des différentes conditions sociales, le narrateur relève les privilèges dont jouissent ici les nobles, de par la loi elle-même et surtout grâce au prestige que leur donne la naissance et la fortune, qui leur permet de mener aussi sous les verroux une existence aisée.

Des causes de l'effondrement du parti de la Narodnaia Volia, par Sibiriak, (*Narodovolets*, n° 3, Londres). — L'A. proteste contre l'opinion courante parmi la jeunesse russe contemporaine que le programme de la N. V. ne répondait pas aux besoins réels du pays, qu'il n'était qu'une utopie. Cette jeunesse qui a aujourd'hui adopté la tactique de « laisser les choses suivre leur cours historique en travaillant dans la même direction », ne connait pas, selon l'A. l'histoire de la N V. Les causes de la défaite de celle-ci sont dans l'insuffisante systématisation et imparfaite application de son programme. M. S. conclut en affirmant que la N. V. a créé un puissant mouvement révolutionnaire qui ouvrit en grand la porte du triomphe. Aujourd'hui encore le programme de la N. V. demeure le seul qui soit véritablement révolutionnaire. « En lui et seulement en lui est le salut. » Cette étude de Sibiriak a été publiée dans un nouveau périodique russe paraissant à Londres en fascicules d'une centaine de pages environ ; le directeur en est M. Bourtzeff, arrêté et poursuivi sous l'inculpation d'excitation au meurtre du czar. Dans son article éditorial, la rédaction se déclare sympathique à tous les partis d'opposition en Russie, depuis les terroristes jusqu'aux social-démocrates et aux libéraux. Elle les invite à oublier toutes leurs discordes et leurs petites haines pour marcher de concert vers le but commun qui est la libération de la Russie. Dans cette revue, signalons encore *Les historiens en uniforme blanc*, exposé de la façon dont les gendarmes rédigent leurs notes et leurs informations sur les personnes soumises à leur surveillance ; *A la Mémoire d'un héros*, ce héros est Angiolillo.

La décentralisation en France, par V. Ivanoski (*Russkaia Mysl*, septembre). — L'idée maîtresse de cette étude est celle-ci : la France est un pays parfaitement adapté au régime de la décentralisation, l'esprit de liberté politique et du self-government étant incarné chez ses enfants. L'A. appuie sa thèse par un aperçu historique des institutions locales en France en remontant jusqu'à l'époque des Mérovingiens, lorsque les provinces avaient leurs conseils des évêques et des grands, qui plus tard furent remplacés par ceux des féodaux. Il constate que de tout temps les provinces françaises possédaient des institutions autonomes, qui parfois s'élevèrent jusqu'à l'indépendance politique. Ce n'est qu'avec Richelieu que ces libertés sont restreintes et que la marche des provinces dans la voie d'autonomie locale est entravée. Mais le gouvernement se vit impuissant pour appliquer les réformes nécessaires au pays sans produire une secousse et ce rôle échoua alors au tiers-état. L'A. insiste sur le mouvement en faveur de la décentralisation qui se produisit en France après 1848 sur l'initiative des esprits remarquables de cette époque et sous l'impulsion de la presse qui se mettait volontiers au service des défenseurs de ces idées. Il conclut : La France contemporaine après être demeurée plus d'un quart de siècle sous le régime républicain, est plus que jamais favorisée par les conditions dans lesquelles elle se trouve actuellement, pour réaliser la décentralisation dans le pays. L'idée d'indépendance individuelle et de souveraineté du peuple est si bien inculquée dans les esprits de ses citoyens que le retour aux formes surannées n'y serait plus possible. De plus, M. I. exprime cette conviction que cette réforme se répercuterait dans les autres pays et donnerait à leurs gouvernements une impulsion qui les amènerait à faire aussi quelques efforts dans cette direction.

Deuxième année de fonctionnement de l'assistance publique à Moscou, par Guerrier (*Wiestnik Evropy*, octobre). — Le professeur de Moscou base les faits de son étude sur les chiffres des rapports présentés par les comités de bienfaisance à Moscou, à l'Hôtel de Ville et publiés en un volume de 1280 pages. Les sociétés philanthropiques à Moscou en 1896 comptaient 250 membres titu-

laires (le nombre des membres honoraires n'est pas indiqué), 1506 collaborateurs et collaboratrices représentés par 22 conseils d'assistance qui se réunissaient périodiquement. L'action de ces sociétés d'assistance publique se résumait en secours aux indigents, en espèces et en nature au moyen de livrets de coopératives de consommation qui leur étaient distribués, du paiement de leurs loyers, etc. D'autre part, ces sociétés créèrent des hospices bon marché dans lesquels les pauvres étaient hospitalisés à raison d'un versement de 13 francs par mois, de plus elles installèrent des logements dans lesquels on pouvait simplement louer un lit. Elles pratiquèrent aussi l'assistance en prodiguant aux malades besogneux gratuitement des soins de médecin, en distribuant des vêtements et des aliments, en dégageant des effets du Mont-de-Piété ou chez les usuriers, en payant les timbres des passeports, en délivrant des bons pour les hôpitaux, en rapatriant, en payant les frais de l'enterrement, en faisant les démarches nécessaires auprès des différentes administrations pour le placement des enfants dans les asiles et les orphelinats, en se chargeant de la correspondance dans l'intérêt des assistés. Enfin l'assistance était effectuée par la procuration du travail à ceux qui ne trouvaient pas à être employés, au moyen de l'installation d'ateliers, surtout pour le travail des femmes.

MARIE STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES ALLEMANDS

Themistokles, tragédie, par Ernst Rosmer ; S. Fischer, Verlag, Berlin, 1897. Vol. in-16 ; 142 pages, 2 fr. 50. — La mignonne petite juive qui, comme derrière un éventail à demi soulevé, se cache sous le pseudonyme mâle d'Ernst Rosmer, a été souvent nommée, par des critiques superficiels, une imitatrice de Hauptmann. C'est trop, et c'est trop peu. Chez Hauptmann, petit-fils d'un tisserand silésien, c'est généralement la charité socialiste qui forme la base psychologique de ses œuvres. C'est l'humanité, ou bien une nation, une société, une classe dont sa pitié, puissante et clairvoyante, s'empare pour en illuminer les coins les plus ténébreux. Et si parfois il se permet de s'intéresser aux individus, eh bien ! c'est parce que ces individus représentent l'humanité, ou parce qu'ils travaillent pour elle. Ce n'est pas le cas de Mme Elsa Bernstein, fille de musicien. C'est l'individu exception, l'individu tout particulièrement sensitif, riche en sentiments raffinés et en pensées hérétiques, qui attire son intérêt. Peu lui importent les millions de gens médiocres, « ceux dont il y en a trop », comme a dit Nietzsche. Quelle collection étincelante de bijoux de la parole, que les dialogues de la *Dammerung* !

Et cependant, dans l'évolution artistique de Mme Rosmer, la *Dammerung* indique le zénith de l'influence de Hauptmann sur elle. Dans ces drames, la tâche principale des gens sains, c'est soigner les malades ; l'incarnation triomphante de la vertu féminine, c'est une jeune doctoresse en médecine tout à fait dévouée à sa profession, espèce de sœur de saint Vincent de Paul sécularisée, qui ne devient amoureuse que pour vaincre son amour. C'est un drame glorifiant la victoire du devoir sur la passion.

Dans les *Kœnigshinder*, voici encore une fois le martyre volontaire du héros en faveur de ses frères médiocres. Mais ce n'est plus la norme idéale de la vie ; c'est plutôt une généreuse sottise. Pour connaître les besoins du peuple, le fils de la reine s'encanaille jusqu'à devenir porcher ; mais méconnu, méprisé, expulsé, mourant de faim et de froid, il s'écrie : « Trois fois exécré l'imbécile, qui ne voulait pas dominer et qui ne sait pas — mendier ! » Voilà, sur le comble des souffrances causées par la charité socialiste, l'éclosion de l'individualisme.

Eh bien ! *Themistokles*, c'est le héros égoïste. Plebeïen, fils d'une femme barbare, il vainc dans la lutte pour la faveur populaire ses rivaux patriciens. Arrivé au pouvoir, il sauve Athènes, il agrandit Athènes, il comble Athènes de mille bienfaits, parce que c'est *sa* ville, la base de *sa* puissance, de *sa* gloire. Même il ose pour Athènes cette intrigue gigantesque qui sauve la Grèce à Salamine, intrigue que l'altruiste Aristide, le « juste », n'aurait jamais osé. Mais une fois sa domination établie, Themistocle traite Athènes comme sa propriété, et les Athéniens comme ses esclaves. Et le voilà dépossédé, persécuté, fugitif — mais toujours le grand, l'unique Themistocle, inépuisable en ruses, en persévérance, en vigueur. Il fraye son chemin jusque dans le palais de Xerxès, son ennemi mortel. Il captive le dieu de la terre par ses flatteries admirablement imprudentes, il devient son satrape. Mais esclavage en haillons ou esclavage

doré, c'est tout comme. L'esclavage tue l'homme libre. Et c'est là ce qui amène chez Themistocle la dernière affirmation de l'ancienne grandeur — le suicide.

LADISLAS GUMPLOWICZ.

LIVRES ANGLAIS

Montaigne and Shakspere, par JOHN M. Robertson.— Vol. in-8 de 169 p., cartonné à l'anglaise, 6 fr. 25.— The University Press, éditeur.— Londres 1897.— La question de l'influence qu'a pu exercer la lecture de Montaigne sur l'esprit de Shakspere n'avait été jusqu'ici traitée que d'une manière imparfaite. M. R. en a fait le thème d'une étude de critique littéraire éclairée et approfondie. Parmi ses prédécesseurs, les uns, comme les critiques allemands Jacob Feis et Stedefeld, avaient soutenu une thèse étonnante, d'après laquelle Shakspere, instruit mais adversaire de la philosophie de Montaigne, aurait représenté celui-ci sous les traits de Hamlet afin de détourner les hommes d'un tel scepticisme; d'autres, comme Philarète Chasles, voyaient en Montaigne le maître et l'inspirateur de Shakspere; d'autres au contraire, par exemple M. Paul Stopfer, attachent peu d'importance aux rapprochements qu'on peut établir entre l'œuvre du dramaturge et celle de l'essayiste. M. R. commence, avec raison, par l'exposé critique de ces rapprochements. Les passages dans les drames de Shakspere que l'on peut rapprocher de passages analogues par l'idée et même par la forme dans les *Essais* sont au nombre d'une vingtaine dont le tiers environ me paraît tout à fait concluant. Ces rapprochements sont tirés des drames de Shakspere postérieurs à 1603. En effet la traduction des *Essais* parut de 1603 à 1604, l'auteur en était Florio, ami de Ben Jonson, et que Shakspere a pu par conséquent connaître. Puisqu'il est à peu près prouvé que Shakspere a lu et étudié Montaigne, il s'agit d'apprécier la portée et le sens de l'influence que Montaigne a pu avoir sur lui. La thèse de M. R. est intéressante. Nature essentiellement plastique et sensible à ses yeux, Shakspere lui paraît jusqu'au delà de la trentaine avoir subi des choses sans réagir sur elles. Son esprit délié et subtil, sa finesse d'observation, la souplesse extraordinaire de son intelligence, avaient besoin, pour M. R. de s'adjoindre une forte influence extérieure avant que s'éveillât en lui le génie créateur qui donne aux choses son empreinte après s'être assoupli à leur contact. La vie et les livres fournirent la force extérieure qui forma le génie de Shakspere. D'abord une crise par laquelle il passa, celle que sans doute les sonnets nous font entrevoir. Puis il lut avidement les vies de Plutarque, où il apprit l'action dramatique, les *Essais* de Montaigne, qui formèrent en lui l'esprit philosophique. Montaigne paraît à M. R. lui avoir élargi et affranchi la pensée. Mais Shakspere poussa plus avant la philosophie de Montaigne, et, dit M. R., sa pensée atteignit des profondeurs où Montaigne ne s'aventura pas. Cependant, en fin de compte Shakspere s'est rapproché de Montaigne. L'œuvre sans doute suprême de Shakspere, la *Tempête*, paraît la sublimation de la philosophie des *Essais*, et M. R. se plaît à faire ressortir combien la sérénité finale de la vie de Shakspere est conforme aux désirs et à l'idéal de Montaigne.

The fallacy of Marx's Theory of Surplus-Value, par HENRY SEYMOUR, brochure in-18°, 72 pages, 1 fr. 25. Murdoch et Cie, Londres 1897. — M. H. S., qui s'est déjà occupé de la « Propagande pour le crédit libre » (Free Currency propaganda), attaque cette fois la Théorie de la Plus-Value par laquelle Karl Marx justifie l'intérêt rapporté par le capital en établissant que le possesseur du capital crée, par l'emploi du travail, une valeur non pas seulement égale mais supérieure à la valeur de ce travail. M. S. au contraire établit que cette autre proposition de Marx, qui veut que la valeur de tout objet d'échange soit directement proportionnelle au travail (mesuré par le temps) dépensé à sa production, détruit la théorie de la plus-value. De plus il nie que le travail puisse être considéré comme objet d'échange, puisqu'au contraire c'est l'unité au moyen de laquelle se mesure la valeur de tout objet d'échange. L'échange, impliquant le transfert de valeurs équivalentes, ne peut produire de plus-value. Celle-ci doit donc naître d'échanges de valeurs inégales. Elle n'apparaît que lorsqu'un des objets échangés joue le rôle d'équivalent universel et est en même temps

moyen de paiement, c'est-à-dire lorsqu'un de ces objets est l'argent. En tant que simple mesure de valeurs, l'argent ne peut être source de plus-value, mais c'est comme moyen de paiement qu'il le devient. La plus-value que le capitaliste tire des échanges est le résultat du monopole de l'argent, d'après lequel un seul objet d'échange, par lui-même peu abondant, et en conséquence susceptible par lui-même de renchérir l'or, est admis comme moyen de paiement. En effet la centralisation de l'or (ou de tout autre unique moyen de paiement) a pour résultat de diminuer le prix du travail, entre autres choses, non pas naturellement — ce qui aurait lieu si la somme entière d'or également divisée diminuait et ce qui serait indifférent — mais artificiellement, puisque c'est l'or en circulation qui diminue tandis que celui qui est aux mains de quelques-uns et qu'il leur est toujours loisible d'employer, augmente. Résultat évidemment profitable à ceux qui possèdent ce surplus. M. S. conclut que l'établissement du crédit libre serait le seul remède à ce mal. On peut à ce propos faire remarquer que si le parti de l'Argent aux Etats-Unis a raison, à un point de vue immédiat, de réclamer le rétablissement de l'argent (le métal) comme moyen de payement légalement reconnu aussi bien que l'or, puisque le capitalisme a centralisé en quelques mains l'or et exige en or, dont la valeur a aussi renchéri, le payement de toutes dettes, même contractées avant ce renchérissement de l'or, d'autre part le même état de choses au bout de quelque temps se reproduirait, puisque l'on centraliserait également le second mode de paiement, qui renchérirait à son tour par le même procédé artificiel. Tout monopole du mode de paiement doit conduire à ce résultat.

A tortured soul, par Mme S. Darling Barker, cartonné 1 fr. 85. The Roxburghe Press, Londres, 94 pages, broché 1 fr. 25. — Ebauche d'un roman qui eût pu être très intéressant. L'auteur fait preuve de hardiesse et d'originalité dans l'étude, qui en fait tout le thème d'un cœur neuf et ardent de jeune fille, nature franche, vivante, que le monde empêche de vivre. Mais Mme Barker, bien qu'elle ait réussi à dessiner le caractère de son héroïne assez nettement, ne sait pas écrire. Le volume est une merveille d'impression et de reliure artistique à bon marché. — *Windsor Castle*, par W. Harrison Ainsworth, en deux parties. 1re partie, 10 cent., 64 pages. The Penny library of famous books, George Newnes, Londres. Edition bon marché d'un « roman historique » très populaire.

Laurence Jerrold.

LIVRES FRANÇAIS

Une sœur du Grand Frédéric, Louise Ulrique reine de Suède par O. B. de Heidenstam ; vol in-8 de VIII, 472 pages ; portrait en héliogravure ; 7 fr. 50 ; Plon, Nourrit éditeurs, Paris 1897. — La Suède agitée du dix-huitième siècle est bien mal connue du public et cependant, quelle époque et quel pays intéressants, ressemblant par plus d'un côté à la France de la même époque. Dans ce cadre si curieux est apparue en pleine lumière une femme belle, intelligente, impérieuse, encensée par les philosophes, adorée de Voltaire, faite, semble-t-il, pour jouer les premiers rôles à côté des Catherine et des Marie-Thérèse, la sœur de Frédéric le Grand, qu'elle rappelle par plus d'un trait, et dont la destinée a eu quelque chose à la fois de tragique et de séduisant ; nous avons nommé la reine Louise Ulrique. M. O. B. de H. a publié la vie de cette reine en puisant dans les archives suédoises, en collectionnant la correspondance inédite de Louise Ulrique. Il a rendu cette étude historique attrayante comme un roman et en même temps instructive. Les mœurs parlementaires de ce temps sont maintes fois mises en lumière et fort intéressantes pour le sociologue. Le désir du pouvoir semble être la caractéristique de Louise Ulrique qui présente un curieux cas de césarite, avortée puisqu'elle n'eut jamais le pouvoir absolu.

Cet ouvrage précédé d'une préface de M. Millet se lit avec facilité et avec plaisir, mais il ne nous semble pas que le penseur puisse y faire une moisson aussi ample que dans le *Pierre Le Grand* de M. Waliczewski. M. O. B. de H. ne s'est pas assez étendu sur les mœurs de la noblesse, de la bourgeoisie, des paysans suédois de cette époque. Il s'est trop borné à l'étude séparée de la cour et surtout de Louise Ulrique.

Journal d'un Marin, par P. VIGNÉ D'OCTON. Vol. in-18 de XIII, 281 p.; 3 fr. 50; Paris 1897. E. Flammarion éditeur.— L'A., ancien médecin de marine, aujourd'hui député, et auteur de plusieurs romans, donne en cet ouvrage des souvenirs de son séjour au Sénégal et au Rio-Nunez. Ce n'est que le premier volume de ses souvenirs, car il en annonce un second sans nul doute aussi intéressant pour le curieux et le penseur. On trouvera en le *Journal d'un Marin* des détails sur les mœurs des peuplades de la côte au Sénégal, à la Caramance et au Rio-Nunez. L'A. donne des chants indigènes, décrit les costumes et les mœurs. Il contredit une affirmation de M. Elisée Reclus, relativement aux Bagnouns et au Matriarcat. Il y a des renseignements suggestifs sur la vie des militaires dans les colonies, sur les mœurs administratives coloniales. Une moralité nouvelle, ou plutôt une absence de moralité se développe chez les européens en ces régions. Les bénéfices nuls, les nuisances de la colonisation pour les indigènes et pour les européens, telle que nous la pratiquons ressortent brutalement de ce récit sincère, sans recherche, encore que la forme en soit très littéraire. Il y a là tels incidents qui attristent et font voir en le civilisé, un animal humain retournant aisément à la brutalité ancestrale. Il est peu probable que les dirigeants et les dirigés, s'ils se pénétraient du tableau tracé par M. V., aient encore souci de conquérir et d'exploiter des contrées aussi meurtrières. En résumé un beau et bon livre, utile au penseur, en même temps qu'il charme le public lecteur.

Forçats et Proscrits par PAUL MIMANDE, vol in-18 de 329 pages, 3 fr. 50 Paris 1897, Calmann Lévy, éditeur.— En un précédent volume, *Criminopolis*, M. P. M. a étudié la Nouvelle-Calédonie et son bagne. Cette fois, il examine la Guyane avec le bagne des îles du Salut, du Maroni, etc. Il y a neuf chapitres en ce livre dont l'un consacré à la fièvre de l'or et au Contesté, un autre à la proscription politique à la fin du XVIIIe siècle ; un dernier chapitre est consacré au capitaine Dreyfus, déporté à l'îlot du Diable. Il n'y a rien de nouveau dans ces dernières pages ; l'A., nous montre le condamné dans sa quotidienne vie, gardé par des agents « vieux militaires, pleins d'honneur, soigneusement choisis parmi les plus énergiques et dont la probité est au-dessous de tout soupçon ». M. M., nous permettra de sourire : probité de geôliers, de garde chiourmes ! vieux militaires pleins d'honneur ! quel honneur ? Malgré ces vieux militaires énergiques M. M., craint une fuite possible de Dreyfus « un des plus criminels de tous les individus enfermés dans le bagne, aucune voix française ne le contestera. » Mais si M. Mimande, on peut contester. Le capitaine Dreyfus est peut-être traître, mais peut-être, il ne l'est pas. L'arrêt du conseil de guerre n'a aucune valeur pour le philosophe qui connaît les hommes et sait ce que l'on peut obtenir de fonctionnaires en les payant d'honneurs ou autrement. Il aurait fallu un procès *public*. Puis le capitaine Dreyfus serait démontré traître qu'il ne serait pas encore plus criminel que beaucoup d'autres très honorés, chamarrés de décorations et de titres. J'en pourrais citer et j'en ai cité dans plusieurs de mes ouvrages. Cette opinion de M. M., sur M. Dreyfus montre que l'A. ne voit point les choses de haut, en se dégageant des idées reçues, des opinions admises. En maints autres passages, cette observation se confirme. Toutefois l'A. en de nombreux passages aussi montre un esprit assez large. Il n'est pas partisan des châtiments par « vindicte publique ». S'il admet les pénalités, c'est comme traitement des criminels, pour les guérir. Il note différents faits, bien probants sur l'inutilité du mode actuel des châtiments et il le remarque avec finesse. Il décrit les cellules, les travaux et peines, la vie des condamnés et, bien que nous pensions que l'A., n'a pas poussé au noir son tableau, on est frappé de la sauvagerie, de la barbarie de ces traitements. Sa relation de quelques incidents dans la vie de certains condamnés est preuve du déséquilibre mental de ces malheureux. M. M. proteste contre certains récits donnés ici par les journaux (condamnés martyrisés) et son argument le plus fort est que cela lui fut narré et en Nouvelle-Calédonie et en Guyane. Avouons que cela n'infirme rien, car les garde-chiourmes peuvent agir de même en Océanie et en Amérique. Leur mentalité est sensiblement la même quel que soit le climat ! M. M. célèbre quelque peu ces garde-chiourmes, anciens sous-officiers pour la plupart. Pour qui con-

nait l'état psychique des sous-offs rengagés, les arguments de l'A. n'ont aucune valeur. Pour accepter d'être gardien dans les bagnes, il faut un état mental spécial, qui appartient à une minorité parmi les sous-offs, minorité encore plus servile et plus prépotente que la majorité militaire professionnelle. La mentalité des garde-chiourmes autorise à croire toutes les ignominies qui furent narrées sur eux. Si l'on étudie ces gens à toutes les époques, on constate des caractères communs psychiques quels que soient leur origine, leur pays, le temps où ils vivent. Rares sont les garde-chiourmes doux, bons, aimants, polis; ce sont de très rares exceptions qui n'infirment pas la règle: le garde-chiourme est brutal, violent, grossier, servile, infatué, prépotent. Quelques pages assez impartiales sur les anarchistes au bagne. Girier y apparait comme un sincère, un convaincu, un criminel politique réel. Duval de même. « Il a, écrit l'A., la sérénité de l'illuminé qui souffre pour la cause sainte ». Pini fait vilaine figure selon M. M., qui écrit au sujet de Duval, une phrase qui serait amusante si elle ne décelait une ignorance complète d'une partie du sujet traité. L'A., écrit en effet: « quand les comités le désignèrent comme propagandiste par le fait... ». Quels comités, M. Mimande?

Forçats et proscrits est un livre, en résumé, intéressant. Nous n'aimons pas le ton de plaisanterie spirituelle affecté parfois par l'A., on se demande toujours si le souci de faire de l'esprit n'a pas fait altérer quelque peu la vérité. Malgré cette critique, ce livre est à lire, car il fait penser. Le criminologue y fera ample moisson.

Zeïtoun par AGHASSI. Vol. in-18 de 318 pages. 3 fr. 50. *Mercure de France*, éditeur. Paris 1897. — Zéitoun est une ville et un district de l'Arménie; district montagneux où furent les derniers arméniens indépendants. C'est là que, sous la conduite principale de trois jeunes arméniens dont l'auteur du livre, eut lieu, pendant six mois environ, une véritable insurrection. Elle se termina en partie heureusement pour les insurgés grâce à leur courage et à l'intervention des puissances européennes. L'A. a divisé son livre en deux parties: la première est un aperçu historique sur Zéitoun jusqu'en juin 1895, la seconde est le récit de l'insurrection dont il fut un des chefs. Une carte, quelques dessins aident à la compréhension du texte, clair, sobre de détails. En certaines pages, on croit revivre l'Europe moyennageuse. Maints traits de mœurs rappellent ces époques lointaines. Il y a d'homériques combats pendant des heures entières avec quelques morts seulement. Des prêtres, des moines chrétiens tuent et se glorifient de tuer. Des scènes de barbarie sont succintement contées, les auteurs étant les Arméniens aussi bien que les Kurdes, les Turcs. La vie humaine compte pour peu en ces régions. La vie de Zéitoun en plein XIXe siècle est une épopée moyennageuse. Aussi le livre intéresse comme un récit des temps autres, comme un aperçu sur des mœurs différentes des nôtres. Sobrement écrit, en une forme simple, on voit que l'A. a conté ce qu'il a vu, ce dont il fut le témoin, ce en quoi il a été acteur. *Zéïtoun* est précédé d'une préface de M. Victor Bérard et traduit par M. Archag Tchobanian. Livre intéressant et utile pour l'historien, et même le simple curieux s'intéressant à la vie sociale contemporaine.

Le Monisme, lien entre la Religion et la Science, profession de foi d'un Naturaliste, par ERNEST HAECKEL. Préface et traduction par G. VACHER DE LAPOUGE. Brochure in-8 de 47 pages. Paris 1897. Schleicher frères, éditeurs. — A Altenbourg en 1892, le professeur Haeckel fit une conférence qui fut une véritable profession de foi. Cette conférence, improvisée pour répondre à une communication du professeur Schlesinger, fut écrite ensuite par l'A. et publiée successivement avec addition dans des revues allemandes. M. de Lapouge, le disciple éminent de Darwin et de Broca l'a traduite, faisant siennes pour ainsi dire les idées du professeur allemand. Elles sont intéressantes, ces idées, nettement exprimées, catégoriques, mais ne semblent pas toujours l'expression de la vérité.

M. H. est moniste et cependant dans sa conférence il parle fréquemment de « l'esprit », l'opposant à la « matière ». L' « esprit » est en tout. Cet esprit sem-

ble être l'éther cosmique, cette « divinité créatrice » opposée « à la masse inerte et lourde, matière de la création ». Toutefois l'A. observe que l'on ne peut se représenter une substance vraiment immatérielle et il estime que « l'esprit » est, en fin de compte, matériel. Pour M. H. il y a en chaque atome une « âme » ; de même l'éther cosmique est pourvu d'âme. « On peut donc, dit-il, définir Dieu la somme infinie de toutes les forces naturelles, ou la somme de toutes les forces atomiques et de toutes les vibrations de l'éther ». C'est « l'unité de Dieu et du monde, de l'esprit et de la nature ».

On le voit, M. H. est panthéiste. « Le Vrai, le Bien, le Beau, voilà les trois divinités sublimes devant lesquelles nous plions dévotement nos genoux. Par leur union naturelle et leur complément réciproque, nous obtenons le concept naturel de Dieu. C'est à cet idéal de Dieu, un et triple, à cette trinité naturelle du monisme que le vingtième siècle qui s'approche dressera ses autels. » Le panthéisme de M. H. est donc un véritable déisme, avec un culte. On est vraiment étonné de voir un savant de premier ordre imaginer, *dans la seule fin* de croire à un Dieu, une âme dans chaque atome et dans l'éther cosmique ! Le langage métaphysique qui imprègne, à son insu peut-être, le professeur d'Iéna est cause de ces contradictions, de cet esprit et de cette âme matériels ; de ces concepts Vrai, Beau, Bien, divinisés et, *bien qu'il en ait, anthropomorphisés.* A quoi bon dresser des autels, plier dévotement les genoux devant des concepts humains ? Cela est tellement absurde que M. H. ne peut avoir eu cette pensée. S'il plie dévotement les genoux devant les autels dressés au Dieu un et triple, c'est que ce Dieu est pour lui, *inconsciemment peut-être,* un il ne sait quoi, mais puissant, souverain. On peut être moniste, c'est-à-dire être persuadé de l'unité de la matière sans pour cela être déiste ou panthéiste. Le monisme est une hypothèse qui donne de l'univers une conception générale, satisfaisante, sans qu'il soit besoin d'imaginer une « âme » en chaque atome ; sans qu'il soit besoin de supposer une création de la matière, celle-ci ayant toujours existé et étant sans fin, seules les formes variant ; sans qu'il soit besoin d'opposer les forces à la matière, les unes et l'autre étant inséparables, les premières étant les propriétés de la seconde.

M. H. a fait cette profession de foi parce qu'il estime que la religion est nécessaire. Comme le dit le préfacier, « tels que nous ont fait une longue sélection et l'éducation première, la croyance nous est aussi nécessaire que le pain ». A la science il faut donc demander une religion. « C'est la science qui nous donnera — combien différentes de celles d'autrefois ! — la religion nouvelle, la morale nouvelle, et la politique nouvelle. » Certainement une longue sélection nous a rendu la croyance nécessaire. Mais cela ne veut pas dire qu'une nouvelle éducation et une nouvelle sélection ne rendraient pas inutile cette religion. Il est même certain que par une éducation scientifique menée pendant de longs temps, l'humanité arriverait à se dégager de toute religion. Cela est si vrai que l'observateur peut constater dès maintenant une religiosité moindre, numériquement, que dans les temps passés et en même temps un affinement dans les concepts religieux bien que survivent encore de trop nombreuses traces des croyances enfantines de nos ancêtres.

La religion a joué, joue et jouera encore un rôle important, mais il n'en faut pas conclure que cela est nécessaire. Tout besoin longtemps ressenti et satisfait devient un besoin naturel par accoutumance, mais ce même besoin peut disparaître progressivement. Il suffit de modifier un ou plusieurs des facteurs qui ont causé ce besoin La religion a été un besoin humain, devenu naturel par un lent processus. Un autre processus évolua en sens contraire et tendit à restreindre, à diminuer la religiosité. Nous ne voyons donc pas l'intérêt social ni l'intérêt scientifique qu'il y a à imaginer comme M. H. une religion moniste. La doctrine philosophique du monisme suffit selon nous.

A quoi sert d'écrire cette hypothèse : « Dieu est tout, dans tout, partout. Il est éternel, il est infini » ? Cette pensée de M. de Lapouge est purement hypothétique ; et, si elle n'aboutit à un culte, à des rites, elle est inutile. Si elle se résout en des rites, en des pratiques cultuelles, elle est contraire à la raison et à la vérité scientifique. La religion suppose des prêtres. Le Monisme religieux de MM.

H. et de L. en suppose ainsi ; et ces prêtres sont les savants. M. de L. l'écrit en ces phrases curieuses :

« Dieu a conscience par la hiérarchie des êtres qui sentent et qui pensent, depuis la monère en qui l'âme s'éveille jusqu'au savant qui connaît l'infiniment grand et l'infiniment petit, fouille la goutte d'eau et la nébuleuse, mesure la force et pèse la matière, pénètre le passé et prévoit l'avenir. C'est pourquoi le savant est l'avatar partiel de Dieu, c'est pourquoi le but moral de l'homme est la plus grande conscience. La moindre parcelle de matière est Dieu agissant, le savant à la conscience totale serait Dieu pensant. »

Elle est jolie et suggestive cette divinisation du savant ! On croirait entendre un prêtre d'il y a quelque mille ans expliquant à ses ouailles qu'il est le représentant de Dieu sur terre. Si l'on recherchait les causes de ce nouvel avatar de certains scientistes, on verrait que la survivance des idées métaphysiques et des concepts religieux enfantins est une de ces causes. La constatation que l'humanité marche vers une égalisation des êtres et la réaction contre cette tendance, avec désir intense de hiérarchiser les hommes — le savant étant la tête — sont encore parmi ces causes. En un mot, une téléologie sociale est un des facteurs qui engendre cette divinisation du savant et cette hypothèse d'une religion Moniste.

Scientifiquement, cette conception est une hypothèse peu satisfaisante, point claire du tout, ne servant à rien. Socialement, elle est inutile aussi. Alors à quoi bon la faire ?

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Une loge maçonnique d'avant 1789, la R.·. L.·. les Neuf Sœurs*, par Louis Amiable ; vol. in-8° de 400 p. ; planches hors texte, reproduction de gravures du XVIII° siècle ; ouvrage posthume d'un haut dignitaire de la F.·. M.·. ; 8 chapitres consacrés surtout à des notes biographiques sur les principaux membres de la L.·. ; livre aride, utile à consulter pour les historiens, les chercheurs, mais de lecture ennuyeuse ; œuvre documentaire. Félix Alcan éditeur, Paris 1897. — *Sur la Méthode statistique et son emploi dans les sciences médicales*, par le docteur Marc Pierrot ; thèse de Paris ; brochure in-8° de 87 pages ; étude très bien faite, mais qui devrait être continuée, augmentée et faire un volume compact car c'est actuellement une ébauche ; l'A. sème son étude d'aperçus qui décèlent un esprit philosophique développé ; d'après le docteur P. et nous sommes entièrement de cet avis, une statistique doit porter sur des observations nombreuses ; les faits doivent être exacts, précis et *surtout* comparables ; H. Jouve éditeur, Paris 1896. — *Boycottage et Sabottage*, par la commission du Congrès corporatif de Toulouse ; brochure in-18° à 0 fr. 05, publication de propagande du rapport au Congrès corporatif de Toulouse pour préconiser le boycottage et le sabottage (mauvais travail) comme moyen de lutte des ouvriers contre les patrons, Paris 1897. — *Les Syndicats en France*, par F. Pelloutier, brochure in-18° de 31 pages, texte compact ; évolution de l'association ouvrière, unions de métiers et unions de syndicats, le Congrès de Toulouse, la Confédération générale du Travail ; excellente brochure de propagande corporative et socialiste, avec des aperçus philosophiques très élevés. — *L'œuvre internationale*, par Magalhaes Lima, vol. in-18° de XVI-148 pages, 2 fr. ; V. Giard et E. Brière, éditeur, 1897 ; études des questions capitales qui préoccupent la société moderne : La famille, la vie sociale, le travail, la paix. On retrouve dans ces pages le publiciste de talent et l'apôtre qui met son cœur autant que son esprit au service de la noble cause du progrès humain. — *La bonne dame de Nohant*, par Hugues Lapaire et Firmin Roz ; vol. in-18° de 234 pages, 3 fr. 50 ; Francis Laur éditeur, 1897 ; Les auteurs redisent d'après les amis qui entouraient George Sand dans le Berri tout ce que l'on en pensait de bien dans son intimité. C'est idyllique et gentil ; mais 234 pages même en gros caractères excèdent un peu l'intérêt du sujet. — *Chantez les baisers*, par Auguste Germain ; vol. in-18° de 276 pages ; dessins de Gaston Darbour ; livre de littérature ordinaire ; mousse parisienne ordinaire sans intérêt d'art. Simonis Empis éditeur, 3 fr. 50, Paris 1897. — *La Noce Contemporaine*, par Jacques Saint-Cère ; volume in-18° ; bon pour vieilles douairières en villégiature ou cocottes de 40 ans ; illisible à un homme sain ; P. Ollendorff éditeur ; 3 fr. 50,

Paris 1897. — *Sale Juif*, par Dollivet; vol. in-18°; roman d'un parfait quelconquisme. — *L'Almanach du Père Peinard pour 1898* renferme 17 articles. A signaler surtout : L'Inquisition moderne en Espagne ; les hordes de Trimardeurs, etc. : comme d'ordinaire de nombreuses illustrations fort bien ; deux chansons complètent le tout. Bureaux du *Père Peinard*, 0 fr. 25. — *Paul Verlaine et ses contemporains* par un Témoin Impartial ; brochure de 77 pages très documentée, où l'on glorifie le maître, en retraçant sa vie, et en montrant l'enthousiasme qui l'a accueilli après sa mort. Clerget, éditeur.

LIVRES ITALIENS

Ricordi di fanciulezza, par JACK LA BOLINA (A. V. VECCHI), 345 p.; Milan, Marco, éditeur. — L'A. de la grande *Storia generale della marina militare* raconte ici non seulement ses souvenirs d'enfance, mais aussi d'adolescence et de première jeunesse jusqu'au jour où il fut nommé officier de marine ; ce livre, bien que rédigé en un style un peu pauvre d'art, de couleur et de relief, nous intéresse vivement comme document du temps auquel il nous ramène, entre 1848 et 1858, et dont il nous évoque la psychologie toute vibrante de patriotisme et de révolution.

Poesie scelte di Elisabetta Barrett Browning, traduites par TULLO MASSARANI, 326 p.; Milan, Treves, éditeur. — L'élégante édition est précédée par un très gentil portrait de la poétesse anglaise et par une belle biographie critique signée par le distingué sénateur italien, dont les vers harmonieux nous font connaître une quarantaine de petits poèmes de Mme B., presqu'ignorés en sa patrie d'adoption : c'est donc une lacune déplorable que ces versions délicates et profondes viennent de combler et nous en félicitons cordialement l'auteur.

Venezia, par POMPEO MOLMENTI, 407 p.; Florence, Barbéra, éditeur. — Le savant professeur et député dédie une demi-douzaine de nouvelles études d'histoire et d'art à sa ville natale, et son style charmeur y reflète la magique beauté et la grandeur glorieuse de la reine des lagunes : la première de ces études concerne l'art et l'industrie contemporaines à Venise et déplore le mercantilisme et l'américanisme qui menacent de la défigurer toujours plus ignoblement ; la seconde traite de l'art encyclopédique (docte, allégorique, érudite) dans le moyen-âge ; la troisième, des *momarie*, ancienne forme de représentation théâtrale vénitienne ; la quatrième, de Andrea Calmo « *un venerano spirito bizarro* » du XVI° siècle, auteur de comédies, de rimes et de lettres les plus spirituelles de son temps ; la cinquième, de la décadence et de la chute de la République ; la sixième, de la vie et de l'œuvre de Giacomo Favretto, le peintre génial du bon peuple vénitien, saturé de lumière et de couleur.

MARIO PILO.

Administrateur-Gérant : GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

Pour paraître dans les prochains numéros

Religion et Morale, par Léon TOLSTOÏ; *Le Mouvement socialiste en Belgique*, par EMILIO; *Pierre Leroux*, par H. DENIS; *Les dessous de la Propagande chrétienne au premier siècle*, par A. CHIRAC; *L'Anarchisme et le Mouvement social en Australie*, par J.-A. ANDREWS; *L'Avenir socialiste du Syndicat*, par G. SOREL; *Aperçus sur la philosophie de l'amour*, par Robert PICARD; *Un siècle de Révolutions*, par Léon DELBOS; *Bases d'une morale anarchiste*, par DYER D. LUM; *L'évolution du Socialisme*, par AMY-C. MORANT; *Objectifs révolutionnaires*, par GABRIEL DE LA SALLE; *Récits de ma grand' mère*, par André PETCHERSKY; *Les doctrines anarchistes et leur rapport avec le Communisme*, par I. BLOCH; *Le Mouvement anarchiste en Grande-Bretagne*, par J. PERRY; *Le Trade Unionisme et la Coopération*, par TOM MANN; *L'Inégalité naturelle*, par GRANT ALLEN; *Le Mouvement coopératif en France*, par A.-D. BANCEL; *La réoccupation de la Terre*, par Alfred Russel WALLACE; *Au nom de la loi*, par MACHTÈTE; *Lettres inédites*, de COLINS; *La Genèse du Socialiste Anarchiste*, par A. HAMON; *Bon Dieu des Gaulx*, par J. DESTRÉE; *Le Socialisme en Pologne*, par ELEHARD ESSE; *La Maison dans les Bois*, par A. RUIJTERS; *La Femme au XXe siècle*, par ELISABETH RENAUD; *Les Légendes Russes*, par N. NIKITINE; *Le Paganisme juif*, par A. F.; *Les Origines de la civilisation égyptienne*, par H. GALIMENT; *Comprendre et agir*, par P. LAVROFF; *Maguelone détruite*, par XAVIER DE RICARD, etc., etc.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

L'HUMANITÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Abonnements :	UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
France et Belgique......	12 fr.	7 fr.	1 fr. 25
Etranger (Union postale).	15 fr.	8 fr.	1 fr. 50

Les abonnements partent de Janvier et de Juillet.

FRANCE

Alger .... Ruff.
Dijon........... Rey.
Lille............ Talandier.
Lyon .... Monnot et Blanc.
Marseille .... Aubertin.
Montpellier..... Kiosque du *Petit Marseillais*.
Nantes.......... Vier. Velopé. P. Duchesne fils.
Narbonne....... Borda, Kiosque de la Mairie.
Nîmes........... Thibaud. Lavagne-Peyrot.
Roanne .... Rimand.
Saint-Denis .... Fouché.
Toulon .... H. Gallien.

BELGIQUE

Concessionnaire général : Librairie Etrangère, Spineux et C[ie]
62, rue Montagne-de-la-Cour, **Bruxelles**

Anvers.......... O. Forst. Librairie Néerlandaise
Bruxelles....... Spineux et C[ie]. Office de Publicité. Castaigne. Ramlot. Rozez.
Gand............ Hoste. Vuylsteke. Verhemielé.
Liège........... J. Billens. Ed. Gnusé. Henry et C[ie].
Mons............ Leich.
Namur.......... Roman.
Tournai......... Vasseur. Delmée.
Verviers........ Gilon.

ÉTRANGER

Baltimore....... Witte.
Berlin........... Fisher, verlag.
Boston .... Koehler.
Bucarest........ Sotschek et C[ie].
Budapest....... Kilian.
Buenos-Ayres.. Libreria Sociologica. Librairie Française. Libreria Jacobsen.
Cambridge ..... Deighton Bell et C[ie].
Chicago......... Brentano.
Constantinople. Otto Keil.
Florence........ Bocca fratelli.
Genève.......... Stapelmohr.
La Haye........ Belinfante.
Le Caire........ Diemer.
Leyde........... Brille.
Leipzig .... Brockhaus.
Lisbonne .... M. Rodi. Ferin et C[ie].
Londres........ David Nutt. E. Pelletier. Sampson Low, Marston et C[ie].
Madrid .... Fuentes y Capdeville
Mexico.......... E. Ruhland.
Milan .... Fratelli Trèves, libr. Int.
New-York ..... Steiger et C[ie].
Oxford.......... Parker et C[o].
Porto .... Centro de Publicaçoes.
Philadelphie ... Blakiston.
Prague.......... Grosman a Svoboda. Topic.
Rome .... Loescher.
Rotterdam ..... Kramers.
Routschouk .... Goulapeieff.
Santiago........ Ivens.
Stockholm...... Samson et Wallin.
Sydney .... Hoyer.
Turin .... C. Clausen.
Vienne.......... Brockhaus.
Zurich .... Meyer et Zeller. Sanftleben, verlag.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Léon Carpentier.

2e Année IX Mars 1898

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

PARIS

Rédaction: 5, Impasse de Béarn
Administration: Librairie de l'Art Social, 5, impasse de Béarn

Librairie C. Reinwald
Schleicher frères, Editeurs
15, rue des Saints-Péres

BRUXELLES

1, rue de Lausanne
Librairie Spineux
62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO:

France et Belgique...... **1 fr. 25**
Étranger................ **1 fr. 50**

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement en un volume de 128 pages au moins

Directeur: A. HAMON — Administrateur: GABRIEL DE LA SALLE

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, s'adresser à Paris, 5, Impasse de Béarn.

Directeurs pour la Belgique: LÉON HENNEBICQ et J. COUCKE.

Secrétariat pour l'Italie: Dr Mario PILO, à Belluno.

Secrétariat pour le Portugal: Christiano do CARVALHO, 164, rua da Boanista, Porto.

ABONNEMENTS:

	Un an	Six mois
France et Belgique	12 francs	7 francs
Etranger (Union postale) . . .	15 francs	8 francs

***L'Humanité Nouvelle* contient des articles de sciences sociales, physique, chimique, naturelles, de philosophie, d'histoire, de critiques sociale, politique, littéraire, artistique, musicale, des nouvelles, des vers, des contes, dûs aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a régulièrement une chronique littéraire, une revue des revues de toutes langues, une revue des livres, une vie littéraire, une vie sociale et politique. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique et artistique de tous les pays.**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

Henri Albert; Grant Allen; Edmond Bailly; J. Baissac; A.-D. Bancel; Maurice Barrès; L. Bazalgette; I. Bloch; J. Borchardt; J.-L. Breton; C. Brunellière; E. Carpenter; M. Charnay; A. Chirac; Judith Cladel; N. Colajanni; Vte de Colleville; C. Cornelissen; Victor Dave; Armand Dayot; A. Debski; G. De Greef; Léon Delbos; Pierre Delsol; Célestin Demblon; H. Denis; Agathon De Potter; Désiré Descamps; L. Descaves; Jules Destrée; Ch. Détré; P. Deutscher; P. Dorado; Dr Durand de Gros; G. Eekhoud; Havelock Ellis; Emilio; E. Ferri; H. Fèvre; André Fontainas; P. Fort; H. Galiment; G. Geffroy; Paul Gille; J. Grave; Ladislas Gumplowicz; Guy-Valvor; L. Hennebicq; Mme A. Henry; A.-F. Hérold; Paul-Armand Hirsch; V. Horta; Mme J. Hudry-Menos; Ingegneros; Dr Jaclard; L. Jerrold; G. Khnopff; M. Kovalewsky; P. Kropotkine; A. Lantoine; P. Lavroff; G. Lejeal; C. Lemonnier; Hipp. Lencou; C. Letourneau; Magalhaes Lima; A.-N. Loock; A. Loria; Marcel Luguet; F. et M. Mac Pherson; Ch. Malato; Marie Mali; Tom Mann; Roland de Marès; R. Mella; S. Merlino; J. Mesnil; Tygé Moeller; Monseur; Amy-C. Morant; Eug. Morel; Charles Morice; Louis Mullem; Nadar; Domela Nieuwenhuis; Nikitine; J. Novicow; E. Nys; F. et M. Pelloutier; J. Perry; Edmond Picard; M. Pilo; Henri Place; Yvanhoe Rambosson; Elie et Elisée Reclus; L. Remy; L. Retté; Xavier de Ricard; Jehan Rictus; J.-M. Robertson; E. de Roberty; Clémence Royer; A. Ruijters; A. Savine; Savioz; Dr E. Segard; L. de Seilhac; Bernard Shaw; G. Sorel; Sorgue; Robert de Souza; C.-N. Starcke; L. Stein; S. R. Steinmetz; Marie Stromberg; K. Taressof; Eug. Thébault; Léon Tolstoï; G. Treille; Van den Borren; H. Vandeputte; H. Vandevelde; E. Vandervelde; Van Kol (Rienzi); E. Verhaeren; P. Verheyden; E. Vinck; A. Russel Wallace; J. Walter-Jourde; L. Winiarski; Fritz de Zepelin, etc.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. Les manuscrits non insérés sont rendus.

RELIGION ET MORALE[1]

Vous me demandez ce que j'entends par le terme *religion* et vous voudriez savoir si je considère comme possible une morale indépendante de la religion telle que je la comprends. J'essaierai de répondre, de mon mieux, dans la mesure de mes forces, à ces questions, qui sont de la plus haute importance et que vous avez parfaitement posées.

On prend, en général, le terme de religion dans trois acceptions différentes.

1° La religion, c'est, en premier lieu, la véritable révélation donnée de Dieu aux hommes et un mode d'adoration de la divinité qui a sa source dans cette révélation. Telle est l'acception dans laquelle est pris le terme religion par les croyants à l'une quelconque des religions existantes : par cela même qu'ils y croient, ils la considèrent comme la seule véritable.

2° La religion, c'est, en second lieu, un ensemble de notions superstitieuses et un mode d'adoration superstitieuse qui en découle. Telle est l'acception dans laquelle est pris le terme religion par ceux qui ne croient à aucune religion ou qui ne croient pas à celle dont ils donnent la définition.

3° C'est, enfin, un ensemble de règles et de lois inventées par la classe intelligente, règles et lois indispensables pour le peuple, pris dans sa masse inculte, soit comme calmant à lui ap-

(1) Si nous nous décidons, malgré ses imperfections, à imprimer cette première version d'une traduction rigoureusement littérale de l'étude du comte Tolstoï, c'est que celui-ci, n'ayant pas retrouvé son manuscrit, qui seul nous aurait permis d'apporter à notre travail les modifications désirables en ayant la certitude de rester fidèle au texte original, il ne nous a pas paru qu'il y eût lieu, en un tel sujet, de nous laisser arrêter par une question de forme : il suffit que l'auteur, après examen, ait jugé sa pensée fidèlement rendue et ait autorisé la publication de notre travail. (Charles SALOMON).

porter, soit comme frein à mettre à ses passions, soit comme moyen de le gouverner. Telle est l'acception dans laquelle est pris le mot religion par ceux qui la considèrent avec indifférence, mais qui voient en elle un instrument utile aux mains de l'Etat.

La religion, au premier sens, c'est la vérité évidente, irréfutable, vérité qu'il est désirable, qu'il est indispensable de répandre par tous les moyens possibles parmi les hommes, pour leur propre bien.

Prise dans le second sens, la religion est un ensemble de superstitions dont il est désirable, dont il est indispensable même, pour le bien de l'humanité, de délivrer les hommes par tous les moyens possibles.

D'après la troisième définition, la religion est un certain arrangement conventionnel fort utile à tous, quoique pourtant les gens cultivés n'en aient que faire, mais qui est indispensable pour calmer et gouverner un peuple sans culture et que, par conséquent, il est indispensable de maintenir.

La première définition est analogue à celle que donnerait de la musique quelqu'un qui en dirait que c'est un certain air qu'il préfère aux autres, air qu'il est désirable d'enseigner au plus grand nombre possible de gens.

La seconde définition est analogue à celle que donnerait de la musique un homme qui ne la comprend pas et, par conséquent, ne l'aime pas, et qui dirait: la musique consiste en l'émission de sons au moyen de la gorge et de la bouche ou encore par l'action des mains sur des instruments appropriés; et qui ajouterait qu'il faut dans le plus bref délai possible faire perdre aux hommes l'habitude de s'occuper d'une façon aussi inutile, aussi nuisible même.

La troisième définition ressemble à celle que donnerait de la musique quelqu'un qui en dirait: la musique est chose utile pour apprendre à danser, à marcher au pas, et, dans ce but, il en faut encourager l'étude.

Voici d'où proviennent les différences et les insuffisances de ces définitions: c'est que chacune d'elle n'embrasse pas la notion de la musique dans son essence, mais en détermine les signes extérieurs tels qu'ils apparaissent à celui qui la définit. C'est exactement ce qui se produit pour les trois définitions de la religion données plus haut.

D'après la première, la religion est ce qui est l'objet de la croyance rationnelle de celui qui donne cette définition.

D'après la seconde, la religion, au point de vue de celui

qui la définit, c'est ce qui est l'objet de la croyance irrationnelle des autres.

D'après la troisième, la religion est ce à quoi il est utile de faire croire les autres.

Dans chacune de ces trois définitions, l'objet défini n'est pas ce qui constitue l'essence même de la religion, mais bien la foi même des gens en ce qu'ils considèrent comme la religion. C'est, dans la première définition, la foi de celui-là même qui définit la religion; dans la seconde, la foi d'autres personnes en ce que ces mêmes personnes considèrent comme la religion; et dans la troisième, la foi qu'ont les gens en ce que d'autres leur présentent comme étant la religion.

Mais qu'est-ce donc que cette foi? Et pourquoi les hommes croient-ils à ce qu'ils croient? Qu'est-ce que la foi? et d'où provient-elle?

Pour la majorité des gens cultivés, qui considèrent la question comme tranchée, la religion c'est essentiellement la personnification, la déification et l'adoration des forces naturelles, dont le point de départ est un sentiment de frayeur superstitieuse en face des phénomènes incompréhensibles de la nature.

Cette opinion, on l'accepte sans examen critique, sur l'affirmation de la grande masse des gens instruits de notre époque; non seulement elle ne rencontre pas d'opposition de la part des savants, mais, au contraire, c'est chez eux qu'on la trouve le plus nettement formulée. Si, de temps à autres, s'élèvent les voix de gens qui attribuent à la religion une autre origine et un autre sens, celle d'un Max Müller ou d'autres encore, on ne les entend pas, on ne les remarque pas, au milieu du sentiment unanime qui s'accorde à voir dans la religion, en général, un phénomène produit par la superstition et l'ignorance. Il n'y a pas bien longtemps, au commencement de ce siècle, lorsque les gens d'avant-garde reniaient le catholicisme, le protestantisme et l'orthodoxie (comme le firent les Encyclopédistes d'il y a cent ans), aucun d'entre eux ne niait que la religion fût une condition indispensable de la vie de tout homme. Sans parler même des déistes comme Bernardin de St-Pierre, Diderot et Rousseau, Voltaire éleva un monument à Dieu, Robespierre organisa la fête de l'Etre-Suprême. Mais à notre époque (et cela grâce à la doctrine légère, superficielle d'Auguste Comte qui, comme la grande majorité des Français, croyait que christianisme et catholicisme, c'est tout un, et qui par suite voyait dans le catholicisme la réalisation complète du christianisme), c'est un point tranché, une chose reconnue par la

masse instruite, toujours prête à accepter volontiers et à l'instant les notions les plus basses, que la religion n'est qu'une certaine phase du développement de l'humanité, phase déjà dépassée depuis lontemps, cause de retard pour son progrès. L'humanité, on l'admet, a traversé déjà deux périodes : la période religieuse et la période métaphysique ; elle est à présent entrée dans une troisième période de haute culture scientifique, et on ajoute que tous les phénomènes religieux chez les hommes ne sont que les débris persistants d'un organe spirituel de l'humanité, organe autrefois nécessaire, mais qui dès longtemps n'a plus ni sens, ni rôle, comme qui dirait, pour le pied du cheval, l'ongle du cinquième doigt. On admet que la religion consiste essentiellement en l'acceptation, provoquée par l'effroi ressenti en face des forces incompréhensibles de la nature, de l'existence d'êtres imaginaires. Telle était, dans l'antiquité déjà, la pensée de Démocrite et telle est la thèse soutenue par les plus récents philosophes et historiens de la religion.

Mais, tout d'abord et sans vouloir y insister, la croyance à l'existence d'un seul être ou de plusieurs êtres invisibles, surnaturels, ne provenait pas toujours autrefois et ne provient pas toujours aujourd'hui de la frayeur qu'inspirent les forces inconnues de la nature. On peut en donner pour preuve ces centaines de gens, par la culture d'entre les plus éminents et les plus avancés, contemporains ou hommes d'autrefois, les Socrate, les Descartes, les Newton par exemple, dont la croyance à l'existence d'un ou de plusieurs êtres supérieurs et surnaturels, n'a jamais eu pour cause la frayeur superstitieuse inspirée par les forces inconnues de la nature. Et, en fait, l'assertion : *la religion a pour origine la frayeur superstitieuse ressentie par les hommes en face des forces inconnues de la nature,* ne répond en rien à la question principale : d'où est venue aux hommes la notion d'êtres invisibles, d'êtres surnaturels ?

Si c'était seulement que les hommes ont eu peur du tonnerre et des éclairs, eh bien ! ils en auraient eu peur et voilà tout ; mais pourquoi donc ont-ils inventé un être invisible et surnaturel, ce Jupiter qui se trouve quelque part et qui lance parfois ses flèches sur les hommes ?

Si les hommes avaient simplement été frappés par la vue de la mort, ils auraient craint la mort sans autre. Mais pourquoi donc ont-ils inventé les âmes des morts et se sont-ils mis à entretenir avec elles un commerce imaginaire ?

Que les hommes se cachent pour échapper au tonnerre, qu'ils fuient la mort par horreur d'elle, cela se peut faire ;

mais ils ont inventé un être éternel et puissant dont ils se considèrent comme dépendants ; ils ont imaginé les âmes vivantes des morts, et cela non pas uniquement sous l'empire de la frayeur, mais par quelques autres motifs. Il est évident que dans ces motifs se trouve contenue l'essence même de ce qu'on appelle religion.

En outre, chaque homme, pour peu qu'il ait éprouvé, ne fût-ce que dans son enfance, le sentiment religieux, sait par son expérience personnelle que ce sentiment a toujours été provoqué chez lui non pas par des phénomènes matériels, effrayants et d'ordre externe, mais par des phénomènes d'ordre interne qui n'avaient rien de commun avec l'effroi ressenti en face des forces incompréhensibles de la nature : par la conscience de son néant, de sa solitude, de son état de péché.

Et par conséquent, l'homme peut apprendre, soit en observant autour de lui, soit par son expérience personnelle, que la religion ne consiste pas en une attitude de soumission vis-à-vis des divinités, naturelle aux hommes seulement à un certain moment de leur développement, qui serait provoquée par la frayeur superstitieuse ressentie en face des forces inconnues de la nature. Il peut apprendre que la religion est quelque chose de complètement indépendant de toute frayeur et du degré de culture de l'homme, quelque chose que ne peut anéantir aucun développement de la civilisation, et cela parce que le fait que l'homme se sent être une créature limitée au centre d'un univers infini, qu'il a conscience de son état de péché, — c'est-à-dire du non-accomplissement de tout ce qu'il aurait pu et dû faire sans qu'il l'ait fait — s'est toujours produit et se reproduira toujours tant que l'homme sera homme.

En effet, tout homme, dès l'instant où il sort de l'état animal qui est le sien pendant l'enfance et la première jeunesse (époque pendant laquelle il n'est guidé que par les exigences de sa nature animale), tout homme qui a pris conscience de sa raison, ne peut pas ne pas remarquer ceci : alors qu'autour de lui tout vit, dans un renouvellement qui n'implique pas la mort, dans la soumission forcée à une loi éternelle, unique et précise, lui seul, lui qui se sent un être à part au milieu du reste de l'univers, est condamné à mourir, à disparaître dans l'espace illimité et dans l'infini du temps, à sentir la torture de la responsabilité de ses actes ; c'est-à-dire que, seul, il est condamné à avoir conscience, après avoir mal agi, qu'il aurait pu mieux agir.

Et une fois cela compris, tout homme intelligent ne peut pas

ne pas réfléchir et se demander : quelle est la raison d'être de cette créature passagère, indéterminée, hésitante, au milieu de cet univers éternel, infini, constituant un tout bien déterminé ?

Lorsqu'il entre dans la vie, dans la vraie vie humaine, l'homme ne peut éluder cette question. Elle est toujours là, présente à chacun, et, d'une façon ou de l'autre, chaque homme y donne toujours une réponse : cette réponse à cette question, c'est justement ce qui constitue l'essence de toute religion.

L'essence de toute religion consiste seulement en une réponse à la question : pourquoi est-ce que je vis et dans quel rapport suis-je avec l'univers infini qui m'entoure ?

Toute la métaphysique religieuse, toutes les théogonies, tous les systèmes sur l'origine du monde, tout l'appareil extérieur du culte, choses qu'on prend ordinairement pour la religion, tout cela n'a d'autre valeur que celle de signes qui accompagnent les religions et qui sont soumis aux conditions de lieu, de race, de moment historique.

Il n'est pas une seule religion, depuis la plus élevée jusqu'à la plus grossière, qui n'ait à sa base cette idée fondamentale du rapport dans lequel se trouve l'homme avec l'univers qui l'entoure ou avec sa cause première. Il n'est pas un rite religieux, fût-il le plus grossier du monde, ni un culte, fût-il le plus raffiné, qui n'ait à sa base cette même idée fondamentale.

Toute doctrine religieuse est la formule donnée, par le fondateur de la religion, au rapport où il se sent être personnellement comme homme, et par conséquent où il sent tous les autres hommes, avec l'univers ou avec son principe et sa cause première.

Les formules de ces rapports sont très variées à raison des conditions ethnographiques et géographiques dans lesquelles se trouvent le fondateur de la religion et le peuple qui l'a faite sienne. De plus, ces formules sont toujours commentées de différentes façons et déformées par les disciples du Maître qui, lui, en général, devance la compréhension des masses de centaines et quelquefois de milliers d'années.

C'est pourquoi bien qu'en apparence il y ait un très grand nombre de rapports différents de l'homme avec l'univers (c'est-à-dire de religions), en réalité, l'homme ne peut se trouver avec l'univers et son principe que dans l'un des trois rapports suivants : 1° le rapport originaire, personnel ; 2° le rapport païen, social ou familial et civil ; et 3° le rapport chrétien ou divin.

A le prendre strictement, il n'est même que deux conceptions types des rapports fondamentaux de l'homme avec l'univers : la conception personnelle, qui trouve le sens de la vie dans le bien de la personne, prise séparément ou conjointement avec d'autres personnalités, — et la conception chrétienne, qui trouve le sens de la vie dans l'acte de servir Celui qui a envoyé l'homme dans le monde.

Quant à la seconde conception du rapport de l'homme et de l'univers, la conception sociale, ce n'est dans son essence qu'une extension de la première. Le premier de ces deux rapports, le plus ancien, où l'on trouve aujourd'hui les gens les moins cultivés seulement, consiste en ce que l'homme se considère comme une créature qui se sert de fin à elle-même, qui vit dans le monde pour y acquérir la plus grande somme possible de bien personnel, indépendamment de la question du dommage causé par cette recherche au bien d'autres créatures.

Ce rapport primitif de l'homme et de l'univers est celui dans lequel se trouve tout enfant à son entrée dans la vie, celui dans lequel a vécu l'humanité au premier degré de son développement et dans lequel vivent encore aujourd'hui beaucoup de peuples sauvages, beaucoup d'individus qui, moralement, comptent au nombre des plus grossiers. C'est de lui que découlent toutes les religions païennes de l'antiquité ainsi que certaines religions, plus tard venues, en la forme inférieure où les ont laissées les modifications qu'elles ont eues à subir : le Bouddhisme (1), le Taoisme, le Mahométisme et le Christianisme transformés. C'est aussi de cette conception du rapport de l'homme et de l'univers qu'est issu le spiritisme moderne qui repose sur la persistance de la personnalité et d'un bonheur personnel. Tous les cultes païens avec leurs divinations, leurs déifications, — soit d'être capables de jouissances tout comme l'homme, soit de saints qui intercèdent pour lui, — avec leurs sacrifices et leurs prières pour obtenir les biens de la terre et l'éloignement de la misère, découlent de ce rapport de l'homme et de la vie.

(1) Bien que le Bouddhisme exige de ses adeptes le renoncement aux biens terrestres et à la vie même, on trouve à sa base ce même rapport, avec l'univers qui l'entoure, de la personne qui est sa propre fin et qui est destinée au bonheur. Il n'y a qu'une différence : le paganisme pur admet que l'homme a droit à la jouissance, tandis que le Bouddhisme admet le droit à l'absence de souffrances. Le paganisme considère que le monde doit servir au bien de la personne; le Bouddhisme qu'il doit disparaître comme étant la source de la souffrance de la personne. Le Bouddhisme n'est qu'un paganisme négatif.

La seconde conception du rapport de l'homme et de l'univers, la conception païenne et sociale, est celle à laquelle l'homme se range lorsqu'il arrive à la phase suivante de son développement, celle qu'adoptent préférablement les adultes. Elle consiste en ceci : on ne considère plus que ce qui donne à la vie sa signification réside dans la recherche que l'homme fait de ce qui lui est bon personnellement, mais bien de ce qui est bon pour un certain groupe de personnes, la famille, la tribu, le peuple, le gouvernement et même l'humanité (essai d'une religion positiviste).

Dans cette conception du rapport de l'homme et de l'univers, la vie trouve son sens non plus dans la personne isolée, mais dans une certaine association de personnes, famille, tribu, peuple ou Etat, dont le bien-être est alors considéré comme le but de l'existence. C'est là la source de toutes les religions patriarcales et sociales que rapproche ce caractère commun ; telle est la source, par exemple, de la religion chinoise, de la religion japonaise, de celle des Hébreux, le Peuple Elu, de la religion d'Etat des Romains, de notre propre église d'Etat (descendue, en fait, à ce niveau dégradant, — grâce à la doctrine d'Augustin, — quoiqu'on la désigne encore d'un nom qui n'est pas le sien, du nom de chrétienne) ; et c'est aussi la source de la religion de l'humanité, rêvée par les positivistes.

C'est sur cette conception du rapport de l'homme et de l'univers que sont fondés aussi, en Chine et au Japon, tous les rites du culte des ancêtres ; à Rome, le culte rendu aux empereurs ; chez les Juifs, les cérémonies d'un culte compliqué dont le but était l'observation du pacte liant le Peuple Elu à son Dieu ; ainsi que toutes les prières, prières privées ou prières publiques, dites par le clergé chrétien, pour la prospérité et les succès militaires de l'Etat.

La troisième conception de ce rapport, la conception chrétienne — celle à laquelle malgré lui tout homme âgé se sent appartenir et à laquelle, dans mon opinion, l'humanité arrive de nos jours — consiste en ce que l'homme ne considère plus que le sens de sa vie soit de parvenir à la réalisation de ses propres fins ou des fins auxquelles tend tel groupe de personnes, mais estime que ce sens est tout entier contenu dans l'obéissance à la volonté qui l'a créé, lui et le monde entier, non pas pour qu'il atteigne à ses fins propres, mais bien à celles de cette volonté créatrice.

C'est de cette conception du rapport de l'homme avec l'univers que provient la doctrine religieuse la plus élevée à nous

connue : déjà en embryon chez les représentants les plus éminents des Pythagoriciens, des Esséniens, des Thérapeutes, des Egyptiens, des Perses, des Brahmes, des Bouddhistes et des Taoistes, elle n'a trouvé cependant sa dernière et complète expression que dans le Christianisme pris dans son sens véritable, sans altération. Toutes les cérémonies des religions anciennes issues de cette conception de la vie, toutes les manifestations contemporaines de communautés religieuses, unitariennes, universalistes, quakers, des Nazaréens, en Serbie, comme, en Russie, de nos lutteurs spirituels (*doukhobortsy*) et toutes les sectes soi-disant rationalistes, avec leurs sermons, leurs chants, leurs assemblées et leurs livres sont des expressions religieuses de cette conception du rapport de l'homme et de l'univers. Toutes les religions concevables se répartissent entre ces trois conceptions.

Tout homme, sorti de l'état animal, doit nécessairement reconnaître comme sienne l'une ou l'autre de ces trois conceptions et c'est l'adoption qu'il en fait qui, pour tout homme, constitue la véritable religion, quelle que soit la confession à laquelle, nominalement, il croit se rattacher.

Tout homme se représente nécessairement d'une façon ou de l'autre le rapport où il est avec l'univers, parce qu'une créature intelligente en peut vivre dans l'univers, en être tout entourée, sans se trouver en un rapport quelconque avec lui. Or, comme jusqu'à aujourd'hui l'humanité n'a découvert que trois de ces rapports, et que nous n'en connaissons que trois, chaque homme s'en tient forcément à l'un d'entre eux et, qu'il le veuille ou non, appartient à l'une des trois religions fondamentales entre lesquelles se partage toute l'humanité.

Par suite, la persuasion commune à beaucoup de gens cultivés dans notre monde chrétien, parvenus, pensent-ils, à un degré tel de développement qu'à leur avis ils n'ont plus besoin d'aucune religion et qu'en fait ils n'en ont pas, signifie seulement, en réalité, que, reniant la seule religion faite pour notre temps, la religion chrétienne, ils appartiennent sans s'en douter à une religion inférieure, que ce soit à la religion sociale-familiale-gouvernementale ou à la religion païenne primitive. L'homme sans religion, c'est-à-dire sans aucun rapport, de quelque espèce qu'il soit, avec l'univers, est quelque chose d'aussi impossible à concevoir qu'un homme sans un cœur.

Il peut ignorer qu'il a une religion, comme un homme peut ignorer qu'il a un cœur, mais, sans religion comme sans cœur, l'homme ne peut exister.

La religion, c'est ce rapport dans lequel l'homme se reconnaît être à l'égard de l'univers infini qui l'entoure (ou à l'égard de son principe et de sa cause première) et un homme doué de raison ne peut pas ne pas être avec lui en un rapport quelconque.

Vous direz, peut-être, que la tâche de fixer les rapports de l'homme et de l'univers relève non de la religion mais bien de la philosophie où, — si l'on considère la philosophie comme une branche de la science, — de la science en général. Je ne suis pas de cet avis. Pour moi, au contraire, l'idée reçue que la science en général (en comprenant sous le terme *science* la philosophie) peut fixer ces rapports est complètement erronée. C'est la cause principale, dans les couches cultivées de notre société, de la confusion des notions de religion, de science et de morale.

La science, en y comprenant la philosophie, ne peut pas fixer la base du rapport de l'homme avec l'univers infini et son principe, et cela déjà en vertu de la considération suivante: dès avant qu'aucune espèce de philosophie ou de science ait pu naître, ce sans quoi aucune activité de l'esprit n'est possible, un rapport quelconque de l'homme et de l'univers devait exister. De même qu'un homme ne peut pas, par le fait seul de se mouvoir et quel que soit le mouvement qu'il fasse, trouver la direction dans laquelle il doit se mouvoir, quoique cependant tout mouvement soit nécessairement fait dans une direction ou dans une autre, de même il est impossible, par le moyen de spéculations philosophiques ou par le travail scientifique, de trouver la direction dans laquelle ce travail doit être effectué : or il faut absolument que tout travail intellectuel soit accompli dans une direction préalablement arrêtée. Et c'est la religion qui, toujours, a marqué au travail intellectuel cette direction. Toutes les philosophies que nous connaissons, de Platon à Schopenhauer, ont toujours suivi une direction première donnée par la religion. La philosophie de Platon et de ses successeurs était une philosophie païenne qui recherchait pour l'individu comme pour l'ensemble des individus groupés en Etat les moyens d'acquérir le maximum de bien. La philosophie chrétienne de l'église, au moyen-âge, issue de cette même conception païenne de la vie, recherchait les moyens de salut de l'individu, c'est-à-dire l'acquisition du maximum de bien pour l'individu dans une vie future, et elle n'a touché à l'organisation du bien social que dans ses essais de théocratie.

La philosophie moderne, celle de Hegel comme celle de Comte, a à sa base une conception de la vie à la fois religieuse, sociale et civile.

La philosophie pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann a voulu s'affranchir de la conception religieuse de l'univers qui nous vient des juifs : malgré elle, elle s'est pliée aux principes religieux du bouddhisme. La philosophie a toujours été seulement, ce qu'elle sera toujours, la recherche de ce qui résulte du rapport de l'homme et de l'univers, tel que ce rapport a été fixé par la religion.

En sorte que, tant que ce rapport n'a pas été fixé par elle, la recherche philosophique manque d'objet.

Le même raisonnement s'applique à la science positive, au sens strict du mot. Ainsi entendue, la science a toujours été et restera toujours seulement la recherche et l'étude de toutes les choses et de tous les phénomènes qui, en vertu d'une certaine conception arrêtée par la religion du rapport existant entre l'homme et l'univers, paraissent être susceptibles d'examen.

La science n'a jamais été et elle ne sera jamais l'étude de *tout* comme les savants, à l'heure actuelle, ont la naïveté de le penser : cela est même une impossibilité, puisque les choses susceptibles d'investigation sont en quantité infinie. Elle est seulement l'étude, dans la masse innombrable des choses, des phénomènes et des conditions susceptibles d'investigations, de quelques-uns d'entre-eux, de ceux que la religion fait sortir de cette masse par degré d'importance, en un ordre régulier. Et, par conséquent, la science n'est pas une et il y en a autant que de religions. Chaque religion fait choix d'un certain ensemble de sujets susceptibles d'étude ; voilà ce qui fait que la science d'une époque ou d'un peuple déterminé porte toujours le caractère de la religion au point de vue de laquelle elle se place pour faire son examen.

Ainsi, la science païenne, qui fut remise en honneur à la Renaissance et qui fleurit encore de nos jours au milieu de nous sous le nom de science chrétienne, a toujours été seulement ce qu'elle continue d'être, la recherche et l'étude soit des conditions dans lesquelles l'homme trouve le maximum de bien-être, soit des phénomènes naturels qui peuvent le lui obtenir. La philosophie brahmanique et bouddhique n'a jamais été que la recherche des conditions dans lesquelles l'homme peut être délivré des souffrances qui l'accablent ; la science juive talmudique n'a jamais été que l'étude et l'explication des clauses

que l'homme devait respecter pour exécuter le pacte conclu avec Dieu et maintenir le Peuple Elu à la hauteur de sa vocation. La science ecclésiastique chrétienne était et est encore la recherche des conditions dans lesquelles l'homme trouve le salut. La vraie science chrétienne, qui ne fait que de naître, est la recherche des conditions dans lesquelles l'homme peut connaître les exigences de cette volonté suprême, dont il est l'envoyé, et y conformer la vie.

Ni la philosophie ni la science ne peuvent poser la base des rapports de l'homme et de l'univers, parce que la base de ces rapports a été posée avant qu'aucune espèce de science ou de philosophie ait pu naître et aussi parce que la science, — en y comprenant la philosophie, — étudie les phénomènes en raison pure, sans avoir égard à la position personnelle de l'investigateur et aux sentiments qu'il éprouve. Or, ce n'est pas la raison seule qui détermine dans quel rapport l'homme se trouve avec l'univers, mais bien aussi le sentiment, la réunion de toutes les forces spirituelles de l'homme.

On aura beau expliquer à l'homme dans le détail et chercher à lui donner la persuasion qu'il n'existe en réalité que des idées, que tout est constitué d'atomes, que l'essence de la vie est substance et volonté, ou encore que chaleur, lumière, mouvement, électricité sont des manifestations diverses d'une seule et même énergie, — tout cela ne donnera pas une idée claire à la créature susceptible de sentir, de souffrir, de se réjouir, de craindre et d'espérer qu'est l'homme, de sa place dans l'univers. Cette place, et par suite son rapport avec l'univers, il n'y a que la religion qui les lui fixe, en lui disant, soit : le monde existe pour toi, donc, prends de la vie tout ce que tu peux en prendre ; — soit encore : tu es membre du peuple aimé de Dieu ; sers ce peuple, accomplis toutes les prescriptions divines et tu auras en partage, avec le Peuple Elu, le maximum de bien auquel tu peux parvenir ; — soit enfin : tu es l'instrument d'une volonté supérieure, qui t'a envoyé dans le monde pour exécuter l'œuvre qui t'est assignée ; apprends à connaître cette volonté, à t'y conformer, et tu feras ainsi ce que tu peux faire de mieux dans ton propre intérêt.

Pour comprendre les données de la philosophie et de la science, il faut une préparation et une étude dont il n'est pas besoin pour avoir l'entendement des choses religieuses qui sont accessibles à tout homme, fût-il le plus borné et le moins cultivé du monde.

Les connaissances philosophiques et scientifiques ne sont

pas nécessaires à l'homme pour qu'il reconnaisse le rapport où il est avec l'univers qui l'entoure ou avec le principe même de cet univers. Un esprit surchargé de connaissances s'en trouve comme encombré, et il y a là plutôt un obstacle. Ce qui importe seulement, c'est le renoncement, fût-il momentané, aux vanités du monde, la conscience du néant de l'homme au point de vue matériel, et la droiture, toutes choses, comme le disent les Evangiles, qui se rencontrent plus fréquemment chez les enfants, chez les simples et les gens les moins cultivés que chez les autres. C'est là la raison pour laquelle nous voyons souvent les gens les plus simples, les moins savants, les moins cultivés, accepter facilement, en sachant ce qu'ils font et en toute lucidité d'esprit, la conception de la vie la plus haute, la conception chrétienne, alors que les plus savants et les plus cultivés continuent à croupir dans le paganisme le plus grossier. C'est ainsi que nous voyons, d'une part, ceux qui ont atteint le développement intellectuel le plus raffiné, placer le sens de la vie dans la jouissance personnelle ou dans le fait d'éviter la souffrance — comme Schopenhauer, cette intelligence, cet esprit cultivé entre tous; ou bien, comme le font les évêques les plus éclairés, dans le salut de l'âme par le moyen des sacrements et de la grâce; alors que, d'autre part, le sectaire russe, ce paysan qui ne sait qu'à moitié lire et écrire, sans qu'il eût pour cela à faire un effort quelconque de pensée, se rencontre avec les plus grands sages du monde, avec un Epictète, un Marc-Aurèle ou un Sénèque, pour trouver le sens de la vie dans la conscience qu'il possède d'être un instrument de la volonté de Dieu, d'être fils de Dieu.

Mais enfin, me demanderez-vous, en quoi consiste l'essence de cette méthode, qui n'est ni scientifique ni philosophique, pour arriver à la connaissance? Si cette connaissance n'est ni philosophique, ni scientifique, qu'est-elle donc? Comment la définir? Je ne puis faire à de pareilles questions d'autre réponse que celle-ci: étant donné que la connaissance religieuse sert de base à toutes les autres connaissances, auxquelles elle est antérieure, il s'ensuit que nous ne pouvons en donner la définition n'ayant pas pour cela les instruments qui servent à définir. Cette connaissance, c'est ce qu'on appelle dans la langue théologique la *Révélation*. Et ce terme, dépouillé de sa valeur mystique, est parfaitement juste, car ce ne sont point les études et les efforts de tel ou tel homme ou de plusieurs hommes qui font acquérir cette connaissance; bien au contraire, dans l'acquisition qu'ils en font, le rôle des hommes consiste seulement

à recevoir la manifestation de l'intelligence infinie qui petit à petit se dévoile à leurs yeux.

Pourquoi les hommes, il y a dix mille ans, n'étaient-ils pas en mesure de comprendre que leur vie, consacrée seulement à la recherche du bien individuel, n'avait pas toute sa signification? Et pourquoi vint-il ensuite une époque où fut révélée aux hommes une conception plus haute, d'après laquelle l'homme vit pour la famille, pour la société, pour le pays, pour l'Etat ?

Pourquoi est-ce aux temps historiques que la conception chrétienne de la vie a été révélée aux hommes ? Et pourquoi cette révélation a-t-elle été faite précisément à cet homme-là ou à ces hommes-là, à ce moment-là, dans ce pays-là et non dans un autre, dans telle forme et non dans une autre ? Essayer de répondre, en invoquant les conditions historiques de l'époque, en alléguant la vie, le caractère et les qualités particulières des gens qui les premiers se sont appropriés cette conception de la vie et lui ont donné son expression, c'est essayer de répondre à celui qui demanderait pourquoi le soleil, à son lever, a éclairé tels ou tels objets plutôt que tels autres. Le soleil de la vérité, s'élevant de plus en plus haut au-dessus du monde, l'éclaire de plus en plus ; il se reflète dans tout ce qui est particulièrement propre à refléter ses rayons et dans tout ce qui se trouve tomber en premier lieu sous leur action lumineuse.

Les qualités qui rendent certaines personnes plus aptes que d'autres à refléter la vérité qui se lève ne sont pas des qualités actives de l'esprit, mais au contraire des qualités qui vont rarement avec un grand esprit, avec un esprit chercheur ; ce sont les qualités passives du cœur : renoncement aux vanités du monde,conscience de son propre néant au point de vue matériel,droiture.Nous voyons que,parmi les fondateurs de religions, aucun ne s'est jamais distingué par ses connaissances philosophiques ou scientifiques.

Les savants d'aujourd'hui, qui occupent actuellement la chaire de Moïse (1), adoptent pour règle de conduite la conception païenne remise en honneur à la Renaissance; ils prennent pour l'essence du christianisme ce qui en est la plus grossière déformation. Ils ont décidé que c'est là un état de choses déjà dépassé par l'humanité et que, à l'inverse, la conception de vie propre à l'antiquité — cette conception païenne, sociale et civile adoptée par eux, mais, en fait, dépas-

(1). Mathieu, XXIII. 2. « Et Jésus leur dit : les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaise de Moïse ».

sée par l'humanité — est la conception la plus élevée de la vie, celle à laquelle l'humanité doit imperturbablement se tenir. En agissant ainsi, ils ne comprennent pas le vrai christianisme qui constitue cette conception supérieure de la vie vers laquelle marche l'humanité entière, ils ne cherchent même pas à la comprendre. Telle est, à mon avis, l'erreur capitale, celle qui plus que toute autre arrête l'humanité chrétienne sur la voie du vrai progrès.

Ce malentendu découle principalement du fait que les gens de science, à leur rupture avec le christianisme, s'apercevant que leur science ne cadre pas avec lui, mettent la faute sur le christianisme et non sur la science. Au lieu de voir les choses telles qu'elles sont réellement, de voir que leur science est de dix-huit cents ans en arrière sur ce christianisme qui réunit dans son sein une grande partie de la Société actuelle, ce serait d'après eux le christianisme qui, soi-disant, serait en arrière de dix-huit cents ans sur la science.

Ce renversement des rôles est la cause d'un fait tout-à-fait extraordinaire : il n'y a pas de gens qui, sur les questions touchant à l'essence même de la vraie connaissance de la religion, à la moralité, à la vie, aient des notions plus embrouillées que les hommes de science. Et il est un fait encore plus extraordinaire et qui procède de la même cause: la science contemporaine qui a fait faire positivement de si grands progrès dans le domaine qui lui est propre (l'étude de tout ce qui concerne le monde matériel), en ce qui concerne la vie même de l'homme, ne nous apparaît nulle part comme indispensable ou même nous apparaît comme ne produisant que des conséquences nuisibles.

Et voilà pourquoi je pense que ce n'est point à la philosophie ou à la science, mais bien à la religion seule, qu'il appartient de poser les bases du rapport de l'homme et de l'univers.

(*à suivre*). Léon Tolstoï.

LES POÈTES SCANDINAVES

POÉSIES LYRIQUES D'ENRIK IBSEN

En France et en Belgique on connaît seulement le grand maître Norvégien par ses pièces symboliques ou philosophiques représentées au théâtre de l'Œuvre, au Vaudeville, au Parc ou à la maison d'Art.

On ignore quel grand et sublime poète est Ibsen. *La Comédie de l'Amour*, pièce en vers, jouée à Paris dans notre traduction, a été jugée simplement au point de vue de l'Art dramatique et aussi des idées philosophiques. Mais la critique ne s'est même pas avisée que c'était là un poème admirablement composé et écrit tout entier en impeccables vers.

Il faut bien qu'on le sache cependant, Ibsen est un puissant poète lyrique et nous avons pris au hasard dans son œuvre, quelques bijoux délicatement ciselés, nous vous les apportons en témoignage des trésors sans nombre que contient l'écrin poétique du génial écrivain.

CHATEAU EN ESPAGNE

Il me semble que c'était hier,
Le soir où je vis ma première poésie imprimée dans un journal;
Longtemps je demeurai dans ma mansarde à fumer,
A rêver délicieusement, satisfait de moi-même.

Et je bâtis aussitôt un imaginaire château dominant tout le Nord;
Ce château avait deux tours, une grande et une petite;
La grande était occupée par un immortel poète,
La petite abritait une jolie fille.

Mon plan architectural me semblait noble et harmonieux.
Ah oui! depuis bien mesquin il m'apparut;
C'est qu'au maître architecte devenu tout à fait raisonnable
La grande tour semblait maintenant trop étroite
Et qu'il ne pouvait plus être question de la petite.

UNE ÉPITRE

Cher ami !
Vous me demandez anxieusement en votre lettre
Pourquoi notre génération est si étrangement inquiète,
Impuissante à jouir, comme impuissante à souffrir,
Tant elle est tourmentée par une vague terreur.
Vous me demandez pourquoi aucun succès ne saurait faire vibrer les âmes,
Pourquoi personne ne se croit responsable de sa propre infortune,
Pourquoi chacun attribue au hasard joies et douleurs,
Attendant tout du destin en une paresseuse somnolence.
Ami ! Pourquoi sollicitez-vous de moi le mot de cette énigme ?
Je questionne volontiers, mais je ne réponds point d'habitude à qui [m'interroge.
Cependant vous n'aurez point inutilement
Trempé votre plume, mon très cher ami,
Si vous n'exigez pas de façon absolue
Une réponse péremptoire et absolument définitive.
Et tout d'abord, comme réponse, je vous poserai à mon tour une question
Mais veuillez prendre garde que c'est un poète qui vous parle,
Un poète dont toute phrase est image ou symbole.

Dites-moi donc si, d'aventure,
Vous avez longuement considéré près de nos ports
Un navire gagnant le large sous le souffle du vent favorable,
Un navire cinglant tout droit vers le lointain horizon.
Certes, souvent cela vous arriva, et vous avez certainement remarqué
L'animation, la joyeuse activité des gens du bord,
L'insouciance absolue de tous ces êtres qui s'éloignent,
Entendu les paroles brèves et hardies du commandant :
Tous se montrent là, aussi rassurés que sur la terre,
Aussi tranquilles que si la vaste mer obéissait à des lois,
Que si la route pouvait être kilométriquement et sûrement poursuivie.

Et le plus souvent ce navire s'éloigne de la sorte,
Cherchant les rives lointaines aux ports nombreux.
On décharge les soutes, puis on les remplit de nouveau
De produits indigènes, de marchandises, et dans la cale
S'amoncellent des caissons et des sacs
Dont le capitaine ni les matelots
Ne connaissent exactement le contenu ;
Puis on rembarque pour le long cours
Et si hardiment la proue fend l'écume amère
Que l'océan ne parait plus assez large
Avec ses vagues et ses lames puissantes
Pour contenir la joie immense de vivre.
La tempête elle-même ne fait qu'accroître la bonne humeur
Du capitaine, des matelots et aussi des voyageurs.

N'est-ce pas tout simple. — Le bateau ne fait pas d'eau,
La cargaison est soigneusement chargée,
La boussole, le sextant et la longue vue
Promettent une heureuse traversée.
Enfin la science et l'expérience du commandant
Font naître la confiance et étouffent l'inquiétude.

Et cependant il peut advenir,
Par un jour calme, sans raison plausible,
Que soudain à bord, sur le visage de chacun
Se révèle une étrange et cruelle inquiétude.
Peu nombreux sont d'abord ceux qui sont en proie à cette nostalgie,
Mais le mal s'étend et saisit bientôt tout le monde.
Alors apathiquement sont hissées les voiles et tirés les cordages.
La trompette qui doit pour le *quart* éveiller les matelots
Raisonne lentement et paresseusement —
Et le moindre incident inquiète !
La tranquillité du flot, le vent favorable lui-même
Sont fâcheusement interprétés. — La brusque apparition d'un marsouin,
Le cri d'un oiseau de tempête sont de mauvais augure
Pour ces hommes sans courage gagnés par un mal secret
Que personne n'avoue, dont personne n'a parlé.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau à bord du navire ?
Quelle est la cause énigmatique de ce mal singulier
Qui a paralysé la volonté, le courage et la parole de tous ?
Un accident est-il survenu, un homme est-il tombé à la mer ?
Non ! Tout marche à bord comme de coutume
Mais tout marche sans foi, sans joie et sans chansons.
Pourquoi donc ? Parce qu'un mot a été murmuré —
Qu'une rumeur, un *on-dit* s'est sourdement glissé
Des cabines de l'avant aux cabines de l'arrière —
Et qu'on s'imagine voyager avec un cadavre dans la cale.

La superstition du marin est connue de tous.
Lorsque cette étrange crainte l'envahit,
Elle prend aussitôt possession des autres âmes
Et c'est seulement au terme du voyage,
Quand le navire, malgré les augures, les écueils et les bancs de sable,
Aura jeté une bonne fois son ancre dans le port,
Qu'on saura si cette crainte était justifiée ou illusoire.

C'est ainsi, mon ami, que le navire de l'Europe
Vogue vers de lointains rivages ;
Vous et moi nous sommes embarqués de concert,
Et nous voici maintenant assis sur le gaillard d'arrière.
De notre chapeau, nous saluons les rivages aimés que nous quittons.
Enfin en pleine mer voici que le vent caresse notre front.

Sur le pont on respire et l'air rafraîchit notre âme.
Dans la cale nos bagages sont bien placés
Et le cuisinier se dispose à nous préparer notre repas.
Que faut-il de plus, pour un heureux voyage.
La machine est en action, écoutez le souffle de la chaudière,
Voyez le piston s'enfoncer et se dresser tour à tour,
Contemplez l'hélice fendant l'eau comme un glaive ;
Examinez la voile d'étai qui soutient la marche du bateau :
Le timonier attentif nous mène droit en pleine mer —
Là-haut sur la passerelle le capitaine est digne de notre confiance —
Son œil expérimenté est ouvert sur tous les écueils,
Que faut-il de plus pour un heureux voyage.

Et ce pendant que nous sommes en plein océan,
A moitié route de notre pays et de notre but,
Il semble tout à coup que la route s'effectue moins vite
Et que le courage s'est tout à coup envolé ;
Matelots et voyageurs, hommes et femmes
Montrent des yeux ternes, des visages fatigués;
On songe, on rêve, on s'inquiète dans les cabines,
Aussi bien dans celles de l'avant que dans celles d'arrière.

Et vous me demandez, cher, pourquoi il en est ainsi.
N'avez-vous pas compris que *quelque chose* allait arriver.
N'avez-vous pas compris qu'une *époque* finissait
Et qu'avec *cette époque* s'en allait la tranquillité et l'espérance.
La raison ? Oh elle n'éclate pas encore en pleine lumière,
Cependant écoutez toujours le peu de vérité que je sais de ces choses :

Une nuit je me suis trouvé seul ici, à l'arrière ;
Cette nuit était chaude, calme, semée d'étoiles,
Le vent plein de caressses exquises
Avait tout-à-fait coupé ses ailes,
Tous les voyageurs, sauf moi, s'étaient allés coucher ;
Dans les cabines les lumières mouraient
Et une chaleur étouffante régnait, énervant
Les voyageurs épuisés de fatigue.
Leur sommeil était agité. Je les voyais nettement
Par la claire-voie restée mi-ouverte :
Un homme d'état, aux lèvres convulsives
Esquissait un sourire qui se terminait en grimace,
Un savant professeur se retournait nerveusement
Semblant se quereller avec sa propre science,
Un théologien se voilait le front avec son couvre-pied,
Cet autre cachait sa tête sous l'oreiller
Et çà et là des artistes et des écrivains tourmentés
Par d'horribles rêves s'agitaient dans une attente inquiète.
Sur tous ces êtres somnolents, une chaleur

Lourde et épaisse s'épandait en un nuage rougeâtre.
Je détournai les yeux de cette vision pénible
Et je fus à l'avant goûter la fraîche haleine de la nuit.
Je regardais vers l'Orient où déjà la pâleur du jour
Commençait à ternir l'éclat des étoiles.
Alors quelques mots sortis des cabines retentirent à mon oreille :
Ils vinrent à me frapper au moment où je m'appuyais au mât,
La voix qui les prononçait avec force
Semblait tenir du cauchemar, elle disait :
Je crois que nous portons un cadavre dans la cale.

TERJE VIGEN

Un homme singulier et déjà vieux
Habitait une île lointaine et désolée ;
Sans doute il ne faisait de mal à personne
Quand il demeurait à terre, non plus quand il naviguait,
Et cependant son œil luisait parfois sinistrement,
Surtout quand grondait l'orage.
Alors on le tenait pour un fou
Et rares étaient ceux qui sans crainte
Osaient s'approcher de Terje Vigen.
Moi je l'ai vu, mais plus tard et une seule fois ;
Il était au port, en son bateau plein de poissons ;
Sous ses cheveux blancs gaiment il chantait,
Plus joyeux qu'un jeune matelot,
Et il avait des mots amusants pour les fillettes,
Riant aussi avec les petits enfants.
Mais sautant soudain dans son bateau, il salua,
Puis hissant la voile, comme un vieil aigle
Il s'envola vers son île pleine de soleil.
Et maintenant je vous conterai tout ce qu'on m'a dit,
Tout ce qu'on m'a appris sur Terje
Et si parfois mon récit vous semblait étrange,
Cela n'empêcherait que ce fût arrivé,
Car si je ne le tiens pas de lui-même,
Je l'ai recueilli de la bouche de ceux qui vécurent près de lui,
De ceux qui l'entourèrent à ses derniers moments,
De ceux qui fermèrent ses yeux pour le sommeil de la paix,
Lorsqu'il mourut à l'âge de soixante ans.
Quand il était jeune c'était un grand fou
Et de bonne heure il avait quitté père et mère,
Comme pilotin avait effectué de longues traversées,
Déserté un beau jour à Amsterdam :

La nostalgie l'avait pris enfin et il avait regagné la Norvège
Sur le bateau *La Réunion* dont le capitaine se nommait Pram.
Mais personne ne reconnut au pays
Celui qui était parti comme mousse
Et qui était maintenant grand, très beau,
Surtout très bourgeoisement vêtu.
Le père et la mère étaient morts du reste
Et partis aussi tous les autres parents.
Pendant un jour, deux peut-être, il demeura triste,
Puis loin de lui il rejeta le chagrin,
Ne voulant plus sentir sous ses pieds la terre solide
Et désirant vivre désormais uniquement sur la mer ondoyante.
Un an après pourtant Terje se mariait
Et cela arrivait de façon si inopinée
Que Terje regretta bientôt ce lien,
L'obligeant tout à coup à demeurer immobile.
Il resta bien dans sa maison tout un hiver,
Un hiver joyeux et plein d'allégresse.
Les vitres luisaient comme le soleil
Et derrière ces vitres de petits rideaux et des fleurs
Apparaissaient dans la cabane peinte en rouge,
Mais quand la glace fut fondue dans les fyords,
Terje, de nouveau, s'engagea à bord d'un brick.
L'automne arriva et quand l'oie sauvage émigra vers le midi,
Terje la rencontra, alors il se sentit le cœur gros
Jeune et fort il revenait des rivages ensoleillés,
Il fallait dire adieu aux amis, à la gaîté, au soleil,
Et le spectre d'un triste hiver se dressa devant lui.
Le brick est à l'ancre et les matelots libérés partent allégrement vers [l'orgie.
Terje leur jette encore un regard de jalousie
Qu'il est déjà parvenu au seuil de sa cabane.
Doucement il regarde à travers les rideaux de la fenêtre
Et il voit sa femme filant tranquillement le lin,
Tandis qu'en un berceau, fleur délicate aux joues rouges,
Riait une toute jolie petite fille.
On conte que depuis cet instant, depuis ce jour,
L'âme de Terje devint pour jamais sérieuse.
Il travailla durement et cependant ne se trouva jamais assez las
Pour ne point bercer son enfant et l'endormir.
Quand aux soirs de dimanche la musique folle
Résonnait pour la danse à l'auberge voisine,
Terje à la maison chantait ses plus gais refrains,
Pendant que sur ses genoux assise, la petite Anna
Lui tirait ses cheveux bruns.
Mais l'année terrible approchait, l'an 1809.
Aujourd'hui encore on parle de l'horrible misère
Que le peuple subit si durement alors ;
Les croiseurs bloquaient les ports

Et la terre se fit avare pendant la dure année,
Le pauvre souffrit de la faim, le riche lui-même se priva.
Avoir de robustes bras ne servait de rien.
La maladie et la mort stationnaient à chaque porte.
Terje demeura triste pendant un jour, peut-être deux
Puis loin de lui rejeta le chagrin.
Il se souvint qu'il avait une vieille et fidèle amie :
L'immense mer ondoyante,
Et encore aujourd'hui dans l'Ouest
On répète combien il fut héroïque.
Quand le vent mollit, pour sa femme et son enfant Terje traversa
La mer, conduisant à la rame un simple canot ;
Il choisit le plus petit bateau qu'il put trouver
Pour s'en aller à Skagen en Jutland.
A la cabane il laissait les mâts et les voiles,
Se trouvant ainsi plus en sûreté.
Sa yole ne redoutait pas les vagues
Et s'il devait se défier des bancs de sable,
Il était plus nécessaire encore d'éviter l'Anglais
Aux yeux d'aigle veillant dans la hune.
Il partit donc confiant en sa bonne étoile
Et durement et courageusement il rama
Et arriva sain et sauf à Fladstrand
Cherchant la charge nécessaire et tant désirée ;
Dieu le sait, elle était peu lourde cette cargaison :
Trois petits barils de blé seulement,
Mais Terje venait d'un pays pauvre et c'était le salut qu'il rapportait,
Luttant pour la vie de sa femme et de son enfant.
Trois jours et trois nuits il rama l'homme courageux
Et au quatrième matin, quand se leva le soleil,
Il pouvait distinguer la terre à travers la brume ;
Non ce n'étaient pas des nuages qu'il voyait,
C'étaient bien les montagnes avec leurs sommets.
Par dessus tout il apercevait fort bien
La selle d'Imenaës large et bleuâtre.
Parfaitement ! il savait exactement où il se trouvait,
Il était près de chez lui, un moment encore...
Oui, oui il aurait la force nécessaire,
Son cœur est ivre de foi, prêt à s'élever vers Dieu
Mais la prière se glace à l'instant sur ses lèvres.
Devant lui, il ne se trompe pas,
A travers la brume qui à cet instant se dissipe,
Apparaît une corvette anglaise qui s'avance lentement,
Lentement dans le sund d'Hesnoës.
Son bateau a été signalé, un coup de feu se fait entendre
Et la passe la plus proche est bloquée.
Cependant le vent du matin lui est favorable
Et Terje vogue hâtivement vers l'Ouest ;

Alors de la corvette on descend à la mer un canot ;
Déjà le pauvre Terje entend le chant des matelots
Mais les pieds crispés contre le fond du bateau
Il rame et la mer écume en bouillonnant
Tandis que le sang jaillit de ses doigts gourds.
Grosnilgen ! ainsi s'appellent les bancs de sable
Qui se trouvent à l'Est du Sund de Homborg.
La mer est dure en cet endroit, quand le vent porte vers la terre
Et sous deux pieds d'eau on sent le fond.
Là l'écume se montre blanche et ambrée, tour à tour,
Même aux jours les plus tranquilles.
Mais si la mer est vraiment mauvaise,
Derrière ces bancs de sable elle se montre calme
Et moins longues et moins fortes sont ses vagues.
C'est vers ce point que le bateau de Terje
Fuyait rapide comme une flèche.
Mais immédiatement dans son sillon suivait
Le canot de la corvette monté par quinze hommes.
Alors à travers le bruit de la mer se brisant contre l'écueil
Terje cria vers Dieu ces paroles d'angoisses :
« Là-bas, de l'autre côté de ces sables,
Dans la maisonnette est restée ma femme
Qui avec mon enfant attend du pain. »
Sans doute les quinze matelots avaient parlé plus énergiquement à Dieu
Car il en fut cette fois comme à Syngor !
L'heureuse fortune suit toujours l'Anglais
Quand il fait œuvre de brigand dans nos fyords.
Terje touchait le sable quand il fut rejoint
Mais le canot de la corvette le touchait aussi
Alors de l'avant l'officier cria : arrête
Et de sa rame levée le tranchant en l'air
Il frappa dans le fond du bateau de Terje.
Les planches du bateau s'entr'ouvrirent
Et l'eau pénétra à flots pressés :
Sous deux pieds d'eau sombra le blé si péniblement acquis.
L'énergie de Terje ne diminua pas cependant.
Il bouscula vivement les matelots armés
Et il se précipita au plus profond de l'eau,
Plongea, nagea, plongea encore
Mais le canot anglais avait réussi à se renflouer
Et partout où Terje apparaissait
Retentissaient les coups de fusil, brillaient les sabres.
On l'arracha à la mer et on le porta à bord de la corvette
Qui, par une salve, célébra l'heureuse prise.
A l'arrière du bateau se tenait le commandant
Un jouvenceau grand et plein de morgue,
C'était la première victoire de ce jeune noble la prise de ce bateau :
C'est pourquoi il se montrait très orgueilleux.

Mais Terje qui voyait maintenant tout perdu,
Priait et pleurait le pauvre homme fort!
Sur le tillac de la corvette il implorait ses maîtres à genoux,
Il offrait ses larmes au rire anglais,
Comme ses prières il les donnait au mépris anglais.
Le vent venait de l'Est et bientôt vers le large
Les fils d'Albion s'en furent victorieux.
Alors Terje se tut. Tout était maintenant irrévocable.
Désormais il garderait donc son chagrin pour lui-même
Et ceux qui le tenaient captif trouvaient maintenant
Qu'un vide s'était fait, que quelque chose était parti
Au large front de leur prisonnier.
Il demeura là-bas de longues années,
Cinq ans aux pontons, m'assure-t-on,
Et à force de rêver à sa maison
Sa tête se courba et ses cheveux grisonnèrent.
Son secret il le porta dans son cœur sans jamais parler
Et ce fut son seul bien, son unique trésor.
L'an 1814 amena la paix bénie;
Les prisonniers norvégiens et Terje avec eux furent rapatriés;
Une frégate suédoise les ramena.
Quand Terje mit pied à terre dans son pays
Il avait en poche un brevet du roi le désignant comme pilote.
Peu nombreux furent ceux qui reconnurent l homme grisonnant
Qu'ils avaient vu partir jadis jeune matelot.
Sa maison appartenait maintenant à un étranger. Et ce qu'étaient devenus
Femme et enfant il l'apprit du nouveau propriétaire :
« Comme l'homme les avait quittés, que personne ne leur venait en aide,
La femme et l'enfant obtinrent enfin de la commune
Un seul et unique tombeau dans la terre des pauvres. »

Les années s'écoulaient, Terje s'occupait activement
De son métier de pilote pour l'île la plus lointaine.
Sans doute il ne faisait de mal à personne
Quand il demeurait à terre, non plus quand il naviguait
Et cependant son œil luisait parfois sinistrement,
Surtout quand grondait l'orage.
Alors on le tenait pour un fou
Et rares étaient ceux qui sans crainte
Osaient s'approcher de Terjevigen.

Un soir où la lune brillait, où le vent venait de la mer,
Tous les pilotes s'agitaient sur le rivage.
Un yacht anglais aux voiles déchirées
Venait en effet se briser vers les écueils
Et du mât surmonté du drapeau rouge
Partaient des signaux de détresse.

Bientôt un bâteau s'éloignait de terre
Et traversait heureusement la mer démontée :
C'était Terje qui fièrement sautait dans le yacht anglais.

Il paraissait sûr de lui, l'homme grisonnant,
Quand, tel un géant il saisit le gouvernail ;
Le yacht lui obéit aussitôt et s'éloigna de la terre ;
Le petit bateau du pilote suivait amarré solidement.
Le Lord et la Lady tenant un enfant dans ses bras
S'approchèrent de Terje qui porta la main à son chapeau :
« Je te ferai aussi riche que tu es pauvre
Si tu nous retires sains et saufs de ces bancs de sable. »
Mais à ce même instant le pilote abandonna le gouvernail,
Pâlit affreusement, et l'on vit sur ses lèvres
Paraître un rire qui pouvait enfin s'épanouir.
Maintenant de nouveau la mer portait le yacht vers la terre
Et le superbe navire du Lord s'engageait au milieu du banc de sable.
« Le bateau n'obéit plus descendez dans la yole
Milord et Milady venez avec moi.
Le yacht va se briser, j'en suis sûr,
Mais la terre n'est pas loin et je sais la route. »
La lune colorait d'un feu bizarre la yole agitée
Qui s'approchait de terre avec sa précieuse charge ;
A l'arrière se tenait le pilote grand et vigoureux.
L'œil étincelant d'un éclat sauvage
Il naviguait vers les bancs de sable de Gœslingen,
Puis il tenait le cap vers le sund de Hesnoès.
Là, abandonnant le gouvernail et la voile d'étai,
De sa rame levée le tranchant en l'air
Il frappa dans le fond du bateau
Où l'eau pénétra en blanche écume.
Dans l'effroi et le désordre de ce moment
La mère devenue pâle de terreur
Eleva bien haut dans ses bras sa petite fille :
Anna (1) criait-elle folle de douleur !
A ce nom l'homme grisonnant tressaillit,
Rapidement il saisit le gouvernail et la voile
Et, comme un oiseau, de nouveau la yole
Fendit l'écume et l'onde argentée,
Evita l'écueil et sombra sur un banc de sable ;
Mais derrière ce banc la mer était tranquille
Et l'eau ne montait que jusqu'aux genoux.
Alors le Lord s'écria : « Tenez-vous à la quille du bateau »
Oh, elle s'en va ! Nous sommes perdus ! »
Mais le pilote souriant : Soyez tranquilles,

(1) Anna, le même nom que portait l'enfant du pilote.

Ce qui nous porte maintenant
C'est une yole autrefois sombrée avec trois barils de blé. »

Un souvenir du passé fugitif
Traversa comme un éclair la pensée du lord,
Et il reconnut aussitôt le matelot qui, pleurant,
S'était jadis agenouillé sur le pont de la corvette.
Terje lui cria : « Ce que je possédais en ce monde
Tu l'as tenu dans ta main et ton orgueil me l'a fait perdre ;
Dans un instant tu vas me payer tout cela. »
Alors le noble et fier seigneur anglais
A son tour tomba à genoux aux pieds du pilote norvégien.

Terje, appuyé sur sa rame se tenait droit
Comme aux jours de sa jeunesse,
Son œil étincelait de colère
Et le vent soulevait ses cheveux.
« Tandis que tu naviguais aisément sur ta grande corvette,
« Epuisé de fatigue, pour les miens je conduisais mon pauvre bateau
« Et cela te fut facile de m'enlever le pain de ma famille
« Et de te rire de mes larmes amères !
« Ta riche lady est fraîche comme le printemps,
« Ses mains sont douces comme la soie ;
« Celles de ma femme étaient dures et grossières,
« Oui, mais elles étaient miennes.
« Ton enfant a des cheveux d'or et des yeux bleus
« Comme un petit ange du bon Dieu :
« Ma fille à moi hélas ! était maigre et pâle
« Comme sont les enfants des pauvres,
« Mais vois-tu, c'était là toute ma richesse en ce monde ;
« Oui c'était tout ce que je possédais
« Et pour moi c'était un immense trésor;
« A toi cela parut peu de chose pourtant !
« Mais l'heure de la revanche a sonné
« Et tu vas traverser une heure
« Aussi cruelle que ces longues années de geole
« Qui courbèrent mon front, blanchirent mes cheveux
« Et firent sombrer tout mon bonheur.

Il saisit alors d'un bras l'enfant qu'il tint en l'air,
De l'autre bras il entoura la taille de la femme.
« Arrière Milord un seul pas encore
« Et votre femme et votre enfant ont vécu. »
L'anglais était désespéré et inerte,
La poitrine en feu les yeux hagards.
. . . .
Le front de Terje au contraire était pur

Et calme maintenant était sa respiration.
Doucement il abaissa ses mains qui portaient l'enfant
Et il embrassa tendrement ses petits bras
Et il aspira l'air librement comme s'il sortait d'une prison.
De sa voix sonore il dit simplement :
« Maintenant Terje Vigen est rentré en lui-même ;
« Mon sang tout à l'heure coulait comme un torrent
« Et il me fallait, oui, il me fallait une vengeance.

« Mon pauvre cœur malade
« Etait depuis des années solidement emprisonné.
« Comme l'herbe du rocher qui s'incline vers le gouffre,
« Toujours je regardais le noir abîme de la mer.
« C'est fini maintenant et nous sommes quittes,
« Ton débiteur est payé ;
« Tu m'as pris tout mon bien, mais en te donnant la vie je reprends le [repos ;
« Si tu crois que je te fasses tort
« Réclame à Dieu qui m'a créé tel que je suis. »

Au point du jour tout le monde était sauvé,
Le yacht lui-même était amarré dans le port.
Et bien qu'il se tut sur les incidents de la nuit,
Terje devint célèbre dans toute la contrée.
Mais les rêves douloureux, les souvenirs cruels,
La nuit d'orage les avait à jamais enlevés
Et Terje depuis cette époque porta plus haut que personne
Ce front qu'il avait humblement courbé
Sur le pont de la corvette.

Quand le Lord et sa femme, accompagnés de beaucoup d'autres,
Vinrent à la maison du pilote dire adieu et serrer la main de leur sauveur ;
Quand ils eurent remercié du sauvetage,
Evoquant le souvenir des bancs de sable et des vagues,
Terje caressa doucement la robe de la petite fille et dit :
« Dans le péril, au moment le plus difficile,
C'est elle, c'est l'enfant qui vous sauva. »

Le yacht partit enfin du sund d'Hesnoës
Et au départ il arbora les couleurs norvégiennes.
A l'ouest du sund se trouve un banc de sable frangé d'écume ;
Quand il y parvint le yacht salua du canon.
Alors une larme brilla aux yeux de Terje
Resté immobile sur son rocher.
« J'ai beaucoup souffert, mais je fus récompensé murmura-t-il ;
« Peut-être devait-il en être ainsi ;
« Malgré tout, merci mon Dieu et mon seigneur. »

Moi je l'ai vu, mais plus tard une seule fois ;
Il était au port, en son bateau plein de poissons ;
Sous ses cheveux blancs, gaîment il chantait,
Plus joyeux qu'un jeune matelot,
Et il avait des mots amusants pour les fillettes,
Riant aussi avec les petits enfants.
Mais soudain sautant dans son bateau il salua,
Puis hissant la voile, comme un vieil aigle
Il s'envola vers son île pleine de soleil.

A l'église de Fjœre j'ai longtemps considéré une tombe
Bien exposée au vent du Nord ;
Elle était très pauvre et très abandonnée.
On distinguait cependant sur le bois noir de la croix
Un nom éclatant en couleur blanche.
Ce nom était celui de Terje Vigen suivi de l'année de sa mort.
Sous l'action du soleil et du grand vent
L'herbe du tombeau était drûe et rude,
Mais elle était mêlée de fleurs sauvages.

Ces poèmes qu'on vient de lire, ne sont pas plus célèbres que cent autres du même maître. Cependant tout le monde les connait et les répète dans le nord de l'Europe où le nom de Terje est pour jamais fameux.

Mais ces trois poèmes ont pour nous l'avantage d'être de tons différents et d'attester bien la souplesse du talent d'Ibsen.

L'ironie amère de la première pièce, le symbolisme singulier et profond de la seconde, ne sont pas pour surprendre ceux qui sont accoutumés à la littérature dramatique du norvégien.

Mais l'exquise tendresse, l'émotion si sincère qui règnent d'un bout à l'autre de Terje Vigen, révèlent une âme si noble, si pure, si vraiment aimante qu'on reste acquis au poète et rempli pour lui d'affectueuse admiration.

Ah ! pourquoi est-il impossible de rendre en français la musique et le charme si doux de ce délicieux poème !

VICOMTE DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN.

L'ÉVEIL DE L'ESPRIT CRITIQUE

(XV[e] ET XVI[e] SIÈCLES)[1]

Le tableau sommaire, que j'ai tracé de l'éducation médioévale, suffit à en faire ressortir les très graves défauts, tenant, les uns à la grossièreté même des mœurs, les autres à un irrémédiable vice d'origine. L'écroulement de l'empire romain, l'invasion des barbares dans les provinces impérialement civilisées par Rome d'abord, puis moralement assujetties au clergé et aux fonctionnaires, déchaîna une sorte d'anarchie. Les populations, habituées à vivre en tutelle, ne savaient plus se défendre contre la brutalité de leurs nouveaux maîtres, ni se recréer une suffisante organisation sociale. D'elles-mêmes, elles n'auraient pas institué des écoles nouvelles pour remplacer les anciennes. Nous avons vu comment le clergé et l'empereur Charles s'acquittèrent de cette indispensable tâche ou du moins la commencèrent. Ces nouveaux établissements scolaires eurent un vice originel : celui d'être avant tout des écoles cléricales, même alors que des laïques y enseignaient. Nous avons entendu Charlemagne lui-même plaider en quelque sorte les circonstances atténuantes, auprès du haut clergé, quand il l'engageait à fonder des écoles, et aussi un pape, un grand pape, déclarer hautément qu'enseigner la Grammaire c'était commettre un péché. Pendant tout le Moyen âge, l'effort pour instruire et s'instruire fut considérable; mais il fut paralysé par l'étroitesse du domaine intellectuel dans lequel il était permis de se mouvoir. Une orthodoxie rigide barrait le chemin à toute investigation hardie, dans les établissements d'instruction supérieure; quant à l'enseignement primaire, tou-

(1) Extrait d'un livre à paraître : *l'Evolution de l'Education* par Ch. Letourneau. (Vigot, éditeur).

jours très insuffisant, il se donnait sous l'œil même de l'autorité ecclésiastique. Tout progrès était donc impossible. L'instruction était purement mnémonique et invariablement la même. L'éducation scolaire se bornait à des exercices d'écureuil en cage. Que, même durant les jours les plus obscurs du Moyen âge, le néant d'un pareil système d'enseignement ait dû frapper quelques bons esprits, la chose est certaine; mais les blâmes ont dû rester discrets et il n'en est guère parvenu jusqu'à nous. Pourtant, à la fin du Moyen âge, un pédagogue hollandais, Agricola (né à Groningen en 1443) a formulé quelques critiques et quelques vues saines, qui sans doute lui étaient communes avec les bons esprits de son temps et qui nous ont été conservées : « On voulait, écrit-il à un ami, me confier une école (à Anvers); c'est une affaire trop difficile et trop ennuyeuse. Une école ressemble à une prison : ce sont des coups, des pleurs et des gémissements sans fin. Si une chose a, pour moi, un nom contradictoire, c'est l'école. Les Grecs l'ont appelé « *Schola* », loisir, récréation, et les Latins *ludus litterarius*, jeu littéraire; mais il n'y a rien qui soit plus éloigné de la récréation et du jeu. Aristophane l'a nommée « *phronestèrion* », c'est-à-dire lieu de souci, de tourment, et c'est là la dénomination qui lui convient le mieux ». Agricola veut que le maître ne soit ni un théologien, ni un rhéteur; que la philosophie morale ne se tire pas seulement d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque, mais aussi des faits de l'histoire. Il conseille de lire avec soin, mais de ne pas trop se fatiguer pour éclaircir les passages obscurs, dont souvent on trouve, sans aucun effort, l'explication plus loin; car un jour en éclaire un autre. Agricola est évidemment un précurseur de la Réforme et déjà il place très haut l'étude de la Bible. Il nous montre aussi qu'au XV[e] siècle l'école était encore un lieu de géhenne.

Un très célèbre élève d'Agricola, Erasme, a exprimé avec plus d'ampleur les idées de son maître. Erasme fait aussi des écoles de son temps un affreux tableau. Selon lui, la classe sociale des grammairiens (des grammatistes) est la plus disgraciée des Dieux : « Toujours affamés et malpropres dans leurs écoles; que dis-je, des écoles? ce sont plutôt des *laboratoires* ou mieux encore des galères et des lieux de supplices. Au milieu d'un tas d'enfants, ils meurent de fatigue, sont assourdis par le vacame, asphyxiés par la puanteur et cependant, grâce à moi, (c'est la Folie qui parle), ils se croient les premiers des hommes. Sont-ils contents d'eux-mêmes, quand d'une voix et d'un air terribles, ils épouvantent leurs marmots tremblants, les déchirent à coups de férule, de verges, de fouet, etc., etc. »

Erasme se raille aussi des prédicateurs cicéroniens, qui, avec une inconsciente sottise, imitent servilement leur modèle. A Rome, raconte-t-il, il a entendu l'un d'eux appeler le pape Jules II, « *Jupiter optimus maximus* », lui dire qu'il avait dans la main la triple foudre, parler de Curtius, de Cécrops, d'Iphigénie; tout cela à la veille de Pâques. Il conseille à ces bavards de renoncer à leur imitation servile, de s'assimiler les bons auteurs. La scholastique lui semble absurde : « Après trois ans donnés à la grammaire, dit-il, l'enfant est jeté dans la sophistique, la dialectique, les suppositions, les ampliations, les restrictions, les expositions, les résolutions, les énigmes et labyrinthes des questions et tous les mystères de la théologie ». Il veut, que, comme l'abeille, on recueille le nectar des plantes pour le transformer en un produit tout autre, ayant son arome à lui. On doit, pense-t-il, préférer aux études purement littéraires les connaissances *réelles*, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, etc.

Luther plaida la même cause, mais avec une véhémence bien plus fougueuse : « Nous sommes, écrivit-il, à l'aurore de la vie nouvelle ; car nous commençons à recouvrer la connaissance des créatures, que nous avions perdue depuis Adam. » Le dernier mot de la phrase gâte un peu la pensée très juste exprimée par Luther ; il nous ramène à la Bible et à l'excessive vénération pour ce livre sacré, c'est-à-dire ne propose guère à l'esprit asservi qu'un esclavage. Là est le point faible de la *Réforme* et de ses apôtres. Pourtant, au fond, Luther est un esprit sain et les idées, qu'il a lancées, sur la nécessité des écoles, sur la méthode pédagogique, etc., sont souvent marquées au bon coin : « Assez longtemps, dit-il, nous avons croupi dans l'ignorance et la corruption ; assez et trop longtemps nous avons été « les stupides Allemands ; » il est temps qu'on se mette au travail »... « Il s'agit de s'occuper de l'éducation de notre jeunesse, si nous voulons être utiles à notre peuple et à nous tous. On dépense tant d'argent pour des arquebuses, des routes, des digues et tout ce qui concerne l'utilité publique ; pourquoi ne ferait-on pas de même pour élever nos enfants et former de bons maîtres d'école ? » — D'abord il faut cultiver les langues, le Latin, le Grec et l'Hébreu ; « elles sont le fourneau de l'esprit, les vases renfermant les vérités religieuses, etc. » Mais, continue-t-il, les écoles sont nécessaires, indépendamment de toute considération religieuse. « Quand il n'y aurait ni âme, ni ciel, ni enfer, encore serait-il nécessaire d'avoir des écoles pour les choses d'ici-bas... » Selon lui, l'instruction n'est pas moins nécessaire aux laïques

qu'aux ecclésiastiques. » « Il nous faut en tous lieux des écoles pour nos filles et nos garçons, etc. » Pourtant Luther maintient encore les enfants au régime du Latin ; mais il ne veut pas qu'on les surcharge de trop bonne heure en leur enseignant en outre l'Allemand, le Grec et l'Hébreu. Les langues ne sont pas tout : « Si j'avais des enfants, ajoute-t-il, je voudrais qu'ils apprissent, non pas seulement les langues et l'histoire, mais encore le chant, la musique et les mathématiques. » Enfin il demande que l'on crée de bonnes bibliothèques et des librairies ; mais il lui faut des livres de choix ; les mauvais livres sont bons à jeter au fumier et il recommande la Bible, en Latin, en Grec, en Hébreu et en Allemand, même en d'autres langues. Pour lui, la Bible est évidemment le Livre des livres. Il y ajoute les classiques, poètes et orateurs, les livres traitant de la grammaire, des arts libéraux, du droit, de la médecine, etc., les chroniques et les histoires ; enfin il demande encore de bons livres populaires.

Avec une grande justesse il proteste contre l'inintelligent emploi du temps dans les écoles : « N'est-il pas évident pour tout le monde qu'un adolescent peut aujourd'hui apprendre en trois ans plus de choses que n'en savaient autrefois toutes les universités et tous les monastères ?... On a vu des jeunes gens étudier vingt ans selon les anciennes méthodes et arriver à peine à balbutier un peu de latin sans rien connaître de leur langue maternelle. » Au sujet des punitions corporelles, Luther est tiraillé entre son bon sens et les textes bibliques, qui recommandent un large usage de la verge. Pourtant il reconnaît que « l'enfant intimidé par de mauvais traitements reste irrésolu dans toutes ses actions. Celui, dit-il, qui a tremblé devant son père et sa mère, tremblera toute sa vie, devant le bruit d'une feuille soulevée par le vent. »

On commençait à éprouver le besoin de réformer la pédagogie médioévale encore à peu près intacte. Un compatriote et contemporain de Luther, W. Ratich proteste contre la coutume invétérée de l'enseignement purement mnémonique : « Ne faites rien apprendre par cœur. La récitation de mémoire outrage la nature et la raison. Il ne faut confier à la mémoire que ce qui lui parvient par le canal de l'intelligence. »

Cette révolte des penseurs contre la grossièreté de l'enseignement traditionnel, la barbarie de la discipline scolaire et l'inintelligence des méthodes était générale à l'époque de la Renaissance. En France, Rabelais, Ramus, Montaigne font chorus à Erasme et à Luther. On sait avec quelle verve et

quelle largeur d'esprit. Rabelais a critiqué le vieux système d'éducation en mettant en regard de ces inintelligentes méthodes celle que Pantagruel adopta pour faire de son fils Gargantua un être robuste, intelligent et instruit. Si connu que soit ce chapitre de Rabelais, je ne saurais me dispenser d'en citer ici quelques fragments. — Gargantua fut d'abord mis entre les mains de précepteurs acoquinés aux méthodes traditionnelles. La première instruction lui fut donnée par un docteur sophiste, Thubal Holoferne, qui, en y mettant le temps nécessaire, cinq ans et trois mois, lui apprit l'alphabet, si bien que l'élève le pouvait réciter par cœur à rebours. Il lui apprit aussi à écrire, mais en caractères gothiques, et il lui faisait écrire lui-même ses livres. Puis le maître lui lut le traité *De modis significandi,* avec tous les commentaires et l'élève l'apprit si bien, en y mettant seulement un peu plus de dix-huit ans et onze mois, qu'à l'examen, « au coupelaud », il le rendoit par cueur à revers « et qu'il prouvait sur ses doigts à sa mère que *De modis significandi non erat scientia* » : car Gargantua parlait déjà latin. — Puis « ung aultre vieux tousseux » lui *lut*, c'est-à-dire lui enseigna, une demi-douzaine de doctes traités écrits en latin. — Gargantua étudiait avec un grand zèle ; mais plus il travaillait, plus il devenait « fou, niays, resueux et rassoté ». A la fin, son père s'en inquiète et consulte un ami, lequel lui affirme qu'il vaut beaucoup mieux ne rien apprendre que de tels livres sous de tels précepteurs ; « car leur scavoir n'estoit que besterie et leur sapience n'estoit que moufles, abastardissant les bons et nobles esperitz et corrumpant toute fleur de jeunesse. ». Un enfant de douze ans, Eudémon, élevé d'après une méthode toute contraire et pendant deux ans seulement, éclipse absolument le pauvre Gargantua tant par le savoir que par le naturel, l'aisance des manières, le franc et libre langage, si bien que Gargantua, humilié et déconfit, « se print à plorer comme une vache ».

La confrontation des enfants achevée, on confia Gargantua à Ponocrate, professeur d'Eudémon, avec mission de réparer le mal. Ponocrate commence par nettoyer le cerveau de son nouvel élève en lui administrant une dose d'ellébore et il lui fait ainsi oublier tout ce qu'il a appris. Après quoi on reprend tout sur de nouveaux frais, mais en mêlant intimement l'enseignement à la vie quotidienne, en remplaçant les abstractions par les choses elles-mêmes. — D'abord, au saut du lit, lecture pieuse « de la divine Escripture ». Les mœurs du temps imposent à Rabelais cette concession ; mais il se reprend aussitôt avec une inconcevable hardiesse. Ici il faut citer.

« Après la matinale lecture du divin Livre, Gargantua s'en « allait es lieux secretz, faire excrétion des digestions naturelles. Là son précepteur repetoyt ce qu'avoit esté leu, luy exposant les points plus obscurs et difficiles ». Après ce petit travail d'exégèse dans un moment et un lieu si irrespectueusement choisis, ce ne sont que lectures, fournissant des sujets de conversations et suivies de jeux, d'exercices en plein air. Le repas fournissait au maître et à l'élève des thèmes pratiques pour des dissertations familières sur le pain, le vin, l'eau, le sel, les viandes, les fruits, etc. Chemin faisant, on en rapprochait les passages appropriés des auteurs anciens.

Après les repas, des cartes scientifiques servaient à apprendre l'arithmétique en jouant, surtout à en donner le goût et aussi celui de la géométrie, de l'astronomie, de la musique. Puis on chantait, on faisait de la musique instrumentale. Venaient ensuite des exercices d'écriture, mais d'écriture romaine, aussitôt suivis d'une gymnastique variée. On s'exerçait à l'équitation, à la voltige, au maniement des armes, à la lutte, à la natation, à soulever des haltères, etc. Après cette gymnastique, on faisait une promenade botanique et on contrôlait par l'observation directe ce qu'ont dit des plantes les auteurs anciens. Le soir, on étudiait le ciel. — Les jours de pluie, on sciait du bois, on battait du blé, on visitait les ateliers, les boutiques ; on allait entendre les leçons publiques,les plaidoiries des avocats, les sermons évangéliques, etc. Une fois par mois, Ponocrate menait son élève à la campagne, pour tout un jour, tantôt à Gentilly, ou à Boulogne,ou à Montrouge ou au pont de Charenton, ou à Vanves, ou à St-Cloud, et toute la journée, on s'ébaudissait à l'aise à rire, à chanter,à se vautrer dans les prés, à chercher des nids, à pêcher des écrevisses, etc. Ce jour-là, ni livres, ni lectures, mais on causait librement et l'on émaillait l'entretien de passages de Virgile, de Pline, de Caton, d'Hésiode, surtout de ce qui avait trait à l'agriculture ; quelquefois on traduisait ces passages en vers français, en rondeaux, en ballades. — En résumé, dans ces pages à la fois bouffonnes, charmantes et profondes, Rabelais s'est attaché à prendre juste le contrepied de l'éducation scolastique, dogmatique, métaphysique, abstraite et grossière à la fois, que, depuis Charlemagne et à travers tout le Moyen âge, on avait infligée à la jeunesse, et qui visait, très maladroitement d'ailleurs, à remplir le cerveau de notions indigestes sans s'occuper du corps.

Rabelais s'était borné à des critiques littéraires et de verve.

Peu après lui, un contemporain, Ramus, engagea intrépidement contre l'éducation scolastique, une lutte, qui, on le sait, finit par lui coûter la vie. — Ce fut une noble figure que celle de Pierre de la Ramée, dit Ramus, petit-fils de charbonnier, fils de paysans, qui, tout enfant encore, fit à deux reprises et à pied, le voyage de Picardie à Paris pour y chercher les moyens de s'instruire; puis, une troisième fois, à l'âge de douze ans, y revint encore, s'engagea comme domestique au service d'un riche écolier du Collège de Navarre et, assuré par ce moyen de ne pas mourir de faim, put enfin suivre régulièrement les cours de la Faculté des Arts. Le jour, Ramus servait son maître ; la nuit, il étudiait courageusement, et, plus tard, il eut le droit de dire de lui-même : « J'ai subi pendant des années la plus dure serviture, mais mon âme est toujours demeurée libre ; elle ne s'est jamais vendue ni dégradée ». Dans son discours d'installation, comme professeur au Collège de France, il écrivait encore : « Je n'ai jamais considéré la pauvreté comme un mal... Je ne suis pas de ces Péripatéticiens, convaincus qu'on ne saurait faire des grandes choses, si l'on n'a point de grandes richesses. »

Ramus est entièrement d'accord avec Rabelais sur la valeur de l'éducation d'alors : « Quand je vins à Paris, dit-il, je tombé es subtilitez des sophistes et m'apprit-on les arts libéraux par questions et disputes sans m'en montrer jamais un seul autre profit ni usage »... Dans les argumentations, dit-il, il fallait battre son adversaire par un argument quelconque, bon ou mauvais : « Les catégories d'Aristote étaient, comme une balle, qu'on livrait à nos jeux d'enfants et qu'il fallait regagner par nos cris, quand nous l'avions perdue ». Le robuste bon sens de Ramus se révolta à tel point contre tant d'absurdité, qu'à l'âge de 21 ans, pour soutenir son examen de maître-ès-arts, il prit pour thèse la proposition suivante : « *Quœcumque ab Aristotele dicta essent commentitia esse* » ; soit : « Tout ce qu'a dit Aristote n'est que fausseté ». Il entendait la logique abstraite et sophistique d'Aristote et il soutint sa thèse, en argumentant pendant tout un jour contre une armée d'ergoteurs. Mais pour la philosophie d'alors, Aristote était une sorte de père de l'Eglise ; l'attaquer, c'était se déclarer hérétique, aussi le scandale fut énorme, mais ne déconcerta point Ramus, qui disait hardiment : « Quand ce serait mon propre père qui m'aurait enseigné ces erreurs, je ne les combattrais pas avec moins de force et de persévérance ». En tout temps, ces actions hardies coûtent cher ; aussi cet excès d'audace déchaîna contre Ramus des années de persécutions, de procès, d'attaques violentes.

Finalement un arrêt de François Ier, le Père des Lettres, supprima les ouvrages où le philosophe avait osé soutenir ses opinions malsonnantes (Les *Dialecticæ Institutiones* et les *Aristotelicæ animadversiones)* et défense lui fut faite de les enseigner en public. Les adversaires de Ramus auraient voulu bien davantage et, dans une supplique au Roi, ils supplièrent Sa Majesté, au nom de son amour pour les lettres, de condamner aux Galères l'homme qui avait attaqué « sans retenue et avec une grossière ignorance Aristote, Cicéron et Quintilien ». Ce fut seulement sous le règne de Henri II qu'une décision royale rendit à Ramus la liberté de parler et d'écrire en philosophe, mais on sait comment la Saint-Barthélemy lui ferma la bouche pour jamais. Cette destinée finale, Ramus l'avait pressentie, quand après avoir, dit-il, employé plusieurs années à désapprendre ce qu'il avait appris, il publia ses *Aristotelicæ animadversiones*. Dans ce traité, après avoir représenté Aristote comme un sophiste, un imposteur, un impie ; ses disciples, comme des barbares, et leurs disputes comme de ridicules bavardages, il écrivait: « Pour détruire ces repaires de sophistes, c'est une mort intrépide et glorieuse qu'il faut accepter au besoin ». Cette mort vint pour Ramus ; mais elle laissa subsister les « repaires » et, un peu plus tard, un autre écrivain, de volonté moins forte, mais d'esprit plus souple, Montaigne, en recommença la critique. Après bien d'autres, je citerai quelques extraits tirés de l'admirable lettre de l'auteur des *Essais* à la comtesse Diane de Foix sur « l'Institution des enfants ».

Montaigne est tout à fait de l'avis de Ramus sur le néant de la philosophie contemporaine : « C'est grand cas, écrit-il, que les choses en soient là en notre siècle, que la philosophie soit, jusqu'aux gens d'entendement, nom vain et fantastique, qui se trouve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues ». Pour les écoles de son temps, Montaigne éprouve un sentiment d'horreur: « Cette police de la plupart de nos collèges m'a toujours déplu. On eût failli à l'aventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. Arrivez-y sur le point de leur office; vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciés et des maîtres enivrés de leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets! »... « C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec e le latin, mais on l'achète trop cher »... « Il n'y a que d'allécher

l'appétit et l'affection; autrement on ne fait que des ânes chargés de livres; on leur donne à coup de fouet en garde leur pochette pleine de science, laquelle pour bien faire, il ne faut pas loger chez soi; il la faut épouser ». — Montaigne ne veut pas qu'on se borne à de simples exercices de mémoire: « Qui demanda jamais à son disciple ce qui lui semble de la rhétorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicéron? On nous les plaque en la mémoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllables sont de la substance de la chose. Savoir par cœur n'est pas savoir »... « On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir; et notre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dit ». — Pour convenablement élever le fils de Diane de Foix, Montaigne conseille à sa mère de choisir un précepteur « qui ait plutot la tête bien faite que bien pleine »; qui fasse « goûter les choses » à son élève. « Je ne veux pas, dit-il, qu'il invente et parle seul; je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour ». — « Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance » — « Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ni marjolaine ». — Surtout Montaigne veut qu'on s'occupe du caractère, qu'on rende l'enfant plus sage et meilleur. « Après on l'entretiendra de ce que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique et la science, qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, il en viendra bientot à bout ». — « On nous apprend à vivre, quand la vie est passée ». — « Nous voyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants de France, mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on a conçue et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir à des gens d'entendement, que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi ». Toutes ces observations, toutes ces critiques de l'auteur des *Essais* sont d'une pénétrante justesse. Montaigne les a formulées, il y a plus de trois siècles, et il est triste de constater que, sauf ce qui a trait aux châtiments corporels, elles s'appliquent encore dans une trop large mesure à l'éducation de notre temps.

CH. LETOURNEAU.

L'AVENIR SOCIALISTE DES SYNDICATS

Les écrivains socialistes contemporains sont loin d'être d'accord sur l'avenir des syndicats professionnels : suivant les uns, ils doivent jouer un rôle très secondaire, servir de base à une organisation électorale ; suivant d'autres, ils sont appelés à mener contre la société capitaliste la lutte suprême au moyen de grèves irrésistibles. On a donné à ces deux thèses les dénominations assez impropres de système politique et de système économique. Je ne veux pas entrer dans la discussion engagée ; je voudrais seulement appeler l'attention sur quelques points de vue théoriques et montrer que le matérialisme historique de Marx jette de vives lumières sur ces problèmes : je compte traiter, plus tard, d'une manière étendue, la théorie du prolétariat révolutionnaire quand le public français aura à sa disposition les œuvres de Marx et d'Engels.

Il faut, tout d'abord, prendre bien garde de confondre les *théories* de Marx avec les programmes des partis qui se réclament de l'auteur du *Capital.* « Le marxisme est et reste une doctrine, dit le professeur Labriola (1). Les partis ne peuvent tirer leur nom, ni leur raison d'être d'une doctrine ». En Allemagne même, jusqu'en 1891, la social-démocratie inscrivait dans son programme des propositions dont Marx avait signalé l'erreur. — Il ne faut pas, non plus, croire que tous les fruits du labeur de Marx puissent se résumer en quelques lambeaux de phrases ramassées dans ses œuvres, réunies en formulaire dogmatique et commentées comme des textes évangéliques par des théologiens (2). Les socialistes italiens se sont, depuis déjà quelque temps, affranchis de toute superstition litté-

(1) *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire,* p. 87. A la suite de ces essais, on a publié une traduction du *Manifeste du parti communiste :* c'est à cette traduction que je me référerai. Il est regrettable que dans cette traduction on ait omis les notes qui existent dans le texte allemand et les préfaces de Marx. Il ne faut, d'ailleurs, consulter le *Manifeste* qu'avec prudence, à cause du caractère de ce document ; les faits sont souvent présentés sous une forme symbolique ; et sur plus d'un point la doctrine de Marx a changé (par exemple sur la loi d'airain) ; certaines affirmations auraient besoin d'être corrigées, comme Marx et Engels l'ont déclaré eux-mêmes.

(2) On connaît la mordante critique adressée par Renan aux positivistes : « M. Comte croit que l'humanité se nourrit exclusivement de science, que dis-je ? de petits bouts de phrase comme les théorèmes de géométrie, de formules arides ! »

rale : les rédacteurs de la *Critica sociale* (1) écrivent, couramment, que l'œuvre de Marx a besoin d'être complétée, que les lois historiques du *Capital* ne peuvent plus toujours être appliquées actuellement. « Le moment est venu, écrivait dernièrement un des rédacteurs habituels de cet organe du *socialisme scientifique* (2), de soumettre à un examen les principes fondamentaux du socialisme. A cette œuvre de discussion et de renouvellement, en quelque sorte, de notre mobilier scientifique, contribue assez bien le *Devenir social* de France... N'est-ce pas la mission des peuples latins de modifier, développer et éclaircir, sans en altérer la substance, le contenu de la pensée germanique? » Je crois que dans la question actuelle, il suffit d'être fidèle à l'esprit de Marx.

I

Il me paraît nécessaire de fournir, avant d'entrer en matière, quelques explications sur le matérialisme historique, parce que cette conception est fort mal connue en France. On la résume souvent dans la proposition suivante (3) : « Le mode de production de la vie matérielle *domine*, en général, le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle »; plus souvent encore on donne un aspect plus rigide à la formule, en remplaçant le mot *domine* par *détermine* (4). D'où vient cette thèse, donnée sans démonstration? Il faut, pour la bien comprendre, se reporter à List, dont le *Système national d'économie politique* a paru en 1841, c'est-à-dire trois ans avant les premiers écrits de Marx (5).

List divisait l'histoire en périodes caractérisées chacune par un système particulier de production (chasse, — industrie pastorale, — agriculture, — agriculture et manufactures, — agriculture, manufactures et commerce) et il s'efforçait de démontrer qu'il existe entre tous les éléments sociologiques contemporains une interdépendance si complète que les dispositions intellectuelles et morales sont *définies* et *expliquées* par la nature du stade économique atteint. Marx transforme cette doctrine: aux constatations vagues de l'empirisme, il substitue une *conception métaphysique* de l'histoire, qui met en relief tout ce qu'il appelle l'infrastructure économique, c'est-à-dire ce qui peut être pensé en catégories économiques. Dans le passage, cité plus haut, il faut, en effet (si l'on tient compte de l'ensemble du texte) donner au terme *mode de production* un sens très général, — Marx ayant l'habitude, dans les formules résumées, de prendre

(1) Le directeur, M. Turati, passe en Italie pour un marxiste intransigeant; c'est un esprit large et libéral, qui ne se gêne point pour critiquer les formules trop absolues et par reconnaître, par exemple, que la *fatale tendance à la concentration* ne correspond point à la réalité d'aujourd'hui, sauf dans des cas isolés. (*Critica sociale*, 16 sept. 1897, p. 281, col. 1).

(2) *Critica sociale,* 16 juillet 1897, p. 215, col. 1.

(3) Je reproduis d'après une citation donnée dans le *Capital* (trad. franç. p. 32, col. 2, note).

(4) M. Labriola emploie le mot *détermine ;* mais ce mot peut donner lieu à des malentendus. Au lieu de *mode de production* on a souvent pris comme forme de l'économie les *instruments de travail*, ce qui est tout autre chose. Cette erreur a été commise par M. Loria. (B. Croce : *Les théories historiques de M. Loria. Devenir social*, nov. 1896, p. 895.)

(5) L'influence de List est très sensible dans les premières œuvres de Marx.

la partie pour le tout; il faut entendre, non seulement le mode de production (au sens restreint), mais encore les modes d'échange et d'appropriation. L'originalité de Marx est donc indéniable.

Bien longtemps plus tard, Engels écrivait (1) que Morgan avait retrouvé « *à sa façon* la théorie matérialiste de l'histoire ». Cette affirmation a paru, à beaucoup de personnes, singulière. L'auteur américain avait divisé la préhistoire en deux grandes périodes (sauvagerie — barbarie) et six stades, caractérisés chacun par la création, le développement et le groupement des forces productives. Engels retrouvait ainsi les premières vues de Marx, le *point de départ* de la conception matérialiste. Morgan complétait son tableau économique par des divisions nouvelles empruntées à l'évolution de la famille (2); Engels croyait devoir ajouter à la formule marxiste une correction pour tenir compte des modes de propagation de l'espèce; il généralisait les vues de Morgan en suivant la voie où s'était engagé Marx en généralisant les vues de List (3).

En revenant au point de départ de la conception de Marx, on se rend mieux compte de ce que l'auteur voulait faire. List disait (4) que les manufactures sont « *les mères et les filles* de la liberté civile, des lumières, des arts et des sciences, du commerce intérieur et extérieur, de la navigation et des voies de transport perfectionnées, de la civilisation et de la puissance politique ». Ainsi, l'organisation économique doit être considérée, à la fois, comme effet et comme cause; on se tromperait beaucoup en croyant qu'elle se produit d'elle-même et qu'elle engendre ensuite le monde social. Dans des lettres, traduites récemment dans le *Devenir social*, Engels reconnaît très bien que l'économie subit l'influence, en même temps qu'elle influe; il se plaint (5) avec aigreur de ce que de jeunes socialistes « insistent plus qu'il ne convient sur le côté économique »; il compare (6) ingénieusement l'interdépendance sociologique aux actions de sens variés qui se produisent entre le marché de l'argent et le marché des marchandises. Un des hommes les plus compétents en ces matières, M. Benedetto Croce, écrivait à M. Colajanni (7) que la conception historique de Marx n'est pas très éloignée des théories exposées par M. Pareto sur l'interdépendance des phénomènes.

List avait bien mis en évidence l'importance des modes de production étudiés par lui, montré quels *éclaircissements* leur étude apporte dans la science sociale; mais il n'avait pas été plus loin et encore avait-il enfermé ses théories économiques et historiques dans un cadre bien restreint! Par suite de ses polémiques contre J. B. Say, il avait parfois exagéré le rôle de la législation, reve-

(1) *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, trad. franç., p. I.

(2) Comment se combinent les influences de l'économie et la famille? c'est ce qui semble très confus pour Morgan. J'ai émis l'hypothèse que la constitution de la famille est la source principale de nos idées morales (*Devenir Social*, nov. 1896, p. 925); je crois pouvoir aller plus loin et dire qu'elle joue vis-à-vis de la morale un rôle analogue à celui qui appartient à l'économie vis-à-vis du droit.

(3) Toutefois Engels n'a peut-être pas abandonné complètement les idées de Morgan sur la succession des états: il semble la considérer parfois comme déterminée a priori par la nature des choses.

(4) *Système, etc.*, trad. franç., 2e édition, p. 250.

(5) *Devenir social*, mars 1897, p. 231.

(6) *Art. cité*, p. 234.

(7) *Rivista popolare di politica, lettere e scienze sociali*, 30 avril 1897, p. 391.

nant ainsi en arrière. Marx eut le mérite de se débrouiller au milieu de ces essais philosophiques et de donner une formule générale; mais il alla beaucoup plus loin et comprit qu'on ne pouvait mettre pêle-mêle toute la superstructure sociale, qui s'élève sur la base économique. Cette recherche ne semble pas avoir beaucoup attiré l'attention. (1)

Dans l'opération la plus simple se révèlent des rapports qui ne sont pas simplement économiques (2). « Les marchandises ne peuvent point aller elles-mêmes au marché... Pour mettre ces choses en rapport les unes avec les autres, à titre de marchandises, leurs gardiens doivent se mettre en rapport entre eux à titre de personnes... Ce rapport juridique, qui a pour *forme* le contrat, légalement développé ou non, n'est que le rapport des volontés dans lequel se reflète le rapport économique. Son *contenu* est donné par le rapport économique lui-même ». Si l'économie est l'objet d'une science, le droit est l'objet d'une autre science, ayant pour but de donner une expression cohérente des rapports juridiques. (3)

La structure sociologique peut être appelée un organisme: les différentes parties jouissent d'une certaine liberté, nécessaire pour qu'on puisse les grouper en systèmes scientifiques distincts; la coordination rigide qu'avaient imaginée souvent les utopistes (4) n'existe pas; il ne faut pas non plus, à l'imitation de quelques ultra marxistes, réduire le droit et la morale à de simples fantômes. (5)

Pour faire comprendre la nature de cet organisme, Marx a employé des images nombreuses, ce qui montre qu'on ne peut l'assimiler exactement à aucun autre arrangement naturel: tantôt il emploie la comparaison de forme et matière, qui est souvent satisfaisante; tantôt il considère les parties comme des étages superposés et alors il place l'économie en bas; tantôt il compare les systèmes supérieurs à des reflets des inférieurs; enfin il dit assez fréquemment que l'inférieur se développe dans les rapports supérieurs. (6)

Cette étude ne constitue pas un simple exercice scolastique; il n'est pas indifférent pour l'homme d'Etat de connaître les lois qui règlent l'organisme social (7); il a besoin d'avoir une idée approchée de ce qu'on peut appeler la subordination des parties, afin de savoir où il trouvera un point d'appui solide pour soutenir ses réformes. Marx a décrit une partie de cette hiérarchie dans le pas-

(1) M. Labriola a été le premier, je crois, parmi les disciples de Marx, à approfondir la conception du maître.

(2) *Capital,* p. 34, col. 1.

(3) Engels. *Art. cité,* p. 235.

(4) G. Weill. *L'Ecole saint-simonnienne,* p. 296.

(5) B. Croce. *Sulla concezione materialistica della storia,* p, 17.

(6) Par ex.: « le mode de production, les rapports dans lesquels les forces productives se développent, etc. *(Misière de la philosophie,* réédition, p. 169.)

(7) Comme toute métaphysique de la société, la *conception* matérialiste de l'histoire unifie trois sortes d'éléments: des thèses scientifiques sur les changements déduites de l'observation, des méthodes d'investigation, des hypothèses donnant aux faits contemporains une couleur particulière et fournissant des bases pour l'activité pratique. Les vues sur les *tendances actuelles* de la société appartiennent au troisième genre et sont choses de parti; — M. B. Croce semble réduire parfois la conception au deuxième genre; — les études sur le premier genre ont été peu cultivées. (C. les articles que j'ai publiés dans le *Devenir social,* oct., nov., déc. 1896, sur Vico).

sage suivant (1) : « Lorsque la bourgeoisie l'eut emporté... les forces productives qui s'étaient développées par elle sous la féodalité, lui furent acquises. Toutes les anciennes *formes économiques*, les *relations civiles* qui leur correspondaient, *l'état politique* qui était l'expression officielle de l'ancienne société civile, étaient brisées ». Ainsi se trouvent mis en relations le régime économique, le droit civil et la constitution politique, formant un organisme bien déterminé.

Dans la doctrine de Marx le point le plus caractéristique peut-être, celui qui justifie vraiment le nom de matérialisme historique, est celui-ci (2) : le développement de chacun des systèmes fournit les conditions matérielles pour opérer des changements efficaces et durables dans les rapports sociaux, dans l'intérieur desquels il s'était transformé. On sait avec quelle énergie l'école de Marx a insisté sur l'impossibilité de tenter la révolution sociale tant que le capitalisme n'est pas assez développé ; c'est à cause de cette thèse qu'on a pu accuser l'école de fatalisme, parce qu'elle limite singulièrement le pouvoir de la volonté, même quand la force matérielle est au service d'une volonté intelligente.

Il semble que, trop souvent, on n'ait pas approfondi d'une manière suffisante la pensée de Marx : tous ses disciples disent que la révolution ne peut être l'œuvre que du prolétariat et que le prolétariat est le produit de la grande industrie ; mais ils n'observent pas assez que Marx entendait que les classes ouvrières auraient acquis la capacité juridique et politique avant de pouvoir triompher.

On a souvent rapproché l'histoire du christianisme primitif de l'histoire du socialisme moderne ; il y a beaucoup de vrai dans ce rapprochement, — au moins sur certains rapports. Si l'Eglise avait été seulement une école de philosophie prêchant une morale pure, elle aurait, sans aucun doute, disparu comme tant d'autres groupements ; elle était une société, travaillant à développer entre ses membres des relations juridiques nouvelles et gouvernant d'après une constitution nouvelle. Le jour où l'édit de Milan proclama la tolérance, l'empereur consacra, en réalité, l'existence d'une hiérarchie plus forte que la hiérarchie impériale et institua un Etat dans l'Etat. — L'invasion des Barbares n'a pas consisté dans une simple destruction ; aujourd'hui, on semble d'accord pour reconnaître que les Germains ont apporté des systèmes juridiques déjà assez développés pour pouvoir exercer une influence sur les institutions, notamment sur l'organisation familiale (3). — Enfin la Révolution française nous fournit un exemple très clair : ce qui nous frappe le plus est moins la grande et bruyante tourmente que la conservation d'un système longuement développé dans le sein de la bourgeoisie.

On ne saurait se contenter de répondre aux adversaires du socialisme, quand ils demandent ce que sera la révolution prolétarienne : « est-ce que, à la veille de 1789, quelqu'un aurait pu dire ce que serait la société de demain ? » La prévision scientifique et mécanique n'appartient, en aucune façon, à la nouvelle science sociale ; mais il ne s'agit pas de calculer ce que deviendront telles ou telles ba-

(1) *Misère etc.*, p. 169.

(2) Cette loi appartient à l'étude scientifique des révolutions ; et, comme le fait observer M. Labriola (*Essais, etc.*, p. 153), la conception marxiste de l'histoire a surtout pour objet ces « moments critiques ».

(3) M. Courrajod a soutenu dans son enseignement au Louvre, que les Barbares ont même apporté des principes artistiques nouveaux et des éléments de renaissance pour l'art.

bitudes ; il s'agit de savoir *si la préparation est suffisante* pour que la lutte n'aboutisse pas à une destruction de la civilisation. M. Deschanel a raison quand il soutient (1) qu'en 1789 la bourgeoisie avait accompli ce travail de préparation : il nous faut savoir où en est le prolétariat et rechercher les moyens qu'il emploie, en ce moment, pour se préparer.

Les utopistes cherchaient à constituer une société parfaite ; le problème est transformé (2) : « les recherches ne portant plus sur ce que la *société doit être*, mais sur ce *peut le prolétariat*, dans la lutte actuelle des classes ». Nous allons chercher quelles sont les conséquences de l'organisation syndicale telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui et les considérer au point de vue de la *préparation*.

II

Les sociologistes opposent aux socialistes l'expérience de toutes les révolutions connues et demandent comment on peut accepter une hypothèse qui n'est appuyée sur aucun exemple historique. Marx ne l'ignorait pas, il a écrit en effet (3) : « Tous les mouvements historiques ont été, jusqu'ici, des mouvements de minorités au profit des minorités. »

Cette loi empirique s'explique facilement quand on se rappelle ce qu'a été la *possession de l'Etat* dans l'histoire moderne. De plus, l'Etat a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'industrie moderne (4); « la bourgeoisie naissante ne saurait se passer de l'intervention constante de l'Etat »; la pensée des sociologistes bourgeois est donc dominée par les préjugés étatistes.

Dans un livre récent, le sociologiste le plus habile que renferme l'Université, M. Durkheim (5), demande qu'on organise des corporations et des fédérations professionnelles soumises « à l'action générale de l'Etat ». Dans les conclusions de ses discours sur l'agriculture, M. Jaurès n'ose pas aller aussi loin que le professeur de Bordeaux ; il veut faire la part beaucoup plus grande à l'Etat. L'éloquent orateur affirme qu'on peut, dès maintenant, définir, d'une manière précise (6),

(1) Discours à la Chambre des députés, 10 juillet 1897. (*Officiel* du 11 juillet, p. 1942, col. 1.)
(2) Labriola. *Essais etc.* Préface, p. 4.
(3) *Manifeste etc.*, p. 311. Il y a dans toute révolution deux éléments : une conquête du pouvoir pour les avantages qu'il procure, une conquête de droits. (C. mon *Etude sur Vico. Devenir social*, nov. et déc. 1896, p. 939 et p. 1046). D'après Marx le premier élément disparaîtra dans la révolution prolétarienne ; c'est pourquoi on dit souvent que l'Etat n'existera plus.
(4) *Capital*, p. 327, col. 1.
(5) *Le Suicide, Etude de sociologie*, p. 439. Je reviendrai sur cette question.
(6) *Socialisme et paysans*, p. 118. Deux choses sont surtout frappantes dans ces conclusions : 1° l'orateur donne ses affirmations comme une doctrine reçue par tout le parti socialiste et ne cherche pas à les justifier ; — 2° le titre de l'avant-dernier paragraphe dans la brochure est : « *la propriété d'aujourd'hui* », le titre du dernier est : « *la propriété de demain* ». M. Jaurès dit : « Nous *savons* que dans la *propriété* de *demain*, dans la société de demain, fonctionneront les quatre forces essentielles etc. ». Ces quatre forces essentielles sont l'individu, le syndicat, la commune et l'Etat. Le collectivisme est jeté par dessus bord ; M. Deschanel a eu raison de dire que la socialisation dont il est question (d'une manière très vague et par accident) ne signifie pas autre chose que le rétablissement du domaine éminent. (*Journal officiel*, 11 juillet 1897, p. 1940, col. 1).

les principes de la société future. A la base, il place les syndicats, cellules premières, à certains égards, d'une organisation plus collective du travail. Puis au-dessus de ces syndicats agricoles et ouvriers, de ces groupements professionnels de métiers, il y a la commune (1), qui..... est la première unité plus complète, plus *riche*, des organisations professionnelles qui ne comprennent qu'un élément exclusif et limité. Et enfin... il y a la nation, organisme central d'intérêt et de propriété.

Je ne m'arrête pas à discuter le détail de cette conception que je comprends mal, tant le langage me semble dépourvu de toute précision. D'ailleurs, tout cela est-il bien neuf? Ne sont-ce pas de vieilles théories qu'on a affublées d'un costume éblouissant de paillettes? L'unification des corps de métiers dans la commune, cela semble être un pur souvenir de l'histoire médiévale; qu'on change *nation* en *royauté*, on retrouvera une notion traditionnelle chez les conservateurs. Je voulais seulement appeler l'attention sur l'embarras où se trouvent les gens les plus intelligents pour indiquer un plan indépendant des formes politiques traditionnelles (2); non seulement M. Jaurès n'exclut pas l'Etat, mais il en fait le régulateur et le maître de la vie industrielle!

On répond que l'Etat futur sera tout autre chose qu'aujourd'hui; mais on se borne encore à nous promettre ce changement sans nous donner aucune garantie. On reproduit bien souvent une formule du XVIIIe siècle, d'après laquelle le gouvernement deviendrait une simple administration (3). Nous voilà bien avancés! Une formule abstraite, comme celle dont il est question ici, est dénuée de tout sens précis, tant qu'on ne la complète pas en faisant connaître les principes directeurs de la pensée. Nous savons que les économistes du siècle dernier avaient une grand admiration pour la Chine (4): « ce gouvernement imbécile et barbare leur semble le plus parfait que puissent copier toutes les nations du monde. » Les Saint-Simoniens, qui ont beaucoup parlé d'*administration des choses*, ont fait souvent l'éloge de l'Autriche (5); et il s'agissait de l'Autriche gouvernée par Metternich! Michel Chevalier, en 1840, mettait la Chine au-dessus de la France (6). Le véritable sens de cette formule célèbre est ainsi parfaitement clair.

Dans un article plein de science et de perspicacité, M. G. Platon (7) écrit:

(1) On remarquera que les fédérations réclamées par M. Durkheim ne sont pas admises par M. Jaurès.

(2) M. Espinas disait à M. Andler, à la soutenance de sa belle thèse sur le socialisme d'Etat en Allemagne: « mais ce sont des vieilleries qui se représentent avec des noms nouveaux! »

(3) Y. Guyot. *Economie de l'effort*, p. 297. (C. *Manifeste du parti communiste*, p. 344.

(4) De Tocqueville, cité par M. Brunetière (*Education et instruction*, p. 31). — C'est alors que les philosophes politiques se proposaient le problème d'établir des *ménageries d'hommes heureux;* le roi de Naples, Ferdinand IV, fonda, dans cet esprit, une manufacture modèle à S. Leucio (B. Croce. *Studii storici sulla rivoluzione napoletana del 1799*, p. 18).

(5) G. Weill. *L'école saint-simonienne*, p. 191-192.

(6) G. Weill. *Op. cit.*, p. 199.

(7) *Le socialisme en Grèce (Devenir social*, oct. 1895, p. 669). Je crois que personne n'a encore résolu les problèmes posés par M. G. Platon: je n'ai trouvé d'explication dans aucune publication socialiste; c'est pourquoi je crois utile de donner un extrait assez long, afin de montrer avec quelle netteté la difficulté a été définie par l'un des plus savants et des plus sagaces écrivains socialistes de langue latine.

« Dictature révolutionnaire du prolétariat ! C'est bientôt dit. Mais, comme dit Shakespeare, les paroles sont des femelles et les actes seuls des mâles... En tant que figurant comme sujet passif dans le rapport très précis de la production, le prolétariat se dégage comme une notion parfaitement distincte. Dès qu'il est question pour lui de venir à l'action, d'échanger son rôle passif pour un rôle politique actif, on voit sa notion si claire peu à peu s'obscurcir. Il faut, de toute nécessité, que, pour exercer sa dictature, le prolétariat s'organise... L'irruption dans le corps du prolétariat des rapports de *dépendance politique*, nés de son organisation, ne peuvent-ils pas mettre directement en danger son existence comme un corps un et distinct et entraîner, *à la faveur des inégalités surgies*, un certain rétablissement subreptice de l'injustice et de l'exploitation économique à supprimer ? En fait, *toutes les dictatures* démocratiques ou prolétariennes n'ont jamais abouti qu'à la restauration des iniquités sociales. »

Les hommes qui sont à la tête du mouvement syndical en France ne sont pas, sans doute, de très grands philosophes, mais ce sont des hommes de sens et d'expérience, qui peuvent être inhabiles dans l'art de traduire leurs impressions en formules scientifiques : et n'est-il pas vraiment curieux de constater que leur défiance des organisations politiques reproduise, — sous une forme sentimentale et obscure, — les défiances que l'étude approfondie de la philosophie et de l'histoire inspirent à M. G. Platon ? Ce n'est pas, d'ailleurs, un phénomène isolé et nous aurons l'occasion de voir, plusieurs fois encore, que les *purs syndicaux* ont plus à nous apprendre qu'ils n'ont à apprendre de nous ! (1)

Notre siècle a été fécond en expériences politiques; presque toujours, les prévisions des réformateurs ont été déçues; toutes les tentatives faites pour constituer une administration indépendante des intérêts des partis ont été vaines; en France les administrations ne cessent de se corrompre au fur et à mesure que la politique devient plus démocratique; — qu'il y ait là une simple coïncidence, cela est possible, mais encore faudrait-il expliquer la raison de cette corruption progressive.

Le spectacle offert par les professionnels de la politique dans tous les pays est tel que bien des gens ont conclu à la disparition de toute organisation politique; c'est là un noble rêve qui a pu enchanter des âmes religieuses et des utopistes, (2) mais il ne suffit pas de reconnaître un mal et de vouloir le faire disparaître pour s'en débarrasser.

C'est ici qu'il faut faire intervenir la conception matérialiste de l'histoire : l'étude de la politique ne nous permet pas de reconnaître les causes fondamentales, ne nous fournit pas l'éclaircissement complet. Cette hiérarchie, que la révolution prolétarienne se flatte de faire disparaître, correspond, de quelque manière, à une différenciation économique : et c'est celle-ci qu'il faut mettre en pleine lumière. Cette différenciation n'a pas toujours été la même; les luttes n'ont pas toujours eu en vue le même objet (3); on se trompe gravement quand

(1) M. Labriola, parlant du *Manifeste du parti communiste*, dit : « La doctrine est, avant tout, dans la lumière qu'il jette sur le mouvement prolétarien, qui d'ailleurs *est né et se développe indépendamment de toute doctrine...* Il ne suffisait pas que le socialisme fût un résultat de l'histoire, il fallait de plus comprendre les causes intrinsèques de cet aboutissant et où menait cette activité. » (*Essais, etc.*, p. 41).

(2) Labriola. *Essais etc.*, p. 227.

(3) M. E. Ferri met cela bien en évidence dans *Socialisme et science positive*, p. 38.

on transporte les classes modernes dans les temps antérieurs (1); le matérialisme historique est rebelle à toute extension (en dehors des limites définies par un mode très conditionné de production) des lois empiriques que la science découvre. C'est donc pour les temps actuels qu'il faut chercher cette différenciation.

La hiérarchie contemporaine a pour base principale la division des travailleurs en intellectuels et manuels; — et on l'exprime juridiquement en réclamant le droit au gouvernement des plus capables. Les Saint-Simoniens croyaient assurer le bonheur universel en supprimant dans l'Etat tout ce qui leur paraissait provenir des traditions militaires. M. Spencer a transporté cette idée dans sa sociologie et l'a développée d'une manière puissante. Il est assez curieux qu'en 1847 Marx n'ait pas examiné cette question en détail; c'est ce qui explique pourquoi le *Manifeste* reste assez vague sur la constitution du prolétariat; mais, plus tard, quand il eut approfondi, d'une manière originale, les problèmes économiques, il insista, avec force, sur l'importance de cette séparation (2). C'est ainsi que l'économie industrielle vint en aide à l'histoire.

La démocratie bourgeoise se raccroche, avec l'énergie du désespoir, à la théorie des capacités (3) et s'efforce d'utiliser le respect superstitieux que le peuple a instinctivement pour la science; — elle emploie les moyens les plus charlatanesques pour rehausser son prestige, multiplie les brevets et s'efforce de transformer le moindre lettré en un mandarin ; — les parasites se distinguent par un enthousiasme immodéré pour la science afin de jeter de la poudre aux yeux, se mettent à la remorque de grands pontifes scientifiques, leur servent de hérauts, réclament pour eux de grasses pensions (4), espérant obtenir ainsi la considération des gens naifs et en tirer profit.

Je ne veux pas entrer ici dans l'étude approfondie du travail intellectuel; il faut appliquer à cette question les réflexions que fait Marx à propos de toutes les différenciations entre travaux (5) : « la distinction, dit-il, repose souvent sur de pures illusions, ou du moins sur des différences qui ne possèdent depuis longtemps aucune réalité et ne vivent plus que par une convention traditionnelle». Il est inutile de batailler contre des préjugés; mais il se produit, à l'heure actuelle, une évolution qui tend à ruiner le prestige des intellectuels. L'observation nous apprend qu'une profession perd bien vite ce prestige quand elle se féminise : les recherches de laboratoire, les travaux d'érudition, la poursuite pa-

(1) C. des curieux exemples dans G. Ferrero, *L'Europa giovane*, p. 89.

(2) « La grande industrie mécanique active la séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production, qu'elle transforme en pouvoirs du capital sur le travail. L'habileté de l'ouvrier paraît chétive devant la science prodigieuse, les énormes forces naturelles, la grandeur du travail social, incorporées au système mécanique, qui constituent la puissance du Maître ». (*Capital*, p. 183, col. 1).

(3) C'est ce qui explique la renaissance du Saint-Simonisme parmi nos universitaires. M. Jaurès, dans un de ses discours sur les sucres, conviait le gouvernement à utiliser les capacités des jeunes bourgeois dépourvus de capital, en les transformant en fonctionnaires industriels (*Journal officiel*, 26 janvier 1897, p. 117, col. 2); c'est bien un écho saint-simonien.

(4) Les grands savants avaient été, presque tous, jusqu'ici, des gens modestes n'ayant besoin ni de gros traitements, ni de riches installations. Les intérêts de la science ne sont pas toujours identiques avec les intérêts des savants et des parasites intellectuels qui leur font cortège.

(5) *Capital*, p. 84, col. 2, note.

tiente et laborieuse des solutions de problèmes mathématiques sont des choses particulièrement appropriées au génie féminin : ceux qui pourraient en douter n'ont qu'à se reporter à l'expérience acquise par les collèges américains. Ce n'est pas sans raison que les intellectuels font tant d'efforts pour écarter les femmes des professions libérales; mais il n'est pas douteux que la vérité triomphera et alors toute la charlatanerie des *capacités* éclatera au grand jour.

Ceci ne veut pas dire que dans les ateliers disparaisse toute différence ; car tout droit est inégalitaire (1) et il y aura, comme aujourd'hui, des gens plus habiles et plus expéditifs que d'autres ; mais *les différences seront appréciées dans l'ordre quantitatif*, tous les travaux étant devenus de même espèce et par suite commensurables entre eux. Le socialisme ne fera pas disparaître les *fonctions générales* (2) ; mais l'expérience montre que les qualités de direction n'ont rien d'exceptionel et qu'elles se trouvent très communément parmi les travailleurs manuels, peut-être même plus souvent que chez les intellectuels (3) : — les grandes unions ouvrières d'Angleterre ont très facilement trouvé dans leur sein des hommes capables de les diriger (4).

Les chefs des syndicats français se sont bien rendu compte du résultat auquel j'arrive ici : ils ont vu que la domination des pouvoirs publics était fondée sur la prétendue supériorité des intellectuels ; en combattant le dogme des capacités intellectuelles, ils ont dirigé les travailleurs dans la voie indiquée par Marx.

III

Pour bien comprendre toute la portée du problème posé, il faut examiner les objections que l'on adresse d'ordinaire aux *syndicaux* : on leur reproche de montrer parfois un exclusivisme trop absolu : M. Kautsky n'a-t-il pas fait observer (5) que la social-démocratie ne peut rejeter les intellectuels qui viennent à elle ? « Cette question, dit-il, est déjà tranchée dans le *Manifeste des communistes*, comme aussi par ce fait que les fondateurs de la démocratie socialiste, Marx, Engels, Lassalle, étaient membres de cette classe. Pour la démocratie socialiste sont les bienvenus ceux qui acceptent ses théories et prennent part à sa lutte pour l'émancipation ». Ce que dit M. Kautsky ne saurait être transporté, sans précaution, dans tous les pays ; les *conditions* ne sont point partout les mêmes. En Allemagne il existe une organisation solide, formant une sorte d'État bureaucratique (6), ayant ses fonctionnaires rétribués. Pour faire une propagande efficace par la presse, il faut bien s'adresser à des écrivains de

(1) Marx. *Lettre sur le programme de Gotha (Revue d'économie politique,* 1894, p. 757). C. aussi Ferri. *Op. cit.*, p. 19.
(2) *Capital,* p. 143, col. 2.
(3) C'est ce qui fait que souvent les industriels préfèrent comme directeur un ancien ouvrier à un technicien sorti des écoles. Les anciens connaissaient déjà très bien cette loi ; ils disaient que l'obéissance était l'école du commandement. (J'ai indiqué l'influence que le système militaire qui me semble avoir eu sur les idées d'égalité. *Procès de Socrate,* p. 168-170).
(4) De Rouziers. *Le trade-unionisme en Angleterre,* p. 42.
(5) *Le socialisme et les carrières libérales (Devenir social,* mai 1895, p. 107.)
(6) G. Ferrero. *L'Europa giovane,* p. 65-72.

profession, comme on s'adresse à un bon avocat pour plaider un procès; il faut leur créer une situation (1) « qui corresponde à une vie de bourgeois modeste. » Les intellectuels en Allemagne entrent dans le parti socialiste comme *employés* et non comme *chefs*. En France, ils prétendent que leur vraie place est dans le Parlement et que le pouvoir dictatorial leur reviendrait de plein droit en cas de succès. C'est contre cette *dictature représentative du prolétariat* que protestent les *syndicaux*; ils pensent que cela était tout autre chose que la *dictature du prolétariat !* (2).

Les exemples de Marx, Engels et Lassalle ne sont pas probants, parce qu'on ne peut tirer aucune règle d'exceptions, parce que les hommes très supérieurs échappent aux liens de classe. Dans le *Manifeste*, Marx rappelle (3) que jadis une partie de la noblesse se rangea du côté de la bourgeoisie; il dit que de même « de nos jours une partie de la bourgeoisie fait cause commune avec le prolétariat, notamment cette partie des *idéologues bourgeois* (4) *parvenue à l'intelligence théorique du mouvement historique* ». Il faut mettre à part les idéologues, qui, par leur tempérament, ne peuvent guère jouer un rôle politique, usurper le pouvoir et devenir des maîtres. Marx ne dit point que le prolétariat fera ce qu'a fait la bourgeoisie en 1789; il savait bien que la situation est bien différente : le Tiers-Etat pouvait offrir aux nobles ambitieux des *dignités politiques*, car il n'entendait pas détruire la hiérarchie; il entendait seulement l'améliorer à son profit; — aujourd'hui la social-démocratie ne peut offrir que des *emplois* aux bourgeois qui viennent à elle.

M. Kautsky examine, avec beaucoup de soin, les *relations d'intérêts* qui existent entre les gens des carrières libérales (*intelligenz*) et le prolétariat; il reconnaît que sur un point capital, — la diffusion de l'instruction (5), — « les intérêts du prolétariat sont diamétralement opposés à ceux de l'intelligenz; et déjà à ce point de vue, si nous faisons abstraction de tous les autres, un appel aux intérêts n'est pas le moyen de faire venir au socialisme cette classe dans sa totalité. »

Les intellectuels ont des intérêts professionnels (6) et non des intérêts de classe généraux : ces intérêts professionnels seraient lésés par la révolution prolétarienne. Les hommes de loi ne trouveraient, sans doute, pas une grande occupation dans la société future. Il n'est pas probable que les maladies augmen-

(1) Kautsky. *Art. cité*, p. 108. C'est, d'ailleurs, surtout à cause des *traitements* que la question du rapport de l'*intelligence* avec le parti socialiste a été discutée en Allemagne.

(2) « Le communisme critique n'est pas un séminaire dans lequel on forme l'*état-major* des chefs de la révolution prolétarienne. » (Labriola, *Essais etc.*, p. 70). — « La masse des prolétaires ne s'en tient plus au mot d'ordre de quelques chefs, pas plus qu'elle ne règle ses mouvements sur les *prescriptions de capitaines* qui pourraient, sur les ruines d'un gouvernement, en élever un autre » (p. 77).

(3) *Manifeste etc.*, p. 319.

(4) M. Kautsky peut être considéré comme un des représentants les plus distingués de cette catégorie; mais il a pu voir, à Breslau et ensuite à Londres, que les chefs des partis socialistes, mêlés à la lutte politique, ne tenaient pas grand compte des théories ni des traditions, quand les intérêts électoraux étaient en jeu (question agraire).

(5) Kautsky. *Art. cité*, p. 115.

(6) Kautsky. *Art. cité*, p. 113.

tent ; les progrès de la science et la meilleure organisation de l'assistance (1) ont déjà pour effet de diminuer le nombre des médecins utilisés. Dans la grande industrie, on pourrait supprimer beaucoup d'employés supérieurs, si les gros actionnaires n'avaient à placer des clients. Une meilleure division des fonctions permettrait de concentrer, comme en Angleterre, dans un petit groupe de techniciens, très savants et très expérimentés, le travail que font mal des ingénieurs beaucoup trop nombreux. A mesure que les qualités morales et intellectuelles des ouvriers s'élèvent, on peut supprimer la plus grande partie des surveillants ; l'expérience anglaise le prouve surabondamment (2). Enfin, pour les emplois de bureau, les femmes font une active concurrence aux hommes et ces emplois leur seront réservés dès que le socialisme les aura émancipées. Ainsi donc la socialisation des moyens de production se traduirait par un *lock-out* prodigieux : il est difficile de croire que les intellectuels ignorent une vérité aussi certaine que celle-ci !

Ces intellectuels, mal payés, mécontents ou peu occupés, ont eu l'idée vraiment géniale d'imposer l'emploi du terme impropre du *prolétariat intellectuel* : ils peuvent ainsi plus facilement se faufiler dans les rangs du prolétariat industriel. M. Kautsky fait observer (3) qu'il faudrait les comparer aux compagnons du Moyen-âge. Ils ressemblent fort aussi aux ouvriers travaillant en chambre, ayant leur outillage, mais souvent inoccupés faute d'une clientèle suffisante. — Ils se rattachent à la petite bourgeoisie (4) et s'efforcent d'entraîner le socialisme dans les voies favorables à leurs intérêts ; leur « socialisme est à la fois réactionnaire et utopique » (5) comme celui des petits bourgeois ; on pourrait encore les rapprocher des Romains de la décadence, si différents de nos prolétaires, vivant aux frais de la société, tandis que la société moderne vit aux frais du prolétariat (6).

Tandis que la socialisation des moyens de production utilisera *utilement* toutes les forces de travail des producteurs, c'est-à-dire des vrais prolétaires, elle supprimera l'occupation à la très grande majorité des faux prolétaires. On ne peut concevoir d'opposition plus tranchée, et cette opposition doit apparaître, surtout, criante aux personnes habituées à manier le matérialisme historique.

La véritable vocation des intellectuels est l'exploitation de la politique ; le rôle de politicien est fort analogue à celui de courtisan et il ne demande pas d'aptitude industrielle. Il ne faut pas leur parler de supprimer les formes traditionnelles de l'Etat ; c'est en quoi leur *idéal*, si révolutionnaire qu'il puisse paraître aux bonnes gens, est réactionnaire. Ils veulent persuader aux ouvriers que leur intérêt est de les porter au pouvoir et d'accepter la hiérarchie des capacités, qui met les travailleurs sous la direction des hommes politiques.

Les *syndicaux* se révoltent ; et ce n'est pas sans raison ; ils sentent bien que si l'ouvrier accepte le commandement de *gens étrangers à la corporation pro-*

(1) Lapenta. *Le prolétariat intellectuel en Italie (Devenir social*, mars 1897, p. 272).
(2) Kropotkine. *La conquête du pain*, p. 202.
(3) Kautsky. *Art. cité*, p. 114.
(4) Marx place les paysans et les petits bourgeois dans une *partie complémentaire de la bourgeoisie (Manifeste etc.*, p. 332.*)*
(5) *Manifeste etc.*, p. 334.
(6) Sismondi, cité par Marx, préface du *18 brumaire*.

ductive, — il restera toujours incapable de se gouverner, il restera soumis à une *discipline externe* (1). Le mot qu'on emploiera pourra changer (2), mais la chose ne changera pas : l'exploitation du travailleur continuera. Marx a décrit, en termes excellents, cet état de développement insuffisant du prolétariat (3). « Le lien entre leurs fonctions individuelles et leur unité comme corps productif se trouve *en dehors d'eux*... L'enchaînement de leurs travaux leur apparaît idéalement comme le *plan* du capitaliste (4) et l'unité de leur corps collectif leur apparaît pratiquement comme son autorité, la puissance d'une *volonté étrangère*, qui soumet leurs actes à son but. »

IV

Dans les dernières pages de la *Misère de la Philosophie*, Marx a tracé le tableau du développement du prolétariat, tel qu'il pouvait lui apparaître en 1847, au milieu des agitations anglaises ; il dit, lui-même, qu'il signale seulement « quelques phases » de ce développement. On doit remarquer surtout, dans cette description, que le prolétariat est d'abord considéré comme classe pour les capitalistes, contre lesquels il dresse ses sociétés de résistance et que, plus tard seulement il devient classe pour lui-même (5).

« Les intérêts qu'il défend *deviennent* des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique ».

Ces indications si brèves n'ont pas attiré suffisamment l'attention des socialistes : il est à peine nécessaire d'insister sur la dernière phrase, parce qu'on est habitué à désigner par le nom de politique toute mesure d'ordre général ayant pour objet de modifier, d'une manière notable, le système juridique existant : ainsi changer le mode de partage des héritages, permettre les fidéicommis, augmenter la liberté de tester, autoriser la création de *tomesteads*, donner à la femme plus de liberté, — voilà bien ce qu'on appelle des mesures politiques.

Pour transformer la masse chaotique des prolétaires en classe pour elle-même, il y a à effectuer un immense travail de décomposition et de recomposition. Marx pensait que ce travail devait s'effectuer en partant de l'organisation des sociétés de résistance : mais en 1847 sa pensée n'était pas encore parfaitement précise ; il croyait, d'ailleurs, qu'on allait entrer dans une période d'agitation révolutionnaire extrêmement longue, où rien ne pouvait être prévu avec quelque chance de succès (6). Mais quand il écrivait le *Capital*, sa pensée était murie et il disait dans la préface (7) : « Abstraction faite de motifs plus élevés, leur

(1) Voir sur la *discipline* quelques observations importantes dans le *Devenir social*, Janvier 1896, p. 84-88.

(2) Sur le pouvoir des dénominations, consulter G. Le Bon (*Psychologie des foules*, p. 94-96).

(3) *Capital*, p. 144, col. 1.

(4) Ce qui est dit du capitaliste peut s'appliquer à tout autre chef qui n'appartient pas au corps des travailleurs ou *qui en est détaché*.

(5) *Misère etc.*, p. 241.

(6) Engels. Préface de « *la lutte des classes en France* » (*Jeunesse socialiste*, août 1895, p. 356). En général Marx est prudent dans ses affirmations et n'aime pas à faire le prophète.

(7) *Capital*, p. 11.

propre intérêt commande aux classes régnantes actuelles d'écarter tous les *obstacles légaux qui peuvent gêner le développement* de la classe ouvrière ». Dans sa lettre sur le programme de Gotha (1) en 1875, il demandait que l'Etat ne se chargeât pas de l'éducation du peuple, mais dotât seulement les écoles.

La pensée de Marx ne peut être douteuse : la transformation doit se faire par un mécanisme intérieur ; c'est dans le sein du prolétariat, c'est au moyen de ses ressources propres, que doit se créer le droit nouveau. Ce qu'il faut demander aux pouvoirs publics c'est d'accorder des facilités pour procéder à cette transformation du peuple par lui-même : c'est dans ce but que les ouvriers entrent dans l'arène électorale. La raison de la lutte politique se trouve ainsi bien déterminée : on n'a plus en vue une fin arbitraire ou idéale, comme celle que poursuivaient les révolutionnaire politiques.

(à *suivre*). GEORGES SOREL.

(1) *Revue d'économie politique*, 1894, p. 768.

BON-DIEU-DES-GAULX

(Etude d'âme et de paysage au pays noir)

A Monsieur Paul Pastur.

I

C'était un vieux bonhomme qui courait les chemins de mon pays, au temps de ma jeunesse. On l'avait appelé Bon-Dieu-des-Gaulx et nul ne savait le pourquoi de ce surnom bizarre. Depuis des ans, on était accoutumé à le voir vagabonder sur les routes, clamant des sermons et des anathèmes ; et sa folie bruyante, reconnue inoffensive, n'inquiétait plus personne. Les gens du village se souvenaient de lui depuis toujours ; et plus d'un avait, étant enfant, persécuté le vieux comme le faisaient encore les bambins revenant de l'école.

Car il semblait n'intéresser que les petits. Sa haute silhouette familière les mettait en joie. Dès qu'ils apercevaient sa démarche de vieil errant, lourde et ferme, monotonément balancée, son grand paletot rapiécé, verdi par le soleil et les pluies, usé par le frottement d'une gibecière que Bon-Dieu-des-Gaulx ne quittait jamais pas plus qu'un vaste parapluie préhistorique, les gamins accouraient en foule et s'amusaient follement à cribler le vieillard de sarcasmes et d'invectives.

Et s'épanouissait alors la lâche et féroce cruauté de l'enfance vis-à-vis d'une faiblesse. Les plus hardis, avec des airs de bravoure, le poussaient d'une bourrade dans le dos, tiraient à les déchirer les lamentables vêtements usés ; et d'autres lui jetaient des pierres et le couvraient de boue, toujours prestes à prendre un air dégagé et innocent, à s'abriter dans l'irresponsabilité de la foule, si un éclair de colère ou d'impatience brillait dans les yeux du maniaque insulté. Et ces ignominies inconscientes se paraient, comme d'un manteau fleuri, de

joyeux regards clairs, de joues roses et de bonnes fusées de rires puérils.

Mais lui, le vieux, allait toujours, indifférent, à grandes enjambées régulières comme s'il ne voyait pas ses vêtements salis et déchirés, comme si l'extérieur n'existait point. Il n'entendait pas les méchancetés et les injures ; mais, parfois, un blasphème, un propos anti-religieux le faisait tressaillir. Ils le savaient bien, les petits tourmenteurs, et leur plaisir n'était complet que lorsqu'ils avaient réussi à faire prêcher le vieux fou. — Eh ! Bon Dieu des Gaulx ! Ne prêcheras-tu pas aujourd'hui, criaient-ils derrière lui...

Et parfois le bonhomme, irrité, s'arrêtait brusquement. Il redressait sa grande taille, et au milieu des mioches et des passants qui faisaient cercle, brandissant son antique riflard avec une conviction grotesque et touchante, d'une voix formidable qui retentissait comme un tocsin, il commençait un sermon solennel, un défilé de phrases pompeuses qu'il avait retenues de pieuses lectures. Peu à peu, il se passionnait, sa voix résonnait, plus haute encore, en fracas, en cris de colère; toute sa face ridée se transfigurait; sa bouche crénelée de dents jaunies et branlantes s'ouvrait énorme; et ses yeux, affreux dans les paupières qu'une inflammation constante rendaient rouges et saignantes, étaient extraordinaires de violence. A certains moments, il était à la fois effrayant et beau, le vieux prophète vagabond : je ne sais quoi d'impressionnant, fugitivement, planait. Et les enfants aimaient cette seconde d'anxiété.

— « Anathème (1), rugissait-il, sur ceux qui méconnaissent la parole sacrée du Seigneur ! Malédiction éternelle sur eux et leur postérité ! Maudit celui qui n'aime pas son prochain; maudit le mauvais riche qui écarte le pauvre de sa table ! Les flammes de l'enfer les attendent et leurs noms disparaîtront de la mémoire des hommes aussi rapidement que le vent emporte la poussière des chemins. Maudit qui raille, maudit qui doute,... »

Parfois, dans le torrent de son discours, bondissaient des citations latines, tronquées, défigurées, et qu'il prononçait avec une furie respectueuse, comme si les mots eussent pris, dans cette langue incomprise et sacrée, des significations nouvelles et décisives. Puis, épuisé de l'effort, à demi calmé, avec un superbe regard de dédain sur la foule curieuse et sceptique, il reprenait de nouveau sa marche pesante et caden-

(1) Ces fragments de sermons sont, je le sais, beaucoup trop littéraires. Mais il n'était pas possible de transcrire littéralement les exemples de l'éloquence, parfois très réelle, du vieux prophète. J'ai essayé d'en indiquer le sens sans pouvoir conserver la forme.

cée; il redevenait l'humble passant vaguant par la contrée industrielle et les écoliers s'en allaient, à leur tour, en quête de quelque autre souffre-douleur.

II

Bon-Dieu-des-Gaulx, qu'on appelait parfois aussi « el vî Djôseph », sans que nul ne put dire si c'était là son prénom véritable ou un surnom nouveau, habitait dans les bois, au sommet d'une colline. Avait-il choisi cet abri à cause de l'admirable paysage qu'on y découvre ou simplement parce que l'endroit était désert et sans maître? En tous cas, le coin est unique, comme observatoire du pays wallon. De là-haut, entre les arbres grêles, on peut apercevoir une immense étendue. C'est la verte et noire vallée de la Sambre, dont les eaux paresseuses coulent entre des prairies et des usines, reflétant les hauts peupliers du chemin de halage ou les cheminées plus hautes des ateliers; la Sambre qui promène sa belle tranquillité de rivière large et profonde dans l'activité fiévreuse de la région industrielle, la Sambre où se mirent des visions d'enfer, des silhouettes d'agités, noirs de charbon ou rouges de l'éclat des fournaises. Et sur ses bords, des maisons, des maisons sans nombre, tassées en villes et en villages autour de clochers qui émergent comme des mâts de barques sur la mer. Auprès des clochers, dans cet océan de briques, les carcasses des usines semblent des steamers géants. Et les terrils des charbonnages sont pareils à des récifs.

Et si, tournant le dos à cette activité grondante, on regarde de l'autre côté de la colline, vers le plateau, le contraste est singulier. L'horizon s'étend, immense aussi, mais calme et silencieux. Quelques petits bois, et des champs en carrés réguliers; quelques fermes rares, qu'on pourrait compter, et plus un clocher, plus une fumée dans le ciel reposé. Une longue route grise encadrée dans la procession d'arbres vigoureux, s'allonge vers des bois lointains. Elle est déserte. Ça et là, malgré les efforts du laboureur, le roc perce la terre, comme un os saillant sous une peau maigre; et de petites carrières abandonnées restent béantes, des buissons verts accrochés à leurs flancs, et recueillant l'eau des pluies dans de petites mares qui racontent la fuite des nuages et l'éclat du soleil: dans ces campagnes placides et ces frais bosquets, un grand silence lénifiant, rendu plus sensible parfois par l'aboiement d'un chien, le cri d'un essieu qui grince sur la route, ou la chanson éperdue d'une alouette, tout en haut, dans le bleu.

Ainsi, Bon-Dieu-des-Gaulx semblait vivre sur la limite de deux mondes. Quand il contemplait la vallée, laissant derrière lui le doux repos verdoyant du paysage champêtre, il eut pu se croire au seuil de l'abîme où des hommes entassés luttaient sans trêve, contre le fer, le feu et la terre même, dans un effort énorme... Et chaque matin, le vieux prophète descendait dans la fournaise.

L'insouci des autorités communales, ou plutôt une vague commisération pour l'abandonné, avait permis à Bon-Dieu-des-Gaulx de s'établir sur ce terrain banal, d'une propriété si peu utile que personne ne songea à la revendiquer et il s'y était construit, avec des matériaux invraisemblables, avec de l'argile des champs et des pierres des carrières, un logis barbare, une sorte de hutte de sauvage dont il était très satisfait.

Des âmes charitables, voulurent, un jour, lui assurer un gîte plus confortable. Mais il s'y refusa obstinément. Il étouffait dans les maisons des hommes ; il lui fallait le grand air, l'espace, l'horizon immense. Et peu à peu, ses facultés contemplatives s'étant éveillées et aiguisées dans cette solitude, il s'était pris à aimer passionnément le double aspect de la terre wallonne qu'il découvrait de sa masure, — et les champs calmes et doux — et la vallée fiévreuse aux multiples villages frémissants d'industrie. En ses pérégrinations incessantes, elle lui était devenue familière, la vaste contrée et il la possédait, comme un domaine à lui, chaque soir et chaque matin d'un long regard charmé. Il avait pris coutume de dire sa prière, à l'aurore et au crépuscule, à genoux sur un rocher, tête nue, indifférent à la pluie, à l'orage, à la neige, au soleil, les yeux perdus dans les nuées ou dans les lointains du paysage. Il la criait bien haut, comme pour l'imposer à la fourmilière incrédule du peuple et plus d'une fois, le soir, des ouvriers revenant de leur travail s'arrêtèrent sur la route grise au bas de la colline, effrayés des éclats farouches de cette voix claironnant dans la nuit. Puis après un instant d'inquiétude et d'attention, ils s'éloignaient en souriant de leur angoisse et disaient en haussant les épaules :

— C'est co 'l vî Djôseph qui dit ses Paters !

III

On ne l'avait jamais vu mendier. Le but de ses promenades devait être, sans doute, d'aller quérir, en des demeures connues, quelques subsistances dont il gonflait sa gibecière, mais

il ne s'arrêtait point aux autres portes et ne harcelait point les passants.

Comment vivait-il ? On l'ignorait, et il était depuis si longtemps sur les routes, vociférant et prédicant que l'énigme de son existence n'intéressait plus personne. Si par hasard quelque curieux hasardait une question, une si absolue ignorance l'accueillait qu'il jugeait inutile de poursuivre son enquête, se contentant de réponses sommaires, invariables :

— C'est le vieux Joseph, Bon-Dieu-des-Gaulx ! Tout le monde le connaît ici ; il n'est pas dangereux...

Il restait parfois des semaines entières sans donner signe de vie : clos dans sa tanière ou absent, parti en déambulations plus lointaines on ne savait et nul ne s'en préoccupait, ne semblait penser qu'il pût mourir, être malade, disparaître... Ainsi l'indifférence générale enveloppait le vieux de mystère.

Ce qui avait contribué beaucoup à isoler Bon-Dieu-des-Gaulx et à le rendre ainsi inconnu et inexplicable pour cette foule qui le voyait chaque jour, c'était son éternel silence. Après ses prédications emportées, il se taisait. Cet orateur était taciturne. Il s'en allait, comme dédaigneux de répondre aux rires et aux apostrophes. Jamais il ne s'adressait directement à quelqu'un et ne répondait aux questions posées. Il paraissait ne point les entendre, et en effet, le plus souvent, il ne les entendait pas; son exaltation l'enlevait du monde réel pour le transporter dans des sphères inconnues où il entrevoyait des personnages imaginaires. Il conversait avec les anges et les saints du ciel, discutait avec lui-même, murmurant à demi-voix des bribes de prières et des fragments de livres saints. Il perdait alors connaissance de l'ambiance et tandis que son être matériel continuait, quasi stupide, sa marche à travers les champs et les usines, un resplendissement sans égal illuminait son esprit, et toute notion du temps et des lieux perdue, il flottait dans un rêve immense et magnifique. Il se sentait délivré des fanges terrestres, infiniment bon et pur et pleinement heureux. Aussi, à le voir passer si pauvre dans la pluie, trébuchant dans la boue, nul n'aurait soupçonné que ce vieux misérable était intérieurement tout étincelant de lumière et noyé dans des félicités exquises. Bon-Dieu-des-Gaulx vivait ainsi dans une ivresse perpétuelle; surtout après certains jeûnes, certains exercices pieux, après ses sermons. Ses dialogues extasiés, ses méditations et ses violents discours étaient sa vraie vie; le reste n'était qu'un songe triste, dont il s'évada, de plus en plus, à mesure que vinrent les années. Il se passa même en son cerveau un phénomène assez curieux qui contribua encore à l'isoler. Tandis que sa mémoire persistait à retenir les phrases nécessaires à ses oraisons, phrases stéréotypées dont il se rappelait non seulement la forme, mais encore approximative-

ment le sens, (car il resta, jusqu'à la fin, habile à les coordonner), l'absence de toute conversation avec ses semblables lui fit perdre peu à peu la notion des mots les plus usuels; et, dans les derniers temps de sa vie, ce vociférateur avait oublié l'art d'assembler les termes et jusqu'aux plus vulgaires de ceux-ci. Quand il le fallait absolument, il s'exprimait par gestes, grognements et monosyllabes, tel un sauvage survenu de régions exotiques.

Le souvenir cuisant de certaines farces populaires avait eu aussi pour conséquence d'éloigner le vieux de la société de ses contemporains. Des méchancetés l'avaient rendu défiant. Et cependant, comme il était bon et candide, il n'avait point gardé de haine à cause des supplices soufferts, mais une crainte de l'homme l'avait pris; et bien qu'il voulut aimer comme soi-même son semblable, il considérait vaguement autrui comme l'ennemi, et il en avait peur, une peur de bête dévouée et battue. De plus en plus replié sur lui-même, il finit donc par vivre au milieu des passants dans une solitude absolue. A qui d'ailleurs eût-il fait des confidences? Qui aurait pu deviner sous cette enveloppe lamentable, les trésors mystiques dont était gonflée son âme?

L'adresse délicate d'un prêtre expert seule eut été capable de dévoiler les magnificences qui fleurissaient dans cette ombre, de diriger cette pauvre cervelle, si proche du détraquement total. Mais le salutaire dérivatif de la confession n'existait pas pour Bon-Dieu-des-Gaulx. Ce fervent détestait les curés; la vue d'une soutane le mettait en fureur, et il leur réservait ses plus terribles imprécations.

— « Malheur, trois fois malheur, clamait-il, à ceux qui sont pareils à des sépulcres blanchis! A ceux qui trafiquent du saint nom du seigneur! Les fouets de Jésus sont pour eux, comme lorsqu'il chassa les vendeurs du Temple! Au jour du jugement, Dieu n'aura point de miséricorde pour les pharisiens qui ont vécu de son autel. Ils parlent de l'enfer pour épouvanter les enfants et les mères, et l'enfer les attend, ces oiseaux noirs...»

L'origine de ces colères, assurément inattendues, se trouvait dans un incident ancien déjà, et oublié sans doute par les intéressés eux-mêmes. Il y a une trentaine d'années, les exploits d'une audacieuse bande de malfaiteurs avaient terrifié le pays. Bon-Dieu-des-Gaulx, encore mal connu, fut considéré comme un des espions que ces bandits envoyaient étudier préalablement leurs expéditions. On disait qu'il ne parcourait ainsi les routes que pour mieux les renseigner et que son exaltation et ses discours était une frime, à moins que ce ne fût le remords de quelque grand crime qui les inspirât. Des bavards bien informés assuraient l'avoir vu, sur la Sambre, ramant sans bruit, dans une barque chargée lourd, avec plu-

sieurs hommes masqués. Bref, Bon-Dieu-des-Gaulx était suspect et le dimanche à l'église, — il y était alors assidu — on s'éloignait de lui, comme si on eût craint de le toucher ou de mélanger des prières aux siennes.

Or, sa place était aux premiers rangs, toujours la même. Il y tenait pour être venu là tout enfant, et aussi parce qu'il y pouvait ne rien perdre des péripéties de la messe, voir l'autel brillant aux feux pâles des cierges, le soleil descendant par les verrières multicolores, et l'officiant dans les vêtements sacerdotaux au milieu des fumées troublantes de l'encens.

Il fut donc douloureusement surpris lorsqu'un dimanche, le curé, cédant au sentiment de réprobation générale qui écrasait, sans qu'il s'en doutât, Bon-Dieu-des-Gaulx, lui fit comprendre qu'il était peu convenable, pour un pauvre diable comme lui, de venir ainsi s'installer aux premiers rangs et d'écarter des paroissiens peut-être plus dignes. Et comme l'interpellé, de sa voix de sourd, essayait de protester, le curé impatienté, et aussi mal disposé vis-à-vis de ce vagabond qui déconsidérait la religion régulière par ses oraisons sur les routes, le curé le fit mettre à la porte.

Bon-Dieu-des-Gaulx en demeura stupéfait. Pendant de longs jours, il erra, comme un chien perdu, tout meurtri de la souffrance atroce qu'il avait éprouvée en voyant la messe commencer sans lui. Il restait étonné de ce qu'un pareil événement eut pu se produire et que rien ne fut changé dans l'impassible cours des choses. Après de longues réflexions, lentement, péniblement élaborées dans son âme de simple, il rompit tout à coup avec les pratiques du culte, glorifia Dieu dans la nature et sentit se développer en lui la vague conscience d'une rivalité vis-à-vis du prêtre. Puisqu'on l'avait chassé de l'église, la colline serait son église, avec le bleu du ciel pour voûte, les grondantes rumeurs de l'industrie pour orgues, les flammes des usines et les feux des étoiles pour cierges; et lui-même officierait pour lui-même. Et vicaires, curés, religieux de toute sorte, il les enveloppa dans le même ressentiment et le même mépris.

IV

Une après-midi d'été, pour une visite à cet original, je grimpai au sommet du coteau. La cabane était vide et l'endroit désert. Je m'attardai à contempler l'immense panorama.

Le ciel était d'un bleu intense et dur, comme une coupole de porcelaine d'une prodigieuse hauteur et le soleil étincelait. Quelques nuages, très blancs et ronds ainsi que des gouttes de lait, attendaient le souffle de vent qui devait les faire rouler dans l'espace. Dans l'air vibrant, jusqu'aux lointains, les sil-

houettes diminuées, mais non obscurcies, s'apercevaient d'une manière précise. Et les regards se perdant dans l'innombrable fouillis des murs et des toits, la vallée spacieuse semblait trop petite pour contenir toutes ces constructions entassées.

Chaos formidable de maisons, de fabriques et d'usines, où l'on ne reconnait point les limites des villages qui se pénètrent et se confondent au point de ne faire plus qu'une seule cité colossale, colossale comme une capitale, une morne capitale sans édifices et sans souvenirs.

Çà et là de pauvres végétations étouffées : des rideaux d'arbres, de petites prairies, des peupliers solitaires, ou dans des jardins, des pommiers et des poiriers aux feuilles noircies par les poussières ; mais ces verdures sont éparses et rares en ce vaste décor. Les forêts qui jadis servirent de refuge aux Nerviens ont depuis longtemps disparu et les nymphes qui se jouaient dans les flots clairs de la Sambre, sous les ombrages, les fées des sources et des fontaines, celles qui se cachent et vous appellent dans le mystère des ramures, ont dû fuir épouvantées devant le tumulte des hommes.

Accourus en foule, réunis exceptionnellement nombreux sur ce coin de terre, ceux-ci, pour se bâtir des logis et assurer leur vie, ont hérissé le sol de murailles et de cheminées, ont creusé des puits et des galeries à la recherche des richesses souterraines.

Et la fraiche vallée d'autrefois a vu surgir des montagnes nouvelles, d'année en année plus hautes et plus tristes, faites des résidus de l'industrie. Ces terris noirs où l'herbe chétive pousse à peine, avaient sous le haut ciel méridional, des lignes dures et revêches. Tout, d'ailleurs, dans la lumière crue de cette après-midi, se découpait trop nettement en arêtes heurtées en tous sens et j'avais l'impression de je ne sais quoi de rigide et d'hostile qui révélait le désaccord entre ce paysage de douleur et la grande joie bleue et or de l'été.

Un train passa en sifflant. Les rails parallèles brillaient au soleil, semblaient osciller et se rapprocher vers l'horizon. Là-bas, le convoi paraissait presque immobile, la locomotive courbant au-dessus des wagons une blanche crinière de vapeur. La rumeur que son passage avait faite dans la vallée s'apaisa.

On n'entendit plus que les heurts rythmiques des marteaux-pilons dans les usines...

La seule fantaisie du spectacle était les fumées. Elles montaient, droites dans le ciel, lentes à s'évanouir ; il y en avait de légères et de gaies, toutes blanches, drapées comme des panaches près des noirs échafaudages des houillères ; d'autres grises, épaisses, paraissant suspectes et délétères ; il y en

avait aussi de toutes noires, chargées de suie, qui traînaient dans l'azur comme de l'encre épandue.

Dans cette infinie succession de bâtisses, j'eus quelque difficulté à m'orienter. Petit à petit, je réussis à situer exactement les villages aux noms familiers : Châtelet, Châtelineau, Montigny, Couillet, Gilly, Marcinelle, Marchiennes. Vers la gauche, des rangées régulières de maisons plus hautes et plus blanches, la grande tache jaunâtre d'un monument carré, trapu, d'un style vaguement égyptien, indiquaient la ville, une ville basse couchée aux bords de la Sambre, une ville haute avec des casernes, des écoles, le clocher rond d'une église, dominant comme un belvédère toute la région. Jusqu'auprès de la ville, un énorme terril noir écrasant les maisons blotties à sa base et sur lequel dans cette grande clarté d'après-midi, on voyait se mouvoir d'imperceptibles points noirs : hommes ou chevaux.

En face de moi, Montigny s'échelonnait sur la rive opposée, avec sa petite église ancienne, aux briques noircies, enfouie à demi au milieu de l'afflux des maisons, comme une couveuse parmi des poussins trop grandis ; avec des petits jardins maraîchers fertiles en légumes et soignés avec un zèle mercantile, descendant vers la rivière, sur laquelle un bateau flamand, long et mince, avançait lentement sous l'effort d'un cheval blanc, maigre et résigné. Et la Sambre, scintillante ainsi qu'une large lame d'épée, s'apercevait entre les prairies vertes et des champs de blé flave, jusque Charleroi. Parfois un toit d'ardoise, la vitre d'une fenêtre, mirant le soleil, éblouissait.

Au bas du coteau, deux églises annonçaient le village de Couillet, l'une mince et effilée ainsi qu'une péronnelle prétentieuse, l'autre vieillotte, petite, maternelle entourée d'un vieux cimetière où dorment les premiers habitants.

Mais les églises elles-mêmes et les maisons d'ouvriers et Couillet tout entier semblaient presque les dépendances de l'usine. On sentait que toute la vie de la commune venait de là, de ces établissements considérables qui exigeaient le labeur de tout un peuple. Et c'était un village dans le village que ces ateliers énormes les longs halls sombres des laminoirs où court en traits de feu, le fer brûlant, dompté et façonné par l'aveugle force des machines et l'adresse svelte des hommes ; les bâtiments gris et maussades : école, hôpital, magasins et bureaux ; — la maison du gérant cachée dans les feuillages noirs d'un petit parc, et surtout les hauts fourneaux : les anciens abandonnés, patinés et pittoresques comme une ruine féodale, prêts à s'écrouler, le dernier tout neuf et rose encore, avec son installation compliquée et fantastique, rappelant en dimensions géantes, les alambics et les cornues des anciens alchimistes ;

— les hautes cheminées orgueilleuses couronnées de paratonnerres.

L'accablante chaleur qui tombait du ciel bleu semblait avoir ralenti l'ardeur industrielle. Pour tous ceux qui peinaient là-bas, près des fournaises, la gaieté de la lumière d'été n'était qu'une gêne et une souffrance de plus. Je ne fus pas médiocrement étonné d'entendre tout à coup traduire mon sentiment par la voix tonitruante de Bon-Dieu-des-Gaulx, qui rentrait à son ermitage :

— O soleil, disait-il, tu es beau, tu es purifiant, tu es fécond. Tu es, comme toutes choses, l'ouvrage du Créateur. Tu brûleras quelque jour les méchants et les hérétiques, mais épargne maintenant les pauvres qui vont nu-tête sur les routes poudreuses et sans ombre ; les malheureux qui, sans les avoir mérités, subissent déjà les tourments de l'enfer, dans l'air enflammé des usines...

Il poursuivit en divaguant, puis s'assit près de sa hutte et se tut.

Ses lèvres pourtant continuèrent à s'agiter en petits frémissements convulsifs, comme les battements d'ailes d'un oiseau qui veut s'envoler et ses yeux rouges regardaient fixement un point de l'espace. J'eus beau l'appeler avec le plus de douceur et d'affabilité possible, il ne leva pas même les regards sur moi et je dus le quitter sans en a voir obtenu la moindre réponse.

V

— Malheur au riche qui amasse l'or dans sa bourse, mais qui ne songe point à amasser la bonté et l'amour dans son cœur ! Malheur à qui méprise les pauvres et qui vénère la richesse !

Quand l'heure fatale viendra, que fera-t-il de ses trésors, quels regrets laissera-t-il sur terre et comment, sans ce cortège de bénédictions, osera-t-il se présenter devant le Seigneur ? C'est alors que les premiers seront les derniers, ainsi qu'il est promis dans les saints Evangiles...

A tue-tête, avec des regards d'halluciné, brandissant son parapluie vert, le vieux hurlait son sermon.

— Tiens ! Bon-Dieu-des-Gaulx, fit mon compagnon.

— Vous le connaissez ? demandai-je.

— Certes oui. Qui ne le connaît pas ?

— Mais savez-vous autre chose de lui que cet hétéroclite sobriquet ?

— Eh oui ! Je peux vous dire son nom, me répondit mon ami

avec une lenteur souriante, pour exciter ma curiosité et donner à ses renseignements toute leur valeur. Je vous dirai ce nom que peut-être lui-même ne sait plus. Ce bon toqué s'appelait Joseph Brasseur. Il est né à Couillet, il y a cinquante ou soixante ans, alors que commençait à naître en ce pays l'industrie et que ce village n'était composé que de quelques maisons, avec de grands bois tout autour. Cela vous intéresse?

— Mais oui, oui, continuez. Comment se fait-il?

— Que je sais cela? Ah! c'est toute une histoire et son discours d'aujourd'hui m'y fait penser. Vous l'avez entendu gronder contre les mauvais riches et vous savez aussi l'irritation que lui cause la présence d'un prêtre? Vous pouvez vous imaginer alors l'admirable cataracte d'imprécations qui retentit un jour que la voiture de M. Guillemot, le gérant d'Assouvaine, amenant le curé au dîner donné au château en l'honneur d'une première communion, faillit renverser Bon-Dieu-des-Gaulx cheminant paisiblement, perdu dans ses rêves d'illuminé.

Le vieux maniaque suivit l'équipage jusqu'aux portes du château, et là, près de la grille, de sa formidable voix, il s'indigna longuement. Les éclats de sa fruste éloquence troublèrent les invités, ameutèrent les ouvriers et les femmes du village; et, comme le gérant d'Assouvaine était peu aimé, les rires de la foule et ses bravos soulignèrent cruellement les imprécations vengeresses. Ce fut un horrible scandale. Le curé, blême de rage, regretta l'inquisition. Madame Guillemot eut une attaque de nerfs et les petits communiants furent tout bouleversés.

— Et Bon-Dieu-des-Gaulx?

— Après avoir bien crié, et presque battu les domestiques envoyés pour lui imposer silence, il s'en fut, calmé, l'âme soulagée et oublia sans doute quelques jours après, ces vociférations mémorables. Mais madame Guillemot et le curé n'eurent pas le pardon aussi facile. Les autorités furent sollicitées, harcelées de démarches multiples contre le pauvre diable.

On lui suscita mille difficultés; il lui fut enjoint de déguerpir du terrain communal; on chercha à le poursuivre ou à le faire enfermer comme aliéné. Seulement il était connu depuis trop longtemps comme inoffensif et l'acharnement déployé contre lui, lui créa des partisans: on rappela qu'il avait sauvé un enfant en train de se noyer, qu'une autre fois il avait montré un rare courage dans un incendie. Des deux côtés, on y mit de la passion. Le cas de Bon-Dieu-des-Gaulx devint presque une question politique.

— Politique!!?

— Oui, les cléricaux réclamaient son internement; les libéraux s'y opposaient. Extraordinaire, mais authentique! Bref, les catholiques eussent fini, je crois par l'emporter, si tout ce tapage n'avait eu pour effet d'apprendre ce qui se passait à une vieille dame de Gosselies, Madame Beaumont, très dévote et très influente qui avait en affection le vagabond prédicateur.....

— Comment?

— Elle l'avait connu enfant, domestique chez les Beaumont. Et entre nous, cette respectable dame, presqu'aussi détraquée que son protégé, mais de manies moins bruyantes et plus décentes, est pour beaucoup dans le déséquilibre du vieux Joseph. C'est elle, assure-t-on, qui encombra cette tête faible de lectures pieuses, le catéchisa, exalta sa ferveur et transforma le jeune homme timide et maladif qu'il était en cette espèce de possédé que vous connaissez.

— Et que fit Madame Beaumont?

— Elle fit venir Bon-Dieu-des-Gaulx qui écouta ses remontrances avec un étonnement naïf, sans bien comprendre quel mal il avait pu commettre et qui consentit à faire des excuses à Madame Guillemot et au curé. Ceux-ci sentant qu'ils ne seraient pas les plus forts — car la vieille Madame Beaumont est considérée comme une relique vénérable dans le parti catholique, consentirent à se montrer magnanimes et à pardonner au vieil original..... L'histoire est ancienne déjà et oubliée sans doute; il a fallu notre rencontre de tantôt et votre curiosité pour me la remettre en mémoire.....

VI

Au crépuscule... Le soir prompt à venir m'avait surpris au retour d'une longue promenade dans les bois d'Acoz et de Loveral.

J'hésitais sur la route à suivre lorsque, tout à coup, j'aperçus la vallée. Je n'étais pas loin de l'ermitage de Bon-Dieu-des-Gaulx.

Vers la gauche, là-bas, le soleil venait de disparaître et c'étaient dans le ciel de prestigieuses fêtes de couleur, comme on en voit dans les tableaux vénitiens. Il y avait des nuées irisées, aux chatoiements de nacre, avec des nuances d'ambre et d'orange, d'indéfinissable vert et d'azur mourant, savoureuses et rares. De l'autre côté, venait la Nuit. La nuit royale, enveloppant toutes choses de mystère et de splendeur, à la robe de cendre constellée d'escarboucles. Un bleu sombre, intense, extraordinairement doux, dans lequel de molles

rondeurs plus claires, paresseuses indiquaient des nuages. Et l'obscurité descendue dans la vallée semblait l'avoir tapissée de velours, un velours aux noirs profonds, moelleux et splendides sur lequel fluait, comme une gaze, le léger brouillard blanc qui montait de la Sambre. C'était majestueux et charmeur infiniment et les regards flottaient, s'enfonçaient dans ces ombres grandissantes avec ravissement et volupté. Le décor, par un tel soir, parlait de faste et de grandeur, évoquant des idées d'opulence, et toute la beauté de cette terre où l'effort humain atteignait un tel paroxysme s'affirmait avec une autorité superbe.

La nuit se fit, plus complète encore. Des taches blanches et grises s'effacèrent dans les ténèbres. Et dans ce noir suave et merveilleux, des milliers de lumières allumèrent leurs flammes diverses, comme si un bijoutier paradoxal eut disposé un trésor de gemmes en un étal géant. La vallée était dessinée par la ligne brillante du chemin de fer, tandis que la Sambre coulait silencieusement dans l'ombre, révélée parfois par la traînée, vacillante sur ses flots, d'une clarté du rivage. Des processions d'étoiles jaunes allaient pélerinant, à gauche vers la Ville, à droite vers Châtelineau, et semblaient se multiplier, au bas de la colline, à la station de Couillet, se débander dans le désordre d'une halte. Dans ces théories surgissaient des signaux verts et rouges, les uns réunis et symétriques comme les girandoles d'une fête commençante, les autres accouplés ou isolés, tels des yeux de monstres tapis, au guet, fixes et impitoyables et vers lesquels les convois fascinés, glissant sur les rails ainsi que des chenilles lumineuses, allaient irrésistiblement avec des sifflements désespérés et plaintifs.

Ils semblaient attirés surtout par la Ville vers laquelle ils se précipitaient avec des vélocités surprenantes, la ville qui les attendait là-bas, au delà d'espaces d'ombre épaisse et douce, avec l'illumination épanouie de sa gare, les rangées méthodiques de jaunes réverbères le long des boulevards.

Entre Montigny et Charleroi, et vers la droite, du côté de Châtelet, quelques fanaux électriques indiquaient des charbonnages : étoiles bleues et très scintillantes, posées dans les cours et sur les terrils, qui découpaient dans le noir, des zônes nettement tranchées de lumière de féerie.

Dans ces éclairages contradictoires, le caprice des fumées était charmant. Les blanches couraient comme de folles jeunes filles, en se jouant, autour des cheminées sévères : et balancées, dipersées, évanouies, elles finissaient par disparaître après d'adorables pirouettes, dans la nuit sereine.

Et très loin, très loin, de tous côtés, des éclairs brusques, des réverbérations qui empourpraient les nuages, disaient le labeur persistant de l'industrie; qu'à des lieues, dans la vallée,

se continuait le combat formidable de l'homme maître du feu contre la matière rebelle.

Devant moi, des fenêtres éclairées, des maisons grimpant le coteau et groupées autour de l'église; dans cette nuit, les arêtes des toits et des murs, formant des angles bizarres, éclaboussées parfois d'un rayon d'or vacillant, Montigny prenait des aspects mystérieux de petite ville moyen-âgeuse, attendant le signal du veilleur pour éteindre les chandelles et couvrir les feux. Au bas de la colline, quelques maisons de Couillet s'apercevaient vaguement, en masses trapues plus sombres. On distinguait même l'enseigne d'un café et par la porte entr'-ouverte, la clarté d'une lampe ruisselait sur le pavé.

Mais l'usine surtout affirmait sa souveraineté ; plus encore que dans le jour, elle était l'installation essentielle de l'humanité dans ce lieu. Au milieu des humbles demeures des ouvriers, diminuées, perdues dans l'ombre, elle apparaissait comme une géante au milieu de pygmées. Entourées de fumées et de flammes, ses constructions surgissaient dans un flamboiement d'apothéose...

D'abord, les petites cheminées des fours à coke, alignées sur un rang et surmontées d'une petite houppe de feux roses, élégants, animés, qui faisaient penser aux âmes incluses dans le charbon depuis des siècles et soudain libérées. Vers la gauche, de longues rangées de fenêtres éclairées disaient les bureaux immenses, la série de scribes couchés sur des pupitres, les plumes enregistrant l'effort de cette ruche affairée. Plus loin, perpendiculairement à ces tristes et monotones architectures de prison, s'étendaient les grands hangars des laminoirs, hérissés de cheminées minces et rapprochées, assemblées comme des mâtures; sous leurs toits noirs, des volants tournaient, des cylindres laminaient le fer incandescent en longues lanières flexibles et méchantes comme des serpents, des marteaux écrasaient le métal, révolté en longues fusées d'étincelles. Et dans des gerbes d'or, devant l'ouverture rouge des fours, on apercevait, en des attitudes héroïques, les ouvriers bravant le péril avec simplicité. A certaines minutes, un éclair subit rendait perceptible les moindres détails de l'étonnante géhenne et on se souvenait d'une machine, mâchant des poutres d'acier, d'un torse de puddleur, nu, en sueur, beau comme un lutteur antique, d'un gamin se lavant les mains dans un baquet, entrevus avec netteté dans cette brusque lueur.

Au milieu des établissements, le haut-fourneau neuf flambait magnifiquement. Sa complication monstrueuse semblait disposée pour quelque alchimie colossale. Par bouffées, des gaz s'incendiaient, bleuâtres, jaunes, pourpres, au milieu des vapeurs turbulentes.

Le plus fruste eut senti, je pense, en cet instant, la signifi-

cation symbolique de cet appareil. Son ampleur avait quelque chose de tragique et de solennel. Elle faisait songer à quelque cérémonie liturgique, aux cultes barbares du passé, à ces cassolettes immenses que les peuples de l'Inde allument aux portes des villes pour écarter la peste et se rendre les dieux propices, ou encore aux colosses de bronze où l'antiquité sémitique faisait rôtir ses victimes. Elles me parurent incontestablement éloquentes, ces flammes convulsées, tordues qui s'évadaient dans la nuit, proférant en images clairement intelligibles, les misères, les souffrances de l'humanité d'à présent toujours courbée, comme jadis sous l'ordre cruel d'implacables divinités.

Ce fut la dernière fois que je vis Bon-Dieu-des-Gaulx. Sans rien dire, il était arrivé près de sa chaumière et s'était agenouillé dans la mousse. Pendant une demie-heure, nos méditations silencieuses se comprirent confusément. Quand il se releva, je vis des larmes dans ses yeux et en cet instant, je vous le dis, le vieil apôtre ne ressemblait plus au personnage ridicule qui était la risée des écoliers. Dans cette obscurité, sa stature avait quelque chose de grave et d'auguste qui s'harmonisait à merveille avec la sérénité majestueuse du décor. Toujours sans parler, il étendit les mains sur moi, comme pour une bénédiction et je ne songeai pas à sourire.

VII

Voici ce que j'en ai pu savoir, encore, grâce aux indications que m'avait données mon ami :

Le père de Bon-Dieu-des-Gaulx, bûcheron aux temps anciens des grands bois et des hautes futaies, s'était engagé comme ouvrier métallurgiste lorsque l'usine fut établie dans le village. Aussi longtemps qu'il avait vécu dans l'air libre de la forêt, sa conduite avait été régulière et digne; et bien que les ressources de son ménage fussent modiques, il avait connu avec les siens, des jours placides et heureux. Mais lorsqu'il entra dans les fournaises, l'épuisant labeur le conduisit au cabaret; des camaraderies faciles l'y retinrent et ce fut alors que malgré des salaires plus élevés, le ménage devint réellement pauvre.

Aux doléances de sa femme, l'ivrogne répondit par des coups dont il avait honte et demandait pardon dans ses intervalles lucides. Le petit Joseph, celui qui devait devenir Bon-Dieu-des-Gaulx, naquit d'une de ces réconciliations. Il grandit péniblement, chétif et peureux, au milieu des tempêtes domestiques. Son frère aîné, beaucoup plus âgé que lui, accompagnait le père à l'atelier, et aussi dans les kermesses et les bouges. Un

jour, après une querelle effroyable, il quitta la maison paternelle et disparut.

Pour ce père et ce frère pris toute la journée par leur travail et ne rentrant qu'à la nuit, noirs comme des nègres, brutaux et violents, puant la sueur, la limaille et le genièvre, l'enfant n'éprouva d'autre sentiment qu'une confuse terreur. Lorsqu'ils approchaient, il devenait silencieux et courait se blottir dans les jupons de sa mère. De sa première enfance, Bon-Dieu-des-Gaulx ne garda que le pénible souvenir de certaines scènes affreuses : dans le désordre des meubles bouleversés, son père en fureur, hurlant des menaces et des injures, frappant et jetant sur le plancher la femme suppliante, — et le souvenir aussi des caresses passionnées que sa mère en larmes lui prodiguait au sortir de ces heures tragiques. Elle avait de longues mains blêmes, veinées de bleu, si douces ! Elle les joignait avec ferveur dans la paix des églises et y entraînait le petit Joseph. Elle obtint qu'il irait à l'école des frères, qu'il fréquenterait le catéchisme. Elle lui fit faire sa première communion comme un acte d'une solennité décisive.

Néanmoins, le petit restait d'esprit faible. Il avait appris à lire avec la plus grande peine. Sachant difficilement assembler des idées, il était lent à répondre aux questions et restait souvent, étonné, bouche béante. On le jugea stupide. Cependant, l'innocent avait l'imagination fraîche et vive ; les mystères chrétiens, la pompe liturgique, l'admirable poème qu'est la vie du Christ l'avait profondément ému et fait éclore en lui des rêves sublimes de dévouements et de sacrifices. Mais comme il était peu communicatif, on ne sut rien de ses ambitions héroïques ; seule sa mère peut-être soupçonna, quand elle lui posait ses longues mains pâles sur le front, que derrière ce front, il y avait autre chose que la nuit des idiots.

La première communion faite, le père voulut envoyer Joseph à l'atelier ; mais la mère, effrayée, redoutant cette usine qui lui avait pris son mari et son fils aîné, préféra l'engager comme aide-jardinier chez les Beaumont. Madame Beaumont s'intéressa à cet adolescent taciturne et pieux et contribua, dans une large mesure, à développer ses ardeurs mystiques. Deux événements vinrent alors décider du destin de Bon-Dieu-des-Gaulx ; la mort de sa mère, deuil qui rompit, en quelque sorte, les liens qui le rattachaient à la vie ordinaire, et ensuite la lecture d'une dramatique histoire de martyr supplicié par des populations d'outre-mer vers lesquelles il était allé prêcher l'Évangile. Le jeune homme se décida : il serait missionnaire ; il irait répandre la bonne parole parmi les hommes pauvres.

Et il prononça trois vœux. Il fit vœu de chasteté, l'église lui ayant enseigné le mépris de la chair et la crainte de la femme ; il fit vœu de pauvreté et s'en alla les mains vides, car il avait

été dit, ne vous inquiétez point pour votre vie, de quoi vous vous nourrirez, ni pour votre corps de quoi vous vous habillerez. Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier et Dieu les nourrit! Combien vous valez plus que ces oiseaux!; il fit vœu d'amour, et jura d'aimer toute la création du Seigneur de toutes les forces de son cœur, et il se sentit gonflé d'une fraternelle sympathie pour les hommes et pour les bêtes; — et ces trois vœux lui firent, pendant le demi siècle qu'il vécut encore, l'existence douce et libre, joyeuse de cette allégresse spirituelle qu'avaient connue les solitaires de la Thébaïde et ceux qui suivirent Saint-François.

(Toute cette évolution ne se fit point dans ce cerveau déséquilibré, avec la précision consciente que mon récit pourrait faire supposer. J'expose ici, en raccourci, des années de songeries vagues, d'espoirs indistincts, de projets mal formulés qui traversèrent cet esprit débile. Pour nous rendre compte d'un tel processus pschychologique, nous n'avons en effet que les manifestations extérieures, et la ressource de procéder par inductions et de supposer avec le plus de vraisemblance possible ce qui dut se passer.)

Il vécut, dérisoirement d'aumônes, qu'il ne sollicitait point. Les jeûnes ne firent qu'augmenter son exaltation. Il eut des hallucinations qui lui parurent confirmer la volonté divine, quant à sa mission. Dans les premiers temps, il dut souffrir. Il voyait les femmes sourire en l'appelant imbécile, les hommes le mépriser comme un être inutile et paresseux et la foule se détourner de ses prédications. Pour se réconforter, il murmurait: « Ne craignez point le jugement des hommes lorsque votre conscience vous rend témoignage de votre piété et de votre innocence. Saint Paul a fait avec soin tout ce qu'il était en lui de pouvoir faire pour l'édification et le salut des autres, et il n'a pu empêcher qu'ils ne l'aient condamné ou méprisé quelquefois. C'est pourquoi il a remis tout à Dieu à qui tout est connu, et il ne s'est défendu que par la patience et l'humilité, contre les langues injustes et les jugements vains et faux de ceux qui parlaient au gré de leurs caprices... »

VIII

Depuis plusieurs jours, le vieux avait cessé ses pérégrinations habituelles. Il se sentait très las et très faible, plus las et plus faible chaque jour. Une femme qui passait devant sa hutte, tous les midis, pour aller porter aux ouvriers de l'usine un peu de soupe chaude et des tartines, était attentive à ce qu'il ne manquât de rien.

Aussi longtemps qu'il pût se tenir debout, Bon-Dieu-des-Gaulx s'occupa à regarder le paysage, en priant. L'on était au commencement de l'automne. Là-bas, du côté du plateau, les bois avaient une opulence seigneuriale. Certains feuillages étaient tout jaunes, comme s'ils eussent gardé les soleils de l'été. D'autres rouges, chantaient, sur les verdures infiniment variées, verts sombres et verts clairs, l'éclatante fanfare par laquelle les beaux jours célèbrent leurs adieux. Les futaies paraissaient plus hautes et pleines de mystère. Aux bords des carrières béantes, les petits buissons arrachés étaient devenus roux et pareils à des bouquets. L'eau des mares reflétait, avec les cieux gris traversés de lumière pâle, tout ce faste de chaudes nuances et de tristesse vague.

Des travaux agricoles avaient peuplé les champs d'une animation inaccoutumée. Là, c'étaient deux chevaux robustes traînant la charrue dans la terre fumante et brune; plus loin, des hommes et des femmes, vigoureuses silhouettes de glèbe, récoltaient les pommes de terre, et des enfants jouaient autour de grands feux de fanes. Leurs attitudes étaient jolies, ainsi profilées sur ces foyers, où par instants l'on voyait briller la flamme vorace, et d'où montait lentement en tourbillons, une épaisse fumée grise...

De l'autre côté, vers la vallée, l'autre aspect du pays, chantait également, à sa manière, le même poème de mélancolie magnifique. Le paysage n'avait plus cette immensité accablante et complexe, ces couleurs crues, ces lignes raides que nous y marquâmes précédemment; tout s'était fondu, harmonisé, purifié dans la buée automnale. Les verts des feuillages semblaient plus savoureux et les tuiles des toits plus rouges; les lourds terrils paraissaient des accidents de terrain, et les cheminées des fabriques, les échafaudages des houillères, les clochers des églises, avaient dans les lointains, des sveltesses délicieuses de vigies apparues dans le brouillard. La Sambre, pleine jusqu'aux bords, coulait des ondes jaunes et paresseuses. Un bateau cheminait sous sa voile gonflée, d'autres accostés aux berges, attendaient le chargement. Des trains passaient sur la voie ferrée emportant les multiples agitations humaines vers des destinations inconnues, et les appels plaintifs des locomotives semblait signifier vers quelles inévitables tristesses. Depuis Châtelet jusqu'à la Ville, l'activité industrielle ne faisait de trêve; sa sourde rumeur rythmique, comme une respiration géante, montait jusqu'au coteau, mais dans cette douceur d'automne, elle n'évoquait plus l'idée d'un labour forcené de géhenne, mais plutôt celle du travail normal, nécessaire et fécond. L'Usine n'avait plus sa beauté grandiose de monstre dévorateur; c'était simplement une vaste ruche laborieuse. Mais pour être adoucie, l'impression restait do-

lente. Les fumées la commentaient avec une exacte éloquence. Noires, rousses ou blanches, la fantaisie de leurs mouvements avait une grâce attristée, pleine de charmes et de rêve.

— Je vous salue, Marie, murmura le vieux prophète. La forme sacramentelle de l'*Ave* lui servait à saluer en même temps la contrée qu'il aimait et à laquelle il disait adieu, et la mort qu'il sentait approcher et qu'il attendait avec le calme du Juste...

— Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé...

Il y avait longtemps que Bon-Dieu-des-Gaulx avait oublié les sarcasmes et les mauvais traitements des hommes ; mais il pardonna à son père les mains pâles et suppliantes de sa mère ; il pardonna aux mauvais prêtres et aux riches. Il essaya de se rappeler sa vie ; aperçut fugitivement des détails de son enfance ; s'interrogea encore ; sa conscience avait toujours été pure et ses intentions droites, la fin pouvait venir...

Et tandis que les forces se retiraient de plus en plus de son corps misérable, son cerveau eut un éblouissant mirage. Il vit Jésus sur la Croix, mourant pour le salut des hommes, et des paumes transpercées, du flanc déchiré, des pieds broyés, le sang divin coulait en jets vermeils. Et Bon-Dieu-des-Gaulx sentit s'ouvrir en lui de pareilles plaies ; son sang jaillissait vers celui du Sauveur ; ils se mêlaient, ils l'enlaçaient de rouges chaînes...

JULES DESTRÉE.

NATURALISME ET NATURISME[1]

Emile Zola devant l'Esprit nouveau

(SUITE ET FIN) [1]

IV

Qu'avait donc oublié Zola dans son bel enthousiasme anti-spiritualiste ?

Il avait bien regardé l'univers, mais il n'oubliait d'y voir qu'une chose... la source même de la vie « matérielle », l' « âme »... Je ne veux pas dire assurément cet étrange feu follet de la conception spiritualiste, cette entité indépendante et immortelle, opposée au « corps », mais bien cette vie profonde et harmonique, cette conscience infinie du cosmos dont nous ne sommes que des étincelles et des parcelles.

« J'ai tâché d'expliquer, dit-il, l'évolution évidente qui se produit dans notre littérature, en établissant que désormais le sujet d'étude, l'homme métaphysique, se trouve remplacé par l'homme physiologique (2) ». Je trouve, dans cette phrase, la racine même de l'erreur funeste à laquelle Zola s'est largement abandonné. Il nie l'homme métaphysique en lui substituant l'homme physiologique; mais il ne voit pas, que par cela même, il tombe dans un autre exclusivisme et dans une autre figuration artificielle de la vie. *Il oublie de voir l'homme tout simplement.* Il a raison mais il a également tort, si je puis m'exprimer ainsi.

Après s'être affranchi de la tradition stérile, après avoir entrevu les larges plaines, il s'enchaîne de nouveau par l'étroitesse de sa vision. Il ne comprend pas que la physique et la métaphysique — cette dernière, véritable et organique, j'entends — ne sont en rien dissociés par les découvertes scientifiques, qu'elles

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, p. 72 et 216, nos VII et VIII, janvier et février 1898.

(2) E. Zola, *Le Roman expérimental.*

ne sont au fond qu'une seule et même chose entrevue de deux points différents, et qu'elles se rattachent comme l'univers entier au principe d'unité, au principe moniste, dont nous avons parlé. Il a négligé de voir l'homme dans sa totalité et dans son ensemble, dans la profondeur de son instinct comme dans la conscience de sa volonté supérieure. En niant les vieilles et profondes intuitions de la métaphysique, en n'apercevant pas le lien qui les unit aux jeunes découvertes de la physique (au sens large), il a brutalement dissocié l'être humain, en rejetant une part énorme de sa richesse. Il est semblable à celui qui, lassé d'entendre sans cesse chanter sur tous les tons les plus fades, la beauté précieuse et délicate, élégante et parfumée, la beauté suprême de la fleur, déclarerait brutalement que pour lui la beauté réside toute entière dans l'écorce rugueuse. Assurément je comprends le brusque et sincère mouvement de cet homme écœuré des artifices de la convention : mais il n'en est pas moins vrai qu'il se trompe et que je lui préfère de beaucoup celui qui portera instinctement son intérêt à l'arbre entier, à l'écorce rude comme aux fleurs subtiles, aux racines noueuses aussi bien qu'aux feuilles légères, à la branche comme au fruit.

Je me heurte à une pareille insuffisance si j'examine la théorie « déterministe » dont Zola fait si grand cas, au cours de son analyse serrée du texte de Claude Bernard. Ce n'est pas le déterminisme en général qui me semble l'amoindrir, mais bien l'étendue de *son* déterminisme dont je suspecte, et à juste titre, la profondeur. Il a beau dire : « Nous ne sommes pas fatalistes, nous sommes déterministes, ce qui n'est pas la même chose » ; son déterminisme n'est pas loin du pur mécanisme. Il est impossible actuellement de ne pas posséder une notion singulièrement plus large du déterminisme vital et cosmique, conception qui est appelée à devenir la synthèse supérieure des deux termes anciens, si longtemps opposés l'un à l'autre : déterminisme, liberté.

Il est curieux de constater de quelle façon Zola procède, dans sa théorie simpliste et déterministe du monde, pour rétablir la part du génie chez l'artiste, au moyen d'un assez faible postulat. Se basant sur une opinion de Claude Bernard, d'après laquelle la méthode expérimentale exige trois facteurs, le sentiment, la raison et l'expérience, et, citant cette phrase de ce dernier : « C'est un sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie de chacun », Zola s'écrie : « Voilà donc la part faite au génie, dans le roman expérimental..... La méthode n'est qu'un outil ; c'est l'ouvrier, c'est l'idée qu'il apporte qui fait le chef-d'œuvre. » On peut se demander ce que vient faire là ce *quid proprium*, étant donné le principe de Claude Bernard et celui de Zola calqué sur le premier ; je trouve ce « sentiment particulier » absolument incom-

patible avec la théorie générale de la vie incluse dans la méthode expérimentale. Si nous supposons, en effet, un expérimentateur pourvu de ce « sentiment particulier » jusqu'au génie, devenu lui-même sujet d'expérience pour un second expérimentateur, ce dernier pourra-t-il analyser le génie de son sujet à l'aide de la méthode expérimentale? Pourra-t-il faire entrer ce « *quid proprium* » dans l'ensemble des phénomènes physico-chimiques de l'être intra-organique? Je n'en vois pas la possibilité. Ce postulat me paraît en contradiction formelle avec la théorie générale, et le romancier ne l'a emprunté au physiologiste que parce qu'il sentait, de par sa propre intuition, l'insuffisance de la méthode expérimentale appliquée à l'art, et qu'il lui fallait trouver un débouché au génie individuel, moins facilement analysable que les nerfs et que le sang.

Je veux dire, en un mot, que le naturalisme a, jusqu'ici, manqué de largeur et d'universalité dans sa vision du monde. La raison en est peut-être, qu'il s'est trop étroitement attaché à la science, en perpétuelle évolution ; la servitude qu'il s'est créée l'a certainement appauvri en quelque manière. Comment se fait-il qu'avec sa chaude originalité, Zola n'ait pas senti l'étroitesse de la conception à laquelle il s'était lié?

Il est indéniable qu'il ait été fécondé par la science, mais je crois qu'il faut distinguer plusieurs méthodes de fécondation. La science s'est reproduite trop identique à elle-même à travers ce puissant cerveau ; le produit de cette fécondation n'apparait pas suffisamment nourri de la richesse propre de l'individu fécondé.

Je crois qu'Emile Zola pourrait méditer longuement et avec profit ce document que je livre à sa faim puissante de vérité — et qui émane du poète américain Walt Whitman, l'un de ceux en qui l'avenir trouvera le plus grand nombre de ses désirs intérieurement réalisés :

« En acceptant joyeusement de marcher sous la conduite de la science moderne, je n'en reconnais pas moins un fait supérieur à tous les faits qu'elle peut mettre en lumière. Ce fait, c'est l'âme de l'homme et de toutes les créatures, l'âme universelle, le lien spirituel et religieux de tout ce qui existe. Le plus grand des services que rendra la science, ce sera de dégager ce lien des fables, des superstitions qui le recouvrent, et de centupler notre foi. Pour moi, le monde religieux, divin, idéal, quoique latent uniquement dans l'humanité, a une existence aussi réelle que la chimie ou tout autre ordre de phénomènes ; et la gloire des savants consiste en cela qu'ils ouvrent les voies à une théologie plus splendide, à des chants plus divins que la théologie et les chants du passé. » (1).

J'aimerais à trouver sous la plume de Zola quelques idées d'une valeur équivalente à celle-ci, que je trouve définitive et l'une des plus profondes qui aient été exprimées dans le monde. « Fantaisie de poète... » répondra peut-être le romancier

(1) Walt Whitman, *Préface à l'édition de 1876.*

naturaliste qui n'a pas toujours dissimulé son mépris pour cette sorte de chimériques rêveurs sans mandat. Mais la poésie contient parfois, elle aussi, de la vérité.

Je crains de paraître paradoxal en affirmant qu'à mon avis, Zola *manque de réalisme* ; ou plutôt que son réalisme n'atteint pas au sens plein et véritable de ce mot. Je veux dire par là qu'il se contente trop souvent d'un réalisme de superficie, qu'il n'atteint pas la réalité dans sa racine, dans l'être de son être, que celle qu'il nous présente n'est pas toujours assez large pour être vraie, pas assez profonde pour être universelle. Je ne sais pourquoi quelques-uns de ses personnages et de ses tableaux m'apparaissent comme un artifice de réalité, et me semblent créés par la volonté violente d'un esprit tout plein d'une formule, au lieu de jaillir naturellement du contact de la nature et du pur et simple sentiment de vie dans l'être du romancier. Certaines de ses créations, même parmi les plus robustes d'aspect, donnent l'impression d'un « plaqué » sur la vie sortant de la main d'un puissant ouvrier, plutôt que l'impression de la vie elle-même, rendue dans la richesse de ses couleurs et l'infinie variété de ses formes. L'intime vérité de la nature me donne une autre sensation, à la fois plus simple et plus variée.

Je pense même que ce rétrécissement de réalité a contribué à la naissance de cette éphémère et chétive réaction mystique, qui cherche à prolonger encore un semblant d'existence. C'est l'insuffisance et l'étroitesse du réalisme de Zola qui ont causé la banqueroute transitoire, momentanée du réalisme. Si le sens profond de la réalité avait éclairé l'œuvre des réalistes et des radicaux, il n'est pas imprudent d'affirmer que leur fortune serait autrement décisive aujourd'hui. Ils ont échoué momentanément par insuffisance de vision, laissant à d'autres, le rôle de faire triompher plus tard le *réalisme pratique et vécu*.

Le naturalisme de la première heure s'est montré trop exclusivement le spectateur neutre et froid de la réalité. Peindre de la vie sera de plus en plus : prendre part à l'action. On sent, à travers toute l'œuvre de Zola qu'il a moins vécu lui-même, qu'il s'est moins mêlé à la vie, que conçu la volonté de décrire la vérité. Je veux dire que la *vibration* personnelle, passionnée, instinctive, ne s'y fait pas assez souvent sentir et que, par contre, la *volonté* de l'artiste y occupe trop de place.

Je trouve dans l'un des plus clairvoyants parmi les jeunes critiques anglais, M. Havelock Ellis, l'auteur de *New Spirit*, la même remarque, développée de la façon la plus remarquable. Je cite :

« ..... Pendant de longues années après la mort de son père,

écrit M. Havelock Ellis (1), Zola, comme enfant et comme jeune homme, souffrit de la pauvreté, pauvreté qui allait presque jusqu'au positif dénûment, la terrible pauvreté d'extérieur décent. Tout le caractère de son œuvre et du regard qu'il jeta sur le monde dépend incontestablement de ce dénûment prolongé de l'adolescence. Le jeune homme timide et réservé — car tel a été, dit-on, le caractère de Zola, dans la jeunesse comme dans l'âge mûr — était enfermé avec ses fraîches énergies dans une mansarde d'où le panorama du monde de Paris se déployait au-dessous de lui. Forcé par les circonstances ou par le tempérament à pratiquer la chasteté et la sobriété la plus stricte, il ne lui restait qu'une seule satisfaction permise, une orgie de vision. Nous ne pouvons douter qu'il ait pleinement tiré parti de cela, lorsque nous lisons ses livres, car chaque volume de la série des Rougon-Macquart est une orgie de vision matérielle.

« Zola passe encore maintenant pour être chaste et pour être sobre — bien que l'on nous ait dit que sa face morose de mélancolie s'éclaire comme celle d'un gourmet au moment de se mettre à table — mais cette ancienne avidité à se repaître des spectacles aussi bien que des sons, et l'on peut ajouter même des odeurs, du monde extérieur, s'est à la fin façonnée en une méthode de routine. Prendre un coin de vie et en cataloguer chaque détail, y placer une personne vivante et décrire chaque spectacle, chaque odeur et chaque son autour d'elle, quoique cette personne puisse être absolument inconsciente de ces spectacles, de ces odeurs et de ces sons, — ceci, réduit à sa plus simple forme, est la recette pour faire un « roman expérimental ». Cette méthode, et je désire insister là-dessus, a pris racine dans l'expérience du monde qu'a eue l'auteur. *La vie ne venait à lui que sous la forme des spectacles, des sons, des odeurs qui atteignaient la fenêtre de sa mansarde.* Son âme semble avoir été vaincue par la faim, au centre, et s'être répandue à la phériphérie sensorielle. Il n'a jamais goûté la profondeur de la vie, il n'a accumulé aucune de ces sources *d'émotion purement personnelle d'où les grands artistes ont tiré le fluide précieux qui fait le sang éclatant et vivant de leurs créations.* Combien différent il est sous ce rapport, de l'autre grand romancier de notre époque, qui a été lui aussi une force volcanique d'une signification large comme le monde ! Tolstoï se présente devant nous comme un homme *qui a vécu lui-même profondément*, un homme qui a eu une soif intense de la vie, et qui a satisfait cette soif. Il a désiré ardemment connaître les femmes, la joie du vin, la furie du combat, le goût de la sueur du laboureur dans le champ. Il a connu toutes ces choses, *non comme maté-*

(1) Havelock Ellis, *Zola: The Man and his Work.* The Savoy, janvier 1896.

riaux pour faire des livres, mais pour satisfaire ses instinctives passions personnelles. Et en les connaissant, il a amassé un trésor d'expérience où il puisa lorsqu'il vint à faire des livres, et qui leur donne ce troublant parfum spécial *qu'exhalent seules les choses qui ont été vécues personnellement dans l'éloignement du passé.* La méthode de Zola a été entièrement différente : quand il se proposa de décrire une grande maison, il se posta devant la résidence princière de M. Meunier, le fabricant de chocolat, et imagina en lui-même la luxueuse installation de l'intérieur, découvrant plusieurs années après que sa description était peu éloignée de la réalité; avant d'écrire *Nana*, il obtint une introduction auprès d'une demi-mondaine, avec laquelle il eut le privilège de déjeuner; sa laborieuse préparation au prodigieux récit de la guerre de 1870 dans *La Débâcle* se compose purement de livres, de documents et d'expériences de seconde main; quand il voulut décrire le travail, il alla dans les mines et dans les champs, mais il ne semble pas qu'il ait jamais fait un travail manuel d'un seul jour. Les méthodes littéraires de Zola sont celles d'un « parvenu » qui s'est efforcé de pénétrer les choses de l'extérieur, *qui ne s'est jamais assis à la table de la vie, qui n'a jamais réellement vécu....* »

Et le critique ajoute quelques lignes plus loin : « Le jeune homme famélique dont les yeux étaient concentrés avec un désir ardent sur le monde visible a tiré un certain bénéfice de sa chasteté intellectuelle; il a préservé des choses matérielles sa clarté de vision, une vision avide, insatiable, impartiale... La virginale fraicheur de sa soif de vie donne à son œuvre son souffle de vigueur et de jeunesse, son indomptable énergie ».

La question est alors de savoir si la soif de vie inassouvie peut valoir en fécondité réelle pour l'œuvre, cette même soif assouvie, et si l'esprit qui regarde de l'extérieur vibrer la matière vaut l'être qui la *sent intérieurement* vibrer en lui-même. Je ne le crois pas. Il ne faudrait pas néanmoins exagérer l'importance de cette remarque et prétendre qu'il est indispensable d'avoir vécu une action matérielle pour la faire revivre dans l'œuvre d'art. Celui qui a vécu largement une part quelconque de la vie peut en faire revivre, par sa seule puissance individuelle, une autre partie, et c'est là le propre du génie. Mais il semble que Zola n'ait jamais vécu profondément et intimement une part quelconque de la vie, si ce n'est toutefois ses deux années de misère et les petites tribulations de la vie artistique et parisienne. C'est du moins l'impression sincère qui me vient de son œuvre, l'impression de la vie imparfaitement vécue.

Je ne trouve pas que, suivant une expression de M. Saint-Georges de Bouhélier, Zola ait « ressenti l'émotion de Pan »; et c'est justement là ce qui manque à son œuvre de n'avoir point été traversée par cette émotion.

Je m'étonne d'avoir à prononcer de telles paroles sur une œuvre qui contient parfois de si riches intuitions, comme en témoignent des phrases semblables à celle-ci : « La nature est entrée dans nos œuvres d'un élan si impétueux, qu'elle les a emplies, noyant parfois l'humanité, submergeant et emportant les personnages, au milieu d'une débâcle de roches et de grands arbres (1) ». Il est vrai que si nous jetons les yeux à la page suivante, nous sentons chez l'auteur un certain regret — inexplicable — de s'être abandonné à de telles « folies » : « La passion de la nature nous a souvent emportés, et nous avons donné de mauvais exemples, par notre exubérance, par nos griseries du grand air. Rien ne détraque plus sûrement une cervelle de poète qu'un coup de soleil. On rêve alors toutes sortes de choses folles. on écrit des œuvres où les ruisseaux se mettent à chanter, où les chênes causent entre eux, où les roches blanches soupirent comme des poitrines de femmes à la chaleur de midi. Et ce sont des symphonies de feuillage, des rôles donnés aux brins d'herbe, des poèmes de clarté et de parfums. S'il y a une excuse possible à de tels écarts, c'est que nous avons rêvé d'élargir l'humanité et que nous l'avons mise jusque dans les pierres des chemins ». Je n'ai jamais pu croire que la griserie du grand air ait diminué un écrivain, ni que donner une voix aux choses de la nature soit une petitesse pour un romancier : je crois même que cette communion avec la vie est la condition de grandes œuvres. Pour Zola, le panthéisme semble donc une erreur, qu'il proscrit aussi volontiers que le mysticisme ou le spiritualisme.

Il a détruit tous les obstacles devant lui, mais il a craint de s'élancer au grand air libre, ce grand air dont il redoute l'ivresse et dont il ordonne à l'écrivain de se détourner. Malgré la belle santé apparente et le fort parfum qui s'en dégage, son œuvre ne donne pas assez l'impression d'un équilibre puissant de la vie intérieure et extérieure, d'une vision pleine et harmonique du monde. J'y sens même parfois une sorte d'indécision et de crainte. Sa face mélancolique et morose, à part les ravages qu'y ont causés les luttes ardentes où il s'est prodigué, respire comme une tristesse de n'avoir pas embrassé vraiment l'univers, de n'avoir pas soulevé en lui, avec ivresse, la matière vivante pour la faire vibrer éperdument.

V

A qui nous reprocherait de n'envisager ici que la pensée générale de Zola, de laisser de côté son œuvre d'écrivain et d'artiste, nous pourrions répondre par une phrase du romancier lui-même : « Au fond des querelles littéraires, il y a tou-

(1) E. Zola, *Le Roman expérimental*.

jours une question philosophique ». Nous sommes donc en droit de rechercher par de là son œuvre, la pensée générale dont elle n'est que l'épanouissement.

Si l'avenir devait oublier cette grave insuffisance de pensée générale en admirant dans son ensemble l'historien des Rougon-Macquart, et s'il ne devait voir en lui que l'apôtre âpre et fervent de la nature et de la force, nous serions quand même en droit de lui faire nos réserves et de rétablir les faits, pour l'honneur de cette vérité dont il se réclame à bon droit.

Et voilà ce qu'enfin de compte, nous lui dirons :

« Vous avez combattu pendant plus d'un quart de siècle le plus magnifique combat de la pensée moderne, celui de la réalité contre le mensonge, de la loyauté contre l'hypocrisie, de la vie contre la convention, de la force contre l'artifice, de l'instinct naturel contre les cérébralités pourries. Jamais on ne louera suffisamment votre action grandiose.

» Mais au seuil des libres plaines découvertes par vous, retenu par l'étroitesse d'une doctrine et peut-être aussi par la faiblesse des forces humaines (votre rôle de lutteur ayant absorbé votre énergie), vous avez enfermé la vie dans une nouvelle convention plus large que la précédente, mais une convention que nous n'admettons plus, celle du matérialisme. J'ignore de quelle façon l'avenir vous jugera, mais je constate que quelques-uns des sentiments du monde nouveau qui s'élabore vous sont étrangers ou vous paraissent même ennemis ».

Et malgré nos réserves, c'est notre sympathie puissante qui l'emporte pour son œuvre saine et forte. Nous ne sommes pas près d'oublier quelques-unes de ses pages admirables sur la nature, sur l'art, sur la femme, sur l'humanité. Bien que vers la fin de l'énorme épopée dans les quatre ou cinq derniers livres, sa force cérébrale ou sa volonté ait paru faiblir, nous ne lui en savons pas moins éternellement gré d'avoir projeté ce torrent de matérialités et de brutalités sur les cerveaux desséchés, sur les rêveries anémiées, sur l'ignorance vaniteuse et les stériles délicatesses ; d'avoir restitué la vie de la chair, la vie du ventre, la vie du sexe, la vie digestive, la vie sanguine et musculaire toujours méconnues aux dépens du sentimentalisme et du cerveau. Quand bien même ses plus fortes œuvres, l'*Assommoir*, *Germinal*, *la Terre*, ne parleraient pas assez haut pour sa gloire (ce que je crois inadmissible), son nom restera toujours synonyme d'une formidable prise de corps avec la réalité, d'une énorme poussée vitale. Le flot d'injures ignobles déversé sans trêve sur Zola vise en lui l'apôtre réaliste, et voilà pourquoi vis-à-vis de ces basses insultes, nous ne marchanderons jamais notre sympathie à l'homme fort et sain qui a creusé la terre d'un soc aussi vigoureux.

Il a eu ce rôle énorme, mais sa grandeur s'est arrêtée là.

Autant je donne mon admiration entière à Zola pour son ardente foi de révolutionnaire, de réaliste et de libre penseur, autant je salue joyeusement son indomptable et âpre désir de vérité, autant je lui reproche d'avoir amoindri l'humanité, d'avoir amputé le monde d'une moitié de lui-même, d'avoir étriqué de nouveau la vie, d'avoir privé en somme l'univers de son âme, lui, le vivant et le robuste, le sincère et le sain, qui semblait réservé à un plus vaste rôle. *La fortune de Zola et du naturalisme est en somme liée à celle du matérialisme pur.* Après lui, la « Terre » et la « Joie de vivre » restent encore à décrire, car nous mettons désormais sous ces mots une plus riche compréhension. Je ne sais si nos désirs et nos appétits grandissent, mais nous exigeons toujours plus d'air, toujours plus de réalité et nous voudrions pour la France un homme nouveau, aussi puissant que Zola, mais plus largement vital.

Il a fait son expérimentation sur la vie, suivant sa propre expression, il l'a faite fortement, sincèrement, sans faiblir et sans mentir. Le résultat prouve seulement les limites de son sens d'humanité. Il s'est enchaîné à une théorie, compromettant sa propre liberté. Cette vie dont il a reconnu le puissant caractère d'instinctivité et de liberté, il ne l'a vue qu'à travers une méthode fixe et raisonnée, au lieu de l'étreindre librement, de se plier à tous ses aspects, de chercher toutes ses couleurs et toutes variétés. Il a compris d'une façon trop étroite la purification par la science de la pensée. Aussi a-t-il été le partisan acclamé d'un mouvement, plutôt que l'interprète direct et universel du monde. L'avenir ne lui pardonnera pas son anti-panthéisme. Son génie consiste moins peut-être, dans sa propre et personnelle intuition de l'univers et de la vie, que dans le fait d'avoir apporté sa collaboration énorme à ce vaste et splendide mouvement vers la réalité, qu'il définit lui-même « le large mouvement analytique et expérimental qui est parti du dix-huitième siècle et qui s'élargit si magnifiquement dans le nôtre. »

Il n'a fait que montrer la possibilité d'une vision réaliste du monde, son œuvre est un acheminement vers cette vision, que je crois destinée à s'épanouir plus intégralement qu'en lui. Combien plus grand il eut été, s'il avait transmis au siècle prochain, l'âme même du siècle qui s'achève! Quel autre écrivain de l'heure présente aurait-on pu lui préférer, s'il avait vainement approfondi cette phrase de son étude sur Edouard Manet : « Le beau devient la vie humaine elle-même » où cette autre : « La vie seule parle de la vie, il ne se dégage de la beauté et de la vérité que de la nature vivante (1) » ?

Il a peut-être entrevu l'avenir à en juger par cette déclaration

(1) E. Zola, *Nouvelle Campagne*. 1896.

un peu vague, mais qui est la seule allusion que contienne son œuvre, à un élargissement progressif du naturalisme, à son alliance avec la vieille et profonde intuition : « L'avenir appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la société moderne, qui, se dégageant des théories trop rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à *une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité*, à une sorte de classicisme du naturalisme (1). » Il y a peut-être là l'intuition du vrai, et ce que nous désirons également, c'est voir continuer par d'autres son œuvre acharnée de réaliste, la voir se multiplier, éclore partout, envahir, submerger le monde encore pourri de catholicisme et de faux idéal, écraser avec la force d'un marteau de mille kilogrammes, les fadaises, les redites et les conventions au milieu desquelles nous nous débattons encore. Ce que nous demandons aux nouveaux lutteurs, c'est qu'ils soient pénétrés d'un sens plus large et plus profond d'universalité, qu'ils embrassent la vie véritable et vécue dans toute son ampleur et qu'ils rendent à la nature toute la grandeur simple de son intégrité.

Voilà pourquoi je trouve que les jeunes écrivains dont j'ai parlé au début de cette étude font une œuvre admirable en réhabilitant Zola vis-à-vis des mystiques de tous genres, et en ne cachant pas leur admiration pour son œuvre solide et massive. Mais je crois que leur voix ne sera vraiment prophétique que si, dépassant le cercle étroit du matérialisme et du document, ils en appellent à cette vérité toujours trahie, à ce panthéisme ardemment pressenti, où nous brûlons de vivre et de grandir.

LÉON BAZALGETTE.

(1) Réponse à l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de M. Jules Huret. 1891.

LA FEMME AU XX[E] SIECLE

Conférence faite à l'Hôtel des Sociétés Savantes le 28 Octobre 1897

On commence à se préoccuper sérieusement de la question de la Femme. Jusqu'aux portes de l'Orient, on se demande ce que sera la Femme au XX[e] Siècle. (Témoin un article d'un de nos meilleurs écrivains paru il y a quelques semaines). Pourquoi cette inquiétude ? N'est-on pas bien convaincu par l'expression des Siècles, que c'est un être frivole et pervers, cause incessante de chute pour le roi de la création. Les poètes eux-mêmes, ces fils des dieux, n'ont-ils pas consacré cette réputation ?

« Une lutte éternelle en tout temps en tout lieu,
Se livre sur la terre en présence de Dieu.
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme (1) »

L'église même un temps lui marchanda cette âme et décida que pour soustraire au danger l'homme en général et le prêtre en particulier, il la fallait cette femme, (par qui le mal est entré dans le monde), il la fallait éternellement en tutelle, et sans pitié l'oppression des siècles a pesé sur cette âme. Mais tôt ou tard, l'équilibre se fait ; aujourd'hui, on en est déjà à douter de la légitimité de ce droit de tutelle. Qu'est-ce que douter d'un droit ? C'est le frapper au cœur, et la nature outragée dans ses lois se symbolise dans la femme en révolte.

Cependant les gens heureux qui peuvent encore trouver un idéal dans notre Société marquée au coin de la dégénérescence, les femmes mêmes que la douloureuse crise qui sévit n'a pas encore éveillées à la conscience de la solidarité humaine, qui trouvent que tout est parfait dans le meilleur des mondes, sont prises d'une indignation sincère à l'idée de « la femme révoltée ».

Qu'est donc cette femme qui ose sortir des règles prescrites, qui ose affirmer une personnalité à elle, bien à elle, qui vient comme tout autre résultat de la nature revendiquer sa place au soleil ? Eh bien ! tout simplement, c'est une femme à qui l'idéal des gens heureux ne suffit plus ; d'autres aspirations emplissent son cerveau et son cœur. Elle ne peut plus, sans révolte, voir souffrir

(1) Alfred de Vigny, *Samson et Dalila*.

ant d'innocentes victimes de notre état social; elle ne *veut* plus voir souffrir que des souffrances que le génie humain ne saurait nous épargner. C'est une femme qui luttera jusqu'à son dernier souffle pour l'abolition de ce crime irrémissible: *l'exploitation de l'homme par l'homme*, qui combattra sans se lasser contre tous les abus jusqu'au jour où la Fraternité *sans masque* répandra enfin sur le monde son ombre bienfaisante et régénératrice. Oh! c'est un signe des temps: Quelle situation occupe la femme? C'est l'*esclave* de l'*esclave*. Quelques-unes ont le privilège d'être esclaves des maîtres, mais elles n'en sont pas moins serves, et il est bon de rappeler ici que ceux qu'on appelle les maîtres, sont *peut-être* un dixième de la population du globe. Oui, c'est la femme, cet être infime, opprimé comme l'homme de toutes parts par l'économie actuelle, et de plus, assujettie à l'homme par les lois, et *surtout* par les préjugés sociaux et religieux qui se lève, au nom des droits les plus sacrés de l'humanité, demandant la Justice pour tous. Et cette femme a une foi inébranlable et raisonnée dans l'humanité, marchant à pas rapides vers le mieux; une foi qui ne lui vient pas du Ciel auquel elle ne croit pas, mais des faits dont je vais essayer de retracer la marche.

Nous sommes à la veille d'une révolution économique, et comme tous ceux qui ont vécu à pareille époque, nous sommes en face du même différend à trancher, en face du même problème à résoudre. Deux partis sont toujours là, en présence: celui de ceux qui veulent vivre de leur travail et celui de ceux qui veulent vivre du travail des autres. Les premiers se révoltent contre les seconds qui, en vertu de *paradoxes criminels*, ont perpétué jusqu'à nos jours, sous forme de *droits*, les privilèges scandaleux de ces minorités de parasites turbulents et vaniteux qu'on appelait les Citoyens d'Athènes et de Rome. Ces citoyens vivaient sans scrupules dans l'oisiveté et le luxe le plus audacieux aux dépens de milliers d'humains qu'ils réduisaient à l'esclavage le plus intolérable. Et bien, ces deux partis, qu'on retrouve en lutte à toutes les périodes tumultueuses de l'histoire. se sont continués jusqu'à nos jours, les oppresseurs, sous la forme des capitalistes, les opprimés, sous la forme des prolétaires. N'y aurait-il donc rien de changé? Le sang des martyrs de la pensée aurait-il arrosé les sillons des siècles sans résultat? Les révolutions se ferontelles toujours au profit de minorités tyraniques et cruelles qui vivent *sans trouble* de la substance même, de leurs semblables? Non, mille fois non, sans quoi, nous n'aurions pas au cœur cette espérance vivace qui nous entraîne invinciblement avec l'humanité, vers un idéal qui nous apparaît tous les jours distinct. Des milliers d'esclaves antiques sont morts sans l'espérance de s'asseoir un jour au foyer de la famille humaine, comme un vil bétail, marqués d'une estampille d'éternelle infériorité, parce que leurs législateurs, leurs philosophes, même les plus vantés parmi nous, les Platon, les Aristote, les Cicéron, regardaient l'esclavage ainsi que toutes les horreurs qui en sont l'inévitable cortège, comme juste et naturel; c'était à leurs yeux une chose légale.

Ils ont exprimé avec une énergie cruelle le profond mépris que leur inspiraient tout travail manuel, et tenaient pour ignobles les malheureux esclaves qui travaillaient pour entretenir leur vie somptueuse. Leurs grandes idées étaient toutes spéculatives; il fallait qu'il se passât des siècles avant qu'elles se fissent *actes*. Nous n'en sommes pas encore arrivés là, et c'est pourquoi nous continuons la lutte. Cependant, nous, enfants de prolétaires, descendants directs de

ces esclaves disparus dans la nuit des temps, sans avoir même entrevu la justice, nous voyons luire le jour de l'émancipation pour l'humanité tout entière par le *travail réhabilité*. Oui, le travail, maudit par ceux qui en sont accablés, méprisé par ceux que l'oisiveté corrompt, deviendra la pierre fondamentale d'une société nouvelle où règnera la justice et la liberté intégrales. Malgré quelques Platons modernes qui prétendent que l'état ne peut empêcher ses concitoyens de mourir de faim, malgré ceux qui considèrent encore le travail manuel comme *inférieur*, identifiant l'*effet* avec la *cause* et jugeant par les faits.

« Aristote avait raison lorsqu'il disait que les hommes ne sont point naturellement égaux, mais que les uns naissent pour l'esclavage et les autres pour la domination, mais il prenait l'effet pour la cause. Tout homme né dans l'esclavage naît pour l'esclavage, rien n'est plus certain : les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir d'en sortir ; ils aiment leur servitude, comme les compagnons d'Ulysse aimaient leur abrutissement. S'il y a donc des esclaves par nature, c'est parce qu'il y a des esclaves contre nature. La force a fait les premiers esclaves, leur lâcheté les a perpétués. (1) »

Nous pouvons dire aujourd'hui que le régime de la force tombe sous le mépris de la pensée que la science éclaire, et que tout esclavage est en voie de disparaître.

Car si nous avons des hommes de lettres, des savants qui ne se sont pas encore débarrassés de l'idée mystique qu'il est des êtres nés pour commander et d'autres pour obéir ; nous avons aussi des penseurs qui ne sont plus seulement des praticiens de la pensée et qui affirment devant cet aréopage, tombeau des idées d'un autre âge, que la créature humaine n'est pas normale, n'est pas parfaite si ses mains, son corps ainsi que son cerveau ne sont développés intégralement. Par une éducation nouvelle, les dernières traces de ces idées tomberont dans le domaine historique de l'évolution des êtres. D'autre part, quoi qu'on en dise, ces prolétaires, ces esclaves d'hier, malgré l'obscurité systématique dont on les entoure pour les mieux exploiter, sentent enfin sourdre en eux la conscience de leur valeur matérielle et morale. Ils sentent le poids écrasant des injustices séculaires peser sur leurs épaules et sont prêts à le secouer. Lorsque leurs cohortes nombreuses seront instruites de leurs droits, ce sera la fin de *toute* exploitation. Et ces temps sont proches, car je l'ai dit : L'esclave de l'esclave *est consciente de ses droits d'individu* et ose réclamer avec les siens ceux de tous. N'est-ce pas une preuve éclatatante des progrès de la pensée à travers les siècles qui nous séparent du paganisme.

Maintenant qu'a fait l'Eglise moderne pour l'émancipation de la femme ? Lorsqu'au front des temples parut la croix rédemptrice, que le christianisme couvrit de son ombre immense, les ruines du vieux monde, sombré dans les désordres, dans la démoralisation de ses mœurs, entraîné par ses institutions mêmes, une grande espérance s'éleva sur la terre à la voix des apôtres qui allaient prêchant au monde la paix et la fraternité, au nom d'un Dieu unique, juste et tout puissant ! Qu'est devenue cette espérance ?... Où est l'effet de ces promesses ?... L'église moderne *devait*, pour rassembler sous son aile le vieux monde dégoûté des folies des Dieux du paganisme, lui prêcher un Dieu unique, abstrait, idéal, elle le fit. Cependant l'esclavage ne fut point aboli, des siècles se passèrent avant

(1) Jean-Jacques Rousseau, Contrat Social.

qu'elle en modifiât la forme. L'esclave alors ne fut plus vendu comme un cheval ou un bœuf, arraché à sa compagne et à ses enfants, mais attaché à la glèbe, reconnu l'égal de son maître devant Dieu, *dans le Ciel*, et son union fut consacrée. Sans doute cette sanction élevait l'homme et la femme esclaves au rang d'humains, mais d'après ces doctrines, c'était le moins que pût faire l'église. Dans les châteaux-forts dont la féodalité a hérissé l'Europe, la femme noble eut l'occasion, dans l'isolement où elle vivait avec son seigneur et maître, de développer ses facultés d'épouse et de mère sans le patronage de l'église. Mais voilà tout ce que cette institution ait jamais fait pour la femme. Elle l'a tirée de l'esclavage antique pour l'assujettir à l'homme par la *loi même de l'Evangile* (qui la veut soumise à son mari comme au seigneur), pour la river à la force mitigée des sophismes de l'église. Ainsi elle a conservé la puissance d'asservir l'homme dans l'enfant par la femme soumise à ses fixités dogmatiques. De sorte que, la femme, arrivée à la conscience d'elle-même, c'est-à-dire comprenant que renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité de créature humaine, à ses droits, à ses devoirs même, *doit* tout d'abord secouer ce joug avilisant qui anéantit son individualité.

Bientôt du reste, les descendants des apôtres se lassèrent de la pauvreté sublime du maître et trouvèrent plus facile de faire alliance avec la force que de la combattre. Ainsi, ils bénéficiaient de l'exploitation des masses dans une très large mesure. L'église a toujours su prendre, avec une souplesse extraordinaire, la forme particulière qui la rendait un instrument, une arme de plus dans la main des oppresseurs pour briser toute velléité d'insubordination dans la classe des opprimés. J'en citerai un fait inouï, sur lequel, comme sur bien d'autres, les historiens n'appuient pas et pour cause, qui s'est produit en Amérique, ce pays de la soi-disant liberté, il y a quelque quarante ans. Pendant la guerre de 1860, l'église du Sud défendit l'esclavage dans les mêmes termes que Platon et Aristote plusieurs milliers d'années auparavant, soutenant avec la même énergie qu'il était *nécessaire*, *légal*, s'appuyant sur la Bible pour consacrer leurs exécrables doctrines.

Après de tels actes que peut-on espérer de cette institution impitoyable qui n'a pour but que l'intérêt et la domination par l'asservissement des cerveaux...

Ne la voyons-nous pas sanctionner tous les abus de la force? Chanter des Te Deum sur des drapeaux dégouttant d'un sang fratricide à la gloire des vainqueurs sur les cadavres des vaincus?

Ne voyons-nous pas ses pontifes arrivés à un état d'aveuglement, d'inconcience tel qu'ils peuvent, sans protestation de leur conscience, habiter des palais, se vêtir d'étoffe précieuse, se nourrir des mets les plus délicats et prêcher la résignation à ceux qu'ils déshéritent, qu'ils laissent mourir de faim au seuil de leurs maisons, les leurrant sans scrupules jusqu'au bord de la tombe, par l'illusion d'un paradis qu'ils osent leur promettre en récompense des biens qu'ils leur ravissent! L'Eglise a eu tout pour faire triompher la justice, les moyens matériels qui procurent tous les autres, le temps, le temps, cette arme invincible, dix-neuf siècles d'actions!... et que voyons-nous, des maîtres, des esclaves, des casernes, des couvents, des prisons, l'échafaud; l'opulence sans frein, la misère sans recours, tous les vices qui en découlent, et qui caractérisent la décadence des peuples.

Et c'est de l'église que nous attendrions la régénération de la société! Il a fallu

l'élan gigantesque de quatre-vingt-treize pour anéantir l'esclavage antique en Europe et ce n'est qu'avec la femme affranchie des dogmes et du surnaturel que sera broyé le dernier anneau qui retient le monde dans les préjugés odieux au milieu desquels nous nous débattons, restes de toutes les formes d'esclavage du passé.

Comme les religions disparues, elle a voulu enfermer l'esprit humain dans des fixités que la pensée en marche fait voler en éclats sous l'impulsion de la science qui n'a pas dit son dernier mot. Mais toutefois, nous pouvons dire que la révolution qui se prépare ne sera pas accaparée par une minorité de parasites mais qu'elle sera bien, cette fois, le *sacre de l'humanité* (1) et qu'il n'y aura plus de parias au banquet de la vie. C'est le quatrième état qui se lève, c'est le prolétariat tout entier qui s'avance pour prendre place *au foyer réel* où la femme affranchie fera régner l'amour et la fraternité.

Des femmes, écrivains distingués, nous donnent les portraits des femmes contemporaines, ciselant avec art les traits spéciaux, imprimés plus ou moins profondément sur leur caractère par la domination masculine ; ici plus rude ; là, fardeau plus léger. Elles nous font apprécier leur esprit et leur cœur, leurs grâces et leurs charmes variant d'après les milieux et les climats, mais elles nous les montrent toutes souffrant de la même peine, le *manque de liberté*, réclamant la même chose *les droits de l'individu*. De tous les points de l'horizon les échos nous apportent les renvendications de la femme. Ici, elles se rapprochent toutes dans une même aspiration de justice.

Du reste ce qui les différencie s'atténue très rapidement par l'économie unique qui tend à régir le monde et par une littérature cosmopolite qui sert de plus en plus à la culture générale. De sorte que, sans être prophète, on peut dire que la femme du XX[me] siècle sera internationaliste et un des principaux facteurs de la fraternité des peuples.

La question de la femme est arrivée à la période fort intéressante de toutes les transformations, où ceux qui ne comprennent pas que c'est une phrase de l'évolution humaine, s'arment de toutes pièces pour la combattre. Ils sentent un danger pour leur repos dans ce quelque chose qui naguère les faisait sourire et croient partir en guerre contre une rebellion de quelques exaltées. Nous leur répondons comme Lafayette a dit à Louis XVI : « Non, Messieurs, c'est une révolution ». Déjà bien des hommes ont compris que la liberté n'est qu'une dérision tant que les droits de l'individu n'ont pas été proclamés et ils se sont faits, en travaillant avec nous, non pas seulement les défenseurs des droits de la femme, mais de ceux de tous les opprimés. C'est la minorité, nous le savons. Le grand nombre des hommes ont à l'idée des droits de la femme, un adorable sourire de dédain, les meilleurs sont souvent pris de pitié sincère pour cette enfant *quand même* dont l'imagination s'égare. Ils reprennent leur entretien sur la femme avec le même ton, avec le même esprit que s'ils parlaient de leurs chevaux, de leurs équipages, ou de toute autre propriété individuelle. La plupart par la force de l'habitude, agissent inconsciemment, les autres, sans pouvoir se soustraire à ce moderne Manès Thécel Pharès, que sera la femme au XX° siècle ? sont de ces aveugles qui ne veulent pas voir les causes de ce qui se passe sous leurs yeux.

(1) Victor Hugo a dit ces mots de la 1re Révolution.

Mais, malgré les entraves mises à la liberté de la femme, beaucoup d'entre elles ont déjà brisé le cadre vermoulu où l'ignorance et la force brutale croyaient les avoir enfermées pour jamais. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait déjà bon nombre d'avant-courrières de la femme nouvelle. Cependant pour en donner une idée vivante, il faut revenir au facteur par excellence qui la pousse dans la mêlée sociale, en même temps qu'il fait marcher les peuples à pas précipités vers la transformation économique. Je veux parler du développement prodigieux du machinisme. En créant le capitalisme, régime meurtrier s'il en fut, la machine a plus fait pour amener la femme à la conscience de la valeur économique de son travail que l'effort des siècles écoulés. Ce monstre au bras de fer, en la chassant du foyer par le chômage de l'homme pour gagner directement son pain ou celui de ses enfants, la force à comprendre que tout travail concourant à une production, a une valeur économique. Elle, que des siècles d'atavisme ont pliée à l'effacement de tout le génie d'initiative qu'elle a déployé dans l'intérieur devant quelques pièces d'or ou d'argent apportées par l'homme, ne pouvait comprendre ce que veut dire ce simple mot « *valeur* » avant d'avoir été arrachée à son foyer par la misère et jetée dans le combat pour la vie.

L'homme a également appris, en la rencontrant partout lui faisant concurrence que la femme peut rivaliser avec lui et qu'il faut désormais compter avec elle.

Enfin elle a compris que, *à notre époque*, la liberté n'existe pour l'individu que lorsqu'il est en état de produire pour sa propre consommation et celle de ceux dont il est responsable. Elle sent dans son cerveau, dans son cœur *qu'il faut* qu'elle soit indépendante par son travail pour assumer la responsabilité de ses enfants si elle veut les soustraire à la servitude. La dignité est dans cet état qui la rend *autant* que l'homme le soutien matériel et moral de l'enfant.

C'est pourquoi, la femme consciente ne veut plus partager vos foyers sans feu, sans pain, sans sécurité pour ses enfants. Elle ne veut plus être complice de ces hommes qui veulent l'y renvoyer quand même alors qu'ils n'y peuvent faire asseoir comme hôte que la misère avilissante qui corrompt tout; elle ne veut plus faire de ses fils des hommes sans honneur, de ses filles des femmes sans vertu qui peuplent les prisons, les bagnes, les maisons de tolérance, bastilles de la société moderne. Elle sait qu'elle porte dans ses flancs les générations futures, mais elle ne veut donner au monde que des êtres forts, sains de corps et d'esprit, qui puissent dans une atmosphère pure, comme les oisillons sous le ciel bleu, déployer leurs ailes en liberté.

En faisant cela, elle voit juste, elle est logique et honnête. Elle veut avoir part à toutes les lumières pour les répandre; elle est dans son rôle d'éducatrice. Elle travaille par cela même puissamment à la solution de la question sociale.

A son aurore la machine apparut comme la libératrice du travailleur, elle semblait ouvrir une ère de soulagement. Ce ne fut hélas, qu'un éclair d'espérance. En accumulant l'or dans une minorité de mains toujours décroissante, en emplissant les magasins de produits faits par ses membres d'acier, elle expulse l'ouvrier des fabriques, des ateliers, elle l'affame, le livre sans espoir à la mort par la faim. Elle devient enfin son implacable bourreau en en faisant une sorte d'esclave presque unique dans les annales du monde. Voltaire a dit qu'à Rome où il n'y avait point d'asile pour la misère et la maladie: « Quand un pauvre diable tombait malade sans avoir les moyens de se soigner, que devenait-il; il mourrait. »

Aujourd'hui c'est changé ; dans nos villes chrétiennes, où il y a des asiles pour la misère et la maladie, si un pauvre diable tombe malade, il a quelques chances de trouver un lit d'hôpital, mais malheur au pauvre et honnête ouvrier que le chômage atteint !... Il n'a en perspective que la misère, le désespoir, souvent la mort si son âme fière et vaillante de travailleur ne veut pas s'avilir jusqu'à tendre la main.....

La machine fait les travaux forts et l'homme voit son orgueil, c'est-à-dire, sa force, mise au rabais, ravalée par cette chose qui marche et le défie. Le patron se rit de la force musculaire de l'homme. Il lui faut pour parfaire la machine, des mains plus légères, plus d'habileté, plus de finesse, il prend la femme, il prend l'enfant, il paye moins ; comme il sait exploiter sur une large échelle la soi-disant infériorité de la femme. Toutefois, les patrons ont recueilli sans le moindre empêchement le bénéfice de cette injuste et grotesque réputation d'infériorité. Car au commencement de l'embauchage des femmes dans les fabriques pas une voix ne s'est élevée en faveur de la serve qui produisait autant à salaire inégal. Le père, le mari, le frère forts et robustes virent d'un œil indifférent l'être plus faible, plus délicat, leur fille, leur femme, leur sœur exploitées sans mesure, sans qu'une idée de vraie justice se fit jour dans leur cerveau. C'était si naturel. Ce fait nous dit assez que nous ne devons pas attendre notre liberté de l'homme, mais de nos seuls efforts, car l'habitude l'a rendu oppresseur par persuasion. Aujourd'hui, sentant un réel péril, il demande salaire égal à travail égal parce que, pour sa propre conservation, il est obligé de traiter la femme en égale.

Or, des milliers de femmes qui tous les jours sont entraînées dans la lutte sans merci, celles qui surnagent, dans cette tourmente, savent ce qu'il faut de volonté, d'énergie et d'intelligence pour se sauver de la mort, de la honte ; pour arriver à élever leurs enfants et en faire d'honnêtes gens. Elles foulent aux pieds les dithyrambes qui poétisent leur faiblesse. Cette femme régénérée par la souffrance contemple le vieux monde avec un indicible sentiment. Son âme vibre, son cerveau pense, son cœur sent. Et parce qu'elle souffre de la douleur universelle, elle ne conçoit plus un Dieu juste et tout puissant qui laisse s'accomplir impunément tous les crimes. Elle ne croit plus à la protection légendaire de l'homme que l'instinct de la conservation fait son antagoniste déclaré, qui lui discute le droit d'être libre économiquement, qui lui conteste ses droits de citoyenne. Elle rejette cette éducation traditionnelle qui la fait un être incapable de se suffire, sans existence propre, qui lui prescrit comme but de sa vie le mariage, le mariage à *tout prix*. L'esclavage des siècles n'a pas en vain pesé sur son âme, il a réveillé en elle l'énergie de la raison et de la volonté. Les luttes présentes l'ont fait revenir à la foi en elle-même, elle ne demande plus l'avenir qu'à ses propres efforts. Elle a rejeté les vaines formules religieuses pour la recherche de la vérité. Sa religion c'est la foi vivante en la Fraternité Sainte ; sa patrie c'est le monde, sa famille c'est l'humanité. Elle conçoit un immense amour qui doit tout embrasser. Elle aime selon qu'ils ont besoin d'être aimés père, mère, frère, sœur, mari, ami, vieillard et enfant.

Toutes ces manifestations si diverses de l'amour ont pour elle une source unique grande comme la nature, pure et incorruptible. Sa morale c'est le respect de la vie, le respect de la liberté individuelle que ses enfants suceront avec le lait. Ses fils ne verront plus dans la femme une serve à tous les degrés ; objet de parade, objet de plaisir, objet de rapport, mais ils chercheront en elle une com-

pagne digne, bonne et éclairée. Ses filles n'auront point de pudeur hypocrite, elles regarderont sans rougir l'homme qui partagera leur amour parce qu'aucune pensée impure ne souillera leur âme. Et ainsi par la femme affranchie et régénérée, les principes d'un monde nouveau se répandront par toute la terre d'où s'enfuieront dans la nuit du passé la guerre, les vices et la misère qui dégradent, qui tuent, qui dévorent l'humanité. Oui, c'est de cette femme issue de la souffrance des siècles, précisée par la machine et le capital, sentant son individualité dans toutes les fibres de son être, qui a conquis sa liberté par ses propres efforts, qui marche comme une croyante à la conquête de la liberté pour chacun, à l'obtention pour tous des mêmes chances de développement intégral, que naîtra le XX[e] siècle.

Rien ne prévaudra contre cette femme, c'est en vain qu'on veut l'épouvanter par le démon qui l'épie, par la crainte d'un Dieu qui récompense et punit, par la terreur d'un enfer qui va s'ouvrir sous ses pieds ; elle ne croit pas. Elle sait que lorsque l'être humain est fraternel à son semblable, il n'est point de Dieu qui condamne !

(*A suivre*) Elisabeth RENAUD.

APERÇUS SUR LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR

Je désire parler ici de l'amour, non pas envisagé au point de vue sentimental, mais au point de vue philosophique.

D'abord je compte analyser sommairement ce sentiment compliqué qui nous a tous emportés plus ou moins profondément dans ses mystérieux archipels, mais qui permet à peu de discerner avec clarté les sensations dont il pénètre.

Le caractère prédominant de l'amour est cette impression exquise ressentie en présence réelle ou imaginée de l'être choisi en lui tissant un nid de sollicitude, d'affection, de mots charmeurs et de savoir cette émotion réciproque. Simples et naïves causes suffisant à créer la passion la plus belle, la plus vive et qui devraient s'y rencontrer solitaires, les éléments étrangers qui s'y présentent ne s'avançant presque jamais sans éveiller des souffrances.

Une autre manifestation de l'amour est l'obligation par lui imposée, de partager les joies et les douleurs affectant ce que l'on aime. Que de souvenirs, en effet, ne sacrifierait-on parfois, afin d'ensoleiller d'un sourire des lèvres chères ou d'essuyer sur des yeux meurtris, avec les larmes, le chagrin qui les font jaillir.

L'admiration est également symptôme d'amour ; l'admiration de tout ce qui est Elle ou Lui : son intelligence, son charme, sa noblesse et donnant des satisfactions immenses et puériles. Cette extase se trouble rarement de la conscience des défauts pour lesquels, comme on dit, l'amour est aveugle. Si le blâme, parfois veut s'élever, il doit combattre une intensité admirative rendant son influence nulle ; le raisonnement des amants reconnaitra peut-être l'action méprisable mais n'aura point d'écho dans la sensibilité et il leur sera donc impossible de qualifier cette action : bonne ou mauvaise.

La jalousie enfin est un signe initial de tendresse, du moins la puissante et nuisible jalousie qui en elle grandit, se déve-

loppe, s'épanouit ainsi qu'un parterre de sombres orchydées sous la moiteur d'une serre. N'ayant aucune antithèse lénifiante, ses atteintes sont uniformément cruelles.

Il est d'autres sensations éprouvées dans les allées des étranges palais d'amour mais cueillies aussi, ainsi que les précédentes, du reste, parmi les jardins d'amitié, par exemple :

La séparation, étendant entre deux cœurs, ses plaines, ses prairies, ses fleuves ; dressant ses forêts d'émeraude printanière, d'or automnal, étalant des mers, des continents aux ciels endeuillés d'interminables vols de regrets.

La mort qui tranche les chères dualités d'âme ; jetant un lambeau dans l'ignoré, laissant l'autre pleurer sur l'ombre dévorante, méditer au bord d'une tombe ; porte symbolique et infranchissable de l'éternité.

La haine, l'hypocrisie, la vengeance, la cruauté, l'indulgence, la honte, la vanité, la pitié ; toutes les vibrations sensitives, enfin, émanant du contact d'individualités et groupées sous le vocable de joies, douleur, lorsqu'elles sont passives de bonté, méchanceté quand elles sont actives et qui doivent leurs multiples appellations aux diverses façons dont on les commet ou bien aux causes poussant à leur exécution ; aux différentes manières dont elles nous arrivent, aux motifs, obligeant à nous les donner. En réalité il n'existe même que deux distinctions dans les altérations de la sensibilité : satisfaction, souffrance.

La volupté qui peut naître sans tendresse est pourtant son unique caractère inséparable ; son union avec l'amour clément réalise la plus haute conception du bonheur, nous emportant sur le navire de pourpre et d'or aux grandes ailes blanches à travers le rêve d'interminables aurores, remontant les fleuves de félicité qui frôlent des rives paisibles comme les contrées nébuleuses ; sillonnant les deltas en fleurs sablés d'ivoire blond ; voguant, voguant toujours par des magies sous marines où planent les nuits pâles et limpides telles qu'un reflet d'Astarté sur des yeux sémillants et où se balancent les formes de parfaite harmonie ; nous entraînant aussi sous de neigeux hivers tièdes comme des printemps, parmi les pleurs de couchants qui jamais ne se meurent, dans l'ivresse et la mélancolie.

Leur apparition est si radieuse que ses bienfaits n'ont aucun rapport avec la normalité. Ses privilèges cessent d'être humains, l'existence leur devient incompréhensible et, revenu de ce divin voyage au terme malheureusement inévitable, ses souvenirs rempliront les meilleures heures.

De tous les sentiments énumérés, nul, à part le dernier n'est absolument spécial à l'amour, où on les trouve simplement plus violents que parmi les autres affections et qui est donc identique à l'amitié, la sympathie paternelle, filiale, fraternelle.

Jusqu'ici, l'humanité n'obéit jamais qu'au désir d'obtenir des satisfactions, d'éviter des peines. Malgré cela, elle atteint rarement les cimes bénies, étant faite si étrangement qu'ayant le choix entre le plaisir et le sacrifice, elle préfère parfois le sacrifice.

La plupart des circonstances de notre vie sont, du reste, des dilemmes où l'on se jette dans l'alternative la moins pénible. L'homme ne s'émouvant donc qu'aux secousses souhaitées ou redoutées de la sensibilité constamment les mêmes, mais amenées différemment, toutes ses passions seront semblables malgré certaines variantes superficielles : tulles fictifs, multicolores et tranlucides dont elles se drapent.

L'amour n'est pas une essence mystérieuse, mais une gerbe de sensations parfois plus vives que celles habituellement ressenties et à laquelle on donne ce nom délicieux quand elle est nouée du ruban, signe ici de certain acte et des mille contes de fée avec lesquels exquisement on le pare.

Venant de parcourir les effets, nous allons maintenant parcourir rapidement les causes de cet état psychique.

Comment se fait-il que nous soyons souvent (je me place ici au point de vue masculin), durant des années en rapport avec des femmes variées à l'infini, sans nous émouvoir, puis tout à coup l'une d'elles, non supérieure aux autres, nous subjugue?

Cette femme est davantage en harmonie avec notre nature; d'elle s'élancent des rayons allant droit au cœur et le captivant; rayons de bonté, d'intelligence, de beauté et même de laideur, de méchanceté, de bêtise, cela dépend de nous et d'elle.

Toutes les forces créatrices de satisfactions élèvent l'amour qui, pareil en cela à chaque sentiment, est une chasse au bonheur. Aimer c'est chercher à se rapprocher instinctivement des plus abondantes sources de joies ou à étouffer en soi l'écho des peines étrangères.

Cependant, bientôt apparaissent les déceptions, car il fut remarqué au commencement que l'un des caractères de la passion est, non seulement le partage du plaisir appartenant à celui qui l'inspire, mais aussi de ses tourments. Les origines de cette loi sortent du désir omnipotent d'empêcher la des-

truction des éléments de bonheur, or la souffrance est intimement liée à la mort.

L'ensemble des mérites et parfois les défauts, quand il s'agit d'êtres pour nous inférieurs, développent l'amour.

On peut parfaitement aimer par suite d'une seule qualité : l'aménité par exemple en restant indifférent vis-à-vis des autres.

La bonté est pourtant un motif inévitable quand l'émoi est partagé ; vu qu'une femme attirante, soit par l'esprit, soit par la candeur, etc., et elle-même entraînée vers celui qu'elle séduit, s'évertuera aussitôt à l'entourer de satisfactions qui inspireront la reconnaissance, foyer d'émotions violentes. C'est par gratitude que l'amour avec tant de puissance appelle l'amour.

Le bonheur et le malheur d'autrui n'éveillent pas la grande sympathie, leur résonnance en soi, n'est qu'une de ses résultantes.

Tout cœur est susceptible de susciter la tendresse, seulement peu ont le privilège d'une royale allée, d'un sentier de charmes, menant à leur ermitage. La beauté nous arrête et nous ravit à l'entrée de l'âme féminine ; parfois suffit-elle à satisfaire les plus exigeants, à les attarder indéfiniment. C'est pourquoi la grâce est si précieuse pour la femme, la vraie femme qui pressent et réclame le délice d'aimer et pourquoi les créatures dénuées d'attrait sont reléguées comme en d'opaques ombres sur lesquelles passent, sans en pénétrer la navrance, les regards masculins ne se doutant pas de la possibilité des trésors ainsi effleurés.

Quant à la volupté, elle est l'amorce par laquelle on se fait prendre aux dilections ; elle fascine comme le miroir étincelant, les vols d'allouettes ; ensuite s'aperçoivent les autres séductions de tons moins éclatants mais plus doux ; lentement elles enveloppent comme les buées virginales un paysage d'aurore et finissent par emprisonner dans le cloître de songe, vaste ainsi que l'univers.

Le prestige physique fréquemment, première raison d'affection, sa mission d'aimant achevée, passe au second plan et sa physionomie change pour emprunter celle du caractère.

Toute femme peut captiver, cela est d'autant plus vrai que les maux et les bonheurs moraux se trouvent, la plupart du temps, non à l'extérieur mais en nous-mêmes ; seulement leur conscience n'est admise que lorsque nous croyons les voir sortir de causes étrangères à notre intimité et fictives. Cette

aberration atavique supprimée (elle le sera évidemment plus tard), la joie dont nous nous efforcerons de tolérer uniquement l'essor, sera sensiblement augmentée. L'homme s'est habitué dès son origine à un certain degré de souffrance qui le tient en esclavage et qu'il puise dans les prétextes insignifiants, si la destinée lui sourit.

Le temps fortifie les liaisons; pare l'être aimé de la robe féerique des souvenirs, réalités harmonisées, embellies, synthétisées, poétisées sous les glacis du passé, mais il dénoue les étreintes superficielles avides de neuf, toujours de neuf au mystère tentateur des sens comme des cerveaux; certaines femmes savent si bien qu'il suffit d'une toilette, d'une modification de leur ambiance, d'une idée, d'une bagatelle, les montrant sous un jour ignoré pour raviver le caprice déclinant. Le temps ne détruit que les inclinations sensuelles qui dressent un mirage d'amour; ce fait permet parfois d'affirmer son œuvre destructive, générale.

Telles sont, en leurs manifestations initiales fort ennuyeuses à détailler ici, les effets, les causes d'amour dont le royaume nous semble superbe comme un reflet de l'avenir, et qui nous fait supporter d'infinies misères afin d'entrevoir ses prairies dévalant leur rêve jusqu'aux grands ports où se balancent les nefs d'espérance.

L'amour est une lutte entre la joie, la douleur et dans laquelle celle-ci souvent triomphe, car si même la fortune se montre bienveillante, jamais on ne s'affranchit des inquiétudes incessamment en corrélation de croissance avec la tendresse et que dominent les craintes diffuses de la mort.

Malgré cette vérité par l'expérience sanctionnée, le grand séducteur reste irrésistible.

En sa plénitude, certes, les attraits priment les tristesses puisqu'une fois sous son autorité nous ne pouvons guère en échapper et même s'il distribue les heures de deuil, avec plus d'abondance que les heures de clarté, son règne paraîtra heureux parce que la souvenance et le désir de ses bienfaits, en réalité les perpétuent et affaiblissent ses cruautés dont les réminiscences sont évitées et de plus l'espérance qui jamais n'abandonne, rendant vagues et indécises les appréhensions.

Rien n'est aussi délicieux qu'un souhait réalisable; j'entends souhait, non de fuir la souffrance, lequel cependant parfois est assez vif pour effacer le mal présent, mais celui d'une joie. Fort peu de satisfactions vraies sont nécessaires à l'existence pour la rendre attachante ; quelques-unes dans le passé

destinées aux jours de songes, quelques-unes dans l'avenir pour les moments d'espoir, lénifient les plus dures actualités. L'opposé n'a pas lieu ; la crainte du malheur toujours inattendu, même évident, n'assombrissant que légèrement nos jouissances. Privilégiés donc, ceux, possédant un idéal, garantie constante du bonheur. La sagesse est de vivre davantage vers le futur immuablement souriant ; en goûtant de tout cœur aux félicités immédiates, il faut considérer le présent comme secondaire.

Voilà l'étrange mécanisme esquissé de l'une des hautes expressions humaines, ainsi se présentent les soi-disant arcanes de l'amour. Esquissons maintenant ses tourments et ses bénédictions en commençant par ses bénédictions.

A nos regards intérieurs il s'offre avec son infini châtoiement. Nous le voulons, parfois, déroulant en pleine lumière, sa folie, son angoisse, sa magnificence. Tourmenté, imprévu, poignant ; en galop constant à travers les vierges broussailles, de ronces et de fleurs vers l'inconnu et partagé avec une compagne belle comme la lumière qui exige de la force, du courage, de la gloire, que l'on montre orgueilleusement et qui verse les rares passions.

Nous l'attendons aussi simple et solitaire, caché dans un lointain ermitage là où meurent les vents épuisés de leurs voyages, en chantant sur les invisibles spirales dévidées par le parfum des printemps. En ce pays où les oiseaux chantent des baisers au bord des sources d'où jaillissent les sourires, où les rayons vermeils entre les feuilles des tilleuls tissent les caresses et ou les nuages se reposent pareils à des cigognes roses, sur les vignes vierges du toit avant de partir vers la terre ; ce pays aux ruisseaux coulant des ciels plus vastes que l'océan, aux ciels traînant comme des reflets d'orient sous les aurores ayant la mélancolie des soirs et les soirs ayant la candeur de l'aurore. Là où les heures ne se résignant pas à suivre le soleil dans sa descente sur le céleste cadran, laissent une pâleur lumineuse sous les voiles de la nuit faite de regards éteints d'étoiles et ajoutent leur enthymie passée à l'enthymie présente. Pouvoir s'en aller parmi cette paix définitive au long des sentiers perdus que trace la félicité, les doigts entrelacés aux frêles doigts d'une amie dont les traits attendris, les souples contours forment des liens exquis de sa beauté à vos yeux et entre lesquelles glissent les chères paroles tombant sur l'âme comme du bonheur en larmes. Bénis aussi sont les silences qui, discrètement viennent trouver au

milieu des bruyères, sur la mousse des forêts, dans une chambrette close sous les volets et les nocturnes rumeurs et qui parlent si bien d'affection, mais dont toutes les voix, de geste, de regard s'unissant au calme médian ne parviennent point à révéler le doux émoi.

Les radieuses périodes d'antalgique harmonie, chapelet de détails, de puérilités inoubliables, où le bonheur revient sur les ailes de l'enfance; les graves lectures l'un en face de l'autre à la table minuscule offrant l'illusion d'une union plus étroite encore et que les lèvres qui se frôlent, les genoux qui se cherchent enguirlandent d'amour; et puis la communion bien lente, les gorges serrées, attendrissant à tel point la nature entière qu'elle envermeille les fruits délicats d'infimes paysages, pour qu'en les savourant l'on savoure des parcelles de sérénité, charmantes donatrices de forces destinées aux nouvelles effusions.

Pourtant le soir descend, laissant aux amants d'indécises tristesses : leurs caresses s'éteignent, ils s'enserrent plus étroitement d'une étreinte désespérée; aucun souffle, nulle rumeur, on dirait que le monde se recueille pour mourir.

Mais soudain une métallique lueur s'épand sur les couples enlacés, c'est la reine céleste, Tanit la blonde qui, parmi les rayons descendus de son pur croissant et ondulant sous la brise formée sûrement de ses soupirs, berce les âmes meurtries : Nuit somptueuse et candide; enchantement de la terre, métamorphosant chaque vallon, chaque clairière, chaque lambeau silvestre en un séjour de fée, un palais où se perdent les rêves. Nuit compatissante qui en nous dévoilant l'immense mystère de l'univers, par ses astres nous en défère une vision de splendeur. Grands lacs de sombre outre-mer, adoucissant déluge quotidien nous plongeant sous ses eaux profondes, transformant les vouloirs, ennoblissant les pensées; royaume fantastique si éloigné de la vie; fabuleuse croisière éphémère; clartés fantômales; ombres insondables; continents vagues et mouvants; mers sidérales aux horizons d'émeraude baignés d'accalmie. Pays du sommeil, pays de l'amour, pays de la mort.

Inspiratrice adorablement libertine de la volupté qu'elle envoie quand le frolement grisant de ses voiles constellés soulève les aspirations aux tendresses plus vives encore.

Moment délicieux où lentement on se dirige vers la chambrette nuptiale, rieuse, intime; règne des coquetteries indéfinies de la beauté des ensorcellements.

Telle est l'ébauche de ses privilèges; par contre, que d'angoisses la passion n'engendre-t-elle pas. Sans cesse, elle nous bouscule par les chemins où éclosent sous les pas la fatale fleur d'inquiétude : l'inquiétude de l'absence présentant à l'esprit les innombrables forces menaçantes que l'éloignement précise avec une effrayante vigueur. Quelle tristesse poignante quand, dans l'exil de l'absent, on regarde par les cieux où s'envolèrent emmêlés tant de regards heureux qu'ils forment comme un glacis de fils d'or de la vierge qu'escalada si souvent la chère fantaisie et que l'on médite les heures révolues, et celles promises qu'un caprice destinal à jamais anéantirait. Affreuse apparition des séparations éternelles balayant d'un coup d'aile l'existence, ses attraits; y laissant parfois, seule la volonté de pénétrer dans la mort après le disparu, non pour l'y rencontrer, mais par enfantin espoir de reposer dans le même empire, fût-ce au milieu de l'inconscience dont les espaces semblent liens indestructibles.

Et le doute, le morne et tenace doute, exhibant dans le geste, le visage et la parole, l'hypocrisie, l'infamie et dont chaque tronçon coupé, semblable à ceux du monstre légendaire, devient un ennemi nouveau. Le doute rongeur, repaire de méchancetés, d'injustices, qui fait goûter dans les larmes de l'aimé une ivresse pareille à l'ivresse du sang.

Et les désillusions ! la navrance de ne rencontrer chez l'être dont on avait cru la séduction un baume pour la vie entière (l'amour ayant foi dans les toujours) que mesquinerie et indifférence.

Qui saura les souffrances par elles répandues ! souffrances solitaires détruisant l'espérance, l'idéal, étouffeuses des générosités, des promesses rayonnantes.

Enfin, la jalousie mystérieuse qui soudain se dresse entre les amants; invisible, impalpable, mais dont on sent l'horrible présence ; parasite de l'affection, maladie infectieuse surgissant des blondes sphères où s'exhausse l'humanité, fantôme hideux, s'installant muet au foyer et jamais ensuite ne le quittant. Parfois, elle se montre dans le premier baiser, parfois elle n'arrive qu'après des années, on ne sait pourquoi, tout à coup quand on croit en être oublié ; et lorsque résignés nous l'attendons, elle ne se présente pas.

Compagne des nuits, compagne des jours, qui prend place à la table naguère joyeuse; qui suit les longues promenades jadis d'enthymie et au crépuscule escorte jusqu'au logis où serpentent les ombres de si abondants souvenirs que son

haleine met en fuite ainsi qu'un vol d'oiseaux apeurés, et puis s'étend glaciale entre Elle et soi reflétant sur les visages désespérés son rictus de haine. Les bras enlaçants, par sa faute, deviennent instruments de torture ; sans trêve, elle excite à la sourde colère, initie aux délices des lentes vengeances, à la joie exacerbée de martyriser l'innocence. Invincible ennemie, toujours fuyante, insaisissable et d'autant plus furieuse que les sympathies sont plus larges.

Et bien d'autres plaies encore s'attachent aux tendresses.

Multiples donc, les causes se liguant afin de déflorer notre suprême envol, qui, avec le trouble artistique, est l'unique faveur souhaitable. La conviction que beaucoup s'en vont sans soupçonner ni l'une, ni l'autre de ces grandes exaltations est pénible. Mais vivent-ils ceux-là? En somme, la mort plane aussi dans la vie qui brûle à tous les degrés et les indigents de sensibilité sont en réalité inexistants; sans cesse parmi les quotidiennes occupations, nous croisons des ombres. Il y a certes presqu'autant de distance entre le raisonnable et l'amoureux qu'entre celui-ci et un mort, tel que nous l'imaginons du moins, car l'éternité est peut-être un nouveau voyage à travers des magnificences trop étincelantes pour être recueillies par notre cerveau : nous sentons, en effet, aussi bien son souffle fatal dans les moments d'émotion transcendentale qu'aux périodes d'intellectuelle anesthésie.

En nous dorment d'inépuisables sources de bonheur, insoupçonnées, négligées. Quelle beauté immuable l'amour n'atteindrait-il point si ces réserves léthargiques étaient mises à son service, pour arracher de ses riantes collines les mauvaises herbes qui en étouffent les iris et les roses en luxuriantes dégringolades sur leurs souples flancs, pour le baigner d'un fleuve magique qui le purifierait et le laisserait ruisselant de grâce aux baisers de l'humanité.

Je vais tenter de démontrer la possibilité au moins partielle de cette réalisation.

(Pour finir). ROBERT PICARD.

SOUVENIR

J'étais seule dans un lointain pays
d'eaux et de lumière.
Dramatiquement seule par le long crépuscule
d'un soir d'été sans ténèbres.
Au-dessus de la terre,
la nuit restait suspendue
et le soleil aussi retenait ses linceuls
en dais tutélaire
sur ma lourde rêverie.
De mon lit je voyais le lac adorable,
doux comme un reposoir, tranquille comme la mort,
respirer sous le ciel aussi doux et tranquille.
Entre eux se glissait la nonchalante grâce
d'une voile
lasse
et pâle,
telle une femme au cœur pur
près de deux frères amis.
Je pensais à toi, je le jure,
avec toute cette candeur
auréolant les choses
et moi-même, et j'en avais le cœur
parfumé de mystiques roses.
J'évoquais ton âme, flamme de mon âme,
la sentais aussi vaste et tendre
que ce lac soupirant et puissant
et je sombrai dans l'ardent éblouissement
de la savoir ravie par ma dévotion.
Ame adorée, je l'attirais
d'au delà les lointains bleus;

vers elle, malgré les horizons bornés
je dardais mes yeux.
Je voulais la sentir pathétique et chantante
trembler contre la mienne en vibrantes extases.
Je voulais l'entendre balbutier les phrases
où sourient les larmes, où pleurent les sourires
et crouler en de merveilleux silences
plus grands que les montagnes ;
je voulais l'avoir !
Des abîmes de l'air un vent charmant venu
passa ses caresses d'ailes dans le soir ému
et porta sur mes lèvres, par l'amour tendues,
un arôme vivant d'arbres et de plantes.
Je crus boire ton âme, posséder ta bouche
telles que je les souhaitais,
tantôt languissantes
et tantôt voraces
me versant le baume des encens
après l'âpre saveur des mers.
Et la folie de l'idéal et de la chair
roula dans mes veines en fleuve rouge,
en torrents de passion qui crevaient mon cœur
où se reflétaient, pourtant immaculées
au milieu de ces ondes invincibles et farouches
charriant la vie, charriant la mort,
les lumineuses fleurs d'un sublime amour.

DINA C. P. MEDDOR.

LA VIE LITTÉRAIRE

Une conférence ridicule

10 février. — La première du Théâtre-Féministe. Les pièces jouées ont été écrites par des femmes, naturellement. Mais la conférence obligée a été faite par M. Jules Bois. Encore ? c'est donc une femme ce M. Jules Bois ? on le trouve toujours fourré dans quelque jupe. Et je me demande comment Madame Maria Cheliga, qui est une femme très intelligente, de beaucoup de tact et d'énergie, s'avise de réclamer le concours de ce M. Jules Bois, conférencier médiocre, plat écrivain, philosophe sans idées, occultiste sans fantaisie et sans gaieté, à qui le magisme va comme le chapeau de Péladan au garde-champêtre de Bagnolet. Que M. Bois soit le suiveur d'une certaine catégorie d'émancipées, qu'il porte le châle, l'ombrelle, le pliant ; qu'il fasse les courses ; qu'il discute avec les fournisseurs, cela n'a pas d'importance. Mais que de vraies femmes, saines, normales, éclairées, prennent au sérieux M. Jules Bois, écoutent M. Jules Bois, applaudissent M. Jules Bois : cela vraiment est extraordinaire. Elles n'ont donc pas constaté le vide de ce cerveau ? Elles ne voient donc pas que M. Jules Bois est un pareil à ces jolis ténors — jolis est une façon de parler — qui roucoulent, trémolisent, font des effets de plastron, de moustaches et de mollets, regardent toutes les filles à marier d'un air vainqueur, font pâmer les mères et les grands-mères et au bout du compte ne savent ni ce qu'ils chantent, ni ce qu'ils disent ? Ils savent seulement qu'on les trouve irrésistibles : ils en profitent pour faire la roue — comme les dindons. De tels personnages ont, je sais bien, tout ce qu'il faut pour plaire à ce qu'on est convenu d'appeler « nos élégantes » : la poupée approuve toujours le mannequin. Mais cela me scandalise que les femmes intelligentes n'y voient pas plus clair, et favorisent naïvement la réclame des cocodès de littérature.

M. Jules Bois a parlé au Théâtre-Féministe sur la continence : beau sujet pour un impuissant. Il a fait l'éloge de la chasteté. Soyons chastes. Imitons Ocellus de Lucanie qui, dans l'union des sexes, recommandait de ne point songer au plaisir. Oui : soyez chaste si vous vous trouvez bien de l'être, mais dans le cas contraire, ne le soyez point. Dites à M. Jules Bois que l'accomplissement des fonctions naturelles n'a rien à voir ni avec la morale, ni avec l'amour, et que chacun doit vivre, non seulement conformément à la nature, mais encore à sa nature. La seule règle doit être le respect de la liberté d'autrui. Et je trouve fort impertinent que M. Jules Bois fasse devant un auditoire féminin l'éloge des chastes. Les chastes ne méritent aucun éloge : ou bien ils sont naturellement sans désirs, et il est vraiment excessif de les en féliciter ; ou bien ce sont des gens qui se contraignent, qui se font violence : et alors, ce sont des nigauds,

sans plus. La belle vertu de violenter sa chair ! C'est ainsi, justement, que l'on tombe dans le sadisme.

Et puis, encore une fois, cela n'a rien à voir avec la morale. C'est l'affaire de l'individu d'être chaste ou non, de faire deux repas par jour, ou trois, ou six, ou un seul ; de parcourir à bicyclette douze kilomètres ou cinquante ou de préférer marcher à pied. Tout le monde n'a pas le même estomac, ni les mêmes biceps, ni les mêmes sens. Qu'est-ce qu'a M. Jules Bois à fourrer son nez en ces choses et à vouloir réglementer les ébats d'alcôve ? Il parle, je vois bien, « d'union spirituelle. » Cette union est d'une qualité supérieure, tout à fait incassable et bon teint. Elle permet à monsieur de prendre des airs graves d'intellectuel au-dessus des basses passions, et à madame de laisser croire qu'elle est un pur esprit. Eux? mais une seule chose les préoccupe : c'est l'impératif catégorique, ou bien le dernier tableau de Machin avec la récente musique d'opéra de Navet-de-Parme. Monsieur n'a jamais embrassé madame sur la bouche ; madame n'a jamais tenté de contempler monsieur en chemise ; ni l'un ni l'autre n'ont jamais mangé de charcuterie ou bu du vin de Bourgogne. Union spirituelle : et les badauds restent estomaqués devant ces belles âmes jusqu'au jour où on apprend que monsieur et madame se font cocus réciproquement. Qui veut faire l'ange fait la bête.

Des gens, à la vérité bien intentionnés, disent que si les plaisirs de la chair sont légitimes, il convient cependant d'en user avec modération, même quand on est fort robuste et d'humeur galante. Ils parlent de moelle épinière, d'affaissement cérébral. Ils oublient que bien des gens célèbres — Hugo, par exemple — sont parvenus à un âge très avancé, ont été des paillards obstinés et ont gardé jusqu'au dernier jour toute la lucidité, toute la puissance de leur cerveau. On est chaste ou galant comme on est gras ou maigre, myope ou pied-bot. C'est l'affaire de chacun de s'arranger avec ses sens comme il l'entend, encore une fois. Et il faut avoir des loisirs considérables pour aller écouter M. Jules Bois débiter le sermon des sirops de gomme aux tisanes de nénufar.

L'Evolution du Roman

Il me semble que le roman évolue. Comment? Vers qui? C'est assez difficile à préciser. Les romanciers qui tâtonnent en ce moment-ci se débarrassent visiblement des procédés connus. Ils imitent de moins en moins, ce qui ne veut pas dire qu'ils fassent des œuvres originales. Mais les procédés de Bourget et de Daudet, paraissent tomber en désuétude. La maigre analyse chère à M. Bourget et à M. Loti; la minutieuse dissection d'insignifiantes anatomies; les peines de cœur d'une femme titrée, adultère et sympathique ; la description de la toilette du petit vicomte; l'exacte indication des cigares que fume le gros baron; et comme quoi un amant est indispensable à madame qui ne cesse pas, pour tromper son mari avec un ami de la maison, et cet ami avec un cocher rablé ou un valet poilu, d'être un modèle de délicatesse et de vertu ; et comme quoi Mlle Marthe, fille de bonne famille, jolie, bien élevée, pianiste, un peu décadente, s'est senti, en regardant son frère en costume de flanelle, un vague désir de coucher avec lui; et comme quoi M. Loti, dans ses voyages, éprouve ceci, puis cela, puis autre chose encore qui se résout en petits airs de petite flûte: tout cela paraît heureusement cesser d'être intéressant et à la mode. Le roman évolué se démocratise. Sa formule échappe de plus en plus à M. Barrès, dont la foule commence à trouver ridicule l'onanisme spécial. Et seuls ont encore un public Zola remueur de passions ; Anatole France remueur d'idées; Ohnet trop mé-

compris, raillé par des jeunes gens farcis de racines grecques et par suite incapables d'écrire en français, Ohnet qui a su, mieux que tous, montrer ce que l'existence en apparence banale d'un personnage très ordinaire peut contenir de péripéties, de drame et de poésie, et qui a contribué à ridiculiser ainsi les romanciers incapables de peindre autre chose que des *types d'exceptions*; et Gyp, enfin, Gyp spirituelle, agressive, si lucide, si séduisante, si philosophe sans y tâcher, si complexe, après tout et qui a su camper délicieusement la *femme de l'avenir*, dans ses romans à l'emporte-pièce. La femme fine, spontanée, active, franche, sans bassesse et sans hypocrisie est la création de Gyp.

Et les nouveaux venus tâtonnent visiblement pour échapper aux formules de ces maîtres. Le roman actuel se transforme volontiers en développement d'une thèse. L'observation prétendue impartiale n'est plus de saison. On crée des types, on invente, on décrit, on analyse le cœur humain, on remonte à la synthèse, à la connaissance de l'âme collective, simplement pour prouver. La génération des romanciers actuels a soif et faim de conclure. On l'a assez longtemps promenée sans motifs de Balzac à Flaubert; on lui a assez longtemps fait de l'art pour l'art: elle veut savoir où on la mène. Ou plutôt non: elle veut qu'on la mène où il lui plaît. C'est ici et non là. Et ses romans sont des polémiques. Je le répète, ces polémiques ne sont pas toujours bonnes. Mais on commence à ne plus pouvoir dire de certains jeunes écrivains ce que Quintilien disait des historiens: qu'ils écrivaient pour *raconter*, et non pour *prouver*.

Février a vu disparaître deux penseurs de valeur fort inégale: Ferdinand Fabre et M. Ollé-Laprune.

Je ne sais que dire de Ferdinand Fabre, sinon que je n'ai jamais lu une ligne de ses œuvres: il y a comme cela des antipathies absurdes contre lesquelles on ne saurait réagir. Les comptes rendus de ses œuvres que j'ai lus dans les journaux m'ont donné de Fabre l'impression d'un Monsieur très lourd, dépourvu de flamme, d'initiative, de tout instinct de révolte. Evidemment, j'aurais dû me documenter aux sources pour me faire une opinion. Je n'ai pas pu, surtout quand on m'a montré le Fabre physique: épais, voûté, l'air mou et têtu à la fois, et suffisamment chevelu pour me donner l'impression que j'avais devant les yeux, le dernier spécimen de l'éléphant à crinière.

Quant à M. Ollé-Laprune qui mariait dans son nom la gaieté espagnole aux fruits qui font aller du ventre, je sais que le vendredi 15 mars 1895, il a prononcé, à l'hôtel des Sociétés savantes, un discours monumental de bêtise, d'hypocrisie et de fielleuse onction. M. Ollé-Laprune était un bel exemplaire de socialiste chrétien. Il parlait de raffermir les consciences, les esprits, les intelligences. Il disait que « si l'homme ne prend pas pour maîtres le vrai, le bien, et » Dieu, il tombe sous le joug de la nature et des éléments » !!!

Ce Guibollard de la propagande sacristine ne mérite pas une plus longue mention.

EUGÈNE THEBAULT.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Monstre et le Prophète par Paul Radiot. — *Soupes* par Lucien Descaves. — *Réserviste* par Chateauvieux. — *Confessions d'un enfant du siège* par Michel Corday. — *Rupture* par J. H. Rosny. — *L'Impuissance d'aimer* par Ernest Maury. — *La Douloureuse* par Maurice Donnay. — *Le Reporter* par Paul Brulat. — *Le Gage* par Frantz Jourdain. — *Hurles d'amour et de haine* par Manuel Devaldès. — *Folles navrances* par François Peyret. — *Nos Aïeux* par Frédéric Berthold. — *Frissons et Caresses* par Georges Rocher. — *Les voix humaines* par Louis Sauty.

Le Monstre et le Prophète (1) Le livre est aussi singulier que le titre, et pourrait rebuter le lecteur le moins prévenu. Mais à ceux que n'effraieront point les caractères arabes et chinois placés dans le volume comme des haies d'épines contre les profanes, cette œuvre ouvrira des horizons nouveaux; elle leur sera d'une lecture salutaire en les incitant à un examen plus approfondi de leur moi. C'est, en effet, au dire de l'auteur « le roman de nous-mêmes courant à des aventures de perfection. » Il ne nous étonne point que M. Paul Radiot ait écrit ce livre. Nous avions lu jadis de lui un ouvrage bien curieux intitulé *L'Elite* où il exaltait la beauté des êtres sachant élever leurs âmes au-dessus de la stupidité des foules et des préjugés qui les régissent. Déjà se montrait son mépris de l'homme, esclave de cette « considération » qu'il recherche pour lui-même, e qui lui est une arme contre son prochain. *L'Elite* nous avait frappé par l'originalité du sujet, et un peu choqué, nous l'avouons, par l'invraisemblance de certaines scènes. Cependant, le style en était moins obscur que dans le *Monstre et le Prophète*. Peut-être, il est vrai, l'obscurité que nous trouvons dans ce livre est-elle due simplement à notre incompréhension de la pensée de l'auteur, car, ayant suivi dans son ascension graduelle vers l'état parfait un processus différent du nôtre, il pourrait, contre notre critique, arguer de notre incompétence à juger certains passages. D'ailleurs, M. Radiot prévient le lecteur du peu de cas qu'il pourrait faire de son opinion, persuadé même — à juste titre — que des appréciations trop favorables ne pourraient que compromettre la valeur de son œuvre. En effet, en de telles matières purement psychiques un auteur ne peut que se réjouir de n'être pas compris par tous, et c'est peut-être la raison qui poussa les intellectuels à soutenir longtemps M. Barrès contre le béotisme des masses. Il faut que devant une telle œuvre on ne puisse pas s'écrier « comme c'est ça ! » ainsi que le bourgeois lisant dans un feuilleton de M. Sarcey ses im-

(1) Floury, vol. in-8 petit, 3 fr. 50.

pressions de spectateur ou que le clerc d'huissier flatté de trouver dans Musset ses sentiments de jeune cocquebin aspirant au baiser de la dame mûre.

Le Monstre et le Prophète vaut surtout par les idées qu'il suggère. L'auteur n'a pas montré que les parties voyantes de l'âme, pour ainsi dire, mais il a tenté de jeter la lumière dans certains arcanes non défrichés encore.

Nous lui reprocherons pourtant d'avoir fait cette tentative d'une façon trop ésotérique. Cela tient peut-être à ce que, dans son désir d'être sincère, il a voulu éviter de tomber dans la littérature, et ne pas imiter ce trop grand nombre d'écrivains, gâtés par leurs lectures, qui vont le long de la vie ne rendant que ce qu'ils ont absorbé. M. Radiot trouve, d'ailleurs, que la laideur du liseur est si complète que l'on ne peut décemment travailler pour lui sans dégoût.

Une eau qui dans son cours serait traversée de temps à autre par des barres de soleil, tel m'apparaît le style de M. Radiot, style fort inégal, mais plein de choses exquises ou profondes et de belle envolée comme ce passage sur les croyances religieuses :

« Tandis que, sur le Monde, il y a le Triangle sacré où se font les naissances de Dieux, et leurs attouchements aux prophètes. Sa base court de la Mecque à Jérusalem. Son sommet, au point idéal de Kapilavastou. C'est la boucle de la ceinture qui fait écliptique au monde. Là est, pour nous, le puits de mystère d'où le soleil semblera toujours lancer ses aurores. Le cœur de la terre y bat sous le manteau des sables d'Arabie, des champs de la Perse, et des monts-piédestaux qui cernent le Gange. Il enferma ce Triangle, Zarastra et Moïse, Siddharta, Jésus, Mohammed et Ali. Les souffles, les gestes de Nos Seigneurs s'y déployèrent. Leur verbe s'y déchaîna et la poussière de leurs corps y est éparse, en terre baignée de larmes croyantes. »

Mais nous reprochons à l'auteur (car après les éloges un peu de critique ne messied point) de dérouter comme à dessein l'esprit du lecteur par des considérations puériles. Semblant oublier que la beauté morale seule importe au prophète et que tout le reste est négligeable, même la façon de séduire le peuple (façon qui n'étant point pour lui élever l'âme n'est qu'une concession à ses idées rétrogrades), M. Radiot s'étend sur la nécessité de circoncire le prophète à venir, l'autre Jésus qui sera « bon plus encore. »

Ailleurs, le littérateur renaît dans le penseur, le trahit presque et l'entraîne à des paradoxes tels :

« On peut dire que la caractéristique présente de la littérature d'idées sincèrement nouvelles, ce n'est que la stabilité dans l'essoufflement et la redite. »

Cela n'est point vrai, M. Radiot. Plusieurs écrivains existent aujourd'hui qui, sans ambitions d'aucune sorte, se sont donné à tâche d'éduquer l'individu et d'aider à son émancipation morale. Et ils vont vers les altitudes avec le seul réconfort de notre estime et de leur propre conscience.

Parmi ces derniers nous devons citer M. Lucien Descaves. Il s'est montré, en effet, depuis des années déjà, un des lutteurs les mieux doués et les plus heureux contre le crétinisme et la ploutocratie actuels ; et une renommée qui touche presque à la gloire, le récompense aujourd'hui de son attitude. Les articles que contient son nouveau livre *Soupes* (1) avaient presque tous parus dans l'*Echo de Paris* où ils nous avaient déjà charmé, en nous consolant aussi des chroniques insanes de son collaborateur à cette feuille : M. Edmond Lepelletier. Ce sont des pages ardentes, et nous ne pouvons que les recommander à tous les hommes pour qu'elles les aident à agrandir leur esprit par le goût des belles choses et le mépris des injustices.

Le talent de M. Descaves semble avoir gagné encore en pureté et en vigueur. Voici quelques lignes de son livre :

(1) P. V. Stock, vol. in-18, 3 fr. 50.

« Nous retournons sur nos pas... A présent, la nuit, « la douce nuit qui marche », nous accompagne. Les grillons s'ameutent dans les fossés; le peuple des mares délibère; les vers luisants égarent dans l'herbe des saphirs et des émeraudes; des nuages en fuite ont la forme indéfinie et changeante du Souvenir et du Regret; la lune se lève... Une heure sonne au loin, que la campagne écoute. C'est l'heure où ceux qui sont seuls pleurent accoudés à leur fenêtre, pleurent dans l'oreiller, pleurent dans le silence et dans l'obscurité..... Il n'y a encore au firmament qu'une timide étoile..... Une seule étoile pour tant de plaintes à consoler! »

Dans ses ouvrages précédents l'écrivain nous empoignait parfois, mais il ne nous donnait pas cette émotion profonde que nous avons plus d'une fois ressentie au cours de la lecture de ce livre. Mais, pour employer un terme d'actualité, nous croyons bon de faire des réserves sur le procédé dramatique qu'il emploie dans son premier chapitre *Intérieur*. M. Descaves y soulève ce problème intéressant : Doit-on faire élever ses enfants dans les principes catholiques, en étant soi-même athée? Et il semble conclure par l'affirmative. Et un peu pour s'excuser d'une telle opinion, il se met en présence d'un contradicteur, son ami Rondeneux qui, révolutionnaire simpliste de réunion publique, apprend à lire à ses enfants dans le manuel d'instruction morale et civique de Paul Bert. Certes ce brave M. Rondeneux est un peu ridicule, mais il n'approche pas moins de la vérité lorsqu'il dit : « Ce n'est pas par hypocrisie que tu as fait baptiser tes enfants. C'est donc par faiblesse. Tu as subi l'influence des femmes; tu as fléchi sous leur obstination. » A quoi M. Descaves, croyant son argument décisif, répond qu'il a consenti à laisser accomplir cet acte, à cause du peu d'importance qu'il lui accorde. Il oublie ou semble oublier que nous n'avons pas à juger les préjugés avec la conscience de notre supériorité, et que ce n'est pas seulement pour nous-mêmes que nous devons n'y pas obéir, mais pour l'exemple que d'autres pourront en tirer. Les intelligents ont le devoir de ne pas céder aux sentimentalités, lorsque la sincérité ne les guide pas. Il faut laisser la théorie du « si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal » à ce bon M. Prudhomme qui trempe son doigt dans le bénitier avant d'aller souffler sur son illégitime. M. Descaves va nous trouver presque aussi intolérant que son ami Rondeneux, mais nous aurions voulu qu'il supprimât cet article de son volume; que de certaines circonstances l'aient rendu plus tolérant qu'il ne faudrait, nous le comprenons. Mais pourquoi semble-t-il nous vanter sa faiblesse qui peut être mal interprétée par des lecteurs partiaux? Cette nouvelle nous a vivement ému, mais nous en voulons à l'auteur, et à son adorable petit Jean surtout, des larmes qui nous vinrent aux yeux....

M. Lucien Descaves jeta un des premiers le brandon incendiaire contre cette école d'immoralité et de haine qui a nom l'Armée. De nombreux romanciers l'ont imité, et parmi eux M. Chateauvieux qui vient de faire paraître *Le Réserviste* (1). La situation était assez nouvelle. Jusqu'ici les livres faits sur le réserviste étaient surtout humoristiques; le montrer en proie aux brutalités de galonnés et de sous-offs rengagés, se vengeant sur lui de leur servitude, était une manière certaine d'intéresser le lecteur — et de nuire encore au prestige de l'uniforme. Mais le point de départ est très mauvais; le héros du livre de M. Chateauvieux a tous les torts. De quel droit se permet-il de faire montre de générosité avec un officier sur lequel il sait de « sales histoires »? Et il mérite les représailles que lui fait subir justement ce supérieur dont il a voulu apprécier les actes en justicier, et non comme un romancier soucieux de la vérité et pour lequel le fait seul importe.

Il y a d'ailleurs dans ce roman des scènes puériles mal amenées, un carac-

(1) Chamuel, vol. in-18, 3 fr. 50.

tère de femme complètement insipide, des considérations bien naïves pour un écrivain sur la probité des éditeurs, et l'importance des journalistes. Ensuite M. Chateauvieux se permet d'intervenir dans son roman au lieu de faire un exposé impartial des scènes qui laisse au lecteur l'initiative de son jugement. En résumé nous ne nous réjouissons pas pour la cause libertaire de l'apparition de ce volume parce qu'il la défend assez mal. Les livres comme *Réserviste* ont en outre un grand inconvénient au point de vue de la diffusion des idées qu'ils émettent; ils sont trop de parti pris. On sent que l'auteur a dû souffrir de l'armée, et cela donne beaucoup moins de force à sa parole. M. Anatole France, par exemple, avec ses déductions philosophiques pleines d'ironie, a plus fait pour abolir le concept de patrie et ridiculiser la caserne que toutes les histoires de cruauté militaire.

Et c'est pourquoi on éprouve une saveur inordinaire à lire les *Confessions d'un enfant du siège* (1) de M. Michel Corday. L'auteur qui, ancien élève de l'Ecole polytechnique a été officier, nous donne, non point comme M. Hamon la psychologie du militaire professionnel, mais de l'élève militaire. Cet élève qui sera appelé à commander des soldats est tout simplement un fort en mathématiques qui est entré à l'Ecole, ambitieux d'en sortir avec un emploi civil (comme presque tous ses camarades) et, qui se voyant dans l'impossibilité de contenter son désir, se *résigne* à devenir officier. Et ce n'est que lorsque les circonstances ont forcé le polytechnicien à cette détermination, que sa vocation militaire semble se déclarer tout à coup par son amour pour les bottes, pour les galons, et surtout par l'espoir du mariage riche, car, comme le dit M. Corday : « Les mœurs actuelles, par une incroyable aberration, permettent à l'officier une riche alliance qu'elles interdisent à tout autre. »

L'auteur, montre ensuite le rôle d'esclave et de caporal qu'il est appelé à jouer sous le mensonge d'un mot pompeux, la déchéance de cet homme à qui la certitude de passer à son rang de bête au grade supérieur, enlève toute initiative, et qui, n'étant plus qu'un automate, est émotionné seulement par la vue d'une culotte de peau ou l'attente des inspections. Oui, mais il accomplit un noble devoir, presque un sacrifice, diront les benoîtons bien pensants. Nous laissons à M. Corday le soin de leur répondre :

« Il suffirait pourtant d'y réfléchir une seconde: aujourd'hui, avec le service obligatoire, tous les hommes valides, qu'ils soient notaires ou militaires professionnels, risquent *également* la mort par la guerre; tous les hommes, réservistes et cadres actifs, partiraient le même jour en cas de lutte et feraient leur devoir coude à coude. On l'oublie trop souvent, quand on prête à un seul officier cette auréole de bravoure que peut revendiquer le plus « petit crémier du coin », qui s'est imposé d'être sous-lieutenant dans la réserve: tous deux risqueraient la mort côte à côte.

En somme l'instituteur et l'officier ont des rôles égaux. — Et quels prestiges différents !

Et je ne sais rien de plus décourageant, de plus désespérant que de voir des gens qui rougiraient de porter un chapeau vieux d'un an, afficher niaisement des préjugés plusieurs fois centenaires ! »

Ce sont là des lignes qu'il serait bon de lire au peuple, au lieu de le griser par de redondantes déclamations. Il apprendrait ainsi à perdre le respect des déguisements.

Certaines gens trouvent juste l'autorité de l'officier en raison des examens qu'il eut à subir. D'abord les études qu'il fait le préparent-elles à ce métier ? « Non, répond M. Corday, ces études ne sont en somme que d'étourdissantes acrobaties d'esprit et de jugement, peu nécessaires, il faut l'avouer, à de futurs officiers d'artillerie, *dont le cheval va devenir l'unique orgueil.* » Ensuite en quoi la

(1) Simonis-Empis, vol. in-18, 3 fr. 50.

connaissance de telle ou telle science donne-t-elle à un homme l'aptitude nécessaire pour en commander d'autres ? Pour les instruire, peut-être, mais sans pouvoir user des terribles moyens de répression que lui permet le Code militaire. On sent que M. Michel Corday parle en observateur impartial et cela donne plus de prix à ses confessions. Mais son livre ne contient pas que des appréciations touchant l'Armée et ses fonctionnaires. Ce sont bien des confessions complètes dans lesquelles l'enfant n'est pas oublié, ni l'adolescent ivre d'amour dont l'ingénuité se révèle en de tels aveux :

« Je rêvais d'accomplir pour elle des prouesses de chevalier, de l'étonner, de la rencontrer dans la rue dans la splendeur de mes vêtements du dimanche. »

Des pensées très subtiles s'y rencontrent comme celle-ci : « La vraie bonté ne pousse guère qu'avec la barbe » et des remarques bien justes sur le stupide enlacement que l'on appelle la danse et sur les rites catholiques actuels : « ce fatras de fables grossières, de pompes ridicules, sous lesquelles a lentement disparu la douce idée chrétienne ! »

Nous voulons lui chercher une petite querelle à cause de sa trop grande admiration pour Jules Verne. « Poète puissant ! » soit ! « Educateur magique ! » Soit ! Mais « impeccable écrivain » ! !

M. Corday sait en outre se montrer spirituel comme on en peut juger par ce court passage :

« M. Masson, aux heures de loisir, élevait des poules au fond du jardin. Il les gavait avec la desserte et remportait de glorieux prix aux concours agricoles. Le pensionnat des demoiselles Azur tout entier s'enorgueillissait de ces lauriers. Ainsi se trouvait justifiée l'inscription qui s'étalait sur un panneau de bois au-dessus de la porte : *Préparation aux Examens* ! »

Et c'est là une note ironique que l'on retrouve chez tous les auteurs de confessions, voire même les plus différents, chez Jules Vallès comme chez M. Sarcey. Et ces livres où l'homme semble se dévoiler sans hypocrisie ont pour le lecteur un attrait beaucoup plus grand que n'importe quel roman. La vérité nous impressionne toujours plus que la fiction ; nous pourrions rappeler en exemple ce que nous disions tout à l'heure de M. Descaves qui dans toute son œuvre nous a surtout ému par le narré de scènes très simples de son existence. Et c'est également la raison qui nous fait préférer dans tous les livres de M. Coppée ce délicieux ouvrage intitulé : *Toute une Jeunesse*.

Les romans que l'on sent vécus sont goûtés par un public plus nombreux que les œuvres d'art pur ou de curiosité historique. Et c'est pourquoi le nouveau livre de MM. Rosny, *Rupture* (1), plaira plus que *Vamireh*.

Nous croyons avoir lu tous les ouvrages de ces écrivains et une constatation est à faire. Le style des premiers sec, trop chargé de mots peu connus, les rendait peu intéressants pour la grande majorité des lecteurs.

MM. Rosny, semblables à Huysmans sur ce point, éprouvaient parfois le besoin de montrer leur connaissance de certaines choses, étrangères au sujet — ce qui rend le *Bilatéral* un peu indigeste. — Mais peu à peu leur langue a perdu de sa coloration légèrement brutale pour devenir plus suggestive et plus pure. Et ce roman, *Rupture*, nous force à saluer sans restrictions les Rosny dans le plein épanouissement de leur merveilleux talent d'écrivains et d'observateurs.

C'est toute l'âme humaine dont ils nous donnent la plus profonde analyse, dans le morceau d'existence de deux êtres souffrants de la torture d'aimer. Certes oui le héros Edmond est un honnête homme, comme le disent les auteurs plaidant sa cause en tête du livre « d'une grande douceur, d'une moralité excel-

(1) Plon et Nourrit, vol. in-18, 3 fr. 50.

lente », cependant comme il synthétise parfaitement l'inconscience cruelle de l'Amant, le mâle égoïste que nous sommes tous, tous ! Mais le type le plus réussi est celui de la femme. Nous reprochons aux auteurs de l'avoir faite trop intellectuelle ; les lettres qu'elle écrit révèlent une nature trop élevée. A part cela, il n'est pas beaucoup d'exemples dans toute la littérature française d'un caractère de femme tracé avec une telle maîtrise. C'est bien l'amoureuse stupide qui se croit l'Unique, celle devant qui toutes les platitudes ne seraient que d'ordinaires marques de respect.

« Allons, ma Paule, ne soyons pas absurde !

— Oh ! je n'oublierai jamais... des mots pareils, à MOI ! »

Et ce mot révèle bien la femme mangeuse de chair et de cerveau, exigeant que la vie de son amant ne soit que le satellite de la sienne, et voulant être le but et la raison de toutes ses pensées. La scène où, après la mort de son père, Elle s'abîme volontairement dans sa douleur, la grandissant pour jouer au sentiment, cette scène est un poème d'observation. MM. Rosny ont créé de main de maître le type de la femme accapareuse et bonne pourtant. Les dernières lignes du livre que nous allons citer en diront la morale et montreront en même temps que les éloges adressés par nous aux stylistes étaient même au-dessous de la vérité.

« Il chercha son châtiment, jailli non point du dehors, mais du dedans de l'aventure. Et il lui parut alors que ce châtiment existait, que le violent amour de Paule, la lutte terrible des caractères, la pénible rupture, avaient hâté la sécurité de son cœur, — que cette seule femme enfin avait fait la besogne de dix autres, et que c'est par elle que l'amour n'existerait plus, que chaque maîtresse nouvelle lui serait une ancienne maîtresse. Sans doute cela *devait* arriver, comme doivent blanchir les cheveux, mais elle avait été semblable à l'événement sinistre qui fait en une saison plus de cheveux blancs qu'en dix saisons ordinaires. »

Dans l'*Impuissance d'aimer*, (1) M. Ernest Maury met également en scène deux amoureux. Ce roman est écrit en très courts chapitres dont la brièveté plaît au lecteur superficiel et a permis à l'auteur de ne point se préoccuper des transitions et autres difficultés inhérentes aux œuvres de longue haleine. Le titre explique le sujet : l'impossibilité pour deux êtres qui s'aiment de vivre longtemps dans un bonheur parfait. C'est une thèse plutôt vieille soutenue par un auteur très jeune à en juger d'après le mal qu'il se donne pour paraître original. M. Maury a des comparaisons tellement burlesques que M. Franc-Nohain les pourrait prendre pour épigraphes de ses *Poèmes Amorphes*.

En voici un échantillon :

« Comme d'un orifice de chaudière brûlante, il s'échappait de leur bouche une vapeur affolée dont le souffle les grisait souverainement. »

Deuxième échantillon de même valeur :

« Son cœur et sa raison, ennemis acharnés, se battaient en champ clos, se portant des coups formidables, s'invectivant et se colletant désespérément comme deux héros homériques. »

Beaucoup de ces métaphores ne sont qu'audacieuses, mais quelques-unes prennent avec la langue française des privautés blâmables :

« Son âme ploya comme une branche cassée par une abondance de fruits trop lourde. » ... « Son corps tendu plia comme un ressort brisé. »

Et que le lecteur désireux de s'ébaudir soit bien persuadé qu'il n'est point nécessaire de faire des recherches patientes pour trouver des passages aussi amusants. Le livre foisonne de ces trouvailles qui poussent l'auteur à comparer son héros à Ali-Baba, et tous les endroits du corps de la petite femme a des objets

(1) Paul Ollendorf. — 3 fr. 50. Vol. in-18.

d'un usage fort différent. Son héroïne vous la connaissez pour avoir lu cent fois, que disons-nous, cent mille fois son signalement : « Grasse et élancée en même temps, des seins durs et ronds, des hanches larges... des bras parfaits d'une blancheur moite, avec un léger duvet de pêche qui en affinait les contours... » Oh ce duvet surtout ! C'est la note in-dis-pen-sa-ble qui nous l'a fait reconnaître. Cette femme est bien la même que nous révélèrent déjà MM. George Ohnet, Léon de Tinseau, Paul Perret, Albert Delpit et autres messieurs habitués des bons endroits. En voilà une petite traînée ! Jusqu'à M. Ernest Maury qui nous apprend avoir fait sa connaissance !

L'abus des métaphores est une marque certaine de la jeunesse ou de l'inexpérience d'un écrivain. Il les croit utiles alors qu'elles ne servent le plus souvent qu'à surcharger la phrase et à obscurcir la pensée au lieu de la rendre plus claire. Je prends pour exemple cette phrase : « Leur jeunesse coulait limpide, magnifique et sereine parmi les paysages changeants de l'automne, *comme un fleuve puissant à travers des rives tranquilles.* » A quoi sert ce second membre de phrase ? Le mot « coulait » n'était-il pas suffisant pour suggérer tout naturellement la comparaison dans l'esprit du liseur ? Un verbe expressif et bien choisi rend les métaphores presque toujours superflues.

En résumé ce livre est d'un jeune, très jeune, qui attachant à l'accouplement une importance trop grande, éprouve le besoin de nous narrer sa façon de jouir avec la croyance enfantine qu'elle est fort différente de celle de son voisin. A vingt ans, cher Monsieur, à l'époque du frai, un peu de poésie pastorale niche même dans l'âme d'un futur huissier ; l'amour est pour tous le But — avant d'être un moyen, plus tard. Nous ne voulons pourtant pas décourager M. Maury parce que de ci, de là, nous avons glané dans son livre quelques idées — trop rares, hélas ! — mais qui dénotent un penseur qui trouvera peut-être sa voie :

« La futilité brève de l'acte générateur, démesurément grossie par les religions pour la tranquillité des possesseurs de femmes, et, aussi pour leur esclavage. » Et ailleurs : « L'ambition d'être grand parmi les hommes se mua en cette ambition mesquine d'être l'unique objet des préoccupations d'une femme. » Voilà une phrase qui ferait lever bien des regrets dans le tréfonds de certaines âmes.

M. Maurice Donnay dans *la Douloureuse* (1) nous présente de bien jolies mondaines. L'héroïne principale — la plus sympathique — n'a commis le péché d'adultère que deux fois. Il est vrai que elle et ses amies ont régularisé ce péché en le reconnaissant presque comme un droit. Et à ce propos il y a une scène d'où l'on peut tirer la morale de la pièce, où toutes opposent leur caractère belliqueux à la probité ridicule de cette pauvre Madame Leformah qui date des crinolines, et qui a trouvé moyen de vivre heureuse en ne trompant pas son mari.

Elle est bien spirituelle cette comédie, si pleine de saillies et d'incisives observations ; elle est même trop spirituelle, car la vraisemblance en souffre. Mais on éprouve une joie à goûter ces exquisités de langage qui enjolivent la vie, à savourer cet esprit subtil, méchant un peu que l'on est convenu d'appeler l'esprit parisien et auquel donne si facilement la liberté ce prince des soirs glorieux M. Maurice Donnay.

« — Pourquoi donc êtes-vous rosse comme ça, André, puisque vous n'êtes pas littérateur ? Vous n'avez pas d'excuse. »

Voilà un mot délicieux qui prouve que si M. Donnay connaît bien le monde, il a vu de près également la grande ménagerie où nous faisons les beaux devant l'obésité des boutiquiers en nous montrant les dents les uns aux autres.

(1) Paul Ollendorf. — 3 fr. 50. Vol. in-18.

La rosserie des gens de plume ! M. Brulat nous la prouve aujourd'hui dans son nouveau roman *Le Reporter* : (1)

« L'homme de lettres, lui, n'a que la maladie de l'amour-propre congestionné ; son moi est hypertrophié. C'est le bilieux, le fiéleux qui mange du confrère ; c'est le petit monsieur au monocle qui s'est ennobli et qui serait fier de porter les palmes académiques ; c'est la rosse, la catin qui se fait une réputation de ses vices mêmes ; c'est le snob, le bouffon, le cabot, l'inutile, le parasite, c'est tout ce qu'on voudra. — Et ça va du singe à la bête féroce. »

M. Brulat a dû se créer des ennemis irréconciliables par la divulgation des mœurs assez malpropres du journalisme. Malgré la citation que nous venons de faire, c'est surtout le journaliste politique que M. Brulat a voulu dépeindre et a dépeint avec une vérité trop cruelle. Une impression de tristesse, de saleté morale se dégage de la description de ces officines à duper le peuple ; et que parvient à peine à atténuer la délicatesse de tels passages :

« Le crépuscule avait un parfum d'héliotrope et de géranium. Pierre sentait son âme se fondre, s'évaporer dans une de ces crises d'idéal auxquelles il était sujet aussi parfois, contaminé par le mal de l'époque, un besoin lâche d'échapper à la réalité, à la souffrance, à la nécessité de la lutte vitale. Une faiblesse étrange, quelque chose de très vague, d'infiniment doux, de délicieux, le faisait s'abandonner. Il eut voulu être, non celui qui protège, mais qu'on protège, celui qu'on aime et qui se laisse aimer. Son rêve ne trouvait pas d'expression, restait intraduisible, n'avait rien de commun avec l'éloquence. Une musique lointaine, la nuit, en eut peut-être dit le charme. Il se taisait, saisi d'une émotion chaste, toute intellectuelle. C'était un vieux fonds de romantisme qui remontait à la surface de son âme, une peur de la réalité, une adoration du mensonge, toutes choses contre quoi protestait et réagissait sa raison, mais où son cœur se laissait aller parfois avec volupté. Sa concupiscence devenait du songe, une mélancolie douce, où s'évanouissaient les sens. »

Des gens très reconnaissables évoluent dans ce roman, depuis le jeune émasculé Canecon jusqu'à cette figurine de Méryem qui répand dans ce milieu fort malpropre l'enchantement de sa gracile joliesse.

Le Reporter est un livre trop touffu peut-être, un peu lourd, écrit sous l'influence indiscutable du style et des idées de M. Zola. Il semble aussi que l'œuvre a dû échapper à l'auteur dans certains endroits ; mais ces défaillances sont rares. M. Brulat vient de nous fournir une nouvelle preuve de la robustesse de son talent ; il nous en donnera certainement d'autres encore, car nous sommes persuadés que son nom est de ceux qui s'affirmeront.

M. Brulat nous montre, d'une façon mordante les dessous des élections politiques ; M. Frantz Jourdain dans *Le Gage* (2) trouve moyen de nous amuser avec ce même sujet. Nous n'entreprendrons point de raconter cette pièce, récemment jouée à l'*Œuvre ;* mais nous tenons à affirmer le plaisir qu'elle nous procura. C'est toujours la même finesse d'esprit, la même observation aiguë et jamais méchante pourtant, qui ont fait à M. Jourdain une réputation bien assise dans le monde des délicats. Nous avons toujours pensé que le nom de Frantz Jourdain devait remplir un jour dans l'esprit de Edmond de Goncourt un des deux blancs laissés par ce dernier sur la liste de son académie.

Dans l'acte qui occupe notre attention aujourd'hui, nous nous permettrons de faire remarquer à l'auteur l'invraisemblance de la scène où le comte ordonne à son domestique de mettre à la porte un monsieur qui vient lui rendre une visite dont il ignore le motif, et ensuite l'impolitesse presque grossière du même comte avec le dit monsieur dès le début de leur conversation. Nous croyons qu'il y a là

(1) Librairie Académique Perrin. Vol. in-18. 3 fr. 50.
(2) Charpentier et Fasquelle 11, rue de Grenelle, 1 fr.

quelques mots de trop dont la suppression ne nuirait point à la valeur de la pièce — au contraire. C'est une critique d'ailleurs sans importance, et qui, heureusement, n'enlèvera pas un seul admirateur à M. Frantz Jourdain. L'auteur de l'*Atelier Chantorel* est de ceux qui ne violent point la gloire, mais qui l'attendent patiemment, certains qu'une fois venue, elle leur sera à tout jamais fidèle.

Et voici toujours les poètes infatigables que le panmuflisme contemporain ne décourage pas.

M. Manuel Devaldès a mis en tête de son livre une préface inutile pour nous dire l'idée « très calme » qu'il s'est faite de la poésie — préface où les néologismes rarement heureux font déjà deviner quels seront les défauts de l'œuvre. *Hurles de haine et d'amour* (1) Pourquoi pas le titre « hurlements » beaucoup plus fort ? M. Devaldès se croit d'avant-garde par son bizarre vocabulaire alors qu'il retarde considérablement. Ce livre n'a plus l'excuse d'apparaître au moment des gageures décadentes. On a dû jadis bercer l'auteur avec des vers de M. Edouard Dujardin, et leur rythme lui est resté dans l'esprit :

Et l'on imagine des choses pâlotes
Et drôlettes, en pelotes.
Il vague des voix qui papotent
Et des formes qui floconnent et ballottent...

Le poète réclame le droit de lâcher bride à son inspiration ; il a raison, mais encore faut-il ne pas la laisser divaguer dans un verbiage boursouflé où le son des mots est leur seul raison d'être dans le vers. — Ayant déjà lu des proses excellentes du même auteur, et le sachant en outre un de nos compagnons de lutte pour la cause humanitaire qu'il défend par sa revue *Le Libre*, nous avons ouvert son livre avec les dispositions les plus favorables. La lecture les a changées — et pour maintes raisons nous le regrettons beaucoup. Nous conseillons à M. Devaldès de tenter l'écriture d'un volume de vers réguliers ; (qu'il ne nous dise pas que c'est impossible, que son inspiration en souffrirait, et ceci, et cela, toutes les litanies des trop jeunes en l'honneur du bégaiement, comme si la poésie française n'était vieille que de dix ans. M. Gustave Kahn est un très beau poète ; mais il eut des prédécesseurs, Hugo, par exemple, qui ne sont pas tout à fait méprisables.) M. Devaldès pourra se remettre ensuite à la facture de vers libres, et nous pouvons déjà lui assurer que ceux qu'il écrira alors seront d'une autre valeur que les « Hurles » qu'il nous donne aujourd'hui.

M. François Peyret dans *Folles navrances* (2) s'efforce de nous intéresser à la subtilité artificielle de ses sentiments. Ce genre de poésie nous a fait songer à *Bois ton sang*, le livre trop peu connu de M. Pierre Dévoluy. Une seule lecture est insuffisante pour apprécier bien ce livre, dont les beautés presque cachées ont besoin d'être découvertes. Mais il y a trop de réminiscences musicales ; toutes ces flûtes qui piouitent et ces violons aux nombreux pizzicati sont bien fatiguants.

Voici un autre volume de vers, mais moins épais, de M. Frédéric Berthold : *Nos Aïeux* (3). Ce peu de grosseur ne l'empêche pas d'être lourd. Nous voyons, par la première page du livre que l'auteur en est à sa deuxième publication poétique. C'est plus grave ! beaucoup plus grave ! Il est permis de commettre un péché de jeunesse, pas deux. Or les âges préhistoriques — quoi qu'en ait dit certain critique — pouvaient prêter à la grandiloquence de superbes pièces qui auraient évoqué l'homme contemporain de l'ours des cavernes, du cerf géant, de

(1) Clerget, vol. in-18 2 fr.
(2) Mercure de France, vol. in-18, 5 fr.
(3) Clerget, vol. in-18 petit, 1 fr.

l'auroch et du rhinocéros lanigère, et vainquant peu à peu, par son intelligence, toutes les forces adverses de la nature. Mais il faudrait à ces poèmes le souffle épique qui traverse toute la *Légende des Siècles* et que Leconte de Lisle eut souvent. M. Berthold en a fait de petites histoires pas méchantes et un tantinet ridicules en alexandrins gluants comme des bâtons de guimauve. Dans la récitation ils doivent coller à la langue. Un fragment de la poésie *En chasse* en fournira l'exemple : Trois gaulois sont partis

... Dans l'immense forêt, loin des sentiers connus;
Ils se glissent, rampants, ces hardis fils de Gaule
Ecartant de leurs bras les branchages *chenus*
. . . .
Sur un chêne géant plusieurs fois centenaire
Ils montent et, muets, l'œil au guet, attentifs
Sans jamais se lasser, ces hommes primitifs
Attendent le gibier que la lueur lunaire
Attirera bientôt sous leurs traits sûrs et vifs.

En effet, un par un apparaissent les rennes,
De la sombre verdure ils sortent en troupeaux
Pour venir boire à l'heure où hurlent les hiènes,
Où dans le firmament scintillent les gémeaux,
De ce sauvage étang les savoureuses eaux.

Et voilà qu'au moment de fermer le livre, nous trouvons un petit papier nous priant d'insérer que *Nos Aïeux* est à signaler « comme un franc retour à notre bonne vieille poésie française ». Ah ! la voilà donc revenue cette bonne vieille poésie française que Béranger illustra et qui illustra le général Boulanger par l'intermédiaire de M. Paulus. Bonne vieille, va ! Nous né l'avions pas reconnue chez M. Berthold, mais c'est pourtant bien elle comme la suite de la petite note va nous le prouver : « La plupart de ces pièces obtiennent un réel succès dites dans les salons mondains les plus officiels, ou dans les réunions scolaires les plus modestes ! » Ah ! si l'auteur recherche ces suffrages élevés, les observations déjà faites sont superflues. Continuez à bien faire vos devoirs, élève Berthold Frédéric ! Et que monsieur le ministre de l'instruction publique vous récompense de votre zèle à charmer vos petits camarades par un beau prix doré sur tranches de la maison Alfred Mame et Cie, de Tours.

Frissons et Caresses (1). Tel est le titre du bon livre de M. Georges Rocher. Cet écrivain a le don d'exprimer ses sentiments d'une façon fort poétique; maintes pièces — surtout celles en vers de huit pieds sont exquises :

Parbleu ! pour un serment trahi,
Pour un beau rêve évanoui,
Faudrait-il donc s'arracher l'âme ?
Ton amour s'éteint bien en vain
D'autres s'allumeront demain :
C'est si fragile, un cœur de femme !...
. . . .

Est-ce à dire que le poète mérite tous les éloges ? Non, certes. Ce livre est même assez éloigné de la perfection. Il renferme des choses mauvaises comme la suivante :

N'entendez-vous point les oiseaux moqueurs
Qui jettent au vent leurs trilles *sublimes* ?

(1) Fischbacher, vol. in-18, 3 fr.

Des épithètes de ce genre sont nombreuses, malheureusement; elles sont souvent accrochées à des substantifs de botanique. Car M. Georges Rocher adore les fleurs et il en abuse; il en jette partout; son livre est un parterre où les merles sifflent encore la ritournelle qui devait déjà agacer notre grand'père commun dans le paradis terrestre. Les papillons, bien entendu, racontent aux églantines, qui s'en tordent les pétales, les choses que nous ignorerons toujours. Ce printemps limonadeux dure trop longtemps; les feuilles de rose sont très agréables, mais à condition de ne pas les respirer continuellement. Somme toute ce livre, quoique d'une note trop uniforme, mérite l'intérêt du liseur; et nous ne voudrions point causer de peine à M. Georges Rocher qui nous a beaucoup charmé.

Nous ne voudrions pas également déplaire à M. Louis Sauty, l'auteur des *Voix humaines* (1).

... Mon âme est tout pitié, mon âme est tout amour !

Ce vers de son livre pourrait en être l'épigraphe. C'est un excellent début quelques banalités le gâtent encore, mais l'auteur s'en débarrassera facilement. On éprouve à le lire le sentiment nostalgique de choses infiniment lointaines :

... Des épaves de cœur et des débris de rêve.

Certaines pièces comme *l'Oubli* et le *Refuge* sont d'un rythme très bien soutenu; mais nous avouons préférer celle que M. Sauty a intitulée *Cœur à Cœur*. Elle est moins parfaite mais d'une sincérité touchante, jusqu'au dernier vers :

Et ne nous faisons pas souffrir en nous aimant !

Nous saluons, malgré nos critiques, tous les poètes qui, croyant encore dans notre âge de boue à la sérénité de la Beauté, ont le courage de vouloir enchanter les laideurs de notre vie ! Ils sont semblables à ces peuplades dont parle Marco Polo qui plaçaient des perles roses dans la bouche des morts.

Albert LANTOINE.

(1) Société libre d'édition des gens de lettres, vol. in-18, 3 fr.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON « POUR L'ART » A BRUXELLES

De plus en plus, dans le mouvement artistique belge un fait que l'on peut commenter avec optimisme se manifeste ces années, c'est le fiascò définitif des petites écoles qui prétendaient tenir boutique des recettes immuables de l'esthétique nouvelle.

Les Sociétés qui réunissaient autrefois les néophites des arts récents se sont dissoutes et il semble que les jeunes d'à présent aient une louable tendance à oublier les théories, à travailler chacun de leur côté suivant la logique de leurs instincts ou des influences individuelles qu'ils subirent. Au surplus, ces jeunes sont sages, ils ont renoncé aux outrances agaçantes qui singularisaient les expositions d'il y a dix ans; ils sont sages, ils sont même trop sages et ce cercle de disciples *pour l'art*, car en somme, il est parmi ces peintres peu d'arrivés semble suivre avec un peu trop de complaisance les chemins battus du bon sens ou si vous aimez mieux du sens rassis. Point d'exagérations ni de folies, ils parcourent avec prudence l'austère sentier et la voie qu'ils vous montrent vers la beauté est sans heurt et sans secousse, mais aussi sans surprise. Nul d'entre eux ne nous jettera d'un bond dans l'extraordinaire, ne nous enlèvera vers les pays nostalgiques et si réellement hors des temps qu'inventa Edgard Poë et où les délicats maladifs de ce temps aspirent de toute leur âme.

A ce salon « Pour l'art », aussi bien du reste qu'au salon du Sillon qui l'a précédé ce manque d'originalité hardie frappe au premier abord; nul de ces peintres, qui cependant sont des jeunes, n'échauffera notre sens artistique blasé par quelque étrangeté savoureuse, quelque communication virtuelle, avec nos âmes chantournées, ornées par les reflets des littératures et des cultures excessives.

Un honnête effort vers un idéal vraiment trop habituel, rien de plus.

C'est la réaction nécessaire, fatale des violences écolières de ceux qui s'enrégimentaient avec complaisance et s'affublaient d'étiquette en « iste » afin d'étonner les badauds, mais elle a été trop loin, jusqu'à nous priver de tout inattendu, de tout ce plaisir de la découverte que le curieux d'art savoure entre tous.

Cependant, il faut parmi les artistes qui exposent à ce cercle signaler quelques personnalités intéressantes, quelques artistes qui échappent à la vulgarité commune et vous imposent des sensations.

Celui qui, tout d'abord, requiert la méditation et nous peut avec quelque âcreté plonger dans le rêve, c'est le sculpteur Victor Rousseau, un jeune qui déjà s'affirme comme un maître. On m'a raconté que M. Rousseau était un ancien ouvrier ornemaniste jeté dans l'art par une vocation très sûre et malgré la dureté des débuts. Je veux le croire, car peu de sculpteurs témoignent d'autant d'habileté technique que celui-ci. Il se joue dans la matière et la glaise et le marbre; et sous ses doigts palpite de la chair vivante anoblie par un très haut rêve de beauté.

Mais de plus nobles qualités recommandent encore ce statuaire à nos méditations, les spectateurs superficiels verront en lui de la froideur; la recherche de la ligne pure, de la beauté des corps semble au premier moment uniquement le préoccuper, cependant de plus hauts soucis le tentèrent.

Presque seul parmi nos tailleurs de marbre il s'élève à la compréhension de la pensée contemporaine, aux détours compliqués de l'âme de ces temps. Et tandis que la plupart de ceux qui cherchent à remuer nos cœurs par l'art plastique ne s'adressent jamais qu'aux sentiments simples de la pitié ou de la joie. M. Rousseau nous touche avec de l'intellectualité. C'est la vraie direction de l'art de demain. Que nous importe après tout le sentiment d'aise ou de mésaise que nous peut causer l'œuvre d'art. Il est vulgaire et bas, tout au plus pour le grand troupeau; pour ceux qui se plaisent aux intérêts spirituels il est d'autres émotions que la joyeuse et la douloureuse.

A contempler quelque toile de certains primitifs ressentons-nous en vérité du bonheur ou de la souffrance, du positif ou du négatif; n'est-ce pas plutôt l'ensemble des traits et des couleurs, l'expression du visage ou du mouvement qui marque une minute de calme délicieux pour l'âme. Pour peu que l'on s'efforce de s'élancer vers le rêve, on se sent en contemplant ces toiles et ces statues approcher très près de l'inconnaissable et des fins dernières et mystérieuses qui passionnent notre curiosité. Nous ne pourrions préciser ce qui se passe en nous et nul peut-être n'exprimera en phrases claires ce que certain matin la vierge de Memmling raconte aux hommes pieux qui la vont visiter à l'hôpital de Bruges; mais nous, nous concevons très bien en présence d'un fait très grave, nous percevons, le moment est solennel et religieux et quelques capitales que soient nos préoccupations du moment nous les sentons si mesquines, si basses, qu'elles nous semblent n'appartenir qu'à ceux de la tourbe grossière. Toute proportion gardée on peut comparer M. Rousseau à ces très hauts maîtres et pour moi, je lui garde une reconnaissance vive de m'avoir procuré un instant de cette émotion de pensée qu'il est rare de trouver en l'art contemporain encore qu'il s'efforce généralement d'y atteindre.

C'est en l'Ephebe que l'artiste expose, comme aussi dans son buste de philosophe, que l'on peut surtout trouver ce hautain plaisir d'art; la grâce allanguie et tant soit peu morbide de sa grande statue, l'élégance de ses formes ambigues et la mélancolie d'un sourire lassé des plaisirs les plus rares haussent ce symbole de nos adolescences fatiguées des sentiers anciens, inquiètes des sentiers à venir, jusqu'à la plus souveraine beauté.

M. Hannotiaux est à côté de ce sculpteur le plus captivant des exposants du salon « Pour l'art. » Celui-ci recherche l'évocation des ancêtres de nos âmes, il va par les villes mortes, les quais de Bruges dont les canaux aux eaux lourdes reflètent singulièrement son rêve, les places ombreuses de Furnes et de Nieuport, les rues muettes d'Ypres ou de Malines; il y cherche le cœur défunt de notre race, l'autrefois de la patrie. Coloriste sobre et riche à la fois, il peint avec puissance les tranquilles villages et les grasses plaines de la vieille terre d'Uylen-Spiegel et de Nele; son peuple dévôt et minutieux, soigneux du modeste enclos que le passé lui légua, circule dans ce décor avec une grâce grave et teintée de mélancolie.

M. Hannotiaux raconte sa vie menue et ménagère avec l'art le plus exquis, avec de l'émotion et de l'amour. Ce peintre, sans truquage, sans recherche factice et par de la sincérité seule, est arrivé à exprimer avec une intensité rare certains coins de l'âme patriale, le langage des choses et des souvenirs de notre cher passé. Il enseigne cette notable vérité que la Flandre n'a point abouti, que son développement logique s'est arrêté sous l'effort étranger, mais qu'alors se retranchant dans de la résignation et gardant soigneusement ses splendeurs sen-

timentales pour elle-même, se garant de l'étranger avec sauvagerie, elle se contenta de vivre en ses souvenirs. M. Hannotiaux est un des rares peintres qui donnent matière à de la pensée, aussi bien le faut-il étudier avec complaisance et peut-on, devant les toiles où il s'efforça, chercher de profitables méditations.

Il faudrait parler aussi des artistes qui, à un moindre degré, nous passionnent, mais qui cependant valent par leur habileté technique ou par leur effort sentimental, de M. Alfred de Verhaeren qui nous montre ses merveilleuses natures mortes, de M. Fichefet et de ses plafonantes et correctes allégories, de M. Colmant avec ses dessins puissants, mais désordonnés et d'allure assez vulgaire, de M. Janosens avec ses intimités d'intérieur, de MM. Dièrix et Dardenne avec leurs frais et clairs paysages ? Mais cette chronique qui doit avertir des événements du mouvement d'art en Belgique ne peut être descriptive des salons où tant de toiles s'entassent. Elle est la notice de l'œuvre qui paraît et s'impose à l'admiration, qui apporte dans le domaine de l'art une note nouvelle ; le gros des expositions ne la peut intéresser.

Au surplus, dans son ensemble, ce salon « pour l'art » est sympathique par l'austère effort qu'il témoigne et ce groupe éclectique d'artistes, la plupart encore à leurs débuts mérite l'approbation de tous ceux qui ont la curiosité des arts plastiques.

Louis DUMONT.

FRANCE

Voici des semaines que, vainement, nous cherchons s'il y a matière à s'exprimer sur l'art : au hasard des nombreuses expositions, collectives ou personnelles, c'est à peine, en effet, si nous rencontrons quelques œuvres susceptibles de retenir notre curiosité, de fixer un instant, par leurs promesses ou leurs réalisations, notre amour passionné du Beau. Le rôle du critique est, certes, fort ingrat, surtout s'il dispose d'influence, même modestement et sans se croire dispensateur infaillible d'éloges ou de railleries. Il nous a semblé que la méthode la plus simple, en l'occurrence, consiste en la sincérité de dire l'impression produite, mais en se gardant de l'adaptation littéraire, par tout tableau, toute sculpture, gravure, médaille, tapisserie, par tout objet d'art légitimant cette appellation, — et de la dire sans l'analyser, non plus sans en tirer une théorie générale, sans baser sur la science, la tradition ou le *métier* l'opinion qu'on s'est faite. Respectueux, à l'exagération, de la liberté individuelle, nous ne prétendons pas donner ici des conseils aux artistes, mais seulement leur faire part de notre pensée sur leurs œuvres, sur leurs tendances, sur leurs travaux, à l'occasion. Nous ne supposons pas, ainsi que l'écrivait récemment M. le Dr Toulouse, que l'art et l'idée relèvent, pour ce qui est de leurs manifestations publiques, du domaine exclusif de la physiologie mentale. Non plus, par conséquent, que les médecins plus ou moins psychologues aient seuls qualité pour juger sainement les poètes, les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, etc., etc... La critique ne doit pas être scientifique, les lois n'étant pas immuables en art, ni traditionniste, le propre du génie étant précisément de ne pas observer fidèlement les traditions.

Une chose frappe surtout ceux qui suivent avec attention et continuité les manifestations artistiques de ces dernières années : l'affirmation de plus en plus nette des talents personnels. Si, toutefois, quelques *écoles* ont vu le jour, leurs fondateurs se sont librement développés par la suite, après avoir répudié sciemment les exagérations voulues de leurs débuts. Les artistes qui se sont complus à demeurer sous le joug des seuls procédés, plus ou moins discutables, ne subsistent guère qu'à l'état de notation, non sans intérêt dans l'évolution artistique de leur époque.

Aussi, l'impressionnisme, le pointillisme, le tachisme, le symbolisme, le néo-romantisme, le préraphaélisme (cet anachronisme ne choque même plus!) se retrouvent-ils quelquefois ensemble, dans une même exposition, sans se gêner réciproquement. Ces différents modes d'expression n'ont plus la signification exclusiviste dont on aurait voulu les affubler à tout jamais. Si ceux qui les emploient sont d'une intellectualité supérieure, on ne regarde que l'œuvre et l'effet produit; si, au contraire, la *manière* s'impose, c'est au détriment de l'œuvre, et l'impression est nulle, ou presque. Cela explique, du reste, pourquoi nous pouvons aimer des grands maitres de tempéraments contraires: Vinci, Dürer, Ribera, Rembrandt, Puvis de Chavannes, par exemple, qui sont fort éloignés d'avoir une conception semblable de l'art et les mêmes méthodes d'exécution.

Il ne faut donc point s'arrêter à des détails de composition, si l'on veut impartialement juger une œuvre d'art, à moins cependant que ces détails ne se révèlent d'une façon par trop ostensible, ce qui doit nuire nécessairement à l'impression générale.

A la quinzième exposition annuelle de la SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE PEINTURE ET SCULPTURE, que nous avons visitée à la galerie Georges Petit, nous avons retrouvé les dessins académiques de l'Ecole des Beaux-Arts et les couleurs chromolithographiques chers aux membres de l'Institut, en écrasante majorité, dans les cent cinquante envois de peintres qui s'y sont donné rendez-vous. Quant aux cinq sculpteurs dont les noms figurent au catalogue, rien ne mérite d'être signalé parmi les objets exposés par eux.

Nous ne saurions assez dire combien il nous a été agréable de voir, en ce « désert tapageur », quelques œuvres de consciencieux artistes.

De M. Cottet, nous avons admiré l'*Effet d'orage* (*Haute-Savoie*), d'où se dégage une véritable lourdeur de l'atmosphère, la *Vue prise au-dessus du lac Léman*, harmonieuse de tons par excellence, la *Bretonne en prière*, d'une simplicité grandiose. De M. Henri Duhem : la *Lumière dans la neige*, très joliment pittoresque, et, surtout, la *Place de province*, exquise en sa douce intimité. De M. Le Sidaner: *Lune-fleurant*, d'une poésie mélancolique, d'une mélodie chantante, profondément sentimentale, et un pastel d'une sobriété louable. De M. Fritz Thaulow: les *Bords de la Scie*, *la Nuit* et *Venise, quartier des pauvres*, dont les couleurs sont dignes des maîtres vénitiens, dont l'émotion discrète est d'un heureux effet. Nous n'avons pas suffisamment présents à la mémoire les deux tableautins de M. Whistler pour qu'il nous soit loisible d'en congrûment parler.

LES PEINTRES ORIENTALISTES FRANÇAIS ont donné leur cinquième exposition aux galeries Durand-Ruel. L'ensemble, là aussi, est d'une pauvreté extraordinaire. Les rares artistes qui, sincèrement, font un effort réel, ont peu de mérite à voir leurs œuvres ressortir presque insolemment sur celles, si ternes, de leurs camarades.

Et pourtant, dans la horde compacte des médiocres, il est des noms connus, fort appréciés même par les marchands de tableaux et plus encore par la clientèle de ces derniers, voire jusqu'à M. Benjamin-Constant qui a éprouvé le besoin d'exhiber l'esquisse de sa trop fameuse toile *Mahomet II entrant à Constantinople*.

Quant à l'exposition rétrospective de Léon Belly, elle nous a paru totalement dépourvue d'intérêt.

Nous avons remarqué, de M. Dinet, de bonnes *Etudes d'Arabes*, dix portraits extrêmement curieux, et *Sur les terrasses. Clair de lune* (*Laghouat*), où l'on voit deux jeunes filles indigènes, aux formes sveltes et gracieuses, humant la brise, voluptueusement se reposer; mais il semble que le bleu de la nuit se soit exagérément infiltré partout, dans ce joli tableau.

M. Charles Cottet prouve une fois de plus son grand talent par ses divers envois. De ceux-ci nous préférons le *Marchand de dattes, à Luxor*, d'une admirable composition, puis les *Chevaux de bois, au Caire*, très impressionnant, son *Etude pour une tête d'Abraham*, magistralement exécutée, enfin une *Tête de jeune garçon, Biskra*, où la puissance du dessin ne le cède en rien à la richesse du coloris.

M. J.-C.-C. Taupin expose *Trois têtes d'Enfants arabes* qui dénotent quelque recherche sérieuse, encore que les tons en soient parfois criards et que le noir violacé de la peau puisse être taxé de fantaisiste.

Citons, en terminant cette courte énumération, un buste de femme coiffée d'un turban, dû au sculpteur Antonin Mercié, œuvre non sans originalité et d'une réelle finesse d'exécution.

Nous regrettons que le peintre Emile Bernard qui, depuis quelques années, est en Orient et dont nous avons eu l'occasion d'apprécier le beau talent en voyant les toiles qu'il envoya, il n'y a pas bien longtemps, du Caire, — n'ait pas jugé à propos de faire mettre quelques-unes de ses études chez Durand-Ruel. Espérons qu'il s'y décidera bientôt et que les « amoureux d'art » pourront enfin admirer la hardiesse de ses conceptions, la délicatesse de ses teintes, l'harmonie de son dessin, la grâce de sa composition.

A la même galerie, MM. Eugène Delâtre et Francis Jourdain ont exposé des « eaux-fortes en couleurs » dont il n'est pas inutile de dire quelques mots. Avouons notre préférence marquée pour les œuvres de M. Francis Jourdain dont la personnalité, quoique peut-être encore influencée par celle de quelques dessinateurs de réel mérite, se dégage complètement et brillamment en certaines estampes. Les *Cygnes* blancs sur fond bleu, le *Paon blanc* sur fond vert, un *Paysage* (le premier), ont plus particulièrement frappé notre attention par leur souci de la ligne et la finesse de leurs gammes ; *La Cigarette* présente également un bel effet d'ensemble ; nous aimons la géométrie de l'estampe à laquelle ces vers de Mallarmé servent de titre :

« . . . . *Sans répit*
« *Les tristes cheminées fument.* »

Mais la *Blanchisseuse* rappelle trop le genre de M. Ibels.

Quant à M. Eugène Delâtre, sa manière fait parfois songer à celle des dessinateurs pour « magazines » anglais ou américains. Ajoutons cependant que les *Laveuses*, l'*Enfant de face* et la *Vieille à la fenêtre* ne sauraient encourir ce reproche. En général, nous avons trouvé que le caractère dominant, dans les autres planches, était la froideur, et qu'on pourrait attribuer celle-ci au « léché » que l'auteur semble affectionner.

Sans doute, nous n'avons pu voir toutes les expositions, depuis quelques semaines, tant la quantité en est respectable. Si des artistes, comme M. Baud-Bovy, par exemple, sont oubliés en notre présente chronique, nous aurons certainement l'occasion de réparer bientôt cette omission, et d'autres.

Ainsi, nous aurions été satisfait de parler comme il convient des grès flammés signés Dalpayrat et Lesbros, du céramiste Lachenal, des objets d'art de la maison Bing, de signaler les nouvelles affiches, celle d'Eugène Carrière pour l'*Aurore*, entre autres, ou les dessins si vibrants de Steinlen pour *la Feuille*, de notre sympathique confrère Zo d'Axa.

Mais nous ne voudrions pas terminer ces lignes sans louer M. Roty, le graveur de la nouvelle pièce française de cinquante centimes, encore que nous fassions des réserves quant à certains détails de composition qui enlèvent à la médaille monétaire un peu de sa joliesse et de sa légèreté.

PAUL-ARMAND HIRSCH.

REVUE DES REVUES

REVUES DE LANGUE ALLEMANDE

Philosophie russe et esprit sémitique par LON ANDREAS-SALOMÉ (*Die zeit* nº 172). — Rien n'est plus insuffisant que la philosophie russe, expose l'A., rien de plus obscur et de plus confus ; elle n'existe pour ainsi dire pas, elle est en tous cas incapable d'élever le niveau philosophique russe; c'est une eau stagnante. Et cela n'a rien d'extraordinaire, cela provient de la nature russe elle-même. C'est une question de race ; le russe ne peut s'empêcher de voir les choses microscopiquement. Pourtant le remède n'est pas difficile à trouver. Il existe en Russie une autre race qui considère l'univers télescopiquement. C'est la race juive. Et comme russes et sémites ont d'aussi fortes propensions à l'objectivisme, les uns et les autres pourraient s'unir en un effort commun pour sortir la Russie du chaos philosophique où elle croupit. Une condition pratique est requise pour arriver à ce résultat, il faudrait que les Israélites puissent arriver à professer la philosophie dans les universités russes. L'A. témoigne d'une extrême confiance dans ses assertions et dans ses conclusions. C'est pour cela que nous avons analysé son article. Quel que soit le désir qu'on puisse avoir de voir les Israélites ne pas être exclus en Russie de certaines professions uniquement à cause de leur race, on peut douter que cette mesure bien que louable porte tous les fruits que l'A. prévoit si vraiment l'état de la philosophie russe est aussi triste.

Conception matérialiste et conception synthétique de l'histoire, par E. BELFORT BAX. (*Sozialistische monastshefte*, nº XII). — L'A., après avoir rappelé l'importance de la conception de l'histoire dans la théorie socialiste, regrette que beaucoup de camarades, surtout en Allemagne, prennent la chose dogmatiquement et se croient les continuateurs de Marx et d'Engels en réduisant l'explication du développement de l'humanité à ce qu'on a appelé la conception matérialiste de l'histoire. Kautsky et Mehring se placent d'après lui uniquement à ce point de vue, et à tort. Tout procès historique résulte de l'action réciproque de deux facteurs, l'un externe, les conditions du mode d'existence et l'autre interne, l'activité créatrice de l'esprit humain. L'A. montre ensuite par des exemples que si l'on peut admettre dans une certaine mesure un progrès automatique dans le mode de production, il n'en est pas de même dans d'autres cas. Le développement philosophique paraît bien n'avoir pas été essentiellement influencé par les conditions économiques. Ce que l'A. voudrait bien établir, c'est que c'est pen-

dant sa période historique civilisée que le moment économique a presque toujours été prépondérant. Le point est déjà assez important puisque il enlève toute valeur à l'histoire idéologique que l'on a écrit jusqu'à présent. C'est la découverte de ce fait et son application à l'histoire qui constitue le grand service rendu par Marx et Engels. Mais cette découverte s'applique surtout à la période historique ; à la période préhistorique d'autres facteurs entrent en considération : les lois fondamentales de la pensée humaine sont nécessaires à l'explication de cette période tout autant que les conditions économiques. Le facteur économique est surtout prédominant en civilisation capitaliste. Dans une société socialiste, le fondement matérialiste de la société jouera un rôle de plus en plus négatif et secondaire. — L'A. conclut en réclamant une conception synthétique et non plus une conception matérialiste de l'histoire, cette dernière n'est que le renversement de la conception idéologique de cette même science. Il ne faut pas essayer d'unir deux sphères phénoménales aussi différente que la sphère économique et la sphère psychologique par la catégorie de cause et d'effet, en posant une sphère comme cause ou comme effet de l'autre. Il faut au contraire les considérer comme deux moments également justifiés en soi, moments d'un tout agissant l'un sur l'autre et alternativement décisifs.

Qu'est-ce qu'un compromis, par Karl Kautsky (*Neue zeit*, nº XII). L'article traite d'un point de tactique tout spécial. Le dernier Congrès national de la social-democratie allemande a décidé à Hambourg qu'il fallait prendre part aux élections du « Landtag » mais qu'il était interdit de faire des compromis. Le difficile de l'affaire, suivant K., c'est qu'il y a compromis et compromis, des compromis que l'on peut faire, d'autres que l'on doit faire, enfin certains qu'il faut interdire. Mais comment accorder de pareilles tendances avec le texte si précis du congrès de Hambourg. En ouvrant le dictionnaire des termes étrangers de W. Liebknecht, où il est dit « compromis : alliance, et plus souvent maintenant : abandon de principes ». Désormais tout est clair, commente K. K. Le congrès a décidé de ne pas conclure de compromis, c'est dire qu'il ne faut pas abandonner les principes ; conservons-les donc intacts ; mais lions des alliances, là est l'important, c'est légitime, c'est aussi nécessaire. L'A. a soin d'appuyer son interprétation d'étymologie.

Léon Remy.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La République des enfants, par John R. Commons. (*The American journal of Sociology*. 2e article. Janvier 1898). — La seconde partie de l'article de M. C. donne sur la jeune république de Freeville de nouveaux renseignements intéressants. J'énumère, suivant l'ordre quelque peu confus de l'article. L'éducation dans la colonie est fondée sur le système des contrats commerciaux. L'un des citoyens par exemple se chargera, par contrat lui stipulant une certaine somme, de préparer une histoire de la guerre de la Révolution aux Etats-Unis. Il s'entoure d'aides salariés qui compulsent la bibliothèque de la communauté, et organisent ainsi spontanément une école de recherches historiques. Tout défaut dans l'ouvrage expose l'auteur à l'amende. Il en est de même pour l'arithmétique, pour la levée de cartes et de plans, etc., un citoyen se chargeant, par exemple, par contrat, de fournir une certaine quantité d'additions et de problèmes résolus par ses camarades. L'éducation, dit M. C., repose entièrement sur des bases commerciales. Ainsi, l'un des citoyens, à court d'argent, s'avisa un jour d'annoncer des conférences sur « Moïse », sur « Abraham Lincoln », qui eurent beaucoup de succès. Tel autre, qui avait vainement tenté d'intéresser ses concitoyens à ses études d'histoire naturelle, ouvrit un musée où il exposa sa collection d'animaux, de plantes et de pierres. L'entrée était de 50 c., et le premier jour il eut 200 entrées. D'autres donnent des conférences avec projections, des

concerts, des exhibitions athlétiques. Les plus grosses « fortunes » sont amassées par les avocats et avoués, l'un en 1897 ayant accumulé 265 fr. de capital. L'éducation technique, menuiserie, agriculture, est également fondée sur le principe des contrats. En 1895 on accorda en échange d'une patente de 25 fr. la permission de quitter la République pendant des périodes déterminées. Ceux qui en profitaient revenaient avec des marchandises qu'ils revendaient à profit, et ainsi s'enrichirent. Depuis un droit de 35 0/0 a été imposé sur toutes les importations. La République a connu la période des monopoles et des trusts. En 1896 un « sénateur » et son associé s'assurèrent le monopole des hôtels, puis y doublèrent immédiatement les prix. Un mouvement populaire en résulta, le sénateur craignit de perdre son siège et abandonna ses projets de spéculation.

En 1895 les filles — le quart de la communauté — obtinrent le suffrage. Sous l'influence d'un des citoyens, elles se laissèrent persuader et elles-mêmes demandèrent au président d'opposer son veto à la loi. Plus tard, s'apercevant qu'on les avait bernées, elles réclamèrent et obtinrent de nouveau le suffrage. Mais on le leur enleva de nouveau en 1896, et actuellement elles se plaignent amèrement de leur infériorité au point de vue législatif dans la République. La République possède une police, des tribunaux, des prisons. Les peines sont le fouet, le travail forcé, la prison jusqu'à un mois de détention. Cette sentence — la plus forte qu'on ait jamais appliquée — fut infligée pour pédérastie. La masturbation est sévèrement punie. Pour ce dernier délit, le premier cas qui vint devant la Cour faillit avoir une issue tragique, le condamné ayant tenté de se pendre dès qu'on l'eût laissé seul. Il est à remarquer que parmi les nouveaux venus dans la République, ceux dont on peut le moins faire sont les enfants qui sortent des orphelinats et institutions philanthropiques, complètement aveulis et sans caractère. Les bandes de voyous, redoutés par la police de New-York, forment les meilleurs citoyens de la communauté au bout de peu de temps. M. C. insiste sur la mauvaise influence qu'ont eue quelques âmes charitables venues visiter la colonie et qui parlèrent aux enfants de reconnaissance envers M. George. « Vous lui devez tout », disaient-elles. « Mais, je croyais que je gagnais ma vie ! » s'écria une des enfants, que M. George eut toutes les peines à consoler. Dans la République, dit M. C., les questions de sexe n'existent pas. « Ni l'un ni l'autre des sexes n'éprouve de sentiment poétique pour l'autre ». Les garçons méprisent ou respectent les filles, ils sont à cet « âge misogyne », dit M. C. — qui est caractéristique chez les enfants d'une grande partie de la race anglo-saxonne. La « Junior République » est maintenant légalement « incorporée » suivant la loi américaine en une société administrée par un conseil. L'on annonce la fondation de communautés analogues, notamment en Pensylvanie.

Colonies russes, islandaise, etc. aux Etats-Unis par Cirk Munroc (Harpers Magazine, février 1898). — Intéressante étude par un Américain qui, à l'encontre de beaucoup de ses compatriotes est favorable à l'immigration aux Etats-Unis et partisan de l'hospitalité la plus large envers les colons des races les plus diverses qui s'établissent sur le sol américain. M. M. séjourna quelque temps, par exemple, parmi les colonies russes, ou plutôt russo allemandes, du Nord, Dakota, principalement à l'Ouest du Missouri le long de la voie ferrée du Nord Pacifique. Ces colonies ont été fondées, il n'y a pas plus de sept ans environ, par une peuplade de fermiers allemands attirés d'abord en Russie par Pierre le Grand qui leur accorda des privilèges spéciaux, notamment la liberté religieuse — les uns étaient luthériens, les autres catholiques, et tous gardèrent leur religion — ensuite chassés par un ukase de Alexandre III qui les privait de tous leurs privilèges. La plupart émigrèrent en Amérique, où ils semblent s'être acclimatés avec une étonnante rapidité. Leur colonie occupe une grande étendue de terres qu'ils cultivent mieux, dit l'auteur, que les Américains nés. Leur population s'accroit dans des proportions extraordinaires. Les enfants parlent déjà tous l'anglais, en même temps que le Russo-Allemand que seul parlent ou à peu près, leurs parents. M. M... qui passa une nuit chez une famille de la colonie y put constater une assez grande prospérité, et fut accueilli très hospitalièrement et de bon cœur.

Il estime que le croisement de ces populations avec les Américains nés peut produire d'heureux résultats. Mais actuellement l'hostilité entre celles-ci et ceux-là est encore trop grande pour qu'il se produise des unions entre eux. M. M... n'a pas trouvé que ces colons russo-allemands fussent aussi malpropres et peu civilisés qu'on a voulu le dire, se fondant sur cette accusation pour réclamer du gouvernement une loi contre l'immigration Leurs maisons au début ne sont, il est vrai, faites que de mottes de terre, mais au bout de peu de temps ils s'en construisent de briques (adobé) puis s'en bâtissent avec de grands toits en pointe faites de galets. Enfin un seul des colons, le plus ancien, possède une maison à cadre de fer. Les hommes ont déjà abandonné le vêtement russe, mais les femmes gardent encore leur ancien costume national.

La seconde colonie visitée par M. M... est celle des Islandais établis depuis une vingtaine d'années le long de la ligne le chemin de fer du Nord dans le Pembina, comté nord est du Nord Dakota. Actuellement les islandais forment une grande partie de la population de cette région, anciennement colonisé par des Français, des Ecossais appartenant à la Hudson Bay Company, et des Américains dans le commerce des fourrures. La colonie islandaise compte plusieurs milliers d'habitants, est représentée à la chambre législative de l'État et a fourni bon nombre de ministres du culte, d'hommes de loi et de médecins. La nouvelle génération dans la colonie s'est complètement américanisée, mais il est à noter que tous parlent et lisent l'islandais tout aussi bien que l'anglais et que la lecture de la littérature traditionnelle scandinave, celle des anciens sagas, leur est demeurée coutumière. Leurs villages, amas de buttes de terre au début, se composent actuellement de maisons à cadres de fer entourées d'immenses hangars et ne diffèrent des villages américains que par la survivance de quelques vieilles coutumes islandaises, telles que l'aviculture. Dans les églises toutes les inscriptions ainsi que les livres du culte sont en islandais. M. Munroc visita également les colonies étrangères du Minnesota (500,000 Scandinaves, 134,000 Allemands, 11,000 Tchèques, 9,000 Polonais, 8,000 Finnois, 6,500 Russes, 108,000 divers), et constata que les deux premières étaient complètement américanisées, que les quatre autres l'étaient moins que les Islandais, mais plus que les Russes du Nord Dakota, et qu'en tout cas les Etats-Unis avaient tout à gagner à cette immixtion d'éléments étrangers dans leur population indigène.

La discipline militaire aux colonies anglaises, par H. W. C. B. *(The Humanitarian*, Février 1898). — Etude sur le code pénal de l'armée anglaise tel qu'il est appliqué aux colonies, notamment au Cap, et dans les possessions anglaises telles que Gibraltar et Malte, par un ancien militaire qui s'engagea il y a sept ans et vient de quitter l'armée, après avoir séjourné en garnison dans ces trois endroits. Les peines corporelles, c'est-à-dire le fouet, étaient appliquées jusqu'en mai dernier dans les prisons militaires aux sept délits suivants : 1. Désobéissance ou excitation à la désobéissance ; 2. Voies de fait contre un des officiers de la prison ; 3. Voies de fait, graves ou répétées sur la personne d'un autre prisonnier ; 4. Injures ou menaces répétées à l'adresse d'un officier de la prison ou d'un autre prisonnier ; 5. Destruction du matériel des prisons ; 6. Désordre ou excitation au désordre pendant une punition ; 7. Tout autre acte d'insubordination marquée ou de mauvaise conduite flagrante. Depuis, la peine du fouet a été restreinte aux cas 1, 2 et 7. Mais l'article 7 donne toute latitude aux officiers. La peine corporelle est appliquée beaucoup plus fréquemment aux colonies que dans les Iles Britanniques : pour 1896, 5 sur 4.350 prisonniers en Angleterre, aux colonies 10 sur 2.950 (la proportion est de 1 sur 870 à 1 sur 290 environ).

L'auteur se rappelle le cas de deux prisonniers qui reçurent le fouet pour avoir, l'un « simulé la folie », l'autre « tenté de se suicider ». Il insiste encore sur ce que la peine corporelle (qu'il admet cependant dans certains cas, si elle est appliquée avec une extrême modération, comme préférable à la prison) a de dégradant, sur le pouvoir absolu des gardiens des prisons contre lequel les prisonniers n'ont pratiquement aucun recours, sur ce fait enfin que les militaires condamnés

pour attentats aux mœurs, ou en général pour tout crime entraînant les travaux forcés étant détenus dans les prisons civiles, la sévérité des punitions dans les prisons militaires où les soldats peuvent être détenus pour de simples fautes contre la discipline est beaucoup plus grande que dans les prisons civiles.

INDEX. — *Le traité d'arbitrage entre l'Angleterre et les Etats-Unis et les conférences de Miss Maud Gonne*, par J.-M. ROBERTSON ; (*The Reformer*, 15 janvier) ; l'A. déplore le rejet du traité d'arbitrage et les efforts de Mlle Gonne pour faire appel à la haine de races, il réclame une constitution fédérale pour l'Irlande afin de faire disparaître cette haine. — *Biographie de John Ruskin* (*Review of Reviews*, 15 janvier) ; récit très intéressant avec quelques faits nouveaux : Ruskin donna toute sa fortune, se fit balayeur de rues, etc. ; six portraits de Ruskin. LAURENCE JERROLD.

REVUES DE LANGUE ITALIENNE

Atavisme dans l'art, par ANDRÉA CRISTIANI (*Archivio di psichiatria*, vol. XVIII, fasc. 5-6). — L'art des aliénés n'a qu'une littérature très courte (Lombroso, Morselli, Frigerio, Pievaccini et Angelucci, Tardieu, Regnard, Simon, Ségalas, Hospital), et limitée à la matière intellectuelle ou sentimentale de l'art, sans viser à la technique, à la forme, au style particulier de ses créations. Le Dr Cristiani, vice-directeur du manicome de Lucques, nous en donne ici un brillant essai, illustré par des éloquentes photogravures tirées des nombreux travaux d'un paranoïque à délire systématisé de grandeur artistique. Son homme est en fait un travailleur acharné, d'une fécondité et d'une versatilité prodigieuses ; depuis vingt ans qu'il est à l'établissement, en gardant toujours une bonne intelligence, le sujet a parcouru, quant aux matériaux de travail, la même évolution suivie par l'art à travers son histoire : il est passé de l'argile à la pierre, à l'os, au bois et enfin aux métaux ; il a commencé par des moyens et des instruments tout à fait primitifs comme ceux des âges préhistoriques, pour arriver graduellement à une technique à peu près moderne ; d'abord il a créé des idoles lointainement anthropomorphes, semblables à celles qu'adorent les peuples les plus sauvages, et qu'adorérent les plus anciens : des images difformes et terribles, n'ayant d'humain que les traits rudimentaires de la tête ; des pierres, des troncs d'arbre à peine ébauchés en sphynx ; depuis, notre artiste évolue en chaldéen, en égyptien ou en étrusque, et complète ses figures par des bras collés aux flancs, par des jambes rigides et parallèles, par des barbes cunéiformes, en les groupant en séries uniformes très simples, où chaque individu répète à la lettre chacun des autres ; hommes, bêtes, arbres, montagnes, tout présente la même hauteur et s'étale sur le même plan. Chose étrange : l'animal le plus souvent représenté, presque l'unique mammifère, c'est le renne ; les oiseaux, ce sont les mêmes qu'on voit gravés sur les obélisques de Memphis ! Les peintures, d'abord monochromes, toutes noires sur un fond blanc, passent depuis à la polychromie des vases grecs, avec des figures aux contours noirs et remplis de rouge, surtout pour les faces. Son art décoratif est, toujours comme chez les primitifs et les sauvages, à rosettes, à croix, à étoiles, à méandres, à labyrinthes, compliqués parfois d'animaux fantastiques et monstrueux, d'astres, de comètes et de lunes, d'inscriptions sybillines, de hiéroglyphes, de symboles, d'allusions idéographiques. Tout cet art pathologique, régressif, de ce dégénéré qui ébauche toujours et n'achève jamais ses œuvres qu'il croit miraculeuses et géniales, constitue une terrible « leçon de choses » pour les adeptes des écoles artistiques fin de siècle, mais qui nous semblent trop souvent dans leurs produits très semblables à ceux de ce pauvre aliéné. L'art commun, contemporain, banal, n'a pour lui, comme pour eux, aucune valeur : il n'admire, toujours comme eux, et jusque à l'enthousiasme délirant, que l'art « primitif », que la beauté cachée et symbolique, que l'archaïsme stéréotype et monotone,

reflet déplorable des couches plus basses de la conscience humaine ensevelies chez l'homme sain et civilisé sous le poids énorme des stratifications successives, et revenant à la surface de l'esprit chez le paranoïques, dont l'âme a été bouleversée par la plus cruelle des maladies.

INDEX. — *Anatole France*, par G. NEGRI, sénateur (*Nuova Antologia*, 1 janvier): splendide et sympathique présentation des deux derniers volumes (« L'orme du mail » et « Le mannequin d'osier ») de l'illustre écrivain français; sa fine et pénétrante philosophie psychologique et sociale en est extraite et mise en lumière concentrée et pleine de suggestions. — *L'alcoolisme*, par ENRICO FERRI (*La scuola positiva*, décembre): résumé d'une leçon de sociologie criminelle à l'Université Nouvelle de Bruxelles, où est condensée l'histoire de ce fléau, sont exposés ses rapports avec la criminalité et ses facteurs anthropologiques, telluriques et sociaux, et sont démontrés l'impuissance des remèdes répressifs, fiscaux, de police, psychologiques et médicaux; le seul remède radical étant, la réforme profonde de l'état social. — *Notre programme*, par E. T. MONETA (*La vita internazionale*, 5 janvier): le directeur présente la nouvelle revue milanaise comme l'organe de la solidarité entre les nations, qui permettrait de consacrer à l'éducation et au bien être des peuples tous les trésors qu'on gaspille aujourd'hui vainement. — *L'honnêteté des enfants*, par L. ANFOSSO (*Archivio di psichiatria*, vol. XVIII, fasc. 6): enquêtes et expériences sur des enfants et adolescents des deux sexes, démontrant qu'aux différents âges correspondent des degrés divers de l'évolution morale naturelle. — *Le génie de Nicola Pisano*, par ADOLFO VENTURI (*Rivista d'Italia*, 15 janvier): géniale et érudite illustration historique et esthétique, avec 4 vignettes, de la vie et des œuvres du grand précurseur de la renaissance en sculpture; il fit à Pise son apprentissage technique, par la grandiose mais froide imitation des anciens; mais qu'il ne trouva qu'à Sienne la chaleur et la vie de la réalité, en arrivant à surprendre les intimités de la nature et les profondeurs de l'âme.

MARIO PILO.

REVUES DE LANGUE RUSSE

La situation en Russie de la classe des travailleurs et de la législation ouvrière, par M. KOWALESWKI (Conférence faite à Paris). — M. M. K., ancien professeur à l'Université de Moscou, et collaborateur de l'*Humanité Nouvelle* n'est pas moins connu en Europe que dans son pays. Il est professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles et au Collége libre des sciences sociales de Paris. Dans cette conférence, il a fait l'analyse de la question ouvrière en Russie, exposant la situation des ouvriers dans les fabriques, et les progrès du capitalisme. La production à la mécanique ne date en Russie que de 1840. Cependant, déjà en 1857 les économistes russes s'émurent des conséquences funestes de la production capitaliste et cherchèrent à appeler l'attention du gouvernement sur cet état de choses qui présentait un réel danger pour la population ouvrière.

En quelques traits rapides, le conférencier esquisse ensuite la situation des petits propriétaires — moujiks — dans les communes rurales.

Sous l'influence de l'exiguité des lots de terre, la propriété collective tend à y disparaître. Le partage périodique de la terre entre tous les membres de la commune fait place aux partages définitifs qui constituent les premiers échelons de la propriété individuelle. Il démontre le rôle que dans cette évolution économique jouent les accapareurs des villages — « mangeurs du mir » — et il constate que la commune rurale de la Russie subit actuellement la dissolution.

La dépossession entière de leurs lots de terre ou l'excessive exiguité de ceux-ci pousse les cultivateurs à les abandonner et à chercher à occuper leurs bras dans les fabriques. Grâce à ce mouvement, la population de plusieurs villes s'est doublée au cours des trente dernières années, et de petits bourgs insignifiants, comme Lodz (Pologne), sont devenus d'importants centres industriels.

Le crédit que l'Etat a ouvert aux paysans bientôt après leur affranchissement, n'a servi qu'à accélérer la différenciation de leurs lots de terre. Actuellement, le nombre des cultivateurs dépossédés s'étend à *deux millions*. M. K. s'occupe ensuite de la réglementation du travail dans les fabriques. En 1879, fut édictée une loi protégeant les jeunes gens des deux sexes âgés de moins de quinze ans. Elle fixait la durée de leur travail à huit heures, et leur interdisait complètement le travail de nuit. Cette protection des mineurs pour le travail nocturne s'étendit ensuite sur les femmes. Au sujet de la réglementation du travail des femmes, après la Suisse, la Russie occupe la première place.

« S'appuyant sur la nécessité de protéger les ouvriers et les ouvrières russes, nécessité reconnue par le gouvernement lui-même, M. K déclare que « la classe ouvrière en Russie est constituée ». La première crise industrielle est due à la guerre de 1877-1878. C'est à partir de cette époque que commencent les hostilités entre ouvriers et patrons. Ceux-ci ne pouvant écouler leurs stocks de marchandises, essayèrent de se rattraper sur la diminution des salaires de leurs ouvriers. Et c'est alors qu'éclatèrent les premières grèves en Russie, qui depuis ne cessèrent de se produire périodiquement. Bien entendu, les ouvriers sont toujours considérés comme coupables. Parmi les premiers grévistes plusieurs furent envoyés en Sibérie où leurs familles les suivirent.

Le gouvernement russe tout en protégeant l'ouvrier de la fabrique contre l'exploitation des patrons, le punit sévèrement lorsqu'il se révolte contre son exploiteur et lui interdit formellement de se grouper ou de se syndiquer pour prendre, en ses propres mains, la défense de sa cause. Et si dans son désir d'établir entre les patrons et les ouvriers des relations patriarcales, le gouvernement croit, en sa qualité de « *petit père* », devoir corriger les mutins, il ne manque pas d'admonester aussi les maîtres et d'édicter à leur intention des réglements auxquels ils sont tenus de se conformer. Ainsi, lorsque les dernières grèves éclatèrent en Russie, M. Witte, ministre des finances, déclara aux fabricants: vous ne devez pas oublier les sacrifices que le gouvernement a été obligé d'imposer au pays, afin de protéger votre production. Le gouvernement entend, que les ouvriers aussi aient leur part de bénéfices.

Très intéressant est le tableau de la situation, de la petite industrie en Russie, que trace M. K. Les chiffres à la main, il démontre que les petits métiers, — la production à domicile, — sont condamnés à disparaître, de plus en plus englobés et pour ainsi dire absorbés par la grande industrie ; que l'artisan subit aisément les effets du régime capitaliste, que lui aussi a son patron qui bénéficie de la plus grande part du produit de son labeur. Le producteur se voit obligé de produire pour le compte du capitaliste qui lui fournit la matière première et lui avance une petite somme d'argent, qui les trois quarts du temps représente tout son gain. Et il donne des détails navrants sur la confection des nattes qu'il emprunte à M. Janjoul, inspecteur des fabriques. Le labeur y est le moins rénuméré. Les journées du travail y ont la plus longue durée. Des familles entières, enfants compris, y sont occupées et travaillent jusqu'à quatre heures du matin. Les parents dorment pendant deux ou trois heures à tour de rôle, afin que le métier ne chôme pas. Il y a des localités où, en automne, toute la population féminine émigre dans les provinces qui abondent en bois de tilleuls dont l'écorce sert à cette fabrication. Cette production ne dure que pendant la saison froide. Au printemps, les personnes qui s'y livrent sont exténuées au point de ressembler plutôt « à une ombre qu'à un être humain ».

La réduction des heures de travail jusqu'à 9 et 8 h. adoptée dans certaines fabriques russes n'a occasionné aucune diminution de la production totale. Il fait observer que les fabricants de la région du Nord et de la Pologne, notamment de Sad, en avaient pris l'initiative et adressèrent une pétition au gouvernement dans laquelle, ils demandaient la réglementation de la *courte* journée. Ce sont surtout les fabricants de la région centrale de Moscou qui demeurent réfractaires à toute innovation. Après la promulgation de la loi interdisant le travail des enfants, ils cherchèrent à le remplacer par celui des femmes dont le salaire ne représente que les deux tiers de celui de l'homme. Souvent, il est réduit à 0,80 c. par jour. Mais lorsque fut édictée une nouvelle loi protégeant le travail de

nuit de la femme et ensuite une autre prohibant tout travail dans les fabriques au-delà de 21 h. par jour, plusieurs de ces industriels récalcitrants se virent forcés d'employer deux équipes d'ouvriers et d'ouvrières, travaillant chacune durant 9 h. consécutives.

M. K., conclut qu'en Russie, le capitalisme a produit les mêmes effets qu'à l'Occident de l'Europe. Il termine son exposé par ces paroles : « Lorsque les ouvriers russes seront plus instruits et auront obtenu le droit de se grouper, l'appel de Marx : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous*, sera aussi entendu dans les cités ouvrières dispersées sur les vastes plaines de la Russie. »

Le mouvement social au XIX° siècle par M. WERNER SOMBART. (*Novoié Slovo*, octobre et décembre 1897).— L'A., professeur à l'université de Breslau, prend pour épigraphe les paroles : « Je ne propose rien, je ne suppose rien, j'expose. » Et en se bornant à exposer simplement les faits, il démontre avec une logique admirable que le mouvement socialiste actuel est une conséquence historique de l'application du machinisme et du développement de la grande industrie, de tout l'enchaînement des phénomènes suscités dans la vie sociale des peuples par le nouveau mode de production.

Il distingue dans tout mouvement social, trois éléments : le régime social, les classes et le but final. Tel régime provoque le mécontentement dans telle classe de la société qui alors se fait l'interprète de l'idéal auquel elle avait aspiré. La production capitaliste amena un changement profond dans la vie des classes laborieuses et des privilégiés eux-mêmes. Cette révolution dans l'ordre des choses économiques, qui se répercuta si douloureusement sur le prolétariat, engendré par ces nouvelles conditions sociales, devait attirer à elle l'attention des esprits philosophiques de cette époque. Aussi travaillèrent-ils à élaborer différentes doctrines sociales dans le but de remédier à ce mal. M. Z. fait observer deux moments essentiels dans le mouvement socialiste : le socialisme *réformateur* qui donne lieu au socialisme chrétien, à l'éthique et à la philanthropie (St.-Simon, Fourrier, Owen), et le socialisme *révolutionnaire*. Tandis que le premier cherche à apporter une amélioration dans l'ordre social actuel, le second veut un changement complet du système de production qui repose sur le capitalisme. Selon l'A., le mode de production collectiviste ne sera qu'une conséquence historique du régime capitaliste.

Mais les lecteurs, qui auront intérêt à suivre cette attachante étude, seront obligés de se procurer l'original allemand, attendu que par la décision de trois ministres, la publication de *Novoié Slovo* a été interdite à cause du mauvais esprit de cette revue.

Au bord du golfe (carnet du voyageur), par KOROLENKO, (*Russkoié Bogatstvo*, novembre 1897). — Sous forme de mémoires, narrant son voyage en vue de recherches archéologiques sur un des îlots dans le golfe de la Dobrudja l'A. aborde la question de la subordination de l'individu par l'Etat, et fait allusion à ce que la civilisation en progressant, enraye une à une les libertés primitives chez un peuple.

Le narrateur se trouve au milieu des sectaires Nekrassovtris, descendants d'un certain Nekrassoff qui avec plusieurs cosaques de Don avait quitté sa patrie et était venu s'établir dans la Dobrudja. Cette région appartenait alors à la Turquie, mais en vertu du traité du Berlin, elle a dû passer sous la domination des Roumains. Ceux-ci étant d'une culture plus élevée, nos émigrés se ressentirent bientôt des effets du pouvoir de l'Etat, auquel leurs frères avaient cherché à s'échapper. Ils se virent alors obligés de le subir malgré leur résistance.

Bien que leurs premiers maîtres soient des barbares, que leurs tribunaux, connus par leur vénalité, aient toujours donné raison aux sujets musulmans, ils vivaient sous leur empire, plus libres, plus à l'aise. La civilisation moderne qui amène avec elle l'autorité de l'Etat, les gênent. Dans ses différentes exigences

nécessitées par l'intérêt public, ils voient une oppression, une atteinte à leur liberté. Ainsi ils se refusaient nettement à la vaccination et préfèrent de payer des amendes au cas ils ne peuvent s'y soustraire car dans leur idée c'est là le stigmate de l'antéchrist. L'A. rapporte aussi leur conviction que des trésors enfouis abondent dans le pays et se signalent par des lueurs que l'on peut voir dans la nuit. C'est cet or enfoui qui se purifie par le feu. Comme il faut avoir une autorisation du gouvernement pour faire ces fouilles, ils cherchent à les faire clandestinement et d'aucuns poursuivent eette besogne avec un acharnement tel qu'ils y risquent toute leur fortune dans l'espoir que le trésor déterré les en récompenserait avec usure.

MARIE STROMBERG.

UNE ENQUÊTE
SUR LE MILITARISME ET LA GUERRE

Les incidents bruyants qui, depuis cinq mois, ont passionné et la France et le monde entier ont fait éclater à tous les yeux l'importance de la question de la guerre et du militarisme.

Le problème est grave : il a beaucoup de faces et doit être étudié sans passion. Il touche aux intérêts des individus, des peuples, des nations. Il doit être résolu pour que l'humanité continue sa marche dans la voie du progrès.

Pour aider à cette solution, l'*Humanité Nouvelle*, avec l'appui de la *Vita Internazionale* que dirige à Milan M. E. T. Moneta, et que représente à Paris notre collaborateur M. G. Ciancabilla, a envoyé à foule de notabilités dans le monde entier la lettre suivante en langues allemande, anglaise, française, italienne:

LA VITA INTERNAZIONALE	L'HUMANITÉ NOUVELLE
revue bimensuelle	*revue internationale mensuelle*
Portici Settentrionali, 21	5, impasse de Béarn
MILAN.	PARIS.

Monsieur,

Dans le but d'être utile au développement des idées humanitaires et de la civilisation, la *Vita Internazionale* (Milan) avec l'appui de l'*Humanité Nouvelle* (Paris et Bruxelles), a cru devoir s'intéresser au difficile problème qui, dernièrement, s'est montré dans toute sa gravité et son importance à cause de la délicate question pour laquelle la France et le monde entier se sont passionnés si vivement : nous voulons parler du problème de la guerre et du militarisme.

A cette fin, nous prions tous ceux qui, en Europe, dans la politique, les sciences, les arts, dans le mouvement ouvrier, parmi les militaires mêmes, occupent la place la plus éminente de contribuer à cette œuvre hautement civilisatrice en nous envoyant les réponses au questionnaire suivant :

1° La guerre parmi les nations civilisées est-elle encore voulue par l'histoire, par le droit, par le progrès ?

2° Quels sont les effets intellectuels, moraux, physiques, économiques, politiques du militarisme ?

3° Quelles sont les solutions qu'il convient de donner, dans l'intérêt de l'avenir de la civilisation mondiale, aux graves problème de la guerre et du militarisme ?

4° Quels sont les moyens conduisant le plus rapidement possible à ces solutions ?

Nous vous prions très vivement de bien vouloir accueillir favorablement ce questionnaire et de nous envoyer la réponse avant le 25 Avril *au plus tard*, afin qu'elle paraisse dans la *Vita Internazionale* et l'*Humanité Nouvelle*.

Dans l'espoir que vous ne voudrez pas refuser votre parole autorisée à une enquête aussi importante et aussi féconde, nous avons l'honneur de vous présenter l'assurance de nos sentiments distingués.

E. T. MONETA,
Directeur de la *Vita Internazionale*
21, Portici Settentrionali,
Milan.

A. HAMON,
Directeur de l'*Humanité Nouvelle*
3, Boulevard Berthier,
Paris.

G. CIANCABILLA,
Correspondant parisien de la *Vita Internazionale*
101, avenue de La Bourdonnais,
Paris.

Les réponses seront publiées à la fois en italien dans la *Vita Internazionale* et en français dans l'*Humanité Nouvelle*.

Comme le lecteur peut s'en convaincre, l'œuvre qu'entreprennent ainsi ces deux revues est difficile, mettant en jeu les graves intérêts matériels et moraux. Elles ont, en ce faisant, la certitude d'aider à la recherche de la vérité, à son expansion et à la marche des hommes vers un mieux être toujours désiré.

L'HUMANITÉ NOUVELLE.

REVUE DES LIVRES

LIVRES DE LANGUE FRANÇAISE

Etudes de science Sociale par JULES BROUEZ; 1 vol. in-8 de 271 pages; papier de Hollande; Bruxelles 1897; imprimerie Monnom. — C'était en 1846, le premier disciple de Colins, Louis de Potter, venait de publier le premier ouvrage de science sociale réelle, *la Justice et sa sanction religieuse*. Ce livre tombé entre les mains d'un jeune clerc de notaire, M. Jules Brouez, fut comme la révélation de la vérité. Il le lut, le relut, le médita; dès lors ses convictions philosophiques et économiques furent définitivement arrêtées: le socialisme rationnel comptait un nouvel adepte.

Depuis cinquante ans, notre vieil ami qui est maintenant le doyen de notre groupe n'a pas varié dans ses idées. Aujourd'hui comme aux premiers jours sa pensée est constamment tournée vers ce noble but: travailler jusqu'à son dernier soupir à l'émancipation de l'humanité. Comme propagandiste, il nous a valu l'adhésion de Cappelle et de Malotau, morts depuis, celle de M. Mangin, notaire à Mons, Malengraux, Mesplon professeur, Arthus pharmacien, Passelecq ingénieur. Ses deux fils ont été élevés dans les principes rationalistes; malheureusement un de ces deux jeunes gens qui donnait les plus hautes espérances est mort prématurément. L'autre a fondé *La Société Nouvelle*, cette grande revue internationale qui s'est éteinte après une durée de douze ans, non sans avoir jeté un certain éclat: dix-huit journaux français ont parlé de cette publication. D'ailleurs le drapeau n'est pas tombé; il n'a fait que changer de mains et les doctrines qu'il représente sont les mêmes: elles sont soutenues par *l'Humanité Nouvelle*.

Le livre que j'ai sous les yeux est la collection des divers articles publiés par M. Jules Brouez, dans la *Société Nouvelle*. C'est bien surtout à lui qu'il convient d'appliquer le fameux aphorisme de Buffon: « Le style c'est l'homme. » En relisant ces pages éloquentes, je me reporte par la pensée à cette solitude de Wasmes; assis à l'ombre des grands arbres nous causons, et j'écoute avec une respectueuse sympathie ce grand et beau vieillard qui parle lentement, clairement, en un langage toujours sobre et élevé de toutes ces grandes questions contemporaines, actuellement classées sous le titre: question sociale. Tel je l'ai entendu, tel on le lira.

Rien n'est plus difficile, disait Descartes, que de faire accepter la vérité. Ces difficultés relativement surmontables lorqu'il s'agit de découvertes purement physiques vont presque jusqu'à l'impossibilité quand on envisage ce que peut être l'exploration du monde moral. Dans le domaine matériel, les jeunes gens qui ont pu échapper à l'abrutissement de l'enseignement universitaire ont l'esprit libre, exempt de préjugés; ils peuvent contrôler expérimentalement les nouveautés scientifiques et imposer silence aux séniles obstructions des perruques académiques. Mais au sein de l'ordre moral rien de pareil; l'observation ne vaut; elle est impuissante, car l'emploi de l'induction doit faire place à la mé-

thode déductive où l'on procède par enchaînement d'identités et non d'analogies. Et comment attirer l'attention des hommes instruits, surtout des savants officiels quand on vient leur présenter une théorie qui est en opposition formelle avec tout ce qu'on a cru possible depuis l'origine sociale? Aussi la vérité serait-elle condamnée à rester au fond de son puits, si la nécessité de l'ordre, vie sociale, n'obligeait à l'en faire sortir. C'est en se plaçant au point de vue de cette nécessité que M. Jules Brouez a écrit son beau travail. C'est autour de cette question d'ordre qu'il fait pivoter toute son argumentation.

Il y a deux méthodes pour arriver à la conscience de son lecteur : l'une, c'est la démonstration directe ; dans l'autre on suppose le problème résolu et l'on en tire toutes les conséquences logiques. Alors si ces conclusions ne rencontrent pas d'obstacles et forment un tout parfaitement harmonique, si l'ensemble s'explique clairement aussi bien que les détails, c'est que le problème rationnellement posé sera facile à résoudre. De ces deux manières, c'est celle-ci qui nous paraît la meilleure et la plus pratique. Elle a été employée par l'auteur.

Son ouvrage se divise en trois parties : la première s'occupe du bourgeoisisme ; la seconde traite principalement de la lutte des classes; la troisième renferme les chroniques et les différentes critiques philosophiques.

Le terme « bourgeoisisme » demande à être précisé. « Le mot *Bourgeoisisme*, dit M. Brouez, n'a pas encore trouvé place dans nos dictionnaires officiels. Néanmoins, l'adoption de ce néologisme s'impose. Il a l'avantage de représenter une institution sociale que l'on peut, que l'on doit examiner, et non ceux qui la soutiennent et dont les intentions échappent au jugement. C'est dans ce sens que nous entendons le mot *bourgeoisisme*, au cours de ce travail. »

En fait la société, n'a connu jusqu'ici que deux espèces de souveraineté: La première, la théocratie ou le droit divin. C'est le régime nobiliaire, sous lequel les développements de l'intelligence sont monopolisés par le sacerdoce pendant que le sol, source passive de toutes richesses est aliéné à une caste.

La seconde, la démocratie ou le droit populaire. C'est le régime bourgeois, sous lequel les développements de l'intelligence sont monopolisés par la richesse pendant que le sol, source passive de toutes richesses devenu valeur marchande, se trouve à la disposition de qui peut l'acheter.

Sous la première souveraineté le maintien de l'ordre est relativement facile, l'instruction restant soumise à l'éducation ; la richesse foncière dominant la richesse mobilière, et l'ensemble des institutions sanctionné par une inquisition qui empêche l'examen de l'hypothèse servant de base à la société.

Sous la seconde souveraineté, le maintien de l'ordre devient de plus en plus difficile. Il n'y a plus d'éducation commune, et contrairement à ce qui se passait autrefois, c'est l'instruction qui dirige toutes les manifestations de la vie individuelle et sociale. Or, l'enseignement donné aux jeunes générations est essentiellement matérialiste ; sa conclusion *post mortem nihil* en rétrécissant le champ de l'idéal ramène toute l'existence présente à un combat acharné d'où chacun veut sortir vainqueur. De là les haines déchaînées, la guerre des passions; tous contre un, un contre tous, et tous contre tous. Au point de vue économique, l'argent qui occupait autrefois le troisième rang est maintenant passé au premier, et comme avec l'argent on peut avoir du sol d'où sont tirées les richesses — ne l'oublions jamais — il en résulte que la puissance de chacun est proportionnelle au chiffre de sa fortune. Le capitaliste dispose en réalité de la vie du prolétaire. Il semblerait qu'il dut sauter aux yeux que pareille situation est essentiellement anarchique, et qu'à s'obstiner à la conserver plus longtemps on marche à la mort sociale. Il n'en est rien pourtant, et c'est avec raison que M. Jules Putsage a pu écrire dans la belle préface qu'il consacre aux *Etudes de Science sociale* : « Aujourd'hui encore, le problème social n'est pas même posé, il préoccupe toutes les intelligences, inquiète les gouvernements, bouleverse les partis et met en question l'existence même des sociétés ; mais la cause du mal dont notre civilisation souffre et se meurt n'a pas encore été déterminée d'une manière incontestable, et c'est empiriquement, et comme à tâtons, qu'on cherche, dans les ténèbres, un remède, ou plutôt un expédient capable de prolonger son existence compromise. »

Etant donné que l'ordre n'est plus possible par la compression de l'examen, il demeure évident qu'il faut chercher une base d'ordre qui puisse braver l'examen, une base d'ordre rationnellement incontestable. C'est, dirait-on, simple comme bonjour. C'est en effet très simple. Cependant adressez-vous aux hommes instruits, et vous n'en trouverez peut-être pas un par millier qui vous comprenne. Comment se fait-il que des ingénieurs par exemple, des hommes capables de résoudre comme en se jouant les plus hautes difficultés de la mécanique, ne parviennent pas à lier les deux propositions qui constituent la donnée du problème social? — Parce que les recherches dans les sciences physiques ne contrarient en rien les intérêts immédiats des chercheurs, tandis qu'il en est tout autrement en matière de socialisme. Ici, le bourgeois s'imagine toujours qu'on en veut à sa poche. Aussi est-il bien décidé à rejeter, sans plus ample examen, toute théorie sociale nouvelle.

C'est que pour étudier à fond les merveilleuses conceptions de Colins, il faut non seulement de l'intelligence, mais surtout un grand cœur, un dévouement sans bornes. Les anciens chrétiens avaient la folie de la croix; les socialistes rationnels doivent être possédés de l'amour infini de l'humanité, et c'est parce que notre vieil ami, bientôt octogénaire, est encore dévoré du feu sacré qu'il a pu écrire les pages d'un souffle si élevé qui m'ont tant ému.

Le but de M. Brouez a été — non pas de donner la solution du problème social — elle se trouve dans Colins, mais seulement d'indiquer aux hommes de bonne volonté, la voie à suivre pour arriver à cette solution. Une lecture attentive des *Etudes de science sociale*, montrera que ce but a été pleinement atteint, aux yeux de tout homme non prévenu.

La cause du mal est parfaitement vue dans les deux premiers chapitres *du problème social* et *le bourgeoisisme*. Voici la fin du premier article:

« Quelques-uns, prenant comme toujours l'effet pour la cause, rejetteront sur la liberté de la presse la cause du mal social. Il faudrait la museler, disent-ils, l'anéantir, s'il se peut; sans remarquer que la presse est l'humble servante des idées du jour, affirmant *ex professo* l'impossibilité de trouver une règle d'action incontestablement rationnelle. D'autres, au contraire, n'hésitent pas à déclarer que le mal a sa source dans l'asservissement de la presse et demandent l'abolition de toutes les lois qui en règlent l'usage: on voit d'ici ce que produirait ce déchaînement d'utopies et de mensonges. Puis, la cohorte des « hommes pratiques » qui veulent l'accord entre le capital et le travail, entre la pauvreté et la richesse, sans voir qu'une pareille discussion met plus en évidence encore un paupérisme déjà difficilement supporté. On le voit, d'accord pour constater le mal, le dissentiment est complet pour en établir la cause. Cependant, à en juger par les symptômes récents, nous approchons du moment décisif où les vanités devront courber le front devant les événements, constater l'inanité des remèdes employés jusqu'ici, et reconnaître enfin que la cause du mal rentre dans l'*ignorance où se trouve la société relativement à l'incontestabilité du droit et de sa sanction inévitable*. Avant cette constatation, il nous paraît difficile, non pas de résoudre le problème social, mais simplement de le poser. Il ne l'a pas été jusqu'ici et ne saurait l'être aussi longtemps que durera la prépondérance du bourgeoisisme. Il importe donc de dire en quoi consiste le bourgeoisisme, avant et après sa naissance et sa fin plus ou moins prochaine. »

C'est l'objet des développements du second chapitre. L'A. examine longuement les différents états d'esclavage domestique, de servage, de corporations ouvrières pour arriver au prolétariat, l'expression la plus dure de toutes les exploitations accumulées depuis des siècles, et il montre que l'antagonisme entre riches et pauvres est plus accentué que jamais. Finalement la situation est celle-ci:

« La bourgeoisie ayant bruyamment fermé les portes du ciel, se mit à l'œuvre afin de justifier sa victoire et notifier son avènement officiel au gouvernement des hommes. Elle avait prononcé le cri de « laisez faire, laissez passer ». Les masses étaient accourues, croyant à l'aurore d'une liberté encore mal définie.

« Le combat terminé, elle renvoya ses milices en leur disant: « Chacun chez soi, chacun pour soi », essayant ainsi de reconstituer un patriotisme que ne soutenait plus l'idée religieuse. Puis la liberté du commerce entre les nations

est proclamée et en même temps le peuple, combattant de la veille, est exilé dans l'égoïsme le plus étroit. Ainsi fut appliquée, au profit de la nouvelle classe, l'ancienne devise despotique : « Diviser pour régner. » De ce monstrueux éclectisme sortit une doctrine plus monstrueuse encore : *l'économie politique*, inconcevable assemblage de contradictions, d'erreurs et d'impossibilités ; pseudo science contaminant le corps social et les générations naissantes en semant jusque dans la plus humble école de village les germes de révolutions et d'utopies.

. . . .

« La bourgeoisie a souffert et lutté avec des alternatives de succès et de revers, maintenant toujours haute et visible son arme indestructible : le libre examen. Quand enfin arrivée au pouvoir, ce libre examen lui demanda ce qu'elle comptait faire, elle montra sa bible, l'économie politique, une réponse dilatoire. C'en est fait d'elle, son cycle est accompli, son rôle est terminé, elle doit céder la place à une nouvelle conception de la société. »

Cet ouvrage n'est pas destiné au commerce de la librairie. Il est réservé aux hommes d'étude à qui il est offert, et qui n'auront qu'à le demander. L'œuvre éparse de M. Jules Brouez a été réunie en une impression de luxe par les soins de sa digne compagne ; elle forme un superbe in-8 de près de 300 pages qui a été envoyé aux amis de l'auteur et à ceux qui ont été jugés aptes à lire ces hautes études avec fruit. A quoi bon en effet livrer au public des travaux qu'il est incapable de comprendre et qui n'éveilleraient même pas sa curiosité ? Longtemps encore peut-être, les socialistes rationnels devront se résigner à l'isolement : malheur à qui devance son époque, a dit je crois Lamartine, il est sûr d'être écrasé. Et qu'importe d'être écrasé, répondra notre vieil ami, si l'on a fait son devoir ! FRÉDÉRIC BORDE.

Psycho-physiologie du génie et du talent, par MAX NORDAU. 1 vol. in-18, 169 pages ; Félix Alcan, éditeur ; 2 fr. 50; Paris 1897. — L'A. de *Dégénérescence* nous donne en ce livre — dont l'excellente traduction est de M. A. Dietrich — une nouvelle théorie du génie qui diffère sensiblement de celle de Cesare Lombroso. M. N. semble s'être proposé d'établir que le génie n'est pas une psychose ; il conclut, d'ailleurs, en ce sens. Sa définition ne satisfera peut-être pas ceux qui vivent d'idées reçues ou ont des conceptions aprioristiques sur toutes choses. Il importe peu. La théorie de M. N. est claire : Le génie « authentique » n'est pas une psychose.

En une sorte d'introduction l'A. étudie les rapports entre cerveaux inférieurs et cerveaux supérieurs et nous donne les raisons du misonéisme de la foule. La majorité est composée d'hommes ordinaires condamnés par leur nature même à un travail qui n'exige pas d'effort cérébral, c'est ce qui fait que la foule se défend contre les nouvelles idées « non parce qu'elle ne veut pas les penser mais parce qu'elle ne peut pas les penser. » Cela exige un effort et, tout effort étant douloureux, on écarte de soi la douleur. Pour cette raison, la majorité repousse les génies, mais demain son niveau intellectuel sera celui de l'homme de génie d'aujourd'hui et le génie d'alors, pour être digne de ce nom, devra être supérieur à son confrère de la veille.

M. N. pour définir le génie et le talent part d'un point de vue absolument matérialiste : c'est dans la constitution de l'organisme qu'il faut chercher l'explication et les bases des deux phénomènes. Tout d'abord, qu'est-ce que le talent ? « Un talent est un être qui accomplit des activités généralement ou fréquemment pratiquées mieux que la majorité de ceux qui ont cherché à acquérir la même aptitude. » Il n'en est pas de même pour un génie qui lui, « est un homme qui imagine des activités nouvelles non encore pratiquées jusqu'à lui ou pratique des activités connues d'après une méthode entièrement propre et personnelle. » Nécessairement les bases ne sont pas les mêmes, car ainsi, le talent ne serait que la conséquence d'un entraînement reposant sur un plein déploiement des dispositions naturelles possédées par la majorité des individus sains et normaux, tandis que le génie repose « sur un développement organique primitivement supérieur. » C'est, pour le talent, la théorie du Devenir de Hegel dépouillée de sa métaphysique ; nous exprimerons à ce sujet cette réserve, que nombre d'organismes

peuvent être entraînés sans pour cela atteindre au talent. Pour M. N. c'est une question d'années et d'influence extérieure et non de disposition. C'est aussi une question d'influence extérieure qui amène les individus à choisir une carrière et leur soi-disant inclination pour des vocations déterminées ne seraient que la conséquence d'une aversion prononcée par d'autres vocations. M. N. nous permettra de n'être pas absolument de son avis sur ce point. Pour nous, les tendances chez un individu ne s'expriment pas négativement, nous basant sur ceci : que la variété des professions entraîne une sorte de polymorphisme dans les cérébralités qui acquièrent une structure spéciale que nous ne pouvons connaître vu l'état actuel de la science. Cette structure est transmissible par hérédité, d'où : un individu peut naître prédisposé à telle ou telle carrière. Il importe de tenir compte de ceci dans l'éducation, car, en détournant brusquement un individu de sa voie, on a grande chance d'en faire ce que l'on appelle communément un « raté » qui, sous la pression du milieu peut devenir un être antisocial.

Pour en revenir au génie, M. N. se séparant ici de C. Lombroso, dit que le génie n'est pas une psychose, et si quelquefois l'apparition de fonctions nouvelles amène des troubles cérébraux qui passent pour autant de stigmates de dégénérescence cela ne prouve pas que le génie est à priori une psychose.

Les parties essentielles du génie sont le jugement et la volonté. Il faut que l'un et l'autre soient supérieurement développés ; il faut que le jugement puisse élaborer une représentation de mouvements et que la volonté puisse transformer ces représentations de mouvements en mouvements. Voilà donc les bases organiques du génie : « Un puissant développement des centres du jugement et de volonté. » Cette définition nette, claire, précise est bien faite pour nous satisfaire ; il convient de lire le livre de M. N., il contient trop d'idées pour qu'on puisse les résumer toutes et nous pensons qu'il contribuera puissamment à éclaircir la question si complexe des manifestations extérieures de l'esprit humain.

G. Gressent.

Les origines de la technologie, par A. Espinas. 1 vol. in-8°, 295 pages. F. Alcan, éditeur, Paris 1897. — L'A. étend d'une manière démesurée le sens du mot technologie, il y fait rentrer la médecine, la morale, la rhétorique ; il aborde les théories philosophiques servant à expliquer soit le monde, soit la vie. Ce plan est tellement vaste que les questions relatives à l'art industriel et à l'économie sont à peine abordées, ou bien sont traitées d'une manière si légère, que les explications sont peu intelligibles. L'art grec par excellence est l'architecture. On possède un assez grand nombre de documents sur les constructions ; M. E. ne paraît pas avoir connu les études épigraphiques de M. Choizy, pleines cependant de renseignements précieux. Les progrès des constructions navales, de l'armemement militaire, de l'art des sièges, ont exercé une influence bien visible sur l'histoire grecque ; ils sont à peine indiqués. Il ne semble pas que les ateliers grecs aient connu la division du travail qui a caractérisé la manufacture du XVIII° siècle, la décomposition du travail en tâches parcellaires sériées : à quoi tient cette différence ? Pourquoi le capitalisme industriel n'a-t-il pas pris un développement régulier comme dans l'Europe moderne ? Ces questions n'intéressent pas l'A. Par contre, M. E. se donne beaucoup de mal pour trouver une époque théologique dans la technologie.

G. Sorel.

Le Socialisme en Angleterre, par Albert Métin. Vol. in-18, de IV, 310 pages, 3 fr. 50. Félix Alcan, éditeur, Paris 1897. — M. Demolins affirmait qu'il n'y a pas de socialistes en Angleterre, que leurs doctrines y sont mort-nées au moment même où M. M. consacrait un volume à l'historique des doctrines socialistes en Angleterre depuis Robert Owen. Ils ont au fond tous les deux raison, M. M. plus que M. Demolins parce qu'il est incontestable que des doctrines qui sont aussi entrées dans les mœurs que les doctrines socialistes ne peuvent être qualifiées de mort-nées ; mais M. Demolins a raison également, car l'adoucissement qu'apportent aux principes socialistes le fabianisme, le mouvement intense des sociétés coopératives peut passer pour une déviation plus que pour

une application du socialisme intégral. C'est là un point de vue qui n'a pas échappé à M. M. et qui est résumé admirablement dans sa courte conclusion. Il constate en effet que le triomphe des Trade-unions borne l'idéal de l'ouvrier aux intérêts de ses associés dans l'union, qu'il achemine au socialisme d'état; que d'autre part le socialisme anglais est fait de sentimentalisme et de ce déisme vague des Pierre Leroux et des Louis Blanc, légèrement teinté de morale protestante. Sa conclusion est que l'Angleterre ne paraît pas appelée à devenir un centre de socialisme révolutionnaire mais que le programme minimum y peut être réalisé plus complètement et plus tôt que dans les autres pays. Or la plupart des socialistes pensent que l'obtention du programme minimum coïncidera dans de semblables conditions avec l'embourgeoisement des forces vives du socialisme et que tant qu'en face des coopératives, des trade-unions, se dressera l'organisation capitaliste, une réaction sera possible. On voit par les questions mêmes que soulève la lecture du livre de M. M. qu'il n'est pas banal. C'est un résumé solidement construit, un peu hâtif parfois bien que toujours consciencieux et documenté. Nous regretterons seulement l'absence d'un index qui faciliterait les recherches et constaterons que le chapitre sur l'anarchie est un peu écourté. Il est vrai d'ajouter à la décharge de l'A. que l'anarchisme communiste est d'existence relativement récente et qu'il était assez difficile de tenir ses gestes à jour au moment où M. M. ordonnait les éléments de son livre. Il y a quelques erreurs de fait dans ce chapitre : ainsi l'A. parle de M. Bevington (p. 300) alors qu'il s'agit de Mme Bevington, récemment décédée. En tous cas les lecteurs de l'*Humanité Nouvelle* trouveront les renseignements les plus complets sur l'état de la question dans un prochain article de M. J. Perry.

Napoléon Ier en Russie, par VASSILI VERESTCHAGIN, vol. in-18°, de VI-280 pages, 3 fr. 50. — Librairie Nilsson, Paris 1897. — Le célèbre peintre russe, qui a écrit cet ouvrage, en a fait le commentaire des tableaux qu'il a exposés, il y a un an, au cercle Volney quand le pseudo-patriotisme de ses confrères parisiens l'a contraint à démissionner. En fait, M. V. révèle au lecteur français une source de renseignements qui lui serait difficilement accesible, ce sont les journaux des envahis, naturellement peu enthousiasmés de la conduite des vainqueurs, mais M. V. connaît très bien les textes des mémoires français, ce qui lui a permis de varier son récit et de lui donner presque autant de couleur qu'à ses merveilleuses toiles. Aussi *Napoléon Ier en Russie* est-il d'une lecture fort attrayante, ce qui n'empêchera pas le sociologue d'y trouver beaucoup à glaner.

ALBERT SAVINE.

Heures de Travail et Salaires, par MAURICE ANSIAUX. Vol. grand in-8°, 5 fr. Paris 1896 Félix Alcan, éditeur. — L'A. est un partisan de la paix sociale. Comme beaucoup d'esprits pacifiques, il a été appelé à étudier la situation économique actuelle des ouvriers. Jetant un regard sur le passé, il montre l'impossibilité presque absolue où sont les salariés de devenir patrons et il blâme l'attitude de ces prétendus amis du peuple qui offrent aux ouvriers comme idéal, la « faculté de sortir de leur classe ». Avec un pareil idéal, dit-il on ne relèvera jamais les travailleurs manuels dans leur ensemble. L'A. paraît optimiste. Il croit qu'entre « les aspirations des classes ouvrières permanentes créées et multipliées par la grande industrie et les nécessités inflexibles de la lutte économique internationale », il existe un terrain de conciliation. C'est, d'après lui, l'ignorance où l'on se trouvait de cette vérité, qui a créé le socialisme.

Il démontre, avec raison, la vanité de la loi d'airain des salaires, et il pense que des réformes prudentes en matière d'heures de travail et de salaires, pourront atténuer progressivement le surmenage et la gêne, amener la paix entre les hommes, et faire cesser ces contrastes, d'autant plus révoltants pour les travailleurs que « les fortunes brillantes et tapageuses sont loin d'être toujours le résultat du travail, l'œuvre du mérite, le fruit du talent et de la persévérance. » En bon pacificateur, il ne dédaigne pas la force. Si les imposants effectifs militaires et policiers des grandes cités industrielles ne sont que des expédients, « on peut, à l'heure critique, avoir pour obligation très stricte de les mettre courageusement (?)

et énergiquement (!) en œuvre ». Mais, pour lui, ce n'est pas une solution désirable. Si la Force n'est pas un argument décisif contre les travailleurs, il n'en est pas de même vis-à-vis des patrons et, dans un chapitre très intéressant, M. A. nous montre comment les concessions des capitalistes à leurs ouvriers ont été obtenues par la violence. Grâce à elle, les Trade-Unions anglaises purent enfin se créer, se maintenir; obtenir la journée de 10 heures dont l'adoption, en 1847, détermina une progression de l'industrie textile en Angleterre, alors que John Bright (un économiste *très distingué*) « avait prédit des ruines et prophétisé des catastrophes. » Donc, aux grèves, M. A préfère la *Conciliation*. Il vante ceux qui adoptent cette mesure, — cette demi-mesure plutôt — puisque, il le reconnaît: « Malgré ces adoucissements et ces progrès, le contenu des contrats passés entre les patrons et les travailleurs reste, au point de vue économique, fort peu satisfaisant pour ces derniers. »

M. A. étudie les conditions du travail en Belgique et il nous assure — sans nous étonner — que « là aussi le travail excessif règne encore dans une sérieuse proportion. » L'A. se prononce sur la journée de 8 heures: «... Jamais revendication ouvrière n'a été plus malencontreuse que la présente; car la journée de huit heures est destinée à provoquer à bref délai une baisse universelle des salaires, à déchaîner par suite une multitude de grèves et à aggraver, pour cette double raison, la stagnation des affaires »; et Tom Mann le scandalise, quand il déclare que, « si la journée de 8 heures étant fixée par la loi, le nombre des victimes du chômage restait le même, ou tendait à augmenter encore, *il faudrait réclamer une nouvelle diminution de la journée de travail* ». Contre cette réforme suivent de nombreuses considérations qui, à 50 ans d'ici, auront probablement pour effet d'assimiler M. A. à un « John Bright belge » — quant aux heures de travail. Ni les écrits autorisés de M. Brentano, ni les expériences concluantes, en faveur de la journée de huit heures, en Amérique, en France, en Angleterre, en Belgique même, ne peuvent le séduire; toutefois, sa magnanimité va jusqu'à demander, pour la Belgique, la suppression de « ces journées de 14, de 13, voire de 12 heures! » Et l'on comprend très aisément, après avoir lu les tirades de l'auteur contre la journée — pourtant si *raisonnable*, si *bourgeoise* — de 8 heures, que les thèses du « living wage », du « minimum de salaires » et du « salaire familial » trouvent auprès de lui un accueil plutôt glacial.

M. A. ne paraît pas très affirmatif sur la question de l'alcoolisme. Il pense que la diminution des heures de travail entraînerait au début « une certaine recrudescence d'alcoolisme »; quoique, de son propre aveu « parfois les ouvriers consomment autant d'alcool pendant la durée du travail qu'après son achèvement ». L'A. constate, avec beaucoup d'économistes, que « le résultat principal de la hausse des salaires est l'augmentation de la consommation des produits ». Pour arriver à cette hausse des salaires, il préconise la participation aux bénéfices, appliquée en généralisant la formule piquante du professeur Nicholson: « Les ouvriers doivent produire eux-mêmes la part de bénéfices qui leur est attribuée ». C'est de la générosité!

En résumé, selon M. A., il faut « changer l'homme » d'abord; les institutions, ensuite; créer des institutions de conciliation; faire quelques autres timides réformes... et c'est tout! Les mesures proposées par lui sont certainement insuffisantes; mais, il faut encore une fois de plus le répéter, si tout ce qui vise à diminuer les souffrances de la classe laborieuse était appliqué, le but *final* n'en existerait pas moins. Le mal social n'est pas dans la misère des travailleurs, pas même dans l'opulence de leurs maîtres; il est tout entier dans le système de la propriété individuelle, qu'il faut *complètement* supprimer. Toute réforme, toute action à côté, qui ne tendront pas vers ce but, ne changeront rien à la situation actuelle. Le livre de M. A. a été imprimé par le personnel d'une firme composée d'ouvriers affiliés à l'association libre des compositeurs et imprimeurs typographes de Bruxelles, dont le tarif impose un salaire *minimum* de 5 fr. 50 pour 10 h. de travail. Il est remarquablement édité. Une diminution de travail quotidien aurait certainement produit un ouvrage supérieur — au point de vue typographique.

Rêves et Ressouvenirs, par R.-G. MAGE, LX pages, petit in-8, Montpellier, Coulet, éditeur. — Puisque nous parlons des livres bien édités, en voici un autre. C'est l'œuvre d'un jeune et d'un modeste. « A mes amis, je dédie ces premiers bégaiements d'une âme qui sent beaucoup et qui voudrait avoir exprimé un peu de ce qu'elle sent » Reportons-nous à tels tableautins, délicieux dans leur note triste et mélancolique : « Légende » ; « Rêverie » ; « Fantômes »; « ? » ; « Veillée de Mort ». Ces bégaiements sont aussi des promesses ; M. M. les tiendra, surtout s'il veut bien reconnaître un jour que le bien et le beau sont dans l'*activité*.

A. D. BANCEL.

Almanach de la Question sociale pour 1898; Fort vol. in-8° raisin de 272 pages, 1fr. 50 ; Paris 1897. — *L'Almanach de la Question sociale* vient d'entrer dans sa huitième année et son succès a été s'affirmant de plus en plus, forçant ainsi le directeur, M. P. Argyriadès, à élargir tous les ans le cadre devenu trop étroit. L'almanach de 1898 renferme plus de cent articles, dûs aux écrivains les plus autorisés du socialisme et aussi à l'élite de la littérature contemporaine. De nombreuses gravures dûes aux maîtres du dessin encadrent le texte. En l'avant-propos, M. A. nous explique le but de sa publication : c'est surtout la propagande. Si la partie récréative tient une place relativement large c'est que l'almanach ne s'adresse pas seulement à des convertis.

Etant destiné à propager la doctrine, il ne faut pas rebuter les nouveaux, mais au contraire s'efforcer par le choix de variétés amusantes à éveiller leur curiosité et leur intérêt. C'est pour arriver à ce résultat que M. A. n'a pas craint de prendre à la fois comme collaborateurs les penseurs les plus profonds, les apôtres les plus ardents et les écrivains les plus estimés de l'époque, et c'est pourquoi nous trouvons pêle-mêle des pages de MM. Zola, Aurélien Scholl, Mirbeau, A. Hamon, Jaurès, Reclus, Jean Grave, Bruant, Spencer, Rochefort, Kropotkine, Geffroy, Tom Mann, etc., etc. Il nous est impossible de citer tous les articles qui sont sortis de ces plumes. Nous ne pouvons qu'en recommander la lecture.

La volonté de vivre, par VICTOR CHARBONNEL. Vol. in-18 jésus de 310 p., 3 fr. 50. Paris 1897. Armand Colin et Cie éditeurs. — Le livre de M. V. C. est très intéressant, encore que je considère comme fausses les idées dont il est rempli. Mais il a un immense mérite : c'est un livre qui fait penser. Il nous ramène aux plus grands problèmes et je cite comme particulièrement intéressant à ce point de vue les chapitres suivants : Vivons en nous, l'Eveil de la conscience, Silence et recueillement, la Religion, l'Idéal. On peut ne pas partager les idées de M. V. Ch., on sera quand même attaché à son livre, car il est rempli de poésie. Il est des chapitres charmants, qui sont de purs chefs-d'œuvre : Plonge ta coupe au fond des eaux, Heureux les morts, Prière au Dieu inconnu.

Enfin il est une chose sur laquelle on ne saurait trop insister, c'est le beau style dans lequel est écrit le livre. C'est la belle langue philosophique, majestueuse et simple, grande et claire dans sa sobriété, qui touche aux problèmes les plus ardus et les plus arides sans cesser d'être claire, attachante, coulante et facile. Bref, c'est un livre à lire pour ceux qui aiment à penser, comme pour ceux qui aiment le beau langage.

L'Evolution du commerce dans les diverses races humaines, par CH. LETOURNEAU. Volume in-8 de 581 pages : 9 fr.; Vigot éditeur, Paris, 1897. — En ce volume, M. Ch. L., continuant son enquête sur le développement humain nous montre l'évolution du commerce dans les diverses races humaines. D'après les uns, le commerce est un impeccable bienfaiteur de l'humanité ; à lui revient tout l'honneur de la civilisation, de la paix, des progrès de l'Industrie, de la Science et des Arts. D'après les autres, au contraire, il doit être considéré comme une plaie, la source des guerres, le prétexte à la satisfaction de nos plus mauvais instincts. Aux uns comme aux autres répond le livre de M. L. Il porte en épigraphe : « Le commerce ! Qui le pourrait assez louer ou stigmatiser ? C'est un malfaiteur plein de vertu. » C'est là la conclusion à laquelle on arrive nécessairement quand on a lu cette intéressante étude.

M. L. est cependant obligé de reconnaître qu'actuellement les inconvénients du commerce vont en grandissant de jour en jour, et que les passions, comme aussi les misères qu'il soulève sont de plus en plus funestes : « que cette dépravation mercantile grandisse davantage, devienne universelle, et l'humanité civilisée ne méritera plus guère de vivre... Il faut que Mercure cesse d'être le dieu des marchands ; mais une telle réforme est-elle possible !... » Si l'on suit les règles de la logique, on est obligé d'admettre que le mercantilisme va aller en se développant de plus en plus, et on arrive à un tableau effrayant et sinistre d'une société entièrement dégradée, ne vivant que pour l'argent, sans plus aucune aspiration noble, sans plus aucun autre désir que s'enrichir. M. L., croit que nous n'atteindrons jamais ce triste idéal ; il espère une réaction, dont il entrevoit l'esquisse dès à présent. Souhaitons qu'il ait vu juste « sans quoi notre humanité prétendue civilisée mourra, et d'une vilaine mort. » GUSTAVE CHARLIER.

Essais sur la conception matérialiste de l'histoire, par ANTONIO LABRIOLA. 1 vol. in-12 de 348 pages, 3 fr. 50. Giard et Brière, éditeurs, Paris 1897. — Le livre du professeur L. constitue une introduction aux études sur l'histoire suivant la conception marxiste, un discours préliminaire (comme en écrivaient les auteurs du dernier siècle), plutôt qu'un exposé magistral d'une doctrine ; aussi est-il difficile d'analyser l'œuvre du professeur italien. Cette œuvre a fait l'objet de discussions très approfondies de la part de M. Andler dans la *Revue de métaphysique et de morale* (sept. 1897) et de la part de M. Durkheim dans la *Revue philosophique* (décembre 1897). Je me bornerai à appeler l'attention sur quelques points.

Le marxisme est surtout connu en France par des formules ayant un air de profonde science, en vertu desquelles on décrit l'avenir et on excommunie les incroyants. Le volume de M. L. ne manquera pas de causer une certaine surprise à ceux qui se sont fiés aux commentateurs politiciens. On ne pourra pas dire que c'est un livre sans autorité, car l'auteur a eu avec Engels une longue correspondance et ce qu'il écrit peut être considéré comme l'expression authentique de la pensée du célèbre ami de Marx. Tout le livre est consacré à développer et expliquer une formule dans laquelle M. L. résume ce qui est essentiel dans la conception marxiste : je le donne ici en entier : « Etant données les conditions de développement du travail et des instruments qui lui sont appropriés, la structure économique de la Société, — c'est-à-dire la forme de production des moyens immédiats de la vie, — détermine sur un terrain artificiel, *en premier lieu et directement*, tout le reste de l'activité pratique des associés et la variation de cette activité dans le processus que nous appelons histoire, c'est-à-dire : la formation, les frottements, les luttes et les érosions des classes, — les rapports régulatifs correspondants du droit et de la morale, — et les raisons et les modes de subordination et de sujétion des hommes envers les hommes, et l'exercice correspondant de la domination et de l'autorité, en somme ce qui donne naissance à l'Etat et ce qui le constitue. Elle détermine *en second lieu* la tendance et, en grande partie, *d'une façon indirecte*, les objets de l'imagination et de la pensée dans la production de l'art, de la religion et la science. » (p. 239)

Toute formule donne à la pensée plus de rigidité qu'elle n'en comporte et peut servir de base, par suite de cette rigidité, à une scolastique. Les développements donnés par le professeur italien ont pour objet de couper court à toute tentative de scolastique pédante et autoritaire, de mettre en relief ce que l'histoire renferme vraiment d'humain, d'écarter toute conception d'un automatisme sociologique. Rien ne lui semble plus ridicule que de considérer la morale, l'art, la religion, la science comme « des produits des conditions économiques, des effluves, des ornements, des irradiations et des mirages des intérêts matériels ». (p. 242). Cette doctrine lui apparaît « comme un nouveau principe de recherche, comme un moyen précis d'orientation, comme un angle visuel déterminé » (p. 202), c'est-à-dire qu'elle est surtout une doctrine méthodologique. Pour l'apprécier à sa juste valeur, à ce point de vue, il faudrait qu'il existât une littérature importante d'histoire matérialiste : l'auteur n'a trouvé à citer que des brochures de Marx et d'Engels (p. 263), un mémoire de M. Kautsky sur l'histoire des classes en France

depuis 1789 (p. 271) : c'est peu, d'autant plus que les marxistes français, toujours peu disposés à faire connaître les œuvres de leurs maîtres, se sont bien gardés de traduire ces travaux (sauf l'opuscule relatif au coup d'Etat de 1851). Aussi M. L. annonce-t-il qu'il fournira un exemple décisif permettant d'apprécier la valeur de la méthode.

Il résulte déjà de ce qu'il nous apprend dans cet ouvrage qu'il ne voit aucun moyen de passer, d'une manière absolue, d'un ordre de choses à un autre, que les relations entre la structure économique et le droit, l'art, etc., sont infiniment variées et circonstanciées. D'autre part, l'auteur rejette bien loin cette idée ancienne qui fait de tous les peuples un seul être naturel en voie de progrès.

Le matérialisme historique semble devoir être considéré comme la synthèse des tendances psychologiques et des tendances réalistes de la sociologie moderne ; il maintient les droits de la psychologie et lui laisse un large et libre champ pour pouvoir placer toutes les variétés ; il affirme l'influence sur la psychologie des conditions objectives de l'activité humaine et il met en évidence les conditions les plus objectives, les plus réalistes, les plus impérieuses de toutes, celles qui résultent de l'économie. P. SALLEY.

Orient et Madagascar par LOUIS GUÉTANT. Brochure in-8° de 63 p., 1 fr. Paris 1897. Stock, éditeur. — Au moment de la question crétoise, M. Clémenceau avait écrit un article, « l'Europe en Orient » dans lequel il prétendait qu'il y aurait une révolte du sentiment public si nos *pioupious* marchaient contre un peuple qui voulait s'affranchir ! C'est à cet article que M. G. répond, mais en faisant remarquer que M. Clémenceau était dans la plus complète erreur, attendu que ce n'était pas la première fois que la France marchait contre des peuples qui pourtant n'appétaient qu'à un seul désir, celui d'être libre. Et il part de cette idée pour rappeler nos beaux exploits au Sénégal, en Orient, au Tonkin et à Madagascar ; nos prétendues civilisations à coups de fusil, où nos officiers passaient au fil de l'épée tous ceux qui ne voulaient pas accepter notre joug. Pris d'une noble colère devant tous ces abus, M. L. G. devient éloquent dans une violente diatribe contre tous les peuples européens, l'Anglais excepté, qui commettent les mêmes lâchetés. Il met au jour une foule de scènes honteuses qu'il est bon de connaître, flétrit à juste raison, les Lobanof, les Gallieni et autres personnages semblables. Il montre les mauvais côtés (ceux-ci sont plus nombreux qu'on ne le croit parce que l'enthousiasme actuel bande bien des yeux) de la fameuse alliance franco-russe. Sans doute, cette brochure et celles du même genre n'empêcheront pas ces messieurs les colonisateurs en chambre de mettre toujours en avant pour tromper les foules, les vains mots de Patrie et d'Honneur. C'est justement parce que M. G. dit la vérité et parce qu'il se fait l'écho de tous ceux qui veulent réfléchir qu'on ne l'écoutera guère, mais c'est en forgeant sans cesse qu'on devient forgeron et en ne craignant jamais de dévoiler toutes les ignominies de ce monde que l'on peut arriver à les faire peu à peu disparaître.

La Jeune Grèce, par MARIE-ANNE DE BOVET. Vol. in-18°. Société française d'éditions d'Art, éditeur, 3 fr. 50, Paris, 1897. — L'A. a visité la Grèce et elle a su recueillir de son voyage une foule d'observations qui lui ont paru intéressantes à publier. On ne peut que la remercier de sa louable intention, d'autant plus d'ailleurs qu'elle a su faire de son livre une agréable lecture. Mme de B. nous montre la Grèce, telle qu'elle l'a vue. Tant au sujet des mœurs grecques que du pays lui-même, ses descriptions et ses observations sont utiles. Le peuple grec est un des plus intéressants à étudier parce qu'il est, comme le dit l'A. « le digne héritier de cette éblouissante civilisation qui, après trois mille ans passés sur la face du monde, demeure la source sacrée où s'abreuvent encore nos lettres, nos arts et notre philosophie. » Mme de B. fait aussi ressortir la partialité d'Edmond About dans sa *Grèce contemporaine* et donne une idée plus juste de ce que l'on a coutume d'appeler brigandage grec. Enfin elle s'efforce de nous faire connaître ce sol grec où l'Histoire revient en mémoire à chaque pas. Nous dirons à Mme de B. que certaines de ses réflexions, sur les religions par exemple, sont très discutables, erronées même. J. E.

Les Frissons, par CH. DE ST-CYR, 1 vol., 156 pages, 2 fr. 50 ; Chamuel éditeur, Paris, 1897.

J'ai frissonné mes vers, je les ai sanglotés,
Et le sang de mon cœur parle à toutes les pages ;
mon angoisse et mon mal, je les ai haletés,

dit l'A. dans *Les Frissons* que firent naître en lui toutes les joies et les peines de sa jeunesse. Malheureusement ces vers ne peuvent pas servir d'épigraphe à tous les autres. L'auteur aurait dû supprimer la moitié environ des poésies qui composent son recueil, nous lui souhaitons que, plus difficile pour lui-même, il s'élève dans une œuvre prochaine à une originalité plus grande — originalité à laquelle son talent déjà formé pourra certainement atteindre.

Roses Remontantes par TOLA DORIAN. 1 vol. de 104 pages ; 2 fr. ; P. Ollendorff, éditeur, Paris 1897. — Mme T. D. est une des rares femmes de lettres dont l'indiscutable talent a imposé silence aux détracteurs systématiques de toute œuvre féminine. La haute estime que nous avons pour elle nous fait un devoir de dire notre jugement sincère sur son volume de vers *Roses Remontantes*. Ce livre n'est pas mauvais, non — il est inutile. Il renferme, hérissées de majuscules innombrables, des pièces fades où l'idée demeure assez obscure. On y célèbre (bien hardiment après l'admirable *Bénédiction* de Beaudelaire) les gestes du Poète, le poète légendaire qui « habite les cimes sacrées » et qui occupe de bizarres fonctions énumérées par sa panégyriste :

Au jardin de la mort il réveille les nids (??)

avec cette épigraphe : « Le Poète vit seul » que nous nous permettons de reprocher au vaillant écrivain dont la plume ferrailla pour la défense des hauts concepts d'altruisme. Le recueil renferme pourtant une poésie sur *La Guerre*, où l'horreur des boucheries humaines n'est pas suffisamment dépeinte, mais dont plusieurs strophes sont d'une magnifique envolée. Telle :

C'est la féroce Avant-Courrière
Du grand Cortège aux tocsins joyeux,
La Géante obscène aux rouges cheveux
Qui marche à travers la lumière
    Des continents incendiés,..
Qui piétine de l'airain de ses pieds
    Les cimetières.
C'est l'apocalyptique Guerrière,
Elle rit aux abois de ses tocsins joyeux...
Sonnez clairons. — Voici la véhémente,
    La stérile, la sanglante
Aux lèvres noires clamant l'appel au festin....

A. LANTOINE.

L'*Armée nouvelle*, par URBAIN GOHIER. Vol. in-18 de IX. 162 p., 2 fr. P. V. Stock, éditeur, Paris, 1897. — Nous voudrions voir cet intéressant petit livre dans toutes les bibliothèques populaires, car il ouvrirait peut-être les yeux des trop nombreux naïfs à qui l'on fait encore prendre les vessies patriotiques pour des lanternes. Nous doutons que le Ministre de l'Instruction publique en conseille la lecture aux instituteurs des écoles communales qu'il charge de cultiver intimement la chair à canon, qu'il faut préparer à se faire tuer plus tard dans les entreprises coloniales pour le plus grand profit des coureurs d'aventures financières. M. G. n'est pourtant pas un socialiste puisqu'il se plaint que notre régime militaire fait plus de recrues au collectivisme que les harangues de Jules Guesde et les livres de Karl Marx, mais il n'en est pas moins entraîné par le grand courant d'idées qui nous mène droit à la révolution sociale. Le fait qu'un des principaux rédacteurs du *Soleil* émette des théories aussi nettement subversives de l'ordre établi, prouve combien celle-ci est inéluctable.

Notre A. passe en revue des questions brûlantes : Le haut commandement,

la loi de 1889 et le service de 3 ans, la démoralisation morale et matérielle de l'armée, les lois sur l'espionnage, etc. Au sujet du haut commandement, il fait remarquer qu'il est inférieur à celui des nations qui savent se débarrasser des vieux chefs usés ; il ajoute que dans l'état d'esprit créé par le chauvinisme outré de nos journaux, chacun de nos douze généraux supérieurs voudra remporter le premier une grande victoire, ce qui occasionnera des rivalités. M. G. conseille comme remède de faire l'éducation technique du commandement, de refaire son éducation morale et de le rajeunir : ce serait très bien, mais il faudrait rompre la consigne de ronfler dans la douce routine.

Il voudrait également faire passer tous les officiers fatigués dans les administrations civiles et militaires où ils gratteraient leurs ongles et du papier, et tous les jeunes fonctionnaires dans l'armée ; cela ne serait pas mal non plus, mais il faudrait que les intéressés consentissent à se laisser faire.

M. G. attaque avec virulence le service de trois ans. Le prétendu service égal pour tous fourmille des plus monstrueuses inégalités que l'auteur énumère en détail. Depuis la loi de 1889, « la Bourgeoisie opportuniste a conservé le pri- » vilège de ses fils et fait l'économie de ses écus en promettant l'égalité à ses serfs » électoraux qui supportent toujours le service de longue durée. Dans la nation » c'est toujours les mêmes qu'on fait tuer. »

L'A. préconise le service d'un an pour tous et il affirme qu'il est suffisant puisque les travailleurs manuels après la première année exercent tranquillement leur métier dans la caserne ; il voudrait donc une « *armée citoyenne* » ; ce serait le prélude de la milice socialiste. M. G. raconte les curieuses affaires Grandin et Allaire ; le général Grandin a été disgracié pour n'avoir pas voulu se prêter à la comédie qu'on lui ordonnait sous prétexte de grandes manœuvres et le colonel Allaire l'a été pour avoir voulu arrêter le désordre moral et financier qui régnait dans son régiment. Ces deux affaires en disent long sur la démoralisation de l'armée. Suivant M. G. les projets de loi sur l'espionnage « ne sont présentés que pour donner l'illusion d'une vigilance et d'une fermeté qui s'exerceraient plus discrètement si elles étaient sincères », tandis que leur véritable but est « d'arriver à faire le silence absolu sur les actes de l'administration de la guerre et de celle de la marine » autrement dit sur leurs gaspillages et leurs sottises ; « Il faut à tout prix empêcher les indiscrets, les gêneurs de dévoiler la « vérité et d'avertir le pays de ses périls. » Enfin, l'A. fait le procès de la guerre et l'apologie de la Paix et il conclut en demandant les Etats unis d'Europe. Un pas de plus et M. G. serait socialiste et révolutionnaire ; il le sera quand il verra que les réformes qu'il préconise ne se feront pas tant que nous vivrons sous le régime des privilèges et de la faveur. CH. BRUNELLIÈRE.

Le pays Guérandais, par P. A. MONNIER (de Nantes) ; 2 vol. in-18 ; 292 et 344 pages ; avec gravures ; 8 francs. Libaros, libraire, 1897, à Nantes. — Cet ouvrage est une étude locale très fouillée sur le bourg de Batz, le Croisic. Le Pouliguen a fait le sujet d'un autre volume publié en 1891. L'A. a divisé son œuvre en deux parties : la première traitant de l'exploration du pays Guérandais primitif ; la seconde traitant de Batz et du Croisic au point de vue géographique et historique jusqu'à nos jours. La première partie ne nous a pas toujours paru être écrite dans un esprit très scientifique. La religiosité de l'A. fait qu'il n'étudie pas avec une grande sérénité la religion des primitifs habitants de ces régions. Il considère les dolmens comme des autels, nous pensons que cela n'est pas prouvé sans conteste. Cette partialité religieuse s'étale encore plus dans la seconde partie lorsque M. P. A. M. traite de l'histoire médicale ou du siècle dernier de cette région. Tout ce qui concerne le protestantisme et la Révolution est altéré par cet esprit de parti. Nous le regrettons, car cela diminue la valeur de cette œuvre d'érudition intéressante non seulement pour les habitants de la Bretagne, mais encore pour tous.

D'Océan à Océan, par DOMINIQUE BONNAUD. Vol. in-18, de 586 pages. 3 fr. 50. Paris 1897. P. Ollendorff, éditeur. — Voilà un livre qu'on lit rapidement, sans fatigue, avec joie. L'auteur, qui fut chroniqueur parisien, sème ses impres-

sions d'Amérique du sel attique moderne, non sans charme certes. Il manque des notations sérieuses sur les mœurs, des remarques critiques profondes. *D'Océan à Océan* amuse le lecteur; nul qui le lira ne protestera, mais il ne l'instruit guère. Je suppose que si M. Roland Bonaparte et M. Topinard, compagnons de voyage de M. Bonnaud, avaient aidé l'A. dans ses impressions, elles eussent été moins superficielles et leur récit, de forme si agréable, eut été de fond plus utile, plus instructif. L'A. a visité rapidement, en quelques mois, New-York, Washington, les Mormons, San-Francisco, Vancouver, Chicago, le Niagara, Montréal, Québec, Halifax, Boston.

Il assiste à des revues, visite des usines, des imprimeries de journaux, des clubs, des hôtels surtout, de rares intérieurs. Il voit tout avec esprit et il raconte tout de même. Pour tout dire, il est trop, bien trop parisien; il suit son maître Armand Silvestre qui a fait une charmante préface à ce livre.

Le nouveau Larousse illustré, dictionnaire encyclopédique universel; publié sous la haute direction de M. Claude Augé; 6 vol. in-4 avec gravures; 170 fr.; Librairie Larousse, Paris.— Ce dictionnaire a commencé sa publication en fascicules à 0 fr. 50 et en série à 5 fr. (10 livraisons), il y a tantôt un an. La quatrième série est parue; la cinquième est en cours de publication. Il parait environ un fascicule par semaine. Conçu sur le même plan que le *Grand dictionnaire Larousse*, si connu, et rédigé par des savants et des spécialistes, cet ouvrage embrasse tout le vaste champ des connaissances universelles : histoire, géographie, mythologie, biographie, types littéraires et sociaux, mœurs et coutumes, linguistique, analyse de toutes les œuvres marquantes de la littérature et des beaux-arts, sciences mathématiques, sciences physique et naturelles, sciences appliquées, médecine, agronomie, économie rurale, droit usuel, vie pratique, sports, etc. Le style est précis et concis. Il a été tenu compte des plus récentes données de la science et de l'érudition. Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales sont exposées avec la plus scrupuleuse impartialité.

Parmi les collaborateurs des premières séries, signalons MM. Joachim Menant, Dr Ph. Poirrier, Funck-Brentano, Alcide Bonneau, Jean Mascart, Dr Vincent Clément· Lichtenberger, H. Froidevaux, Gabriel Ledos, etc., et enfin deux de nos collaborateurs à l'*Humanité Nouvelle*, MM. G. Lejeal et Walter-Jourde. La richesse du vocabulaire de cet ouvrage est grande à en juger par la lettre A toute entière parue. Elle occupe à elle seule 642 pages. Il est à noter que les caractères sont fins mais d'une grande netteté. Cet ouvrage est imprimé sur trois colonnes. Il est illustré, beaucoup illustré même.

L'image est partout l'auxiliaire de l'idée; elle parle aux yeux et remplace des descriptions et des longues explications. Toutes les gravures ont leur utilité et leur raison d'être. Dessinées spécialement par de bons artistes comme MM. Besson, Brun, Lœvy, etc., d'après nature ou d'après les documents les plus dignes de foi, elles égalent en variété le texte qu'elles illustrent : reproductions de monuments et d'œuvres d'art, portraits d'hommes célèbres, sites géographiques, types et costumes, animaux et plantes, minéraux et fossiles, monnaies et médailles, schémas et reproductions de machines, d'appareils, figures de géométrie, de trigonométrie, etc.

Des tableaux synthétiques, en noir et en couleurs, facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes physiques, politiques, économiques, en noir et en couleurs, très exactes et très nettes, forment un ensemble de documents géographiques abondants.

Etant donnée la quantité de matières qui doivent être traitées dans ces six volumes, il était nécessaire que chaque article fut très restreint. C'est là une qualité et un défaut. Cette obligation d'être concis fait que le *Nouveau Larousse illustré* est un ouvrage destiné au grand public, à celui qui cherche seulement des indications rapides sur n'importe quel sujet. Pour ceux qui veulent étudier, il peut à peine servir de guide car il n'indique nullement la bibliographie des sujets. Evidemment les auteurs ne pouvaient donner une bibliographie com-

plète ou même importante des sujets. Ils pouvaient au moins indiquer, pour chaque article, les 3 ou 4 ouvrages les plus complets sur la question. C'eût été une source précieuse de renseignements. Il est à regretter que cela n'ait pas été fait.

Nous avons signalé l'impartialité de l'exposition des questions philosophiques, sociales et religieuses. Le lecteur la constate aisément à la lecture dans nombre d'articles, mais pas dans tous. Si M. Lichtenberger est impartial pour le mot *anarchie*, M. R. Allier ne l'est pas pour le mot *âme*. La lettre B est commencée ; notons que l'article *Babouvisme* par M. Lichtenberger est fort bien fait.

En résumé, le *Nouveau Larousse illustré* est une utile publication, encyclopédie pour tous, richement illustré.

Les criminels dans l'art et la littérature par ENRICO FERRI, vol. in-18 de VIII-180 pages, 2 fr. 50, Félix Alcan, éditeur ; Paris 1897. — Cette étude est une ancienne conférence, augmentée par l'auteur et traduite de l'italien par M. Eugène Laurent. L'A. étudie les criminels surtout d'après les tragédies, les drames, les romans. Il analyse les types criminels créés par les génies littéraires, par les romanciers plus ou moins célèbres. Il ne consacre que quelques pages aux criminels dans les Arts décoratifs. Profitant de son étude sur le livre de Victor Hugo, *Le dernier jour d'un condamné*, M. F. nous conte l'exécution de Sellier et Allorto en 1887 à laquelle il assista. Il en ressort une impression de profond dégoût pour cette survivance barbare dans nos mœurs judiciaires. Cela est venu confirmer l'impression que j'ai ressenti lorsque j'ai assisté à l'exécution de Vodable. Il y a dans le livre de M. F. bien des remarques subtiles, bien des observations fines, bien des déductions justes, mais il y a aussi des assertions risquées, des aperçus bien aventureux. L'A. est un socialiste, disciple de Marx et un positiviste disciple de Comte, aussi dit-il quelque part que Marx étaya la sociologie sur la base solide du positivisme. Il est intéressant de rapprocher de cette assertion l'opinion sur le positivisme de M. Labriola, autre disciple de Marx. Dans sa *Conception matérialiste de l'histoire*, il se montre passablement sévère, nous dirons même injuste vis-à-vis des positivistes dont, prétend-il, Marx ne relève nullement. Pour M. F., les théories scientifiques, les croyances religieuses et les opinions politiques ont une bien petite influence sur les actions des individus (p. 132). Ces croyances, ces théories, ces opinions résultent presque entièrement du tempérament individuel et du milieu physico-social. C'est là une vue très juste. Nous avions écrit en 1894 que la lecture d'un roman, etc., détermine simplement la *forme* de l'impulsion chez des prédisposés. M. F. exprime même idée. Il prétend qu'il y a une loi qui fait incessamment avancer la civilisation du Sud vers le Nord. Cette loi existe-t-elle ? M. F. l'affirme mais il ne le démontre pas. L'A. écrit p. 150-151 que l'individu n'est rien par lui-même, que l'espèce, la collectivité est la grande. l'éternelle réalité de la vie. Est-ce bien exact ? Nous ne le pensons point. L'individu est une entité réelle, objective, dont l'existence apparaît nette à tous. L'espèce n'a aucune existence en elle-même ; elle est le produit de notre cerveau qui assemble des êtres ayant des caractères communs et en forme une masse spéciale qu'il dénomme espèce. Hors du cerveau humain, l'espèce n'existe point. L'individu lui existe. L'espèce est un concept abstrait ; l'individu est une réalité objective. Nous approuvons pleinement les conclusions de M. F. qui souhaite que l'art doit tourner « dorénavant sa lumière radieuse vers la multitude des malheureux ». La foule, c'est en elle qu'est la source de l'art. « L'art donnera à la société future, prévue par ceux qui étudient, anxieux, l'évolution sociale, la force d'un sentiment collectif pour combattre l'esclavage économique ». M. F., en un mot, soutient la théorie de l'art social, que Saint Simon avait préconisée, que M. G. De La Salle avait reprise en 1891 dans sa revue *L'Art Social*.

Philosophie de l'Anarchie, par CHARLES MALATO ; vol. in-18; VI-294 pages; 3 fr. 50 ; Paris 1897 ; P. Stock éditeur. — L'A. s'est donné la mission d'exposer la doctrine anarchiste. Il l'a accomplie avec succès, car avec netteté, en une langue claire, élégante, il initie le lecteur à la théorie du socialisme anarchique.

M. M. avait écrit en 1888 une brochure sous le titre *Philosophie de l'Anarchie*; c'est cette brochure qu'il a reprise et transformée. A vrai dire, nous eussions préféré un autre titre que celui-là. Il nous semble que *Traité* ou *Manuel de l'Anarchie* eut mieux convenu au sujet. Quoiqu'il en soit, l'A. analyse la conception anarchiste de la religion, de la patrie, du mariage, de la famille, de la propriété, de la justice, de la responsabilité, de l'instruction de l'éducation, etc. Cette étude est précise, sans phraséologie et rhétorique, sans violence de langage. Elle est complète et constitue actuellement le meilleur manuel pour connaître la doctrine socialiste anarchique. A. HAMON.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Notions générales sur l'écorce terrestre*, par A. DE LAPPARENT; vol. in-18 de 156 p., avec 33 figures; ouvrage de vulgarisation scientifique; exposé concis et clair du plus grand nombre possible de notions exactes sur la terre; compendium de géologie, utile à ceux qui veulent se tenir au courant de la science moderne et qui n'ont pas le temps de recourir aux traités spéciaux; Paris 1897, Masson, éditeur. — *Principes sociologiques*, par CHARLES MISMER; vol. in-8 de XI-286 p., avec portrait de l'auteur; 5 fr.; livre peu intéressant, sans réelle valeur scientifique, bien qu'il ait « pour but d'établir des principes de sociologie d'accord avec la science et l'expérience »; cet ouvrage ne mérite pas une longue critique; Paris 1898, Félix Alcan, éditeur. — *L'affaire Dreyfus*, par BERNARD LAZARE; vol. grand in-8, de 303 pages dont 53 pages de fac-simile d'écritures; 3 fr. 50; ouvrage consacré à la défense du capitaine Dreyfus; troisième mémoire de M. B. L. sur ce sujet; des affirmations, pas de preuves. Neuf rapports d'experts graphologues concluant: l'écriture du bordereau n'est pas de M. Dreyfus; volume qui a une valeur purement documentaire; Paris 1897, P.-V. Stock, éditeur. — *Comment on condamne un innocent*, par BERNARD LAZARE; brochure in-8 de VI-23 pages; 0 fr. 50; reproduction de l'acte d'accusation contre le capitaine Dreyfus; négation simple, sans preuves, de maintes affirmations du dit acte; Paris 1898, P.-V. Stock, éditeur. — *Esterhazy contre lui-même*, par JACQUES BAHAR; brochure in-18 de 28 pages; 0 fr. 50; montre contradictions d'Esterhazy d'après interviews des journaux. — *Lettre à la France*, par EMILE ZOLA, brochure in-8 de 15 p ; 0 fr. 10; suite de la *Lettre à la jeunesse*; relative à l'affaire Dreyfus; réclame la revision; Paris 1898, E. Fasquelle, éditeur. — *Nouveau Larousse illustrée*; fascicules 43 à 46; signalons les mots Bal, Balance, la biographie de Bakounine, les Balkans avec une carte en couleurs, Ballon, etc.; 0 fr. 50 le fascicule; librairie Larousse. — *La trahison du général Sarrazin*, par L. GRASILIER; brochure in-18 de 42 pages; c'est le récit de la trahison par le général lui-même, accompagné de pièces officielles, intérêt documentaire grand; Paris 1898, *Nouvelle Revue rétrospective*, éditeur. — *L'Utopie de la Paix perpétuelle*, par A. DE STIEGLITZ; brochure in-8 de 25 pages; l'A. aime les meurtres, les assassinats et par suite préconise la guerre; il qualifie de « lâche » l'instinct de conservation; il fulmine contre les anarchistes et nihilistes; il célèbre l'alliance franco-russe qui doit devenir offensive; l'A. est russe; brochure curieuse comme indice d'un état psychique; Paris 1897, Pedone éditeur — *Trois fantoches, F. F., Hanotaux, Méline*, par URBAIN GOHIER; brochure in-18 de 70 p.; n° 9 de la série: Des idées; 1 fr.; opuscule de polémique virulente contre le Président de la République et deux ministres; beaucoup de vérités en une langue forte, violente; un peu trop de phraséologie; bon pour la propagande; Paris 1897, Chamuel, éditeur. — *Pour servir à la réorganisation de la Bourse de Paris*, par G. MANCHEZ; brochure in-18 de 62 p.; 1 fr.; recueil d'articles du journal *Le Temps*; à consulter par les économistes et financiers; Paris 1897. — *L'évolution félibréenne*, par CH. BRUN; brochure in-24 de 43 p.; 0 fr. 20; opuscule de propagande célébrant le félibrige; Lyon 1897. — *La renaissance du Celtisme*, par H. DUSSAUZE; brochure in-8 de VIII-24 p.; célébration du celtisme, de l'âme celtique; Paris 1898, Vigot frères, éditeur. — *La théorie de l'amour pur*, par J.-E. IVANOUEL; brochure in-18 de 81 pages; inutile de lire cet opuscule; Paris 1897, Giard et Brière, éditeurs. — *Petit traité juridique sur les enfants martyrs*, par MARIN DUBOIS; brochure in-18 de 45 p.; 0 fr. 50; des phrases, beaucoup de phrases; peu d'idées, mais en partie justes; réimpression inutile d'articles de journaux de province; Paris 1897, Société libre d'éditions des gens de lettres. — *L'écrémage du lait*, rapport par J. BRUHAT à la Société Française d'Hygiène; brochure in-8 de 31 pages; document intéressant à consulter pour les hygiénistes, les chimistes et aussi ceux qui s'intéressent à l'état psychique des commerçants; Paris 1897, Société Française d'Hygiène, éditeur. — *Aperçu chronologique des principales épidémies de la Flandre*, par le Dr A. FAIDHERBE (de Roubaix); brochure in-8 de 24 pages; document intéressant; Amsterdam 1897, *Le Janus*, éditeur. — *Médecine et Médecins*, par le Dr A. TRIPIER; brochure in-18 de 24 p.; 0 fr. 50; exposé de la crise économique subie par les médecins, coin de la crise ouvrière au XIX° siècle; bien fait, intéressant; Paris 1897, librairie de la Revue socialiste, éditeur. — *L'ordre des médecins*, par le Dr PAUL AUBRY; brochure in-8 de 13 p.; quelques arguments pour combattre

l'ordre des médecins; petit côté de la question seulement examiné, mais avec justesse; J.-B. Baillière, éditeur. — *De la cité socialiste*, par P. Deloire; brochure in-18 de 7 p.; 0 fr. 10; opuscule enfantin; librairie de la Revue socialiste, éditeur. — *Préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales du Parti socialiste belge*, par J. Destrée; brochure in-8 de 23 pages; opuscule très complet sur la question; bien documenté, intéressant au point de vue historique; Paris 1897, librairie de la Revue socialiste, éditeur. — *Almanach des coopérateurs belges pour 1898*; brochure in-24 de 62 p.; 0 fr. 15; opuscule de propagande bien fait; on y célèbre la coopération; chiffres et statistiques intéressants; Bruxelles 1898. — *Pro e contro il socialismo*, par G. Sorel; brochure in-8 de 35 p.; critique approfondie du livre de S. Merlino, paru sous ce même titre; Paris 1897, Giard et Brière, éditeurs. — *L'Œuvre de la mie de pain*, par J. Bergeron; brochure in-8 de 16 p.; exposé de cette œuvre de bienfaisance; Paris 1898, publication de la Revue Philanthropique.

LIVRES DE LANGUE ITALIENNE

Le creature sorrane, par Adolfo Padovan, 300 p.; Hoepli, éditeur à Milan. Livre de vulgarisation, utile lecture pour la jeunesse, sur la vie des hommes de génie, leurs grandes douleurs et leurs grandes joies, leur orgueil et leur mort, la génialité éphémère et la génialité dans l'avenir. — *L'idolo*, par Gerolamo Rovetta, dont chaque roman et tout drame nouveau est un événement dans notre vie littéraire : l'auteur de la *Baraonda* et des *Disonesti*, de *Mater dolorosa* et de *Principio di Secolo*, y fait vivre, sous forme presque exclusivement dialoguée, le monde élégant et la société littéraire de Milan et de Rome contemporaines, avec une vérité cinématographique, assaisonnée de son humour à la fois caustique et indulgent; 420 pages, Galli éditeur, Milan. — *Poésie scelte*, par Antonio Fogazzaro, extraites de ses romans idéalistes et aristocratiques *Valsolda* et *Il mistero del poeta*, « traduites » de la musique, ou composées à part; admirables, entre autres, *Papa Léon X*, *Caligola*, *Profumo* (qui traduit sous forme hautement poétique les idées de Mantegazza, de Guyau et les miennes sur l'esthétique olfactive), *La tua nuova casa Boccherini* (où le célèbre menuet en *la* est traduit en un drame d'amour rapide et suggestif), et *Visione*, où le sentiment mystique, très profond et vibrant, se communique fatalement même au lecteur le plus blasé; 215 p.; Galli éditeur, Milan. — *Le sorelle*, par Giuseppe Gizli, roman, 307 pages; Galli éditeur à Milan. — *Gli amori*, par F. De Roberto, lettres narratives à la comtesse R. V., pour servir de documents de fait au livre philosophique du même auteur sur l'amour, qui a atteint chez les mêmes éditeurs sa quatrième édition; la préface nous assure que pas un de ses exemples (pleins de verve, de vie et de vérité), n'a été créé de fantaisie : en fait, on lit ce livre psychologique avec l'intérêt que suscite la réalité même, et on y trouve un véritable trésor d'observations immédiates sur l'inépuisable sujet, qui en éclaircissent singulièrement la nature; 279 pages; Milan, Galli, éditeur. — *Il braccialetto*, par Luigi Capuana : douze nouvelles, dont la première donne le titre à tout le volume : style simple et clair, événements possibles et communs, mais peints et sculptés comme le sait faire ce vétéran de la littérature réaliste italienne. Milan, Marco éditeur, 356 pages. — *Il giglio*, par Egisto Roggero; petit roman de 155 pages; Marco, éditeur, Milan. — *Note litteraria*, par Domenico Oliva, député au parlement : essais critiques sur Giordano Bruno, Torquald Tasso, Ferdinand Lassalle, Giuseppe Mazzini, Ernest Renan, H. Taine, Arthur Shopenhauer, F. Nietzsche et autres, la plupart à propos de livres nouveaux sur ces hommes supérieurs; M. Oliva ne juge pas ces auteurs ni leurs héros : il se borne, ce qui est bien mieux, à l'étude objective et désintéressée de ce que les livres contiennent, des questions qu'ils agitent, des tendances morales, philosophiques et sociales dont ils sont l'indice; 366 p.; Marco, éditeur, Milan.

Mario Pilo.

Administrateur-Gérant : Gabriel De La Salle.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Léon Carpentier.

Pour paraître dans les prochains numéros

Les dessous de la Propagande chrétienne au premier siècle, par A. CHIRAC ; *L'Anarchisme et le Mouvement social en Australie,* par J.-A. ANDREWS ; *Un siècle de Révolutions,* par Léon DELBOS ; *Bases d'une morale anarchiste,* par DYER D. LUM ; *L'évolution du Socialisme,* par AMY-C. MORANT ; *Objectifs révolutionnaires,* par GABRIEL DE LA SALLE ; *Récits de ma grand' mère,* par André PETCHERSKY ; *Les doctrines anarchistes et leur rapport avec le Communisme,* par I. BLOCH ; *Le Mouvement anarchiste en Grande-Bretagne,* par J. PERRY ; *Le Trade Unionisme et la Coopération,* par TOM MANN ; *L'Inégalité naturelle,* par GRANT ALLEN ; *Le Mouvement coopératif en France,* par A.-D. BANCEL ; *La réoccupation de la Terre,* par Alfred Russel WALLACE ; *Au nom de la loi,* par MACHTÈTE ; *Lettres inédites,* de COLINS ; *La Genèse du Socialiste Anarchiste,* par A. HAMON ; *Le Socialisme en Pologne,* par ELEHARD ESSE ; *Les Légendes Russes,* par N. NIKITINE ; *Le Paganisme juif,* par A. F.; *Les Origines de la civilisation égyptienne,* par H. GALIMENT ; *Comprendre et agir,* par P. LAVROFF ; *Maguelone détruite,* par XAVIER DE RICARD ; *La Mesure du temps,* par F. STACKELBERG ; *L'école et l'apprentissage de la docilité,* par H. ROORDA VAN EYSINGA ; *L'évolution du Darwinisme sociologique,* par un PROFESSEUR ; *La Ville,* par LUCIEN JEAN ; *Le Socialisme en Argentine,* par INGEGNEROS ; *La Mort des Sociétés,* par J. NOVICOW ; *Expériences communistes,* par LADISLAS GUMPLOWICZ ; *Giovanni Bovio et son œuvre,* par P. MAZZINI ; *La moîte automne,* par E. VERHAEREN ; *Socialistes anglais,* par HOLGER DRACHMANN ; *Justice,* par MARIO RAPISARDI, etc., etc.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

L'HUMANITÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Abonnements :	UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
France et Belgique......	12 fr.	7 fr.	1 fr. 25
Etranger (Union postale).	15 fr.	8 fr.	1 fr. 50

Les abonnements partent de Janvier et de Juillet.

FRANCE

Alger	Ruff.
Dijon	Rey.
Lille	Talandier.
Lyon	Monnot et Blanc.
Marseille	Aubertin.
Montpellier	Kiosque du *Petit Marseillais*.
Nantes	Vier. Velopé. P. Duchesne fils.
Narbonne	Borda, Kiosque de la Mairie.
Nîmes	Thibaud. Lavagne-Peyrot.
Roanne	Rimand.
Saint-Denis	Fouché.
Toulon	H. Gallien.

BELGIQUE

Concessionnaire général : Librairie Etrangère, Spineux et Cie
62, rue Montagne-de-la-Cour, **Bruxelles**

Anvers	O. Forst. Librairie Néerlandaise
Bruxelles	Spineux et Cie. Office de Publicité. Castaigne. Ramlot. Rozez.
Gand	Hoste. Vuylsteke. Verhemielé.
Liège	J. Billens. Ed. Gnusé. Henry et Cie.
Mons	Leich.
Namur	Roman.
Tournai	Vasseur. Delmée.
Verviers	Gilon.

ÉTRANGER

Baltimore	Witte.
Berlin	Fisher, verlag.
Boston	Koehler.
Bucarest	Sotschek et Cie.
Budapest	Kilian.
Buenos-Ayres	Libreria Sociologica. Librairie Française. Libreria Jacobsen.
Cambridge	Deighton Bell et Cie.
Chicago	Brentano.
Constantinople	Otto Keil.
Florence	Bocca fratelli.
Genève	Stapelmohr.
La Haye	Belinfante.
Le Caire	Diemer.
Leyde	Brille.
Leipzig	Brockhaus.
Lisbonne	M. Rodi. Ferin et Cie.
Londres	David Nutt. E. Pelletier. Sampson Low, Marston et Cie.
Madrid	Fuentes y Capdeville
Mexico	E. Ruhland.
Milan	Fratelli Trèves, libr. Int.
New-York	Steiger et Cie.
Oxford	Parker et Co.
Porto	Centro de Publicaçoes.
Philadelphie	Blakiston.
Prague	Grosman a Svoboda Topic.
Rome	Loescher.
Rotterdam	Kramers.
Routschouk	Goulapeieff.
Santiago	Ivens.
Stockholm	Samson et Wallin.
Sydney	Hoyer.
Turin	C. Clausen.
Vienne	Brockhaus.
Zurich	Meyer et Zeller. Sanftleben, verlag.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Léon Carpentier.

in Offen

Année X Avril-Mai 1898

'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

PARIS

Rédaction: 5, Impasse de Béarn
Administration: Librairie de l'Art Social, 5, impasse de Béarn

Librairie C. Reinwald
Schleicher frères, Editeurs
15, rue des Saints-Péres

BRUXELLES

1, rue de Lausanne

Librairie Spineux
62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO

France et Belgique...... 1 fr. 25
Étranger............. 1 fr. 50

LES BASES D'UNE MORALE ANARCHISTE[1]

« En philosophie la loi de la gravitation n'est que la loi des corps pesants ; la morale ne peut donc être que la loi d'action des êtres animés. » BARRATT.

La morale a toujours été une source féconde de spéculations ; les plus profonds esprits se sont attachés sans cesse à l'étudier. Tous les systèmes philosophiques du passé ont embrassé une théorie du sens moral et des fondements du « droit ». Depuis Platon et Aristote jusqu'à Darwin et Spencer, nombre de théories contraires ont été défendues avec une égale ardeur ; et chaque système de pensée philosophique, étant associé à une théorie de la conduite humaine, en a subi l'influence et en a reçu l'empreinte. Mais il n'est pas besoin pour l'étude moderne de la morale de puiser aux poussiéreux tomes où s'est amassée la spéculation du passé, car les plus larges

(1) Dyer D. Lum, l'auteur de cet essai, était anarchiste. Il appartenait à une ancienne famille de la nouvelle Angleterre et naquit à Geneva, Etat de New-York, le 15 février 1839. Dans le tableau de ses ancêtres, disait-il, figurerait le « minute-man » le fusil aux côtés, prêt à en user entre deux prières, puis du côté maternel, la silhouette d'un croisé anglais dont les armes de la famille Tappan rappellent le souvenir. Lum fut relieur de son métier. Pendant la guerre de sécession, il servit comme volontaire et prit part à quelques-unes des plus sanglantes rencontres. Fait prisonnier, il put s'échapper, et à la fin de la guerre il reçut le brevet de capitaine de cavalerie. En 1876 son nom figura sur la liste de candidatures en tête de laquelle était celui de Wendell Phillips, candidat à la fonction de lieutenant gouverneur de l'Etat de Massachusetts. En politique Lum suivit toujours le parti le plus avancé, fut successivement chef du Greenback Movement, puis socialiste, puis enfin anarchiste.

Lum fut habile orateur et écrivain fécond. Sa prose et ses vers parurent dans nombre de périodiques, et, fait qui caractérise sa largeur de vues, l'un de ceux-ci était *The Catholic World*. Il fut membre du comité chargé par le Congrès d'examiner la question du travail peu avant les troubles à Haymarket, et lorsque l'attentat eut lieu, sept des chefs anarchistes de Chicago ayant été mis en jugement sous l'inculpation d'avoir lancé la bombe, il accourut les défendre. Il ne

nisme à la pensée scientifique moderne qui n'a pas été jusqu'ici clairement établie. C'est ce qu'a pu faire l'école évolutionniste pour l'ancienne controverse au sujet des « formes de l'entendement », en conciliant l'école intuitive et l'école empirique et en démontrant que les principes qu'on peut actuellement appeler innés ou intuitifs furent acquis par l'expérience et se fixèrent par l'hérédité dans la structure cérébrale. Une démonstration analogue devra être tentée pour l'impératif catégorique du Devoir de Kant. Acceptant par conséquent l'évolution comme étant le système philosophique par lequel doit se faire la preuve de toute théorie, nous devrons chercher un terme de conciliation tel qu'il nous permette d'énoncer une loi fondamentale induite des faits, et que par surcroît il puisse se vérifier et demeure ainsi dans les limites du connaissable.

« La science, dit G.-H. Lewes, est fondée sur des abstractions qui elles-mêmes se fondent sur des faits concrets, mais il faut que les abstractions ne renferment pas plus que ce qui est garanti par les faits concrets eux-mêmes. » Ceci est évidemment vrai. Les faits seuls ne constituent que la matière brute de la science qui procède au début par généralisation. Dans les faits, nous faisons abstraction de données particulières entre lesquelles il y a accord, et c'est cette généralisation abstraite que nous nommons loi, en ce sens que la loi ne détermine pas les phénomènes mais est déterminée par eux, en est la formule.

Toute conception scientifique des relations sociales devra se conformer à cette méthode. Dans l'éthique les faits sont des relations subjectives influant sur la conduite, et la généralisation ou « loi » cherchée devra être une abstraction idéale, qui sera déterminée, non pas seulement par les phénomènes du présent, mais aussi par ceux du passé, et qui devra par surcroît offrir l'image d'un Type que l'avenir fera naitre; de sorte que cette abstraction s'élèvera à un concept abstrait plus haut, qui, tout en restant en harmonie avec les faits concrets qui le justifient, servira à définir ce qui est « juste » et à déterminer ses fins. Les actes du passé, du présent et de l'avenir; les conceptions grossières des races primitives, les plus hautes aspirations de l'âme moderne, aussi bien que la fin dernière des actions humaines, le but du progrès devront être compris en une loi générale. Cette loi, tout en s'accordant avec les phases multiples de la vie sociale du passé et en en expliquant les fautes, fournira également un Type moral, qui sera en harmonie avec la genèse empirique de tout ce qui peut être considéré comme étant actuellement incorporé en une forme organique, mais aussi inspirera et éclairera le présent en lui offrant un Idéal dont il aura conscience et où se reflètera « la gloire de ce qui est humain ».

Un aperçu rapide des systèmes existants de morale nous permettra d'examiner jusqu'à quel point ils ont approché du but, et par la même occasion de saisir plus complètement la partie de la loi fondamentale qui doit constituer la base de l'action, de reconnaître la nature du « juste » et de formuler les règles qui doivent déterminer nos actes. Dans ce but nous diviserons les systèmes existants de morale en quatre catégories :

1. L'Hédonisme égoïste ; 2. L'Hédonisme universaliste (utilitarisme); 3. L'Ethique intuitive ; L'Ethique évolutionniste.

1. *L'Hédonisme égoïste :* — L'Hédonisme, qui tire son nom du grec *èdonè* fait du « plaisir » l'unique mobile des actes.

La parole de Mill « le bonheur est l'unique fin de l'action » est limitée par l'Egoïste au moi individuel. L'individu, dit Barratt, agit toujours pour assurer son propre plaisir. Il n'est pas douteux que la vie consiste en une adaptation au milieu, et que cette adaptation s'accompagne de plaisir. Le principe fondamental de l'Evolution, la sélection naturelle, entraîne comme condition nécessaire l'idée tout au moins de l'absence de douleur continue dans la vie normale, ce qui, compris dans le sens positif, peut être regardé comme une définition du plaisir ou du bonheur. On peut d'ailleurs convenir que, dans le monde moral, le bien et le mal sont synonymes de plaisir et de douleur. Mais il ne s'ensuit pas que « le plaisir soit l'unique mobile des actes ».

L'Hédonisme égoïste suppose au moi une indépendance qui ne lui appartient pas en fait. En dépit de l'importance attribuée aujourd'hui à l'Organisme Social négligé par Hobbes, cette objection n'a point perdu de sa valeur. La théorie de la *table rase* qui était celle du siècle dernier et dont la statue de marbre de Condillac offre un exemple, ne nous paraît plus sérieuse. Cependant l'erreur de la théorie Egoïste est toute pareille, en ce qu'elle sépare virtuellement la personnalité des conditions héréditaires qui la déterminent. En posant ainsi le plaisir comme source de l'action, l'école égoïste tend logiquement à exalter le moi au-dessus de ce qui l'a conditionné, au-dessus de la brute et assimile toute conception du « juste » à celle du contentement momentané du moi, n'acceptant qu'un critérium purement égoïste d'où est éliminée toute connaissance consciente des besoins sociaux qui s'y superposeraient. Mais la chaîne continue d'états de conscience à laquelle nous attribuons la personnalité est dépendante plutôt qu'indépendante, elle est déterminée par les actes plutôt qu'elle ne les détermine. Le *moi* est l'expression de l'organisme, ayant des racines profondes dans sa nature *affective* ; en d'autres termes il est le consensus des fonctions psychiques d'un organisme. Dans le monde moral, il ne constitue qu'une cellule dans l'or-

ganisme social, formée par des causes antécédentes qui ont déterminé à la fois les fonctions de l'organisme et la fonction de cette cellule.

Le plaisir est une *résultante* de l'adaptation plutôt qu'il n'en est la cause. Lorsqu'un bétail rumine dans un pré, le plaisir et l'adaptation se conforment, mais il n'est pas possible d'admettre que le besoin égoïste du plaisir soit mobile réel auquel obéit l'organisme lorsqu'il satisfait à ses besoins affectifs et que l'adaptation ne soit que la résultante. La cause réelle est antérieure au désir.

Les plaisirs devront-ils être comparés et classés afin de déterminer un maximum de « bien », ou s'en remettra-t-on à l'instinct? Le Dr Courtney formule le bien connu « paradoxe de l'hédonisme », qui démontre que le plaisir ne peut être le mobile des actes :

« S'il y a une vérité dont on ne peut douter, c'est qu'accomplir un acte pour ce qu'il peut donner de plaisir, c'est le vrai moyen de ne pas éprouver ce plaisir. Par conséquent, le plaisir, que l'on nous dit devoir être notre but, est exactement tel que si nous voulons y atteindre, il nous faut ne pas le poursuivre. Le paradoxe consiste donc à établir que l'activité humaine ne peut arriver à ses fins que si elle n'y tend pas. »

Il est un point que la psychologie moderne, instituant la méthode de la recherche scientifique au lieu de celle de la métaphysique subjective, a pu démontrer le plus incontestablement: c'est qu'à la base de toute personnalité sont les sensations organiques, ou systématiques; « des profondeurs muettes » existant dans toute vie organique, la crête seule de ses ondes offre l'éclat phosphorescent de la conscience distincte. Ce sont les variations du milieu qui appellent ces sensations systématiques à la surface, et c'est alors seulement que le moi les perçoit. Elles agissent souvent sur nous, par exemple dans les moments où tout notre être semble déprimé et que la somme de nos états psychiques, que nous nous plaisons à nommer l'*égo*, le *moi*, revêt un caractère nouveau. C'est le malaise, la mélancolie, l'abattement, et le moi présumé souverain doit résoudre ce problème, rechercher le plaisir quand il n'en trouve aucun.

Quelque hautement qu'on proclame que le plaisir est l'unique ressort des actes et le seul critérium du « juste », il n'est pas certain qu'en tant que mobile des actions le plaisir n'a pas produit autant de douleur que l'adaptation au milieu. D'autre part, il n'est pas prouvé que la plus complète adaptation possible puisse engendrer d'autre plaisir que celui qu'éprouve un bétail à être bien nourri. Le problème envisagé par Gautama Bouddhaf: celui de la faim et de la soif éternelles de l'esprit, dont la douleur aiguë croît avec l'assouvissement pour les âmes qui sentent; celui de l'éternel rapport qui subsiste entre les aspira-

tions plus hautes et le désir inassouvi; celui de l'immense désert de la douleur de l'esprit où les plaisirs pour les âmes inquiètes ne sont que des oasis; à tout cela l'Hédonisme égoïste n'a pas répondu. Pour ce qui est de la recherche du bien-être et d' « affinités » agréables, la théorie peut trouver à s'appliquer; en tant que règle générale de conduite, elle échoue absolument.

« Ces vastes sphères qui constellent l'infini
Ne sont que des paillettes d'or dont les cieux sont parsemés
Afin d'éclairer les minuits de leur ville natale. »

« Un être humain est une multiplicité de contradictions possibles », a dit Schopenhauer, et rien ne le démontre plus manifestement que l'éternel conflit des deux principes contraires fondamentaux qui luttent dans chaque âme. Les désirs organiques sont profonds et antérieurs au développement de l'intelligence; le nouveau-né fait preuve d'une volonté avant qu'une impression sensible ait pu être enregistrée par le cerveau. Plus tard, l'animal et l'homme en nous vivent en désaccord, car le conflit entre les désirs organiques et le jugement intellectuel est ouvert. Mais le plaisir, en tant que source de nos actes, a sa racine dans la satisfaction de nos désirs, et persiste souvent après que la raison en a démontré la vanité. Le principe de l'Hédonisme, en tant qu'il s'applique à l'homme (qui d'ailleurs est seul intéressé aux relations morales), est donc fondé sur ses impulsions organiques et non sur sa nature intellectuelle plus élevée ou humaine, avec laquelle au contraire le principe est souvent en contradiction directe.

Un examen plus approfondi des actes démontre que les actions qui tendent à conserver la race plutôt qu'à satisfaire au plaisir individuel sont celles qu'approuve la nature, et que dans l'évolution des espèces, les plaisirs aussi bien que la vie même de l'individu sont sacrifiés sans merci ou abandonnés au dépérissement, dès que le but de la conservation de la race est atteint. L'Hédonisme est donc une théorie qui met « la charrue devant les bœufs. »

2. *L'Hédonisme universaliste, ou utilitarisme* : — Le plus éloquent, comme le plus idéaliste, représentant de cette école, John Stuart Mill écrit :

« Les actions sont bonnes dans la mesure où elles tendent à procurer le bonheur; mauvaises en tant qu'elles tendent à procurer le contraire du bonheur. »

La différence essentielle entre cette école et celle des Egoïstes est qu'elle recherche le bonheur *général*; c'est à servir par tous les moyens cette recherche que doivent tendre :

« Les règles et les préceptes de la conduite humaine, par l'observation desquels il sera possible, jusqu'à une limite très éloignée, d'assurer une existence telle que celle qui vient d'être

décrite, non seulement à toute l'humanité, mais aussi, autant que la nature des choses le permet, à tous les êtres sentants.»

Mais cette théorie idéale même doit être rejetée car elle donne prise aux mêmes objections que celle de l'égoïsme dont elle se rapproche.

Fondée sur ce principe que l'acte primitivement voulu parce qu'il a été désiré finit par être désiré parce qu'il a été voulu, cette théorie mène logiquement à l'idée de la fixité de l'habitude et méconnait ainsi cette vérité pourtant patente, que la conduite quelque stable qu'elle soit n'est pas stationnaire mais évolue sans cesse vers une plus grande largeur de relations. La théorie qui fait de l'utilité le mobile moral n'explique pas cet instinct profond qui nous fait étendre l'idée du « bien » au-delà de ce qui est utile pour une époque donnée. Il y eut, par exemple, un temps où l'esclavage était utile, en même temps que secourable envers les captifs que l'on y condamnait, et sans lui l'humanité n'eût peut-être pas acquis l'habitude de l'industrie. L'hypothèse utilitariste, qui ne suppose pas qu'à une période donnée de développement social l'esclavage pût être appelé « injuste », ne réussit pas à expliquer comment est née l'idée que l'esclavage est « injuste » absolument et non « juste », idée qui justement a eu à lutter pendant des siècles contre celle d'utilité qui reconnaissait l'état de choses établi comme définitivement « juste » et regardait comme « injuste » en conséquence les protestations morales grandissantes contre cet état de choses.

La distinction faite par l'utilitarisme entre les bonnes et les mauvaises actions est peu claire, étant donné que le même acte à ce point de vue peut à une même époque être bon dans un pays et mauvais dans un autre. La coutume dans l'un tend à reconnaitre comme définitivement utile, et par conséquent comme « juste », un acte regardé comme mauvais dans l'autre, et inversement, ainsi que le fait voir l'étude de la morale comparée. L'on trouve ainsi des codes contradictoires existant simultanément, contre lesquels des protestations morales peu à peu s'élèvent de l'inconscient, que l'on ne reconnaît comme utiles que longtemps après qu'elles ont effectivement ruiné le « droit » utilitaire existant.

L'expédient qui paraît utile à une époque donnée finit donc au bout d'une évolution inconsciente par ne plus être regardé comme utile dans l'âge suivant, et la conduite n'est plus fondée que sur le sable mouvant des besoins du moment; elle n'est pas sujette à une loi générale, et se trouve par conséquent en dehors du domaine de l'étude scientifique. Le but de la conduite humaine étant d'assurer la plus grande somme possible de bonheur, l'on devra, du moment qu'on y aura atteint, constater la cessation de tout effort. Or en réalité, le désir croît à mesure qu'on s'approche du but, et l'on s'aperçoit

qu'il est impossible de lui fixer une limite. Plus la coupe s'emplit de bonheur, plus elle s'emplit aussi de l'amertume des désirs inassouvis de bonheur. De même que dans l'organisme nerveux la douleur est d'autant plus grande que la sensibilité est plus grande, de même dans l'être psychique, plus est vaste devant nous l'étendue de l'inattingible et plus nous pèsent nos espoirs déçus.

L'utilité, comme le plaisir, suit l'action, au lieu d'en être la cause. Toute théorie qui renverse les deux termes, risque de voir à un moment donné le « bien » là où plus tard on verra le « mal ».

3. *L'Ecole intuitionniste.* — Les intuitionnistes affirment que l'homme possède un « sens moral », qui assigne aux actions une qualité essentielle sans tenir compte de leurs conséquences et permet à la conscience de percevoir « le bien » immédiatement.

Tout en admettant avec l'unanimité des moralistes que les actions « bonnes » tendent à assurer le bonheur de l'humanité, ils l'expliquent en supposant que ces actions sont en harmonie avec la « raison éternelle » qui est reflétée dans la conscience. La qualité morale d'un acte est donc indépendante de l'expérience qui n'en peut que confirmer la nature intrinsèque, et cette qualité est perçue par un sens interne qui distingue l'homme des animaux et lui permet l'observation de ses propres états affectifs.

L'hypothèse intuitionniste logiquement formulée se trouve donc en contradiction directe avec la doctrine de l'Evolution, en ce qu'elle fait une séparation distincte entre l'intelligence animale et l'intelligence humaine qu'elle dote d'une perception innée et métempirique de l'ordre moral du monde externe. Elle ajoute ainsi une faculté ou un don surnaturel aux fonctions connues de l'organisme, grâce auquel elle suppose que l'homme de tout temps a pu, ou aurait pu percevoir absolument le vrai, sans tenir compte des errements auxquels il est livré lorsqu'il cherche la vérité soit par l'intelligence soit par la sensibilité.

L'Ecole intuitionniste est essentiellement métaphysique, et ne se fonde sur aucune donnée concrète connue qui permette de vérifier ses généralisations. Elle étudie par l'observation interne l'homme arrivé à un haut degré de culture, et en conclut que tous les hommes possèdent en puissance les mêmes capacités. Son hypothèse est antiscientifique parce que les faits et les lois qu'elle formule ne sont jamais vérifiés, étant obtenus par déduction plutôt que par induction. Le sens moral inné qu'elle distingue du sens social produit de l'évolution est en dehors et au-dessus de la science, métempirique, et restreint au domaine de la subjectivité sans se rattacher par sa

genèse au monde externe. De plus l'hypothèse du sens moral est en contradiction directe avec ce que nous connaissons des races inférieures. La conscience ne peut donner que des résultats, non des processus; ceux-ci sont élaborés par le subconscient dont l'esprit reconnaît de plus en plus l'influence occulte et auquel nous devons le génie, l'inspiration, la création impersonnelle. Mais cette « puissance qui n'est pas nous-mêmes, qui agit pour la justice » n'existe comme telle que dans la conscience, et nous ne pouvons affirmer qu'elle la précède. Ce qui dans toute grande pensée, dans tout acte grand, déborde et submerge la conscience, qui inspire les plus hauts esprits et console les plus bas, dont la racine est dans la simple irritabilité de la matière organique et dont la fleur est la sociabilité, cela, l'Evolution le trouve dans l'Organisme Social, dans lequel nous vivons, où nous nous mouvons, et où plonge notre être.

La conscience est donc l'expérience accumulée et enregistrée du passé, non pas une faculté morale, don d'une puissance extérieure à nous et avec laquelle nous n'avons aucun lien. Il n'y a pas en nous mêmes de juge qui pèse nos actions selon la loi de la « raison externe », mais il y a la voix de l'ensemble des esprits humains qui approuve ou qui condamne. Par conséquent, le sens moral, vu à la lumière de l'évolution, n'est que l'accumulation des convictions des générations passées, dont l'ensemble façonné par le temps et par les influences sociales, a été incorporé à l'organisme par l'habitude héréditaire. L'enfant né aujourd'hui, au point où nous sommes arrivés du progrès, se trouve doté en naissant d'une capacité naturelle d'émotion beaucoup plus grande que celle de nos ancêtres; d'une fibre sensitive plus affinée qui vibre sous le toucher, et qui produit, pour ainsi dire, cette harmonie dans l'action que nous nommons morale, et qui seule mérite d'être appelée divine.

L'Hédoniste, méconnaissant l'impulsion première, prend l'effet pour la cause créatrice. L'Intuitionniste, qui voit ce point faible, suppose une cause métempirique, placée en dehors et au-dessus de toute vérification, afin d'expliquer ce qui en réalité peut s'expliquer par ce que nous connaissons de la nature humaine.

4. *L'Ethique évolutionniste.* — D'après la critique qui précède, on voit que c'est dans l'étude des lois fondamentales de la nature humaine qu'il faut chercher la théorie rigoureusement scientifique de la morale. La continuité de l'existence sensible ne présente pas de solution. L'aspect subjectif de ses relations, dont nous faisons abstraction par la pensée et que nous nommons morale, doit, tout en étant la fleur et le couronnement de la vie consciente, avoir des racines qui plongent sous

la surface de la conscience dans les flots de l'inconscient, doit également être le corrélatif d'un aspect correspondant du monde physique. Tout instinct, avant qu'il soit organisé comme tel, implique une raison d'être, une impulsion antécédente, dont l'origine est l'une des inconnues de tout problème de biologie. A la base de toute fonction spécialisée nommée instinct, se trouve le soi-disant instinct de la conservation (1); car ce n'est là qu'une façon inverse de formuler l'adaptation au milieu, une manière de généraliser l'idée de la réaction de l'organisme soumis aux conditions essentielles de toute existence sensible. Les termes : vie, adaptation, conservation de soi, sont identiques ; les deux derniers n'étant que l'expression objective et subjective du premier. Au lieu de poser que la conservation est l'instinct d'adaptation ayant pour objet le maintien de l'existence sensible, nous pouvons considérer que ce n'est là qu'une séparation artificielle n'ayant pas de réalité par elle-même et opérée par l'esprit afin d'opposer deux aspects des mêmes phénomènes.

Mais l'adaptation et la conservation s'étendent au delà de la vie de l'individu. La conservation s'applique à la vie de l'espèce plutôt qu'à celle de l'individu, la condition nécessaire de l'adaptation étant une conduite favorable à la conservation de la race. C'est ce qui apparaît clairement par l'étude comparée de la longévité des espèces. Le plus fort des instincts, et qui a ses racines dans les lois fondamentales de la vie, c'est l'instinct sexuel, et de l'accomplissement de cet instinct dépend la vie de la race. En fait, dans toute l'étendue de la vie douée de sensation, depuis la monade jusqu'à l'organisme le plus complexe, la durée de la vie individuelle semble proportionnée au temps qu'il faut pour que l'instinct sexuel puisse accomplir sa fonction désignée dans l'œuvre de la conservation de la race. C'est là une règle universelle, depuis l'abeille qui féconde une fois et meurt, jusqu'à l'éléphant et à quelques oiseaux qui vivent deux siècles. Lorsque l'individu atteint la période à laquelle il ne sert plus à la conservation de la race, sa vitalité décroît jusqu'à ce qu'il meurt ; « le cercle de la vie » se ferme, malgré tous nos désirs personnels.

Le triomphe de la doctrine évolutionniste a été d'avoir pu logiquement préciser la conception de l'Organisme Social de Comte. Le changement a été le progrès parce qu'il a consisté en un développement depuis les unités homogènes jusqu'à un organisme hétérogène. Tandis que nos fonctions individuelles sont déterminées par le Cosmos, nos fonctions générales dé-

(1) « Le soi-disant instinct de conservation est une fiction. Il n'y a là réellement que la répugnance à la douleur ; c'est elle qui en se développant aboutit à l'acte intelligent de la conservation. » G. H. Lewes ; *Problems* I, p. 162.

rivent du milieu social, et de là naît la morale. C'est pourquoi, en effet, les instincts sociaux régissent et restreignent les « impulsions » égoïstes. Dans le monde physique « la Nature, aux dents et aux griffes rouges de sang » poursuit « la lutte pour l'existence, » conflit sans merci dans lequel le plus faible est sacrifié pour que le plus fort survive, parce que les conditions auxquelles la vie doit se conformer sont inéluctablement fixées. Mais dans le domaine social les conditions de vie ne présentent plus le même caractère de rigidité. Comme c'est là un territoire arraché à la nature par l'action combinée et réciproque des forces sociales, les conditions qui y gouvernent la lutte pour l'existence sont plus artificielles que naturelles. L'on constate de plus que tout progrès social a consisté à rejeter les entraves imposées au libre développement des forces naturelles. Ainsi dans les rapports sociaux la lutte pour l'existence se transforme en une sélection sociale dont la progression constante apporte une plus large liberté à chacun, et c'est l'Organisme Social qui unit les efforts communs vers l'exaltation de la race en une plus haute harmonie que n'en présente le monde extérieur. Il annonce ainsi un avenir où la moralité et la socialité seront deux termes équivalents compris sous une même loi générale.

Dans sa genèse, en résumé, l'idée du « bien » consiste, subjectivement, en un sens moral évoluant constamment de droits et de devoirs égaux et, objectivement, dans l'adaptation à des besoins sociaux idéaux. La base de la morale dans le processus de la sélection naturelle est donc la *Loi d'égale liberté*. Elle ne peut s'identifier avec la formule de l'Hédonisme, à moins de donner aux mots une valeur peu précise et peu scientifique. Elle est en effet une loi universelle qui, d'une part, est fondée sur des faits et de l'autre ne contient rien d'autre que ce qui est contenu dans ces faits, faits vérifiés par l'étude du développement social. Enfin elle ne demande pour être mieux appliquée que l'abolition des entraves artificielles qui permettra « au plus apte de survivre » librement.

Bien que des utilitaristes tels que Hume, Bentham, Mill et Bain s'accordent pour dire que « l'on détermine les principes de la morale afin de créer le sentiment » (Hume); « les preuves sont aussi impossibles qu'inutiles » (Bentham); puisqu' « aucune raison ne peut être donnée pour expliquer pourquoi le bonheur général est désirable, sinon de dire que chacun désire son propre bonheur » (Mill); parce que « c'est là une donnée dernière et finale » (Bain), — nous pouvons cependant en toute confiance refuser à une telle morale toute valeur scientifique exacte. Si le *sentiment* en est la base, d'où naît le sentiment, et où naissent les formes variées qu'il revêt? La genèse simultanée du sentiment et de la sympathie dans l'évolution nous en fait connaître la base, La théorie hédoniste de l'action ressem-

ble à un traité Bridgewater (1) sur l'adaptation de l'œil à la vue, l'une et l'autre ignorent les données de l'évolution sur la question ; le spectre d'un « sens moral » qui figure dans l'une correspond à l'idée de la finalité dans l'autre. Ni Hobbes ni Paley n'enseignent aujourd'hui.

L'éthique n'est pas un simple assemblage de faits empiriques, mais une science en corrélation avec les autres sciences, et comme elles dérivée par genèse de la nature physique. C'est une phase abstraite de l'évolution générale qui correspond à un ensemble de faits concrets ayant un double aspect, et qui a sa place dans la physique sociale, pouvant s'envisager au double point de vue statique et dynamique. Si la science actuelle ajoute de plus en plus d'importance à « l'empire des morts » lorsqu'elle étudie la formation du présent, ce n'est que dans ce sens que « l'enfant engendre l'homme », et non pas avec l'intention d'instituer en état permanent les conditions de vie propres à l'enfant. C'est seulement lorsque la morale se fonde ainsi sur la nature physique que la vie consiste dans toute sa plénitude « en une correspondance entre les successions extérieures et intérieures de phénomènes », par l'harmonie sociale plutôt que par une « harmonie préétablie ». Le cours de l'évolution s'éclaire par la conscience de l'avenir, le cercle de la « douleur consciente » des désirs et des aspirations non réalisés semble s'achever non « dans le sommeil » mais dans la conscience de la « moralité subjective » — dans la conscience de la perfection ultérieure de la race. La réconciliation longuement cherchée entre la science et la religion s'accomplit, et le double univers des sens et du sentiment apparaît comme une unité idéale. C'est la solution du paradoxe du Don Quichotte de Cervantès.

« J'ai entendu prêcher, dit Sancho, que l'on doit aimer Dieu pour lui-même et non par espoir de récompense ou par peur du châtiment, bien que pour ma part je sois porté à l'aimer et à le servir pour ce qu'il pourra me faire. »

« Que le diable t'emporte, lourdaud, dit Don Quichotte, il y a tant de sens dans ce que tu dis parfois, que l'on te prendrait presque pour un savant ». « Et pourtant, répliqua Sancho, je ne puis même pas lire. »

Kant chercha à formuler une loi purement formelle, « un principe à priori de la volonté » sans matière, sans contenu de l'expérience, mais les bornes imposées à la pensée humaine ont rendu une telle entreprise impossible. La loi « Agis selon la maxime que tu voudrais en même temps voir appliquer comme une loi universelle, » ou bien « agis comme si la maxime que tu suis devait par ta volonté devenir une loi universelle »,

(1) Série de traités d'éducation scientifique publiée sous les auspices du comte de Bridgewater vers 1840.

cesse d'être formelle en tant qu'elle suppose *quelque chose* comme matière ou contenu de la pensée, et d'autre part n'apporte aucune preuve de son universalité. Mais la loi d'égale liberté a ce caractère de généralité, bien qu'elle soit induite de l'expérience, et, si elle ne nous dit pas comment nous devons *agir*, elle nous révèle ce que nous devons *être*, dans la mesure de ce que les entraves imposées à la liberté du Moi nous laissent de libre volonté. L'on peut donc regarder cette loi comme un principe inné à priori contenu dans l'essence même de la personnalité. Pour que la loi de Kant soit fondée sur l'induction, il faut qu'elle se base sur les désirs égoïstes mais reconnus par l'intelligence comme satisfaisant à la condition de la conservation de la race. La personnalité est d'ordre premier, les relations sociales sont d'ordre secondaire; elles ne peuvent donc supprimer la personnalité, bien qu'elles puissent diriger, et dirigent en effet, les instincts égoïstes vers un but altruiste, ou éloigné, et diriger ainsi la personnalité même vers une personnalité plus haute.

Cette règle fondamentale de la conduite que l'on découvre au-dessous des sentiments transitoires de plaisir, au-dessous de l'idée d'utilité, au-dessous des sanctions de l'intuition, se vérifie notamment dans le développement inconscient de la sympathie qui suit l'accroissement de liberté. Que l'on se reporte par exemple au récit de l'exécution de Ravaillac, l'assassin de Henri IV, en 1610. Ce fut dans Paris un jour de gala. Un événement à la fois si heureux et si utile mettait le plaisir et la satisfaction à leur comble. La multitude accourut de tous les coins de la ville pour se repaître du spectacle des tortures du condamné. Au milieu de la place publique l'échafaud fut dressé. A chaque fenêtre qui donnait sur la place se pressaient les dames de la cour comme aujourd'hui à l'Opéra. On lie le condamné à la roue, on lui brise les membres un à un, puis étendu sur l'échafaud, il se voit couper sa main régicide, brûler ses entrailles arrachées, devant ses yeux. Vivant encore, haletant à ce surcroît de souffrance, on l'attache par les membres, brisés et frémissants, à quatre chevaux puissants qu'à coups de fouet l'on excite jusqu'à ce qu'ils aient démembré ce corps où une étincelle de vie subsiste jusqu'à la fin; le dernier cri d'agonie donne le signal des applaudissements, et aux fenêtres les mouchoirs parfumés s'agitent. La même loi générale, qui fait que « toutes choses s'efforcent de s'élever et s'élèvent dans leur effort » et que, malgré et non à cause des théories de nos sociologues et de nos moralistes, le progrès social s'est accompagné d'un accroissement de liberté; cette même loi, dis-je, a produit également un développement du sentiment de sympathie tel qu'aujourd'hui les hommes et les femmes les plus dépravés de nos villes pâliraient à un spectacle comme celui de l'exécution de Ravaillac.

La loi que nous posons ici comme fondement de la morale nous permet également de concevoir un idéal pour l'avenir, en même temps qu'un critérium pour le présent et le passé, un Type Moral, dans lequel toute relation sociale revêt un caractère moral. Le but se dresse devant nous plus clairement, plus éclatant, à mesure que la loi d'égale liberté sera appliquée à chaque relation de la vie politique, religieuse, économique, sociale. Tout en reconnaissant que la personnalité est limitée et que le moi tant vanté n'est qu'un faisceau d'instincts sociaux et d'aptitudes organiques, l'on peut affirmer que la morale ne connait pas de loi plus haute que celle-ci :

Dans les limites de la liberté égale — sois toi-même.

Il ne restera plus qu'à insister sur cette loi. Devant nous s'étend un spectacle de perfection sociale possible plus vaste et plus grand qu'aucune vision de prophète ou de poète. Il apparaît ainsi pourquoi la coercition est aussi néfaste pour l'évolution morale que l'a été dans le passé pour le développement intellectuel toute tentative d'ingérence dans le progrès de la recherche scientifique. Par la coordination des instincts purement égoïstes de notre nature animale et des besoins sociaux, les uns se subordonnent aux autres, et c'est là un idéal qui donne la raison et le critérium des actions qui apporteront la plus grande somme de bonheur au plus grand nombre ; idéal d'une « gloire de l'être humain » sans cesse croissante qui laisse loin derrière lui tous les mythes et toutes les théories des sociologues, idéal d'un monde « où les hommes retrempant leurs épées en feront des socs de charrue, changeront en serpes leurs lances, et n'apprendront plus la guerre », et dans lequel la loi de la liberté égale aura une portée toujours plus large et plus personnelle.

L'application consciente de cette loi fera pâlir les revendications de l'aristocratie cléricale, politique et économique devant l'éclat de la raison éclairant un peuple émancipé qui ne connaissant plus que les liens réciproques de la paix et de la fraternité suivra la libre et normale évolution propre aux natures douées de sympathie, et n'étant plus entravé par aucune ingérence artificielle, se maintiendra par le jugement raisonné dans le vaste champ qu'ouvrira à son activité *la loi d'égale liberté.*

DYER D. LUM.

(Traduit de l'anglais par LAURENCE JERROLD).

LE MOITE AUTOMNE

Les baisers jaunes de l'automne,
Mordent, d'un ton ardent et fou,
Sur les branches des vergers roux,
Les pommes ;
Voici le dernier mois vermeil :
Lunes rouges, pourpres soleils ;
Et lourds amours
De gars et de garces superbes,
A coups de rut, parmi les herbes.

Et follement, les taureaux fols,
Contre des pieux, frottent leur col ;
Et grassement, au bord des boues,
Les fleurs saines bombent leurs joues ;
Et bellement, le long des haies,
Comme des clous pointent les baies,
Et brusquement, c'est le coq clair
Qui déchire, d'un spasme et d'un éclair
Et d'un grand cri de violence,
Le mol silence
Dont les voiles pendent et s'étendent dans l'air.

Lunes rouges, pourpres soleils,
Dans la moiteur des derniers mois vermeils ?

Et c'est le temps aussi, où les servantes,
Le soir, en des vergers assombris d'or,
Offrent aux valets lourds la fête ardente
Et la conquête de leurs corps.
Le choc des gars est rude et leurs mains sont hardies.
Avec des mots de braise, ils incendient
Ces accablants déduits où domine la peur,
Car la ferme surveille et des lueurs
Bougent, là bas, dans le village.
Mais rien, bien qu'on se pille et se saccage,

Rien ne s'entend du triomphal combat:
Les dents mordent les crins, les pieds mordent les herbes,
On se foule les chairs, en des assauts superbes,
On s'écrase la bouche, à coups de baisers gras,
On se mate le spasme et la sauvagerie,
Lèvre à lèvre, de sa furie,
L'étouffement est tel que pas un cri ne porte ;
Parfois, le rut grandit si fort, qu'on croirait voir
Des fossoyeurs ravir et violer des mortes
Et des meurtres bondir et s'enfuir dans le soir !

L'air est complice et doux ; des brumes flottent ;
Le vent se bombe et s'apaise comme un désir,
Pour se gonfler encore et puis encore mourir ;
Unique, un cri s'entend de pie ou de hulotte ;
Une langueur profonde emplit d'aise les bois ;
Des mélèzes voisins lèvent des rideaux sombres,
Et ces amours puissants et fous, quoique sans voix,
Charrient tout leur bonheur dans les veines de l'ombre.

Lunes rouges, pourpres soleils,
Enormes fleurs des derniers mois vermeils !

Et la fête ne s'alentit et ne s'achève
Qu'à l'heure où le matin se lève
Et s'essore des langes claires de l'aube.
La plaine alors étincelante d'or
Brille, de toutes les flammes de sa robe ;
Les bois, les toits, les eaux,
Semblent de la clarté mise en faisceaux ;
Et lentement, garces et gars reviennent
A leurs besognes quotidiennes ;
Les uns mènent, vers les labours,
Le pas massif des chevaux lourds ;
Et les autres, la chair encore en fête,
Partent traire et soigner leurs bêtes,
Et grapillent et caressent, longtemps
Encor, les pis que leur tendent les flancs
Puissants et chauds des troupeaux blancs.

Lunes rouges, pourpres soleils,
Sur les adieux des derniers mois vermeils !

Emile VERHAEREN.

APERÇUS SUR LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR (1)

(FIN)

D'abord, et ceci est un axiome, — tout acte aussi insignifiant soit-il, est guidé par l'intérêt, non seulement par l'intérêt qui mène à des jouissances, mais aussi par celui exigeant la suppression des souffrances. Nous pouvons donc considérer les êtres qui nous entourent tels que des éléments de satisfaction dont il ne faut pas user naturellement en portant préjudice, chose inutile à dire du reste, parce que les êtres sensibles ne prendront pas plaisir à tourmenter leurs semblables, et s'ils le faisaient, agiraient contre leur intérêt, si cela n'était invraisemblable, quant aux autres, pour les mêmes raisons ils continueront à nuire selon leur nature. Ceci dit : passons.

Croire aux transformations psychologiques radicales et soudaines, serait une utopie mais, variant l'aspect des motifs émotionnants on changera les émotions produites. Ainsi : un promeneur lentement suit un chemin champêtre sous le crépuscule et les chants d'oiseaux auxquels se mêlent bientôt, par intervalles et apportés sur le faible vent, les accents indistincts de voix humaines, mélancoliques, doux, évoquant parmi le soir s'abaissant, une cantilène ; et le promeneur solitaire se figure une idylle naïve se déroulant dans la quiétude. Il avance, aperçoit des chaumières où scintillent des lueurs ; les chants jettent en lui, à mesure qu'il approche, du trouble singulier ; il atteint le hameau et par une fenêtre voit des femmes, des enfants agenouillés, éplorés autour d'un grabat sur lequel git un corps. Les chants d'amour deviennent plaintes d'agonissants, et le calme d'abord infiltré en l'âme du passant de-

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, n° 9, page 345, mars 1898.

vient navrance profonde. — Eh bien, la même métamorphose se produirait pour toutes choses si, au lieu de les accepter telles que nous les lèguent d'ancestrales habitudes, nous les analysions. La conscience de notre personnalité irrémédiablement égoïste, aidera aussi à la modification de la plupart des visions, non subitement peut-être, mais en imposant des idées nouvelles auxquelles graduellement nous nous acclimaterons.

Cette conviction tendra à repousser volontairement ou instinctivement les misères qui étiolent les dilections sans impliquer la suppression de leurs charmes, car c'est une erreur de croire les grandes sympathies irréalisables sans alternatives tristes et joyeuses, caractère habituel de leurs manifestations. Les sentiments furent créés par nécessité; intérêt, d'identiques instigations amèneront, lorsqu'ils seront vus dans leur réalité, l'extinction de ceux dont le rôle est terminé, suranné et qui se prolongent pour nous tourmenter inutilement et sans compensation. Je vais en citer quelques-uns en essayant de les montrer sommairement sous leur véritable jour dont l'aspect peut certes modifier sur eux notre jugement.

L'étrange influence et perfluence appelée colère tout d'abord, conseillant de transgresser les lois de pitié, de raison et motif initial pour lequel notre vie fréquemment se passe, non à atteindre des satisfactions, mais effacer les bêtises commises, devrait être détruite, et les actions les provoquant, ne plus produire que peine légère, émanée non de ces actions terminées, finies, irréparables, mais de l'inquiétude de leur renouvellement et suffisante pour suggérer des mesures préventives, correctives.

La pensée que l'on conservera de ce sentiment exactement l'intensité indispensable est évidemment puérile; les nécessités se chargeront de le doser sans nous consulter.

Les souffrances ayant mission d'entraîner vers le bonheur ou le sacrifice ne sont, du reste, jamais en rapport avec le résultat à obtenir, mais beaucoup trop vives; nous y obéirions aussi docilement si elles se montraient moins cruelles. Quoi de plus stupidement sauvage que la colère, et l'amour épuré de ses souillures sera-t-il moins éclatant? d'autres moyens bien différemment efficaces nous appartiennent afin d'étouffer à jamais les fautes.

Et la jalousie!

En notre esprit se cramponne le préjugé de la fausse gravité des causes de ce bizarre phénomène, ici encore parce

que nous ne songeons pas à l'observer attentivement, et ce sont, non ces causes, mais la croyance en cette gravité abstraite qui nous met sous son pouvoir. La jalousie surgit quand nous voyons descendre vers d'autres, les célestes torrents d'aménité, de douceur, de grâce, de plaisir même lorsque nous ne pouvons y puiser; elle n'a donc aucune justification, surtout qu'il est de fréquentes séparations où l'on s'isole autant par sacrifice au principe de fidélité que par goût ou tristesse. Nous agissons sous son autorité comme les propriétaires de somptueux domaines qu'ils enclosent de hautes murailles, en défendent l'accès tout en ne parcourant eux-mêmes que des parcelles de leurs étendues.

La liberté mutuelle dans les liaisons, acceptée par le cerveau enlèvera à l'amour son principal promoteur de tourments, lequel ne lui est aucunement nécessaire, si ce n'est afin de former les heures exquises quoique bien courtes et péniblement conquises, de pardon, de réconciliation qui prolongent un peu ses déclins. Et en fait, pourquoi doit-il être durable sinon (par suite des petits êtres qu'il y appelle) dans le mariage où compris comme il l'est actuellement, l'amour se trouve dépaysé; aussi, vite s'en échappe-t-il n'y laissant qu'une ombre, suffisante du reste pour le rôle auquel on l'astreint.

Il est en soi, surtout, non à l'extérieur et les natures amoureuses dont la passion tombe (bien entendu sans être brisée dans sa plénitude) glisseront vers une autre les enveloppant d'identiques impressions.

La vengeance, l'honneur, le déshonneur s'attachant on ne sait pourquoi à certaines actions déterminées et qui ne doivent avec toute louange, tout blâme, être décidés que par les joies, les souffrances répandues, s'évanouiront également ainsi que l'amour-propre, lequel s'érige si important en affection. Ce dernier sentiment s'abolira naturellement quand l'intellectualité sera résolue à admettre l'égoïsme de nos efforts; elle saura, en effet alors, l'illusion du mérite et se reconnaîtra esclave de l'univers dont les innombrables atomes dirigent notre sensibilité et celle-ci, la volonté sous l'unique autorité de l'intérêt. Nous avons donc pu croire à la liberté, agissant réellement selon notre guise, seulement nous voulons toujours ce que dicte l'intérêt et celui-ci est à la merci d'infinies influences dont bien peu nous permettent de les discerner.

L'amputation de la vanité, de l'orgueil, de la prétention, que des nuances seules différencient, en détruisant de nombreuses peines supprimera beaucoup de satisfactions, mais ces satis-

factions sont superficielles et accaparent souvent dans l'esprit la place de contentements plus nobles prêts à les remplacer si elles venaient à disparaître et si l'infatigable et harcelant frelon de la vanité n'empêchait de les reconnaître.

Elle possède cette particularité de ne presque jamais augmenter l'ensemble du bonheur simple, qui dépérit à mesure que s'élèvent ses néfastes jouissances. Du reste ils sont rares ceux auxquels elle sourit et les autres deviennent la proie d'ambitions constantes irréalisées ; de dures mortifications, de découragement et surtout de dépressions et d'envie.

La vanité ne forme que des œuvres passagères, des courtisans et des traîtres ; le penseur, l'artiste, l'apôtre n'agiraient pas avec moins d'intensité, de prolixité, s'ils l'ignoraient. Toute œuvre grande et vraie éclôt de la nature même des hommes prédestinés ; son expansion est nécessaire à leur organisme comme la nourriture, le sommeil et ainsi qu'un enfant gâté, ne laisse aucun repos avant d'être satisfaite.

On s'imagine parfois, travaillant un livre, un tableau, ou autre chose et voyant la satisfaction d'orgueil brillant au terme du labeur, qu'elle est l'excitatrice. Ceci est inexact et provient de l'idée surannée que les actes de la vie doivent tous aboutir à l'estime et l'honneur, préjugé incitant l'instinct à placer le besoin même d'activité, sur le compte du résultat extérieur et cependant l'œuvre achevée, la joie est complète et ce résultat s'efface quoique n'ayant pas encore commencé.

Et la vanité aussi traîne à sa suite le cortège des mesquineries, des méchancetés. Les richesses terrestres en majorité sont stupidement dépensées à assouvir ses exigences luxueuses, paradeuses, et elle n'offre en échange à ses asservis que d'insignifiantes compensations. Les joies qu'elle recèle sont monstrueusement disproportionnées aux efforts nécessaires à leur découverte et satisfont souvent le caprice d'un puissant au lieu de s'épandre en bien-être et réconfort général. Tant d'exemples ici se présentent inutilement exprimables, les aveugles seuls ne les apercevant pas.

Le bonheur dérisoire, mais aux yeux des humbles devenant fantastique, dont elle enveloppe est raison de haine, d'envie de ceux-ci pour les classes élevées. Si la vanité s'atténuait, l'humanité ferait un grand pas ; les privilégiés abandonneraient sans répugnance leur superflu, de l'orgueil provende énorme quand on réfléchit à la faible exigence des joies véritables, et qui les gênerait considérablement. Quel est l'être, moralement modeste, en effet, qui voudrait s'astreindre aux ennuis, aux

tracasseries ininterrompus d'une existence de luxe et de chic comme nous en connaissons tant.

L'annihilation du mérite permettra-t-elle encore à l'amour tout son développement? car ce sont les qualités qui le séduisent et l'enlèvent à la torpeur où il repose dans chacun de nous. Pourra-t-on ainsi qu'auparavant être aimanté vers d'autres sachant que chez eux l'attrait appartient à la fatalité, qu'ils sont des pantins s'agitant sous les lois de la destinée et que leur charme n'est qu'égoïsme? Les effusions s'amoindriront-elles à travers la certitude que chacune d'elle obéit à l'exclusive recherche du plaisir? La bonté, le sacrifice émouvront-ils quand on les saura prétexte à satisfaction personnelle et la poésie ne sera-t-elle point morte le jour où s'imposera la conviction que les trésors du cœur ne subsistent plus qu'en jouet, en instrument de bonheur et que toute tendre parole, tout baiser sont donnés dans une intention, dite méprisable?

Résistera-t-il à ces vérités, l'amour dont la conception jusqu'ici fut de dévouement, d'héroïsme et qui étend sur les hommes, sur la nature, cette grâce bénie, cet émoi dus surtout à la splendeur qu'évoquent les mots : sacrifice, abnégation dominant toute passion? Et cette métamorphose morale intéressera la généralité, l'homme sans exception, ayant des tendances généreuses (les pires brutes aiment un jour), mais la flamme nécessaire à leur manifestation est souvent inaccessible à son cerveau.

L'amour résistera, conservant sa céleste essence, et la victoire sera facile, car cette transformation paraissant irrémédiablement nous avilir, est fictive. Les choses resteront dans l'état actuel, seulement au lieu d'admirer les individus on admirera leurs expressions; les mêmes beautés nous séduiront amenées par des abstractions cachant entièrement les malheureuses carcasses qu'il plût au sort de leur donner pour demeure. On n'adorera plus l'être déterminé, mais l'amour purifié, déifié.

Ces transformations évidemment se feront à notre insu, il serait enfantin et ridicule de croire au renouvellement subit d'une élaboration immémoriale; elles s'effectueront logiquement par ce simple changement d'aspect qui dépend de la conquête d'une idée. Il s'agit donc de lancer l'idée en la confiant à la chance.

Le concept d'irresponsabilité existe déjà en amour où l'on admet que la beauté, par exemple, n'est point mérite et cependant la beauté n'est-elle pas un des moyens de séduction les plus fréquents. Personne n'a échappé à son prestige quoi-

qu'on la sache fille du hasard ; il en sera de même des qualités et des défauts quand on reconnaîtra leur origine analogue.

L'esprit même habitué à envisager la vie sous cet aspect nouveau sera impuissant à supprimer certaines douleurs : nous continuerons à redouter les séparations parce que l'absence tranche les jouissances nous enlaçant et qu'il est difficile d'imaginer qu'on prenne plaisir d'un être ou d'une chose sans souffrir de sa disparition ; cela équivaudrait à supposer détruits le désir et le regret sans lesquels l'humanité resterait entièrement stagnante et bientôt s'éteindrait.

Un homme ne craignant pas l'abandon de sa compagne, serait, pensons-nous, indifférent aux joies qu'elle donne et ne l'aimerait plus. La radiation de cette peine, semble-t-il, conclurait aussitôt celle de l'affection et l'instinct ou la raison qui s'en rendront compte puisqu'ils recherchent les bienfaits amoureux, se résigneront à la subir afin d'obtenir les douces compensations. Ce sentiment conservera aux unions la tourmentante inquiétude et par suite la sollicitude, la volonté incessante d'offrir le bonheur ; tout ce qui contribue à enchaîner deux êtres et tout ce qui empêche les présages ou la venue du grand et définitif départ vers la mort.

La mort.... la mort dont la nuit ne parvient jamais à voiler dans la pensée l'image de la disparue, qui imprègne la vie du délaissé, de mélancolie : il erra désormais s'il a vraiment aimé au milieu d'une contrée crépusculaire de rêves gris et mauves avec le vague espoir, quand même, de rejoindre la charmeuse amie dont l'ombre cheminera muette à ses côtés lorsqu'il parcourra les vallées aux rivières serpentantes, les montagnes tapissées de bruyères, la maison vide maintenant, solitaire, naguère si joyeuse. Ses yeux se dirigeront là-bas, là-bas, derrière l'horizon où s'endort le soleil, où s'élèvent les matins vers un monde pressenti mais indécouvrable. Il sondera vainement les mystérieuses profondeurs cérébrales, cherchant la vision d'une région promise où l'attend sa compagne, pensive au faîte des roches d'or, dominant des eaux d'émeraude exquisement dansantes sur le reflet d'inconcevable paix de cette baie lointaine ou la jeunesse en souriant regarde le cortège fabuleux du temps avec ses siècles innombrables d'événements extraordinaires, fantastiques, en marche vers l'éternité bien, bien au large de ces mers de félicité. Il cherchera désespérément ne trouvant que tableaux réels, conceptions terrestres, aussi belles soient-elles, irrévocablement terrestres.

Les regrets, ainsi que je viens de le dire ne pourraient s'arracher sans tuer l'amour quoiqu'on s'imagine un être en adorant un autre, employant toutes ses forces à se l'attacher par le bonheur, à conserver incessamment son affection et qui, à l'heure des séparations inévitables accepterait avec une indifférence relative l'arrêt du destin, tout en conservant ses désirs qui lui chercheraient ailleurs les bénédictions révolues.

Il se présente des phénomènes autrement étranges dans la psychologie habituelle, n'étonnant personne et ce cas se trouve approximativement déjà : ne voit-on pas en effet des pères perdant leurs enfants qui leur semblent la seule raison d'existence, et qui, après un désespoir éphémère, reprennent les occupations coutumières troublées de temps à autre par le souvenir navré, lequel lui-même finit par s'affaiblir.

Evidemment ici la douleur n'est pas proportionnée à la tendresse ; un travail inconscient de résignation s'est élaboré devant l'irréparable. Il est probable que l'égoïsme admis, reconnu, l'esprit graduellement réalisera complètement cette tendance et alors même la peine des aimés ne résonneraient en notre cœur que suffisamment pour nous pousser à les leur éviter.

Et parmi les simples ?

L'oiseau mâle ne trouve-t-il pas, durant les périodes de croissance des oisillons, toutes ses joies à veiller avec une sollicitude infinie à la paix, au bien-être des petits et de leur maman qu'il distrait de l'ennui sédentaire du nid, par ses sifflements si doux le soir qu'on les croirait produits par le frôlement du jour s'abaissant dans les feuillées. Et pourtant les oisillons devenus grands, après une dernière becquée, s'échappent sous les yeux tout ronds d'admiration de leurs parents lesquels eux-mêmes souvent à jamais se quittent ; et la famille entière, jadis si unie, dans l'allégresse s'éparpille parmi les cieux.

Instincts, dira-t-on. Oui mais tous nos sentiments le sont et ne donnent l'illusion d'en être séparés que par suite de la faculté appelée raisonnement, spéciale à l'homme et lui permettant de faire défiler devant son esprit de multiples visions dont il tire des analogies, des comparaisons, des déductions. Les déterminantes de nos actions se différencient donc de celles influençant les êtres inférieurs mais les fibres qu'elles font vibrer, chez nous, malgré la sensibilité et la complication qu'elles atteignent, sont semblables aux leurs. Nous ne pouvons du reste ici étendre cette question.

Je le répète : l'intérêt présida à la formation des sentiments présents ; les idées les ont de tous temps modifiés (non les sensations toujours identiques mais leurs inspirateurs) pourquoi ne les modifieraient-elles point encore ? rien n'égale leur influence qui agit malgré nous.

Ce que je dis ici n'a rien d'inquiétant, les bouleversements moraux se consomment insensiblement et ne sont réels que quand ils s'adaptent à notre âme.

L'amour ainsi dépouillé des parasites qui s'y cramponnent pour en ternir le délicieux éclat d'aurore, deviendrait un rêve d'autres sphères, d'autres vies. Tôt ou tard, il subira l'épuration qui s'effectuera sournoisement.

Si l'envolée des conceptions inusitées trouve les asiles intellectuels hermétiquement clos ; si les préjugés et le vouloir contre elle se révoltent et la chassent rageusement, cela a peu d'importance; l'esprit sans que le Soi s'en aperçoive et sans en tenir le moindre compte entr'ouvrant aux oiselles messagères d'espérance la petite porte du colombier qui, malgré l'être conscient s'imaginant en garder l'entrée et exhibant son impudique mesquinerie, est hospitalière chez tous, pour les idées bienfaisantes. Alors, en secret commencera l'éducation des vieilles colombes par les nouvelles venues jusqu'à la mort de celles-ci ou jusqu'au moment où elles deviendront si grandes, si belles que toutes les anciennes chiperont de leurs plumes trop abondantes et imiteront leur roucoulement charmant. Et la volière entière un matin s'échappera entourant son propriétaire de mille courbes imprévues et d'un châtoiement nouveau qui l'étonneront un instant mais le rendront bientôt fier d'avoir à lui seul, croira-t-il, élevé d'aussi gracieux volatiles.

Quant aux aventuriers du neuf si riche de trouvailles, puisqu'en lui dormaient les progrès réalisés, en lui repose l'espérance ; ils ne tenteront pas d'appliquer aucune théorie à l'amour déjà si beau ; ce serait ridicule et vain. Le fait que certaines pensées les séduisent et se présentent parfois à leur mémoire les transformera inconsciemment et beaucoup plus rapidement qu'ils ne l'imaginent.

*
* *

L'amour fut choisi comme sujet de cette causerie parce qu'il est le domaine ou notre intimité s'exprime avec le plus d'intensité, de spontanéité ; cependant les modestes et en majorité impersonnels aperçus émis ici doivent s'appliquer à chaque épanouissement de l'âme.

Quelle admirable expression il deviendra, s'élevant ainsi qu'un lys fantastique, du parterre broussailleux des misères présentes ! surtout quand les hommes comprendront que l'amour ne peut être traité avec scepticisme et mépris. Le plus léger et passager de ses frôlements souvent transporte vers le sublime et des liaisons d'une heure donnent le mirage fugitif de grandes passions. Ce qu'il effleure, à moins d'insouciance, devient étrange et séducteur; il habite d'autres mondes et la fin de chacun de ses enchantements laisse étourdi et comme brusquement revenu d'un féerique voyage. C'est que les déesses le symbolisant sont la conception préférée du destin quand elles sont belles, et toutes le sont, celles dépourvues d'attraits appartenant à un sexe spécial, sans mission.

La jolie femme et surtout la femme charmeuse domine l'ensemble de ce qui nous est dévolu de contempler; efface même les impressions de la nature, rayonne, pareille à la bonté. Rien n'est en harmonie avec elle sinon la solitude des nuits et des bois, la douceur des soirs, des aubes et encore les étoiles pleurant du mystère dans la troublante paix nocturne et caressant la cime des forêts; les rivières et les plaines endormies n'émeuvent-elles point autant que deux yeux profonds regardant vers les songes; la plus belle rose balancée mollement dans les jardins des sultanes ne recèle pas le charme de deux lèvres mélancoliques; les torrents d'or automnal, les mers d'épis onduleux, les somptueux sapins noirs, n'ont point la richesse d'une chevelure rousse, d'une toison blonde, de cheveux d'ombre quand ils glissent, coulent, bondissent, tombent, se relèvent, s'élancent fantasques, fols, souples, lourds autour d'un joli visage. Le sentier idéal serpentant de la vie jusqu'aux rêves n'est, ni plus gracieux, ni plus pur qu'un beau corps féminin. Les femmes sont reines par leur éclat, aussi le hasard a-t-il choisi un lieu délicieux où seul on les rencontre, où seul on les voit dans leur plénitude divine; ce lieu de rendez-vous exquis c'est l'amour; l'amour d'une heure, d'un jour, d'une vie, qu'importe, c'est toujours l'amour.

Les hommes agissent de façon méprisable vis-à-vis de ces délicates fleurs sans se douter des joies qu'ainsi ils évitent et abîment. Bien peu dans les questions féminines comprennent les tentations qui leur sont offertes et qu'ils discernent grossièrement à travers l'atmosphère fuligineuse des agissements constamment malpropres; exceptionnels ceux qui, surtout, dans les liaisons passagères ne se montrent point indignes et on ne sait pourquoi, fiers d'amoindrir ces événements char-

mants, de n'en apprécier que la laideur. Et je parle ici des natures, soi-disant fines et intelligentes, omettant les brutes nombreuses dont la quantité stupéfierait, si tous étaient dépouillés des parures de convenance, de tenue, de politesse acquise et affectée produisant la ressemblance entre les êtres le plus violemment opposés.

C'est l'homme qui souvent avilit l'amour, l'assimilant aux sports, le traitant en distraction. La femme par sa grâce surtout, le maintient dans une sphère relativement élevée et s'y abandonne plus entièrement. Même s'il est superficiel, olle en répand et en possède davantage le mirage; et s'il est profond, toute chose étrangère disparaît pour elle; la tendresse s'empare exclusivement de ses facultés.

Son efflorescence est œuvre féminine.

*
* *

L'intellectuelle progression est vertigineuse à notre époque et quand on considère le passé, l'humanité se révèle indéfiniment éducablé; que l'on travaille donc en paix dans la confiance des splendeurs réservées par l'avenir et des félicités crues jusqu'ici chimériques. Nous ne connaîtrons point cet âge futur quoique les espaces nous en séparant se résorbent avec une rapidité sans cesse croissante et que nous soyons à la veille de réformes morales qui le feront deviner; mais n'est-ce pas presqu'une réalisation que d'appartenir, d'aider à ces admirables phénomènes en préparation.

Si tant d'efforts furent gaspillés, tant de sacrifices dépensés sans amener d'amélioration frappante, c'est que le cœur (toujours accessible à la pitié si les causes en sont suffisamment vives) restait dans un isolement ou n'arrivaient à son jugement que des réalités déformées sous les préjugés et que l'intelligence qui les lui apportait acceptait telles, trop faible pour les analyser, rendant ainsi l'extension des idées nouvelles infiniment difficile. Tandis que l'intelligence discerne actuellement plus aisément la vérité et débarrasse les choses extérieures, avant de les amener au cœur, des parasites déformateurs sous lesquels d'abord elle les voit.

La vision des cérébralités de jadis, ressemblait à celle de ces malheureux atteints d'aberration visuelle et dont la rétine monstrueusement, ridiculement modifie les objets, ou les couvre d'une teinte terne, uniforme, permettant d'envisager l'ambiance de singulière façon.

De nombreux regards intérieurs maintenant fort loin, s'é-

tendent, plongent à de grandes profondeurs, embrassant non le détail, le fragment, mais l'ensemble; aussi touchons-nous au premier port de courte escale et ne prendrons-nous garde aux sceptiques qui invoquent à leur appui les déceptions, les progrès insensibles, héritage des naguère et refusent la foi en l'avenir, résignés à l'immobilité. A quoi bon les contrarier, ils seront bientôt entraînés par l'inévitable marche de la belle et grandissante armée, et puis les idées doivent être émises simplement, modestement, sans acerbité, c'est là une chance pour elles de propagation rapide.

L'espoir en l'avenir est une religion délicieuse, emplissant de gaieté l'asile du penseur, du travailleur ainsi qu'une nuée de papillons et d'oiseaux ensoleillés. Il est mort, le temps des deuils et des navrances! il est tari le fleuve des doutes et du découragement; elle se termine, la sombre nuit d'orage et d'angoisses. Voici le jour qui se lève, ce jour attendu, imploré au long des siècles par d'innombrables sacrifices, blasés, privilégiés. Là-bas, il se lève pur et radieux, retirant son voile de buée blonde sur les archipels enchantés: Aube d'amour, beau matin printanier qui du rêve de tant de vie fera une réalité. Que la gaieté revienne; écartons l'erreur voulant qu'aucun sujet sérieux, qu'aucune question prépondérante ne soit traitée sans visage maussade, blême, affreux; sans l'emploi des mots traditionnels: gravité, résignation, désillusion, stoïcisme, etc.

La joie amie sera seule accueillie dans le palais terrestre, l'illuminant d'accents triomphants; la joie et aussi la beauté.

Abandonnons le culte de la tristesse resté si puissant parce que nous croyons à sa noblesse. Un joli sourire parmi les roses et la tiédeur de l'été n'est-il pas plus charmant sur la pierre d'une tombe qu'un sanglot contracté sous les gémissements de l'hiver?

ROBERT PICARD.

LES POÈTES SCANDINAVES[1]

SOCIALISTES ANGLAIS

Sur les toits de la ville, glisse
Le suprême sourire du jour
Et du soleil agonisant.
Tandis qu'en flots tumultueux
S'agite l'eau bourbeuse du fleuve,
Et que venant de la mer du Nord
Hôte invité pour ce lit sale !
Le brouillard enveloppe la cité et le fleuve,
La nuit arrive apportant la mort ou le rêve.
A l'abri du vent et des frimas,
Au milieu d'étincelles qui jaillissent d'un feu de houille,
Autour de victuailles dérobées là-bas,
Là-bas, où l'on décharge les grands chalands,
Des hommes apparaissent. Hors de chemises noires de charbon
Jaillissent leurs bras musculeux, ils sont treize ou quatorze;

(1) Holger Drachmann est le plus grand poète de la Scandinavie.
La mer et les gens de mer, il les dit sans doute avec une pénétrante émotion. Mais esprit noble et généreux en des poésies sociales où passe un grand souffle d'Humanité, il se montre aussi le défenseur éloquent des déshérités de la vie.
Drachmann a chanté la mer mieux que Richepin, il l'a célébrée aussi largement que Michelet, mais personne ne saurait lui être comparé comme peintre des misères sociales, qu'on en juge par cette poésie fameuse : *Socialistes Anglais*.
Cette admirable poésie de Drachmann, cette superbe marseillaise des travailleurs, est connue de toute la Scandinavie. Dans ces pays monarchiques, on répète avec admiration ces vers enflammés, aussi bien dans les salons que dans les chaumières. Il n'est venu à l'idée d'aucun censeur d'en empêcher l'impression, il serait donc au moins étrange que la République Française moins libérale que les rois y vit un appel à l'anarchie.

Vte DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPELIN.

Ce sont eux qui portent de lourds poids sur les épaules,
Et sous leur rude peau court le sang Anglo-saxon.
Ils murmurent tout en fumant leur courte pipe
Et la bière circule en des pots de grés aux couvercles d'étain;
Quelque chose de lugubre plane dans l'air, les cœurs sont serrés
Et l'on sent que la haine fermente dans ces poitrines;
Les bras sont vigoureux, le pouls bat vite.
Mais les mots font défaut, pour exprimer des griefs trop nombreux,
La fureur étouffe la raison.
Soudain un homme aux yeux flamboyants se dresse.
Il serre les poings et de son large front,
Il arrache le bonnet graisseux qui le couvre ;
Ce bonnet il le jette dans le foyer ardent,
Puis il crache dans les flammes et tandis que la fumée s'élève :
« Camarades, crie-t-il, le voilà parti l'emblème du servage,
« Le bonnet plein de suie du débardeur.
« Maintenant il me reste le cerveau et le bras,
« Je les garde pour le jour qui va bientôt luire.
« Entendez-vous la tempête ? Sentez-vous le courant ?
« La lutte est ardente, partout autour de nous !
« Pourquoi dormez-vous ? Cette nuit appartient au rêve
« Mais demain s'appellera peut-être le jugement et la mort !
« N'avez-vous donc pas vu flambler les torches, n'avez-vous pas senti le sang?
« Le vent de l'étranger nous apporte la fumée de l'incendie,
« Mais cette fumée n'a pu encore vous faire sortir de vos tannières
« Et vous sommeillez dans votre bagne.
« Tonnerre du ciel ! Comment ignorez-vous votre propre force?
« Pourquoi par mille clameurs, n'exigez-vous pas
« De vos bourreaux une tranche saignante du veau d'or?
« Ah ! ah ! ils vous envoient des pasteurs au col empesé.
— « Tenez, voici la Bible pour remplir votre ventre creux,
« Un prêche sur l'Eden ou Chanaan éteindra votre soif,
« Pour payer votre terme, voilà un chèque sur la vie éternelle »
« Que nous importe ces mots ! A quoi bon ces promesses !
« Nous exigeons une avance sur le bienheureux paradis,
« Nous sommes las de creuser nos propres fosses
« Et de ne recevoir la paye qu'après la mort.
« Nous sommes fils de la terre, et terre nous reviendrons aussi.
« Nous voulons notre salaire, de notre vivant.
« Pourquoi cette échéance fixée au royaume des cieux
« Quand personne ne sait si nous nous y rendrons jamais.
« Le Christ, ah oui, celui-là les connaissait vraiment les miséreux
« Aux vêtements hâillonneux et aux chaussures béantes.
« Quand il faisait des miracles, lui, c'était devant de pauvres hères
« Comme vous et comme moi vraiment ;
« Il donnait ce qu'il avait sous la main,
« C'était le reste seulement qu'il mettait payable aux soins du St-Esprit,
« Tandis que le pasteur nous prend notre dernier écu, disant :

« Mon fils Dieu te le rendra là-haut, ah ! ah !
« Eh bien si nous étions des enfants ou des femmes
« Au cœur tendre, et à la larme facile,
« On pourrait nous conduire comme des aveugles
« Et nous faire porter notre croix jusqu'à la mort.
« Mais nous sommes des hommes et nous savons
« Que la faim est cruelle à qui travaille ;
« Nous ne voulons plus avoir faim et pour cela
« Nous entendons devenir des juges,
« Notre jugement s'appellera : La révolution ! ! »
Il se tait tandis qu'on clame... Encore !... Encore !
Et silencieux il se tourne et montre du doigt la cité.
Mais les débardeurs arrivent de plus en plus nombreux ;
Ils viennent en groupe de l'auberge voisine.

Ils emportent l'orateur, et debout sur une table
De nouveau il parle, il parle encore :
Il s'élève contre l'Eglise, l'Etat, la tyrannie de l'or,
Jusqu'à ce que la police fasse évacuer la salle.
Un nuage sombre, couvre l'immense ville,
Le fleuve se plaint, le vent siffle,
D'étranges voix montent vers le ciel noir
Et murmurent de sanglantes menaces
La lumière des luxueux magasins de l'Ouest,
Les flammes des fabriques noires de l'Est
Jettent comme des lueurs d'incendie sur le nuage ;
Peut-être est-ce la Révolution sociale qui plane sur la ville.

HOLGER DRACHMANN.

(Traduit du Danois par le Vte de Colleville et F. de Zepelin).

L'AVENIR SOCIALISTE DES SYNDICATS (1)

(FIN)

Examinons, maintenant, d'une manière plus précise, ce que l'expérience nous apprend sur cette formation du prolétariat en classe pour soi-même ; c'est-à-dire, cherchons quels sont les aspects juridiques nouveaux sous lesquels les rapports économiques se présentent actuellement aux ouvriers. Comme Marx, nous prenons pour point de départ la société de résistance; nous devons donc nous demander si la coalition ne fait pas naître, — dans l'âme ouvrière, — des principes juridiques en contradiction avec ceux que la tradition a consacrés.

Le droit, tel qu'il est formulé par les Codes libéraux, ne connaît guère que l'ouvrier isolé ; chaque individu peut quitter le travail ; des travailleurs peuvent s'entendre pour abandonner ensemble l'atelier, mais la multiplication d'un fait individuel n'en change pas le caractère ; chacun des grévistes peut reprendre sa besogne quand il le juge convenable ; le patron peut traiter avec d'autres salariés et ce contrat n'offre rien de répréhensible ni de blâmable ; — telle est la théorie que les tribunaux appliquent sous le nom de théorie de la liberté du travail.

Pour les syndiqués ces thèses sont fausses ; l'ensemble des travailleurs forme un corps ; les intérêts de tous sont solidaires ; nul ne peut abandonner la cause de ses camarades sans être considéré comme un traître. Ce qui caractérise la grève pour la conscience ouvrière c'est cette solidarité ; et Marx la définit très bien en disant que « la coalition a pour but de faire cesser la concurrence » entre les salariés.

La loi française du 27 décembre 1892, sur la conciliation, reconnaît, implicitement, l'existence de cette solidarité: en effet, si on se place au point de vue strictement individualiste, il n'y a point de conciliation à tenter ; la grève a rompu tout lien de droit entre le patron et chacun de ses ouvriers ; il n'existait que des contrats individuels avant la grève; comment peuvent-ils se transformer en obligations qui lieraient le patron et un corps avec lequel il n'a jamais traité ? C'est pour cette raison que bien souvent les industriels ne veulent pas se présenter devant le juge de paix : ils ne veulent pas reconnaître l'existence d'un

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, n° 9, page 294, mars 1898.

corps qui aurait le monopole de la main d'œuvre dans leur usine, tout comme jadis une corporation avait le monopole de la production dans nos villes.

Le législateur n'a pas osé aller bien loin dans cette voie ; il institue une procédure où figurent des délégués nommés par les ouvriers, mais il ne donne aucune sanction aux accords intervenus ; les délégués ne peuvent faire respecter par leurs mandants la convention qu'ils ont signée. Un projet de loi a été déposé en 1895, par MM. J. Guesde et Chauvin, pour donner une représentation légale aux travailleurs ; mais il n'est pas probable qu'une réforme si grave puisse aboutir d'ici longtemps.

Les ouvriers considèrent que les grévistes doivent être tous repris et ils n'hésitent pas à faire les plus grands sacrifices pour obtenir la réintégration de leurs camarades exclus. Je trouve ce principe exprimé, d'une manière très nette, dans une transaction intervenue à Limoges (1) « Les soussignés reconnaissent qu'en matière de grève et lorsque le conflit est éteint, les ouvriers en grève sans exception doivent reprendre leur travail primitif. »

En Angleterre (2) les *blacklegs* (ouvriers qui prennent la place des grévistes) disparaissent rapidement. Le marché collectif de travail devient de plus en plus l'usage : patrons et ouvriers se soumettent à des règles qui ont autant de force que si elles étaient contractuelles ou imposées par la loi ; le marché collectif est, pour M. de Rouziers (3), une nécessité imposée par les conditions de l'industrie moderne. Enfin, dans les régions où les syndicats sont bien organisés, les discussions pour l'application des tarifs ne se produisent plus entre ouvriers et commis, mais entre fonctionnaires des Unions ouvrières et patrons (4).

Voilà tout un système de droits nouveaux qui s'est développé au milieu de luttes et de difficultés sans nombre ; les ouvriers ont eu besoin de trouver devant eux une autorité divisée en partis, par suite incertaine dans ses plans, tantôt violente, tantôt plus bienveillante (5) : l'influence des conditions politiques de l'Angleterre est indéniable dans l'histoire du trade-unionisme ; mais cette influence a été indirecte ; des obstacles juridiques ont été levés, des facilités ont été données aux syndicats pour agir, l'instruction populaire a été développée ; mais les ouvriers peuvent bien se vanter d'avoir gagné eux-mêmes leur cause, d'avoir produit dans le sein du prolétariat inorganisé une organisation nouvelle et indépendante de toute institution bourgeoise.

Les syndicats ont d'ordinaire habilement manœuvré pour mettre l'opinion publique de leur côté ; c'est bien une lutte politique celle qui s'établit entre des groupes ennemis pour obtenir la faveur de l'opinion ; c'est une lutte politique

(1) Office du travail. *Statistique des grèves, etc., pendant l'année 1895*, p. 164.
(2) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 193.
(3) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 11, p. 67, p. 332.
(4) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 246, p. 322.
(5) On répète souvent que le prolétariat a devant lui une *masse réactionnaire* ; c'est là pour M. Turati une grave erreur qu'il a combattu dernièrement dans un curieux article sur les *Superstitions socialistes* (*Critica sociale*, 16 sept. 1897) ; il soutient, d'accord avec M. Kautsky, que la société se compose de classes nombreuses divisées d'intérêts et non de deux classes seulement. Dans l'hypothèse de la division en deux camps opposés, l'émancipation du prolétariat dépendrait de la conquête du pouvoir par les révolutionnaires politiques ; mais cette hypothèse étant fausse, l'émancipation et l'éducation des classes ouvrières peuvent être réalisées par les travailleurs eux-mêmes.

plus efficace souvent que celle qui se produit dans les assemblées parlementaires, car les lois sont inefficaces tant que l'opinion ne les soutient pas. Les Unions se sont imposées au respect de tout le monde: elles ont prouvé aux patrons (1) qu'elles sont des associations bien organisées et responsables ; elles ont ainsi conquis la reconnaissance effective de leur *capacité* ; elles sont devenues majeures en démontrant leur virilité.

En Angleterre, il s'en faut de beaucoup que le mouvement syndical ait acquis encore sa complète maturité. Plus d'une fois on a vu des Unions, qui semblaient très bien lancées, se dissoudre ou, tout au moins, dépérir quand les associés n'ont plus senti d'une manière pressante la nécessité de l'Union (2), quand ils ont cru que les résultats acquis étaient consolidés, quand ils ont trouvé trop dure l'obligation de payer toujours. Il faut (3) « de l'intelligence, une certaine largeur d'idées, de l'*esprit public*, comme disent les Anglais, pour décider l'ouvrier à répéter chaque semaine le prélèvement qu'il s'impose sur son salaire. » Aussi tous les observateurs s'accordent-ils à reconnaître que les trade-unions ont été une école excellente pour les travailleurs, dont la moralité a été transformée; les syndicats sont partout formés des meilleurs éléments du corps de métier. L'expérience a montré qu'il n'y a pas avantage à multiplier les adhésions au détriment de la qualité : « On s'affaiblit en absorbant des éléments faibles », disait (4) à M. de Rouziers, un membre important de la société des mécaniciens. De là résulte que beaucoup d'ateliers ne veulent embaucher que des unionistes; même pour les travaux des docks les employeurs trouvent intérêt à s'adresser aux hommes des Unions (5).

Dans quelques localités, là où l'industrie n'a pas encore pris complètement l'allure moderne, pour quelques professions exceptionnelles, on trouve encore dans les Unions des allures corporatives. M. de Rouziers, qui a fait de cette question une étude pleine de sagacité, estime que ces survivances du passé disparaîtront (6); il est donc inutile de nous y arrêter.

En général, les syndiqués ne poursuivent pas une fin égoïste, destinée à leur donner des privilèges ; ils poursuivent une fin générale, la réalisation d'un règlement dont profiteront tous les ouvriers, même ceux qui ont rendu leur lutte plus pénible, par leur apathie ou leur lâcheté. Les mécaniciens, durant les grèves de la Clyde en 1893 (7), ont, non seulement soutenu leurs adhérents, mais encore alloué des secours aux non-unionistes et aux membres de sociétés trop faibles pour supporter de lourdes charges.

Les Unions anglaises sont très divisées, depuis quelques années, sur la question des *bénéfits* : les plus anciennes perçoivent des taxes élevées et distribuent à leurs adhérents des secours en cas de maladie, de chômage, d'accidents, font même des pensions aux vieillards ; elles sont, à la fois, sociétés de résistance et sociétés de secours mutuels. Ce système a donné des résultats excellents tant

(1) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 26.
(2) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 154, p. 300.
(3) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 41.
(4) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 93.
(5) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 132, p. 272 et passim.
(6) De Rouziers. *Op, cit.*, p. 44, p. 51, p. 67, p. 94, p. 251, p. 334. Cf. aussi *Devenir social*, janvier 1896, p. 83-84 sur l'opposition de l'idée syndicale et de l'idée corporative.
(7) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 262.

qu'on n'a cherché à unir que des ouvriers d'élite, recevant de forts salaires : ainsi l'Union des mécaniciens exige une cotisation de 2 fr. 50 par semaine, celle des charpentiers 1 fr. 25. Quand les vieux syndicats ont ouvert, petit à petit, leurs rangs aux ouvriers auxiliaires, aux *unskilled*, peu de ceux-ci ont pu profiter du nouveau règlement, parce que leurs ressources étaient trop faibles. Quand on a voulu former des syndicats avec des ouvriers trop mal payés, comme les ouvriers agricoles ou les dockers, la difficulté a été bien plus grande, parce que des cotisations d'un sou par jour étaient déjà assez fortes pour décourager bien des travailleurs. Alors s'est propagée l'idée qu'il fallait limiter le rôle des Unions à la lutte et supprimer les *bénéfits*.

La tactique des nouvelles Unions s'explique parfaitement par les nécessités de la situation ; mais on a voulu lui donner une base théorique et on a eu tort, à mon humble avis. L'expérience ayant montré combien il est difficile de maintenir les ouvriers dans les syndicats, il semble étrange d'abandonner un moyen aussi puissant que les sentiments provoqués par l'idée mutualiste. D'ailleurs, chez les dockers même (1), on a établi un secours de 200 francs en cas de décès ; et c'est une lourde charge, qui représente le tiers des ressources de l'association.

Dans cette question, comme dans toutes les questions pratiques, il y a une juste mesure à garder ; les règlements des anciennes Unions n'étaient pas assez élastiques ; il ne faudrait pas rendre obligatoires les versements pour tous les *bénéfits*, de manière à ne pas éloigner les moins fortunés ; les assurances en cas de chômage et en cas de maladie pourraient être seules obligatoires ; mais les types à adopter varient suivant les circonstances. Si la qualité est un élément essentiel de succès, il ne faut pas non plus négliger, trop complètement, le nombre, aussi bien dans les luttes sociales qu'à la guerre.

La question de principe ne me paraît pouvoir faire de doute : réduire les syndicats à n'être que des sociétés de résistance, c'est opposer une barrière formidable au développement du prolétariat; c'est le livrer à l'influence prépondérante des démagogues bourgeois ; c'est l'empêcher d'élaborer, conformément à sa manière propre de vivre, les principes nouveaux de droit ; c'est, en un mot, lui refuser la possibilité de devenir une classe *pour soi-même*. Les sociétés mutuelles fondées par les syndicats ne fonctionnent point sur les mêmes principes que les caisses bourgeoises ; au lieu de s'inspirer de l'association des capitaux, elles gardent une allure prolétarienne (2).

Plus il se produit de relations distinctes dans le milieu inorganisé et confus des travailleurs, plus on est sûr qu'il s'élabore de nouveaux éléments de réorganisation sociale. On parle beaucoup d'organiser le prolétariat : mais organiser

(1) On voit dans le livre de M. de Rouziers que le nombre des dockers associés effectivement, payant leur cotisation, est tombé de 90.000 à 25.000 (p. 164). Pour maintenir les dockers dans les rangs de l'Union, leurs chefs essayèrent d'entretenir l'esprit de lutte, en ne reculant pas devant les grèves ; cette tactique n'a guère abouti qu'à des échecs.

(2) Dans le livre de M. de Rouziers on voit que l'Union des mécaniciens est divisée en *branches*, administrant chacune sa propre caisse ; mais le conseil central exige qu'il existe partout une égale proportion entre l'avoir et le nombre des membres ; de temps à autre on procède à *l'équalisation*. Tel est l'esprit de solidarité et la claire notion de leurs véritables intérêts que chacun comprend d'instinct que de cette assistance mutuelle dépend la force de la collectivité. (p. 268).

ne consiste point à placer des automates sur des boîtes ! L'organisation est le passage de l'ordre mécanique, aveugle, commandé de l'extérieur, à la différenciation organique, intelligente et pleinement acceptée ; en un mot, c'est un développement moral. On n'y parvient que par une longue pratique et une expérience acquise dans la vie. Toutes les institutions se sont formées de la même manière ; elles ne résultent pas de décisions de grands hommes d'Etat,non plus que de calculs de savants ; elles se font en embrassant et condensant tous les éléments de la vie. Pour quelle cause le prolétariat échapperait-il à la nécessité de *se faire* par la même voie ?

Une chose m'a toujours frappé d'étonnement, c'est l'aversion de très nombreux marxistes pour la coopération : on soutient que les ouvriers, une fois occupés de menus détails d'épicerie et de boulangerie, seraient perdus pour le socialisme et cesseraient de comprendre la lutte des classes ; de cette désertion résulterait, au moins pour l'Italie, l'influence de l'esprit petit-bourgeois dans le parti socialiste. (1) Que met en évidence cette désertion dont on se plaint ? une seule chose, la mauvaise composition du parti socialiste italien ; et cette mauvaise composition résulte de très nombreux articles publiés dans la *Critica sociale*. (2) L'épreuve de la pratique est la véritable épreuve des idées : au contact de la vie économique, dès qu'il s'agit de sortir des dissertations vagues, les ouvriers s'aperçoivent que leurs chefs ne sont pas capables de les diriger et ils les abandonnent. Les chefs du mouvement socialiste sont faits pour les hommes, de même que la théorie est faite pour la pratique. Qu'arriverait-il, donc, si, après la révolution sociale, l'industrie devait être dirigée par des groupes incapables de mener aujourd'hui une coopérative ?

Je ne pense pas que la révolution sociale puisse ressembler à une scène de l'Apocalypse. On raille, parfois, les anciens qui croyaient à l'influence souveraine de l'éducation et on assure que les hommes se transformeront sous l'influence de la nouvelle économie. Mais a-t-on fait un si grand progrès ? Comment sait-on que ce changement se produira dans les limites où on espère le voir se produire ? Comment sait-on qu'une nouvelle économie pourra fonctionner d'elle-même ? Ne nous cache-t-on pas le moteur de toute cette éducation, le *bon despote* imaginé par Platon ? Car enfin, il s'agit de réaliser dans le monde industriel exactement ce que le philosophe grec voulait réaliser dans la Cité hellénique : former une nouvelle génération en *imposant* un genre de vie nouveau. Tout cela est bien utopique.

C'est dans le sein de la société capitaliste que doivent se développer, non seulement les forces productives nouvelles, mais encore les relations d'un nouvel ordre social, ce qu'on peut appeler les forces morales de l'avenir. Avant que ces forces morales aient atteint une certaine maturité, quand elles sont encore indistinctes, on vit, en apparence, d'après les règles du passé ; mais en poussant à

(1) *Critica sociale*, 1er sept. 1897, p. 262.

(2) V. p. ex. les articles sur le parti socialiste d'Imola. (16 août, 1er sept. et 16 sept. 1897).

(1) Les révolutionnaires politiques admettent, beaucoup trop facilement, les rêves pédagogiques d'Owen, qui ne sont plus au courant de la science moderne. Qui réglera la nouvelle économie ? Sans doute les pouvoirs publics, c'est-à-dire une aristocratie intellectuelle exerçant une dictature sur le prolétariat.

bout ces règles, en les employant à des usages nouveaux et imprévus, on les use et on les ruine petit à petit. (1)

Sans doute, les coopératives ne sont pas des institutions spécifiquement socialistes ; elles peuvent même être dirigées dans le but de combattre la propagande socialiste. Mais toutes les institutions présentent le même caractère *formel* : elles ne sont rien que parce qu'on met dedans; mais elles peuvent se prêter plus ou moins à recevoir une semence socialiste ; elles peuvent faciliter ou gêner indirectement le mouvement prolétarien.

Quand les coopératives n'auraient pour résultat que de rendre la vie matérielle moins dure aux ouvriers, ne serait-ce pas déjà un énorme résultat ? L'expérience avait déjà montré à Young que les ouvriers les mieux rétribués étaient les plus enclins à la résistance ; tous les auteurs sont, aujourd'hui, unanimes pour reconnaître que la misère est un grand obstacle aux progrès du socialisme (2). Mais elles ont un effet bien plus direct encore, en ce qu'elles enlèvent le travailleur à la direction du boutiquier, ce grand électeur de la démocratie bourgeoise ; ce n'est pas un mince résultat (3).

Les syndicats peuvent exercer une grande influence sur les coopératives, en les commanditant, surtout au moment de leur formation : il dépend d'eux de les animer de l'esprit prolétarien, de les empêcher de se transformer en simples économats, de faire disparaître tout ce qui rappelle l'association capitaliste. Ce qu'il est essentiel d'obtenir, c'est que les coopératives développent dans la classe ouvrière des notions juridiques nouvelles : les notions de vendeur-acheteur, prêteur-emprunteur,sont celles qui dominent la vie des travailleurs dans leurs relations avec le boutiquier : qu'elles disparaissent pour faire place à des notions différentes qui dérivent de la mutualité et de la solidarité.

Je trouve dans un livre de M. d'Avenel un détail qui paraîtra minime à plus d'un lecteur, mais dont l'importance me semble très grande. (4) « Dans les statuts (de la Moissonneuse) votés en assemblée générale, *l'union libre* jouit des mêmes égards et confère les mêmes droits que le *mariage légal*. Au décès d'un

(1) C'est là une des lois les plus importantes de l'histoire des transformations sociales, une de celles qui tiennent de plus près à la conception matérialiste de Marx. D'anciens rapports juridiques, avant de disparaître, règlent, pendant longtemps, une vie nouvelle.

(2) On a cru le contraire parce qu'on a confondu le sentiment de la lutte des classes avec ce qu'on a appelé la *haine créatrice*. La féroce jalousie de l'intellectuel pauvre qui voudrait voir guillotiner le négociant riche est un sentiment mauvais qui n'a rien de socialiste.

(3) Les radicaux et les socialistes-bourgeois n'aiment pas les coopératives : je crois utile d'emprunter les détails qui suivent au numéro unique du *Journal de Neuilly-Boulogne-Billancourt*, du 27 déc. 1896, distribué par le comité du candidat socialiste : « Le candidat déclare qu'il n'est pas partisan de la coopération, parce qu'elle est souvent funeste pour les coopérateurs eux-mêmes et *qu'elle ne profite qu'aux gros patrons*. Le premier résultat de la coopération a toujours été de provoquer à bref délai la baisse des salaires. » Le président du syndicat de l'épicerie dit: « Puisque les socialistes sont les seuls qui veulent bien prendre en main notre cause, c'est à nous d'aller immédiatement et franchement à eux. Votez tous pour le citoyen X, qui connaît nos souffrances, qui est capable de soutenir nos revendications (contre les grands magasins et les coopératives) et de les faire triompher. » Ce citoyen qui devait être « un digne représentant » de l'épicerie locale ne fut pas nommé, parce que 400 électeurs socialistes ne votèrent pas au scrutin de ballottage.

(4) *Le mécanisme de la vie moderne*, 1re série p. 211.

sociétaire, dit l'article 15, sa veuve, sa *compagne*, ou ses enfants peuvent faire opérer le transfert à leur nom de son action ». Voilà bien un droit nouveau proclamé et appliqué, en opposition avec le droit ancien, et en opposition avec des parties du droit que l'on considère ordinairement comme fondamentales. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que l'une des premières manifestations du droit canonique primitif parait être le décret du pape Calixte autorisant des *unions chrétiennes* dans des cas où la loi impériale interdisait de *justes noces*.

V

Les trade-unions anglaises sont loin d'embrasser une fraction aussi considérable qu'on le croit souvent des classes ouvrières. Un directeur d'une compagnie de docks disait à l'un des collaborateurs de M. de Rouziers : (1)

« Le trade-unionisme comprend tout au plus un sixième ou un septième des travailleurs ; il n'y a pas lieu de se préoccuper outre mesure de ce que peut faire cette minorité ». Mais, observe l'auteur, comment se fait-il donc que les employeurs soient si embarrassés en temps de grève ?

« L'influence morale du trade-unionisme s'étend bien au-delà des 1,500,000 hommes environ qui représentent sa force numérique ; ces 1,500,000 hommes, représentent l'effectif de paix de l'armée du travail. Il est heureux que les non-unionistes prennent peu à peu l'habitude et se range sous les ordres du chef des Unions..»

Bien des personnes croient que les remarquables résultats obtenus en Angleterre justifient l'idée de restaurer les corporations obligatoires ; j'ai déjà dit que M. de Rouziers considère la corporation comme une forme économique vieillie, incompatible avec les conditions de la grande industrie moderne. De ce qu'on a obtenu d'excellents effets par l'organisation d'un nombre considérable de travailleurs, il ne faut pas conclure que les choses iraient encore beaucoup mieux en les organisant tous : les sophismes de ce genre sont fréquents dans la science sociale pratiquée par les débutants. Le succès des trade-unions provient d'une sélection particulière exercée dans le corps de métier : cette sélection justifie, aux yeux de M. de Rouziers, certains actes que l'on est habitué chez nous à incriminer et à rapporter à la *tyrannie des syndicats*. Dans l'industrie du bâtiment les Unions cherchent à exclure les non-unionistes des grands chantiers et elles y arrivent assez généralement, si bien qu'elles parviennent à englober la grande majorité des travailleurs. Notre auteur apprécie ainsi ces mesures, passablement corporatives (2) : « Ramenée à ses justes proportions, la tyrannie des syndicats perd ce caractère terrorisant que lui prêtent complaisamment certaines

(1) De Rouziers, *Op. cit.*, p. 193.

(2) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 93. Il dit aussi qu'en Angleterre la nation de liberté « à la valeur d'une règle de bon sens qui pourrait se traduire ainsi : l'homme *honnête et capable* ne doit pas être entravé dans ses actions par l'incapacité des autres » (p. 90). Ce principe se traduit dans la législation anglaise par des usages qui nous choquent souvent : dans leur livre sur le *Régime pénitentiaire aux Etats-Unis*, de Tocqueville et de Beaumont écrivaient : « Ces lois ont, en général, tout prévu pour la *commodité* du riche et presque rien pour la *garantie* du pauvre. » (Appendice n° 7).

imaginations ; surtout elle n'est pas générale et elle s'exerce toujours sur un personnel extrêmement restreint et peu digne d'intérêt. »

Au degré de développement atteint par beaucoup de sociétés ouvrières, le principe nouveau n'est pas encore complètement dégagé des traditions corporatives ; aussi je ne cite pas l'exemple des ouvriers du bâtiment comme un exemple irréprochable ; je veux seulement montrer que des actes assez contestables peuvent paraître justifiés par la capacité supérieure des syndiqués; ceux-ci donnent, sans espoir d'avantages exclusivement personnels, leur temps et leur argent; ils acquièrent ainsi le droit incontestable au gouvernement de leur groupe.

Il ne semble pas trop désirable que la proportion des syndiqués devienne extrêmement forte dans un métier, non seulement parce que la sélection est moins sévère, mais encore parce qu'alors l'esprit corporatif se développe. On ne saurait, évidemment, poser aucune règle ; les proportions les plus avantageuses varient d'un corps de métier à un autre, suivant mille circonstances locales.

Nous nous trouvons en présence d'un principe vraiment nouveau, qui bouleverse toutes les idées que les théoriciens ont cherché à vulgariser depuis un siècle. *Le gouvernement par l'ensemble des citoyens* n'a jamais été qu'une fiction; mais cette fiction était le dernier mot de la science démocratique. Jamais on n'a essayé de justifier ce singulier paradoxe d'après lequel le vote d'une *majorité chaotique* fait apparaître ce que Rousseau appelle la *volonté générale* (1) qui ne peut errer. Souvent, les écrivains socialistes, malgré leur mépris pour les utopistes du XVIII[e] siècle, reproduisent l'idée de Rousseau: ils disent que l'Etat n'existera plus parce que, les classes ayant disparu, il n'y aura plus d'oppression dans la société et qu'alors l'administration publique représentera vraiment la collectivité. Ce sont des affirmations sans commencement de preuves. Rousseau, d'ailleurs, posait comme condition de son paradoxe la disparition de toutes brigues et factions : mais c'est une hypothèse terriblement invraisemblable; car, en fait, c'est l'histoire des factions politiques (2) qui s'emparent de l'Etat et y exercent leur petite industrie déprédatrice.

Ce que nous trouvons ici, n'est pas une nouveauté au point de vue strictement formel : la nouveauté réside dans le mode de sélection et dans le but de la sélection. Les groupements anciens étaient surtout politiques, c'est-à-dire constitués principalement pour la conquête du pouvoir; ils recueillaient tous les gens audacieux, n'ayant qu'une médiocre aptitude pour gagner leur vie par le travail (3). Les groupements nouveaux sont professionnels : ils ont pour base le mode de production de la vie matérielle et en vue des intérêts industriels ; ils sont donc susceptibles, d'après les principes du matérialisme historique, de servir de support à la structure socialiste.

Ces explications étaient nécessaires pour justifier une résolution du congrès

(1) *Contrat social*, livre II, chapitre 3.

(2) Parfois le gouvernement du parti organisé est crûment mis à nu, comme cela a eu lieu pour les Guelfes de Florence et nos Jacobins durant la période du gouvernement révolutionnaire.

(3) « Voyons-nous sur la carte d'un monsieur qu'il est député ? Aussitôt nous sommes prévenus contre lui ; nous supposons que ce doit être quelque raté, échoué là faute d'avoir pu réussir dans la carrière où il était entré. *Et cela est quelque fois injuste...* Politiciens et littérateurs, occupés, ceux-là à nous exploiter et ceux-ci à nous amuser, vivent pareillement en dehors de la nation ». (R. Doumic *Débats*, 21 sept. 1897).

du parti ouvrier français tenu à Romilly en 1895 : « Le congrès se prononce en faveur d'une loi rendant obligatoires pour tous les ouvriers d'un même métier, syndiqués ou non syndiqués, les décisions du syndicat en matière de tarifs ou de salaires et, en général, pour toutes les conditions du travail. » Ce vœu a passé à peu près inaperçu et on n'en a guère compris la portée en France : il tend à rendre légal ce qui est devenu la pratique des syndicats anglais ; il consacre le principe du gouvernement par les groupes professionnels sélectionnés, c'est-à-dire le nouveau principe politique du prolétariat. A une égalité purement idéale et utopique se substituerait *la juste et réelle égalité organisée.*

Mais des principes de ce genre ne passent point dans la pratique par de simples décrets ; il faut que les syndicats prouvent leur capacité politique. C'est déjà beaucoup de pouvoir constater que le principe est clairement reconnu ; mais il y a mieux encore : les syndicats sont entrés en lutte pour conquérir, fragmentairement, les nouveaux pouvoirs. Dans cette lutte ils se trouvent en concurrence avec les pouvoirs constitués en vertu des principes de la démocratie bourgeoise.

La démocratie ne tient guère à la liberté du travail telle que la définissent les économistes ; la coercition ne lui fait pas peur ; en général, les radicaux aiment assez à manier l'autorité ; ils ont du goût pour la police et leur main n'est pas légère. Il leur paraît tout simple que les difficultés économiques se règlent par la décision des pouvoirs publics ; aussi accepteraient-ils volontiers les corporations obligatoires régies par la commune ; l'autorité municipale ferait des règlements généraux pour établir les conditions du marché collectif. (1)

Bien des personnes estiment que les bureaux de placement devraient être municipalisés : actuellement ce n'est pas une industrie libre ; ce sont des *offices*, tout comme les charges de commissaires-priseurs, de facteurs aux halles, etc. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux, tant dans l'intérêt des ouvriers et patrons que pour éviter des abus immoraux, changer le mode d'exploitation de ces offices et faire faire leur travail par des employés municipaux. Dans beaucoup de villes, on a établi des bureaux de placement gratuit ; la généralisation de cette mesure n'est pas pour déplaire aux radicaux. Mais les syndicats ont très bien compris que s'ils pouvaient obtenir l'administration des placements, cette conquête serait pour eux d'une grande importance, non seulement par l'autorité qu'ils auraient sur les travailleurs du métier, mais surtout parce qu'ils auraient arraché à l'autorité politique traditionnelle un lambeau de son pouvoir.

Il y a quelques années, on a créé des délégués mineurs pour suppléer à l'insuffisance de la surveillance administrative ; on a suivi pour leur désignation la vieille tradition démocratique ; on a laissé de côté les syndicats. Il en a été de même quand il a fallu organiser les caisses de retraites et de secours : on a fait appel à l'élection directe, au lieu de donner aux syndicats un nouveau champ d'activité. En fait, les syndicats s'efforcent de conquérir indirectement ce pouvoir de surveillance, en agissant sur les électeurs ; quand ils l'auront acquis d'une manière générale et indirecte, le législateur sera forcé de le leur reconnaître et de supprimer la fiction d'un vote inutile.

Tout le monde se plaint de la surveillance exercée sur les ateliers industriels ; les inspecteurs sont trop peu nombreux et leur bonne volonté (quand ils en ont)

(1) C'est bien ce qu'on a essayé de faire pour Paris.

est détruite par l'inertie administrative ou même réprimée par les pouvoirs publics. La solution des radicaux est très simple : multiplier les fonctionnaires, pour fournir des emplois aux intellectuels sans travail. (1) La solution socialiste est plus simple et plus économique : charger les syndicats de faire faire l'inspection; on serait ainsi assuré que celle-ci serait sérieuse et pratique.

Enfin n'est-il pas évident que les syndicats seraient bien plus aptes que les employés municipaux à s'occuper de toutes les questions d'assistance ? Là encore leur intervention serait plus efficace et moins chère que celle des corps constitués.

Telles sont les premières conquêtes que peuvent poursuivre les syndicats dans le domaine politique; il faut qu'ils arrachent ces pouvoirs petit à petit, en les réclamant sans cesse, en intéressant le public à leurs efforts, en dénonçant sans relâche les abus, en montrant l'incapacité ou l'improbité des administrations publiques. Ils arriveront ainsi à enlever aux formes antiques, conservées par les démocrates, tout ce qu'elles ont de vie et ne leur laisseront que les fonctions rebutantes de guet et de répression. Alors une société nouvelle aura été créée avec des éléments complètement nouveaux, avec des principes purement prolétariens. Les sociétés de résistance auront fini par agrandir tellement leur champ d'action qu'elles auront absorbé presque toute la politique.

La voilà, telle que je la comprends, d'après la conception matérialiste de l'histoire, la lutte définitive pour les pouvoirs politiques ? Ce n'est pas une lutte pour prendre les positions occupées par les bourgeois et s'affubler de leurs dépouilles; c'est une lutte pour vider l'organisme politique bourgeois de toute vie et faire passer tout ce qu'il contenait d'utile dans un organisme politique prolétarien, créé au fur et à mesure du développement du prolétariat.

VI

Il me reste à traiter un sujet fort difficile et que je n'aurais peut-être pas abordé si je n'avais trouvé dans un livre récent de M. Durkeim (2) des thèses qui sont de nature à consolider le matérialisme historique. La partie faible du socialisme est la partie morale : ce n'est pas que bien des auteurs socialistes n'aient écrit sur ce sujet des pages éloquentes, mais les amplifications oratoires sont faciles quand il s'agit de morale ; ce sont toujours à peu près les mêmes choses qui se répètent ; et toutes les homélies ont eu, jusqu'ici, peu d'influence sur les hommes.

Il serait criminel de pousser à une révolution sociale qui aurait pour résultat de mettre en péril le peu de moralité existant. Dans un discours prononcé à Montigny-sur-Sambre, M. Vandervelde disait : « Si les travailleurs triomphaient sans avoir accompli les évolutions morales qui sont indispensables, leur règne serait abominable et le monde serait replongé dans des souffrances, des brutalités et des injustices aussi grandes que celles du présent. »

(1) Quand il arrive un accident de chemin de fer, vite on demande le renforcement du contrôle, la nomination de nouveaux fonctionnaires ; le contrôle ne cesse pas de marcher de plus en plus mal, au fur et à mesure qu'on le renforce et qu'on le réorganise.

(2) *Le Suicide. Etude sociologique.*

Sans doute il est inexact de dire que la question sociale est une question morale, quand on entend cette formule dans le sens que lui donnent certains philosophes. Mais, d'autre part, il faut dire aussi que les transformations économiques ne peuvent se réaliser si les travailleurs n'ont pas acquis un degré supérieur de culture morale (1). La notion même de l'interdépendance des phénomènes, qui fait le fond de matérialisme historique, rend la chose évidente : cependant, on voit souvent les disciples de Marx montrer une insouciance étonnante dès qu'il est question de morale ; cela tient à ce qu'ils ont reconnu que les principaux remèdes proposés par les philosophes sont d'une faible efficacité. M. Durkheim écrit avec beaucoup de raison (2) : « Quand on dit d'une affection individuelle et sociale qu'elle est toute morale, on entend d'ordinaire qu'elle ne relève d'aucun traitement effectif, mais ne peut guérir qu'à l'aide d'exhortations, d'objurgations méthodiques et en un mot par une action verbale... On ne voit pas que c'est appliquer aux choses de l'esprit les croyances et les méthodes que le primitif applique aux choses du monde physique. De même qu'il croit à l'existence de mots magiques qui ont le pouvoir de transmuter un être à un autre, nous admettons .. qu'avec des mots appropriés on peut transformer les intelligences et les caractères... Nous pensons que si nous énonçons avec chaleur notre désir de voir s'accomplir telle ou telle révolution, elle s'opérera spontanément. »

M. de Molinari fait appel à l'influence religieuse (3); M. Durkheim la croit peu efficace (4) : « Quand elle n'est plus qu'un idéalisme symbolique, qu'une philosophie traditionnelle, mais discutable, *plus ou moins étrangère à nos occupations quotidiennes*, il est difficile qu'elle ait sur nous beaucoup d'influence ». L'éducation ne lui semble avoir aussi qu'une action bien limitée (5) : « Le milieu artificiel de l'école ne peut préserver (l'enfant) que pour un temps et faiblement. A mesure que la vie réelle le prendra davantage, elle viendra détruire l'œuvre de l'éducateur. »

On comprend que plus d'un socialiste, après avoir constaté, comme M. Durkheim, l'impuissance des méthodes que l'on préconise pour moraliser les peuples, soit arrivé à une conclusion sceptique et ait écrit que le monde futur s'arrangerait comme il pourrait. Sans doute nous n'avons pas à déterminer ce qui existera plus tard : l'histoire n'a aucun moyen pour prévoir ; mais la question est posée pour le présent et elle est d'ordre urgent. Il faut reconnaître cependant qu'elle est mal posée : il ne s'agit pas de savoir quelle est la meilleure morale, mais seulement de déterminer s'il existe *un mécanisme capable de garantir le développement de la morale*.

M. Durkheim, cherchant quel mécanisme pourrait arrêter la désorganisation sociale que révèle l'accroissement continu du nombre des suicides, ne trouve de ressources que dans les groupements professionnels (6). « En dispersant les seuls groupes qui pussent rallier avec constance les volontés individuelles, nous

(1) Selon M. de Molinari cette culture est restée au-dessous de ce qui convient au régime industriel actuel. (*Science et religion*, p. 194).
(2) *Op. cit.*, p. 445.
(3) *Science et religion*, p. 201.
(4) *Op. cit.*, p. 431.
(5) *Op. cit.*, p. 428.
(6) *Op. cit.*, p. 439.

avons brisé l'*instrument désigné de notre réorganisation morale* ». — (1) « Puisque (la corporation) est composée d'individus qui se livrent aux mêmes travaux, dont les intérêts sont solidaires, ou même confondus, il n'est pas de terrain plus propice à la formation d'idées et de sentiments moraux ». Mais combien le syndicat n'est-il pas supérieur à la corporation, puisqu'il est formé d'une manière *pleinement volontaire*, que dans son sein la liberté s'organise, qu'il réunit ceux qui font, au plus haut degré, preuve de capacité productive, d'énergie intellectuelle et de *dévouement pour leurs camarades* ?

Les collaborateurs de M. de Rouziers, nous ont donné, dans le livre déjà si souvent cité, de nombreux témoignages du progrès moral réalisé sous l'influence du trade-unionisme. Les changements ont été très remarquables chez les dockers (2), bien que leur association ne soit pas des plus prospères; beaucoup ont abandonné leurs habitudes d'intempérance et quelques-uns sont devenus même *teetolalers*; — les chefs des Unions se préoccupent beaucoup de combattre l'ivrognerie et notamment M. Knight, (3) le secrétaire général des *shipbuilders*; — plusieurs des chefs importants des mineurs sont des prédicateurs libres. (4)

L'expérience a montré que la législation et la police officielle sont impuissantes pour arrêter l'alcoolisme : en Belgique, le parti ouvrier a compris qu'il y avait là une question de vie ou de mort pour le prolétariat et il a commencé une campagne très énergique contre l'alcoolisme. Il ne semble point impossible de réussir grâce à la surveillance incessante des camarades : aujourd'hui on va au cabaret par point d'honneur, pour faire comme les autres et se montrer bon frère; il faut qu'on abandonne le zinc du bistrot par point d'honneur. Ce n'est pas une chose au-dessus des forces des syndicats: mais pour qu'ils puissent remplir ce rôle, il faut qu'ils soient plus forts et plus disciplinés qu'aujourd'hui.

Deux autres problèmes non moins graves sont posés aujourd'hui: la protection de la femme contre son mari, la protection de l'enfant contre son père. Je n'ai aucune confiance dans la législation, l'Inspection et la Police: il faut que les ouvriers exercent eux-mêmes leur inspection et leur police: cela est relativement facile puisque la femme est une travailleuse industrielle et qu'elle peut ainsi s'offrir à des syndicats qui lui donneront aide, quand son mari la traitera comme il ne voudrait pas que son patron le traitât lui-même (5). Par la femme l'Union ouvre l'œil sur l'enfant, espoir du prolétariat, qu'il faut introduire très jeune dans les groupements socialistes.

C'est ici que nous voyons apparaître encore l'importance des *bénéfits* des vieilles trade-unions. La femme retirée de l'atelier reste membre d'un groupe ouvrier, prend encore part à ses délibérations, a des intérêts dans les caisses de secours instituées par le syndicat, et, par suite, a toujours derrière elle une force qui peut la soutenir. L'enfant peut être engagé dès son jeune âge si le syndicat à des formes variées pour venir en aide à ses associés, être surveillé à l'école et durant son apprentissage (6).

(1) *Op. cit.*, p. 435.
(2) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 189.
(3) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 239.
(4) De Rouziers. *Op. cit.*, p. 32.
(5) Discours de M. Vandevelde déjà cité.
(6) La jeune fille travaillant, presque toujours, dans les ateliers se trouve, tout naturellement, comprise dans les syndicats et elle peut y trouver une protection que l'orga-

Ainsi, le syndicat se révèle, pour peu qu'on le considère avec tout son développement, comme une des plus fortes institutions pédagogiques qui puissent exister.

CONCLUSION

Cette étude nous fournit une belle illustration des doctrines de Marx: les chefs du mouvement syndical ne connaissaient pas ses théories et, même le plus souvent, n'avaient sur le matérialisme historique que des notions confuses. Leur tactique a pu être parfois critiquable, parce qu'ils étaient obligés de faire l'apprentissage de la vie et que personne ne pouvait leur donner des conseils. Aujourd'hui, les choses sont assez avancées pour qu'il soit possible de se rendre compte du rôle que les syndicats sont appelés à jouer. (1)

Nous voyons, aujourd'hui, d'une manière très claire, que le prolétariat ne peut s'émanciper de toute exploitation en se constituant sur le modèle des anciennes classes sociales, en se mettant à l'école de la bourgeoisie comme celle-ci s'était mise à l'école de la noblesse, en adaptant à ses besoins nouveaux les vieilles formules politiques, en conquérant les pouvoirs publics pour s'en approprier le profit comme a fait la bourgeoisie en tous les pays.

Si, comme le dit Marx, les prolétaires ne peuvent s'emparer des forces productives sociales qu'en abolissant « le mode d'appropriation en vigueur jusqu'à nos jours », — comment peut-on admettre qu'ils puissent conserver la quintessence du mode d'appropriation bourgeois, c'est-à-dire les formes du gouvernement traditionnel? Une pareille conclusion serait la négation de tout le matérialisme historique. Enfin comment la différenciation des gouvernés et gouvernants pourrait-elle disparaître s'il n'existe point dans la société des forces, longuement développées, capables d'empêcher le retour du passé?

Vis-à-vis de l'Etat, l'action du prolétariat est double: il doit entrer en lutte dans les rapports actuels de l'organisation politique, pour obtenir une *législation sociale*, favorable à son développement; — il doit user de l'influence qu'il acquiert soit dans l'opinion, soit dans les pouvoirs, pour détruire les rapports actuels de l'organisation politique, arracher à l'Etat et à la Commune, une à une, toutes leurs attributions, pour enrichir les organismes prolétariens en voie de formation, c'est-à-dire ses syndicats.

Le prolétariat doit travailler à s'émanciper, dès maintenant, de toute direction qui n'est pas interne; c'est par le mouvement et l'action qu'il doit acquérir la capacité juridique et politique. La première règle de sa conduite doit être:

nisation sociale est impuissante à lui donner. Observons ici que l'une des choses qui étonna le plus les Romains de la décadence fut la vie des barbares Germains, qui avaient horreur des *institutions de prostitution*. Il y a des municipalités socialistes: ont-elles supprimé la police des mœurs et la traite des blanches? Je ne le crois pas. Qu'ont fait dans le même ordre d'idées les municipalités dévouées aux intérêts religieux et ayant toujours le mot « *morale* » à la bouche?

(1) « Le communisme critique... voit et appuie (le mouvement prolétarien) dans la pleine intelligence du lien qu'il a, qu'il peut et qu'il doit avoir, avec l'ensemble de tous les rapports de la vie sociale... Il est uniquement la *conscience* de cette révolution et surtout la conscience de ses difficultés. » (Labriola. *Essais* etc p. 70).

(2) *Manifeste* etc. p. 311.

« *rester exclusivement ouvrier* », c'est-à-dire exclure les intellectuels dont la direction aurait pour effet de restaurer les hiérarchies et de diviser le corps des travailleurs. Le rôle des intellectuels est un rôle auxiliaire : ils peuvent servir comme employés des syndicats ; ils n'ont aucune qualité pour diriger, aujourd'hui que le prolétariat a commencé à prendre conscience de sa *réalité* et à constituer son organisation propre.

Le développement du prolétariat comporte une puissante discipline morale exercée sur ses membres : il peut l'exercer par ses syndicats, qui sont appelés à faire disparaître toutes les formes de groupement léguées par la bourgeoisie.

Pour résumer toute ma pensée en une formule, je dirai que *tout l'avenir du socialisme réside dans le développement autonome des syndicats ouvriers*.

G. SOREL.

EN RÉUNION ÉLECTORALE[1]

Dans une impasse de la rue Ramey, devant la façade d'un bâtiment de bois assez semblable à une baraque foraine, des groupes stationnaient, avec au centre des hommes exaltés discutant les mérites ou les tares de plusieurs candidats à la députation.

— Entrons, dit Guillaume à son ami Jean.

Par un escalier de quelques marches, ils accédèrent à la salle, vaste, aux murs de planches mal jointes et sans ornement. D'une estrade, grande comme la scène d'un théâtre, des lampes à pétrole suspendues au plafond distribuaient partout une vive lumière qui faisait clignoter les yeux fatigués des ouvriers et de leurs compagnes, assis déjà sur des bancs. — Séparés de ces gens, de petits bourgeois attendaient debout, alignés au fond et sur les côtés de la salle, — boutiquiers ou employés, plus reconnaissables à leurs figures vulgaires qu'à leurs costumes de drap.

Peu de temps après l'entrée de Guillaume et de Jean, des individus bien mis escaladèrent l'estrade, et du dehors affluèrent bruyamment les retardataires.

Quelqu'un réclama le silence pour procéder à la constitution du Bureau. Des amis l'ayant proposé lui-même comme président, en rappelant son influence au sein du Comité électoral promoteur de la réunion, il prit place derrière une table et désigna ses assesseurs, sans qu'une protestation s'élevât de la foule indifférente.

Avant de s'asseoir, il expliqua, en une courte allocution, que le citoyen Rinet, candidat à la députation, patronné par les comités républicains de l'arrondissement, allait avoir l'honneur d'exposer son programme.

(1) *LA FAMILLE,* roman social, à paraître.

Et le président s'assit, sévère, agitant une petite sonnette.....

Tout au bord de la scène, exposé à la curiosité générale, alors s'avança le citoyen Rinet, sanglé dans une longue redingote noire. Très brun, la barbe en pointe, les joues bien remplies, on lui trouva l'air bon enfant.

Sans gêne aucune, ayant consulté des papiers qu'il froissait de sa main gauche, il sollicita la bienveillante attention de l'auditoire.....

La première partie de sa harangue fut religieusement écoutée. On lui laissa débiter les lieux communs rebattus depuis des années par les politiciens aux opinions démocratico-socialistes-révolutionnaires : force et vitalité de la République, — éloge du suffrage universel, — apologie de la Révolution de 89, — amour du prochain, — besoin de favoriser les classes pauvres.

Il avait une voix claironnante aux articulations nettes, et des gestes sobres. Les électeurs paraissaient sympathiser avec lui, quand à la fin d'une belle période, un ouvrier s'écria :

— Tout ça, c'est la rengaine habituelle !

Il y eut des murmures ; des assistants s'enhardirent à réclamer de l'orateur un programme personnel, clairement défini.

Le citoyen Rinet s'inclina :

— Je devais, dit-il, sous une forme générale, affirmer ici mes principes démocratiques. Je vais maintenant vous indiquer les réformes à l'aide desquelles nous améliorerons le sort des classes laborieuses, avec la certitude d'atteindre à la plus grande somme possible de liberté. Je suis un fanatique de la liberté !

Pour laisser le temps à quelques partisans de l'applaudir, il but le verre d'eau sucrée que lui tendit un des assesseurs.

Posément, il dit la nécessité d'avoir en politique une méthode sûre : étudier la situation de l'enfant dans la société, avant de suivre celui-ci à l'âge d'homme. De l'éducation de l'enfant dépend le bonheur de l'homme ; un homme n'est jamais libre si, étant enfant, il a laissé germer dans son cerveau de mauvaises graines !

Des applaudissements l'engagèrent à poursuivre l'exposé de sa méthode.

L'enfant est donc à l'école. Qu'apprend-il ? à lire. C'est bien. Mais cela ne suffit pas : Que lui fait-on lire ? — Ah ! citoyens, si vous saviez comme il importe de surveiller de près les programmes pédagogiques ! quoi qu'on fasse encore, ils se res-

sentent de l'influence religieuse. Oui, la religion, voilà l'éternelle ennemie, par qui la Jeunesse est esclave !

A bout de souffle, le citoyen candidat s'arrête : c'est le moment d'applaudir. Il entame ensuite une diatribe à l'adresse des ecclésiastiques, il accuse les pouvoirs publics de choisir le personnel enseignant parmi les jésuites ignorantins. Conséquemment, quand il aura l'honneur de siéger à la Chambre, il exigera, au nom du Peuple souverain, d'importantes réformes dans les programmes pédagogiques !

Et il faudra qu'on l'écoute, à la Chambre ! Et il ne s'arrêtera pas en chemin. Fidèle à sa méthode d'investigation, il suivra l'enfant à l'atelier et s'apercevra qu'une loi manque qui favorise, qui protège son travail. De l'adolescent il faut faire un bon ouvrier, — et le bon ouvrier sera bon soldat et bon père de famille. — Avec de l'ordre, de la tolérance, de la justice, tous les citoyens français vivront heureux et en paix !

— Et les intérêts de l'arrondissement ? crie quelqu'un, (sans doute un boutiquier)pendant une nouvelle suspension oratoire.

— Les intérêts de l'arrondissement ? s'exclame noblement le candidat. Pensez-vous, citoyens, que je les oublierai !

Avec autant de facilité qu'il en a prouvé en parlant de l'école, il parle de la voirie, empiétant sur les attributions du conseiller municipal,présent à la réunion. Une injustice l'exaspère, aussi : pourquoi les édiles refusent-ils commodités et salubrité à certains quartiers excentriques ? On perce de nouvelles et de belles voies centrales ; le pavage en bois et le macadam les approprient. Cependant, à Montmartre, citoyens ! à Montmartre les moyens de communication sont à peine suffisants. Et dans quel état sont les rues ! pleines de fondrières et de tas de boues... Pourquoi cette injustice ? pourquoi là-bas la lumière électrique ou le bec Auer, tandis que pour regagner leurs quartiers éloignés, les ouvriers et les employés voient à peine clair le soir ! Sur la Butte, des rues sont éclairées aux lampions, comme au temps de Louis XIV. C'est une honte pour la Ville-Lumière !

Au milieu des applaudissements, on crie :

— Très bien ! — Et Paris port de mer ? — Et le métropolitain ?

Le citoyen Rinet résoud toutes les questions : Paris sera port de mer. Il parle incidemment des plans de Bouquet de la Grye, les critique et penche pour un canal de Calais à Pantin, parce que Pantin est du côté de Montmartre... Quant au métropolitain, le projet souterrain a son entier assentiment ; il l'eût déjà fait aboutir, s'il était simple Conseiller municipal !

A toute interruption, à toute réclamation il répond victorieusement. C'est merveilleux.

A la fin, n'ayant plus de sujet à traiter, il revient aux généralités et rappelle, comme en passant, sa belle conduite à l'époque de la guerre, sous Paris investi...

Des électeurs ont pitié de sa fatigue et crient :

— Assez. Vive Rinet ! vive la République !

— J'irai jusqu'au bout, citoyens !

L'heureux candidat termine par des phrases ronflantes d'où se détachent les mots : Justice — Patrie — Alsace-Lorraine — Fraternité — Liberté ! Gloire et Victoire !

Exténué, il se retire derrière le président qui le félicite.

— Je demande la parole, dit Guillaume Lambert.

En même temps il monte délibérément sur l'estrade. Plusieurs assistants le reconnaissent, un léger tumulte se produit :

— C'est Lambert. — Ecoutez. — Peuh ! un anarchiste ! — rudement fort. — Qu'il parle ! — Ecoutez, écoutez !

Avec résignation, le président consent à écouter le citoyen Lambert.

Dès les premières phrases, Guillaume sait obtenir le silence :

— Mes amis, dit-il sans pose, vous venez d'entendre, une fois de plus, le programme invariable, inaltérable à l'usage, de tous ceux qui aspirent à vous représenter, soit au Conseil municipal, soit à la Chambre des députés. Vous voilà contents... Le plus curieux de l'histoire, c'est que vous savez, par expérience, que sitôt installés dans les fauteuils rembourrés de l'Hôtel de Ville ou du Palais-Bourbon, vos élus se moquent de vous ; ils cessent vite de vous plaire, vous les reniez, et... vous les remplacez par d'autres farceurs habiles à vous chatouiller agréablement le tympan avec des mots glorieux : Liberté, — République, — Patriotisme, — Socialisme, — Peuple souverain ! — Le suffrage universel vous honore. On vous fait payer des impôts pour engraisser six cent mille fonctionnaires fainéants : Qu'importe ! vous avez le bulletin de vote, heureux gouvernés ! Les capitalistes vous pressurent et vous volent : Qu'importe ! vous vous vengez en votant pour eux ! On vous prend vos enfants, on les envoie aux casernes démoralisatrices : En revanche, vous avez droit à un carré de papier attestant votre indépendance. Et ça vous suffit. Il ne vous manque plus que le courage de crier : Vive la lâcheté !

Ce préambule, avec surprise écouté, des rumeurs s'élèvent de toutes parts ; le président, qui croit reconnaître plus de

protestations que d'approbations, veut retirer la parole au citoyen Lambert, dont les discours subversifs sont de nature à troubler la réunion. —Mais l'assistance, un peu par curiosité ou générosité, un peu aussi par respect du droit de contradiction, s'affirme d'un avis opposé. Guillaume garde la parole.

Il redresse la taille, sourit, et, d'une voix forte, il reprend :

— Je ne vous fatiguerai pas longtemps en faisant de la science politique, à laquelle vous n'entendez rien. Je veux un instant chercher le chemin qui mène à votre raison. — Votre régime parlementaire est impuissant — même en admettant l'honnêteté des représentants — à résoudre l'âpre question de la misère sociale. L'expérience le prouve. Votre suffrage universel est une bonne plaisanterie. Que faites-vous ici à écouter ce qu'on vous a mal dit, voici quatre ans? voici vingt ans!

Electeurs, vous êtes la *minorité* gouvernante.

Electeurs, vous assumez les responsabilités, parmi tant de scrupuleux abstentionnistes, de toutes les exactions du mauvais régime dont nous souffrons tous. De quel droit divin, vous qui représentez le dixième à peine de la population de France, vous êtes-vous institués en quelque sorte les gardiens de nos persécutions? Avez-vous jamais pensé que, sans votre obéissance administrative, l'autorité gouvernementale serait supprimée, et l'homme serait peut-être enfin libre?

— Vive la Révolution sociale! crie un fanatique inconnu.

Des bruits s'ensuivent, Guillaume les domine de sa parole vibrante :

— Vous écouterez, dit-il.

Le conseil qu'il donne à ses auditeurs n'est pas bien terrible, pour un adversaire obstiné du suffrage universel mal ordonné : il explique comment la Révolution désirable et désirée peut s'accomplir sans crimes : il suffit au peuple d'avoir conscience de sa force, de ne plus travailler pour les oisifs, d'organiser la production et la répartition des subsistances en dépit de tous les fonctionnaires et soldats répresseurs de grèves...

— Le jour où vous comprendrez que la Terre appartient à tous, le jour où vous vous convaincrez que le capital n'est rien, puisque sans le fruit de votre travail le monde périrait, malgré l'or des banquiers juifs et chrétiens; le jour où vous saurez que les mines, les usines, les champs comme les routes et les chemins de fer sont à ceux qui les créent et les font valoir au péril de leur vie, et non à la minorité « qui les fait exploiter, »

grâce à votre passivité ridicule ; — ce jour-là, on réfléchira à deux fois avant de vous envoyer des balles... et la Révolution sera chose accomplie. — Mais si vous voulez encore être des salariés misérables, des troupeaux de moutons à qui les chiens sont nécessaires, — continuez à nommer des députés !

— Assez ! crie le citoyen Rinet, superbe d'indignation... Assez d'injures à la démocratie... à la patrie...

A travers le tumulte renaissant se perd sa phrase. Guillaume, invectivé par les membres du Comité électoral, ne bouge pas de sa place, il refuse de descendre ; son attitude calme plaît à la foule. On crie :

— Ecoutez Lambert ! Il n'insulte personne !

Furieux, le président agite sa sonnette et répond :

— Non. Si vous voulez qu'il parle encore,... je lève la séance!

Des rires accueillent sa menace, et un citoyen se fait acclamer parce qu'il ose dire au président :

— Descendez donc ! Pas besoin de vous... Camarades, nous n'avons pas besoin de leur Bureau !

Les membres du Bureau se couvrent ; avec une dignité grotesque, ils quittent la salle et vont se concerter à la buvette. — Rinet les suit ; ses fougueuses protestations se perdent dans le bruit.

Au bout d'un moment, Guillaume, demeuré seul sur l'estrade, réclame le silence, et propose d'expliquer ce que doit être le vrai socialisme. Sur l'acquiescement des auditeurs, il reprend son discours, qu'il cherche à rendre clair et accessible à l'esprit des humbles qui l'écoutent, attentifs.

A l'appui d'une thèse toute en faveur de la Justice et de la Liberté, il cite, de mémoire, des pensées de Diderot, de Voltaire, de Proudhon, et aussi d'écrivains bourgeois comme Taine et Renan, qui constatèrent les iniquités gouvernementales de tous les temps et lumineusement dévoilèrent l'oppression du Capital, qu'engraisse le Travail des misérables citadins et campagnards. De Veuillot même, il fait une citation typique !

« Cet homme, a dit le pieux catholique en parlant du paysan, « cet homme a semé du pain toute sa vie, hormis le temps où « il a été soldat. Il est maigre, courbé, souvent cassé : outre sa « vieillesse et sa fatigue, il traine encore quelque infirmité, « reste unique de sa gloire militaire. Il est condamné au so- « leil, à la pluie, à la neige, à la solitude, au silence. Il se ré- « fugiera, sa journée finie, sous le chaume entouré de boue qui « s'effondre et se disperse comme les plumes d'un oiseau

« malade ; et il a *un fisc qui tond encore sur ce chaume* abîmé « du vent. Cet homme a donc semé du pain POUR TOUS, il en a « semé aujourd'hui, il en sèmera demain. Et voilà la récom- « pense du pain qu'il a semé : il n'en a eu chaque jour qu'UNE « MIETTE, *sans assurance du lendemain...* »

Ce portrait du paysan est celui de tous les travailleurs qui ne récoltent pas la centième part de leur produit, dont le meilleur va aux fainéants intermédiaires et au capital. Quand donc ceux qui sèment le blé voudront-ils manger du pain ? Quand donc, las de geindre et d'avoir faim, s'abreuveront-ils simplement à la source vive de leur production ? *Cent mille contre un*, se forgeront-ils toujours des chaînes ? Sont-ils endormis à jamais dans la lâcheté ?... Heureux s'*ils comprennent !* car par le travail libre, sans maîtres, ils goûteront au bonheur terrestre, dans le groupement des affinités et des intérêts spontanés. Pour le moins, chacun mangera toujours à sa faim !

Manger à sa faim !

Les pauvres hères sourient à cette promesse ; les femmes surtout, pâles et soutenant contre leurs maigres poitrines des marmots endormis, fixent sur l'orateur des yeux allumés de convoitise, troublés par les pleurs de la reconnaissance. Manger à sa faim ! est-ce bien permis tout de même ! Un jour viendrait vraiment où l'on ne verrait plus ni riches ni pauvres ? Ah ! comme on vivrait bien alors, et comme on s'aimerait franchement ! Egalité parfaite entre les hommes, égalité à la naissance, égalité dans le travail, égalité dans la répartition des produits..., et puis ensuite, liberté de rêver, de ne penser à rien, de rire ou de jouir !... Ah ! qu'il ferait bon vivre !

Guillaume, en leur montrant la Terre promise, les exhorte au courage :

— Soyez au-dessus des luttes stériles des politiciens, laissez se chamailler les imbéciles et les esclaves ; solidarisez-vous, instruisez-vous, apprenez à penser d'après soi et non d'après les autres. On vous traite de « peuple souverain ». Eh bien ! oui, vous êtes des souverains maîtres de vos destinées ; car vous êtes le nombre et la force... Que deviendrait le Monde, si ses ouvriers refusaient brusquement de recevoir un salaire ? Comprenez et soyez justes !

Descendu de l'estrade, Guillaume est très entouré. Les exaltés l'acclament ; les timides, qui doutent de leurs droits réels en l'absolue liberté, mais qui ne demandent qu'à croire, le supplient de leur donner la nourriture de l'esprit, de leur apprendre, en des leçons périodiques, à se débarrasser des

préjugés ou de la fausse éducation de leur jeunesse. Il promet de revenir chaque semaine leur dire tout ce qu'il sait...

A ce moment, un jeune homme prétentieux s'est emparé de la tribune. Tel un fou, il parle des anarchistes martyrs, jure de les venger, appelle les compagnons à la lutte sans merci contre la société bourgeoise !

Cet énergumène a peu de partisans, mais assez cependant pour qu'entre eux et la majorité du public des injures soient échangées ; une chaise est lancée en l'air, dans une encoignure deux individus se collètent. C'est le prélude d'une bagarre.

Le concierge de l'établissement a pu se glisser jusqu'à Guillaume et l'adjurer d'user de son autorité pour éviter des dégâts.

— Eteignez deux lampes, dit Guillaume, et ne craignez rien.

— A dimanche, citoyens ! crie t-il très haut. Sortons en bon ordre.

Un peu frondeurs, les ouvriers et leurs femmes se retirent enfin.

Dehors, des sergents de ville brutaux les font circuler et les dispersent par petits groupes, comme s'ils craignaient que d'une agglomération de ces travailleurs naquît la Révolution.

Guillaume et son ami Jean remontent à grands pas la rue Ramey jusqu'aux boulevards extérieurs. Quelques braves gens les accompagnent en demandant des renseignements sur les livres et les brochures propices à les affermir dans les opinions libertaires.

A tous, Guillaume distribue de bonnes indications, de réconfortantes paroles ; il promet de leur révéler, au cours de leurs futurs entretiens, les moyens de groupements utiles et faciles, et enfin de les aider de toutes ses forces à satisfaire leur désir de s'instruire...

Il se sépare d'eux avec attendrissement : la misère n'a pas encore avili tous ces malheureux... Allons ! l'avenir peut être meilleur, puisqu'il existe des hommes capables de raisonner et de combattre !

Et les montrant au loin, sous les arbres, à l'ami Jean qui, silencieux et rêveur, a repris son bras, il dit :

— La voilà, ma famille !

PAUL POUROT.

LA FEMME AU XXᴱ SIECLE[1]

Conférence faite à l'Hôtel des Sociétés Savantes le 28 Octobre 1897

(FIN)

Je reviens à l'article cité au commencement de ma conférence. Il émane de la plume d'un de nos bons écrivains; il y est question de la femme et l'auteur y donne une notion très juste de l'état d'esprit des hommes de la « vieille école » lettrés ou non sur ce grave sujet : « La femme ».

Après quelques alinéas légèrement moqueurs où réapparaît la crinoline, il déclare qu'il ne croit pas qu'une enquête donne autre chose que des amplifications brillantes sur ce qu'on appelle « le féminisme moderne ». Il voit bien dit-il, un groupe de femmes intelligentes et actives (que les autres groupes se voilent la face) à la tête duquel est Mme Schmall, mais ce qu'elles font n'est que de la Charité dans le sens *le plus noble* et le plus *intéressant* du mot.

Je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Schmall, je crois qu'elle est, ainsi que toutes les femmes de son groupe, très intelligente ; je ne sais si elles font de la charité dans le sens *le plus noble* et le *plus intéressant* du mot, mais je dis que la femme consciente, qui lutte pour l'affranchissement de la femme, de *toutes les femmes*, aussi bien que de tous les exploités auxquels sa cause est *inséparablement liée*, rejette la charité comme le principal instrument de démoralisation. « La charité et la résignation », voilà les deux larrons de la dignité humaine.

La femme nouvelle est solidaire de ses semblables. Ce qui passe de ses mains dans les leurs est à eux, elle restitue, elle accomplit le plus vulgaire devoir en remettant à ses frères ce que des circonstances économiques, établies sur des principes devenus injustes et meurtriers, ont fait échoir en sa possession. La Solidarité est simple comme la Vérité. Elle n'a pas d'auréole, son but n'est pas d'illuminer d'une lueur mensongère tout un poème d'ignorance et d'erreur. C'est le résultat d'une pensée mathématique. L'homme conscient a besoin, pour *être heureux* autant que le rêve présent nous permet de l'être, de voir, de sentir son semblable aussi heureux que lui ; de là, la Solidarité. C'est un état évolutif. Ceux qui ne sont pas arrivés à cet état ont mauvaise grâce à le nier et nous ne leur souhaitons qu'un désir, celui de doubler le pas par simple curiosité. Or, je dis : « La Charité, c'est le Passé; la Solidarité, c'est l'Avenir. »

On comprendra qu'il nous est difficile d'apprécier les qualificatifs *noble* et

(1) Voir *Humanité Nouvelle*, n° 9, p. 337, mars 1898.

intéressant appliqués à ce mode de fraternité insinuant et faux qui ôte à l'homme toute sa grandeur.

Il est question d'un autre groupe aux tendances plus avancées, partant plus problématiques, où des femmes proclament le cerveau féminin capable des mêmes efforts que le cerveau masculin, que la seule différence d'éducation fait la différence des résultats et qu'en somme la femme peut et doit se poser en égale et en *adversaire* de l'homme. Si la question de la femme (qui est une branche des plus importantes de la question sociale) avait dû être résolue par la preuve que son cerveau peut concevoir et retenir des choses que, jusqu'ici on a tenues, en vertu de préjugés ridicules, comme propriétés exclusives de l'homme, qu'elle peut extérioriser les résultats de ses études dans une pratique aussi bonne, elle serait résolue depuis longtemps, n'en déplaise aux sceptiques par ignorance ou par mauvaise foi.

Mais le but des féministes sérieux n'est pas de donner au monde cette preuve puérile. Quand on pense qu'il a fallu une femme, docteur ou avocat, pour prouver qu'un cerveau humain peut ce que peut un autre cerveau humain, on est stupéfait que tant de bêtise ait pu traverser les siècles ! Et cela pourquoi ? Parce que le prêtre, l'Eglise, a un jour décrété dans un accès de tyrannie, la femme soumise, inférieure, esclave de l'homme. Oui, c'est par ce décret homicide que l'Eglise domine, depuis des siècles, l'humanité soumise, par la femme asservie ! Et nous vous disons, nous, femmes révoltées contre tant d'inepties dégradantes, à vous, hommes aveugles et insensés qui réclamez la liberté en entretenant l'esclavage, vous ne serez libres que le jour où vos mères, vos femmes, vos filles, vos sœurs auront brisé leurs chaînes dont l'opprobre vous couvre tout entiers.

Ce que vous appelez votre liberté vous vient de la *force brutale* ; c'est la liberté des tyrans, mais ce n'est pas la « Liberté ! »

Les féministes dignes de ce nom travaillent à la résolution de la question sociale en mettant la femme, que des siècles d'une éducation déprimante ont infériorisée, en état de prendre sa place dans une société nouvelle et d'y remplir toute sa grande et noble tâche.

Que signifie cette phrase : « La femme *doit* se poser en *égale* et en *adversaire* de l'homme. » C'est une de ces phrases perfides qui laissent libre cours aux imaginations les plus fantaisistes. Nous disons qu'il y a *équivalence* des fonctions sociales entre l'homme et la femme et sur cette *équivalence* nous établissons l'égalité civile et politique. Là, se borne toute l'égalité entre l'homme et la femme. Il est inouï que nombre d'hommes, réputés intelligents, en sont encore à croire que la femme veut les égaler parce qu'elle fait la médecine ou le Droit, qu'elle aspire à être conseiller municipal ou député... Ce ne serait alors qu'une misérable vanité qui la guiderait ? Prenez garde, Messieurs, nous pourrions croire que vous nous jugez à l'aune de vos plus mesquines ambitions. Toutefois, cette idée est profondément fausse, il suffit d'arrêter la pensée un instant sur cette question pour comprendre que cette orientation des facultés de la femme est une conséquence de l'affirmation de ses droits, ou pour mieux dire d'une nouvelle période d'évolution. Elle sera dans toutes les branches aussi souvent supérieure qu'inférieure à l'homme, cela n'a rien à voir avec ce que nous appelons « égalité ».

Et je tiens à dire qu'elle restera *femme* dans la *plus noble et la plus inté-*

ressante acception du mot, (pourquoi ne pas me servir d'une phrase aussi à propos? dans toutes les carrières que lui ouvriront ses aptitudes ; docteur, elle est plus douce au malade, plus mère à l'enfant qui souffre, avec la formule elle a le mot qui console ; avocat, elle sentira plus juste et plus profondément la souffrance de ses semblables, elle défendra la cause des opprimés avec plus de conviction parce qu'elle *est* le résultat de toutes les douleurs, de toutes les oppressions.

On voudrait nous persuader que c'est un cerveau et un cœur d'homme que nous développons en nous par l'étude. Lorsque nous changeons notre ignorance en savoir, nous ne pouvons plus être femme ! L'homme ne peut guère affirmer sa petite vanité avec plus d'angélique bêtise. A-t-on jamais ouï dire que la diffusion de la lumière fut un mal pour l'esprit humain ? Cette abominable idée que la femme se dénature par l'étude est une idée mystique. N'avons-nous pas sous nos yeux, dans toutes les classes de la société, des milliers de femmes dont la science, certes, n'encombre pas le cerveau, qui plaisent *énormément* aux hommes, contre lesquelles ils ne lancent point leur méprisante ironie et qui n'ont pourtant rien de la femme « type idéal », qui n'accomplissent aucun des devoirs qu'exige d'elles toute société se développant sur une base d'actions scientifiquement morale !

Que veulent enfin les ennemis du droit des femmes ? Veulent-ils qu'une moitié de l'humanité soit tenue hors du progrès par leurs lois arbitraires afin de pouvoir, sans encombre, déployer l'étendard de leur supériorité? Mais, c'est vieux jeu ce stratagème ; ce serait du reste criminel si ce n'était inepte, ce serait avouer de la façon la plus claire que cette supériorité n'existe qu'en raison directe de l'ignorance de la femme. De telles idées sont la honte du dix-neuvième siècle. Quant à se poser en *adversaire* de l'homme, je me permettrai de dire qu'il n'y a point de groupes de femmes qui professent de telles idées. A moins que l'on entende par adversaires de l'homme, les femmes qui occupent des emplois ou font des travaux que l'homme a occupés ou faits jusqu'à présent. Mais c'est son droit. La première loi de la créature humaine est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'elle se doit à elle-même. L'abnégation ne doit se manifester, selon toute logique, qu'envers les petits et les faibles. Autant il est naturel qu'une femme se dévoue, s'impose des privations pour son enfant, autant il est lâche et stupide qu'elle le fasse pour un homme fort et bien portant, ayant non seulement les mêmes chances, mais plus de chances qu'elle de gagner sa vie. Donc, elle n'est point adversaire de l'homme sur le terrain travail. Elle exerce un droit commun à tous les humains en prenant son pain où elle le trouve par un travail quelconque. Les quelques femmes que l'on pourrait vraiment qualifier ainsi sont celles qui ont trop souffert de la brutalité, de la lâcheté même qui est souvent l'apanage de la force brutale de l'homme et qui semblent nourrir pour lui un invincible mépris.

C'est une minorité et le temps seul peut leur faire comprendre que la justice ne s'obtient point par la violence mais par la raison. Plus loin ces mots : « Elle tend vers la similitude d'instruction, vers la parité aux exercices du corps, vers l'égalité des chances de fortune. Elle tend en un mot à devenir *pareille* à l'homme. »

Dire de telles choses, c'est de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Non, mille fois non, la femme consciente ne veut pas être *pareille* à l'homme ; elle ne s'en soucie. Ce serait, du reste, sans la moindre malice, *pour elle* un idéal qui laisserait

à désirer. J'ai déjà parlé de l'instruction ; quant aux exercices physiques qu'importe à la femme ce que fait l'homme en ce genre, elle sait par les notions d'hygiène qui sont arrivées jusqu'à elle qu'il faut développer son corps aussi bien que son cerveau et elle emploie pour arriver à ce résultat les moyens qui sont à sa portée, sans s'attacher à l'idée que l'homme les a employés avant-elle. Quelle importance cela peut-il avoir ? Y a-t-il contre cela quelques lois divines ou humaines dont on puisse nous exhiber les textes ? Non. Tant mieux s'il y en avait, ce serait la même chose, nous passerions outre. La règle par excellence, c'est de savoir s'en passer. Cela déplaît simplement aux hommes de la « vieille école » que les femmes s'affranchissent et pensent. C'est dommage pour eux.

Pour les chances de fortune ? mais les femmes qui travaillent côte à côte avec les hommes et qui produisent autant à salaire égal sont sûres qu'elles ont en elles les mêmes chances de fortune ; celles qui travaillent en produisant autant à salaire inégal sont très persuadées que les chances de fortune ne dépendent pas de leur infériorité, mais de l'injustice des hommes qui les exploitent. Il est ridicule de discuter sur des choses qui sont aujourd'hui idées courantes dans tous les pays civilisés de l'Europe. Les femmes françaises ne sont pas l'avant-garde du mouvement, aussi un poète contemporain dit dans un article où il ridiculise les féministes : « Les Françaises — je parle de l'immense majorité — n'ont qu'un idéal très bas et très bourgeois : celui d'être d'honnêtes épouses et de bonnes mères de famille. » Que faut-il, au point de vue de ce poète, pour faire une « bonne épouse et une bonne mère de famille ? » Ce serait très curieux d'avoir sa petite miniature, et surtout de savoir comment il appliquerait son formulaire général à la masse des femmes qui ne se marient pas et au grand nombre de veuves qui n'ont point l'occasion de dépenser ces trésors de leur cœur d'épouses honnêtes.

Les femmes d'aujourd'hui sont précisément des clichés des idées de l'homme du vieux calendrier (elles n'ont pas une pensée qui leur soit propre), c'est pourquoi il y a à « l'usage » du masculin des femmes à dot, des femmes de luxe, des femmes de travail, des femmes de bas plaisirs communes à tous. Et c'est à cet état de choses qu'il ne faut pas toucher !... Mais ces reliques ne nous sont pas sacrées et nous en ferons litière. Comment y aurait-il justice ? Dans l'intérieur l'homme est le maître, (*pater familias*) dans l'école des filles comme dans celle des garçons le ministre de l'instruction publique est Dieu et le programme son prophète. La femme n'a qu'un rôle : obéir sans réplique et trouver très bien ce que fait le maître. Voilà ce qu'il faut aux hommes qui combattent les droits de la femme en notre fin de siècle. Après eux le déluge.

Eh bien, nous déclarons net, nous autres femmes conscientes, que nous n'acceptons pas ce rôle. Nous nous réservons le droit de libre examen pour tout ce qui se dit et se fait. Le premier devoir de l'individu étant de tenir pour inviolable la liberté individuelle, à commencer par la sienne propre.

On trouve encore dans cet article : « Le vieux continent pâlit déjà de l'excessive concurrence des hommes pour les professions libérales ou autres. A chaque femme exerçant une profession d'homme correspond un homme déclassé. Les femmes répondent que leur importe, c'est trop naturel. »

Serait-ce encore du chef de la femme que ce bon vieux continent en soit arrivé à pâlir d'effroi devant l'armée des sans emploi, des sans travail ? Et qu'est-ce qu'une *profession d'homme* ? Si l'auteur de cet article qui

se plaît à constater des faits, cherchait la cause de ces faits, pourquoi il y a partout encombrement de cerveaux et de bras qui veulent agir et qui sont fatalement réduits à l'inaction, il arriverait à la question économique, il verrait qu'elle étrangle le monde dans un laso perfide sans profit pour personne ; il verrait que le capitalisme, comme un autre Saturne, dévore ses enfants sans pouvoir jamais satisfaire ses appétits pantagruéliques, sans pouvoir s'arrêter dans sa course folle et meurtrière. Il comprendrait qu'il faut la machine aux travailleurs, et la terre à qui la cultive. Il sentirait qu'à cette heure de détresse, toute profession appartient à qui peut la remplir et que la femme est à sa place partout où elle accomplit une tâche qui assure son existence. Il faudrait, pour plaire à certains hommes, que la femme se laissât mourir de faim ou qu'elle choisît le trottoir plutôt que d'embrasser telle ou telle profession parce que, jusqu'ici, l'homme se l'était arrogée ! Ce serait contre les lois de la nature, et c'est précisément d'après ces lois que nous prétendons nous régler.

Plus loin encore : « Si la transformation intellectuelle économique de la femme de demain est assez facile à prévoir, on ne saurait en dire autant de *son avenir sentimental* ». Savez-vous ce que veut dire « *l'avenir sentimental de la femme* ? » Pour ma part, je suis pourtant de la partie, je ne puis, quelque effort que je fasse, y voir autre chose qu'une expression romanesque. A moins que ce ne soit pourtant cette espèce de poésie niaise dont on enguirlande l'ignorance voulue de la jeune fille, jusqu'au jour où elle vient se heurter aux réalités du mariage, poésie qui fausse ses idées et en fait une femme victime d'une imagination malade, une de ces femmes toujours incomprises qui traînent une existence malheureuse et empoisonnent la vie des autres.

Si c'est cela, cet « *avenir sentimental* » il succombera sous les coups d'une éducation rationnelle qui éveillera chez nos jeunes filles des sentiments vrais et profonds, gardiens de leur dignité. « Il y aura toujours lutte entre les hommes pour CONQUÉRIR la femme ». Ce mot *conquérir* est superbe. La plupart des hommes sont hantés par la femme qu'ils ont parodiée à leur image, c'est-à-dire, la femme d'aujourd'hui. Cette femme dont l'éducation n'est qu'un perpétuel dressage au mariage, qui ne voit dans l'homme que l'éternel entreteneur, mariée ou non, cette esclave des préjugés qui n'a pas de vie propre. Mais que l'on se représente, (on sait que grand nombre d'hommes sont dans l'impossibilité de le faire), une femme jeune, jolie, cultivée, ayant tous les intérêts de la vie, libre économiquement, en parfaite possession d'elle-même, désirant de tout son cœur un compagnon selon ses idées, en face de gens qui ont la prétention de la « conquérir ». Elle restera très calme et regardera cet acte comme un attentat grotesque à la liberté individuelle. Il ne suffira pas alors qu'elle plaise, un autre facteur entrera en présence; il faudra qu'on lui plaise, et ce sera difficile. Or, il semble que la lutte entre les conquérants, sera de courte durée; le temps de savoir s'il en est un qu'elle aime.

Notre auteur dit encore : « C'est un beau rêve de voir le monde futur comme un collège, comme un vaste comptoir, mais ce n'est qu'un rêve. Si les rôles doivent s'intervertir un jour, comme dans une opérette célèbre, ce jour luira plus tard que le vingtième siècle ; il aura fallu aux mœurs nouvelles le temps de triompher d'une loi de nature, de la loi universelle qui règle les rapports entre les sexes ». — Quel rapport peut avoir un beau rêve, avec un monde futur qui serait un collège ou un vaste comptoir ? Il semble que parler ainsi, c'est

« rêver ». Beau rêve, a-t-il jamais rimé avec collège et comptoir ? « Les rôles intervertis », « triompher d'une loi de nature, d'une loi universelle », etc., etc. Fatras de mots qui ont *peut-être* un sens pour ceux qui ne veulent rien comprendre aux véritables lois de la nature, et qui s'imaginent que le répugnant maquillage que nous offre la Société est le *Vrai*, le *Juste*. Nous sommes loin de la vérité, et si nous voulons rejeter de nos mœurs décadentes tout ce qui défigure la grande et belle nature pour ne garder de la civilisation que ce qui peut l'embellir et la grandir encore, il y a beaucoup à émonder et il faut le faire promptement si l'on ne veut pas que les branches contaminées portent jusqu'au cœur de l'arbre la gangrène et la mort. Mais la nature reprendra ses droits et sur les ruines du fétichisme moderne s'élèvera une ère nouvelle, par la femme à qui la raison commande de rompre un servage outrageant, servage qui est un empêchement à son rôle de compagne digne et éclairée de l'homme, à celui de vraie éducatrice de l'enfant. Il y a, dans notre fin de siècle, des gens si compliqués qu'ils ne peuvent plus concevoir les choses simples et vraies, nous voulons espérer que c'est la génération qui est en train de disparaître. Cet éminent écrivain affirme que la femme ne saura se passer des compliments de l'homme, et que ne voulant plus admettre la « galanterie », il faudra lui faire des compliments sur son intellectualité. Quelle idée vieillotte. Comment, ayant rejeté cette comédie ridicule, appelée « galanterie », voudrait-elle la remplacer par quelque chose de plus ridicule encore. Oui, c'est une comédie grotesque, c'est une fausse monnaie avec quoi l'homme achète la liberté de la femme. Si c'était l'expression d'un sentiment vrai, il l'exercerait envers toutes les femmes sans distinction de rang ni d'âge, tandis qu'il n'en fait usage que lorsque la femme a pour lui un attrait « spécial » et qu'il espère en tirer quelque bénéfice. Elle était de bon aloi, cette vieille galanterie lorsque les femmes étaient convaincues de leur dépendance de l'homme, qu'elles se trouvaient très honorées lorsque tombait sur elles un regard du maître, mais aujourd'hui que nous prétendons traiter d'égal à égal, ce n'est plus qu'une épave d'un passé mort qui s'attarde au rêve du présent. L'idée que la femme consciente aura besoin des compliments de l'homme sur son intellectualité est fort amusante, et montre combien peu les hommes qui pensent ainsi comprennent cette femme. Elle sait ce qu'elle est, ce qu'elle peut, c'est tout naturel ; elle ne croit pas au mérite.

Quel cas veut-on bien qu'elle fasse des compliments les mieux tournés? Ce que la femme du XX° siècle demande à l'homme, c'est la simple politesse, synonyme de bonté, de vérité, et alors on verra s'établir entre l'homme et la femme des rapports autrement sérieux, utiles et agréables que ceux d'aujourd'hui qui sont à base d'hypocrisie, et empêchent entre eux toute franche camaraderie, toute amitié pure. « L'amour sera, dit-il, plus hypocrite, un peu honteux de lui-même ». L'amour vrai ne peut pas être hypocrite ; il est sans doute question ici du trafic éhonté qu'on fait de l'amour à tous les étages de la société, de l'amour dans le sens où on le déshonore. Car deux êtres assez développés pour comprendre quel trésor est un homme ou une femme avec qui nous pouvons partager nos joies, nos douleurs, nos enthousiasmes ne peuvent être hypocrites, ils ne savent pas ce que veut dire « l'amour honteux ». L'amour sans doute pour être respectable, sacré même, doit rester entre les cœurs unis, mais sa discrétion est aussi loin de l'hypocrisie. que les grotesques manifestations publiques d'un certain nombre de gens sont loin de l'amour.

Ceux qui ne lui demandent que des plaisirs sensuels en font une infaillible source de dégradation; ils n'y peuvent trouver que le dégoût, le mépris d'eux-mêmes et des autres. Ils sont aveugles et ne voient pas que c'est le point fondamental sur lequel s'édifient tous les devoirs de l'homme et de la femme dans la société, devoirs dont l'accomplissement *seul* est la garantie du bonheur après lequel nous courons. « On raillera, dit-il encore, les amoureux, le tempérament tombera en discrédit. On tendra vers l'idéal Anglo-Saxon : « Tout faire et ne rien dire ». Il y a du machiavélisme dans cette phrase, mais voyons d'abord à déterminer ses expressions à tournures embarrassantes, les amoureuses, le tempérament qui impriment à la femme un indélébile cachet de sensualité, teinté de poésie de chair, poésie qui, certes, ne la relève pas dans l'échelle des êtres. Ces femmes ainsi qualifiées ne seraient-elles pas les victimes d'une sensualité extrême développée en elles par des siècles d'une éducation fausse, je dirai *criminelle* qui fait converger la femme tout entière vers un point : « L'homme » Vers l'homme comme facteur de jouissances sensuelles concourant à la reproduction pour les unes, pour les autres, non. Voilà l'horizon, voilà la sphère misérable où la force et le mysticisme ont enfermé la femme. Qu'on ne parle pas de famille, d'éducation ; la grande majorité des femmes sont incapables de faire l'éducation de leurs enfants, de faire de leurs fils des hommes comme nous les pouvons concevoir ou de leurs filles des femmes qui répondent aux exigences de l'époque. Du reste pour la plupart elles ne s'en tourmentent pas. Il est indéniable, on le constate par de simples observations journalières, que le cerveau s'atrophie à tourner toujours dans le même cercle, vers le même objet; il est fait pour l'universalité des choses, pour se nourrir de tous les intérêts de la vie ! Que les femmes appelées « amoureuses » ou à « tempérament » se rencontrent sous des lambris dorés, ou dans la boue du ruisseau, ce sont des malades qui échouent tôt ou tard chez les Charcots de tous les pays, que les hommes regardent comme des bêtes humaines, que la plupart des docteurs traitent avec plus d'indifférence que les animaux inférieurs qui leur servent d'étude. Tant il est vrai que l'être humain dégénéré nous inspire un sentiment de répulsion relatif à ce que nous pouvons en concevoir d'idéal. Toutefois les Charcots peuvent faire sur cette chair étiquetée des expériences utiles, des constatations, des lois scientifiques, mais c'est la femme arrivée à la compréhension de ses choses lamentables qui changera ces misères par une éducation rationnelle. Elle détournera le cours de ces vies vers un horizon de lumière et de pureté, en commençant par abolir le système de deux poids et deux mesures qu'elle pratique aujourd'hui entre son fils et sa fille. C'est la vie ces résultats de la nature faits de sa chair et de son sang, c'est le grand mystère, le seul mystère ; elle en est le dépositaire, elle doit en prendre la responsabilité en risquant la maternité. Elle laissera se développer ces jeunes esprits librement, n'en hâtant l'éclosion que par de bons exemples; repoussant énergiquement toute tentative de pression de quelque part qu'elle vienne, persuadée que la vie, pour éclore dans toute sa splendeur, ne veut rien qui l'entrave. Les idées doivent s'imprimer d'elles-mêmes dans le cerveau de l'enfant. Il est sans défense tant qu'il n'a que des facultés de réceptibilité et nous ne savons pas quelles parties de notre moi lui sont assimilables. Nous n'avons d'autres droits et d'autres devoirs que de vivre devant lui d'après la loi morale qui nous est la meilleure d'après l'élévation qu'elle a donnée à notre intellect. L'enfant en recevra ce qui peut s'adapter à sa nature et gardera son individualité; s'il ne voit

que de bons exemples, il ne fera que de bonnes actions. S'il y a des exceptions, ce sont des malades qui nous les fourniront. On pourra m'objecter qu'il y a beaucoup de malades. Nulle n'en ignore, mais on peut trouver les causes de ces maladies, de sorte que cela ne change rien à mon idée qui est basée sur la nature saine. Qui ose aujourd'hui tracer une voie fixe et spéciale pour la femme est, ou sous l'influence de préjugés mystiques et sociaux ou un vulgaire intéressé au servage de la femme. L'homme aussi bien que la femme est là pour la reproduction; la femme aussi bien que l'homme est là pour étendre son intelligence sur tous les objets qu'elle peut embrasser. La nature n'a que faire des lois de l'homme ! c'est lui qui a pour impérieux devoir de connaître les lois de la nature. Tout est là : nous approprier les forces qui sont pour nous et combattre celles qui sont contre nous.

Nous pouvons apprécier que l'éminent auteur accepte avec empressement de ne plus user de galanterie envers la femme affranchie, par la facilité remarquable avec laquelle il assimile la morale de celle-ci à celle des Anglo-Saxons: « Tout faire et ne rien dire. » On peut également constater que les Anglo-Saxons ne sont pas du tout dans les petits papiers du maître. Mais enfin, qu'y a-t-il de vrai dans son affirmation? Pouvons-nous, d'après la logique la plus élémentaire, dire qu'un peuple quelconque ait pour morale : « Tout faire et ne rien dire ? » Il va sans dire que non. Pour ma part, je me permets de dire que ces peuples ont une foule d'excellentes choses dont nous ne ferions pas mal de faire notre profit. Ailleurs, il dit : « Par contre les hommes et les femmes ayant les mêmes habitudes et les mêmes métiers, il est probable qu'il se fera des unions où le *sentiment* n'aura que peu de part et qui pourront cependant être très cordiales et très durables. On aura des ménages où les conjoints seront deux associés — réunis par l'estime et l'intérêt bien entendu. Est-ce là l'idéal du mariage? »

« Mais on peut s'attendre à voir le rôle de la passion réduit dans la vie de la femme. La femme sera plus avisée, plus égoïste ; il faut à la passion de l'abnégation et de l'aveuglement. »

Devant ces lignes on se dit : quoi ! les hommes d'esprit de notre époque sont-ils encore si loin de la période intellectuelle où ils pourront comprendre ce que peut, ce que doit être la femme, leur compagne, leur fille, leur sœur... dans une société de justice ?

Si les hommes et les femmes doivent avoir semblables habitudes, c'est que l'homme prendra celles de la femme future, car elle, elle ne veut rien avoir de commun avec celles de l'homme contemporain. Elle les trouve sujettes à caution. Les femmes qui se grisent d'absinthe ou de champagne en public ou en cabinet particulier, qui affichent les allures libertines de l'homme sont le produit de notre société, produit cultivé par l'homme et pour l'homme, mais ce n'est point notre fait. Quant au métier, je l'ai déjà dit, chaque métier appartient à qui peut le faire et je suis prête à affirmer que la similitude des métiers ne tue pas les sentiments réciproques. Je tiens pour une *idée fausse*, celle généralement répandue que le développement intellectuel amoindrit le sentiment chez la femme. Ce n'est pas un animal spécial dans le genre humain. La femme d'aujourd'hui est le produit des préjugés les plus grotesques, les plus meurtriers à l'espèce et nous travaillons à les détruire et nous les détruirons.

« L'idéal du mariage », comme il est regrettable que cet écrivain n'ait pas donné, de sa maîtresse plume, un tableau de ce qu'il entend par ces mots ! Car

de ce qui suit nous devons nous en faire une idée peu favorable. « Il faut s'attendre à voir le rôle de la passion réduit dans la vie de la femme » et plus loin « Il faut à la passion de l'*abnégation* et de l'*aveuglement* ! ! » Voilà je crois le mot de l'énigme. L'homme veut chez la femme, c'est-à-dire dans plus de la moitié de l'humanité, *une passion aveugle* afin qu'elle se sente bien capable de toutes les imprudences sans avoir la moindre chance de calculer les résultats, souvent lamentables de l'acte qu'elle commet, cela amuse l'homme.... Cette *irréflexion*, cette *irresponsabilité* que l'on trouve chez la plupart des femmes en cette matière n'est pas de l'*abnégation*, mais le résultat d'un cerveau qui ne pense pas, qui n'a été nourri que d'idées fausses et de littérature démoralisante. Cet idéal, quelque peu avilissant pour la femme, disparaît à mesure que la lumière pénètre les esprits malgré les efforts, dignes d'une meilleure cause, des partisans de l'ignorance de la femme. « J'opinerais, dit-il encore, à prévoir que la femme du XXe siècle sera de moins en moins une mère follement tendre.... Le foyer sera moins chaud, moins clos... » Une mère follement tendre ? est-ce celle qui nous exhibe sa progéniture aux bras de cette esclave enrubannée qui lui apporte pour de l'or le lait du petit malheureux qu'elle abandonne, qui couvre ce petit être d'un luxe fou et étale à tous les yeux ces principes démoralisateurs au lieu des vertus maternelles d'une Cornélie ? C'est vrai, c'est une femme « follement » tendre, ma plume se refuse à écrire « mère ». Le foyer ! mais c'est de l'aveuglement à la période incurable. Est-il donc si difficile à l'homme de porter ses regards au-delà de la sphère où il se meut, que la plupart dépeignent ce qui sera sur le calque fidèle de ce qui est ; l'esprit déductif est-il mort, à ce point que l'on en vienne à croire que nous sommes rivés à jamais aux préjugés d'un caste qui sombre par les abus mêmes de son système, comme toutes celles disparues du reste ! Mais il n'existe plus votre foyer chaud et clos.... les femmes qui y présideraient seraient-ce celles qui livrent, sans scrupules, leurs enfants à des mains mercenaires dès qu'ils entrent dans la vie, depuis la nourrice, l'institutrice, le précepteur, le collège, le couvent, qui laissent façonner par tout le monde le cerveau de leurs fils et de leurs filles ! Ces enfants seraient le produit d'un foyer bien chaud et bien clos ? Non, ce sont des échappés de collèges et de couvents qui ne connaissent, qui ne savent rien des bienfaits du foyer, qui ne connaissent en fait de liberté, que la licence ; auxquels on dérobe le bien le plus précieux pour l'homme, l'éducation d'une mère tendre et cultivée qui *seule* peut faire un foyer digne. C'est une obsession le foyer, c'est la marotte d'un grand nombre d'hommes qui ne sont même plus en état d'en alimenter un ; ils en parlent d'autant plus qu'il en existe moins. Et que dire du foyer des travailleurs que le chômage et la misère assiègent, où le pain manque alors que le dernier tison s'éteint ?

Voici encore un passage très remarquable. « Enfin, le sens du mot « honneur » appliqué à la femme se modifiera peu à peu. Participant aux professions publiques elles développeront en elles le sens de la responsabilité. Elles prendront « enfin » leur parole au sérieux. Elles acquerreront des scrupules en matière d'argent, vis-à-vis de l'homme beaucoup les ignorent aujourd'hui. » A ceux qui pourraient croire qu'il n'y a qu'un « honneur », nous nous hâtons de dire qu'il y en a deux, et que celui de la femme consiste à donner au monde la preuve éclatante qu'elle passe de la maison de son père dans celle de celui qui veut bien la rebaptiser sans qu'un baiser d'homme ait effleuré ses lèvres.

Les mères s'ingénient à préserver ce « cadeau » dont parle l'écrivain en cultivant chez les jeunes filles toutes les ignorances, par ce dressage qu'on appelle la « bonne éducation » et qui consiste en une surveillance stricte de tous les faits et gestes de femmes auxquelles on oublie d'apprendre à se gouverner. Si nous avons la bonne fortune que les femmes prennent leur parole au sérieux, nous avons en même temps l'espoir qu'elles enseigneront cette rare vertu à l'homme, car la différence des réputations entre les deux tient simplement à ceci : les fautes de l'homme en ce qui concerne ses rapports avec la femme ne comptent pas, le poids tout entier en retombe sur la femme. Des scrupules, quelle est la femme qui doit avoir des scrupules en fait d'argent vis-à-vis de l'homme ? La femme riche qui épouse un homme riche, ne comprend pas ce mot. Une jeune fille riche épouse souvent un homme pauvre qui marie à sa dot la situation qu'il a acquise par ses études ; elle ne peut pas avoir de scrupules pour dépenser, en entretenant une vie dont on lui a donné l'habitude, avec l'argent qui est à elle. Ou bien encore, c'est une femme dans le commerce, dans un métier quelconque qui travaille avec l'homme, ayant part à la peine, elle a droit à la part d'argent qu'elle gagne. S'il y a, dans les cas précédents, un des deux conjoints qui abuse de la situation, c'est neuf fois sur dix l'homme.

Non pas que je veuille dire qu'il soit plus mauvais que la femme, mais les fautes des maîtres n'existent pas ou n'ont de valeur que celle qu'ils veulent bien leur donner. Maintenant est-il question des femmes en dehors du mariage, d'une femme de luxe par exemple, qu'un Monsieur étale dans un luxe effréné aux yeux de tous, de sa femme, de ses enfants même ? Le seul bien de cette femme c'est son luxe, (qu'elle n'a même pas en entier, car le maître veut en jouir pour la part du lion) par lequel elle impose silence et même *respect*, car elle ne peut pas avoir l'excuse ou la consolation de l'amour. Or, son luxe lui est nécessaire comme l'air qu'elle respire, et la ruine de celui qui l'entretient ne pèse pas lourd dans sa main. Lorsqu'elle a vidé l'escarcelle et peut-être le cerveau de cet entreteneur, elle est logique en le jetant sur son palier comme une écorce vide, et que froidement elle en prend un autre et cette femme est le produit de la société. Le métier de cette femme est de n'avoir point de scrupules. Quant à celles que sans autres égards, on appelle « prostituées » oserait-on leur demander « des scrupules ». Celles-là !... à qui on a tout arraché, même la possession de leur corps ! Ces damnées qu'aucune loi ne protège, contre qui toutes les lâchetés sont honnêtes ; qui se meuvent comme des spectres accusateurs pour nous tous dans un enfer qui fonctionne par ordre supérieur au milieu de notre civilisation, dans nos villes *dites* chrétiennes !... Et pourtant ce sont des êtres humains qui ont, comme tout autre, par la nature droit à tous les développements. Oh ! s'il y a des comptes à rendre, s'il y a des *scrupules* à avoir, c'est la femme qui a le droit de les exiger, et non ceux qui ont bénéficié des crimes de lèse-humanité dont elle a été, dont elle est encore la victime. Vous comprendrez *quand même* que la femme révoltée c'est la question économique qui se dresse implacable dans sa justice. Elle ouvre tout grand le gouffre où les exploiteurs des masses avaient rêvé d'engloutir pour jamais le travail impayé des siècles, les larmes des mères, le martyre des enfants. De cet antre d'iniquités sort la condamnation de votre régime ! Ah ! hommes que tout condamne, c'est à la femme que vous demandez des *scrupules*... Eh bien... non ! rentrez en vous-mêmes et faites votre

mea culpa, car vous ne réussirez pas à donner le change à la femme arrivée à la conscience de son être.

Pour terminer, il est dit dans cet article que pourtant rien n'est moins sûr que cette transformation de l'état de la femme, attendu que « le triomphe éclatant » d'une nation latine dans une guerre quelconque changerait le sens de l'évolution de la femme. Il est bon de constater que chez de tels esprits, la femme n'est qu'une chose que l'homme façonne ainsi qu'une cire molle ! Est-ce que, *les droits de l'homme*, par exemple, surgis en quatre vingt-treize, sont effacés du cerveau humain, parce que, après la Révolution, la bourgeoisie, dominée par les idées étroites qu'inspire l'amour effréné de l'argent, a jeté un voile de deuil sur la face lumineuse de la liberté ?

Non ! mille fois non ! Couvés dans les cerveaux depuis plus de cent ans, ils prennent aujourd'hui une forme nouvelle et s'appellent : « les droits humains » Ils se sont gravés en lettres de feu dans tous les cœurs ouverts par la souffrance à la lumière, lumière dont l'essence est de dissiper toutes les inégalités sociales. L'heure de la Justice va sonner ! Toutes les guerres latines ou autres peuvent passer, la femme *consciente* restera *consciente*. L'esprit humain dans la femme a subi une transformation, *c'est un fait*. Que peut-on contre un fait ? On le nie parfois. Il ne se peut pas que l'esprit de la femme soit une chose fixe même si cela pouvait plaire à l'homme, même si elle le voulait elle-même ; tout marche, tout progresse, tout se développe. On peut retarder cette évolution et c'est ce qu'essaye de faire l'Eglise en rassemblant sous ses ailes, comme une poule ses poussins, toutes les femmes dévotes ou teintées de dévotion. Elle sait que l'ignorance et les préjugés de la femme sont des boulets rivés aux pieds de l'humanité pour la maintenir dans l'esclavage. C'est dans ce but que s'est formée récemment encore, une société de femmes composée du ban et de l'arrière-ban de la piété française, sous le patronage d'un abbé bien connu qui, comme un autre Saint Paul, condamne la femme à vivre sous « la poigne » de l'homme et à enfanter dans la douleur. C'est la latitude qu'il leur laisse avec la consolation de la prière et de la résignation. Cette société a pour but de rebaptiser la France dans ses lois, dans ses mœurs, dans ses institutions, menaçant quiconque ose penser librement et ne ménageant pas l'outrage à ces femmes hérétiques qui prêchent la religion de la Fraternité. Mais qu'importe, nous cherchons sans crainte par la vérité la répartition intégrale de cette Justice que l'Eglise nous promet depuis dix-neuf siècles ! et nous disons à ces rétrogrades : d'abord, la France ce n'est pas le monde, ensuite :

(1) Est-ce que vous croyez que la France c'est vous,
Que vous êtes le peuple, et que jamais vous eûtes...
Le droit de nous donner un maître.......
....
Ce droit, sachez-le bien.....................
Et la France et le peuple eux-mêmes ne l'ont pas.
L'altière vérité jamais ne tombe en cendre
La liberté n'est pas une guenille à vendre...
Le droit sacré toujours à soi-même fidèle
Dans chaque citoyen trouve une citadelle.

ELISABETH RENAUD.

(1) Victor Hugo, *Les Châtiments*.

L'ARCHITECTURE DE DEMAIN

Dans quelque grande salle douce et sévère, aux vapeurs du thé mariées aux fumeroles en arabesques des cigares, des amis ont pris coutume d'associer leur curiosité.

Le soir, dans son uniformité dormante, étend sur la fatigue diurne de chacun la grâce souriante de son repos. Très préoccupés tous, de la tâche essentielle de se définir eux-mêmes, ils discutent en commun.

Au fil amical de la causerie, tempéraments et idées défilent comme un long cortège psychologique. Un silence attentif et bienveillant auréole les discours. Parfois une interruption se darde, embusquée au détour des démonstrations. Les voix se font autoritaires et passionnées. Puis la gravité aimable revient avec sa marche précise, harmonieuse, chantante.

Le plus jeune ou le nouveau venu, le crayon à la main, suit la conversation dans ses imprévus. Ces entretiens, calme et immobile voyage autour de soi-même, se conservent ainsi annotés en procès-verbaux ou développés largement par quelque harmoniste des mots.

Les lignes qui suivent sur l'architecture en sont extraites. Nous en publierons d'autres.

C'est autour d'une personnalité déterminée que se livre l'amical combat. Un soir c'est un peintre ou un sculpteur qui défendent des idées sur l'interprétation philosophiques de leur art, puis c'est un mathématicien essayant de relier à l'univers changeant ses abstractions immuables. Ce soir-là c'est d'architecture qu'il fut parlé.

Il y eut peu de dialogue. Victor Horta eut la parole avec une simple énergie, où nous n'intervenions que pour l'aider à se préciser plus encore.

On parlait de tout autre chose, mais avec un excès de détails et la conversation s'asséchait quand l'un des nôtres : — « Horta ne nous a pas encore défendu ses idées sur l'architecture. C'est à lui de parler. »

Il se fit silence presque aussitôt. La curiosité que l'art constructif éveillait en nous était extrême et vraiment nous n'aurions pu dire pourquoi cette idée d'en entendre l'exposé n'était pas née plus tôt.

Mais ce qui est difficile, c'est d'aiguillonner l'orateur. Un instant d'incertitude nous glaça. Une voix claire y mit fin aussitôt.

— « Votre art, mon cher ami, nous semble des plus essentiels. Je dirais même qu'à mes yeux, premier témoignage de la vie artistique de nos lointains ancêtres, il en demeure encore aujourd'hui la plus complète incarnation. J'en dirai plus, dans l'effort de civilisation que notre siècle élabore, c'est de lui surtout dont j'espère la résumante artistique de l'épanouissement final.

- Vous aurez certainement à nous parler de cela. Mais auparavant excusez-nous de vous demander des renseignements personnels sur l'origine de vos idées. Elles naissent en nous mêlées à des incidents personnels dont la saveur étrange double la vigueur. Pour moi, j'y tiens beaucoup. »

— « C'est exact, répondit-il, c'est petit à petit et au cours de l'exercice de mon art que je les ai conquises. Elles sont le produit non d'une réflexion théorique mais de ma propre expérience. La nature nous a donné, heureusement, à quelques-uns une indépendance d'esprit, et cette particularité m'a permis, au milieu des études académiques que tout jeune architecte doit accomplir, de me conserver un salutaire isolement. J'ai cependant, pour employer une formule consacrée, fait de brillantes études ; prix et distinctions de toutes espèces, ne m'ont pas manqué ; et comme tous mes camarades, j'étais à ce moment parfaitement pénétré de la nécessité des études classiques. Il nous a fallu cette indépendance d'esprit, dont j'ai parlé, pour nous isoler quelque peu, et de son influence, et de celle de mes camarades, et c'est à cette circonstance que j'attribue en partie de n'y avoir pas sombré.

Plus tard, j'ai travaillé sous Balat, théoricien classique et doctrinaire, mettant au-dessus de toutes choses les profils gréco-romains. C'était un homme d'un caractère admirable et d'une conscience d'art unique ; sa patience et son souci d'arriver à une harmonieuse perfection étaient tels, que pour le

dessin d'une conlone ou d'un chapiteau, il passait des mois entiers en corrections répétées.

Tout en accentuant, ce que je considère à présent plutôt comme néfaste, ma conviction déjà puissante de la suprématie du style académique, il m'enseigna pourtant sa conscience extrême et son amour de la simplicité.

Après de longues et secrètes conversations avec moi-même, je vins à me demander, un jour, fatigué de ces répétitions uniformes, si, malgré cette indiscutable beauté, il n'était pas possible à un architecte contemporain de trouver une forme d'architecture personnelle. Je me mis à l'étude.

Insensiblement j'abandonnai, pour des idées plus neuves, les anciennes théories de mes professeurs, et de mon maître.

Je le répète, et je ne saurais trop insister sur ce point: Ce ne sont pas des réflexions purement théoriques et la lecture de manuels, de livres ou d'articles, qui ont opéré cette transformation: elle s'est faite avec une lenteur invisible et toute entière sur le domaine de la pratique. Au sein des constructions de forme classique que je construisais à cette époque, je m'ingéniais timidement à m'écarter, dans les dimensions, les matériaux, et l'aspect, des principes reçus; notamment, je fis à cette époque, la guerre à la ligne prétendûment géométrique et droite des profils, et dans l'abri des «Passions humaines» de des Lambeaux, au « Parc du Cinquantenaire » à Bruxelles, il n'y a pas une ligne droite: tout est incurvé.

Ce caractère professionnel et pratique, me fit accorder une extrême importance au choix des matériaux, et j'en arrivai aux idées que j'ai actuellement, à savoir, que l'architecture est à la fois une science de la combinaison des matériaux, et un art de leur disposition, mais que, à l'un ou à l'autre de ces points de vue, la base indispensable est la connaissance précise et complète des matériaux.

Un des auditeurs, esprit alerte, l'interrompit:

— « C'est une définition, mon cher. *Omnis definitio periculosa*. Arrêtons-nous. *Science-Art*, les deux grands termes du problème philosophique, les deux plateaux de la balance de la justice, seule vérité, les deux antagonistes, esprit vif et l'esprit béat, spéculatif et sentimental, rationaliste et mystique, contemplatif et créateur. Des deux, nos tendances à moins d'être dieu véritable et parfait philosophe, presque toujours nous emportent vers l'une d'entre elles.

« Voici le carrefour. Les deux routes s'y joignent. » Laquelle

vas-tu ce soir arpenter avec nous? La science te domine-t-elle ou la forme?

« J'ai quelque ambition de répondre, *l'une* et *l'autre*, mais à bien réfléchir, la science des matériaux est, pour moi, la chose essentielle. Quant à la forme, c'est ici que l'architecte contemporain doit selon moi abandonner toute tradition classique, et que la liberté la plus complète, la fantaisie la plus radicale, doit, à condition de demeurer harmonieuse et raisonnable, remplacer l'ancienne tutelle.

— « Bon, reprit l'autre; puisque tu aimes si fort la science des matériaux, ne pourrais-tu nous expliquer les instruments? Quels sont-ils, quels doivent-ils être et pour commencer par un détail *précis*, nous voyons beaucoup d'architectes jouer du fer et de l'acier et toi-même en généraliser l'usage. C'est une note nouvelle, pour me servir des phrases courantes. Une question spécialement à l'ordre du jour. L'emploi du fer aura-t-il donc une influence décisive sur l'architecture de l'avenir?

— « On a exagéré. On peut affirmer que cette influence sera relativement grande, mais quant à être décisive, absolue, je ne le pense pas. Car, par suite des progrès constants de l'industrie, le fer qui a des défauts au point de vue de la construction, tels l'oxydation, qui peut devenir très préjudiciable à la solidité, au bout d'un certain temps, pourra et devra être remplacé par d'autres matériaux d'une nature plus avantageuse. Déjà, l'acier, plus résistant, prend la place du fer, en beaucoup d'occasions; l'aluminium dont l'industrie est dans une phase de progrès, est probablement appelé à jouer un rôle considérable dans les futures constructions.

L'architecture de la pierre a vu son apogée dans le style gothique qui est l'expression la plus étonnante de ce que l'on peut réaliser en fait d'équilibre et de fini au moyen d'une matière aussi ingrate. Le fer donnera évidemment des directions nouvelles, à condition de l'employer d'une façon rationnelle.

Pour en revenir à l'évolution de l'architecture de la pierre, nous pouvons remarquer que nos ancêtres ont apporté tout naturellement, par la nécessité des choses, tous les perfectionnements que l'on peut imaginer à ce genre de construction. Notre œil est maintenant accoutumé à toutes les variations à toutes les fantaisies de la construction en pierre. Il semble, et il est d'ailleurs vrai qu'il n'y ait plus rien à inventer sur ce chapitre.

L'évolution de l'architecture du fer sera la même. Au com-

mencement une mince colonne longue et élancée nous a paru absolument ridicule parce qu'elle sembla irrationnelle en vertu de l'accoutumance de notre œil inexpert à voir toujours les volumineuses colonnes de pierre qui sont dans les nécessités de la résistance des matériaux. Mais au fur et à mesure que le fer ou ses succédanés deviendront une matière d'emploi courant dans l'architecture, nos sens s'habitueront à la colonne d'aspect léger qui nous fait pousser les hauts cris actuellement et nous trouverons tout naturel dans quelques années ce qui nous paraît maintenant irrationnel.

L'architecture est donc essentiellement une science des matériaux interprétée par des artistes. La grande difficulté, le point où doit intervenir le talent sinon le génie de l'architecte, c'est la combinaison artistique des matériaux et la forme que nécessite la nature propre de chacun.

Ces matériaux peuvent être assimilés, en quelque sorte, aux instruments d'un orchestre. Alors qu'il semble que l'on soit arrivé au summum de la perfection dans la symphonie, il s'élève tout à coup un compositeur qui invente un nouvel instrument et introduit ainsi dans la combinaison des assonances un nouvel élément.

Dans l'orchestre chaque instrument a sa destination particulière et doit exprimer en son temps les sentiments et impressions que le compositeur veut en tirer. De même pour l'architecture. A l'origine les besoins de l'humanité étant beaucoup moins considérables que maintenant, on se contentait d'utiliser les matériaux que l'on pouvait tirer directement, sans aucune transformation préalable, du sol. Mais de même que la symphonie a besoin de plus de moyens d'expression au fur et à mesure que l'humanité devient plus complexe dans se sentiment, de même l'architecture nécessite, en raison des progrès toujours plus impérieux de la vie des hommes, une plus grande quantité d'éléments d'expression.

La nature ne suffira bientôt plus à offrir directement aux constructeurs les matériaux qui leur sont nécessaires. Les carrières peu à peu s'épuiseront, de même que les mines de charbon, au moment où les nécessités de l'architecture deviendront de plus en plus grandes. Il faudra alors suppléer à l'indigence de la nature et ce sera l'industrie toujours plus perfectionnée qui viendra au secours de l'humanité. Déjà, d'ailleurs, l'industrie est entrée dans cette voie et s'y développe de plus en plus. En un mot l'architecture de l'avenir, de même que les autres arts, *est à la remorque de l'industrie*. Celle-ci

est appelée à créer de nouveaux matériaux encore inconnus, mais que l'on peut néanmoins prévoir. Or, *qui dit nouveaux matériaux dit également nouvelle forme* et là gît le véritable avenir de l'architecture.

Dans d'autres arts tels que la sculpture et la peinture, la même évolution est appelée à se produire, les arts ne sont-ils pas actuellement stationnaires, parce que les nouvelles matières auxquelles on voudrait les appliquer n'ont pas encore été trouvées ? Ne voit-on pas de cela un exemple curieux dans la peinture pointilliste qui est sans doute une nouvelle recherche de couleur par des moyens qui ne sont pas suffisants faute des nouveaux éléments qui seraient nécessaires pour accomplir un véritable pas en avant.

La sculpture, de son côté, se manifesterait sous un jour tout nouveau, si l'on découvrait un marbre mou, infiniment maniable. Nous autres architectes, nous sommes actuellement obligés d'employer des matériaux qui ne conviennent ni à une architecture rationnelle, ni surtout à une architecture artistique. La brique ordinaire notamment, toujours moulée sur un type uniforme, est un élément trop fruste. Cependant lorsqu'on l'emploie à sa guise, selon sa fantaisie, on peut la mettre mieux en harmonie avec l'ensemble du bâtiment que l'on se propose de construire et selon le plus ou moins de grandeur de cette construction on peut la discipliner à des formes plus adéquates au but proposé.

Alors un silencieux jusqu'alors parla :

— Tu viens d'énoncer une vérité profonde, mon cher. Science égale patience. L'humilité laborieuse de la technique, ce qui nous fait les ouvriers de nos œuvres, en est vraiment la haute noblesse. A la base de toutes nos parades brillantes et de toutes nos formalités, il y a des siècles de patiente recherche. La forme, plus superbe pousse sur l'humus séculaire. A la base de toute notre moralité il y a la sublime patience : ce que les chrétiens appelait *humilitas*, ce que nous appelons notre sœur la Fraternité, notre amie la Tolérance. Oui Science égale patience.

On se tut quelques secondes durant. Puis le logographe relisant ses notes, continua :

— « En résumé donc, nous sommes, tout d'abord dans l'attente de matériaux nouveaux, ensuite, de la découverte plus exacte, de l'appropriation de matériaux connus, le tout, pour en arriver par l'intermédiaire de ce que j'appellerai pour en-

trer dans tes vues « un polyphonyme architectural » à créer de nouvelles formes artistiques.

— Oui, dit-il, et ce dernier point, s'il n'est pas le départ et le début, est assurément le but essentiel.

— « Le moment nous semble venu, mon cher, dit celui qui avait le premier parlé, que tu nous dises ton avis sur ces formes. N'est-ce pas ce qu'on appelle le style?

— « Ceci est très intéressant, se hâta l'orateur. Je peux déclarer que selon moi la création d'un ensemble socialement homogène, de formes artistiques, a reçu le nom de *style*. Il est certain que les forces individuelles sont impuissantes, même en cas de génie, à constituer de toutes pièces un style. Le style architectural est d'une extrême généralité : il résume, non pas un individu, ni même un groupe d'individus, mais des efforts traditionnels si nombreux, qu'il n'est possible d'attacher cette qualification qu'à des civilisations entières. Je n'ai jamais pu comprendre la confusion constante qu'on fait entre le *style* et la *mode*. Cette dernière n'a pas un caractère de généralité, de grandeur suffisante pour mériter le nom de style : il n'y a pas à proprement parler de style Louis XV ou Louis XVI, ou premier empire. Contrairement à ce que beaucoup pensent, il y a un ensemble de modes qui, au même titre que les fantaisies individuelles, collaborent à la formation séculaire d'un style. Je vois par contre, très nettement, un style grec, un style égyptien, un style roman, un style gothique.

Ce ne sont pas, en effet, de simples fantaisies de forme, comme dans les modes, mais, l'architecture s'y présente, si je peux m'exprimer ainsi, avec *un contenu*, l'emploi rationnel, pour l'époque, d'une classe de matériaux. La face scientifique de l'architecture, vient s'y disposer, suivant des formes qui sont données, non plus seulement par des fantaisies individuelles, mais par des phénomènes intellectuels et sociologiques de la plus vaste étendue, et de la plus haute importance, comme, par exemple, la religion.

Les théories même qui sont apparues dans des milieux géographiques au sein de religions et de coutumes déjà vivantes, ne se puisent nullement dans les hommes qui les ont exprimées, ni même dans le groupe social d'où elles sont sorties. Elles s'étendent infiniment. Elles puisent profondément dans le passé. Elles ne trouvent leur limite que là où la pensée sociale n'existe pas encore.

De plus, les théoriciens de l'architecture n'ont élaboré leurs théories ou leur métaphysique qu'après avoir eux-mêmes, et

leurs prédécesseurs, réalisé de multiples expériences, éprouvé de nouveaux matériaux, redressé la destination des matériaux anciens, enfin, qu'après avoir disposé dans une pratique constante, les notations nouvelles et connues de leur art, suivant un idéal que les uns s'imaginent leur appartenir en propre, que les autres, au contraire, restituent avec raison, à la civilisation toute entière, dont ils font les cultures, et spécialement, à la religion, qui manifeste l'idéal des sociétés. C'est pourquoi, si j'énonçais tout à l'heure ce principe que les progrès de l'architecture sont à la remorque des découvertes de l'industrie, je dois déclarer maintenant, qu'ils sont en outre les fils immédiats d'un idéal religieux.

Je donne à ces mots, leur sens le plus large et le plus progressif. Si je pense que la religion jouera un rôle essentiel dans la rénovation contemporaine de l'architecture, pour arriver à nous doter d'un style nouveau, j'entends parler, pour un nouveau style, de la nécessité d'une nouvelle religion.

Nous sommes ici, en pleine question sociale. Je considérerais comme téméraire, d'anticiper sur l'avenir, en substituant mes illusions, à sa réalité. Cependant, j'ai la conviction très nette, que l'idéal religieux vers lequel nous marchons, et qui doit guider le style de demain, est un idéal de justice humaine. Cette grande figure ne paraît devoir succéder à celle des religions précédentes. La philosophie de l'histoire nous montre le temple antique, ou la cathédrale, puis la forteresse ou l'hôtel de ville, les uns et les autres, survivances contemporaines d'un idéal social qui n'est plus d'une religion qui est morte, religion confessionnelle, religion militaire.

Aujourd'hui, c'est le palais de justice qui devient, dans les villes, le monument essentiel qui remplace la cathédrale confessionnelle et la forteresse ou l'hôtel de ville. C'est lui qui, amélioré au dedans et au dehors, deviendra cathédrale, cathédrale humaine, cathédrale de paix et de fraternité. C'est lui qui consacrera l'épopée du socialisme humanitaire, arrivée au point culminant de ses efforts. C'est lui qui, par le polyphonisme des matériaux incessamment perfectionnés par une industrie progressive, permettra à quelques grands génies futurs, de dresser, au milieu d'une humanité mûre, une grande symphonie, une grande œuvre architecturale.

Mais, il semble que nous soyions loin encore, d'un pareil épanouissement. Il y a beaucoup d'espérances, mais il y a surtout beaucoup d'intelligences.

Il y a d'abord l'arriérisme de la presse, qui ne daigne pas

signaler les constructions, parce qu'elle en est généralement incapable. Il y a ensuite l'arriérisme de l'industrie, qui ne met pas à la disposition de l'architecte ses véritables instruments. Il y a enfin, et surtout, l'arriérisme de « tout le monde. »

Est-il croyable que l'architecte doive lutter pendant des semaines pour faire accepter la plus minime transformation, dans les coutumes et les préjugés architecturaux.

Et pourtant, il ne faudrait pas croire qu'ils doivent être négligés. Au contraire, l'architecte doit y trouver de précieux renseignements. Son art doit être, non seulement adapté à son idéal religieux, mais adapté exactement aux mœurs. Il doit être en un mot, *pratique*. Une maison est belle, quand elle répond exactement à l'âme et aux mœurs de l'individualité qui l'occupe ; c'est dire qu'elle n'est belle que quand elle est bonne.

Une chose qui n'est pas pratique, est inadmissible au point de vue de l'architecture, et son idéal serait d'être exactement adaptée à l'individualité qui s'en sert.

Cependant, les préjugés, la routine font de l'architecture contemporaine le plus épuisant des métiers. Non pas lorsqu'on a une âme de commerçant, et qu'on est sans scrupule, car c'est alors un des meilleurs métiers qui soient : on réalise les plus hauts bénéfices ; mais dès qu'on est consciencieux et artiste, on n'y gagne plus rien.

Tels grands architectes qui étaient des artistes, sont morts relativement sans grande fortune. Car, dès que votre honnêteté personnelle vous interdit de vous laisser « panamiser », par cet horrible personnage qui s'appelle l'entrepreneur et dont la soif de l'or est inassouvible, il vous reste une rémunération à autant pour cent. Or, si au lieu de conseiller à votre client une facile débauche de luxe cossu et apparent qui sera payé par lui à un prix excessif, vous vous ingéniez à mettre à sa disposition des modèles nouveaux, simples, pratiques et peu coûteux, vous vous trouverez dans la situation bizarre, au point de vue de votre intérêt, de mécontenter votre client dont le goût artistique répugne souvent à une nouveauté, qui demande surtout à être servi très vite, et que vos inventions font attendre, et d'un autre côté, à mécontenter les fournisseurs d'objets cossus, tout en réduisant, par l'économie dont le client ne vous sait généralement aucun gré, la rémunération proportionnelle qui constitue votre salaire.

Il faut, en outre, lutter contre les fabricants de matériaux, dont vos inventions dérangent la sainte routine, et menacent les stocks de leurs magasins. Il faut compter enfin, avec l'igno-

rance des ouvriers, qui, à la suite de leurs patrons, qui ont intérêt à entretenir cette ignorance, plaisantent vos tentatives, se refusent à les exécuter, en les modifiant, suivant l'enseignement professionnel qu'ils ont reçu, sans compter, bien entendu, l'inintelligence des confrères, qui se refusent à rien comprendre à vos « bouleversements. » Ceci m'amène à parler d'un dernier point, auquel j'attache la plus grande importance.

Il s'agit de l'enseignement officiel de l'architecture dans les Académies.

L'Académie !...

— « Oh, oh ! interrompit l'un de nous, tu vas t'occuper de cette vieille dame ? »

Cette institution d'intolérance et d'autoritisme artistique, où l'ignorant qui affirme, de toute la force de son âme banale et prétentieuse, est préféré au modeste qui doute, qui ne cherche pas à faire prévaloir ses opinions parce qu'il ne les croit pas éternelles, et que l'on qualifierait de « tâtonneur », incapable de donner des directions à ses disciples !

Si seulement on allait jusqu'à l'admettre jusqu'au professorat. Mais on ne va pas si loin.

L'Académie, cette usine où, sous l'impulsion de directeurs réactionnaires, on s'ingénie le plus souvent à fabriquer des « copieurs » serviles de leurs plates élucubrations, ou des malheureux, faibles de caractère, vont perdre, dans les engrenages de cette vaste machine administrative, leurs facultés originales et personnelles !

L'Académie, le repaire où trônent le plus souvent des vandales d'art qui rapetissent et prostituent par leur statuaire présomptueuse, nos admirables jardins publics si instinctivement et si logiquement ménagés dans leurs perspectives, par des hommes qui savaient l'art des harmonies architecturelles !

Et la presse ! de quel insconscient esprit de malfaisance est-elle donc animée en matière d'art ! Et la presse artistique elle-même est pour une part dans cette œuvre de dégénérescence ! Que de cris d'admiration ne pousse-t-elle pas, chaque fois qu'un industriel quelconque, qu'elle affuble du nom d'artiste, emploie tout son génie à copier, à reproduire de vieilles architectures, qu'il ferait mieux de laisser moisir dans leur originalité historique et évolutive !

Combien d'éloges n'a-t-elle pas prodigués, cette Presse à ces « Vieux Anvers », « Vieux Bruxelles » et autres boites en carton, très agréables à l'œil, il est vrai, et très réussies au

point de vue « imitation », mais qui ne sont, en somme, que l'expression du vide qui encombre les cervelles de ceux qui sont appelés à remplir les vides des Expositions-lupanars ! *(Bravos)*.

Oui, la Presse qui encourage l'imitation, fait une mauvaise action, et se rend, par là même, complice des académies, où l'art de la copie étouffe l'art véritable !

L'enseignement officiel de l'architecture se complique d'une autre lèpre tout aussi vicieuse : les Concours !

Ici, je puis affirmer que je n'ai aucune animosité personnelle contre les concours. Au contraire : au temps où j'étais encore sous la férule de mes maîtres, j'ai concouru en toutes occasions, avec un certain succès et je crois même y avoir remporté quelques distinctions : et, chose moins platonique, j'ai même retiré de mes concours de fort jolies sommes !

On ne me taxera donc pas de jalousie, et de dépit, si actuellement je dénigre une institution dont je n'ai retiré que des avantages.

Le Concours, est non seulement immoral en principe, parce qu'il excite l'émulation, c'est-à-dire la vanité, et l'ambition des concurrents, mais, en fait surtout, ses résultats sont déplorables ; car, pour réussir dans un concours, pour dépasser les autres, pour arriver le premier, disons le mot, il faut travailler dans les vues du jury, suivre les chemins qu'il connaît, la routine, son enseignement doctrinaire. Il faut renoncer à son originalité propre, jeter au loin ses facultés créatrices et couper dans ses racines les plus profondes son inspiration de primesaut.

Pour passer à un autre ordre d'idées, on peut soutenir l'idée qu'un bon cours d'architecture peut être excessivement limité, bien entendu au point de vue de l'Art, abstraction faite du côté technique.

Peu d'heures suffisent amplement pour inculquer les seules notions historiques que l'on doit connaître ! Rien de plus simple et de plus concis, d'ailleurs, que l'histoire de l'architecture !

Le reste est, somme toute, une pure question de logique et de goût personnels, deux choses qui, d'ailleurs, s'accordent très bien.

Je n'en veux prendre pour exemple que la colonne Dorique, que, personnellement, je préfère de beaucoup à la colonne Corinthienne, parce qu'elle est plus logique et plus simple que cette dernière. Pourtant laquelle des deux est la plus aimée et la plus fréquemment employée ?

C'est la Corinthienne, probablement parce qu'elle demande plus de travail et que le public mesure l'Art à la longueur et à la difficulté du travail qu'il nécessite !

Mais, véritablement, que signifient ces feuilles d'acanthe qui poussent sur un fût de colonne ? Rien du tout ! Cela me semble profondément illogique !

Mais le chapiteau Dorique, lui, dans sa simplicité naturelle puissante, avec son effet de clair et d'ombre si discret, n'est-il pas bien plus rationnel ?

La combinaison de la sculpture et de la peinture avec l'architecture, nécessite également des prodiges de logique et de goût. L'art pictural et l'art de la plastique, sont des compléments, des accessoires très importants de l'art de la construction ; mais il faut en faire une application prudente et délicate. Un étalage de statues innombrables sur un monument est, pour nous, une faute. L'analyse qui en résulte pour le spectateur est un obstacle à la vue d'ensemble, à la synthèse, si indispensable en architecture.

Il faut donc que celui qui crée, raisonne ce qu'il crée, non seulement au point de vue de la technique pure, mais même au point de vue des formes qui sont quasiment les esclaves des matériaux employés.

L'inconscience absolue dans la production architecturale comme dans les autres arts est donc un mythe ; l'on doit toujours savoir donner une explication à ce que l'on fait, ce qui prouve que le raisonnement est indispensable.

Mais rien n'empêche qu'au moment où l'on exécute d'inspiration, une œuvre pour laquelle on se passionne, on se laisse emporter par sa fantaisie ; le travail technique devient alors tout à fait machinal ; de même que pour le pianiste devenu maître de son instrument, le doigté devient un accessoire indispensable, mais inconscient, de même pour l'architecte, le côté technique devient un facteur dont il n'a bientôt plus à se préoccuper. Mais cela démontre une fois de plus la nécessité qu'il y a, de raisonner préalablement, c'est-à-dire de trouver, par des études d'expérience, des applications nouvelles de nouveaux matériaux.

Telle que je la conçois, l'architecture se présente en quelque sorte comme la combinaison et la synthèse de tous les autres arts, en tant qu'elle en constitue l'application à la vie pratique, pour l'agrément et l'élévation de celle-ci.

Le milieu architectural est l'expression la plus concrète de la vie de ceux qui l'occupent ; il est le miroir de leur psycho-

logie, le criterium de leur conscience artistique. L'architecture est donc intimement liée aux tendances, tant sentimentales qu'intellectuelles et matérielles des hommes. La maison est non seulement l'abri protecteur où l'homme échappe aux ouragans, aux pluies, aux neiges; elle est aussi le symbole de ses idées philosophiques et la manifestation tangible de ses compréhensions d'art.

La maison idéale de l'avenir, qu'elle soit individuelle ou collective, sera, dans ses multiples combinaisons synthétiques, l'aboutissement évolutif de tout ce que l'idée et l'art auront jusqu'ores concrètement réalisé.

L'heure sonna douze fois, et le Silencieux reprit de sa voix grave :

« Tu viens de poser des problèmes redoutables. Nous sommes d'accord sur l'évolution de toutes choses et sur l'indispensable patience de l'artiste-ouvrier, nous croyons tous je pense aussi que l'individualisation psychologique ou le respect des individualités est la clef merveilleuse qui nous ouvrira les trésors de demain. C'est là que git le véritable Humanisme en son énergique tolérance et je pense que c'est de cela que nous aurons à parler prochainement. »

Ainsi rédigé de bonne foi à Bruxelles, à titre de procès-verbal, le cinq Mars dix-huit cent soixante-huit.

LÉON HENNEBICQ, V. HORTA, VAN DEN BOVREN.

JUSTICE [1]

Elle passe terrible dans la nuit. Au ciel
Vide les dieux ivres ronflent, et, avec des hoquets de sang
Humain, les lèvres livides et les cous enflés,
S'affalent sur des trônes d'or, comme des dragons
Soûls, et ils rêvent. Ils rêvent des éternels empires, des gros
Sacrifices, des offrandes solennelles, des autels superbes
Et des flamboyants bûchers avides de chair humaine.
De chair pensante. Autour de leurs immenses et sourdes
Idoles de pierre, à leurs pieds d'airain,
S'accrochent les pieuses foules, comme des murènes à un rocher;
Elles s'accrochent avec des plaintes et des lamentations.
Sur la tête des fidèles ricane la figure capricante
De Satan qui, en face des troupeaux misérables
S'esclaffe, et se moque de leurs divinités.
Surgit alors un étrange Briarée de la pensée,

(1) Il y a trente ans, Mario Rapisardi publiait son poème : *Palingenesi.* Victor Hugo, de Hauteville-House, lui écrivait cette lettre enthousiaste le 16 février 1868:

J'ai lu, monsieur, votre noble poème. Vous êtes un précurseur. Vous avez dans les mains deux flambeaux : le flambeau de la poésie et le flambeau de vérité. Tous deux éclaireront l'avenir. L'avenir c'est : Rome à l'Italie et Paris à l'Europe. Le grand cœur italien bat d'un bout à l'autre de votre généreux livre.

Moi, fils de l'Italie autant que de la France, je vous envoie mon applaudissement fraternel. VICTOR HUGO.

Maintenant la Sicile se prépare à célébrer ce trentième anniversaire. Un comité de littérateurs vient de se former à Catane, sous la présidence d'honneur de M. Giovanni Bovio.

L'*Humanité Nouvelle* est heureuse de pouvoir s'associer à l'hommage qu'on va rendre au grand écrivain révolutionnaire, en publiant ci-dessus sa poésie : *Giustizia*, inédite en France, et dont notre confrère M. Pietro Mazzini a bien voulu nous offrir la traduction.

Et il secoue le ciel, il rompt les rêves des Dieux, Voltaire.
Et elle passe, elle passe dans la nuit.

Loyola
Dit à Pierre : Elle est devenue chair ma parole ;
Je tiens dans ma main le monde, les âmes, Dieu. Si tu chéris
La vie, si tu veux que je garde au Christ un autel,
Obéis-moi : je suis le mystère. L'inique
Infaillible penche la tête sur l'oblique
Colline et murmure : L'insolence des impies
Croît toujours plus ; il faudrait une sainte alliance
Qui écrase l'hydre obscène de l'Hérésie, qui me remette
Sur mon trône, qui brûle, qui tue : je suis qui je suis.
Ainsi, frémissant il tourne comme un faucon les regards
Sur le Tibre et sur la Seine ; mais Sarpi s'écrie : C'est trop tard.
Et elle passe, elle passe dans la nuit.

A la voix
Douloureuse des plèbes s'assemble une féroce
Foule de rois. L'ours du Rhin grince en aiguisant ses jaunes dents,
Vieux monstre qui égorge et prie,
Et, par les rouges enclos dardant sa langue
Aride, il lèche le sang de ses ennemis morts.
Lourd et lent descend de la Baltique le géant triforme
Qui s'entoure de steppes et de gibets. En foule
Tombent à tes pieds, ô Russie, tes meilleurs enfants,
Et lui, stupide, il absorbe du sang par tous les pores.
Elle aussi elle trotte au rendez-vous, avec des yeux fourbes de
La sorcière de la Tamise, qui se nourrit de crimes, [renard,
Qui change en or le sang de l'Inde et enseigne le droit,
En Irlande avec la faim, en Egypte avec les bombes.
Elle agite ses ailes et elle crie la harpie à deux têtes
De l'Istrie, et avec sa jaune pupille elle scrute les champs
De l'Adige et du Mincio ; elle souille d'une rosée fétide
Les tables d'Ausonie au-dessous d'elle et l'air en est empesté.
Mais le vile Soderini, sous la sale pluie
S'agenouille, plie le front et mange l'ignominie.
Pendant que hors du bagne de Moravie se montre
Maroncelli, et te crache à la figure, ô mère Italie ;
Et planant sur les têtes royales flamboyant et muet
Descend, descend, descend le poignard de Brutus.
Et elle passe en attendant dans la nuit.

Entre l'autel
Et le trône se pavane l'illustre canaille,
La canaille au sang bleu qui rapièce
La vie ignoble avec des parchemins et des blasons,
Qui cache ses hontes sous les portraits des aïeux,
Qui rêve encore de tours crénelées, de vassaux et d'esclaves,
Qui, sur des carrosses splendides, avec une morgue admirable
Promène partout en triomphe sa sublime ignorance.
Mais Gracchus revient, et lance une antique parole,
Mais Eunus accourt, mais Spartacus dégaine son poignard et vole
Aux combats enviés ; mais joyeuse au soleil de juillet
Luit l'infatigable hache de Robespierre.
Et elle passe, elle passe dans la nuit.

Au bruit sévère de ses pas rit la folle populace
Qui a le cerveau dans la bourse et l'âme dans le ventre,
Qui au bourreau dit : salut ; et au pauvre : crève ;
Qui debout devant un comptoir trafique l'œuvre, l'énergie, le sang,
L'honneur des gueux qui peinent et languissent
Et, se sacrifiant eux-mêmes, engraissent leurs tyrans ;
Trafique de cette fourmilière humaine pour qui la misère est
Le malheur un destin, la plainte un crime, [une faute,
La vie une croix où Dieu l'a clouée,
L'erreur le pain de l'âme, l'enfer une trappe,
L'espoir une fraude, la justice une moquerie.....
Une moquerie ? Qui l'a dit ?
Elle vient, elle passe.
Elle brandit la hache d'acier, elle agite le flambeau,
Et du sommet de la montagne, droit en face de l'aurore,
Elle crie d'une formidable voix de bronze : C'est l'heure.

MARIO RAPISARDI.

Traduit de l'italien par M. P. Mazzini.

ISAAC HECKER

Le mysticisme est la conscience de l'identité de notre être avec l'ensemble des choses et avec le principe de l'univers.

SCHOPENHAUER.

Je sais peu de vies plus curieuses à étudier que celle d'Isaac Hecker, qui fonda vers le milieu de ce siècle l'ordre bien moderne des Paulistes et fut l'apôtre le plus généreux, le plus enthousiaste de l'individualisme aux Etats-Unis. Elle met face à face le vieux et le nouveau monde, la religion et la philosophie en leurs plus intimes conflits, la psychologie du moyen-âge et la pensée d'aujourd'hui. Elle concentre en un drame humain héroïquement et joyeusement mené jusqu'au bout, la lutte vivante de quelques-uns des problèmes qui nous émeuvent le plus.

Isaac Hecker se « convertit au catholicisme » à vingt-cinq ans et demeura catholique jusqu'à sa mort. S'il nous est impossible de partager la pensée de ce saint, — oui, je crois que je peux l'appeler ainsi, — de ce saint d'une foi trop restreinte, je crois que tous ceux qui aiment à se trouver en contact avec les âmes les plus hautes de leur siècle seront heureux de le connaître.

J'ai entendu dire par un prêtre qui avait abandonné le catholicisme (ils sont au moins une trentaine en pays latin depuis cette seule année) : « Hecker ne croyait pas. Mais il a voulu faire le bien là où il était, agrandir, élargir la croyance de ses coreligionnaires, rénover l'édifice en continuant à l'habiter, non en le détruisant pour le rebâtir. »

Cette explication est trop facile et ne me semble pas ressortir des faits connus. Je trouve au contraire tout particulièrement intéressant pour nous, penseurs libres, de voir de près les causes qui ont conduit ce jeune Américain protestant, so-

cialiste ardent, puis unitairien, à un catholicisme *sincère*. Et je crois que si cette religion attira à elle une nature en laquelle se révélait de si bonne heure la vocation de remueur d'hommes, c'est qu'elle lui fournissait un équilibre de doctrines encore inaccessible ailleurs. L'équilibre était précaire. L'homme d'action qu'était Hecker n'eut pas le temps de s'en apercevoir et il vécut avec toute l'intensité de la conviction et du dévouement les plus absolus, la plus heureuse vie passionnée qui soit.

Au commencement de ce siècle la pensée nouvelle était dans beaucoup de cerveaux et elle inspira des activités sans nombre: elle n'était pas encore descendue dans beaucoup de cœurs et n'éveillait pas les sensibilités ; elle restait la plupart du temps dans le domaine cérébral et n'avait pas encore pris tout l'homme. Les hommes étaient comme « des royaumes divisés contre eux-mêmes ».

Ils lisaient les philosophes et allaient à la messe, étaient croyants à certaines heures et sceptiques à d'autres, avec l'éclectisme des êtres et des époques qui n'ont pas la force de fusionner plusieurs tendances contraires en une puissante, synthétique et heureuse unité.

Les femmes, qui ne pouvaient se contenter de ce dilettantisme éparpillé, ne devinaient pas la grandeur de l'évolution dont on ne leur montrait qu'un des côtés. Et une scission dont nous commençons seulement à comprendre la raison sépara pendant plusieurs générations la presque totalité de chacun des deux sexes l'une de l'autre, voilant pour un temps aux yeux de l'humanité ce que pouvait être l'amour entier.

Depuis combien de temps, par exemple, sommes-nous arrivés à *sentir* ce qu'un homme comme Schopenhauer ou comme Nietsche sentait? Leur esprit nous pénétrait. Mais nous ne vivions pas tout ce qui avait été pour eux le jeu essentiel de l'univers et de leur propre sensation. Eux-mêmes, séparés en leurs plus fortes impressions, de la communion des vivants qui ne sentaient pas encore comme eux, refoulaient dans leur cerveau actif et surmené toute la vie qui était en eux, tout pareils à des sansonnets aveuglés et mis en cage qui lancent aux frères, dont ils ne peuvent plus partager la légère et inconsciente existence, des chants extraordinaires auxquels nul ne peut s'unir.

Wagner, très *un*, fusionnant en un tout puissant et indivisible ses facultés de conscience et ses facultés passionnelles, donna parfois à quelques pensées nouvelles leur rayonnement vital et complet ; il en vit le drame et la poésie, la beauté et la

profondeur humaines. Mais pour que de simples mortels distraits et diserts en soient-là, pour que ces choses circulent dans la vie de tous et de tous les jours, il faut des générations et les longues impatiences de beaucoup d'enfances successives.

Comment s'étonner alors, en voyant la lenteur que mettent les visions de vérité à devenir pour nous comme des notions de sagesse et de sensation animales, si des hommes ont douté de ces visions ? S'ils les ont trouvées belles mais insuffisantes, et s'ils n'ont pas su faire crédit à l'avenir qui devait les montrer bonnes, inspiratrices des plus tendres héroïsmes et des plus merveilleuses poétiques ?

Comme tant de grands passionnés, impatients d'œuvrer, de produire, de dépenser leur énergie en des luttes de vivants à vivants, de donner une forme extérieure à la force qu'ils sentent en eux, Hecker ne pouvait rester « un de ceux qui attendent. »

Ce n'étaient pas des promesses et des visions qu'il voulait apporter à ses semblables, ni des impressions d'avenir, mais des gestes de vie. Il voulait prendre l'humanité corps à corps, être pour elle non pas un éveilleur, mais un amant. Il voulait l'émouvoir et la faire agir, par un irrésistible besoin de la rendre, de la sentir heureuse.

Il cherchait ce que nous cherchons tous et ce que nous sommes obligés de nous forger la plupart du temps d'une façon bien incomplète : une conviction qui réponde à la fois à nos exigences intellectuelles, à nos désirs affectifs, et à notre besoin d'action. Cette conviction, qui n'est pas bien loin d'aucun de nous, il eut pu la dégager, la « découvrir » me direz-vous.

Mais Hecker n'était pas un créateur; son génie était surtout harmonisateur. Il fallait qu'il rencontrât sur la terre un bloc de choses positives et chères auxquelles il puisse harmoniser le reste du monde : son instinct était ainsi, très féminin.

Il trouva l'énorme bloc du catholicisme, construit de morceaux si bien et si lentement rapportés les uns aux autres, qu'à première vue il apparait tout d'une pièce, gigantesque, tutélaire, majestueux et complet.

Comme les êtres les plus aimants, il ne s'arrêta pas longtemps à examiner si la chose qu'il aimait était digne en tous points de son dévoûment; elle lui parut telle après une recherche de quelques années d'adolescence, et on peut dire qu'il l'épousa, qu'il se donna à elle sans plus s'inquiéter, ni comparer, ni questionner sur le point de savoir si les hommes ne

finiraient pas par trouver une vérité plus vraie. Il avait trop besoin de vivre, de se dépenser, de se donner pour que l'incertitude, le doute, l'examen puissent longtemps l'arrêter.

Dès sa quinzième année, Isaac Hecker (1), alors socialiste de l'école de Brownson et unitairien comme Channing, montait sur ses tonneaux de farine (ses frères et lui s'étaient faits boulangers après la ruine de leur père) pour parler au peuple de l'idéal démocratique et pour soutenir les élections de son parti.

Mais quand Brownson, ce Proudhon américain que Hecker retrouva plus tard dans le catholicisme, lui eut fait partager son goût pour la philosophie, on aperçoit le jeune socialiste ajustant au-dessus de son pétrin un exemplaire de la *Critique de la raison pure*, de Kant, afin de pouvoir étudier tout en pétrissant le pain. Fichte et Hegel succédèrent à Kant et ouvrirent plus largement encore pour lui les grandes portes du doute.

Peu à peu aussi, ce commerçant, d'ailleurs excellent travailleur, se détacha de la vie qu'il menait.

Ses idées sur la conduite des affaires le menaient tout droit à la distribution des bénéfices plutôt qu'à leur accumulation. »

Les angoisses qui l'obsédèrent alors l'énervèrent à un tel point qu'il en devint malade. Brownson lui conseilla un séjour au phalanstère de Brook Farm. Il devait rencontrer là, avec une vie simple, paisible et laborieuse, tout ce que le pays contenait de plus remarquable en fait de savants, d'hommes de caractère, de penseurs, d'artistes, de croyants sincères, car Brook Farm fut un moment le foyer où, d'une façon permanente ou passagère, se purent échanger les plus vives étincelles de vie profonde aux Etats-Unis.

Isaac Hecker en garda toute sa vie l'indélébile empreinte et si sa sensibilité l'entraîna ailleurs, ce fut bien à cette école qu'il apprit à condenser l'essence indépendante de son pays.

« Si vous saviez, écrit-il à ce moment, ce que c'est que de quitter son métier! Cela devenait un bon métier, je vous assure! Vraiment c'était une agonie de tout abandonner ainsi, amis, projets, anciens associés, toutes choses auxquelles par nature je tenais à l'excès. Mais je ne pouvais faire autrement, j'en étais comme arraché, il me fallait quelque chose de plus, quelque chose que je n'avais pu trouver, et cependant je ne savais ce qu'il me fallait; j'étais tout simplement à la torture. »

Plus loin :

« J'ai un sentiment que je ne puis espérer vous faire comprendre; c'est que je

(1) *Le père Hecker* par le P. W. Elliot, traduit par l'abbé Klein. Paris, Victor Lecoffre, éditeur.— Isaac Hecker naquit en 1819 et mourut en 1888.

suis *contraint*... je suis comme irresponsable. Je suis ballotté par les vagues et je vais à la dérive... Je suis complètement sans but... »

Je lis encore :

« Mais il est inutile de spéculer sur l'avenir. Si nous vivions comme nous devrions le faire, nous nous sentirions en la présence de Dieu *sans passé ni avenir, pénétrés du sentiment de l'existence, vivant déjà la vie éternelle* »

Hecker était déjà, comme le font pressentir ces derniers mots, pénétré du mysticisme dont Schopenhauer tenta la définition; il avait conscience de l'identité de son être avec l'essence éternelle des choses. Mais son intelligence pratique n'était pas de taille à comprendre, à travers les tâtonnements de la sensibilité de notre temps, les marques encore éparses d'un mysticisme nouveau, tout semblable à l'ancien, comme sentiment, mais déplaçant lentement les images et le pivot de son culte.

Il avait comme les meilleurs et les plus grands de sa race, une soif cosmique d'adoration, si je puis appeler ainsi ce désir qui domina la vie religieuse de tous les peuples qui nous ressemblent.

Ses parents et ses frères et sœurs croyaient tout naturellement que ce qui manquait à Isaac, c'était une femme, la femme qu'il eût pu aimer.

Et en un certain sens ils avaient raison. C'était le besoin d'aimer qui tourmentait le jeune chercheur. Seulement il était de ceux en qui la nature a doublé ou triplé la dose de ce désir de fusion avec tout l'univers, qui commence ordinairement pour les hommes de notre époque, par l'amour d'un autre être qui les arrache à eux-mêmes et les mêle malgré eux, suivant la mesure de leur abandon, à tout ce qui est en dehors d'eux.

Cette fusion s'opère lentement, progressivement, laborieusement parfois, en suivant les phases successives de leur épanouissement. (Et cependant pour combien d'êtres encore en notre état de civilisation cette révélation reste-t-elle imparfaite sinon absente?) Mais certaines âmes sont trop préoccupées de l'ensemble des choses pour suivre pas à pas tous les degrés humains de l'initiation à l'amour universel. Ceci n'est pas seulement le fait des dévoués, des saints de toutes les religions, c'est aussi le fait de beaucoup d'êtres en qui le sens génésique semble dévoyé ou presque détruit par son propre excès, et qu'un attrait plus général fait passer par-dessus le très simple amour sexuel. Pour Napoléon l'amour n'exista qu'à l'état de plaisir et jamais ne le troubla autrement.

Les peuples, les nations étaient les unités humaines qui

l'occupaient; les hommes et les femmes ne représentaient là-dedans pour lui que des détails vite classés et point du tout émouvants.

Shopenhauer, Gœthe, tant d'autres, furent ce que les sauvages nomment des eunuques du côté du cœur. La foule juge comme les sauvages. L'avenir verra plus clair et nous dira ce que furent ces grands imparfaits.

Hecker, vers le temps qu'il passa à Brook Farm, rencontra la femme qu'il aurait pu aimer « quelqu'un dont je n'ai pas parlé, écrit-il, qui m'est trop cher pour en pouvoir parler, quelqu'un qui quitterait tout pour moi... »

Mais les tendances exceptionnelles de sa nature s'étaient déjà révélées à lui d'une manière toute spéciale. Il raconte, très simplement du reste, qu'il avait eu une vision. Une femme lui était apparue, d'une beauté si lumineuse et si imprécise à la fois, auprès de laquelle il s'était senti un moment si bouleversé d'amour et de bonheur, que depuis cette heure aucune mortelle n'exista pour lui.

Son bon sens tout américain l'empêcha d'attacher une importance trop grande ou une origine mystique à ce fait, et nous épargna l'interprétation miraculeuse d'un phénomène naturel aux tempéraments ardents, dont les désirs suscitent des images extraordinaires. Cette personnification du bonheur qui fut pour lui ce que la captivante Dame de Pauvreté aimée de François d'Assise fut pour le saint ascète, il la chercha désormais, non pas parmi les femmes, mais dans les ensembles de croyances qui pouvaient lui donner cette même sensation de beauté et de merveilleux, de gravité vitale et de douceur à la fois éthérée et réelle.

C'était la sexualité mystique du moyen-âge et de quelques bouddhistes sévissant dans une nature forte et aimante et nous révélant, sans qu'Isaac s'en doute jamais lui-même, que l'amour de la patrie, de l'humanité, de l'univers auquel on aspire à s'identifier, ne sont qu'une sexualité élargie. Si la sexualité se déforme pour les uns en les diminuant, il en est d'autres qu'elle peut magnifier par d'imprévues et mystérieuses transformations.

Qui sait si les nations, les races ne répètent pas dans leurs rapports, au cours des âges, toute la psychologie d'un couple d'amants ? Et la vie des êtres qui sont envahis par ces passions immenses, qu'ils soient artistes, penseurs, hommes d'action ou remueurs de foules n'est qu'un long tourment d'amour, où de terribles « sécheresses spirituelles » comme disaient les

vieux moines, alternent avec des heures de ferveur et de lucidité d'une amplitude presque surhumaine.

Nuls mieux que quelques grands saints du christianisme n'eurent conscience de cet état d'âme, et les pages de psychologie mystique en lesquelles s'analysèrent ces génies de l'affectivité collective sont comme des études de l'amour sexuel faites au télescope. Ils furent les précurseurs à demi avertis de cet amour de l'humanité dont nous ne faisons qu'entrevoir la lueur et dont l'immense sensualité cérébrale et sentimentale cachée par le symbole de l'amour divin, les troublait.

Le véritable génie du Christianisme fut l'enfantine inconscience avec laquelle il sanctionna, approuva, admira ces visions, ces apparents miracles et ces troubles intérieurs auxquels il ajouta une grande importance; tout le surnaturel dont il entoura ces choses hypnotisa l'attention des générations qui ainsi impressionnées, se mirent à discourir, à peindre, à définir, à peser, à apprécier ces faits incompris, et à amasser le trésor de science empirique que nous savons. La science positive commence à peine à considérer ces phénomènes et les naïfs récits des illuminés lui deviennent de curieux documents à interpréter.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les amoureux des astres s'adressent aux astrologues quand les astronomes sont encore inconnus ou peu connus ? Le Christianisme fut l'astrologie du besoin humain d'adoration, et il faut lui savoir gré d'en avoir aussi tenacement conservé les manifestations.

Et comment s'émerveiller qu'un François d'Assise, un François de Sales, une Catherine de Gènes furent pour une nature comme celle de Hecker, de bien autres entraineurs qu'un Emerson ou un Carlyle qui l'imprégnèrent de leur sagacité mais qui n'avaient à lui communiquer qu'une dose tout à fait ordinaire de ce qu'on pourrait appeler la sexualité mondiale.

Voilà donc notre héros entré dans le catholicisme ; non sans avoir souffert de l'abrutissante méthode de formation à laquelle il se soumit en entrant un peu après sa conversion au noviciat des Rédemptoristes. Il avait dû pour cela venir en Europe, cet ordre ne possédant pas alors de noviciat en Amérique.

Un peu avant cette détermination il avait essayé d'entraîner avec lui à Rome Henry Thoreau, le naturaliste-philosophe qu'il aimait beaucoup. Ils auraient mendié leur voyage, et en Europe, fait le trajet à pied. Mais Thoreau répondit que pour lui ce rêve juvénile était oublié, et qu'il préférait la vie de brahme dans la solitude, vie qu'il n'abandonna plus et où l'étude de la

nature animale et végétale remplaça l'amour de l'humanité trop difficile à comprendre à cette époque pour un scrutateur positif comme lui.

Notre brave Hecker moins méticuleux et aux antennes cérébrales moins sensibles, s'embarqua un jour brusquement pour le couvent de St-Trond en Belgique; il avait encore l'allure extérieure et jusqu'aux cheveux longs des transcendantalistes du temps, quand il y arriva. Mais il en avait à son insu encore bien davantage toute la tournure d'esprit. Ce furent ces habitudes, et les méthodes plus rationnelles, plus confiantes, plus viriles de l'enseignement de son pays qui le firent souffrir de l'étroitesse d'esprit du noviciat européen. Le malheureux était tombé tout juste, en sortant de la patrie de l'individualisme, de la liberté, sur une des boîtes où s'était la plus hermétiquement conservée l'essence d'arbitraire autorité du vieux monde. Les études, la direction des consciences et des vies ressemblaient encore tellement à ce qu'elles étaient il y a quelques siècles que le pauvre Hecker en pensa devenir fou.

« Dans le noviciat, tout était du côté passif, tout pour les dévotions ininterrompues et pour un ascétisme routinier, écrit-il. Dans le scolasticat, trop d'importance était donnée au côté actif. On ne laissait rien pour la science intérieure et la prière, en tant que parties nécessaires de la méthode d'études. Cela me tuait. Je leur dis que si je continuais à étudier ainsi, je deviendrais fou. « Laissez-moi tranquille, disais-je. Laissez-moi agir à ma guise, et je garantis « que j'en saurai assez pour être ordonné ». On me dit que j'étais un scandale pour la maison. Je suis persuadé que dans l'étude de la théologie, on ne laisse pas assez de place à la prière et on ne tient pas assez compte de la science infuse. »

La science infuse! l'inspiration de chacun, qui lui faisait dire : « Tout vrai homme est un génie. »

Voilà bien Hecker tout entier, tel qu'il se révéla quand après être rentré en Amérique et avoir prêché des missions nombreuses en compagnie des Rédemptoristes, il demanda et obtint la permission de fonder l'ordre des Paulistes, ce qui lui permit enfin de s'épanouir entièrement.

Il était porté par l'essence même de son caractère à protéger la conscience individuelle de chacun et à la faire respecter par d'autres. Pour mettre ce grand désir d'accord avec son ardent amour de l'Eglise, il avait trouvé dans l'arsenal des trésors séculaires de cette mère très conservatrice, une arme toute faite. C'était *l'action directe de l'Esprit saint dans chaque âme humaine*, et s'il fonda un ordre nouveau, ce ne fut que pour développer cette conception.

« L'individualité est un élément intégral et dominant dans la vie du Pauliste », dit-il.

« La raison pour laquelle j'ai toujours pris intérêt à la doctrine du St-Esprit dans l'âme, est une raison d'expérience personnelle ; vraiment je n'ai jamais eu moi-même d'autre directeur. J'ai plus d'une fois ouvert mon cœur à plusieurs personnes et profité de leurs avis ; cependant personne n'a jamais été un directeur pour moi. C'est pourquoi j'aime tant les saints qui ont eu à lutter seuls, comme Ste-Catherine de Gênes qui fut sans directeur pendant vingt-cinq ans. »

Ce n'était rien d'autre que le « CROIS EN TOI-MÊME » d'Emerson et les gens malins n'y virent qu'une ruse.

Mais Hecker était trop grand pour être rusé. Comme tous ceux qui aiment, il conciliait avec une inconsciente ingéniosité les choses diverses qu'il aimait, sa foi et l'esprit de son pays. Sa ruse, si c'en était une, venait du cœur et non de l'esprit. Encore une fois il faisait œuvre féminine et aucune des faussetés de l'habileté ne salissait sa conscience, contrainte par la nécessité de deux amours aussi profonds l'un que l'autre.

Une preuve de cette intime persuasion est dans son appréciation de la doctrine des transcendantalistes : « Ils confondent les inspirations de l'instinct avec les inspirations de l'Esprit-Saint », dit-il.

Mais comment lui-même pouvait-il distinguer ces deux choses ? C'est ici le nœud de l'énigme de cette existence et je voudrais pouvoir le montrer clairement parce que cela touche à ce qui le plus intéresse le monde vivant, me parait-il, à l'heure actuelle.

La valeur des inspirations personnelles se mesurait selon lui au degré de leur harmonisation, de leur incorporation dans la vie organique du monde. C'est-à-dire qu'il avait besoin d'entendre la grande voix d'un ensemble approuvant, acceptant ou tout au moins tolérant ses impulsions individuelles, et pour cela il fallait que cet ensemble fut organisé et eut un centre qui put refléter les décisions de la vie collective. Or l'Eglise chrétienne pratiquait l'application factice et partielle, mais admirable comme symbolisation, de ce principe ; elle avait tenté d'organiser et de centraliser l'ordre social et moral universel. Elle annonçait qu'elle était le cœur de l'univers. Quelle tentation, de suivre une affirmatrice aussi catégorique ! quand on est soi-même tiraillé par deux tendances qui semblent si difficilement conciliables, la confiance en soi-même et la sensibilité altruiste !

Voici, comme dit St-Jean, que, pour le pauvre chercheur, « une voix s'élève dans le désert » de la foule éparse, une voix qui dit la cohésion, l'unité de cette foule et qui, à toutes ces musiques diverses librement envolées, donne le *la* qu'elles demandent à entendre pour ne plus jouer faux, pour sentir

qu'elles sont d'accord, si fantaisistes qu'elles soient, avec le reste de l'orchestre dont elles font partie, forcément.

C'est cet extrême besoin d'harmonie avec l'essence de l'univers et avec les principes des choses, qui nous pousse au mysticisme contemporain, lequel est une soif toujours plus grande de connaissance, d'expérimentation vitale de tout ce qui existe, dans l'attente inquiète de jouir de la « beauté de notre congrue incrustation dans le Tout. »

C'est le même besoin qui donna tant de peuples au christianisme et qui lui donna Hecker.

La sagesse accumulée de la vieille église qu'il prenait pour un miroir synthétique du monde, et l'affection qu'elle développait en lui pour la masse des hommes suffisaient à ses yeux pour contrebalancer l'excès possible de confiance en l'inspiration personnelle.

Mais quand le frein suprême était inopérant? dans les matières par exemple, où l'autorité n'avait pas prononcé ?

Alors, comme une femme un peu craintive, ménageant les heurts possibles, il avait recours à l'affectueuse, à la tranquille *prudence !*

Il aurait aussi bien pu dire qu'il se confiait au tact, à l'art, à l'instinct, au goût, et c'était, comme il peut vous apparaître, amis réflectionneurs, toujours la bonne Nature qui avait le plus gros de la besogne, pour finir.

L'apôtre américain n'avait trouvé dans la révélation qu'un appui qui n'avait pas la solidité, ni le côté positif qu'il lui attribuait. Il faut si peu de chose pour appuyer un cœur fort! Souvent une illusion suffit et il s'y attache peut-être davantage encore qu'à une réalité.

Ce frêle appui permit en tout cas à l'ardent missionnaire de déployer toute son énergie.

Avec une activité entraînante il parla, il écrivit, il fonda des écoles. Son éloquence était emportée et familière, très lucide. Son influence fut très grande et dépassa de beaucoup le champ officiel des conversions opérées par lui.

« Le siècle a une tendance à tomber dans l'extrême individualisme », écrit-il plusieurs lustres avant la naissance de M. Barrès « mais la vie typique montre l'alliance possible entre l'individualité et la vie commune. C'est l'idéal des Etats-Unis dans l'ordre politique, c'est un but et une tendance qu'il nous faut chercher à guider, non à arrêter ou à sacrifier. » « Il faut diriger les âmes de manière à leur apprendre à se diriger elles-mêmes ».

« Le meilleur directeur est celui qui dirige le moins possible. »

Il avait certes le sentiment de l'équilibre nécessaire entre la vie individuelle et la vie collective. Mais sa nature était trop sensible aux influences de la vie générale pour qu'il n'ait pas senti, sans se l'avouer, que l'heure de cet équilibre n'avait pas sonné, qu'aucun principe ne pouvait encore en faciliter l'organisation et que le seul, le principal remède à l'état de chose actuel c'était la confiance en l'impulsion de chacun, qu'une chose plus forte que nous finirait bien par unifier et éclairer :

« Actuellement affirme-t-il, la vie de l'homme dans l'ordre naturel et séculier marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelles, et c'est là un changement *radical*. L'éternel-Absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer lui-même. »

Aujourd'hui que cette latérale nécessité de la vie personnelle est bien entrée dans la conviction vitale du plus humble d'entre nous, nous cherchons une base positive à l'accord de l'élément altruiste ou collectif et de l'élément individuel. Nos rêves vont jusque à caresser la chimère de la découverte d'un terme de mesure, d'un étalon de la proportion entre ces deux éléments, ou tout au moins d'une synthèse approximative de cette proportion.

Mais nous cherchons surtout des types humains réalisant l'harmonie de ces deux tendances, des types qui en révéleraient l'accord possible et la beauté naturelle.

Et certes, par la force de son amour pour son pays, pour ses semblables, par l'intensité de sa croyance en lui-même, Hecker est un des plus beaux types d'individualiste dévoué qui se soient rencontrés en ce siècle.

C'est pourquoi sa vie, ses travaux et surtout ses efforts que rien n'arrêta, pas même les heures grises où aucune joie n'encourage, heures pour lui si longues et si fréquentes, m'ont tant émue.

Son ardente conviction, il la communiqua à ses supérieurs qu'elle étonnait pourtant et déroutait parfois. Quelle ne dut pas être sa force persuasive pour amener le prudent Pie IX, à sanctionner ses désirs ! et à réaliser un véritable catholicisme américain, fusionnant dans son espoir, non seulement l'individualisme et l'altruisme, mais les races cisalpines et transalpines, partagées en protestantes et en catholiques, uniquement, d'après lui, à cause de leur attrait respectif pour une religion intérieure « personnelle, ou pour une religion exté-

rieure, appuyée sur la généralité et l'autorité ; c'étaient les Saxons et les Latins que son pays pouvait unir et que sa foi équilibrée voulait réconcilier.

De tels rêves, qu'on les réalise ou non, sont assez beaux pour nous toucher quand celui qui les fit y consacra une vie, et fut contraint par une force plus grande que lui, d'être l'organe actif d'une Loi d'union qui impressionne les plus forts d'entre nous, sans choisir les conceptions intellectuelles de ses interprètes. En vérité, ce que Hecker pensa est bien peu de chose en comparaison de ce qu'il sentit et de ce qu'il tenta de réaliser.

Il incarna un peu de cet admirable souffle de confiance en la nature humaine qui agite encore la terre jeune et féconde où il naquit. C'est ce bel optimisme, d'un monde plus courageux que le nôtre, cette vigoureuse santé morale dont il fait bon connaître les héros.

Marie Mali.

LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE

GRANDE-BRETAGNE

La Politique des Trade-Unions et des Socialistes

La nouvelle session du Parlement anglais a été ouverte par un discours du trône où ne figure aucune des promesses de réformes populaires que prodigue un parti lorsqu'il est serré de trop près par l'autre.

Ceci veut dire que le parti libéral est trop anémique pour faire peur au parti conservateur qui se sent solidement assis au pouvoir et qu'il n'y a pas de parti socialiste dans la lutte parlementaire. Pas un seul socialiste n'est député depuis la défaite de Keir Hardie, à moins que l'on ne compte John Burns qui est aujourd'hui rallié aux libéraux. Cette absence de socialistes au Parlement est d'autant plus significative de la faiblesse du parti que presque tous les socialistes anglais sont parlementaires. Si nous avançons aujourd'hui avec la lenteur d'un glacier des Alpes, espérons que nous saurons montrer un jour que nous en avons aussi la force irrésistible.

Depuis la grève des mécaniciens, l'événement le plus important au point de vue social a été les élections municipales de Londres. (London County Council élection). Les réactionnaires qui, sous le nom de Moderates, avaient dans le conseil précédent une légère majorité sont maintenant en minorité prononcée, les progressistes ayant une majorité de 22 conseillers ; or, comme le conseil est élu pour trois ans, il y aura probablement quelques progrès malgré l'opposition du gouvernement Tory qui entrave toutes les démarches anti-monopolistes du conseil.

De socialistes purs et simples il n'y a que Frank Smith d'élu, Sydney Webb et John Burns ayant vaincu sous l'égide progressiste.

En Angleterre, les bourgeois, lorsque leur intérêt individuel n'est pas menacé, redoutent plutôt le nom de socialiste que la doctrine des socialistes lorsqu'ils la voient en détail. Quant au prolétariat il est presque inerte au point de vue social, plongé dans une torpeur d'indifférence politique et d'ignorance économique. Un cinquième à peine des salariés s'occupe soit du bien-être général en réclamant et utilisant son bulletin de vote, soit de l'amélioration de son propre milieu en se syndiquant dans une trade-union ou en s'enrôlant dans une coopérative. En discutant dans ces pages les phases de l'opinion ouvrière vis-à-vis du socialisme, il faudra donc se souvenir qu'il ne s'agit que de ce cinquième, le reste du peuple n'a véritablement pas d'opinion.

Les trade-unions sont les plus anciennes et les plus puissantes des organisa-

tions ouvrières existant aujourd'hui. Elles se composent purement d'ouvriers quoique leurs chefs rétribués touchent des salaires tout à fait bourgeois par leur ampleur, et voyagent souvent en première classe lorsqu'ils sont délégués par leurs collègues à des réunions lointaines. Les trade-unions ont soutenu dans le passé le prolétariat contre le capitalisme et ont remporté des succès remarquables. Aussi il est probable que la lenteur avec laquelle l'idée socialiste se fait jour parmi eux provient des opinions rétrogrades qu'engendre l'orgueil d'un passé dont on est fier. En France le prolétariat conscient est fortement porté au socialisme, en Angleterre il appuie le régime capitaliste.

La grève des mécaniciens nous montre à peu près où en sont les trade-unions. Elles se regardent comme des groupes d'individus d'un même mètier solidarisés pour arracher à leurs patrons et maintenir par la force certains privilèges, qu'ils reconnaissent aux patrons le droit égal de refuser, s'ils le peuvent, de leur côté. C'est donc une équilibration et une tension perpétuelle qu'ils cultivent. C'est le *struggle for life* à manches retroussées qu'ils acceptent en sportman et à perpétuité. Il y a probablement là-dessous aussi les intérêts particuliers de leurs chefs, de même que dans les obstacles qu'ils mettent sans cesse à la discussion de la fusion de diverses trade-unions. Pour être juste il faut ajouter que les meilleurs socialistes sont ceux qui ont été, ou mieux encore, qui restent trade-unionistes, mais ceux-là ne sont pas aussi nombreux que nous le voudrions. Les trade-unions sont partisans du parlementarisme; mais on dirait que, fidèles à leurs instincts sportifs, elles ne veulent pas former de parti ouvrier de peur de déséquilibrer la lutte séculaire entre les tories et les libéraux

Elles ont un bureau parlementaire composé de délégués de leurs diverses unions, ce bureau dit « Parliamentary committee » est chargé de mettre à exécution les vœux du congrès annuel des trade-unions. Mais il est relativement réactionnaire et laisse dormir dans ses cartons les mandats trop audacieux, il se contente de présenter au Parlement ou à un ministre quelconque les vœux les plus modestes que celui-ci accepte plus ou moins poliment pour les mettre à son tour dans les cartons officiels. Les trades-unions ont au Parlement deux ou trois députés élus et maintenus par eux, mais ces députés n'ont aucun poids puisqu'ils sont fidèles poursuivants du parti libéral qui, comme l'autre, ne fait de concessions que lorsqu'il est menacé. Il est possible que la terrible lutte soutenue pendant six mois par les mécaniciens, lutte dans laquelle les patrons libéraux et les patrons tories combattaient en frères contre les trade-unionistes libéraux et les trade-unionistes tories avec une impartialité touchante, servira tant soit peu à démontrer aux ouvriers combien est factice cette division des partis et combien est réelle au contraire la division des classes.

Quant aux sociétés coopératives elles ne se soucient en général ni du Parlement ni des trade-unions, quoiqu'elles ne soient hostiles ni au parlementarisme ni aux syndicats. Elles ont même dans les régions peuplées de mécaniciens fourni des sommes considérables à l'appui des grévistes. Elles emploient souvent des ouvriers non syndiqués et ne se font pas scrupule d'entreindre, si cela leur convient, les règlements des unions ; non pas qu'elles cherchent comme les patrons à s'affranchir des syndicats pour grossir leurs bénéfices, mais parce qu'elles considèrent, et avec une certaine raison, que leur motif n'étant pas le bénéfice privé, les règlements dont le motif est de mâter les accapareurs de profits n'ont plus de raison d'être auprès d'eux.

Le tort principal des coopérateurs, au point de vue socialiste, est qu'ils admettent comme le font aussi la plupart des trade-unions, la part du capital, l'intérêt sur l'argent comme un élément normal dans la répartition des fruits du travail.

Je traduis, pour montrer où en sont les chefs de l'école coopérative prépondé-

rante, quelques passages d'une étude récente dans le « Labour copartnership » d'Owen Greening : « Le fait est, dit l'auteur, que nous sommes d'accord pour rétri-« buer le capital, mais pas trop chèrement. Nous n'approuvons pas les coups de « bourse, nous aimons voir nos actions au pair, nous n'avons pas l'habitude d'ache-« ter à bon marché pour bénéficier d'une hausse. Dans certaines coopératives an-« ciennes et solides, où le capital est abondant, le taux redevable au capital a été « de temps en temps volontairement réduit par les actionnaires, de sorte que les « actions qui auraient pu recevoir une impression funeste à la hausse, ont été « maintenues au pair. Le coopérateur n'approuve donc pas le jeu d'agio, mais « cela peut venir de ce que ses habitudes sont étrangères à ce genre de spécu-« lation, il pourrait plus tard y être tenté... Notre but doit être de maintenir la « sécurité des capitaux et de les payer au taux le plus faible auquel on puisse « l'obtenir. »

Singulière conclusion, le capital a droit à une récompense, mais il faut la lui rogner le plus possible ! Encore une équilibration à perpétuité.

J'aborde la division socialiste : la proportion d'ouvriers y est relativement faible, les deux groupes principaux sont la Social Démocratic Federation le plus ancien, et l'Independent Labour Party le plus nombreux. Je ne compte pas la Fabian Society qui est plutôt un cercle d'étude et de propagande, ni les petits groupes anarchistes où les indigènes anglais ne figurent que sur une échelle insignifiante quoiqu'ils comptent des jeunes gens énergiques et dévoués dans leur nombre. La différence entre la Social Democratic Federation et la Independant Labour Party n'est pas au premier abord facile à saisir.

Le génie anglais ne se prête pas volontiers aux réglementations détaillées, il semble préferer attendre la croissance, l'évolution lente d'un pli quelconque qui finira par l'enchaîner, voire le baillonner, d'une façon bien autrement solide et tyrannique que des règlements logiques ; nos groupements sont donc plutôt fortuits, et sont d'autant plus difficiles à décrire à des lecteurs français que ceux-ci sont habitués à exiger des règlements tirés à l'équerre, et tolèrent difficilement ce que nous appelons notre glorieuse incertitude, ce milieu indéfini dans lequel nous respirons à l'aise tout comme dans un brouillard de Londres.

La S. D. F. et l'I. L. P. ont au fond les mêmes principes, c'est dans leur méthode et leur tactique qu'ils diffèrent. Tous deux prétendent être en faveur du parlementarisme, mais la S. D. F. n'a jamais pris l'action politique au sérieux. Elle s'est engagée dans maintes élections parlementaires et municipales, purement comme moyen de propagande et sans efforts sérieux pour conquérir un siège. Par tempérament plutôt que par calcul, elle a tendu à éloigner les trade-unionistes du socialisme en le leur présentant d'une façon étroite, doctrinaire, intolérante, qui a valu le nom de calvinistes du socialisme à ses membres ; eux seuls sont les élus, le salut est par eux seuls. C'est probablement ce caractère peu attrayant de la S. D. F. qui explique le petit nombre de ses adhérents, et son peu d'influence malgré ses quinze ans de labeur.

L'I. L. P. ne date que de cinq ans environ, il fut formé par des dissidents socialistes repoussés par l'attitude fâcheuse de la S. D. Comme la S. D. F., l'I. L. P. est purement socialiste, mais ne se contente pas de faire une propagande stérile, il maintient au contraire que certaines réformes doivent se réaliser avant que le Socialisme puisse même faire ses essais. Ces réformes ne sont possibles que par la voie politique, il s'applique par conséquent à faire élire partout ses adhérents, au parlement, aux conseils municipaux, aux conseils de province, aux commissions scolaires.

Pour arriver à ce but, il accepte le concours de tous ceux qui admettent son programme, il recherche tout particulièrement le concours des trade-unions à qui il s'efforce de faire comprendre que l'ancienne tactique du trade-unionisme

a échoué, et que ce n'est que par la voie politique que son but peut être atteint. L'I. L. P. insiste naturellement sur l'incompétence et la mauvaise foi des deux anciens partis, des libéraux et conservateurs, affirmant qu'un parti ouvrier indépendant des deux autres est absolument nécessaire. C'est de cette dernière doctrine que lui vient son nom. Grâce à cette tactique l'I. L. P. a déjà environ trois cents de ses membres siégeant dans divers conseils locaux tandis que la S. D. F. n'en compte que vingt à trente tout au plus. C'est surtout à propos des élections municipales de Londres qui viennent d'avoir lieu « que la différence d'attitude entre la S. D. F. et l'I. L. P. s'est manifestée clairement. Il y a à Londres un « Trades Council », c'est-à-dire un bureau composé de délégués de trade-unions de la métropole, or, l'I. L. P. s'adressa à ce bureau pour demander le concours des trade-unions de Londres dans les élections municipales; il s'adressa de même à la S. D. F. tous deux consentirent, et une réunion générale eut lieu. A cette réunion il fut décidé que chacune de ces trois organisations choisirait des candidats dont elle soumettrait la liste aux deux autres, pour arriver à une entente et se seconder mutuellement: c'est alors qu'éclata l'intransigeance de la S. D. F. qui refusa son concours aux candidats du London Trades Council, parce que ceux-ci, quoique d'accord sur les questions municipales, n'étaient pas franchement socialistes. La S. D. F. se retira et dut appuyer seule ses candidats tandis que l'I. L. P. et le London Trades Council, s'appuyèrent mutuellement pour résister au torrent réactionnaire.

Tout en constatant cette divergence d'opinion, il faut bien remarquer que ces deux groupes socialistes sont d'égale bonne foi, et ne s'accusent pas mutuellement comme paraissent le faire certains groupes français. Tous les socialistes anglais furent franchement surpris et scandalisés de l'amertume qui éclata au Congrès de Londres, entre les fractions parlementaires et anti-parlementaires du continent, amertume qui nous rappela les anciennes querelles religieuses et les intolérances du moyen-âge, et nous montra une fois de plus le spectacle d'hommes dont la conviction n'est séparée que par une faible nuance, se prodiguant des rancunes qu'ils devraient réserver, s'il faut qu'elles s'épanchent, aux ennemis communs. Je m'aperçois que je viens de terminer par un sermon, ce qui est de fort mauvais goût, j'espère que le lecteur me le pardonnera en ma qualité d'anglais.

JAMES LEAKEY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La librairie a été assez pauvre, ces mois derniers. Nous avons traversé une de ces périodes où les événements dominent les livres, où les œuvres les plus sensationnelles échappent à l'attention des lecteurs, passent inaperçues, parce que l'esprit est occupé par quelque grande question d'intérêt général. A ce point de vue, l'affaire Dreyfus aura été désastreuse et beaucoup d'auteurs qui avaient annoncé des œuvres pour le début de l'année 1898, en ont retardé la publication, ne se sentant pas de force à lutter d'intérêt avec cet étrange roman militaire qui passionne non seulement la France, mais l'Europe entière et jusqu'au Nouveau Monde. Il ne faut pas s'en plaindre, d'ailleurs; aucune page rouge ne vaudra jamais l'enseiguement révolutionnaire qui résulte des menées de toute cette soldatesque galonnée

Et, tenez, parmi les auteurs qui se sont risqués quand même, voici les Margueritte, Paul et Victor, avec un livre traitant précisément de cette armée française dont on prétend l'honneur attaqué par ceux qui osent demander que justice soit faite : le *Désastre*. C'est de 70 qu'il s'agit. Zola a traité le sujet et il l'a intitulé tout simplement : La *Débâcle*. Le *Désastre* est moins dur, moins humiliant. C'est la vérité suffisamment habillée pour ne choquer personne, et les auteurs qui connaissent le goût du public ont présenté la défaite de façon à être moins désespérante. Malgré cela, il faut le lire, ce livre, ne fût-ce qu'au point de vue documentaire. MM. Margueritte ont suivi des plans détaillés, des notes authentiques et même ils ont pu donner à certains points leur juste portée.

Mais est-ce là le livre définitif sur la guerre franco-allemande ? Est-ce là la source à laquelle viendront puiser les historiens futurs ? On peut en douter, car, malgré tout le souci de l'exactitude, c'est encore une œuvre écrite avec « l'espoir de la revanche » cher à M. Coppée, et l'on y sent trop, en certaines pages le regret de ne pouvoir affirmer le contraire et le désir d'atténuer la débâcle. Une chose qui démontre bien la véritable portée de cette œuvre, c'est la manière dont la presse boulevardière a salué son apparition. Le *Désastre*, pense-t-on, dans ce milieu-là, est un livre qui devrait se trouver dans « toutes les mains vraiment françaises » et cela parce qu'il se termine par la grande parole d'espoir dont les politiciens de toutes nuances bercent les illusions de leurs électeurs : « Une France nouvelle en jaillirait » concluent MM. Margueritte.

Une France nouvelle ?... Hélas ! la République bourgeoise achève de s'étouffer dans uu bourbier plus infecte encore que celui de l'empire et, en fait d'héroïsme nouveau, nous n'avons eu que le Panama...

Mais cela vaudra au livre de MM. Margueritte d'être donné en prix aux distributions solennelles de fin d'année. Les grands récits de bataille amuseront les enfants comme les chromos héroïques amusent les badauds.

Le *Désastre* aura deux suites : les *Tronçons du glaive* et la *Commune*. C'est ce dernier volume qui permettra d'apprécier la sincérité des auteurs.

Cette France nouvelle dont il est question dans le *Désastre*, ce n'est certainement pas dans la belle étude des mœurs parlementaires que vient de publier M. Georges Lecomte qu'on la trouvera. Les *Valets*, ce sont nos honorables du Palais-Bourbon et du Palais du Luxembourg, ce sont les *élus* du peuple, tous les ambitieux, tous les arrivistes qui rêvent de détenir une parcelle du pouvoir, d'être quelqu'un ou quelque chose dans la grande comédie politique. Nous connaissons déjà le député véreux, tripoteur d'affaires, on nous a aussi mainte et mainte fois représenté le député gentilhomme et le député parvenu, élus par les départements arriérés et qui ne voient même pas dans la députation un moyen de parvenir à ce qu'on appelle « la gloire » au boulevard. Ils se sont laissés élire parce qu'il leur semble tout naturel qu'on les choisisse, eux, pour gouverner les autres puisqu'ils sont les plus riches. Georges Lecomte nous présente un spécimen nouveau : le député radical dernière manière.

Vous et moi, cher lecteur, à qui le jargon parlementaire est peu familier, nous pourrions croire qu'un député radical est un homme qui veut des réformes *radicales*, qui veut couper l'arbre malade jusqu'à la racine. Eh bien, pas du tout. Un député radical est un homme qui est animé des meilleures intentions et qui s'en tient là. Ainsi, Denisot, le héros des *Valets*, est un médecin de province outré des illégalités, des abus, des crimes de la société et qui arrive à la Chambre bien décidé à contribuer pour sa part à l'assainissement général. Le brave homme a compté sans la vie parlementaire, une vie très spéciale, aux délices de laquelle un apôtre seul pourrait résister. Être député ! Être un quatre ou un cinq centième de « volonté nationale ! » Cela grise, cela enivre comme du vin trop généreux : on finit par voir l'avenir tout en rose et le présent même semble moins laid. On devient optimiste, on croit décidément que les gazettes réactionnaires ont raison et qu'ils exagèrent tous ces apôtres de l'idéal nouveau qui vont proclamant partout que le peuple crève de misère. Et ce sont les compromissions bientôt, toutes les petites lâchetés nécessaires pour se maintenir en faveur. Dame pourquoi croyez-vous que les électeurs élisent un député ? Pour défendre leurs idées ? Pas du tout ! c'est pour soigner leurs intérêts particuliers, pour obtenir des subsides, des places, des bureaux de tabac ! Et comment voulez-vous que ce pauvre député fasse opposition à la canaillerie ministérielle puisqu'il ne peut obtenir tout cela que par les ministres qui ne le lui accorderont qu'en échange de son vote ?

Parfois le radical se ressaisit : il se rappelle l'idéal qui l'a poussé vers la politique, il veut revenir en arrière, mais il est trop tard. Il a besoin d'argent pour que sa femme puisse tenir son rang, recevoir les femmes des ministres et ainsi, par mille intrigues, lui conserver toute son influence. Le malheureux ne se doute pas de sa propre faiblesse, ne comprend pas que les « belles canailles » seules peuvent soutenir ce rôle odieux, naviguer entre les écueils, réaliser, enfin, leur rêve intime. Et c'est précisément parce qu'un peu d'honnêteté instinctive lui reste qu'il tombera, celui-ci, qu'il sera obligé de quitter cette Chambre où jamais il ne prononça la parole de vérité et de justice. Alors, déçu, sa vie brisée, ses illusions mortes, ses affections même atteintes, il songe amèrement à cette comédie politique par laquelle les « malins » trompent le peuple, se trompent eux-mêmes, car c'est la morale du livre de M. Lecomte, cette infamie, cette bassesse du parlementarisme. Il démontre combien il est dangereux, même pour ceux qui sont bien intentionnés de vouloir conquérir les pouvoirs publics. Il faut les combattre sans cesse et quand, par hasard, ils s'offrent à vous, il faut en profiter pour les ruiner à jamais.

A ce point de vue, les *Valets* sont d'un bel enseignement.

Et voici encore un livre de révolte, *Delcros*, par M. Henri Rainaldy, que l'auteur dédie « à ceux qui souffrent, à ceux qui aiment, pour ceux qui croient en un meilleur avenir et espèrent en une ère prochaine de justice et d'universel amour. » Un livre étrange, où l'écriture est inégale, brutale souvent, mais un livre de vie, de vie vieille et triste. C'est l'histoire d'un homme qui traverse la vie moderne comme un mauvais rêve, c'est l'histoire d'un vaincu qui a commencé par le bagne militaire et qui finit par la guillotine, comme si l'un, fatalement, devait mener à l'autre.

Il a tout souffert, en vérité, il a connu toutes les misères; et la haine petit à petit, gagne son cœur de révolté, la haine cicatrise ses blessures comme un baume délicieux. Et quand, finalement, il a bu la coupe jusqu'à la lie, il entre un soir dans un lieu de plaisir et il jette la bombe... il pose l'acte suprême des désespérés et des solitaires.

Un bon livre, certes, un de ces livres qui prouvent que les rêveurs d'humanité future et meilleure ne sont pas les fous qu'on représente volontiers s'insurgeant contre des injustices qu'on prétend qui n'existent pas, un livre qui prouve que la société actuelle doit conduire à la révolte tous les hommes de bonne volonté, tous ceux qui n'admettent pas que l'homme écrase l'homme...

Je ne puis malheureusement en dire autant de l'*Aventure*, le nouveau livre de M. Pierre Weber. Nous tombons ici dans cette littérature un peu spéciale qui trouve sa place au rez-de-chaussée des quotidiens pour filles. M. Weber est certainement un des plus brillants parmi ces humoristes qui s'entendent si bien à produire de ces petits riens charmants qui font la joie des gens du monde. Cette fois, il nous a raconté l'histoire d'une bonne petite détraquée qui veut connaître l'*Aventure*, l'éternelle aventure des vaudevillistes vieux jeu, la banale et stupide aventure de l'adultère romanesque. Un jour de spleen, la noble dame rencontre un rastaquouère qui prétend l'aimer. Cette comédie de l'amour amuse prodigieusement la petite dame qui, au moment où elle se met pour tout de bon à aimer son rasta, apprend d'un juge d'instruction plein d'indulgence pour les péchés des jolies femmes, que son ami est un vulgaire cambrioleur qui en voulait plus à ses bijoux qu'à son cœur.

Ce sujet un peu mince est traité avec beaucoup de métier. Des observations curieuses, des mots qui portent, qui découvrent d'étranges coins d'âme. Mais, en somme, le vide de tout cela ! La misère de toutes ces vies sans but, sans effort ! Et l'on est en droit de se demander si l'esprit, la cabriole du clown, la grimace du pitre excusent cette littérature facile. Quand on possède le don d'ironie de M. Pierre Weber, on devrait s'attacher à quelque belle œuvre saine et puissante pouvant survivre à la mode de l'heure présente. Non pas que j'exige des écrivains l'allure sévère des apôtres prêcheurs de l'idéal nouveau, mais je voudrais leur connaître une noblesse qui ne se démente jamais, un souci du Vrai et du Beau dominant toutes les considérations de métier et de succès.

Ce reproche là, on peut d'ailleurs l'adresser à un grand nombre d'écrivains d'aujourd'hui. A côté de la bourgeoisie sociale, il y a une bourgeoisie des lettres qui bat monnaie avec les idées courantes. Le mal s'étend depuis les psychologues de salons jusqu'au dernier des romanciers populaires, jusqu'au plus absurde de ces feuilletonnistes qui empoisonnent l'âme des simples et des bons. Si les nécessités de la vie moderne ont fait de la littérature un métier pour beaucoup d'entre nous, il ne faudrait pourtant pas avilir ce métier au point d'en faire une « affaire » honnête ou véreuse. La qualité maîtresse de l'écrivain, c'est la sincérité. Celui qui rend tel qu'il voit et tel qu'il sent sera toujours admirable et il n'est pas de trucs, pas de « ficelles » qui puissent suppléer au manque de sincérité.

ROLAND DE MARÈS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le salon de la libre esthétique à Bruxelles

Cette exposition qui n'est pas organisée par des peintres mais par de délicats dilettantes et d'intelligents amateurs n'a rien de ces manifestations d'école que sont d'ordinaire les salonets annuels.

Elle n'est pas faite pour les exposants mais pour le public qui peut y savourer chaque année les derniers frissons de l'esthétique la plus nouvelle.

M. Octave Maus, l'organisateur des expositions, est un dilettante très averti de toutes les diverses manifestations d'art. Il semble qu'il tienne le registre de l'Etat-civil où l'on inscrit les personnalités naissantes, et il n'est pas d'année où nous ne voyons apparaître au catalogue de la libre esthétique quelque nom nouveau.

M. Maus, au surplus, a le mérite de l'éclectisme et non seulement il met sa gloire à nous montrer des artistes appartenant aux races les plus diverses, mais il veut encore que son salon reflète toutes les tendances ou du moins toutes les tendances nouvelles.

Peu de belges; mais tous des plus intéressants : MM. Léon-Frédéric Constantin Meunier, Emile-Claus Alfred Verhaeren, Robert Picard, Théo Van Rysselberg, Abert Boertsœn, Heymans ; des anglais, des allemands, des français, des scandinaves.

Quelques-uns extravagants; point de médiocres, et c'est là le grand mérite de la Libre esthétique.

On rencontre rarement à cette exposition l'*Œuvre*, l'œuvre complète et définitive, mais on n'y trouve jamais l'honnête médiocrité, la toile dont il n'y a rien à dire, la bonne peinture moyenne indifférente et froide. Tous ceux qui offrent là le spectacle de leur effort esthétique ne sont point des maitres, mais au moins chez tous il y a la recherche de la nouveauté, de l'émotion d'art et l'on peut presque toujours compter trouver à cette exposition le charme de l'imprévu.

Mais tout n'est pas révélation cette fois et nous retrouvons quelques noms connus et estimés. C'est d'abord, et parmi les belges, M. Léon Frédéric dont je revois avec joie le polyptique symbolisant *la Nature*, qu'il exposait au Champs de Mars il y a deux ans. Seulement l'artiste a renouvelé le panneau central et ainsi transformé et amélioré l'œuvre.

Elle est troublante et singulière, ingénue et savante à la fois, cette œuvre qui toujours arrête un public étonné, car M. Frédéric qui est le plus ingénieux manieur de brosse qui se puisse voir sait être naïf comme un vieux maitre, et la simplicité de sa conception ne s'exprime que par des moyens d'un extrême raffinement.

Ces cinq panneaux charment les amateurs de belle peinture savante autant que les curieux de pensée. Cette forme parfaite n'est point froide ni vide et l'œuvre est touchante aussi par l'intellectualité.

M. Frédéric qui est un passionné et un grave, semble consacrer à chaque œuvre tout un moment de sa vie et chez cet artiste si matériellement parfait, les tableaux sont presque toujours la manifestation d'un état d'âme dont il réalise l'expression en toute conscience. On se souvient de « Tout est mort » cri douloureux de négation pessimiste ; ceci est un hymne à la joie, un hymne à la vie luxuriante et libre, un hymne à tout ce qui chante, à tout ce qui fleurit. Le peintre nous montre les quatre saisons mais ces quatre saisons sont également souriantes, et la souffrance de l'hiver laisse déjà entrevoir le printemps. Des fleurs, des fleurs, des pétales de couleurs variées tombant en pluie merveilleuse forment l'atmosphère enchantée de ce tableau que M. Frédéric doit avoir conçu par une de ces belles matinées de mai, où toutes les souffrances intéressées disparaissent dans l'enchantement du « vouloir vivre », magnifique et grave que clament les bêtes et les plantes, où l'on sent la fièvre de Dionysos parcourir les veines, où l'on sent son cœur se fondre dans le cœur des choses.

C'est le Frédéric du *Ruisseau* que nous retrouvons ici et ces tableaux qui éclairent la salle d'un rayonnement diapré sont émouvants comme le murmure des champs par les premiers soleils.

L'Exposition de M. Albert Boertsoen est toute différente, celui-ci est le peintre mélancolique du paysage de notre Flandre de résignation et son « soir en province » c'est la calme chanson qui berce ceux qui n'ont souci ni d'action ni d'aventure et veulent seulement demeurer en eux-mêmes fidèles au modeste enclos de leur cœur familial. Et la même impression se retrouve devant le tableau de M. Alfred Verhaeren, un peintre qui s'était contenté d'ordinaire de traduire avec une merveilleuse conscience et de rares dons de coloriste le jeu de la lumière sur les objets familiers, mais qui dans son intérieur d'église, nous jette cette fois dans les douceurs de cette piété flamande dont le mysticisme spécial est touchant comme un acte d'humilité.

Cette impression, M. Verhaeren ne l'a pas cherchée, il l'a trouvée naturellement, sans effort, sans y songer, c'est le jour adouci de la cathédrale qui l'a tenté et non sa signification, mais l'atmosphère religieux l'a gagné sans qu'il s'en doutât. Les relans de prière qui tombent des voûtes du temple lui ont occupé le cœur et toute cette tendresse mystique épandue sous les nefs, s'est traduite en une toile émouvante qui donne la sensation précise de ces églises flamandes où la douceur de l'homélie semble plus enveloppante, plus insidieuse qu'en n'importe quel sanctuaire.

C'est encore le charme de ce pays de peintre qui tente M. Claus; mais celui-ci est plus exclusivement peintre, il a l'enchantement de la lumière et c'est l'éclat du soleil, la fantasmagorie des rayons jouant au travers des blés et dans l'eau des rivières qu'il a le souci de traduire.

D'analogues tendances sont les toiles de M. Heymans et aussi de M. Illies; seulement celui-ci montre, en vérité, trop peu de souci de la technique de son art et trop de pauvreté d'exécution.

Mais on ne peut, en vérité, passer en revue tous les peintres qui participent à cette exposition, aussi faut-il que je me contente de signaler les eaux-fortes et les dessins de Max Lieberman (Berlin), les paysages de M. Rodéric O'Connor; les curieuses visions de M. Pablo de Wranga, les fines statuettes de M. Valgrenn et d'autres que sans doute j'oublie en cette énumération hâtive.

Il faut cependant que je m'attarde quelque peu, devant les toiles de M. John Humphreys-Johnston, qui nous montre deux tableaux d'un sentiment exquis, mais d'un médiocre dessin; devant M. Jungman qui a rapporté de Hollande de

très curieuses études de paysans, traitées avec une minutie charmante et qui arrivent au caractère par le détail consciencieux et recherché; enfin devant l'envoi de M. Taulow que j'estime un des plus curieux et des plus émouvants paysagistes de ce temps, mais qui dans ses évocations de Venise, me paraît inférieur à ce qu'il est d'ordinaire.

En fait de sculpture, il y a peu de chose au salon de la Libre Esthétique; outre les statuettes de M. Valgrenn, des étains de M. Charpentier, d'étranges fantaisies de M. Minne, on y voit un bas relief et un buste de femme de Constantin Meunier qui semble à la vérité avoir voulu plutôt prêter au salon le prestige de son grand nom que nous montrer quelque aspect nouveau de son considérable et précieux talent.

LOUIS DUMONT.

CHRONIQUE MUSICALE

BELGIQUE

Toute la vie musicale de cet hiver, à Bruxelles, aura été Wagner. En même temps qu'à Paris a été monté « Les Maîtres Chanteurs » ; le 30 janvier, aux concerts Isaye, Mottl a dirigé un grand concert-Wagner donné avec le concours de Burgstaller, ténor à Bayreuth ; enfin, voici une semaine l' « Or du Rhin » a été repris (1re exécution : 1896) aux concerts du Conservatoire.

Le succès, avec sa part de vogue factice, a été à ces différentes auditions et l'on a pu remarquer aisément que cet art dédaigné vers le milieu du siècle parce que l'auteur était en avance sur son époque, répondait de plus en plus aux sentimentalités, entrait dans la vie des foules. Au moment donc où ces œuvres sont dans leur troisième période d'influence, après les échecs du début et la lutte acharnée et conquérante qui suit, il est opportun d'en pénétrer l'intime signification. Il me semble que telle doit être la tâche de ceux qui veulent faire ressortir le contact de toute chose avec la vie sociale du *moment historique* ! Défendre les œuvres jeunes, expliquer et pénétrer les œuvres régnantes (quelles qu'elles soient) condamner et achever les œuvres mortes qui traînent derrière elles une forme, un oripeau qui ne recouvre plus rien.

« Le plus pénible pour moi, — malgré tous mes apparents succès, » — écrit Wagner, ce sera toujours de savoir que le plus gros de mes succès, je le dois à l'incompréhension du véritable esprit de mes œuvres » (1).

Et ailleurs : « Une seule chose pourrait me consoler (de cette incompréhension) c'est que non seulement on m'admire, mais que l'on m'aime ; où cesse la critique, la sympathie se présente et elle a rapproché de moi beaucoup de cœurs » (2).

Ne voilà-t-il pas le problème qui se pose devant tout incompris ? c'est pour les autres que je m'efforce, en de lourds tourments, à fixer mes images et mes pensées, c'est pour eux que je peine et ils ne voient rien et ils n'entendent rien. Est-ce du temps perdu et ne ferais-je pas mieux de travailler *autrement* ou puis-je espérer que ceux de l'avenir comprendront et sentiront ?

Eh bien ! c'est actuellement que doivent se réaliser les espoirs informulés du grand génie méconnu. Il faut bien l'avouer, le public ne le comprend guère mieux qu'il y a 40 ans, l'on peut seulement dire qu'il l'aime davantage.

Il s'agira donc pour nous de *comprendre* aussi car le bonheur que l'art pro-

(1) Lettres de Wagner à Roeckel, traduites par M. Rufferath 2e lettre (1851).
(2) 3e lettre.

cure à l'homme est autre chose qu'une pure *puissance sentimentale* et il ne peut vraiment exister, en son intensité aiguë, que lorsque, vient s'y greffer la *compréhension joyeuse*. C'est donc par cette double voie, sentimentale et intellectuelle, que l'on doit pénétrer une œuvre jusque au moment où l'on se sentira et où l'on se saura pleinement *conscient* devant elle.

C'est cette idée, n'est-ce pas, qui, appliquée différemment, inspire à Emile Verhaeren cette comparaison de deux escaliers partis de lieux différents, et qui aboutissent finalement à une terrasse commune, après l'ascension correspondante et contraire de leurs gradins brillants. C'est ainsi que procède tout travail humain, c'est ainsi que procède l'évolution psychique, résultante totale de tous ces travaux.

A ce propos, il faut insister tout particulièrement sur cette manie que l'on a de vouloir faire des artistes des impulsifs, quelque chose comme des ânes qui auraient du génie. Cette idée plait aux esprits minutieusement catalogueurs, hélas ! trop nombreux ; ils ignorent où veulent ignorer que tout se pénètre dans la réalité, que toute division est arbitraire et anti-scientifique et que la grande loi de l'évolution sous entend la grande loi de transition. Ils classent avec joie les spécialités et les fonctions qui s'y appliquent ; à les entendre, on les croirait occupés de l'aube au soir à étiqueter et à ranger en des cases exclusives les hommes et leurs travaux : aux artistes, l'émotion, le sentiment ; aux savants les études d'observation et les raisonnements profonds Ils veulent les uns vides d'idée, mièvres et fades, et ils exigent des autres une aridité rebutante et une méticulosité à mettre à l'épreuve les saints les plus réputés pour leurs exemples de patience.

De là cette idée que l'artiste ne sait pas ce qu'il fait, qu'il agit comme un inconscient, comme un impulsif, et le romantisme gourmé, qui reste encore ancré dans bien des cœurs, se lève alors sous la forme du pâle jeune homme traditionnel, suffisamment pâle pour le sombre de ses yeux et de ses cheveux et suffisamment noir pour le linceuil de ses joues creuses, de son front transparent, et le pâle jeune homme approuve d'une inclination de tête et daigne desserrer ses lèvres décolorées : « C'est bien, la Muse inspire, l'homme écoute, heureux les pauvres d'esprits, ce seront les grands voyants ! » Entendant cela la sylphide mystique qui s'est échappée des feuillets entr'ouverts du « Trésor des humbles » de M. Maeterlink, bat un léger entrechat et, satisfaite, va se jeter au cou du jeune homme resté debout, immobile, sa pâleur plus sinistre que jamais bâillant après une étoile filante, si secoué de la profondeur prophétique de ses paroles qu'il ne voit même pas sa gentille petite amie qui le serre dans ses bras.

L'instinct est le meilleur guide dit-on ailleurs. Mais qu'est-ce donc que l'instinct sinon la fixation par l'hérédité des observations et des expériences fournies par une adaptation ancestrale ? C'est donc un élément parfaitement conservateur et qui n'est pas un agent de progrès humain. L'homme n'a-t-il pas précisément cette faculté de progrès plus grande que les animaux supérieurs, parce que le travail nouveau peut modifier et contrecarrer l'instinct, l'habitude ancienne ? N'est-ce pas déjà énorme de pouvoir se déshabituer ?

Il faut pourtant le dire, la beauté et la vérité viendront des hommes complets mettant au service de leur art et de leur science tous leurs moyens sentimentaux et intellectuels. Eunuques les spécialisateurs, eunuques les savants qui ne sentent point, les poètes qui ne pensent point ; seul l'entier flamboyant et nerveux luttera victorieusement pour ses frères. Il luttera de tout lui-même. Si c'est un savant il sera poète dans la hardiesse de ses hypothèses et la beauté des tissus dont il revêtira la belle vérité, si c'est un artiste il sera savant par la profondeur philosophique, par son observation des détails caractéristiques, par

sa connaissance générale des choses et de la technique de son art. Il y a place pour tout dans la vie. Où commence le savant, où finit l'artiste ? Quelque imbécile le dira, soyez-en certain. Si vous le rencontrez, dites-lui d'aller rejoindre ses frères : Il les trouvera chez ces affolés qui traitent l'art de luxe et dans ces salons où l'on s'indigne de ce que l'on ne *s'amuse* plus au théâtre.

Tous ceux-là en lisant ces pages blasphématoires vont soupirer de lassitude et de dédain et siffler rageusement entre leurs dents : « Voilà encore quelque un, un piètre petit quelque un, qui va supposer à un auteur des idées qu'il n'a pas eues et qui seront seulement les siennes qu'il lui prêtera généreusement. »

Il faut s'entendre. Il y a conscience et inconscience. Lorsque l'artiste veut ce qu'il veut, comme Wagner, la discussion n'est pas possible ; lorsque au contraire on a affaire à l'œuvre populaire toute primitive ou à l'œuvre de quelque incomplet, la question est différente mais je ne vois pas encore ce qu'il y aurait à répondre à celui qui, voyant dans l'Odyssée une gigantesque farce satirique à la Rabelais, répondrait aux critiques : « Qu'importe que l'auteur ou les auteurs aient voulu consciemment ou inconsciemment ou n'aient pas voulu du tout, du moment que je trouve ! »

J'ai donc l'intention, dans un article ultérieur, d'*étudier* Wagner. La question est celle-ci : Quels sont les rapports entre ses œuvres et l'évolution sociale ? que laisse-t-il derrière lui ? que laisse-t-il devant lui ?

EMILE CAMMAERTS.

Mars 1898.

REVUE DES REVUES

REVUE DE LANGUE ESPAGNOLE

Les grèves et le code pénal, par ALEJANDRO GROIZARD (*Revista contemporanea*, 30 décembre 1897 ; 15 janvier 1898). — L'éminent jurisconsulte qui extrait ces pages de son commentaire du code pénal espagnol de 1870 est pénétré des idées de l'économisme officiel; celles-ci ayant été discutées cent fois à la lumière des idées socialistes, nous ne retiendrons dans son travail que l'historique de sa législation contre les grèves. M. G. rappelle que la loi II du titre VII de la *Partida* condamnait à l'exil et à la confiscation de leurs biens, 1° les patrons ou commerçants coalisés pour soutenir le prix des marchandises, 2° les ouvriers de métier coalisés pour convertir le prix à exiger des objets fabriqués ou produits par eux, 3° les maîtres et ouvriers coalisés pour empêcher d'exercer leur industrie, ceux qui n'étaient pas reçus dans leur métier, 4° ceux qui s'engageaient à n'apprendre leur métier qu'à leur parenté. Pierre le cruel, dans son ordonnance sur les gens de métier, se plaça également au même point de vue et statua que l'on ne pourrait vendre au-dessus des prix payés par l'ordonnance les objets indispensables à la vie des hommes, mais les discordes du royaume empêchèrent l'exécution de cette ordonnance et lors des cortès de Burgos (1373) on se plaignait de nouveau des exigences des gens de métier Enrique II chargea les alcaldes et les consuls des villes de réglementer les prix en prenant pour base des salaires le prix des denrées d'alimentation (loi IV, titre XXIV, livre VIII de la *Novissima Recopilacion*). M. G. est pénétré d'admiration pour cette royale majesté qui promettait à ses sujets de vivre en travaillant sans se préoccuper de leur assurer le bien être par le travail. Il voudrait écrire cette décision royale sur la page d'honneur de l'histoire du travail espagnol. Par contre la formation des corps de métier choque son libéralisme, sans qu'il daigne réfléchir qu'en présence des progrès de l'absolutisme la puissance des corps de métier était un nécessaire contre-poids. Il serait peut-être utile qu'il distinguat mieux qu'il ne le fait les menestrales (gens de métier) et ceux que Enrique II appelait « les hommes qui vont à la journée. » Pierre le cruel voulait diminuer les exigences des premiers : ce fut sur les salaires des seconds que Enrique assura leur bénéfice.

Quant au décret des cortès de 1813 accordant la liberté de travail aux Espagnols, il n'intéressait que le patronat rendu accessible à toute la bourgeoisie possédante. Il n'a sûrement pas diminué les maux du prolétariat espagnol.

Choses d'antan: *le Service des incendies*, par CARLOS CAMBRONERO (*Revista contemporanea*, 15 février 1898). — Jusqu'en 1613, sous le règne de Philippe III, croyait-on, il n'y eut pas à Madrid de service d'incendie. Encore la décision du Conseil de 1613 n'organisa-t-elle rien qui ressemblât à un corps de

pompiers On les connaissait alors en Espagne uniquement par les relations des Flandres écrites par quelques vieux compagnons de don Juan d'Autriche et de Farnèse, comme cet Alonzo Vazquez qui en parle avec admiration, comme d'une institution utile à transporter en Espagne. Les conseillers de Philippe III se bornèrent à imposer aux corps de métier l'obligation de fournir leur concours pour l'extention des marchés, les ciriers apportent les torches, les charpentiers fournissant haches et échelles, les chaudronniers les seaux ; mais l'inertie des corps de métiers qu'il fallait sans cesse réveiller par des amendes et des avis comminatoires lassa la patience royale et en 1658 l'Ayuntamiento de Madrid traita avec des ingénieurs hollandais pour la construction et l'entretien pour le compte de la ville de tout l'appareil nécessaire à un corps de pompiers. M. O. a retrouvé une décision de l'Ayuntamiento en 1577 organisant non pas un corps de pompiers mais le matériel nécessaire et réalisant ainsi la moitié du vœu de Vazquez. Ce sont là les bonnes fortunes des chercheurs comme le savant archiviste madrilène.

A. Savine.

REVUES DE LANGUE FRANÇAISE

Etude sur le progrès économique et la morale sociale, par Ernest Solvay (*Annales de l'Institut des Sciences sociales*. nº 6, 1897, et *Revue de Belgique*, décembre 1897) — Cette étude, parue dans ces deux revues avec une préface différente, s'efforce de dégager ce que doit être au point de vue libéral et positif, le progrès économique. L'A., tout en admettant l'égalité du point de départ, veut le bien-être de l'*homme moyen*, qu'il définit comme étant l'individu qui est arrivé par son travail et sa capacité à un degré supérieur à celui atteint par l'homme qui agit simplement comme moteur. Partant de là, il voudrait que chaque homme travaillât à produire d'autres capacités, ce qui revient à dire, que les hommes doivent tenter un effort continu pour s'élever sur les degrés de l'échelle sociale. L'A. aperçoit, sans la dégager, l'influence produite par les capitaux détenus par les parasites et voudrait voir créer l'impôt unique sur les successions, comme seule ressource devant subvenir aux besoins de l'Etat. L'idée de M. S. peut se résumer dans cette phrase : « La plus grande égalité matérielle et intellectuelle possible entre les hommes, — la plus petite inégalité si l'on veut — et comme conséquence l'accroissement universel de la vie moyenne de l'homme en lequel se résume pour nous toute morale sociale. »

La Ligue démocratique Belge, par Arthur Verhaeren (*Revue Générale*, décembre 1897). — C'est dans un but de préservation sociale, au sens le plus conservateur du mot, que fut créée la Ligue démocratique Belge. Son but ainsi que nous l'indique son chef, auteur de cet article, était de « canaliser les flots torrentueux qui menaçaient la Belgique, où nous allions peut-être à une Révolution, tant les forces populaires qui rêvaient de tout bouleverser paraissaient formidablement organisées. »

Le parti catholique tout entier avec l'aide de la Ligue démocratique a évolué et grâce à lui les lois ouvrières ont fini par être tolérées et votées par le parti conservateur. Seulement, et c'est ici que le regret de l'A. s'accuse, le parti nouveau, créé pour faire face au Socialisme, s'est divisé à son tour entre ceux qui tout en ayant une étiquette nouvelle, restent dans le fond de purs conservateurs, et, ceux qui prennent pour drapeau l'encyclique du Pape. C'est cette légère inclination vers les régions nouvelles que le leader de la Ligue démocratique déplore, car elle brise l'unité du parti catholique, et fait que les conservateurs se trouvent ainsi assaillis par ceux qui devaient être leur plus sûr rempart.

Paul Deutscher.

Les Aryens ; recherches sur les origines par Zaborowski ; (*Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris* ; 15 février 1898). — Très intéressante

étude dans laquelle l'A. constate que l'on s'est contenté, à tort, de la philologie comparée et des légendes religieuses. On croyait trop que tout venait d'Asie ; on croyait que les Aryens avaient formé tout d'un bloc la langue primitive. Là est l'erreur, il n'y a jamais eu de langue mère, mais des dialectes nombreux formant des cercles enchevêtrés, ce qui explique leur parenté. M. Z. admet avec Schrader que l'on peut affirmer « que le berceau des Aryens primitifs était dans le Nord ;... les mouvements des races aryennes... étaient dirigés vers le Sud, et *dans une certaine mesure vers l'Est.* » Notons que les Finnois ont de grandes affinités avec les Aryens. L'archéologie a fourni aussi son appui aux linguistes, mais on doit abandonner la théorie des migrations successives. Enfin, les Védas seraient postérieures à Alexandre le Grand ; la religion traduite, serait, du fait de la conquête d'Alexandre, imprégnée d'éléments néo-platoniciens et juifs, etc.

M. Z. conclut : A l'époque néolithique, le centre, l'ouest et le nord étaient occupés par des peuples de langue agglutinante ; il y a eu des infiltrations lentes de Touraniens qui adoptèrent ces langues. Pendant la période du bronze : accélération et les Blonds refluent sur l'Ouest. Leur mouvement d'expansion coïncide avec la naissance des dialectes d'où devaient sortir les langues aryennes. Ils resteront les seuls initiateurs du libre génie aryen. G. GRESSENT.

Notes sur Pablo Iglesias, par M. JEAN MELIA, (*Revue socialiste*, janvier 1898). — Cet article complète l'étude parue ici-même de M. Ricardo Mella, sur le *Socialisme en Espagne* (Octobre 1897). M. J. M. affirme la force de caractère et l'activité d'Iglesias, et n'est pas d'accord avec M. R. M. sur la valeur intellectuelle de l'homme. Il le dit comme orateur, entraînant, persuasif ; comme homme ouvert à la compréhension des choses de l'art, assidu visiteur du musée du Prado et des Expositions, habitué des premières, au courant du mouvement poétique, se reposant du bruit de la politique par la lecture de Cervantès. C'est, dit-il encore, un logicien pour qui la propagande est comme un sacerdoce auquel il subordonne jusqu'aux moindres actes de son existence. Il paraît que depuis la mort de Canovas, bien qu'il ait protesté contre l'attentat d'Angiolillo, dans un article remarqué « pour cette seule raison que c'est un crime », Iglesias est serré de près par la police espagnole. Enfin alors que M. R. nous a dépeint le parti ouvrier espagnol processionnant à Madrid, accompagné par la police. M. J. M. nous raconte la guerre de Malaga (1895). M. Iglesias ayant dirigé la lutte contre le marquis de Zarios fut arrêté, maltraité et condamné à quatre mois de grande détention. Ces divergences nous ont paru utiles à signaler.

Bakounine en Italie en 1864, souvenirs de Léon Metchnikoff, par MARIE STROMBERG, (*Revue socialiste*, février 1898). — Cette analyse, d'après une revue russe, complète la bibliographie des ouvrages et des articles consacrés à Bakounine qui s'est beaucoup enrichie ces dernières années du fait même de notre collaboratrice. M. L. Metchnikoff qui est mort collaborateur d'Elisée Reclus pour sa *Géographie universelle*, était un des plus intimes amis de Bakounine et de Herzen. A ce titre ses souvenirs ont un intérêt de curiosité.

Les bases éconononomiques du matriarcat, par HEINRICH CUNOW. (*Le devenir social*, janvier et février 1898). — M. C. rattache l'usage d'après lequel dans certaines tribus, le nom du totem vient aux enfants exclusivement de la mère, à ce fait que ce nom permettra seul d'observer l'interdiction pour l'épouseur, d'épouser des adultes de la horde maternelle réputée *ses mères*. Cette opinion nouvelle, en contradiction avec les idées courantes sur l'origine du matriarcat, est brillamment soutenue dans la première partie de cet article.

Autour du monde millionnaire américain, par J. E. JOHANET, (*Le Correspondant*, 10 octobre 1897 au 10 janvier 1898). — M. J., dans une série d'articles très remarqués et que leur documentation et leur entrain plein d'humour rendaient dignes de l'être, a étudié le monde millionnaire américain sur lequel nous n'avions encore que de vagues données. Certainement la documentation de M. J. n'est pas d'une sûreté absolue : il puise dans des dossiers de coupures

de journaux, des récits de reporters, des racontars de presse et de salon, source d'inégale valeur et qui n'ont rien de l'irrésistible force du document officiel,mais il serait tout à fait injuste de refuser à ces notes malicieuses un peu, pas très respectueuses du million, bien qu'empreintes d'un esprit bourgeois d'un conservatisme foncier, le mérite de l'opportunité et de la nouveauté. M. J. nous fait pénétrer après lui chez les rois de la finance inscrits au *Livre d'Or de la Richesse* de l'éditeur, M. Bancrofft : les Astor, 250 millions de dollars, les Vanderbilt, 180 millions, les Rockefeller, 200 millions, les Gould 80 millions, les Pulitzer 30 millions, les Bennett 40 millions, les Carneggie, 30 millions. Ceux-là sont les rois de la bâtisse, ceux-ci du pétrole, ceux-là des chemins de fer, ces autres du journalisme. Ces rois créent des dynasties qui se ramifient, gagnent du terrain, en perdent, conquièrent des maris pour leurs filles dans la vieille aristocratie européenne et presque sur les marches des trônes. De ces unions, avec le chiffre des dots, M. J. donne le tableau à peu près complet, (*Le Correspondant*, 10 novembre 1897). Il en est de purement américains qui ont le mépris du vieux continent et d'autres qui vivant de la vie parisienne en font vivre leurs familles : les Mackay, les Bennett, les Gould. Il en est de sceptiques et de croyants, ceux-ci dominant de beaucoup. Vanderbilt, Appleton, Depew, Morgan sont les soutiens du culte épiscopal. Leur paroisse Saint-Barthélemy a un revenu de 200 mille dollars. M. J. cite, d'après le recensement de 1890, les chiffres représentant la valeur des propriétés des églises des différents cultes. En tête de cette liste se place l'église méthodiste avec 5 millions et demi de fidèles et 132 millions de propriétés, l'église catholique avec 7 millions de fidèles et 118 millions de propriétés. Ce monde si religieux est d'ailleurs d'une morale impitoyable, sur certains points au moins. Il n'admet pas le divorce que reconnaît la loi civile. Le mariage de Mme John Jacob Astor, l'a fait blâmer et déchoir au moment où ses amis la croyaient reine incontestée. Les articles de M. J. fourmillent d'anecdotes piquantes et de renseignements sur tout ce qui concerne les choses des Etats-Unis.

La découverte de l'or dans les régions arctiques, par E. F. JOHANET. (*Le Correspondant*, 10 et 25 février 1898). — Véritable complément de ses articles précédents, la courte étude de M. J. sur le mouvement de migration qui a jeté vers le Klondike tout ce qui aspire à une fortune rapide, et d'une lecture aussi facile, aussi attrayante. Comment résister au XIXe siècle à l'attrait que comporte l'histoire de gens qui en quatre heures ont extrait 28,000 dollars d'or, comme cet Alexandre Mac-Donald, titulaire d'un coin sur l'Eldorado, affluent du Klondike, qui n'avait que quatre collaborateurs, ses ouvriers pour moitié des bénéfices, et s'est assuré en moins d'un mois de travail sur un espace de quarante pieds carrés une fortune de près de cinq millions de francs. Allez dire à ces gens-là que la poudre d'or, monnaie courante, correspond aux œufs à 15 f. la douzaine, un verre de whisky à 2 f 50 etc. Qu'importe si l'on gagne 75 f. par jour à servir leur pitance aux chercheurs d'or.

Où va tout l'or recueilli par les émigrants du Klondike. M. J. nous le montre enrichissant les encaisses métalliques des peuples riches et servant à vaincre et à pressurer les peuples pauvres. Il sert aussi à pressurer les peuples dont les finances sont riches, mais on peut être rassuré, le cours de l'or ne tombera pas à 10 francs. Les naïfs n'ont pas à trembler de cette surproduction de l'or : ce sont les banques qui encaisseront, et il pourrait y avoir cent fois plus d'or que ce bon gogo ne le verrait comme par le passé, que traverser son escarcelle.

A. SAVINE.

INDEX. — L'*Espérantiste* vient de se fonder « pour faire connaître et propager, auprès de quiconque sait le français, la langue internationale *Esperanto* ». *L'Humanité Nouvelle* publiera une revue des livres en esperanto. — *La Coupe* vient de réapparaître à Montpellier. Cet intéressant recueil d'art et d'éthique, publié sous la direction de M. R. Wemau, compte parmi ses collaborateurs MM. André Gide, F. Viéle Griffin, P. Devoluy, Louis Payen, A. Samain, Rodrigue Serasquier, J. Loubet, Louis Raymond, A. Massebieau, etc. — *L'Alsace-Lorraine et la consultation du « Mercure de France »*, court, net et substantiel article de M. Raoul Maurin, dans la *Paix par le Droit*.

Pourquoi les extraordinaires réserves de la direction au sujet de cet article? — *Le parti socialiste et les classes agricoles, rapport au congrès national socialiste italien*, par GEROLAMO GATTI (*Revue socialiste*, février 1898). Cette traduction, allégée, indique l'attitude prise par les socialistes italiens en face des campagnes et comment ils ont voulu régler la question de la petite propriété et qui doit fatalement disparaître. — *Le mouvement ouvrier en Serbie*, par M. POPOVITCH (*Le Devenir social*, nov.-déc. 1897). Renseignements intéressants sur le parti socialiste serbe, issu de la propagande des disciples de Tchernichevsky et sur le prolétariat agricole et industriel dans lequel il exerce son action. — *La grève des mécaniciens et l'Evolution ouvrière en Angleterre*, par TOM MANN (*Revue socialiste*, mars 1898). Cet article qui contient surtout un historique de la lutte ouvrière contre le patronat anglais, complète l'étude publiée par *L'Humanité Nouvelle* (p. 149, vol. 2), il est d'autre part intéressant à rapprocher de l'article de M. Sidney Webb analysé (p. 245, vol. 2), d'après la *Revue de Paris*. — *Les habitations à bon marché*, par ROUXEL (*Journal des Economistes*, mars 1898). Discussion des conséquences de la loi de 1893 sur les habitations à bon marché pour arriver à cette conclusion qu'il n'y a d'habitations à bon marché que celles que produit l'initiative privée libre. — *Jean-Claude Chappuis, un précurseur inconnu du socialisme et de Malthus*, par M. ANDRÉ LICHTENBERGER (*Revue générale internationale*, nov. 1897). M. L. a retrouvé aux Archives nationales, parmi les dossiers des successions en déshérence ouvertes à Paris pendant la Révolution, les papiers d'un aventurier mort dans la misère « après une existence décousue et peu édifiante » et leur consacre une analyse assez piquante, concluant assez justement que l'homme était « de faible cervelle mais de haute ambition. » — *La philosophie de Herbert Spencer*, par M. O. MERCIER (*Revue néo-scolastique*, février 1898). Spencer, pour M. M., est plutôt un collectionneur d'idées que le créateur d'une philosophie. Le succès de sa doctrine tient à des causes extrinsèques qui ont « prédisposé l'esprit public à prendre une collégation subjective des faits pour l'explication dernière des choses par leurs causes. » — *La lutte contre l'alcoolisme*, par M. ALFRED FOUILLÉE. (*Union pour l'action morale*, 15 janvier 1898). Constatations intéressantes sur le développement de l'alcoolisme favorisé par l'administration qui « se félicite » du relèvement du taux de la consommation et « espère obtenir encore mieux ! » — *La question Cubaine*, par TARRIDA DEL MARMOL. (*Revue blanche*, 15 mars 1898). L'A. démontre aisément par de simples citations que les réformes promises par l'Espagne pendant tant d'années et accordées à sa colonie quand elle lui échappe sont une pure plaisanterie. Cette démonstration n'empêchera pas les feuilles qui accueillent plus ou moins naïvement les communications de l'ambassade d'Espagne de comparer l'autonomie cubaine au régime du Canada. — *Armateurs et marins bretons d'autrefois*, par le Dr A. CORRE (*Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, août-novembre 1897). Intéressante étude sur les corsaires de Brest de 1689 à 1789. — *Une héroïne de Gœthe*, par MICHEL BRÉAL (*Revue de Paris*, 1er février 1898). M B. a retrouvé en Stéphanie Louise de Bourbon Conti, l'héroïne de *la fille naturelle* et s'est attaché à l'étude de ce personnage bizarre qui pourrait bien n'être pas l'aventurière que prétendent les biographies et les dictionnaires.

Parmi les Revues récemment écloses : *La Revue claire* (février 1898), collaborateurs : P. Viélé-Griffin, Paul Fort, Maurice Magre, André Magre, etc. — *Pour nos enfants*, petit bulletin dans l'esprit de *l'union pour l'action morale* (décembre 1897), collaborateurs : Paul Desjardins, Maurice Bouchor, etc. — *La Gerbe* (15 février 1898). Collaborateurs : Edgar Baes, Octave Maus, etc. — *Le Midi fédéral* vient de paraître à Toulouse, fusionnant avec le *Geste* de Nîmes. Organe des hommes libres du Midi, cette revue hebdomadaire est consacrée aux arts, aux lettres, au fédéralisme, etc.

REVUES DE LANGUE HOLLANDAISE

Un ministère de l'agriculture et la représentation agricole, par BRUISMA (*Vragen van den Dag*, n° 11, 1897). — Après avoir constaté l'importance de la question agricole en Hollande, ainsi que ses progrès peu rapides, l'A. voudrait voir créer un organisme spécial, tout comme il en existe pour les autres intérêts de l'Etat. Le but principal d'une telle institution serait d'être un centre de renseignements pour les intéressés. Il exercerait une influence bienfaisante sur tout ce que concerne l'agriculture. Il s'occuperait également de protéger et de développer les sociétés coopératives, de dresser des statistiques agricoles, d'établir des cours d'agriculture, etc., etc. Ce ministère ou plutôt ce conseil serait composé de membres élus par les 92.675 agriculteurs des Pays-Bas et aurait un budget de 200.000 florins par an. Selon nous la maladie dont souffre l'agriculture est générale, et ce n'est pas la création de pareil organisme qui pourra la sauver.

Paul DEUTSCHER.

REVUES DE LANGUE ITALIENNE

L'école libre supérieure de sciences sociales à Milan, par LA DIRECTION de (*La Scienza sociale*, janvier 1898) — Il s'agit de fonder à Milan un institut de sociologie à l'instar de l'Université Nouvelle de Bruxelles, du Collège libre de sciences sociales de Paris, et en même temps des *university extensions* d'Angleterre et d'Amérique. L'école future sera vraiment libre, non seulement de toute ingérence gouvernementale,mais aussi bien de tout esprit de parti ; elle doit offrir à la jeunesse toutes les lumières des sciences modernes non encore professées aux écoles officielles, ou qui ont à l'université un développement non conforme aux exigences actuelles de la pensée indépendante. Ses enseignements fondamentaux seront la sociologie générale, la philosophie de l'histoire, l'histoire des doctrines et des institutions sociales, et celle de la civilisation et de la culture ; cela complété par des enseignements auxiliaires, comme l'anthropologie et l'ethnographie, la démographie et la statistique, l'économie sociale et la science politique, la philosophie du droit et la criminologie, la science des religions et celle du langage, la psychologie et l'éthique sociales, la pédagogie et l'esthétique. Les leçons auront lieu, autant que possible, le soir, afin qu'en puissent profiter aussi les personnes occupées le jour dans les professions et les affaires. Ce programme a déjà obtenu l'adhésion de beaucoup d'éminents sociologues italiens et étrangers, parmi lesquels plusieurs se sont déclarés disposés à faire des conférences ou des cours réguliers à l'école. La revue *La Scienza sociale* en sera l'organe, qui sera complétée, d'ailleurs, par la publication d'une Bibliothèque sociologique, dont les premiers six fascicules ont déjà paru.

Les criminels russes et la théorie de C. Lombroso, par J. ORCHANSKY (*Archivio di psichiatria e antropologia criminale*, février 1898.) — Le sommaire de cet article très important en donnera une idée certainement plus complète qu'un trop concis et presqu'impossible résumé. Le voilà : historique; la doctrine de Bénédikt ; la doctrine de Lombroso; la question de la criminalité en Russie ; étude de criminels russes ; les criminels aliénés ; le crâne du criminel; la photographie des criminels ; le développement physique des criminels ; les dégénérés moraux ; conditions sociales de la criminalité ; psychologie de la criminalité ; les adultères avec les belles-filles ; les auto-tortures ; l'aveu de la culpabilité; le caractère des criminels ; l'aspect et la physionomie ; la santé mentale ; les criminels sont-ils une classe à part? ; l'hygiène de la criminalité. En conclusion, M. O. voit dans les criminels un groupe morbide social plutôt qu'anthropologique ; quels que soient les systèmes de punition, d'isolement ou de correction qu'on invente, ils ne seront toujours, selon lui, que des palliatifs. Pour extirper radicalement du corps social ce polype purulent, il faut élever le niveau économique, moral et intellectuel des masses, c'est-à-dire qu'il faut changer tout à fait les conditions de la vie collective.

Les coefficients biologiques et sociaux des crimes sexuels, par le Dr A. FICAI (*La Scuola positiva*, janvier 1898). — Diligente étude statistique, dont voici le résultat final : les différents facteurs de la délinquence sexuelle agissent de deux manières : en excitant les instincts génésiques normaux (délinquence sexuelle occasionnelle), et en altérant les organismes, et par conséquent en donnant lieu à la dégénérescence morale et aux psychopathies sexuelles les plus graves.

Pour notre culture, par ARTURO GRAF, professeur à l'Université de Turin (*Nuova Antologia*, 16 mars 1898). — En Italie, pendant que la science croît, la culture déchoit de jour en jour ; le grand public se désintéresse toujours plus de toute question de science ou d'art. Au théâtre, l'on ne s'amuse plus qu'aux bouffonneries les plus sottes, en prose ou en musique, qu'aux spectacles de variétés, aux chansonnettes obscènes, aux exercices acrobatiques. Notre bourgeoisie, trop tourmentée d'affaires, ne songe pas du tout à cultiver son esprit ; elle ne

se doute même pas que le monde appartiendra dans l'avenir à la nation la plus savante. Mais, qu'est-ce que nous entendons par culture? Non pas l'érudition vide et froide de l'encyclopédie; non le savoir isolé et spécialisé du laboratoire; non la fade et mondaine virtuosité du salon; mais la fusion intime de l'instruction et de l'éducation, cette intégration harmonique de l'esprit, qui consiste non seulement en ce que l'homme sait, mais plus encore en ce que l'homme vaut; qui développe le goût, le sentiment, l'intelligence, l'idéalité, le vouloir, en s'assimilant toute la nature extérieure, et en établissant en elle le royaume humain. Qu'est-ce qu'ont fait en Italie, en 38 ans de liberté politique, législateurs et gouvernants pour promouvoir cette culture intégrale? Pis encore que rien: ils se sont cyniquement montrés incultes eux-mêmes, ne se sont occupés de la culture nationale que comme d'une question d'ordre infime, n'ont fait, à l'école, que surcharger la mémoire, en comprimant toute spontanéité de l'esprit. Nos savants même, tout en honorant la science par des travaux de spécialistes, ne font presque rien pour la culture, isolés comme ils sont du public, dédaigneux comme ils sont, à peu d'exceptions près, de toute œuvre de vulgarisation. Artistes et critiques, de même, ne connaissent d'autre culture que la leur, et dans leur olympique mépris du *profanum vulgus*, ne s'aperçoivent pas même de la collaboration infinie et obscure qu à leurs œuvres si solitaires et aristocratiques ont apportée et apportent continuellement des ancêtres innombrables et la foule inconnue des contemporains. Les journaux et les revues pullulent comme les champignons en automne, sinon vénéneux, inutiles et indigestes, en traitant *de omni re scibili* avec la hâte, la gaucherie, et l'insolence de la nullité blagueuse et inconsciente. Et les académies, fruit indigène du Beau Pays, ne sont plus, désormais, que des hypogées de l'esprit, où vont s'ensevelir les doctes dissertations de leurs membres, vaine érudition imprimée pour les lointains descendants, car aucun des contemporains ne daigne y jeter un regard. Mais la cause fondamentale de la misère de notre culture, c'est le malaise économique: le premier luxe dont l'homme harassé par la disette se prive, c'estle livre; et l'indigence économique implique toujours, chez les nations, l'indigence psychologique.

Aujourd'hui le règne des multitudes s'approche, et, en l'attendant, l'opinion publique est devenue la plus grande des forces sociales, aussi la culture s'impose comme une pressante nécessité: elle seule peut tenir le lieu des vieilles croyances qui vont à la dérive; et elle seule peut donner aux esprits cette bienveillante et expansive plasticité, qui prolonge la jeunesse psychique, et renouvelle les hommes avec les temps, en prévenant ces insurrections périodiques des jeunes contre la néophobe autocratie des vieux, que l'inculte opiniâtreté de ceux-ci provoque toujours plus âpres et plus fréquentes. La culture nouvelle aura donc sa base centrale, non l'unique, dans la science qui, par définition, est la vérité même. Toutes les imputations dont la gratifient ses dénigrateurs ne sont que l'aspect de leur étroitesse d'esprit. Les erreurs des savants ne sont point imputables à la science, mais à l'ignorance. La science complète et synthétique n'est possible que chez des âmes enthousiastes, des nobles caractères, des esprits sains et courageux; la science n'est pas athée par elle-même: elle repousse aussi bien le matérialisme vulgaire que le vulgaire spiritualisme, et contemple avec la sérénité d'une religion sublime toutes les infinités de l'espace et du temps, toutes les profondeurs de la nature et tous les mystères des âmes. On l'accuse d'ébranler les bases de la morale et de la société: et elle répond en créant la sociologie, en répandant la connaissance, les relations et l'amitié entre tous les peuples, en brisant les superstitions de l'égoïsme personnel et national, en établissant les termes naturels de la conciliation de la liberté de chacun avec la liberté de tous; on en fait enfin une adversaire de la beauté et de l'art, et elle nous renouvelle, élargit, complète l'esthétique, ouvrant des nouveaux horizons resplendissants aux rêves des poètes et aux admirations des amateurs. La science intégrale que nous voulons, la synthèse où doivent converger toutes nos connaissances, la philosophie qui est sagesse, vertu, beauté, force, est une nécessité sociale pour un peuple vraiment civilisé. De cette nécessité il faut persuader la nation: lorsqu'elle en aura le sentiment profond, elle conquerrera sa totale indépendance morale, elle ne se contentera plus de palliatifs; elle voudra la liberté

et la dignité pleines et absolues de la science, de façon que, sous quelque prétexte que ce soit, main de souverain ou de ministre ne puisse se lever sur elle et lui faire violence. Ces apôtres du vrai, les prophètes de l'idéal pourront alors faire des miracles : l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sources de la richesse, de la prospérité et de la puissance, sont en fait dans les mains de la science. C'est au peuple d'arracher à celles des ignorants, des brouillons et des charlatans les clefs de ses destinées. Il faut, enfin, parler à l'intellect à fin que la volonté se réveille ; il faut crier à ce peuple : ou se renouveler, ou disparaître. Tu n'as d'autre parti que cela. Choisis donc !

INDEX. — *Les tendances et l'état actuel de la sociologie*, par F. COSENTINI (*Scienza sociale*, février) : rapide revue des diverses directions des études sociales, selon qu'on donne une valeur prépondérante aux facteurs biologiques, ethnographiques, juridiques, psychiques, religieux, économiques ; et démonstration de la nécessité d'une nouvelle direction définitive, non ecclectique, mais synthétique. — *Philosophie scientifique et philosophie verbale*, par MARIO PILO (*Il pensiero nuovo*, janvier-février) : c'est le programme de cette nouvelle revue de science, de philosophie et de critique, un programme de contre-réaction décidée et combattue contre la réaction néo-mystique qui, aussi chez nous, a envahi et troublé les consciences et toute la vie artistique, philosophique et politique. — *L'avenir du parti catholique*, par UN TRARET (*Critica sociale*, 1er mars) : fin de la série d'articles où l'auteur a faite une si fine et complète analyse du parti en Italie, de son organisation, de ses buts, de ses moyens. — *L'idée de la paix internationale et ses progrès récents*, par A. CHIAPPELLI (*Rivista d'Italia*, 15 février) : diligente et sympathique exposition de l'état actuel de l'évolution de ce noble idéal.

MARIO PILO.

REVUE DES LIVRES

LIVRES DE LANGUE ANGLAISE

The Old and the new Ideal, par EMIL F. RUEDEBUSCH ; vol. in-18 — Portland 1897. — M. R. habite sans doute une très petite ville où l'on a le temps de discuter par le menu les faits et gestes de ses voisins. S'il vivait dans une grande ville comme Paris, Londres ou New-York, son livre aurait une plus vaste portée; il traiterait davantage des principes et de leurs conséquences sociales et moins des formalités à remplir pour les faire triompher, et que chacun résout suivant son tempérament.

De plus, M. R. est jeune, je parie — c'est un défaut dont on ne se corrige, hélas ! que trop vite — mais de par le fait de sa jeunesse l'amour, comme un radieux soleil, rayonne si éblouissant sur son horizon, qu'il l'empêche de constater que la terre n'en continue pas moins à tourner en une quotidienne révolution, au cours de laquelle se posent de vulgaires questions relatives au vêtement, au vivre et au couvert.

En outre M. R. appartient au sexe fort, ce qui lui permet de parler de l'amour comme d'une continuelle partie de plaisir, et lui accorde toute facilité de braver héroïquement les présentes conditions de nos sociétés en ce qui regarde les rapports entre les sexes. Il croit d'ailleurs que pour résoudre la question sociale il faut commencer par pratiquer l'amour libre. Cette pratique émanciperait l'ancien et le nouveau monde.

Plusieurs ont déjà, pour s'émanciper, suivi cette voie. Dans ces unions le mérite de l'homme est mince. La femme est toujours la plus courageuse des deux lorsqu'elle est pleinement consciente de la détermination qu'elle prend. Elle court le risque de rester seule avec ses enfants à élever ; et, dans les conditions économiques présentes, on sait le sort qui attend une femme pauvre, chargée d'un ou de plusieurs enfants, dont la situation n'est pas acceptée par la loi et l'opinion.

Ces conditions économiques étant données, c'est un leurre que de parler à la femme de liberté dans l'amour. Dès que l'enfant s'annonce elle ne peut que vivre anxieuse, tremblant à la seule pensée que le père pourrait la quitter. Elle est moins libre encore que dans l'union légale. Aussi, je tiens jusqu'à nouvel ordre de radicales transformations économiques pour seules capables de commencer l'émancipation de nos sociétés et de rendre l'amour « libre ».

Mais M. R. va plus loin : il entrevoit la disparition dans une société libre de la famille soi-disant monogamique. J'ai une opinion toute contraire. Plus la femme se mêlera à la vie sociale, plus elle développera ses facultés, plus elle sera libre pécuniairement et la compagne de l'homme, plus nous verrons la famille devenir vraiment monogamique, ce qu'elle est loin d'être à l'heure qu'il est. Non pas que jamais, tous les couples une fois formés restent unis sans qu'aucune rupture ne survienne ; mais les ruptures seront franches. Dans nos sociétés l'hypocrisie voile une promiscuité sans remords ni responsabilités. Dans

une société libre il ne sera d'aucune utilité de mentir; toutefois l'on n'y perdra jamais de vue que l'enfant ne peut être la victime de l'amour ou de la rancune de ses générateurs l'un envers l'autre. On parera d'emblée pour lui à toute éventualité.

La femme tend à se libérer des anciens jougs; elle manifeste par tous pays une répugnance à demeurer l'esclave toujours prête à satisfaire les caprices de l'homme, chez qui l'instinct s'est dévoyé au grand préjudice de l'espèce, par la raison même qu'il a fait de sa compagne sa chose. Une fois émancipée intellectuellement et pécuniairement, la femme imposera la loi d'une volonté plus avertie sur les conséquencesd'excès qui troublent sa santé, celle de l'enfant et celle de la race. Les deux conjoints auront trop d'intérêts en commun pour ne pas donner à leur amour sa véritable place dans l'harmonie d'amours multiples.

Les écrivains qui traitent ces questions s'attardent surtout à parler de liberté illimitée, sans relever que plus un être est libre plus il devient responsable, et que l'on s'octroie à tort le titre de libre lorsqu'on ne développe pas d'autant ses responsabilités.

Ce seront les femmes d'ailleurs qui imposeront leur idéal en ces matières dans la société qui s'élabore. Elles sont les gardiennes de l'enfant, et plus une femme est consciente, plus l'on voit grandir sa sollicitude éclairée pour l'enfant. Cette préoccupation sera un puissant agent de rénovation physique et morale; mais on ne peut déterminer sous quelles formes se contracteront les unions futures.

J. HUDRY-MENOS.

Humane Science lectures, vol. in-18; 186 p.; GEORGE BELL et fils, éditeurs. Londres 1897. — La *Humanitarian league* vient de publier un recueil de conférences prononcées pendant l'hiver 1896-97 à Londres. Elles avaient pour objet de protester contre ce qu'Edward Carpenter appelle « l'effort de la science moderne pour se débarrasser du sentiment humain et pour n'envisager toutes choses que dans la lumière sèche de l'intellect. » Le volume comprend quatre conférences reproduites sous forme d'essais, et l'abrégé d'une cinquième, non écrite, prononcée par P. Kropotkine.

Dans le premier essai, Edward Carpenter traite « *de la nécessité d'une science rationnelle et humaine.* » Elle verrait — cette science qui serait vraiment la science moderne — le monde non pas au point de vue abstrait des relations des choses entre elles dans ce monde, mais au point de vue d'êtres qui ont leur place dans l'harmonie d'un monde, dont les relations les intéressent non pas seulement parce qu'ils les observent mais parce qu'ils les subissent et les créent. La cellule qui étudierait le corps dont elle fait partie commencerait par n'envisager l'ensemble de ce corps qu'au point de vue de sa sécurité et de son bien-être individuels. C'est, dit Carpenter, la science ancienne. Dans la suite la cellule fonderait sur son expérience et son observation propres une méthode d'induction purement intellectuelle et formulerait pour tout le corps des lois. C'est la science actuelle. Mais en une troisième évolution la cellule envisagera les rapports véritables et profonds qui la lient, ellepartie de ce tout, à ce corps entier, et se centralisant en quelque sorte atteindra la perfection de la science lorsqu'elle reflètera le tout. Ce sera la science véritablement rationnelle et humaine. Ce point de vue d'où l'on voit la liaison de nous-mêmes avec les choses, il faudra y atteindre pour chaque aspect de la science: en histoire naturelle par exemple, en sociologie. Et d'ailleurs, dit Carpenter, il sera impossible pour l'homme de trouver l'unité de la nature, tant qu'il n'aura pas trouvé l'unité de lui-même. Il y a, je crois, dans cet essai d'Edward Carpenter le germe d'une méthode nouvelle et précieuse de la science moderne.

J. Arthur Thompson formule des lois logiques, presque mathématiques, pour « *l'étude humaine de l'histoire naturelle.* » Entre parenthèses je constate que le mot anglais *humane*, qui ne veut exactement dire ni humain (*human*), ni humanitaire (*humanitarian*), n'a pas d'équivalent en français.

L'unité de la vie consiste en un équilibre parfait entre l'action, l'émotion et l'intelligence. A ce point de vue la science, qui exprime essentiellement cette troisième relation entre nous et les choses, doit s'astreindre également à res-

pecter les deux premières. D'autre part il faut insister également sur l'unité de la science. Ces deux unités se complètent par l'unité de l'organisme. L'organisme peut s'envisager à quatre points de vue différents que représentent les quatre subdivisions de la biologie, la morphologie, la physiologie, la « généologie », comprenant la paléontologie d'une part, l'embryologie de l'autre, enfin l'étiologie, mais la biologie est une, comme l'organisme est un. « L'étude humaine de l'histoire naturelle » sera celle qui respectera à la fois l'unité de l'organisme, l'unité de la science et l'unité de la vie. Le véritable savant n'oubliera pas que l'organisme qu'il étudie est un individu, ne perdra pas de vue, lorsqu'il se voue à une étude spéciale, les autres sphères d'activité où les autres hommes recherchent aussi bien que lui la vérité, se demandera enfin si en poursuivant sa tâche « il ne viole en aucune façon son devoir et son droit d'homme social. »

M. D. Morrisson, dans le troisième essai, discute « *le traitement des détenus dans les prisons* », et constate tout d'abord que l'opinion publique compétente est à peu près unanime à déclarer que le système pénitentiaire actuel est mauvais. La prison actuelle est « une machine construite pour infliger de la souffrance », mais une machine tout à fait inutile. Il est avéré que la prison est une école du crime, et que la criminalité augmente plutôt qu'elle ne décroît avec la sévérité des peines. Au point de vue pratique, M D Morrisson voudrait que l'on condamnât le moins possible à la détention; il signale l'heureux résultat du First Offenders Act (Loi Bérenger), mais préconise également le « travail forcé» (écoles industrielles pour mineurs condamnés) le système américain de la privation, celui également des amendes substituées à la détention. A signaler une réforme nécessaire, dans l'application de ce système. En Angleterre, où il existe, le condamné à défaut de paiement intégral de l'amende doit faire toute sa peine, et on ne lui permet pas de faire par exemple la moitié de sa peine en payant la moitié de l'amende, de sorte qu'il arrive à beaucoup de condamnés qui, après avoir fait 20 jours de prison (sur 30, par exemple) entrent en possession de l'argent nécessaire pour payer l'amende, d'être forcés de payer les 40 sh. (c'est à peu près la proportion) pour être délivrés des dix jours qu'ils leur restent à faire. M. D. Morrisson s'élève contre l'abus des condamnations à quelques jours de prison qui crée une «caste de criminels ». Quant au traitement que subissent les détenus, il voudrait que le système fut « industriel », non « militaire », c'est-à-dire que les détenus travaillent sous les ordres d'un contre-maître à quelque travail utile et intelligent, au lieu d'être astreints à une discipline dégradante et irraisonnée. Enfin il propose la création de colonies industrielles pour les récidivistes invétérés.

D. J. Milne Brammell fait un historique complet et clair de la « *suggestion et de son rôle dans la médecine et la recherche scientifique*, » depuis sir Henry Holland (1839), James Esdaile, James Braid, jusqu'à Liébault, Charcot, Bernheim, F. H. Myers, Delbœuf. Il conclut en affirmant, d'après ses expériences personnelles que la suggestion, loin de substituer la volonté de l'opérateur à celle de l'opéré, augmente la puissance de volition de ce dernier, il préconise l'emploi de l'auto-suggestion en thérapeutique.

P. Kropotkine fait ressortir que le *secours mutuel et la sélection naturelle* ne sont pas incompatibles, mais qu'au contraire l'évolution enseigne que la coopération existe dans la nature aussi bien que la lutte pour la vie. Kropotkine cite l'exemple des animaux qui savent s'entr'aider, celui aussi des sauvages et des classes pauvres de nos sociétés actuelles.

Studies in the Psychology of Sex, par HAVELOCK ELLIS ; Vol. I, Sexual inversion ; Vol in-8°, 204 p. ; 12 fr. 50 ; The University Press, éditeur; Watford, 1898, Londres. — M. H. E. publie le premier volume d'une série, depuis longtemps projetée qui sera consacrée à l'étude de la psychologie du sexe. Dès l'adolescence, dit la préface, passée en Australie et dans le bush, « où la vie se voit au grand jour » l'auteur de *Man and Woman* résolut « qu'une grande partie de l'œuvre de sa vie aurait pour objet d'éclairer les problèmes du sexe. » « Le sexe constitue le problème central de la vie... Le sexe est à la racine de la vie, et nous ne saurons vénérer la vie que lorsque nous comprendrons le

sexe. » Etudier, d'ailleurs, le sexe aura l'utilité de tout éclaircissement, et la réticence dans l'étude des questions sexuelles est malsaine comme tout obscurantisme La série débute — pure affaire de hasard, dit l'A. qui s'est trouvé être documenté sur ce point plutôt que sur d'autres — par l'étude de l'inversion sexuelle. Dans ce volume se caractérise la méthode scientifique très simple et très rigoureuse de M E Introduction d'abord et résumé des travaux antérieurs sur la question. Les chapitres suivants traitent à divers points de vue d'un certain nombre de cas personnellement observés ou vérifiés par l'A. Ces cas au nombre de 31 (27 hommes, 4 femmes) sont documentés de la façon la plus précise et resteront à titre d'observations très précieuses. Chacun est analysé minutieusement à tous les points de vue avec une absolue absence de parti pris. C'est par la documentation et l'observation que le volume fera œuvre utile. M. E. ne formule guère de théorie neuve, ne fournit pas d'explication nouvelle; il ne s'était du reste pas proposé, en somme, d'en chercher, renonçant à ce qui actuellement serait encore une assez hasardeuse tentative. Les conclusions à peu de chose près se bornent à admettre que l'inversion sexuelle doit être reconnue comme étant une anomalie, mais à constater d'autre part qu'il faut distinguer avec soin l'anomalie de l'état morbide; enfin, au point de vue pratique, à préconiser tant dans la société que dans la loi (qui en Angleterre devra se modifier dans le sens du Code Napoléon) une manière de voir plus juste, plus franche et plus tolérante à l'égard de l'inversion sexuelle. Dans l'appendice du volume, je citerai une étude curieuse et intéressante, signée Josiah Flynt, sur « l'homosexualité parmi les tramps (vagabonds) » en Amérique, et le récit du cas de la Comtesse Sarolta V..., une Autrichienne dont l'aventure eut un certain retentissement.

For Love and Money, par LEIGHTON PAGAN; Brochure 24 p.; 0 fr. 60. Wilson Macmillan, éditeur; Londres 1898. — Sous le pseudonyme de Leighton Pagan, M. John Badcock a réuni en brochure une étude de valeur : *La disette de l'argent*, publiée dans la *Free Review* d'octobre 1896. (Analysée dans la *Société Nouvelle* (Nov. 1896) et une conférence, prononcée par lui le 27 mai 1897, à la réunion de la Légitimation League tenue au Holborn Restaurant, intitulée *Le jugement de Paris, version moderne*. C'est une critique, d'un tour assez plaisamment ironique, de la morale sexuelle d'aujourd'hui. Qu'il est absurde pour ceux qu'a satisfait la monogamie d'exiger d'autrui, au nom de la vertu, une manière de vie identique, « Pagan » le démontre sans peine. Tout ce qu'il peut y avoir d'odieux dans le mariage lorsque, par l'un ou par l'autre des époux, il n'est plus accepté volontairement et avec joie, mais comme un devoir — d'autant plus impérieux et d'autant plus noble, a-t-on dit, et c'est le comble, qu'il est plus pénible et plus répugnant — tout ce qu'enfin il y a d'irraisonné dans une morale qui veut que l'homme ne change jamais, M. Badcock le dit avec justesse, et constate également que si idéalement le mariage peut ouvrir toutes les richesses de sentiment et de pensée que renferme la vie, il peut aussi, tout en n'étant ni odieux ni ridicule, mais terne seulement, être un appauvrissement et une diminution.

On sait que la Légitimation league (George Bedborough secrétaire, adresse ci-dessus) qui publie depuis peu de temps un périodique *The Adnet*, a pour objet, en fait de revendication pratique, d'obtenir que la loi anglaise sanctionne la reconnaissance des enfants « naturels. »

The Martyrdom of Percy Whitcomb, socialist and agnostic, par ERWIN M'CALL; brochure, 32 p.; 0 fr. 60; Watts and C°, éditeur; Londres 1898. — Récit émouvant de la mort de Percy Whitcomb. Ministre méthodiste aux Etats-Unis, et occupant dans l'Eglise un poste élevé et lucratif, Whitcomb acquit au bout de quelques années la conviction qu'il ne pouvait plus exercer son ministère sans hypocrisie et donna sa démission. Ce fut alors la misère absolue, des journées sans manger, d'autres où Whitcomb se nourrissait avec deux ou trois bananes pourries ou des baies qu'il allait cueillir dans les bois, il trouvait une fois une pièce de dix sous qui lui procurait deux jours d'abondance. Ses an-

ciens confrères du saint ministère vivaient pendant ce temps grassement. Il se trouva un jour à un Congrès des Eglises à Chicago. On ne le laissa pas parler. Il sortit, et ayant vendu quelques menus objets qui lui restaient porta chez un imprimeur le manuscrit qu'il voulait lire au Congrès, mais l'imprimeur demandait trop cher. Le lendemain il retourna au Congrès, puis comme on refusait encore de le laisser parler, il s'adressa pendant quelques instants aux reporters, monta ensuite sur l'estrade et se tira une balle de revolver dans la tête. Cinq jours après il mourait de sa blessure. Dans la brochure se trouvent reproduites la déclaration qu'il voulut lire au Congrès et ses dernières paroles recueillies par Erwin M'Call. Sa déclaration est un long et passionné réquisitoire contre l'hypocrisie du ministère religieux. La passion y est naïve et peu sage, dit avec raison George Bernard Shaw dans une lettre à Erwin M'Call, mais M. Shaw a l'air de croire que toute naïveté est méprisable. Sur son lit de mort Percy Whitcomb regretta son acte, et il mourut avec la pensée qu'il eût dû à tout prix vivre et que sa vie eût été plus utile que sa mort. En tout cas l'exemple héroïque qu'il donna ne peut guère être inutile.

The Labour Annual, 1898, 4e année ; vol. in-18° de 222 p. ; 1 fr. 25 ; Joseph Edwards, éditeur ; Wallasey près Liverpool. — Le quatrième volume de l'annuaire de Joseph Edwards est pour le moins un guide aussi complet et aussi utile que les précédents. Les rubriques ordinaires s'y retrouvent, annuaire de la presse et des sociétés de réforme sociale du monde, bibliographie de la question sociale pour l'année et des ouvrages à consulter, adresses utiles, rapports pour 1897 sur la Fabian Society, l'Indépendant Labour Party, la Social democratic federation, English Land Restoration League, International Federation of Ship, Dock, and River Workers, « Clarion » Vans, Légitimation League, Cooperative Brotherhood Trust (nouvellement fondé) etc., tous renseignements également en ce qui concerne les organisations officielles du travail en Angleterre. Comme nouveautés et articles originaux, à signaler une chronologie du progrès politique et social, le grand combat du travail, par Henry George. Parmi les portraits et biographies d'hommes et de femmes qui travaillent de quelque façon que ce soit pour la cause sociale, citons ceux de Annie Besant, Pete Curran, Eug. V. Debs, Henry George, A. Hamon, G. Julian Harney, Amy C. Morant, Felix Moscheles, J. M. Robertson, Mme Humphry Ward.

LAURENCE JERROLD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *The isle of Wight*, vol. in-18 avec une carte et des gravures ; 1 shelling ; Darlington's Handbook ; éditeur Llangollen (Pays de Galles) 1898 ; guide dans l'île de Wight recommandable par sa précision et son bon marché. — *The Severn Valley*, vol in-18 avec cartes et gravures ; 1 shelling ; Darlington's Handbook, éditeur Llangollen 1898 ; guide très exact, complet quoique concis ; il est moins bien imprimé que le précédent. — *London and environs*, vol. in-18, cartes et gravures ; 3 sh. 6 ; Darlington's Handbooks, éditeur ; Llangollen 1898 ; guide très bien fait, concis, complet, très bien imprimé avec des cartes claires, très lisibles. Ce guide est cartonné, les deux autres sont brochés avec couverture toile. — *Humanitarian League*. Seventh annual report 1897-98, brochure in-18 de 25 pages relatant les travaux, la propagande de cette ligue créée pour combattre contre toutes les manifestations de la cruauté. Londres. — *The Dreyfus Case* par GEORGES GUYOU, brochure in-18 de 60 p., n° 1 des Currents évents séries éditées par Patrick Geddes and Colleagues à Edinburgh 1898 ; résumé succinct et complet, sans phraseologie de l'affaire Dreyfus ; impartial avec une légère tendance en faveur de Dreyfus ; belle impression sur très beau papier. — *Trades Fédération* par P. J KING et ROBERT BLATCHFORD ; brochure in-18 de 35 pages ; 0 fr. 10 ; propagande socialiste ; préconise la fédération de tous les métiers, analogue à la confédération du travail en France ; beaucoup de statistiques ; projet élaboré avec soin ; Clarion Newspaper Co éditeur. — *Towards conscription* par ALEX. M. THOMPSON, brochure in-8 de 16 pages ; 0 fr. 10 ; brochure de propagande socialiste au sujet du patriotisme et des dangers que courent l'Angleterre ; contre les armées permanentes. Clarion Newspaper Co éditeur.

LIVRES DE LANGUE FRANÇAISE

Les Mascouillat par ALBERT LANTOINE ; vol. in-18 de 257 p.; 3 fr. 50 ; Bibliothèque de la *Plume*, éditeur, Paris, 1898. — Livre original bien que d'une néologistique naturaliste un peu fatigante. La wallonnie française y est très brutalement analysée ainsi que Eekhoud le fit pour la Flandre des polders. Cette qualité est trop précieuse chez un écrivain français pour ne pas être signalée. Mais si la virulente ardeur des petites villes provinciales y a une grande saveur, le livre manque d'idées générales.

Galafieu par HENRY FÈVRE. Vol. in-18 de 303 p ; P.V. Stock, éditeur ; 3 fr. 50, Paris, 1897.— Même reproche que pour le précédent : trop de petits bouts de faits. Ce livre est dans la vieille ornière de l'analyse naturaliste. Il n'a pas, malgré la modernité du sujet et un talent d'écrivain très réel, la saveur autochtone et locale qui sauvent en partie *Les Mascouillat* de ce reproche.

Les reflets du Miroir, Mémoires d'un inconnu par GASTON DANVILLE. Préface de Bjornsterne Bjornson. Vol. in-18 de 254 p.; 3 fr. 50. Mercure de France, éditeur, Paris, 1897, — La vie, dans cette odyssée d'un cœur d'homme à la recherche de l'amour, apparaît brumeuse à travers les fumées d'une intellectualité en surexcitation. Le Monde joue sur la scène de l'Ame, c'est un roman dans les limbes. Comme pour d'autres, le cœur n'y a pas assez de franche place. Tout est en nébulosités intellectuelles. Des ornements fins, des reflets brillants de laque et dés dorures de soieries colorent ce livre où, dans la confusion et le désordre des impressions fugaces et tendres, on sent, ce qui en fait l'honneur, un désir de renouveau, de fraîcheur et de pureté morale. LÉON HENNEBICQ.

Les Etapes d'un Artiste, par ABEL LETALLE. Vol. gr. in-8, 1 fr.; Léon Fremont, Arcis-sur-Aube, 1897.— M A. L., vient de faire paraître sous ce titre une série de sonnets où, ne sacrifiant nullement aux écoles nouvelles, il a eu l'audace de faire des vers réguliers. Cette audace serait louable si ses vers n'étaient pas d'une parfaite médiocrité.

Cœur en détresse par ARTHUR DAXHELET. Vol. in-12 ; Havard, éditeur ; 3 fr. 50 ; Paris, 1898. — M. A. D. n'avait encore donné au public que des morceaux de prose assez courts. Il est vrai que les *Nouvelles de Wallonnie* avaient séduit de nombreux lecteurs ; et l'on s'attendait à une œuvre de longue haleine qui permît de porter sur lui un jugement plus décisif. Cette œuvre, il vient de nous la donner. *Cœur en détresse* révèle un psychologue sagace, mal servi par sa langue. Trop de phrases en négligé s'y trouvent. Espérons que dans le roman prochain de l'auteur ces défauts n'existeront plus, et que nos éloges ne seront pas comme cette fois gâtés par des restrictions. A. LANTOINE.

L'Avenir de la race blanche, par J. NOVICOW ; vol. in-18, 183 pages; 2 fr. 50 ; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1897. — On ne saurait trop féliciter M. N. d'avoir songé à critiquer le pessimisme; après les lamentations de MM. Faguet et Pearson, de Mme Barine, après que tant de publicistes et anthropologues eurent agité le spectre jaune, un livre tel que le sien s'imposait.

En effet, qu'y a-t-il de sérieux dans ce fameux péril jaune dont on nous menace? C'est, d'après les pessimistes, l'écrasement par les bas salaires, l'envahissement de nos marchés, la décadence de notre race, la conquête violente de l'Europe par la Chine et nombre d'autres calamités non moins épouvantables. M. N., estime que tous ces malheurs ne sont pas à redouter et il s'est proposé de le démontrer en réduisant à néant les affirmations pessimistes des auteurs cités plus haut. Il y a réussi et ses arguments — irréfutables à notre avis parce que basés sur des faits et des chiffres — nous ont rendu l'espoir que l'on nous avait enlevé. La civilisation européenne n'est pas en danger; l'écrasement par les bas salaires est un sophisme qui provient d'une erreur d'observation. « L'ouvrier à cinq sous, dit M. E. Faguet, est tout naturellement vainqueur de l'ouvrier à cinq

francs. » Voilà justement l'erreur: l'ouvrier à cinq sous n'existe pas, le Chinois ne se contente pas de quelques sapèques et d'une poignée de riz; en Californie, il va même jusqu'à demander 5 francs par jour, tout comme un blanc.

Les pessimistes nous menacent d'une invasion lente, insensible, progressivement pénétrante et inévitable. Alors, disent-ils, les Chinois l'emporteront sur nous, car quand deux races sont mises en présence, l'inférieure l'emporte. Nous doutons avec M. N., des conclusions de ce syllogisme. Les prémisses sont-elles exactes ? Non, les faits disent justement le contraire. Si la race supérieure ne l'emportait sur l'inférieure, nous nous demandons comment on pourrait expliquer l'ascension biologique, le perfectionnement. D'autre part, dit M. N., les races inférieures sont éliminées par la mort. Il nous semble que cette affirmation n'est pas très exacte. La race inférieure n'est pas éliminée, la plupart du temps, elle fusionne avec la race supérieure, c'est ce qui arriverait dans le cas d'infiltration lente.

Il y a un autre danger, paraît-il, les jaunes et les noirs sont incapables de nobles et hautes tendances, de progrès moral incessant et conséquemment, ils mettront la civilisation humaine en péril. Pourquoi? Est-ce à cause de la dolichocéphalie ou de la brachycéphlie, de la couleur de la peau, de l'angle facial? Evidemment non, puisque parmi des individus possédant les mêmes indices céphaliques on a trouvé des imbéciles et des talents hors ligne. « Dans tous les cas, dit M. N., la civilisation est le résultat de facteurs psychiques » et nous ne connaissons pas encore assez ces facteurs pour affirmer, a priori, que telle race est incapable d'avoir de hautes aspirations mentales.

Mais les pessimistes craignent que les noirs et les jaunes ne deviennent nos égaux. Cette perspective au lieu de les rassurer, les effraie. Ils deviendront nos concurrents, dit M. Pearson et notre industrie aura vécu. Des faits contredisent cette assertion. L'Allemagne fait aujourd'hui une plus grande concurrence à l'Angleterre qu'elle ne le faisait il y a un siècle et pourtant l'industrie anglaise n'est pas morte. Il en sera de même pour la concurrence des jaunes et des noirs. Cela ne devrait pas nous effrayer, au contraire; car, en admettant l'hypothèse de l'arrêt des échanges internationaux nous devrions nous réjouir, la production resterait la même et les prix baisseraient, nous serions les premiers à en bénéficier. Il reste à envisager la conquête violente de l'Europe par la Chine. Ici encore, les pessimistes sont en désaccord avec les faits. La Chine n'est pas un pays militaire, ses troupes sont presque sans instruction militaire et il lui faudrait pour attaquer l'Europe 25 millions de soldats. Et que ferait-on ensuite? Il est clair qu'on ne songerait pas à transporter en Europe les 400 millions d'Asiatiques; comment feraient-ils pour y vivre? Cette supposition est chimérique, un tel événement ne peut être à redouter.

Non, la civilisation humaine n'est pas en danger, et M. Faguet s'alarme à tort, nos petits neveux ne verront point les Asiatiques monter à l'assaut du vieux monde Européen. On ne saurait trop le répéter, l'humanité marche vers l'équilibre, vers une vaste unification, unification économique, unification de langues, de coutumes et d'idées. Ce qu'ils verront nos petits neveux? Ce ne sera pas un combat à mort entre les jaunes et les blancs, mais plutôt la grande famille humaine, unifiée, s'élancer, en son évolution incessante et progressive, vers des hauteurs que nous aurons à peine entrevues.

Qu'est-ce que le progrès ? par M. MIKHAILOWSKY ; vol. in-18 jésus, 200 pages 2 fr. 50. Félix Alcan, éditeur; Paris, 1897. — C'est, ainsi que l'annonce le sous-titre du livre, l'examen des idées de M. Spencer. Nous ne voulons pas savoir s'il était utile ou non de critiquer les idés spencériennes, nous nous bornerons à constater que l'examen et la critique sont bien faits, le tissu en est serré; toutefois, nous nous permettrons de reprocher à M. M. de s'être attaché à des idées qui n'ont qu'une importance très relative, tant au point de vue social qu'au point de vue scientifique. En somme, il nous semble qu'il a été trop minutieux. On connaît la définition du philosophe anglais: Le progrès, c'est le passage du simple au composé, de l'homogène à l'hétérogène. M. Spencer prend aussi le mot progrès dans un sens téléologique il voit « les seuls changements qui tendent directement ou non, à augmenter le bonheur des hommes » (*Essai sur le*

Progrès), dans les *Premiers Principes* il remplace le mot « Progrès » par le mot « évolution ».

M. M., critiquant la thèse spencérienne dit substantiellement : si M. Spencer admet d'une part que « toutes conditions égales d'ailleurs, la stabilité varie en raison inverse de la complexité », et que, d'autre part, « si jamais l'hypothèse nébulaire est établie, il sera évident que l'univers entier, aussi bien que chaque organisme, fut jadis homogène », on se demande comment l'Univers stable — puisque homogène — a pu devenir hétérogène et instable. D'où vient donc le milieu hétérogène ? On ne peut que constater que ceci : Le milieu hétérogène se modifie, se transforme plus rapidement que le milieu homogène.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que le milieu homogène est absolument stable, comme semble le croire M. M., en interprétant l'axiome de M. Spencer. En fait, ces deux propositions ne se contredisent pas.

Nous signalerons une réfutation de la théorie organiciste, M. Spencer a vu de nombreuses analogies entre les fonctions sociales et les fonctions de l'organisme, d'où : la société est un organisme. M. Spencer compare le cerveau au Parlement. Comme le dit M. M., toutes ces comparaisons sont « des tours d'équilibristes », et « en général, la comparaison de la société et de l'organisme ne présente qu'une signification théorique assez vague ». M. M. aurait pu citer une contradiction spencérienne.

Comment M. Spencer peut-il comparer le cerveau — siège des centres supérieurs, aristocratiques — aux Parlements dont il a démontré l'incapacité intellectuelle et morale ? (cf. *Introduction à la Science Sociale* p. 312).

M. M. a relevé encore nombre de contradictions dans l'œuvre du philosophe anglais, qui n'ont qu'un très vague rapport avec le progrès dont, d'ailleurs, il donne cette définition : « Le progrès consiste dans l'approximation graduelle de la division du travail la plus petite entre les hommes... Tout ce qui diminue l'hétérogénéité de la société en renforçant par cela même l'hétérogénéité de ses membres est moral, juste, raisonnable et utile. »

Nous doutons que cette définition puisse satisfaire les critiques qui pourront objecter que nous ne sommes pas certains de l'existence du progrès.

La femme en prison et devant la mort par RAYMOND de RYCKÈRE, 1 vol. in-8°, XI-247 pages. 6 fr. A. Storck, éditeur, Lyon 1898. — Intéressante étude par ces temps de féminisme. L'A a trouvé quantité de défauts chez la femme, citons parmi les moindres : l'innéité du mensonge. Nous avons cru découvrir dans ce livre une sorte de parti-pris contre l'*éternel féminin* M. de R. persiste à croire que la femme est inapte aux fonctions sociales auxquelles lui donnent droit les grades universitaires ; or, les faits donnent tort à cette assertion. La femme d'ailleurs peut évoluer, l'évolution de l'homme le prouve, car on aurait pu faire aux hommes des XVII et XVIIIe siècles les reproches que l'on fait aujourd'hui aux femmes. En somme les femmes sont ce que les font les contingences sociales, l'A lui-même le reconnaît implicitement dans ce passage :

« La Société moderne, qui se préoccupe beaucoup plus de la production à outrance des richesses que de leur juste répartition et de leur bon emploi, a une très grande part de responsabilité dans l'accroissement général et effrayant du nombre des avortements (p. 162). » Cet aveu qui a échappé à l'A. aurait pu le guider dans son étude, il n'aurait peut-être pas écrit ces phrases dignes de M. J. Prudhomme. « La prison actuelle n'effraie plus suffisamment les criminels » (p. 8) et, « Ignotus a raison, il faut maintenir la prison pour filles : c'est un mal nécessaire » (p. 41). La prostitution, d'après un de nos anciens ministres, est aussi un mal nécessaire ; M. de R. pense-t-il qu'il faille la maintenir et l'améliorer ? Il faut le dire à l'honneur de M. de R. il y a peu de semblables pensées exprimées. Il a, toutefois, en criminologie des idées retardataires, il est plus juriste que scientiste. Néanmoins l'étude est, par sa documentation et sa méthode, fort intéressante.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1897, 1 vol. in-24 de 1052 pages, 9 fr.; Guillaumin et Cie, éditeurs, Paris, 1897. — C'est la

publication annuelle des plus distingués de nos statisticiens. C'est le livre indispensable au sociologue, le livre qui a sa place dans les bibliothèques de tous ceux que les questions sociales intéressent. Il est nécessaire d'avoir à sa disposition, à notre époque de documentation, une telle publication qui, grâce au soin apporté dans la classification des statistiques, aidera le savant à la recherche des lois qui régissent nos sociétés. G. GRESSENT.

La crise morale, par M. PUJO; vol. in-16 de 263 pages; 3 fr. 50; Paris, 1897; Perrin éditeur. — Le livre de M. P. est formé de plusieurs études, qui se rattachent à un plan déterminé, et c'est pourquoi le titre marque le désir de faire une étude d'ensemble. Voici d'après l'auteur lui-même l'économie de son livre:

La laideur du milieu social qui nous entoure, de ses actes, de ses productions, inspire à tous les jeunes gens le rêve (déjà vieux de cent ans, nous dit M. P., mais bien plus vieux en réalité), de sortir de toutes ces abjections. Tous tendent la main pour saisir l'idéal, et pourtant personne n'a pu encore le saisir, n'a pu faire de son rêve une réalité. Et c'est là ce qui produit la crise morale que nous traversons. M. P. veut nous mettre au courant des tentatives tentées pour sortir de cette crise. Ç'a été d'abord la foi aux faits, à la science que l'on tire de leur rapprochement, aux faits qui, après avoir tout promis, se démentent, renversent nos prévisions, nous amènent à la désagrégation de notre rêve dans le scepticisme; et c'est la désillusion qui arriva à *Ernest Renan*. *Alexandre Dumas fils* a essayé, lui, de lutter avec la décomposition morale de son temps; mais en la lutte il a voulu se tenir au niveau de son époque; ses interprètes n'étaient point plus moraux que le monde qu'il condamnait; le raisonnement était une arme trop faible, il n'entamait pas ce monde préparé aux paradoxes, qui s'amusait de la discussion dont il était l'objet; et vers la fin de sa vie, en une page émue de la préface de l'Etrangère, Alex. Dumas avouait sa défaite, et le néant de ses paroles en face de la supériorité du silence. Puis c'est *Louis II de Bavière*, qui se cloître en son imagination; et, comme la source de ses rêves ne se renouvelle en aucun acte extérieur, elle se tarit; Louis devient fou et se tue. *Paul Verlaine* est l'enfant qui ne veut point devenir l'homme; il recule devant l'effort; aussi les choses ne lui apparaissent que vagues à demi, et quand la surface de tout n'a plus de sensations où son cœur se puisse rajeunir, il meurt l'âme vide Après tant de déceptions et d'impuissances une voie de salut reste encore pour s'échapper de la boue ambiante: renier la nature, principe des faiblesses, et dégager l'Ame; le sacrifice et la douleur aideront l'homme en cette tâche *(le choix, l'Idéalisme)*. Puis peu à peu la force morale que l'homme a acquis dans son abstraction ne peut plus rester inemployée, et c'est le *Retour à la vie*, l'amour de la nature qui succède à l'Idéalisme; et ce retour se fait petit à petit par le retour aux traditions ancestrales (*Retour en France)*, et par la lutte où peu à peu disparait l'abstraction et l'homme pleure chaque illusion qui tombe, défend jusqu'au bout celles qui lui restent, et c'est seulement en la dernière page du livre que la transformation est complète après une évolution lente où l'auteur a été retourné comme malgré lui.

Telle est l'œuvre de M. Pujo. Je ne veux point porter sur elle de jugement. Je me bornerai à dire qu'en ce livre l'A. se révèle un véritable écrivain de talent, de large compréhension, de style entraînant et clair. Et maintenant à tous ceux qu'intéresse la crise morale que nous traversons je recommande ce livre. Il est à lire. GUSTAVE CHARLIER.

Almanach de la Coopération française pour 1898 (sixième année), publié par le *Comité central de l'Union coopérative des Sociétés françaises de consommation*, Paris. Broch. de 168 pages, 11 gravures, 0 fr. 40. — Chaque année, le Comité central publie un almanach destiné à la propagande coopérative. Pendant quatre ans, M. C. Gide voulut bien l'éditer. Depuis 1897, M. E. de Boyve, directeur de l'*Emancipation*, s'est chargé de ce soin. Il a, cette année, pour collaborateurs MM. Briotet, Buisson, A. Favre, Gide, Gray, Me Innes, de Larnage, Edouard Monod, Nelson, Rayneri, Ch. Robert et L. Soria, le dévoué secrétaire général du Comité central. A côté de vers (dont il vaut mieux ne pas parler), des statistiques, des renseignements précieux sur les résultats de la coo-

pération en France et à l'étranger. Nous nous permettrons de les utiliser, en partie, pour notre prochain *mouvement coopératif en France*. L'almanach ne contient plus une seule attaque contre les Socialistes. C'est un progrès.

Sur un nouveau système de Phonographe, par P. C. AMANS, broch. de 14 pages, 7 gravures, Ch. Bohem, Montpellier. — Le nouveau phonographe de M. le Dr Aven se fait remarquer par une grande légèreté, une grande régularité et la parfaite netteté du son émis. Ces qualités lui viennent du type d'engrenages choisis, du mode de roulement adopté et de la forme — *toute particulière* — du stylet qui sert à écrire les sons. En plus des emplois habituels de ce genre d'appareils, celui-ci peut s'adapter à des microphones spéciaux pour le traitement des sourds-muets, la téléphonie et la transmission des sons de ce même appareil à plusieurs kilomètres. Que demander de plus à un bon phonographe ?

A. D. BANCEL.

Etudes sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire, par G. BLONDEL, avec la collaboration de Ch. Brouillet, E. Julhiet, Lucien de Sainte-Croix, L. Quesnel; 1 vol in-8 de XII-522 pages; Larose éditeur; Paris, 1897. — Ce livre est le fruit d'une mission envoyée en Allemagne par le Musée social; l'intérêt considérable qu'il présente serait plus grand si les auteurs avaient pu se dégager des prénotions de l'école de Le Play : ils ont vraiment trop d'admiration pour la lourdeur d'esprit et la stupidité de populations paysannes, demeurées fort en arrière de la culture contemporaine ; je considère comme très suspectes beaucoup d'affirmations contenues dans la première partie consacrée à la description agronomique (1).

La deuxième partie fait connaître le régime légal, si compliqué, des successions, les associations agricoles, les ligues agraires, les systèmes de crédit, les efforts tentés par les gouvernements pour améliorer le morcellement et les tentatives de colonisation intérieure. Plusieurs faits d'une grande importance ressortent de ces études.

On est frappé, tout d'abord, du cynisme avec lequel le propriétaire renie toute idée de justice dès que ses intérêts matériels sont menacés : par le régime protectionniste et le projet de monopole des grains, les agrariens veulent se créer des rentes aux dépens des travailleurs (2); par le bimétallisme ils espèrent supprimer la moitié de leurs dettes. La force de l'Etat n'est entre leurs mains qu'un brigandage concentré et organisé : il n'y a pas de droit contre le profit. Comment des auteurs peuvent-ils qualifier de socialiste cette quintessence de l'esprit propriétaire ?

On est frappé aussi des tendances des gens qui prônent les réformes sociales et attaquent l'économie orthodoxe : ils partent de ce postulat que le bonheur du peuple est basé sur sa *pauvreté intellectuelle* ; ils veulent améliorer la vie végétative des travailleurs, comme ils veulent améliorer les races des porcs et des bœufs ; ils saupoudrent tout cela de formules chrétiennes. Le clergé catholique se distingue par son zèle et organise partout des sociétés destinées à enchaîner le paysan dans les liens d'une nouvelle servitude ; les socialistes seuls cherchent à amener celui-ci à penser par lui-même : aussi sont-ils fort maltraités !

Enfin voici un phénomène encore plus remarquable : le système de la propriété franche, de ce qu'on appelle souvent la propriété napoléonienne, est en pleine décadence. Là où le morcellement est excessif, on s'occupe d'imposer le remembrement ; là où subsiste la concentration féodale, on fait de la colonisation. A la notion de l'administration particulariste, complètement arbitraire, d'un objet

(1) Il y aurait à relever souvent aussi le défaut de précision et des lapsus: ainsi à la page 132 l'huile d'œillette est considérée comme un produit du colza; ailleurs il est question de subventions allouées par le gouvernement français au Crédit Foncier (p. 269): il semble que cet établissement subventionne plutôt les hommes politiques !

(2 Dans un pays où le paysan ne peut élever son alimentation au niveau du pain de froment, les droits sur les blés offrent un caractère particulièrement odieux.

déterminé, se substitue la notion plus complexe de l'usage individuel d'une quantité déterminée de moyens productifs, organisés en vue d'un mode de production réglé à l'avance, suivant un plan constitué, dans ses lignes générales, pour assurer la meilleure économie rurale. En un mot l'idée de la socialisation juridique a pénétré fort avant et s'est développée indépendamment de la concentration progressive des richesses entre les mains des capitalistes. C'est là une constatation d'une importance majeure au point de vue de la conception matérialiste : la théorie enseignée, le plus souvent, par les marxistes est en défaut.

G. SOREL.

Le Suicide. Etude sociologique par E. DURKHEIM, 1 vol. in-8 de XII-462 pages, F. Alcan, éditeur, Paris, 1898. — L'étude de M. D., ne se recommande pas seulement par l'originalité des recherches, l'abondance des documents et la valeur des analyses; elle offre un intérêt plus général, car elle met à l'épreuve la sociologie elle-même considérée comme science. Si la sociologie peut arriver à expliquer, au moyen de ses ressources propres (de ses catégories, de ses méthodes, de ses règles d'intelligibilité) des phénomènes, qui paraissent échapper à tout essai de coordination, elle aura établi qu'elle peut fournir des théories sociales scientifiques. Pendant des siècles, le suicide a été considéré comme un phénomène sporadique, comme faute relevant de la morale individuelle. Aujourd'hui on semble d'accord pour le considérer à un autre point de vue et, chaque fois qu'un suicide multiple éveille l'attention, les écrivains ne manquent pas de dénoncer un *vice social*; catholiques et socialistes semblent d'accord en principe; mais le principe n'est encore reconnu que d'une manière vague. Il n'est pas sans intérêt d'observer que les théories les plus répandues sur le suicide ne sont que des transformations de théories anciennes, ayant eu pour objet d'atténuer la faute du suicide: l'imitation, la folie, l'hérédité, la race, l'alcoolisme, la dégénérescence, sont des circonstances atténuantes et non des explications.

M. D., soumet à une critique, d'une perspicacité supérieure, les théories vulgaires: si elles sont exactes, elles doivent nous rendre compte de l'existence des forces qui, agissant sur les individus, produisent deux systèmes de résultats numériques: 1° la remarquable régularité qui existe dans le taux des suicides d'un pays; 2° les différences spécifiques que l'on constate entre les taux de divers pays, de divers groupes sociaux. L'éminent professeur prouve fort bien que les *causes* mises en avant ne parviennent point à expliquer la statistique.

On est ainsi amené à reconnaître que le phénomène pouvait avoir une explication sociologique: les causes individualisées sont si nombreuses, si inextricables, agissent comme au hasard et sont cachées, par suite, à notre connaissance analytique; mais leur mélange indéterminé produit des résultats ayant une certaine régularité, en rapport avec des qualités générales définissant les conditions de la vie sociale. Or, ce sont des relations de ce genre (que notre expert ne peut résoudre en éléments individuels *déterminés*) qui constituent l'objet de la sociologie scientifique, de la sociologie expérimentale et raisonnée, de celle qui ne s'amuse pas à disserter sur les choses qu'on ne voit, ni ne touche.

Notre A., distingue trois espèces de suicides, qu'il classe sociologiquement en *égoïstes*, *altruistes* et *animiques*. Je ne crois pas que cette division soit très heureuse; ce qui revient à dire que les catégories sociologiques employées par M. D., (en partie à l'imitation de M. Spencer) ne sont pas celles qu'il convient d'employer. La deuxième classe me parait surtout défectueuse: l'A., y range les suicides (généralement obligatoires), des Sociétés primitives et les suicides militaires; et il leur trouve ce caractère commun qu'ils résultent de l'état trop rudimentaire de l'individuation, de la trop forte intégration du groupe. L'idée du groupe appartient à une métaphysique très développée; quoiqu'on ait souvent affirmé le contraire, elle semble être inconnue des populations barbares; l'individu peut être réduit à un état inférieur par une autorité autre que celle de la Cité.

Les suicides militaires ne s'expliquent point par l'intégration du groupe: l'observation est ici facile; la condition militaire est caractérisée par une dégénérescence profonde des habitudes morales, obscurcissement considérable des notions de justice et une altération de la dignité spécifique de l'homme. Le vieux sol-

dat fait bon marché de son existence, quand il est troublé dans ses plaisirs dégradés. Ajoutons que chez les sous-officiers et officiers, le suicide a souvent pour cause la découverte de leurs vols. G. SOREL.

Sur la Responsabilité dans les Crimes, par le Dr A. FERESTER ; brochure in-8 de 92 pages, Paris 1897. — Cette thèse, due à un médecin roumain, n'est pas sans valeur encore qu'elle n'approfondisse point la question d'une façon suffisante. Six chapitres : Le criminel, bref exposé de la théorie lombrosienne du criminel-né ; le milieu social, examen des conditions génitrices du crime ; causalité et terrain ; qu'est-ce que le crime ? ; la responsabilité ; les anarchistes ; conclusions. L'A. accorde un rôle assez important dans la genèse du crime à la misère, à la prolétarisation de plus en plus grande de la masse. Le Dr F. admet la centralisation de plus en plus grande des capitaux ; il est à cet égard disciple de Marx. La genèse du crime repose surtout dans les conditions économiques, toutefois les conditions anthropologiques individuelles jouent un rôle indéniable. En ce qui concerne la notion de crime, l'A. est confus; il donne à ce mot des acceptions quelque peu différentes. Lorsqu'il aborde la question de la responsabilité, M. F. n'ose être logique et alors il n'admet pas le déterminisme complet ni le libre arbitre absolu. Il ne prend du déterminisme que tout ce qui est relatif aux conditions externes à l'individu. Toutefois il constate qu'il n'y a pas de criterium pour mesurer la responsabilité.

Le chapitre le plus curieux de la thèse de M. F. est celui consacré aux anarchistes. Il diminue la valeur de la thèse, car il est très mal fait. M. F. qualifie l'Anarchie de névrose fin de siècle. Pourquoi ? Il ne le dit point et pour cause. Il constate d'ailleurs que l'Anarchie est un état idéal de la perfection humaine, qu'une société anarchique est très belle, trop belle pour être réalisée. Comment la conception d'un tel idéal implique-t-il un état pathologique de l'encéphale ? M. F. eut dû nous le dire. Il se demande sérieusement si les Reclus, les Kropotkine, les Bakounine ne sont pas des hystériques, des dégénérés supérieurs. Il pensait ainsi ; M. Brouardel penche vers cette vue, mais n'ose opiner nettement. M. Manouvrier par contre déclare catégoriquement qu'on ne peut classer les anarchistes parmi les névrosés, car leur école touche les hommes actuels de trop près pour qu'on puisse les juger objectivement. M. F. alors sans abandonner son idée de « l'hystérie de l'anarchiste doctrinaire » n'ose la soutenir. Il serait très intéressant et pour le scientiste et pour le curieux que le Dr F. entreprenne la démonstration de cette idée ; il serait bon qu'auparavant il déterminât bien ce qu'il qualifie névrose, hystérie et dégénérescence. L'A. est tellement confus qu'après avoir parlé de l'Anarchie comme d'un haut idéal, il prend ce mot comme synonyme de crime (p. 84). Tout ce chapitre de M. F. n'a aucune valeur et son œuvre eût gagné à ce qu'il n'y figurât point. Quoiqu'il en soit, la thèse *Sur la responsabilité dans les crimes* est une contribution à la criminologie que l'étudiant consultera utilement.

Mémoires et Notes de Choudieu, avec une préface et des remarques par VICTOR BARRUCAND, vol. in-8 de XV-484 pages, 7 fr. 50, Plon, Nourrit, éditeurs, Paris 1897. — La série des grands mémoires sur la Révolution est loin d'être épuisée ; des voix d'outre-tombe se lèvent encore qui viennent témoigner au procès de l'histoire : ainsi soixante ans après la mort de leur auteur, apparaissent les Mémoires et Notes de Choudieu, représentant du peuple à l'Assemblée législative, à la Convention et aux armées. Choudieu est une curieuse figure républicaine, un caractère digne d'attention et d'admiration pour la fermeté de ses principes et sa résistance aux fatalités politiques ; parmi les bavards de la Convention et les âmes sensibles de la Terreur, il s'isole par sa précision, son manque d'emphase, son esprit de justice un peu étroit et sa logique volontaire.

Ces mémoires et ces notes vont de 1761 à 1838. Choudieu est un observateur sagace et il sème la relation des faits dont il fut ou témoin, ou acteur, de remarques fines, de hautes généralisations. C'est une personnalité digne d'études, que M. V. Barrucand n'a pas assez fait ressortir dans des remarques trop rares. Il nous paraît que cet historien eut dû accompagner les *Mémoires* de Choudieu de plus de notes complémentaires, explicatives. Il n'a pas assez mis en lumière

l'œuvre de Choudieu qu'il nous présente un peu trop sèchement. Il a été le secrétaire scrupuleux du vieux conventionnel et il a eu raison d'être ainsi, mais son livre eut gagné à être complété de notes qui n'eussent en rien altéré l'esprit des *Mémoires* de Choudieu. Il y a dans ce livre des anecdotes très suggestives en même temps que très piquantes. Ces mémoires et notes inédits manquaient à l'histoire de la période révolutionnaire. M. V. B. a eu raison de les publier et la maison Plon a accru ainsi sa remarquable collection historique. Il manque encore à cette collection les Mémoires de Chabot, le collègue et l'ami de Choudieu. Les historiens, les psychologues, les sociologues souhaitent qu'ils paraissent à leur tour. Ils seraient, comme ceux de Choudieu, fructueusement consultés et lus par tous. A. HAMON.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Les sanctuaires de Karnak et de Locmariaker*, par ANDRÉ DE PANIAGUA; brochure in-8 de 82 pages; E. Leroux, éditeur; l'A. se basant sur la linguistique veut établir que les dolmens et menhirs sont des restes de monuments religieux; il veut aussi établir une relation des monuments armoricains avec d'autres asiatiques; thèse curieuse, soutenue avec subtilité, mais non convaincante. — *L'assimilation et l'utilisation des indigènes en Tunisie*, par M. LAUPTS; brochure in-8 de 16 p.; Revue scientifique, éditeur; examen sérieux de la question par un médecin très compétent. — *L'exécution du colonel Ruiz*, par EGMONT; brochure in-18 de 35 p.; imprimerie Camproger; Paris 1898; opuscule relatant les causes de la mort du colonel espagnol Ruiz fusillé par les cubains; cela rétablit la vérité inconnue des français: dans cette brochure, des considérations sur les races et les mentalités de races très savamment exposées. — *La Jeunesse*, par LOUIS GUÉTANT; brochure in-8 de 15 p.; imprimerie J. Royer; Annonay 1898; opuscule à Emile Zola; beaucoup trop de phraséologie. — *Immoralité du mariage*, par RENÉ CHAUGHI; brochure in-18 de 32 pages; 0 fr. 10; publication du « Libertaire »; Paris 1898; excellent opuscule de propagande anarchiste, très bien fait, fortement pensé. — *La panacée Revolution; Le machinisme;* deux brochures in-18, par JEAN GRAVE; 15 et 16 pages; 0 fr 10; publication des « Temps Nouveaux », Paris 1898; très bonnes brochures de propagande; la première est un chapitre extrait de l'*Individu et la Société*; la seconde extrait de la *Société future*; les couvertures sont illustrées, par LUCE et MABEL. — *Nouveau Larousse illustré*, fascicules qui vont du mot Bannissement au mot Bastille, beaucoup de portraits et d'illustrations de toute nature. Signalons les biographies de Banville, Barras, Barbey d'Aurevilly, Maurice Barrès, Barbès, etc., et les articles sur Barricade, Banque, Bassin, etc.; 0 fr. 50 le fascicule. — *Les Flagellants*, par ARMAND DUBARRY; volume in-18 de 320 p.; 3 fr. 50; roman inutile à lire; du papier et de l'encre perdus; Chamuel, éditeur; Paris 1898. — *Souvenirs d'un cavalier du second empire*, par le capitaine H. CHOPPIN; vol. in-18 de 323 p.; 3 fr. 50; respire l'esprit militaire le plus pur; inintéressant à l'exception de trois ou quatre pages sur la guerre de 1870; le reste concerne l'Algérie et la Crimée; Plon, Nourrit, éditeurs; Paris 1898. — *Toynbee-Hall*, par RENÉ CLAPARÈDE; brochure in-18 de 66 p. avec figures; description très exacte, très intéressante et instructive d'une colonie universitaire dans l'East-End londonnien pour fondre et unir les bourgeois instruits avec les prolétaires intelligents. Cette étude a été publiée primitivement dans les compte-rendus du *Musée social*; L. Larose, éditeur; Paris 1898. — *Voltaire et Calas*, par RAOUL ALLIER; brochure in-18 de 55 pages; 0 fr. 50; reproduction d'une étude publiée dans la *Revue de Paris;* essai d'assimilation de l'affaire Dreyfus à l'affaire Calas au XVIIIe siècle; article intéressant; P.-V. Stock, éditeur; Paris 1898.

LIVRES DE LANGUE ITALIENNE

Il materialismo storico e lo satto, par C. FERRARI; vol. in-12 de 277 pages; 3 fr.; Sandron éditeur, Palerme, 1897. — Ce livre a surtout pour objet de combattre les théories du professeur Loria: l'auteur pense qu'on ne saurait expliquer l'histoire des institutions par la considération d'aucun facteur décisif unique: il repousse aussi bien la théorie juridique de M. Stammler que la théorie religieuse de M. Kidd. Généralement il a raison contre les paradoxes hardis et originaux de son collègue de l'université padouane; mais il gâte son argumentation en rejetant toute influence économique, là même où elle est évidente comme dans l'histoire constitutionnelle et politique de l'Angleterre. Il ne se donne pas la peine de tenir compte des thèses de Th. Rogers. Si M. Loria est paradoxal, son critique ne l'est pas moins quand il soutient la théorie de l'*Etat éthique,* quand il veut prouver que les classes pauvres sont favorisées par le régime financier actuel, que l'armée réalise le triomphe de l'idéalité sur le matérialisme écono-

mique. Le volume se termine par une note fort bien faite sur la manière d'établir la statistique des professions. G. SOREL.

Il libro dei versi, par FELICE CAVALLOTTI ; 390 p. illustrées par le peintre Villa; Milan, Aliprand, éditeur. — C'est le 11e volume des œuvres complètes du glorieux chef de la démocratie italienne, tombé, l'épée à la main, en se battant encore et toujours pour son idéal lumineux. Après les premières lyriques, après les drames, après les polémiques d'art et les réquisitoires contre les illustres larrons triomphants ; après les discours tout vibrants de patriotisme et d'humanité, qui donnent la plus pleine et la plus haute mesure de son talent et de son cœur : voici le recueil de ses vers les plus inspirés, échos derniers des fanfares belliqueuses de toute une vie de combat, songes et phantasmes de toute une existence d'art et de poésie, conversations intimes avec la muse sévère de la liberté, souvenirs de voyage, de théâtre, de guerre, nostalgies de la famille, de l'amitié, de sa douce petite villa de Dagnente sur le lac au pied des Alpes.

La lyrique de Cavallotti n'est pas habillée selon le dernier patron de la mode littéraire : elle n'est ni styliste, ni décadente, ni symbolique, ni mystique ; elle est simplement mais profondément inspirée et sincère, pour sa substance, facile et modeste comme une improvisation pour ce qui est de la forme. Partant en dépit de la critique académique et strictement littéraire, le peuple au cœur bon et ingénu, enthousiaste et généreux, a eu toujours et aura encore Cavallotti parmi ses poètes les plus aimés et les plus admirés.

MARIO PILO.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Giù le armi*, almanach illustré pour la paix (neuvième année), avec articles et dessins par Loria, Ciampoli, Rossi, De Amicis, Moneta, Ada Negri, Lombroso, Buffa, Fogazzaro, Tassoni, Carcano, Novicow, Papafava, Ferrero, etc. L'almanach est publié au nombre de 50,000 exemplaires par la « Société internationale pour la paix. » — *La teoria socialistica di un abate del secolo XVIII*, par l'avocat Agostino Michelini, petite brochure de 97 pages, non sans intérêt pour l'histoire de l'idée socialiste dans le passé : Rocca S. Casciano, Cappelli, 1898. — *La Divina Commedia di Dante Alighieri illustrata nei luoghi e nelle persone*, par CORRADO RICCI. Milan, Hoepli, 1897. Grandiose commentaire graphique de notre poème national, par la photographie des lieux, des villes, des monuments, des personnages, des événements chantés par le poète, et dont la nature même ou l'art nous ont conservés les aspects primitifs : œuvre colossale d'une utilité extraordinaire pour les étudiants de Dante, et surtout pour les étrangers, pour lesquels elle équivaut presqu'à un voyage en Italie. — *Studi saggi e discorsi*, 421 pages, par GIOSUÉ CARDUCCI, dixième volume de l'édition définitive des œuvres de notre grand poète et historien de la littérature : on y parle d'arguments très variés, de Heine, d'Arioste, de Voltaire, de Manzoni, de Léopardi, de Rossetti, de Jaufré Rudel, de Plaute, comme de la République de St-Marino, du 20 septembre et du drapeau tricolore. Bologne, Zanichelli, 1898. — *La vita italiana nel Risorgimento* (1er volume 1815-1831), 220 pages, conférences par J. Del Lungo, G. Rovetta, E. Masi, F. Nitti, G. Biagi ; Florence, Bemporad, 1898. — *Il militarismo*, dix conférences, par GUGLIELMO FERRERO (très éloquentes), dont voici les titres : Paix et guerre à la fin du XIXe siècle; La Société militaire barbare ; La civilisation militaire ; La vie sociale dans les civilisations militaires ; La décadence et la ruine des empires militaires, l'empire ottoman ; Napoléon ; Militarisme et césarisme en France ; Le militarisme italien ; Le militarisme anglais et allemand ; Du passé à l'avenir. Milan, Trèves, 1898. — *La danse*, 230 pages avec 99 croquis, par P. GAVINA, manuel esthétique, historique, ethnographique, hygiénique et pratique de cet art, si à tort négligé par les écrivains et les théoriciens de la science du Beau. Milan, Hoepli, 1898. — *La vita, i tempi, le opere di Antonio Panizzi*, discours avec notes, documents et bibliographie très diligente (103 pages), par le prof. Enrico FRIGGERI, pour le 1er centenaire de la naissance de cet illustre exilé du duché de Modène, qui mourut en 1879 directeur général du British Museum. Belluno, Cavessago, 1898. — *La notte del Plenilunio*, par CORRADO ZACCHETTI, des chants rythmiques et métriques inspirés par l'amour de la famille et par la douleur pour la mort de la mère, l'un des meilleurs livres de vers de la jeune école italienne. Livorno, Giusti, 1898. — *Il libro delle imagini terrene*, par G. P. LUCINI, autres poésies symbolistes et décadentes, pleines de belles images classiques, d'obscurités et de mots rares. Milan, Galli, 1898. — *La commedia della giustizia*, par GIOVANNI SARAGAT, application pratique et documentée de la théorie du déterminisme économique aux mœurs judiciaires italiennes dont elle révèle courageusement les plaies et les perversions, le cynisme et la soumission aux intérêts de la classe dominante. Turin, Roux, 1897. — *Elementi del disegno e della pittura*, par JOHN RUSKIN, version, avec préface et notes de E. NICOLELLO, avec 48 il-

lustrations; Turin, Bocca frères, éditeurs. Rien à dire de nouveau sur ce livre profond et suggestif, tout vibrant de la religion du Beau et du culte de l'Art; mais il faut au moins signaler la belle et éloquente préface du traducteur, vraiment digne du sujet, le style de la version, qui ne laisse presque rien à regretter de la noble finesse de l'original, et la savante richesse des notes, très souvent tirées du « Traité de la peinture » de notre divin Léonard, et qui font de cette élégante édition italienne une œuvre presque nouvelle et en notable partie tout à fait originale — *Il protezionismo sociale contemporaneo*, par G. FIAMINGO. Ouvrage bourré de faits et de chiffres, écrit par un représentant de l'ancienne école pseudo-individualiste, qui n'admet point l'intervention de la loi en faveur du travailleur et réclame les sévérités du Code pénal contre lui. Vol. in-8 de 326 pages, Roux Frassati éditeur, Turin, 1896.

LIVRES DE LANGUE RUSSE

Les survivances préhistoriques, par P. LAVROFF. Vol. in-8. Genève 1898. — Il vient de paraître un nouveau livre du grand socialiste russe Pierre Lavroff. Il constitue un des volumes de toute une série d'études que L. se propose de publier sous le titre général de « Ebauche de l'évolution de la pensée humaine ». Le public français connaît déjà les idées fondamentales de l'auteur par une traduction d'une partie de ce même ouvrage, publiée par le *Devenir social* en 1896. Aussi nous bornerons-nous à donner uniquement le contenu du livre nouvellement paru. Un extrait en sera d'ailleurs donné dans l'*Humanité Nouvelle*.

Il est impossible de présenter un court exposé d'un ouvrage embrassant un domaine aussi vaste. On se rendra mieux compte de l'intérêt qu'il présente par une simple énumération des chapitres :

I. Eléments de vie et survivances dans la période historique. — II. Trois types des survivances de l'état sauvage. — III. Les modes et leurs initiateurs. — IV. Origine et manifestation des trois types des survivances de l'état sauvage. — V. Prédominance et développement dans la société de la technique et des formes économiques. — VI. Survivances des formes sociales des clans. — VII. Survivances psychiques. — VIII. Les types psychiques dépendant des formes coutumières typiques. — IX. Survivances et éléments de vie dans le domaine de la pensée esthétique. — X. Survivances dans le domaine des religions en général. — XI. Survivances des deux premières couches de croyances. — XII. Survivances du naturisme. — XIII Survivances de l'animisme et du fétichisme. — XIV. Survivances de la sorcellerie. — XV. Survivances dans la création des mythes et des symboles. — XVI. Survivances dans le domaine de la philosophie et de la science. — XVII. Lutte de la pensée de l'époque historique contre les survivances préhistoriques. M.... EFF.

CORRESPONDANCE

Mon cher ami,

Deux mots pour clore la discussion.

M. Merlino me reproche d'user d'imprécision *volontaire* à propos du « minimum de bien-être » qu'une société communiste libertaire pourrait, dès à présent, accorder à chaque individu. Je me permets de faire observer que j'ai *formellement* déclaré que ce minimum de bien-être correspondrait au moins au confortable des classes aisées. (1)

D'autre part, je ne puis *logiquement, scientifiquement*, prédire comment fonctionnera, dans ses détails, la Société future. Je crois qu'elle sera communiste au point de vue économique; libertaire (ou anarchique) au point de vue politique. Je pense que nos efforts doivent tendre vers sa réalisation. Et j'ose soutenir, avec quelque raison, qu'une Société conservant encore le Salariat (même modifié) et l'Autorité gouvernementale (même créée par le *referendum*) serait loin, fort loin, du communisme libertaire.

Bien à vous, A.-D. BANCEL.

(1) V. *Humanité Nouvelle*, n° VI, p. 706, ligne 18.

Administrateur-Gérant: GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

Pour paraître dans les prochains numéros

Les dessous de la Propagande chrétienne au premier siècle, par A. CHIRAC; *L'Anarchisme et le Mouvement social en Australie*, par J.-A. ANDREWS; *Un siècle de Révolutions*, par Léon DELBOS; *L'évolution du Socialisme*, par AMY-C. MORANT; *Objectifs révolutionnaires*, par GABRIEL DE LA SALLE; *Récits de ma grand' mère*, par André PETCHERSKY; *Les doctrines anarchistes et leur rapport avec le Communisme*, par I. BLOCH; *Le Mouvement anarchiste en Grande-Bretagne*, par J. PERRY; *Le Trade Unionisme et la Coopération*, par TOM MANN; *L'Inégalité naturelle*, par GRANT ALLEN; *Le Mouvement coopératif en France*, par A.-D. BANCEL; *La réoccupation de la Terre*, par Alfred Russel WALLACE; *Au nom de la loi*, par MACHTÈTE; *Lettres inédites*, de COLINS; *La Genèse du Socialiste Anarchiste*, par A. HAMON; *Le Socialisme en Pologne*, par ELEHARD ESSE; *Les Légendes Russes*, par N. NIKITINE; *Le Paganisme juif*, par A. F.; *Les Origines de la civilisation égyptienne*, par H. GALIMENT; *Comprendre et agir*, par P. LAVROFF; *Maguelone détruite*, par XAVIER DE RICARD; *La Mesure du temps*, par F. STACKELBERG; *L'école et l'apprentissage de la docilité*, par H. ROORDA VAN EYSINGA; *L'évolution du Darwinisme sociologique*, par un PROFESSEUR; *La Ville*, par LUCIEN JEAN; *Le Socialisme en Argentine*, par INGEGNIEROS; *La Mort des Sociétés*, par J. NOVICOW; *Expériences communistes*, par LADISLAS GUMPLOWICZ; *Giovanni Bovio et son œuvre*, par P. MAZZINI; *L'harmonie dans la vie*, par PIERRE KROPOTKINE; *Le crime*, par E. DE ROBERTY; *La nouvelle éthique sociale dans l'éducation*, par J. HUDRY MENOS; *Le gros lot*, par GUNNAR HEIBERG; *L'Amour comme facteur de l'Evolution*, par le Dr WOODS HUTCHINSON; *Dans le Jardin d'hiver*, par ROLAND DE MORÈS; *Le Socialisme et le problème monétaire jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, par G. DE GREEF; *Le génie devant la science contemporaine*, par JULES DALLEMAGNE; *Quelques objections au matérialisme économique*, par G. SOREL; *Sur la guerre*, par F. Pelloutier, etc., etc.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

L'HUMANITÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

		UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
Abonnements :	France et Belgique......	**12 fr.**	**7 fr.**	**1 fr. 25**
	Etranger (Union postale).	**15 fr.**	**8 fr.**	**1 fr. 50**

Les abonnements partent de Janvier et de Juillet.

FRANCE

Alger .... RUFF.
Dijon .... REY.
Lille .... TALANDIER.
Lyon .... MONNOT et BLANC.
Marseille .... AUBERTIN.
Montpellier ..... Kiosque du *Petit Marseillais.*
Nantes .... VIER. — VELOPÉ. — P. DUCHESNE fils.
Narbonne .... BORDA, Kiosque de la Mairie.
Nîmes .... THIBAUD. — LAVAGNE-PEYROT.
Roanne .... RIMAND.
Saint-Denis .... FOUCHÉ.
Toulon .... H. GALLIEN.

BELGIQUE

Concessionnaire général : Librairie Etrangère, SPINEUX ET Cie
62, rue Montagne-de-la-Cour, **Bruxelles**

Anvers .... O. FORST. — Librairie Néerlandaise
Bruxelles .... SPINEUX et Cie. — OFFICE DE PUBLICITÉ. — CASTAIGNE. — FALK fils. — RAMLOT. — ROZEZ.
Gand .... HOSTE. — VUYLSTEKE. — VERHEMIELÉ.
Liège .... J. BILLENS. — ED. GNUSÉ. — HENRY et Cie.
Mons .... LEICH.
Namur .... ROMAN.
Tournai .... VASSEUR. — DELMÉE.
Verviers .... GILON.

ÉTRANGER

Baltimore .... WITTE.
Berlin .... ASHER, et Cie.
Boston .... KOEHLER.
Bucarest .... SOTSCHEK et Cie.
Budapest .... KILIAN.
Buenos-Ayres .. Libreria Sociologica. — LIBRAIRIE FRANÇAISE. — Libreria JACOBSEN.
Cambridge ..... DEIGHTON BELL et Cie.
Chicago .... BRENTANO.
Constantinople. OTTO KEIL.
Florence .... BOCCA fratelli.
Genève .... STAPELMOHR.
La Haye .... BELINFANTE.
Le Caire .... DIEMER.
Leyde .... BRILLE.
Leipzig .... BROCKHAUS.
Lisbonne .... M. RODI. — FERIN et Cie.
Londres .... DAVID NUTT. — E. PELLETIER. — SAMPSON LOW, MARSTON et Cie. — A. SIEGLE. — KEGAN PAUL, TRENCH, TRUBNER et Cie. — ASHER et Cie.
Madrid .... FUENTES Y CAPDEVILLE
Mexico .... E. RUHLAND.
Milan .... Fratelli TRÈVES, libr. Int.
New-York .... STEIGER et Cie. — NYSSEN et PFEIFFER.
Oxford .... PARKER et Co.
Porto .... CENTRO de PUBLICAÇOES.
Philadelphie ... BLAKISTON.
Prague .... GROSMAN A SVOBODA. — TOPIC.
Rome .... LOESCHER.
Rotterdam ..... KRAMERS.
Routschouk .... GOULAPEIEFF.
Santiago .... IVENS.
Stockholm ...... SAMSON et WALLIN.
Sydney .... HOYER.
Turin .... C. CLAUSEN.
Vienne .... BROCKHAUS. — GÉROLD et Cie.
Zurich .... MEYER et ZELLER. — SANFTLEBEN, verlag.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

ANNÉE XI MAI-JUIN 1898

Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

PARIS

RÉDACTION: 5, Impasse de Béarn
ADMINISTRATION: Librairie de l'Art Social, 5, impasse de Béarn

Librairie C. REINWALD
SCHLEICHER frères, Editeurs
15, rue des Saints-Péres

BRUXELLES
1, rue de Lausanne
Librairie SPINEUX
62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO
France et Belgique...... 1 fr. 25
Étranger................ 1 fr. 50

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement en un volume in-8 d'au moins 128 pages

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, s'adresser à Paris, 5, Impasse de Béarn.

ABONNEMENTS :

	Un an	Six mois
France et Belgique	12 francs	7 francs
Etranger (Union postale) . . .	15 francs	8 francs

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociales, physique, chimique, naturelles, de philosophie, d'histoire, de critiques sociale, politique, littéraire, artistique, musicale, des nouvelles, des vers, des contes, dûs aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a régulièrement une chronique littéraire, une revue des revues de toutes langues, une revue des livres, une vie littéraire, une vie sociale et politique. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique et artistique de tous les pays.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Henri Albert; Grant Allen ; Ch. Andler ; J. Baissac ; A.-D. Bancel ; L. Bazalgette ; I. Bloch ; J. Borchardt ; Fréderic Borde ; C. Brunellière ; E. Carpenter ; M. Charnay ; A. Chirac ; Judith Cladel ; N. Colajanni ; V[te] de Colleville ; C. Cornelissen ; J. Coucke ; Benedetto Croce ; J. Dallemagne ; Victor Dave ; Armand Dayot ; A. Debski ; G. De Greef ; Gabriel De La Salle ; Léon Delbos ; Pierre Delsol ; Célestin Demblon ; H. Denis ; Agathon De Potter ; Désiré Descamps ; Jules Destrée ; Ch. Détré ; P. Deutscher ; P. Dorado ; Holger Drachmann ; L. Dumont ; G. Eekhoud ; Havelock Ellis ; Emilio ; G. Ferrero ; E. Ferri ; H. Fèvre ; André Fontainas ; P. Fort ; Ed. Fuchs ; Patrick Geddes ; G. Geffroy ; Ch. Gide ; Paul Gille ; John Glasse ; Urbain Gohier ; J. Grave ; Ladislas Gumplowicz ; Guy-Valvor ; L. Hennebicq ; M[me] A. Henry ; A.-F. Hérold ; Paul-Armand Hirsch ; M[me] J. Hudry-Menos ; Ibsen ; Théodore Jean ; L. Jerrold ; G. Khnopff ; P. Kropotkine ; Hubert Lagardelle ; A. Lantoine ; D[r] Laupts ; P. Lavroff ; James Leakey ; G. Lejeal ; C. Lemonnier ; Hipp. Lencou ; C. Letourneau ; Magalhaes Lima ; A.-N. Loock ; A. Loria ; Marcel Luguet ; Ch. Malato ; Marie Mali ; Tom Mann ; Roland de Marès ; R. Mella ; S. Merlino ; J. Mesnil ; Tyge Moeller ; Monseur ; Amy-C. Morant ; Eug. Morel ; Charles Morice ; Louis Mullem ; Nadar ; M. Nettlau ; Domela Nieuwenhuis ; Nikitine ; J. Novicow ; E. Nys ; F. et M. Pelloutier ; J. Perry ; Edmond Picard ; M. Pilo ; Yvanhoe Rambosson ; Elie et Elisée Reclus ; L. Remy ; L. Retté ; J.-M. Robertson ; E. de Roberty ; Clémence Royer ; A. Ruijters ; A. Savine ; Savioz ; Robert Scheffer ; D[r] E. Segard ; L. de Seilhac ; Bernard Shaw ; Sibiriak ; G. Sorel ; Sorgue ; Robert de Souza ; Fred. Stackelberg ; C.-N. Starcke ; Marie Stromberg ; Eug. Thébault ; Léon Tolstoï ; G. Treille ; H. Vandeputte ; H. Vandevelde ; E. Vandervelde ; Van Kol (Rienzi) ; E. Verhaeren ; P. Verheyden ; E. Vinck ; A. Russel Wallace ; Walter-Jourde ; L. Winiarski ; Fritz de Zepelin, etc.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. Les manuscrits non insérés sont rendus.

LES MODES ET LEURS INITIATEURS[1]

Variabilité des motifs. — Apparition et disparition des modes. — Reflexes de différentes sortes. — La coutume et la mode. — (Epoques d'emprunts). — Les initiateurs des modes.

La paresse de la pensée du sauvage ne se borne pas à faire naître en lui la tendance à vivre selon la coutume : elle le rend incapable de réfléchir et de donner son appréciation sur tout nouveau motif qui se présente à lui. Il en résulte une *variabilité* irraisonnée, dans les limites de la coutume, des mobiles personnels et une égale inconséquence aussi bien dans l'apparition que dans la disparition des *modes* embrassant un nombre d'individus plus ou moins grand. Elles constituent un caractère tout aussi essentiel de l'état sauvage. Ce phénomène de la psychologie collective s'observe à toutes les époques historiques ayant laissé des témoignages suffisamment complets de leur vie sociale. Il présente des analogies avec certains autres processus psychologiques plus rares, mais qui nous frappent dans les collectivités davantage. Ainsi, il semble juste de comparer ce phénomène d'obéissance irraisonnée à une mode à ces élans soudains d'enthousiasme ou de cruauté, à ces émotions d'un caractère élevé ou au contraire féroce, qu'on peut quelquefois observer dans la *foule*. Dans ces moments elle se constitue soudainement sur la base d'un processus émotionnel en un tout solidaire, sans que cette solidarité émotionnelle apporte à la

(1) Chapitre III des *Survivances préhistoriques*. Volume in-8° qui vient de paraître à Genève en langue russe.

foule agitée ces caractères d'organisme social qui, à différentes époques, ont permis l'organisation solide des clans, des nations, des états et des collectivités idéales. Un autre phénomène analogue est donné par les hauts et les bas de l'énergie sociale et les symptômes de découragement épidémique qu'on observe aussi bien chez les peuples non historiques (qui actuellement disparaissent pour la plupart) que — de temps à autre — dans les pays se trouvant en plein processus de la vie historique. Mais ce phénomène est caractérisé par ce fait que les contemporains de cet état d'esprit collectif ne lui trouvent pas de cause suffisante et que les historiens de l'époque ne peuvent éclaircir ou deviner cette cause qu'à l'aide d'hypothèses artificiellement construites.

L'apparition et la disparition des modes présente, à tous les degrés de la civilisation, une question psychologique assez complexe. Il est difficile d'établir avec quelque certitude comment la tendance dominante des sauvages à se soumettre en tout à la coutume nationale a permis au début l'apparition et la succession de nouvelles modes dans presque toutes les sphères de la vie coutumière. Cependant l'observation des sauvages inférieurs actuels nous conduit à conclure que l'apparition et l'existence plus ou moins longue de modes, faisant ensuite place à d'autres, est un phénomène pouvant avoir lieu dès les civilisations coutumières très anciennes et très élémentaires. Cette variabilité irraisonnée des motifs et des actes rapproche le sauvage de l'enfant de toutes les civilisations. Peut-être pour résoudre cette question, est-il possible d'invoquer les processus des reflexes organiques propres à tout être vivant, comme nous les invoquons pour tout le vaste domaine d'actes qui sont étrangers à tout raisonnement, mais ne sont néanmoins conditionnés ni par la coutume sociale ni par l'habitude individuelle.

Ces reflexes ont lieu dans toutes les sphères de la vie humaine, aussi bien individuelle que collective. Mais les reflexes collectifs peuvent prendre un caractère plus ou moins sociologique suivant leur degré de stabilité et suivant qu'ils sont plus ou moins compris comme communs à tous les individus dans lesquels ils ont lieu simultanément. A ce point de vue, les reflexes collectifs présentent trois groupes, très différents quant à leur importance. Les reflexes du premier groupe restent individuels (tels l'état d'esprit et les applaudissements provoqués par un orateur ou un acteur, l'attention attirée par un fait divers etc.), ils peuvent ne pas se répéter et n'ont alors

aucune conséquence au point de vue des coutumes sociales. Dans d'autres conditions les reflexes acquièrent d'un côté plus de stabilité et de l'autre provoquent un ensemble d'actes plus compliqué, qui non seulement peut avoir lieu simultanément pour un grand nombre d'individus, mais encore peut aussi être compris comme action collective. Par la suggestion et l'imitation ces reflexes peuvent s'étendre à un nombre plus ou moins considérable de personnes. C'est ainsi précisément que se forment les différentes modes à tous les degrés de la civilisation coutumière. C'est ainsi également que se forment plus tard, dans les temps historiques, les tendances à la mode du travail de la pensée; c'est à ce même groupe de reflexes qu'appartiennent les manifestations collectives des sentiments de la foule dans les moments d'émotion plus puissante, manifestations qu'on observe souvent aussi bien dans les temps préhistoriques que dans l'histoire et que nous venons de mentionner. Enfin, le troisième groupe de reflexes, qui, dans certaines conditions, acquièrent une stabilité encore plus grande, possède un rôle sociologique déterminé. Il peut, soit former l'instinct irraisonné qui se transmet par l'hérédité et constitue tout le domaine énorme des *survivances* de la civilisation coutumière et de la coutume établie, soit se rattacher, à tort ou à raison, dans les individus éveillés à la vie historique, à leur besoin de développement, à leur idéal individuel et social. Il devient ainsi pour l'individu, le groupe d'intellectuels ou l'organisme social tout entier, un moteur historique.

En laissant de côté d'une part ceux de ces phénomènes qui n'entraînent aucune conséquence et, d'autre part, le petit nombre de ceux qui s'élaborent en moteurs historiques, nous avons devant nous deux domaines très vastes: les *coutumes* héritées et les *modes* variables — qui, tous les deux, remontent également aux formes préhistoriques de la civilisation coutumière et présentent également des séries de survivances. Si la vie selon la coutume forme le trait caractéristique des groupes humains restés en dehors de l'histoire — comme peuples préhistoriques, comme déshérités de la civilisation ou comme sauvages civilisés, — le passage irréfléchi ou simplement dépourvu de toute raison d'une mode à une autre dans le domaine des formes sociales, d'un goût esthétique à un autre, ou même d'une tendance de la pensée philosophique à une autre, est particulièrement propre aux sauvages des civilisations coutumières supérieures. Le soin de ne pas être en retard sur les autres dans la forme du gilet devenu subitement à la mode,

dans l'ornement du chapeau, dans l'admiration devant un romancier ou un maestro à la mode — quelquefois véritablement un grand homme, mais aussi souvent une nullité — tel le voltairianisme, à la mode en 1780, ou le pessimisme et struggle for lifeisme en 1895 — tout cela constitue pour la civilisation européenne moderne un phénomène analogue à celui que nous observons chez les papous, dans les formes si variées — non seulement dans les différents clans, mais aussi chez les différents individus — de leur chevelure, ou chez les chamans de la Sibérie, avec leur rivalité dans les chants et les rites magiques.

Chez les peuples qui font le passage de la vie préhistorique à la vie historique sous l'influence des civilisations étrangères, ces traits de variabilité peuvent quelquefois prendre le caractère de moteurs historiques. Ainsi, d'après quelques historiens modernes, la succession rapide de motifs et d'états psychiques au moyen âge a été peut-être la raison principale des discordes et de l'instabilité du régime féodal ; et cette succession, nous devons l'attribuer à l'influence puissante exercée sur les phénomènes de la civilisation coutumière d'un pays donné à une époque donnée par la survivance plus ou moins forte des traditions antiques dans une nation voisine, l'installation plus ou moins stable dans cette nation des coutumes de l'Eglise ou la stabilité du régime préhistorique de la vie.

Un phénomène curieux peut être constaté dans l'apparition et l'extension des modes : dans le milieu des sauvages civilisés, notamment dans les sphères se rattachant entièrement aux survivances de l'état sauvage, apparaissent en quelque sorte des *initiateurs de modes*. Ce phénomène, croyons-nous, peut être expliqué de la façon suivante : une société historique renferme dans son sein des intellectuels ayant élaboré en eux non seulement une tendance au développement, mais un individualisme conscient, une tendance à l'initiative ; la présence même de ces initiateurs de la civilisation exerce une influence invincible sur la majorité des sauvages civilisés, incapables de se créer un idéal de vie pouvant contribuer à leur développement et encore moins capables de s'en inspirer dans leur activité. Beaucoup d'entre eux cependant sont capables d'imitation, et l'influence dont nous parlons se manifeste en ce que la majorité formée de sauvages civilisés élabore continuellement dans son sein des personnes tendant consciemment à devenir des *types à la mode*, des initiateurs des courants et engouements à la mode. Les uns créent une coiffure qui, pendant toute une saison, règne dans les bals des capitales européennes ; d'autres inventent quelque terme du jargon boulevardier ou quelque refrain d'une chanson légère, auquel une année

après personne ne s'intéressera ; d'autres enfin exercent une influence plus néfaste : leur « décadence » et leurs traits « fin de siècle » se reflètent dans l'art et la philosophie comme une lèpre envahissant une société malade. Les gens myopes vont même jusqu'à comparer ces créateurs des types à la mode dans le domaine de la coutume et de la pensée à ces grands hommes qui se donnent pour tâche d'éclaircir un idéal contribuant au développement, la manière de comprendre une beauté pleine de sens ou un acte d'héroïsme moral.

Mais tous ces rois et toutes ces reines des modes, ces législateurs du jargon boulevardier, ceux qui donnent la contagion du non-sens aux œuvres de la pensée artistique ou généralisatrice portent sur eux un cachet indélébile : les formes de la vie et de la pensée dues à leur initiative n'ont, toutes sans exception, rien de commun avec les problèmes du développement et du progrès, ni dans le sens d'une extension et d'un éclaircissement des processus conscients de l'individu, ni dans celui de l'extension et de l'accroissement de la solidarité entre les hommes. L'initiative exercée dans le domaine des modes manifeste toujours une tendance à entraver le développement normal de l'individu et de la société, à paralyser l'initiative des individus vivant une vie historique et réduire le processus du progrès civilisateur à une succession, vide de tout sens, de formes ne dépassant pas le niveau des sauvages civilisés. Les serviteurs du progrès doivent lutter contre la dégénération produite par *cette* forme de survivance de la période préhistorique avec autant d'obstination qu'ils doivent mettre à diminuer le nombre de déshérités de la civilisation et de sauvages civilisés, en éveillant les générations grandissantes au besoin du développement.

La coutume et la mode forment les sources de deux types psychiques, survivances de l'état sauvage dans les périodes historiques. Mais leur rôle dans le processus du développement en général est trop considérable pour ne pas laisser des traces dans les intellectuels des périodes postérieures, comme le font le motif de l'extension de la solidarité au dépens du développement individuel et du développement individuel au dépens de la solidarité, qui apparaissent dans l'alternance d'époques de création d'une nouvelle civilisation coutumière stable et d'époques de transition. Dans certaines sociétés, dans certaines nations, nous constatons que parmi les intellectuels prédominent les groupes qui, une fois en possession d'un certain plan d'action et de certains moyens de tactique en vue de ce développement dont le besoin les pousse, sont enclins à tenir à ce plan et à cette tactique avec une insistance particulière, même s'ils deviennent surannés, les transformant ainsi en une sorte de *coutume* non soumise à la critique (tel est le type allemand des intellectuels de notre temps, même parmi les socialistes). D'autres sociétés, d'autres nations nous montrent au contraire qu'à chaque phase, atteinte

dans la lutte pour le développement, prédomine la tendance non pas à élaborer aussi complètement qu'on peut tous les moyens de lutte possibles, et utiles à cette phase, mais à passer le plus rapidement et le plus énergiquement possible à une phase nouvelle, avec ses problèmes nouveaux, même si ces problèmes sont encore dépourvus de base solide ; l'ensemble des moyens de lutte pour le développement rappelle ici les *modes* des sauvages civilisés (tel est le type français des intellectuels qu'on observe également au sein du mouvement socialiste). Ces deux types d'intellectuels vivant d'une vie historique peuvent présenter — et présentent en effet — des éléments très utiles au progrès, tant qu'ils n'oppriment pas le travail de la pensée critique et ne deviennent pas des phénomènes pathologiques.

PIERRE LAVROFF.

LE MIROIR

A CH. BAUDELAIRE

Alcove aux lourds parfums où de doctes Lesbiennes,
Sous la molle langueur des nocturnes cieux clairs,
Couvrent éperdument leurs frisonnantes chairs
Du lubrique tissu des caresses anciennes ;

Hôpital blême et morne, au silence cassé
Par la toux, les soupirs, les hoquets et les râles,
Où la prière, et la douceur des soleils pâles
Raffermissent parfois le pauvre cœur lassé ;

Cité de sang, cité d'ennui, cité de fange
Où le vice se vautre à chaque carrefour,
Tandis que pour sonner la diane du jour
Bée en l'immensité la trompette de l'ange ;

Ton livre, ô génial poète, est le miroir
Reflétant à nos yeux, race chue aux abîmes,
L'orgueil de nos péchés, la pourpre de nos crimes,
— Tel un couchant tragique en l'eau triste du soir.

Auguste VIERSET.

LES JUIFS AU MOYEN AGE[1]

Sur le vaste champ que l'Europe médiévale offre à l'activité humaine, le rôle d'intermédiaires et de courtiers est surtout rempli par le juif et par le marchand italien, le « Lombard ».

Pendant des siècles, l'histoire du peuple juif se résume en quelques mots ; il est envié, haï, spolié, persécuté. Bien courtes sont les époques, bien rares sont les pays où la tolérance lui permet de développer en paix ses qualités laborieuses. Malgré tout, il persévère, il travaille, il espère.

L'action juive sur l'Europe est antérieure à notre ère. Les îles de la Grèce, la Grèce elle-même avaient des communautés israélites plus d'un siècle avant J.-C., et en l'an 140, la sybille d'Alexandrie représentait le peuple hébreu comme « remplissant les terres et les mers ». Rome avait été abordée et des associations juives s'étaient établies dans la plupart des villes importantes de l'Occident. Toutes ces communes étaient en rapports continuels ; l'idée religieuse les reliait et aux points de contact qu'elles offraient se rattachaient par de multiples liens les intérêts matériels. Les guerres de Judée et la destruction de Jérusalem en l'an 70 de notre ère amenèrent la dispersion du peuple et par conséquent l'expansion des forces qu'il portait en lui.

Quand le christianisme vainqueur domina l'empire, diverses incapacités frappèrent les Juifs qui furent notamment déclarés inadmissibles aux fonctions publiques ; mais, comme on l'a fait observer, la répulsion contre eux n'allait pas jusqu'à la violence ; les tenir à l'écart, telle était la pensée dont s'inspi-

(1) Extrait des « *Recherches sur l'histoire de l'Economie politique* » à paraître prochainement (A. Castaigne, Bruxelles, et Fontemoing, Paris, éditeurs).

rait la législation (1). Aussi, leur situation économique ne fut-elle point trop défavorable ; on les voit établis dans les centres commerçants, comme du reste les Syriens. Narbonne, Marseille, Arles, Gênes, Naples, Palerme furent le siège préféré de leurs opérations. Leur génie de l'association les servait à merveille : au loin s'étendaient leurs communications ; ils possédaient ce que n'avaient pas les chrétiens, leurs correspondants en pays étrangers, leurs hommes sûrs, prêts à exécuter fidèlement leurs ordres comme ils remplissaient les mandats que leur confiaient leurs coreligionnaires. Ils circulaient et voyageaient ; ils parcouraient presque tous les pays du monde connu. Un écrivain arabe, Ibn Khordadbéh, en témoigne au milieu du IXe siècle : de l'Espagne jusqu'à la Chine, il existait une série de communautés juives s'enchaînant les unes aux autres pour ainsi dire sans interruption.

L'intolérance se manifesta avec violence dans plusieurs des royaumes fondés par les Barbares. En France, le clergé inspira, dès le VIIe siècle, des édits tendant à faire baptiser de force les Israélites. En Espagne, les conciles de Tolède leur interdirent toute alliance et tout commerce avec les chrétiens et les obligèrent à recevoir le baptême. Dans ce dernier pays cependant, les Juifs parvinrent, sous certains rois du XIIe siècle, à obtenir une réelle liberté civile. Mais, ce fut là une exception.

Au surplus, les circonstances créaient peu à peu une situation spéciale. Dans tout l'Occident, le commerce de l'argent, le maniement des capitaux, le prêt à intérêt se trouvèrent, à un moment donné, l'attribution presque exclusive des Juifs, parce que la puissance laïque et la puissance ecclésiastique frappaient les chrétiens qui osaient se livrer à ce négoce et à ces opérations et que les gouvernements agissaient comme s'ils avaient voulu renfermer les Juifs dans la pratique de l'usure en leur fermant toute autre profession. L'acquisition de la propriété immobilière leur était interdite partout, sauf, à certaines époques, dans le midi de la France et en Espagne. Les corporations et les métiers leur étaient fermés et ils se trouvaient exclus ainsi de toute activité industrielle et manufacturière. Cependant, dès qu'ils se trouvaient placés sous la commune loi, ils s'assimilaient aisément à la population chrétienne. Au sujet des Juifs français, on constate qu'avant les persécutions du XIIIe siècle, leurs occupations étaient les mêmes que celles des autres habitants du pays. « Ils cultivaient la terre, dit

(1) P. VIOLLET, *Précis de l'histoire du droit français*, p. 302.

Renan, étaient agriculteurs, vignerons. Tout est changé au XIV[e] siècle. L'Israélite ne possède plus que l'argent (1) ».

On a fait ressortir différents traits généraux du moyen âge : la rareté du numéraire, l'état de gêne des propriétaires fonciers, le fait que l'usure pénétra presque toutes les classes de la société. La remarque est notamment faite par M. Delisle qui l'étaie de preuves. Comme il le dit, personne n'ignore la misère où étaient plongés les plus grands seigneurs. Au XII[e] et au XIII[e] siècle, bien peu de chevaliers auraient pu s'associer aux guerres saintes s'ils eussent été réduits à leurs propres ressources. La plupart ne partaient qu'après avoir imploré la générosité des religieux établis sur leurs domaines (2). Il y avait les capitaux des bourgeois ; mais ceux-ci étaient immobilisés par les dispositions législatives sur l'usure. Seuls les Israélites pouvaient prêter. L'autorité donnait le privilège ou plutôt l'exploitait, mettant au besoin des restrictions ou expiant le péché qu'elle commettait par l'annulation totale ou partielle des créances, par les extorsions, par les confiscations, par l'expulsion. Une concession faite aux Juifs de Normandie par Philippe-Auguste contient notamment diverses défenses ; ils ne peuvent pas prêter aux ouvriers, tels que les laboureurs, les cordonniers, les charpentiers, qui n'ont d'autre ressource que le travail de leurs mains ; ils ne doivent prendre en gage ni le fer, ni les animaux, ni la charrue, ni le blé qui n'est pas encore vanné.

Une théorie juridique fut introduite ; le Juif fut considéré comme *servus* du roi ou du seigneur ; il ne pouvait dès lors être propriétaire ; son maître, roi ou seigneur, disposait de tout ce qui avait l'apparence d'être une propriété. Saint Thomas d'Aquin consacra cette thèse par sa grande autorité.

En fait, sur une partie étendue du monde féodal, on vit chaque seigneur avoir son Juif, comme il avait son tisserand, son forgeron. Le Juif était une véritable propriété qui s'inféodait, se vendait (3).

En certains pays, les Juifs ne faisaient pas seulement le prêt d'argent et le commerce des métaux précieux, ils avaient entre les mains le trafic des objets de luxe, de la soie, des épices ; ils vendaient par l'intermédiaire des boutiquiers nombre d'articles qu'ils achetaient en gros sur les marchés de l'Orient.

(1) E. RENAN, *Les écrivains juifs français du XIV[e] siècle*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXXI, p. 736.

(2) L. DELISLE, *Etude sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*, p. 194.

(3) PIGEONNEAU, *Histoire du commerce de la France*, t. I. p. 104.

Le midi de la France leur fut hospitalier jusqu'à la proscription qui les frappa sous Philippe le Bel; sur son sol surtout se développa leur industrieuse activité. Ils y formaient des communautés riches et puissantes qui parvinrent à faire obtenir à leurs membres des fonctions publiques. Ce fut le cas en Languedoc et en Provence, malgré l'opposition constante du clergé. Ailleurs, ils s'étaient fait concéder une situation privilégiée. En Espagne, sous plusieurs rois du XIIe siècle, les Juifs furent jugés par leurs rabbins et conformément à leurs lois. En Navarre, ils avaient leur administration propre. Les Juifs de Venise jouissaient d'une grande sécurité.

Malheureusement la dignité humaine souffrait. On isola les Israélites, on leur imposa le port de marques distinctives dans le costume, on les séquestra dans des quartiers dont ils ne pouvaient s'absenter pour un temps quelque peu long. Ainsi, pour citer un exemple, les Juifs de Venise s'étaient vu assigner pour résidence l'îlot de Saint-Jérôme et dans leur quartier appelé Ghetto, un fonctionnaire public surveillait les opérations financières des habitants, vérifiait toutes les reconnaissances de prêt et examinait si l'on n'avait pas abusé des gens tombés dans le besoin.

La situation des Israélites en Angleterre était celle de véritables « meubles » appartenant au roi; ils n'avaient rien en propre; ce qu'ils possédaient était au souverain; ce qui leur était dû était en réalité dû au roi. Le roi organisait l'usure, la systématisait; les Juifs étaient ses instruments; l'historien Guillaume de Newbury les appelle les « usuriers royaux ».

Les Juifs d'Angleterre étaient constitués en communautés sur les affaires desquelles les fonctionnaires royaux, les *Custodes* ou *judiciarii judœorum*, avaient juridiction. Des ressources abondantes en étaient tirées. Il y avait les taxes, imposées selon le bon plaisir du roi, et les amendes. Aux émeutes de 1190 qui se terminèrent par l'odieux massacre d'York, les reconnaissances trouvées en la possession des Juifs avaient été brûlées aussi bien que leurs copies enregistrées qui reposaient dans le trésor de la cathédrale; le roi, héritier légal de tout Juif, n'avait pu faire valoir ses droits contre les débiteurs; aussi institua-t-on un office spécial où note fut dorénavant tenue de toutes les affaires traitées.

Les ressources des Juifs sont connues approximativement dans l'histoire des finances publiques de l'Angleterre. En 1187, on évalue leur richesse mobilière à 240,000 livres, contre 700,000 livres, fortune mobilière des autres habitants du

royaume. Ils paient environ 3,000 livres au roi, dont tout le revenu n'atteint pas 35,000 livres.

La persécution sévit dans tous les pays. Le point de départ du mouvement semble même pouvoir être fixé; c'est de l'empire byzantin que le signal serait venu. Quoi qu'il en soit, en Italie, des mesures cruelles apparaissent dès le XIe siècle, et pendant près de quatre cents ans on assiste, dans les autres contrées d'Occident, à des explosions violentes.

Les services rendus par la race sont là cependant qui attestent ses grandes qualités. Dans l'ordre économique, en dehors du mouvement imprimé aux affaires par leur esprit entreprenant et du fait qu'ils ont contribué à faire de l'exercice du commerce une profession, il est permis d'invoquer l'aide puissante que les Juifs ont apportée au développement de la notion du crédit; on peut mentionner plus d'un principe qui, grâce à eux, pénétra dans les usages commerciaux et partant dans notre droit commercial moderne, et imprima aux transactions du négoce un caractère de stabilité et d'irrévocabilité.

Dans l'ordre intellectuel leur intervention fut précieuse. Les Juifs d'Espagne ont provoqué un retour offensif de la liberté d'examen contre les tendances autoritaires du catholicisme romain; des hommes illustres, Aben-Ezra de Tolède, Avicebron de Malaga et surtout l'illustre Maïmonide de Cordoue ont réveillé l'esprit rationaliste. Une partie de la France a été, du XIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe siècle, un foyer scientifique. C'est là, autant qu'en Espagne, que par le travail d'interprétation, de commentaire, de traduction des ouvrages des savants musulmans et, grâce à ces ouvrages, les écrits et les traditions des écoles grecques ont été communiqués à l'Europe. Philosophie, médecine, physique, astronomie, mathématiques ont fait l'objet d'études originales parfois, neuves souvent pour les chrétiens auxquels l'éducation scolastique n'apportait que d'insuffisantes connaissances. Renan montre cette activité littéraire des Juifs de France se manifestant dès le XIe siècle dans les riches juiveries que les foires et le commerce entretiennent dans les domaines des comtes de Champagne; il rappelle l'activité des écoles du Midi, les versions en hébreu rabbinique que font les Israélites venus d'Espagne; il mentionne au sein même de la société juive les luttes entre le libre examen et le traditionalisme dogmatique. Grâce aux Israélites, le nord et l'ouest de l'Europe purent même se tenir au courant des travaux scientifiques du monde musulman.

Les Juifs furent expulsés d'Angleterre en 1290; une tradi-

tion veut toutefois que les mesures ne furent point appliquées avec rigueur et que l'expulsion ne se produisit qu'en 1358. Ce serait le gouvernement de Cromwell qui aurait accueilli de nouveau l'élément israélite en mettant fin à la longue période de mise hors la loi. Notons-le, à partir de cette dernière époque, le droit anglais n'établit d'autre incapacité pour les Israélites que celle de l'iniation aux fonctions, initiation religieuse par le fait de la prestation de serment selon la formule chrétienne : toute la lutte parlementaire pour l'émancipation des Juifs se livra ainsi autour des termes mêmes de ce serment.

En France, l'arrestation de tous les Juifs est ordonnée à différentes reprises. En 1181, ils sont dépouillés de leurs biens et de leurs créances. En 1197, ils sont rappelés. Expulsions et rappels se reproduisent au siècle suivant. Proscrits en 1306, les Juifs sont de nouveau frappés en 1311 et en 1312. Cette fois, Philippe le Bel chasse à la fois les Juifs et les Lombards. Les proscrits peuvent rentrer au commencement du règne de Louis X ; l'autorisation s'étend sur un terme de neuf ans. Sous Philippe V, persécutions et massacres. En 1359 rappel ; concession de la sauvegarde royale ; exemption des impôts. En 1410, expulsion définitive. La rivalité et la concurrence entre Juifs et Lombards qui avaient commencé depuis longtemps se terminèrent par le triomphe des derniers. Les Lombards avaient l'appui de leurs gouvernements italiens ; dans les villes de France où ils se fixaient, ils élisaient les chefs de leurs communautés ; ils obtenaient aisément l'autorisation de prêter à des intérêts usuraires en réalité, mais licites par fiction puisque la concession royale les couvrait.

Les deux derniers tiers du xve siècle sont marqués dans l'histoire de l'Allemagne par des mesures de spoliation et d'expulsion. Point de contrée, point de ville, pour ainsi dire, qui fasse exception. Un des résultats ne tarde pas à se manifester : pour remplacer les boutiques des Israélites, des banques sont créées par des chrétiens et bientôt les directeurs des grandes compagnies sont accusés d'usure et d'extorsion inique; comme les Juifs ils encourent les haines populaires ; un reproche terrible leur est fait; on leur impute le crime d'accaparer les denrées de première nécessité.

En Espagne, les haines populaires avaient éclaté à la fin du xive siècle. Assez longtemps les gouvernements osèrent résister. En Castille, au milieu du xve siècle, les Juifs furent même mis sous la sauvegarde royale et les grands vassaux se virent

invités à les traiter avec humanité. A la fin du XVI[e] siècle, l'Inquisition agit contre les Israélites. En 1492, le gouvernement de Ferdinand et d'Isabelle prit des mesures atroces. Le baptême fut déclaré obligatoire ; tout Juif qui refusait de s'y soumettre était tenu de quitter le royaume dans un délai de trois mois; la sanction était la mort et la confiscation. Ceux qui refusaient d'abjurer devaient se trouver, jusqu'au départ, sous la protection de la couronne ; ils étaient libres de disposer de leur fortune et de l'emporter en lettres de change, mais non en or ou en argent. C'était la confiscation déguisée. Le nombre des proscrits a été évalué à deux ou trois cent mille. Quatre-vingt mille cherchèrent à travers le Portugal un passage vers l'Afrique : il leur fut vendu par le roi Jean II à raison de huit écus d'or par tête. Les malheureux qui ne purent s'embarquer furent réduits en servitude. Des milliers d'autres se firent transporter vers l'Italie ; beaucoup furent massacrés sur les navires. « Le reste, dit Rosseenw Saint-Hilaire, se dispersa en France, en Angleterre et jusqu'au fond du Levant. »

ERNEST NYS.

LE GROS LOT[1]

à EDMOND PICARD, *hommage des traducteurs.*

PERSONNAGES :

HALLER.
Mme HALLER sa mère.
Le ministre d'Etat (président du Conseil des ministres).
ILKA, nièce du ministre.
KRISTINE.
Docteur ADOLF.
WANKE, homme de lettres.
BORCH, HERRING, } étudiants.
HJORTH, OLE EDWARD, } ouvriers.
EJER, avocat.
STORM.
FISHER, littérateur.
JANSEN, cordonnier.
Un ex-ministre d'Etat.
Mme BORCH.
Un lieutenant de police.
MEYER, garçon de café.
Un facteur du télégraphe.
Un orateur, un président et plusieurs membres d'une réunion révolutionnaire au 1er acte.
Ouvriers, étudiants, domestiques et agents de police.

L'action se passe de nos jours dans une grande ville.

ACTE Ier

La scène représente un vaste jardin public planté d'arbres séculaires. Au fond se dresse une maison dont la véranda (ou jardin d'hiver) est tournée vers le public ; çà et là des mâts ornés de drapeaux ; des lanternes vénitiennes, des torches sont disposées de façon à pouvoir être promptement allumées.

Le jardin public est coupé devant et à droite d'une partie réservée à des invités.

Des agents de police circulent par moment.

Des garçons de restaurant en habit traversent de temps à autre la scène et la véranda pour pénétrer à l'intérieur de la maison. Ils sont porteurs de grands plats, de paniers de vins, et de chansons imprimées pour la circonstance.

Des facteurs apportant des télégrammes, des associations précédées de drapeaux qui sont déposés devant la véranda, viennent aussi.

(1) Pièce en cinq actes, traduite du norwégien d'après l'édition originale de Copenhague 1895, par le vicomte de Colleville et F. de Zepelin.

Un homme petit, bossu et singulier est assis à droite en avant de la scène, dans la partie non réservée, c'est Storm.

Puis le poète Wanke, le docteur Adolf, les étudiants Borch, Herring, Haller et plusieurs jeunes gens font leur entrée.

BORCH, s'adressant à Haller. — Enchanté de vous rencontrer. — Personne que vous ne connaissiez ici? — Ah! pardon, permettez! (présentant) Monsieur Haller, étudiant. — Monsieur Herring un homme de sport... (saluts). Mais pourquoi ne venez-vous donc jamais nous retrouver, c'est absurde! On ne vous voit pas!

Le Docteur ADOLF. — M. Haller a bien raison, notre société ne vaut vraiment pas la peine qu'on la recherche.

BORCH, riant à Haller. — Vous voyez, il est toujours aussi pessimiste..

WANKE (à un domestique qui court au fond de la scène). — Garçon!

LE DOMESTIQUE. — Je ne puis vous servir, messieurs, je vais vous envoyer quelqu'un.

WANKE. — Que dit-il, mais il est fou! (s'adressant à un autre garçon). Psst! Meyer! Ne reconnaissez-vous plus vos clients accoutumés.

MEYER (s'approchant). — Pardonnez-moi, M. Wanke, je suis à vous de suite (il s'éloigne).

WANKE. — Tonnerre de Dieu! Que se passe-t-il donc d'anormal?

STORM (d'une voix tranquille). — On gave les gaillards qui sont enfermés là (il montre la maison), afin qu'ils ne se dévorent pas les uns les autres. Ah! Ah!

ADOLF. — Puis-je savoir à quoi vous faites allusion?

STORM. — Oui! A toute l'écume qui est là-dedans.

WANKE. — L'écume?

STORM. — Certainement! *L'écume* qui se tient à la surface, mais qui deviendrait vite la *lie,* si on renversait la bouteille. Ah! ah! ah!

WANKE. — Soyez moins énigmatique, je vous en prie!

STORM. — Eh bien! C'est la direction de la comédie nationale qui festoie.

MEYER (arrivant enfin). — Ces messieurs désirent? — Que ces messieurs veuillent bien m'excuser, mais nous sommes tous si occupés aujourd'hui! Nous avons un grand banquet à l'occasion de la Fête Nationale. Son excellence le ministre d'Etat et son excellence l'ancien ministre d'Etat, accompagnés de toute l'élite de leur parti, sont réunis en ce moment chez nous!! (tous rient).

BORCH. — Filons, s'il y a des hommes politiques ici!

WANKE. — Du tout! Assistons en spectateurs à la comédie nationale (se tournant vers Storm). Ah! c'est cela que vous vouliez dire? (Storm s'est prudemment éclipsé). Tiens, il est parti!... Où diable est-il? Quel est cet homme Meyer?

MEYER. — Connais pas! Peut-être un de ceux qui ne dîneront pas..... en l'honneur de la Fête Nationale (il rit discrètement, la main sur la bouche).

BORCH. — Qui donc jeûne aujourd'hui?

MEYER. — Les ouvriers de la fabrique voisine; ils sont en grève depuis vingt jours et je ne crois pas que ce soit précisément de dinde truffée qu'ils se nourriront aujourd'hui (il rit discrètement). Le soir, pour des gens comme nous qui sommes d'accord avec les deux grands partis politiques du pays, ce n'est pas rassurant de se promener par ici.

BORCH (riant). — Ah! Vous êtes d'accord avec les deux partis, vous!

MEYER. — Pour ma part, je ne fais pas de différence entre eux, n'est-on pas aussi bien habillé dans l'un que dans l'autre.

ADOLF. — Portez-nous donc deux bouteilles d'Hocheimer.

MEYER. — Deux Hocheimer, on y va! (il sort).

WANKE. — Ces politiciens! il faudrait les fourrer tous dans une comédie.

BORCH. — Oh! le sujet ne serait vraiment pas comique! Mais où êtes-vous donc Haller? Vous ne dites rien?

HALLER (qui est mis plus modestement que les autres). — Oh! moi, je suis peu accoutumé au monde (Meyer arrive avec les bouteilles, Haller se lève). Il faut que je m'en aille.

BORCH. — Mais non, restez avec nous, cela nous fera plaisir.

WANKE. — Ne voulez-vous pas accepter quelque chose avec ces messieurs? J'ai réalisé une tante ces temps-ci, et rien qu'avec l'or recueilli dans ses dents, j'ai pu vivre pendant deux jours.

BORCH. — Parbleu! cela vous fera du bien de rester un peu avec nous, nous ne sommes pas ermites comme vous et c'est aujourd'hui fête.

HALLER (gêné). — Grand merci (à Meyer). Alors, c'est le ministre d'Etat lui-même qui est là (il montre la maison).

MEYER. — Faitement! Son excellence occupe la place d'honneur, son excellence est de parfaite humeur, ah! c'est l'homme le plus poli, le plus gracieux.....

ADOLF (interrompant). — Versez donc.

MEYER. — Il n'y a que les hommes comme il faut pour savoir être polis. — Les dames vont arriver pour le café, on le servira ici, dehors. — Ces messieurs verront tout cela très bien.

WANKE. — Et le menu est délicat?

MEYER. — Sans doute, son excellence a mangé de meilleur diner; cependant le repas n'est pas trop mauvais. Les vins seuls sont un peu... vulgaires, ils rendent pourtant tout ce monde assez.... patriote!

WANKE. — A la vôtre messieurs! (il boit) (à Meyer) Deux autres bouteilles!

MEYER. — Deux du même? On y va! (il sort).

ADOLF. — Vous avez paru vous occuper avec beaucoup d'intérêt du ministre d'Etat, M. Haller, j'ignorais que votre curiosité s'égarât sur les sommets sociaux?

HALLER. — Je désirerais voir cet homme une seule fois.

BORCH (riant). — On dirait que vous le voulez dévorer tout cru. Grand Dieu êtes-vous un radical aussi forcené? Un ministre qui trinque gaiement avec ses opposants me semblerait un assez brave homme, s'il n'était un homme politique, et ces sacrés politiciens étouffent la joie de vivre en ce pays. Allons, à notre santé à nous qui ne faisons pas de politique. Quelle heureuse journée! Une journée qui inonde l'âme de joie!

ADOLF (ironiquement). — De la joie de vivre n'est-ce pas?

WANKE. — Toi et ta joie de vivre, Borch, vous ne feriez pas mal dans une comédie! toi aussi du reste Adolf avec ton pessimisme.

ADOLF. — N'est-ce pas toi le vrai personnage comique qui veux mettre notre époque en comédie? Ne vois-tu pas qu'elle est faite de douleur et de désespoir notre époque et c'est mince une comédie pour traduire tout cela.

BORCH. — Si l'on considère les choses d'un peu haut, au-dessus de tout c'est la joie qui apparait, la joie avec toutes les jeunes forces qui fermentent.

ADOLF. — Si l'on considère ces choses de plus haut encore, c'est au contraire le désespoir qui apparait, car comment utiliser toutes ces forces qui fermentent, oui toutes ces forces aveugles.

WANKE. — Et si l'on considère ces choses de tout à fait haut,.... on se contente de fermer les yeux ou de regarder d'un autre côté.

HERRING. — Grand Dieu, vous êtes tous malades! Cela tient à ce que vous ne savez pas exercer vos muscles.

WANKE. — C'est un reproche qu'on ne peut te faire à toi, tu les exerces sérieusement tes muscles (se tournant vers les autres). — Cet hiver il s'est cassé la jambe en patinant, il porte le bras en écharpe parce qu'avant-hier il est tombé de sa bicyclette, à force de ramer il est devenu phtisique et le peu de cervelle

qu'il possédait, il l'a dépensé à écrire des articles de sport. (Tous rient ; une fille vêtue d'une robe aux couleurs criardes paraît dans le jardin public, elle est aussitôt suivie par un agent de police).

L'AGENT. — Kristine, Kristine, j'ai à vous parler.

KRISTINE. — Eh quoi? ne puis-je me promener ici ?

L'AGENT. — L'inspecteur ne vous a-t-il pas interdit de fréquenter seule les endroits comme celui-ci. Cela va vous coûter un mois de prison, vous savez !

KRISTINE (en suppliant). — Non, non, sergent, laissez-moi, je pars et vous ne me retrouverez jamais ici.

L'AGENT. — Trop tard, maintenant !

KRISTINE (apercevant Haller). — Haller, Haller (à l'agent), mais je suis avec ce monsieur (Haller se lève; tous regardent).

HERRING. — Mais nom de Dieu ! Nous ne voulons pas que cette fille entre ici.

KRISTINE (vivement). — N'est-ce pas Haller que je suis avec toi. Le sergent affirme que je vais être enfermée un mois, parce que je suis venue seule ici, alors que je suis avec toi, ah, ah !

BORCH. — Ah ! la sale garce.

L'AGENT. — Assez de mensonges, allons Kristine, venez.

KRISTINE (à Haller, tout en suivant l'agent). — C'est cochon ce que tu me fais là, tu sais ! (Haller demeure un instant indécis, puis, très gêné, il s'assied).

ADOLF. — M. Haller ! vous ne paraissez pas être un homme d'action. Cependant, tout à l'heure, on eut dit que vous étiez fortement disposé à livrer bataille pour la défense de la victime sociale qui s'appelle Kristine.

HALLER (évasivement). — Peut-être.

ADOLF. — Eh bien, Borch ! Que penses-tu de la joie que cette pauvre fille va avoir à vivre dans sa prison. (Dans la partie réservée du jardin, quelques dames arrivent parmi lesquelles la nièce du ministre d'Etat, Mlle Ilka, jeune fille de 14 ans. Wanke et Adolf se lèvent et la saluent.

BORCH. — Qui est-ce ?

WANKE. — Mlle Ilka, la nièce du ministre. Gentille ! N'est-ce pas, M. Haller ?

HALLER (avec humeur). — Peuh !

WANKE. — Vous pensez toujours à Kristine? (Les portes de la véranda s'ouvrent. Un flot de dineurs s'écoule, précédé du ministre et de l'ancien ministre d'Etat, hourras, fanfares, applaudissements).

L'ANCIEN MINISTRE. — Par cette délicieuse soirée d'automne, quand je vois tout ce beau monde ici réuni, je sens combien tout à l'heure, nous autres hommes politiques, nous étions isolés. Oui, combien nous étions isolés dans cette salle de banquet où, hélas ! il n'y avait pas de place pour vous tous.

Aussi je sens le besoin de vous dire que nous avons fait là autre chose que de boire et de manger. Et le résultat de cette réunion doit nous réjouir tous, chers compatriotes! comme si vous-mêmes aviez participé à notre festin. Eh bien, je viens vous prier de saluer avec moi d'un *hourra* un homme que mon parti et moi avons souvent attaqué, mais dont le nom sera désormais un symbole de paix pour toute la nation. Oui, ce nom, promesse de temps meilleurs, sera synonyme de patriotisme et d'union entre des esprits jadis divisés par les stériles luttes de la politique, luttes que le moment est venu de répudier.

La foule. — Oui! Oui! bravo!

L'ancien ministre. — Je vous propose donc un *vivat* en l'honneur du guide énergique de notre pays, car sa virilité, son courage nous sont indispensables pour triompher de l'ennemi qui s'approche, de l'ennemi qui grandit au milieu de nous, ne le sentez-vous pas?

La foule. — Si! Si!

L'ancien ministre. — Criez donc, je vous prie, avec moi, en l'honneur de l'homme à la poigne solide, à l'esprit net et froid, au cœur noble et haut, vive son excellence le ministre d'Etat! (La foule enthousiaste crie: hourra).

L'ancien ministre. — Pour défendre l'ordre à quelque parti que nous appartenions, nous devons avoir pleine confiance en lui. (Le ministre d'Etat se lève et s'incline devant l'ancien ministre).

L'ancien ministre. — La Fête Nationale sera bien aujourd'hui la fête de toute la nation puisque au nom de l'opposition tout entière je viens m'incliner devant le chef du parti contraire, parce que ce chef est tout autant que nous capable de protéger le capital: le capital intellectuel et le capital matériel. Vive son excellence le ministre. Et maintenant, selon l'antique tradition, réunissons-nous donc et formons la chaîne en criant: Fidèles et unis tant que nos montagnes demeureront sur leur base. (La foule crie: hourra et les femmes agitent leurs mouchoirs. On sert le café aux invités. Quelques ouvriers grévistes arrivent et prennent place dans la partie du jardin ouverte au public, ils commandent de la bière).

Meyer (à Wanke, après avoir servi les ouvriers). — Ce sont des grévistes, ça n'a pas le sou pour faire manger la femme et les enfants, mais ça trouve toujours de l'argent pour boire la bière. Ça fait aussi de la politique! (Il rit discrètement).

Haller (légèrement ivre, après avoir longuement fixé le ministre, se lève et dit d'une voix forte. — Camarades!

Adolf. — Vous voulez faire aussi un discours?

Herring. — En tout cas ne criez pas si fort.

Haller (d'une voix plus modérée). — Ce qu'il y a de vraiment douloureux, c'est de ne pas oser commencer à être un nouvel

homme, car cette douleur vient de notre lâcheté et le lâche, M. Adolf, le voilà le personnage qu'il faut mettre en comédie. Tout à l'heure, vis-à-vis de cette fille, j'ai été lâche; je désirais la secourir comme vous l'aviez remarqué; je la méprisais sans doute, pourtant j'avais l'intention de lui venir en aide; je n'osais pas commencer, non par crainte de la police, mais par amour-propre, par éducation (il fait un geste pour montrer que c'est de l'éducation de ses compagnons qu'il parle), oui, par soi-disant éducation.

ADOLF (dédaigneusement). — Tiens ! Tiens !

HALLER. — Je ne la connais pas, je lui ai parlé une seule fois.

WANKE (incrédule). — Hum ! hum !

HALLER. — Aussi vrai que je vis ! Je lui ai parlé une seule fois. Qu'importe du reste, j'ai voulu la secourir et si je ne l'ai pas fait c'est que je fus lâche.

ADOLF (ironiquement). — Vous avez du moins le courage de l'avouer.

HALLER. — Parfaitement et comme je méprise ceux qui, trop lâches pour agir, sont en même temps assez éhontés pour reconnaître leur bassesse, je me méprise moi-même. Voici quelques jours j'ai acheté avec ma dernière couronne un billet de la grande loterie et je me trouve absolument semblable à ce misérable numéro (il montre le billet). S'il sort... tant mieux ! s'il ne sort pas tant pis ! Tout est donc maintenant livré au hasard chez moi et je trouverai également naturelle la bonne comme la mauvaise fortune. Je suis sans énergie, et je ne possède aucune grande faculté. Comment aurais-je le courage du génie quand je n'ai même pas la force de me traiter moi-même comme je traite ce chiffon. (Il veut déchirer le papier).

HERRING. — Mais il est saoûl.

ADOLF (qui a saisi le billet). — Comprenez donc malheureux que tant que vous n'avez pas déchiré ce papier, vous n'êtes pas encore entré dans le domaine du ridicule, ce domaine où l'ombre, la pénombre et l'obscurité n'existent plus et où l'on ne peut plus rien dérober à la lumière.

WANKE (stupéfait). — Le voilà parti à faire aussi des discours, lui !

ADOLF (d'un ton bref). — Nom de Dieu ! Foutez-moi ce billet dans votre poche.

WANKE (riant). — Ce que cet Hocheimer vous rend crâne !

HALLER (regardant un instant fixement ses camarades). — Ah ! vous ne me prenez pas seulement pour un lâche, mais encore pour un comédien, un blagueur qui veut produire son effet. (Criant) Tenez, vous voyez bien tous cet homme assis sur le siège le plus élevé (Il désigne de la main le ministre).

TOUS. — Mais taisez-vous donc !

ADOLF. — Pas de scandale, n'est-ce pas.

HERRING. — Oui, pas de scandale, ou bien quelqu'un doit partir d'ici, vous ou... nous.

HALLER (d'une voix plus modérée, mais émue). — Si cet homme avait été l'amant de ma mère, s'il avait fait périr mon père, en me voyant demeurer ici à boire et à parler haut que diriez-vous de l'énergie de mon caractère? Vous proclameriez tous ma lâcheté et vous me déclareriez digne du fouet. (Tous se lèvent.)

BORCH. — Asseyez-vous, mon ami, vous n'avez pas l'habitude de boire.

HERRING. — Allons-nous-en, je ne veux pas être mêlé à ce scandale.

ADOLF. — Vous n'êtes pas accoutumé à boire autant que nous, M. Haller (Tout le monde l'entoure).

HALLER (s'assied et dit doucement). — C'est vrai! Et puis j'ai dit seulement: Si le ministre avait fait périr mon père, j'ai dit: si!..... Tenez, c'est passé maintenant, ma vie est si calme d'habitude... Excusez-moi, messieurs, je vous en prie.

HJORTH (vieux gréviste, se lève). — C'est entendu, nous ne cessons pas la grève. (Les ouvriers choquent leurs verres, un officier de police s'approche d'eux).

OLE EDWARD (jeune ouvrier, grand à la figure pâle; il dit d'un ton dégagé à l'officier). — L'entrée du jardin est libre, n'est-il pas vrai.

L'OFFICIER. — Oui! mais à la condition de se montrer correct.

OLE ELWARD. — Se montre-t-on correct si l'on crie comme des fous.

L'OFFICIER. — Bien entendu que non.

OLE EDWARD (désignant le ministre et ses invités). — Cependant ceux-là crient comme des fous (les ouvriers rient), ils sont tous ivres sans aucun doute (rire général).

LES OUVRIERS. — Bravo Edward!

L'OFFICIER. — Soyez prudents mes amis. (Wanke et Adolf traversent le jardin. Mlle Ilka s'approche aussitôt de la barrière qui la sépare de la partie non réservée).

Mlle ILKA. — Bonjour! Vous êtes venus, vous aussi, célébrer la fête nationale.

WANKE (souriant). — Sans doute, mademoiselle, mais sans aucune préoccupation politique.

Mlle ILKA. — Naturellement, messieurs, vous planez au-dessus des affaires. Cependant il m'a paru que là-bas aussi près de vous on faisait des discours.

WANKE. — Oh! un jeune étudiant de nos amis qui avait un peu bu.

Mlle ILKA. — Il semblait en effet très excité, très ardent.

ADOLF. — Seulement en théorie, mademoiselle.

WANKE. — Vous paraissez toute joyeuse, mademoiselle.

Mlle ILKA. — Mon oncle est si heureux! Cette journée lui a apporté tant d'honneur et de plaisir!

LE MINISTRE (appelant). — Ilka? (Elle salue et va hâtivement retrouver son oncle qui lui présente quelques messieurs. Les ouvriers parlent haut entre eux, le docteur Adolf et Wanke payent le garçon).

HERRING. — Il vaut mieux partir, ces ouvriers vont devenir gênants.

WANKE. — Le sport n'a pas seulement détruit les derniers vestiges de ton intelligence il a aussi tué ton courage parait-il.

ADOLF. — Allons rentrons en ville terminer notre soirée.

WANKE (à Haller). — Ne venez-vous pas avec nous?

HALLER. — Merci bien! Je préfère demeurer ici un instant encore. (Tous lui serrent la main).

HERRING (à voix basse). — C'est fort! Je crois que c'est lui qui nous en veut.

ADOLF. — C'est un enfant. Il en est encore au temps où l'on rêve.

BORCH (demeuré un peu en arrière, en serrant la main de Haller). — Tachez donc de prendre la vie plus gaiement! (Haller regarde froidement Borch qui sort; bruits de conversation parmi les ouvriers).

OLE EDWARD (se levant). — A bas les députés! à bas les blagueurs! à bas le ventre! cet énorme pudding où l'on ne sait distinguer la droite de la gauche (les ouvriers rient). A bas les voleurs! qui simulent entre eux des divisions et se serrent les mains sous la table (Acclamations). Et surtout à bas les clairvoyants qui font les aveugles!

LES OUVRIERS. — Oui! à bas le ventre! à bas les voleurs!

L'OFFICIER DE POLICE. — Toute manifestation est interdite ici.

LES OUVRIERS (se levant et parlant ensemble). — Qu'avons-nous fait? qu'avons-nous dit qui dépasse notre droit? L'entrée du jardin n'est-elle pas libre? N'est-ce pas la fête nationale aujourd'hui?

L'OFFICIER. — Vous pensez bien que je ne vais pas discuter avec vous. C'est mon dernier mot, je vous invite à filer avant d'avoir trop parlé.

LES OUVRIERS. — Ça, c'est notre affaire. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

UN OUVRIER. — A bas le gouvernement?

UN AUTRE. — A bas le capital?

TOUS. — A bas le capital? (L'officier fait un signal et de toutes parts arrivent les agents).

HALLER (a suivi la scène avec un vif intérêt, il prend à part Hjorth et lui dit). — Combien êtes-vous d'hommes à la fabrique ?

HJORTH (hésitant). — Mais qui êtes-vous ?

HALLER (continuant). — Cent hommes ?

HJORTH. — Oui ! environ.

UN OUVRIER. — A bas le gouvernement ? (Tous répètent ce cri, la police forme le cercle autour des manifestants).

HALLER. — Partez sans difficulté et réunissez au plus vite les autres ouvriers ; groupez-les tous, nous reviendrons ensuite et forcerons l'entrée du jardin; ils verront ce que nous sommes capables de faire. (Hjorth le regarde avec méfiance). Je me nomme Haller. J'en fais mon affaire ! il faut qu'ils aient un peu peur au milieu de leur fête, cela leur sera salutaire.

L'OFFICIER. — Voyons ! Nous avons reçu l'ordre d'être indulgents aujourd'hui, en raison de la fête. Voulez-vous vous en aller tranquillement ?

HALLER (à Hjorth). — Oui partez (Hjorth hésite), si je vous trompe, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez !

HJORTH (aux ouvriers). — Partons compagnons ! Allons à la fabrique. (Les policiers ouvrent les rangs et les ouvriers partent suivis de Haller).

LE MINISTRE D'ETAT. — Que se passe-t-il donc, M. l'officier ?

L'OFFICIER. — Ce sont les grévistes de la fabrique voisine que nous venons d'expulser, Excellence !

LE MINISTRE. — Qu'avaient-ils fait ?

L'OFFICIER. — Ils avaient crié : A bas le gouvernement !

LE MINISTRE D'ETAT. — Oh ! ils auraient pu parfaitement rester ici, un jour comme celui-ci. (L'officier salue militairement sans répondre).

LE MINISTRE (riant). — Mes honorables adversaires l'ont poussé bien souvent ce cri de : à bas le gouvernement. (Rire général).

UNE VOIX. — Vive le ministre d'Etat, hourra !

PLUSIEURS VOIX. — Il faut que le ministre parle... Le ministre ! Le ministre !

LE MINISTRE D'ETAT (monte sur le perron de la véranda). — Vous le savez, les hommes publics aiment à discourir. Je ne fais pas exception à cette règle, aussi suis-je entièrement à vos ordres, mes chers compatriotes.

Je veux établir tout d'abord qu'il ne faut jamais s'abandonner au découragement. Les écrivains contemporains les plus illustres pour lesquels je professe du reste une respectueuse admiration, car ils peuvent nous apprendre bien des choses à nous autres hommes d'Etat, parlent de notre temps d'une bien douloureuse façon et ont do notre époque une

vision bien triste. Honorons-les, sans doute, mais étonnons-nous de leur pessimisme. On peut devenir aveugle, dit le proverbe, en regardant longtemps et fixement un unique objet!

Il existe à l'heure actuelle deux catégories d'individus. Ceux qui sont venus au monde avec un héritage forment la première; dans la seconde, au contraire, rentrent ceux qui n'ont reçu aucun héritage. Pourquoi perdrions-nous courage? Nous qui possédons un patrimoine, nous le devons gérer intelligemment au contraire pour le laisser à nos enfants, à nos successeurs. Ce patrimoine, cet héritage, c'est la liberté que nos pères nous ont conquise, c'est notre culture intellectuelle, c'est notre art, fils du génie national. Et lorsque nous considérons les navires qui peuplent nos ports, les champs immenses dorés par les moissons, les innombrables roues mues par l'industrie; quand nous énumérons les cerveaux qui travaillent, les bras qui peinent dans tout ce pays, nous nous disons que tout cela nous appartient et s'appelle: la patrie.

PLUSIEURS VOIX. — Vive la patrie! Vive le ministre!

LE MINISTRE. — Mais parlons maintenant de la seconde catégorie, parlons de ceux qui n'ont point de patrimoine. (Cris au dehors, bruit; les garçons et les cuisiniers se précipitent vers la véranda).

MEYER (arrivant). — C'est par ici qu'ils viennent!

PLUSIEURS VOIX. — Qu'y a-t-il? Qui est-ce qui vient?

MEYER. — Les grévistes! (Les ouvriers conduits par Haller pénètrent dans la véranda, plusieurs s'attablent et mangent les restes du festin, des policiers apparaissent).

LES GRÉVISTES. — Vive la révolution sociale! A bas le capital!

LE MINISTRE (qui est descendu du perron). — Que voulez-vous?

HALLER (sur le perron d'une voix forte). — La place est à nous maintenant.

LE MINISTRE (avec hauteur). — Nous entendons demeurer ici. (Aux hommes de police) Attendez un instant. (Avec force) Vous ne parviendrez pas à nous effrayer!

PLUSIEURS VOIX. — Vive le ministre!! (Les grévistes se tiennent dans la véranda et sur le perron).

ILKA (à voix basse au ministre). — Ce jeune homme était tout à l'heure avec le docteur Adolf et plusieurs de nos amis, ils lui reprochaient d'avoir bu.

LE MINISTRE (s'avançant vers Haller). — Que voulez-vous jeune homme! Etes-vous ivre?

HALLER (se penchant vers le ministre, bas). — Vous souvenez-vous du vieux John Haller?

LE MINISTRE (pâle et troublé). — Comment! Que..... que dites-vous?

HALLER. — Je suis son fils. (Le ministre chancelle, Ilka soutient son oncle).

ILKA. — Venez donc mon oncle.

HJORTH (méfiant). — Que disiez-vous donc au vieux?

HALLER (criant). — En avant.

LES GRÉVISTES. — Hourra pour les révolutionnaires! (Ils avancent, le ministre et les politiciens battent en retraite, la police et la foule attaquent les grévistes. — Cris, tumulte).

STORM (il s'est avancé sur la scène, il regarde, se frotte vivement les mains et dit). — Un bon celui-là! Oui, un de ceux qui n'ont rien à perdre.

RIDEAU.

ACTE IIᵉ

Depuis le premier acte deux années se sont écoulées. La scène représente une chambre pauvrement meublée. Lit, table, quelques rares meubles. Au fond une porte qui conduit à un escalier sombre. A gauche, une autre porte.

On sonne. Kristine arrive par le côté gauche, se dirige vers la porte du fond et l'ouvre. Mme Haller entre, elle a cinquante et quelques années. Elle semble épuisée par la fatigue et le chagrin, on voit cependant que cette femme a été belle.

Mme HALLER. — Mon fils est-il chez lui?

KRISTINE. — Non, madame! mais il va revenir bientôt, si vous voulez bien l'attendre. (Mme Haller s'assied; silence).

Mme HALLER. — Il fait froid ici.

KRISTINE. — C'est vrai, mais il n'y a plus de bois.

Mme HALLER (après une pause). — Et vous êtes toujours ici?

KRISTINE. — Oui.

Mme HALLER (un peu ironiquement). — Il ne veut plus vous abandonner depuis le jour où il vous a renié, comme il dit.

KRISTINE. — Oui, c'est ainsi qu'il parle.

Mme HALLER. — Et cependant il n'existe aucun lien entre vous?

KRISTINE. — Oh non! Il ne m'a même jamais dit un mot aimable, et moi je n'oserais certes jamais.....

(Haller arrive, Kristine, qui a son chapeau, se dispose à sortir par le fond).

HALLER. — Quand vous rentrerez cette nuit, priez donc votre maquereau de faire moins de bruit.....

KRISTINE. — Je n'étais pas avec un.....

HALLER. — Vous étiez seule! Vous marchiez donc à quatre pattes?

KRISTINE. — Non, j'étais avec mon amant! (Elle sort). (Haller se promène un instant de long en large).

Mme HALLER. — Tiens, voilà le billet de loterie, je te le rapporte (elle lui donne le papier); le tirage doit avoir lieu aujourd'hui, prends donc, si tu allais gagner!

HALLER (s'arrête devant elle). — Je viens de chez toi.

Mme HALLER (joyeuse). — Vraiment, de chez moi!

HALLER. — Je désirais te parler.

Mme HALLER. — De quoi donc, mon fils?

HALLER. — De la mort de mon père.

Mme HALLER (inquiète). — Et... pourquoi donc?

HALLER. — Parce que ces détails peuvent m'être utiles.

Mme HALLER (de plus en plus inquiète). — Utiles?

HALLER. — Certainement.

Mme HALLER. — Tu veux donc que tout le monde soit renseigné, tes amis, Kristine, tous enfin.

HALLER. — Peu importe, c'est lui que je veux atteindre, lui... le ministre.

Mme HALLER (s'est levée, elle le regarde fixement). — Grand Dieu! quand je te regarde, je ne te connais plus, non, je ne reconnais plus ton visage, je ne reconnais plus mon propre enfant. N'auras-tu pas pitié de moi qui, depuis vingt ans, porte sur ma conscience le remords de cette terrible faute?

HALLER. — Il ne me semble pas que tu doives avoir de remords. Tu n'aimas pas mon père; c'était l'autre, au contraire, que tu aimais, je ne vois pas là de faute.

Mme HALLER. — Mais il a été tué! tué!

HALLER. — Sans doute, mais ce n'est pas toi qui l'as tué. Cela ne s'est même pas passé dans ta chambre, tu n'y assistais pas.....

Mme HALLER (vite). — Non, pas dans ma chambre... au salon.... près de la console (une pause). C'est égal, il est impossible de le nier, c'est ma faute, puisque c'était pour moi. Merci à vous, Seigneur, qui ne m'aveuglez point sur ma responsabilité! (Avec une solennité forcée). Moi qui t'ai enfanté dans la douleur, je te défends, entends-tu, de parler de ces choses à qui que ce soit!

HALLER (résolu, mais tendre). — Ma mère, ne fais donc pas de phrases comme celles-là, entre nous.

Mme HALLER (vaincue). — Eh bien non, mon enfant, non!

(Elle s'assied silencieuse et abattue. Haller s'approche d'elle).

Mme HALLER (avec épouvante). — Ah! je sens que ta décision est prise et que rien ne t'arrêtera. (Elle sort en courant par la porte du fond).

(Haller ouvre la fenêtre. Hjorth, Ejer, Ole Edward, Jansen, Fischer, d'autres encore arrivent).

HJORTH (au moment où la vieille femme passe devant lui). — Bonsoir, Mme Haller.

JANSEN. — Ce n'est pas habile d'arriver ainsi tous à la fois. Cela peut attirer l'attention.

HALLER (assis près de la table). — Au contraire, et puis vous avez tous l'air si inoffensifs.

EJER (irrité). — Et comme le pays est dans la paix et dans l'abondance, on croit notre parti fini!

HALLER (à Hjorth qu'il a pris à part). — Il serait peut-être utile de leur parler, de les préparer. La dose est peut-être un peu forte à leur faire avaler sans préambule?

HJORTH. — Vous riez, je ne sais vraiment comment vous pouvez trouver la force de plaisanter. (Avec admiration) Nous n'avons jamais eu un chef tel que vous!

JANSEN (à voix basse aux compagnons). — Il serait plus prudent de nous réunir à d'autres heures.

OLE EDWARD (avec conviction). — S'il ne le fait pas, c'est que c'est inutile.

EJER (ironiquement). — Obéissez à celui que le Seigneur a élu!

JANSEN (furieux). — Cependant la fenêtre ne saurait demeurer ouverte, alors que nous complotons ici (il ferme la fenêtre).

HALLER (s'approche et dit doucement). — Le ministre d'Etat a assassiné mon père voici aujourd'hui vingt ans (émotion générale).

JANSEN (à Ejer). — Que dit-il?

EJER (à Ole Edward). — Assassiné?

OLE EDWARD (à Haller). — Ton père?

HALLER (impassible). — Oui, je le répète, le ministre a tué mon père, il y a vingt ans.

PLUSIEURS VOIX. — Le ministre d'Etat?

HALLER. — Oui, le ministre actuel.

FISCHER. — Cela peut se prouver?

EJER. — Vous avez des preuves?

FISCHER. — Il y a vingt ans vous n'étiez pas grand.

HALLER (sans écouter les interruptions). — Demain soir le public saura cela par le journal.

FISCHER. — Les preuves?

EJER (mécontent). — Oui, les preuves? Nous n'entendons plus être mêlé à des attaques diffamatoires? — C'est là une tactique mauvaise et qui nous a déjà été préjudiciable souvent depuis deux ans. Nous n'avons pas été souvent bien inspirés depuis cette époque. Quand nous avons essayé de chasser le ministre de son propre banquet, on a ri de nous et il n'en est devenu que plus populaire après nous avoir fait condamner pour tapage dans les rues. Qu'avons-nous fait depuis? nous avons dormi.

HJORTH. — Il y a deux ans, nous étions deux mille, nous sommes cent mille aujourd'hui à penser de même.

QUELQUES VOIX. — C'est vrai!

EJER. — Ce qui est vrai, c'est qu'il y a aujourd'hui dix fois plus de dormeurs qu'autrefois.

HALLER (impassible.) — Demain soir, le public saura tout cela par le journal.

EJER. — Mille diables! et les preuves?

QUELQUES VOIX. — Oui, les preuves?

D'AUTRES VOIX. — Car il n'y a pas de preuves.

EJER. — Lesquelles?

HALLER. — Le meurtre a été commis dans l'appartement même de mon père.

EJER. — Mais les preuves?

HALLER. — Ma mère les a.

EJER. — Pourquoi n'a-t-elle pas agi plus tôt?

HALLER. — Ma mère était la maîtresse du ministre. (Grande émotion, tous se lèvent. Silence).

EJER. — Cela aussi sera dans le journal?

PLUSIEURS VOIX. — Psst! Taisez-vous donc.

OLE EDWARD (Vite). — Et elle agit de son propre mouvement. La mère de Haller fait cela d'elle-même! n'est-il pas vrai? n'est-il pas vrai?

HALLER (avec agitation). — Sans doute.

OLE EDWARD. — Oh! sa propre mère!! (serrant la main d'Ejer). Ejer! Ejer! Quels admirables sentiments humanitaires dans cette famille! (se tournant vers Haller) Ta mère! Oh, si nous étions tous inspirés d'un tel amour pour nos frères! Ta propre mère que tu aimes tant..... Répète-le encore une fois!...

HALLER. — Oui, cela est ainsi (émotion générale). Demain donc tout le pays saura! Et après demain, à l'heure où nous serons réunis dans nos cercles, ou il aura nié et alors je fournirai mes preuves, ou il aura avoué et dans les deux cas il n'y aura plus à la tête de l'Etat qu'un homme paralysé; oui, un homme fini.

TOUS. — C'est par Dieu vrai! oui! oui!

EJER. — Il interdira nos réunions.

HJORTH. — Alors le couteau tombera de lui-même! Nous montrerons ce que nous savons faire, ce que nous avons appris pendant ces deux années de recueillement.

TOUS. — Certainement.

PLUSIEURS VOIX. — Il n'osera jamais fermer nos cercles.

OLE EDWARD. — S'il les ferme, chacun de nous saura ce qu'il lui reste à faire.

PLUSIEURS VOIX. — Oui! Oui!

HALLER (à Ejer avec une colère froide). — Eh bien, ai-je dormi avocat! ou suis-je demeuré éveillé, attendant attentivement le moment propice, et n'est-il pas venu enfin le moment propice, alors que cet homme a capté la confiance de tout le pays, oui maintenant qu'il est à la fois le cœur et le cerveau de la nation, maintenant qu'il représente ce qu'ils appellent l'honnêteté et

que le peuple a abdiqué sa souveraineté entre ses mains, n'est-il pas mauvais peut-être de compter dix fois plus de dormeurs dans notre parti. Qu'en dites-vous avocat? Et maintenant faisons la paix et donnez-moi votre main. (Tous se serrent la main).

OLE EDWARD. — Avant de nous séparer, compagnons, ne convient-il pas de prier Haller, d'exprimer nos sentiments de gratitude à sa mère?

HALLER (frappant du pied avec impatience). — Tonnerre! Assez de discours, nous ne sommes pas ici j'imagine pour nous congratuler les uns les autres (il s'assied près de la table). Hjorth demeure un instant? (Tous partent, excepté Haller, Hjorth et Storm; ce dernier reste assis au fond de la scène).

HALLER. — Eh bien! vieux père : *La Révolution*. Arrangez-vous pour que nous nous trouvions tous deux seuls demain soir au journal, n'est-ce pas?

HJORTH. — C'est entendu. — Vous avez bien fait de ne pas laisser partir Ejer, irrité contre vous?

HALLER. — Il se souviendra de cela plus tard.

Mme HALLER (entrant). — Je croyais tout le monde parti, j'attendrais dans l'escalier.

STORM (se lève et s'incline devant Mme Haller qui salue). — Ce que vous avez fait, aucune femme ne l'eut osé.

Mme HALLER. — Que dites-vous?

STORM (regarde Haller, puis sa mère, à voix basse à Haller avec un sourire singulier). — Et elle a agi de son propre mouvement!

HALLER (demeure silencieux). (Storm prend alors la main de Haller et la baise passionnément, puis il sort hâtivement. Hjorth part aussi. Haller ferme la porte derrière eux. Pendant ce temps, Mme Haller ouvre rapidement la fenêtre et agite un mouchoir).

Mme HALLER (bouleversée). — Je souffle un instant. — J'ai si chaud, j'ai couru si vite, ah! tu crois avoir toujours le temps d'aimer ta mère. — Qui sait..... pense à elle..... Oui, pense à elle! — Quand je suis partie je savais bien tout ce que je voulais te dire! Mais j'ai tant couru que je l'ai oublié, vois-tu! C'est très pressé pourtant, très pressé, dans un instant il sera trop tard. (Elle se souvient soudain de ce qu'elle voulait dire). Oui, des heures cruelles vont sonner pour moi qui ne suis plus jeune, qui n'ai plus les forces de la jeunesse pour résister à la douleur, pense à cela mon fils, oui, pense à moi! (On sonne, Mme Haller se sauve rapidement dans la chambre voisine, le ministre d'Etat parait dans le cadre de la porte; il est grand, sa figure est énergique, sa démarche raide, il porte haut la tête).

LE MINISTRE D'ETAT. — M. Haller?

HALLER. — C'est moi!

LE MINISTRE (entre). — Vous me reconnaissez sans doute, nous nous sommes déjà rencontrés. (Reconnaissant le ministre,

Haller devient sombre, il lui avance cependant une chaise et marche nerveusement par la chambre ; court silence, le ministre cherche à engager la conversation).

LE MINISTRE. — Monsieur !

HALLER (s'avançant avec force). — C'est inutile ! (Nouveau silence).

LE MINISTRE (s'assied). — Deux années se sont écoulées depuis le jour de fête où des circonstances singulières nous ont mis en présence. Chaque jour je me suis attendu par la suite à avoir de vos nouvelles ou de celles de votre mère, qui, je le comprenais, vous avait tout appris. Puis, après ces deux années, je me suis imaginé que vous aviez agi dans un moment de colère, et je commençais à croire, à espérer même que l'horrible drame allait de nouveau se cacher sous le voile qui, vingt ans, l'avait recouvert. Je vous avouerai que je fus heureux de cette solution que je trouvais naturelle et j'estimai même que cela valait mieux ainsi et pour votre mère, et pour moi, et pour vous-même ! Me suis-je donc trompé ?

(Haller le regarde fixement sans répondreun mo t).

LE MINISTRE. — Je comprends fort bien la violence des sentiments qui vous agitent. J'avouerai de mon côté que ce moment est le plus pénible, le plus cruel que j'aie vécu de ma longue existence, mais je crois lire aussi, sur votre sérieux visage, que nous pouvons causer ensemble comme des égaux, comme des hommes. (Haller fixe toujours le ministre, puis un sourire amer vient à ses lèvres). N'est-il pas vrai que nous pouvons causer ?

HALLER (devenu calme). — Il serait peut-être inconvenant de refuser d'entendre un homme qui peut être parfaitement mon propre père !

LE MINISTRE (se lève, et avec hauteur). — Je suis profondément heureux que vous ne soyez pas mon fils, vous qui parlez de la sorte.

HALLER (sèchement). — Finissons-en, que me voulez-vous ?

LE MINISTRE (calme). — Votre mère sort à l'instant de chez moi.

HALLER. — Ah ! je comprends.

LE MINISTRE. — Si j'ai bien saisi ce qu'elle m'a dit dans sa hâte, elle croit que votre intention est de faire savoir à tous ce qui est arrivé entre votre père et moi. Est-ce exact ?

HALLER. — Parfaitement !

LE MINISTRE (avec feu). — Pensez-vous donc que j'aie commis un crime ? Ignorez-vous que je fus forcé de me défendre, que votre père me menaçait de son pistolet et que si je ne voulais pas être tué, il me fallait tuer.

HALLER. — Je sais tout cela ! Je comprends parfaitement que vous vous soyez défendu. Je suis convaincu que votre intention n'était pas de tuer. Je dirai même que votre énergie

et votre résolution en cette occurrence me paraissent intéressantes.

LE MINISTRE. — Et malgré cela?

HALLER. — Oui malgré cela !

LE MINISTRE. — Ce n'est pourtant pas pour votre mère que vous agissez de la sorte, elle ne saurait désirer cela; elle redoute au contraire plus qu'aucun de nous, ce que vous comptez faire. Et c'est même pour me prier d'y mettre obstacle qu'elle est venue me voir. (Haller ne répond pas, le ministre se rassied et poursuit) Me haïssez-vous donc si furieusement parce que.....

HALLER. — Parce que vous avez été l'amant de ma mère! Du tout ! Je crois qu'elle vous aimait et que vous l'aimiez, car elle détestait son mari. Cette affaire-là ne me regarde point.

LE MINISTRE. — Parlez-vous sérieusement?

HALLER. — Seriez-vous venu ici pour plaisanter?

LE MINISTRE. — Et vous êtes cependant décidé à étaler toutes ces choses fâcheuses au grand jour.

HALLER. — Asolument décidé.

LE MINISTRE. — Puisque ce n'est pas par respect pour la mémoire de votre père, ni pour venger sa fin tragique. Puisque ce n'est ni la moralité ni la haine qui vous guident, je suis obligé de croire, et cela me peine, car vous ne m'avez pas fait mauvaise impression, que des motifs inavouables vous font agir.

HALLER (sèchement). — Je n'ai pas l'intention de vous faire chanter.

LE MINISTRE (avec feu). — Quel est donc alors votre mobile, grand Dieu ! Cela dépasse toute imagination ! Il est impossible que vous fassiez litière de ce que les autres hommes révèrent, que vous vouliez livrer votre propre mère au mépris et à la risée publics dans l'unique but d'atteindre un ministre, un représentant de la société actuelle.

HALLER. — Pensez-vous que le coup que je vais porter frappe juste?

LE MINISTRE (avec dignité). — Et vous, trouverez-vous juste de me voir tomber à cause de cela?

HALLER. — Non! certainement. Mais comme c'est votre propre société qui vous fera tomber, vous serez bien obligé de reconnaître la justice de son jugement. Quant à moi, je fournis l'arme qui doit vous abattre, voilà toute mon œuvre. Pensez-vous donc trouver dans tout le pays, dans votre parti même, un défenseur assez audacieux pour soutenir ceci : Eh quoi ! cet homme dont le patriotisme et le génie ont au-dedans et au-dehors élevé si haut la patrie, cet homme à qui nous devons une éternelle reconnaissance, ne pourrait conserver

le pouvoir, parce que voici vingt ans il aima, fut aimé et tua en légitime défense le mari de sa maîtresse. Non ! vous ne trouverez personne pour vous secourir et votre société orgueilleuse vous rejettera de son sein. (froidement). Et c'est le représentant de cette abominable société que je veux abattre en vous, moi !

Le ministre. — Aller droit au but, sans rien voir que le but est sans doute l'énergie d'une âme héroïque. Vous pensez faire acte de réformateur et vous vous sentez ivre de la force que possède toujours un précurseur. Cependant il est un courage plus grand encore que celui-là, c'est d'oser vivre comme je l'ai fait au milieu des hommes de son temps au lieu de s'évader pour vivre dans des chimériques rêves d'avenir. Sans doute il faut alors lutter avec sa fierté, étouffer son mépris, mais on parvient à devenir plus humble à ne pas juger aveuglément la société, qui, vous le savez aussi bien que moi, n'est pas exclusivement sottise, lâcheté, injustice, mais contient aussi de très nobles et belles choses.

Il y a, croyez-moi, dans mon œuvre quelque poésie, comme il y a dans l'œuvre sociale quelque grandeur et quelque force. J'ai ouvert aux idées de grandes et petites voies, mille routes, pas un chemin de traverse ; quoiqu'en disent mes contempteurs qui me harcellent de leurs critiques sans avoir jamais ressenti en eux la force créatrice que donne le pouvoir. Oui soyez-en certain, il y a quelque grandeur à savoir utiliser le pouvoir. Pendant 35 ans j'ai lutté, j'ai édifié, j'ai cultivé. Comptez mes années de travail et considérez ensuite le pays, c'est son histoire que vous verrez là. J'ai su faire renaître l'espoir dans les cœurs, ces pieux souvenirs qui réconfortent aux jours difficiles, les âmes fatiguées, ce lien si faible qui relie pourtant si fortement l'homme à l'homme et que vous voulez brutalement briser, j'ai voulu au contraire le conserver et j'ai par là annobli notre race. (avec force) Moi aussi jeune homme j'ai préparé la route à l'avenir.

... Et maintenant...

Haller. — Les ennemis du capital trouvent la situation moins brillante.

Le ministre. — Mais vous-même.

Haller. — Moi ! Puisque je veux vous abattre !

Le ministre. — Encore ! Mais pourquoi, quel but poursuivez-vous ?

Haller. — J'entends être de ceux qui préparent une juste répartition des biens entre tous les hommes.

Le ministre. — Le moment est-il bien choisi pour cette plaisanterie ?

Haller. — Je suis très sérieux.

LE MINISTRE.— Soyez prudent! le pouvoir m'appartient encore.

HALLER. — Oh! encore! Le point que nous discutons, nié ou reconnu par vous amène votre ruine.

LE MINISTRE. — Le pouvoir m'appartient... Et vous publierez ?

HALLER. — Oui.

LE MINISTRE. — Vous me tenez le couteau sous la gorge.

HALLER. — Oui!

LE MINISTRE. — Qui êtes-vous donc vous qui osez faire cela ? Non c'est impossible... impossible pourtant... Allumez la lampe! (silence). Haller obéit machinalement, le ministre s'assied et tient la main devant ses yeux.

LE MINISTRE (il se lève et fait des gestes). — Légitime défense messieurs. J'étais en cas de légitime défense (il s'assied puis se relève). Dans un moment critique n'a-t-on pas le droit d'abattre un agresseur comme un chien enragé. (Silence, se tournant ensuite vers Haller) Votre heure est venue M. Haller.

HALLER. — Je crois, Excellence, que cette fois ce sera moi qui viserai le mieux.

LE MINISTRE. — (Il se promène de long en large s'arrête devant Haller et calme maintenant) Je trouve légitime que la société me réclame des comptes, je dois justement tomber, parce que je n'avais pas le choix, et c'est là mon impardonnable faute, d'assumer le pouvoir, alors qu'on pouvait m'adresser le reproche qu'on me fait aujourd'hui. Je n'ai pas eu suffisamment le sentiment de la responsabilité. Ma place n'est donc plus à la tête du gouvernement et en sortant d'ici je remettrai ma démission au chef de l'Etat.

HALLER (froidement). — J'admire la logique de votre déduction.

LE MINISTRE (se dirige vers la porte, puis se retourne). — Ne vous méprenez pas sur les paroles que je vais prononcer, non pour prolonger cet entretien pénible, mais par devoir pour votre mère. Elle m'a dit ce soir que vous étiez la seule lumière de sa vie, elle m'a assuré que vous l'aimiez, que vous l'aviez toujours aimée.

HALLER. — Les mères parlent toujours ainsi! C'est leur désir qu'elles expriment là.

LE MINISTRE. — Alors rien ne vous arrêtera.

HALLER. — Non, je publierai! (Un coup de feu se fait entendre dans la chambre voisine, tous deux se regardent).

HALLER (criant). — Elle! Je l'avais oubliée.

(Le ministre court vite dans la chambre, suivi de Haller. Quelques instants après tous deux reviennent, Haller met son chapeau, il s'assied).

LE MINISTRE (s'approchant de Haller). — Oui, vous l'aviez oubliée, votre malheureuse mère! Nous allons avoir tous les deux longtemps à méditer sur des sujets plus graves que ceux qui faisaient l'objet de notre discussion.

HALLER (à lui-même). — Je n'aurais jamais cru cela possible.

LE MINISTRE. — Souvent la destinée nous agite, comme des enfants en pleine mer dans un canot (ému). Adieu, maintenant qu'elle est morte, nous ne nous reverrons sans doute jamais.

HALLER (d'une voix faible). — Adieu ! (Il ouvre la porte de la chambre et regarde longuement; le ministre marche doucement vers la porte du fond. Soudain Haller se retourne, avance vers le ministre comme pour le saisir). Allez-vous nier maintenant ?

LE MINISTRE (doucement). — L'affaire n'est plus au même point.

HALLER. — Sans doute, mais vous-même ?

LE MINISTRE. — Personne n'ajouterait plus foi à votre dire.

HALLER. — Oui, mais vous ?

LE MINISTRE. — Elle vivant, c'était différent, elle était forcée d'avouer ou de mentir; dans les deux cas, grande était ma responsabilité !

HALLER (méprisant). — Maintenant vous allez mentir à la société qui vous demandera des comptes. Ah ! je respire enfin. Dieu merci, l'affaire se présente nettement. Le reste n'était que comédie, mensonge, lâcheté dans le but de vous sauver. Vous cherchiez à m'émouvoir dans votre terreur, c'était là tout votre sentiment de la responsabilité ! (criant). Oui ! oui !

LE MINISTRE. — Quelle joie sauvage !

HALLER (comme un fou). — Oui, je suis joyeux comme un chien enragé, comme un chat en amour ! comme un putois... s'il existe un animal de ce nom. Mais pensez donc, si celle que nous avons assassinée vous avait attiré dans un piège. Si derrière cette pièce, il y avait des témoins qui auraient pu vous entendre, vous voir entrer et sortir ?

LE MINISTRE (levant sa canne). — Socialiste !

HALLER. — Réactionnaire ! Voudriez-vous me tuer... moi aussi (silence). Si vous ne niez pas vous êtes un imbécile et si vous niez, chacun de vos mensonges, crachés sur la société, causera à mon âme une jouissance indicible, une musique pour mon oreille. Niez donc, nous avons parlé sans témoin.

LE MINISTRE (très digne). — Je vous donne ma parole d'honneur que je reconnaîtrai l'exactitude des faits si vous les livrez à la publicité.

HALLER. — Je les livrerai. (Le ministre ouvre la porte de sortie qui donne sur un escalier sombre. Haller l'éclaire)

LE MINISTRE (dans l'escalier, avant de descendre). — La rampe est-elle solide ?

HALLER (levant la lampe). — Oui !

RIDEAU.

ACTE IIIe

Même chambre. Au petit jour le lendemain. Une lampe est allumée. On entend des coups de marteau dans la chambre voisine. Haller est assis sur une chaise, au milieu de la scène, il a froid et grelotte.

UN HOMME (venant de la chambre de la morte). — C'est fini ! Pouvons-nous passer par ici ?

HALLER (se levant). — Parfaitement.

L'HOMME. — Le jour est tout à fait venu. (Haller le regarde sans comprendre.

L'HOMME. — C'est à cause de la lampe ! (Il sort, Haller éteint la lampe, peu après des hommes noirs traversent la scène portant un cercueil, ils sortent avec leur fardeau par la porte du fond, Haller morne regarde fixement le défilé. Storm cependant est entré sans être vu, il demande doucement à Haller).

STORM. — Volontairement ?

HALLER (irrité). — Que me voulez-vous encore ? Ne peut-on me laisser en repos, un seul instant !

STORM (sans paraître froissé). — Hjorth prévenu de la mort de votre mère, m'a envoyé vous avertir que tous nos amis seraient ici pour 8 heures comme vous l'avez désiré ; il est 7 heures 1/2 maintenant, ils vont arriver.

HALLER. — C'est bien ! c'est très bien ! (Storm sort doucement par la porte du fond demeurée entrouverte. Haller s'approche du poêle, prend le couvercle d'une boîte et commence à le diviser en morceaux pour faire du feu. Un facteur télégraphique entre).

LE FACTEUR. — Un télégramme pour vous M. Haller ! (Pendant que Haller donne quittance). Je suis venu hier au soir tard. J'ai frappé à la grand porte, mais on ne m'a pas répondu (il sort).

HALLER (lit le télégramme, regarde l'adresse et relit à haute voix). — « *Nous avons l'avantage de vous annoncer que vous êtes le gagnant du gros lot de la loterie, lettre suit. Kampe et Cie* ». (Haller met froidement le télégramme dans sa poche, reprend le couvercle de bois, le jette puis se précipite dans l'escalier en criant).

HALLER. — Facteur ! Veuillez remonter je vous prie. (Le facteur entre, tous deux se regardent).

LE FACTEUR. — Qu'y a-t-il Monsieur ?

HALLER. — Vous arrivez du bureau ? (se ressaisissant). Vous ai-je donné la quittance ?

LE FACTEUR (montrant le papier). Mais oui ! vous avez signé. Je

suis déjà venu hier au soir et j'ai frappé plusieurs fois, mais il n'y avait pas de sonnette, et on ne m'a pas répondu.

HALLER (vite). — Tard hier au soir... longtemps après le docteur?

LE FACTEUR (étonné). — Je ne puis pas vous dire!

HALLER. — Oui j'avais bien entendu, mais j'ai cru m'être trompé..... vous pensez bien que je n'ai pas dormi..... excusez-moi facteur de ne pas vous avoir ouvert. (Le facteur sort, Haller va machinalement vers la chambre de sa mère, puis vient se placer devant la glace, se sourit en murmurant). Kampe et Cie.

ILKA (qui vient d'entrer sans être vue). — ..... Mon oncle le ministre.

HALLER (interdit). — Le ministre!..... C'est votre oncle?

ILKA. — Oui!

HALLER (toujours interloqué). — Vous êtes entrée avec le facteur?

ILKA. — Non!

HALLER. — Que voulez-vous donc?

ILKA. — Je suis la nièce du ministre.

HALLER (calme). — Ah! Je comprends, il vous a chargée d'une communication pour moi.

ILKA. — En revenant de chez vous cette nuit il m'a tout dit.

HALLER. — Tout?

ILKA. — Tout! Tout!

HALLER. — C'est aux petites filles, qu'il fait ses confidences! ah! ah!

ILKA (le regardant). — Il a préféré me dire lui-même ce que j'allais apprendre comme tous. Ne suis-je pas sa seule famille. Il me tenait la main en me parlant et j'ai résolu de le sauver. Mais tout d'abord je veux vous supplier de ne pas accomplir votre menace. Il y va de sa vie, oui de sa vie!

HALLER. — C'est lui qui vous a envoyé?

ILKA. — Non! (ils se regardent).

HALLER (avec une politesse affectée). — Que désirez-vous donc, mademoiselle?

ILKA. — Il m'a dit ce qu'avait été votre mère pour lui. J'ai compris alors et j'ai résolu à mon tour de devenir votre maîtresse.

HALLER. — Que signifie cette plaisanterie?

ILKA (tristement). — Hélas! ce n'est pas une plaisanterie.

HALLER (la considère avec émotion). — Vous êtes évidemment une dévouée et bonne petite fille.

ILKA. — Je ne suis plus une petite fille et je ne suis pas bonne,

car puisqu'il s'agit de sa vie, je trouve qu'il devrait simplement vous faire mettre en prison et nier tout, mais il ne veut pas... (silence) Oh ! je suis bien malheureuse !

HALLER. — Pensez-vous donc qu'on ne me croirait pas ?

ILKA. — Bien sûr que non, s'il niait, lui !

HALLER (souriant). — Vraiment ?

ILKA. — Non ! (après un silence sans lever les yeux). Ah ! on ne fait pas que danser dans la vie !

HALLER (lui caresse légèrement la joue. Ilka frissonne, Haller s'en aperçoit, recule d'un pas et se montre irrité). — Savez-vous bien que tout autour de vous, des êtres vivent dans la faim, dans le vice, dans la débauche, dans la maladie. Que des petits enfants, des femmes et des hommes partagent la même couche. Et sachant cela comment osez-vous faire la grimace d'une femme outragée ?

ILKA. — Je ne croyais pas faire la grimace !

HALLER (toujours irrité). — Avez-vous jamais fait autre chose que vous parer comme une poupée élégante et vide ?

ILKA. — C'est vrai. Mais je voulais aujourd'hui commencer à me dévouer.

HALLER (toujours irrité). — Je ne crois pas à votre vertu.

ILKA. — Ai-je dit que j'étais vertueuse ?

HALLER (furieux). — Pourquoi venez-vous ici jouer la comédie ?

ILKA. — Il faut bien que je ne sois pas suffisamment naturelle devant vous, puisque vous me traitez si durement.

HALLER (la regarde méchamment, puis avec un geste). — Vous devez avoir une assez jolie poitrine ?

ILKA (le regarde, rougit, met les mains sur ses joues pour cacher sa rougeur et les yeux étincelants). — Vous le saurez, si vous voulez épargner mon oncle.

HALLER (ému). — Comment vous appelez-vous ?

ILKA. — Ilka, comme ma mère.

(Kristine entre rapidement).

KRISTINE (d'une voix rauque). — Si l'on me demande, dites que je suis sortie. (Elle traverse hâtivement la scène, entre dans la chambre voisine et ferme la porte à clé intérieurement).

HALLER. — Cette femme est ma maîtresse.

ILKA (effrayée). — Elle !

HALLER. — Oui, oui, allez-vous-en maintenant, gamine ! (On sonne).

ILKA (avec un tressaillement d'effroi). — Oh ! si c'est mon oncle, je vous en supplie pour l'amour de Dieu, ne lui répétez pas ce que je vous ai dit.

HALLER (à la porte). — Ce n'est pas lui ! venez ! (elle s'enveloppe soigneusement le visage). Ah ! vous craignez qu'on vous voie sortir de chez moi ?

ILKA. — J'avais pourtant bien du courage quand je suis venue! (Haller ouvre la porte. Ilka sort très vite ; entrent Hjorth, Ejer, Ole Edward et plusieurs autres révolutionnaires).

HALLER. — Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt?

HJORTH. — Il n'est que huit heures !

HALLER. — Je suis impatient, j'ai si grande hâte d'agir, je voudrais être à demain. Ah ! c'est ce soir. (Il serre la main de tous).

HJORTH (avec admiration). — Nous ne vous avons jamais vu ainsi.

HALLER (souriant). — Oui ! aujourd'hui, je grimperais sur des flèches de cathédrales.

OLE EDWARD (ému). — Et votre pauvre mère?

HALLER (grave). — Oui, ma pauvre mère, mais son sang sera... (changeant de ton) Hjorth vous a-t-il dit que le ministre est venu ici hier au soir?

PLUSIEURS VOIX. — Oui! Oui! Jamais nous n'aurions cru.....

EJER. — Le misérable! Aviez-vous des témoins? Quelqu'un l'a-t-il vu?

STORM (qui vient d'arriver). — Moi je l'ai vu partir.

EJER. — Oh ! Si c'était chez moi qu'il fut venu !

FISCHER. — Dieu ! Quel effet cela va produire ! Croyez-vous qu'ils vont assez gueuler à l'infamie ! Quand le journal annoncera : « La visite nocturne du ministre à Haller !! » (Joie générale).

HALLER (avec conviction). — Bientôt le pouvoir nous appartiendra! Oui, le pouvoir de faire ce que nous entendons. Nous dicterons des ordres. Et pour décréter ce qui sera désormais l'intérêt de tous, c'est nous qui appuierons le sceau de l'Etat dans la cire chaude.

EJER (sceptique). — Nous? Vous voulez dire *vous*, Haller!

HALLER (tranquillement). — J'ai dit *nous*. Pensez-vous donc que je ne me sente pas le frère de tout ce qui vit misérablement, que je n'aie point de liens avec tous ceux qui souffrent. Ejer, Ejer, ne restons pas terre à terre! Dressons-nous et bondissons comme le tigre!

EJER. — Quand le tigre va bondir, il rampe.

HALLER (le regarde). — Mais non pas quand il s'élance dans l'espace!

OLE EDWARD. — Tu nous apparais comme la statue de feu de la vengeance!

HALLER. — C'est l'image de la justice qu'il va falloir déplacer, compagnons ! (il serre la main d'Ejer). (Tous s'approchent, grande émotion).

HJORTH. — Nos enfants n'auront plus besoin de plier l'échine!

EJER. — Oh! Aurai-je assez d'années devant moi pour assouvir ma haine (avec des larmes). Si je pouvais enfin retrouver la paix de l'âme!

FISCHER (criant d'une voix aiguë). — Souvenez-vous! Et dites-vous que l'avenir ne peut être pire que le présent. Non, non, jamais pire!

STORM (avec force). — Nous n'avons rien à perdre.

PLUSIEURS VOIX. — Rien ne peut être pire que ce que nous souffrons.

OLE EDWARD (solennellement ému). — C'est religieusement, pieusement que vous travaillez pour nous! Votre cœur ne bat que pour le peuple, pour l'humanité.

STORM (vite). — Votre cerveau ne pense que pour le bien du peuple.

EJER. — Ah! Je les vois, sans chef, s'agiter comme des fous.... (soudain). Mais maintenant que votre mère n'est plus, plus de témoin?

HALLER. — Le ministre m'a juré qu'il ne nierait pas.

EJER (de nouveau railleur). — Nom de Dieu! Et vous avez confiance dans la parole du ministre? Ah! Ces personnages ont discuté comme des parlementaires!

HALLER (gaîment). — Ejer! Ejer! Il faut savoir parfois avoir confiance en ses ennemis. (On sonne, Haller va ouvrir). Peut-être est-ce le ministre, c'est un habitué de la maison maintenant (tous rient). (Le propriétaire de la maison entre).

LE PROPRIÉTAIRE. — Bonjour!

HALLER. — C'est le propriétaire.

LE PROPRIÉTAIRE. — Je voudrais vous parler.

HALLER. — Bien volontiers.

LE PROPRIÉTAIRE. — Mais nous ne sommes pas seuls.

HALLER. — Ah! vous voulez me donner congé. Nous déménagerons bientôt tous, allez! (rire général).

LE PROPRIÉTAIRE. — Ce que j'ai à vous dire est très important.

HALLER. — Entrons donc ici (il se dirige vers la porte de gauche). Tiens, c'est vrai, Kristine a fermé la porte à clé.

LE PROPRIÉTAIRE. — C'est de Kristine qu'il s'agit. (On sonne de nouveau. Ole Edward ouvre la porte. Un facteur lui remet une lettre qu'il donne à Haller).

HALLER (au propriétaire). — Qu'y a-t-il donc? Dites-moi cela tout bas.

LE PROPRIÉTAIRE (bas à Haller sur le devant de la scène). — Kristine vient de voler deux billets de cent couronnes dans le magasin d'en bas. Son amant l'a reconnue, j'ai pensé qu'il était bon de vous prévenir avant d'avertir la police. L'escalier de service est gardé de façon à ce qu'elle ne puisse se sauver. Mais nous savons qu'elle est ici, de la cour nous l'avons vue rentrer.

HALLER. — Deux cents couronnes ! (haut) Avons-nous deux cents couronnes à nous tous ?

(Tous se fouillent, pendant ce temps Haller ouvre la lettre et lit, il ouvre l'enveloppe).

STORM (ramasse l'enveloppe, regarde une adresse imprimée, la rendant à Haller avec un sourire) Ah ! de la loterie, serait-ce le gros lot ?

HALLER (saisit l'enveloppe). — Peuh ! (il s'assied, Storm l'observe avec attention).

FISCHER. — Nous n'avons que soixante-quatorze couronnes à nous tous.

HALLER (se lève et dit avec animation) — Je peux très bien faire cela seul. J'ai l'argent nécessaire. (au propriétaire) Voulez-vous me faire crédit jusqu'à demain, ou jusqu'à tantôt. Je vous rembourserai la somme prise par Kristine, davantage même si vous voulez, (se reprenant) davantage, j'entends cent couronnes de plus par exemple.

LE PROPRIÉTAIRE. — Bien sûr ?

HALLER. — Certainement, certainement. J'irai vous trouver tantôt.

LE PROPRIÉTAIRE. — Je puis y compter ?

HALLER. — Absolument ! Je tiens même à vous remercier de la façon si délicate dont vous avez agi en cette circonstance, j'en suis réellement touché et je vous en ai une grande gratitude.

LE PROPRIÉTAIRE. — Mon Dieu ! c'est tout simple au contraire, pourvu que je touche mon argent. Adieu ! (Il sort.)

FISCHER. — Et notre argent ? N'était-ce pas pour le propriétaire cette somme ?

HALLER. — Merci bien, ce n'est plus nécessaire. (Plusieurs compagnons commencent à se diriger vers la porte.)

EJER. — Haller ! Vous pouvez compter sur moi demain soir, je vous en donne ma parole, je ne vous ferai pas défaut au moment suprême. (Approbation générale.)

HALLER (le quitte et va vers la porte de Kristine). — Etes-vous là Kristine ?

KRISTINE. — Oui.

HALLER (doucement). — Ne craignez rien Kristine. J'ai arrangé votre affaire. (On se dit adieu, plusieurs compagnons sont déjà engagés dans l'escalier. Haller reste immobile, songeur et silencieux.)

HALLER (à mi-voix, mais assez haut pour être entendu de tous). — Le moment difficile est arrivé.

OLE EDWARD. — Difficile ! Oui tu as raison.

HALLER. — Tout est-il prêt ?

TOUS. — Oui, tout est prêt.

HALLER. — Je devrais bien m'en assurer personnellement.

HJORTH. — Inutile. Chacun des hommes connait son rôle. On fait prévenir en ce moment les ouvriers qui sont à la rivière. Tout est convenablement organisé, j'en réponds.

UNE VOIX. — Oui ! Oui ! Père la révolution a tout prévu !

HALLER. — Ce ne serait pas la première fois que notre parti serait écrasé. Vous devez en avoir conservé mémoire Ejer ?

EJER. — Moi, je ne dis rien.

HALLER (sur le même ton comme se parlant à lui-même). — Je ne puis pas tout faire moi-même ! Ce qui fera sans doute la force du ministre, c'est qu'il est seul à commander. Il n'a pas besoin, lui, de discuter avec des hommes qui, en somme, n'ont pas la responsabilité !

(Tous deviennent attentifs).

EJER (furieux, s'adressant à Jansen). — Toi ! ferme-moi la bouche !

HALLER (avec force). — Quelqu'un d'entre vous veut-il prendre la responsabilité du coup que nous allons tenter ?

HJORTH. — Qu'entendez-vous par là, cela veut-il dire qu'il est préférable d'attendre une autre occasion..... de remettre à plus tard.

EJER (frappant du pied). — Attendre !

PLUSIEURS VOIX. — Pourquoi attendre? Pourquoi remettre à plus tard ?

OLE EDWARD (doucement). — Serait-ce à cause de la mort de votre mère, Haller ?

HALLER. — Ma mère ! à cause de ma mère ! (brutalement) Eh non !

OLE EDWARD. — Alors pourquoi ? oui, pourquoi attendre ?

HALLER (avec force). — J'ai la puissance de penser sans cesse. Pour vous, nuit et jour éveillé, j'ai pensé. N'est-ce pas moi qui ai formé votre parti, qui l'ai rendu fort et vaillant ? Les faiblesses de l'ennemi ne me sont-elles pas connues ? Enfin ai-je craint de me sacrifier pour vous ?

OLE EDWARD. — Ayons en lui une confiance aveugle. Il nous a sacrifié jusqu'à sa mère !

EJER. — Nous, nous offrons notre vie !

PLUSIEURS VOIX. — Oui ! notre vie.

HALLER. — La vie ! la vie. Il s'agit maintenant de quelque chose de plus important que l'existence ! Rappelez-vous que nous avons toujours vécu au bas de l'échelle sociale, dans la misère. La pauvreté rend aveugle, inintelligent, bavard ! elle engendre la haine et crée des individus comme Ejer.

EJER. — Qu'entendez-vous par là ?

HALLER (à Ejer). — J'entends des hommes qui trouvent dans la misère une âpre joie, et dans la haine une sauvage volupté.

Il est bon de haïr, je le sais, mais la haine n'enfanta jamais les hommes forts, les hommes qui doivent devancer leur époque. Moi, je sais choisir le moment propice. Vous ne le savez pas. Moi, j'ai le sentiment de la responsabilité. Vous ne l'avez pas. Faites la révolution sans moi !

OLE EDWARD. — Haller ! Haller ! sans toi ?

HALLER (avec plus de force encore). — Vous pensez que tout est vide autour de vous, n'est-il pas vrai ? Et vous ne vous rendez pas compte, que l'air qui nous enveloppe est peuplé de mondes infinis. Dans cette vie, sont des biens que vous pouvez saisir de vos mains grossières et vous les désirez ! Mais il y a aussi des idées que vous ne pouvez jamais atteindre, et vous les voudriez tuer !

La bonté des âmes nobles et généreuses s'exhale aussi, loin de vous, en quelque chose d'invisible et de doux comme des sons harmonieux. Dans l'espace enfin passent des vibrations annonciatrices de l'avenir. Vous n'entendez pas cela vous, moi je l'entends !

Je sais aussi que des centaines d'années s'écouleront avant que notre heure ait sonné ; le savez-vous et l'avez-vous jamais compris ?

Nom de Dieu ! croyez-vous donc que tout irait mieux dans ce monde, que la terre serait plus fertile, les hommes meilleurs et plus heureux, si seuls vous parveniez au pouvoir, faites-en donc l'essai. Je vous connais bien allez ! Je sais ce que vous valez, ce que de vous on peut tirer d'utile. Ce qu'il vous faudrait à chacun, je le devine, et si je voulais vous le donner, car je le puis, je vous rendrais à jamais heureux et paisibles. (à Ejer) Si quelqu'un vous apportait les quarante mille couronnes que vous devez Ejer, bien vite relevé, vous iriez demain avec les autres avocats, plaider devant la cour et vous seriez pour toujours satisfait. (Ejer se montre furieux). Vous Ole Edward, si je faisais distribuer la soupe à tous les miséreux de la ville, vous ne réclameriez plus rien et vous tutoieriez tout le monde comme c'est votre habitude quand vous êtes ému.

Enfin si chacun des vingt enfants de Hjorth possédait soudain mille couronnes, le vieux lion ne secouerait plus jamais sa crinière révolutionnaire, (s'adressant à Jansens qui s'est approché de trop près). Quant à vous, Jansens, si vous vous brossiez une fois les dents, c'est moi qui me déclarerais absolument réjoui. — (Jansens s'éloigne brusquement). — (Bruits, murmures, Haller les regarde avec hauteur).

STORM (essayant de plaisanter). — La revue des troupes avant la bataille !

HJORTH (avec force). — Parlez-nous sérieusement, Haller. Qu'entendez-vous faire, faut-il attendre ?

HALLER. — Oui.

PLUSIEURS VOIX. — Pourquoi ! pourquoi attendre ?

HALLER. — Parce que je le veux !

FISCHER. — Et si nous ne voulons pas, nous ?

PLUSIEURS VOIX. — Oui, si nous ne voulons pas attendre ?

HALLER (à Fischer). — Oh vous, l'enfant riche, qui croyez être un héros pour vous être brouillé avec votre famille, vous attendriez aisément, s'il vous était loisible d'écrire vos lubricités et surtout de les publier à mes frais. Comme vous sauriez bien utiliser le temps de l'attente à courir la grue, à boire le chambertin, à manger des pâtés d'alouettes ! hein ?

A vrai dire nous aurions tous besoin d'un bon repas, cela nous changerait. Un large bifteak saignant avec des oignons ? En voulez-vous ? je peux vous offrir cela, hein ! vous sentez l'odeur d'ici, n'est-ce pas ? Je vous en ferai manger toute une année ! (montrant Fischer). Regardez ses narines ! Hjorth soupire de désir ! Seul Ejer est tellement aigri qu'il serait incapable d'en goûter.

HJORTH. — Ole Edward ! parlez-lui, vous. (Ole Edward demeure immobile les yeux hagards, il fait de la tête un signe négatif).

HJORTH (avec énergie). — Pour la dernière fois, voulez-vous nous expliquer pourquoi il est nécessaire d'attendre ?

UNE VOIX. — Nous sommes des hommes, on ne saurait nous faire taire comme des animaux !

HALLER. — Vous devez attendre, parce que vous n'avez qu'à obéir à mes ordres.

JANSENS (derrière les autres). — Dictateur !

VOIX MENAÇANTES. — Dictateur ! Dictateur !

Haller (rit très haut).

HJORTH. — Expliquez-nous vos raisons, mais cessez de nous injurier !

EJER. — Il n'a pas son bon sens ! c'est une crise ! il est fou !

HALLER. — Oui ! Je vois dans de bien maigres lanternes fumer les petites flammes jaunes de l'envie.

OLE EDWARD (avec désespoir). — Oh ! Hjorth, quel malheur !

HALLER (arrachant du mur une glace qu'il leur présente). — Mais regardez-vous donc, vous qui pensez que le soleil, ici-bas, doit exclusivement mûrir vos pommes de terre. (Mouvements, fureur de tous).

PLUSIEURS. — Assez d'insultes ! Nous prend-il pour des bêtes de somme, pour des enfants ?

UNE VOIX. — Il mériterait !...

PLUSIEURS. — Oui ! oui ! (Ils s'avancent en menaçant devant Haller. Ole Edward les retient).

EJER (soudain). — Il a reçu de l'argent du ministre !

HALLER (jette la glace et la brise avec violence). (A Ejer). — Répétez cela si vous l'osez. Oui, répétez-le ! (Silence).

OLE EDWARD (ému). — Haller ! Haller ! Quelle est donc cette trame que vous avez ourdie contre nous et dans laquelle vous vous prenez vous-même ?

STORM (d'un air sombre et entendu). — Dans cette trame-là, il y a un fil d'or !

EJER (aux autres). — Avais-je raison ? Pouvait-on avoir confiance en cet homme. Allons-nous-en, camarades. Nous avons un plan et il est bon !

HJORTH. — Non ! il faut attendre, réfléchir. Réunissons-nous au cercle ce soir. (Il sort avec quelques ouvriers).

HALLER. — Ne partez pas, attendez un instant !

OLE EDWARD. — Oh ! Il est perdu pour nous, perdu pour toujours. (Il sort avec d'autres ouvriers).

HALLER. — Mais attendez donc !

EJER. — On ne vous écoute plus, c'en est fait de ta puissance, dictateur ! (Il sort avec tous les autres).

HALLER (seul, immobile). — Dans cette trame, il y a un fil d'or !

(Il regarde tout autour de lui pour s'assurer qu'il est bien seul. Il ouvre alors le télégramme et la lettre qu'il place bien en évidence devant lui).

RIDEAU.

(A suivre).

On remarquera que le nº de mai de l'*Humanité Nouvelle* a un supplément de 32 pages. Les frais assez notables ont été gracieusement couverts par la *Maison d'Art de Bruxelles* et quelques amis de l'*Hnmanité Nouvelle* qui ont désiré garder l'anonyme.

La *Maison de Bruxelles* qui s'efforce de réaliser par des expositions, des conférences, des publications, la haute idée d'une communauté d'artistes, a tenu à donner à l'*Humanité Nouvelle* qui lutte pour un idéal moral élevé le témoignage de ses sentiments de confraternelle amitié. Nous souhaitons que les institutions qui combattent pour des idées identiques suivent cet exemple, se rappelant constamment l'utilité d'unir leurs efforts dans une entraide mutuelle.

L'*Humanité Nouvelle* remercie cordialement la *Maison d'Art de Bruxelles* et ses anonymes amis qui lui ont permis de donner à ses lecteurs la belle pièce *Le Gros lot* du dramaturge norwégien Gunnar Heiberg.

L'ÉVOLUTION DU SOCIALISME

I

« Il est un seul droit de naissance inaliénable de l'humanité, c'est le droit
« de se modifier : et tous les intérêts opposés du clergé et des classes, la
« tyrannie de la tradition et de l'usage, ne peuvent pas plus barrer son
« progrès, que la toile d'araignée le sentier du roi de la forêt. »

KARL PEARSON.

L'objet de cette série d'articles est d'esquisser à grands traits — il serait impossible de faire plus dans l'espace disponible — quel est le sens du socialisme et quelle perspective de la vie il offre à ceux d'entre nous pour qui il est quelque chose de plus qu'une réclame politique aux temps des élections, d'une part, ou un système académique d'économie et de philosophie sociales, de l'autre.

Avant d'appliquer les idées du socialisme aux problèmes qui se présentent parmi les hasards et les changements de la vie individuelle autour de nous, nous devons d'abord reconnaître autant que possible à quoi répond l'évolution du socialisme dans ce que George Eliot a appelé les grands flots des forces du monde.

On demandait à la petite Topsy d'où elle venait ; elle répondit, sublime dans sa simplicité : « J'pense que z'ai poussé ! » Et cela est aussi purement vrai de ce grand développement de l'avenir dont nous distinguons déjà le crépuscule, et que nous appelons socialisme. Aucun de nous, dans ces moments profonds et lucides où l'on se dégage des impressions tumultueuses du jour, ne songe que les manifestes électoraux, quelque habiles qu'ils soient, ou les programmes socialistes plus ou moins imaginés peuvent couvrir tout le terrain du socialisme. Comment le pourraient-ils ? *Le socialisme est en voie de croissance*, et où il y a croissance, les possibilités ultimes des formes, dans de certaines limites, sont infinies. Nous savons que du gland doit nécessairement naître un chêne, et non un autre arbre : mais dans toutes les forêts du monde, il n'y a pas deux chênes qui soient absolument semblables. Ainsi des tendances socialistes doit nécessairement naître l'état socialiste, mais qui pourrait dire sa forme précise, lors de sa réalisation.

C'est pourquoi, nous, socialistes, nous n'avons aucune raison de craindre la critique qui est si souvent dirigée contre nous, que nous sommes trop vagues, ou comme elle est formulée parfois autrement, que nous avons trop de plans, trop de propositions idéales — communistes, anarchistes, collectivistes, et d'autres encore — sans nous mettre d'accord sur un seul. Dans la monographie magistrale,

mais hélas ! peu concluante, de John Morley sur Machiavel (La Conférence Romanes de juin 1897, publiée par Macmillan et Cie) il dit : « *Mettre les œillères* « *du système* était étranger à la nature et à l'objet de Machiavel. Des contra- « dictions étaient inévitables, mais dans l'ensemble le tissu de sa pensée est « assez serré. » La même remarque s'applique à nous. Nos contradictions apparentes disparaissent dès que l'on a atteint le point de vue socialiste. Et il est de toute importance pour nous aujourd'hui, selon moi, de nous rappeler qu'il y a une raison parfaitement réelle et légitime pour cette absence de définition précise (qui nous est reprochée par — entre autres — John Morley lui-même) du système que nous proposons de substituer à la vie sociale telle qu'elle est vécue à présent. Plus un chef quelconque du parti socialiste « met les œillères du système » à l'idée d'ensemble du socialisme (non pas, bien entendu, à l'application des principes et des méthodes socialistes dans les détails de l'administration sociale) plus il arrive à paralyser et à figer prématurément la part du mouvement socialiste qui tombe sous son influence immédiate. Citons de nouveau John Morley :

« Les choses humaines ont bien des côtés et bien des aspects, et l'homme du monde observateur ne se borne pas à une seule manière de les envisager par crainte de passer pour inconséquent. »

L'*évolution* du socialisme signifie donc sa *croissance* ; tant que nous raisonnons humainement, nos pensées doivent aller par couples : la joie et la douleur, la vie et la mort, le froid et le chaud, l'*évolution* et l'*involution*, la *croissance* et la *décroissance*, le *socialisme* et le *capitalisme* ; ainsi vont les contraires comme les philosophes s'accordent à les nommer. Le Socialisme n'est pas un projet politique, mais une condition de vie sociale, dont on aperçoit des lueurs et des essais çà et là, maintenant et dans le passé, et qui sera réalisée sur une plus grande échelle quand l'unité sociale — l'homme — sera assez développée pour la réaliser. Dans le second article, c'est ce côté du sujet qui doit être pris spécialement en considération. Nous verrons comment, parmi les plans politiques transitoires et les méthodes gouvernementales changeantes, la lente croissance et la modification des conditions de la vie sociale procèdent, toujours en vue de cette fin suprême.

Quels sont donc les éléments essentiels de cette condition de la vie sociale ? Quel est le point central si on peut toutefois le poser en peu de mots ? Assurément ce doit être : *la coopération ordonnée d'unités libres*. Dans le va-et-vient des empires changeants, les uns l'ont emporté par l'ordre dans la coopération, les autres par la liberté de leurs unités ; aucun n'a encore réalisé l'idéal socialiste ; l'équilibre et l'harmonie des deux. C'est pour cette fin que l'humanité se transforme aujourd'hui.

II

« Sous le Soleil, tous les hommes sont frères ».

Ainsi s'exprime le proverbe Chinois. On sourit, relevant le contraste frappant que fait avec cette théorie l'attitude de la Chine envers les autres races aujourd'hui, son dédain des « barbares », sa persévérante résistance aux influences du dehors. Il n'en reste pas moins vrai que comme un plan de coopération ordonnée pour les fins sociales, le système Chinois n'a jamais été surpassé. Il a derrière

lui une école de philosophie (compilée, mais non inventée, par Confucius) basée sur des principes si hautement abstraits que l'esprit des philosophes et des savants occidentaux, accoutumés à se mouvoir parmi des généralisations moindres et dans une subdivision minutieuse d'idées, la plupart du temps, ne parvient pas à les saisir. La force de sa prise sur les multiples aspects de la vie, néanmoins, se révèle par l'extraordinaire persistance, de siècle en siècle, de ce vaste type d'état social : l'Empire Chinois. Il est vrai qu'il est croulant aujourd'hui. Mais considérez la merveille qu'il a été : un système éminemment décentralisé, dix-huit énormes provinces toutes ayant la plus large autonomie, mais toutes interdépendantes. (La province de Nankin seule comprend plus de 40,000,000 d'êtres humains !) Deux choses sont spécialement à noter dans ce système remarquable. Judiciairement la masse est responsable pour l'individu : par exemple, un homme commet un crime, et ses voisins dans la rue, dans le district, ont à charge de le livrer à la justice ou, autrement, sont eux-mêmes punissables à un moindre degré. Ce plan est applicable avec un minimum de fonctionnaires et de police, par la simple raison que le partage de la responsabilié donne à chacun un intérêt direct au bien-faire de ses voisins. D'autre part, les relations industrielles entre l'individu et la communauté sont parfaitement définies. Le travail est la vertu principale. Et les rangs sont fixés par la libre concurrence, sur une base démocratique du plus humble au plus élevé. Ainsi judiciairement la masse souffre avec et pour l'individu : industriellement — simple et juste retour — l'individu travaille avec et pour la masse. Bien plus, le proverbe vraiment socialiste cité plus haut (Sous le soleil tous les hommes sont frères), a eu réellement en Chine une certaine vitalité, car, tandis que l'esprit occidental ordinaire *accepte* encore aujourd'hui la guerre comme une condition d'existence nécessaire sur cette planète, pour le Chinois la guerre est un état pathologique, un événement néfaste comme la peste ou l'influenza, une contingence à la fois inattendue et non désirée. On pourrait dire, d'une façon très générale, que c'est un système moitié patriarcal, moitié féodal, n'ayant — grâce à sa philosophie anti-guerrière et à l'absence de populations conquises dans ses états — qu'un soupçon d'esclavage, ne dépassant pas en réalité le système des « *Workhouses* », dans lequel des hommes et des femmes sont forcés par la misère à se vendre à l'Etat au prix de la nourriture et du coucher. Les traces de cet étonnant système confucianiste sont partout visibles dans le vaste empire croulant d'aujourd'hui

L'Empire Chinois dans son beau pour l'objet de ce relèvement, peut être considéré comme le représentant typique de tous ces systèmes que nous voyons se succéder et se remplacer les uns les autres (le fait qu'ils soient fondés sur le matriarcat ou le patriarcat ne change pas leurs traits caractéristiques) dans les avenues du passé, systèmes dans lesquels l'idéal que nous sommes en train de considérer a été largement réalisé, en ce qui concerne la coopération ordonnée pour les fins sociales, mais dans lesquels il a été obtenu à l'exclusion de l'autre considération, c'est-à-dire celles de la liberté des unités qui les composent. La *femme* dans les systèmes du matriarcat, l'*homme* dans ceux du patriarcat étaient le centre sur lequel pivotaient les lois de propriété et les droits d'héritage, et sur ce roc de la propriété chacun de ces systèmes s'est abîmé à son tour dans la démoralisation progressive du privilège héréditaire, la *persistance* illimitée de la propriété amenant toujours la destruction de la liberté individuelle. Quand je dis qu'ils se sont abîmés sur ce roc : je veux dire, bien entendu, qu'ils s'effacèrent et firent

place à d'autres afin que la grande expérience humaine, toujours neuve, toujours ancienne, pût s'exercer de nouveau pour des fins plus hautes. Prenez les systèmes de l'Inde ancienne basés aussi sur une philosophie hautement abstraite et actionnés par une disposition de castes qui n'était rien d'autre,à l'origine, qu'une organisation de la division du travail social indépendante de l'hérédité, de la propriété et du privilège,prenez les civilisations de la Perse ou de l'Egypte, ou le plan extraordinaire (si peu compris aujourd'hui) que les Espagnols trouvèrent appliqués chez les Indiens de l'Amérique du Sud), tous présentent une ressemblance de type et s'effondrèrent pour la même raison, la trop grande subordination de la liberté de l'unité aux nécessités de la coopération dans l'ensemble. Les Juifs et les Tziganes, d'autre part, avec leurs particularités respectives (quoique le Professeur Marshall ait pu les appeler parasites !) sont des exemples typiques de la persistance extraordinaire de ce type d'organisation raciale où la liberté et l'initiative individuelles sont conservées par la réadaptation constante des individus et des groupes aux conditions enveloppantes de maintes contrées — une réadaptation aux circonstances extérieures, car, comparativement il y a dans ces deux cas peu de modification du type par le croisement avec d'autres races.

Quand nous arrivons à la civilisation Grecque, à la vie d'Athènes, à son plus haut développement, nous trouvons le niveau le plus élevé de la liberté individuelle dans une aire très limitée (car les Athéniens étaient une bande forte et restreinte de conquérants vivant sur une nombreuse population sujette d'esclaves). Nous voyons cela d'un coup d'œil par le seul fait que l'*Art*, expression essentielle de l'initiative individuelle et de la liberté créatrice de la pensée et de l'action, atteignit alors dans le drame, la sculpture, l'architecture, la peinture et l'éloquence, une hauteur à laquelle il ne s'est plus élevé depuis, quoique plus tard dans les petites républiques-cités de l'Italie un développement quelque peu similaire (mais pourtant moindre) fût atteint, et que les villes Hanséatiques s'en soient approchées dans les métiers et dans le commerce.

Rome, largement entendue, *Rome, impériale* et *théocratique, peut représenter* à ce point de vue la *Chine de l'Europe*, tandis que l'idée chrétienne de liberté de l'âme, la divinité essentielle à chacun, a lutté progessivement contre elle. Par des révolutions et des réformes successives, l'idée chrétienne a renversé ses reconstructions successives, impériale, papale, napoléonienne.

Aujourd'hui dans les contrées plus libres de l'Europe occidentale, dans l'Amérique du Nord, et dans les colonies Britanniques, (non-compris le despotisme militaire de l'Inde Anglaise), la liberté individuelle — et cela dans une aire sociale comparativement plus grande que celle des grecs — s'élève encore une fois d'un progrès soutenu à un niveau élevé. Mais ce mouvement est entravé, dans les cent dernières années surtout, par la nécessité d'un ordre machinal de coopération parmi les grandes masses du peuple. *Cette nécessité naît des conditions de ce qui est appelé la grande industrie*, ou par quelques-uns d'entre nous le système capitaliste, à côté des découvertes de la vapeur, et de l'électricité, et l'application des forces destructives de l'art militaire, avec une intensité et sur une échelle d'opération toujours croissante.

C'est ce problème que doit envisager le socialiste contemporain. C'est contre cette paralysie meurtrière de l'automatisation des êtres humains que de toutes parts la révolte socialiste s'élève.

Dans les chapitres qui suivent nous examinerons les éléments internationaux

du problème, et nous terminerons en considérant ses traits spéciaux et ses besoins immédiats dans l'Angleterre même.

III

« Un homme vaut autant qu'un autre ! »
« Pour sûr, et même davantage, » dit Pat.

Ce don excellent de l'humeur dont Pat a enrichi le monde pèse plus dans la balance de l'humanité — on est tenté de l'affirmer — que tous les quintaux et les kilos ajoutés au magasin humain par les mains fortes et les têtes dures de la « partie prédominante » : l'Angleterre.

Nous avons cité, dans le dernier article, les phénomènes singuliers que présentent, parmi les races, les Juifs et les Bohémiens, leur faculté d'adaptation aux circonstances extérieures, leur franc-maçonnerie de race qui semble indestructible, et leur carrière voyageuse. Il semblerait qu'un phénomène analogue se produisît peu à peu comme résultat de la tactique passée, militaire, politique et industrielle de l'Angleterre envers l'Irlande. La main pesante de l'Angleterre (avec les défauts de ses propres qualités) a chassé l'Irlandais outre-mer. Partout dans le monde les Irlandais passent actuellement au premier plan, en groupes reconnaissants entre eux un sentiment commun et un lien indestructible avec l'Ile-Verte. Quel sera le résultat ultime de cette « dispersion » moderne, seul un regard plus pénétrant que le mien pourrait le prévoir. Mais s'il doit résulter de la dissémination des Irlandais une renaissance universelle de l'humeur, alors en vérité la triste Erin n'aura pas souffert en vain.

La vérité embarrassante et fantaisiste de la réponse de Pat, citée plus haut, suggère un aspect de la question de race qui réclame l'attention générale des socialistes. Dans le monde cultivé (où la culture intellectuelle est haute et ne se borne pas à un effort mécanique inintelligent de mentalisation routinière) aucun fait n'est plus frappant ni plus significatif que l'intérêt et l'étude partout revivifiés du Jolk-Lore des races et des traditions populaires de tout pays. Voyez, par exemple, l'œuvre de Wagner en Allemagne, revêtant, avec l'aide de tous les arts, les grandes mythes ethniques des Teutons, des Scandinaves et des Celtes. Considérez les activités des « Jolk-Lorists » de la France, de l'Angleterre et de l'Irlande ; remarquez l'influence universelle de l'œuvre vivifiante de nos deux grands sages Thomas Carlyle et Willams Morris, nous dépeignant sur le vif les coutumes sociales et les inspirations de nos aïeux ; distinguez aussi les centres et les groupes d'étudiants philosophes se formant si rapidement dans toutes les contrées du monde et leur échange perpétuel — des étudiants qui s'appliquent consciemment à comprendre, à l'aide d'une sympathie large, sans préjugés, sans parti-pris, les origines et les fins, les idées dirigeantes des plans et des systèmes sociaux et religieux variés au milieu desquels ils se trouvent. Tous ces faits sont un signe du temps, attestant que *la liberté exige et entraîne l'expression de soi-même* — dans les races comme dans les individus — de la manière la plus spontanée, la plus intime ; si bien que le but ultime : « la coopération ordonnée d'unités libres », ne doit être atteint que par cette voie. C'est seulement par la plus tendre culture des fleurs de races, du génie distinctif des races dans leur mieux — tant en art qu'en religion, qu'en industrie et dans la

forme civile — que le futur pourra détruire (en recréant) les maux de la brutale désaptation causée par les nationalités dominantes et conquérantes du passé qui voudraient gouverner le reste du monde contre son gré. Il est clair pour nous aujourd'hui assurément, comme socialistes tout au moins, que l'avenir n'appartient pas à qui veut étouffer une culture ethnique par la superposition violente d'une autre, ou imposer la domination d'une idée sociale, politique ou religieuse, sur les débris des autres.

Bien plus, ce libre jeu des races fournit un agencement qui doit nous ramener à ces considérations délicates et gracieuses si outrageusement refoulées de la perspective des civilisations soi-disant industrielles de l'Occident, par l'exercice purement mécanique du pouvoir cérébral sans le contrôle d'aucun sens de propriété sociale, sans la moindre tendresse pour les beautés naturelles de la terre, charges sacrées de l'homme et modèles pour son imitation. Les races dominantes d'aujourd'hui (tout spécialement le *mâle* occidental !) ont besoin d'être fortement mélangées d'autres variétés avant de devenir capables de découvrir de nouveau que ce n'est pas un signe de bon sens pratique d'être laid de mise, harassé d'esprit, et hâté au point de perdre toute possibilité de contempler les choses qui dans la vie sont les plus dignes d'être considérées et qui moins que toutes autres livrent leurs secrets au coup d'œil hâtif du chercheur de profit et du « *penny a liner* » (deux sous la ligne). Il y a plus de vérité que, peut-être, l'écrivain lui-même ne supposait dans cette boutade comique de Rudyard Kipling :

Il n'est point sage au chrétien hardi
De faire hâter le brun Arien,
Car le chrétien rage et l'Arien sourit
Et use le chrétien
Jusqu'à la corde
Et la fin du combat
Est une blanche pierre tombale,
Avec le nom du défunt,
Et l'épitaphe gravée :
« *Ci-gît un fou qui voulait hâter l'Est.* »

Mais, en fait, les forces spirituelles longtemps contenues de l'Orient et de l'Occident — de l'Indien méprisé et du Celte persécuté, sont amassées de nouveau pour verser le flot de lumière qui doit transfigurer le monde.

Ainsi donc, nous trouvons aujourd'hui que la question des races est en notre sein même. Dans notre vie sociale sont entremêlées en nombre toujours croissant les nuances de races différentes, à mesure que les moyens de locomotion croissent et se multiplient. L'Inde et le Japon aujourd'hui frappent à nos portes, alors que, jadis, la Perse semblait aussi inaccessible que le Pôle Nord.

Proposer, comme nous avons vu des socialistes le faire, de protéger nos essais socialistes nationaux par des lois frappant d'exclusion les étrangers serait la plus aveugle et inconséquente tactique. Les organisations internationales des travailleurs remédieront à l'embauchage international en temps de grève : et la révolte, partout énergiquement en progrès par les forces combinées des socialistes et des ouvriers, portera toujours plus loin la hausse des conditions industrielles et empêchera leur dégradation par des influences étrangères quelconques. Mais pour l'Angleterre, abandonner sous quelques prétexte que ce soit « son

plus noble privilège, celui d'exercer une libre hospitalité, » suivant l'expression de Mazzini, ce serait vraiment « verser l'enfant avec le bain » et sacrifier ce qui est en fait notre meilleure clef et notre seule aide réelle pour résoudre les grands problèmes universels qui encombrent notre sentier. Sur ce point qui marque en vérité notre unique vertu Britannique, souhaitons plutôt d'être promptement soutenus par les nations amies qui, par leur esprit et leur développement social, sont les plus proches de nous, notamment par la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ; quant à la Suisse et aux Pays Scandinaves ils nous ont peut-être déjà devancés dans ce sens, de même que les Etats-Unis d'Amérique.

Les esprits d'élite de toutes les nations ne nous arrivent pas enregistrés et étiquetés, garantis respectables par des passeports de convenance et d'avenir, tels que les lois d'immigration devraient l'exiger. Ils viennent souvent, poussés par l'esprit fier de la liberté qui les possède, rejetés par les pouvoirs dominants de leur pays natal, dépouillés de toutes les parures de la fortune et de l'estime sociale.

Le développement croissant du réseau commercial également préviendrait une telle entreprise, en tissant sans cesse de nouveaux liens entre individus de races différentes dans tous les pays. (Ce point sera examiné de nouveau plus loin).

Tous les grands mouvements sociaux du jour — le (1) mouvement féministe, le Trade-Unionisme, la Coopération, les mouvements ethiques, théosophiques, humanitaires et une quantité d'autres, sont en train de briser les liens de la nationalité et jettent leurs chaines dorées d'association volontaire autour du globe. En art, science, religion, philosophie, littérature, le même développement est en cours.

La besogne du moment pour le socialiste anglais est de faire entrer dans les cerveaux anglais avant qu'il soit trop tard si possible, la pleine signification de cette sienne vertu unique — la tradition d'hospitalité universelle — une tradition qui a aussi son côté positif en formant la politique coloniale, que nous aurons à considérer dans un autre chapitre faute de place ici.

Pour le moment il nous reste à avouer que la question de la population est (ou paraît être) intimement liée à celle des races ; le dernier mot ne peut être dit à présent sur ce grave sujet, qui devra pourtant être effleuré dans le chapitre qui suit. Constatons seulement au point où nous en sommes, que nulles lois de population (sur lesquelles la prétendue nécessité d'exclure les étrangers est toujours fondée) ne peuvent être solides ni satisfaisantes sans tenir compte des différences de races sous ce chef, *au moins autant sur le côté psychologique que sur le côté économique.*

IV

« Quitte-là ton désir, et que l'esprit te mène,
« La vérité sois sûr, te sortira de peine. »
Weyvë thy lust, and let thy gost the lede,
And trouthe shall the deliver, it is no drede.

CHAUCER.

Une longue expérience de la vie animale avec laquelle il se trouve en des rap-

(1) Notez les Sociétés déjà nombreuses Internationales des Femmes, la Fédération Internationale des Travailleurs des Ports et de la Navigation Maritime et Fluviale (Ship, Dock, et River-workers). L'alliance coopérative Internationale, etc., etc.

ports plus ou moins intimes sur ce globe a prouvé à l'homme qu'il peut à volonté (dans des limites qu'il n'a pas encore aperçues, des possibilités nouvelles s'ouvrant constamment devant lui) avoir des créatures à son service conformes aux exigences de ses caprices et de ses désirs. S'il veut avoir des chevaux pour la vitesse, il peut élever au moyen d'une intelligence prévoyante des chevaux de courses. S'il veut se faire nourrir, lui et ses petits, à l'aide de mammelles étrangères, il peut créer ce produit complexe la vache laitière. Il peut avoir des éléphants pesant leurs rations eux-mêmes avec leurs trompes, comme font ceux du Gouvernement dans l'Inde. Et même si les dernières nouvelles d'Amérique sont vraies, il peut avoir des Singes pour trier son charbon !

Il lui faut cependant un effort sérieux en poursuivant cette étude si difficile et si nécessaire l'étude de *soi-même*, pour arriver à comprendre, ce qui néanmoins est le fait, qu'il peut produire des augmentations, ou le contraire, de sa propre espèce, par une intelligente prévoyance, comme sa volonté le détermine, et de telle ou telle *sorte* précisément comme ses intentions et ses aspirations les prescrivent.

Par exemple :

S'il veut avoir des êtres humains pour en tirer de l'argent, il peut se les procurer, même à profusion comme les bancs de harengs dans la mer : ils vont multiplier et s'entasser, se serrant et se foulant de plus en plus à mesure que la place sur la terre devient plus rare, (comme le chinois moderne à qui son besoin d'espace habitable permet de construire trois étages dont la hauteur totale ne dépasse pas l'un des nôtres) ; il est vrai qu'ils périssent aussi comme des harengs en bancs, — enfants et adultes. — Mais qu'importe ? Il en vient toujours davantage, et le magot va toujours en s'arrondissant .... Mais, le jour vient enfin, où terrifié comme par un cauchemar soudain, il regarde dans ce miroir humain qu'il a créé de son égoïsme, et se demande en frissonnant, « *qui disait que la forme humaine était si belle, qu'elle pouvait même être appelée divine* ?

Encore, s'il veut avoir des êtres humains pour exécuter ses plans d'ambition, d'oppression, d'égoïsme ou de revanche contre son semblable par une savante combinaison de force musculaire et d'artifice mental, il peut les avoir aussi par bataillons et en masses — casques-à-pointe, pantalons rouges. Il est vrai que ce sont distinctement des produits non-humains, artificiels, dans lesquels toutes les beautés les plus rares de l'équilibre humain ont été sacrifiées à des considérations mécaniques. (Que peut-on voir de moins gracieux, de moins artistique, hors des lignes de la beauté purement animale, pour ne pas parler d'une plus haute, que le port d'un officier de cavalerie ?) Mais qu'est-ce que cela fait ? Ils sont destinés tout simplement à tuer et à être tués. Et puis, en la décorant de couleurs vives, et en l'armant d'un acier étincelant, il peut presque de temps en temps, en arriver à croire qu'il *admire* ce spécimen effroyable de machine humaine, *une armée* : c'est-à-dire, une armée *avant* la bataille, — de l'armée *après*, même lui ne peut conserver d'illusion.

Ainsi, si l'homme veut avoir des armées industrielles ou militaires, pour obtenir une fausse gloire et une richesse également fausse, il aura une espèce humaine adaptée à cette fin, et pour cette fin alternativement créée et détruite.

Si, au contraire, il veut avoir des êtres humains, non comme moyens pour sa propre fin, (soit sensuelle, soit mentale,) mais comme capables d'une évolution

plus hauts, êtres à aimer, chérir, admirer, et par dessus tout à affranchir des chaînes fatigantes de la passion, de l'orgueil et de l'égoïsme, il peut également les obtenir, tôt ou tard, *et aussitôt qu'il se l'est mis en tête.*

Mais, dites-vous, on nous a élevés dans la croyance que les guerres et les armées, comme la pauvreté, la peste et la famine, sont des expédients d'une active providence pour « maintenir la population dans les limites des moyens de subsistance » quel que soit le sens de cette phrase étrange.

Quand la voiture pourra traîner le cheval, quand on pourra manger son gâteau et le conserver en même temps, quand l'enfant pourra naître avant ses parents, ce rêve fantastique d'un cerveau déréglé qui se tourmente à chercher une excuse pour des maux que son intelligence n'a pas pu sonder, pourra avoir quelque valeur, avant il n'en aura aucune.

Quels sont les « moyens de subsistance », et quelles sont leurs limites? Les deux gâteaux et un peu de fruits frais par jour de notre ami, W. A. Macdonald le réformateur alimentaire, ou la consommation du chanoine traditionnel? Et les limites? Faut-il les fixer au produit du maraîcher de Jersey ou à celui du cultivateur arriéré du Morvan?

N'est-il pas évident que les moyens de subsistance varient avec la volonté du subsistant? N'est-il pas évident que la limite varie à la fois en quantité et en qualité, l'une avec les goûts (dans la demande), l'autre avec l'intelligence (dans la pourvoyance) du subsistant? Comment donc en faire dans aucun sens philosophique un facteur déterminant et comment en déduire des « lois d'airain » soit de salaire, soit de population?

Mais, dites-vous, l'homme n'est-il pas façonné par le milieu? Que dire, donc, de ce joli mot « milieu », jouet perpétuel des dialecticiens socialistes et anti-socialistes? N'est-il pas non moins évident (quand même ce serait trop simple pour être saisi par l'esprit juridique!) que pour l'homme le reste de la nature est son milieu, tandis que pour le reste de la nature l'homme est *son* milieu? Comment pourraient-ils ne pas agir et réagir l'un sur l'autre?

Si l'homme veut avoir autour de lui des arbres verts et de belles fleurs, il peut les avoir: mais il ne peut pas, en même temps et lieu, avoir des galetas. Si l'homme veut absolument avoir des houillères sombres et lugubres, la nature ne peut pas défendre ses calmes et souriantes vallées de son intrusion.

La nature pourrait préférer produire des coccinelles, luisantes et étincelantes dans des carapaces scintillantes de rouge et de vert, ou des demoiselles aériennes aux ailes azurées, mais si l'homme veut absolument avoir de l'ordure ménagère et des mélanges de tous les détritus hétérogènes possibles et imaginables, qu'il soustrait jalousement au merveilleux laboratoire purifiant de la nature, le sol, alors elle doit nécessairement lui livrer, en soupirant, le visqueux cancrelat; l'araignée et la mouche en se conformant à sa commande.

Ne peut-on pas s'imaginer un révérend père Malthus parmi les cancrelats, plus porté à la casuistique que les autres, prêchant à ses congénères la doctrine d'une providence employant le balai, les pincettes et les talons de souliers comme artifices spéciaux pour empêcher les pauvres cancrelats de dépasser leurs moyens de subsistance, en épuisant l'approvisionnement de saleté domestique?

Ayant ainsi observé qu'il est le milieu de la nature et que la nature est son milieu, l'homme reconnaît par une considération plus approfondie que rien

n'existe dans la nature qui ne soit aussi représenté en lui. Les planètes et les soleils (comme l'analyse spectrale le démontre), contiennent les éléments déjà bien familiers que le microscope et le laboratoire lui ont révélés comme parties composantes de sa propre personne. Même l'âme rudimentaire de l'humble cancrelat non moins que la belle et complexe intelligence du castor ou de l'abeille et les puissants esprits des informateurs de mondes dans des mondes ont leurs points de contact avec ce mystère mouvant de la conscience, où il vit, comme un ermite dans une grotte s'élargissant sans cesse. « Homo sum, *humani* nihil mihi alienum puto » s'écria Térence (je suis homme : rien d'*humain* ne m'est étranger). Aujourd'hui le penseur ajoute « *divini* nihil, nec *naturale quicquam* » (rien de *divin*, ni rien de *naturel*.)

Dès lors, la naissance et la mort, qui semblaient jadis des événements de la plus haute importance, nous apparaissent simplement comme des combinaisons nouvelles, des réajustements nécessaires de ces éléments dans le temps et l'espace. De même, le vaste univers avec l'ensemble duquel il est apparenté dans une partie quelconque de son moi compliqué devient ses moyens de subsistance. Il peut en tirer, moyennant son intelligence progressive, des matériaux pour ses besoins, suivant qu'il les demande subtils ou grossiers, denses ou raréfiés. Et sa méthode et sa manière même de se reproduire pour laquelle il se trouve actuellement comme nombre de ses compagnons d'existence des règnes végétal et animal divisé en deux moules corporels et conscients — le mâle et la femelle — ne se présente plus comme fixe, immuable, mais comme susceptible de vastes changements, et, en vérité, en cours de développement progressif. Sa vue, longtemps obscurcie par les conceptions vaines et déconcertantes des statisticiens qui tentent la tâche illusoire de mesurer des vagues de pensées au moyen d'unités de masse, commence ainsi à s'éclaircir : il jette un regard plus assuré autour de lui tout en étendant la main pour saisir les matériaux qu'il lui faut pour l'accomplissement de l'œuvre qu'il se propose.

Les intentions ébauchées de l'homme à l'égard de ses futurs descendants sont énoncées par ses poètes, ses prophètes et ses voyants. Leurs successeurs, les législateurs et les jurisconsultes, (il y en a même aux îles Fidji !) tâchent de les lui formuler, les font se cristalliser, avec plus ou moins de succès et d'exactitude en des lois et des coutumes. Le procédé est plus raisonné — la méthode orale ayant été largement déplacée (quoique *jamais* entièrement) par la méthode écrite — dans nos civilisations modernes : mais cependant il n'en existe pas moins, quoique sous une forme plus instinctive et peu raisonnée chez les races telles que les Hottentots et les Esquimaux où l'aire de la conscience est plus restreinte. Maintenant il faut admettre qu'avec la multiplication des raisonnements se produit la confusion telle que nous le voyons, et que l'ordre et l'harmonie se rétablissent difficilement par le travail d'un genre d'intelligence plus haute qui se dégage peu à peu, péniblement, — mais sur ces faits là, il me faudrait une série d'articles spéciaux, pour développer les enchaînements d'idées nécessaires.

Tout changement important dans les intentions de l'homme vers ses descendants — c'est à dire dans sa façon de se reproduire — ouvre une ère dans le développement de la conscience. Un tel changement est en train de se produire aujourd'hui. Partout, dans toutes les régions où la conscience humaine est la plus consciente de soi, il est déjà décrété que dans l'avenir l'instinct reproduc-

teur (d'où dépend, au fond, tout le système politique) sera véritablement régi par une méthode de « coopération ordonnée d'unités libres » qui comme nous le notions déjà dans le premier article a toujours été l'idéal ultime. Pour cette fois, l'unité de production ne sera plus deux en un, cet un étant l'homme, mais deux êtres coopérant librement avec un choix parfaitement équilibré et unifiés par l'amour et l'intention communes. En d'autres termes, l'ère où la nécessité physique de l'homme soi-disante impérieuse, dictait et en même temps limitait le devoir et le fonctionnement de la femme en reproduction est déjà en train de disparaître : c'est là l'essentiel du point de l'évolution où nous sommes. Car l'intention consciente et la volonté libre du mâle et de la femelle harmonisées par l'affection peut seule engendrer un être nouveau qui soit plus grand et plus libre que l'un et l'autre. Avec l'émergence de cette ère nouvelle, se brisent encore bien des chaînes qui rattachent l'homme d'aujourd'hui à la sphère animale qu'il s'efforce de dépasser.

Cette vaste aspiration qui a jailli, resplendissant de temps à autre du fonds de son sens spirituel, a disparu bien des fois avant d'être réalisée. Aujourd'hui il se met à la traduire progressivement, petit à petit, ligne par ligne, dans les termes de sa politiqne sociale. Il se rend à peine compte de l'entière signification de son œuvre. Il y lit avec difficulté la solution de bien des énigmes qui le tourmentent aujourd'hui. Mais son attente ne sera pas vaine : elle sera plutôt dépassée. Car dans l'homme libre et la femme libre de l'avenir repose le mystère du produit ultime de l'humanité. Qui oserait fixer la limite de sa réalisation ? Elle dépend de leurs aspirations unies, et pour cette tâche les ressources de l'Univers entier sont disponibles. Car, comment nier que celles-ci sont infinies dans un monde infini ?

AMY C. MORANT.

LES LÉGENDES RUSSES

Tout peuple possède ses légendes dans lesquelles on peut voir, en quelque sorte, un reflet de son passé et de son état de culture intellectuelle.

Les légendes russes doivent être divisées en trois catégories : *païennes*, *religieuses* et *expérimentales*, c'est-à-dire basées sur l'observation de certains phénomènes de la nature.

Pour les légendes épiques le peuple puise naturellement ses sujets dans ses traditions et dans son passé et il les développe suivant ses croyances et son état de culture morale. Dans les légendes la vérité historique est le plus souvent altérée par la fantaisie avec laquelle l'imagination du peuple ne manque pas de l'amplifier dans un sens ou dans un autre. Tout en se transmettant, l'Histoire suit son cours, et, dans les masses peu éclairées les premières notions, après s'être maintenues pendant un certain temps concurremment avec les nouvelles, finissent peu à peu par se confondre avec celles-ci.

Le peuple considère les légendes comme des traditions sacrées et un grand nombre d'entre elles sont basées sur la réciprocité qu'il a cru remarquer entre lui, la nature et notamment les animaux. Il a cherché une explication à tout ce qu'il voyait autour de lui et c'est ainsi qu'il a cru devoir créer une histoire à tous les animaux.

Dans sa foi religieuse le peuple russe croit à Dieu ainsi qu'à Satan. A son idée, ces deux principes éternellement ennemis ont toujours agi concurremment. Souvent Satan se montre plus rusé que Dieu, et, en dehors des quelques livres qu'il a pu consulter sur le sujet et de la genèse telle qu'elle lui est expliquée par ses prêtres, il possède au sujet de la création du monde son histoire tout à fait originale.

D'après lui, au commencement, seules la lumière et l'eau existaient. Pour créer la terre, Dieu appela Satan. Il lui ordonna de plonger au fond de l'eau et de rapporter ce qu'il y trouverait. Satan obéit et revint en tenant dans sa main une poignée de limon. Dieu l'ayant également semée partout, la terre ainsi créée présentait une surface unie. Pourtant Dieu, ayant remarqué que Satan semblait cacher quelque chose dans la bouche, lui demanda ce que c'était. Ce dernier, ne voulant pas avouer qu'il avait dérobé un peu du limon trouvé au fond de l'eau, s'enfuit sans répondre. Aussitôt, sur l'ordre de Dieu, l'Eclair et le Tonnerre se mirent à sa poursuite, et, en se sauvant, le « pauvre diable » tombait souvent. A chaque chute il perdait plus ou moins de son limon. C'est ce qui a créé les montagnes.

Tous les indo-européens ont conservé la tradition que Dieu apprit la construction au premier homme et dans la petite Russie subsiste la croyance que Dieu a donné au premier homme une charrue et à la première femme une quenouille. Comme Satan est synonyme d'ombre, dans différents endroits de la Russie les paysans croient qu'il fut l'architecte désigné pour construire la première maison, mais qu'ayant négligé, par malice, d'y ménager des fenêtres, Dieu dut envoyer un ange pour en percer.

Comme en Russie non seulement les moujicks mais la plupart des gens des autres classes n'ont aucunes notions de l'électricité, ils ne peuvent s'expliquer la force qui produit l'éclair et le tonnerre. Le peuple russe attribue à chacun de ses nombreux saints une fonction spéciale. C'est ainsi que pour lui l'éclair et le tonnerre sont personnifiés par Saint Ilia. De grossières images très répandues dans les villages, le représentent traversant les nues sur un char aux roues de feu attelé de quatre chevaux ailés. Le char est conduit par un ange et le Prophète Ilia, tenant à la main un glaive flamboyant occupe la place d'honneur. De son siège il lance des flèches sur les humains possédés du Démon pour les punir. Le jour de la fête de Saint Ilia, que le calendrier orthodoxe a fixé au 20 juillet, le peuple s'attend nécessairement à la pluie.

La tradition du combat de Saint-Georges avec le Dragon a existé dans tous les pays européens. Le peuple russe regarde ce Saint comme le patron des loups, ces ennemis acharnés des paysans puisque le plus souvent ils ne vivent qu'en dévorant leur volaille et leurs bestiaux. Depuis longtemps le Gouvernement a pris des mesures pour la destruction de ces animaux

nuisibles, en accordant par un ukase une prime de 10 roubles (30 francs) à quiconque apporterait au magistrat local la queue d'un loup. Cette plaie de loups en Russie est considérée comme une punition de Saint-Georges. La légende la plus répandue en Russie sur les exploits de ce saint est la suivante :

« Un jour, deux bergers étaient en train de faire paître leurs troupeaux, et l'un deux ayant très soif quitta son camarade pour se mettre à la recherche d'un ruisseau. Chemin faisant, il remarqua un arbre autour duquel l'herbe semblait avoir été récemment foulée. Il s'approcha, et, poussé par la curiosité, il grimpa sur l'arbre pour observer ce qui se passerait autour de lui. Tout à coup il aperçut Saint-Georges dans une calèche escortée par une meute de loups. Georges semblait donner des ordres à chacun d'eux et tous partirent dans différentes directions. Seul un vieux loup boîteux resta près de lui. Au bout de quelques instants Saint-Georges lui commanda de s'approcher de l'arbre et de dévorer l'infortuné berger qui périt ainsi victime du caprice cruel de ce Saint redouté ».

A son tour Saint-Pierre devient le patron des pêcheurs et c'est à lui seul qu'ils attribuent le succès ou l'insuccès de leurs entreprises. Bref, l'imagination du peuple russe s'est ingéniée à trouver un protecteur contre chacun de ses maux.

Il est curieux de noter que la Russie est le seul pays au monde où dans la campagne on ne ferme jamais les portes des habitations. Chez ces pauvres paysans le vol est chose à peu près inconnue, et quand par exception il s'en commet un, il a toujours pour auteur un individu étranger à la commune, appartenant la plupart du temps à la tribu des Tziganes, espèces de bohémiens qui rôdent à travers la campagne en faisant de la musique et en mendiant. Comme en pareils cas la police est toujours impuissante, — quand elle n'est pas complice, — les moujicks ont inventé un saint courageux, Ivan le Militaire, dont la fonction consiste à châtier les voleurs.

Dès les temps les plus reculés les peuples ont attribué à leurs Divinités de bonnes et de mauvaises qualités. Au ciel comme sur la terre, des fêtes leur étaient consacrées et souvent elles dégénéraient en orgies. La mythologie nous apprend qu'Appollon amusait les Dieux par ses chants en s'accompagnant sur la lyre et la Muse Terpsychore étalait toute sa beauté en dansant. Les Grecs dans leur génie artistique ont créé des demi-dieux, des nymphes, etc. Le peuple slave avait un culte de prédilection pour l'eau. Il adorait les fleuves Bougue, Dnieper, Dounaï, Divina, etc., et il était convaincu que l'eau

était souveraine pour la guérison des maladies des yeux, à la condition qu'avant de se laver le patient eût jeté un objet en argent dans l'eau. Les Slaves croyaient aussi à l'existence de nymphes qui vivaient dans l'eau où habitaient les forêts. D'après les anciens chroniqueurs, ils adressaient des prières aux arbres dont le plus vénéré était le chêne (1). L'esprit grossier des Slaves primitifs avait imaginé des Dieux à plusieurs têtes dont quelques-unes étaient tellement énormes que pour les déplacer il fallait employer un attelage de deux bœufs (2).

Le peuple avait aussi la croyance que les fleurs et les arbres parfumés avaient la propriété d'expulser les petits diables et qu'en présence de ces plantes les nymphes perdaient leur pouvoir de martyriser les hommes. L'imagination des Slaves représentait ces nymphes comme les plus belles filles du monde ayant une superbe chevelure blonde qui retombait en désordre sur leurs épaules blanches comme la neige et sur leurs seins rebondis. La plupart des peuples ont cru à ces nymphes en leur donnant des noms différents ; les Grecs et les Latins les nommaient Naïades et Amadrïades, les Gaulois, les femmes du Fleuve Salla, les Germains, les filles du Dounaï, les Anglais, les filles du Lac, les Français, les Ondines et enfin les Slaves, les Roussalki.

L'imagination du peuple Serbe a créé les nymphes des montagnes et des forêts, belles filles innocentes que l'on appelait Vilas. Ces nymphes qui descendent des nuages ne consentent — d'après la tradition, — à danser le kolo qu'avec les chevaliers dont elles admettent la visite. Si par malheur d'autres mortels commettaient l'imprudence de s'approcher d'elles, ils tombaient aussitôt en proie à d'affreux chatouillements qui amenaient la mort. S'il faut en croire certains documents, cette croyance aux nymphes se serait maintenue en Europe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Ainsi le baron Volvasor assure avoir vu une nymphe voler un enfant pour le faire disparaître dans l'eau avec elle. (3) D'autre part, le docteur Tourell et le professeur Monro affirment avoir vu à deux reprises dans le nord de l'Ecosse une nymphe nue occupée à tresser ses cheveux (4).

Le peuple russe croit à la vie future. Selon lui, après la mort les gens vicieux et les riches doivent aller en enfer, tandis qu'à

(1) Adentinus. Annal Boior Liv. III. Dœder bein, Hey denthum der Alten Nordganer, p. 18.
(2) III. Ueber die Altest der Obotriten, pp. 298, 299, gebhardt.
(3) My olog der Alt Deuts chen and Slaven, p. 2.
(4) Messager d'Europe, 1809, p. 21, (revue russe).

l'Eden, on attend les pauvres et les honnêtes gens. La croyance populaire fait représenter la mort par un squelette toujours affamé qui dévore les gens vivants.

Il n'est pas sans intérêt d'observer que les peintures que l'on a faites au peuple de l'enfer sont beaucoup plus détaillées que celles relatives à l'Eden. Cela tient à ce que pour des esprits peu cultivés les souffrances physiques sont beaucoup plus sensibles que les souffrances morales. D'après la croyance des paysans, ceux qui ont commis de gros péchés sont jetés dans une chaudière remplie de goudron en ébulition. Quant aux menteurs, ils sont condamnés à lécher une poële rougie au feu. Ils croient aussi à l'existence d'une âme résidant dans chaque individu. Pendant le sommeil léthargique cette âme voyage avec saint Nicolas, soit dans l'Eden, soit dans l'enfer, d'où l'on peut voir les amis et les parents et contempler les joies et les douleurs des humains sur la terre. Les Serbes ont également une légende sur l'existence après la mort et sur ce voyage des hommes.... « — Raconte-donc ce que tu as vu là-bas, » demande-t-on à un ancien léthargique. « — J'ai vu, » répond-il, un pont d'argent, au-dessous duquel se trouvaient une immense chaudière remplie de têtes bouillies et des aigles qui volaient au-dessus de ces têtes. »

En dehors des enseignements du clergé orthodoxe et des nombreuses légendes sur l'immortalité de l'âme, le peuple slave a cherché à trouver l'explication de certains phénomènes physiques par l'âme. Aussi disent-ils que les feux-follets qu'ils croient apercevoir quelquefois la nuit sur les tombes sont les âmes immortelles des pécheurs morts impénitents.

Par les chansons répandues dans le peuple et par ses légendes, on voit que l'ivrognerie est sévèrement condamnée. Leurs auteurs ont compris que ce vice peut parfois mener jusqu'au crime et que toujours il atrophie le cerveau. On voit fréquemment dans les chaumières des enluminures représentant un homme ivre vendant son âme à Satan qui ensuite le précipite dans un abîme. En dépit des terribles châtiments dont il est menacé pour la vie future, le peuple russe, — le plus souvent pour oublier un moment sa misère, — n'en boit pas moins affreusement et porte régulièrement dans le kabak, (cabaret) tout ce qui peut lui procurer le moyen de satisfaire sa passion, bottes, grains, outils, etc.

Il existe chez les peuples slaves de nombreuses légendes sur la vie d'outre-tombe et elles varient avec les localités. L'une d'elles raconte qu'après la mort d'un soldat, Dieu charge un

ange d'aller recueillir son âme. Sacommission faite, l'ange vient demander à Dieu s'il doit porter cette âme militaire à l'Eden ou en Enfer. Si le soldat est condamné à l'enfer, des diablotins qui l'attendent le précipitent dans une chaudière d'eau bouillante. Pourtant le soldat « ficeleur », trouve pour se sauver un moyen ingénieux : il propose aux diablotins une partie de cartes qu'il gagne le plus souvent et d'après les conventions de la partie, les diablotins le retirent de la chaudière et trouvent le moyen de le faire entrer en fraude dans l'Eden. D'après une variante c'est à saint Pierre que le soldat propose la partie de cartes dont l'enjeu est cette fois une clef du paradis. Dans toutes les légendes où le soldat joue un rôle on le représente toujours aussi intrépide que roublard.

Ailleurs on cite l'anecdote d'un soldat qui, après être resté sous les drapeaux pendant vingt-cinq ans (c'était la durée du service militaire avant la guerre de Crimée) retournait dans ses foyers avec, pour toutes ressources en récompense de ses longues années de services, la plus petite pièce de monnaie existant en Russie et trois morceaux de biscuit. En route il rencontra Jésus-Christ, qui d'après la tradition, parcourt de temps à autre la terre accompagné de ses disciples. Un des apôtres lui ayant conseillé de profiter de l'occasion pour demander à Jésus une place dans le Royaume Céleste, le soldat qui, sans doute, ne se souciait que médiocrement du bonheur éternel qu'on lui offrait en perspective, répondit philosophiquement qu'il préférerait un paquet de tabac.

La conduite de ce trimardeur Jésus dans ses périgrinations terrestres semble parfois assez bizarre. Ainsi dans une légende en honneur dans la petite Russie, intitulée *Quarante ans* et citée par l'historien bien connue Kostomaroff, on nous dit qu'un homme qui avait fait pendant quarante années profession de foi d'athéïsme ne fut point puni. Dans une autre légende nous voyons Jésus envoyer un tonneau d'or à un riche qui lui avait sèchement refusé sa porte, alors qu'il laisse sans la moindre récompense une pauvre veuve, qui lui avait donné l'hospitalité.

Le peuple devait conclure de ces récits que les méchants doivent être punis après leur mort, tandis que ceux qui ont souffert sur cette terre seront récompensés dans l'autre monde. La théorie de la souffrance volontaire ici-bas dans l'espoir de trouver le bonheur après la mort est inadmissible. C'est elle qui, prêchée partout par les prêtres de la religion orthodoxe, maintient le peuple russe dans un état si arriéré et qui a en-

gendré cette secte de vagabonds, les « asketes », lesquels s'en vont à travers le pays, à peine vêtus, couverts de branchages de chêne et marchant pieds nus. Ne travaillant jamais, ils vivent aux dépens des pauvres paysans qui leur donnent asile et les nourrissent parce qu'ils les considèrent comme des Saints-Idiots ou des Sorciers.

Dans toutes les légendes où Satan joue le principal rôle, cet être imaginaire, dont la mission est de faire autant de mal que possible aux hommes, est battu par sa femme; le soldat le rembarre à coups de crosse de fusil et souvent il est écrasé sous le marteau du forgeron, car après Jésus-Christ, Satan et le soldat, les grands rôles dans les légendes sont tenus par le forgeron et le meunier.

De tout temps les peuples ont adoré l'eau et le feu et de nos jours encore le paysan russe regarde ces deux éléments comme mystérieux et au-dessus de sa compréhension. Aussi les gens qui sont en contact direct avec eux passent-ils chez les peuples slaves pour des sorciers.

Suivant les traditions religieuses la divinité a souvent opéré des métamorphoses. Certaines nous content l'histoire d'un homme changé en ours ou d'une femme changée en oiseau. Chez un peuple voisin de la Russie, en Norvège, une légende veut qu'une femme coupable ait été, comme punition, métamorphosée en pie, « oiseau qui a toujours soif. »

Ces légendes sans nombre, qui guident le paysan russe dans presque tous ses actes de la vie quotidienne, contribuent pour beancoup à le maintenir dans un état d'ignorance absolue. Quelques-uns de leurs préjugés les plus enracinés, et dont le plus grand nombre indiquent des signes précurseurs de malheur, sont pourtant explicables dans une certaine mesure. Dans sa chaumière, sur les routes ou aux champs le moujick reste esclave de ses préjugés. La place nous manque ici pour les consigner tous et nous renverrons le lecteur à un intéressant volume de 300 pages qu'a publié sur ce sujet le savant encyclopédiste Dall, nous bornant à citer quelques-uns de ceux auxquels le peuple est plus particulièrement attaché: Une rencontre avec un serviteur de Dieu (pope) est considérée comme de très mauvais augure, et cette terreur des prêtres est basée sur le rôle des juges attribuée autrefois aux membres du clergé russe. Le paysan doit encore s'attendre à un malheur si sur sa route il fait la rencontre d'un lapin! Chose curieuse, bien des paysans en Russie se refusent à manger les oiseaux sauvages et ils expliquent cette répugnance avec une

honnête simplicité : « Cet oiseau est libre, » disent-ils, « tu ne l'as pas nourri, tu ne l'as pas élevé, donc tu n'as pas le droit de le manger. » Une comète, une aurore boréale, etc., sont encore pour le moujick des pronostics de malheur.......

Toute anomalie de la nature a fourni à l'esprit observateur du paysan russe le prétexte d'une légende. Ainsi ayant remarqué que, seul parmi les oiseaux, le moineau ne marche pas, mais saute, les moujicks le considèrent comme un oiseau maudit par Dieu, parce que, dans leur croyance, il guidait par son cri les Juifs à la recherche du Christ nouveau-né. L'hirondelle est au contraire regardée comme un oiseau sacré pour avoir dépisté ces mêmes Juifs par son vol. Pour rien au monde un moujick ne voudrait manger de la chair de moineau (1). Une autre légende nous dit que le rénovateur du monde, Jésus, est né dans une étable entre un cheval et un bœuf. En mangeant, le cheval éparpillait un peu de son foin de tous côtés tandis que le bœuf le ramassait pour le mettre dans le berceau de l'enfant afin de le cacher. Dieu punit le cheval en lui infligeant une faim insatiable. Le paysan russe a pour la chair du cheval la même aversion que pour celle du moineau (2).

Un grand nombre de légendes païennes se sont modifiées sous l'influence du Christianisme. On sait que la sole a un côté fermé et ne possède qu'un œil. Une légende païenne expliquait ainsi la bizarre apparence de ce poisson en racontant qu'un jour Urta Izarevna de la mer Baltique, après en avoir mangé une moitié avait rejeté l'autre dans la mer. Nous retrouvons cette même légende en Russie avec de légères variantes. On raconte par exemple que lorsque l'ange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle devait donner naissance à un enfant qui serait le rédempteur du monde, il dut pour convaincre Marie qui paraissait douter de la véracité de sa prédiction, accomplir un miracle en rendant la vie à une sole dont on avait mangé la moitié (3).

Les marins russes expliquent d'une façon fort drôle les taches noires qui se trouvent sur les bronchées de la morue. Cela tient, suivant une tradition, à ce qu'un jour Saint-Pierre aurait pris ce poisson avec deux doigts seulement et en aurait retiré une pièce de monnaie pour payer les impôts ! (4)

(1) Cette légende est notée par Makssimoff.
(2) Notée dans le gouvernement de Kharkove.
(3) Le Fils de Patrie, 1839, nº 10 pp. 144-145.
(4) Le Messager de Moscou, 1888, nº 87.

Si je me suis aussi étendu sur les légendes russes c'est que malheureusement, — si grossières qu'elles soient, — dans beaucoup de nos campagnes les paysans y ajoutent encore foi de nos jours.

C'est le résultat inéluctable d'un système de gouvernement absolu qui a besoin pour exister de maintenir la plus grande partie du peuple dans l'ignorance et conséquemment dans la misère.

N. NIKITINE.

LAZARE

Là, dans la nuit, cloué, comme un spectre, au coin sombre de la rue, Lazare prête l'oreille au vent.

Impitoyablement froide et pure, la nuit d'hiver plane sur les maisons, plane sur les rues désertes ;

Elle donne des rêves aux heureux pelotonnés en des lits tièdes, et des meurtrissures et des blasphèmes à la canaille.

Des meurtrissures et des blasphèmes à Lazare, ô nuit. Il prête l'oreille. De temps en temps la rafale apporte

D'harmonieuses bouffées de musique et de bals. Il prête l'oreille : les douces notes lui racontent des ivresses :

— Nous venons des salons tièdes, luisants, odorant où l'amour sourit, où le plaisir règne,

Nous venons d'un tourbillon gai de robes de soie, d'un éblouissement de bijoux, d'une folie de fleurs !

Le gueux répond : — La faim me creuse depuis deux jours le ventre : la fièvre me tourmente, j'ai déjà perdu un enfant ;

Le vent me fouette le visage ; j'ai les ongles gelés, je sens dans ma gorge se coaguler du sang et du fiel.....

Me voici, je sens que je meurs ; mais, pardieu, je ne rentrerai pas chez moi, non ; nous mourons dans la rue, plus misérablement que des chiens, nous !

Et il s'affaisse. Mais la rafale qui descend de la montagne à la vallée hurle railleuse :

— Jouissez, heureux, jouissez dans les bals et les soupers ; rêvez en vos lits bien chauffés !

Dehors, dans les rues boueuses, dans les impasses sordides, dans les mansardes, dans les vieilles masures, à l'ombre,

Là où l'on crève de faim, où il fait froid, là où l'on meurt, à la nuit, un frémissement sourd se propage.

Gabriele d'ANNUNZIO.

(Trad. de Pierre MAZZINI.)

Du *Canto Novo* 1882.

LA NOUVELLE ÉTHIQUE SOCIALE

DANS L'ÉDUCATION[1]

L'Ethique religieuse et métaphysique des sociétés dites chrétiennes a-t-elle une vertu quelconque dans les rapports des individus et des peuples entre eux? Empêche-t-elle les meurtres collectifs, les conquêtes, l'oppression des faibles par les forts, une lutte pour la vie toute semblable à celle des espèces animales inférieures? Ne devons-nous pas constater que l'enfant auquel l'histoire et la vie publique donnent de tels exemples grandit sans morale, puisque la morale qu'on lui enseigne n'interdit pas des actes de moralité inférieure tels que les guerres proches ou lointaines, l'accaparement des biens de tous par quelques-uns? Et n'est-il pas grand temps de dégager des progrès intellectuels et matériels de l'humanité la nouvelle Ethique sociale que ces progrès mêmes ont élaborée, afin de l'enseigner à l'enfant?

I

En religion on peut se sauver ou se perdre seul. Pour le psychologue et le sociologue, pour le savant en un mot, aucun être humain ne se sauve ni ne se perd seul. Il n'y a donc que la connaissance loyale des phénomènes physiques et sociaux et de leur interdépendance qui soit capable de nous apprendre la réelle portée de nos actes, ainsi que notre part de responsabilité vis-à-vis de nos semblables, et cela avec une précision devant laquelle reculent encore les créatures semi-conscientes

(1) Conférence faite à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles.

que nous sommes. C'est pourquoi la science est morale, c'est pourquoi il y a une science de la morale ou Ethique et une Ethique scientifique. Mais pour que l'on puisse formuler cette vérité à la fin du XIXe siècle, il a fallu que l'humanité évoluât à travers des théogonies et des systèmes philosophiques sans nombre, dont chacun l'en rapprochait.

Longtemps, a-t-on dit, il n'y eut pas de morale ; il y eut des mœurs. Je reviendrai plus loin sur cette affirmation. Il est avéré que l'on ne trouve une Ethique qu'à un certain degré de développement intellectuel. Platon et Aristote, sans remonter plus haut, font de l'obéissance aux lois de l'Etat le moyen d'appréciation d'une bonne ou d'une mauvaise conduite. Hobbes juge que seules les lois coercitives décident si un acte est juste ou injuste. C'est du dehors donc que pour eux viennent la sanction et l'obligation.

De même la religion chrétienne enseigne — comme le firent les religions qui la précédèrent — que des puissances externes, surnaturelles, assure-t-elle, sont préposées à la punition des méchants et à la récompense des bons. Voilà pour la sanction.

Quant à l'obligation, elle est déjà dans le christianisme moins superficielle que dans le paganisme, elle pénètre plus avant dans la nature de l'homme, bien qu'elle procède encore en allant de la périphérie vers le centre, au lieu d'aller du centre vers la périphérie. Dans le christianisme lui-même, il faut distinguer entre le catholicisme et le protestantisme. Le catholicisme sert de transition entre les religions païennes avec leurs moyens tout extérieurs de gouverner les masses ignorantes et le protestantisme, religion munie du libre examen et soucieuse de preuves pour édifier sa conviction. Il conduit la dignité humaine chancelante encore à la philosophie métaphysique.

Les systèmes métaphysiques rééditent en l'épurant la théorie religieuse par laquelle des ordres divins permettraient à l'homme de distinguer le bien et le mal.

« Les efforts de tous (les philosophes), dit Schopenhauer, ont toujours tendu à trouver une vérité objective d'où puisse se déduire logiquement la morale. » Et *l'impératif catégorique* de Kant apparaît encore dans nos sociétés, qui cependant dépassent la vérité objective prêchée par la religion de toute l'expansion des sciences modernes, comme le fondement inébranlable de la morale, alors qu'il n'est pas « une cause, mais l'objet d'une incommensurable évolution dont les racines se perdent dans les profondeurs de la matière inorganique, et

dont la fleur s'épanouit aux sommets les plus élevés de la science. » (1)

Qu'est-ce donc que la morale ? — La morale est une espèce de conduite, répond Herbert Spencer ; et la conduite n'est pas autre chose que l'adaptation à des fins. — « Elle est un ensemble organique d'actions dont chacune est en rapport avec les autres ; elle est une certaine conformation de nos actes au milieu physique et aux conditions physiologiques, psychiques, économiques, génésiques, artistiques et scientifiques de toute structure sociale. » (2) Par suite du perfectionnement progressif des organes sociaux, perfectionnement dû à leur activité même et à l'action qu'ils exercent les uns sur les autres, la conscience sociale s'accroît du plus de conscience qu'acquièrent les individus dans des rapports réciproques rendus plus complexes. Et le sens moral naît et se développe. « Il est le produit le plus élevé de la vie intellectuelle des individus et des sociétés; il n'existe pas d'autre organe ni de localisation de la conscience chez les uns ou chez les autres. » (3)

A mesure que le sens moral se développe, se forme une Ethique ou science de la morale plus complexe. Il ne faut pas confondre le mot Ethique avec le mot morale, bien que l'un soit souvent pris pour l'autre. La morale est plus spécialement la mise en pratique des règles qui président à la conduite individuelle et collective et que l'Ethique étudie et coordonne.

L'Ethique s'est développée indépendamment de la religion. En réalité la religion est l'Ethique enseignée à une humanité ignorante à grand renfort de soi-disant miracles et de mise en scène ; elle servit de lisières aux peuples enfants. Depuis un siècle et demi environ, nous assistons aux efforts des peuples civilisés pour se délivrer de leurs lisières ; mais comme des adolescents épris de liberté sans savoir en user, on voit beaucoup d'hommes rejeter l'Ethique avec la Religion, dans leur rancune contre la tyrannie de cette dernière. Toutefois il exista de tout temps des individus qui trouvèrent en eux-mêmes des raisons d'agir en conformité ave les règles nécessaires à tout développement organique solidaire ; ils pratiquèrent la morale en dehors de toute religion.

Quelle est la base de cette morale indépendante ? — Ce ne peut être que la *Vie* elle-même.

(1) Introduction à la Sociologie. — Guillaume De Greef. Félix Alcan. — Paris 1896.
(2) Introduction à la Sociologie. G. de Greef.
(3) Idem.

« Depuis le premier tressaillement de l'embryon dans le sein maternel jusqu'à la dernière convulsion du vieillard, dit Guyau, tout mouvement de l'être a pour *cause* la Vie en son évolution. Cette cause universelle de nos actes en est en même temps l'effet constant et la *fin* ». (1) Elle détermine, étant par nature forcée de s'accroître et de se conserver pour demeurer ce qu'elle est, la *Vie*, elle détermine, dis-je, des sensations agréables ou pénibles qui provoquent des états de conscience plus ou moins précis ou réfléchis, qui à leur tour sont des instigateurs de la conduite, tant privée que sociale, par une série de volitions que nous ne pouvons suivre ici. Et c'est ainsi que des mœurs se forment.

Aussi, nous semble-t-il, que dès que des mœurs se sont établies il existe une morale — non une éthique. — Les fourmis, les abeilles, par exemple, qui ont des mœurs n'ont-elles pas déjà une morale si élémentaire soit elle? Leurs actes de courage, de solidarité s'adaptent à une fin sociale, et n'est-ce pas le propre d'une morale d'adapter des actes à une fin sociale? C'est le degré plus ou moins parfait de cette adaptation qui sert de mesure à notre appréciation de la moralité d'un acte.

Aux premiers échelons de la série des organismes cette adaptation est imparfaite, maladroite et instinctive, — l'instinct travaillant pour un but qu'il ignore ou plutôt comme s'il était conduit par la notion d'un but, parce que la vie va vers ses fins qui sont sa conservation et son accroissement. « A mesure que de la simple impressionnabilité nutritive et génésique les sociétés s'élèvent à la sensibilité artistique et à la vie scientifique et surtout à cette dernière période, il se forme en elle un sens nouveau, le sens moral » (2) dont nous parlions plus haut. C'est le sens moral qui manque aux organismes inférieurs non la morale.

Tout organisme vivant tendant par nature à se *conserver* et à *s'accroître*, va vers son bien-être, puisque ce qui arrête l'expansion de la vie produit une souffrance dont la prolongation amène la mort, la destruction de la vie en sa forme temporaire ; aussi chez l'homme le bien s'identifie-t-il avec ce qui lui est agréable, le mal avec ce qui le gêne ou le fait souffrir. Voyez l'enfant. Mais cette impulsion des unités, si elle ne rencontre aucun obstacle, détruit l'harmonie du tout social et nuit en

(1) Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. M. Guyau. — Félix Alcan 1896.

(2) Introduction à la sociologie. P. de Gref.

dernier ressort au bien-être des unités elles-mêmes ; alors intervient la morale collective, fruit de l'expérience individuelle, qui a reconnu que certaines limitations, douloureuses à un moment donné, créent par la suite une plus grande expansion, un plus grand bien-être général et particulier.

« La conduite morale, dit Herbert Spencer, (1) exclut les actes qui n'offrent aucune fin déterminée ; mais un pareil choix forme lui-même le résultat d'une longue et patiente évolution. Les organismes inférieurs adaptent leurs actes à tel ou tel but d'une façon très imparfaite et cette imperfection précisément suscite et continue le phénomène de la lutte pour la vie. » — N'est-ce pas à un de ces degrés inférieurs que se trouvent encore nos sociétés, et le but de l'éducation ne doit-il pas être de les aider à sortir de cette infériorité pour les amener à un degré supérieur et les « guider vers un idéal d'adaptation, de cohésion qui fera disparaître entre individus de la même espèce d'abord, des différentes espèces ensuite tout vestige de contrariété et d'antagonisme » suivant l'expression de M. Tarde. (2) Car ce n'est pas, dit-il, la lutte mais l'adaptation qui produit un progrès quelconque. — La violence le détermine, elle ne le crée pas.

Il est donc aisé de démontrer que la morale de la vie, comme l'appelle Guyau, est scientifique, parce qu'elle se précise, prend conscience d'elle-même dans le développement des connaissances humaines, lesquelles, sans le chercher, par l'apport de leurs observations, ont établi en notre siècle sa base réelle et prouvé que la vie en une expansion progressive cherche à s'adapter toujours mieux à un but déterminé.

La cause et le but de toute morale individuelle ou collective étant ainsi trouvés une unité s'affirme dans les formes infinies de la vie aussi bien physique que psychique. « Les lois suprêmes de cette morale, dit Guyau (3) seront identiques aux lois les plus profondes de la vie et, dans quelques-uns de ses théorèmes les plus généraux, elle vaudra pour tous les êtres vivants. » Cette phrase d'un penseur, dont l'œuvre marque une étape décisive dans l'affranchissement de la morale, ouvre d'immenses horizons et l'on y voit luire, comme au bout d'une immense plaine, à la petite aube, l'étroite bande de lumière qui annonce l'aurore d'un jour où la morale individuelle et la morale collective, fraternellement unies, marcheront de front.

(1) Les Bases de la morale évolutive. (Data of Ethies). — Herbert Spencer.
(2) L'opposition universelle. J. Tarde. Félix Alcan, éd. Paris, 1897.
(3) Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. M. Guyau.

Cette morale scientifique est donc indépendante ; car elle échappe à toute autorité externe, religieuse ou métaphysique. Elle est relative ; car elle n'a rien d'absolu ; elle évolue avec des organismes sociaux et semble en même temps projeter devant eux comme le reflet de leurs aspirations vers un mieux qui dès qu'il est atteint cède la place à un idéal supérieur.

C'est au XIXe siècle que reviendra l'honneur d'avoir opéré l'affranchissement de la morale. Et comme la science et la morale sont antérieures au droit et à la loi, — car ce furent des faits, manifestations de la vie, qui frappèrent tout d'abord l'intelligence de l'homme à son premier éveil, et il en jugea les effets sur son propre bien-être et celui de ses semblables, avant de dégager le principe au nom duquel ces manifestations étaient légales ou illégales — on peut déjà prévoir quelle sera par la suite leur influence sur le droit et la loi, lorsque sera libre l'enseignement scientifique qui est encore à l'heure présente monopolisé par les classes privilégiées, dont c'est l'intérêt d'en comprimer, autant que faire se peut, la force sociale.

La science et sa morale immanente exercent toutefois déjà leur influence sur des esprits isolés. Elles leur donnent la sereine audace de regarder en face les dieux que l'homme lui-même créa, et ces deux puissances, le droit et la loi, dont les arrêts ont tout d'abord exprimé pour les mortels ignorants d'autrefois une volonté divine, incarnée dans le prêtre ou le roi, et enfin, depuis la Révolution française, la volonté nationale, occulte, intangible, irresponsable, plus terrible que les anciens maîtres ; car elle est partout et nulle part et qu'ainsi on ne peut ni lui échapper, ni l'atteindre afin de la fléchir. Pour désarmer le tyran il nous reste à comprendre que le droit et la loi n'ont rien de surnaturel ; ils naissent du besoin d'harmonie inhérent aux organismes sociaux,dont les rapports réciproques sont une nécessité d'existence. Mais si ce besoin d'harmonie est inhérent aux organismes sociaux même les plus primitifs, les formes par lesquelles il s'affirme se modifient incessamment sous l'action de la science en ses progrès, et de la morale qu'elle produit. L'heure sonnera donc un jour où les homme se sachant enfin plus grand que ce qu'ils créent, accepteront les formes temporaires de leur éternelle solidarité, sans s'en faire les esclaves, et seront toujours prêts à élaborer, en pleine conscience de leurs actes, des formes d'union plus parfaites. Ils n'y travaillent encore qu'inconsciemment presque et demeurent incapables de prévoir la portée des progrès qu'ils effectuent.

II

La morale individuelle d'un passé religieux ou métaphysique, convenait à l'organisme social ancien, simple en ses formes, lent en ses mouvements ; elle s'adaptait tant bien que mal au mieux entrevu par l'humanité d'alors. Le lien qu'elle établissait entre les individus était lâche et créait peu d'obligations de groupe à groupe au sein d'un pays, et aucune de pays à pays. On donnait à manger au mendiant qui passait ; on laissait tomber sa dîme dans l'escarcelle du moine quêteur, et l'on jugeait avoir rempli son devoir envers son prochain ; car les rapports et les échanges demeuraient rares et intermittents. Les sciences et leurs applications se trouvaient encore dans un état d'enfance ; l'instruction et les trésors où elle s'alimente n'étaient guère davantage à la portée des plus fortunés qu'à celle des plus pauvres.

Il en va tout autrement de nos jours. Les échanges et les communications sont devenus incessants et rapides, et pour que soient satisfaites les plus élémentaires exigences de notre vie physique il faut la coopération de cerveaux et de mains innombrables; de même pour nos besoins intellectuels et artistiques. Aussi les plus éclairés parmi nous comprennent-ils qu'une éthique supérieure à celle de nos pères s'impose. La conscience sociale la pressent du reste et elle s'agite en voyant une morale sénile ne préconiser que des palliatifs dans le désarroi général.

Pour instaurer une éthique sociale à la mesure de l'évolution moderne il n'y a qu'un moyen : *unir la science avec la vie*, suivant une expression de Enrico Ferri; c'est-à-dire qu'il faut que la science serve à donner à l'existence de chacun une plénitude adéquate au degré de développement atteint par les sciences elles-mêmes en leurs applications. Elles ne profitent encore en grande partie qu'aux privilégiés de la fortune. Et c'est dans l'éducation que cette union doit commencer en mettant loyalement l'enfant en face des conséquences naturelles des découvertes scientifiques, dont les résultats sont nuisibles s'ils ne rendent pas la vie de tous plus facile, plus saine et plus heureuse. Une fois que cette union aura été ainsi préparée elle s'effectuera d'elle-même par la volonté de l'adulte qui travaillera à adapter tous les moyens de bien-être matériel et intellectuel que découvre la science à la vie individuelle et collective. Ces essais seuls d'adaptation fortifieront en lui l'esprit

de solidarité dans lequel son égoïsme trouvera sa légitime satisfaction.

Le malaise social présent provient donc de ce que les moyens de bien-être matériel et intellectuel dont la science rend l'homme possesseur ne servent pas à la société tout entière. Quelques-uns seulement peuvent pleinement en jouir, et leur jouissance est empoisonnée, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, par le fait que des millions d'êtres n'ont que des bribes de ce bien-être qui leur appartient tout aussi bien qu'aux autres, puisqu'il est le résultat des efforts de l'humanité du passé, dont ils sont les héritiers au même titre que les premiers et que leurs efforts le maintiennent et le continuent.

L'interdépendance sociale des êtres n'est plus lâche comme au temps où les communications étaient lentes de ville à ville et presque nulles de pays à pays; et « la morale qui eut pour point de départ l'adaptation aux conditions les plus générales de la vie s'élève successivement à des correspondances de plus en plus spéciales ». Et encore une fois, c'est parce qu'en ce moment on se refuse à voir que la morale impose une adaptation plus spéciale que l'incohérence est flagrante, dans tous les domaines de la vie sociale. L'éducation souffre profondément de cette incohérence; elle n'a plus de but, plus d'idéal. Malgré les phrases sonores et vides sur le patriotisme, les vertus civiques, c'est à l'opportunisme le plus vulgaire qu'elle est soumise.

(*à suivre*). J. HUDRY-MENOS.

SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

AU DÉBUT DE 1898

La vieille Europe est-elle en gestation d'une crise générale ?

Les nations qui la composent se disposent-elles à demander, à la force brutale, la satisfaction réciproque de leurs antagonismes matériels ?

Le fleuve séculaire du capital va-t-il trouver un brusque changement de niveau, parmi les sinuosités de son lit, et, après quelques chutes et quelques cascades, va-t-il élargir sa nappe liquide et inonder de plus en plus l'humanité, pour finalement la submerger toute entière ?

Il y a un peu plus de soixante ans, le téméraire qui aurait voulu poser un semblable problème, sans recourir aux lumières des « hauts politiques » aux « flambeaux de la diplomatie », aurait été conspué de la belle façon, sinon traité de fou et enfermé dans quelque charenton.

Aujourd'hui, politiques et diplomates sont les derniers à être capables de comprendre, fut-ce, seulement, la position du problème.

Valetaillés, domestiqués, ils sont devenus de simples commis de banque ne connaissant que la façon dont le « maître » entend que soient tenues ses écritures et tout à fait incapables d'en synthétiser la signification.

Ce n'est, cependant, pas faute de documentation.

A aucune époque, on n'a disposé de renseignements aussi multiples et aussi variés ; mais, en raison même de leur multiplicité, en raison, surtout, des mobiles intéressés qui ont présidé à leur établissement, — tous, ou presque tous ayant été dressés pour servir aux spéculations capitalises, — il est nécessaire de les contrôler sévèrement et de ne s'en servir que comme indices des mouvements, bien plutôt que comme exprimant des quantités absolues.

Par cette façon de procéder, on obtient les variations des mouvements de production et de consommation, et les chiffres fussent-ils erronés, en tant qu'exprimant des valeurs absolues, leurs modifications, par périodes de plusieurs années, correspondent certainement à des changements d'état dans les échanges, la consommation et la production.

Les hautes spéculations philosophiques d'antan ne sont plus, aujourd'hui, que des déclamations puériles, et en face des constatations que les transports rapides, les quantités échangées, et les monnaies frappées permettent de formuler, toute

la dialectique de la philosophie est devenue impuissante à donner la « raison d'être » des phénomènes ou sociaux ou internationaux.

Les combinaisons, dites « politiques », autrefois conceptions des cerveaux dominant de par l'investiture divine, se trouvent, maintenant, uniformisées et simplifiées par l'intronisation du Capital.

Tous les mouvements sont donc d'origine capitalistes, et quand on connait la nature du capital, il est aisé de décomposer en leurs éléments toutes les actions et les réactions qui se produisent dans le monde entier, et à plus forte raison, dans cette fraction relativement petite qu'on nomme l'Europe.

Le principe capitaliste veut que la fiscalité de la nation soit toujours couverte par les mouvements de ses échanges extérieurs. (1)

Il suit de là que selon que le coefficient d'augmentation annuelle de la fiscalité est égal, inférieur ou supérieur au coefficient du trafic international, le capital, maître de la nation, conserve le statu-quo, accumule des accroissements ou subit des dépressions, lesquels le déterminent à l'action ou à l'inaction.

Mais qu'on y prenne garde : il ne s'agit point ici de la distribution et de la répartition intérieure des besoins et des produits, il s'agit, seulement, de savoir si le capital qui emmagasine tous les profits, suit une marche croissante et régulière ou bien si cette marche se trouve entravée soit par la diminution de ses avantages, soit par la croissance de ses charges.

Prenons, par exemple, les cinq nations principales de l'Europe, celles qui, en réalité peuvent être qualifiées « nations directrices des intérêts européens ».

Ces cinq nations sont : L'Autriche-Hongrie, l'Angleterre, l'Allemagne, la France et la Russie.

L'ensemble des budgets définitifs de ces cinq puissances donne lieu aux comparaisons suivantes :

1887 ensemble 13 milliards 1/2 1897 ensemble 19 milliards 1/2

Il est clair que l'ensemble des charges grevant le capital national des cinq nations, a crû, dans cette période de dix ans, suivant une certaine proportion.

D'autre part envisageons l'ensemble des populations.

Population des cinq nations	1887	255 millions
— —	1897	300 millions 1/2

Il est facile de comparer les deux mouvements, celui de la population et celui des impôts et de calculer quel est celui des deux qui est allé plus vite que l'autre.

Prenons maintenant le trafic international, en cumulant ensemble les importations et les exportations, parce que le capital tire indifféremment ses profits des deux espèces d'opérations, bien qu'elles soient inverses entre elles.

Trafic international Européen	1887	39 milliards
— — —	1897	43 milliards

En faisant intervenir les populations dans les calculs, c'est-à-dire en répartis-

(1) Le budget Français contient 70 0/0 d'impôts indirects qui sont presque entièrement avancés, chaque année, par les commerçants, industriels, etc... On peut compter qu'en 1896, les 1.800.000 patentés ont avancé 2.311 millions y compris leur quote part directe, sur le total budgétaire qui s'est élevé à 3.450 millions. On comprend dès lors, qu'au moindre ralentissement le commerçant peut perdre, non seulement le retour de l'impôt avancé, mais encore son bénéfice normal.

sant par tête et les fiscalités et les trafics, on arrive à établir les variations suivantes :

Charges fiscales 1887 53,05 1897 65,43
Mouvement commercial 1887 153,06 1897 143,50

Il est aisé de s'apercevoir que les charges ont crû, pendant que le mouvement commercial, celui qui seul peut compenser les charges, a décrû.

De là à conclure à l'existence de déficits collectifs et individuels, il n'y a que l'épaisseur d'un chiffre.

Maintenant résumons ces différentes données et mesurons les coefficients annuels.

	Coefficient		
Les cinq nations directrices au début de 1898	fiscaux	commerciaux	différence
Situation..............................	1,23 30	0,93 75	0,29 55

Ce qui signifie que pour que le mouvement commercial soit parallèle au mouvement fiscal, il faut ou diminuer ce dernier, ou augmenter le premier de 29 0/0 environ.

Et comme jamais le capital ne consent à réduire ses prétentions sans y être contraint violemment, c'est du côté commercial qu'il dirige ses efforts et par conséquent vers la création de nouveaux débouchés, lesquels lui amèneront un supplément d'échanges laissant un solde métallique à son profit.

Il est assez difficile d'opposer aux statistiques Européennes des statistiques équivalentes pour les nations Asiatiques, mais l'Amérique publie régulièrement des documents très complets et nous pouvons examiner, par exemple, ceux des Etats-Unis, que l'on peut considérer comme la nation directrice des intérêts du continent Américain.

Ici nous trouvons le contrepied absolu des résultats Européens.

Nous trouvons une nation considérable, amortissant ses dettes avec une rapidité extraordinaire, diminuant ses fiscalités, accroissant, constamment, son commerce et, finalement, donnant lieu à des coefficients commerciaux dépassant ses coefficients fiscaux.

Comparons les deux situations :

	Coefficients		
	fiscaux	commerciaux	différence
Europe..............................	1,23 30	0,93 75	— 0,29 55
Etats-Unis..........................	1,00 60	1,02 60	+ 0,02 00

Les chiffres concernant les Etats-Unis signifient que cette nation peut, à volonté et sans en éprouver aucune gêne, ou augmenter sa fiscalité de 2 0/0 environ, ou subir une diminution analogue de son mouvement commercial.

Des aperçus synthétiques passons aux analyses particulières.

Il s'agit de découvrir quelles sont les tendances des nations Européennes prises isolément, dans leur rapport avec le « concert Européen. »

Nous n'avons plus ici à faire entrer en ligne de compte les mouvements commerciaux, c'est-à-dire compensateurs des charges, mais seulement les proportions réciproques de l'accroissement des besoins en face des charges capitalistes.

Il s'agit donc uniquement des antagonismes ou des accords entre les *accroissements humains* et les *accroissements fiscaux*.

Et suivant que les uns marcheront plus vite que les autres, nous aurons un indice chiffré qui représentera les « appétits nationaux ».

Les chiffres afférents aux cinq nations Européennes donnent les coefficients suivants :

Commencement de 1898 :	Angleterre.......	2,47 4
	Allemagne.....	5,99 7
	Autriche-Hongrie	2,91 1
	France..........	1,09 5
	Russie....	2,34 2

Ces coefficients signifient que les accroissements fiscaux de l'Angleterre, par exemple sont allés plus de deux fois plus vite que ses accroissements humains ; que ceux de l'Allemagne sont allés plus de 5 fois plus vite... et ainsi de suite.

Mais tels qu'ils sont donnés, ces chiffres n'indiquent que des situations isolées. Pour apprécier les situations respectives des cinq nations, il faut ramener tous les indices à la même unité, et nous aurons, alors, (les *appétits Européens* étant exprimés par 100) l'importance des appétits de chacune des nations.

J'ai donné dans un de mes ouvrages, (l'*Agiotage sous la troisième République*, page 295, Tome II) deux tableaux pareils pour 1870 et 1887, je vais les joindre à celui qui résulte des données ci-dessus et concerne l'année 1897.

APPÉTITS NATIONAUX COMPARÉS

	1870	1887	1897
Allemagne	14,97	9,32	40,47
Angleterre	7,99	4,23	16,69
Autriche	48,75	27,43	19,65
France.	17,38	54,02	7,39
Russie.	10,91	5,00	15,80
	100,00	100,00	100,00

Toute l'histoire de l'Europe, depuis 27 ans, est contenue dans ces trois tableaux.

En 1870, à la fin de l'année, malgré la guerre, les 92 centièmes des appétits Européens se répartissaient entre l'Autriche, la France, l'Allemagne et la Russie.

L'Angleterre seule, pratiquant la politique du « splendide isolement », était en dehors des conflits éventuels entre capitalistes souverains.

Dix-sept ans après, en 1887, de grands changements se sont produits.

Les plus gros appétits ne sont plus concentrés qu'entre l'Autriche et la France, dans la proportion d'un peu plus de 81 centièmes.

L'Autriche a cependant obtenu quelques agrandissements, mais tout ce que l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre ont obtenu, pour réduire leurs appétits, semble avoir aggravé ceux de la France, et si dans la période qui a suivi 1887, une guerre ne s'est point élevée, c'est que l'Allemagne, n'y avait aucun intérêt.

Plus que jamais l'Angleterre se renferme dans sa politique de l'isolement, et la Russie, multipliant par des emprunts l'activité de ses capitalistes se recueille et attend.

Dix années se passent. Nous voici en 1897, et voici des situations de nouveau modifiées.

Comme en 1870, la plus forte partie des appétits de l'Europe est concentrée entre quatre nations sur cinq, dans la proportion de un peu plus de 92 centièmes.

Mais ce ne sont plus les mêmes nations qu'en 1870, ou du moins, celle qui

était toujours demeurée à l'écart, est venue, par une mutation surprenante, remplacer celle que secouaient davantage ses appétits.

Dans l'agglomération des convoitises, l'Angleterre est venue se substituer à la France, et c'est celle-ci qui aurait le droit de parler désormais de politique d'isolement en dépit du fameux accord Franco-Russe.

Dans cette période de 1887-1897, l'Allemagne et l'Angleterre ont vu se quadrupler leurs appétits, la Russie a vu tripler les siens. L'Autriche, malgré une réduction d'environ un tiers, due aux combinaisons artificielles de la finance, conserve une somme de besoins qui la prédispose à se jeter du côté où elle espérera trouver un profit quelconque, étant perpétuellement rongée par la pieuvre Juive.

Seule la France a vu décroître ses appétits et cela dans l'énorme proportion de 86 pour cent.

D'où vient ce phénomène ?

De ceci : dans la période indiquée, les besoins de la France ont décrû parce que le développement de sa population s'est arrêté, et parce que sa fiscalité a conservé une sorte de statu-quo.

Mais cette façon de réaliser une réduction de ses besoins est la plus effroyable qui soit pour son avenir.

On en jugera par les constatations suivantes.

Les destructions d'hommes en 1870-1871, (en laissant de côté la population des provinces annexées, et compensation opérée avec les naissances), ont créé un déficit de 571.260 têtes.

D'autre part, si on applique à la population de 1885, le coefficient d'accroissement relevé pour la période 1875-1885, on aurait eu, à la fin de 1896, à constater une population comptant 926.000 têtes *de plus* qu'il n'en a été recensé en réalité.

La dépopulation accomplit donc son œuvre, et cette œuvre, dans la période que nous avons envisagée, a causé presque une perte double à celle qu'ont produite les événements de 1870-1871.

Or une nation qui perd une partie de sa population, perd, en même temps, une partie de ses forces de production, et comme, en système capitaliste, le producteur produit forcément plus qu'il ne consomme, l'économie de la consommation n'est en aucune façon une compensation de la moins productivité.

Telle n'est pas la cause des accroissements ayant amené les autres nations au point où nous les avons classées.

Partout, en Angleterre comme ailleurs, l'expansion de la population a poursuivi sa marche, et comme le débat éventuel, dont nous nous occupons, est celui qui peut s'élever internationalement, on comprend aisément que la force qui pourra trancher le conflit appartiendra davantage aux autres nations qu'elle n'appartiendra à la France.

D'où il résulte que l'isolement économique, dont nous avons donné l'indice chiffré, ne peut que conduire la France, dans un délai plus ou moins long, à une disparition plus ou moins complète de la carte d'Europe.

Momentanément, les capitalistes peuvent donc regretter que la guerre n'ait pas liquidé d'un coup les 900.000 têtes françaises que nous avons comptées, et que cette liquidation n'ait pas eu lieu en 1887, parce que, depuis lors, des modifications auraient pu s'effectuer, même en Allemagne, pour cette raison que même en cas de victoire la destruction de 900.000 hommes, en France, aurait

eu, pour symétrie, une destruction analogue en Allemagne, ce qui eût allégé les charges capitalistes, sans danger définitif pour la production, étant donnée la force de reproduction de la race Allemande.

Jusqu'ici je n'ai traité des antagonismes qu'au point de vue des capitaux dans leurs compétitions internationales.

Il est nécessaire de donner un coup d'œil à ce qui se passe dans l'intérieur, et, pour cela, de considérer les échanges commerciaux au point de vue des dettes et des créances réciproques.

Il est d'abord nécessaire de constater que, globalement, les nations Européennes exportent toujours beaucoup moins qu'elles n'importent. Placées en face des Etats-Unis d'Amérique, dont le commerce présente toujours, au contraire, un fort excédent des exportations sur les importations, elles doivent être considérées comme *débitrices*, alors que les Etats-Unis occupent la position de *créanciers*.

Voici, à trois époques déterminées, l'excédent global des importations Européennes sur les exportations :

Excédent net des importations	1878	4 499 millions
	1884	4.694 —
	1896	5.995 —

Ces excédents proviennent presque exclusivement de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Seules deux autres nations : l'Autriche-Hongrie et la Russie ont enregistré des excédents d'exportations, ce qui leur permet de prendre la position de nations créancières.

Voici les valeurs successives affectées par les soldes débiteurs, aux trois époques déjà indiquées :

Solde *débiteur* de l'Angleterre,	1878,	3,080	millions
	1884,	3,925	—
	1896,	5,042	—
id. de la France,	1878,	996	millions
	1884,	1,113	—
	1896,	398	—
id. de l'Allemagne,	1878,	767	millions
	1884,	70	—
	1896,	993	—
Solde *créancier* de l'Autriche-Hongrie,	1878,	253	millions
id. id.	1884,	197	—
Solde *débiteur* id.	1896,	78	—
Solde *créancier* de la Russie,	1878,	90	millions
id. id.	1884,	213	—
id. id.	1896,	514	—

Ajoutons, pour éclairer les comparaisons, les soldes constamment créanciers des Etats-Unis d'Amérique :

Solde créancier	1878,	1,289	millions
	1884,	323	—
	1896,	1,431	—

Ainsi, dans la période 1878-1896, l'Angleterre a vu croître de la plus inquiétante façon le stock non exporté de ses marchandises, restant ainsi débitrice à l'égard des nations ayant fait la contre-partie de son trafic. Au contraire la France, après une forte augmentation de son débit, l'a vu décroître des deux

tiers environ, tandis que son antagoniste de 1870, l'Allemagne, a suivi une marche inverse, c'est-à-dire qu'après avoir vu décroître considérablement son débit, celui-ci a repris une marche ascendante qui la reporte aux mauvais temps de 1878.

L'Autriche-Hongrie a suivi une marche analogue, en ce sens que, de *créancière*, elle a fini par devenir *débitrice*. Seule la Russie a vu se développer sa situation créancière, dans une série d'accroissements presque ininterrompus, supérieure, en cela, aux Etats-Unis qui avaient subi un moment d'arrêt, en 1884. Il faut remarquer toutefois que, par l'importance des sommes, l'Amérique n'a jamais cessé d'occuper le premier rang dans la catégorie des nations créancières.

Les chiffres que nous venons de résumer en les comparant, ont une éloquence particulière. Ils corroborrent les antagonismes que nous avons déjà signalés, au point de vue international, mais ils ne correspondent en aucune façon aux antagonismes intérieurs que l'insupportable inégalité des répartitions concourront à transformer dans un délai plus ou moins prochain en discordes civiles.

Il y aura donc lieu d'examiner si les mécomptes internationaux, particulièrement encourus par l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne seront pas aiguisés par des mécontentements intérieurs, auxquels s'ajouteraient, le cas échéant, les mécontentements intérieurs de la France, compliqués par les événements auxquels les puissances de second ordre peuvent être soumises, justement à cause du malaise des grandes nations directrices des intérêts Européens.

Il faut donc, avant d'aller plus loin, donner un coup d'œil à la situation de l'Italie, de l'Espagne et de la Belgique, ce qui complètera notre étude des huit principales nations de l'Europe.

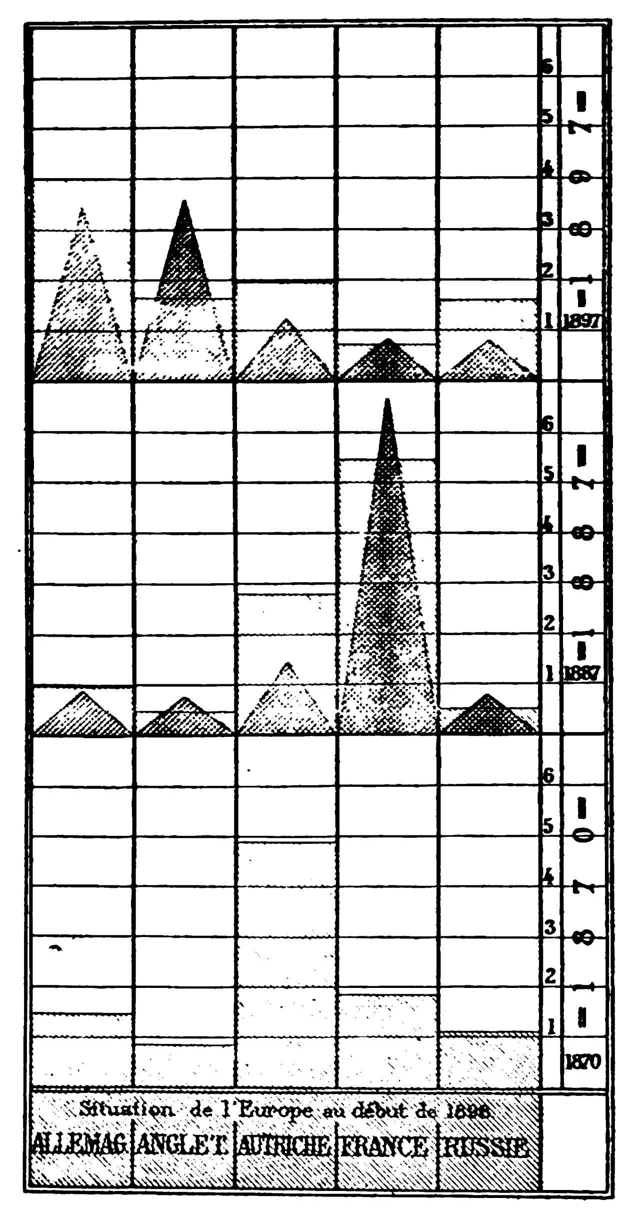
L'Italie, avec un accroissement humain quintuple de celui de la France, a trouvé le moyen de se créer un accroissement fiscal atteignant presque le double, résultat des charges que lui a imposées l'alliance allemande. Débitrice envers les autres nations, par suite de l'infériorité de ses exportations sur ses importations, elle subit l'un des plus gros déficits de l'Europe, ce qui la jette, en même temps, dans les convoitises extérieures et les explosions intérieures.

La Belgique, avec un accroissement humain au moins double de celui de l'Italie, est aussi rongée par des accroissements fiscaux, moins considérables, il est vrai, que ceux de l'Italie, mais qui sont aggravés par le mouvement de plus en plus débiteur de son trafic. L'Italie en effet a vu sa situation de nation débitrice décroître dans ces dernières années, faute de pouvoir acheter à l'étranger, tandis que la Belgique a vu presque tripler, en quelques années, l'excédent de ses importations sur ses exportations, ce à quoi l'intrigue allemande n'a pas été étrangère.

L'Espagne a une situation plus étrange encore. Avec un accroissement humain un peu inférieur à celui de l'Italie, elle a exagéré, á plaisir, ses accroissements fiscaux, de sorte que, en dépit de sa situation de nation *créancière* (transformation qui s'est faite au cours de la décade précédente), son trafic est de beaucoup inférieur à ce qu'exigerait la marche de sa fiscalité.

De sorte que, en laissant provisoirement de côté le rôle du trafic, qui, comme je l'ai dit, consiste, en système capitaliste, à compenser les excès de la fiscalité, je puis compléter le tableau des appétits nationaux que j'ai donné plus haut, en valeur absolue pour les cinq nations directrices.

DIAGRAMME DE LA SITUATION DE L'EUROPE AU DÉBUT DE 1898



EXPLICATION DU DIAGRAMME

Nous donnons, sous la forme de Diagramme, la situation économique de l'Europe au commencement de 1898, pour les cinq nations directrices.

Les teintes claires expriment les appétits ou besoins nationaux ou intérieurs, calculés d'après la marche réciproque des populations et des budgets. Plus le mouvement — en

plus ou en moins — des budgets excède celui — en plus ou en moins — des populations, et plus s'accroissent les besoins nationaux ou intérieurs de la nation étudiée. Les teintes claires expriment pour chacune des cinq nations prises à trois époques différentes la marche comparative de leurs appétits nationaux ou intérieurs.

Les teintes foncées — quadrillées — expriment les modifications apportées aux besoins nationaux ou intérieurs, par les mouvements du trafic international, calculé au point de vue des rapports inverses entre les importations et les exportations.

Suivant que les importations ou les exportations dominent, on obtient un coefficient positif ou négatif, qui, agissant sur les besoins intérieurs, les atténuent ou les accroissent, les transformant alors en besoins ou appétits extérieurs ou internationaux.

Par exemple en 1887, la France — pointe quadrillée — et en 1897 les pointes également quadrillées de l'Allemagne et de l'Angleterre.

D'où les observations suivantes :

En 1887, les plus grands appétits extérieurs étaient en France, mais sans contre partie, parmi les cinq autres nations. De sorte que si la prédominance des appétits extérieurs sur les appétits intérieurs poussait la France à la guerre, l'absence de toute contre-partie a transformé ce mouvement en un effondrement intérieur.

En 1897, il n'en est plus de même. Cette fois les plus forts appétits extérieurs sont répartis entre l'Allemagne et l'Angleterre, avec cette différence toutefois que les appétits nationaux allemands sont un peu atténués par les mouvements du commerce extérieur, tandis qu'en Angleterre, ce sont les besoins extérieurs qui dominent tout et aggravent les besoins intérieurs. Faute de luttes et de destructions d'hommes un mouvement révolutionnaire intérieur peut sortir de cette différence de situation et cela plus particulièrement en Allemagne.

Disons en terminant que pour l'année 1870, le calcul des coefficients commerciaux n'a pas été possible, parce que ni la Prusse ni l'Allemagne n'avaient encore publié de statistiques commerciales autrement qu'en quantités, d'une manière incomplète, et sans aucune espèce d'évaluations monétaires. A. C.

Voici donc ce qui concerne les trois nations secondaires :

APPÉTITS NATIONAUX AU COMMENCEMENT DE 1898 :

Coefficients absolus : Italie, 1,70. — Belgique, 1,51 4. — Espagne, 2,94 7.

J'ai dit plus haut que toutes les nations de l'Europe cherchaient à couvrir l'excédent de leurs charges fiscales par l'accroissement de leur trafic.

Il me reste à constater maintenant que toutes sont au-dessous de leurs affaires et que chez toutes le coefficient des charges fiscales dépasse le coefficient du trafic, dans des proportions diverses, il est vrai, mais il suffit de cette inégalité pour créer des mouvements offensifs tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des nations.

Il est bon de noter, cependant, que la déterminante des mouvements intérieurs réside dans cette double circonstance que les capitaux sont plus concentrés et que la masse des consommants est plus débitrice de l'étranger.

Que le lecteur me permette de récapituler les principaux points de ma démonstration. Aussi bien, j'approche de la solution du problème posé aux premières lignes de cette étude, et la nature de celle-ci est assez complexe, pour que sa clarté exige un jalonnement des espaces parcourus.

J'ai donné, d'abord, le *déficit global* éprouvé par les cinq nations de l'Europe, prises comme directrices des intérêts de celle-ci, en ce qui concerne la marche contradictoire des accroissements fiscaux et des variations du trafic.

J'ai montré ce déficit comme faisant une contre-partie aux accroissements de toute nature relevés aux Etats-Unis d'Amérique.

Laissant, ensuite, le commerce international, j'ai recherché les antagonismes engendrés uniquement par le développement contradictoire des forces de pro-

ductions — accroissement humain — et des forces de consommation — accroissements fiscaux — tous deux calculés en fonction des populations.

J'ai, alors, dressé le tableau des valeurs absolues mesurant, ce que j'ai appelé les *appétits nationaux* de chacune des cinq nations directrices. Puis, passant aux valeurs relatives, j'ai comparé entre elles les situations des cinq nations à trois époques différentes : 1870-1887-1896.

Revenant ensuite au trafic, j'ai précisé les différences nées des exportations comparées aux importations, ce qui m'a conduit à distinguer entre les nations débitrices et les nations créancières.

Mais, comme les interventions internationales ne se manifestent pas toujours entre les nations directrices, il a fallu étudier la situation des nations secondaires, celles que les nations directrices entraînent, habituellement, dans leurs mouvements extérieurs.

Car c'est même, le plus ordinairement, à l'occasion de faits concernant les nations secondaires que se manifestent les conflits entre nations directrices.

Nous avons, alors, étudié l'Italie, l'Espagne et la Belgique, et, le cercle de ces investigations étant parcouru, il est devenu nécessaire de dresser le tableau des comparaisons générales, c'est-à-dire d'agglomérer ensemble les coefficients des huit grandes nations qui composent l'Europe agissante. Les voici :

COEFFICIENTS ABSOLUS

DE LA FISCALITÉ ET DU TRAFIC EN FONCTION DES POPULATIONS

	fiscalité	trafic	déficits
Allemagne	1,50.76	1,20.30	0,30.46
Russie	1,36.46	0,77.36	0,58.10
Autriche-Hongrie	1,24.85	1,13.45	0,11.40
Espagne	1,17.85	1,06.59	0,11.26
Angleterre	1,15.20	0,98.17	0,17 03
Belgique	1,08.13	0,98.72	0,09 41
Italie	1,06.32	0,86.35	0,19 97
France	1,00.22	0,93.31	0,06.91

Il résulte de ce tableau que l'Allemagne, par exemple, est obligée d'accroître son trafic de 30 centièmes, si elle veut équilibrer ses accroissements fiscaux, à supposer qu'elle se refuse absolument à réduire sa fiscalité, ou qu'une force plus grande ne puisse l'y contraindre.

Mais on remarquera cependant que, ce n'est pas l'Allemagne qui a le plus grand déficit à combler. Et en effet la Russie avec un moindre coefficient de fiscalité enregistre un déficit considérable. C'est l'étendue de sa population qui en est la cause.

Il est évident, en effet, que le coefficient de son commerce n'est pas en rapport avec l'importance de sa population, et que les capitalistes Russes tendent à développer une production qu'ils savent pouvoir disposer d'un nombre immense de producteurs.

Mais, alors, se présente l'Angleterre. Celle-ci, avec un coefficient fiscal de cinquième ordre, puisqu'il est inférieur à ceux de l'Allemagne, de la Russie, de l'Autriche et de l'Espagne, éprouve un fort déficit dans son trafic. Ce déficit cependant serait peu influent, si les deux portions : Importations et exportations, avaient continué leur marche précédente.

Il n'en est point ainsi, et nous allons voir que si nous faisons agir sur les in-

dices que nous avons calculés pour les appétits nationaux, basés seulement sur la marche contradictoire de la fiscalité et de la population, si, dis-je, nous faisons agir, sur ces indices, les coefficients obtenus en calculant les détraquements survenus dans chaque pays par la progression constante de l'importation, au delà des exportations, nous allons nous trouver en face d'un tableau des *appétits nationaux*, sensiblement différent de celui que j'ai donné plus haut.

Je vais donc reprendre celui que j'ai dressé pour 1897, et comme, pour les besoins de mes comparaisons précédentes je n'y avais fait entrer que les cinq nations directrices, je vais le compléter en ajoutant, dans le cadre proportionnel de 100, les trois nations que j'avais laissées en dehors.

En face de ce tableau, ainsi complété, je mettrai celui des indices définitifs, qui n'est autre que ce même tableau dont chacun des indices aura subi l'action des coefficients tirés des variations des importations et des exportations. (1)

Voici ce double tableau :

	Appétits nationaux	
au début de 1898	hors trafic	avec trafic
Angleterre	11,80	26,85
Allemagne........	28,58	26,08
Espagne	14,05	10,96
Autriche-Hongrie.	13,88	9,44
Italie	8,10	8,30
Belgique	7,21	6,54
Russie...........	11,16	6,05
France...........	5,22	5,78
	100,00	100,00

Il est aisé de lire dans ce tableau que ce sont les capitalistes Anglais et Allemands qui, pour leurs convoitises, ont besoin d'une conflagration ; que ne pouvant rien contre l'expansion Américaine, ils se sont tournés vers les marchés de l'Asie ou le Japon, cette Angleterre de l'Asie, comme je l'ai appelé dans le « *Droit de vivre* » servira leurs intrigues, si l'Amérique lui en laisse la liberté.

Et voilà pourquoi l'indépendance de Cuba se traduit d'abord par des visées sur les philippines, la possession Espagnole la plus rapprochée du Japon, et voilà pourquoi les politesses Anglaises à l'égard des Etats-Unis. Mais il faudrait être bien naïf pour croire qu'une nation qui réussit à placer hors de chez elle pour des milliards de marchandises, ira s'entendre, sur une question commerciale, avec une autre nation qui offre aussi des milliards de marchandises sans pouvoir parvenir à les placer, comme elle y parvenait il y a un certain nombre d'années.

Jetez par là-dessus les besoins capitalistes allemands, (et ils ne sont pas minces), et vous aurez un aperçu de ce que vont être les grouillements sanglants de tous ces ogres du capital.

(1) Pour faciliter le contrôle de ma façon d'opérer je donne la formule de ce dernier calcul. Soit I le montant des importations à une époque déterminée, E celui des exportations à la même époque. I" et E" les mêmes indications prises une douzaine d'années après. $\frac{I}{E} = R$ $\frac{I'}{E'} = R'$ et $R \times R' = K$. C'est ce dernier coefficient qui, inférieur ou supérieur à l'unité, suivant les conditions des importations et des exportations, modifie l'indice des *appétits* tiré seulement des mouvements de la population et de la fiscalité.

Par le même tableau on peut voir combien atténués sont les appétits de la Russie, à cause de la marche progressive suivie par son trafic. Mais pour que cette marche ne s'arrête pas il faut que la Russie surveille les envahissements Anglais, et c'est pourquoi, secondairement du reste, la Russie pourrait bien être mêlée au conflit.

Quant à la France elle pourrait demeurer en dehors, sans les complicités capitalistes Anglaises. Plus du tiers des exportations de France vont en Angleterre, et cela peut suffire pour influencer les capitalistes dirigeants de notre pays.

Je ne parle pas des trois puissances secondaires, l'une, l'Italie se débat chez elle, n'ayant même plus la force d'une expansion ; la Belgique subit en même temps la double influence Allemande et Anglaise et se verra dans un délai peut-être prochain dans la situation de l'Italie. Quant à l'Espagne, qui, sauf les maux coloniaux, se conduit comme l'Autriche, elle sortira du conflit intacte, mais diminuée de ses biens extérieurs.

De ces divers éléments ressort la réponse à la question que nous nous sommes posée au début de cette étude :

Oui, la vieille Eupope est en gestation d'une crise générale.

Cette crise n'est pas une nouveauté, elle a eu des précédents, et si je ne craignais pas d'abuser de l'attention de mes lecteurs, je lui mettrais aux yeux que la crise développée par l'hégémonie Anglaise, est le pendant exact de la crise développée par l'hégémonie Romaine. Des écrivains à courte vue, chercheurs de plate-forme, pour se hausser en parlant au public, prétendent que la crise est sans précédent à cause de son agent : le machinisme ; ils oublient, s'ils l'ont jamais su, que ce qui est nouveau c'est le squelette de la machine. Le travail esclave était basé sur la machine en os, le travail salarié est basé sur la machine en fer. Voilà tout !

Rome a connu tous les syndicats ouvriers et toutes les concentrations capitalistes, l'accaparement des industries et la machine-esclave.

L'excès du mal a abouti à la révolution chrétienne. Révolution avortée et noyée dans le sang. L'excès du mal aboutira à la révolution socialiste, qui a pour premier devoir de ne pas tomber dans les anarchies d'antan, et dans les trahisons des faux-frères, qui, aujourd'hui, comme au moment de l'incendie de Rome sous Néron, se sont glissés dans les troupes révolutionnaires.

AUGUSTE CHIRAC.

Avril-Mai 1898.

AUX PAYS DES MOINES

MŒURS PHILIPPINES

Chez le Philosophe

Le lendemain matin, Juan Crisostomo Ibarra, après avoir visité ses terres, se rendit chez le vieux Tasio.

Dans le jardin, régnait une complète tranquillité, les hirondelles qui voletaient autour du toit, faisaient à peine de bruit. La mousse recouvrait le vieux mur où grimpait une sorte de lierre qui encadrait les fenêtres. Cette maison paraissait la maison du silence.

Ibarra attacha soigneusement son cheval à un poteau et, marchant presque sur la pointe du pied, il traversa le jardin, proprement et scrupuleusement entretenu, monta les escaliers et, comme la porte était ouverte, entra.

En premier lieu, il vit le vieillard, penché sur un livre dans lequel il paraissait écrire. Sur les murs, des collections d'insectes et de feuilles, des cartes et de vieilles planches, supportant des livres et des manuscrits.

Le vieillard était si absorbé par son travail qu'il ne remarqua l'arrivée du jeune homme qu'au moment où celui-ci ne voulant pas le troubler, allait se retirer.

— Comment? vous étiez là? demanda-t-il en regardant Ibarra avec un certain étonnement.

— Ne vous dérangez pas, répondit celui-ci, je vois que vous êtes très occupé.....

— En effet, j'écrivais un peu, mais rien ne presse, je suis satisfait de me reposer un instant. Puis-je vous être utile en quelque chose?

— Très utile! répondit Ibarra en s'approchant; mais.....

Et il jeta un regard vers le livre qui était sur la table.

— Comment? s'écria-t-il surpris, vous vous occupez à déchiffrer des hiéroglyphes.

— Non! répondit le vieillard en lui offrant une chaise, je n'entends rien à l'égyptien pas plus qu'au copte, mais je comprends quelque peu le système d'écriture et j'écris en hiéroglyphes.

— Vous écrivez en hiéroglyphes? et pourquoi? demanda le jeune homme qui doutait de ce qu'il voyait et entendait.

— Pour qu'on ne puisse pas me lire en ce moment.

Ibarra le regardait fixement, se demandant si, en effet, le vieillard n'était pas un peu fou.

Il examina rapidement le livre pour s'assurer de la vérité et vit, très bien dessinés, des animaux, des cercles, des demi-cercles, des fleurs, des pieds, des mains, des bras, etc...

— Et pourquoi écrivez-vous donc si vous ne voulez pas être lu?

— Parce que je n'écris pas pour cette génération, j'écris pour les âges futurs. Si les hommes d'aujourd'hui pouvaient me lire, ils brûleraient mes livres, le travail de toute ma vie; par contre, la génération qui déchiffrera ces caractères sera instruite, elle me comprendra, elle dira: « Nos aïeux ne donnaient pas tous dans la nuit de leur temps. » Le mystère de ces curieux caractères sauve mon œuvre de l'ignorance des hommes comme le mystère et les rites étranges ont protégé beaucoup de vérités contre les destructives classes sacerdotales.

— Et, en quelle langue écrivez-vous?

— Dans la nôtre, en Tagal.

— Les signes hiéroglyphiques peuvent servir?

— N'était la difficulté du dessin qui exige du temps et de la patience, je dirais qu'ils servent mieux que l'alphabet latin...

....

— Je venais vous parler d'une affaire importante, répondit le jeune, hier après-midi.....

— A-t-on pris ce malheureux? interrompit le vieillard avec intérêt.

— Vous parlez d'Elias? comment savez-vous qu'on le recherchait?

— J'ai vu la Muse de la Garde Civile.

— La Muse de la Garde Civile? quelle est cette Muse?

— La femme de l'alfèrez, que vous n'avez pas invitée à votre fête. Hier matin on a appris dans le pueblo l'histoire du caïman. La Muse de la Garde Civile qui a autant de pénétration que de méchanceté, supposa que le pilote devait être le téméraire qui avait jeté son mari dans la mare et frappé le P. Damaso; et comme elle lit les dépêches que doit recevoir l'alfè-

rez, à peine celui-ci fut-il rentré chez lui ivre et sans jugement que, pour se venger de vous, elle dépêcha le sergent avec des soldats, afin de troubler la joie de votre fête. Prenez garde! Eve était bonne, sortie des mains de Dieu...... Dona! Consolacion, elle, est méchante et l'on ne sait de quelles mains elle est venue. La femme pour être bonne doit avoir été au moins une fois ou jeune fille ou mère.

Ibarra sourit légèrement et, tirant quelques papiers de son portefeuille répondit :

— Mon défunt père vous a parfois consulté en quelques occasions, et je me souviens qu'il n'a eu qu'à se féliciter d'avoir suivi vos conseils. J'ai commencé une petite entreprise dont il importe d'assurer la réussite.

Et Ibarra le mit brièvement au courant du projet d'école qu'il avait offert à sa fiancée, déroulant à la vue du philosophe stupéfait les plans qu'on lui avait renvoyés de Manille.

— Pourriez-vous me dire quelles sont les personnes à qui je dois m'adresser en premier dans le puéblo, pour leur demander leur appui et assurer le succès de l'œuvre? Vous connaissez bien les habitants; moi j'arrive et suis presque étranger dans mon pays.

Le vieux Tasio examinait avec des yeux pleins de larmes les plans exposés devant lui.

— Ce que vous allez réaliser était mon rêve, le rêve d'un pauvre fou! s'écria-t-il tout ému; et maintenant le premier conseil que je vous donne est de ne jamais venir me consulter.

Surpris, le jeune homme le regarda.

— Parce que, continua-t-il avec une amère ironie, toutes les personnes sensées ne tarderaient pas à vous prendre aussi pour fou. Ces gens-là croient que tous ceux qui ne pensent pas comme eux sont des insensés, ils me tiennent pour tel et je les en remercie, car le jour où on voudrait bien me reconnaître comme raisonnable, malheur à moi! On ne tarderait pas à me priver de la petite liberté que j'ai achetée au prix de ma réputation. Le gobernadorcillo passe chez eux pour un sage parce que, n'ayant rien appris qu'à servir le chocolat et à souffrir les mauvaises humeurs du P. Damaso, il est maintenant riche, a le droit de troubler la petite vie de ses concitoyens et parfois va jusqu'à parler de justice. « Voilà un homme de talent! » pense le vulgaire; « voyez, de rien il s'est fait grand! » mais moi, la fortune et la considération ont été mon héritage, j'ai étudié et maintenant je suis pauvre; on ne m'a pas confié le plus ridicule des emplois; et tout le monde de dire: « C'est un fou, il n'entend rien à la vie! » Le curé m'a donné le surnom de philosophe et laisse entendre que je suis un charlatan qui fait étalage de ce qu'il a appris sur les bancs des universités quand précisément c'est là ce qui me sert le moins. Peut-

être suis-je véritablement le fou, et eux sont-ils les sages ? Qui pourrait le dire ?

Et le vieillard secoua la tête comme pour éloigner une pensée, puis il continua :

— La seconde chose que je puisse vous conseiller est de consulter le curé, le gobernadorcillo, toutes les personnes qui ont une position ; ils vous donneront des conseils mauvais, inintelligents, inutiles ; mais consulter ne signifie pas obéir ; il suffit que vous ayiez l'air de les suivre et que vous fassiez constater que vous travaillez selon leurs indications.

Ibarra réfléchit un instant, puis répondit :

— Le conseil est bon mais difficile à suivre. Ne pourrais-je pas apporter d'abord mon idée, sans que sur elle se reflète une ombre ? Le bon ne peut-il se faire un passage à travers tout ? La vérité a-t-elle besoin d'emprunter des vêtements à l'erreur ?

— Personne n'aime la vérité toute nue ! répliqua le vieillard. C'est bon en théorie, facile dans le monde idéal que rêve la jeunesse. Voyez, le maître d'école s'est en vain agité dans le vide ; cœur d'enfant qui veut le bien et ne recueille que le sarcasme et les éclats de rire. Vous me dites que vous êtes étranger au pays ; je le crois. Dès le premier jour de votre arrivée, vous avez commencé par blesser l'amour-propre d'un prêtre qui, parmit le peuple, passe pour un saint, et parmi les siens pour un savant, Dieu veuille que ce petit fait n'ait pas décidé de votre avenir ! Ne croyez pas que parce que les dominicains et les augustins regardent avec mépris l'habit de guingon, le cordon et l'indécente sandale, parce qu'un grand docteur de Saint-Thomas a un jour rappelé que le pape Innocent III avait qualifié les statuts de cet ordre de plus propres pour des porcs que pour des hommes, tous ne se donnent pas la main pour affirmer ce que disait un procureur :

« Le frère-lai le plus insignifiant a plus de pouvoir que le gouvernement avec tous ses soldats. »

Cave ne cadas. L'or est très puissant. Le veau d'or a plusieurs fois chassé Dieu de ses autels depuis le temps de Moïse.

— Je ne suis pas aussi pessimiste et la vie dans mon pays ne me semble pas présenter autant de périls, répondit Ibarra en souriant, je crois ces craintes un peu exagérées et espère pouvoir réaliser tous mes projets sans rencontrer de grande résistance de ce côté.

— Oui, s'ils vous tendent la main ; non, s'ils vous la refusent. Tous vos efforts se briseront contre les murs du presbytère sans que le moine s'en inquiète, sans faire remuer son cordon ni secouer son habit ; l'alcade, sous un prétexte quelconque vous niera demain ce qu'il vous a concédé aujourd'hui ; aucune mère

ne laissera son fils fréquenter l'école et le résultat de tous vos efforts sera uniquement négatif; vous ne serez arrivé qu'à décourager ceux qui par la suite auraient voulu à leur tour se consacrer à de généreuses entreprises.

— Malgré tout, reprit le jeune homme, je ne puis croire à ce pouvoir ; et encore, en le supposant, en l'admettant aussi considérable que vous le dites, j'aurais toujours de mon côté le peuple intelligent, le gouvernement qui est animé des meilleures intentions, qui regarde de haut et veut franchement le bien des Philippines.

— Le Gouvernement! le Gouvernement ! murmura le philosophe en levant les yeux vers le plafond; pour grand que soit son désir d'élever le pays pour son bien propre et celui de la Mère Patrie, pour généreux qu'ait été l'esprit des Rois catholiques dont se souviennent encore dans leurs méditations quelques fonctionnaires, le Gouvernement ne voit, n'écoute, ne juge rien de plus que ce que le curé ou le provincial lui donne à voir, à entendre ou à juger ; il est convaincu qu'il ne repose qu'en eux, que s'il se soutient, c'est parce qu'ils le soutiennent, que s'il vit, c'est parce qu'ils consentent à le laisser vivre et que le jour où ils lui manqueraient, il tomberait comme un mannequin qui a perdu son appui. On effraye le gouvernement avec la menace de soulever le peuple, le peuple en lui montrant les forces du gouvernement; de là un jeu qui ressemble à ce qui arrive aux peureux qui visitent des endroits lugubres : ils prennent leurs ombres pour des fantômes et leurs voix pour des échos. Tant que le Gouvernement ne s'entendra pas avec le pays, il ne se délivrera pas de cette tutelle ; il vivra comme ces jeunes imbéciles qui tremblent à la voix de leur précepteur dont ils mendient la condescendance. Le Gouvernement ne songe à aucun avenir robuste, c'est un bras, la tête est le couvent, et par cette inertie avec laquelle il se laisse traîner d'abîme en abîme, son existence propre n'est plus qu'une ombre, elle disparaît, et, débile, incapable, il confie tout à des mains mercenaires. Comparez donc notre système gouvernemental avec ceux des pays que vous avez visités....

— Oh! interrompit Ibarra; c'est beaucoup dire; contentons-nous de voir que notre peuple ne se plaint pas, ne souffre pas comme celui d'autres pays, et cela grâce à la Religion et à la mansuétude de nos gouvernants.

— Le peuple ne se plaint pas parce qu'il n'a pas de voix, ne se meut pas parce qu'il est en léthargie, et si vous dites qu'il ne souffre pas, c'est que vous n'avez pas vu le sang de son cœur. Mais un jour vous le verrez et vous l'entendrez, alors malheur à ceux qui basent leur force sur l'ignorance et sur le fanatisme, malheur à ceux qui ne règnent que par le mensonge et travaillent dans la nuit, croyant que tous sommeillent ; quand la lumière du soleil éclairera le néant de toutes ces om-

bres, il se produira une réaction épouvantable : tant de forces, comprimées pendant des siècles,tant de venin distillé goutte à goutte, tant de soupirs étouffés, se feront jour et éclateront... Qui donc alors les paiera ces comptes que de temps en temps présentent les peuples et que nous conservent l'Histoire en ses pages ensanglantées ?

— Dieu, le gouvernement et la Religion ne permettront pas que ce jour arrive jamais ! répondit Ibarra, impressionné malgré lui. Les Philippines sont religieuses et aiment l'Espagne, les Philippines sauront ce que la nation a fait pour elles. Il y a des abus, oui ; il y a des défauts, je ne le nie pas, mais l'Espagne travaille pour préparer des réformes qui les corrigent, elle mûrit des projets, elle n'est pas égoïste.

— Je le sais, et c'est là le pire. Les réformes qui viennent d'en haut s'annulent dans les sphères inférieures grâce aux vices de tous, par exemple au désir avide de s'enrichir en peu de temps et à l'ignorance du peuple qui consent à tout. Les abus ? ce n'est pas un décret royal qui peut les corriger lorsqu'une autorité jalouse ne veille pas à leur exécution, lorsque la liberté de la parole qui permettrait de dénoncer les excès de pouvoir des petits tyrans n'existe pas ; les projets restent des projets, les abus, des abus, et cependant le ministre satisfait de son œuvre, s'endort tranquille et content de lui. Bien plus, si par hasard un personnage vient occuper un haut poste et qu'il veuille faire montre d'idées grandes et généreuses, immédiatement il s'entend dire — tandis que par derrière on le traite de fou : — « V. E. ne connait pas le pays, V. E. ne connait pas le caractère des Indiens, V. E. va les perdre, V. E. fera bien de se confier à Machin et à Chose », etc., etc., et comme effectivement S. E. ne connait pas le pays, que jusqu'alors elle avait placé en Amérique, que de plus, elle a comme tout homme, ses enfants et ses faiblesses, elle se laisse convaincre; S. E. se souvient aussi que pour obtenir son poste il lui a fallu suer beaucoup et souffrir plus encore, qu'elle le détient uniquement pour trois ans, qu'elle se fait vieille et qu'il lui faut abandonner les quichotteries pour ne penser qu'à son petit hôtel à Madrid, une petite maison de campagne et une bonne pension pour faire figure à la cour, voilà ce qu'elle est venue chercher aux Philippines.

Ne demandons pas de miracles, ne demandons pas que celui qui vient ici comme étranger pour faire sa fortune et s'en aller ensuite, s'intéresse au bien du pays. Que lui importent la reconnaissance ou les malédictions d'un peuple qu'il ne connait pas, qui ne lui rappelle rien, où il n'a pas ses amours ? Pour que la gloire nous soit agréable, il faut que son bruit résonne aux oreilles de ceux que nous aimons, dans l'atmosphère de notre foyer ou de la patrie qui doit conserver nos cendres ; nous voulons que la gloire s'asseye sur notre sépulcre pour

réchauffer de ses rayons le froid de la mort, pour que nous ne soyons pas complètement réduits au néant, pour qu'il reste quelque chose de nous. Celui qui vient ici pour diriger nos destinées ne peut rien se promettre de tout cela, et le pire est qu'il s'en va au moment où il commence à connaître son devoir. Mais nous nous éloignons de la question.

— Non, avant d'y revenir, il est nécessaire d'éclaircir certaines choses, interrompit vivement le jeune homme. Je puis admettre que le Gouvernement ne connaît pas le peuple, mais je crois que le peuple connaît encore moins le Gouvernement. Il y a des fonctionnaires inutiles, mauvais, si vous voulez, mais il y en a aussi de bons et si ceux-là ne peuvent rien faire c'est parce qu'ils se trouvent en face d'une masse inerte,d'une population qui ne s'intéresse que très peu à ses affaires. Mais, je ne suis pas venu discuter avec vous sur ce point; je venais vous demander un conseil et vous me disiez de commencer par courber la tête devant de grotesques idoles...

— Oui, je le répète, ici il faut baisser la tête ou la laisser tomber.

— Ou baisser la tête ou la laisser tomber? répète Ibarra pensif. Le dilemme est dur! Mais pourquoi? Est-il donc impossible de concilier l'amour de mon pays et l'amour de l'Espagne? est-il nécessaire de s'abaisser pour être bon chrétien, de prostituer sa conscience pour mener à bonne fin un projet utile?

J'aime ma patrie, les Philippines, parce que je leur dois la vie et mon bonheur; parce que tout homme doit aimer sa patrie; j'aime l'Espagne, la patrie de mes aïeux parce que, malgré tout les Philippines lui doivent et lui devront leur bonheur et leur avenir; je suis catholique, je conserve pure la foi de mes pères; mais je ne vois pas pourquoi je devrais baisser la tête quand je puis la lever, ni me livrer à mes ennemis quand je puis les abattre.

— Parce que le champ où vous voulez semer est au pouvoir de vos ennemis et que, contre eux, vous n'avez pas de force... Il vous faut d'abord baiser cette main qui...

Mais le jeune homme ne laissa pas achever et, révolté, s'écria:

— Baiser! vous oubliez que parmi eux, sont ceux qui ont tué mon père, l'ont arraché de son sépulcre... mais moi son fils, je ne l'oublie pas et si je ne le venge pas, c'est que je veux respecter le prestige de la religion.

Le vieux philosophe baissa la tête.

— Senor Ibarra, répondit-il lentement, si vous conservez ces souvenirs, souvenirs dont je ne puis vous conseiller l'oubli abandonnez l'entreprise que vous commencez et cherchez d'un autre côté à travailler au bonheur de vos compatriotes. Une

telle œuvre demande un autre homme parce que, pour porter la tête haute, il ne suffit pas d'avoir de l'argent et de vouloir, dans notre pays il faut encore de l'abnégation, de la tenacité et de la foi, parce que le terrain n'y est pas préparé : on n'y a encore semé que de l'ivraie.

Ibarra comprit la valeur de ces paroles mais il ne devait pas se décourager, le souvenir de Maria Clara était dans son cœur ; il lui fallait réaliser son offrande.

— Votre expérience ne vous suggère-t-elle rien que ce dur moyen ? demanda-t-il à voix basse.

Le vieux Tasio lui prit le bras et le conduisit à la fenêtre. Une fraîche brise, avant-coureur du vent du Nord, soufflait ; devant lui s'étendait le jardin limité par le grand bois qui servait de parc.

— Pourquoi devons-nous faire ce que fait cette tige débile, chargée de boutons de fleurs ? dit le philosophe en lui montrant un superbe rosier. Le vent souffle, il le secoue et lui s'incline comme pour cacher sa précieuse charge. Si la tige se maintenait rigide, elle se romprait, et le vent disperserait les fleurs, et les boutons mourraient avant d'éclore. Le coup de vent passé la tige se redresse, orgueilleuse, portant son trésor. Qui l'accusera pour avoir plié devant la nécessité ? Voyez là-bas ce gigantesque *kupang* qui balance majestueusement son feuillage aérien où l'aigle fait son nid. Je l'apportai du bois alors qu'il n'était encore qu'une plante débile ; avec des roseaux dépouillés, je soutins sa tige pendant plusieurs mois. Si je l'avais apporté grand, fort et plein de vie il est certain qu'il n'aurait pas vécu, le vent l'aurait secoué avant que ses racines aient pu se fixer dans le terrain, avant que celui-ci se soit affermi autour de lui et ne lui ait assuré la subsistance nécessaire à sa grandeur et à sa stature.

Ainsi finirez-vous, plante nouvellement transplantée de l'Europe dans ce sol pierreux, si vous ne cherchez un appui et ne vous diminuez pas. Vous êtes dans de mauvaises conditions, seul, élevé ; le terrain tremble, le ciel annonce la tempête et la coupe des arbres de votre famille a prouvé qu'elle attire l'éclair. Ce n'est pas du courage, c'est de la témérité que de combattre seul contre tout ce qui existe ; personne ne blâme le pilote qui se réfugie dans un port à la première rafale de la tourmente. Se baisser quand siffle une balle n'est pas de la couardise ; ce qui est mauvais c'est de la défier pour tomber et ne plus se relever.

— Et ce sacrifice produirait-il les fruits que j'espère ? répondit Ibarra, croirait-on en moi, le prêtre oublierait-il son offense ?

M'aiderait-on franchement à répandre l'instruction qui dispute aux couvents les richesses du pays ? Ne peuvent-ils fein-

dre l'amitié, simuler la protection, et en-dessous, dans l'ombre, combattre mon projet, le ruiner, le blesser au talon pour le faire tomber plus promptement encore qu'en l'attaquant de front ? Etant donnés les précédents que vous supposez, on peut tout attendre !

Le vieillard resta silencieux, réfléchit quelque temps puis enfin répondit :

— Si cela arrive, si l'entreprise s'écroule, vous vous consolerez en pensant que vous avez fait tout ce qui dépendait de vous, et de plus, votre tentative n'aura toujours pas été vaine ; quelque chose aura été gagné ; vous avez posé la première pierre, lancé la première semence, puis si la tempête se déchaîne, il se peut que quelque grain germe quand même, survive à la catastrophe, sauve l'espèce de la destruction et serve ensuite de semence aux fils du premier semeur mort. L'exemple enhardira d'autres qui ne craignent que de commencer.

Ibarra examina toutes ces raisons, vit sa situation et comprit qu'avec tout son pessimisme le vieillard avait grande raison.

— Je vous crois ! s'écria-t-il en lui serrant la main. Ce n'était pas en vain que j'étais venu chercher un bon conseil. Aujourd'hui même j'irai m'en ouvrir au curé qui, à la fin peut être un brave homme, car tous ne sont pas comme le persécuteur de mon père. Je dois de plus l'intéresser en faveur de cette malheureuse folle et de ses fils, je me confie à Dieu et aux hommes.

Il prit congé du vieillard et montant à cheval, partit, suivi du regard par le pessimiste philosophe.

Il buon di si conosce da Mattina

Dès le matin la nouvelle se répandit dans le puéblo que la veille au soir de nombreuses lueurs avaient brillé dans le cimetière.

Le chef de la V. O. T. parlait de cierges allumés et décrivait leur forme et leur grosseur; mais il n'était pas bien certain du nombre, il en avait seulement compté plus de vingt. Sœur Sipa, de la confrérie du très Saint-Rosaire ne pouvait tolérer qu'un membre de l'association rivale pût seul se vanter d'avoir vu cet effet de la grâce de Dieu ; sœur Sipa, donc, bien qu'elle n'habitât pas près de là, avait entendu des lamentations, des gémissements. Elle avait cru reconnaître les voix de certaines personnes avec qui autrefois... mais, par charité chrétienne, non seulement elle leur pardonnait, mais même elle priait pour elles et taisait leurs noms, ce qui la fai-

sait incontinent déclarer sainte par tout l'entourage. Sœur Rufa en vérité n'avait pas l'oreille aussi fine, mais elle ne pouvait souffrir que sœur Sipa eût entendu quelque chose et elle non; aussi avait-elle eu un songe dans lequel lui étaient apparues non seulement des personnes mortes mais encore des vivantes; les âmes en peine demandaient une part de ses indulgences, notées régulièrement et thésaurisées. Elle pourrait dire aux familles intéressées, ne demandant qu'une petite aumône pour secourir le pape dans ses nécessités.

Un petit gamin, pasteur de son métier, qui se risqua à déclarer n'avoir vu rien de plus qu'une lumière et deux hommes coiffés de salat, eut peine à échapper aux insultes et aux coups de bâton. Il eut beau jurer, seuls ses carabaos étaient avec lui et auraient pu parler.

— Tu vas peut-être en savoir plus long que le zélateur et les sœurs, *pirac mason* (1), hérétique! lui disait-on en le regardant avec de mauvais yeux.

Le curé monta en chaire et recommença à prêcher sur le Purgatoire, les pesos sortirent aussitôt de leurs cachettes pour payer les messes.

Mais, laissons-là les âmes en peine et écoutons la conversation de D. Filipo et du vieux Tasio, malade, dans sa petite maison solitaire. Depuis quelques jours, le philosophe — ou le fou, comme on voudra — ne quittait pas le lit, prostré par une faiblesse qui progressait rapidement.

— En vérité, je ne sais si je vous féliciterai de ce qu'on ait accepté votre démission; l'autre jour, quand le gobernadorcillo refusa si impudemment de tenir compte de l'avis de la majorité, solliciter votre retraite eut éte juste, mais maintenant que vous êtes en lutte avec la Garde Civile, votre départ est fâcheux. En temps de guerre on doit rester à son poste.

— Oui, mais pas quand le général est vendu à l'ennemi, répondit D. Filipo; vous savez que le lendemain de la fête, le gobernadorcillo a mis en liberté les soldats que j'avais fait arrêter et qu'il s'est refusé à toute démarche pour obtenir justice. Sans l'appui de mon supérieur, je ne puis rien.

— Vous seul, rien, mais avec les autres, beaucoup. Vous auriez pu profiter de cette occasion pour donner un exemple aux autres puéblos. Au-dessus de la ridicule autorité du gobernadorcillo, il y a le droit du peuple; c'était le commencement d'une bonne leçon et vous n'en avez pas profité.

— J'aurais été impuissant. Voyez le S[r] Ibarra, il s'est incliné devant les croyances de la foule; pensez-vous qu'il croie à l'excommunication?

— Vous n'êtes pas dans la même situation; le S[r] Ibarra

(1) Franc-maçon.— N. du T.

veut semer et pour semer il faut se baisser et obéir à la matière ; votre mission était de secouer et pour secouer, il ne faut que de la force et de l'énergie. De plus, la lutte ne devait pas être dirigée contre le gobernadorcillo ; la formule devait être : contre celui qui abuse de sa force, contre celui qui trouble la tranquillité publique, contre celui qui manque à son devoir. Et vous n'auriez pas été seul, le pays d'aujourd'hui n'est plus celui d'il y a vingt ans.

— Le croyez-vous ? demanda D. Filipo.

— Ne le voyez-vous pas ? répondit le vieillard en se redressant sur sa couche. Ah ! c'est que vous n'avez pas vu le passé, que vous n'avez pas étudié l'effet de l'immigration européenne, de l'introduction des nouveaux livres, des voyages de la jeunesse en Europe.

Examinez et comparez : il est vrai que la Royale et Pontificale Université de Sto. Tomas existe encore avec son sapientissime cloître et que quelques intelligences s'y exercent encore à formuler des *distinguo* et à utiliser les subtilités de la scolastique; mais où voyez-vous maintenant cette jeunesse de notre temps, imprégnée de métaphysique, d'instruction archéologique, qui, l'encéphale torturé, mourait en sophistiquant dans un recoin de province, sans avoir achevé de comprendre les attributs de *l'ente,* sans avoir résolu la question de l'*esencia* et de l'*existencia*, concepts élevés sans doute, mais qui nous faisaient oublier les choses essentielles, notre propre existence, notre propre entité ? Voyez la jeunesse d'aujourd'hui ! Pleine d'enthousiasme à la vue des plus larges horizons, elle étudie l'Histoire, les Mathématiques, la Géographie, la Littérature, les Sciences physiques, les Langues, toutes matières dont nous n'entendions parler qu'avec horreur comme si elles avaient été autant d'hérésies; le plus libre penseur de notre époque n'hésitait pas à les déclarer inférieures aux catégories d'Aristote et aux lois du syllogisme. L'homme a compris enfin qu'il est homme; il renonce à l'analyse de son Dieu, à pénétrer l'impalpable, à expliquer ce qu'il n'a pas vu, à donner des lois aux fantômes créés par son cerveau : il comprend que son héritage est le vaste monde dont la domination est à sa portée, las d'un travail inutile et présomptueux, il baisse la tête et examine ce qui l'entoure. Voyez maintenant comment naissent nos poètes : les Muses de la nature nous révèlent peu à peu leurs trésors et commencent à nous sourire pour nous enhardir au travail. Les sciences expérimentales ont déjà donné leurs premiers fruits : seul le temps les perfectionnera. Les nouveaux avocats se modèlent suivant la nouvelle Philosophie du Droit ; quelques-uns commencent à briller au milieu des ténèbres qui entourent notre tribune et annoncent un changement dans la marche des temps. Ecoutez ce que dit la jeunesse, visitez les

centres d'enseignement, de nouveaux noms résonnent sous les voûtes de ces cloîtres où nous n'entendions citer que ceux de saint Thomas, de Suarez d'Amat, de Sanchez et autres idoles de mon temps. En vain, du haut de la chaire, les moines clament contre la démoralisation comme clament les vendeuses de poisson au marché contre l'avarice des acheteurs, sans vouloir remarquer que leur marchandise est désormais passée et hors d'usage ! En vain les couvents étendent leurs ramifications, leurs tentacules, pour étouffer partout l'idée nouvelle qui court ; les dieux s'en vont; les racines de l'arbre peuvent affaiblir les plantes qui s'appuient sur lui, elles sont impuissantes contre les autres êtres qui, comme l'oiseau montent triomphants vers les cieux.

Le philosophe parlait avec animation, les yeux brillants.

— Cependant, le germe nouveau est bien faible ; si tous s'y efforcent, le progrès si cher acheté, peut encore être étouffé, objecta D. Filipo incrédule.

— L'étouffer, qui? l'homme, ce nain infirme, étouffer le Progrès, le fils puissant du temps et de l'activité ? Quand l'a-t-il pu ? Le dogme, l'échafaud et le bûcher tentèrent de l'arrêter, de le repousser. *E pur si muove*, disait Galilée quand les dominicains l'obligeaient à déclarer que la terre était immobile ; c'est aussi la devise du progrès humain. On violentera quelques volontés, on sacrifiera quelques individus, qu'importe : le progrès poursuivra sa route et le sang de ceux qui sont tombés fertilisera le sol d'où s'élèveront de nouveaux rejetons. Voyez ! la Presse, si rétrograde qu'elle veuille être, fait aussi sans le vouloir un pas en avant ; les dominicains eux-mêmes n'échappent pas à cette loi, ils imitent les jésuites, leurs irréconciliables ennemis, donnent des fêtes dans leurs couvents, élèvent de petits théâtres, composent des poésies parce que comme ils ne manquent pas d'intelligence, bien que se croyant au XVe siècle, ils comprennent que les jésuites ont raison s'ils veulent encore prendre part à l'avenir des peuples jeunes qu'ils ont instruits.

— Selon vous les jésuites vont avec le progrès? demanda étonné D. Filipo, pourquoi donc les combat-on en Europe ?

— Je vous répondrai comme un ecclésiastique ancien, répliqua, en reposant sa tête sur l'oreiller, le philosophe dont la physionomie reprit son air moqueur ; il y a trois manières de marcher avec le progrès ; devant, à côté et derrière ; les premiers le guident, les seconds le suivent, les derniers sont entraînés ; c'est à ceux-là qu'appartiennent les jésuites. Ils auraient bien voulu diriger le mouvement, mais comme ils le voient fort animé de tendances contraires aux leurs, ils capitulent, préférant suivre qu'être écrasés ou que rester au milieu de la route, seuls, dans l'ombre. A l'heure actuelle, aux Phi-

lippines, nous suivons la marche générale avec au moins trois siècles de retard; à peine commençons-nous à sortir du Moyen-Age, aussi les jésuites qui en Europe sont la réaction, vus d'ici représentent le progrès, les Philippines leur doivent leur instruction naissante, l'introduction des sciences naturelles, âme du XIXe siècle, de même qu'elles doivent aux dominicains le Scolasticisme, mort maintenant, en dépit de Léon XIII, car il n'y a pas de Pape qui puisse ressusciter ce qu'a condamné le sens commun..... Mais, où allons-nous? demanda-t-il en changeant de ton; ah! nous parlions de l'état actuel des Philippines..... Oui, nous entrons en ce moment dans une période de lutte, vous entrez, devrais-je dire, car notre génération appartient déjà à la nuit, nous nous en allons. La lutte est entre le passé qui s'accroche, se cramponne avec des malédictions au vacillant château féodal, et l'avenir dont le chant de triomphe s'entend au loin dans les splendeurs d'une naissante aurore et qui, des pays lointains nous apporte la Bonne-Nouvelle..... Qui donc doit tomber et s'ensevelir sous les ruines de ce qui s'écroule?

Le vieillard se tut, et voyant que D. Filipo le regardait pensif, il sourit et reprit.

— Je devine presque ce que vous pensez.

— Vraiment?

— Vous pensez que je puis très bien me tromper, dit-il en souriant tristement; aujourd'hui j'ai la fièvre et je ne suis pas infaillible: *homo sum et nihil humani a me alienum puto*, disait Térence; mais quelquefois on se permet de rêver; pourquoi ne pas rêver agréablement aux dernières heures de la vie? Et puis, je n'ai jamais vécu que de songes! Vous avez raison; je rêve! nos jeunes gens ne pensent qu'aux amours et aux plaisirs: ils dépensent plus de temps et se donnent plus de travail pour tromper et déshonorer une fille que pour concourir au bien de leur pays; nos femmes pour s'occuper de la famille et de la maison de Dieu, oublient et leur propre famille et leur propre maison; nos hommes n'ont d'activité que pour le vice, d'héroïsme que dans la honte; l'enfance se réveille dans la routine et les ténèbres, la jeunesse vit ses meilleures années sans idéal; et l'âge mur, stérile, ne sert qu'à corrompre la jeunesse de son exemple.....

..... Je me réjouis de mourir....... *claudite jam rivos pueri.*

— Voulez-vous quelque médicament? demanda D. Filipo pour changer le cours de la conversation en voyant s'assombrir le visage du malade.

— Ceux qui meurent n'ont pas besoin de médicament; mais bien ceux qui restent. Dites à D. Crisostomo qu'il vienne me voir demain, j'ai des choses très importantes à lui dire. D'ici

quelques jours je m'en irai. Les Philippines sont dans les ténèbres.

Quelques minutes après, D. Filipo, grave et pensif, quittait la maison du malade.

Dr J. Rizal.

(Traduction de MM. Ramon Sempau et H. Lucas.)

ELEONORE MARX

I

Lorsque, le 31 mars dernier, la nouvelle se répandit que la plus jeune des filles de Karl Marx s'était suicidée, en avalant le contenu d'un flacon d'acide prussique, de nombreux messages arrivèrent de toutes parts à ses amis de Londres, témoignant des sentiments de sympathie et de regret que leurs auteurs éprouvaient pour la femme de cœur et de talent qui avait consacré sa vie entière à la cause de l'émancipation des travailleurs, à la cause du socialisme révolutionnaire international. Ses funérailles eurent lieu, le 5 avril, au milieu d'un grand concours de monde, au Crematorium de Woking, et devant son cercueil, disparaissant sous les couronnes et les fleurs venues de France, d'Angleterre, d'Allemagne, MM. Robert Banner, de Woolwich, Ed. Bernstein, au nom du parti social-démocratique allemand, H. M. Hyndman, Pete Curran, William Thorne, au nom de diverses associations anglaises, rendirent un dernier hommage, ému et attendri, à celle qui avait pendant si longtemps combattu, à leurs côtés, le bon combat de la justice et du droit. Un autre, le Dr Aveling, à qui l'infortunée Eléonore Marx, en un jour néfaste, avait eu la faiblesse d'associer son existence, crut, lui aussi, devoir prononcer un discours, faux et hypocrite, comme sa vie tout entière du reste...

Pauvre femme ! par sa fin lamentable et tragique, comme par les terribles souffrances morales qu'elle endura stoïquement pendant les quinze années que dura cette malheureuse union, elle a cruellement expié l'erreur de jugement qu'elle commit un jour... Elle a d'autant plus droit à tout notre respect, son souvenir restera d'autant plus cher auprès de tous, que durant cette longue et triste agonie de quinze ans, elle ne laissa jamais échapper en public une plainte, n'ouvrit jamais à personne son cœur si profondément ulcéré, mais fit au contraire des efforts héroïques, surhumains, et inutiles hélas ! pour élever jusqu'à elle et rendre digne de sa tendresse et de son affection ce triste sire qui ne fut, de tout temps, qu'un vulgaire cabotin, sans cœur et sans vergogne...

Lors de l'enquête faite devant le magistrat de police judiciaire chargé d'instruire sur les causes de ce douloureux suicide, rien ne transpira des motifs qui poussèrent la digne femme à mettre volontairement fin à ses jours. Le sieur Aveling affirma qu'elle avait à maintes reprises exprimé l'intention de sortir

ainsi de la vie ; mais outre que pour cet histrion de bas étage l'habitude du mensonge est devenue comme une seconde nature, je pose en fait qu'Eléonore Marx, toujours si active, si laborieuse et si enjouée, même au sein des plus épouvantables angoisses morales, n'a jamais fait part d'une semblable résolution à aucun de ses amis, même les plus intimes. La veille même de sa mort, elle rassemblait encore les matériaux d'une introduction qu'elle se disposait à écrire pour un ouvrage inédit de son illustre père (1). Quinze jours auparavant, elle écrivait à Karl Kautsky qu'elle travaillait activement à une étude critique du livre de Brandes sur Shakespeare (2). Le 20 février dernier, à un ami appelant son attention sur la façon déplorable dont le sieur Aveling dilapidait la fortune que Frédéric Engels lui avait laissée à elle, elle répondait avec la plus grande tranquillité d'esprit : « Ican get on anyway » (je me tirerai toujours d'affaire) (3). Elle avait, en effet, personnellement, des goûts très modestes et avait appris de bonne heure, à l'école de l'infortune, à se contenter de peu.

A l'enquête, le magistrat lut une lettre touchante d'adieux qu'elle adressait à son mari. Aujourd'hui, M. Robert Banner, le plus ancien ami socialiste d'Eléonore Marx en Angleterre, déclare qu'elle n'a pas écrit cette lettre (4). Il y a quelques jours, le bruit a du reste commencé à courir que le Procureur public avait l'intention d'ordonner un supplément d'enquête. Dans une lettre rendue publique, M. Rob. Banner affirme en outre, de la façon la plus positive, les faits suivants : 1° la résolution d'attenter à sa vie n'a été prise par la malheureuse femme que le matin même du jour fatal, 31 mars ; 2° ce même matin, Eléonore Marx a reçu une lettre dont il a été dit qu'*elle jetait un jour extrêmement fâcheux sur une certaine personne* ; 3° Aveling a déclaré sous serment que sa femme a manifesté à plusieurs reprises l'intention de se donner la mort et lui a même suggéré l'idée de se tuer avec elle ; 4° Eléonore Marx a commandé le poison pendant que son mari était à la maison ; 5° elle a reçu ce poison pendant qu'il était toujours là ; 6° elle a pris le poison et signé le reçu du pharmacien dans la chambre même où se trouvait son mari et en sa présence ; 7° alors seulement Aveling a quitté la maison pour se rendre à Londres ; 8° les faits énoncés aux numéros 4, 5, 6 et 7 n'ont pas été produits à l'enquête ; 9° Eléonore Marx s'opposa vivement à ce que son mari quittât la maison ce jour ; 10° avant de prendre le fatal poison, elle écrivit une lettre à son avoué, contenant les noms de diverses personnes ; elle ajouta à cette lettre celle qu'elle avait reçue le matin même et mit sur l'enveloppe le nom et l'adresse de l'avoué ; 11° après l'enquête, ces deux lettres furent remises par le magistrat à Aveling ; 12° la lettre destinée à l'avoué n'a pas été délivrée à son destinataire (5).

Nous nous bornerons, pour le moment, à ces indications sommaires sur l'acte tragique et mystérieux du 31 mars dernier, que le Procureur public va avoir à examiner avec d'autres documents mis à sa disposition (6). En attendant, qu'il nous suffise d'ajouter que le sieur Aveling a été « invité » à se retirer du Comité

(1) C'est le discours que K. Marx prononça le 26 juin 1865 au Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs, sur ce sujet : Salaire, prix, profit.
(2) K. Kautsky, *Neue Zeit*, n° 30, 23 avril, page 119, en note.
(3) Rob. Banner, *Labour Leader*, n° du 24 avril.
(4) *Labour Leader*, n° du 24 avril.
(5) *Labour Leader*, n° du 30 avril.
(6) *Labour Leader*, n° du 7 mai.

exécutif de la *Social Democratic Federation* (1), comme il avait déjà auparavant été invité à quitter l'*Independent Labour Party* (2) et comme Charles Bradlaugh l'avait fait expulser, dans le temps, de la *National Secular Society*, dont il était l'un des vice-présidents (3).

II

Eléonore Marx naquit à Londres en 1856 ; elle est donc morte à peine âgée de quarante-deux ans. Pendant près d'un quart de siècle, peut-on dire, elle a été plus ou moins activement mêlée aux luttes politiques et sociales de son temps, car, toute jeune encore, elle travaillait déjà pour son père, dont elle faisait en partie la correspondance. Son père lui avait appris à lire, et dans quels livres ! à neuf ans, elle savait par cœur des fragments entiers de Shakespeare, qui resta toujours son auteur favori. Mais elle n'aima jamais beaucoup l'école ; la férule du maître ne lui plaisait que médiocrement ; d'une santé robuste et florissante, d'une nature saine et vigoureuse, elle préférait le grand air, la rue, la campagne de Hampstead, où elle s'exerçait à la boxe avec des garnements plus âgés qu'elle. (4) Plus tard, il lui fallut bien s'adonner à l'étude sérieuse des livres, mais comme elle avait une intelligence primesautière, vive, très éveillée, elle s'instruisit vite et pour ainsi dire en s'amusant. Elle parlait et écrivait avec la même facilité l'anglais, l'allemand, le français. A quinze ans, c'était une jeune fille avenante, plutôt sympathique que jolie, avec une opulente chevelure noire et des grands yeux ouverts et francs, qui s'intéressait passionnément à deux choses : d'une part, à la musique et au théâtre, d'autre part au socialisme et à la Révolution. Elle avait le sentiment esthétique finement développé ; plus tard, elle fera avec beaucoup de goût et d'autorité de la critique artistique, littéraire, musicale. C'était l'époque où les membres de la Commune vaincue avaient été reçus au sein du Conseil général de l'Internationale ; elle les connut tous dans la maison de son père, très hospitalière aux proscrits, et eut avec plusieurs d'entre eux de vives discussions. Au Congrès de La Haye, si mes souvenirs sont exacts, je la vis pour la première fois ; dans tous les cas, son père l'avait déjà, à cette époque, initiée au mystère de la fabrication des mandats, car je possède d'elle une lettre adressée à Mlle Tynaire, de Genève, où elle engageait celle-ci à se faire remettre, par je ne sais quel groupe, un mandat en blanc qu'on donnerait ensuite à un adversaire de Bakounine. Ce n'est assurément point pour lui en faire un reproche que je cite ce fait ; il y eut dans ce Congrès autant de mandats de cette espèce que d'autres ; de plus, en la circonstance, elle n'agissait pas pour son compte personnel.

Mais à cette époque le socialisme ne l'absorbait pas tout entière. Sa famille n'étant pas riche, elle dut travailler pour aider à supporter les charges communes. Pendant de longues années, elle se consacra à l'enseignement ; au moment même de sa malheureuse union avec Aveling, elle était institutrice dans une

(1) *Justice*, n° du 30 avril ; *Labour Leader*, n° du 7 mai.
(2) *Labour Leader*, n° du 7 mai.
(3) *Nat. Sec. Soc. Proceedings*, 28 août 1884. — *Justice*, n° du 21 février 1891.
(4) *Neue Zeit*. N° 30 du 23 avril, p. 119. E. Bernstein. *Erinnerungen*.

école de jeunes filles de l'Ouest de Londres. Cette union lui fit perdre sa position. Elle s'employa alors à des recherches, très mal rétribuées du reste, au Musée britannique, pour divers éditeurs ; elle fit du reportage dans plusieurs journaux, entreprit de recopier des manuscrits au dactylographe, donna des leçons particulières ; en un mot, elle connut toutes les amertumes du salariat féminin. Aucun travail ne la rebutait, nulle fatigue n'était trop grande pour elle ; son énergie, son courage et sa forte constitution venaient à bout de toutes les difficultés. Dans les premiers mois de 1880, je traduisis avec elle pour Léo Hartman, qui n'écrivait pas le français, les correspondances que le célèbre nihiliste russe adressait à l'*Intransigeant* de Rochefort. Hartman partit bientôt pour l'Amérique et les correspondances cessèrent. Je la retrouvai à la *Socialist League*, plusieurs années après, à mon retour d'Allemagne.

Lorsque le socialisme anglais commença à s'organiser régulièrement, elle se jeta à corps perdu dans le mouvement et devint, en peu de temps, l'une des plus habiles propagandistes des doctrines sociales. Il serait difficile de dire du haut de quelle tribune ouvrière elle n'a pas parlé en Angleterre ; à Londres et dans les provinces, son activité ne connut pas de bornes. Elle s'exprimait bien, toujours avec clarté et élégance, parfois avec feu et avec passion. Elle savait être alors très éloquente et l'on a eu raison de dire que seule, Madame Besant, dans ses meilleurs jours pouvait rivaliser sous ce rapport avec elle. Depuis que l'on célèbre à Hyde Park la fête du travail du premier Mai, elle n'a pas manqué, je crois, une seule fois de prendre sa large part de ces manifestations. A certains meetings anniversaires de la Commune, à South Place Institute et à Store Street entr'autres, elle a prononcé de brillants discours, d'une réelle éloquence. En temps ordinaire, elle aimait à se trouver avec les pauvres ouvriers juifs de Whitechapel ; elle a fait d'innombrables conférences dans leurs clubs et leur a rendu maint service. Elle était, cela va de soi, de stricte observance marxiste, et aussi longtemps qu'elle développait ses idées favorites sans rencontrer de contradiction, elle parlait avec aise et élégance, sans effort et sans apprêt, savamment aussi, car elle était toujours maîtresse absolue des sujets qu'elle traitait, et elle était heureuse des applaudissements qu'on lui prodiguait, non pour elle, elle était très modeste, mais parce qu'elle sentait qu'elle avait été comprise. En revanche, la moindre opposition un peu sérieuse la transformait aussitôt ! Elle n'était pas toujours polie, employait parfois des expressions grossières, injurieuses même à l'adresse de ses adversaires, — surtout lorsque ces adversaires étaient des anarchistes. Elle avait la haine invétérée de l'anarchiste ; Marx et Engels la lui avaient sans doute inculquée de bonne heure. Je ne connais que deux circonstances dans sa vie où elle leur ait rendu justice : en 1889, elle écrivit en collaboration le pamphlet : *The Chicago Anarchists, a statement of facts*, et se donna beaucoup de mal, dans de nombreux meetings, pour prouver que ces malheureux condamnés à mort étaient les victimes d'une affreuse comédie de police et de justice ; et plus tard, en 1896, elle consacra à Johann Neve, mort en prison à Halle-sur-Saale, un article dans *Justice* où elle rendit publiquement hommage à la bonté, à la droiture, à la sincérité des convictions de l'anarchiste allemand, victime, lui, de la scélératesse de deux misérables, Théodore Reuss et Joseph Peukert. Les socialistes du Continent, qui ont surtout appris à la connaître dans les Congrès internationaux, où son étincelante activité suffisait à toutes les tâches, se rappellent sans doute la façon véritablement furieuse, achar-

née, dont elle attaquait Merlino et Domela Nieuwenhuis parexemple, à Bruxelles, à Paris, et l'adresse, le brio, la virtuosité qu'elle mettait à *trahir* — et non pas à *traduire* — au dernier Congrès de Londres surtout, les discours qui n'étaient pas d'accord avec les canons de l'école orthodoxe.

Elle avait appartenu tout d'abord à la *Social Democratic Federation*, mais lors de la fameuse scission de 1884, elle prit fait et cause pour William Morris contre Hyndman, et le 30 décembre de cette année, fut au nombre des fondateurs de la *Socialist League*. Elle y demeura une couple d'années, travaillant activement dans les réunions hebdomadaires, dans les meetings organisés par la Ligue et dans son journal : *the Commonweal*. Elle y rédigea longtemps le Bulletin socialiste international. J'eus souvent avec elle, à la *Socialist League*, des discussions particulières assez vives au sujet des théories anarchistes, mais ce n'est pas, comme l'avance E. Bernstein (1) parce que les anarchistes avaient pris le dessus dans cette association qu'Eléonore Marx s'en sépara. C'était uniquement la question de l'anti-parlementarisme qui nous divisait à cette époque, et désabusée de ce côté, elle alla se confiner, avec Madame Wardle, MM Bartlett, Donald, Chambers et quelques autres dans la *Bloomsbury Branch*, une section intransigeante de la Ligue où l'on prétendait faire du parlementarisme à haute pression en envoyant le bon Bartlett, victime désignée par le groupe, recueillir aux élections des paroisses — *vestry elections* — une bonne demi-douzaine de suffrages ! La branche de Bloomsbury disparut vers l'automne de 1886 et Eléonore Marx quitta définitivement alors la Ligue pour aller faire sa fameuse tournée de propagande en Amérique, en compagnie de Liebknecht et de son mari. Je ne veux pas en parler ici ; on sait combien désastreuse, moralement, fut la fin de cette campagne, non du fait de Liebknecht ni de son fait à elle ; tous deux s'en tirèrent avec honneur, mais par la faute du misérable qui les accompagna (2).

Eléonore Marx a rendu d'inappréciables services aux travailleurs, lors de la célèbre grève des ouvriers des Docks, et plus tard, à l'occasion de la grève des ouvrières de Silvertown. John Burns, dont la femme se mit aussi tout entière au service des ouvriers du port, a depuis, en plusieurs circonstances, rendu publiquement témoignage du zèle et du dévouement infatigables de la vaillante socialiste, si admirablement douée pour la propagande. Elle organisa les ouvrières de Silvertown en *trade-union*, et l'affilia ensuite à l'Union des gaziers, dont elle devint elle-même l'une des sociétaires les plus actives et les plus aimées. C'est ainsi qu'elle apprit à connaître William Thorne, secrétaire de l'Union, qui fut jusqu'à sa mort, un de ses meilleurs et plus intimes amis (3).

Dès 1876, elle avait achevé la traduction de l'*Histoire de la Commune* de Lissagaray, mais ne la publia que dix ans plus tard, en 1886, année où elle fit également paraître une remarquable version anglaise du chef-d'œuvre de Flaubert, *Madame Bovary*. Elle donna aussi des traductions d'Ibsen : *An enemy of Society* dans la collection Archer, *The Lady of the Sea* dans la *Cameo-Series*. En 1885, elle écrivit *The Factory Hell* pour la Ligue socialiste et *The woman question* (en collab., chez Swan Sonnenshein) ; plus tard, vers 1894 je

(1) *Neue Zeit*, E. Bernstein, I. c., p. 120.
(2). Circulars of the Nat. Exec. of the Socialist Labour Party of the United States.1887.
(3). *Neue Zeit*, ibid. p. 121.

crois, *die Arbeiterklassen Bewegung in England*, dans le *Volkslexicon* de Nuremberg. Elle traduisit de l'allemand d'Ed. Bernstein, (dans la *Social Science Series* de Swan Sonnenshein) *Ferdinand Lassalle as a social reformer* et joua ensuite à M. Pleckhanoff le mauvais tour de faire connaître aux lecteurs anglais son méchant libelle : *Anarchisme et socialisme*. Elle écrivit aussi, en collaboration, *The working class movementin America*, dont une deuxième édition, entièrement refondue, double de la première, parut en 1891 ou 1892 à Londres et à New-York. Dans ces dernières années, elle s'était donné pour tâche de publier des œuvres inédites ou peu connues de son père; en 1896, elle donna *Revolution and Counterrevolution, or Germany in 1848*, avec une touchante introduction où elle révéla toute la misère de la famille Marx dans les premières années de la proscription ; en 1897, *The Eastern question*, lettres sur la guerre de Crimée que Karl Marx écrivit dans la *New-York Tribune*; elle avait sous presse, au moment de sa mort, le discours qu'il prononça le 26 juin juin 1865 au Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs et qui constitue une sorte d'epitome du *Capital*. De plus, elle a beaucoup écrit dans une foule de journaux et de revues socialistes : *Justice, Commonweal, Progress, To-Day, Time, Our Corner, Glascow'weal, die Neue Zeit, Vorwaerts, Arbeiter Zeitung*, etc., etc.

Elle a quitté le champ de bataille volontairement, dans tout l'épanouissement de ses belles facultés, sans avoir, à beaucoup près, donné toute sa mesure. Tous, dans le parti socialiste, à quelqu'école que nous appartenions, nous ne pouvons que regretter sa mort lamentable et tragique, tout en reconnaissant que, telle qu'elle fut, la carrière qu'elle a fournie n'aura été ni sans honneur pour elle ni sans profit pour le prolétariat qu'elle a sincèrement aimé et dignement servi.

VICTOR DAVE.

Londres, Highgate, 10 mai 1898.

LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE

L'ESPAGNE

La Guerre et les Partis politiques

Après une longue période de domination monarchique et théocratique, l'Espagne conquérante se voit menacée de toutes parts et acculée à une déroute complète. La même loi qu'elle appliqua à ses colonies lui est appliquée à son tour par le plus fort et personne ne doute que l'heure de la grande débâcle n'ait sonné.

La dégénération, plus encore des éléments dirigeants que de la race, a puissamment contribué à ce résultat. Les partis politiques ont mis le pays à la curée ; ils ont fait de la richesse publique l'objet de leurs rapines et ils n'ont eu souci que de se maintenir au pouvoir, associés aux institutions monarchiques et à la domination des moines. Ils n'ont encouragé ni industries, ni travail, ni commerce. Sur le piédestal de leurs infamies ils ont élevé des statues à la paresse, ils ont sanctifié le jeu, vanté la cruauté, avili le peuple.

Devant le conflit actuel tous les partis sont également désarmés. La certitude de la perte des colonies, de la défaite des forces espagnoles par les puissantes forces nord-américaines — certitude honteusement dissimulée — a anéanti le peu d'énergie des gouvernants et des prétendants au gouvernement.

Tous voient approcher la déroute finale sans savoir que faire. Conservateurs et libéraux veulent et soutiennent la guerre par nécessité ; ils ne cherchent que le moyen de sauver du naufrage ce qui leur est le plus cher, la monarchie et l'église. Les républicains, bassement avilis, applaudissent Weyler, demandent la dictature et se montrent plus exagérément patriotards que les monarchistes. C'est un phénomène étrange que de voir la démocratie combattre à feu et à sang l'autonomie concédée aux Antilles par les monarchistes. Les partis politiques vivent absolument en dehors de l'opinion. Seuls les fédéralistes dirigés par Pi y Margall tiennent haut le drapeau de la pure démocratie, réclament d'une manière continue l'indépendance de Cuba et combattent sans trêve la guerre avec les Etats-Unis.

Le peuple prouve tous les jours combien peu il se préoccupe de la guerre internationale et de la guerre coloniale et combien il vit loin de la politique. Dans bien des villes la masse populaire a suscité de graves désordres de caractère économique. Les femmes surtout y ont déployé un courage absolu. L'incendie et le pillage sont à l'ordre du jour. Les mutins ont brûlé plusieurs hôtels de ville, bureaux de perception des impôts, couvents de jésuites, palais d'aristocrates. Ils ont mis à sac les magasins des accapareurs de blé, les wagons chargés de marchandises. Ils ont résisté à la force publique et souvent avec succès.

Dans quelques villes des groupes d'insurgés ont entonné des chants anarchistes et dans les centres miniers ils se sont emparé des dépôts de dynamite et se la sont partagée.

Une clameur générale condamne la guerre, condamne la conservation des colonies. Nul n'a confiance dans les partis politiques. Eux-mêmes se sentent et s'avouent impuissants à dominer le conflit.

L'opinion générale en Espagne se résume en ces mots : « Après la débâcle, la révolution sociale. »

Le peuple est dans une de ces périodes psychologiques particulières où il ne se fie qu'en lui-même. Il agira pour son compte et débordera comme un torrent impétueux longtemps contenu.

Ces lignes écrites, la nouvelle de nouveaux soulèvements nous arrive. Dans plusieurs villes on a résisté à la gendarmerie et aux troupes. Il y a des centaines de morts et de blessés. Le gouvernement tournant la Constitution du pays, au lieu de demander au Parlement de voter la suspension des garanties constitutionnelles, a obtenu de toutes les autorités civiles du royaume l'abdication de leur pouvoir dans les mains des autorités militaires : aussi l'état de guerre a été proclamé dans toute l'Espagne. La situation est très tendue : la lâcheté des politiciens scandaleuse. Le peuple, sans secours, sans conseils, affronte le conflit et se refuse à se laisser dominer par le sabre, converti cette fois en suppôt de police des accapareurs.

La disette prend des proportions alarmantes et la famine se généralise. Nul ne propose de solution, nul n'ose arrêter le cours du mal. Le gouvernement est en crise ; affaibli par la guerre, par les désordres intérieurs, c'est comme un bateau naufragé à la merci des vagues. Les conservateurs aux ordres de Silvela veulent reprendre la féroce réaction canoviste. Ils prennent résolument parti pour la théocratie et sont disposés à liquider les colonies pourvu qu'ils sauvent la monarchie et l'église.

Les républicains, honteusement repentis de la Révolution, après un vain pèlerinage à la recherche d'un général capable de tenter un coup d'Etat, ont eu recours au Thiers espagnol, à Castelar dans l'espoir qu'il leur apporte la République désirée, sans solution ni pour le présent ni pour l'avenir. Les Carlistes sont ceux qui actuellement se montrent le plus résolument révolutionnaires. Ils sont une menace sérieuse pour les libertés publiques, déjà si restreintes. Si la République est proclamée nous aurons immédiatement une troisième guerre civile.

Dans le camp socialiste, celui dans lequel le peuple mettrait toutes ses espérances, il n'y a que désordre et inaction. Ici comme partout les marxistes avec leur *haut* sens gouvernemental, avec leur étonnante politesse, stérilisent l'action populaire. Les anarchistes complètement désorganisés et dispersés manquent actuellement d'influence sur les masses. Le socialisme est à ce point si actif qu'il n'a même pas produit, en présence du conflit hispano-américain, les protestations de fraternité internationale que chez les autres peuples des *situations* analogues ont toujours produites.

Le peuple, je le répète, sans l'influence de personne, se charge de balayer toute cette pourriture. Ce n'est pas un mal qu'il soit livré à lui-même. L'expérience lui a démontré que les chefs ne sont bons qu'à lui lier pieds et poings.

La conséquence de cette situation, c'est — sur ce point les opinions sont unanimes — que le gouvernement veut la guerre à tout prix. On ne peut rien prédire au milieu du chaos auquel a été conduite la nation espagnole, mais il n'est pas difficile de prévoir que par instinct de conservation le gouvernement cédera aux demandes des Etats-Unis et proclamera l'indépendance de Cuba, sous le couvert de n'importe quelle formule diplomatique qui lui permettra de se présenter devant le monde en ayant pudiquement sauvé la face.

S'il y réussit, l'action révolutionnaire du peuple serait aussitôt paralysée. Si au contraire la guerre suit son cours et s'il en résulte la débâcle à laquelle tout le monde s'attend, il est bien possible qu'il survienne de grands changements politiques en Espagne.

R. Mella.

LA VIE LITTÉRAIRE

Interviews féministes

Il n'y a pas longtemps que les feuilles publiques (celles qui donnent tant de plaisir pour un sou) ont reproduit des fragments de lettres émanant de femmes notoires. Par ces fragments le sexe fort se trouvait plutôt malmené. Cela ne tire pas autrement à conséquence, et je n'aurais pas parlé ici de l'hostilité des gens de lettres en jupons contre les gens de lettres en complet veston à soixante-neuf francs cinquante, si ces dames n'avaient pas protesté contre les propos qu'on leur prête. Elle n'ont pas du tout la haine de l'homme ; elles ne sont point pour la guerre des sexes ; elles n'ont point l'ambition de siéger à la Chambre des députés ; elles n'aspirent qu'à faire cuire leurs côtelettes selon la formule donnée par le Parfait Cuisinier. Elles écrivent, oui, mais c'est par passe-temps, entre deux reprises aux chaussettes de leurs maris. Ecrire, après tout, cela vaut autant que d'aller au café. Mais que s'est-il donc passé ?

Il s'est passé qu'un beau matin, M. Frédéric Loliée se réveilla tout guilleret. Il se dit :

« — Cette fois-ci, on va parler de moi ! »

Et il écrivit à différentes femmes de lettres, sollicitant leur réponse à cette question :

« *Pourquoi la littérature féministe est-elle agressive* ? »

Les femmes de lettres répondirent, sans méfiance. Elles ne songèrent point à discuter les termes de cette question un peu bébête. Elles ne songèrent point à nier que la littérature féministe soit agressive. Elles recherchèrent de bonne foi, avec une naïveté stupéfiante, pourquoi, etc.

Cela valut à M. Frédéric Loliée des réponses fort bien tournées. Gyp, Marie-Anne de Bovet, Mme Chéliga, Mme Clémence Royer, lui scribèrent de leur meilleure plume. Mais cela ne faisait pas l'affaire du monsieur. Le monsieur choisit dans les lettres qu'il avait reçues les extraits les plus mousseux, et les publia dans la *Revue des Revues*, sous ce titre :

Comme elles nous jugent !

Vous saisissez ? De braves femmes qui, sans penser à mal, avaient cherché pourquoi la littérature féministe est agressive, voyaient leur pensée dénaturée. On les campait en ennemies de l'homme, alors qu'elles en sont les alliées pour la réalisation des progrès futurs. Elles n'aiment pas les imbéciles — cela se comprend. Elles font la guerre aux hypocrites, aux autoritaires, aux exploiteurs : parbleu ! mais les hommes de courage et d'intelligence luttent à leur côté. Cela

me crispe d'entendre parler de féminisme. Il n'y a pas de question féministe : il n'y a qu'une question humaine.

Et j'eusse aimé voir M. Loliée tirer un meilleur parti de sa correspondance féminine. Il s'est contenté de commenter les fragments publiés comme un écolier de douze ans commente les fables de La Fontaine. Il tranche, il pontifie, et quand il a fini, on se demande ce qu'il a voulu dire. Et ce qui est plus grave, c'est qu'il donne raison aux femmes qui accusent l'homme de manquer de franchise, puisqu'il a, paraît-il, choisi dans les lettres qu'il a reçues seulement les passages favorables à sa thèse qui est : « la femme, voilà l'ennemi. »

Cela devient gai, quand on cherche à se renseigner sur M. Frédéric Loliée. On découvre que M. Loliée a collaboré à je ne sais quelle *Histoire de la littérature* ; qu'il a, toujours en collaboration « posé les fondations d'une Encyclopédie » qu'il a publié, après de malheureux essais de critique et de psychologie, encore un *Précis d'histoire des littératures*. Il a enfin fait paraître avec M Ch. Gidel, un *Dictionnaire manuel des écrivains et des littérateurs*. En ce dictionnaire, à la lettre *L*, une forte notice est consacrée à M. Loliée. Cette notice est des plus élogieuses. On y affirme que M. Loliée « possède en propre l'esprit de synthèse ». Il possède aussi l'esprit de compilation, comme on a pu voir, et surtout l'esprit de réclame. Car cette notice, signée Ch. G. *est due à M. Loliée lui-même*. Il a écrit son propre éloge, et l'a inséré dans un dictionnaire où quatre lignes sont consacrées à Loti, cinq à Huysmans, trois à Gérard de Nerval et ainsi de suite. M. Loliée bénéficie, lui, de trois quarts de colonne. Ce n'est pas encore assez pour le faire connaître.

Le Roman

La presse officielle a fait le silence autour du roman de Clémenceau : *Les plus forts*. Les tarés, les repus, les lâches, les imbéciles, tous ceux qui spéculent, tous ceux qui digèrent, tous ceux qui tremblent, ont feint d'ignorer l'apparition du premier roman d'un maître écrivain. Espèrent-ils, parce que les grenouilles de la réclame payée ne feront pas : brekekekoax ! autour du nouveau livre, qu'on ne le lira pas en France ? Pauvres fous ! Clémenceau n'a pas besoin de vos articles. Vous ne pouvez rien contre sa gloire, ni contre son génie. Discutez-le ; combattez-le ; insultez-le ; calomniez-le : vous resterez impuissants à diminuer cet homme — un grand homme véritablement. Il peut, en ce moment, être dans l'erreur, à propos d'une question de justice et de droit humain dont on veut faire une misérable question politique ; il a pu ne pas utiliser comme il l'aurait dû, tout son prestige, toute son influence alors qu'il était en pleine mêlée parlementaire ; il a pu manquer de confiance en la foule et douter un peu de l'âge d'or. J'admets tout ce que vous voudrez. Mais, Clémenceau est une admirable individualité ; mais il est par l'éloquence, par le style, par l'aptitude philosophique, par le sens critique, par le don de synthèse, l'égal des plus grands esprits dont s'enorgueillisse l'humanité. C'est l'homme aux qualités exceptionnelles ; l'homme de toutes les énergies, taillé non seulement pour l'action, mais surtout pour la lutte ; l'homme capable de faire face à lui seul aux fatalités déchaînées et incapable de pêcher à la ligne trois minutes de suite.

Il eut été plus fier, de la part des directeurs de nos « grands quotidiens » de fonds secrets de laisser leurs critiques patentés parler du roman de Clémenceau. Mais nous voici revenus, apparemment, aux temps du moyen-âge, où l'on n'osait prononcer à haute voix le nom de l'Esprit malin, ni saluer les gens mal en cour. Attendons-nous à voir M. Edmond Lepelletier soutenir un de ces jours que Clé-

menceau n'a jamais existé, et que si ce nom est toutefois connu, c'est grâce à M. André Lebon, qui s'en est fait depuis longtemps un pseudonyme.

Non, maître, ces gens-là ne sont pas *les plus forts*. Vous voyez bien qu'ils vous craignent, et qu'ils vous jalousent, et qu'ils sont lâches. Ils ont l'argent, ils ont le pouvoir, mais vous avez le génie, et ce sont eux qui ne sont pas suffisamment armés pour lutter contre vous. Et s'ils ne parlent pas de votre roman, vous n'auriez, pour vous venger, qu'à parler des leurs.

A signaler encore *Charles Sauvageon*, d'Edouard Conte. C'est d'une curieuse psychologie et d'une magnifique écriture. C'est rocailleux, raviné, sauvage, harmonieux et pas banal, comme un sentier des Pyrénées. J'entends un de ces sentiers inconnus aux baigneurs, et où nul Anglais n'est passé à dos d'âne.

Le Théâtre

Martyre de Richepin. Ça me navre de voir l'auteur de *Blasphèmes* prendre les titres de M. d'Ennery. Richepin est un grand artiste ; j'ai eu l'occasion maintes fois de dire combien je l'admire. Quand va-t-il se ressaisir et nous donner, après son *Chemineau* en sucre d'orge et après *Martyre* qui est un *Polyeucte* pour internes de Lariboisière, une œuvre digne de lui — vraiment révolutionnaire ? Lui seul est capable de l'écrire, actuellement. Il est le plus grand de nos poètes. Qu'il soit aussi le plus grand de nos apôtres.

EUGÈNE THEBAULT.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Paris par Emile Zola. — *La Cathédrale* par J. K. Huysmans. — *Les Petites âmes pressées* par Gustave Kahn. — *Les Détraqués* par Maurice Montégut. — *Baisers d'Avril, Baisers de sang* par Roland de Marès. — *XIII Idylles diaboliques* par Adolphe Retté. — *La louange de la Vie* et *Enluminures* par Max Elskamp.

On sort de la lecture de *Paris* (1) frémissant, la gorge serrée d'une inexprimable émotion. Ce livre est une action d'une souveraine beauté, qui stupéfie, emplit d'une admiration sans bornes comme ces spectacles que la nature seule nous offre, parfois.

M. Zola, pèlerin inlassable, a frappé à toutes les portes des hommes. La splendeur de façades l'a reflété, et il a vu le grouillement des grabattaires dans les bas-fonds. Les cloaques lui ont soufflé à la face de pestilentielles odeurs ; les parlements n'ont pu lui céler leurs plaies, et les riches leurs tares mal cachées sous les couches d'or. Il a tout vu, tout scruté, tout approfondi, la mine, la panique des soldats, l'âme des locomotives, la pureté de l'amour et la luxure inspiratrice des meurtres. Et aujourd'hui il ne nous montre plus que son cœur à vif sous les injustices du monde, son cœur poignardé d'angoisse et imbibé de tendresse pourtant, devant toute cette humanité condamnée à la souffrance pendant des siècles encore, et des siècles ..

Lisez ce livre ! Faites-le lire à tous ceux qui vous approchent, à tous ceux que la fortune caresse comme à tous ceux qui souffrent, pour que ceux-ci profitent des exemples de courage, et pour que les premiers y puisent des leçons de sereine bonté. Car cette œuvre, d'une portée plus considérable que tous les traités de socialisme, que toutes les déductions des philosophes, élargit le cœur à le briser. Des pages vous tirent les larmes des yeux, vous suffoquent d'émotion par des choses très simples narrées sans effet dramatique, par des morceaux d'existence qui saignent, par des douleurs éperdues.

Lisez ce livre où bouillonne la Vie avec le déchaînement des appétits, avec les sanglots des femelles taries, la lamentation des petits qui ont faim, les yeux de flamme des ouvriers sans travail, la rancœur de tous ces êtres ne voulant plus d'enfer d'ici-bas depuis que les Paradis sont morts — et au-dessus de cette détresse sans fin c'est l'espoir des utopistes, ballottés de théories en théories, croyant malgré tout à la destruction du mal, et c'est le geste des assassins très doux rêvant la floraison des âmes très pures sur les ruines amoncelées, voulant apporter la lumière dans l'éclat de leurs bombes !

« Le rêve anarchique est sûrement le plus haut, le plus fier; et quelle douceur

(1) Bibliothèque Charpentier. Vol. in-18, 3 fr. 50.

de s'abandonner à l'espoir de cette harmonie de la vie qui, d'elle-même, livrée à ses forces naturelles créerait le bonheur ! »

Le héros de M. Zola qui pense cette phrase juge ainsi l'attentat de Emile Henry, le Victor Mathis du roman :

« Aucune excuse à son acte abominable, pas de passion politique, pas de démence humanitaire, pas même la souffrance exaspérée du pauvre. »

Ici M. Zola semble n'avoir pas compris que pour certains anarchistes la richesse des possesseurs est moins condamnable que la léthargie des masses acceptant leur servage. L'orgueil des puissants n'est fait que de la bassesse des autres. Le peuple, malgré sa misère, est l'imbécile qui se donne volontairement des maîtres et qui va jusqu'à les défendre au péril de sa vie, courbé devant les glaives et les robes rouges. Il est permis de trouver, à l'encontre de Proudhon, que les martyrs sont encore plus haïssables que les bourreaux, car c'est leur passivité qui suggère les tortures. Le rêve de Victor Mathis fut justement de leur ouvrir le cerveau à coups de dynamite, de les faire sortir de leur coupable sommeil. Et sa bombe est peut-être d'une importance plus haute, moins simpliste que celle de Salvat-Vaillant, car du haut en bas de la société tous les hommes sont également responsables des monstruosités qui s'y commettent.

Tenter quelques critiques sur *Paris*, c'est gratter la tache d'une pierre sur un monument de merveille. Peut-être le romancier, trop désireux de ne pas lâcher longtemps certains personnages, tombe-t-il dans l'invraisemblance en les faisant assister tous à l'arrestation de Salvat dans un restaurant du bois de Boulogne. Ensuite nous trouvons les coutumières exagérations romantiques :

« Le mutuel pardon était impossible, elles s'exécreraient jusque dans la tombe de famille, où elles dormiraient côte à côte, un jour. »

Et surtout dans cette phrase à propos de la Chambre des députés très émue par un scandale financier :

« Jamais cuve de sorcière, débordante de plus de drogues et de plus abominables choses sans nom, n'avait bouilli sur un pareil feu d'enfer. »

Mais est-ce une faute de rendre sa pensée avec une telle intensité ? Le génie de M. Zola se plaît à ces expressions paroxystes. M. Zola aura été avec Hugo le plus étonnant poète du siècle, celui qui aura le plus idéalisé la vie et accompli parmi nous la mission admirable du Vatès antique.

Il a exalté et prophétisé la grandeur de Paris dans ce livre immortel qui consolidera encore son œuvre pour les âges futurs. Et Paris, devenu la Ville de son Rêve, le jour où les noms des gens de guerre seront dans la poussière des arcs triomphaux qui publièrent leurs crimes, Paris l'exaltera à son tour dans les oriflammes de ses fêtes et les sculptures de ses murailles, comme ayant été le divin maître qui osa crier les mots de pitié, de révolte et d'amour jadis... alors que les âmes étaient encore pleines d'ombre.

Les catholiques intelligents exultent. Une recrue remarquable vient d'être faite par eux, un peu par racolement, il est vrai, et sans preuve bien évidente d'une vocation. Car M. Huysmans est en train, peut-être sans le vouloir, de donner quelque lustre à leur religion. Il a peint sur les murs des églises de très belles choses dignes d'attirer le passant, habitué jusqu'alors à ne voir en cet endroit que les pissats d'abbés arrosant leur « Rosier de Marie » avec d'épiscopales approbations.

La littérature avait compté parmi ses fidèles de radieux catholiques, Barbey d'Aurevilly et Verlaine, entre autres. Mais leur tenue manquait de convenance, et ils compromettaient le bon Dieu. Charles Buet, renégat, sentait le soufre. MM. Léon Bloy et J. Peladan (nous demandons pardon à tous deux de les accoler continuent de croire à la sainteté de l'Eglise, mais on ne peut les exhiber dans

les représentations religieuses, de peur que les coups de gueule de l'un et les cheveux de l'autre n'effarent les petites sœurs des pauvres. Aucun écrivain, digne de ce nom, ne pouvait par la force de son talent aider au sauvetage de Rome et de la France au nom du Sacré-Cœur. Cette pénurie ne gênait nullement l'immense majorité des pratiquants, mais quelques-uns pourtant crurent utile d'accaparer M. Huysmans qui ne fit pas le rebelle, et laissa dire.

M. Huysmans — esprit subtil — ne faisait pas une mauvaise affaire.

En effet, les mythes religieux ont une séduction pour la foule moderne. Jésus-Christ est d'actualité, et il consent, incarné dans des acteurs modernes, à se laisser crucifier au théâtre pour le délassement des snobs. Il réalise des désirs, s'accommode à l'esprit contemporain, répond à l'idéal du monde — et du demi-monde. Les jeunes filles honnêtes trouvent en lui le beau blond de leurs rêves ; et il est l'amant de cœur convoité par les disciples de la Magdeleine. Les négociants sont intimement flattés d'applaudir un charpentier très arrivé ; ce sont des applaudissements pimentés de scepticisme, qui rythment avec condescendance les anathèmes contre les vendeurs du Temple. En politique les anarchistes réclament Jésus-Christ ; il est aussi l'homme des socialistes révolutionnaires qui se recommanderaient volontiers de lui sur leurs affiches électorales si quelques barbes intransigeantes de leur comité ne le reniaient comme calotin. Peut-être n'était-il qu'une sorte de général Boulanger aussi phraseur mais plus instruit, à qui n'étaient point inconnus les préceptes de sagesse écrits depuis des ans dans des Indes mystérieuses.

Et chaque jour on brode des considérations sur ce fait-divers de l'histoire judaïque qui, enjolivé par la légende, grandi par la complicité d'écrivains curieux d'études rétrospectives, a traversé les siècles et secoué l'Humanité d'un grand frisson d'amour.

MM. Haraucourt, Rostand et autres poètes continuent aujourd'hui la tradition des évangélistes.

M. Huysmans a-t-il voulu profiter, pour lancer son livre, de ce retour des esprits — plutôt que des âmes — vers les choses catholiques. Oui et non. Depuis longtemps ses ouvrages précédents faisaient prévoir un roman comme *La Cathédrale* (1). La description qu'il fit avec tant d'amour des liturgies sataniques, son goût des sciences hermétiques devaient le conduire à la recherche du mystère inclus en les gestes sacerdotaux. Toute cette figuration compassée, cette pompe églisiale venues des profondeurs hébraïques l'attirait délicieusement — et il céda à leur charme.

Une fois l'artiste charmé, l'écrivain (qui est en M. Huysmans, comme en tout autre préoccupé du fort tirage) se dit que le sujet était d'ailleurs bon à exploiter, à cause d'une clientèle toute spéciale pour laquelle on ne faisait guère de bons livres. Il savait que Lasserre, battant Zola, tenait le record des quatre cent mille ; et il se réjouissait dans son âme — allégresse qui, pour n'être point de source très pure, pouvait néanmoins habiter un honnête homme, et même un saint homme.

Pourtant M. Huysmans ne s'illusionnait pas, sachant qu'il ne pourrait conquérir qu'une très petite partie de cette clientèle, celle qu'écœurait la fadeur des bouquins écrits pour l'édification des communiantes. « Au point de vue de la compréhension de l'art, a-t-il écrit, le public catholique est encore à cent pieds au-dessous du public profane. » En effet les autres ne peuvent guère lire son livre ; ils l'admireront de confiance parce que leurs journaux bien pensants ont annoncé l'entrée de l'auteur à la Trappe. Ils suceront les litanies gluant le

(1) P. V. Stock. Vol. in-18, 3 fr. 50.

long des colonnes en l'honneur de M. Huysmans, savoureront les cantiques rythmés pour la conquête de cette âme précieuse, mais ils retourneront vite aux Jésus de la boutique à treize, aux médailles en fer blanc et aux images grotesques où le cœur de la Vierge sert de panoplie à sept poignards.

Ils ne comprendraient pas l'éclatante figure qu'a dépeinte M. Huysmans avec cette belle ferveur qui put donner le change sur son véritable état d'âme ; ce titre « La Vierge » serait aussi juste que *La Cathédrale* ; car c'est également d'un bout à l'autre du volume un chapelet de dithyrambes à l'adresse de la mère de Dieu. Et elle aussi plaît aux multitudes, comme son Jésus ; elle plaît même plus aux hommes parce que femme et parce qu'elle est la « Marie pleine de grâces » de la prière habituelle. Elle est moins intéressante que Magdeleine, comme une femme « honnête » — surtout si elle n'est adultère qu'une fois — excite moins de curiosités qu'une courtisane, mais on la croit sensible, et toutes les officines où la dévotion délivre ses ordonnances en bouteilles sont placées sous son invocation. Les organisateurs d'apparitions publiques ont depuis longtemps compris que la Vierge était le sujet toujours demandé, qui ne lassait pas.

Cette mariolâtrie a poussé des exégètes à des commentaires d'une audace vraiment extraordinaire au sujet des oracles la vaticinant dans les premiers livres de la Bible. Durtal — le personnage qui semble représenter l'auteur — annonce, après eux, qu'elle est symbolisée par la verge d'Aaron, la porte d'Ezéchiel, la Toison de Gédéon et autres choses nombreuses « certifiées, ajoute-t-il, par le seing des Docteurs et des Pères. » L'admiration de ces derniers (Chrysostôme, Augustin, Origène, Théophylacte) se trouve pourtant fort amoindrie par l'épisode des noces de Cana que rapporte Saint-Jean — et non M. Huysmans — « Femme qu'y a-t-il entre moi et toi ? », car ils n'hésitent pas à y voir un blâme cruel de Jésus envers sa mère.

A propos de Jésus, Durtal parle aussi de tous les passages de l'ancien Testament qui sont relatifs à plusieurs aventures de sa vie, probablement d'après Girard des Bergeries ou peut-être selon la Christologie de Hengstenberg où se trouve cité un plus grand nombre encore d'allégories se rapportant au Messie. Cela est fort intéressant, mais prête à de pitoyants haussements d'épaules lorsqu'il assure « qu'il faut vraiment être atteint d'amaurose spirituelle pour oser le nier. »

Mais nous nous surprenons à discuter les faits avancés dans le volume, comme si leur affirmation y était sérieusement faite — et M. Huysmans doit sourire. Et ici se place la fameuse question de sa sincérité. *La Cathédrale* a surtout excité des discussions sur ce point. Les lecteurs, que ce doute semble passionner, ont des opinions complètement opposées et refusent à M. Huysmans l'entrée du Purgatoire. Est-il un croyant digne de l'éternelle Béatitude ou un ironiste à qui seront dévolus les tourments infernaux ? Ceux que cette dernière façon de voir conquiert confirment leur avis sur des phrases telles :

« Dieu qui imposa La Salette, sans recourir aux voies de la publicité mondaine, change de tactique ; et avec Lourdes, la réclame entre en scène. C'est bien cela qui confond ; Jésus se résignant à employer les misérables artifices du commerce humain, acceptant les rebutants stratagèmes dont nous usons, pour lancer un produit ou une affaire. »

Et ailleurs... un peu plus loin :

« Lourdes bat son plein » — ainsi qu'une ville à casinos ou un bazar cosmopolite.

Des fervents simplistes répondent par la chaleur des louanges, par les épithètes odorantes, par les phrases d'agenouillement qui emplissent tout le livre pour la gloire de La Madone. En moralité c'est toujours le même public qui ne peut se contenter d'apprécier un livre sans y mêler la personnalité de l'écrivain et pour qui l'article de reportage complète l'étude littéraire. On ne pardonne

guère à l'auteur de l'*Imitation* d'avoir eu le mauvais goût de rester inconnu. Au fond ces discussions durent étonner M. Huysmans. Il fut naturellement poussé, après avoir montré le Christ obscène des messes noires à pénétrer les mystères orthodoxes ; il fut séduit, certes ! mais conquis ?

L'édificateur de *La Cathédrale* est surtout un écrivain dans toute la force du terme, d'une remarquable conscience littéraire, et qui excelle, chercheur de rites abscons, à les expliquer de façon prenante dans des dialogues fort bien menés. Et il est nécessaire pour que l'intérêt de telles idées gagne le lecteur que ses personnages les expriment *avec sincérité*, et ne paraissent point les discuter par curiosité ou amour du paradoxe — auquel cas toute la substance du livre ne serait que de l'érudition tirée de la nuit des grimoires, intéressante seulement comme un manuel de sciences occultes. C'est même là le principal secret du grand charme de M. Huysmans qui, sans action dramatique, par des bavardages pourrait-on dire, parvient à tenir en haleine son lecteur, à lui accaparer l'esprit durant des pages multiples. Cette tendresse pour Marie dont *La Cathédrale* déborde et qui a induit, selon nous, tant de critiques en erreur, n'est que l'exaltation d'un auteur que son sujet possède ; car il dut éprouver une joie profonde à nous faire profiter de ses si troublantes trouvailles dans le champ de la symbolique chrétienne. Cette fois pourtant son savoir est trop compact. Il y a une utilisation trop nombreuse des documents — et une fatigue prend le lecteur, parfois. La trame en est trop uniforme : un cours d'architecture sainte pour la confusion des architectes de nos jours « rapetasseurs de chapelles, des ressemeleurs d'églises, des fabricants de ribouis, des gnaffs ». Ce mysticisme, en outre, ne prêtait point comme les cérémonies démoniaques à des exhibitions de croupes de femme sur des draps d'autel signés de croix d'or. Ce stupre distingué plaisait, en effet, à la faiblesse des hommes, et les Rollas de dix-huit ans voulaient des cierges pour éclairer leurs orgies pénibles.

Mais le style de M. Huysmans semble avoir gagné encore en pittoresque. Aucun écrivain ne sait comme lui marier les mots savoureux qui campent l'idée en relief, donner l'éblouissement des métaphores et employer contre les êtres qu'il faut haïr ces épithètes à dents de scie, acides et cruelles qui semblent mordre. (Lire le fragment justement dur sur ses confrères de la ménagerie littéraire). Son livre est plein de comparaisons amusantes, mais surtout empruntées — cette remarque fera sourire — à de nombreuses choses comestibles :

« Le rose sur les joues des saints est glacé de même qu'une croûte de pâtisserie ; il a
« le ton d'un sirop de framboise noyé dans de la pâte à l'œuf ;...
« Voûte badigeonnée de couleur de pain d'épice granulé d'anis ;
« Un mur couleur d'amande grillée ;
« Des gilets fermés par des boutons en fromage de cochon sec ;
« Haut-de-formes pareils à des bondons percés d'un trou ;
« Balaam est coiffé d'un couvercle de tourte, etc., etc. »

Est-ce que M. Huysmans, ayant trop lu *Lourdes* pour en tirer sa singulière critique, ne se serait pas malgré lui laissé gagner par le faire de M. Zola ? Tout le début de *La Cathédrale* dénote cette influence par l'ampleur des phrases exagérant le besoin d'amour surnaturel des masses : « Des visages poilus flambèrent..... »

Cela ne diminue point, du reste, le talent si personnel de l'auteur, dont la beauté s'affirme surtout en de tels passages... l'érection de la cathédrale, les pages sur la procession et le fils de David... qui resteront comme de très purs morceaux de littérature.

M. Huysmans, maître digne de notre absolue admiration aura été dans les lettres françaises le marchand de curiosités sachant attirer les amateurs de cha-

sables, d'ostensoirs, de vieux bois, de sculptures primitives, mais de toutes choses curieuses, de goût parfait et d'art profond !

Voici des *Petites âmes pressées* (1) — plutôt laides, que divulgua un poète, non sans ironie et pour le contentement de notre méchant esprit. M. Gustave Kahn excelle encore dans ce volume à égrener des paradoxes sur sa route, ainsi qu'en ce délicieux *Roi Fou*, dont les digressions faisaient songer à certain humouriste américain ou au paradoxal auteur de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*.

Ce sont des nouvelles d'une observation aiguë (la première, un peu longue et d'un dénouement déconcertant) qui sont toutes d'un charme particulier. Nous avouons préférer celle qui s'intitule « Férandine et Marianne » toute grisante d'air pur. M. Kahn nous fait éprouver l'exquisité de la vie à la campagne par son style si curieusement imagé, sous « les lampes veloutées d'abat-jour », auprès du « piano aux jaunes dents de vieux cheval » et de « l'horloge qui grignotte le temps ». On passe des heures savoureuses avec lui à se rouler dans l'herbe fraîche, à s'approcher des vaches au regard tendre, à écouter le gloussement des poules, et à rire « dans le retour joyeux de la carriole avec le petit cheval tiquant de la tête paraissant répondre au salut des paysans à blouses bleues et noires, qui soulevait leur casquette. »

Et parmi ces tableautins si parfaits de rendu chantent de belles pages d'émotion comme la rencontre de Sordet et de Marianne.

Parfois en lisant le début de certains chapitres, on croit avoir ouvert un de ces livres publiés entre 1830 et 1840 chez Renduel ou chez Delangle où l'auteur avant de remettre en scène ses héros commentait d'avance les actes qu'ils allaient commettre, et cela dans une langue poétique avec emphase que M. Gustave Kahn rappelle savamment :

« A-t-il tort, l'amoureux de l'églantine qui la délaisse pour une belle rose thé ?... etc. »

Et parmi les autres nouvelles ce sont des coins d'existence hollandaise, patiemment étudiés, dépeints avec une sincérité d'observation, dont l'esprit atténue la profondeur. Car M. Gustave Kahn est trop spirituel peut-être ! C'est là une petite affection de riche dont nombre de ses confrères, pleins de dévouement, consentiraient bien volontiers à le soulager.

M. Maurice Montégut a depuis longtemps fait ses preuves en littérature. Il est de ceux qui, à force de produire, ont fini par faire savoir leur nom au public qui, d'ailleurs, ignore leurs travaux ; leur talent moyen (nous ne voulons pas dire médiocre) les force à stagner dans une sorte de clair obscur. Ce volume *Les Détraqués* (2) vient s'ajouter aujourd'hui à ses œuvres déjà fort nombreuses. Ce sont des nouvelles dont beaucoup, servies dans un journal, ne nuiraient point à la digestion du petit ménage d'en face et aideraient à supporter les inconvénients d'un compartiment de troisième classe en chemin de fer. Quelques-unes — *le Grand Juge* par exemple — sont très impressionnantes. Autre bonne note : le livre s'efforce à une unité par la description de tous les cas particuliers dignes d'alimenter notre curiosité, par l'étude des êtres qu'engluent des manies, des influences occultes, des superstitions. C'est du Nathaniel Hawthorne pour personnes maladives ne pouvant supporter qu'une horreur modérée.

Des nouvelles toujours ! après M. Kahn, M. Montégut ; après M. Montégut, M.

(1) P. Ollendorff. Vol. in-18, 3 fr. 50.
(2) P. Ollendorff. Vol. in-18, 3 fr. 50.

Roland de Marès ! Peut-être répond-on instinctivement aux goûts du public, trop énervé, trop accaparé par l'existence moderne, trop désireux de sensations vite renouvelées pour s'intéresser à des romans trop compacts. Et le jour viendra où les éditeurs si rébarbatifs devant un manuscrit fait de morceaux de prose auront pour lui de jolis sourires d'accueil.

Sous ce titre de romance *Baisers d'avril, Baisers de sang,* (1) M. Roland de Marès a réuni plusieurs nouvelles de style brillant et de haute pensée. Nous aimons surtout *le Porteur de Torche* vivant dans un âge lointain, à une époque et dans un pays indéterminés par l'auteur, qui ne voulant faire montre d'une spéciale érudition, laisse ainsi le symbole se dégager en toute clarté. Il est louable qu'une aussi belle langue, animée du souffle biblique, pleine de richesses et de raretés, ne serve point à l'adornement de babioles, mais à l'élévation morale et à l'émancipation intellectuelle de l'homme.

M. Retté mérite l'honneur d'un long article et nous déplorons que le manque de place ne nous permette point d'analyser selon notre désir l'admirable recueil de ses *XIII Idylles diaboliques* (2). Du moins nous contenterons-nous de ne point faire de critiques pour affirmer mieux notre admiration pour la noble campagne qu'il mène contre les sottises ambiantes, les préjugés de castes, les errements héréditaires qui emprisonnent l'individu, le ligottent pour le caprice des maîtres et les insultes des valets à galons. M. Adolphe Retté, révolutionnaire farouche, décapite les mauvais poètes qui se figèrent dans cet obscurantisme — amusement d'un temps, et proclame la beauté de la lutte pour l'existence large, vibrante, vraiment humaine — et avec une magnifique ampleur d'expression !

« Tu aimes la souffrance, dis-tu ? La souffrance n'est belle que vaincue. La souffrance, c'est un troupeau de lions affamés qui nous assiège. Quiconque ne s'efforce de la réduire, quiconque ne la hait ne s'élèvera jamais au-dessus de lui-même. Il rampera, barbouillé de la fange de ses larmes, parmi les scrupules et les lamentations. Et, cependant, les forts, les créateurs de la grande race future, levant, contre ceux de l'ennui, contre ceux de la grâce, contre ceux de la mort, un étendard de soleil, leur broieront la nuque sous leurs talons et les jetteront dans l'auge des pourceaux. »

Par ce court fragment le lecteur peut déjà se convaincre de la valeur de cette œuvre que nous venons d'apprécier, trop rapidement hélas ! mais avec l'intention d'être plus prolixe dans une occasion prochaine, car M. Retté est de ceux dont on doit toujours parler.

Nous ne pourrions mieux terminer cette chronique qu'en présentant un poète précieux qui a parfilé des vers de soie et d'or pour le los de madame la Vierge et de tous les Saints, patiemment ainsi que les bons enlumineurs des époques de croyance. Mais d'être dévot de Marie, cela n'empêche pas M. Max Elskamp d'être rempli pour sa belle Flandre d'un grand amour qu'il nous fait partager. Et ce sont les roulottes, l'eau verte des ports et les pignons des hautes maisons au-dessus desquelles bégayent les beffrois ; ce sont les brocs de bière d'où la mousse déborde, le bruit des kermesses et le gros rire des hommes blonds.

Mais il faut à de tels poèmes de somptueux vêtements, et c'est pourquoi on goûte moins les délices de « Dominical », des « Salutations dont d'angéliques », de « En symbole vers l'apostolat » et des « Six chansons de Pauvre Homme »

(1) Vol. petit in-12, 2 fr.
(2) Bibliothèque artistique et littéraire (La Plume). Vol. in-18, 3 fr. 50.

dans le format banal ou les enferma le *Mercure de France* sous ce titre : *La Louange de la Vie* (1). Par compensation les *Enluminures* (2) sont de tout point parfaites avec les bois gravés par l'auteur lui-même, s'harmonisant si bien avec les vers et d'une touchante délicatesse où sourit l'âme des Primitifs.

Car M. Elskamp est un primitif égaré en notre siècle. Il en a toute la grâce et aussi les défauts de composition : des phrases mal faites, mais plus suggestives ainsi à cause de leur naïveté venue du cœur.

Certains lui reprocheront de n'être point un écrivain « utile » ; nous n'avons pas le courage de les imiter. Nous trouvons que cette exigence de tendances sociales dans toute œuvre peut être aussi condamnable que la stérile théorie de l'art pour l'art. Le superflu n'est point à dédaigner dans l'existence, et l'essence pure du beau, les fleurs consolantes, la caresse des étoffes, les couleurs sonores et tendres valent qu'on les savoure. Ne chassons point celui qui vient nous apporter des rêves et s'il ne nous accompagne pas, laissons-le verser ses parfums sur les pas de ceux qui marchent inlassablement vers la sérénité des Altitudes.

ALBERT LANTOINE.

(1) Mercure de France, vol. in-18. 3 fr. 50.
(2) Paul Lacomble. Vol. in-8. Hollande, 6 fr.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON D'ART IDÉALISTE A BRUXELLES

Le salon d'art idéaliste, quatrième geste esthétique, a été l'événement artistique du mois dernier à Bruxelles, et pour la première fois a présenté un réel intérêt.

Son fondateur, M. Jean Delville, qui aime bien à prendre des attitudes apocalyptiques et qui montre un goût particulier pour les grandes phrases solennelles et les proclamations sonores, a écrit pour le catalogue une préface où il revendique avec autorité la gloire de représenter, seul avec ses amis, l'art pur, éternel et divin. Il nous affirme avec hauteur que dans l'immense floraison de la peinture contemporaine les idéalistes sont seuls à poursuivre la *beauté intellectuelle, la beauté technique et la beauté plastique*, il nous développe gravement d'anciens truismes et de vieilles vérités, il se trace le plus dangereux des programmes et s'adjuge une étiquette qui donne aux honnêtes gens de la méfiance. Et tout cela n'empêche pas que l'exposition organisée par ce mage loquace et déclamateur ne soit parmi les plus intéressantes que nous ayons vues à Bruxelles cet hiver.

Que M. Delville soit idéaliste si c'est son plaisir, qu'il imprime des dissertations tout au plus d'après boire, peu importe (l'étiquette est si peu de chose) et je me sens autant de goût pour les idéalistes que pour les « impressionnistes », les « symbolistes » et même les « pointillistes », pourvu toutefois qu'ils aient quelque talent.

Or, parmi les peintres groupés autour de M. Delville, il en est cette fois plusieurs qui ont beaucoup de talent et M. Delville lui-même nous montre enfin tenant d'anciennes promesses une œuvre réellement haute et profonde, une œuvre qui réunit de la « beauté intellectuelle », de la « beauté plastique » et de la « beauté technique ». C'est un grand panneau décoratif commentant avec grâce l'enseignement de Platon. Le philosophe dont le peintre a étrangement illuminé la face d'un reflet de l'expression de Jésus, enseigne en un idyllique jardin, de nobles adolescents qui se groupent nus avec chasteté et les yeux frémissants d'enthousiasme, dans la lumière irisée d'une impossible et calme aurore.

Un dessin très pur, de l'habileté dans les groupements et de claires harmonies colorées font de cette toile au point de vue purement pictural une œuvre de premier ordre. Mais ce n'est point par de telles qualités qu'elle nous donne de l'enthousiasme ; elle a cet indéfinissable qui nous remue, nous passionne et nous émeut ; elle nous procure ce moment de calme délicieux pour l'âme, cette entrevision d'une pure pensée que nous donne certaines œuvres très imparfaites mais animées du souffle divin.

Devant le Platon de M. Delville, si on le veut contempler avec quelque conscience, les phrases harmonieuses et les hautes pensées qui ont fait frissonner nos cœurs certain soir à la lecture du *banquet* nous reviennent à l'esprit et quoi que nous pensions de l'idéal socratique et platonicien nous ne pouvons nous garder d'avoir de la sympathie pour ces adolescents qui vont ainsi que nous implorer l'idée nouvelle auprès d'un maître assurément noble.

M. Delville qui depuis longtemps cherche en des toiles tourmentées et hiéroglyphiques à susciter de l'émotion de pensée, y est cette fois parvenu sans effort et je crois qu'on peut voir ici la première manifestation sérieuse et complète d'un talent qu'on ne pouvait que deviner au travers des prétentions puériles et des naïfs éclats d'une personnalité qui se cherchait.

Mais si le salon idéaliste est l'exposition Delville, il est cette fois aussi l'exposition Armand Point. Nouvelle révélation.

M. Armand Point, qui dès le début de sa carrière artistique, s'était signalé à l'attention par de rares et précieuses qualités, n'avait plus exposé depuis plusieurs années. Depuis que les primitifs italiens s'étaient révélés à lui il vivait retiré dans ce village de Marlotte où ont passé tant de peintres, uniquement préoccupé de rechercher le procédé qui seul pouvait lui permettre d'atteindre l'idéal qu'il poursuivait. Cet idéal, il le place dans le passé et c'est aux préraphaélies d'Italie qu'il demande le chemin de la beauté.

Impuissant à retrouver par la peinture à l'huile l'éclat riche et chatoyant de ceux qu'il admirait uniquement, il a recherché avec patience les procédés anciens et, à force d'ingéniosité et d'érudition, il est arrivé à redécouvrir cette peinture à l'œuf que l'on croyait perdue depuis des siècles. Outre que le temps ne peut altérer une telle couleur, elle donne incontestablement une matière beaucoup plus fine et plus délicate que la peinture à l'huile ; en certaines toiles l'artiste semble avoir dilué les gemmes les plus rares, il en est qui ont des aspects d'exquises joailleries.

Mais il faut se garder de ne voir dans l'œuvre de M. Point que l'intérêt du procédé, ce merveilleux moyen retrouvé par tant d'effort n'est, comme il convient, que le vêtement du rêve esthétique du peintre et ce peintre est un artiste subtil et fin. Suivant un peu la filiation de Gustave Moreau, il a cette richesse d'imagination qui sait nous évoquer le monde merveilleux et très hors des temps des plus splendides légendes de l'humanité. Il sait nous produire de subtiles et délicates figures de femmes dont l'âme mystérieuse semble parler à nos âmes et parfois parvient à matérialiser d'informulables rêves et de confuses sensations.

M. Armand Point a l'horreur des émotions violentes et dans ses toiles qu'il semble préférer de proportions exiguës, il paraît se garder avec soin de tout moyen émotionnel vulgaire ou seulement classé. Aussi l'émotion ne saisit-elle qu'un spectateur très averti et plus ou moins méditatif ; pour les autres, le charme des tableaux de M. Point reste uniquement dans le prestigieux coloris qu'il leur donne.

Mais à côté de l'œuvre personnelle de M. Point, il faut aussi signaler celle qu'il a provoquée par son initiative. Cet artiste qui sait s'intéresser à toutes les branches de l'art est arrivé à grouper autour de lui une véritable corporation d'artisans d'art et à diriger leurs efforts vers un but commun. Cette excellente création c'est l'association *Hauteclaire*. Elle est à peine fondée depuis un an et déjà à cette exposition nous voyons qu'elle est arrivée sous la direction de M. Point à de notables résultats : Des bronzes émaillés (encore un procédé retrouvé par cet infatigable chercheur) des joailleries d'un goût barbare et riche, des broderies délicates de Mme Hélène Point, des meubles, des reliures, des étains et des céramiques nous montrent un effort d'art appliqué très curieux et heureusement différent du décidément trop commercial *modern style*.

Armand Point et Delville constitueraient à eux seuls un salon d'un suffisant intérêt mais à côté d'eux se groupent quelques personnalités aimables nouvelles ou connues.

La belle statue de M Dillens, *le Silence de la Tombe*, un groupe très décoratif de M. De Rudder, un beau dessin de M. De Vroye, un impressionnant paysage de M. Rion (un nouveau venu qui montre des qualités rares), une statuette de M. Rousseau, forment un ensemble très harmonique où l'on a pu trouver d'inoubliables impressions de beauté.

LOUIS DUMONT.

FRANCE

M. ALPHONSE LEGROS. — M. GEORGES D'ESPAGNAT. — LES SALONS

M. Alphonse Legros a exposé aux galeries de l'ART NOUVEAU un grand nombre de gravures et de sépias, des sanguines, des tableaux à l'huile, des gouaches, des dessins et même des bronzes, dont quelques médailles. Il est heureux de rencontrer chez un artiste autant de modes d'expression différents. Une telle variété permet plus aisément de se faire une idée de la personnalité de cet aquafortiste et lithographe, que nous ne considérons pas comme « un maître, dans le plus beau sens du mot », selon M. Arsène Alexandre qui préfacie le catalogue de ses œuvres, mais que nous estimons profondément, en toute sincérité.

Disons d'une manière générale qu'aucune des compositions ou études de M. Legros ne décèle le *procédé* et que, malgré certaines influences, opposées parfois, qui se laissent deviner çà et là, le souci du Beau domine, le patient travail se révèle noblement, une sorte d'inquiétude intellectuelle se manifeste dans les œuvres exposées, quoique l'impression qui s'en dégage trahisse souvent les intentions de l'artiste. C'est pourquoi il nous a semblé qu'une inégalité troublante commandait ses émotions et que leur interprétation plastique s'en ressentait.

L'éclairage est-il défectueux chez M. Bing et les toiles de M. Legros en ont-elles souffert?... Toujours est-il que celles-ci, si l'on en excepte *Un incendie*, nous ont paru d'une sobriété de couleurs peut-être excessive. *La maison du garde-côte*, puis l'*Approche de l'orage* nous ont laissé un agréable souvenir, encore que les nuages, dont l'artiste abuse d'une manière monotone, soient d'une lourdeur exagérée. *Le coupeur de bois* et *Le lac. Effet du soir*, deux gouaches, sont d'une belle venue. Parmi les sépias, nous avons remarqué: *la Mort chef d'orchestre*, qui nous a fait penser à Daumier, *la Mort musicienne*, *le Feu et la Mort*, de toute beauté, la curieuse série de *Centaures et Bacchantes*, *les Cabanes dans les roches*, le *Bord de rivière*, *Près du puits*, *le Chemin des bruyères*, *Un accident*, qui nous a rappelé Gustave Doré, *les Mendiants à la porte d'une chapelle*, dont le dessin est admirable, *le Coup de collier* et *l'Effet du soir*, fort confus, *Souvenir de Bourgogne* et *Bord de l'Etang*, écrasés par les nuages uniformément ronds, enfin *la Ferme de Rougon*, d'aspect terne. *Les Grandes Roches* nous ont semblé le meilleur crayon; quant à celui intitulé: *Lavandières*, il nous a déconcerté par sa symétrie outrée et par son gris monochrome. Les « pointes d'or » et les « pointes d'argent » nous ont peu intéressé.

Signalons, parmi les eaux-fortes et les lithographies: la série *Le Triomphe de la Mort*, composée de cinq estampes dont nous préférons la première, *Le Départ*, quoiqu'elle soit inspirée d'Albert Dürer, et *Le Combat*, d'une grande puissance d'exécution; ensuite, *la Procession dans une église espagnole*, *la Procession dans les caveaux de Saint-Médard*, *le Lutrin*, planches magnifiques, *le Portrait d'Hector Berlioz*, *le Grand portrait de Th. Carlyle*, *le Poète*. Parmi les bronzes, un masque seul est digne de retenir notre attention.

En ce résumé si rapide, on lira cependant, malgré certaines réserves et les critiques qui s'imposent à notre franchise, la sympathie que nous éprouvons pour l'œuvre d'un consciencieux artiste au talent de qui l'eau-forte et la lithographie conviennent plus spécialement. Aux noms de Dürer, Daumier, Doré, nous aurions pu ajouter ceux de Holbein et Claude Lorrain, évoqués par la vue de quelques études de vieillards ou de mendiants et quelques paysages de M. Legros, sans vouloir toutefois déprécier l'effort tout personnel de ce dernier; mais ces rapprochements sont d'une telle évidence qu'il serait impossible de n'en rien dire.

***

Autant l'œuvre dont nous venons de parler est, en général, calme, autant celle de M. Georges d'Espagnat est pleine de fougue et de heurts. Les couleurs de cet artiste semblent claironner leurs gammes étincelantes, sans crainte de choquer parfois.

Parmi les toiles exposées aux GALERIES DURAND-RUEL par M. d'Espagnat, nous avons remarqué surtout: *Femme et enfant*, *Le blanc voile*, *Le vagabond*, *La Seine en hiver*, dont l'harmonie nous prouve que le peintre a conscience de ses effets et que, par conséquent, s'il présente des fillettes à la bouche sanguinolente, dans le panneau intitulé: *Après-midi d'été*, s'il est d'une lourdeur exagérée, dans l'*Après-midi d'automne*, s'il s'inspire trop visiblement de Claude Monet, dans le *Pont de Poissy*, — il est vraisemblable que de tels écarts de tempérament nous fassent deviner quelques hésitations, voire quelques faiblesses chez un artiste admirablement doué, mais non encore arrivé au plein épanouissement de son talent.

Le dessin manque presque dans certaines compositions, tandis qu'en d'autres il est d'une sûreté de main extraordinaire. Signalons *la Jeune femme riant*, *la Petite fille*, *le Quartier neuf*, comme des excellents spécimens du crayon de l'artiste, et *La Toilette de l'enfant*, à cause de l'impression défavorable qu'il nous a donnée. Dans ce dernier dessin, la bonne qui fait la toilette du bébé paraît aussi jeune que celui-ci.

Pour nous résumer, nous ne saurions louer trop hautement les qualités de force, de passion, rencontrées chez M. d'Espagnat, tout en espérant que la vue de quelques Titien ou de quelques Delacroix assagira tant soit peu sa palette, et que, s'il veut bien regarder les dessins de Rubens, de Daumier et de Manet, il se rappellera que l'énergie et même la violence s'expriment par des lignes dont l'aspect est absolument irréprochable. Mais l'artiste doit être mieux informé que nous, puisque, lorsqu'il le veut, son dessin est pur et ses tons parfaitement harmonieux.

***

Les SALONS ont fusionné cette année à la Galerie des Machines, quoique, en réalité, la Société des artistes français et la Société nationale des Beaux-Arts aient exposé séparément les envois de leurs adhérents respectifs. Mieux encore que les années précédentes, on a pu se rendre compte de l'évidente supériorité de la plus jeune de ces deux sociétés sur son aînée, non à cause du nombre des œuvres exposées, mais parce que, parmi les membres de la Société nationale, quelques personnalités se détachent, par leur noblesse dans la manifestation de leur art, sur l'ensemble que régit la médiocrité conventionnelle.

Le public est, en général, très mal renseigné sur toutes choses, sur les choses d'art en particulier. Les journaux capitalistes exploitent la vanité des artistes de la même manière que l'appât du gain chez un fabricant de pastilles. Il est vrai qu'il y a quelquefois si peu de différence entre certain peintre officiel de grand renom et tel pharmacien avide de réclame, qu'on ne saurait s'étonner outre

mesure de ces procédés absolument dignes de notre époque. On s'habitue ainsi à voir vanter hebdomadairement les qualités d'un entrepreneur de peinture ou de sculpture, on est tenu au courant des fêtes toujours brillantes qui se donnent en son hôtel, des commandes qu'il reçoit, de celles auxquelles lui seul est en droit de prétendre, etc., etc., et l'on en est souvent réduit à des conjectures si l'on veut découvrir à la suite de quelles malpropretés et de quelles intrigues il est parvenu à conquérir honneurs, fortune et réputation. De pareils faits sont presque du domaine de la banalité, aujourd'hui : il n'est pas inutile cependant de les souligner une fois de plus.

PEINTURE. — Nous avons remarqué, à la Société des artistes français : *le marché, à Moret*, de M. Allan ; *Reflet de cuivre*, de M. Joseph Bail ; *Après la neige ; — place Saint-Michel, Paris*, de M. Cagniart ; *Crépuscule*, de M. Delaistre ; *Le matin ; — Vallée de la Creuse*, de M. Didier-Pouget ; *Une matinée dans le Dauphiné*, de M. Harpignies ; *l'Automne*, de M. Kruseman van Elten ; *Portrait de M. Wartel*, par M. Georges Lehmann ; *Premier quartier*, de M. E. G. Marché ; *Le Cherlan ; — à Luzancy (Seine-et-Marne)*, de M. J. E. J. Massé ; *Musique dans un cottage*, de Madame Anna Nordgreu ; *Salomé*, de Mademoiselle Juana Romani ; *Le Secret*, de M. Rosenkrantz ; *l'Astronome* et le *Portrait de M. Vigneron*, de M. F. Roybet ; le triptyque décoratif de M. Paul-Albert Steck ; *Solitude ; — Roches du Chatelard ; — Limousin*, de M. Teilliet.

Après cette nomenclature d'une vingtaine d'œuvres à peine, sur plus de deux mille que comporte le catalogue, il est indispensable de donner quelques éclaircissements. Les artistes que nous venons de citer sont peu connus de la foule, MM. Roybet et Harpignies exceptés. Nous n'avons pas eu l'intention, en les nommant, de les porter au pinacle, en admettant toutefois que nous en eussions le pouvoir. Mais nous avons cru sentir, en regardant attentivement leurs toiles, un véritable souci du Beau, une sincérité consciente de leur art, encore que nous aurions de nombreuses réserves à faire pour certains d'entre eux.

Ainsi qu'on pourra s'en rendre compte aisément, la plupart de ces artistes sont étrangers et la moitié des ouvrages dont il s'agit sont des paysages. Il y aurait lieu sans doute de rechercher les causes de ces deux constatations : peut-être parviendrait-on à prouver que le mercantilisme terrifiant a presque totalement accaparé l'art en France et que les peintres de la nature ont subi, moins que les autres, cette néfaste influence, leur éloignement des grandes villes expliquant l'immunité dont ils ont bénéficié à cet égard.

Nous avions bien vu les envois de Mademoiselle Abbéma, MM. Barrias, Benjamin-Constant, Bonnat, Bouchor, Bouguereau, Breton, Bridgman, Caïn, de Champeaux, Chaperon, Chartran, Checa, Clairin, Collin, Comerre, Cormon, Dargent, Detaille, Paul Dubois, Henri Fantin-Latour, Flameng, Paul Flandrin, Madame Consuelo Fould, MM. Gérôme, Hébert, Henner, Kaemmerer, Jean-Paul Laurens, Jules Lefebvre, Henri Martin, Antonin Mercié, Aimé Morot, Tony Robert-Fleury, Rochegrosse, Paul Saïn, Séon, Sinibaldi, Steinheil, Tattegrain, tous plus ou moins personnages officiels, mentionnés, primés, décorés, hors concours, voire même membres de l'Institut, sans pourtant comprendre la vogue des uns, la réputation des autres. Nous savons que certains peuvent se tromper, en toute sincérité, et dépenser oisivement leur talent, que d'autres ne songent qu'à flatter le mauvais goût du public, que d'autres encore se spécialisent dans un genre de peinture exclusivement destinée à l'exportation, que d'autres enfin ignorent complètement les notions élémentaires de leur métier et sont dépourvus d'idées. Nous savons aussi que l'admiration de commande dont ils sont l'objet dans la presse durera juste autant que leurs personnes et que, celles-ci disparues, il ne

sera plus question de leurs œuvres. Mais il n'en est pas moins pénible de considérer un tel état de choses, que nos meilleures intentions ne peuvent modifier aussi radicalement qu'il conviendrait.

Quant à la multitude d'exposants inconnus, excellents élèves des Bouguereau, des Bonnat et des Gérôme, il est infiniment préférable de n'en point parler. L'ironie serait vraiment d'un usage par trop aisé, en l'occurrence. Ou bien ils atteignent à la perfection dans la chromolithographie et dans la photographie coloriée, ou bien ils rééditent d'une façon maladroite des sujets mille fois traités déjà, ou bien encore leur originalité se manifeste par des compositions d'un goût éminemment inférieur, flagornant le faux sentimentalisme ou la basse sensualité des bourgeois. L'histoire et la légende sont mises en coupe réglée, à cet effet, ce qui est assurément plus désastreux que s'il ne s'agit simplement que de portraits ou d'études quelconques.

Le militarisme jouit d'une grande popularité chez ces peintres ; il a presque détrôné la religiosité. M. Edouard Detaille est le maître incontesté du genre : « Meissonier est mort, vive Detaille ! » Le fameux miniaturiste, qui crut inventer Napoléon en peinture, est dignement remplacé par son élève qui, lui, se contente de célébrer la gloire de M. Félix Faure en 1896, tandis que M. Steinheil, plus *actualiste* encore, célèbre la même gloire, de la même personne, en 1897. Il est probable qu'une toile doit représenter un des faits mémorables de l'existence du président de la République française, en 1898, mais nous ne l'avons pas vue.

A la Société Nationale des Beaux-Arts, nous avons admiré un bon portrait du peintre Anquetin, par lui-même, et son panneau décoratif, riche en couleurs, d'un dessin puissant, qui rappelle un peu Rubens. *Matin d'automne (rochers de Naye)*, de M. Auguste Baud-Bovy, nous a semblé le meilleur de ses envois. *Un flamenco*, de M. Besnard, et l'*Arrivée du poisson sur la plage de Berck (soleil couchant)*, sont de toute beauté : il s'en dégage une intensité de vie qui émotionne profondément ; le *Portrait de théâtre* et *Un marché aux chevaux à Abbeville*, sont également dignes du maître impressionniste. *La bise, (lever de lune rousse)*, de M. Gabriel Biessy, *Lever de lune au canal Saint-Denis*, de M. René Billotte, les trois tableaux de M. Botkine méritent des éloges. Le *Panneau décoratif pour l'amphithéâtre de l'enseignement libre à la Sorbonne*, de Carrière, confirme une fois de plus les éminentes qualités de ce noble artiste qui sait magiquement allier à l'expression de l'intimité la définitive fixation d'une pensée synthétisée ; les *Portraits*, du même, perdent peut-être un peu de leur valeur, à cause du voisinage trop immédiat de l'importante composition dont nous venons de parler, mais ne sont pas moins exquis que les portraits dus antérieurement à ce peintre génial.

Les envois de M. Cazin sont des plus intéressants. Ceux de M. Cottet sont magnifiques : *Au pays de la mer*, tryptique comprenant *Le repas d'adieu*, *Ceux qui s'en vont*, *Celles qui restent*, d'une angoisse poignante, dont la poésie est essentiellement humaine ; les trois marines qui l'accompagnent ne peuvent être impartialement jugées, malgré leur simplicité et leur réalité, à côté du tryptique dont il vient d'être question et qui atténue l'effet des toiles environnantes. Quant à M. Dagnan-Bouveret, nous ne saurions comprendre son *Christ et les pèlerins à Emmaüs* après Rembrandt : une telle hardiesse demande de tels moyens !...

Citons encore, en passant : *Germaine (tête d'enfant)*, de M. Delachaux ; *le Marchand d'oignons de la Riviera*, de M. Marcelin Desboutin ; *Sur les terrasses (clair de lune)*, de M. Dinet, tableau déjà exposé à la galerie Durand-Ruel ; les deux envois de M. Duhem, d'une grande noblesse d'expression ; *la Dent du Midi (lac de Genève)*, de M. Eliot, d'un bon impressionnisme ; un terne « *Lorenzaccio* », *Portrait de Madame Sarah-Bernhardt*, de M. Hum-

phreys Johnston; l'*Etang (nuit d'octobre)*, de M. Ivill; *Les Glaçons* et *Temps de guerre*, de M. Pierre Lagarde; d'horribles chromolithographies de M. Leempoels; *Le Dimanche*, tout de poésie et de joie, d'une harmonieuse composition, d'une sobriété de couleurs qui ajoute encore à l'émotion de l'œuvre, puis *Lune fleurant* et *Lys obscurs*, de M. Le Sidaner; *Les Glaneuses*, de M. Lhermitte, qui ne font pas oublier Millet; *la Dentellière*, de M. Lomont; *Crépuscule (sur le môle)*, de M. René Martin; *La clairière*, *Le soir*, *Pluie sur la mer*, *Portrait d'Eugène Lomont*, de M. Ménard; le panneau décoratif de M. Montenard, d'une rare richesse de coloris, puis, du même, *La cueillette des olives*, *Le vieux pont (dans le Var)*, *Derniers rayons (en Provence)*; la grandiose *Sainte-Geneviève*, de Puvis de Chavannes, digne des plus belles œuvres de ce maître de génie; l'*Institut* et *Aux Champs-Elysées*, de M. Raffaëlli, qui expose aussi un bon portrait de sa fille et de jolis *Dahlias*; deux excellentes études de M. Schœnhey-der-Moeller; *A Penarth* et *Lady's Cove (avant l'orage)*, de M. Sisley; *Portrait de G. Courteline*, de M. Léopold Stevens; *Au bord de la « Touque »*, *Les fumées*, *Un coin de Dieppe (nuit)*, et les autres toiles de M. Thaulow qui, comme M. Sisley, a le secret de certains roses et de certains violets; *Les pins de Kerlud*, *Nuit*, *Fin de la journée*, de M. Ulmann; *Eaux calmes*, de M. Vail; *Etude demi-teinte*, de M. Vidal; *Rêverie*, de M. Waidmann.

Il y avait aussi un faux Puvis de Chavannes, signé Alix d'Anethan, des toiles de MM. Aman-Jean, Berton, Binet, Blanche, Brangwyn, Carolus-Duran, Damoye, Louis Deschamps, Dubufe, Flandrin, Frappa, Friant, Guiguet, de Madame Madeleine Lemaire, de MM. Lerolle, Moreau-Nélaton, Osbert, Piet, Régamey, Rousseau, Edouard Sain, Saintin, Sargent, dont nous avons vainement cherché la signification artistique. Mais on conviendra, après la nomenclature rapide que nous avons faite des envois susceptibles d'éveiller notre curiosité ou de provoquer notre admiration, — et d'autant plus qu'il n'y avait même pas treize cents œuvres de peinture exposées par la Société Nationale des Beaux-Arts, — que cette société est manifestement supérieure à celle des Artistes français.

Puisque nous sommes dans l'obligation d'insister sur cette supériorité, espérons que les deux sociétés rivales resteront distinctes, malgré ce qu'on s'est plu à nommer leur « union libre ». Des maîtres comme Puvis de Chavannes et Carrière se trouveraient déplacés entre MM. Bouguereau, Bonnat ou Detaille, et, d'autre part, il est si agréable de voir réunis des artistes de premier ordre, tels que MM. Anquetin, Besnard, Cottet, Montenard, Raffaëlli, Sisley, Thaulow, les admirables talents de MM. Baud-Bovy, Cazin, Desboutin, Duhem, Le Sidaner, Lomont, Ménard, Ulmann, qu'on ne saurait admettre leur participation à des concours spécialement créés pour les bons élèves sans individualité de MM. les membres de l'Institut ou de l'école de Rome.

* *

SCULPTURE. — Notons, toujours en suivant l'ordre du catalogue : un amusant groupe de M. André, *Echelles d'amours*; *L'hirondelle blessée*, de M. Boucher qui expose aussi une gracieuse statue intitulée on ne sait pourquoi *Philosophie de l'histoire*; de M. Jules Butensky, un groupe d'une saisissante originalité, l'*Incube*, où le talentueux artiste a su exprimer habilement une poétique fantaisie par un réalisme d'une haute sincérité, et dont l'apparent mouvement est encore accentué par l'harmonie des lignes de cette composition qui est vraiment une des plus belles qui soient à la Société des Artistes français; de M. Claudius Chamonard, un bon portrait; de M. Jean Coulon, un groupe en bronze, *Le grand Ferré*, d'une vigoureuse allure; *Miserere*, buste très expressif, de M. Delagrange; *Maternité*, de M. Frémiet; *Tigres et lions*, beau marbre de M. Georges Gardet; un *Jaguar*, de M. Harvey; *L'âme des ruines*, — d'un

effet pittoresque, d'un travail consciencieux qui révèle un véritable artiste, — de M. Emile Lafont; *Au sérail*, joli buste en cire teintée, de M. Antonin Mercié qui sait prouver son talent lorsqu'il n'exécute pas des monuments patriotiques de commande; *Eternelle lutte*, de M. Peynot, quoique ce groupe décèle quelque lourdeur; *Les naufragés*, de M. Stigell; *Tête de femme*, de Madame Jenny Weyt.

A la Société nationale des Beaux-Arts, nommons : M. Alexandre Charpentier, dont la médaille destinée à Emile Zola est de toute beauté; M. Jean Dampt, pour son bas-relief : *Le Temps passe emportant l'amour*, digne d'un maître; d'intéressantes esquisses de Madame Ericson-Molard; *L'étoile inconnue* et *L'ombre*, composition d'une louable hardiesse, de M. Hansen-Jacobsen; *Quatre-vingt-treize, Le marquis de Lantenac*, buste en bronze, par M. Agathon Léonard; deux bustes d'une grâce exquise, *Sourire blond* et *Gisèle*, de M. Fix Masseau; le *Semeur* et *Femme du Borinage*, de M. Constantin Meunier qui se montre toujours égal à lui-même et sait magiquement exprimer la vie et la force; un buste et un bas-relief de M. de Niederhausern-Rodo, l'excellent artiste; une intéressante étude intitulée *Groupe de furieux*, de M. Reymond de Brontelles; le *Baiser*, groupe en marbre, de Rodin, contrastant étrangement avec son *Balzac*.

Au sujet de cette dernière œuvre, des polémiques ont jailli inconsidérément, grâce à quelques plumitifs plus ou moins stylés par le grotesque comité de la Société des Gens de Lettres, ainsi dénommée sans doute parce qu'elle est composée en grande partie de notables commerçants. On n'est pas habitué, en effet, à voir s'élever sur nos places publiques autre chose que des statues purement conventionnelles; pour savoir qui elles représentent, on est obligé, la plupart du temps, de consulter un gardien de square ou un sergent de ville de service. Le grand statuaire Rodin, après avoir longuement cherché à *rendre* l'auteur de la « Comédie humaine », et non pas, ainsi que M. Henri Rochefort l'écrivait récemment, M. Honoré de Balzac à un point de vue purement plastique qui serait d'un intérêt tout à fait secondaire, — Rodin s'est arrêté à une belle réalisation qui fit crier au scandale. A notre humble avis, certains détails de la statue gagneraient peut-être à être accentués encore; mais, telle qu'elle est, elle nous donne l'impression du génial romancier contemplant, non sans quelque dédain, la petite humanité, elle nous rappelle la vigueur, la puissance du glorieux écrivain, véritable colosse littéraire, si l'on peut dire.

Et nous comprenons maintenant pourquoi les scribes malingres de la Société des Gens de Lettres et les sculpteurs de profession, qui n'ont jamais lu une ligne de Balzac, ont été déconcertés au spectacle d'un pareil effort. S'il s'était agi de faire un portrait de famille pour les descendants de Balzac, il n'en eût pas été de même. L'académie d'un homme illustre ou sa manière de s'habiller n'occupent nullement notre pensée; ses œuvres, son influence peuvent, au contraire, nous passionner. C'est probablement ce qu'a pensé Rodin, et il a tenté de le traduire matériellement dans son art. A-t-il pleinement réussi? nous n'oserions l'affirmer. En tous les cas, nous n'avons jamais douté de sa parfaite probité artistique et nous sommes heureux d'avoir, une fois encore, l'occasion de l'admirer.

C'est intentionnellement que nous n'avons pas cité les noms, pourtant fort connus, de MM. Bartholdi, Bernstamm, Paul Dubois, Falguière, Gérôme, Marqueste, Puech, Thomas, Froment-Meurice, Granet, Injalbert, Marquet de Vasselot et Saint-Marceaux, ces célébrités n'ayant pas daigné exposer quelque travail méritant des louanges ni même des critiques.

Dessins, Pastels, Aquarelles, etc. — Les aquarelles de M. Auburtin, une étude de M. Francis Jourdain, une suite d'interprétations de plusieurs contes

d'Edgar Poë, par M. Manuel Orazi, quelques-uns des pastels de M. Paillard, un portrait de M. Raffaëlli, une *Etude* et *Les pins*, de M. Schwabe, et *Canal en hiver*, de M. Thaulow, nous ont semblé les meilleurs envois de cette section, à la Société Nationale des Beaux-Arts.

Les gravures de M. Michel Cazin sont d'un bel effet; celles de M. Françis Jourdain nous ont vivement intéressé, *Un paon blanc*, eau-forte en couleurs, entre autres; les lithographies en couleurs : *le Lever de la Lune*, *le Coucher du Soleil*, *Soir d'été*, de M. Rivière, et les deux envois de M. Manuel Robbe sont très impressionnants.

Parmi les objets d'art, citons : *Une fontaine-lavabo pour antichambre (grès et étain)*, de M. Carabin; les grès flammés de MM. Dalpayrat et Lesbros; les vases en marqueteries de verres, de M. Emile Gallé; une coupe décorée, de M. Lucien Hirtz; les reliures de M. Charles Meunier; un bas-relief, *Mélancolie*, de M. Constantin Meunier; les cuirs ciselés et mosaiqués de M. Victor Prouvé; la tapisserie de M. Paul Ranson; les verres de M. Tiffany; une statuette en bronze, *Fierté*, de M. Vallgren; *Un meuble marqueterie cuir et bois*, de M. Pierre Waidmann; les reliures de M. René Wiener.

*
* *

Nous avons pu commettre quelques oublis, en ces pages rapides dont le seul but est de donner une sorte de notation d'art sur les *salons* de 1898; nous nous efforcerons de les réparer, le cas échéant.

On aura quelque bienveillance pour le signataire de ces lignes, si l'on songe au véritable capharnaüm que sont ces expositions annuelles, réunies cette fois en un hall immense, qu'il a dû parcourir sans autre guide que sa bonne volonté et son instinctif amour du Beau. Il serait oiseux d'entrer dans des digressions théoriques pour expliquer comment on peut aimer des artistes essentiellement différents. Il est également difficile, lorsqu'il faut parler de plusieurs douzaines d'exposants, de dire, avec détails, les raisons de nos sélections : nous avons essayé de les caractériser par quelques épithètes, tout en nous rendant compte que certaines œuvres mériteraient que plusieurs pages leur fussent consacrées.

En résumé, si l'on est fort ennuyé d'être contraint à voir de nombreuses *croûtes*, on est amplement dédommagé dès qu'on a découvert la trace d'un effort vers l'Idéal ou vers la Vérité, — à plus forte raison lorsqu'on se trouve en présence du travail d'un maître.

PAUL-ARMAND HIRSCH.

REVUE DES REVUES

REVUES DE LANGUE ALLEMANDE

Salaire, prix, et profit, par K. Marx. (*Neue Zeit*, nos 27 et seqq.). — Sous ce titre, E. R. Bernstein publie la traduction d'un discours prononcé par K. M. à une séance du « Conseil général » de l'Internationale, le 26 juin 1865. Cette étude assez longue était une réponse à M. J. Weston, disciple d'Owen et grand partisan des banques d'échange et qui s'opposait à ce qu'on favorisât les grèves faites en vue d'une augmentation de salaire. Marx tenait beaucoup à ce que cette opinion ne prévalut pas dans le conseil général, parce que le congrès de l'association allait se tenir prochainement et l'opinion du conseil général sur une question comme celle des grèves était très importante, peut-être décisive. Marx s'occupe donc de montrer tout le danger pratique du point de vue de son adversaire et sa fausseté théorique. Il fait une exposition populaire de quelques points qu'il traite d'autre part dans son « Capital », mais sous une autre forme. Et on peut juger l'intérêt qu'il y a de voir Marx développer ainsi sa pensée de deux façons aussi différentes. Marx vit son opinion prévaloir. Quant à son adversaire, il resta membre de l'Internationale autoritaire jusqu'au moment du congrès de la Haye, où il passa alors du côté de Bakounine et des fédéralistes. Nous nous proposons de revenir plus tard sur cette étude quand elle sera parue en entier.

La méthode mathématique en sociologie et en économie politique, par le Dr Léon Winiarski (*Sozialistische monatshefte*; janvier). — L'article mérite certainement d'être lu. L'auteur croit que l'emploi de la langue mathématique en sociologie et en économie est possible et rendrait de grands services. Il pense que l'on peut, par analogie avec la mécanique, arriver à évaluer mécaniquement le plaisir, par exemple, et que, par suite, les difficultés qui ont toujours empêché l'emploi de symboles exacts en sociologie pouvaient être écartées.

Léon Rémy.

Friedrich Nietzsche in Weimar par Philo vom Walde; (*Wiener Rundschau*, n° 12, 1 mai). — L'A. fait un récit touchant d'une visite qu'il a faite récemment au malheureux philosophe, dont personne ne s'occupait au temps où sa robuste intelligence secouait si fortement les assises de la vie moderne, mais dont tout le monde parle, aujourd'hui qu'il est muet, qu'il est paralysé, qu'il se meurt... Car il ne faut ajouter aucune créance aux reportages des journaux allemands et autres qui, périodiquement, comme pour augmenter encore la douleur des siens, annoncent que l'état de Nietzsche s'améliore, qu'il va déjà beaucoup mieux, et qu'il y a espoir de le sauver. La vérité vraie, c'est que le malheureux est atteint de démence paralytique, mal effroyable qui depuis sa congestion cérébrale survenue à Turin en 1889, fait tous les jours de lents mais sûrs progrès. Son déplacement de Naumburg à Weimar, l'été dernier, lui a

fait un peu de bien, il est vrai, parce qu'il dort mieux qu'auparavant; mais c'est tout, il ne parle plus, ne pense plus, ne se souvient plus. La mort de sa mère, qui l'a soigné avec un si admirable dévouement, a passé pour lui inaperçue; sa sœur, Mme Forster-Nietzsche remplace aujourd'hui la mère absente et pour le pauvre philosophe, qui ne reconnaît personne, il n'y a rien de changé.

Die deutschen im Jahre 1848; (*Akademie*, Prague, mai). — L'A. étudie le mouvement révolutionnaire de 1848 dans les pays de langue allemande et démontre qu'à cette époque les ouvriers n'avaient pas conscience de l'état réel des choses. L'Allemagne était encore tout entière, à cette époque, bourgeoise et féodale, la population, pour les deux tiers au moins, vivait dans les campagnes. Le capitalisme commençait à peine à exercer son influence, la petite industrie, le petit commerce prédominaient, l'Allemagne était une nation agricole. Les conditions nécessaires à la création d'un mouvement socialiste, la distinction fortement accentuée des classes sociales, manquaient absolument. Le socialisme était sentimental, mystique, féodal. Le socialisme moderne, prolétarien, commençait, il est vrai, à poindre à l'horizon, mais les masses profondes de la population ne l'avaient pas encore saisi. C'est qu'un mouvement ne se crée pas artificiellement; les idées ne produisent pas les conditions sociales, mais les conditions sociales donnent naissance aux idées.

VICTOR DAVE.

INDEX. — *La marine et les ouvriers*, par RICHARD CALWER, (*Neuland* janvier) ; L'A analyse les raisons pour lesquelles la fraction sociale démocratique du Reichstag devrait refuser les crédits pour la marine. — *Politique maritime de la sozial démocratie*, par ERICH ROTHER (même revue, même numéro) ; l'A recherche au contraire dans son étude dans quelles circonstances le parti social démocratique lui-même devrait intervenir en faveur de l'augmentation de la flotte. — *La Grève des mécaniciens anglais*, par L. GUMPLOWICZ (*Zukunft*, n° 25), contient des renseignements assez intéressants. — *La technique et la vie sociale*, par le Dr LUX ; *La classe ouvrière et le Landtag prussien* de P. KAMPFMEYER, (*Sozialistische monatshéfte*, janvier) sont à lire. — *Sur le patriotisme ou la paix*, lettre de L. TOLSTOI adressée à un anglais (*Akademie* Mai). — *La question agraire et le socialisme dans l'Autriche Occidentale* par FRÉDÉRIC HELL (*Akademie*, mai).

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La formation du caractère au pénitentiaire d'Elmira, New-York par R. C. BATES; (*American Journal of Sociology*, mars). — Très curieuse étude, au point de vue documentaire, au sujet des mesures adoptées au pénitentiaire de l'Etat de New-York pour l'éducation et l'instruction des jeunes criminels. En passant avec succès un examen qui porte sur la connaissance d'un métier et sur un programme simple de connaissances générales, les détenus, s'ils font également preuve de bonne conduite, peuvent être mis en liberté *sur parole*. C'est à fin de préparer les détenus à cet examen, et avec l'idée aussi d'effectuer chez eux une réforme morale et intellectuelle du caractère, que l'enseignement exposé par M. Bates a été organisé. Les détenus sont divisés en trois groupes : les *mathematical défectives*, les *self control defectives*, ceux enfin dont l'esprit demande d'une manière générale à être éveillé (je traduis littéralement.) L'enseignement et l'instruction pour les premiers, qui est de 35 heures par semaine, comprend le dessin décoratif, le modelage rudimentaire en terre glaise, l'arithmétique mentale, la construction d'objets en carton, la façon d'objets en bois au tour, les exercices athlétiques, la gymnastique. Le second groupe suit le même enseignement, avec en plus le dessin géométrique, en y comprenant l'intersection des corps solides, la construction de modèles, le travail des métaux. Le troisième groupe apprend le dessin décoratif, le modelage, l'arithmétique mentale, la sculpture du bois, la syntaxe grammaticale élémentaire et les éléments du style. L'article donne plusieurs rapports détaillés sur des cas individuels où les effets de cet enseignement ont été observés ainsi que de nombreuses illustrations de dessins faits par les détenus, et de modèles de dessin et de modelage qu'on leur donne à copier.

La genèse de l'idée, par le Dr ROBERT PARK; (*University Magazine*, mai). — Le problème de la genèse de l'idée et du passage de l'inconscient au conscient, en somme la question profonde des origines et de la nature véritable de ce que nous nommons pensée, est traité judicieusement par le Dr R. P. L'A envisage les processus inconscients de l'esprit qui mènent à l'idée consciente et en second lieu l'ensemble des processus reflexes qui ne sont jamais accompagnés de conscience chez l'homme et enfin, dans le reste de la nature animée, des processus analogues à ceux que la chimie observe dans les corps inanimés. M. P. constate: d'une part, on ne peut différencier que par le degré les processus inconscients et conscients chez l'homme, le passage des premiers aux seconds étant insensible; d'autre part, il est également impossible d'établir de distinction de nature dans la série des manifestations nerveuses qui, aboutissant à la pensée humaine, passe par celle des animaux en commençant aux manifestations analogues observées chez les plantes, et même peut-être chez les corps dits inanimés, dans les réactions chimiques. La conclusion du Dr P. est que « la mentalité ou force psychique doit nécessairement être regardée comme appartenant essentiellement à la constitution de la matière. »

Réforme de la procédure criminelle; (*The Reformer*. 15 avril).— L'article demande l'établissement de cours d'appel en matière criminelle, la cour de cassation, qui par des moyens légaux détournés en tient lieu en France, n'existant pas en Angleterre. A ce propos il est rendu compte du rejet par le Parlement, dont treize membres étaient présents à la discussion, les autres étant venus à temps pour le vote, d'une proposition de loi de M. Pickersgill demandant la même réforme. Les objections que fit valoir le ministre de l'intérieur consistaient à dire que la mesure « tendrait à supprimer la peine de mort; » qu'elle détruisait la responsabilité de la cour d'assises; qu'une telle mesure ne devait pas être présentée par un « membre privé » (non du gouvernement); que le résultat en serait d'affaiblir chez le jury le sentiment de responsabilité; et qu'enfin cela coûterait trop cher.

INDEX. — *La réforme pénale : Procédure criminelle* (*The Reformer*, 15 février). Critique judicieuse sur bien des points du système du jury tel qu'il fonctionne en Angleterre. — *Le rythme du pouls*, par F.-H. PERRY COSTE (*University magazine*, février). Etude copieuse, très documentée donnant les résultats intéressants et précieux au point de vue scientifique, d'observations personnelles faites par l'auteur sur lui-même et sur ses amis pendant dix ans. — *The pioneer*, par JOHN DAVIDSON, beau poème (*Chap Book*, 15 février). — *La propriété foncière aux mains des paysans irlandais*, par HENRY HANNA (*New Century Review*), mars. L'A., sans cependant entrer dans la question du Home Rule, donne d'utiles renseignements sur les résultats obtenus par les Land Purchase (achat de terres) acts des 26 dernières années. — *Etude sur John Burns* (*Review of Reviews*, 15 février) ; Récit très complet et très intéressant de la vie mouvementée et bien remplie du représentant actuel au Parlement et au Conseil de Comté de Londres des partis du travail en Grande-Bretagne. — *Edmond van Hove, John Duncan* (*The Artist*, mars) ; Etudes illustrées sur le peintre belge van Hove, que l'A. appelle « un Memling moderne », avec, je pense, quelque exagération, et sur John Duncan, le curieux dessinateur écossais, dont l'*Evergreen* a en partie fait connaître l'œuvre d'illustration et de décoration. — *Joaquin Miller*, par M. CHENEY (*The Chap Book*, 1er mars) ; L'A. étudie brièvement l'étrange et grand « poète des Sierras » dont il cite quelques-uns des plus beaux vers, tirés du volume définitif de ses œuvres publié dernièrement et qui est une condensation de quatorze volumes de vers, dont le poète lui-même n'a voulu conserver qu'un choix. — *Le code criminel anglais* (suite et à suivre), par HOWARD WILLIAMS (*University Magazine*, avril). — *La lutte des instincts*, par P. C. (*University magazine*, avril). — *One of the lost légion*, par JULIAN CROSKEY ; (*New century Review*, avril) ; autobiographie et impressions d'un « raté » très vivantes. — *Le Socialisme anglais*, par le Rev. F. W. AVELING, (*New century Review*, mai). — *Le telelectroscope de Szczepanik* (*the Humanitarian*, mai) ; description de l'invention que les directeurs de l'exposition de 1900 ont payé 6 millions et qui permettra de voir et de photographier à distance. — *Spring*, poème de RICHARD HOVEY ; (*Poet Lore*, 1er fascicule 1898). — *Etude illustrée sur Antonin Daum* (*the Artist*, avril). — *Une nouvelle fresque de Domenico Ghirlandajo*, illustrée ; (*The artist*, avril). — *Les mouvements révolutionnaires de 1848* (*Review of Reviews*, 15 avril).

LAURENCE JERROLD.

REVUES DE LANGUE HOLLANDAISE

Het militairisme, par J. J. DE ROODE; (*De Nieuwe Tijd*, avril).— L'A. fait une charge vive à fond contre le militarisme en général, c'est-à-dire contre les armées permanentes, les milices nationales, les volontaires, en un mot contre tout ce qui touche, en quelque manière que ce soit, à un système de force armée quelconque. En passant, il s'étonne que le parti social-démocratique hollandais ait inséré dans son programme l'obligation du service personnel, au lieu de recommander la suppression de toute espèce de service. Il est vrai qu'il a emprunté cet article aux social-démocrates allemands. L'A., quoi qu'appartenant lui-même à cette fraction socialiste, se permet dans cette question spéciale, de ne pas opiner du bonnet, ce dont il faut lui savoir gré. L'article est plein de bons arguments contre le militarisme, et sans contenir rien de particulièrement neuf, il vaut cependant la peine d'être lu.

INDEX. — M. J. H. Shaher continue dans *De Nieuwe Tijd* (avril), à propos d'un écrit de M. P. Brooshooft, son étude sur la vie de misère du travailleur. — M. P. L. T. traite de la question de l'organisation municipale au point de vue socialiste, d'après les idées de C. Hugo, dans son livre intitulé : *Stadte-Verwaltung und Municipal-Socialismus in England* (Stuttgart, Dietz), de Sydney Webb : *The London Programme* (Londres, Swan Sonnenshein), de J. Destrée et E. Vandervelde : *Le socialisme en Belgique* (Paris, Giard et Brière). Il a également mis à contribution les nombreux *tracts* des socialistes fabiens de Londres. — Articles intéressants à divers points de vue dans *Vragen Van den dag*. Nos 4 et 5 : Pèlerins malais à La Mecque, par C. Spat ; Réflexions d'un vagabond par J. Kuyper ; Cuba et les conditions sociales de l'île par le Dr H. Blink ; Création d'Oasis artificielles dans les déserts. VICTOR DAVE.

REVUES DE LANGUE ITALIENNE

Psychologie du mouvement socialiste par ETTORE CICCOTTI (*Pensiero Italiano*, mars). — Long article, très bien conçu et écrit; l'auteur y recherche les ressorts intimes, le mécanisme profond, le jeu des forces occultes, de cette grande perturbation morale, de cette obscure révolte, de cette espérance indéfinie des inquiètes âmes d'aujourd'hui; il y découvre les lentes aurores de l'avenir qui émergent çà et là des brouillards de ce présent orageux. Le socialisme, dit-il, est maintenant dans l'air, on le respire comme l'oxygène ; on est tous, peu ou prou, consciemment ou inconsciemment, socialistes, avec ou sans le « mais » des prudentes réserves. Le sentiment, la raison, le besoin d'idéalité, tout nous pousse et nous attire vers les nouveaux horizons. Le modeste professeur de l'Université de Pavie décrit ainsi la psychologie de la formation de la conscience socialiste chez le paysan, chez l'ouvrier, chez le petit bourgeois révolté par l'injustice et vexé par les persécutions. Il étudie l'action naturelle de la propagande, la génèse, la composition et la vie intime des *clubs*, leur activité électorale, leurs réunions et leurs fêtes; il justifie les socialistes qui, par nécessité d'adaptation objective à l'ambiance bourgeoise, en dépit de leurs théories et de leurs aspirations sont des patrons ou dirigent des banques, se soumettent aux formalités du mariage légal, gardent au fond de l'âme le sentiment religieux ou même professent publiquement les pratiques du culte extérieur; sacrifient au préjugé féodal du duel, et se montrent d'une sévérité presqu'exagérée pour toute violation pratique de ce droit de propriété privée, qu'ils nient. La mesure de la moralité d'une action ne consiste en fait que dans les motifs qui la déterminent; et certains ostracismes décernés au nom de principes absolus et rigides ne peuvent susciter chez qui voit au fond des choses, qu'une tristesse infinie. M. C. nous parle ensuite de l'organisation de l'armée socialiste, de son « esprit de corps », de sa cohésion morale, de ses effets sur la psychologie et sur les sentiments individuels, des rapports de discipline et de dépendance mutuelle des chefs et des masses; il évoque l'état d'âme serein, sans haines, plein de confiance et de foi du vrai socialiste, qui nous reconduit aux temps héroïques du christianisme et se traduit en des sentiments de véritable et émouvante fraternité; et il conclut

enfin que le socialisme, sorti du terrain de la société capitaliste comme une force qui dissoût, est encore un instrument de luttes pour les âmes combattives, une aspiration muette pour les âmes paisibles, une affirmation de solidarité et une matière de conscience collective dans le conflit des intérêts individuels, un frein aux prépotences et un refuge aux opprimés.

Le citoyen et l'hygiène publique, par le sénateur G. BIZZOZERO (*Nuova Antologia*, 16 avril). — Tandis que les moindres incidents de la politique ou les procès plus ou moins émouvants donnent lieu aux plus prolixes discussions dans les *clubs*, dans les journaux et dans les assemblées, aucun ne se soucie de la défense sanitaire du pays, si ce n'est pour déplorer les frais qu'elle coûte à l'état ou aux communes. Étrange contradiction ! Tout le monde voudrait vivre l'âge de Mathusalem, et aucun ne voudrait donner un sou pour protéger sa santé et sa vie et celle de son proche ! M. B. étudie les différentes causes de cette bizarre apathie: l'imprévoyance; l'égoïsme borné et aveugle; l'ignorance des sciences naturelles théoriques et appliquées, des résultats et des lois statistiques; l'hostilité rebelle ou au moins passive des individus aux dispositions hygiéniques gouvernementales, qui dérangent quelque intérêt privé ou quelque commodité individuelle; le sentiment trop jaloux de la liberté de chacun, même lorsqu'elle est fatale au bien être et à la santé générale; et enfin la brutale interprétation que quelqu'un se plait à donner à la loi darwinienne de la sélection naturelle et de la survivance des plus aptes, et qui voit dans les épidémies un moyen excellent d'élimination des faibles, et de limitation de la population toujours plus dense et encombrante: interprétation dont M. B. démontre éloquemment la banale sottise et la grossière incohérence, soit en vue de la productivité du sol bien capable d'énormes progrès, soit en considération de la limitation progressive des naissances, dont les nations les plus civilisées nous donnent sagement l'exemple.

INDEX. — *L'idée de peine chez les fous criminels*, par le Dr AUGUSTO SACCOZZI (*Rivista di discipline carcerarie*, avril) : intéressant article d'observations originales et de discussions générales sur les différences somatiques et psychologiques entre fous communs et fous criminels, et sur l'influence déprimante et maléfique de l'idée de peine sur ceux-ci ; et par conséquent sur l'utilité d'assimiler autant que possible les maisons d'aliénés criminels à celles d'aliénés communs. — *Le droit à la famille*, par LINO FERRIANI (*Il pensiero nuovo*, avril) : l'A., procureur du roi à Côme, nie résolument le droit de mariage et de paternité à tous les indignes, aux dégénérés, aux criminels, aux corrompus, aux alcoolistes, aux idiots, aux malades, aux fous, et invoque l'intervention et la prévention sociales au nom des droits des descendants et de l'humanité. — *L'épilepsie de Napoléon*, par CESARE LOMBROSO (*Rivista d'Italia*, mars) : nouvelle contribution de l'illustre aliéniste de Turin à sa théorie de la nature épileptique du génie: Napoléon y est étudié au point de vue de sa nature héréditaire, de l'impulsivité, de l'intelligence gigantesque mais anormale, des contradictions et des caprices, des accès alternés de génie et d'imbécillité qui sont le propre des épileptiques supérieurs. — *Un grand poète de l'avenir*, par ANTONIO FOGAZZARO (*même revue*, avril) : c'est la conférence dite par l'A à Paris, le 8 mars, à la salle des Mathurins. — *Felice Cavallotti*, par N. COLAJANNI, A. C., et autres, articles nécrologiques et biographiques (*Rivista popolare* 15 et 30 mars).

MARIO PILO.

REVUES DE LANGUE RUSSE

Qu'est-ce que l'Art? par LÉON TOLSTOI: (*Woprossy philosophii i psychologuii*, novembre-décembre 1897 et janvier-février 1898).— L'A. démontre d'abord que la culture de l'Art ou plutôt l'entretien de cette culture exige un très grand nombre de bras ouvriers arrachés au travail utile (agricole et industriel), de même qu'un budget considérable. D'autre part, il trouve que l'art moderne ne peut satisfaire le sentiment esthétique. Selon lui, l'opéra n'est qu'une grossière exagération d'intonations, de gestes, etc. Le ballet n'est rien qu'un spectacle de débauche où les femmes, en des mouvements voluptueux, forment des guirlandes vivantes excitant les sens.

Et il pose cette question : pourquoi a-t-on besoin de produire tout cela ?

L'intellectuel est dégoûté de ce spectacle soi-disant artistique dont on cherche à le divertir; il lui est insupportable. L'homme du peuple ne peut le comprendre; seul y trouve son plaisir l'ouvrier dépravé de la ville qui a pris les habitudes et les mœurs des *messieurs*, mais qui n'est pas encore arrivé comme eux à la satiété des plaisirs.

T. admet deux façons de définir le beau : *objectivement* lorsque c'est une conception mystique dans laquelle l'idée du Beau se confond avec celle de perfection suprême, celle de Dieu; ou *subjectivement*, lorsqu'on croit voir le Beau en tout ce qui plaît, (sans qu'y soit associée la combinaison d'un avantage quelconque). La définition du Beau ne pouvant se faire objectivement, de fait, dit-il, la définition métaphysique et la définition inductive se ramènent toutes les deux à la définition subjective qui, dans l'art, comprend la totalité de ce qui nous apparaît comme Beau; le Beau est tout ce qui est susceptible de nous plaire sans éveiller le désir. De même qu'il y a un canon d'église, il existe un canon d'art par lequel sont sanctifiées les œuvres de certains artistes comme Phidias, Sophocle, Homère, Titien, Raphaël, Bach, Beethoven, Dante, Shakespeare, Goëthe et autres. En réalité seule la conception du Beau est admissible, toute conception de l'Art étant faussée. Il est erroné de voir dans le Beau le but même de l'Art, la définition que l'on fait de celui-ci est conventionnelle; elle a été imaginée rien que pour justifier l'art d'aujourd'hui. Malgré les masses de livres qui ont été faits à ce sujet, jusqu'ici encore l'art n'a pas été défini exactement.

Après de nombreuses citations des auteurs étrangers qui ont écrit sur l'Art, T. en donne lui-même une définition. Selon lui, l'Art constitue une des conditions de la vie humaine, attendu qu'il compte parmi les moyens de communion entre les humains. Pour dire sa pensée, l'homme se sert de la parole et pour faire comprendre ses sentiments, de l'Art. Toute œuvre qui imprime au spectateur ou à l'auditeur les mêmes sentiments qui l'avaient suggéré à son auteur, est une œuvre d'art. « L'Art est l'expression de l'activité humaine au moyen de laquelle un individu a la puissance de transmettre d'une manière consciente et d'imprimer à autrui les sentiments dont lui-même est inspiré... Au point de vue du bien-être de l'individu et de l'humanité entière, c'est un moyen indispensable pour servir de communion entre les hommes qui les unit dans les mêmes sentiments ». Après avoir donné cette définition de l'Art l'A. fait observer que l'idéal du Bien est dans la religion. Il entend par religion telle ou telle conception de Bien chez tel ou tel peuple à une époque donnée et l'Art en est l'expression. Jusqu'au moyen-âge l'Art n'était pas faussé, car en lui était la véritable expression du christianisme. Mais depuis les classes privilégiées, en s'instruisant et en cultivant les sciences, ne pouvaient avoir foi en la religion instituée par les prêtres; cependant elles ne créèrent pas une religion nouvelle. Voilà pourquoi l'art dévia dans une fausse direction. Ce n'est que dans les derniers temps que les idées nouvelles font reconstituer la véritable doctrine du christianisme.

L'esprit de l'œuvre entière du penseur russe est démocratique. Bien qu'elle ne soit pas nettement exprimée, il paraît que l'idée dominante est celle-ci : L'Art doit être l'expression de l'âme populaire. La classe privilégiée s'est montrée impuissante à y apporter une diversité et par cela elle l'a appauvri. Ce n'est que que lorsque l'art sera l'expression des sentiments du peuple entier qu'il apparaîtra dans toute la grandeur, toute la beauté et toute l'ampleur, que comporte l'expression de ces sentiments multiples.

La littérature et la vie par MIKHAILOVSKI; (*Ruskoïé Bogatstvo*, mars).— Dans cette chronique mensuelle, l'A. analyse le dernier ouvrage de Tolstoï que nous venons de résumer. Plus d'une fois déjà l'éminent publiciste a fait des critiques acerbes sur les œuvres philosophiques de Tolstoï et il combat encore sa thèse dans la définition qu'il a donné de l'Art. Il s'appuie sur les conclusions des psychiatres français Legrand du Saulle, Despine et Aubry, qui sont unanimes à reconnaître l'effet contagieux des lectures malsaines que présentent les romans boulevardiers et les tragédies de ce genre, en provoquant chez certains

lecteurs ou spectateurs le désir de commettre les mêmes actes de violence, des assassinats, etc.

Cependant selon la définition de Tolstoï toute cette littérature des boulevards doit être considérée comme œuvres d'art. M. M. fait observer que parmi les nombreuses citations d'auteurs, faites d'ailleurs de secondes mains, il a passé outre l'appréciation de l'art par Fechner, *Vorschule der Aesthetik* dont il cite un passage. D'autre part il démontre des contradictions dans la définition de Tolstoï et lui fait le reproche de négliger son style qui reflète en quelque sorte une pensée désordonnée. Et il finit en opposant à la thèse de Tolstoï celle-ci que les œuvres d'art nous donnent précisément la *jouissance* de sentir revivre en nous le sentiment d'autrui exprimé d'une manière saisissante; cette assimilation de l'état d'âme d'une autre personne peut être une jouissance.

INDEX. — *Sept arrestations*, souvenirs du comte SALIAS *(Istoritcheski Wiestnik*, avril et mars). Dans ces *Souvenirs*, l'A. dont la mère était très liée avec Ogareff rapporte plusieurs anecdotes sur celui-ci, de même que sur Herzen et sur Béni. — *La Peur de la mort*, par TOCARSKI (*Voprossy philosophii i psychologuii*, novembre-décembre, 1897). L'A. étudie la psychologie des sensations que l'homme éprouve dans ses moments suprêmes. Il démontre que la peur n'existe plus dès que l'agonie commence réellement. — *Bielinski et Lermontoff à Tchembar*, par ZAKHARINE-IAKOUNINE *(Istoritcheski Wiest wiestnik*, mars). A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Biélinski qui a joué un rôle prépondérant dans la littérature russe, et qui enfin va avoir sa statue, tout le monde s'empresse à apporter un document, un récit, un souvenir inédit sur l'éminent critique dont les écrits marquèrent une époque dans la littérature russe. Une dizaine d'années après sa mort, l'A. avait séjourné pendant quelque temps dans la petite ville de Tchembar où le souvenir du grand publiciste était encore présent à la mémoire de beaucoup de personnes qui l'avaient connu pendant ses rares visites à son frère. — *Comme j'étais décadent*, par VLAD. TIKHONOFF (*wiestnik Evropy*, mars). C'est une critique, spirituellement faite sous une forme d'autobiographie, de la société actuelle qui cherche l'extravagant et qui s'extasie devant tout ce qui lui apparaît incompréhensible et qui par ce vague, voire par l'absence de logique et par l'absurdité même, captive son esprit.

MARIE STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES DE LANGUE ALLEMANDE

La littérature socialiste de la langue allemande a de tout temps été très riche ; même aux époques sombres de la réaction la plus épouvantable, alors que le chancelier de fer s'était donné pour tâche — vainement, il est vrai, — de terrasser la Révolution et le Socialisme, à coups de suppression pour les livres, d'années de prison pour les auteurs, l'énergie, le zèle, l'endurance des propagateurs des idées nouvelles ne se sont jamais un instant ralentis. Sous l'empire des lois antisocialistes, la plupart des publications révolutionnaires voyaient le jour en Suisse, à Zürich surtout, d'autres en Angleterre et en Amérique, et la contrebande socialiste les faisait pénétrer dans les moindres villages du pays proscrit par toutes les frontières à la fois ; mais un grand nombre de ces écrits, ceux surtout d'un caractère plus particulièrement propagandiste, sont devenus aujourd'hui presqu'entièrement introuvables, et c'est grand dommage, au point de vue de l'histoire du développement de la pensée socialiste.

Depuis que le parti socialiste n'est plus soumis en Allemagne à ce régime exceptionnellement brutal que Bismarck avait forgé pour lui, les historiens, les philosophes, les économistes, les sociologues se sont de nouveau mis à l'œuvre dans le pays même et il n'est pas de jour où l'on ne publie l'une ou l'autre contribution importante à l'histoire des hommes ou des doctrines du socialisme ; il n'est pas de pays non plus où ces publications soient plus vivement critiquées, discutées, combattues par les partisans des vieux systèmes, les thuriféraires de l'ordre de choses existant. Nous aurons ainsi l'occasion de parler tour à tour de la *Bibliothek für Soziawissenschaft*, de Leipzig, de l'*Internationale Bibliothek*, de Stuttgart, etc.

Aujourd'hui, nous voulons simplement appeler l'attention sur une collection de publications de science sociale que publie, depuis plusieurs années déjà, à Munich, M. Edouard Fuchs, directeur de l'organe socialiste-humouristique *der süddeutsche Postillon*. Partant de cette idée que, quelques puissent être nos efforts propres, nous vivons du travail des générations disparues et que c'est leur héritage même qui fructifie dans nos mains, Ed. Fuchs a pensé que ce serait faire œuvre utile et méritoire de faire revivre les écrits et les pamphlets des précurseurs, en tant que les publications aient conservé une suffisante importance historique, et de les accompagner, à l'occasion, d'éclaircissements biographiques, bibliographiques, littéraires ou sociaux. L'idée certes est excellente et mérite à tous égards le succès qu'elle a rencontrée jusqu'ici.

La collection qui a nom : *Sammlung gesellschaftswissenschaftlicher Aufsatze* est publiée sous la direction de M. E. Fuchs par M. Ernst, éditeur à Munich. Elle s'ouvre par un travail très intéressant du Dr JOHANNES HUBER qui fut longtemps professeur de philosophie à Munich : *Die Philosophie in der Sozialdemokratie*. M. Ed. Fuchs a été bien inspiré en publiant d'abord cette

étude, où le courant d'idées historico-philosophiques qui ont conduit les créateurs du communisme scientifique, Marx et Engels, à la découverte de la loi du développement de l'histoire, c'est-à-dire de la conception matérialiste de l'histoire, est exposé avec autant d'élégance que de clarté. Ce travail, paru en partie en 1878 dans la fameuse *Gazette générale d'Augsbourg*, avait dû être interrompu, l'auteur, un des derniers épigones de la philosophie hégélienne en Allemagne, ayant exprimé sur les rapports du socialisme et de la nationalité, du socialisme et de la religion, etc., des opinions qui alors paraissaient par trop subversives, même sous la plume d'un philosophe non socialiste. Cette brochure, formant en quelque sorte une introduction générale à toute la série, peut à notre avis et beaucoup mieux que la *Quintessence du Socialisme* de Schaeffle, servir de préparation à l'étude raisonnée des doctrines sociales.

Vorrede zum System der erworbenen Rechte, von FERD. LASSALLE. (Introduction au Système des droits acquis, par FERD. LASSALLE). — Cette magistrale introduction du grand ouvrage de jurisprudence de l'agitateur socialiste, qui tenta de concilier le droit positif et la philosophie du droit, méritait aussi de prendre place dans cette collection, d'autant plus que l'ouvrage lui-même dont Lothaire Bucher a donné une deuxième édition en 1880, est difficilement accessible aux lecteurs ordinaires et que Ed. Bernstein, dans sa belle édition critique des œuvres de Lassalle, n'a lui-même donné que des fragments de cette introduction.

Die Juden als Verbrecher, von Dr H. LUX. (Les Juifs envisagés au point de vue de la criminalité, par le Dr H. Lux). — L'intention de l'auteur n'a pas été, comme il l'affirme du reste lui-même, de faire l'apologie des juifs au détriment des chrétiens, mais de prouver qu'il est on ne peut plus facile d'établir, au moyen des données de la statistique criminelle, exactement le contraire de ce que « prouvent » tous les jours les antisémites. Les « savants » de l'antisémitisme sont d'habiles prestidigitateurs, jonglant avec les chiffres et prostituant tout simplement la statistique. Telle est la conclusion à laquelle arrive l'auteur de cette brochure qui constitue une contribution utile à la *vraie* statistique de la criminalité.

Das Evangelium eines armen Sünders, von W. WEITLING, *mit einem Vorwort*, von ED. FUCHS (L'Evangile d'un pauvre pécheur, par W. Weitling; préface de Ed. Fuchs). — Cet ouvrage du représentant le plus remarquable du socialisme utopique en Allemagne, publié pour la première fois en 1843 à Zurich, a sa place toute marquée ici. Weitling, que l'on a nommé « le premier théoricien du communisme allemand », a exercé pendant longtemps une influence considérable sur les classes ouvrières, notamment en Suisse et dans l'Allemagne du Sud. Il s'était pénétré des idées de Fourier, de Cabet, de Lamennais et allait partout, prêchant et écrivant dans le langage biblique des anabaptistes du XVIe siècle. « Ce n'est plus les mains jointes, la tête inclinée et agenouillé que nous voulons célébrer la Pâque, mais placés à de grandes tables devant l'agneau pascal, prenant gaîment ensemble du vin, du pain, du lait, des pommes de terre, de la viande et du poisson. Nous voulons tous participer aux mêmes jouissances ». Son *Evangile* rappelle en beaucoup d'endroits les *Paroles d'un croyant* de Lamennais. Ses écrits, devenus introuvables, ont une grande importance au point de vue des origines et du développement historique du socialisme en Allemagne; de même que la vie tout entière du pauvre tailleur de Magdebourg et la part prépondérante qu'il prit à la propagande organisée par l'Alliance des Justes (*der Bund der Gerechten*), ils montrent qu'il fut un des agitateurs les mieux doués de notre siècle. On sait que c'est la publication de l'Evangile communiste et les poursuites exercées contre Weitling et ses amis qui donnèrent naissance au fameux *Rapport sur les Communistes* du prof. Bluntschli, rapport dont la vente, encouragée par les communistes eux-mêmes, fit plus pour répandre les nouvelles doctrines que dix années de propagande révolutionnaire. — Ed. Fuchs a fait précéder l'*Evangile* de Weitling d'une notice biographique qui, tout en

étant très intéressante, n'a pas la prétention d'être un travail aussi complet que ceux de Kaler et de Mehring.

Der historiche Materialismus und die Werththeorie, popular dargestellt, von I. STERN. (Le matérialisme historique et la théorie de la valeur; exposition populaire, par I. Stern). — Brochure excellente pour la propagande. Il était assez téméraire, de la part de l'A., d'essayer, en quelques pages, une exposition populaire et scientifique à la fois, de ces deux questions ; nous déclarons cependant qu'il a pleinement réussi à rendre facile la compréhension des idées principales qui ont guidé Marx dans l'élaboration de sa grande œuvre.

Einfluss der Krisen und der Steigerung der Lebensmittelpreise auf das Gesellschaftsleben, von I. S. (Influence des crises et de la hausse du prix des subsistances sur la vie sociale, par I. S.) — Ce travail de statistique est très consciencieusement fait et l'abondance des chiffres examinés et comparés, pour les diverses périodes que l'A. soumet à son analyse, est telle que son étude apparaît, à première vue, comme le résultat d'une investigation sévèrement scientifique. Il n'y a guère de raisonnements abstraits ; par contre, beaucoup de chiffres et ici les chiffres n'ont presque pas besoin de commentaires ; ils racontent eux-mêmes leur douloureuse et mélancolique histoire.

Der hessische Landbote, von GEORGES BUCHNER, *sowie des Verfassers Leben und politisches Wirken*, von Dr ED. DAVID. (Le Messager de campagne hessois, de Georges Büchner ; sa vie et son activité politique, par le Dr Ed. David). — Ce document est l'un des plus intéressants de la préhistoire du socialisme et a de tout temps été reconnu « comme le premier pamphlet socialiste allemand. » Georges Büchner, qui est aussi l'auteur du drame révolutionnaire célèbre : *La mort de Danton*, entreprit, par son pamphlet, d'éclairer les paysans hessois sur leur misérable condition, et les excita en même temps et violemment à la lutte ouverte contre leurs oppresseurs. Cette publication, faite en 1834 dans une imprimerie clandestine d'Offenbach, donna lieu pendant plusieurs années à des poursuites criminelles contre tous « les amis de la liberté », comme on appelait alors les démocrates, entr'autres contre Fréd. Weidig, qui avait été le collaborateur de Büchner et qui fut, de tous, le plus impitoyablement et le plus cruellement traité. Il finit du reste par se tuer dans sa prison. Le Dr David trace un tableau très vivant des conditions politiques et sociales de la Hesse à cette époque, dans leurs rapports avec les événements considérables qui se déroulaient alors en France et en Allemagne. Il donne également plusieurs lettres inédites du brillant poète, enlevé tout jeune encore aux lettres allemandes, nous montrant qu'il a bien réellement été un vrai précurseur du mouvement socialiste actuel.

Die Menschheit wie sie ist und wie sie sein sollte, von W. WEITLING. (L'humanité, ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être, par W. Weitling). — Ed. Fuchs a bien fait de reproduire aussi ce travail — autrement introuvable — du père du communisme allemand, dans lequel il proclame que l'égalité absolue ne peut être établie que par la destruction de l'organisation actuelle de l'Etat. Elle n'admet qu'une administration, dit-il, et pas de gouvernement... « Dès l'instant, dit-il encore, où l'homme libre ne peut plus occuper une part du sol, la propriété a cessé d'être un droit ; elle est devenue une injustice criante, la source du dénuement et de la misère des masses. Ouvrez vos prisons et dites à ceux que vous y tenez enfermés : vous ne saviez pas plus que nous ce que c'est que la propriété ; unissons nos efforts pour abattre ces murs, ces barrières, afin que nous cessions de nous haïr et que nous puissions enfin vivre en frères. » Cet écrit a paru pour la première fois en 1838 et a été composé à Paris, par ordre de l'« Alliance des Justes. » Les socialistes allemands, habitant le faubourg Antoine, l'imprimèrent clandestinement, au prix des plus grands sacrifices.

Dans la même collection, se trouve encore *Der Socialismus, Rückblick auf das Alterthum* (le Socialisme dans l'antiquité) du prof. JOH. HUBER ; la première traduction allemande complète de l'*Utopie*, de THOMAS MORUS, par le Dr Ignace Wessely, avec une introduction d'Edouard Fuchs, la bibliographie de

toutes les éditions et traductions faites jusqu'à ce jour, les lettres des contemporains et les illustrations de Hans et Ambroise Holbein. Enfin, on nous annonce l'apparition prochaine de la *Cité du Soleil* de Campanella, la *Loi de la Liberté* de Gérard Winstanley (1651), des œuvres principales de Cabet, l'*Icarie*, la *Profession de foi communiste*, etc., etc.

VICTOR DAVE.

LIVRES DE LANGUE ANGLAISE

The dynamics of Religion, par M. W. WISEMAN, vol. in-8 ; XIV-340 pages ; 7 sh. 6; The university Press, éditeur; London 1898. — L'ouvrage de M. W. répond bien au sous-titre : « Essai d'histoire de la culture anglaise. » C'est en effet l'historique de l'évolution de la pensée religieuse et de la pensée libre en Angleterre depuis la Réforme jusqu'à nos jours, exposé avec clarté et précision. Des trois parties du volume, la première est consacrée à l'histoire de la Réforme. L'histoire politique du mouvement est traitée à fond, le personnage de Henri VIII s'y trouve étudié avec un soin extrême, le rôle prépondérant qu'il joua est bien exposé. La seconde partie du volume traite du mouvement déiste, depuis les commencements de la « phase d'athéisme » suivie d'une réaction, jusqu'à Butler. Elle comprend des chapitres consacrés aux premiers déistes, à « l'hérésie de Locke et de Newton », à Bentley et à Anthony Collins. La troisième partie est intitulée « la Pensée moderne. » Le mouvement de la « Broad Church », suivi d'une réaction, le Tractarianisme, y est traité avec beaucoup de netteté. C'est ensuite l'évolution vers la pensée libre se dessinant dans l'Eglise anglicane même, puis un chapitre consacré au mouvement rationaliste proprement dit. Les conclusions de M. Wiseman envisagent trois questions pour l'avenir. La propagande rationaliste pourra-t-elle éventuellement triompher en Angleterre, à la fois de l'Eglise établie et des sectes indépendantes, comprises sous le nom de Dissenters ? D'autre part, quel sera le rôle, au point de vue de la conservation du pouvoir ecclésiastique, de la High Church, dont l'influence actuelle date du fameux « Oxford movement »? Enfin est-il convenable que le clergé s'éclaire un jour suffisamment au point de vue intellectuel et moral, pour que l'église, même, contribue au progrès social ? M. W. conclut avec raison en constatant que l'affaiblissement de l'influence de l'Eglise sur l'opinion publique en Angleterre est graduel mais persistant. Il me parait, toutefois, que l'A. fait bon marché un peu prématurément du redoutable mouvement High Church.

Affirmations, par HAVELOCK ELLIS; vol in-8; x-248 pages; 6 sh.; Walter Scott éditeur; London 1898. — M. H. E. a réuni en volume cinq essais importants, études sur Nietszche, Casanova, Zola, Huysmans et St-François d'Assises. L'ouvrage est d'une portée considérable, il remue des idées d'un intérêt capital et appartient par là aussi bien à la philosophie qu'à la critique littéraire et psychologique. Ce n'est pas qu'on y trouve un système ou une doctrine à approuver ou à combattre. Mais la critique littéraire de M. E., qui est une critique d'hommes et de caractères, stimule par l'étude d'individualités fortes conduite avec une grande sûreté de vue et beaucoup de pénétration. *Affirmations* ne vise, dit la préface, qu'à stimuler un ou deux esprits jusqu'à penser et à exprimer leurs propres affirmations. Dans tous les cas, le livre, comme cet autre volume de M. E., *The new Spirit*, est de ceux qui attirent. Ce n'est pas de la « littérature d'art » qu'il traite, mais de la « littérature de vie. » Celle-là ne demande guère de critique, surtout de critique morale, et l'œuvre est distincte de l'homme. Mais la vie telle qu'elle s'est exprimée dans la littérature, ne saurait trop se discuter, et c'est là la critique littéraire de M. E. Les études sur Nietszche, sur Casanova, sur St-François, s'inspirent bien plutôt des hommes que de leurs œuvres. L'attirance que pour tout esprit qui pense doit avoir une individualité forte et profonde, indépendamment de toute idée, de toute opinion, a manifestement poussé M. E. à étudier toute nature riche partout où il l'a vue, chez un philosophe, chez un saint, chez un grand aventurier. Une critique plus particulièrement littéraire

prédomine dans les essais dont J. K. Huysmans et Emile Zola sont l'objet. Je pense qu'on n'a guère écrit rien de plus vrai au sujet de l'œuvre de M. Zola que l'étude de M. E.

Humanitarian Essays; vol. in-18; William Reeves, éditeur, Londres, 1898. — La Humanitarian League publie un volume d'essais, intéressant à divers points de vue l'œuvre féconde qu'elle poursuit, qui fait suite aux deux premiers volumes de la série intitulée « Cruautés de la civilisation » consacrés à l'exposé des revendications poursuivies par le mouvement humanitariste, à une étude de la loi criminelle anglaise, à la question de la vivisection et des sports, la chasse, la chasse à courre, et à celle des traitements infligés aux bêtes de somme et au bétail. Ce troisième volume débute avec une étude intéressante de Maurice Adams consacrée au Sweating system. Mme Hypatia Bradlaugh Bonner s'élève avec force contre la redoutable réaction qui gagne du terrain actuellement dans l'opinion publique en Angleterre, en faveur d'un retour à un système pénitentiaire encore plus barbare que celui qui existe de nos jours, à l'application de la peine du fouet par exemple. L'essai intitulé « L'ombre du sabre », par G. W. Foote, traite d'actualité, du militarisme et de la guerre. Harry Roberts réclame l'intervention de l'Etat dans l'administration des hôpitaux de l'Angleterre — on sait que ceux-ci sont des entreprises uniquement privées, soutenues par dons et legs privés et dirigé par des conseils d'administration indépendants — où les abus, tels que l'expérimentation faite sur des malades, avec ou sans leur consentement, sont nombreux. Joseph Collinson traite de la question controversée du vaccin obligatoire. Henry S. Salt parle en faveur du végétarianisme à tous les points de vue. Le dernier essai est un appel qui, s'il était entendu, serait d'une portée et d'une utilité capitale, au personnel enseignant, l'exhortant à ne pas laisser entièrement de côté le sentiment d'humanité dans leur enseignement et d'encourager un peu moins le manque de respect envers les animaux aussi bien que les hommes, la brutalité, l'instinct guerrier. Ce seraient là les vraies humanités — literae humaniores, comme est intitulé l'article. Le volume est plein de documents, de faits et de statistiques, dont manquent parfois les publications de propagande.

INDEX. — *The Priest and the actress* par ETHEL WALKER; vol. in-18 de 100 pages; *An Afternoon Ride, par* ANNE PAGE; vol. in-18 de 97 pages; *The Diamond Shoe Buckles*, par MARY ALBERT; vol. in-18 de 112 pages; *The Crime of Vivian Carr*, par C. GORDON WINTER; vol. in-18 de 87 pages; The Roxburghe Press, Londres, 1898. — Sous le titre « The Roxburghe Romances » se publie une série de petits volumes, bien imprimés, sur bon papier et d'un format commode, contes, nouvelles, romans courts, aux prix de six pence en général. Le meilleur jusqu'ici est le volume de contes de Miss Walker, où se trouve une assez grande vivacité de style, et même un sens de la vie assez artiste. Ce sont des « Idylles de Seven Dials, » quartier misérable au cœur de Londres. Il y a un certain talent dans les trois autres volumes qui ont au moins le mérite de manquer de fausse sentimentalité. — *Rays from the Starry host*, par LUCUS A NON LUCENDO; Vol. in-18; 366-X pages; 5 sh; Roxburghe press éditeur; Volume de vers célébrant jour par jour les saints et les fêtes du calendrier, vers non sans mérite d'une inspiration sincère, souvent d'une belle facture. Mais l'ensemble en est bien fatigant à lire. — *Gladys in Grammarland* par A. M. ALLEN; vol. in-4, 47 pages; Roxburghe press éditeur. Assez amusant livre d'enfants, rêve de petite fille qui se trouve transportée au pays de la grammaire, assiste à une bataille entre les verbes et les substantifs, et en revient très forte en syntaxe, visiblement inspirée du merveilleux Alice in Wonderland de Lewis Caroll. Illustrations spirituelles assez réussies de Claudine. — *Pickwickian Manners and Customs*, par PERCY FITZGERALD, éditeur; vol. in-18; 128 pages; 3 sh. 6; Roxburghe Press; Causerie agréable à propos de Pickwick, des mœurs dépeintes par Dickens, bibliographie utile des états des illustrations dans les éditions successives du livre par Seymour, par « Phiz » (H. K. Browne) etc., illustrations qui par le caractère et l'humeur font corps avec l'œuvre. La même maison annonce une nouvelle édition des œuvres de Dickens en 16 vols à 4 fr. 35 c. chacun avec fac-similes des illustrations originales.

LAURENCE JERROLD.

LIVRES DE LANGUE FRANÇAISE

L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique, par ELISÉE RECLUS; vol. in-18, 296 pages, 3 fr. 50; P. V. Stock, éditeur; Paris 1898.— L'œuvre de M. R. est, sans contredit, une contribution importante à l'étude des Sociétés. C'est une vue plus consciente de l'histoire qui nous sera précieuse; appliquée aux études sociologiques nous pensons qu'elle donnera les meilleurs résultats. Elle n'exclue pas le matérialisme économique; au contraire, nous estimons que les deux théories se nécessitent l'une l'autre. L'évolution, dit M. R., « est le mouvement infini de tout ce qui existe, la transformation incessante de l'univers et de toutes ses parties depuis les origines éternelles et pendant l'infini des âges... la révolution implique des changements plus ou moins brusques, dans les faits. » La révolution succède naturellement à l'évolution, ce sont deux stades différents d'un même phénomène. Et l'A. à l'appui de cette thèse cite des exemples qu'il prend dans la physique, la chimie et la biologie, la démonstration est convaincante. Ce que l'on observe en biologie, peut être observé en sociologie : « Quand les anciens cadres, les formes trop limitées de l'organisme, sont devenus insuffisants, la vie se déplace pour se réaliser en une formation nouvelle. » C'est la révolution conséquence fatale de l'évolution. Les révolutions ne sont pas toujours progressives, elles sont quelquefois régressives; celles-ci tendent vers la mort, celles-là vers la vie, vers un plus grand épanouissement de vie collective et individuelle. D'autres sont instinctives, d'autres sont conscientes et réfléchies.

Les révolutions aujourd'hui sont de moins en moins instinctives. Le champ de la conscience humaine s'est élargi et il en est résulté une lutte consciente, réfléchie, méthodique et sûre. C'est ce que nous pouvons constater dans l'état social actuel : l'évolution s'accomplit lentement, les institutions minées systématiquement par une lutte incessante ne seront bientôt plus assez fortes pour sauvegarder les intérêts des oppresseurs. La conciliation entre les deux forces qui sont en lutte aujourd'hui est impossible, les intérêts étant diamétralement opposés. L'évolution se poursuivra donc jusqu'au jour où les deux forces se trouveront en face l'une de l'autre, en un conflit dont l'issue sera fatale à l'une d'elles. Ce sera la révolution. Cet instant ne saurait tarder car, c'est l'intime conviction de l'A., l'évolution est faite et le conflit proche.

Tel est dans ses grandes lignes le livre de notre illustre collaborateur. Nous avons déjà parlé de son utilité au point de vue scientifique, ajoutons qu'il aura, à notre avis, une autre utilité. Il détruira en partie, croyons-nous, la croyance qu'ont certains en un bouleversement qui changerait totalement l'état social, la croyance en la panacée-révolution. Il n'était pas inutile de critiquer cette foi qui avait fait s'enfermer quelques révolutionnaires dans une nouvelle dogmatique.

Moines et Ascètes Indiens, par le Marquis DE LA MAZELLIÈRE, vol. in-18 de II. 304 pages ; 4 fr. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, Paris, 1898. — L'A qui a voyagé pendant trois ans dans les Indes retrace d'une façon pittoresque les origines du Bouddhisme et la formation de l'Eglise Bouddhiste Il fait l'historique de Gautama Bouddha, mais il nous semble que, pour cet historique, l'A. a trop emprunté aux récits merveilleux ; ce n'est pas le véritable Gautama qui nous est montré, c'est un Gautama à la fois homme, moine et dieu. Il convient de comparer la version de l'A. avec celle donnée par notre collaborateur Elisée Reclus dans le n° 2 de *l'Humanité Nouvelle*. Cette réserve peut s'appliquer à toutes les parties du livre de M. de la Mazellière, par compensation l'A. nous a fourni une quantité de documents intéressants pour la psychologie de l'époque. Nous avons pu constater que les moines bouddhistes étaient vraiment très profonds. Témoins ces passages : « le moi n'est qu'une appellation conventionnelle qui désigne la réunion des Skandhas (éléments, organes des sens, sensations, idées, potentialités). » (p. 100). « L'homme que nous voyons aujourd'hui est-il l'enfant

qui jouait autrefois ? le nourrisson ? l'embryon ? le germe ?... Ainsi les éléments de l'être se succèdent si rapidement qu'ils semblent composer un seul être. » (P. 101-102). Cette dernière pensée n'a guère été mieux exprimée de nos jours; elle fait le thème d'un livre paru récemment, *l'Individualité et l'Erreur Individualiste*, par M. Le Dantec.

D'autres documents recueillis par l'A. nous prouvent que toutes les églises ont employé les mêmes moyens pour exhorter les pauvres à la résignation. Citons entre autres : « quelques fleurs données par un pauvre remplissaient le Pâtra, et les riches ne pouvaient le remplir avec tous leurs présents... (p. 122).... Des peintures représentent des scènes tirées de la vie du Bouddha... prêchant aux Cudras, aux Candâlas... Les pauvres, voyant toujours le maître au milieu des pauvres, se plaignaient moins de leur misère qui leur semblait moins dure. » (pp. 134-135). On retrouve le même esprit dans l'Evangile notamment dans : Mathieu. VI, 13-25, 31-34. XIX, 24. Il est à regretter que l'A. ne nous ait pas donné de documents sur les Cheetys, fidèles observateurs de la doctrine du Maître, qui n'exercent aucun métier productif, mais qui, devenus prêteurs, usuriers, attirent à eux le produit du travail de leurs débiteurs. Il est aussi à regretter que M. de la Mazellière n'ait pas mis en lumière les causes sociales du Bouddhisme ; l'A. a été trop descriptif, il n'a pas assez approfondi. Mais, comme il le dit lui-même, il a voulu faire œuvre de voyageur, non de savant. C'est à ce titre que son livre sera intéressant à consulter.

Le Régime socialiste, par G. RENARD. volume in-18 de 186 pages, 2 fr. 50. Félix Alcan, éditeur, Paris, 1898. — M. R. a entrepris de montrer le fonctionnement et le développement des rouages des futures sociétés socialistes. Nous doutons fort que cet essai satisfasse complètement les esprits positifs, car M. R. n'a guère tenu compte des données scientifiques. A preuve : l'emploi véritablement abusif du mot *Société*. Ce mot apparaît jusque dans des titres de chapitres où il joue,nous ne savons quel rôle. Nous nous demanderons longtemps ce que signifie : *Part des individus et de la société*, ou bien encore, *les fonctions de la société*, la société n'étant pas, à ce que nous sachions, une personnalité agissante, consciente, pensante. Elle est une notion, une spéculation de l'esprit humain aussi vague, aussi floue et imprécise que l'hypothèse Dieu. M. R. n'est pas plus précis dans son exposé du régime politique socialiste ; il a des phrases qui ne sont pas d'une très grande clarté. Telles : « En matière économique, la proportion est inverse. Il sied de faire la plus grosse part à la collectivité, la plus petite, à l'individu ». (p. 19). « Tout individu a un droit égal d'accès aux moyens de développement physique, intellectuel et moral qui existent dans la société où il est né. » (p. 29). C'est encore la même imprécision dans les termes : collectivité, droit. M. R. est plus clair dans la deuxième partie de son livre : l'organisation économique. L'A. dit avec justesse que : « l'on peut soutenir qu'en général, décentralisation politique et centralisation économique, choses qui ne sont nullement contradictoires, répondent aux besoins de la civilisation contemporaine. » (p. 106).

Nous signalerons une théorie de la valeur qui nous paraît exacte : « ... la valeur n'a rien d'absolu, elle est un rapport entre deux quantités variables : *l'intensité du désir éprouvé* et *la somme du travail nécessaire à le satisfaire.* » (p. 155).

Mais M. R. concluant retombe dans la spéculation sur l'avenir. Il croit que l'évolution peut suivre le tracé méthodique des théoriciens. C'est là, pensons-nous, une erreur profonde.

G. GRESSENT.

Les parures préhistoriques et antiques en grains d'enfilage et les colliers talismans celto-armoricains par AVENEAU DE LA GRANCIÈRE ; vol. in-8 de 176 pages ; 2 planches en couleur ; 20 planches en noir ; Ernest Leroux éditeur ; Paris 1897. — Ce livre, précédé d'un aperçu sur les temps préhistoriques, est dû à un archéologue breton. Il traite spécialement des colliers antiques qui se sont maintenus jusqu'à nos jours chez les bretons continentaux. Toute la partie des-

criptive est d'une exacte précision, mais les considérations scientifiques et philosophiques laissent un peu à désirer. L'A. est un catholique pratiquant, ce ne peut donc être un scientiste en ce qui concerne le préhistorique. Le volume est une contribution à l'histoire de la parure et de la religiosité humaine à la condition de n'en user que comme document.

Les origines des Troisièmes Chrétiens par HIPPOLYTE RODRIGUES; vol. in-4 de 175 pages; 7 fr. 50; Calmann Lévy, éditeur; Paris 1897. — Ce volume de format si grand forme à peine une brochure composée de 100 pages de l'*Humanité Nouvelle*. Aussi le lit-on sans fatigue même lorsqu'on a les yeux faibles. L'ouvrage est divisé en quatre parties et chaque partie en grand nombre de chapitres fort courts. La thèse soutenue par l'A., est que le christianisme à partir de Constantin s'est paganisé de plus en plus. Elle semble juste. La quatrième partie (p. 87 à 166) seulement est vraiment intéressante. Elle est relative aux chrétiens de Constantin, montrant cette paganisation progressive par l'examen des symboles adoptés ou altérés depuis cette époque.

Histoire des Corporations de métiers par ETIENNE MARTIN SAINT LÉON; vol. in-8 de x-671 pages; 8 fr.; Paris 1897; Guillaumin et Cie éditeurs. — Cet ouvrage est très étudié et donne des renseignements très complets sur l'organisation du travail à diverses époques de notre histoire. Il suit l'évolution de cette organisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le but de l'auteur était triple : Retracer l'histoire des corporations françaises jusqu'à leur suppression par la loi du 17 mars 1791; étudier l'évolution de l'idée corporative depuis cette époque jusqu'à la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels; examiner à quelles conditions l'organisation corporative ou syndicale du travail pourrait contribuer au rapprochement des classes et au rétablissement de la paix sociale.

Cette *Histoire des Corporations de métiers* est divisée en livres. Le premier est consacré à la recherche des origines des corporations. Il fouille pour cela et utilise les documents les plus divers concernant la Grèce, Rome, la Gaule, la Germanie, etc. L'influence des groupements à ces époques sur les corporations qui se forment et se développent au XIe et XIIe siècle est étudiée avec soin. Le livre II est consacré à l'histoire des corporations au XIIIe siècle, époque à laquelle furent codifiés les statuts de telle sorte qu'ils se maintinrent jusqu'en 1791. L'auteur examine en détail les droits et les devoirs des apprentis compagnons et maîtres, les conditions du travail, les salaires, etc. Ce livre est le plus attrayant de tout le volume car il renferme de jolis détails historiques sur maintes corporations particulières. Le livre III va de 1328 à 1461, période pendant laquelle les corporations jouent un important rôle politique; les péripéties de la lutte, et plus encore les modifications, les transformations des groupements sont minutieusement étudiés. Le livre IV va de 1461 à 1610 et durant tout ce temps la monarchie peu à peu met la main sur les corporations qui deviennent avec Henri III, institution d'Etat. L'esprit, la nature des corporations s'est insensiblement modifiée car les conditions économiques et politiques ont varié. La solidarité est moindre, la concurrence croit. Dans le livre V, nous assistons au développement de ces variations, à l'étatisation de plus en plus effective des corporations. L'auteur examine avec le plus grand soin leur situation à la fin du XVIIIe siècle. Le livre VI conduit les corporations de 1715 à leur disparition. Des faits ressortent l'antagonisme de ces groupements avec les conditions et les besoins de l'époque, d'où résultait nécessairement leur suppression. Dans le livre VII, l'auteur étudie l'évolution de l'idée corporative au XIXe siècle, chapitre fort intéressant et très suggestif. M. E. M. S. L. commente la loi de 1884 article par article et disserte sur les modifications qui furent ou proposées ou acceptées. Une partie de ce livre est consacré à l'examen critique de l'opinion des écoles libérale, socialiste et catholique sur les corporations. L'auteur donne ensuite sa propre recette pour résoudre la crise sociale actuelle. Très étatiste, il veut rendre les corporations obligatoires et indique diverses autres mesures législatives à prendre. L'ouvrage se termine par un appel

aux classes privilégiées qui doivent prêter l'oreille aux réclamations des prolétaires.

L'œuvre de M. M. S. L. a le grand mérite de nous faire bien connaître les corporations de métiers, de les faire revivre sous les yeux du lecteur lui fournissant les renseignements les plus précis. Par contre l'auteur s'est borné à la France, il n'a rien dit des corporations en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, en Espagne ; il a laissé dans l'ombre les causes profondes de l'évolution des corporations, de leur décadence, de leur ruine. Son œuvre manque d'envergure, de larges vues d'ensemble. Les changements économiques, les transformations industrielles changent nécessairement les conditions du travail et des ouvriers. Il serait aussi facile de montrer que les remèdes proposés par M. M. S. L. ne conduisent à rien ; mais cette critique nous entraînerait trop loin. L'avenir du prolétariat est dans le syndicat purement professionnel, uni avec les autres syndicats de même profession d'une part dans la région, dans le pays et enfin dans le monde entier ; uni d'autre part avec les syndicats des diverses professions dans une même ville, puis dans une même région et ainsi de suite. Les syndicats ne sont pas la revie des corporations ; ils ont des analogies certes, mais ils s'en différencient. Alliés avec des coopératives et empreints de l'idée mutualiste, le syndicat est destiné à triompher de tous les obstacles, dans tous les pays.

La peinture française du IXe siècle à la fin du XVIe par PAUL MANTZ ; vol. petit in-8 de 288 pages, 123 figures ; 3 fr. 50 ; Société française d'édition d'art ; Paris sans date (1898). — Faisant partie de la bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, cet ouvrage est une œuvre didactique d'une lecture aisée, instructive autant qu'attrayante. L'a. était d'une absolue compétence pour écrire ce livre ; il venait de l'achever quand la mort l'enleva. Un peintre de talent, M. Luc Olivier Merson a fait précéder ce volume d'une savante introduction. Il doit terminer l'œuvre en étudiant la peinture française aux XVIIe et XVIIIe siècles. S'adressant aux étudiants des beaux-arts, le livre renferme des études fouillées sur les peintres, sur leurs principales œuvres souvent reproduites en des gravures fort bien venues. Quoique destiné à l'enseignement des peintres, des sculpteurs, des architectes, cet ouvrage sera lu avec fruit par le grand public. L'histoire de l'art est un complément indispensable de l'histoire politique, sociale, car elle est l'histoire d'un fragment de vie de l'humanité. A ce titre donc l'œuvre de M. P. Mantz intéresse le sociologue et l'historien.

La Cour d'Assises par JEAN CRUPPI ; vol. in-18 de 337 pages ; 3 fr. 50 ; Calmann Lévy, éditeur ; Paris 1898. — M. C. est magistrat ; il fut procureur général. De cette situation sociale, il résulte que les critiques faites par M. C. ont une grande valeur, une haute portée. Il connaît à fond ce dont il parle, et quand il signale des défauts, on peut le croire. Par esprit de corps, il serait plutôt disposé, consciemment ou inconsciemment, à les céler ces défauts. D'ailleurs, les crimes de notre justice sont très nombreux. L'A. montre les plus importants et il le fait avec une sincérité, une netteté, une clarté qui méritent des éloges. Souventes fois, l'auteur prend comme terme de comparaison la justice anglaise qu'il estime moins imparfaite que la justice française. M. C. expose d'abord en sept chapitres le fonctionnement de la Cour d'Assises (président, jury, témoins, avocats) avec une légère digression sur la loi sur la presse. Il termine en indiquant dans chaque chapitre les réformes à faire pour améliorer la justice. Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que ces réformes seraient en effet très bonnes, mais elles laisseraient encore beaucoup à reformer. Nous ne voulons point exposer ici ce qui resterait à faire après l'exécution des réformes de M. C.; il faudrait un livre entier pour cela. *La Cour d'Assises* est une œuvre qui fait honneur à son auteur et qui sera utile à tous ceux qui la liront, car il est utile de connaître un des rouages de nos sociétés contemporaines. A. HAMON.

Le coopératisme devant les écoles sociales, par A. D. BANCEL; vol. in-16 de 111-119 pages; 1 fr. 50; Biblioth. artistique et littéraire; Paris 1897. — M. B. passe en revue dans son ouvrage les différents modes du coopératisme: participation aux bénéfices; coopératives de production; de consommation ; de production

et de consommation. Sur chacun de ces modes, il interroge les différentes écoles sociales. Il nous donne leurs réponses, nous en démontre la logique et souvent aussi l'illogisme; puis en quelques pages finales, il nous livre sa propre appréciation. Le coopératisme (surtout lorsqu'il s'agit des coopératives de production) est un moyen d'endormir les revendications et les rancunes des ouvriers en leur suggérant l'idée qu'ils deviennent capitalistes. Mais toutefois les coopératives peuvent apporter quelques soulagements au sort des travailleurs et pour cela elles ne doivent pas être condamnées. Au reste, on peut prévoir que bien dirigées (c'est-à-dire si l'intérêt immédiat ne cache pas le but final), elles peuvent aider les prolétaires à la conquête économique et pacifique du monde. Elles peuvent par une entente internationale faire cesser la concurrence économique qui est la cause plus ou moins directe, plus ou moins évidente de toutes les guerres. Et l'A., dans une vision large de l'avenir, entrevoit la cessation des guerres, la suppression des armées, l'intérêt de tous devenu la loi générale de l'humanité.

Le problème de la dépopulation par le Dr J. Bertillon ; brochure in-16 de 79 pages; Colin, éditeur; Paris 1897. — L'A. expose d'abord la situation actuelle de la France au point de vue de la population et les conséquences que fait naître une situation aussi déplorable : conséquences militaires, économiques politiques. M. B. recherche ensuite les causes de cet abaissement inexorable de notre natalité : l'ambition du père pour ses enfants lui paraît être la vraie source du mal. Puis enfin il expose les différents remèdes : il croit à l'efficacité d'un impôt sur les familles sans enfants et sur les célibataires. Pour être dispensée de cet impôt, chaque famille devrait élever 3 enfants au moins. L'A propose encore des réformes dans les lois de succession, dans la durée du service militaire. — Mais ces mesures nous paraissent bien faibles : le véritable remède n'est pas dans la contrainte. Nous pensons au contraire, quoiqu'en dise l'A., que d'autres réformes, en particulier celles que proposent les féministes et les socialistes, seraient d'une efficacité plus grande. G. Charlier.

Sociologie et politique par L. Gumplowicz, 1 vol. in-8 de 302 pages, Giard et Brière, éditeurs, Paris, 1898. — Le traducteur aurait bien fait de supprimer la partie consacrée à la politique, puisqu'il a cru devoir faire des réserves très grosses, signaler les appréciations de l'A. sur la Russie comme *iniques* et excuser le professeur autrichien auprès des admirateurs de l'alliance Franco-Russe. La quatrième partie (consacrée à la littérature sociologique récente) est fort incomplète; des ouvrages de premier ordre, comme celui de M. Stammler, sont passés sous silence; quant aux socialistes, l'A. semble les ignorer systématiquement; il fait seulement allusion à la communication du professeur E. Ferri au deuxième congrès de l'Institut de sociologie sur « *sociologie et socialisme* ». Les deux premiers livres ont pour objet de démontrer que la sociologie a un champ d'action à part, qu'elle doit vivre en dehors des disciplines connues, histoire, statistique, économie politique, ethnologie, philosophie du droit, histoire de la civilisation. Cette démonstration est bien conduite; mais il faut observer qu'elle manquerait complètement de valeur si le lecteur n'admettait pas dans son intégrité le système spécial de M. G., sa théorie des luttes de groupes et de l'exploitation sociale: ce système est exposé, dans la troisième partie, d'une manière sommaire, sous forme d'un programme détaillé. Je ne discuterai pas les idées si ingénieuses de l'A., à propos d'une publication de ce genre, qui n'a pas toute l'ampleur d'un livre doctrinal, mais je crois utile d'appeler l'attention sur trois thèses que M. G., combat avec force: 1° les sociétés sont des *êtres*, susceptibles d'être étudiés comme les êtres organisés; 2° l'évolution est nécessairement une marche vers le bonheur de l'humanité; 3° la sélection darwinienne des plus aptes s'applique aux luttes individuelles dans les sociétés. G. Sorel.

Dans la Paix du Soir par Pierre Courtois; vol., in-12; 3 fr. 50., Perrin et Cie éditeurs, Paris 1897. — Ce livre contient trop de pièces. M. C., comme beaucoup de jeunes poètes, n'a pas été assez difficile pour lui-même. Il y a dans la *Paix du Soir* quelques poésies que l'on pourrait supprimer, au grand avantage du lecteur et surtout de l'auteur; car, sans prouver une bien nette personnalité,

celui-ci se montre poète de talent dans de beaux sonnets héroïques, d'une inspiration trop parnassienne peut-être, dans « Les guerriers » et dans de courtes pièces en vers de huit pieds comme « Les maisons sur la grand'route. »

Cantique de Spectres par EDGAR BAES; vol. in-12 2 fr.; Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles 1897. — Un titre aussi bizarre que le livre fait de poésies un peu faibles et de proses imagées, d'une profonde philosophie. Trop de mots inordinaires s'y rencontrent, qui ne peuvent que dérouter le lecteur le mieux intentionné. Mais M. Ed. B, tente d'élever notre esprit vers des concepts de beauté et de justice plus admirables que les buts égoïstes vers lesquels s'efforce l'ignorance du peuple et de cela nous devons féliciter le courageux écrivain.

Le Roman d'un pauvre jeune homme par LÉON SOUGUENET; vol. in-8, 2 fr., édition de *La Lutte*; Bruxelles 1897. — La couverture d'un macabre ridicule du livre de M. L. S., nous avait mal préparé à la lecture de ses vers, à tort, car la plupart sont bien frappés et révèlent un poète d'original talent. C'est une piécette assez drôle comprenant huit tableaux, pour ombres et marionnettes, où sont exprimées de louables idées.

Les Bacchis par STÉFANE POL; vol. in-18, 1 fr. 25: Société libre d'édition des gens de lettres. Paris 1897. — Était-il bien utile de tirer de l'oubli (je suis bien flatteur pour M. S. P.) cette pièce assez peu curieuse de Plaute ? Il eut fallu du moins lui laisser sa saveur particulière et ne pas tenter — comme l'auteur s'en vante — de la « rendre accessible au public contemporain » ; car le public, ayant alors le droit de juger cette comédie antique d'après ses goûts actuels, la trouvera d'une pauvreté d'action et d'un comique vraiment lamentables.

Les contes de la Bosnie par M. COLONNA ; vol. in-18°; 3 fr. 50; Per Lamm éditeur. Paris 1898. — C'est un curieux recueil de contes bosniaques que nous offre aujourdlhui M. C., qui en auteur et en traducteur habile a su conserver à son livre les expressions imagées du style oriental et la grâce des légendes de ce petit pays très ignoré où les mœurs et les coutumes gardent un charme étrange et sensuel, et vous font ressouvenir à quelque récit des Mille et une nuits. — Illustrations de Léopold Braun.

Mariage américain par RENÉ FATH ; vol. in-18° 3 fr. 50 ; Plon et Nourrit éditeurs ; Paris 1898.— Aimez-vous le roman tiède, très moral, comme en demandent les directeurs de journaux de mode et autres gazettes de famille ? M. R. F. nous donne tout cela en son livre, où une jeune Yankee, outrageusement riche, simule la pauvreté afin d'être épousée par amour. Inutile de dire qu'une fois le solennel « oui » prononcé, tout se découvre, et le pauvre mari, ou plutôt le mari pauvre, se voit affligé de beaucoup de mille livres de rente ! La toile tombe sur son bonheur. Amen !

Histoires pénales par HENRI ALLAIS ; vol. in-18° 3 fr. 50 ; Calmann Lévy éditeur ; Paris 1898. — Les anecdotes judiciaires les plus bizarres, les erreurs terribles de Dame Thémis, les dispositions contradictoires d'experts, ce qui nous reporte, malgré nous, à un récent procès au retentissement énorme, tout cela nous est présenté finement et de façon mordante en une série de nouvelles par M. H. A. dans ce volume que le lecteur parcourra avec un intérêt fait de curiosité et quelquefois d'émotion. ALBERT LANTOINE.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. — *Le jardin d'où l'on voit la vie*, par MARC LAFARGUE ; brochure, 80 pages : Bibliothèque de l'*Effort*, Toulouse ; vers écrits en des jours de souffrance morale. L'A. fait d'abord un retour vers ses premières années ; puis, le besoin de vie et de santé le pousse sur des routes meilleures. Et c'est quand il est écrit sous cette dernière inspiration que le poétique jardin nous paraît atteindre le maximum d'intensité artistique. — *Le Féminisme, ses origines et son avenir*, par AUGUSTE FABRE ; brochure in-4° ; 71 pages ; 1 fr. ; Bureaux de l'*Emancipation* ; Nimes ; l'A. de cette substantielle brochure examine les origines du Féminisme. Il donne une statistique des groupes et organes du mouvement actuel et il examine les trois points principaux du programme féministe : 1° réformes économiques ; 2° civiles ; 3° politiques. Dans la troisième partie, M. s'occupe longuement de la Femme électeur à travers les âges et les divers pays. Ceux que la question intéresse trouveront là de précieux documents. — *Le loge-*

ment et l'alimentation populaires, par Ernest Brelay; brochure in-8; 63 pages; Guillaumin éditeur, Paris; l'A. étudie les Building societies en Amérique, en Suisse, en France. Il reconnait que les maisons construites par les *Building Societies* ne sont pas toujours abordables par la classe ouvrière, et il leur préfère avec raison, le système de location dans des maisons à étages, bâties selon les règles de l'hygiène. Il insiste tout particulièrement sur la Société anonyme de logements économiques et d'alimentation fondée à Lyon, par M. F. Mangini. Cette société rend de grands services aux travailleurs lyonnais, tout en rapportant d'honnêtes intérêts à ses actionnaires. Les capitaux pourraient être plus mal utilisés ailleurs que là. — *L'Alcoolisme et ses remèdes*, par M. Vanlaer; vol. in-18 jésus; 168 pages; Colin éditeur; Paris 1897; Recherche des causes, et effets et remèdes du terrible fléau; les réformes légales paraissent inefficaces à l'auteur qui préconise les sociétés de tempérance. — La *Souveraineté du Peuple*, par V. Gelez, broch. in-18, 91 pages, 1 fr. 25. *Revue Socialiste*, éditeur. Paris 1897; après quelques considérations générales sur le principe, l'A. conteste que cette souveraineté est illusoire; il propose d'importantes modifications et transformations politiques et économiques pour établir la réelle souveraineté : brochure de propagande médiocre. — *La justice gratuite et rapide par l'arbitrage amiable*, par A. Charmolu; broch. in-18; 128 pages : 2 francs; V. Giard et E. Brière, éditeurs : Paris 1898; Intéressant et utile opuscule sur les avantages présentés par l'arbitrage amiable; il existe un moyen de supprimer les longs, coûteux et ennuyeux procès (art. 1003 à 1028 du Code de procédure civile), M. C. le rappelle en reproduisant le texte de la loi et en l'accompagnant de commentaires. — *Nouveau Larousse illustré*; 1er volume; in-4°; broché 26 fr.; relié 31 fr.; ce premier volume est maintenant terminé, il comprend la lettre A. et la lettre B. en partie. Ainsi s'y trouve le mot « Belgique ». Nous relevons 60 cartes, 4400 gravures en ce premier volume. Les fascicules suivants sont aussi intéressants, aussi complets que les précédents. Citons les articles sur Bénédictin, Bénéfice, Bengale, Benzine, Bérenger, Berlioz, Sarah Bernhardt, Claude Bernard, Berry, Bessarabie, etc. Les illustrations continuent à satisfaire les plus difficiles des lecteurs. — *L'unité italienne (1815-1870)* par J. de Crozals; vol. in-8; 285 pages; avec illustrations; 4 fr.; Société française d'éditions d'art, Paris 1898; volume faisant partie de la bibliothèque d'histoire illustrée publiée sous la direction de MM. Zeller et Vast; récit des faits, de l'action des hommes plus ou moins célèbres qui ont préparé l'unité italienne; manque un examen des facteurs anthropologiques, économiques, de ces événements; les théoriciens révolutionnaires sont peu étudiés, trop partialement; l'A. voit dans les faits plus l'œuvre de personnalités géniales que l'œuvre de masses, aussi dans la genèse de cette unité italienne, donne-t-il à Cavour une place trop prépondérante; en somme livre d'histoire à la mode habituelle et bien fait à ce point de vue, mais pas d'originalité de vues particulières. — *Les personnages sculptés des monuments religieux et civils des rues, places, promenades et cimetières de la ville de Nantes*, par le baron Gaetan de Wismes; vol. in-8 de 113 pages; Librairie Lafolye, Vannes 1898; énumération un peu sèche, mais pleine d'érudition et de détails historiques, biographiques de tous les personnages iconifiés à Nantes. — *Les lamentations du peuple*, par Julien Villecrose; vol. in-18; 257 pages; 3 fr. 50; Giard et Brière, éditeurs, Paris 1890; plaidoyer en faveur des aspirations et des revendications populaires; l'intention est meilleure que l'exécution; de la déclamation, beaucoup trop de déclamation. — *Restons!* par Jacques Bahar, vol. in-18; 106 pages; 1 fr. 50; Société Libre d'édition des gens de lettres; Paris 1897; réponse au projet d'exode des juifs conseillé par les Sionistes; des choses curieuses dans ce petit volume; à maintes reprises l'extrême supériorité des juifs sur les non juifs est affirmée avec une naïve audace, sans preuve. — *Pour des jours meilleurs* par Georges Dutois; brochure in-18; 29 pages; 0 fr. 25; Librairie de la *Revue socialiste*; Paris 1898; de la déclamation dûe à un jeune avocat rempli de bonnes intentions. — *Analyse du troisième livre du Capital de Marx*, par N. Slepzoff; brochure in-8; 30 pages; Paris 1898; tirage à part d'un article paru dans la *Revue socialiste*, étude bien faite quoique un peu obscure. — *Un demi-siècle d'enseignement moderne, le collège chaptal à Paris*, par Gaston Cadoux; brochure in-8; 19 pages : Société française d'éditions d'art, Paris 1898 : une lettre de M. Bourgeois précède cet opuscule relatant les succès de l'enseignement moderne sur l'enseignement classique (sciences et langues vivantes remplaçant les langues latine et grecque) : bonne brochure à consulter par les pédagogues. — *La justice pénale* par Enrico Ferri; brochure in-8; 85 pages; Vve Ferdinand Larcier éditeur, Bruxelles 1898; résumé du cours de sociologie criminelle fait à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles par M. E. F.; il examine l'évolution, les défauts, l'avenir de la justice pénale; résumé un peu sec, aride en maints passages; reproduction partielle de la *Sociologie criminelle* du même auteur sous une forme sommaire; nécessaire à tous ceux que la criminologie intéresse.

LIVRES DE LANGUE ITALIENNE

L'adulterio e la teoria dei diritti necessarii, par GUGLIELMO GAMBAROTTA, 1 vol. 5 fr.; Turin, Bocca, 1898. — Thèse de doctorat, où l'A. envisage la question du mariage au point de vue du matérialisme historique et du déterminisme économique des phénomènes sociaux; il voit la justice sociale dans la formule de l'utilité collective, ayant pour limite une nécessaire et égale liberté pour chaque individu (j'adopterai volontiers la formule inverse : la nécessaire liberté de tout individu n'étant bornée que par l'égale liberté des autres): c'est ce qu'il appelle la théorie des droits nécessaires, parmi lesquels il place l'amour sans sanctions ni contraintes. La loi, qui punit l'adultère de la femme avec une sévérité bien plus grave que celui du mari, et qui, chez presque tous les peuples protohistoriques et en dehors de l'histoire, punit ce crime de même que le vol, révèle la barbare opinion que la femme n'était qu'une propriété, une chose du mari, et viole par conséquent les droits nécessaires de la liberté et de l'amour, en faisant du mariage un contrat *ipso jure* atteint de nullité : d'où la nécessité du divorce, comme unique moyen de sauvegarder les droits nécessaires des conjoints.

Aesthesis, et *La psicologia a teatro*, par G.-M. SCALINGER. Naples, éditions du « Fortunio ». — La première de ces deux livres du fécond écrivain méridional (319 pages) représente un véritable traité d'esthétique au point de vue de l'évolutionnisme idéaliste d'Antonio Tari, le maître inoubliable de toute la jeune école napolitaine. Elle traite en six chapitres bien nourris de culture solide et tout vibrants d'enthousiasme pour la Beauté, de la critique et du sens esthétique, de l'émotion, de l'esprit, de l'idéalité, des arts en général et en particulier, des moments de leur développement.

Bien que mes opinions sur l'esthétique, ayant pour base la physiologie et la psychologie expérimentale (voir ma « *Psychologie du Beau et de l'Art* », — Paris, Alcan), ne soient pas toujours à l'unisson avec celles de M. Scalinger, et que j'éprouve quelquefois, en le lisant, cette sensation de l'air trop raréfié que Taine éprouvait en étudiant Hegel, je ne puis m'empêcher d'admirer vivement l'éloquence ravissante de ces pages qui sont toutes un hymne à la religion du Beau, et le talent vraiment supérieur et la vaste connaissance de la matière qu'elles révèlent.

La deuxième œuvre, sur le drame psychologique, est d'une lecture plus facile, parce qu'elle touche plus directement aux faits et aux exemples que nous tous connaissons, et partant se fait plus agréable encore et plus sympathique : ici le style de l'auteur, dramaturge lui-même, et critique d'art bien connu et respecté dans le monde des théâtres, s'assouplit et s'anime, sans rien perdre en profondeur ni en finesse, de couleurs et de reliefs plus plastiques et plus démonstratifs. Le livre, comme un autre précédent sur Ibsen, est à lire pour tous ceux qui s'occupent sérieusement d'art psychologique et de théâtre.

Uomini e idee del domani, par MARIO MORASSO, Turin, Bocca, éditeur. — Ce livre contient la défense la plus hardie qui en Italie ait été jamais faite de l'individu et de ses biens personnels contre « le monstre social », et une très neuve et originale théorie sur l'origine sexuelle des sociétés humaines, et sur le rythme éternel qui renverse et reconstitue les groupements ethniques. A partir du problème initial des origines, jusqu'à la prophétie suprême de la destinée humaine, l'A. a voulu faire sentir le contraste inconciliable, selon lui, entre l'unité et la collectivité ; et les phases de ce contraste, il a cru les pouvoir formuler en une loi universelle, que plusieurs trouveront peut-être très audacieuse, mais qui après tout mérite d'être prise en considération : à savoir, que le progrès vrai et intrinsèque consiste en ce que l'on considère maintenant au contraire comme le degré suprême de dissolution sociologique.

I banditi della rèpublica veneta, par POMPEO MOLMENTI, député ; Florence, Bemporad, deuxième édition revue et augmentée. — C'est un volume d'histoire, mais d'histoire si dramatique, si mouvementée, si vive, qu'on le lit comme un

roman ; qu'on oublie notre temps en le lisant, et qu'on est transporté, comme par une hallucination somnambulique, parmi les passions, les luttes, les révoltes et les répressions sanguinaires de l'étrange et glorieuse République : des longs siècles endormis se réveillent, des figures tragiques ressuscitent, des âpres voix impérieuses retentissent encore en ce livre, évoquées prodigieusement par l'art magique de l'auteur. MARIO PILO.

Proprietà individuale o proprietà collectiva ? par ZINO ZINI, 1 vol. in-8 de XVI-262 pages. Bocca frères éditeurs, Turin, 1898.— L'A. a cherché à résumer dans ce volume tout ce que l'on sait sur l'histoire de la propriété, sur les théories qui s'y rattachent, sur les considérations philosophiques auxquelles les discussions du socialisme moderne se rattachent le plus : c'est ainsi qu'il examine successivement les bases psychologiques et sociologiques de la propriété, son rôle dans l'économie moderne, ses rapports avec la religion, le droit et la morale. Enfin il donne quelques indications sur les solutions qu'il prévoit.

Ce vaste programme était difficile à exécuter ; et l'on ne doit pas s'étonner d'assez nombreuses négligences : l'A. se trompe parfois comme lorsqu'il attribue une haute antiquité aux institutions collectivistes modernes de Java, — quand il ramène toute l'histoire de la propriété à un seul type d'évolution. Il semble paradoxal de considérer le testament comme caractéristique des régimes bourgeois (p. 86). Généralement, l'A. suit les théories de M. Spencer ; cependant, quand il est amené à parler de la genèse du droit, il se rattache aux idées de M. Gumplowicz (p. 150). La société moderne lui semble menacée d'une grande révolution imminente : elle présente un caractère de déchéance qui la rapproche de la société romaine au moment de l'invasion des barbares (p. 232-p. 236). La question sociale est une question de propriété (p. 253) ; l'A. ne croit pas à la solution socialiste ; il ne se lance point dans des prophéties, mais il indique le principe qui permettrait de concevoir un symbionisme qui remplacerait l'antagonisme actuel. Il faut distinguer, de plus en plus, le gouvernement particulariste ou la propriété des moyens productifs et le droit à la jouissance des fruits produits ; il arrive même que nous tirons de très grandes jouissances de choses qui ne sont soumises à aucune appropriation privée (p. 110 et *passim*). La propriété importe de moins en moins : elle peut se concentrer sans empêcher le *standard of life* de s'élever : et c'est cette élévation qui est le point principal à considérer. Là où l'administration particulariste devient insuffisante, l'Etat peut intervenir, comme le demandent beaucoup d'auteurs anglais et allemands pour la terre (p. 227).

Il socialismo e il pensiero moderno par A. CHIAPPELLI, 1 vol. in-12 de XI-342 pages. Le Monnier éditeur, Florence, 1897. — Le professeur Stein, de l'Université de Berne, a fait, dans la *Revue de sociologie* (nov. 97), le plus grand éloge de ce livre, qui marquerait le niveau atteint par la science sociale. Il faut noter, tout d'abord, que les doctrines dont il est question sont celles de la sociale-démocratie. — L'A. demande s'il n'est point possible de concilier l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité : cela n'a qu'un rapport lointain avec l'internationalisme de Marx. — La dissertation sur le darwinisme a un peu vieilli, car on est d'accord généralement pour reconnaître que la zoologie et le socialisme sont choses bien distinctes. — On possède trop peu d'éléments pour savoir si le socialisme sera favorable à l'art : l'A. semble y confondre socialisme et préoccupations humanitaires. — Il voit dans le socialisme un mélange d'idéalisme hégélien, de matérialisme scientifique et de pessimisme : je crois ces trois affirmations fort contestables. — Il reproche aux socialistes de ne pas poursuivre la réalisation d'un idéal moral déterminé : mais la morale ne s'invente point ; l'éthique prolétarienne se construit au fur et à mesure que le prolétariat développe ses institutions spécifiques. — La philosophie du socialisme est identifiée au matérialisme économique, entendu dans le sens le plus étroit et elle donne lieu à de justes critiques. — Le chapitre le plus caractéristique du livre est le dernier, consacré à la religion : l'A. voudrait que les socialistes s'emparassent des idées catholiques ; il ne cherche pas à se rendre compte des raisons par lesquelles le mouvement ouvrier contemporain se développe sur une base anti-chrétienne. En admettant même qu'il eût raison et que la tactique préconi-

sée par lui pût être utile, ce ne serait pas une raison pour que la nature antireligieuse du socialisme changeât.

Je pense, comme le professeur Stein, que ce livre offre un grand intérêt : les représentants officiels du marxisme feraient bien de l'étudier et de le discuter avec soin.

G. SOREL.

LIVRES DE LANGUE PORTUGAISE

Socialismo libertario ou anarchismo, historia e doutrina par SILVA MENDES, vol. in-8 de XVI-370 pages, s. p. s. l. 1898.— Au moment où M. S. M. a publié cet ouvrage, il n'y avait en portugais aucun ouvrage d'ensemble sur le socialisme libertaire, ainsi que le rappelle l'auteur qui modestement ajoute qu'il n'en est pas ainsi dans les pays étrangers où la littérature de la question est déjà très riche. M. S. M. ne pouvait ajouter ce qui est vrai cependant que son résumé est très brillamment écrit et très habilement composé si bien que même partout ailleurs qu'en Portugal il aurait sa place. Une traduction française ne paraîtrait faire double emploi avec aucun des ouvrages qui constituent le fond des collections anarchistes dont quelques rares éditeurs se sont fait une spécialité. Voici le plan du livre de M. S. M.

Un premier chapitre étudie les prédécesseurs du socialisme scientifique depuis les philosophes du XVIIIe siècle jusqu'à Karl Marx, en passant par Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux, Buchez, Cabet, Pecqueur, Lassalle et Proudhon. Le deuxième chapitre est entièrement consacré à Karl Marx et à sa grande œuvre : l'association internationale des travailleurs jusqu'à la réunion du congrès de La Haye (1873). Puis vient l'analyse du rôle de Bakounine que prend la direction des forces anarchistes jusqu'à sa mort (1876) et forme les futurs chefs du mouvement. Le chapitre quatrième étudie les mouvements des idees anarchistes depuis 1876 jusqu'à 1896; le cinquième, la propagande par le fait. Au sixième chapitre se place un résumé très soigné de l'évolution théorique de l'anarchisme, Sur le même plan le chapitre VII est consacré à la théorie historique socialiste. le huitième à l'évolution économique. La société communiste d'après les postulats socialistes, tel est le thème du chapitre IX complété par le chapitre X qui examine plus particulièrement ce que serait la société communiste anarchiste.

Ouvrage consciencieux, le livre de M. S. M. doit avoir sa place dans la bibliothèque de tout sociologue, de tout homme soucieux de connaître l'histoire et la doctrine du socialisme anarchique.

A. SAVINE.

Administrateur-Gérant : GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

TABLES

TABLES

INDEX ALPHABETIQUE DES AUTEURS

La lettre **R.** indique qu'il s'agit de la Revue des revues.
Les lettres **R. L.** indiquent qu'il s'agit de la Revue des livres.
La lettre **C.** indique qu'il s'agit de la Correspondance.
Les lettres **C. L.** indiquent qu'il s'agit de la Chronique littéraire.
Les lettres **C. D.** indiquent qu'il s'agit de la Chronique dramatique.

N

O

P

R

S

T

U

V

W

INDEX ALPHABETIQUE DES MATIÈRES

A

F

G

M

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*